
Digitized by Google

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur Œdipe.*)

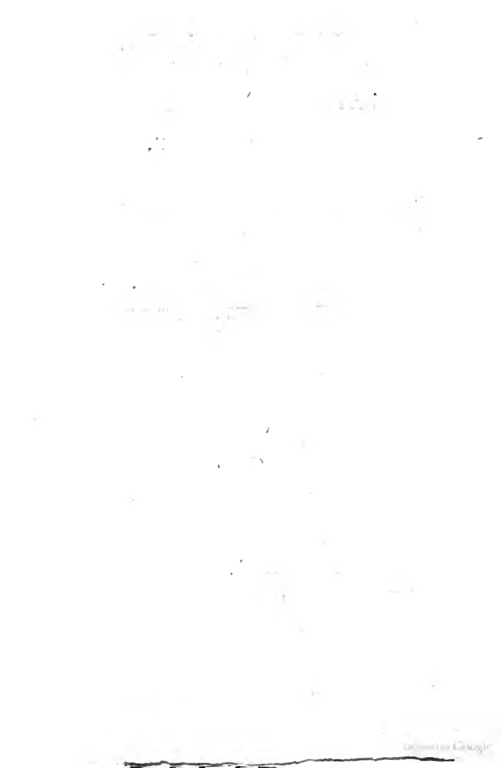
TOME SEIZIÈME.



A PARIS,
CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

1816.





SIGNATURES DES AUTEURS

DU SEIZIÈME VOLUME.

MM.	
A.	Barante (de).
A. B—t.	Beuchot.
A—D—r.	Amar-Durivier.
A—g—r.	Auger.
A. L. M.	Millin.
A. R—t.	Abel Remusat.
B—h—d.	Bernhard.
B—i.	Bernardi.
B—l—t.	Boucharlat.
B—p.	Beauchamp.
B—s.	Bocous.
B—ss.	Boissonade.
B—t.	Biot.
B—u.	Beaulieu.
B—y.	Bolly (Madame).
C.	Chaumeton.
C—au.	Catteau-Calleville.
Ch—t.	Chamberet.
C. M. P.	Pillet.
C. T—y.	Coquerert de Taizy.
D—b—s.	Dubois (Louis).
D. G—o.	De Gerando.
D—G—s.	Desgenettes.
D. L.	Delaulnaye.
D—n.	Dampmartin.
D—t.	Durdent.
D—x.	Decroix.
E—s.	Eyriès.
F. P—t.	Fabien Pillet.
G—ce.	Gence.
G—é.	Ginguené.
G. F—r.	Fournier fils.
Gi—d.	Girard (P. S.).
G—n.	Guillon (Aimé).
G—s.	Gallais.
J—d—t.	Jondot.

MM.	
J—n.	Jourdain.
J—t.	Janney.
L—ie.	Lasteyrie.
L—M—e.	Lamote.
L—s.	Langlès.
L—S—e.	La Salle.
L—u.	Ledru.
L—y.	Lécuy.
M—d j.	Michaud jeune.
M—n—d.	Monod.
M—on.	Marron.
N—e.	Nicolle.
P—c—t.	Picot.
P—d.	Pataud.
P—e.	Ponce.
P—n—t.	Poncelet.
Q—R—y.	Quatremère-Roissy.
R—d—n.	Renauldin.
R—l.	Rossel.
R. R.	Rochette.
S—l.	Schœll.
S. M—n.	Saint-martin.
S. S—i.	Simonde-Sismondi.
S—t—t.	Stassart.
S—y.	Salaberry (De).
T—d.	Tabaraud.
T—n.	Tôchon.
U—i.	Ustéri.
V. S.—L.	Vincens-Saint-Laurent.
V—t.	Vitet.
V—ve.	Villenave.
W—n.	Warden.
W—r.	Walckenaer.
W—s.	Weiss.
X—s.	Revu par M. Suard.
Z.	Anonyme.



BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE.

F

FRÉE (JEAN), ecclésiastique anglicau, né à Oxford en 1711, consacra sa longue carrière à la prédication, à l'instruetinn de la jeunesse, et à la culture des lettres. Il dirigea l'école de grammaire de St-Sauveur (Southwark) à Londres, et occupa successivement plusieurs cures peu lucratives. Son savoir, ses talents, et les services qu'il rendit à la religion établie et à l'état, lui valurent l'estime et l'approbation de quelques hommes puissants, qui négligèrent cependant son avancement, au point que dans sa vieillesse il était réduit en quelque sorte à implorer la commisération publique. En 1788, il adressa à l'archevêque de Cantorbery une lettre, pour l'engager à solliciter de M. Pitt quelque disposition en sa faveur; il y rappelait un plan d'invasion en Normandie, qu'il avait proposé en 1756 dans les papiers publics, plan qui avait été approuvé par le lord Chatam, le père de M. Pitt, et mis à exécution. Il ne paraît pas, néanmoins, que ce ministre se soit occupé d'améliorer sa situation. Le docteur Frée mourut le 9 septembre 1791. Il a publié un assez grand nombre de sermons, et d'écrits de controverse, la plupart dirigés contre les méthodistes, et des poésies diverses, etc. Nous ne citerons de ses ouvrages que l'*Histoire de la langue anglaise*, en quatre parties, publiée vers 1753, et qui a eu plusieurs éditions; la 4e. est de 1788. X—s.

FRÉGOSE, FULGOSE, ou CAMPO-FRÉGOSE, famille génoise. La famille Frégose, de même que celle des Adornes, s'éleva au milieu du quatorzième siècle, du sein du parti populaire, au-dessus de la noblesse, qui était alors l'objet d'une jalousie et d'une haine universelles. Les Frégoses, de même que les Adornes, étaient gibelins et marchands: cependant une rivalité constante s'établit entre ces deux familles; et depuis l'an 1370 jusqu'à l'an 1528, elle entraîna la république dans plus de guerres civiles que n'aurait pu faire la dispute des droits les plus sacrés des peuples. S. S—i.

FRÉGOSE (DOMINIQUE), doge de Gènes de 1370 à 1378. Dominique Frégose était un riche marchand gibelin de Gènes, qui, le 13 août 1370, se mit à la tête des Génois révoltés contre Gabriel Adorno. Il assiégea ce doge dans le palais ducal, le fit prisonnier, et l'envoya à Voltagio, tandis qu'il se fit proclamer doge à sa place. Le massacre des Génois en Chypre le contraignit à porter la guerre dans ce royaume; il y envoya son frère Pierre, avec une armée considérable. L'île entière de Chypre fut conquise. Famagouste fut prise le 10 octobre 1373: cependant Frégose rétablit généreusement Pierre de Lusignan sur le trône, comme feudataire de la république; mais il envoya son oncle et ses cousins en otage à Gènes. Les victoires de Frégose, sa sagesse

et sa modération, ne purent lui assurer long-temps l'autorité dans Gênes: une sédition le priva de sa place le 17 juin 1378. On le jeta en prison avec son frère Pierre, et Nicolas de Guarco lui fut substitué sur le trône ducal. Un fils de Dominique, nommé Jacques, fut à son tour doge de Gênes, en 1390, mais pour peu de semaines seulement. S. S—I.

FRÉGOSE (Thomas), doge de Gênes de 1415 à 1421, et de 1436 à 1443. Thomas Frégose fut élu doge le 4 juillet 1415 par les Adornes réunis aux Frégoses. Les deux factions étaient également ennemies de Barnabas Goano, qui occupait alors le trône ducal; mais elles n'eurent pas plutôt obtenu la victoire, qu'elles se divisèrent de nouveau. Thomas Frégose se vit bientôt attaqué par tous les partis: les factieux recoururent en 1417 à Philippe Marie Visconti, duc de Milan; et celui-ci conquit sur les Génois tout ce qu'ils possédaient au nord des Alpes liguriennes. En même temps, Alphonse, roi d'Aragon, envahit la Corse. Thomas Frégose, secondé par quatre frères, tous aussi vaillants que lui, résista long-temps aux efforts de tant d'ennemis. Baptiste Frégose, l'un de ses frères, fit lever aux Aragonais, après neuf mois, le siége de Bonifacio. Cependant Thomas Frégose fut enfin réduit à succomber. Le 2 novembre 1421, il céda Gênes et Savone au duc de Milan, pour se retirer à Sarzana, dont la souveraineté lui fut assurée par ce prince. Mais, dès qu'il vit quelque espérance de succès, il renouvela ses efforts pour délivrer sa patrie d'un joug étranger. Après plusieurs vaines tentatives, il y réussit enfin en 1436. Il fut élu doge une seconde fois, et il gouverna Gênes sept ans, avec l'appui de Baptiste Frégose, le plus brave de ses frères. Mais celui-ci étant mort, une conjuration dirigée par Jean-Antoine de Fiesque, contraignit Frégose à céder le trône ducal, le 18 décembre 1443. Ses concitoyens voulurent de nouveau, en 1450, le rétablir dans la haute dignité qu'il avait exercée deux fois; mais se sentant accablé par l'âge, il refusa de l'accepter. S. S—I.

FRÉGOSE (Janus), doge de Gênes en 1447 et 1448. Janus Frégose était exilé comme tous les membres de sa famille, tandis que les Adornes régnaient dans Gênes. Déterminé à recouvrer dans sa patrie, l'autorité que ses pères y avaient exercée, il entra dans le port de Gênes, le 30 janvier 1447, avec une seule galère; et débarquant pendant la nuit avec quatre-vingt-cinq jeunes gens dévoués à sa fortune, il attaqua le palais où le doge Barnabas Adorno était fortifié. Celui-ci, outre sa garde génoise, avait avec lui six cents Catalans, que le roi Alphonse d'Aragon lui avait fournis. Janus Frégose, dans ce combat inégal, perdit plusieurs de ses compagnons; tous les autres furent blessés: cependant il obtint enfin la victoire; il força Barnabas Adorno à renoncer à sa dignité, et il fut élu doge à sa place. La courte administration de Frégose fut signalée par la soumission des marquis de Final et de Carreto, toujours ennemis de la république. Il mourut à la fin de l'année 1448. S. S—I.

FRÉGOSE (Pierre), doge de Gênes de 1450 à 1458. Lorsque le vieux Thomas Frégose refusa, en 1450, la dignité ducale qui lui était offerte par ses compatriotes, il indiqua lui-même son neveu Pierre, comme plus propre à ces fonctions. Pierre fut élu, en effet, le 8 décembre; et il soutint l'honneur de sa république pendant huit ans, avec une activité et une

vaillance admirables. Mais sans cesse attaqué par Alphonse d'Aragon, et par les Adornes, épuisé par des combats sans fin, et accusé par le peuple d'entretenir les guerres auxquelles il était exposé, il céda, en 1458, la seigneurie de Gènes à Charles VII, roi de France; et il y admit, comme son lieutenant, Jean d'Anjou, fils de René, qui portait le titre de duc de Calabre. Mais, dès l'année suivante, Frégose, trompé par les Français qui ne remplissaient aucune de leurs promesses, se réconcilia, par l'entremise du duc de Milan, avec Ferdinand, roi de Naples, qui sur ces entrefaites avait succédé à son père Alphonse. Il essaya, le 13 septembre 1459, de s'emparer de Gènes par escalade: il se rendit, en effet, maître du mur et d'une des portes; mais il ne fut joint par aucun de ses anciens partisans. Tandis que ses soldats s'écartèrent de lui pour piller, laissé presque seul au milieu de ses ennemis, il donna des preuves incroyables de bravoure; il traversa toute la ville à cheval avec deux compagnons, pour appeler aux armes ses compatriotes: aucun d'eux ne s'arma pour le défendre; et les Français qui le poursuivaient, l'atteignirent et le massacrèrent. — FRÉGOSE (Louis) fut doge de Gènes, de 1448 à 1450, en 1461, et de 1462 à 1463. (*Voy.* l'article suivant.)

S. S—I.

FRÉGOSE (PAUL), archevêque, et doge de Gènes à plusieurs reprises, de 1462 à 1488. A peine deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de Pierre Frégose, et déjà les Génois regrettaient de ne l'avoir pas secondé lorsqu'il voulait les délivrer du joug des Français. Paul Frégose, frère de Pierre, et archevêque de Gènes, avait été exilé avec lui. Non moins bouillant et non moins ambitieux que son frère, il était plus redouté encore. La justice, l'honneur, la religion, ne l'arrêtaient jamais dans ses projets de domination ou de vengeance. Mais, dans l'occasion, il ne montrait pas moins de souplesse que de courage. En 1461, s'étant réconcilié avec Prosper Adorno, il rentra dans Gènes avec lui, et y excita une sédition contre les Français. Les nobles préféraient un joug étranger à celui de ces deux chefs du parti populaire; ils cherchèrent à les brouiller pour les chasser tous deux: mais Frégose, cédant la dignité ducale à Prosper Adorno, dissipa les soupçons de celui-ci. Lorsque les Français, commandés par le roi René, attaquèrent Gènes le 17 juillet 1461, Frégose, malgré sa dignité ecclésiastique, prit le commandement de l'armée; et il assura aux Génois une victoire complète, tandis que le doge veillait à la tranquillité de la ville. Mais la jalousie de celui-ci s'accrut tellement après ce succès, qu'il interdit à Frégose de rentrer dans la ville avec son armée victorieuse. Frégose, se jetant dans une petite barque, se fit transporter dans le port, appela ses partisans aux armes, et, attaquant Adorno, le chassa de la ville avec tout son parti. Il n'osa pourtant pas encore réunir les fonctions de doge à celles d'archevêque, et il fit placer sur le trône son cousin Spineta Frégose. Quelque temps après, il lui substitua Louis Frégose, homme doux et modéré, qui avait déjà été doge de 1448 à 1450. Cependant ses satellites se plaignaient de ne point trouver, sous le gouvernement sage et juste de Louis, la licence ou les récompenses qui leur avaient été promises. Paul, de son côté, se lassait de n'occuper qu'un rang secondaire. Le 14 mai 1462, il attaqua son cousin à la tête des fac-

tieux, et se fit élire doge à sa place. Cette violence excita tellement l'indignation des Génois, que Paul, avant la fin du mois, renonça de lui-même à la dignité qu'il avait usurpée; et Louis fut, pour la troisième fois, proclamé doge. Mais Paul n'avait abdiqué que pour se donner le temps de prendre mieux ses mesures. A la tête d'une troupe plus nombreuse de factieux, il s'empara de nouveau, en 1463, du pouvoir suprême: il se fit relever, par le pape, de toutes les lois ecclésiastiques qui interdisent aux prélats certaines magistratures; et il satisfit ensuite pleinement la rapacité de ses satellites, auxquels il permit de vivre à discrétion dans Gênes, presque comme dans une ville prise d'assaut. La conduite violente de Paul Frégose excita contre lui une haine universelle; de nombreux émigrés recoururent à François Sforza, duc de Milan, qui dès long-temps avait des projets sur Gênes. Lorsque l'armée de celui-ci s'approcha de la ville en 1464, Spineta Frégose, Prosper Adorno, et même Ibleto, et Fiesque, principal ministre des violences de l'archevêque, allèrent se joindre aux Lombards; et Paul Frégose sortit de la ville sans combat, suivi de trois galères avec lesquelles il exerça la piraterie pendant tout le temps que François Sforza et son fils Galeas gouvernèrent Gênes. Toutes les fois que la démocratie reprenait le dessus dans la république de Gênes, les Adornes et les Frégoses sentaient renaître leur jalousie mutuelle, et ils ne tardaient pas à se combattre: mais lorsque leurs discordes avaient fait retomber Gênes sous le joug d'un prince étranger, ce prince, quel qu'il fût, s'appuyait de la protection de la noblesse, et en opprimant également les Adornes et les Frégoses, chefs du parti populaire, il les réconciliait. Louis Frégose, celui qui avait déjà été trois fois doge de Gênes, aida, en 1478, Prosper Adorno à secouer le joug du duc de Milan. L'année suivante, au contraire, Baptiste Frégose, qui avait aussi été doge, chassa Prosper Adorno et se fit élire à sa place. Cette seconde révolution permit à Paul Frégose de revenir à Gênes pour occuper son siége épiscopal. Le pape Sixte IV le créa cardinal; et comme la république envoyait, à la demande de ce pontife, vingt-quatre galères pour combattre les Turks, Paul Frégose fut chargé de les commander. Après s'être distingué dans cette guerre, il revint à Gênes, et il fit déposer, en 1483, son neveu Baptiste, pour occuper sa place: mais la haine de Baptiste, qu'il avait trompé avec tant d'ingratitude, celle d'Ibleto et de Jean-Louis Fiesque, et celle enfin des Adornes, ne pouvaient lui permettre de dominer long-temps. Après une nouvelle guerre civile, il fut obligé d'abdiquer en 1488, et de se retirer à Rome, où il mourut le 2 mars 1498.
S. S—i.

FRÉGOSE (Baptiste), neveu du précédent, naquit à Gênes, vers 1440. Le doge Prosper Adorno, détesté pour ses cruautés, ayant été obligé, en 1479, de fuir une ville où, quelques années auparavant, il avait été reçu en libérateur, Baptiste fut élu en sa place, aux acclamations de tout le peuple. Enflé de ce triomphe, il traita ses amis avec une hauteur déplacée; et bientôt ceux qui avaient le plus contribué à son élévation, s'unirent pour le renverser. A leur tête était son oncle Paul, que Baptiste avait personnellement obligé, mais qui faisait céder toute considération au desir de reprendre une autorité qu'il n'avait quittée qu'à regret. La

conspiration fut conduite avec tant d'adresse, que Baptiste n'en eut aucun soupçon. Un ordre du sénat le déposa le 24 novembre 1483, et l'exila à Fréjus. Il réussit à son tour à faire déposer et bannir son oncle en 1488 ; mais il ne put se faire élire en sa place. Depuis cette époque, il sembla renoncer sincèrement à tous les rêves de l'ambition, et trouva dans la culture des lettres et de la poésie un bonheur qu'il sut apprécier. Il n'habita pas toujours Fréjus. On a de lui des vers datés de Lyon, qu'il adressait à Platière ou *Piatiero*, gentilhomme milanais, son ami, pour lui en demander son avis. On peut présumer qu'il continua d'habiter la France jusqu'à sa mort, dont on ne peut fixer la date. On a de Frégose : I. *De dictis factisque memorabilibus, illis exceptis quæ Valerius Maximus edidit*, Milan, 1509, in-fol. Il avait rédigé cet ouvrage en italien ; et il aurait desiré que Raimond de Soncino, son précepteur, se chargeât de le mettre en latin. Un accident empêcha Raimond de lui rendre ce service ; et ce fut Camille Ghilini (*Voy*. Ghilini) qui mit au jour la traduction qu'on vient de citer : mais on ne peut juger de son exactitude, puisqu'on ne connaît aucune copie de l'original. Cet ouvrage eut beaucoup de succès, et il s'en fit, dans le 16e. siècle, un grand nombre d'éditions in-8°., à Paris, à Bâle et à Anvers (1). La plus récente de toutes est celle de Cologne, 1604, in-8°. L'édition de Milan est très recherchée des curieux. On fait quelque cas aussi des réimpressions qui contiennent les notes de Juste Gaillard, avocat au parlement de Paris (1602, in-8°.) Frégose y décrit au livre IX, chap. 6, la perfidie de son oncle Paul, avec une vigueur de style et des expressions qui prouvent qu'au moment où il écrivait, son ressentiment n'était point encore calmé. II. *La vita di Martino V, sommo pontefice*. Apostolo Zeno dit qu'il ignore si elle a jamais été imprimée. III. *Anteros sive de amore*, Milan, 1496, in-4°.; ouvrage curieux et recherché. Il est écrit en italien, quoique le titre soit en latin. Ce sont deux dialogues entre Frégose et son ami Piatiero. Il a introduit dans le second un autre interlocuteur, qu'il nomme Claude de Savoie. L'amour est représenté, dans cet ouvrage, comme une passion dangereuse qui prive les hommes de leur raison et les conduit à leur perte. Il en existe une traduction française presque aussi rare que l'original, sous ce titre : *Deux livres du contr'amour de messire Baptiste Frégose*, ou *Dialogues de Baptiste et Platière contre les folles amours*, Paris, 1581, in-4°. (2) Le traducteur, qui a été long-temps inconnu, est Thomas Sibillet. On attribue encore à Frégose, un traité *De Fœminis quæ doctrinâ excelluerunt ;* mais ce n'est qu'un chapitre de son livre *De dictis*, inséré par Ravisius Textor dans le recueil *De claris Mulieribus*, Paris, 1521, in-fol. Il a laissé en manuscrit des *Rime*. W—s.

FRÉGOSE (Octavien), doge, puis gouverneur de Gênes de 1513 à 1522. Octavien Frégose, avec le secours du pape Jules II et du cardinal de Sion, chassa les Français de Gênes en 1512. Il fit alors confier la dignité ducale à son frère Janus ; mais celui-ci fut chassé à son tour par les Adornes et les Français ; Octavien, ayant remporté une nouvelle

(1) Il a été en outre inséré dans un Recueil intitulé. *Sylloge exemplorum*, Bâle, 1555, in-fol.

(2) Ce titre a été défiguré par la plupart des bibliographes qui ont cité cette traduction sans l'avoir vue.

victoire sur eux, fut proclamé doge en 1513. Après un long siége, il enleva aux Français la citadelle du Phare, et il la fit raser. Il s'efforça, par sa modération et sa justice, de rendre la paix à sa patrie, et de calmer les factions qui la déchiraient depuis si long-temps. Mais la lutte des grandes puissances européennes avait déjà commencé en Italie; et les petits états de cette contrée n'avaient plus une existence indépendante. Octavien Frégose fut obligé, en 1515, de céder la souveraineté de Gênes à François Ier. Il resta cependant gouverneur de la ville, au nom du roi de France, jusqu'en 1522, que Gênes fut prise par Prosper Colonne et le marquis de Pescaire, généraux de Charles-Quint. Cinq ans plus tard, la révolution opérée par André Doria mit un terme, en 1528, aux longues rivalités des Adornes et des Frégoses: les derniers furent obligés de renoncer à leur nom; ils furent agrégés à la famille noble des Fornari, et ils perdirent dès-lors toute influence dans leur patrie. S. S—I.

FRÉGOSE (Frédéric), cardinal, frère du précédent, né à Gênes vers 1480, fut élevé par Gui Baldo, duc d'Urbin, son oncle maternel. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'archevêché de Salerne en 1507. Le roi d'Espagne refusa de le confirmer dans cette dignité, à raison de l'attachement qu'il avait montré pour la France durant les dernières guerres; et le pape Jules II lui donna, pour l'en dédommager, l'administration de l'évêché de Gubio. Pendant le séjour qu'il avait fait à la cour d'Urbin, il s'était lié d'amitié avec le célèbre Bembo et Balthazar Castiglione; et depuis il entretint constamment avec eux une correspondance très active. Les intérêts de sa famille l'obligeaient à de fréquents voyages: mais ni la fatigue, ni les embarras inséparables d'un déplacement, ne changeaient rien au plan de conduite qu'il s'était tracé; et il consacrait plusieurs heures, chaque jour, à l'étude des langues, ou à la culture de la poésie. Les troubles qui éclatèrent à Gênes, en 1510, l'obligèrent de s'expatrier; il se réfugia à Rome, et il y passa quelque temps dans l'intimité de Bembo, de Sadolet et de Camille Paleotti. Son frère Octavien ayant été élu doge de Gênes en 1513, il revint dans cette ville pour partager avec lui les fatigues du gouvernement; et il déploya alors une fermeté de caractère qu'on aurait été bien loin de soupçonner dans un ecclésiastique et dans un homme uniquement occupé de littérature. Ce fut Frédéric qui prit le commandement des troupes de la république: il comprima les mouvements séditieux excités par les Adornes et les Fiesques; et après avoir assuré la tranquillité intérieure de l'état, il travailla à le faire respecter au-dehors. Un corsaire de Tunis, nommé Cortogoli, ravageait la côte de Gênes avec vingt galères; Frédéric se mit à sa poursuite, le surprit dans le port de Biserte et détruisit entièrement sa flotille. Gênes ayant été prise d'assaut, en 1522, par l'armée de Charles-Quint, le doge Octavien fut fait prisonnier; mais Frédéric se sauva à la faveur de la nuit. En passant de son esquif sur le bâtiment français qui devait le recevoir, il tomba dans la mer, et peu s'en fallut qu'il ne fût noyé. Il fut accueilli avec bienveillance par François Ier.; et ce prince lui donna l'abbaye de St. Étienne de Dijon, où il demeura plusieurs années, trouvant dans ses livres des consolations supérieures à ses disgraces. C'est dans ce temps-là qu'il se livra à l'étude de l'hébreu, avec un tel succès que Tiraboschi n'hésite pas à le

placer parmi les plus célèbres orientalistes de l'Italie. Frédéric eut, en 1529, la liberté de retourner dans sa patrie; et, s'étant démis de l'archevêché de Salerne, il alla prendre possession de l'évêché de Gubio, dont il fut nommé titulaire. L'abondance de ses aumônes et son inépuisable bonté lui méritèrent les titres de *père des pauvres* et de *refuge des malheureux*. Paul III le fit cardinal en 1539; mais il ne jouit que peu de temps de cette dignité, étant mort à Gubio, le 13 juillet 1541. Sadolet prononça son oraison funèbre à Carpentras. On a de cet illustre prélat: I. *Parafrasi soprà il pater noster in terza rima*. Tiraboschi dit que cette seule pièce suffit pour prouver que si Frégose eût continué de s'appliquer à la poésie, il serait devenu l'un des meilleurs poètes de l'Italie. II. *Trattato del' orazione*, Venise, 1542, in-8°., et 1543, in-12. Cet ouvrage ayant été inséré malicieusement dans un recueil d'opuscules de Luther, il a été mis à l'*Index*. C'est-là ce qui a donné lieu de répéter que Frégose avait du penchant pour la réforme; mais rien n'est moins fondé. III. *Meditazioni soprà salmi* 30 *e* 145. IV. *Orazione a' Genovesi*. V. Des *Lettres* dans les Recueils de celles de Bembo, de Sadolet et de Cortèse.

W—s.

FREGOSO (Antoine Fileremo), l'un des poètes italiens qui fleurirent à la fin du 15e. siècle et au commencement du 16e., était Génois et de la même famille que les précédents. Quant au nom de Fileremo, qui signifie *ami du désert* ou *de la solitude*, il paraît qu'il ne le prit que lorsqu'il se fut tout-à-fait livré à son goût pour la retraite. Il brilla pendant quelques années, comme poète et comme chevalier, à la cour du duc de Milan, Louis Sforce, dit le Maure, en même temps que deux autres poètes, distingués par leur naissance, Nicolas de Corregio, et Gaspard Visconte, qui étaient tous deux ses amis. Après la chute de ce duc, et lorsqu'il eut été envoyé prisonnier en France, c'est-à-dire en 1500, Fregoso se retira entièrement à la campagne, dans une terre appelée Colterano, à cinq milles de Milan, sur la route de Lodi. Il y fit, de la poésie, sa principale occupation; et son esprit, naturellement grave, choisit particulièrement des sujets de philosophie morale. Il ne négligea cependant pas de cultiver la bienveillance de ceux qui gouvernaient l'état de Milan, sous les ordres du roi de France. On le voit par la dédicace du premier poème qu'il publia, laquelle est adressée au président du sénat de Milan (1). Il lui envoie, dit-il, un fruit de son loisir et de sa solitude, pour qu'il ne croie pas que dans sa retraite à la campagne, il soit devenu tout-à-fait sauvage. Cette lettre est datée de Colterano (2), 15 novembre 1505. On ne sait pas jusqu'à quelle année l'auteur vécut. Il était encore vivant et jouissait d'une grande réputation poétique en 1515: l'Arioste qui publia pour la première fois, cette année-là, son *Orlando furioso*, l'a mis (chant XLVI, stance 16), sous le nom d'Anton. Fulgoso, parmi les poètes de ses amis par qui il feint d'être attendu, au retour de son long voyage. Le succès qu'eurent dans leur temps les poésies de Fregoso, est prouvé par le nombre des éditions qui en furent faites. Elles ne sont point écrites sur le modèle de Pétrarque, et des lyriques de son école, mais dans ce style nouveau et un peu corrompu, qui régnait

(1) *A Jofredo Carlo giureconsulto eccellentissimo, presidente del Delfinato, e del regio senato di Milano sapientissimo moderatore.*
(2) *Ex villa Culturani.*

depuis 1490, style qu'avaient introduit le Tibaldeo, et après lui Cornazano, Panfilo Sasso, et quelques autres. Le Quadrio ne balance point à dire que Fregoso était meilleur philosophe que poète. D'autres critiques, et particulièrement Mazzuchelli (1), reconnaissent dans ses poésies, des rimes faciles, et de bonnes pensées exprimées avec clarté. C'est peu de chose, il en faut convenir, pour la renommée dont Fregoso jouit pendant sa vie et quelque temps après sa mort. Ses principaux ouvrages sont: I. *Riso di Democrito e pianto d'Eraclito*, Milan, sans date, in-4°.; ibid., 1506; Venise, 1511 et 1514, in-8°.; Milan, 1515, in-4°., et réimprimé plusieurs fois tant à Milan qu'à Venise. C'est ce poème qui est dédié au président du sénat de Milan; il est en tercets ou *terza rima*, divisé en trente *capitoli*, de trente tercets chacun. Démocrite remplit les quinze premiers chapitres, et Héraclite les quinze autres. Le sujet est une vision, genre que le Dante avait mis à la mode. On croyait être poète comme lui, quand on avait fait comme lui une vision en *terza rima*. L'auteur est conduit par son bon génie, à travers la foule des hommes insensés et corrompus, au pied d'une montagne qu'il gravit avec le secours de son guide. Ils arrivent au temple de la philosophie, et y rencontrent d'abord Démocrite, qui rit de tout, des vices et des crimes, comme des ridicules. Il saisit toujours, dans les passions, et dans les folies humaines, le côté plaisant, et n'en laisse passer aucune sans de grands éclats de rire. Plus haut la scène change. Héraclite est là, dans une espèce d'antre, pleurant toujours, et fondant en larmes au sujet des moindres travers, comme pour les plus grands désordres. Le poète tire de l'un et de l'autre philosophe, des leçons de modération et de sagesse. Cet ouvrage fut traduit en vers français, par Michel d'Amboise, Paris, 1547. II. *Contenzione di Pluto ed Iro*, Milan, 1507, petit poème moral en 41 octaves, dont le titre dit assez le sujet, dédié par l'éditeur au même Geoffroi Charles (Jofredo Carlo) que le précédent, et devenu excessivement rare, parce qu'il n'a pas été réimprimé. III. *Cerva bianca*, poème en octaves et en sept chants, quoique Mazzuchelli ait dit, *ubi suprà*, qu'il était en huit; Milan, par les soins de Domenico dalla Piazza, secrétaire de l'auteur, 1510, in-4°.; 1512, in-8°.; Ancone, 1516, in-4°.; Venise, 1516, in-8°., 1521, etc. C'est une allégorie très compliquée, sous le voile de laquelle l'auteur paraît raconter les aventures de sa jeunesse. Il s'engage dans une forêt, à la poursuite d'une biche blanche, lancée par ses deux chiens de chasse. Ces deux chiens sont le desir et le penser: la biche indique l'effet de la beauté seule; mais il se trouve que c'était une nymphe de Diane, qui avait été ainsi métamorphosée par la déesse, pour avoir écouté les vœux d'un amant. Le poète chasseur rencontre cet amant dans sa poursuite; et après bien des épreuves différentes, il est enfin conduit par la raison à la cité du véritable amour. La biche est rendue à son amant et à sa première forme. Le poète se trouve heureux d'être admis dans la cité; mais il l'est bien davantage, quand il est conduit au temple qui domine la ville, et qui est celui de l'amour pur, de l'amour dégagé de toute impression terrestre, en un mot, du saint amour, dont l'autel est entouré et desservi par les sept divines sœurs, la charité, la foi, l'espé-

(1) *Raccolta di opuscoli scientifici e filologici, di Angelo Calogierà*, tom. XLVIII.

rance, la prudence, la force, la tempérance et la justice. IV. *Selve*, Milan, 1525, in-4°.; Venise, aussi 1525, in-8°. C'est un recueil de sept petits poèmes de différents genres et sur différents sujets, les uns en *terza rima*, les autres en octaves. Le Crescimbeni compte Fregoso parmi les premiers poètes italiens qui donnèrent, à l'exemple de Stace, le titre de *Selve* à ces sortes de mélanges.

G—É.

FREHER (MARQUARD) naquit à Augsbourg le 26 juillet 1565, d'une famille recommandable dans la littérature. Ses parents le destinèrent à la jurisprudence. Il fit son droit à Altdorf, où il soutint une thèse *De transactionibus*, et vint ensuite à Bourges prendre des leçons du célèbre Cujas. De retour en Allemagne il devint conseiller de Jean-Casimir, prince Palatin; et, en 1596, on le choisit pour professer le code à l'université d'Heidelberg. Il fut, dans la suite, employé à diverses négociations auprès du roi de Pologne et d'autres princes. Freher mourut à Nuremberg, le 13 mai 1614. C'était un homme sage, d'un esprit subtil, à la fois savant et modeste. Il peignait très agréablement; et la science des médailles lui fut familière. Sa corpulence était extrême. Nicéron, tome XXI de ses Mémoires, compte quarante-neuf ouvrages composés ou publiés par lui, et cette liste n'est pas complète. Un petit nombre ont conservé de l'intérêt; il suffira d'indiquer: I. *De famâ publicâ*, Francfort, 1588, in folio. II. *De existimatione acquirendâ, conservandâ, amittendâ*, Bâle, 1591, in-4°. III. *Origines Palatinæ*, Heidelberg, 1599, in-fol.; ibid., 1613, in-fol., édition augmentée; ibid., 1686, in-4°., avec une description des antiquités d'Heidelberg et d'autres pièces. IV. *Germanicarum rerum scriptores aliquot insignes*, Francfort et Hanau, 1600-1602-1611, in-fol., 3 vol., et Strasbourg, 1717, in-fol., édition augmentée et corrigée par Burcard Goth. Struvius. Le Recueil de Freher s'étend depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint. Il est accompagné des glossaires nécessaires pour l'intelligence du texte. V. *Rerum Bohemicarum scriptores aliquot antiqui*, Hanau, 1602, in-fol. Ce Recueil contient entre autres les ouvrages de Dubraw et d'Æneas Sylvius. VI. *Joannis Trithemii opera historica*, Francfort, 1601, in-fol., 2 vol., relatifs principalement à l'histoire d'Allemagne. VII. *Rerum Moscovitarum autores aliquot*, Francfort, 1600, in-fol. VIII. *De re monetariâ veterum Romanorum et hodierni apud Germanos imperii libri duo*, Ladebourg, 1605, in-4°.; réimprimé dans les *Antiquités* de Grævius. IX. *De Numismate censûs, à Pharisæis in quæstionem vocato*. Heidelberg, 1599, in-4°., et dans les *Critici sacri*. X. *Gemmarum biga sardonyx et sapphirus explicata*, ibid., 1681, in-4°.; édition donnée par H. Günt. Thulemar, de deux Traités particuliers de Freher, avec des augmentations. XI. *De Lupoduno, antiquissimo Allemaniæ oppido*, ibid., 1613, in-fol. XII. *De staturâ Caroli Magni*, Nuremberg, 1657; Heidelberg, 1662, in-4°. Freher prétend que Charlemagne avait sept pieds de haut. XIII. *Corpus Francicæ historiæ veteris et sinceræ*, Hanau, 1613, in-fol.; recueil que celui d'André Duchesne a fait tomber en discrédit. XIV. *Parergon seu novarum observationum libri duo, quibus varia juris civilis loca illustrantur*, Nuremberg, 1622, in-4°., publ. par Jean Bosch. XV. *Directorium in omnes ferè quos superstites habemus*

chronologos, *annalium scriptores et historicos*, ouvrage curieux qui parut d'abord dans le tom. Ier. des *Scriptores aliquot rerum Germanicarum*, mais qui a été plusieurs fois réimprimé et augmenté. (*Voy*. J. D. Koeler.) XVI. *De secretis judiciis olim in Westphaliâ aliisque Germaniæ partibus usitatis*, *posteà abolitis*, *commentariolus*, Helmstadt, 1663, in-4°.; Ratisbonne, 1762, in-4°., avec d'autres opuscules, et une préface *De vitâ scriptisque Freheri*, par J. H. D. Göbel, mort le 5 avril 1771. Freher fut éditeur des OEuvres de droit de Leunclavius, Francfort, 1596, in-folio, 2 vol., grec.-lat., et y joignit une chronologie du droit civil et canonique depuis la mort de Justinien jusqu'en 1453. On a aussi de lui des poésies latines.—L'identité de nom a pu le faire confondre avec un autre Marquard Freher, né à Augsbourg le 5 janvier 1542, mort à Nuremberg le 19 juin 1601, et qui n'est guère connu que par ses travaux pour mettre en meilleur ordre le code municipal de Nuremberg. C'est celui-ci qui était aïeul de Paul Freher. (*Voy*. le Dict. des savants Nurembergeois, par Wills et Nopitsch.) D. L.

FREHER (Paul), né à Nuremberg en 1611, y exerça la médecine et y mourut le 27 avril 1682; il n'est connu aujourd'hui que par son livre intitulé: *Theatrum virorum eruditione clarorum*, Nuremberg, 1688, in-folio de 1562 pages (plus la table), relié ordinairement en deux ou trois volumes. L'auteur avait laissé imparfait cet ouvrage, qui fut publié par Charles-Joachim Freher, son neveu (aussi médecin à Nuremberg, né le 29 août 1655, mort le 6 novembre 1690). Ce livre est orné d'environ 1300 portraits, dont seize font une page. Il y a, dans tout l'ouvrage, environ 2850 articles, divisés en quatre sections, dont la première contient les papes, les cardinaux et archevêques, les évêques, abbés et autres théologiens; la seconde, les empereurs et les rois, les électeurs et les princes allemands et étrangers, les comtes et barons allemands et étrangers, les jurisconsultes, professeurs, magistrats, avocats; la troisième, les médecins, chimistes, botanistes, anatomistes, etc.; la quatrième, les philosophes, philologues, historiens, antiquaires, poètes, mathématiciens. Freher a mis à contribution Paul Jove, Boissard, Melchior Adam et autres: il donne, à la fin de chaque article, le catalogue des ouvrages de l'auteur; mais le plus souvent ce catalogue est incomplet. Il a admis, dans sa Collection, des savants de tous les pays; mais il est diffus sur des personnages qui ne sont rien moins que célèbres, et trop bref sur beaucoup de savants illustres. Quant à la ressemblance des portraits, il est permis de s'en méfier; car dans la planche 66, par exemple, celui dont le buste annoncerait la plus grande taille, est Marcile Ficin, *qui vix ad lumbos viri solitæ staturæ pertingebat*. D'après la nature de l'ouvrage de Freher, l'auteur aurait pu être admis dans les dictionnaires historiques; cependant Bayle, Moréri, Chauffepié, Ladvocat, Barral, Chaudon, Bonnegarde, Feller, le nouveau Dictionnaire historique, ne lui ont donné aucune place. Eloi lui a consacré cependant un petit article. A. B—t.

FREIESLEBEN (Christophe-Henri), jurisconsulte allemand, conseiller caméral de Saxe-Gotha, et conseiller des mines d'Altenbourg, ce qui lui fit quelquefois prendre, en latin, le nom de *Ferromontanus*, mourut vers l'an 1733. Il a laissé plusieurs ouvrages fort utiles pour l'étude du droit, entre

autres : I. *Corpus juris civilis academicum.* Cette édition du corps de droit, remarquable quant à la pureté, à la correction du texte, ne l'est pas moins par la méthode ingénieuse inventée par Freiesleben, pour mettre l'étudiant à portée de trouver en un instant les titres dont il a besoin ; ce qui, dans les éditions ordinaires, exige beaucoup de temps ; aussi est-elle, depuis près d'un siècle, d'un usage général dans toutes les universités de l'Europe. Elle parut pour la première fois à Altenbourg, 1721, in-4°. ; et elle compte près de dix éditions subséquentes, toutes du même format : la plus récente est celle de Bâle, 1789. II. *Corpus juris canonici academicum ;* cette édition fort correcte aussi, est disposée avec le même procédé que la précédente : aussi n'a-t-elle pas joui d'un succès moindre. La première édition parut à Altenbourg, 1728, in-4°. ; et la dernière à Bâle, 1775, in-4°. III. *Schutzius illustratus sive compendium juris Schutzio-Lauterbachianum ex complurium celeberrimorum juris-consultorum scriptis ac notis illustratum*, Altenbourg, 1734, 2 vol. in-4°. Cette compilation, fort bien faite et fort utile, est destinée à expliquer l'abrégé fait par Schütz du *Collegium juris* de Lauterbach (*Voy.* LAUTERBACH et SCHUTZ) ; abrégé qui jouit en Allemagne d'une grande réputation, et sur lequel se sont exercés une foule de commentateurs. IV. Une traduction allemande de l'*Homme de cour* de Balt. Gracian (d'après une version italienne), et quelques opuscules moins importants. — Chrétien-Henri FREIESLEBEN, autre jurisconsulte saxon, que la ressemblance des prénoms a souvent fait confondre avec le précédent, naquit à Glaucha, le 6 juin 1696 ; il professa le droit à Altdorf depuis 1730, et y mourut le 23 juin 1741. On trouve le détail de ses ouvrages dans le *Dictionnaire des savants Nurembergeois*, par Wills et Nopitsch ; la plupart ne sont que des dissertations académiques : le plus important est son *Introduction à l'étude du droit coutumier de l'Allemagne*, Altenbourg, 1726, in-8°., en allemand. — Godefroi-Chrétien FREIESLEBEN, parent de ce dernier, naquit à Altenbourg en 1716, fut conseiller aulique et bibliothécaire du duc de Saxe-Gotha, et mourut le 24 juin 1774. On connaît de lui : En latin, une dissertation assez curieuse, intitulée, *Memoriæ Weberorum virtute et eruditione clarorum*, Altenbourg, 1731. En français : *Maximes de morale tirées des poésies d'Horace*, Gotha, 1759, in-8°. ; *L'amour jaloux de son cadet*, Leipzig, 1770, in-8°., et quelques pamphlets ou poésies de circonstance. En allemand : I. *Fausseté des nouveaux prophètes*, Altenbourg, 1751-58, 4 part. in-8°. (publiés sans nom d'auteur.) II. *Notice d'un ancien manuscrit de la Bibliothèque de Gotha, contenant des gloses inédites sur le droit municipal de Hambourg ;* insérée dans le *Thesaurus juris provincialis*, de Nettelblatt. III. *Nouvelles preuves en faveur de l'opinion qui attribue à Charlemagne l'institution du tribunal secret de Westphalie ;* cette pièce est insérée dans le Recueil de la société de Leipzig (*Leipziger Gesellschaft der freyen Künste*, 3e. part.). IV. Une traduction du *Micromegas*, de Voltaire, Dresde, 1752, in-8°., et quelques autres ouvrages peu importants. P—N—T.

FREIG (JEAN-THOMAS), philosophe, jurisconsulte et littérateur du 16e. siècle, né en 1543, à Fribourg en Brisgau, était fils de Nicolas Freig, habile jurisconsulte, mort à Ulm en 1550. Il étudia le droit dans sa patrie,

sous Ulrich Zasius, dont il réduisit en table le *Traité des fiefs*, et eut pour maîtres, dans les belles-lettres, Henri Glaréan, et Pierre Ramus. Son zèle pour la doctrine, de ce dernier et son attachement à sa personne furent inaltérables. Il enseigna lui-même à Fribourg, puis à Bâle, et succéda ensuite à Valentin Erythreus, premier recteur du collége d'Altorf; place dont il prit possession le 30 novembre 1575. Il la remplit avec la plus grande distinction; mais étant revenu à Bâle en 1582, il y mourut de la peste le 16 janvier 1583. On a de lui, entre autres ouvrages: I. *Liber tristium, seu elegiæ*, 1564, in-8°., réimpr. à Bâle, en 1583. II. La continuation des *Histoires de Paul Émile* et de *le Ferron*, Bâle, 1569, in-fol. Il les traduisit ensuite en allemand, Bâle, 1572, in-fol. Il est singulier que les nouveaux rédacteurs de la Bibliothèque historique de France ne se soient pas aperçus que le continuateur qu'ils nomment seulement *Jean-Thomas*, et le traducteur *Jean-Thomas Fren*, ne sont autres que notre *Jean-Thomas Freig*. III. Deux préfaces, l'une en tête du livre de Pierre Ramus, *De moribus veterum Gallorum*, Bâle, 1574, in-8°., et l'autre en tête de la 2e. édition du *Ciceronianus*, du même, qu'il donna à Bâle, 1573, in-8°. IV. Une *Vie latine de Ramus*, imprimée au-devant de ses *Prælectiones in orationes octo consulares*, de Cicéron, dont Freig donna les éditions de Bâle, 1574 et 1580, in-4°. V. *Ciceronianus*, Bâle, 1579, in 8°. de 508 pages. Il y démontre, d'après des passages de Cicéron, la manière d'établir des lieux communs. VI. *Quæstiones physicæ*, 1579, in-8°. de 1,295 pages. Il y donne les moyens de bien enseigner la physique. VII. *Grammatica latina cum præfatione*, sans date, mais de Nuremberg, 1580, in-8°. de 254 pages. VIII. *Grammatica græca*, 1581, in-8°. de 182 pages. IX. Il a traduit en latin (d'après la version française), l'*Histoire de la guerre d'Afrique*, où périt, le 4 août 1578, le roi Sébastien, Nuremberg, 1581, in-8°; Rostock, 1581, in-8°. (1) X. *Rhetorica, poëtica, logica, ad usum rudiorum*, ibid., 1582, in-8°. de 169 pages. XI. *Pædagogus ostendens quâ ratione prima artium initia pueris quàm facillimè tradi possint*, Bâle, 1582, in-8°. de 366 pages. C'est un système abrégé de la méthode de Ramus, sur la manière la plus aisée et la plus courte d'enseigner les sciences et les arts. Baillet lui reproche d'être trop concis et trop maigre. XII. *Ciceronis Orationes omnes, perpetuis notis illustratæ*, Bâle, 1581, 3 vol. in-8°., souvent réimprimés. XIII. *Quæstiones geometricæ et stereometricæ*, Bâle, 1583, in-8°., XIV. *Petri Rami professio regia, hoc est septem artes liberales in tabulas perpetuas relatæ*, Bâle, 1576, in-fol. Il y réduit en tableaux synoptiques les leçons de philosophie que Ramus avait données à Paris au collége-royal. XV. C'est encore Freig qui a traduit, du français en latin, les *Voyages de Martin Forbisher*, Nuremberg, 1580, in-8°.; Hambourg, 1675, in-4°. L'on a encore de lui des ouvrages de droit autrefois estimés, entre autres les *Prælectiones juris*, Bâle, 1571, in-fol.; et des éditions d'*Ovide* (Bâle, 1568, in-8°.), de *Perse* (ibid., 1578, in-4°.), l'*Énéide réduite en tableaux* (In xII Virgilii Æneidos li-

(1) On ne connaît pas l'original de cette histoire. Freig prétend qu'il était en portugais (*ex Lusitano sermone primò in Gallicum indè in Latinum translata*, etc.); mais l'édition française, Paris, 1579, in-8°., porte sur le titre : *Traduite de l'espagnol en françois*.

bros tabulæ), Bâle, 1587; et un grand nombre d'autres ouvrages moins importants, dont Nopitsch donne le détail dans sa continuation du *Dictionnaire des savants Nurembergeois*, Altdorf, 1802, in-4°., 4 vol., en allemand. C. T—Y.

FREIND (JEAN), célèbre médecin anglais, naquit en 1675, à Croton, bourg du comté de Northampton. Son père, ministre de la religion réformée, l'envoya achever ses études à Oxford, où le jeune Freind, après s'être distingué par une grande application, et avoir cultivé, avec soin, les mathématiques, embrassa la carrière de la médecine. Nommé, en 1704, professeur de chimie à l'université d'Oxford, il quitta ce poste l'année suivante, pour accompagner le comte de Péterborough, qui allait porter la guerre en Espagne. Après y avoir fait deux campagnes en qualité de médecin de l'armée, il partit pour l'Italie, dont il voulait contempler les monuments antiques, et fut reçu à Rome, avec distinction, par les illustres Baglivi et Lancisi. De retour dans sa patrie, Freind publia un *Exposé* (justificatif) *de la conduite du comte de Péterborough*, Londres, 1707, in-8°., et devint membre de la société royale de Londres en 1712. Cette même année, il partit encore comme médecin militaire, avec le duc d'Ormond, qui allait commander, en Flandre, les troupes anglaises. La paix le ramena à Londres l'année suivante. Jusqu'alors Freind avait joui du bonheur que procure une vie consacrée à l'étude et à des voyages instructifs. Il paraît qu'il passa quelque temps en Irlande en 1715(1). Mais, en 1723, ayant assisté au parlement comme député du bourg de Launceston, il s'éleva, avec tant de force, contre les prétentions du ministère, que l'acte d'*habeas corpus* se trouvant alors suspendu à cause des troubles qui menaçaient l'état, Freind fut renfermé dans la tour de Londres, accusé, à ce qu'il paraît, de haute trahison. Il était en prison depuis trois mois(2), et y serait, sans doute, resté plus long-temps, lorsqu'il dut son élargissement à un trait peu commun de générosité du docteur Mead, son ami, trait qui honore également le bienfaiteur et l'obligé, et d'autant plus remarquable qu'ils étaient comme brouillés, en ce moment, par leur différence d'opinion politique. (*Voy.* MEAD.) Dans quelque position qu'il se trouvât, Freind mettait à profit ses loisirs pour la composition de ses ouvrages. Ce fut même pendant sa détention qu'il commença le plus important de tous, son *Histoire de la Médecine*. Une pratique heureuse et très étendue, des écrits judicieux et pleins d'érudition, ayant fait oublier, à la cour, la vivacité patriotique qui, en 1723, avait emporté Freind au-delà des bornes, il fut nommé premier médecin de la reine, à l'avénement de George II au trône d'Angleterre, en 1727. Mais il ne jouit pas long-temps de cet honorable emploi. Le travail avait épuisé ses forces; et, malgré une consultation ordonnée par le roi et la reine, qui prenaient un vif intérêt à son rétablissement, Freind mourut le 26 juillet 1728, à l'âge de 53 ans. Entre autres dispositions de bienfaisance, il laissa, par son testament, 1000 liv. sterl. pour la fondation d'une chaire d'anatomie au collége de Christ-Church, à Oxford. Il fut généralement regretté: le roi, en particulier, prouva l'estime qu'il avait pour les talents et les ser-

(1) Bolingbroke, lettre du 3 décembre 1715.

(2) Arrêté le 15 mars 1723 (N. S.), Freind fut admis à donner caution le 21 juin, et acquitté définitivement en novembre de la même année.

vices de Freind, en prenant soin de sa veuve et de son fils. Ce médecin a publié les ouvrages suivants : I. *Descriptio hydrocephali cum mensuris*, inséré dans les *Transactions philosophiques*, année 1699. II. *Emmenologia, in quâ fluxûs muliebris phænomena, periodi, vitia, cum medendi methodo, ad rationes mechanicas rediguntur*, Oxford, 1703, in-8°.; Roterdam, 1711, in-8°.; Amsterdam, 1726, in-8°.; Paris, 1727, in-12; traduit en français par Devaux, Paris, 1730, in-12. Freind n'était que bachelier, lorsqu'il mit au jour ce traité, dans lequel il a eu le tort, fort commun, à cette époque, de fonder ses explications sur les lois de la mécanique, reconnues aujourd'hui inapplicables à la science de la vie. III. *Prælectiones chemicæ*, Oxford, 1709, in-8°.; Amsterdam, 1710, in-8°.; Paris, 1727, in-12, avec l'*Emmenologia*; en anglais, Londres, 1729, in-8°. : c'est le recueil des leçons qu'il avait données à l'université d'Oxford. IV. *Hippocratis de morbis popularibus liber primus et tertius*, gr. lat., *cum novem de febribus commentariis*, Londres, 1716, 1717, in-8°.; Amsterdam, 1717, in-8°. Dans la préface de cet ouvrage, Freind rend hommage à l'exactitude des anciens, et surtout au génie d'Hippocrate; mais, tout en se montrant l'ennemi des subtiles hypothèses des modernes, il n'est pas lui-même exempt de ce défaut; comme le prouvent plusieurs passages de ses commentaires. V. *Depurgantibus in secundâ variolarum confluentium febre, epistola ad Meadium*, Londres, 1719, in-8°.; Amsterdam, 1720, in-8°. VI. *Oratio anniversaria Herveiana*, Londres, 1720; discours où il est d'usage de louer l'auteur de la découverte de la circulation sanguine. VII. *De quibusdam variolarum generibus, epistola ad Meadium*, Londres, 1723, in-8°.: Freind était en prison lorsqu'il écrivit cet ouvrage. VIII. *History of physic from the time of Galen to the beginning of the sixteenth century*, Londres, part. I, 1725; part. II, 1726, in-8°.: cette Histoire eut trois éditions dans une année, et a été réimprimée dans la même ville, en 1751, 2 vol. in-8°.; traduite en latin par J. Wiggan, Londres, 1734, 2 vol. in-12; et en français, par Étienne Coulet, Leyde, 1727, in-4°., et 3 vol. in-12. La version française, quoique revue par Freind, qui y ajouta même quelques observations, est extrêmement défectueuse, tant à cause des nombreuses fautes de langue qu'à cause de l'orthographe baroque adoptée par le traducteur; ce qui en rend la lecture fatigante. Cette *Histoire* est le plus beau titre de Freind au souvenir de la postérité. Elle donna lieu à de vives discussions; d'abord Clifton Wintringham l'attaqua sous le voile de l'anonyme dans une brochure qui parut sous ce titre : *Observations on Freind's history of physic, showing some false representations of ancient and modern physicians*, Londres, 1726, in-8°. Puis vint la querelle suivante : on sait que Daniel Leclerc a écrit une Histoire de la médecine, qui, prenant l'art à son berceau, le suit dans tous ses détails jusqu'à l'époque de Galien inclusivement : mais le temps ayant manqué à l'auteur pour compléter son travail, il s'était contenté de le terminer par l'*Essai d'un plan pour servir à sa continuation jusqu'au milieu du dix-septième siècle;* lequel Essai ne comprend que cinquante-six pages in-4°. Freind ayant relevé plusieurs fautes de chronologie, qui se trou-

vent effectivement dans ce plan de continuation, fut attaqué par Jean Leclerc, qui, dans le tome XXIVe. de sa *Bibliothèque ancienne et moderne*, cherche à justifier son frère Daniel des reproches du médecin anglais. Mais celui-ci fut soutenu avec chaleur par J. Baylie qui, dans une brochure intitulée, *A defense of D. Freind and his history of physic*, etc., Londres, 1727, in-4°.; 1733, in-8°., fit une réponse très âcre aux réflexions de Jean Leclerc, et démontra, mais avec trop peu de ménagement, qu'en effet Daniel s'était trompé sur plusieurs points importants de chronologie médicale. Si l'on considère que ce dernier n'avait donné qu'une sorte d'ébauche, et que sans doute un travail plus mûri lui aurait ouvert les yeux sur ses erreurs, on conviendra que, de part et d'autre, l'attaque et la défense furent sans mesure: car on ne peut refuser, à l'ouvrage de Daniel, le mérite d'avoir été composé, pour tout le reste, d'après la lecture des originaux. (*Voyez* Daniel LECLERC.) Ce qu'il y eut de remarquable dans cette dispute, c'est la modération de Freind, qui garda un silence absolu, à moins toutefois qu'il n'ait parlé par la bouche de J. Baylie. Quoi qu'il en soit, l'*Histoire* de Freind prouve une vaste érudition: on peut la regarder, ainsi que celle de son compétiteur, comme un ouvrage classique: l'une étant la continuation de l'autre, il en résulte que leur réunion devient indispensable pour suivre le fil historique de l'art. Ce sont deux monuments qui ont immortalisé chacun son auteur, et que ne fera même point oublier, quoiqu'il leur soit supérieur, le récent travail de l'illustre Kurt-Sprengel. Les OEuvres de Freind ont été réunies et imprimées en latin sous le titre d'*Opera omnia*, Naples, 1730, in-4°.; Londres, 1733, in-fol., édition soignée par J. Wiggan, qui l'a enrichie de la vie de l'auteur; Venise, 1733, in-4°.; Paris, 1735, in-4°. R—D—N.

FREINSHEIM (JEAN), littérateur savant et laborieux, naquit à Ulm en 1608. Après avoir terminé ses études, il fréquenta plusieurs années les cours des universités de Marpurg et de Giessen, et vint ensuite à Strasbourg avec le projet d'y prendre ses degrés en droit. Quelques pièces de vers qu'il avait composées en allemand, l'ayant fait connaître de Mathias Bernegger, ce zélé protecteur des lettres lui offrit un logement dans sa maison, et lui confia le soin de sa riche bibliothèque. Ce fut alors que Freinsheim put enfin satisfaire librement sa passion pour l'étude, et qu'il acquit, par une lecture réfléchie des bons auteurs de l'antiquité, cette variété de connaissances et cet esprit de critique qu'on remarque déjà dans ses premières productions. Il venait de donner une édition de *Florus*, enrichie d'utiles remarques, lorsqu'il fit un voyage en France. Il demeura trois ans à Paris, au milieu des savants; et il y aurait prolongé son séjour, si Bernegger ne l'eût rappelé à Strasbourg en 1637, pour lui faire épouser sa fille. Quelque temps après on lui offrit la chaire d'éloquence à l'université d'Upsal; et après l'avoir occupée pendant cinq ans avec le plus grand succès, il la quitta pour la place de bibliothécaire de la reine Christine. Cependant sa santé s'affaiblissait; l'excès du travail pouvait en être la cause: les médecins jugèrent que l'air du pays lui était peu favorable, et il renonça à tous les avantages qu'il trouvait en Suède, pour venir chercher sa guérison à Strasbourg. L'électeur Palatin le nomma, en 1656, professeur honoraire à

Heidelberg, et lui accorda en outre le titre de son conseiller intime : mais il ne jouit pas long-temps de ces nouveaux honneurs ; il mourut à Heidelberg, le 31 août 1660, à l'âge de cinquante-deux ans. Freinsheim possédait également bien le latin, le grec et l'hébreu ; et dans ses loisirs, il avait appris les principales langues de l'Europe. Il osa s'élever contre l'autorité d'Aristote, qui régnait encore en maître dans les écoles d'Allemagne, et prouver que la confiance aveugle avec laquelle on admettait ses principes, était la cause du peu de progrès de la saine philosophie. Mais ce qui a le plus contribué à étendre la réputation de Freinsheim, ce sont les travaux auxquels il s'est dévoué avec une ardeur et une patience presque incroyables, pour éclaircir plusieurs auteurs latins, corriger les fautes qui s'étaient glissées dans leurs ouvrages par l'ignorance des copistes, et enfin remplir les lacunes qu'y ont faites les ravages du temps et des barbares. Le premier livre sur lequel il entreprit ce travail, fut l'*Histoire d'Alexandre* par Quinte-Curce : il en publia une édition avec un savant commentaire, et un ample *index*, Strasbourg, 1640, 2 vol. in-8°. Les *Suppléments* (1) de Freinsheim furent reçus avec de grands éloges, et ils ont reparu dans la plupart des éditions de Quinte-Curce. Letellier (préface du Quinte-Curce *ad usum*.) a sans doute exagéré le service rendu par Freinsheim, en disant qu'il a rétabli si heureusement les lacunes de cet historien, qu'on doit presque être bien aise qu'il ait eu cette occasion de montrer son savoir et son goût ; mais il faut convenir qu'il s'est acquitté de cette tâche très difficile, avec plus de succès qu'on ne pouvait l'espérer. Le *Commentaire* de Freinsheim est très supérieur à ses *Suppléments*. Tannegui Lefèvre, bon juge dans cette partie, dit qu'il ne croit pas qu'on ait jamais vu un recueil aussi bien fourni de bonnes choses, et qu'il est digne de passer à la postérité la plus reculée. Freinsheim s'occupa ensuite de remplir les lacunes qui existent dans les *Annales* de Tite-Live. Il en publia le commencement (*lib.* XI *ad* XX), à Stockholm, 1649, in-12. Cet essai fut suivi d'une édition in-4°., Strasbourg, 1654, qui contient soixante livres ; enfin, Doujat réunit les quatre-vingt-quinze livres dans son édition de *Tite-Live à l'usage du Dauphin* : mais l'impression en fut peu soignée, et Leclerc se plaint que cet ouvrage, très bon et très agréable à lire, soit gâté par tant de fautes. Jusqu'au 44e. chapitre du livre LXII, Freinsheim imite strictement la manière de Tite-Live, et affecte d'éviter l'emploi de matériaux qui pourraient trahir une époque plus récente : depuis ce chapitre, la pénurie des sources originales le force de parler en son propre nom, comme il nous en avertit lui-même. Il a d'ailleurs le mérite de citer avec le plus grand soin les auteurs dans lesquels il a puisé, et se sert autant qu'il est possible de leurs expressions. Les *Suppléments* de Tite-Live ne sont pas aussi estimés que ceux de Quinte-Curce : ils ont cependant été réimprimés, dans les éditions données par Jean Leclerc et par Crévier ; et ils ont été traduits en français par Duryer,

(1) On avait déjà des *Suppléments* de Quinte-Curce, tirés d'un manuscrit de l'abbaye de Tu-liction, et que Scaliger attribue à Pétrarque ; d'autres, de M. Brunon, professeur à Munich. Depuis la publication de ceux de Freinsheim, Christ. Cellarius en a donné, que Fabricius trouve concis et élégants ; et enfin Christian Juncker en a fait paraître encore de nouveaux, Dresde, 1700, in-8°. On a pensé que quelques détails sur ces *Suppléments* seraient placés plus naturellement à l'art. QUINTE-CURCE.

Guérin et Dureau-de-la-Malle. Outre les *Notes* sur Florus, dont on a parlé, on doit encore à Freinsheim de courtes et de judicieuses explications sur Tacite, sur Florus, et un excellent *index* des fables de Phèdre, publié par Jean Scheffer. Parmi ses autres productions on citera seulement: I. *De calido potu dissertatio*, Strasbourg, 1656, in-8°., et dans le *Thesaurus antiquitat. Græcarum* de Gronovius, tom. IX. II. *Orationes cum quibusdam declamationibus*, ibid., 1662, in-12. III. *De præcedentiâ Electorum et Cardinalium*, ib. 1663, in-4°. On peut consulter, pour plus de détails, son *Oraison funèbre*, par Abrah. Freinsheim, 1661, in-4°. W—s.

FREIRE DE ANDRADA. *Voy.* ANDRADA.

FREITAG. *Voy.* FREYTAG.

FRELLON (JEAN et FRANÇOIS), imprimeurs à Lyon de 1530 à 1570, acquirent de la célébrité par la correction de leurs éditions. Le fameux Michel Servet, dégoûté de Paris par la querelle qu'il eut à soutenir en 1536 contre les médecins, partit de la capitale, et vint à Lyon, où il demeura quelque temps chez les Frellon, en qualité de correcteur d'imprimerie. C'était Louis Saurius qui y remplissait cet emploi en 1559 et 1560. Cette date est celle que l'on assigne à une prétendue édition de St.-Ambroise, que les Frellon auraient imprimée, et sur laquelle on a fait un conte ridicule (*Voy.* David Clément, I, 259, remarque 15). François Frellon s'appelait en latin *Frellonius* et *Freilœus*. Il a souscrit de ce dernier nom la préface qu'il a mise à la tête des *Historiarum veteris Testamenti*, M. et G. Treschel, 1539, in-4°.; on lit au contraire *Frellonius* dans l'édition du même livre, donnée sous le titre de *Icones historiarum veteris Testamenti ad vivum expressæ*, Lyon, J. Frellon, 1547, in-8°., avec les figures de Holbein, témoin ce distique:

Cernere vis, hospes, simulacra simillima vivis?
Hoc opus Holbinæ nobile cerne manûs.

Un des livres les plus remarquables des Frellon est leur édition du *Nouveau Testament*, 1553, in-12, citée par Maittaire: la bizarrerie des gravures l'a fait rechercher; le Diable tentant Jésus-Christ est représenté en habit monacal, avec des pieds fourchus. Jean Frellon, ami de Servet et de Calvin, fut l'intermédiaire de leur correspondance. Ce fut Jean Frellon qui se chargea d'envoyer à Francfort des exemplaires du rare ouvrage de Servet, intitulé: *Christianismi restitutio* (imprimé à Vienne, en Dauphiné), 1553, in-8°. Lamonnoye, dans ses notes sur Baillet, dit que François Frellon était le cadet, et que Jean était l'aîné. Il ajoute que ce dernier était mort en 1559. Il est de fait, cependant, que l'Histoire naturelle de Pline (*C. Plinii secundi Historiæ mundi libri* XXXVII), 1561, in-fol., porte le nom de J. Frellon. Pernety dit que la marque de ces imprimeurs était un frêlon. Il est dans l'erreur: le fleuron qui orne leurs livres, représente un crabe, les pattes étendues, prêt à atteindre avec ses deux serres, un papillon vu en entier; au-dessous est le mot *matura*. Cette marque fut aussi celle de Paul Frellon, libraire à Lyon, de 1593 à 1626, et encore de P. Ravaud, libraire dans la même ville, en 1637. Baillet dit que les Frellon ont imprimé le catalogue de leurs éditions. Nous n'avons pu nous en procurer un seul exemplaire. Maittaire n'avait pas été plus heureux; mais du moins d'après Gessner, il en donne un dans ses *Annales*, III, 143: toutefois ce catalogue ne va que de

1539 à 1543. Nicolas Bourbon adresse la pièce 167, liv. VII, de ses *Nugæ*, « *Johanni et Francisco Frellæis germanis fratribus* »; et l'on en a conclu qu'ils étaient allemands. Lacaille, dans son *Histoire de l'imprimerie* dit que Jean Frellon, après avoir imprimé à Paris en 1513 et 1516, alla s'établir à Lyon. L'imprimeur de Paris doit être distingué de celui de Lyon: celui de Paris exerçait dès 1508; et il n'est guère probable que ce soit lui qui existait à Lyon en 1561. Le prénom de ces deux imprimeurs est bien le même; mais leur marque est différente : le Jean Frellon de Paris était logé rue des Mathurins, à l'enseigne des deux renards; son chiffre, soutenu par deux renards, est adossé à un arbre, dans le feuillage duquel on voit deux frêlons. A. B—T.

FREMENTEL (JACQUES), avocat au présidial de Tours, y naquit le 22 mars 1698, et mourut le 10 juillet 1777. On a de lui un *Commentaire sur les coutumes de Tours*, 1786, 4 vol. in-4°., publié par son fils; ouvrage qui de jour en jour devient plus inutile. Il a laissé aussi plusieurs Mémoires dans différentes causes, et plusieurs actes de notoriété sur les articles les plus difficiles de la coutume de Tours. A. B—T.

FREMENTEL (JACQUES), chanoine prébendé et prévôt d'Anjou en l'église de Saint-Martin de Tours, licencié ès-lois, avocat au parlement, de la société d'agriculture de Tours, né à Tours le 28 janvier 1728, est connu par quelques ouvrages : I. *Almanach historique et géographique de Touraine*, 1758 et années suivantes, in-24. II. *Carte géographique du diocèse de Tours*, gravée par R. de Vaugondy, 1762. III. *Tableau généalogique et historique de la maison de Brossard*, 1765, in-4°. IV. Plusieurs Mémoires imprimés sur les antiquités et curiosités de la Touraine. La *France littéraire* de 1769, tom. I, pag. 270-271, annonce qu'il avait sous presse l'*Architecte bourgeois ou l'économie du bâtiment*, et qu'il travaillait à une *Description historique et géographique de la Touraine*. Il ne paraît pas que ces deux ouvrages aient vu le jour. A. B—T.

FREMIN (RENÉ), sculpteur, naquit en 1673, à Paris; après y avoir appris les premières leçons de son art, il passa à Rome pour se perfectionner. De retour dans sa patrie, il s'y distingua bientôt par divers ouvrages, tels que *la Samaritaine du Pont-Neuf; le bas-relief de la chapelle de Noailles*, à Notre-Dame; *le maître-autel de Saint-Louis*, dans la chapelle du Louvre; *la statue de sainte Sylvie*, dans celle des Invalides, et qui méritèrent tous l'approbation des plus habiles connaisseurs. Dans ce moment, Philippe V faisait construire, à la *Granja* (St.-Ildefonse), des jardins à l'imitation de ceux de Versailles; et ce prince n'épargnait aucune dépense pour que la copie fût au moins égale au modèle. Parmi le grand nombre d'artistes fameux que sa munificence attira en Espagne, il n'oublia pas Fremin; il se chargea, conjointement avec Thierri, de la direction de cette vaste entreprise. Fremin travailla, soit dans le palais de la Granja, soit dans les jardins adjacents, depuis l'an 1722 jusqu'en 1729. On a de lui une statue d'*Apollon assis*, dans la chambre où sont celles des Muses anciennes; les bustes en marbre de *Philippe V* et de la *reine*, de *Louis I son fils* et de *son épouse*; et dans les jardins, un *Groupe d'enfants* et de *Sphynx*, fondus en plomb; huit statues en marbre, représentant

les *Quatre Éléments*, la *Poésie lyrique*, *pastorale*, *héroïque* et *satirique*; le groupe en plomb de la *Fontaine de Persée*, où l'on voit ce héros les ailes aux pieds, un cimeterre et la tête de Méduse dans les mains, qui accourt délivrer Andromède attachée à un rocher, et, non loin d'elle, le monstre qui vient la dévorer, et qui jette, de la bouche, une colonne d'eau jusqu'à 115 pieds de hauteur; du côté opposé, paraît *Minerve armée de sa lance et de son bouclier*. On admire, près de la *grande cascade*, plusieurs statues du même artiste, qui représentent l'*Afrique*, la *Fidélité*, la *Magnificence*, l'*Asie*, un *Berger*, une *Nymphe avec son chien*, *un daim*, un *Sanglier*, et plusieurs *Chevaux marins*; *Éole qui enchaîne les vents*, dans la *fontaine* du même nom; et dans un parterre, dit *des huit rues*, les statues de *Saturne*, *Vesta*, *Neptune*, *Cérès*, *Mars*, la *Paix*, *Hercule et Minerve*; au milieu du parterre, on remarque le groupe d'*Apollon et Pénélope*. Mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, ce fut celui de la *Fontaine* dite *des Grenouilles*, où sont les statues de *Latone*, *Apollon* et *Diane*, qui implorent les dieux contre les *moissonneurs*, au nombre de huit, qui leur refusent le moyen de satisfaire leur soif: vingt-quatre *grenouilles*, et autant de *mascarons*, jettent l'eau à une grande hauteur, ce qui forme une perspective des plus agréables. Quoique cette *Fontaine* ait été terminée par Dumandre, elle est due, dans la plus grande partie, au talent de Fremin. On loue, dans cet artiste, l'élégance et la facilité avec laquelle il exécutait ses ouvrages, en même temps qu'on critique l'attitude de ses statues, et le caractère qu'il imprimait à ses *Dieux* et à ses *Nymphes*, qui manquent de cette simplicité grecque dont il aurait dû se pénétrer dans son séjour à Rome. Quoi qu'il en soit, il jouit de la bienveillance spéciale de Philippe V, qu'il accompagna, en 1729, aux frontières du Portugal, lors du mariage du prince Ferdinand (Ferdinand VI), et resta à Séville, près du roi, jusqu'en 1733 qu'il reprit les travaux de la Granja. Onze ans après, il demanda, avec Thierri, la permission de venir passer quelque temps à Paris, et il y mourut comblé d'honneurs et de richesses, en 1745. Il fut remplacé, près de Philippe V, par Bousseau, artiste assez renommé, mais qui ne l'égalait pas en mérite. B—s.

FREMINET (Martin), peintre, né à Paris en 1567, fut élève de son père, artiste médiocre; mais la nature avait doué le fils des plus heureuses dispositions: il les perfectionna par les grandes études qu'il fit en Italie, principalement à Rome et à Venise, pendant un séjour de quinze ou seize ans. Sa réputation lui mérita, à son retour en France, la place de premier peintre de Henri IV; et il fut chargé, par ce prince, de décorer la chapelle de Fontainebleau. Cette entreprise considérable, dont l'exécution lui fit beaucoup d'honneur, ne fut achevée que sous Louis XIII, qui récompensa l'auteur en le créant chevalier de Saint-Michel. Peu de temps après, il tomba malade à Fontainebleau; et transporté à Paris, il y mourut en 1619, à l'âge de cinquante-deux ans. Ce maître excellait dans la composition: l'on remarque, dans son dessin, combien les connaissances de la perspective, de l'architecture et de l'anatomie, lui étaient familières; mais, quoique très correct dans l'ensemble de ses figures, il pèche quelquefois par l'exagération des contours, et par le mouvement trop prononcé des muscles qu'il faisait paraître, même à travers les draperies.

Ses défauts, comme ses qualités, tiennent, en général, du goût de l'école florentine : il avait recherché la manière de Michel-Ange et du Parmesan; mais la sienne est plus lourde que celle de ces habiles peintres, et elle s'éloigne de la belle nature. Son coloris est aussi trop noir, et souvent un peu dur. L'ouvrage le plus considérable de Freminet est le plafond de la chapelle de Fontainebleau, où l'on voit représentés, en cinq grands tableaux, divers sujets de l'Histoire-Sainte : les plus estimés sont ceux de la *Création* et de l'*Arche de Noé*, ainsi qu'une *Annonciation*. Philippe Thomassin, et Crispin de Passe, ont gravé, d'après ce maître, neuf estampes, dont les sujets sont également puisés dans l'Écriture-Sainte. V—T.

FRÉMINVILLE (Edme de la Poix de) naquit en 1680, à Verdun, en Bourgogne. Il était fils du lieutenant-général de cette ville, et il fut lui-même bailli de la Palisse. Il s'occupa beaucoup des matières féodales, où il devint fort habile. On lui doit, entre autres ouvrages : I. La *Pratique des terriers*, etc., 1748-57, 5 vol. in-4°. On y joint, comme 6e. volume, le *Traité général du gouvernement des biens et affaires des communes*, Paris, 1760, in-4°. II. *Traité historique de l'origine des dîmes*, Paris, 1762, in-12. III. *Traité de la police*, extrait de l'ouvrage de la Marre, 1758, in-4°., et réimprimé en province, in-8°. IV. *Les vrais principes des fiefs, en forme de dictionnaire*, Paris, 1769, 2 vol. in-4°. Fréminville mourut à Lyon, le 14 novembre 1773, à quatre-vingt treize ans. B—I.

FRÉMIOT (André), archevêque de Bourges, frère de madame de Chantal, fondatrice de la Visitation (*Voy.* Chantal), et grand-oncle de madame de Sévigné, naquit à Dijon en 1573, d'une famille noble et illustre dans la magistrature. Son père, Bénigne Frémiot, seigneur des Buttes, était président à mortier au parlement de Bourgogne, et avait rendu de grands services à Henri III et à Henri IV, pendant les guerres civiles et les troubles de la ligue. André Frémiot eut pour précepteur Claude Robert, archidiacre de Challon-sur-Saone, auteur du premier *Gallia christiana*, publié en 1625, et qu'ont depuis si utilement et si considérablement augmenté MM. de Ste.-Marthe, et les PP. bénédictins de St.-Maur. Robert voyagea avec son élève, en Italie et en Allemagne, et ne négligea rien pour perfectionner son éducation. André Frémiot étudia la jurisprudence à Padoue, et y prit le bonnet de docteur : de retour dans sa province, il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Dijon, puis appelé au conseil d'état, nommé ensuite à l'abbaye de St.-Etienne de Dijon, et en 1602 à l'archevêché de Bourges, où il fit son entrée le 24 octobre 1604. On prétend que Henri IV demanda pour Frémiot le cardinalat, qu'il n'obtint point. Frémiot administra sagement son église ; ami des corps réguliers, et persuadé qu'on pouvait en tirer parti pour le bien de la religion, le maintien des mœurs et les progrès d'une éducation chrétienne, il appela dans son diocèse des religieux et des religieuses de différents ordres, notamment des minimes et des visitandines, et il en établit des communautés dans plusieurs villes du Berri. Il mit aussi une attention particulière à se former un clergé édifiant, et qui se distinguât par l'amour de la discipline et des vertus ecclésiastiques. Il y parvint au moyen de bons réglements, et de l'exemple que lui-même donna d'une conduite régulière.

Après avoir gouverné pendant vingt ans l'église de Bourges, il se démit de son archevêché, en faveur de Claude Hébert, et se retira à Paris. Louis XIII, qui connaissait son talent et son expérience dans les négociations, l'envoya à Rome, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, à la cour d'Urbain VIII, où il y avait d'importantes affaires à régler. Le pape fut si content de cet ambassadeur, qu'il en écrivit au roi une lettre de satisfaction, dans laquelle, en parlant de ce prélat, il l'appelle l'*ornement de l'église gallicane*. En revenant de Rome, Frémiot passa par Venise, la Valteline et la Suisse. Il resserra les liens qui unissaient les Vénitiens à la France, et raffermit l'alliance avec les treize cantons. Zélateur éclairé des études ecclésiastiques, il les introduisit dans son abbaye de Ferrières, en y établissant la congrégation de St.-Maur. Il mourut à Paris le 13 mai 1641, âgé de soixante-huit ans, et fut enterré dans l'église du monastère de la Visitation de la rue St.-Antoine. Son cœur fut porté dans l'église de St.-Étienne de Dijon. On a de lui des *Remontrances faites dans l'assemblée du clergé en* 1608; *aux états-généraux en* 1614; *des ordonnances ecclésiastiques et Statuts synodaux*, (Bourges, 1608, in-8°.), et des discours ou autres ouvrages de circonstance. Il revit aussi et fit imprimer, sous une meilleure forme, avec d'utiles corrections, les *livres rituels* de son diocèse. L—Y.

FREMONT (Dom Charles), religieux et réformateur de l'ordre de Grammont, né à Tours, en 1610, d'une famille considérée dans la bourgeoisie, entra dans l'ordre de Grammont, et prit l'habit dans l'abbaye chef-d'ordre à l'âge de dix-huit ans. Cette maison, quoique sous l'inspection de l'abbé-général, qui en était titulaire, était déchue de son ancienne régularité; et le jeune Fremont y était venu avec une vocation et des sentiments qui lui rendaient pénible le relâchement qu'il voyait y régner. Néanmoins, se croyant fermement appelé à cet état, il ne se rebuta point. Il fit son noviciat avec une exactitude exemplaire et digne de meilleurs temps. Son année de probation étant révolue, il prononça ses vœux, et, ayant achevé ses cours de théologie, reçut les ordres sacrés. Il s'était conduit d'une manière si édifiante que George Barni, élu en 1635 abbé-général, le fit prieur de l'abbaye de Grammont, quoiqu'il fût encore fort jeune: ce n'était point à quoi aspirait dom Fremont; il aurait voulu vivre dans une maison où la règle fût mieux observée, et il avait eu lieu de se convaincre que pour y déterminer ses confrères, son exemple ne suffisait pas. Ayant obtenu de son abbé-général d'être envoyé à Paris au collége que l'ordre y avait dans l'université, pour y faire ses cours et y prendre ses grades, il parvint à se faire connaître du cardinal de Richelieu, et à lui faire agréer le plan qu'il avait dressé. L'abbé de Grammont, son supérieur général, auquel il communiqua ce plan, s'y opposa formellement. Fremont, persuadé qu'il travaillait à l'œuvre de Dieu, ne perdit pas courage. Le cardinal-ministre lui ayant fait donner le prieuré d'Epoisse, près Dijon, il y jeta les premiers fondements de sa réforme avec dom Joseph Baboul, son confrère. Pour éviter l'inculpation de rigorisme et de singularité, il se contenta de remettre en vigueur la règle que le pape Innocent IV avait mitigée. En 1650, la réforme s'accrut d'une maison formée à Thiers en Auvergne, où S. Étienne, premier

instituteur de l'ordre de Grammont avait pris naissance, et à l'établissement de laquelle, par respect pour la mémoire de ce saint, les habitants de Thiers voulurent contribuer. Louis XIV ayant autorisé cette réforme par des lettres-patentes, elle s'étendit dans six ou sept maisons. Dom Fremont avait dressé les statuts qui devaient s'y observer, et réglé l'emploi du temps. Les religieux s'obligeaient à l'abstinence perpétuelle de la viande, hors le cas de maladie et d'infirmité. Au reste, en reprenant une vie plus austère, ils n'affectèrent point l'indépendance, ni ne rompirent l'unité, comme avaient fait quelques autres réformateurs. Les maisons réformées demeurèrent soumises à l'abbé chef d'ordre, et ne formèrent point une congrégation à part. Cette réforme s'est parfaitement soutenue, mais n'a point fait de progrès depuis la mort du réformateur. Après avoir gouverné pendant trente ans le prieuré de Thiers, dom Fremont mourut saintement en 1689, dans la 79e. année de son âge. On a de lui : *La Vie, la Mort et les Miracles de S. Etienne, confesseur, fondateur de l'ordre de Grammont, dit vulgairement* des Bons-Hommes, Dijon, 1647, in-8°.; à la suite de cette Vie se trouve celle *du bienheureux Hugues de Lacerta*, disciple de S. Étienne. Fremont a aussi composé quelques Livres de piété adressés à ses confrères.

L—y.

FREMONT D'ABLANCOURT (Nicolas), né à Paris vers l'an 1625, était neveu du célèbre Perrot d'Ablancourt, qui se chargea lui-même de son éducation. Admis très jeune dans les sociétés les plus distinguées, il en faisait les délices par son esprit; et, quoiqu'il ne parlât qu'avec une extrême réserve des objets de ses études, on le regarda bientôt comme un homme d'un rare savoir, et capable des emplois les plus importants. Des princes allemands cherchèrent, d'après sa réputation, à se l'attacher par des offres avantageuses; mais Turenne, qui s'était déclaré son protecteur, et qui desirait que ses talents fussent utiles à son pays, lui procura l'ambassade de Portugal. A son retour, Fremont eut la place de résident à Strasbourg; et il fut chargé, en 1675, d'entrer en négociation avec les magistrats de cette ville, pour la cession à la France du pont sur le Rhin : affaire importante sans doute, mais que Bayle et les autres amis de Fremont ne jugèrent pas digne d'occuper un si habile homme. Il revint à Paris après la mort de Turenne; et il y passa quelque temps, partageant ses loisirs entre la culture des lettres et la société des beaux-esprits. La révocation de l'édit de Nantes l'obligea de s'expatrier : il se retira en Hollande, où il fut accueilli avec distinction par le prince d'Orange, qui lui accorda une pension et le titre de son historiographe. Il mourut à la Haye, au mois de novembre 1693. Fremont était en correspondance avec Rich. Simon, qui le cite souvent dans ses lettres, sous le nom de *Caraïte*. Il a ajouté à la *traduction* des œuvres de Lucien, par d'Ablancourt, le *Dialogue des lettres de l'alphabet*, et le *Supplément à l'histoire véritable*; et il a revu sa traduction de l'*Afrique* de Marmol. Il avait entrepris, d'après le conseil de Ménage, un *Dictionnaire de rimes*; il s'associa, pour ce travail, Richelet, qui, voyant le succès de cet ouvrage, le refit sur un nouveau plan, et en publia seul une seconde édition très augmentée (*Voy.* Richelet). On a, en outre, de Fremont : I. *Dialogues de la*

santé, Amsterdam, 1684, in-12. Cet ouvrage est anonyme. Bayle, pour qui le nom de l'auteur n'était pas un secret, l'a annoncé avec éloge dans ses *Nouvelles de la république des lettres*. II. *M. Perrot d'Ablancourt vengé*, ou *Amelot de la Houssaye convaincu de ne pas parler françois, et de mal expliquer le latin*, ibid., 1686, in-12; réponse beaucoup trop vive à la critique judicieuse qu'Amelot avait faite de la traduction de Tacite par d'Ablancourt. III. *Mémoires concernant l'histoire de Portugal, depuis le traité des Pyrénées* (1659) *jusqu'en* 1668, *avec les révolutions arrivées, pendant ce temps-là, à la cour de Lisbonne*, Paris, 1701, in-12; réimprimés la même année en Hollande. On attribue enfin à Fremont, un *Catéchisme à l'usage des églises protestantes*; et l'*Epître dédicatoire*, à Bossuet, *des cérémonies et coutumes qui s'observent parmi les Juifs*, par Rich. Simon. W—s.

FRENCH (Jean), médecin, né vers la fin du 16e. siècle, à Brougton, dans la province d'Oxford, pratiqua son art avec succès à Londres. Il fut nommé par Fairfax, médecin en chef de l'armée du parlement; et il continua d'être employé dans les hôpitaux militaires jusqu'à sa mort, arrivée à Boulogne en 1657. On a de lui quelques ouvrages, en anglais, parmi lesquels on cite un *Traité de la distillation*, et des *Observations sur les eaux minérales de l'Yorck-Shire*. — French (Nicolas), curé de Wexford, en Irlande, sa patrie, fut député au conseil souverain des catholiques confédérés, à Kilkenny, et fait évêque de Fern en 1643, en récompense du zèle qu'il avait montré pour le maintien de la foi. Il alla ensuite à Rome pour solliciter des secours en faveur des Irlandais catholiques; il chercha aussi à mettre dans leurs intérêts le duc de Lorraine, Charles IV: mais les succès de Cromwel firent échouer tous ses projets; et il se vit obligé de se réfugier en Espagne, où il devint suffragant de l'archevêque de Compostelle. Il repassa en Flandre en 1666, et mourut à Gand, le 23 août 1678, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il a publié, en anglais, quelques ouvrages dirigés contre le duc d'Ormond et les partisans de Cromwell, et a laissé, en manuscrit, un *Cours de philosophie* en latin, et plusieurs écrits de *controverse*. — French (Pierre), célèbre missionnaire, né à Gallway, en Irlande, mort dans sa patrie, en 1693. Après avoir terminé ses premières études, il fut envoyé en Espagne pour y faire un cours de théologie, et recevoir les ordres sacrés. Son zèle pour les progrès de la foi le détermina à passer en Amérique, où il demeura trente ans, uniquement occupé de répandre les lumières de l'Évangile. Il avait composé, en langue mexicaine, un *Catéchisme ou exposition des principales vérités du christianisme*. W—s.

FRENICLE (Nicolas), poète français, né à Paris en 1600, s'appliqua, dès sa première jeunesse, à la culture des lettres. Ce n'était pas, si on l'en croit, l'amour d'une vaine renommée qui avait déterminé son penchant, mais le besoin d'exprimer son admiration pour les beautés de la nature, et de célébrer le bonheur dont il jouissait à la campagne. Cependant on sait qu'il fit des démarches pour être reçu à l'académie française: elles furent inutiles, quoiqu'il eût l'appui de Colletet, et surtout de Chapelain, qui jouissait alors d'un grand crédit. Chapelain, dans ses notes sur les

écrivains de son temps, a porté ce jugement de Frenicle : *Il écrit purement; et, par ses ouvrages en vers, il a fait voir une veine aisée, mais sans fonds et sans élévation.* Frenicle avait acquis la charge de conseiller à la cour des monnaies, par son mariage avec la fille de Jacques Cartais. Cet emploi ne pouvait contrarier en rien son goût pour la littérature; et il s'y livra toute sa vie avec plus d'ardeur encore que de succès. Sur le retour de l'âge, il eut du regret de s'être plutôt appliqué aux fables du Parnasse qu'aux vérités du Calvaire; et il chercha à réparer ce tort par la composition de quelques poésies chrétiennes. Il mourut en 1661, dans de grands sentiments de piété. Son portrait a été gravé par Mathieu. On lit, au bas, un quatrain, qui lui promet l'immortalité pour avoir relevé les autels d'Apollon. On a de Frenicle : I. *Premieres Œuvres poétiques*, Paris, 1625, in-8°. Ce volume renferme trente-six élégies, où Frenicle dit, avec assez d'esprit et dans un style assez coulant, beaucoup de sottises galantes; il contient aussi des stances, des odes, des sonnets et des rondeaux. Frenicle retoucha ces différentes poésies, et les fit réimprimer avec des hymnes, des églogues, etc., Paris, 1629, in-8°. Desforges-Maillard dit qu'on trouve de l'esprit et du feu dans les hymnes de Frenicle, des grâces et de la douceur dans ses églogues; mais qu'il est diffus, inégal, et qu'il néglige souvent l'exactitude et la pureté de l'expression. II. *Palémon*, fable bocagère et pastorale, en cinq actes et en vers, avec des chœurs, Paris, 1632, in-8°. C'est une imitation du *Pastor fido*, très inférieure sans doute à l'original, mais cependant assez bien écrite. III. *La Niobé*, tragédie en cinq actes et en vers, ibid., 1632, in-8°. Cette pièce n'a point été représentée. IV. *Les Entretiens des illustres Bergers*, ibid., 1634, in 8°. Il paraît avoir choisi ce cadre pour y faire entrer dans la 1re. partie les églogues et les madrigaux qu'il n'avait point encore publiés. La seconde partie contient une comédie pastorale en cinq actes, intitulée : *La fidèle Bergère*; pièce, dit le rédacteur de la *Biblioth. du Théâtre français*, sagement et froidement écrite, et qui n'offre aucun intérêt. V. *Jesus-Christ crucifié*, poëme, ibid., 1636, in-12. VI. *Hymne de la Vierge*, ibid., 1641, in-4°. VII. *Paraphrase des Psaumes de David*, ibid., 1661, in 8°. VIII. *Hymne de St. Bruno, fondateur des Chartreux*, sans date, in-4°. C'est la vie en abrégé et le panégyrique de ce saint. Frenicle annonçait encore un poëme de la *Conversion de Clovis*, mais qui n'a point paru. W—s.

FRENICLE DE BESSY, frère du précédent, s'acquit la plus grande réputation dans la science des nombres. Les géomètres français et anglais, ses contemporains, se faisaient alors mutuellement des défis sur des questions numériques; et Frenicle, avec sa seule arithmétique poussait à bout tous ses rivaux. Fermat, Descartes, Roberval, Wallis, qui avaient donné des preuves d'une si grande capacité dans la solution de ces sortes de problèmes, furent eux-mêmes contraints, plusieurs fois, de reconnaître sa supériorité en ce genre. Fermat, dans une de ses lettres, s'exprimait en ces termes : « Je vous déclare ingénument » que j'admire le génie de M. Frenicle » qui, sans algèbre, pousse si avant » dans la connaissance des nombres; » et ce que j'y trouve de plus excel- » lent, consiste dans la vitesse de ses » opérations. » Fermat, dans une au-

tre circonstance, ayant trouvé le nœud d'une difficulté presque insurmontable, écrivait à l'un de ses amis : « Il » n'y a rien de plus difficile dans toutes » les mathématiques; et, hors M. de » Frenicle, et peut-être M. Descartes, » je doute que personne en connaisse » le secret. » L'illustre géomètre, auquel Fermat ne donnait ainsi que le second rang, Descartes lui-même, dans une lettre adressée au père Mersenne, disait, en parlant de Frenicle : « Son arithmétique doit être excel» lente, puisqu'elle conduit à une » chose où l'analyse a bien de la peine » à parvenir. » Cette méthode arithmétique fut long-temps très enviée des géomètres, et surtout de Fermat, qui sentait plus que personne tout l'avantage que peut donner au génie un seul aperçu nouveau en mathématiques. Ce grand géomètre écrivit plusieurs fois au père Mersenne de tenter tous les moyens auprès de Frenicle pour lui arracher son secret, s'engageant à reconnaître publiquement cet habile arithméticien pour l'auteur d'une si précieuse méthode, et promettant de le dédommager en lui faisant part de quelque autre invention nouvelle. Frenicle, toujours glacé, ne répondait que par son silence à toutes ces propositions, et semblait n'être né que pour faire le tourment des géomètres. Son refus leur était d'autant plus cruel, qu'il les exposait à l'humiliation de se voir vaincus par un adversaire qui, le plus souvent, n'avait sur eux que l'avantage d'une méthode arithmétique. Enfin ce secret si désiré se trouva, à la mort de l'auteur, dans ses papiers. La méthode de Frenicle, qui ne consiste que dans une espèce de tâtonnement, fut appelée par ce géomètre *méthode d'exclusion*, parce qu'en effet ce n'est qu'en rejetant les nombres qui ne jouissent pas des propriétés requises, qu'on parvient au résultat demandé. Leibnitz parle d'un procédé à peu près semblable, imaginé par Pell, géomètre anglais, et qui présentait des conséquences remarquables. Au reste, depuis que l'algèbre indéterminée s'est perfectionnée, cette méthode ingénieuse n'est devenue qu'un objet de curiosité. Frenicle en rendit l'application plus facile par des propositions auxiliaires, dont les plus relevées, trouvées d'abord par induction, ont été ensuite démontrées par Lagrange et Euler. Nous avons encore de Frenicle un *Traité des Triangles rectangles en nombres*, dont la première édition parut en 1676, in-12, et la seconde en 1677, à la suite des problèmes d'architecture de Blondel. On trouve dans ce Traité un grand nombre de propositions curieuses sur les propriétés constitutives des triangles. Par exemple, Frenicle a démontré qu'il n'y a aucun triangle rectangle en nombres entiers dont l'aire soit un carré ou un double carré. Ce Traité des Triangles rectangles est précédé d'un autre sur les combinaisons : mais là où Frenicle a fait preuve encore de beaucoup de sagacité, c'est dans son *Traité des Carrés magiques*. On appelle ainsi des carrés composés d'une certaine quantité de nombres, disposés de telle manière que tous ceux qui sont dans une même bande, parallèle à l'un des côtés, fassent toujours la même somme. L'invention des carrés magiques remonte au 14e. siècle, où les empyriques, confondus avec les savants, profitèrent de l'ignorance des peuples pour composer des talismans d'après des vertus secrètes que l'on attribuait aux nombres. Frenicle, dans son ouvrage, apprend à construire ces carrés, et surpasse, dans cet art, tous ses prédécesseurs. Quelques mathémati-

ciens, cherchant combien on pourrait former de carrés magiques avec les 16 premiers nombres de notre échelle arithmétique, n'avaient pu trouver tout au plus que 16 arrangements différents : Frenicle démontra qu'on en pourrait donner 880, et eut la patience de les tous calculer. Peu satisfait encore, il ajouta une nouvelle difficulté au problème par cette condition que, si l'on ôte les bandes extrêmes qui entourent le carré, celui qui restera soit aussi un carré magique: c'est ce que certains mathématiciens, dans leur admiration, appelaient des carrés magiquement magiques. On ne doit pas juger des mathématiques par ces questions futiles, qui sont à l'analyse de nos grands géomètres, ce que pourraient être des acrostiches ou des bouts-rimés à de la belle poésie. Les ouvrages de Frenicle, que nous avons cités, ont été réunis, par Lahire, dans le 5ᵉ. volume des Mémoires de l'académie des sciences. On regrette seulement de ne pas trouver dans ce Recueil le Traité des nombres premiers de Frenicle, ouvrage inédit qui, après son décès, tomba entre les mains de l'abbé Picard, ainsi qu'un Traité des nombres polygones du même auteur. Picard les conserva long-temps à l'Observatoire, avec les autres pièces dont nous avons fait mention, et les remit à Lahire lorsque celui-ci obtint un ordre du roi pour faire imprimer, aux frais du gouvernement, les pièces les plus originales des académiciens. Frenicle s'occupa aussi de la botanique. Il a laissé, sur les insectes, des observations qui n'ont jamais été imprimées. Il est un de ceux qui, lorsque le système de Newton était dans sa nouveauté, s'occupèrent le plus de la cause de l'attraction : il regardait ce phénomène comme provenant d'un instinct particulier à chaque particule matérielle, qui la faisait chercher à rejoindre le corps dont elle était séparée. Frenicle fut reçu à l'academie des sciences en 1666, et mourut en 1675. Condorcet a écrit son éloge.

B—L—T.

FRENZEL (JOACHIM) naquit en 1611, à Camentz, dans la Haute-Lusace. Obligé, par les troubles de la guerre, d'abandonner le gymnase de Görlitz, il se rendit, en 1632, à l'université de Franeker, où il étudia la médecine. Peu favorisé des dons de la fortune, il accepta l'emploi de précepteur de Guillaume et Ernest van Haren, jeunes gentilshommes, avec l'un desquels il voyagea pendant deux années en France. Il alla ensuite terminer son éducation médicale à Padoue; et après y avoir obtenu le doctorat, il revint en Hollande, et fut nommé médecin-physicien de Grave-sur-Meuse. Son ancien élève Guillaume van Haren, alors curateur de l'université de Franeker, fit donner, en 1651, la chaire de médecine et d'anatomie à Frenzel, qui l'occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mars 1669, à Groningue, où il avait été appelé pour administrer les secours de son art à la femme d'un magistrat. Quand on réfléchit que, dans le cours de 18 ans de professorat, ce médecin n'a publié qu'un mince opuscule *sur le mésentère*, on est surpris de voir l'université de Leyde jeter les yeux sur lui pour remplacer l'illustre Jean-Antonides van der Linden. Frenzel refusa cette offre brillante, grâces à l'augmentation de ses appointements à Franeker. Philippe Matthæus a prononcé une oraison funèbre, et Abraham Sleidam a publié l'éloge (*Programma funebre*) de ce professeur, qui dut toutes ces distinctions à sa place plutôt qu'à des talents supérieurs.

C.

FRENZEL (JEAN), dit *l'ancien*,

chroniqueur allemand, né dans le 16e. siècle, mort en 1624. On connaît de lui : I. *Generalis chronica ab initio mundi usque ad annum* 1592, Leipzig, in-folio. II. *L'Histoire de l'Église romaine* (en allemand), Eisleben, 1600; Leipzig, 1602, in-folio. — Jean FRENZEL le jeune, poète allemand, né en 1602, dans la petite ville d'Annaberg en Saxe, se fit, dans son temps, une certaine réputation par son talent pour l'épigramme, le sonnet et l'anagramme, si cela peut faire l'objet d'un talent. Il obtint la couronne poétique, un canonicat au chapitre de Zeitz et une chaire de poésie à l'université de Leipzig, où il mourut le 24 avril 1674. — Michel FRENZEL, pasteur de l'église réformée, né dans la Lusace, en 1633, fit ses études avec distinction à l'université de Wittemberg, et obtint ensuite la cure de Postwitz, dans la Haute-Lusace. Il mourut le 25 juin 1706. Il passe pour avoir le premier écrit avec élégance et correction dans la langue wende, dialecte du sclavon, qui se parle en Lusace. On connaît de lui : I. *Les trois Symboles œcuméniques et les Évangiles de St.-Mathieu et de S.-Marc*, traduits en sclavon, Bautzen, 1670, in-12. II. *Sermon sur le Baptême*, en allemand, avec une version sclavonne en regard, ibid., 1688, in-4°. III. Une traduction, dans la même langue, des *Épîtres de Saint-Paul aux Romains et aux Galates*, ibid., 1693, in-8°. IV. *Le Catéchisme de Luther*, traduit en wende, ibid., 1693, in-8°. V. Des traductions en la même langue, des *Épîtres et Évangiles*, ibid., 1695, in-8°, et du *Nouveau-Testament*, Zittau, 1706, in-8°. VI. *Kirchen-Agenda*, ou Cantiques en sclavon, Bautzen, 1703, in-8°. VII. Il a eu part à la version wende du Psautier, ibid., 1703, in-8°. VIII. *Dissertationes tres de idolis Sclavorum Wittebergæ habitæ*; insérées dans les *Scriptor. rerum Germanicar.* par Ch. Godef. Hoffmann, tom. II. — FRENZEL (Abraham), fils du précédent, né à Kosel, en Lusace, obtint la cure de Schoënau, et ensuite celle de Postwitz, et mourut vers 1713. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *De originibus linguæ sorabicæ liber primus*, Bautzen, 1693; *liber secundus*, Zittau, 1695, in-4°. Ces deux livres ont été réunis en un volume portant au frontispice ces mots : Zittau, 1696, tom. Ier. C'est le seul qui ait paru. Cet ouvrage est curieux, mais trop rempli de digressions étrangères au sujet. Frenzel prétend prouver que la langue sorabique ou sclavonne est entièrement formée de l'hébreu et du chaldéen; mais ce système a paru insoutenable aux savants qui l'ont examiné. La préface contient des détails intéressants sur la littérature sorabique et sur les différents ouvrages publiés dans cette langue. II. *Lusatiæ utriusque nomenclator*; inséré dans les *Scriptor. rerum Germanicar.* d'Hoffmann, tom. II. Adelung confond cet ouvrage avec le précédent. III. *Commentarius de Diis Soraborum aliorumque Slavorum*; imprimé à la suite du précédent. IV. *Etymologica vandalica et slavica Megapolitana, ex litteris ad B. Georgium Westphalium scriptis eruta*; insérés dans le tome II des *Monumenta inedita rerum Germanicar.*, publiés par Ernest-Joach. de Westphalen. V. *Medicina lingua pro iis tantummodo qui contra Origines Sorabicas nuper disputarunt*, Bautzen, 1694, in-4°. VI. *Historia populi ac rituum superioris Lusatiæ*, et autres Mémoires sur le même sujet, demeurés manuscrits de même que son *Dictionnaire de la langue wende* ou de la Haute-Lusace,

cité par M. Vater, dans le tom. II, pag. 684, du *Mithridates.* On doit d'autant plus regretter que ce dernier n'ait pas été publié, qu'il n'existe point de dictionnaire imprimé de ce dialecte. (Idem, pag. 685.) W—s.

FRÈRES (Théodore), peintre hollandais, naquit à Enckhuysen, en 1643. Une excellente éducation et les avantages de la fortune favorisèrent son goût pour les arts. Il alla fort jeune en Italie, et s'y livra à l'étude de la peinture avec une ardeur et une assiduité exemplaires. Guidé par les conseils de gens instruits, dont il recherchait la société, il prit pour modèles les ouvrages des grands maîtres; et il acquit une manière facile et noble de dessiner et de composer qui fait le caractère principal de son talent. De retour dans sa patrie, il soutint sa réputation par plusieurs grands ouvrages, qu'il exécuta pour les villes d'Amsterdam et d'Enckhuysen. Ce peintre avait du génie, de l'élégance et de la finesse : mais il n'excella point dans le coloris; c'est pour cela que ses dessins sont recherchés, par les connaisseurs, préférablement à ses tableaux. Il mourut en 1693. V—t.

FRÉRET (Nicolas), pensionnaire et secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres, naquit à Paris, le 15 février 1688, de Charles-Antoine Fréret, procureur au parlement. On peut dire de cet homme extraordinaire qu'il n'eut pas d'enfance, puisque, chez lui, l'âge destiné aux études élémentaires fut rempli tout entier par les travaux de l'âge mûr. Il avait à peine atteint sa 16ᵉ. année, que déjà il possédait parfaitement les ouvrages chronologiques de Scaliger, de Dodwell, d'Usérius; il avait même, dès cette époque, commencé, pour son usage particulier, un *Dictionnaire mythologique*, qui s'est trouvé parmi ses papiers. L'établissement des académies, si favorable au progrès des lumières et au commerce des esprits, excitait alors une émulation universelle; et le goût des sociétés littéraires était devenu à la mode, par la même raison qui fait, de nos jours, tomber les mêmes institutions dans l'indifférence et le mépris : elles étaient nouvelles, et elles ne le sont plus. Fréret, admis en 1707 dans l'une de ces sociétés, y produisit successivement neuf Mémoires concernant des points d'antiquité grecque, tels que les cultes de Bacchus, de Cérès, de Cybèle et d'Apollon. Ces travaux auraient honoré la vie d'un homme ordinaire: ils sont perdus dans la sienne. Il semble qu'il soit de la destinée de tous ceux que la nature a distingués de leurs semblables par de grandes qualités, que la société les exerce à son tour par de grandes épreuves. Le goût dominant qui entraînait Fréret vers les lettres, fut violemment combattu par celui de ses parents, qui l'avaient destiné à la profession du barreau: mais, dans ces sortes de luttes, la victoire reste toujours au génie, et les forces qu'on lui oppose ne servent qu'à redoubler la sienne. Après quelques essais infructueux, auxquels l'avait obligé sa soumission aux volontés d'un père, il sortit d'une carrière ingrate; et le seul fruit qu'il recueillit de ses efforts, fut d'avoir confirmé sa vocation naturelle, en essayant d'en suivre une autre. Rendu aux études qu'il aimait, il ne le fut pas encore à lui-même. Il avait plutôt arraché qu'obtenu une tolérance, qu'on lui faisait acheter chaque jour par des contrariétés nouvelles : mais les charmes d'une passion satisfaite en font oublier les entraves. Il puisa dans ses livres, avec les connaissances dont son esprit était avide, les res-

sources propres à fortifier son caractère. Bientôt il n'eut plus d'autre société que celle des auteurs qu'il avait choisis pour guides et pour modèles; et l'enceinte de son cabinet devint pour lui le monde. La voix de quelques amis, qui l'encourageaient dans ses études, du comte de Boulainvilliers surtout, qui, habile à connaître les hommes, sut de bonne heure apprécier le mérite de celui-ci, pouvait seule s'ouvrir un accès vers cette solitude, inaccessible au bruit des plaisirs frivoles et des tracasseries domestiques. Cependant, en s'oubliant lui-même dans cette retraite profonde, il ne put dérober aux autres la connaissance de ses travaux; et la renommée, cette déesse capricieuse et bizarre, qui recherche souvent ceux qui l'évitent, avec le même soin qu'elle fuit ceux qui la poursuivent, sut le découvrir à travers l'obscurité dont il voulait s'envelopper. Désigné, par l'opinion publique, au choix d'un ministre éclairé et aux suffrages de l'académie des inscriptions, Fréret y fut admis le 23 mars 1714. Il n'y fut d'abord reçu qu'en qualité d'*élève*; et si ce titre était convenable à son âge, on peut dire qu'il était injurieux pour son érudition, surtout pour son caractère. Son entrée à l'académie fut signalée par une aventure aussi étrange à cet âge, que le talent qui la lui avait obtenue. Dans un discours *sur l'Origine des Français*, prononcé en séance publique, Fréret avait cherché à établir deux opinions, qui n'étaient que raisonnables, et qui parurent alors audacieuses. Il soutenait, 1°. que les Francs étaient une nation, ou plutôt une ligue de différents peuples de la Germanie; 2°. que ces mêmes Francs servaient dans les troupes romaines, et que leurs rois ou chefs, lorsqu'ils étaient reconnus par les empereurs, recevaient d'eux le titre et les ornements de *patrice*, avec le diadème, etc. Ce système, moins favorable peut-être que celui de l'abbé Dubos à la vanité française, était du moins appuyé sur des fondements plus solides. Cependant il excita l'indignation d'un des membres de l'académie, de l'abbé de Vertot, qui crut devoir dénoncer Fréret à l'autorité souveraine, et celui-ci fut mis à la Bastille. On a peine aujourd'hui à se rendre compte des motifs qui purent produire un pareil excès de zèle. On conçoit difficilement en quoi l'honneur de la monarchie pouvait être intéressé dans une opinion purement scientifique, et comment l'erreur spéculative d'un écrivain pouvait porter atteinte aux droits de la couronne, ou bien à ceux de la nation. Quoi qu'il en soit, si ce genre de réfutation n'était pas le meilleur, il fut certainement le plus efficace. Fréret se réduisit au silence sur des matières où il était si peu permis d'avoir même une opinion systématique: son Mémoire fut supprimé, et il n'a vu le jour qu'environ un demi-siècle après sa mort. Cette retraite, au reste, fut aussi avantageuse à Fréret que la première, quoiqu'elle n'eût été rien moins que volontaire. Il sut mettre à profit le loisir forcé dont on l'y faisait jouir; il relut, avec une attention dont rien ne pouvait désormais le distraire, la plupart des auteurs grecs et latins. Il trouva des consolations où, jusqu'alors, il n'avait cherché que des connaissances, et sortit, avec une mémoire plus riche et mieux ornée, d'un lieu d'où les autres hommes ne remportaient que de tristes et affligeants souvenirs. Des faiseurs de dictionnaires, qui recueillent tout sans examen, ont affirmé que Fréret, pendant son séjour à la Bastille, réduit à la seule

lecture de Bayle, s'était nourri des idées de cet écrivain, si tranchant dans son scepticisme et si déterminé dans ses doutes : c'est une erreur, qui serait sans conséquence, si M. de Sainte-Croix, en la répétant, ne lui eût ajouté l'autorité de son nom. Mais ce savant, si respectable d'ailleurs, était imbu, comme tout le monde, d'une opinion aussi fausse et plus injuste encore, que nous combattrons dans cet article. C'est donc uniquement au témoignage de Bougainville, disciple et successeur de Fréret, qu'il faut s'en rapporter sur ce point; et la vérité est que Fréret s'attacha surtout, pendant sa captivité qui fut de peu de durée, à l'étude des ouvrages de Xénophon, et que ce fut l'examen approfondi qu'il en fit alors, qui produisit dans la suite l'excellent Mémoire *sur la Cyropédie*. Les événements de la vie de Fréret, depuis l'époque où il fut rendu à la liberté, sans avoir cessé d'appartenir aux lettres, n'offrent rien de particulier, ni par conséquent de remarquable; ou plutôt, ses travaux forment les seuls événements de sa vie; et, dans cette suite uniforme de travaux non interrompus, la diversité des connaissances qu'il embrassait, répand seule quelque variété sur le cours de ses actions. Jamais existence ne fut tout à la fois plus simple et plus pleine que celle de Fréret; et jamais il n'y en eut qui justifiât mieux cette observation si vraie, que l'éloge des savants n'est que l'histoire de leur esprit. Voué tout entier à l'académie qui l'avait adopté, il lui consacra tous les fruits de sa plume, tout l'honneur de ses productions. Oubliant le soin de sa réputation, pour étendre la gloire du corps auquel il appartenait, il renonça à la propriété de ses écrits; il confondit sa renommée dans celle de ses confrères, comme s'il n'eût pu l'acquérir par ses talents personnels; et, sacrifiant les intérêts de sa vanité à ceux de l'académie, il ne voulut avoir d'autre célébrité que celle qu'elle tirait de la réunion de ses membres et qu'elle rendait à chacun d'eux : espèce de désintéressement littéraire, qui, sans doute, obtiendra parmi nous plus d'estime qu'il ne trouvera d'imitateurs. Fréret embrassa dans le plan de ses travaux l'antiquité toute entière, et réunit en lui seul les divers genres de connaissances qu'exigent les branches nombreuses dont elle se compose : tour à tour chronologiste, géographe, philosophe, mythologiste, grammairien, il passait sans effort d'une étude à une autre, et s'aidait des lumières de toutes pour éclairer chacune d'elles. On aurait peine à croire que tant de travaux différents soient l'ouvrage d'un seul homme, si, dans cette variété presque infinie, on ne retrouvait partout le même esprit de critique, la même profondeur d'érudition, une supériorité de vues toujours égale, une méthode de raisonnement toujours uniforme. Mais, afin de ne point porter la confusion où Fréret sut répandre l'ordre et la clarté, nous serons obligés de séparer ce qu'il a réuni, et de considérer isolément des travaux dont l'ensemble, impossible à exécuter pour tout autre que lui, serait même difficile à concevoir pour nos lecteurs. Dans ses études chronologiques, Fréret s'attacha surtout aux siècles de la primitive histoire, qui, par la rareté et l'imperfection des monuments, présentent le plus d'obscurité et d'incertitude. En parcourant les routes où les pas des Scaliger, des Marsham, étaient récemment imprimés, il sut se remplir de leur génie : mais s'il se proposa le même but, il suivit une méthode différente. Sans préjugés, sans projet formé d'a-

vance, il recueillit tous les vestiges de traditions, tous les fragments d'annales; et, séparant avec soin les témoignages originaux, des gloses d'une époque postérieure ou d'une main étrangère, il remarqua, dans ces débris de l'ancienne histoire, choisis et rapprochés, une harmonie et un accord qu'il était loin de soupçonner, et dont il fut étonné lui-même. Après avoir établi les caractères auxquels on doit reconnaître les traditions historiques et celles qui ne sont que fabuleuses, et posé, pour ainsi dire, les bornes entre les domaines si voisins et si souvent confondus de la fiction et de la vérité, il passa à l'application de ces principes. Il démontra que les événements des siècles reculés, dégagés ainsi des traditions mythologiques, offraient la suite et la liaison qui caractérisent l'histoire véritable; mais qu'aucun d'eux ne remontait jusqu'au temps vers lequel la chronologie du manuscrit samaritain et celle des Septante placent le repeuplement de la terre par la famille de Noé. Ces deux conséquences résultent nécessairement des dissertations qu'il a composées sur l'histoire *des Assyriens de Ninive*, sur la chronologie *des Chaldéens, des Egyptiens, des peuples de l'Inde*, et *sur l'origine des premiers habitants de la Grèce.* Ainsi, pour n'en donner qu'un seul exemple, l'histoire d'Égypte, la plus ancienne de toutes, ne commence, selon Fréret, qu'à l'an 2900 avant J.-C.; elle est donc postérieure de plusieurs siècles à la dispersion des hommes, marquée dans les livres saints comme l'époque et la cause de la formation des sociétés humaines. Il restait encore, pour concilier les relations diverses, un grand obstacle à surmonter. Un empire contemporain des plus anciennes monarchies, et tel aujourd'hui qu'il était du vivant de Sésostris, l'empire chinois, opposait au témoignage de l'Écriture, des annales qui semblent placer son berceau au-delà des temps du déluge universel. Fréret résolut d'achever son ouvrage par un examen approfondi de la chronologie chinoise, afin d'ôter à l'irréligion et à l'incrédulité leurs arguments les plus redoutables et leurs armes les plus familières. Tel était le zèle qu'il portait dans ses recherches, qu'il voulut même entreprendre un voyage à la Chine, pour être sûr de puiser à la source de la vérité. Contrarié dans l'exécution de ce projet par des liens de famille, il y suppléa par une correspondance active avec les plus habiles missionnaires, particulièrement avec le père Gaubil, et par ses liaisons étroites avec un Chinois lettré, Arcadio Hoang-ji, qui avait été amené en France vers 1712. Il joignit à tous ces secours étrangers, ceux que lui procuraient ses propres recherches; et à force de calculs et de combinaisons il parvint à connaître le véritable système de la chronologie chinoise. Le résultat fut encore le même que celui qu'il avait obtenu pour l'histoire des autres anciens peuples : il fut prouvé que l'histoire des Chinois ne remontait point au-delà de l'an 2575 avant J.-C., et que dès-lors elle cadre parfaitement avec le récit de Moïse. Ainsi s'évanouirent, au flambeau d'une saine critique, les rêves de la vanité nationale ou de l'imagination déréglée de quelques peuples; et ces prétentions chimériques, dont la philosophie moderne avait voulu s'armer pour combattre l'autorité des livres saints, furent enfin appréciées à leur juste valeur. En travaillant à détruire tous les systèmes fondés sur une antiquité fabuleuse, Fréret sut se ga-

rantir de l'excès opposé, celui de réduire à une durée beaucoup trop courte l'existence des monarchies primitives. C'était dans cet excès qu'était tombé Newton ; et son hypothèse, établie sur des arguments spécieux, était encore appuyée de l'autorité d'un si grand nom. Tout le système de Newton reposait sur deux points fondamentaux; sur une évaluation nouvelle de la durée des générations, et sur l'époque de Chiron, rapprochée par une méthode astronomique du siècle des Ptolémées. Fréret avait toutes les lumières nécessaires pour découvrir le vice de ces suppositions (*V.* CONTI, IX, 519): il eut le courage de les combattre. Mais pour lutter contre un pareil adversaire, on sent qu'il dut mesurer long-temps ses forces, et s'assurer de la trempe de ses armes. La réfutation fut aussi complète que l'attaque avait été sérieuse ; et cependant l'ouvrage de Fréret, intitulé, ***Défense de la chronologie contre le système de M. Newton***, ne parut que plusieurs années après la querelle qui y avait donné lieu, et même après la mort de l'auteur : soit que Fréret ait cru devoir cette déférence d'abord à la haute renommée, et ensuite à la mémoire de Newton ; soit que lui-même, satisfait d'avoir rempli sa tâche, et enveloppé dans des occupations toujours renaissantes, ait été plus empressé de composer de nouveaux ouvrages, que de publier ceux qu'il avait produits. En effet, au milieu des calculs astronomiques que dut exiger de sa part la réfutation du système de Newton, il écrivit un grand nombre de Dissertations chronologiques, et entre autres, celles qui roulent *sur les calendriers des Chaldéens, des Perses, des Romains*. L'objet et le résultat de tous ces mémoires furent de ramener les différentes espèces d'années, par différents moyens, au même but, à celui de mesurer la durée du temps par les révolutions de la lune ou du soleil, ou par la réunion de ces astres avec certaines étoiles fixes, dans des points déterminés de leur écliptique. On peut juger, par les idées générales que nous venons d'exposer, de l'importance et de la difficulté des travaux chronologiques entrepris par Fréret. On en prendrait encore une opinion plus avantageuse, si l'on connaissait la méthode et les principes qu'il a constamment suivis dans des discussions si épineuses. Il suffira de lire, pour cet objet, ses *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires, et sur le degré de certitude de leurs preuves*. C'est là, c'est dans ce discours éminemment philosophique, que Fréret, déroulant le fil qui le conduit à travers le labyrinthe de la chronologie ancienne, en marque tous les détours, en signale toutes les issues, et, pour mieux assurer sa marche, trace à ses successeurs la route qu'ils doivent tenir eux-mêmes. Sans les monuments nombreux qu'il nous a laissés de ses autres études, ce qui nous reste de ses travaux géographiques ferait croire que ce genre de recherches a seul rempli tous les instants d'une vie longue et laborieuse. L'auteur de l'Éloge de Fréret, qui, formé par ses soins et préparé de bonne heure à recueillir son héritage académique, fut mieux que personne à portée de connaître et d'apprécier toute la valeur d'un pareil trésor, Bougainville assure que son maître avait tiré d'une multitude d'auteurs, soit anciens, soit du moyen âge, tout ce qu'ils contenaient de relatif à la géographie ; qu'aux extraits de la plupart des voyageurs, des journaux de pilotes, de tous les portulans, de tous les itinéraires connus, il avait

joint des recueils d'observations astronomiques, et des tables de presque toutes les longitudes et latitudes, fixées avec la précision et la justesse que l'état de la science pouvait alors comporter. Le nombre prodigieux des cartes que Fréret avait construites, justifie ces assertions de son panégyriste; il s'en trouva parmi ses papiers *treize cent cinquante-sept*, toutes de sa main : c'étaient les suites de descriptions, concernant la Gaule, l'Italie, la Grèce et les îles de l'Archipel, l'Asie mineure, l'Arménie, la Perse et l'Afrique. A ce détail immense de presque toutes les parties de la géographie positive, il avait joint des recherches profondes sur la géographie historique, naturelle et systématique; et, dans ces régions si diverses d'une même science, dont la plupart avaient été jusqu'alors imparfaitement connues, ou même étaient restées presque absolument ignorées, il répandit une grande abondance de vues nouvelles, et fit plusieurs découvertes importantes. On pourra s'en convaincre en lisant sa *Description de la Grèce*, qui forme un des principaux articles du Traité sur l'origine des Grecs; son *Mémoire sur la prétendue élévation du sol de l'Egypte par les débordements du Nil;* ses savantes *Dissertations sur les mesures itinéraires des anciens;* et même un écrit intitulé, *Observations générales sur la géographie ancienne*, et divisé en trois articles. Dans le premier, l'auteur examine la forme des cartes dressées par les anciens, et fixe l'époque des premiers travaux de ce genre. Dans le second, il fait l'histoire de leurs connaissances géographiques, depuis les temps d'Homère, jusqu'à ceux de Plutarque et de Ptolémée. Le troisième, enfin, renferme une comparaison de leur géographie astronomique avec la nôtre. Ce parallèle fait voir que les anciens savaient déterminer les latitudes et même les longitudes, avec plus de précision qu'on ne le croit communément. Cet ouvrage, un des plus solides et des plus curieux de Fréret, est cependant resté manuscrit jusqu'à ce jour. Mais nous l'avons lu tout entier (1); et nous pouvons joindre notre suffrage à celui de l'académicien dont nous venons de rapporter l'opinion. Un esprit aussi habitué à la méditation que celui de Fréret, un savant aussi exercé dans les discussions philosophiques, ne pouvait négliger une étude qui se liait si étroitement à ses autres travaux : nous voulons parler de celle de la philosophie ancienne. Il porta dans ce genre de recherches la même élévation d'idées, la même sûreté de doctrine. Personne, et c'est encore un juste hommage que son panégyriste rend à sa mémoire, personne ne connut mieux que lui, les systèmes de cette philosophie, quelquefois si obscure pour ceux même qui en étaient les docteurs, souvent si incompréhensible pour tout le reste; elle avait peu de mystères dont ses yeux n'eussent percé la profondeur. Il avait surtout étudié les hypothèses des anciens sur la formation de l'Univers, parce qu'il les regardait comme la source de tous les systèmes philosophiques adoptés dans les temps postérieurs. Nous trouvons dans ceux de ses ouvrages que nous avons déjà mentionnés, l'exposition de la plupart des cosmogonies orientales, notamment de celles des

(1) Il nous avait été communiqué par un savant, entre les mains duquel il était tombé après plusieurs successions académiques. Ce savant est M. de la Porte du Theil, dont la perte encore récente sera long-temps sensible dans la république des lettres, et dont la mémoire, chère à tous ceux qui l'ont connu, ne sera précieuse à personne plus qu'à l'auteur de cet article.

Phéniciens, des Chaldéens, des Égyptiens, et des peuples de l'Inde; et un mémoire particulier, qu'il a intitulé, *Observations générales sur la philosophie ancienne*, est encore un monument précieux et original de ses connaissances philosophiques. C'est dans la même classe que nous rangerons la plupart de ses recherches sur la mythologie des anciens. En effet, remonter à la source de l'idolâtrie, en considérer les progrès, en parcourir toutes les branches chez les différents peuples; découvrir la naissance de tant de cultes divers, suivre leurs établissements chez des nations étrangères, marquer leurs conquêtes et leurs usurpations réciproques; reconnaître une même divinité sous les différents noms, sous les divers attributs qu'on lui donnait en Égypte, en Phénicie et dans la Grèce; percer le voile des mystères, expliquer les fables, et distinguer dans les allégories celles qui renfermaient des idées physiques ou morales, d'avec celles dont le fonds est historique ou réel; en un mot, porter le jour dans cet amas obscur, dans cet abîme impénétrable de traditions et de mensonges, n'est-ce pas étudier la mythologie en philosophe? Et c'est ainsi que Fréret l'a constamment étudiée. Dans son *Mémoire sur l'année persane*, il expose les dogmes des sectateurs de Zoroastre. Dans celui *sur les antiquités de Babylone*, il explique la théogonie chaldéenne. Ses *Dissertations sur la chronologie des peuples de l'Inde* offrent une analyse lumineuse de la théogonie indienne, telle qu'on pouvait la connaître alors. Son *Traité de l'origine des Grecs* est rempli de détails neufs et curieux sur la religion de ce peuple; et des mémoires détachés, tels que celui qui a pour objet *le culte de Bacchus*, font connaître des points particuliers de cette mythologie si riante et si poétique. Dans l'ouvrage où Fréret a combattu la chronologie de Newton, il réfute l'hypothèse d'Evhémère, et développe le système religieux des Egyptiens, dont la connaissance influe sur celle d'un paganisme moins grossier, que les nouveaux platoniciens voulurent opposer aux progrès du christianisme naissant. Mais pour développer cette idée, il faudrait des détails qui seraient ici déplacés. Enfin, comme tout était lié dans la chaîne immense de ses études, il avait éclairci les dogmes les moins intelligibles de la religion des Celtes et des Germains; et les ténèbres de la mythologie septentrionale n'avaient pas échappé au flambeau de son érudition philosophique. Tant de travaux de genres si divers n'avaient pu être entrepris qu'à l'aide d'une profonde connaissance des langues; et ces instruments, si longs à acquérir et si difficiles à manier, même pour des mains exercées, Fréret les avait tous réunis dans la sienne, sans confusion, comme sans effort. Les remarques qu'il avait ajoutées à plus de trente-deux vocabulaires différents, ou tirés d'auteurs étrangers, ou composés par lui-même, suffiraient seules pour montrer à quel point il possédait les principes de la grammaire générale. Sa science ne se bornait pas à ces règles fondamentales des langues. S'il s'était contenté d'apprendre la grammaire et les racines de presque toutes celles du Nord et de l'Orient, quelques autres avaient été l'objet particulier de ses études. Il possédait, outre les langues savantes, l'anglais, l'italien, et surtout l'espagnol auquel il s'était singulièrement appliqué. Ses entretiens avec Arcadio Hoang-ji, lui ouvrirent, dès 1713, le sanctuaire de la langue chinoise; et il fut l'un des premiers qui

en fit connaître en Europe, le vrai système (*Voy.* FOURMONT), dans une *Dissertation*, qu'il lut le 6 décembre 1718, *sur les principes généraux de l'art d'écrire, et particulièrement sur ceux de l'écriture chinoise* (1). La plume se lasse de transcrire les titres seuls de tant de connaissances, qu'un même homme a pu réunir à un égal degré d'étendue et de profondeur, de variété et de précision. Cependant, les divers points de vue sous lesquels nous venons de l'envisager, ne donneraient encore qu'une idée incomplète de ce prodigieux mérite; et, pour ce qui nous reste à dire, nous n'avons point de témoignage plus sûr à rapporter, que celui dont nous avons plus d'une fois invoqué l'autorité. « Tous ceux, dit » Bougainville, qu'une liaison plus » intime a mis plus à portée de l'approfondir, savent qu'il a fait une » étude particulière de la tactique des » anciens; qu'il s'occupait avec plaisir de l'histoire naturelle et du détail des arts; qu'il avait assez de » géométrie pour devenir physicien; » qu'il aurait pu comparer entre elles » les mœurs et les lois de toutes les » nations; qu'il était très versé dans » l'histoire et dans la littérature moderne; enfin, qu'il connaissait tous » les romans et les théâtres de presque tous les peuples, comme si ses » lectures n'avaient jamais eu d'autre » objet. Tous les ouvrages dramatiques, anciens, modernes, français, » italiens, anglais, espagnols, étaient » présents à sa mémoire. Il faisait » sur-le-champ l'analyse d'une pièce » de Lopez de Vega, comme il aurait » fait celle d'une tragédie de Corneille; » et l'on était surpris de s'entendre raconter les anecdotes littéraires et » politiques du temps, par un homme que les Grecs, les Romains, » les Celtes, les Chinois, les Péruviens, auraient pris pour leur compatriote et leur contemporain. » L'imagination se trouble et se confond, quand on réfléchit à cette multitude de travaux, qu'une seule tête put embrasser, qu'une seule main put exécuter; et l'étonnement redouble, s'il est possible, quand on apprend qu'un pareil homme poussa l'indifférence pour la renommée, aussi loin que la passion pour la science, et que presque tous ces ouvrages, qui lui feront une réputation immortelle, restèrent inédits jusque plusieurs années après sa mort. Il jouit, cependant, de l'admiration de ses contemporains, quoiqu'il ne l'eût pas recherchée autrement que par ses travaux; et telle fut même l'opinion que son siècle eut de son mérite, qu'indépendamment des ouvrages qu'il avait composés pour l'académie, et de quelques autres productions moins importantes, qui, pour ne point porter son nom, n'en sont pas moins certainement de sa main (1), on crut pouvoir lui attribuer encore plusieurs écrits imprimés clandestinement après sa mort. Le plus considérable de ces ouvrages posthumes est intitulé : *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne;* il parut en 1767, en un vol. in-8°., et a été réimprimé plusieurs fois depuis. D'autres écrits conçus dans les mêmes principes, et probablement sortis de la

(1) Fourmont fit imprimer les Clefs chinoises en 1719, et en distribua quelques exemplaires; il assure qu'avant cette époque aucun homme en France ne connaissait ces 214 clefs, qu'Arcadio Hoang-ji ne les avait jamais enseignées, et que Fréret retoucha son mémoire, qui ne fut imprimé qu'en 1729 dans le tome VI de l'Académie des belles-lettres. (*Catalogue des ouvrages de M. Fourmont l'aîné*, 1731, pag. 78.) Fréret n'a rien répondu à ces assertions.

(1) M. de Sainte-Croix en a donné la note, avec un sommaire des objets qui y sont traités, dans un article inséré au *Magasin encyclopédique*, deuxième année, tom. V, pag. 233-234.

même main, furent également imputés à Fréret; et l'un d'eux, la *Lettre de Thrasybule à Leucippe*, se lit en entier à l'article *Fréret*, de l'Encyclopédie (*Philosophie ancienne et moderne*, tome II, 2e. partie, pag. 482-539). On ignore sur quel fondement, et d'après quelle autorité, ces productions, si improprement appelées philosophiques parce qu'elles étaient impies, ont été mises sous le nom d'un homme qui, constamment occupé des études les plus graves, professa toujours, dans sa conduite et dans ses écrits, les sentiments les plus religieux. Il faudrait, pour justifier un procédé pareil, que quelque révélation authentique, ou quelque manuscrit original, eût fait connaître l'intention qu'on suppose à l'auteur d'avoir voulu se cacher durant sa vie : mais on n'allègue aucune preuve de ce genre. Naigeon, éditeur de la *Lettre de Thrasybule*, ne rapporte que des bruits vagues, qui n'offrent aucun caractère de certitude; et Sainte-Croix, qui a eu la faiblesse de déclarer cet ouvrage authentique, en anathématisant tous les autres (1), n'était pas mieux autorisé que Naigeon. Il se fonde sur le témoignage de Foncemagne, qui, lié intimement avec Fréret, et confident de ses plus secrètes pensées, avait vu, nous dit-on, cette *lettre* écrite de la propre main de Fréret. Un pareil témoignage, s'il était réel, serait assurément d'un grand poids; mais il ne saurait prévaloir sur celui de M. Dacier, qui, instruit de toutes les traditions académiques par ce même Foncemagne, dont il fut l'élève et le fils adoptif, nous a assuré que ce respectable collègue de Fréret lui avait toujours tenu, relativement à ces ouvrages anonymes, un langage tout contraire à celui que Sainte-Croix met dans sa bouche, et qui nous permet d'opposer en ce moment à cette imputation calomnieuse, la dénégation la plus positive. Nous pourrions, d'ailleurs, opposer Sainte-Croix à lui-même; il avoue que, devenu dépositaire de tous les papiers de Fréret, *il n'y a pas trouvé la moindre trace de semblables écrits, après des recherches exactes et réitérées.* Il paraît donc bien prouvé que ces ouvrages attribués à Fréret ne sortirent pas de sa plume, mais de celle de quelqu'un des adeptes obscurs de l'école philosophique, qui n'était jamais embarrassée, comme chacun sait, de procurer à ses œuvres clandestines l'autorité d'un nom illustre, et qui ne se faisait point scrupule d'employer à la ruine de la religion, les mêmes manœuvres frauduleuses, les mêmes dévotes impostures, dont elle accusait ses ministres (1). Fréret mourut à Paris, le 8 mars 1749, dans sa 61e. année. Sa constitution était saine et robuste; mais les excès continuels du travail l'avaient ruinée de bonne heure, et le régime le plus austère ne put jamais la rétablir. L'étude influa même sur son caractère : elle le rendit sauvage et dur, par l'habitude de vivre seul, ou de ne con-

(1) Dans le *Magasin encyclopédique*. Voyez la note précédente.

(1) On a souvent montré le danger et l'injustice de ces exhumations littéraires, qui compromettent toujours ou le mérite ou l'honneur de ceux dont on prétend ainsi recommander la mémoire. Mais on n'a point exprimé suffisamment, ce nous semble, l'indignation que doivent inspirer ceux qui, sous ce spécieux prétexte, flétrissent souvent la réputation la plus pure, calomnient la vie la plus honorable, en attribuant aux morts des opinions qu'ils n'ont jamais professées, une conduite qu'ils auraient blâmée eux-mêmes. Un écrivain vivant, que nous ne voulons pas nommer, après avoir cité avec éloge le soin qu'avait pris Naigeon de collationner les différents manuscrits de la *Lettre de Thrasybule*, afin de s'assurer de la pureté et de l'intégrité du texte, ajoute : « Ces corrections peuvent être regardées comme un service rendu à la mémoire de Fréret. » Nous pensons, au contraire, que ce zèle officieux eût déshonoré Fréret, si cela eût été possible, ou si Naigeon en eût été capable.

verser qu'avec des livres. Le ton d'autorité qu'il mettait dans toutes ses discussions, était encore un fruit de sa solitude, autant que de sa science. Mais cet extérieur philosophique, pour nous servir de ce mot dans l'acception que lui donne l'usage du monde, et ces formes peu attrayantes, cachaient un esprit droit et juste, un cœur charitable et bon: car il eut et conserva toujours des amis. Fréret n'est guère connu maintenant de notre génération ignorante, que par les ouvrages impies, qui ne sont pas de lui: les monuments de sa plume savante et féconde seront à jamais l'honneur et le modèle de l'érudition française. Il posséda le génie de la science, au plus haut degré peut-être où il soit donné à l'intelligence humaine d'atteindre. Il est incontestablement le premier, dans un genre où la France produisit une foule d'hommes supérieurs; et nous ne savons si, Leibnitz excepté, les nations étrangères pourraient lui opposer un rival. Ses ouvrages sont tous disséminés dans le vaste recueil de l'académie des belles-lettres, à l'exception de la *Défense de la Chronologie*, qui fut imprimée séparément, Paris, 1758, in-4°., et de quelques dissertations dont nous avons parlé, et qui parurent sans le nom de leur auteur. Ses *OEuvres complètes* ont été recueillies et publiées par Septchênes, en 20 vol. in-12, Paris, 1796. Mais cette édition, si fastueusement intitulée, est extrêmement défectueuse et incomplète. L'auteur n'a fait usage d'aucun des manuscrits de Fréret qui étaient alors entre les mains de Sainte-Croix, et dont plusieurs sont restés inédits. Elle ne renferme de neuf que le Mémoire *sur l'origine des Français*, qui était resté manuscrit; encore M. de Grace en avait-il déjà publié plusieurs longs extraits dans l'*Introduction à l'histoire universelle*, de Puffendorff. Nous ne parlons point de l'édition des *Ouvrages philosophiques* de Fréret, donné en quatre volumes in-8°., par le libraire Bastien, de Paris, parce que ces ouvrages ne sont point de l'écrivain dont ils portent le nom. Encore moins devons-nous parler de ces *productions frivoles, par lesquelles Fréret cherchait à se délasser des travaux de l'érudition, mais qui plairont moins aux gens sages*, qu'un dictionnaire attribue à cet illustre académicien. L'imprudence et l'absurdité d'une pareille imputation ne méritent en effet que le silence et le mépris. Le *Mémoire sur l'origine des Grecs* n'a vu le jour, pour la première fois, que dans le tome XLVII des Mémoires de l'académie des belles-lettres, publiés par l'institut de France, Paris, 1808, de l'imprimerie impériale. Le lecteur, curieux de connaître les manuscrits de Fréret, pourra consulter la notice détaillée qu'en a donnée Sainte-Croix, dans le *Magasin encyclopédique* (Deuxième année, tome V, p. 228 *et suiv.*) Nous ajouterons seulement que ces manuscrits, après avoir appartenu successivement à Bougainville, à l'abbé Barthélemy et à Sainte-Croix, se sont dispersés, à la mort de ce dernier, en des mains différentes, où nous ignorons ce qu'ils sont devenus. Mais les progrès que la science a faits depuis la mort de Fréret, rendent moins regrettable l'obscurité à laquelle ses travaux inédits ont été condamnés; et peut-être doit-on plutôt souhaiter, pour l'honneur de sa mémoire, qu'ils ne voient jamais le jour.

R.R.

FRÉRON (Élie-Catherine) fameux critique du XVIIIe. siècle, né à Quimper, en 1719, était allié, par sa

mère, à la famille de Malherbe. Dès sa première jeunesse, il entra chez les jésuites, fut dirigé dans ses études par le P. Brumoy et le P. Bougeant, et professa quelque temps, avec succès, au collége de Louis-le-Grand. Voltaire nous montre Fréron, *De Loyola chassé pour ses fredaines*. Il est certain que Fréron quitta cet institut en 1739; et le jésuite Feller convient que *quelques mécontentements* l'obligèrent d'en sortir. Il se produisit dans Paris, d'abord comme *abbé*, ensuite en qualité de *chevalier*. L'abbé Desfontaines tenait alors le sceptre épineux de la critique littéraire, et publiait ses *Observations sur les écrits modernes*. Le jeune Fréron (il n'avait que vingt ans) offrit d'associer ses travaux à ceux de l'Aristarque; et ce fut, au sortir du collége, sa première ressource. Élève de Desfontaines, il voulut être son successeur. Cet héritage promettait peu de gloire et beaucoup d'ennemis. Comment attaquer sans cesse les grandes réputations sans compromettre la sienne? Fréron était né avec beaucoup d'esprit; il l'avait cultivé par de bonnes études. Son style était pur et correct, quoique trop souvent chargé d'épithètes oiseuses, de métaphores recherchées; mais l'ironie lui était familière, et il connaissait toutes les ruses du genre polémique. Il eût pu réussir dans d'autres genres de littérature. Son *Ode sur la bataille de Fontenoi*, 1745, in-4°., est supérieure au poëme de Voltaire sur le même sujet, et Rousseau ne l'eût pas désavouée : mais la destinée des gens de lettres dépend souvent, ainsi que leur gloire, du hasard et des circonstances. Si Fréron eût été éconduit par Desfontaines, au lieu de faire imprimer deux cent cinquante volumes destinés à n'avoir qu'une édition, et dont déjà on trouverait à peine, en France, cinquante exemplaires complets, il eût composé quelques bons ouvrages, qui auraient pu vivre et rester dans la mémoire des hommes. Collaborateur de Desfontaines, pour ses *Observations sur les écrits modernes*, et pour les *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux* (1735-1746, in-12, 45 vol.), il voulut s'essayer seul dans la critique littéraire, et publia, en 1746, un petit journal, sous le titre de *Lettres de Mme. la comtesse de* ***; mais comme, sous le nom de cette comtesse, il déchirait les écrivains les plus célèbres, il se forma contre lui un orage qu'il ne put conjurer, et sa feuille fut supprimée. En 1749, il commença ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, et les continua jusqu'au commencement de 1754 (13 vol. in-12). Il s'était adjoint l'abbé de La Porte, pour la rédaction de cette feuille périodique, qui contenait une critique vive et piquante des ouvrages du jour, et dont la publication fut plusieurs fois interrompue par le crédit de quelques amours-propres blessés. Le roi Stanislas, qui aimait à lire Fréron, protégea l'ouvrage, et préserva l'auteur de la détention dont on le menaçait pour deux couplets qu'on l'accusait d'avoir faits contre mademoiselle Clairon. On doit remarquer, comme une singularité, que, dans tous ses ouvrages, qui ne furent que des entreprises, Fréron se mit presque toujours, avec d'autres écrivains, en communauté de travail et de profit. C'est ainsi qu'il s'associa l'abbé de Marsy, pour une *Histoire de Marie Stuart*, qu'il publia en 1742, 2 vol. in-12; et La Beaumelle, pour le *Commentaire sur la Henriade*, Berlin (Paris), 1775, in-4°., ou 2 vol. in-8°. Il fit imprimer, en 1753, ses *Opuscules*, Amsterdam, 3 vol. in-12. On y trouve des poésies qui ne sont pas

toutes sans mérite, quoique la plupart d'une correction pénible et laborieuse, et plusieurs bons articles de littérature : mais le *Parallèle de la Henriade et du Lutrin* est de l'abbé Batteux, et c'est Forbonnais qui a fait l'*Extrait de l'Esprit des lois, chapitre par chapitre*. En 1748, Fréron avait publié une imitation, en prose, de l'*Adone* du cavalier Marino, faite par lui et par le duc d'Estonteville, et intitulée : *Les vrais Plaisirs*, ou *les Amours de Vénus et d'Adonis*, in-12. Cette imitation a été réimprimée sous le titre d'*Adonis, poème*, Paris, 1775, in-8°. Fréron est encore auteur ou éditeur de plusieurs ouvrages qui n'ont pas obtenu beaucoup de succès : on peut être un excellent critique et ne pas savoir composer un bon livre. La Harpe et Palissot ont pu faire soupçonner cette vérité; Desfontaines, Fréron et Geoffroy l'ont prouvée. Toute la réputation littéraire de Fréron fut établie pendant sa vie, et reste attachée, après sa mort, à l'*Année littéraire*, feuille périodique, qu'il commença en 1754, et qu'il continua jusqu'en 1776, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort. Il s'adjoignit, pour collaborateurs, l'abbé de La Porte, Sautreau de Marsy, Daillant de la Touche, d'Arnaud-Baculard, Jourdain, etc. (1). L'*Année littéraire* paraissait, par cahiers, tous les dix jours, et formait, par an, 8 vol. (2) A la même époque où Fréron commença son *Année littéraire*, parut le *Journal étranger*; et Fréron en fut un des principaux rédacteurs (3). Ainsi, à peine sorti du collége, il se mit à régenter les poètes, les savants, les artistes, et il ne cessa de juger, pendant quarante ans, tous les ouvrages de littérature, de sciences et d'arts. « Un pareil métier » dit Palissot, exigerait un homme tel » qu'il n'en existe pas : un homme universel, d'un savoir profond, d'un » goût infaillible, et de l'impartialité la » plus sage. » Or, Fréron n'était ni universel, ni profond, ni impartial. Il déclara la guerre à tout ce que la littérature avait de plus distingué, et crut s'illustrer lui-même en se faisant d'illustres ennemis. Il attaqua surtout, avec acharnement, Voltaire et tous les encyclopédistes; mais, par un travers singulier, il essaya d'élever des pygmées, et prodigua l'éloge aux productions les plus faibles; dans une de ses feuilles, il prétend justifier cette fatale indulgence, en disant « qu'il avait à craindre le mécontentement de plusieurs *Mécènes* pleins » d'entrailles pour leurs chers petits rimailleurs ou leurs insipides » romanciers ; que ses amis venaient cent fois le trouver, lors» qu'il paraissait un ouvrage nouveau, pour l'engager à n'en pas » dire du mal, parce que l'auteur » était vivement protégé par tel prince, ou tel duc, ou telle dame, qui » ne manqueraient pas d'employer » contre sa personne et son journal » toutes les ressources du crédit. » Une telle justification pourrait excuser quelques indulgences, mais rendrait ridicule le journaliste qui, prônant sans cesse les Cotins et les de Pure du 18e. siècle, se serait sans cesse attaché à prouver que Voltaire n'était pas poète, que Marmontel,

(1) Depuis 1776 jusqu'au milieu de l'année 1790, époque à laquelle l'*Année littéraire* a cessé de paraître, elle a eu pour rédacteurs Fréron fils, Grosier, Royou, Geoffroy, Dumouchel, Hérivaux et autres. La collection complète de ce journal forme environ 290 vol. in-12.

(2) La première année n'en a que sept.

(3) Le *Journal étranger*, depuis 1754 jusqu'au mois de novembre de la même année, et depuis janvier 1755 jusqu'au mois de septembre inclusivement, forme 45 vol. in-12. Il fut successivement dirigé par Toussaint, l'abbé Prévost, Deleyre, M. Suard; et il comptait parmi ses rédacteurs J.-J. Rousseau, Fréron, l'abbé Arnaud, l'abbé Beraud, Favier, La Marche Fernandez, etc.

d'Alembert, Diderot et La Harpe étaient de misérables écrivains. Bientôt Fréron devint l'objet de toutes les satires, de toutes les calomnies; et si quelquefois il parut échapper à la haine, ce ne fut que par le ridicule dont tous les amours-propres irrités s'efforcèrent de le couvrir. Voltaire ne cessa de l'attaquer dans sa prose et dans ses vers : il le traduisit en 1760 sur le théâtre, dans la comédie de *l'Écossaise*, pièce remplie de personnalités révoltantes (1). Le philosophe de Ferney ne cessa d'accabler le journaliste d'épigrammes, d'injures, et de l'assaillir sans relâche des invectives les plus grossières : il répeta si souvent que Fréron avait été condamné aux galères, que la moitié de l'Europe savante finit par le croire, et l'autre moitié par en douter. Cependant le philosophe irascible et malin avait quelquefois des accès de justice. Un seigneur de la cour de Turin l'ayant invité à lui indiquer un correspondant littéraire à Paris : « Adressez-» vous, dit Voltaire, à ce coquin de » Fréron; il n'y a que lui qui puisse » faire ce que vous demandez. » Le seigneur, qui avait lu les diatribes de Voltaire, s'étonnant d'un tel avis : « Ma foi oui, répliqua le philosophe, » c'est le seul homme qui ait du goût; » je suis forcé d'en convenir, quoi- » que je ne l'aime pas, et que j'aie de » bonnes raisons pour le détester. » Il serait peut-être permis de révoquer en doute cette anecdote, car celui qui la rapporte est Fréron lui-même. On sait que le seul nom du journaliste suffisait pour mettre le philosophe en fureur. Fréron ne laissait échapper aucune occasion de prouver que Voltaire était injuste dans ses critiques, indécent dans ses diatribes; que ses opéras étaient détestables, ses comédies mauvaises, plusieurs de ses tragédies médiocres, et ses histoires des mensonges imprimés. En même temps, il accusait les encyclopédistes d'être intolérants, égoïstes, pleins de morgue et vindicatifs. Il leur reprochait de corrompre le goût par leurs paradoxes, et les mœurs par des principes qui tendaient au renversement de l'ordre social : il avait le courage de dire que les philosophes ne respectaient, dans leurs écrits, ni la religion, ni les lois, ni le trône; et il semblait prédire les malheurs de la révolution. Cependant il ne pouvait s'empêcher de rendre quelquefois justice à son plus cruel ennemi. En 1775, ayant réuni à souper plusieurs gens de lettres, le poète Gilbert se mit à déclamer contre Voltaire; et croyant faire sa cour au maître de la maison, il voulut prouver que l'auteur de *l'Écossaise* était un poète médiocre. Fréron se leva soudain, récita avec enthousiasme plusieurs tirades de *la Henriade*, et s'adressant ensuite aux convives : « Est-ce, s'écria- » t-il, un mauvais écrivain, celui qui a » fait ces vers? Est-ce vous, M. Gilbert, » qui en feriez de semblables (1)? » Tous les auteurs qu'attaquait Fréron se déchaînaient contre lui. Palissot, dans sa *Dunciade*, lui donna des *ailes à l'envers*. J. Et. Lebrun, frère du poète, publia, en 1761, *l'Ane littéraire*, ou *les Aneries de maître Aliboron, dit Fr.*; et la même année, *la*

(1) Il est remarquable que la même année vit paraître deux pièces de théâtre dans le genre de celles d'Aristophane : l'une de Voltaire (*l'Écossaise*) contre les ennemis de la philosophie; et l'autre de Palissot (*les Philosophes*), contre la secte des encyclopédistes. *L'Écossaise* fut représentée sur le Théâtre-Français, le 26 juillet 1760; *les Philosophes* y avaient été joués le 2 mai précédent.

(1) Nous tenons cette anecdote de M. Ponce, artiste et littérateur estimable, qui se trouvait à ce souper.

Wasprie, ou *l'ami Wasp* (Fréron), *revu et corrigé*, 2 vol. in-12. Si le bruit pouvait être pris pour de la gloire, Fréron était en France l'homme qui occupait le plus, après Voltaire, les cent bouches de la renommée; et nous avons vu, de nos jours, le même prodige, ou, si l'on veut, le même scandale : après l'*homme du destin*, qui publiait les *bulletins* de la grande armée, le personnage le plus fameux était un rédacteur de *feuilletons* (Voy. GEOFFROY). On ne peut nier que Fréron n'ait rendu des services aux lettres, en démasquant, en signalant des écrivains médiocres, des novateurs dangereux, des réputations usurpées; en défendant les principes de la saine littérature; en se montrant l'ennemi du néologisme, du style emphatique, des drames qui menaçaient de ramener la scène où brillaient Corneille, Molière et Racine, vers la barbarie des premiers temps de l'art, que les Allemands et les Anglais appellent la litterature *romantique*. Les ennemis de Fréron avaient enfin obtenu du garde-des-sceaux (Miromesnil), la suspension du privilége de l'*Année littéraire*. Fréron avait une attaque de goutte au moment où on lui annonça cette nouvelle : la goutte remonta, et l'étouffa, le 10 mars 1776. On rapporte qu'il dit en mourant : « C'est un mal- » heur particulier qui ne doit détour- » ner personne de la défense de la » monarchie; le salut de tous est atta- » ché au sien. » Fréron était membre des académies d'Angers, de Montauban, de Nanci, de Marseille, de Caen, d'Arras, et des Arcades de Rome. Les ouvrages de Fréron, dont il n'a pas encore été parlé dans cet article, sont : I. *Description du mausolée érigé dans l'église de Saint-Denis, pour les obsèques de Mgr. le duc de Bourgogne*, 1761, in-12. II. *Description du catafalque exécuté pour le service de la feue reine d'Espagne*, 1761, in-4°. III. *Histoire de l'empire d'Allemagne, et principalement de ses révolutions, depuis son établissement par Charlemagne jusqu'à nos jours*, Paris, 1771, 8. vol. in-12; ouvrage peu estimé. IV. Une édition des *Contes de La Fontaine*, avec une vie de l'auteur, 1757, 2 vol. petit in-12. V. La seconde édition des *Lettres au prince royal de Suède*, traduites du suédois, du comte de Tessin, par Roger, 1755, 2 vol. in-12. Fréron avait traduit le poëme de Lucrèce, en partie du moins; mais il renonça à ce travail en voyant paraître la traduction de Lagrange. C'est à tort qu'un *Dictionnaire universel* attribue à Fréron une *Vie de Thamas Koulikan*, ouvrage de Declaustre. Une grande facilité de caractère dérangea souvent la fortune de Fréron : mais ses ennemis ne purent s'empêcher de rendre justice à ses mœurs, que Voltaire attaquait dans d'indignes pamphlets. Le témoignage de l'abbé Sabathier de Castres paraîtrait peut-être suspect; celui de Palissot ne peut l'être : ce grand ennemi de Fréron reconnaît en lui « *beaucoup d'esprit naturel, une* » *éducation cultivée, un caractère* » *facile et gai, et (quoi qu'en aient* » *dit ses ennemis), des mœurs plus* » *douces que ses ouvrages ne le fe-* » *raient penser.* » Le jésuite Feller se montre plus sévère envers lui : « *Fréron*, dit-il, *était très peu con-* » *séquent dans l'attachement qu'il* » *affichait pour les bonnes mœurs;* » *diverses analyses, qu'on voit* » *dans l'Année littéraire, en sont* » *la preuve.* » Fréron a eu le sort de ceux qui ont beaucoup écrit : on les

lit pendant leur vie; on les néglige après leur mort. 250 volumes de critiques, de jugements et d'analyses, ne peuvent trouver place que dans de grandes bibliothèques, et n'y figurent même que comme des *Mémoires à consulter.* V—VE.

FRÉRON (LOUIS-STANISLAS), fils du précédent, naquit à Paris, et fut le continuateur, ou plutôt le prête-nom de l'*Année littéraire;* car il n'eut ni les talents ni les principes de son père. Les véritables auteurs de cet écrit périodique, après la mort de celui-ci, furent l'abbé Royou, oncle maternel du jeune Fréron, et le professeur Geoffroy (*Voy.* ces noms). Insouciant et dissipé, Fréron ne s'occupait que de ses plaisirs, et il laissait le travail aux deux professeurs. C'était ainsi qu'il passait sa vie lorsque la révolution arriva. On dut croire que dans cette guerre contre l'autorité royale, Fréron embrasserait le parti monarchique : son père, en mourant, lui avait laissé avec ses leçons, de puissantes protections à la cour, notamment celle de Mme. Adélaïde, tante de Louis XVI; et le roi de Pologne Stanislas lui avait donné son nom sur les fonts de baptême; enfin le roi lui avait accordé la continuation du privilége de l'*Année littéraire.* Malgré tous ces bienfaits il suivit un autre système : ni la reconnaissance, ni les conseils, ni l'exemple de ses deux oncles, ne purent le contenir; il se jeta dans le parti révolutionnaire avec une fureur telle, que dès la première époque de ce grand désastre, il devint l'émule de Marat, dans une petite feuille périodique intitulée, *L'Orateur du peuple,* qu'on distribuait dans les rues, particulièrement à la classe des ouvriers. *L'Orateur du peuple* de Fréron, fut comme *L'Ami du peuple* de Marat, une véritable torche incendiaire. On s'étonne que cet homme, d'un talent médiocre, pût avoir autant d'influence, surtout quand on se rappelle qu'il était d'un naturel doux, incertain dans ses projets, si toutefois il en exécuta jamais qui fussent à lui; enfin qu'il était né sans intentions perverses. La vérité est, qu'il ne fut que le mannequin du parti révolutionnaire, qu'il le servit sans savoir où il allait et ce qui arriverait. Il est même certain qu'il n'eut que très peu de part à la rédaction de *l'Orateur du peuple.* Fréron avait été élevé au collége Louis-le-Grand avec le fameux Robespierre; ils renouvelèrent connaissance lorsque celui-ci vint à Paris comme député aux états-généraux. Ainsi ce fut Robespierre qui l'entraîna le premier, dans cette démagogie impure, où le sang qu'on versait centuplait chaque jour les fureurs de ceux qui l'avaient fait répandre. Il n'est pas vrai, comme on l'a publié, que Fréron ait, dans le commencement de la révolution, fourni alternativement des articles aux journaux monarchiques et aux journaux démagogiques; Fréron n'avait pas assez de talent pour jouer un pareil rôle. D'ailleurs, dès les premières années des troubles, il se fit agréger au club des Cordeliers; et s'il eût fait un tel métier, il eût certainement été dénoncé et assommé par ses confrères. Jusqu'au voyage de Varennes (1791), l'Orateur du peuple ne fut guère qu'un tribun populaire, dont les déclamations occupaient les groupes et alimentaient leur rage; son audace augmenta lors de l'arrestation du roi, et il marcha à découvert vers le but où l'on voulait arriver, demandant la mort de Louis XVI, et participant avec les autres cordeliers à la conspiration du Champ-de-Mars. Après

l'amnistie il recommença son journal, et renouvela ses déclamations avec une violence sans mesure. Son *patriotisme pur*, c'est ainsi qu'on appelait l'épouvantable système qu'il avait embrassé, le fit nommer membre de la municipalité, dite *du* 10 *août*, et ensuite député de Paris à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, et l'exécution dans les vingt-quatre heures. En prononçant cette sentence fatale, il se vanta « d'avoir » demandé, deux ans auparavant, le » supplice du tyran, et d'être allé l'at» taquer jusque dans son palais. » Il parut d'ailleurs très rarement à la tribune. On le chargea de plusieurs missions dans les départements; et c'est de cette époque surtout que date son épouvantable célébrité. La ville de Marseille, indignée des atrocités qui commençaient alors, s'était révoltée contre la Convention; et elle avait formé une autorité indépendante de la nouvelle république. La Convention avait mis hors la loi, les membres de cette autorité, qui, de leur côté, avaient frappé du même anathème la Convention nationale. Mais, dans le combat qui s'engagea, les conventionnels furent les plus forts, et les Marseillais se virent forcés d'ouvrir leurs portes et de demander grâce : ce fut en vain. La Convention maintint son décret de mise hors la loi, et elle envoya Fréron, Barras, Salicetti, le frère de Robespierre et Ricord pour le faire exécuter. Tous les témoins oculaires, tous les écrits du temps, accusent Fréron d'avoir été le principal auteur des fureurs dont les Marseillais furent alors les victimes : il ne persécuta pas seulement les chefs de l'autorité proscrite; il s'en prit à tous les négociants, à tous les hommes de cette grande ville qui jouissaient de quelque fortune : des échafauds furent dressés, et les exécutions commencèrent. Fréron résolut même de démolir les plus belles maisons, comme des *repaires de contre-révolutionnaires*, et d'appeler, *ville sans nom*, l'ensemble des habitations qu'il laisserait subsister. Cette dénomination extravagante fut réellement donnée à Marseille : mais pendant que ces furieux commençaient à détruire ainsi l'une des cités les plus opulentes du royaume, les Anglais et les Espagnols s'emparèrent de Toulon. La Convention ordonna à ses commissaires de rassembler le plus de forces qu'ils pourraient, et de faire le siége de cette ville : ils obéirent d'abord, et Marseille respira. Mais la quantité de troupes qu'ils voyaient devant eux, les intimida. Ils écrivirent à la Convention que, ne pouvant plus recevoir d'approvisionnements par mer, pour nourrir le nombre de soldats qu'ils avaient ordre de réunir, le succès de l'opération devenait plus que difficile; et ils proposèrent d'abandonner aux Anglais tout le terrain depuis les bords de la mer jusqu'à la Durance. Cette proposition fut fort mal reçue : le comité de salut public fut même sur le point de faire arrêter ses commissaires; mais il se contenta de leur prescrire l'exécution de l'ordre qu'ils avaient reçu. La crainte qu'on leur avait inspirée, redoubla leur zèle et leur fureur : Toulon fut pris; les commissaires y commirent des atrocités qui surpassèrent tout ce qui s'était déjà fait de plus cruel; et ce fut encore Fréron qui s'en montra le principal ordonnateur. Il commença par changer le nom de Toulon en celui de *Port-la-Montagne*. Les commissaires avaient ordre de détruire la ville, et de ne conserver que le port; Fréron et ses collègues crurent qu'il fallait

faire précéder cette opération par la destruction des habitants : ils leur ordonnèrent de se rendre au Champ-de-Mars, sous peine de mort, pour recevoir des instructions qu'on avait à leur donner : huit cents d'entre eux s'y rendirent. Quand ils furent rangés dans l'ordre qu'on leur indiqua, on fit arriver une batterie de canons, qui tira sur eux à mitraille. Ceux qui ne furent pas atteints, se jetèrent à terre, et feignirent d'être morts. Les commissaires parcoururent alors ce théâtre de carnage ; et l'un d'eux (c'est encore Fréron qu'on fait parler dans cette circonstance) dit à haute voix : « Que ceux qui ne sont pas morts se » lèvent, la république leur fait grâce. » Ces malheureux se levèrent en effet, et ils furent, à l'instant même, tués à coups de sabre et de fusil, par les ordres de l'odieux proconsul. C'est cette dernière atrocité que le poète Delille a si bien exprimée dans son poème de *la Pitié*, par les vers suivants :

Que dis-je? aux premiers coups du foudroyant orage,
Quelque coupable encor peut-être est échappé :
Annonce le pardon ; et, par l'espoir trompé,
Si quelque malheureux en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève !

Une circonstance bien remarquable de cette horrible exécution, c'est qu'elle fut commandée par Buonaparte, alors jeune officier d'artillerie. Voici comment Fréron rendit compte de cet événement dans une lettre à un de ses collègues, nommé Moïse Bayle : « Nous avons requis douze mille ma- » çons pour raser la ville : tous les » jours, depuis notre arrivée, nous » faisons tomber deux cents têtes ; il » y a déjà huit cents Toulonnais de » fusillés. Toutes les grandes mesures » ont été manquées à Marseille par » Albitte et Carteaux : si l'on eût fait » fusiller, comme ici, huit cents cons- » pirateurs, dès l'entrée des troupes, » et qu'on eût créé une commission » militaire pour condamner le reste » des scélérats, nous n'en serions pas » où nous en sommes. » On trouve encore ce qui suit dans sa correspondance : « Les fusillades sont ici à l'or- » dre du jour : la mortalité est parmi » les amis de Louis XVII ; et, sans » la crainte de faire périr d'innocentes » victimes, telles que les patriotes dé- » tenus, tout était passé au fil de l'é- » pée ; comme, sans la crainte d'in- » cendier l'arsenal et les magasins, » la ville eût été livrée aux flammes : » mais elle n'en disparaîtra pas moins » du sol de la liberté. Demain et jours » suivants, nous allons procéder au » *rasement*..... Fusillades jusqu'à ce » qu'il n'y ait plus de traîtres. » Cependant la ville ne fut pas rasée ; et Fréron retourna à Marseille avec ses collègues, pour y suivre ses œuvres de destruction : ils y mirent encore à mort quatre cents personnes, et recommencèrent les démolitions. Mais la Convention interrompit elle-même ce brigandage, en rappelant ses commissaires : ils revinrent à Paris. Fréron se présenta aussitôt au club des Jacobins, qui lui donna le titre de *sauveur du Midi*. La mésintelligence commençait à se manifester entre les divers partis. Robespierre attaquait la secte des athées, dont Hébert et Chaumette étaient les chefs ; il les fit périr, et bientôt il attaqua les clubistes cordeliers, auxquels Fréron appartenait : il fit chasser celui-ci du club des jacobins, et se contenta alors de cette expulsion. Craignant davantage Danton, qui était la colonne de cette faction, il dirigea tous ses efforts contre lui, et parvint à le faire monter sur l'échafaud. Les autres clubistes, prévoyant qu'on les traiterait incessamment de la même manière, concertèrent leurs moyens de défense ; et ils parvinrent à renverser leur ennemi

dans la fameuse journée du 9 thermidor (28 juillet 1794), au succès de laquelle Fréron contribua beaucoup. La Convention l'adjoignit à Barras; et il fut un de ceux qui dirigèrent l'attaque de la maison commune où Robespierre s'était réfugié. Toujours possédé de la rage des démolitions, on l'entendit ce jour-là proposer à la Convention de démolir ce bâtiment. Depuis cette révolution, Fréron changea entièrement de système; il poursuivit à outrance ceux dont il avait partagé les crimes et souvent même dépassé les intentions. Quand il fut question de composer un nouveau tribunal révolutionnaire, Barère demanda que l'on continuât Fouquier-Tainville dans les fonctions d'accusateur public; Fréron s'y opposa avec la plus grande énergie. « Tout Paris, s'écria-» t-il, réclame son supplice; je demande contre lui le décret d'accusation, » et que ce monstre aille *cuver* dans » les enfers, tout le sang dont il s'est » enivré. » Fouquier-Tainville fut arrêté; Fréron continua de poursuivre ceux qu'on appelait les *terroristes*, et il les chargea impitoyablement de toutes les horreurs dont lui-même s'était rendu coupable. Ils récriminèrent, mais inutilement; Fréron avait en sa faveur une certaine opinion publique qui le sauva. Ses accusateurs élevaient en vain la voix; elle fut constamment étouffée. Les jeunes gens excités par son *Orateur du peuple*, qu'il avait fait revivre, parcouraient les rues et les places publiques en chantant des strophes, appelées le *Réveil du peuple*, et criant *haro* sur les jacobins. Ce fut par ces rassemblements que le fameux club fut dissous. Les jacobins appelaient leurs ennemis la *jeunesse dorée de Fréron*; et ce qu'il y eut de plus remarquable dans tout ceci, ce fut de voir la révolution attaquée précisément par ceux qui l'avaient provoquée avec le plus de violence, par ceux-là mêmes qui avaient commis, en son nom, les plus incroyables attentats. Fréron parut alors souvent à la tribune, et il y montra quelque talent; mais ceux qui le connaissaient, savaient que ses discours n'étaient pas de lui: il en était de même de l'*Orateur du peuple*, où il fit encore l'éloge de Marat; quelquefois même il y invoqua ses mânes. Cependant ce journal avait une direction bien différente de celle qu'avaient eue l'*Orateur* et l'*Ami du peuple*, à l'époque où ces deux journaux marchaient sur la même ligne. On a reproché au jeune écrivain plein de talent, qui rédigeait alors l'*Orateur du peuple*, sous le nom de Fréron, d'avoir prostitué sa plume à d'aussi honteux éloges; mais on doit se rappeler que de pareilles concessions étaient souvent nécessaires, et que ce fut en criant, *vive la Convention!* qu'on parvint à détrôner les conventionnels, et à jeter les restes de Marat dans l'égoût Montmartre. En flattant l'idole, on dévoilait tous les crimes de l'infernale divinité, et c'était le seul moyen de la renverser. Fréron figura en première ligne dans tous les mouvements révolutionnaires de cette époque. Il accusa souvent les agents de la tyrannie conventionnelle; et ceux-ci lui répondirent par des tableaux trop exacts de ses propres excès. Envoyé avec Barras et Laporte pour désarmer les habitants du faubourg S.-Antoine, après les événements du 1er. prairial (20 mai 1795), il convint avec eux, que pour éviter à l'avenir de pareilles révoltes, il fallait mettre le feu à ce faubourg; et ils en donnèrent l'ordre au général Menou, qui commandait la force armée: mais ce général refusa de leur obéir. Jusque-là Fréron s'était

conduit en réparateur de ses torts; il avait demandé l'amnistie pour tous les délits, la liberté de la presse, dont la suppression était à son avis la cause de tous les crimes, et enfin l'établissement d'un gouvernement régulier: mais les événements du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), le rejetèrent dans la tourbe conventionnelle. On le vit, à cette époque, aller chercher des secours dans ce même faubourg Saint-Antoine, qu'il avait résolu de faire incendier quelques mois auparavant; mais il ne fut suivi que de quelques misérables: le peuple le méprisait, et fut sourd à ses exhortations. Fréron ne fut point membre des conseils législatifs qui succédèrent à la Convention. Il essaya bien de faire valoir une prétendue élection de la Guiane; mais il fut repoussé et envoyé de nouveau dans le midi, en qualité de commissaire extraordinaire du nouveau gouvernement. Cette fois, il ne fit ni démolir les villes, ni assassiner les habitants; il se contenta de paraître au milieu d'une force armée imposante, et avec un faste ridicule. On l'accusa encore; il se défendit avec arrogance, publia un mémoire sur la réaction du midi, et ne fit plus de sensation: son rôle était fini. Il avait été fort lié avec Buonaparte, depuis les massacres de Toulon, auxquels ils avaient l'un et l'autre concouru avec tant d'activité: mais celui-ci sembla vouloir l'écarter après son élévation au consulat; et Fréron n'en put obtenir qu'un emploi subalterne dans l'administration des hospices. Cependant il fut alors sur le point de s'allier à cette famille qui devait bientôt commander au monde: la sœur du consul, qui, depuis, veuve du général Leclerc, a épousé le prince Borghèse, vivait avec lui dans une grande intimité, et sa main lui avait été promise. Le mariage allait être conclu, lorsqu'une première femme de Fréron, se voyant ainsi délaissée, vint porter ses plaintes à Buonaparte, et fit rompre tous les engagements. Il fallut alors l'éloigner; et ce fut dans ce but qu'on le nomma sous-préfet de l'un des arrondissements de St.-Domingue: il refusa long-temps de s'y rendre; mais il partit enfin, en 1802, avec l'armée qu'on envoya dans cette colonie, sous les ordres du général Leclerc. Fréron ne put résister à l'influence du climat, et il mourut peu de temps après son arrivée, dans un âge peu avancé. L'*Orateur du peuple* parut d'abord sous le pseudonyme de Martel vers décembre 1789, et fut continué jusqu'au n°. 15 du tome VII (1791). La rédaction, pendant que Fréron se cacha, fut confiée à M. Labenette, qui y a travaillé jusques au n°. 18 du tome XIV. Après la mort de Robespierre, Fréron reprit son Journal, qu'il cota tome VII, ayant l'air de désavouer le travail de son continuateur. Cette reprise a cessé avec les premiers numéros du tome VIII. On attribue à M. Dussault la presque-totalité des articles qui les composent. On a encore de Fréron: I. *Mémoire historique sur la réaction royale et sur les massacres du Midi*, *avec des notes et des pièces justificatives*, 1re. partie (il n'en a pas paru d'autres), an IV, in-8°. de 35, 299 et VIII pag. C'est en réponse à cette brochure qu'il en parut une intitulée, *Isnard à Fréron*, an IV, in-8°. de 28 pages, dont voici le début: « Un » homme qui, jeune encore, a déjà » atteint l'immortalité du crime, Fré- » ron, etc. » Cette diatribe d'Isnard, « *aussi* brûlante qu'un fer ardent », a marqué Fréron, « au front, d'un » signe ineffaçable. » Deux pièces non moins curieuses, sont les deux

écrits intitulés : I. *Moyse Bayle au peuple souverain et à la Convention*, in-8°. II. *Réflexions sur les hôpitaux, et particulièrement sur ceux de Paris, et l'établissement d'un mont-de-piété*, 1800, in-8°. B—U.

FRESCHOT (CASIMIR), laborieux écrivain, traducteur et compilateur, a publié, en Italie et en Hollande, de 1676 à 1716, un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns peuvent encore être consultés avec fruit. On en trouve le détail, au nombre de 35, dans la Notice sur la vie et les ouvrages de cet écrivain, que M. Barbier a insérée au *Magasin encycl.* (1815, VI, 304). Nous n'indiquerons que les suivants : I. *Li pregj della nobiltà Veneta, abbozzato in un giuoco d'arme di tutte le famiglie*, Venise, 1682, in-12. C'est un jeu de blason fait à l'imitation de celui que Brianville avait publié en 1660. II. *Mémoires de la cour de Vienne*, Cologne, in-12, 1705, 1706. III. *Nouvelle relation de la ville et république de Venise*, Utrecht, 1709, in-12. IV. *État ancien et moderne des duchés de Florence, Modène, Mantoue et Parme*, ibid, 1711, in-8°. V. *Histoire abrégée de la ville et de la province d'Utrecht*, ib., 1713, in-8°. VI. *Histoire amoureuse et badine du congrès et de la ville d'Utrecht*, in-12 (ib. 1715), VII. *Histoire du congrès et de la paix d'Utrecht*, ib. 1716, in-8°. La plupart de ces ouvrages sont anonymes; quelques-uns ont une dédicace signée *N. N.*, d'autres portent le nom de *D. Casimir Freschot, B. B.*, ce qui les a fait attribuer à dom Casimir Fraichot, bénédictin (*V.* FRAICHOT). — Augustin FRESCHOT a publié sur l'histoire de Bohême deux ouvrages cités par le P. Erber, jésuite, dans sa *Notitia regni Bohemiæ*, d'après la *Biblioth. Mencken.*, pag. 379 : I. *Infulæ Pragensis ornamenta, seu vitæ episcoporum et archiepisc. Pragensium*, Nuremberg, 1716, in-fol. II. *Ducum et regum Bohemiæ coronæ seu vitæ*, ibid., 1717, in-fol. W—s.

FRESEN (JEAN-PHILIPPE), théologien protestant, né en 1705, aux environs de Creuznach, dans le Palatinat, fut l'un des professeurs les plus estimables de l'académie de Giessen, et mourut dans cette ville, le 4 juillet 1761. On connaît de lui, en allemand : I. *Pensées sur le Christ*, Zullichau, 1743, in-8°. II. *Notice exacte sur la doctrine des hernhutes*, avec une préface et des notes, Francfort, 1746-51, 4 parties in-8°. III. *Notice de l'établissement fondé à Darmstadt pour les juifs convertis au christianisme*, Darmstadt, 1758, in-fol. Il avait eu la plus grande part à cet établissement. IV. *Notice de la vie, de la mort et des écrits de J. Alb Bengel*, Francfort, 1753, in-8°. V. *Le Triomphe de la vérité sur l'incrédulité*, ou *Conversion du baron G. Ch. de Dyhern*, ibid., 1760, 1766, in-8°., et beaucoup d'autres écrits théologiques. W—s.

FRESNAIS (JOSPH-PIERRE), né à Fretteval, près de Vendôme, s'est rendu utile aux lettres en faisant passer dans notre langue les chefs-d'œuvre de Sterne, de Wieland, et d'autres compositions agréables. Ses traductions sont élégantes sans manquer à l'exactitude; et il sait assez bien conserver, à chaque auteur, le caractère qui lui convient. On a de Fresnais : I. *La Sympathie des ames*, traduite de Wieland, Amsterdam (Paris) 1768, in-12. II. *Histoire d'Agathon*, ou *Tableau philosophique des mœurs de la Grèce*, imitée du même, Paris, 1768, in-12, 4 vol. III.

Coup-d'œil rapide sur les progrès et la décadence du commerce et des forces de l'Angleterre, traduit de l'anglais, Amsterdam (Paris), 1768, in-12. IV. *Chrysal*, ou *les Aventures d'une guinée*, traduites de l'anglais, Paris, 1768-69, in-12, 2 vol. V. *L'Abbaye*, ou *le Château de Barford*, traduit de l'anglais de miss Mimific, Paris, 1769, in-12. VI. *Histoire d'Agathe de St.-Bohaire*, Lille, 1769, in-12, 2 vol. VII. *Histoire d'Emilie Montague*, traduite de l'anglais de Mme. Brooke, Paris, 1770, in-12, 4 vol. VIII. *Le Guide du fermier*, traduit de l'anglais d'Arthur Young, Paris, 1770-82, in-12, 2 vol. Dans cet ouvrage, se trouvent deux traités de Fresnais; l'un sur l'art de faire la bière, l'autre sur la fabrication du pain de pomme-de-terre. IX. *Le Voyage sentimental*, traduit de Sterne, Londres (Paris), 1784, in-12; plusieurs fois réimprimé. X. *La Vie et les opinions de Tristram Shandy*, traduites du même, en société avec M. de Bonnay, Paris, 1785, in-12, 4 vol. Z.

FRESNAYE (JEAN VAUQUELIN DE LA), né en 1536, à la Fresnaye en Normandie, d'une famille noble et ancienne de la province, perdit son père de bonne heure, et hérita de plusieurs terres endettées, que sa mère parvint à dégager. Il étudia sous les maîtres qui avaient alors le plus de réputation, se lia d'amitié avec la plupart des poètes du temps, et bientôt prit rang parmi eux, en donnant au public, en 1555, ses *Foresteries*, ouvrages très mauvais, de son propre aveu. Il alla ensuite faire son droit à Bourges, et retourna dans sa patrie, où il fut d'abord nommé avocat du roi, au bailliage de Caen, puis lieutenant-général, et enfin président au présidial de cette ville. Ce fut dans les intervalles de loisir que lui laissaient les affaires, qu'il composa son *Art poétique françois*, en trois chants, fort long; et ses cinq livres de *Satires*. On voit qu'il fut vraiment le précurseur de Boileau. Celui-ci a cependant dédaigné de le nommer. L'*Art poétique*, et même les *Satires* de l'un et de l'autre, offrent de nombreux traits de ressemblance, parce qu'ils ont puisé aux mêmes sources, c'est-à-dire, dans les satiriques latins. Les autres poésies de la Fresnaye sont des idylles, des sonnets, des épigrammes et des épitaphes. Le tout a été recueilli et imprimé à Caen, en 1612, in-8°., six ans après la mort l'auteur, arrivée, à ce qu'on croit, en 1606. Il était père de Nicolas Vauquelin des Yveteaux, qui fut précepteur de Louis XIII, et fit aussi des vers (*V.* DESYVETEAUX). La poésie de la Fresnaye a presque tous les vices du temps, et ils n'y sont point rachetés par le mérite des pensées ou des images; son style, sans force et sans élévation, est encore défiguré par beaucoup d'expressions provinciales. A—G—R.

FRESNE. *Voy.* CANGE (DU), DUFRESNE et TRICHET.

FRESNOY (DU). *V.* DUFRESNOY et LENGLET.

FRESNY (DU). *V.* DUFRESNY.

FRÊTEAU DE SAINT-JUST (EM.-M.-P.), l'un des premiers auteurs de la révolution de France, était conseiller de grand'chambre au parlement de Paris avant cette époque. Beau-frère de Dupaty, il lui communiqua les pièces d'un procès criminel dont il était rapporteur, et donna lieu aux plaidoyers par lesquels ce magistrat se fit une espèce de réputation. (*V.* DUPATY). Frêteau, voué à la faction

d'Orléans, se mêla, en 1788, des disputes du parlement avec la cour, et chercha à exaspérer ceux de ses confrères qui s'opposaient aux innovations tentées par les ministres. Il fut arrêté par suite de ces événements, et relâché après la disgrace de MM. de Lamoignon et de Brienne. Député aux états-généraux par la noblesse de Melun, en 1789, il protesta contre les délibérations que cet ordre avait commencées sans attendre le duc d'Orléans, alors occupé de faire valider sa nomination. Fréteau passa ensuite, avec la minorité, à la chambre du tiers-état; il avait espéré jouer un grand rôle dans cette assemblée: mais il fut, dès le commencement, couvert de ridicule par Mirabeau, qui le surnomma la *commère Fréteau*. Repoussé alors par le reste de la faction d'Orléans, il essaya de jouer le rôle de conciliateur entre les différents partis, les flatta tous successivement, et finit par devenir l'objet du mépris général. Le 8 octobre 1789, il proposa de donner à Louis XVI le titre de roi des Français, appuya ensuite la demande du *Livre-rouge*, et réclama la communication du registre des dons sur le trésor public. Le 2 janvier 1790, il dénonça les *bastilles secrètes*, demanda l'abolition des ordres religieux et la vente des biens du clergé; il vota ensuite pour que le droit de paix et de guerre appartînt à la nation et non pas au roi, adhéra à l'abolition de la noblesse dans la séance du 19 juin, et fit, le 7 septembre, une violente sortie contre les ennemis de la constitution: mais ce qui acheva de le perdre, fut un rapport qu'il fit, le 11 juin 1791, sur l'état de la France et des puissances voisines. Il y exagéra, avec une extrême pusillanimité, la situation fâcheuse du royaume, les vues hostiles des grandes puissances, et surtout les forces du prince de Condé, rassemblées à Worms. Ce fut à la suite de ce rapport, qui lui attira une foule de sarcasmes, qu'on rendit un décret qui ordonnait au prince de Condé de rentrer en France. Le 28 juin, il fit encore rendre le décret qui interdisait à tous les Français de sortir du royaume. Le 31 juillet, il présenta un nouveau rapport sur les armements qui se faisaient en Allemagne, se plaignit des ministres, et demanda leur comparution à la barre. Fréteau fut nommé, après la session, juge du tribunal du 2e. arrondissement de Paris. Il n'avait jamais marché sur la même ligne que les jacobins, quoiqu'il les eût quelquefois encensés; ils le firent arrêter comme suspect, en 1793, et finirent par l'envoyer à l'échafaud. Il fut condamné, le 26 prairial an 2 (14 juin 1794), par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme *contre-révolutionnaire*. Fréteau était alors âgé de quarante-neuf ans. Il fut, sinon un révolutionnaire exalté, au moins un réformateur très prononcé. Il avait des principes religieux; mais, comme tous ceux du parti des parlements, il était fort opposé à la cour de Rome, et il contribua beaucoup à faire adopter la funeste constitution civile du clergé. Z.

FRETON (Louis), seigneur de Servas, né probablement à Calvisson, vers 1578, prit le parti des armes, et signala son courage dans un grand nombre d'occasions en Hollande, en Italie et en France, sous le duc de Rohan, qui l'avait fait son maréchal-de-camp. Il s'était précédemment attaché aux ducs de Châtillon et de Lesdiguières, et avait été employé par eux dans des négociations et dans des intrigues, où il montra toujours autant d'intelligence que d'activité. Il

a laissé, sous le titre de *Commentaires*, des mémoires assez curieux de toutes les entreprises militaires et de toutes les affaires auxquelles il prit part depuis 1600 jusqu'en 1620. Cet ouvrage, ignoré pendant plus de cent trente ans, fut publié, il y a un demi-siècle, dans le recueil de *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, de Menard et Aubais. Freton vécut cinq ans encore après l'époque où finissent ses *Commentaires*, constamment occupé des intérêts des protestants, ou les défendant à main armée. Il pétarda et prit Sommières dans la nuit du 5 au 6 juillet 1625; mais, attaqué à son tour dans la place, et forcé de se retirer avec précipitation, il fut blessé dans cette rencontre, et alla mourir à Lezan, le 29 du mois d'août suivant. V. S. L.

FREUDENBERGER (Uriel), né à Berne, en 1712, se voua à l'état ecclésiastique, et mourut pasteur à Gleresse, en 1768, dans un âge peu avancé. C'était un homme savant, versé dans les antiquités et dans l'histoire de la Suisse. Son goût le portait à des singularités; c'est ce qui produisit son traité dans lequel il attaqua la vérité de l'*Histoire de Guillaume Tell*, 1760, in-8°. (*Voy.* Egill.) On a aussi de lui une dissertation *De origine cultûs serpentum apud antiquos*; une *Description du Munsterthal*, 1758, in-8°., en allemand; et la traduction allemande de l'*Histoire de la confédération Helvétique*, par M. de Wattenwyl, Heilbronn, 1768, in-8°. — Freudenberger (Sigismond), né à Berne, en 1745, y mourut en 1801. A vingt ans il se rendit à Paris, où il fit un assez long séjour, cultivant la peinture, et fréquentant les artistes les plus distingués de la capitale. Il s'appliqua aux portraits, et surtout aux scènes de société. Il composa de préférence des dessins, coloriés avec un grand soin, qui furent recherchés. De retour dans sa patrie, il suivit le même genre, et choisit les sujets de ses pièces parmi la nature des Alpes. La délicatesse de son goût, la justesse de son dessin, la vérité et l'aménité de ses compositions, ont rendu célèbres ses ouvrages. On y distingue, entre autres, *le Départ et le Retour du soldat suisse; la Balançeuse; les Chanteuses du mois de mai*, et surtout, *la Visite au Chalet*. Il a fourni les dessins pour la belle édition de l'*Heptameron français*, qui a paru à Berne, en 1792, ainsi que pour une partie des estampes servant à l'*Histoire des mœurs et coutumes des Français dans le 18e. siècle*. D'un caractère doux et aimable, d'un esprit cultivé, et d'une société agréable, Freudenberger fut estimé et regretté par ses amis. Depuis sa mort, c'est le peintre Lafond, à Berne, qui fournit les suites des dessins de Freudenberger, coloriés avec la délicatesse et la netteté dans lesquelles avait excellé leur auteur. U—r.

FREUNDWEILER (Henri), né à Zurich en 1755, fut peintre d'histoire et de portraits, d'un grand mérite. Il se rendit, en 1777, à Dusseldorf, pour cultiver son art d'après les modèles qu'offrait la galerie célèbre qui s'y trouvait alors; de là il passa, dans le même dessein, à Manheim. En 1782, il voyagea en artiste dans la Suisse italienne. Deux ans après, il entreprit un second voyage d'Allemagne, et séjourna quelque temps à Dresde et à Berlin. Le prince de Dessau voulut l'attacher à sa cour; mais Freundweiler préféra l'indépendance, et revint en Suisse; il y cultiva surtout le genre historique. La plupart des pièces qu'il composa, sont

tirées de l'histoire suisse : on loue la vérité de leurs détails et la beauté de leur coloris. Homme vertueux, et d'un excellent caractère, bon époux, bon père, et bon ami, il mourut à Zurich, dans la fleur de son âge, en 1795. U—I.

FREUX (André des), en latin *Frusius*, nom sous lequel il est plus connu, naquit à Chartres au commencement du seizième siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et obtint la cure de Thiverval, qu'il administra pendant plusieurs années avec beaucoup de sagesse. La haute réputation de St.-Ignace l'engagea à faire le voyage de Rome, pour entendre cet illustre confesseur de la foi, qui venait, avec l'autorisation du St.-Siége, de jeter les fondements de la compagnie de Jésus. Frusius obtint l'honneur d'être admis dans cette société, en 1541; et après avoir, par l'ordre de ses supérieurs, fait un nouveau cours de théologie à Padoue, il revint à Rome, où St.-Ignace l'employa quelque temps comme secrétaire. Il remplit ensuite différents emplois, et contribua à former des établissements pour la société, à Parme, à Venise, et dans plusieurs autres villes d'Italie et de Sicile. Frusius fut le premier jésuite qui enseigna la langue grecque à Messine; et il fit ensuite des leçons publiques sur les Saintes - Écritures à Rome. Il avait été nommé depuis peu recteur du collége des Allemands, en cette ville, lorsqu'il y mourut, le 25 octobre 1556, trois mois et six jours après la mort de St.-Ignace. Frusius réunissait des connaissances très variées; il avait étudié, avec un égal succès, la théologie, la médecine et le droit; il était bon mathématicien, excellent musicien, et il faisait des vers latins avec une facilité telle, qu'il en composait à l'instant même sur toutes sortes de sujets : mais ces vers n'étaient sans doute, ni aussi élégants, ni aussi harmonieux que l'assure Alegambe, puisqu'il ajoute que ce n'était qu'avec une attention soutenue qu'on parvenait à les distinguer de la prose. Frusius a traduit de l'espagnol en latin les *Exercices spirituels* de St.-Ignace. On a en outre de lui : I. Deux opuscules en vers, *De verborum et rerum copiâ; Summa latinæ syntaxeos*, Rome, 1556; Vienne en Autriche, 1561, et Anvers, 1574, in-12. II. *Theses collectæ ex interpretatione Geneseos.* III. *Assertiones theologicæ*, Rome, 1554, in-8°. IV. *Poëmata*, Cologne, 1558, in-12 : ce recueil, souvent réimprimé à Lyon, à Anvers, à Tournon, contient deux-cent-cinquante-cinq épigrammes contre les hérétiques, au nombre desquels Frusius place Érasme; un poëme *De âgno Dei*, et enfin un autre poëme qui a pour titre, *Echo de præsenti christianæ religionis calamitate*, qu'on cite quelquefois comme un exemple d'une grande difficulté vaincue. L'édition de Tournon contient, en outre, un poëme *De simplicitate*, dont Alegambe parle avec éloge : le P. Vavasseur a jugé d'une manière plus impartiale les poésies de son confrère, en convenant que le style en est faible et plein de négligences. Frusius joue souvent sur les mots, et n'épargne pas les injures à ses adversaires. On lui doit encore une édition des *Épigrammes de Martial*, purgées de toutes les obscénités qui les déparent : François Sylvius et Conrad Gesner avaient fait avant lui un semblable travail sur cet auteur; et, depuis Frusius, trois autres jésuites les PP. Auger, Math. Rader, et Rodeille, ont essayé de lui rendre le même service. (*Voy.* Martial.) W—s.

FREVAL (Claude-François-Guillemeau de), conseiller au parlement, né à Paris le 26 juillet 1745, membre des académies de Bordeaux, de la Rochelle, de Villefranche et de Lyon, est mort le 2 octobre 1770. Il est connu dans la république des lettres par une *Histoire raisonnée des discours de Cicéron*, 1765, in-12; ouvrage justement estimé, dont l'édition est due à Goulin, qui corrigea les épreuves et fit une table (1). — Il paraît que c'est à un autre Freval qu'appartiennent les *Essais métaphysico-mathématiques sur la solution de quelques problèmes importants*, tome I et unique, 1764, in-8°., publié en Hollande. A. B—t.

FREVIER (Charles Joseph), jésuite, né à Rouen le 11 novembre 1689, entra jeune dans la société, et, après les études ordinaires, y fut employé à l'enseignement. Il mourut en Normandie dans un âge fort avancé, et après la suppression de son institution. Il vivait encore en 1770, et avait alors près de quatre-vingts ans. Il parait qu'il survécut peu à cette époque. Le premier supplément de *la France littéraire*, imprimé en 1778, le met au nombre des auteurs morts, sans donner la date de son décès. Il est connu par un ouvrage intitulé: ***La Vulgate authentique, authentique dans tout son texte, plus authentique que le texte hébreu, que le texte grec qui nous restent; Théologie de Bellarmin, son Apologie contre l'écrit annoncé dans le journal de Trévoux***, *art.* 85, *juillet*, 1750; Rome, 1753, in-12. Ce long titre indique assez le but de l'ouvrage; mais il ne sera peut-être pas inutile de faire connaître ce qui y donna occasion. Le P. Widenhoffer, jésuite allemand, et docteur en théologie à Wurtzbourg, passant à Malines vers 1748, remarqua beaucoup de manuscrits de Bellarmin dans la bibliothèque des jésuites de cette ville, et dans ce nombre une dissertation sur la Vulgate. Son idée le porta à en faire une espèce d'abrégé; mais de retour à Wurtzbourg, il trouva plus à propos de faire imprimer l'ouvrage en entier. Il écrivit au P. Jean-Baptiste Holvoët, bibliothécaire de Malines, pour obtenir une copie collationnée du manuscrit, avec un certificat de sa main; ce qui lui ayant été envoyé, il le fit imprimer sous ce titre: ***Apographus ex mss. autographo venerabilis Dei servi Roberti Bellarmini è societate Jesu, S. R. E. cardinalis, de editione Vulgatâ, quo sensu à concilio Tridentino definitum sit, ut ea pro authenticâ haberetur.*** Un exemplaire de cet écrit ayant été envoyé aux journalistes de Trévoux, le P. Berthier, qui alors rédigeait ce journal, en rendit compte, art. 85 du mois de juillet 1750. Il établit, comme véritable sentiment de Bellarmin, qu'il partage, et qu'il attribue aussi au cardinal Pallavicin, que bien qu'on doive juger la Vulgate exempte de toute erreur en matière de foi et de mœurs, et qu'elle seule doive être conservée dans l'usage public des églises et des écoles; cependant il peut s'y trouver des fautes, et qu'en la déclarant authentique le concile de Trente n'a pu prétendre, et n'a prétendu autre chose. Frevier, dans son livre, s'élève contre cette opinion. Le concile, selon lui, a déclaré la Vulgate *authentique dans tout son texte*; elle est aujourd'hui, d'après la décision solennelle de l'É-

(1) La qualité de l'auteur et la date de son ouvrage nous faisaient croire qu'il y avait erreur dans la date de sa naissance; mais le bibliographe qui la donne (*La France littéraire*, 1778, III, 99), ajoutant qu'il est mort âgé de vingt-cinq ans onze mois et six jours, a fait erreur du moins dans ce dernier calcul, et aurait dû dire *deux mois* au lieu de onze.

glise, le seul texte *pur*, et ni le texte hébreu, ni le texte grec, ne partagent cette prérogative. En soutenant cela, il fallait montrer encore que ce sentiment était celui des cardinaux Bellarmin et Pallavicin, et infirmer l'autorité de l'écrit nouvellement publié. C'est ce qu'essaie de faire Frevier. D'abord, il ne regarde l'écrit publié par le jésuite allemand, que comme une sorte de mémorial, « tel qu'au temps de ses premières études, le fait un jeune théologien pour se rendre compte à lui-même de ce qu'il a lu... comme une pièce... jetée au rebut dans quelque coin du cabinet de Bellarmin, que quelque demi-savant aura recueillie, » mais abandonnée par son auteur, comme indigne de lui. Frevier appuie cette idée de textes tirés des écrits des deux cardinaux, lesquels prouvent que tous deux ont regardé les *sources*, c'est-à-dire les textes hébreu et grec, comme corrompues, et la *Vulgate* comme le seul texte auquel, d'après le décret du concile, il n'y eût nul reproche à faire. C'est au reste, bien moins pour combattre le P. Berthier, son confrère, que Frevier dit avoir composé son livre, que pour ôter aux incrédules un moyen puissant d'attaque contre la religion, en laissant toutes nos écritures exposées au soupçon de corruption. L—y.

FREY (Jean-Cécile), médecin, né vers 1580, a Keiserstuhl, dans le comté de Bade, après avoir terminé ses études, vint à Paris, et obtint au concours la chaire de philosophie du collége de Montaigu. Il y introduisit la méthode de faire soutenir des thèses en langue grecque, avant que cet usage ne fût adopté par l'université. Son traitement suffisait à peine pour le faire vivre: une maladie acheva d'épuiser ses ressources; et il fut obligé de demander qu'on lui accordât ses grades en médecine, sans frais. Il dicta un cours de médecine au collége de Boncourt en 1622. Il prend, à la tête d'un ouvrage qu'il fit paraître la même année, le titre de médecin de la reine-mère; et si, comme on le croit, ce titre était purement honoraire, il suffit du moins pour prouver que ce professeur se livrait à la pratique. Frey mourut de la peste le 1[er]. août 1631, à l'hôpital Saint-Louis de Paris, dans un âge peu avancé. Jean Balesdens, son ami, rassembla ses ouvrages, et les publia, Paris, 1645 et 1646, 2 vol. in-8°. Cette collection est très rare; Vogt n'en a connu que le second volume. On trouvera la liste des ouvrages qu'elle renferme, dans les *Mémoires de Niceron*, tom. XXXIX, et dans le *Dictionnaire de Moreri*; l'on se bornera à indiquer ceux qui peuvent mériter l'attention des curieux ou donner lieu à quelques remarques: I. *Admiranda Galliarum compendio indicata*; il avait déja été imprimé, Paris, 1628, in-8°.: l'auteur y rapporte des choses qui prouvent peu de discernement, et une excessive crédulité. II. *Via ad divas scientias artesque, linguarum notitiam, sermones extemporaneos, nova et expeditissima*. Cet ouvrage, plus curieux qu'utile, dont Morhof donne un aperçu dans son *Polyhistor*, semble tiré, en partie, des méthodes de Raimond Lulle; il en existait déjà une édition de Paris, 1628, in-16, et il a été réimprimé à Iéna, 1674, et à Waldembourg, 1715, in-12. III. *Philosophia Druidarum*. Il divise les druides en trois classes: les bardes, les eubages, et les simples druides. Ce sont, suivant lui, les plus anciens philosophes de l'univers; et il cherche à prouver que les fées étaient des vierges qui enseignaient la même

doctrine. IV. *Cribrum philosophorum qui Aristotelem superiore et hâc ætate oppugnârunt.* Frey, qui se déclare ici le défenseur d'Aristote, attaque, sans aucune espèce de ménagement, Ramus, Campanella, Gassendi, Pomponace, Bernardiu Telesio, Patrice et Bacon. Aux deux volumes qu'il a publiés des œuvres de Frey, Balesdens se proposait d'en ajouter un troisième, qui aurait contenu ses poésies : elles consistent en anagrammes, échos, et autres bagatelles, qui n'ont d'autre mérite, si c'en est un toutefois, qu'une grande difficulté vaincue. Il avait débuté, dans ce misérable genre, par deux espèces de *panégyriques* en latin, adressés, l'un au P. Callier, cordelier, dont tous les mots commencent par la lettre C, et l'autre au P. Mabuet, dominicain, dont il retrancha les lettres R et S : ces deux pièces ont été imprimées, Paris, 1616, in-4°., et se trouvent à la bibliothèque du Roi. Mais on y chercherait vainement un *Éloge de Gaston de France*, cité par Marolles, et dont chaque mot commence par la lettre G. Frey a encore composé, dans le même goût, deux ouvrages en vers intitulés : I. *Mariæ Medices Augustæ reginæ elogia ex dictionibus quæ omnes ab initiali regii nominis et cognominis litterâ M incipiunt, ad historiæ fidem, pictasque in Mariali tabellas concinnata*, Paris, 1628, in-4. II. *Panegyris triumphalis, à J. C. Frey, obeliscum hieroglyphicis regii et cardinalitii nominis litteris depictum dedicante dicta Ludovico regi; Tumulus Rupellæ; Epigraphæ parallelæ*, ibid. 1629, in-4°. Toutes les poésies de Frey, dont on trouve les titres dans Moreri, sont au-dessous du médiocre. Mais il a mieux réussi dans l'ouvrage suivant : *Recitus veritabilis super terribili esmeutâ paysanorum de Ruellio ; auctor Janus Faillyena*, sans date, in-12. Cette pièce, qui est assez rare, passe pour une des meilleures du genre macaronique. Le professeur Rod. Wedekind a publié : *Diatribe de Jani Cæcilii Freii philosophiâ Druidum, ejusque vitâ et opusculis*, Göttingue, 1760. W—s.

FREY (Jean-Jacques), graveur, né à Lucerne en 1681, apprit son art chez Van Wersterhout : s'étant appliqué à l'étude du dessin, il fit le voyage de Rome pour y étudier l'antique; le charme qu'il trouvait à copier les chefs-d'œuvre qu'il rencontrait à chaque pas dans cette ville célèbre, le détermina à s'y fixer. Un des principaux mérites des ouvrages de cet artiste, c'est une parfaite imitation du caractère et de la touche du maître qu'il traduit, et avec lequel il semble s'identifier. Son œuvre s'élève à plus de cent planches : outre l'estampe appelée, *In conspectu angelorum psallam tibi*, qui passe pour son chef-d'œuvre, on y distingue le *Char de l'Aurore*, d'après le Guide; *Bacchus et Ariadne*, d'après le même; l'*Enlèvement d'Europe*, d'après l'Albane ; *Saint-Charles-Borromée*, d'après Cortone; un *Repos en Egypte ;* un *Martyre de St.-André; Auguste faisant fermer le temple de Janus ;* une *Sainte-Famille ;* une *Assomption ;* la *Mort de St.-François Xavier ;* la *Clémence accompagnée de plusieurs autres vertus*, tous ces sujets d'après C. Maratti ; beaucoup d'autres estampes d'après le Dominiquin, André Sacchi, le Guerchin, Pietro Bianchi, Balustra, etc. Frey a gravé aussi la *Sainte-Famille* de Raphaël, de même grandeur que celle d'Edelinck; mais il ne faut pas voir ces deux estampes l'une à côté de l'autre : celle de Frey ne peut pas soutenir

la comparaison. Quoi qu'il en soit, cet artiste avait beaucoup de talent; ses ouvrages ont de la couleur et de l'harmonie; son style est moelleux, son dessin correct: plusieurs graveurs italiens, tels que Kilian, Wagner et quelques autres, ont adopté sa manière. Frey est mort à Rome en 1752. Pie VI avait acheté de sa veuve les planches de ses gravures, pour les joindre à la bibliothèque du Vatican. — Il a existé un autre FREY (J. M.), graveur allemand, dont on a différents sujets d'après Wagner, Grosman, etc. P—E.

FREY (JEAN-LOUIS) naquit en 1682, à Bâle, d'une famille distinguée. Dès ses premières années, il annonça de grandes dispositions pour les lettres, et non seulement il apprit avec rapidité ce qu'on enseigne dans les premières écoles de l'enfance, mais il acquit dès-lors les connaissances d'un âge plus avancé. Par la seule force de son intelligence, il se rendit, dès l'âge de dix ans, la langue hébraïque familière. En 1696, il put se passer de maître, se livrer à l'étude de la philosophie; et il lut les meilleurs auteurs de l'antiquité, dans toutes les matières, s'appliquant en même temps à la dialectique, à la métaphysique et aux mathématiques. Reçu maître ès-arts en 1699, il commença ses cours de théologie, et se perfectionna dans l'hébreu sous Jacques Buxtorf. De l'étude de cette langue il passa à celle du chaldéen, du syriaque et de l'arabe. En 1703, après avoir subi des examens, auxquels il répondit d'une manière qui justifiait les espérances conçues de ce jeune savant, il prit rang parmi les ministres du St.-Évangile. Pour accroître et perfectionner ses connaissances, il se mit à voyager dès la même année, et parcourut les académies les plus renommées. A Paris, il fit connaissance de l'abbé de Longuerue, qui le perfectionna dans l'arabe, et il expliqua sous cet habile érudit la vie de Tamerlan d'Ibn Arabschah. Après avoir parcouru la France, les Pays-bas et l'Allemagne, il revint dans sa patrie; et voulant y être utile, il ouvrit des cours de théologie et de philologie, s'attachant principalement à l'enseignement de l'hébreu: bientôt, d'après l'ordre du sénat, il professa l'arabe, le persan, etc. En 1711, il allait se rendre à Huningue, dont il venait d'être nommé pasteur, lorsqu'il obtint la chaire d'histoire dans l'académie de Berne, et le titre de professeur extraordinaire de théologie. Les fonctions de ces deux emplois absorbèrent toutes ses facultés, et lui donnèrent lieu de déployer son rare mérite. Le sénat de Bâle lui donna, en 1737, la chaire de professeur ordinaire du V. T. dans la même académie; et Frey la conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 28 fév. 1759. Frey se distingua également par ses vastes connaissances, et la sagesse de sa critique, en théologie, en histoire sacrée et profane, en philologie grecque et orientale, en philosophie, en sorte qu'il serait difficile de déterminer dans laquelle de ces branches il excella. Voici la nomenclature de ses principaux ouvrages: I. *Dissertatio de naturâ humanâ*, Bâle, 1699. II. *Disputatio in quâ Mohammedis de Jesu Christo sententia expenditur*, ibid., 1705, in-4°. Frey paraît n'avoir point connu la *Dissertation* de Warner sur le même objet; et au surplus, il suit une autre marche que ce dernier: il n'avait pas sous les yeux l'édition de l'Alcoran, de Marracci, et il s'est servi de celle de Hinckelmann. III. *De conjungendo studio ling. orient. cum studio ling. græcæ*, 1705. IV. *De officio doctoris christiani disserta-*

tiones IV, ibid., 1711-15. V. *Excerpta ex commentario msc. R. Aharonis hebr. et lat. cum notis*, Amsterdam, 1705. On doit encore à Frey une édition des *Opuscula* de J. Grynæus, accompagnée d'une *Notice biographique* sur la vie et les ouvrages de ce savant, Bâle, 1746, in-8°.; une édition corrigée et augmentée du *Thesaurus ecclesiast.* de Suicer, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-fol.; des *Notes* employées dans l'édition des *Patres apost.* donnée à Bâle en 1742, in-8°., à laquelle on peut joindre sa *Lettre apologétique à F. Krighout*, 1754, in-4°. Frey desira encore être utile à la science, même au-delà du tombeau. En mourant, il laissa une somme de cent florins, destinée à accroître la bibliothèque des élèves du collége supérieur de Bâle, et voulut qu'un homme habile, désigné par des curateurs choisis, donnât, chaque semaine, quelques leçons gratuites de théologie et de philologie aux élèves en théologie; et qu'ensuite ce même professeur publiât quelque dissertation ou discours, ayant pour objet, ou la démonstration de la vérité comme de l'origine divine de la Ste.-Écriture, ou la défense de cette double démonstration, ou enfin la paix et l'union des chrétiens. A cette fondation généreuse joignit le don de sa propre bibliothèque, composée de plus de 8000 volumes, et estimée 20,000 florins, avec un lieu vaste et commode pour la placer. On trouvera de plus amples détails sur la vie et les ouvrages de Frey, dans les *Athenæ Rauricæ sive Catalogus profess. acad. Basileensis*, et dans la *Notice* sur Grynæus, dont nous avons parlé plus haut. Jacques-Christophe Beck a célébré sa mémoire dans une pompeuse oraison funèbre, *De vitâ et meritis philologi et theologi incomparabilis Jo. Lud. Frey*, etc., Bâle, 1760, in-4°. J—n.

FREY. *Voy.* Neuville.

FREYBERG (Christian-Auguste), recteur de l'école de Ste-Anne à Dresde, né à Stolpen en 1684, mort le 15 janvier 1743, a publié une *Dissertation* en allemand sur l'établissement de l'imprimerie dans la ville de Dresde, Dresde, 1740, in-4°. Cette pièce renferme des détails curieux sur d'anciens imprimeurs peu connus, et sur les ouvrages sortis de leurs presses. Parmi les autres ouvrages de Freyberg, qui ne sont pour la plupart que des dissertations ou pièces académiques, nous indiquerons seulement les suivants: I. *Lettres des missionnaires B. Ziegenbalg et H. Pleitscho, avec des Notes* (sous le nom de C. G. de Bergen), Pirna, 1708, in-4°. II. *Trois specimen d'un Dictionnaire civil saxon* (Sæchsischen Bürgerlichen Lexici), ibid., 1737, in-4°. III. *Histoire de l'église de Plauen*, ibid., 1737, in-4°. IV. *Sur les savants de Wolckenstein* et d'*Elterlein*, ib., 1738 et 1739, in-4°. V. *Histoire de la ville de Spandau sur l'Elbe*, ib., 1739, in-4°. VI. *Sur les savants de Geyer*, ib., 1741, in-4°. VII. *Notice sur la ville de Stolpen*, ib., 1723, in-4°. VIII. *Bibliothecæ Stolpensi justa persoluta*, ib., 1723, in-4°. Tous ces ouvrages sont en allemand, à l'exception du dernier. W—s.

FREYDANK. C'est le nom réel ou, très probablement, supposé, d'un poète allemand, qui paraît avoir vécu dans la première moitié du 13°. siècle, et de qui l'on a un poème moral, ou, plutôt, un recueil de sentences détachées, réunies sous le titre de *Bescheidenheit* (modestie, ou modération), parce que cette vertu

en fait le sujet principal. Ce sont de petits vers rimés, la plupart ïambes, à quatre pieds, au nombre de quatre mille cent trente-huit. Cet ouvrage, moins remarquable cependant par le mérite poétique que par la force des pensées, est regardé par les Allemands comme un des monuments les plus précieux de leur ancienne poésie. Il appartient à cette époque célèbre des empereurs de la maison de Souabe, où l'Allemagne méridionale eut ses Troubadours et ses Trouvères, connus sous le nom de *Minnesingers* (chantres d'amour). Il a été imprimé plusieurs fois dans le 16e. siècle; mais la meilleure édition est celle qu'en a donnée Chr. H. Muller, dans son *Recueil de poèmes allemands des* 12e., 13e. *et* 14e. *siècles*, Berlin, 1784-85, in-4°. Les anciens auteurs de proverbes moraux, comme Agricola, les commentateurs de Reinecke Fuchs, etc., citent souvent, avec estime, Maître Freydank, comme ils l'appellent, ou Frydank, Frygedank; tous ces noms signifient, *libre-penseur*. Mais ils ne donnent aucune particularité sur sa personne et sur sa vie. Les recherches plus récentes faites sur ce sujet, n'ont pas fourni plus de lumières. Tout ce qu'on a dit sur lui a été rassemblé dans le recueil allemand, intitulé : *Monuments de l'ancienne poésie allemande*, Brême, 1799, 4e. numéro. Voyez aussi Jördens, *Dictionnaire des poètes et prosateurs allemands*, Leipzig, 1806 et suiv., 6 vol. in-8°. (en allemand.) — On a confondu quelquefois Freydank avec Jacob FREYDANG, qui vivait trois cents ans plus tard, à Altenhofen en Carinthie, et qui écrivit un abrégé de l'Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, en vers, intitulé, *Der Layan-Biblia* (la Bible des laïcs), et imprimé avec des gravures en bois à Francfort sur le Mein, 1569, in-fol.

M—N—D.

FREYLINGHAUSEN (JEAN-ANASTASE), théologien luthérien, de la secte des Piétistes, né le 11 décembre 1670, à Gandersheim, dans la principauté de Wolfenbuttel, fréquenta les universités de Iéna, d'Erfurt et de Halle, et s'y lia d'une étroite amitié avec le fameux Aug.-Herm. Francke, qui l'appela, en 1715 auprès de lui, comme son adjoint dans ses fonctions pastorales et dans la direction de la maison des orphelins de Halle. Freylinghausen lui succéda dans cette dernière place, qu'il remplit avec zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 12 février 1738. Il a publié, tant en latin qu'en allemand, un grand nombre d'ouvrages ascétiques et mystiques, dont nous citerons seulement ses *Méditations sur la Passion de N. S. J. C.*, qui ont été traduites de l'allemand en latin et en russe. Le chancelier Ludwig a donné, dans le J. litt. de Halle de 1739, des *Pensées approfondies sur la vie et la mort de J. A. Freylinghausen* (en allemand). — Théophile-Anastase FREYLINGHAUSEN, fils du précédent, professeur de théologie à l'université de Halle sa patrie, depuis 1753, et directeur de la maison des orphelins depuis 1771, mourut le 18 février 1785. Parmi ses ouvrages, nous indiquerons : I. *Memoria Negriana, h. e. Sal. Negri Damasceni vita, cum ejusdem tractatu critico de Guil. Seaman versione N. T. turcicâ*, etc., Halle, 1764, in-4°. II. *Nouvelle Histoire de l'établissement des missions évangéliques* (des luthériens), *pour la conversion des païens dans les Indes-Orientales* (*Voy.* CALLENBERG); ouvrage périodique dont il a paru 28 cahiers, de 1770 à 1784, in-4°. III. *Notices de quelques églises évangéliques*, en

Amérique, *et particulièrement en Pensylvanie*, ouvrage périodique, écrit en allemand, de même que le précédent : le n°. 14 parut en 1774.
C. M. P.

FREYMON (Jean-Wolfgang), jurisconsulte allemand, né à Oberhausen, en Bavière, fut reçu docteur à Ingolstadt, en 1572; assesseur du tribunal de la chambre impériale, en 1575, et conseiller d'empire en 1581. Il remplit aussi quelques missions diplomatiques auprès des électeurs de Saxe et de Brandebourg. Freymon est auteur des ouvrages suivants : I. *Enchiridion LL. CC. ex principiis contractuum, ultimarum voluntatum et judiciorum materiis congestum*, Francfort. II. *Schematismorum de Processu Libri duo*, Ingolstadt, 1570. III. *Observationum juridicarum crepundia*, Munich, 1576, in-8°. IV. *Elenchus omnium scriptorum qui in jure tam civili quàm canonico, vel commentando vel quibuscumque modis explicando et illustrando ad nostram ætatem usque claruerunt, nomina et monumenta complectens*, Francfort, 1579, in-4°. La première édition avait paru au même lieu, en 1574. Cette espèce de bibliothèque est une réimpression du catalogue publié par Ziletti (Jean-Baptiste), à Venise, en 1558, sous le titre d'*Index librorum omnium juris tàm pontificii quàm Cæsarei*, et successivement augmenté par les soins de Gomès, Fichard et Nevizan. Freymon a profité de leurs travaux, sans que son ouvrage y ait beaucoup gagné. Cet *Elenchus* est rédigé par titres, sous chacun desquels sont rangés des livres aujourd'hui tous fort anciens et fort oubliés, et dont Freymon n'a pas même eu le soin d'indiquer les éditions. Cependant il mérite encore d'être consulté, parce qu'on y trouve deux petites dissertations fort curieuses de Jean Nevizani, auteur du *Sylva Nuptialis*, sur les moyens de diminuer le nombre des livres imprimés, et sur la question de savoir s'il importe de posséder beaucoup de livres. V. *Symphonia juris utriusque chronologica*, Francfort, 1574, in-fol. Cet ouvrage passe pour le meilleur de tous ceux de Freymon, quoique l'auteur n'eût que vingt-sept ans lorsqu'il le rédigea. C'est une liste chronologique des jurisconsultes et des principales lois contenues dans le Corps de droit, liste disposée par olympiades, avec la concordance des années romaines et de l'ère chrétienne. Il est fâcheux qu'elle ne s'étende point au-delà de Justinien. Un extrait de cet ouvrage, en ce qui concerne les lois du Code, a été réuni à un semblable travail, fait par Labitte et Antoine Augustin, sur les lois du Digeste, dans les *Indices juris varii*, imprimés à Genève, en 1585, in-8°. Wieling s'est aussi beaucoup servi de l'ouvrage de Freymon dans sa *Jurisprudentia restituta seu Index chronologicus in totum juris Justinianei Corpus*, Amsterdam, 1727, in-8°. (*Voy.* Wieling.) P—n—t.

FREYTAG (Jean), médecin allemand, mais originaire de Groningue, né à Wesel en 1581, fit ses premières études à Osnabruck, à Cologne, à Helmstadt; les malheurs des temps contraignant continuellement ses parents à changer de domicile, pour se soustraire aux persécutions que leur attirait leur attachement aux principes de la réformation. Pendant le cours de ses humanités, on lui reconnut de grandes dispositions pour la poésie latine. S'étant consacré à l'art de guérir, il visita différentes universités du Nord; et, de retour à Helm-

stadt, il y vécut dans la maison du célèbre Henri Meibomius, qui l'avait attaché à l'éducation de son fils. Il faisait de plus les fonctions de répétiteur de médecine, et donnait des cours particuliers de cette science, jusqu'à ce qu'en 1604, n'ayant pas encore vingt-trois ans, il en fut nommé professeur extraordinaire. Il ne prit le bonnet de docteur qu'au bout de quatre ans, et passa alors à la cour d'Osnabruck, où il fut premier médecin et chambellan du prince-évêque pendant dix-sept années consécutives. Il jouissait d'une grande réputation comme praticien : il refusa, en 1622, le titre de premier médecin d'Ernest, duc de Holstein, et la première chaire de médecine à l'université de Rintelu, et ne se détacha, à la fin, de la cour d'Osnabruck, où sa qualité de protestant ne cessait, depuis quelque temps, de lui attirer des tracasseries, qu'en 1631, quand la ville de Groningue lui offrit la chaire de professeur vacante par la mort de Nicolas Desmuliers. Il la remplit avec distinction le reste de ses jours, jouissant d'un état considérable, consulté de tous les côtés, comblé de gratifications par les grands et les princes qui lui confiaient le soin de leur santé. Cependant la sienne s'altérait de la manière la plus déplorable. Toutes les infirmités qu'il avait combattues dans les autres, semblèrent se liguer contre lui : il les attribuait lui-même au peu de régime que la table des riches et la vie de cour l'avaient mis dans le cas de suivre. Il ne haïssait pas, en effet, la bonne chère, et savait égayer la pratique de son état par son humeur joviale. Assailli des maux les plus compliqués, du moins il donna une grande preuve de confiance en son art par sa docilité à prendre tous les médicaments possibles, jusqu'à ce qu'enfin il succomba à ses souffrances au mois de février 1641. L'académie de Groningue lui fit les plus honorables obsèques ; et l'un de ses collègues, Henri Welman, prononça son oraison funèbre. Freytag s'est signalé dans la plupart de ses ouvrages, comme un antagoniste zélé de la philosophie de Descartes, qui commençait à détrôner celle d'Aristote. Les empiriques avaient aussi en lui un redoutable adversaire. Voici les titres de ses principales productions : I. *Noctes medicæ*, ouvrage essentiellement dirigé contre les charlatans pseudo-chimistes, uromantes, etc., Francfort, 1616, in-4°. II. *Aurora medicorum galeno-chimicorum, seu de rectâ purgandi methodo, lib. IV*, ib., 1630, in-4°. III. Des Thèses, successivement soutenues par ses disciples : *De morbis substantiæ et cognatis quæstionibus*, Groningue, 1632. — *De calidi innati essentiâ*, ib., 1632. — *De opii naturâ et medicamentis opiatis*, ib., 1632. — *De formarum origine*, ib., 1633. IV. *Detectio et solida refutatio novæ sectæ Sennerto-Paracelsicæ*, Amsterdam, 1636, in-12. V. Quelques Consultations : *Casus ægritudinis per Jac. Ottonis cum Freitagio communicatus*, Groningue, 1632, in-12. — *Consilium in catarrho calido*, ib., 1632, in-8°. — *De Lithotomiâ, seu calculi vesicæ sectione Consultatio*, insérée dans le Traité de Jean de *Beverwyck* (Beverovicius) *de calculo*, Leyde, 1638, in-12. VI. *Oratio panegyrica de personâ et officio pharmacopoei*, Groningue, 1633, in-4°. VII. *Poëmata juvenilia*, Francfort, 1616, in-4°. — Il y a eu d'autres médecins distingués du nom de Freytag, tels que, Arnold, né à Emmerick, vers 1560, et que Foppens fait professeur de médecine à Groningue, dans un temps où cette ville n'avait pas d'université.

On a de lui : I. *Mythologia ethica*, Anvers, 1579, in-4°. II. Quelques traductions latines, comme du Traité italien de Balthasar Pisanelli des aliments et des boissons, Herborn, 1593, in-12; de l'ouvrage de Duplessis-Mornay sur la vérité de la religion chrétienne, ibid., 1602, in-12; d'un Opuscule espagnol, intitulé : *La Médecine de l'ame, ou l'Art de mourir*, Brême, 1614, in-12. Le traité *de Unguento armario* lui a été attribué par erreur; il est du précédent. — Jean FREYTAG, différent du premier, né aux environs de Wittenberg en 1587, mort en 1654, pratiqua avec distinction la médecine à Ratisbonne; il a laissé un Traité *De melancholiâ hypochondriacâ*. — Jean-Henri FREYTAG, qu'on croit avoir résidé à Quedlinbourg, en Saxe, a écrit : *Catalogi testium veritatis chymiatricæ prodromus*, Quedlinbourg, 1635, in-4°. M—ON.

FREYTAG (FRÉDÉRIC-GOTTHELF), savant bibliographe, naquit en 1725, à Pforta, dans la Haute-Saxe. Il fit ses études sous la direction de son père, recteur du célèbre gymnase de cette ville, et très versé dans la science des antiquités (1). Destiné à parcourir la carrière de l'administration, il fut envoyé à Leipzig pour y suivre les leçons de l'université; mais le goût extraordinaire qu'il avait montré dès son enfance pour les livres, n'avait fait que s'accroître avec l'âge, et il employait tous ses moments de loisir à visiter les bibliothèques et les boutiques des libraires. Lorsqu'il était parvenu à se procurer quelques catalogues, il prenait sur les heures de son sommeil pour les lire et en faire des extraits raisonnés. Après avoir pris ses degrés en droit, il se trouva plus maître de son temps, et il rechercha alors l'amitié des Schelhorn, de Franck, de Walch, et des autres littérateurs qui partageaient ses goûts pour les recherches bibliographiques. Le cardinal Quirini ayant vu, pendant son séjour en Allemagne, les essais de Freytag, lui en témoigna sa satisfaction par une lettre, qui fut, pour lui, un nouveau motif d'encouragement. Sa passion pour des connaissances étrangères à sa profession ne nuisit point à sa fortune. Après avoir exercé quelque temps l'état d'avocat, il fut fait bourgmestre de Naumbourg, et mourut en cette ville, le 12 février 1776. Il était membre des académies latine et allemande de Iéna. Voici ses principaux ouvrages : I. *Rhinoceros veterum scriptorum monumentis descriptus*, Leipzig, 1747, in-8°. II. *S. Augustini de civitate Dei membranæ descriptio*, ibid., 1747, in-4°., réimprimée dans l'*Adparatus litterarius*, tom. II. Ce précieux manuscrit était conservé dans la bibliothèque de Pforta. III. *Analecta litteraria de libris rarioribus*, ibid., 1750, in-8°. : c'est un catalogue alphabétique des ouvrages sur lesquels Freytag avait découvert quelques particularités; chaque article est suivi de notes savantes et de l'indication des sources où l'auteur avait puisé. IV. *Adparatus litterarius, ubi libri partim antiqui, partim rari recensentur*, ibid., 1752, 1753 et 1756, 3 vol. in-8°. C'est une suite de l'ouvrage précédent; mais il n'y a pas conservé l'ordre alphabétique, de sorte que, malgré les tables qu'il y a ajoutées, l'usage n'en est pas aussi commode. V. *Ora-*

(1) Freytag le père, nommé aussi *Frédéric Gotthelf*, né à Burkhartsdorf en 1687, mort le 9 juillet 1761, a donné une traduction latine des *Caractères* de Théophraste (Leipzig, 1726, in-8°.), et publié un grand nombre de Dissertations académiques, *De Alexandro M. Cornigero*, ibid. 1715, in 4°.; *De Merlino britannico*, Naumbourg, 1737, in-fol.; *De M. C. Frontone*, ibid, 1731, in-fol.; *De compendiariâ linguas docendi ratione*, etc.

torum et rhetorum Græcorum quibus statuæ honoris causâ positæ fuerunt, decas, ibid., 1752, in 8°. Cet ouvrage est dédié au savant cardinal Quirini; on y trouve des recherches et de l'érudition. Les dix orateurs grecs, dont il donne la vie, sont : Périclès, Andocidès, Gorgias, Isocrates, Lycurgue, Iphicrates, Démosthènes, Demades, Phocion et Démocharès. VI. *Notices de livres rares et précieux*, t. I, Gotha, 1776, in-8°., en allemand, ouvrage posthume, dont la suite n'a point paru. VII. *Specimen historiæ litterariæ quo virorum feminarumque μητροδιδακτων memoriam recolit*, Leipzig, 1765, in-8°. VIII. Il a traduit, en allemand, le *Bramine inspiré*, d'après la version française publiée par Lescalier (*Voy.* DODSLEY), ibid., in-8°., et l'*Histoire de Manon Lescaut*, de l'abbé Prévost, ibid., 1756, in-8°. IX. Il a été l'éditeur de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, traduit en allemand par J. G. E. Schmidt, 1756, in-8°. X. Enfin il a fourni beaucoup de morceaux plus ou moins intéressants à un grand nombre de journaux littéraires et de recueils périodiques; il a été l'un des principaux collaborateurs de la *Gazette littéraire d'Erfurt*. W—s.

FRÉZIER (AMÉDÉE-FRANÇOIS), ingénieur et voyageur, naquit à Chambéri, en 1682. Sa famille descendait de celle des Frazer d'Écosse, dont une branche vint, à la fin du 16e. siècle, chercher, à cause des troubles religieux, un asile en Savoie. Frézier, d'abord destiné au barreau, montra une aversion insurmontable pour cet état. Entré, en 1700, dans un régiment d'infanterie française, il fit un voyage en Italie, parcourut une partie de la France, et profita ensuite des progrès qu'il avait faits dans les sciences pour obtenir une place dans le corps du génie, en 1707. Il se trouvait là dans son véritable élément; ce qu'il prouva, en publiant, peu de temps après, un *Traité des feux d'artifice*. On l'envoya ensuite à St.-Malo, où il coopéra efficacement aux travaux que l'on exécutait pour l'agrandissement de la ville. La réputation qu'il acquit, fit jeter les yeux sur lui en 1711, pour aller prendre connaissance des colonies espagnoles de l'Amérique méridionale. A son retour, en 1715, il présenta au roi le résultat de son voyage, et lui expliqua les principales parties de son travail. Louis XIV, juste appréciateur du mérite, lui témoigna sa satisfaction, et lui accorda une gratification. Frézier fut encore employé trois ans à Saint-Malo, puis fut fait, en 1719, ingénieur en chef de Saint-Domingue. Il s'y occupa d'une carte de l'île et de ses débouquements, et il y joignit un plan de la ville de Santo-Domingo. Quoique sur une petite échelle, cette carte, gravée en 1724, a été fort utile aux géographes. La santé de Frézier l'ayant forcé à demander son rappel en France, il fut nommé ingénieur en chef à Philisbourg et à Landau, et enfin directeur des fortifications de Bretagne en 1740. Il demanda et obtint sa retraite en 1764, et mourut à Brest le 26 octobre 1773, dans sa 92e. année. Il avait eu la croix de St.-Louis en 1728; mais il n'était parvenu qu'au grade de lieutenant-colonel, parce que, dans son arme, l'avancement dépend du nombre des siéges auxquels l'on a assisté, et que les différentes missions auxquelles il avait été employé au-dehors, avaient mis obstacle à ce qu'il en vît plus de deux. On a de Frézier : I. *Traité des feux d'artifice*, in-12, fig., Paris, 1706; La Haye, 1741; augmenté, Paris, 1747, in-8°., fig. II. *Relation du voyage de la mer*

du Sud aux côtes du Chili et du Pérou, fait pendant les années 1712, 1713 et 1714, Paris, 1716, in-4°., avec cartes et fig.; 2e. édition, augmentée, ibid., 1732, in-4°.; Amsterdam, 1717, 2 vol. in-12: traduit en allemand, Hambourg, 1718, in-8°.; 2e. édition, avec un supplément, tiré du Voyage d'Anson, ibid., 1749, in-8°., fig.; en anglais, avec un supplément, par Edmond Halley, et une Relation des jésuites du Paraguay, Londres, 1718, in-4°.; en hollandais, Amsterdam, 1718, 1727, in-4°. Frézier s'embarqua, le 6 janvier 1712, à Saint-Malo, sur un navire marchand; il passa le détroit de le Maire, le 8 mai, et aborda à la Conception au Chili, le 16 juin. Il visita ensuite les divers ports et les capitales du Pérou et du Chili, partit de la Conception le 19 février 1714, et après avoir abordé au Brésil et aux Açores, arriva à Marseille le 17 août. Il s'occupa principalement de ce qui concernait le gouvernement, les mœurs, le commerce et l'industrie des pays qu'il avait vus, et fit des observations sur les erreurs des cartes, sur la position des ports et des rades où il avait abordé. Il existe des différences quelquefois assez considérables entre les plans de Frézier et ceux du P. Feuillée. Le premier, tout en relevant des inexactitudes qui se trouvent dans ceux du religieux, rend justice à ses connaissances; il s'est efforcé de ne pas redire les choses dont Feuillée a parlé. S'il est meilleur ingénieur que lui, d'un autre côté il lui est inférieur pour ce qui a rapport à l'histoire naturelle. Attaqué par le P. Feuillée, qui, dans la préface de sa relation, avait inséré contre lui une véritable diatribe (*V.* FEUILLÉE), Frézier ne prit la plume pour se défendre, que parce que ce religieux avait voulu le faire passer pour un malhonnête homme et un menteur. Sa *Réponse au P. Feuillée* parut en 1727, in-4°., et fut ajoutée à l'édition de 1732 du *Voyage à la mer du Sud*. Des cartes qui ornent cette relation, la plus importante est celle des parages de la Terre du Feu, depuis les îles Malouines jusqu'aux côtes du Grand-Océan. Frézier y rectifie ce qui avait été publié auparavant, et donne, le premier, de bons détails sur toute cette étendue de mer. Il avance, dans un autre endroit, que l'île de la Trinidad est bien distincte de l'île de l'Ascençaon, puisqu'il a abordé à cette dernière, et que leurs positions diffèrent; son assertion à cet égard est regardée au moins comme douteuse. Il ne cessa de s'occuper de recherches géographiques; car Prévost dit, dans son Histoire des voyages, qu'il a reçu de Frézier quelques bons avis sur les premiers tomes de son recueil. III. *Dissertation sur les ordres d'architecture*, Strasbourg, 1738, in-4°. de 68 pages. On l'a réunie à l'ouvrage suivant: IV. *La Théorie et Pratique de la coupe des pierres et des bois, ou Traité de stéréotomie à l'usage de l'architecture*, Strasbourg, 1737-39, 3 vol. in-8°., avec 114 planches; ouvrage fort estimé, plus savant et plus commode que celui de La Rue. Cette édition, imprimée loin de l'auteur, offre beaucoup de fautes typographiques; l'*Errata* du tome IIe. a près de 5 pages. On préfère la réimpression de Paris, 1769. V. *Eléments de stéréotomie à l'usage de l'architecture, pour la coupe des pierres*, Paris, 1759, 1760, in-8°., fig. C'est un abrégé de l'ouvrage précédent, dont l'auteur a retranché ce qui n'est relatif qu'à la pratique. VI. *Lettre concernant l'Histoire des tremblements de terre de Lima*, et quelques autres morceaux;

insérés dans le journal de Verdun, novembre 1755, et avril 1756. VII. *Remarques sur le Traité d'architecture de Cordemoy*, dans les Mémoires de Trévoux, de sept. 1709, pages 1618-1640, et sept. 1711, p. 1569-1587; il y discute les grands principes de l'architecture des églises, et justifie celle de St.-Pierre de Rome. Dans ses réponses insérées aux cahiers de juill. et août 1710, et de juill. 1712 du même journal, l'abbé Cordemoy montre plus d'aménité dans la discussion; mais Frézier y déploie bien plus d'érudition et de connaissance de l'art. VIII. *Lettre concernant les Observations de M. Leblanc, sur l'architecture des églises anciennes et modernes*, et autres morceaux imprimés dans le Mercure de France, en 1734, 1750 et 1754. C'est Frézier qui a apporté en France la grosse fraise du Chili (Voy. l'*Histoire naturelle des Fraisiers*, par Duchesne, pag. 181). E.—s.

FREZZA (JEAN-JÉRÔME), graveur à l'eau-forte et au burin, naquit à Canemorto, près Tivoli, en 1659. Il étudia, à Rome, sous Arnold de Westerhout, et y fit des progrès assez rapides. Cet artiste a gravé un grand nombre d'estampes d'après les plus célèbres maîtres italiens, parmi lesquelles on distingue une *Vierge assise sous un arbre*, d'après Louis Carrache; le *Jugement de Pâris*; une *Sainte-Vierge* et une *Assomption de la Vierge*, d'après Carle Maratte; la *Zingara*, ou *Repos en Egypte*, d'après le Corrége, la *Descente du St.-Esprit*, d'après le Guide; une suite de dix estampes, y compris le titre, représentant les tableaux de la chapelle Sainte-Anne, dans l'église de la Madonna in Monte-Santo, peints par Nicolo Berrettoni; les *Fables de Diane*, d'après le Dominiquin. Il a gravé aussi une suite de dix-sept estampes, d'après les tableaux que l'Albane a peints dans la galerie Verospi; deux sujets de *Polyphème*, et d'*Acis et Galatée*, d'après Badalocci; les *Centaures*, connus sous le nom de *Furietti*, tirés du musée Clémentin à Rome. Le faire de cet artiste est simple et peu chargé de travaux; ce qui le rend un peu mou. Il vivait encore en 1718. — FREZZA (Horace), peintre napolitain, a cherché à imiter Lanfranc et le Dominiquin; ayant ensuite voulu voler de ses propres ailes, il adopta une manière sèche et dure, qui lui fit perdre le fruit des succès qu'il avait d'abord obtenus. Cet artiste, mort à 30 ans dans l'indigence, florissait vers 1680. P—E.

FREZZI DE FOLIGNO (FRÉDÉRIC), poète italien du 14e. siècle, était né dans cette ville de l'Ombrie, dont on joint toujours le nom avec le sien. On ne connaît ni la date de sa naissance, ni l'emploi qu'il fit des premières années de sa jeunesse. Étant entré dans l'ordre de S.-Dominique, il y fut maître en théologie, provincial de la province romaine, et enfin, le 17 octobre 1403, évêque de Foligno sa patrie, dont il gouverna l'église avec un zèle exemplaire, pendant environ treize ans. Toute sa carrière est celle d'un bon religieux et d'un digne évêque: il ne parut dans le monde, comme poète, qu'après sa mort. Envoyé au concile de Pise en 1409, il le fut aussi à celui de Constance. Son zèle pour le bien de l'Église, l'engagea à établir dans le couvent des dominicains de Foligno, et sous la protection de S.-Thomas, une académie des conciles, dont les travaux et les conférences littéraires n'avaient point d'autre objet que la connaissance historique de tous les conciles précédents, et la discussion des matières de droit ca-

non, de dogme, de discipline ou d'érudition ecclésiastique, qui avaient été agitées dans leurs sessions. Il mourut en 1416, à Constance même, lorsque le concile durait encore. Il n'est resté d'autre ouvrage de Frezzi, qu'un long poème divisé en quatre livres, et chaque livre, en plus ou moins de chapitres, sous le titre singulier de *Il Quadriregio o poema de' quattro regni*. Le premier de ces quatre règnes, est celui de l'amour; le second, est celui de Satan; le troisième, celui des vices, et le quatrième est le règne des vertus. L'auteur est imitateur de Dante et dans l'idée et dans la forme de son poème; et, quoique loin d'approcher de ce grand modèle, il s'en écarte moins qu'aucun autre poète du même temps. Dans le premier livre, c'est l'amour qui lui apparaît, qui le conduit dans différentes parties de son empire, et qui lui fait connaître, par plusieurs épreuves, le bonheur qu'il procure, et les maux auxquels on s'expose en se livrant à lui. Du règne de l'amour ou de Cupidon, que l'auteur fuit pour toujours, il veut se rendre au règne des vertus; mais il faut auparavant qu'il traverse ceux de Satan, et des vices dont Satan est le père. Une déesse à laquelle on ne s'attend pas, se présente pour l'y conduire; c'est Minerve. Elle traverse avec lui le règne de Satan et celui des vices, en lui apprenant à en connaître les détours, les profondeurs, et les dangers. Malgré la force prodigieuse de Satan, elle lui apprend aussi à le vaincre, à le terrasser, et à poursuivre malgré lui sa route. Arrivé enfin au règne des vertus, il se trouve que c'est le paradis terrestre. Minerve le remet entre les mains d'Énoch et d'Élie qu'ils y rencontrent; et ce sont eux, qui lui en expliquent et lui apprennent à en contempler les merveilles. Les disparates et la bizarrerie d'une pareille fable ne doivent point surprendre. Il n'y en a pas beaucoup moins dans la *Divina comedia* elle-même, que l'auteur avait prise pour modèle, et dont il parvient souvent à imiter le style aussi bien que les inventions. La première édition du *Quadriregio* parut à Pérouse, dès les premiers temps de l'imprimerie, avec un long titre, moitié italien et moitié latin, qui commence ainsi: *Incomincia el libro intitulato Quatriregio, del decursu della vita humana de messer Federico*, etc., et à la fin: *Impreso a Peruscia, per maestro Steffano Arns Almano, nel* 1481, in-fol., à deux colonnes, et en caractères tirant sur le gothique. Il s'en fit, dans moins de trente ans, cinq autres éditions de même format et avec le même titre, ce qui prouve le grand succès qu'eut alors cet ouvrage: Bologne, 1494; c'est la plus estimée de ces anciennes éditions, qui sont toutes presque également rares; Venise, 1501; Florence, 1508, et une autre ibid. sans date; Venise, 1511. Pendant plus de deux siècles, ce poème ne fut point réimprimé. Enfin l'académie de Foligno se détermina à en donner une nouvelle édition, plus correcte que toutes les précédentes, d'après les meilleures de ces éditions, et d'après d'anciens manuscrits: elle parut à Foligno, 1725, en 2 vol. in-4°.; le second volume contient des notes, des observations historiques, des explications grammaticales, une dissertation apologétique sur le poème et sur l'auteur, etc. Cette édition n'est pas la plus curieuse aux yeux des bibliomanes; mais elle est de beaucoup la meilleure, et quand on veut bien connaître ce singulier monument de l'ancienne poésie italienne, c'est celle qu'il faut avoir. G—É.

FRIBURGER. *Voy.* GERING.

FRICHE (DU). *V.* DUFRISCHE et VALAZÉ.

FRICK (MELCHIOR), en latin *Friccius*, médecin allemand, exerçait honorablement sa profession à Ulm, à la fin du 17ᵉ. siècle. Comme la plupart de ses compatriotes souabes, il est connu par des productions utiles, tandis que nous ne possédons aucun renseignement exact sur sa personne. I. *Icon podagræ, repræsentans morbi podagrici historiam, causas, prognosin et curationem*, Ulm, 1693, in-12. II. *Dissertatio medica de peste, seu nova methodus cognoscendi et curandi pestem*, ibid., 1684, in-12. III. *De colicâ scorbuticâ*, ibid., 1696, in-12. IV. *Paradoxa medica, in quibus plurima curiosa et utilia contra communes medicorum opiniones pertractantur*, etc., Ulm, 1699, in-12. V. *Tractatus de virtute venenorum medicâ*, Ulm, 1693, in-8°.; ibid., 1701; Augsbourg, 1710, in-8°. Ces deux derniers ouvrages, auxquels Frick doit sa principale renommée, contiennent des idées nouvelles, ingénieuses, dont plusieurs médecins modernes, tels que Van Swieten, Störck, Fowler, ont su tirer parti. Mais il faut bien se garder d'adopter aveuglément la doctrine de l'auteur, et de suivre ses conseils sans restriction. Il prétend que les effets produits par la morsure des vipères et la piqûre des scorpions, sont purement locaux; et l'expérience démontre chaque jour le contraire. Il examine et apprécie, quelquefois avec une louable réserve, plus généralement avec une hardiesse intempestive, les vertus des poisons naturels, minéraux, végétaux, animaux, puis de ceux que l'art prépare. Cette longue liste offre, entre autres, l'arsenic, le plomb, la ciguë, l'opium, la mandragore, la noix vomique, les cantharides, le sublimé corrosif, le beurre d'antimoine. On ne saurait trop répéter que si les substances vénéneuses, administrées par un médecin habile et prudent, sont parfois un remède héroïque, elles deviennent bien plus souvent un poignard meurtrier dans les mains du charlatan effronté. Il est du devoir d'un gouvernement sage d'en limiter l'emploi par les mesures les plus sévères. C.

FRICK (ELIE), théologien luthérien, né à Ulm en 1673, exerça les fonctions du ministère évangélique dans sa patrie, où il fut assesseur du consistoire, premier bibliothécaire et professeur de théologie; il mourut le 7 février 1751. On lui doit: I. Une traduction, en allemand, de l'*Histoire du luthéranisme* par Louis de Seckendorf, Leipzig, 1714, in-4°. Il a enrichi cette traduction d'une préface dans laquelle il combat plusieurs assertions du P. Maimbourg; il y a joint un grand nombre de pièces peu connues et servant à éclaircir des faits controversés, et enfin trois index, dont l'un contient le catalogue chronologique des ouvrages de Luther, avec l'indication de l'ordre qu'ils occupent dans les différentes collections qui en ont été publiées. II. *Schediasma de curâ veterum circà hæreses è Scripturâ sacrâ et antiquissimorum patrum monumentis collectum, ac adjunctâ oratione de catechisatione veteris et recentioris Ecclesiæ*, Ulm, 1704, in-4°.; 2ᵉ. édition, augm., 1736, in-8°.; 3ᵉ. édition, ibid., 1756, in-4°., avec une notice sur la vie de l'auteur, par son neveu Albert Frick. Il y établit que toute erreur touchant le dogme, est une hérésie, et prouve, contre l'opinion de Dodwell, qu'il y avait déjà des hérétiques au temps des

Apôtres, puisque ceux-ci convoquèrent un concile à Jérusalem pour la condamnation des fausses doctrines. III. *Description de l'église cathédrale d'Ulm*, ibid., 1718, 1731, in-4°. IV. *Ordonnances ecclésiastiques d'Ulm*, ibid., 1747, in-4°. Ces deux ouvrages sont en allemand. — Frick (Jean), frère du précédent, né à Ulm le 30 décembre 1670, professa d'abord la philosophie à l'académie de Leipzig, et ensuite (en 1712) la théologie à Ulm, avec distinction. Il joignit à cette charge celle de premier bibliothécaire et d'autres fonctions honorables. Sur la fin de sa vie il se démit de ses emplois; mais il n'en continua pas moins de se livrer à l'étude avec beaucoup d'ardeur. Ce savant laborieux mourut dans sa patrie le 2 mars 1739. De ses nombreux ouvrages, tant en latin qu'en allemand, nous n'indiquerons que les suivants: I. *Pensées philosophiques et théologiques sur la comète* (en allemand), Ulm, 1681, in-4°. Son but est de prouver que l'apparition de ces astres est un signe de la colère céleste. II. *De ortu philosophorum apud Græcos*, Leipzig, 1695, in-4°. III. *Vetus Testamentum græcum ex versione LXX interpretum, cum libris apocryphis; juxtà exemplar Vaticanum; accessit novum Testamentum juxtà Oxoniensem edit.*, ibid., 1697, in-8°. Cette édition est très estimée pour sa correction. IV. *Epistolica diatribe de fide Lutheranorum in romanam ecclesiam minimè proná*, Ulm, 1709, in-4°. V. *De fide Constantini magni dissertatio*, ibid., 1713, in-4°. VI. *Inclementia Clementis XI examinata*, ibid., 1714, in-4°. Il y reprend la sévérité avec laquelle le pape avait condamné les *Méditations* du P. Quesnel sur le Nouveau-Testament. Le P. Ch. Léopold, jésuite d'Augsbourg, justifia la conduite du souverain pontife; Frick lui répliqua par l'ouvrage suivant: VII. *Zozimus in Clemente XI redivivus, sive duæ dissertationes*, etc., ibid., 1719, in-4°. VIII. *De curá Ecclesiæ veteris circà canonem sacræ Scripturæ*, ibid., 1728, in-4°.: ouvrage savant, où il soutient que le canon des Écritures a commencé dès le temps de Moyse, et qu'il a été conservé dans toute son intégrité jusqu'à présent; que la primitive Église a fait peu de cas des livres deutero-canoniques; que les autographes des écrivains du Nouveau-Testament ont été long-temps conservés dans les differentes églises. On doit, en outre, à J. Frick, des *additions* importantes au *Polyhistor* de Jean Morhof, insérées dans l'édition de cet ouvrage, publiée par Moller, Lubeck, 1707, in-4°.; une édition du *Thesaurus antiquitatum teutonicarum* de Jean Schilter, Ulm, 1727, in-fol., enrichie d'une préface très-savante; enfin, il est l'un des premiers auteurs des *Acta eruditorum*. Göetten a publié la vie de Jean Frick dans sa *Litterata nostri temporis Europa*, 2e. partie. — Frick (Jean-George), fils du précédent, pasteur de l'église de la Sainte-Trinité d'Ulm, professeur de poésie et l'un des inspecteurs du gymnase de cette ville, membre de l'académie allemande de Leipzig, né en 1703, est mort le 17 avril 1739. On a de lui: I. Une savante *Dissertation sur la loi salique*, insérée dans le *Thesaur. antiquitat. teutonicar.* de Schilter. II. *De Joanne Morono cardinali observatio*; dissertation curieuse insérée dans les *Amœnitates* de Schelhorn, tom. XII. III. *Commentatio de Druidis occidentalium populorum philosophis*, Ulm, 1731; réimprimée avec des additions et quelques opuscules sur le

même sujet, ibid., 1744, in-4°. Il s'est beaucoup servi, pour cet ouvrage, de la *Religion des Gaulois*, par dom Martin. — Frick (Albert), frère du précédent, lui succéda dans la place de professeur de poésie au gymnase d'Ulm, et fut l'un des conservateurs de la bibliothèque publique de cette ville. Né en 1714, il mourut dans sa patrie en août 1776. C'était un littérateur aussi modeste qu'éclairé. Il a pris soin de l'édition de l'ouvrage de son frère *sur les Druides*, et y a ajouté plusieurs morceaux intéressants. Il a encore publié : I. Deux dissertations *De traditoribus*, Leipzig, 1737, in-4°. II. *Historia traditionum ex monumentis Ecclesiæ christianæ*, Ulm, 1740, in-4°. III. *Jo. Frickii Meletema varia, cum vitâ auctoris*, ibid., 1757, in-4°. W—s.

FRIDERICI (Valentin), théologien et philologue allemand, fils d'un coutelier de Smalkalde, né le 28 avril 1630, fut professeur de langue hébraïque à Leipzig, et mourut le 23 avril 1702. Il fonda, par son testament, une caisse de secours pour les veuves des professeurs de la faculté de philosophie. Il a publié : I. *Shapah achad, vel collectio phrasium è veteri Testamento descriptarum*, Leipzig, 1663, in-4°. II. *Responsio Andreæ Goldbach de filiâ vocis*, ibid., 1670, in-4°. C'est une défense des preuves de la révélation. III. *Responsio Erdmann, de ideâ seu causâ exemplari*, ibid., 1673, in-4°. IV. *De capillamentis, vulgò Pærucken*. Cette dissertation sur les perruques, soutenue en 1673 au grand collége de Leipzig, pouvait offrir quelque intérêt jusqu'à la publication de celle de Nicolaï, qui, au moins dans la traduction française de ses *Recherches historiques sur les perruques*, l'attribue à Valentin Erfurth, et dit qu'elle n'annonce qu'un fort mauvais compilateur. — Friderici (Jean-Balthasar), est auteur d'un ouvrage en allemand, intitulé : *Cryptographia*, ou l'*Art d'écrire en chiffres*, Hambourg, 1684, 1685, in-4°. de 288 pages, avec 5 planches en taille-douce et 20 figures en bois; ouvrage curieux et plus complet que tout ce qui avait été publié jusqu'alors sur les écritures secrètes. Quoiqu'il y ait encore quelques rêveries tirées des alphabets cabalistiques de Trithème, on y voit des procédés ingénieux et peu connus; mais la plupart de ceux qu'il indique, sont trop compliqués. Il donne ensuite les vrais principes de l'art de déchiffrer, mais d'une manière trop peu développée. Breithaupt est le premier qui les ait donnés avec un détail satisfaisant, dans son *Ars decifratoria*. (Voy. Breithaupt.) — Friderici (Jérémie), pasteur de l'église du Lazareth à Leipzig, sa patrie, né en 1696, mort le 6 septembre 1766, est auteur d'une savante dissertation, *De sutoribus fanaticis*, Leipzig, 1730, in-4°., dans laquelle il prouve que l'état sédentaire des cordonniers et la fatigue qu'ils ont de suivre, pendant leur travail, les mouvements de leur imagination, les rendent plus susceptibles que d'autres de tomber dans des écarts singuliers, témoin le fondateur des Quakers (*Voy.* G. Fox). Ses autres ouvrages les plus importants sont : I. *De bibliothecâ compendiosâ exegetico-homileticâ schediasma*, Leipzig, 1720, in-4°. II. *Dictionnaire historique des professeurs jubilaires, ou qui ont enseigné pendant cinquante ans ou davantage*, ibid., 1741, in-fol., en allemand; brochure de trois feuilles, adressée au docteur Adrien Steger, nommé bourgmestre à l'âge de 80 ans. W—s.

FRIDRICHOWITZ, religieux polonais de l'ordre des dominicains; Zaluski, dans sa Bibliothèque des poètes polonais, l'appelle *Scriptor insignis*, et indique un de ses ouvrages sous le titre suivant : *XXVIII Kleinolow*, etc., *seu poëma de totidem monarchiæ Russicæ sceptro Petri Alexovicii Moschoviæ Czari parentibus provinciis*. C—AU.

FRIEDEL (ADRIEN-CHRÉTIEN), né à Berlin le 31 mars 1753, fut professeur en survivance des pages du roi à Paris, et y mourut le 8 décembre 1786. On a de lui : I. *La Piété filiale*, comédie, traduite de l'allemand de J.-J. Engel, Paris, 1781, in-8°.; Amsterdam, 1781, in-8°. II. *Le Page*, comédie, traduite de l'allemand, du même, 1781, in-8°. III. (Avec M. Moline) *La Discipline du Nord* ou *le Comte de Waltron*, drame, trad. de l'allemand, 1781, in-8°. IV. (Avec N. Bonneville) *Le Comte d'Olbourg*, drame en cinq actes, traduit de l'allemand, 1784, in-8°. V. *Nouveau Théâtre allemand*, ou *Recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne*, 1782-85, 12 vol. in-8°. Le nom de M. Nicolas Bonneville est associé à celui de Friedel sur le frontispice, depuis le 7e. volume seulement; M. Bonneville cependant y a travaillé depuis le 3e. MM. Junker et Liébault avaient donné, dix ans auparavant, le *Théâtre allemand*, 1772, 2 vol. in-8°. Le *Nouveau Théâtre allemand* contient les pièces suivantes : *Emilie Galotti*, tragédie de Lessing; *Clavigo*, tragédie de Goethe; *Jules de Tarente*, tragédie de Leisewitz; *le Comte d'Olsbach* ou *la Probité récompensée*, comédie de J. Ch. Brandes; *Menzikow* ou *l'Ennemi généreux*, drame en un acte de J. K. Wezel; *Atrée et Thyeste*, tragédie de F. C. Weisse; *Le voilà pris! Le voilà pris!* comédie en deux actes de Wezel; *Stella, drame pour les ames aimantes*, par Goethe; *Agnès Bernau; le Ministre d'état*, drame par le baron de Gebler; *l'Homme à la minute*, comédie en un acte, de C. Th. Hippel; *Diego et Léonor*, tragédie, et *la Nouvelle Emma*, comédie en trois actes, par J. C. Unzer; *l'Hôtel garni*, comédie par Brandes; *le Père de famille allemand*, drame par le baron de Gemmingen; *Nathan le sage*, drame, et *Philotas*, tragédie en un acte, de Lessing; *Elfride*, tragédie en trois actes, de Bertuch; *Walwais et Adélaïde*, drame, par le baron de d'Alberg; *le Créancier*, comédie en trois actes, par J. Richter; *Gœtz de Berlichingen avec une main de fer*, drame historique, par Goethe; *la Mort d'Adam*, tragédie en trois actes, par Klopstock; *Miss Sara Sampson*, tragédie de Lessing; *l'Attelage de poste*, comédie en deux actes, par C. d'Ayrenhoff; *Otto de Wittelsbach*, tragédie, par le chevalier de Steinberg; *Pas plus de six plats, Tableau de famille*, par F. G. W. Grossmann; *les Voleurs*, tragédie, par Schiller; *le Bon Fils*, comédie en un acte, de J.-J. Engel. En tête du premier volume de cette collection, Friedel a mis une *Histoire abrégée du Théâtre allemand*. VI. *Tables pour faciliter l'étude de la langue allemande*, mentionnées par Friedel lui-même, à la page 4 du tome XII de l'ouvrage précédent. Friedel avait annoncé une autre collection, faite aussi en société avec M. Bonneville, sous le titre de *Choix de petits Romans, Contes, Anecdotes, Pièces agréables*, traduit de l'allemand, en 6 vol.; la mort de Friedel empêcha l'exécution de cette entreprise. Il a paru, en 1786, un seul volume in-12, intitulé : *Choix*

de petits Romans imités de l'allemand, etc., sous le nom de M. Bonneville. A. B—T.

FRIES (JEAN), en latin *Frisius*, théologien et littérateur, naquit en 1505, à Gryffensée, dans le canton de Zurich. Il eut, pour compagnon d'études, le célèbre Conrad Gesner; et il s'établit, entre les deux jeunes gens, une amitié qui dura autant que leur vie. Après son admission au saint ministère, il fit un voyage en Italie, et profita de son séjour à Venise pour s'appliquer à l'étude de la langue hébraïque, dans laquelle il fit des progrès très rapides. De retour à Zurich, il fut placé à la tête du collége de cette ville. Ce fut lui qui y mit en honneur les langues orientales, et qui contribua à former cette foule d'élèves distingués qu'on vit depuis briller dans les universités de France et d'Allemagne. Fries cultivait la musique, et il fit tourner ce talent à l'avantage de ses élèves, en composant des airs à plusieurs parties, sur les plus beaux morceaux des poëtes grecs et latins. Ce savant professeur mourut à Zurich, en 1565. On a de lui : I. Des traductions, en allemand, du Traité de Mathurin Cordier, *De corrupti sermonis emendatione* ; et d'une partie des *Commentaires* de H. Bullinger *sur les Évangiles de Saint-Mathieu et de Saint-Jean*. II. Une édition corrigée et augmentée du *Compendium grammaticæ græcæ* de Jacq. Céporin. III. *Isagoges musicæ, cui accesserunt omnia Horatii carminum genera*, 1554. IV. Des *Notes* sur les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile, Zurich, 1561, in-8°. V. Une traduction latine des *Œuvres d'Hésiode*, avec des notes ajoutées à celles de Céporin, ibid., 1579, in-8°. VI. *Dictionarium latino - germanicum locupletissimum*. C'est, sans contredit, le plus important de ses ouvrages, et celui qui lui a coûté le plus de recherches et de travail, quoiqu'il se soit beaucoup servi du *Thesaurus ling. latin.* de Rob. Estienne. La meilleure édition et la plus complète de ce Dictionnaire est celle de Zurich, 1574, in-fol. — FRIES (Jean-Jacques), fils du précédent, né à Zurich dans le 16e. siècle, professa la philosophie et la théologie dans différentes académies de Suisse et d'Allemagne, avec beaucoup de distinction, et mourut de la peste en 1611, à l'âge d'environ soixante-cinq ans. C'est à lui qu'on doit l'édition de la *Bibliothèque* de Gesner, Zurich, 1583, in-fol., la plus ample de toutes. On a aussi de lui : I. *Bibliotheca philosophorum classicorum chronologica*, Zurich, 1592, in-4°.; ouvrage utile, mais qui reste encore à faire. P. Lambecius en a donné une édition, corrigée et augmentée, sans pourtant être exempte d'erreurs : suivant Struvius, cette édition n'a été tirée qu'à cent exemplaires. II. *Bibliotheca patrum minor ab anno christi 50 ad annum 1140*, ibid., 1592, in-4°. Jean Gruter a inséré ces deux ouvrages dans son *Chronicon chronicorum ecclesiastico-politicum*, tom. II. — FRIES (Jean Conrad), membre du sénat de Zurich et peintre habile de portraits, mourut dans cette ville en 1693, à l'âge de 73 ans. W—s.

FRIESE (MARTIN), premier professeur de théologie à l'université de Kiel, né à Ripen en 1688, mort le 15 avril 1750, a publié, en latin, un assez grand nombre d'écrits théologiques, à l'usage des luthériens. Nous indiquerons les suivants : I. *Fundamenta theologiæ theticæ*, Hambourg, 1724, in-8°. II. Trois dissertations *De erroribus pictorum contrà historiam sacram*, Copenhague, 1705.

1705, in-4°. III. *Theologicæ gentilis Cimbriæ purioris specimen I*, Kiel, 1725, in-4°. Il y prouve que les Cimbres païens croyaient à l'immortalité de l'ame et à la résurrection. IV. *Demonstratio exegetica de nonnullis valdè notatu dignis modis quibus vetus Testamentum in novo adlegatur*, etc., Hambourg, 1730, in-4°. V. *De usu et abusu græcorum in primis scriptorum in illustrandis N. T. vocabulis*, ibid., 1733, in-4°. Il annonçait une nouvelle édition du Cours de théologie de Juger, sous ce titre : *Jugerus illustratus, emendatus et auctus*; mais on ne sait si elle a paru. — Friese (Christian-Théophile), bachelier en philosophie, ne en Saxe, se fixa ensuite pour quelque temps à Varsovie, sous le nom de Jean-Boguslas Prosechowski : il y publia, sous ce nom, la *Notitia libri græci omnium primi in Poloniâ typis excusi*, in-4°. (vers 1750); et quelques annees après, il fit paraître le premier volume d'un *Journal littéraire de Pologne, contenant un récit exact des livres nouvellement publiés dans ce pays, avec des remarques utiles et curieuses*, 1754, in-8°. Ce volume ne porte pas le nom du lieu de l'impression, qu'on croit être Varsovie; et l'auteur n'a signé la préface que des initiales F. Z. L. Ce journal, dont il devait paraître deux volumes par an, n'a pas été continué. Friese a aussi été l'éditeur du *Peregrinus, sive læsæ virtutis querela*, de Stanislas Socolovius (avec une vie de l'auteur), Varsovie, 1759, in-4°. — Meusel croit qu'il est différent de Christian-Théophile Friese, président du consistoire évangelique ou luthérien à Varsovie, mort en mars 1795, âgé de soixante-dix-huit ans, auteur d'une *Histoire ecclésiastique du royaume de Pologne*, Breslau, 1786, 3 tom. en 2 vol. in-8., en allemand. W—s.

FRIGIMELICA (François), né à Padoue le 15 janvier 1491, professa pendant quarante ans la médecine à l'université de cette ville, et acquit une grande réputation dans la pratique et dans l'enseignement de son art. Pressé d'accepter la charge de médecin du pape, alors très recherchée, et qui lui fut offerte en vain plusieurs fois, il s'excusa long-temps sur sa mauvaise santé; mais il céda enfin aux instances de Jules III, qui lui écrivit à ce sujet, le 5 janvier 1555, une lettre très flatteuse, où il lui faisait les offres les plus avantageuses, et lui manifestait un vif desir de l'avoir auprès de sa personne. Frigimelica se rendit donc à Rome, et y remplit les fonctions délicates de sa nouvelle charge jusqu'à la mort de ce pontife, qui eut lieu quelques années après. Soit que son âge lui rendît alors le repos nécessaire, soit que les honneurs et la pompe de la cour de Rome n'eussent pu lui faire oublier Padoue ni les paisibles occupations de toute sa vie, ce médecin sollicita la permission de retourner dans sa patrie. Elle lui fut accordée à regret par le nouveau pape, qui n'avait pas moins d'estime pour lui que son prédécesseur; et, peu de temps après son retour à Padoue, il y mourut, le 1er. avril 1559, à l'âge de soixante-huit ans. Il passe pour avoir, le premier, fait usage et établi la réputation des eaux du *Monte-Ottone*, dans le territoire de Padoue. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : I. *Variarum rerum medicinalium, tractatus triginta*, dont les principaux, *de morbo gallico*, *de capillorum defluvio*, se trouvent dans la collection de Venise,

Aphrodisiaci, seu de lue venereâ, Venise, 1599, in-fol. II. *Tractatus de Balneis metallicis arte parandis*, Padoue, 1659, in-8°. III. *Pathologia parva in quâ methodus Galeni practica explicatur*, publiée par Gaspard Hoffmann, Iéna, 1640; Paris, 1647, in-8°. Fallope (*De therm. aquis*, préf. et chap. 18) parle, en outre, d'un traité *De pulsibus*, et cite avec beaucoup d'éloges un Traité général sur les bains, qui n'a jamais été imprimé. — FRIGIMELICA (Jérôme), médecin, de la famille du précédent, né le 18 février 1611, et mort en 1683, acquit de bonne heure des connaissances qui sont rarement le partage même d'un âge avancé, et se distingua par la précocité de ses talents. Il n'avait encore que dix-neuf ans, lorsqu'il fut reçu docteur en médecine; et à vingt-deux ans, il fut nommé professeur à l'université de Padoue. L'empereur Léopold avait pour lui beaucoup d'estime, et il lui en donna plusieurs marques. Mais les faveurs des princes ne sont pas toujours une preuve certaine du vrai mérite; et l'on trouve des témoignages moins équivoques et de plus sûrs garants de celui de ce médecin, dans l'éclat avec lequel il remplit la première chaire de médecine pratique de la ville de Padoue, depuis 1633 jusqu'à sa mort, et dans le grand nombre d'avis et de consultations de médecine qu'il a laissés. — Un autre FRIGIMELICA (Antoine, ou, selon d'autres biographes, Jérôme), de la même famille que les précédents, se distingua dans la littérature. On a de lui des discours, des tragédies, et un livre qui a pour titre: *Dell' onore Cavalleresco*. CH—T.

FRIIS (JEAN), chancelier du royaume de Danemark, naquit en 1494, et montra de bonne heure de grandes dispositions pour l'étude. Après avoir fréquenté les écoles d'Odensée, d'Aarhus et l'université de Copenhague, il se rendit à Cologne, où il prit le degré de maître ès-arts. De Cologne il passa en Italie; et revenu en Danemark l'année 1520, il fut placé à la chancellerie danoise. Ayant fait, quelque temps après, un voyage à Wittemberg, il se lia avec Luther et Mélanchthon; et de retour dans son pays, il y devint un zélé propagateur du luthéranisme. Nommé vice-chancelier du royaume sous Frédéric Ier., il fut revêtu de la charge éminente de chancelier sous Christian III; et, en 1539, il devint le premier curateur de l'université de Copenhague, depuis l'établissement de la réforme. Ses talents et son patriotisme lui firent obtenir une grande confiance, et il fut employé dans les affaires les plus importantes. Il mourut dans la petite ville de Kioege, en 1570, laissant une dotation considérable à l'université de Copenhague. On a de lui: *Disp. ethica de virtute heroïcâ*, Cologne, 1514. — FRIIS (André), né en Fionie, fut un des premiers professeurs de l'université de Copenhague; on le revêtit aussi de plusieurs dignités ecclésiastiques. En 1505, il fut nommé syndic de cette université. Il mourut en 1526. On a de lui deux ouvrages curieux: I. *Missale Hafniense, continens calendarium eccles. exorcismum salis, exorcismum aquæ, missam, collecta*, etc., Copenhague, 1510. II. *Diurnale Roeskildense*, qui se termine par ces mots: *Diurnale horarum canonicarum de tempore et de sanctis, ad usum Roeskildensis ecclesiæ, Parisiis impressum, juxtà correctionem atque emendationem ven. viri magistri Andr. Friis cantoris ecclesiæ hafniensis, additis*

quibusdam raris lecturis et orationibus per honor. virum magistrum Christiernum Petri Lundensis ecclesiæ canonicum, 1511. — Friis (Christian-Lodberg), né, en 1699, à Wisbye, dans le diocèse de Ripen. Il s'appliqua avec succès à l'étude de la médecine, dont il devint professeur à Copenhague, en 1747. On a de lui plusieurs Dissertations en latin et en danois, publiées séparément, ou insérées dans des recueils académiques. — Friis (George-Pierre), philosophe et poète, mort en 1740. Son fils, Pierre Friis, a publié ses *Œuvres poetiques* à Copenhague, 1752. Il y a eu en Danemark plusieurs autres savants et littérateurs du même nom (*Voy.* le *Diction. de Worm*). C—au.

FRISCH (Jean-Léonard), né à Sulzbach, le 19 mars 1666, commença dès son enfance la vie errante qu'il mena pendant long-temps. Après avoir fait ses études à Nuremberg, Iéna et Strasbourg, il parcourut, en 1690, la France et la Suisse. L'année suivante, il se rendit en Hongrie, et fut nommé ministre du Saint-Évangile, à Neusol. Forcé de quitter cette résidence, il passa en Turquie, accompagnant plusieurs bataillons de volontaires auxquels il servait d'interprète. Au retour de cette espèce de caravane, Frisch visita la belle Italie; et, en 1693, il revint en Allemagne, où il exerça tour à tour, auprès de divers gentilshommes, l'emploi d'économe, d'intendant et de précepteur. En 1698, il fit un voyage en Hollande, et revint, par Hambourg, à Berlin, où il fixa décidément sa carrière jusqu'alors vagabonde. Protégé par l'illustre Leibnitz, auquel il avait enseigné la langue russe, Frisch obtint des dignités honorables et des places lucratives. Reçu, en 1706, membre de l'académie des sciences de Berlin, il fut choisi, en 1725, par celle des Curieux de la nature, sous le nom de *Végèce*. Devenu recteur de la société prussienne en 1726, il fut chargé, en 1731, de diriger la classe historico-philologico-germanique, et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 21 mars 1743. Les nombreux ouvrages qu'il a publiés, attestent la variété de ses connaissances; il suffira de signaler les plus importants : I. *Specimen Lexici germanici*, Berlin, 1723, in-8°. II. *Dictionnaire allemand-latin, dans lequel on trouve non seulement les mots radicaux vulgaires, avec leurs dérivés et leurs composés, mais encore tous les termes relatifs aux arts, métiers et manufactures, ainsi qu'à l'économie rurale et domestique, avec l'étymologie, des observations critiques, et un vocabulaire latin-allemand*, Berlin, 1741, in-4°. Il n'avait point encore paru, en Allemagne, de dictionnaire grammatical et technologique aussi universel, aussi complet, aussi savant. III. *Nouveau Dictionnaire des passagers, françois-allemand et allemand-françois*, Leipzig, 1712, in-8°.; très souvent réimprimé, avec des additions nombreuses, tantôt en un, tantôt en deux volumes in-8°., 1733, 1746, 1771, etc. IV. *Programma de origine characteris slavonici, vulgò dicti cirulici*, Berlin, 1727, in-4°. V. *Continuationes historiæ linguæ slavonicæ*, ibid., 1727, 1729, 1734, in-4°. Les *Miscellanea Berolinensia* contiennent une foule d'articles philologiques qui attestent la vaste érudition de Frisch. Il a publié la Grammaire grecque à l'usage des écoles prussiennes; traduit en allemand le *Catéchisme russe*; enrichi de notes et de supplé-

ments le *Glossaire teutonique* de Jean Schilter, celui de la moyenne et basse latinité de Ducange, les *Principes de la langue allemande*, par Jean Bœdicker. Ces travaux glossologiques n'empêchaient pas Frisch de cultiver avec ardeur l'histoire naturelle. Le Brandebourg lui doit les premières plantations de mûriers, et la zoologie deux grands ouvrages allemands, dignes, au jugement de Haller, d'être recommandés aux étrangers, bien qu'ils aient été surpassés depuis. VI. *Description de tous les insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1720–1738, 13 cahiers in-4°. Cette entomologie germanique, réimprimée en 1766, est ornée de 39 planches gravées par le fils aîné de l'auteur, Ferdinand-Helfreich Frisch, né à Berlin en 1707, mort en 1758. Le texte présente l'histoire assez fidèle de trois cents insectes, l'intéressant tableau de leurs habitudes curieuses, et de leurs admirables métamorphoses. C'est un fort bon ouvrage. VII. *Description et figure des oiseaux de l'Allemagne*, in-fol. Cette ornithologie germanique, dans laquelle on trouve cependant quelques oiseaux étrangers, a été commencée en 1735, par Jean-Léonard Frisch, et continuée, depuis la cinquième classe, par son fils Josse-Léopold, qui la termina en 1765. Les figures sont coloriées, et au nombre de 256 : elles ont été gravées, comme celles des insectes, par Ferdinand-Helfreich Frisch, qui étant mort avant la complète exécution de cette belle entreprise, fut remplacé par son fils. Jean-Jacques Wippel a publié, en allemand, une longue *Notice sur la vie et les écrits de Jean-Léonard Frisch*, Berlin, 1744, in-4°. C.

FRISCH (Josse-Léopold), fils puîné du précédent, naquit à Berlin le 29 octobre 1714. Il hérita de son père le goût de l'histoire naturelle et de la philologie. Après avoir fait de bonnes études à Berlin et à Halle, il fut reçu, dans l'université de cette dernière ville, docteur en théologie, puis nommé successivement ministre du Saint-Évangile, à Cottwitz, en 1742; à Schwenitz, en 1747; à Sabor, en 1752; et en 1765, à Grünberg, où il mourut en 1787. Ses principaux ouvrages ont pour objet la minéralogie et la zoologie. I. *Musei Hoffmanniani petrefacta et lapides*, Halle, 1741, in-4°. Cette description de la partie lithologique du cabinet de Frédéric Hoffmann, est écrite en allemand, ainsi que toutes les autres productions de Frisch. II. *Recherches d'histoire naturelle*, Berlin, 1742, in-4°. Il n'en a paru qu'un cahier, lequel est une classification très incomplète des fossiles et des pierres figurées. III. *Tableau systématique des quadrupèdes, distribués en ordres, genres et espèces*, Glogau, 1775, in-4°.; mince opuscule, offrant peu d'intérêt et d'utilité. IV. *Des avantages et des inconvénients que présentent les quadrupèdes*, Bunzlau, 1776, in 8°. V. *Sur la différence de couleur des poils et des plumes des animaux dans l'un et l'autre sexe.* Flatté de l'accueil dont fut honoré ce mémoire, publié en 1772, l'auteur compléta cet intéressant travail dans trois articles insérés dans le journal allemand le *Naturforscher*, Halle, 1775-78. Les connaissances étendues de Frisch en histoire naturelle, le portèrent souvent à sacrifier une partie de ses veilles aux plus subtiles lucubrations théologiques. Tantôt il cherche, en examinant la créature, à pénétrer les intentions du créateur; et il aperçoit dans un vil insecte, dans un ver dégoûtant, *les*

armes de Dieu contre ses ennemis, 1742. Tantôt il veut expliquer les rêves en général, et même les songes prophétiques dont la Bible fourmille. Son livre devrait avoir pour épigraphe : *Ægri somnia*. Ce n'est pas tout : Frisch porte des regards *perçants* sur la fin du monde, la résurrection des morts, le jugement dernier ; et quelques uns des livres dans lesquels il discute ces importants problèmes, sont enrichis de gravures destinées à faciliter l'intelligence du texte, non moins qu'à l'édification des fidèles, Sorau, 1745-52, in-8°. C.

FRISCHE (Dom Jacques du), bénédictin, de la congrégation de St.-Maur, né en 1640, à Séez, en Normandie, d'une des meilleures familles de cette ville, était parent du savant P. Bougis, l'un des plus estimables supérieurs généraux de cette congrégation. Après avoir achevé ses études, il entra à l'abbaye de Jumièges, à l'âge de vingt-un ans. Ses supérieurs l'envoyèrent à l'abbaye de Tyrou, pour y professer la rhétorique ; emploi qu'il exerça pendant plusieurs années à leur satisfaction. Il avait naturellement l'esprit souple et vif, la conception aisée, le jugement sûr et le travail facile. Son commerce était doux, et sa conversation agréable. La culture des lettres avait encore perfectionné en lui ces heureuses qualités. On lui offrit, dans la congrégation, des places qu'il refusa, parce qu'elles l'auraient détourné de ses occupations favorites. Son ancien maître, dom Merrolle, étant devenu supérieur général, l'appela à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il le chargea d'abord des fonctions curiales et de la pénitencerie, que les religieux avaient droit d'exercer dans leur enclos. Dom du Frische se consacra tout entier à la pénible tâche de revoir les passages des anciens PP., sur les manuscrits et les anciennes éditions. La congrégation avait déjà recueilli d'amples et d'utiles fruits de ses veilles. Elle avait lieu d'en attendre davantage, lorsqu'il fut moissonné à un âge où il peut encore rester de longues espérances. Il mourut à St.-Germain-des-Prés, d'une fièvre violente et maligne, le 15 mai 1693, ayant à peine cinquante-deux ans. On a de ce savant religieux : I. *La Vie de S. Augustin* (avec dom Hugues Vaillant). Cette vie, composée en latin sur les Mémoires de Tillemont, était destinée à la belle édition bénédictine de S. Augustin, et se trouve dans le XIIIe. volume des œuvres de ce père. Dom Bonaventure d'Argonne dit qu'on avait promis cette vie en français. Il paraît que le projet n'a pas été réalisé. Elle a été traduite en italien, en 1729 ; mais on la dit tronquée en plusieurs endroits, et bien différente de l'original. II. *S. Ambrosii Mediolanensis episcopi opera ad manuscriptos codices nec non ad editiones veteres emendata, studio et labore monachorum S. Benedicti ex congregatione S. Mauri*, Paris, 1686 et 1690, 2 vol. in-fol. (avec dom Nicolas Lenourry.) Il y avait plusieurs éditions de S. Ambroise. La première remonte à 1485, et reparut en 1490. On en a une de Bâle, de 1492, réimprimée en 1506. Érasme en a donné une. Il y en a une autre de Paris, 1558. Enfin, le cardinal de Montalte qui, depuis, fut Sixte V, en a publié une en 5 volumes, de 1580 jusqu'en 1585, laquelle fut réimprimée à Paris, en 1586, et l'a été souvent dans la suite : mais toutes ces éditions étaient plus ou moins défectueuses. Les savants chargés de celle-ci, après avoir recherché les vices des édi-

tions précédentes, et les avoir indiqués dans leur préface, n'ont rien négligé pour la perfectionner. Ils ont distingué les ouvrages qui sont de S. Ambroise, de ceux qui lui sont attribués; et ils ont rejeté ceux-ci à la fin. Leur édition, d'ailleurs, est enrichie de notes et de remarques, soit sur les différentes leçons, soit sur les endroits difficiles; et tel a été le succès de leur travail, qu'elle passe pour l'une des plus estimées de celles que l'on doit à cette célèbre congrégation. Les exemplaires en sont devenus rares. Lorsque cette édition fut achevée, dom du Frische entreprit celle de *S. Grégoire de Nazianze*. Il employa deux ans à recueillir les variantes des différents manuscrits et à préparer ses matériaux. Une mort prématurée ne lui permit pas d'en faire l'emploi. Pinsson, avocat au parlement, a fait l'éloge de dom du Frische, dans une lettre imprimée en 1694. L—y.

FRISCHLIN (Nicodème), célèbre philologue allemand, naquit le 22 septembre 1547, à Balingen, dans le duché de Würtemberg. Son père, ministre de la religion luthérienne, lui fit faire ses premières études, et l'envoya ensuite à l'université de Tubingen, où il acquit, en fort peu de temps, une connaissance parfaite des langues grecque et latine. Il fréquenta d'autres écoles pendant quelques années, et revint à Tubingen, où il reçut le grade de maître ès-arts à l'âge de dix-huit ans. Il n'en avait que vingt lorsqu'on l'invita à faire le cours de belles-lettres, en l'absence du professeur; et il s'en acquitta d'une manière si brillante, que les magistrats et le conseil académique se réunirent pour le prier de conserver cette chaire. Frischlin, dans ses loisirs, avait étudié les mathématiques et l'astronomie; et il y avait fait des progrès tels, qu'Apian, son collègue à l'université, étant tombé malade, il s'offrit pour le suppléer momentanément, et montra dans ses leçons qu'il n'était pas moins habile astronome que savant humaniste. Des succès si éclatants excitèrent la jalousie de ses confrères, et il se vengea de leurs tracasseries par des épigrammes. Ils attaquèrent alors ses mœurs, qui, effectivement, n'étaient pas irréprochables. Il craignit qu'on n'en vînt à examiner de près sa conduite; et pour éviter un éclat, il sollicita une chaire dans une autre académie. Le duc de Würtemberg eut connaissance des projets de Frischlin; et voulant conserver un sujet aussi précieux, il se déclara son protecteur, et lui accorda même un traitement plus considérable. Chaque année, la réputation de Frischlin s'accroissait par quelques nouveaux ouvrages. Une lecture assidue des poètes anciens l'avait tellement familiarisé avec le mécanisme de la versification, qu'il exprimait ses idées, en vers, avec plus d'élégance et de facilité qu'en prose. Il fut admis à réciter, devant l'empereur Rodolphe, à la diète de Ratisbonne, une comédie intitulée: *Rebecca*; et ce prince en fut si satisfait, qu'il lui décerna la couronne poétique avec le titre de chevalier. Quelques années après il fut fait comte palatin, pour avoir composé trois panégyriques des empereurs de la maison d'Autriche. La haine de ses ennemis s'en augmenta. Frischlin fit paraître, à cette époque, un éloge de la vie champêtre, dans lequel il inséra une peinture si vive des tracasseries qu'on lui faisait éprouver, que plusieurs personnes notables s'en offensèrent, quoique rien ne prouvât que l'auteur les avait eues en vue. Il craignit l'effet de leur ressentiment,

et se hâta de partir pour Laybach, où on venait de lui offrir la direction du collége. Le séjour de cette ville lui déplut bientôt; sa femme et ses enfants y tombèrent malades: il en conclut que l'air de ce pays ne leur convenait point; et au bout de deux ans, il revint à Tubingen, où l'attendaient de nouveaux désagréments. A peine y fut-il de retour que ses ennemis l'accusèrent d'avoir entretenu un commerce criminel avec une servante. Vainement il représenta que la faute qu'on lui reprochait était ancienne: on lui donna le choix de se soumettre à l'humiliation d'un jugement public, ou de quitter la ville. Il n'hésita pas; il partit pour Francfort; et après avoir erré dans différentes villes d'Allemagne, il s'arrêta à Maïence pour y publier le recueil de ses ouvrages. L'imprimeur lui demandait quelques avances: Frischlin n'avait pas d'argent; et se souvenant qu'il lui en était dû à Tubingen, il s'adressa au duc de Würtemberg pour se faire payer. Le duc, excité par les ennemis de Frischlin, lui répondit avec dureté. Dans son désespoir celui-ci répliqua par une lettre injurieuse; et le prince irrité le fit arrêter et conduire dans un château du Würtemberg, d'où il le fit transférer, les yeux bandés, dans la forteresse d'Aurach. Frischlin chercha inutilement à le fléchir par toutes les marques de soumission et de repentir. Réduit au désespoir, il chercha à s'évader en attachant à sa fenêtre ses draps coupés par bandes: les bandes se rompirent; il tomba sur des rochers, où il fut brisé dans la nuit du 29 novembre 1590. Il était alors âgé de quarante-trois ans. On trouvera la liste de ses ouvrages dans les Mémoires de Niceron, tom. XIX. On indiquera seulement ici les principaux: I. *Carmen de astronomico horologio argentoratensi*, Strasbourg, 1575, in-4°. (*V.* Dasypodius.) On trouve, à la suite de ce poème, des remarques de Guillaume Xilander sur cette fameuse horloge. II. *Quæstionum grammaticarum libri octo ex probatissimis auctoribus collecti*, Venise, Alde, 1584, in-8°; rare et estimé. III. *Strigilis grammatica quâ grammatistarum quorumdam sordes arti liberalissimæ aspersæ deteguntur*, ibid., 1584, in-8°. Cet ouvrage, dans lequel il s'élève avec beaucoup de force contre les mauvais grammairiens de son temps, échauffa la bile de Martin Crusius, l'un de ses confrères à l'université de Tubingen, qui lui opposa un *Anti-Strigilis*. Frischlin répliqua; et il s'ensuivit une guerre de plume qui ne s'éteignit que par la mort d'un des deux adversaires. On ne peut se faire une idée des injures qu'ils se prodiguèrent l'un et l'autre, au sujet de quelques règles peu importantes, et à l'égard desquelles ils ne différaient que par l'ordre à leur donner dans une grammaire. IV. *Comœdiæ V et tragœdiæ II*, Strasbourg, 1585, in-8°. Les cinq comédies contenues dans ce recueil, sont: *Rebecca*, *Susanne*, *les Hauts-Faits d'Hildegarde*, *Jules ressuscité*, et *Priscian correcteur*; et les deux tragédies: *Vénus* et *Didon*. Les œuvres dramatiques de Frischlin ont été réimprimées dans la même ville en 1596 et en 1604, in-8°. Ces éditions contiennent une sixième comédie, intitulée: *les Suisses-Allemands*; et Niceron en cite une septième: *Phasma, hoc est comœdia posthuma de variis hæresibus et hæresiarchis*, 1592, in-8°. V. *De astronomicæ artis cum doctrinâ cœlesti et naturali philosophiâ, congruentiâ, libri V*, Francfort, 1586 et 1601, in-8°. VI.

Poëmatum pars epica continens XVI heroïcorum carminum libros, Strasbourg, 1598, in-8°. VII. *Hebreis, continens XII libros, quibus tota regum judaïcorum et israëliticorum historia, carmine virgiliano historico describitur*, ibid., 1599, in-8°. VIII. *Nomenclator trilinguis græco-latino-germanicus*, Francfort, 1600, in-8°. IX. Id., *adjecto idiomate gallicano*, ibid., 1622, in-8°. X. *Operum poëticorum pars elegiaca; item odarum libri tres; anagrammatum unus*, ibid., 1601, in-8°. XI. *Facetiæ selectiores*, ibid., 1603, in-12. Ces facéties ont été réimprimées avec celles de Bebelius et du Pogge, en 1609, en 1615, in-12, et plusieurs fois depuis. XII. *Orationes insigniores aliquot*, ibid., 1605, in-8°.; 3°. édition, 1618, in-8°. George Pflueger, qui en fut l'éditeur, a mis en tête une vie de Frischlin, estimée pour l'exactitude des faits. XIII. *Operum poëticorum paralipomena*, Darmstadt, 1610, in-8°. Frischlin a, en outre, traduit du grec en latin, les hymnes de Callimaque, les comédies d'Aristophane, et le livre de Tryphiodore sur la ruine de Troie. Il avait fait aussi une traduction d'Oppien; mais elle n'a point été publiée. Ses notes sur les Satires de Perse, et sur les Bucoliques et les Géorgiques de Virgile, méritent d'être consultées. C. H. Lange a publié à Brunswick, en 1727, une notice détaillée sur Frischlin, intitulée: *Frischlinus vitâ, famâ, scriptis et vitæ exitu memorabilis*. — Jacques Frischlin, son frère, a publié: *Nicodemus Frischlinus redivivus*, Strasbourg, 1599, in-8°. C'est encore un ouvrage dirigé contre Crusius. W—s.

FRISCHMUTH (Jean), philologue et orientaliste, né en 1619, à Wertheim en Franconie, s'adonna à l'étude de la littérature orientale et de la théologie, dans les universités d'Altorf et de Iéna. Ayant été appelé au gymnase de Hambourg, il refusa de s'y rendre, devint recteur du collége de Iéna, professeur extraordinaire, et enfin, en 1654, professeur ordinaire de langues sacrées. Il mourut le 19 août 1687. On doit à Frischmuth, entre autres ouvrages, soixante dissertations philologico-théologiques, parmi lesquelles on distingue les suivantes: I. *De græcâ 70 interpr. versione*. II. *De pontificum Ebræorum vestitu sacro*. III. *De sacrificiis*. IV. *De decimis*. V. *De meditatione mortis, et memoriâ clarissimorum quorumdam in re sacrâ et litterariâ virorum*. VI. *De pontificatu Mosis, contra Barth. Nihusium*. VII. *Programma quo arabicæ linguæ usum amplissimum commendat, et florentissimam in illustri Salanâ juventutem ad ejusd. studium invitat J. Frischmuth*, Iéna, 1667. L'auteur nous apprend, dans ce programme, qu'il avait étudié l'arabe sous Hackspan. J—n.

FRISI (L'abbé Paul) mathématicien et physicien célèbre d'Italie, mort le 22 novembre 1784, à Milan, y était né le 13 avril 1728, d'une famille plébéienne, originaire de Strasbourg. Entré, à l'âge de quinze ans, dans la congrégation des clercs de St.-Paul, dits Barnabites, il y fut d'abord condamné à étudier la géographie sur de vieilles cartes appliquées aux murs des corridors: le mot *géométrie*, qu'ensuite il entendit prononcer par hasard chez des religieux qui ne faisaient alors aucun cas de la science de ce nom, l'enflamma tout à coup pour elle; il chercha à l'apprendre, et y fit, presque sans autre secours que quelques livres, des progrès rapides

et surprenants. Les Barnabites, qui la regardaient comme inutile, se hâtèrent de l'envoyer à Pavie pour y suivre un cours de théologie. Il s'y distingua sans abandonner les mathématiques, auxquelles il s'appliquait beaucoup en son particulier. On le fit passer à Lodi pour y enseigner la philosophie; et ce fut là qu'à vingt-deux ans, déjà singulièrement familiarisé avec les principes de Newton, il se mit à composer cette lumineuse dissertation *sur la figure de la terre*, qui le fit regarder, bientôt après, comme l'un des plus habiles mathématiciens de son temps. Mais alors il n'avait pas de moyens pour la faire imprimer; et les Barnabites avec lesquels il vivait, n'étaient point disposés à lui rendre un tel service. Le comte Donat Silva, qui en eut connaissance, en fit l'édition à ses frais (*Voy.* D. SILVA). La considération qu'obtint Frisi, imposa tellement à ses supérieurs, qu'ils n'osèrent plus le contrarier dans ses études favorites; et même il en résulta, parmi ses confrères, une telle ambition de la même gloire, que leur maison de Milan devint, dans la suite, une pépinière de mathématiciens. Le roi de Sardaigne le choisit pour la chaire de philosophie de leur collége de Casal. Frisi leur déplut par les liaisons intimes qu'il contracta, dans cette ville, avec le comte Radicati, mathématicien et philosophe, qui lui inspira le goût de la littérature moderne. Pour l'en détourner, ses supérieurs le firent passer à Novare, en lui enjoignant d'y remplir les fonctions de prédicateur. Sur ces entrefaites, l'académie des sciences de Paris, qui avait dû apprécier la dissertation de Frisi, le nomma son associé correspondant (en 1753); d'autres compagnies savantes se disposaient à lui faire le même honneur : les Barnabites de Milan crurent devoir le rappeler, et lui conférer la chaire de philosophie dans leur grand collége de St.-Alexandre. Il vit alors sa dissertation attaquée par l'écrit d'un jésuite, qui la trouvait purement hypothétique, nullement concluante, et reprochait à l'auteur de faire dégénérer l'antique gloire de l'Italie savante par l'adoption des systèmes anglais et français, et d'être possédé de la manie de soutenir les idées anglaises. Frisi répliqua victorieusement, en disant et prouvant que cet adversaire n'était pas assez géomètre pour le comprendre, et moins encore pour le critiquer. Dès-lors éclatèrent cette mauvaise humeur et ce mépris que, dans plusieurs de ses ouvrages, Frisi a manifestés contre les jésuites en général. Il en fit même un exprès pour démontrer la médiocrité de leurs talents dans tous les genres; mais son frère, Antoine-François, le dissuada prudemment de le faire imprimer. Il se trouvait ainsi, naturellement, faire cause commune avec la plupart des savants étrangers, et surtout les encyclopédistes, dont les jésuites censuraient vivement les écrits. Sa dissertation l'avait déjà lié avec d'Alembert; il le fut bientôt avec Condorcet, Bailly, Kéralio, la Condamine, Watelet, Thomas, etc., etc.; et dans sa chaire de St.-Alexandre, il se mit à combattre la foi qu'on avait encore, dans Milan, à la magie et aux sorciers. Il fit même courageusement soutenir, contre cette erreur, des thèses publiques, malgré le danger qu'il pouvait encourir de la part de l'inquisition, dont il heurtait les préjugés, et qui exerçait avec indépendance un pouvoir très redoutable. Elle fut contenue par la célébrité de Frisi, et par la faveur dont il jouissait au-

près des grands, et même du duc qui gouvernait alors. Accueilli par les meilleures sociétés, il les fréquentait avec agrément: ses ennemis en prirent occasion de dire qu'il ne vivait pas en religieux. Craignant les résultats que pouvaient amener ces inculpations, il chercha à se procurer une chaire sous un prince étranger, qui le mît hors de la dépendance immédiate des supérieurs barnabites, et obtint (en 1756) de l'archiduc Léopold, grand-duc de Toscane, la place et le traitement de professeur dans l'université de Pise. Il le fut huit ans, durant lesquels il commença à se faire une petite fortune avec les honoraires de sa place, dont le premier semestre, payé par anticipation, fut le premier argent qu'il eût touché: il y joignit les prix qu'il remporta en diverses académies, savoir, en 1756, à celles de Berlin et de Pétersbourg, et en 1758, à celle de Paris, dont il était correspondant. Il était associé de celle de Pétersbourg et de la société royale de Londres, depuis 1756. Il le devint, en 1758, de l'académie de Berlin. L'institut de Bologne le comptait, depuis quelques années, parmi ses membres: en 1766, il fut agrégé à l'académie de Stokholm, et en 1770, à celles de Copenhague et de Berne. L'archiduc Joseph, depuis empereur, lui avait envoyé, en 1759, un collier avec une médaille en or; le roi de Prusse et celui de Danemark lui firent des présents du même genre. Le pape Clément XIII récompensa généreusement ses conseils et ses travaux dans la commission que, lors de son voyage à Naples et à Rome, en 1760, il lui avait donnée d'examiner, sur les lieux, les sujets d'une vive contestation qui existait entre les Ferrarais et les Bolonais, relativement à des fleuves et des torrents. Le sénat de Venise se montra reconnaissant de la même manière pour les services que Frisi rendit aux commissaires chargés d'obvier aux ravages de la Brenta. L'impératrice Marie-Thérèse finit par lui assigner une pension annuelle de cent sequins (environ 1,200 fr.). Il avait été rappelé dans sa patrie, en 1764, par sa nomination à la chaire de mathématiques, dans les *écoles palatines*, avec l'attribution d'honoraires égaux à ceux dont il jouissait à Pise. Consulté de toutes parts dans les difficultés qui s'élevaient sur les canaux de navigation, sur les moyens de prévenir les ravages causés par les débordements des fleuves, et autres objets relatifs à l'hydraulique, il se porta partout où les cas l'exigeaient, et fit partout admirer son savoir et les ressources de son génie. Cependant il y trouva des contradicteurs, et s'y fit des ennemis parmi ceux dont les intérêts étaient blessés par ses décisions libres et franches, qu'aucun égard politique ne savait tempérer. Elles lui attirèrent des propos durs et insultants de la part de quelques ingénieurs et de quelques patriciens milanais, contre lesquels il soutenait qu'il était ridicule et dangereux d'ériger cette très haute aiguille, alors seulement en projet, que l'on voit aujourd'hui sur le dôme de la cathédrale de Milan. Il y avait deux années qu'il enseignait dans les *écoles palatines*, lorsqu'il partit pour voir la France et l'Angleterre, où les savants l'accueillirent avec la plus grande distinction. Le ministre de Portugal, qui était alors à Paris, fit ce qu'il put pour l'engager à passer à Lisbonne, afin de seconder les vues du marquis de Pombal, qui s'y occupait de la restauration des études: Frisi ne voulait pas renoncer à sa patrie. En 1768, il alla à Vienne, où les gens de la cour, les hommes d'état,

et particulièrement le prince de Kaunitz, le comblèrent de marques d'estime, au point qu'on ne dédaigna pas de le consulter sur les controverses alors existantes entre le pape et l'empereur. Son avis fut conforme aux principes qui dictèrent la loi par laquelle y fut proscrite la bulle *In cœnâ Domini.* Revenu à Milan, il habita encore quelque temps, mais sans être asservi à aucune règle monastique, le collége barnabite de St.-Alexandre : mais étant déterminé, par quelques dispositions de l'administration publique, à se loger ailleurs, il vint demeurer au sein de sa famille; et le pape Pie VI lui permit de prendre l'habit de prêtre séculier, en le mettant tout-à-fait hors de la domination des moines. De même que c'était lui qui avait commencé à délivrer ses compatriotes de la crainte des sorciers, ce fut lui qui, le premier, leur apprit qu'il existait des paratonnerres; il en fit même établir un sur les archives du gouvernement. Les services qu'il rendit à sa patrie, surtout en attirant sur elle les regards de l'Europe savante et littéraire, sont dignes de mémoire. Ardent à faire connaître dans l'étranger ceux de ses amis qui honoraient son pays par leurs lumières, il prenait plaisir à transmettre leurs ouvrages à d'Alembert. Le premier exemplaire du Traité de Beccaria *Sur les délits et les peines*, auquel d'Alembert procura une si grande vogue, lui avait été envoyé par Frisi, qui en agit aussi de même en faveur d'autres membres de la société dite du *Café* (*Voy.* Beccaria), et surtout du comte Pierre Verri, dont les écrits soit historiques, soit économiques, soit de jurisprudence, sont tous marqués au coin de la philosophie moderne. En 1778, Frisi voulut voir la Suisse; et ce fut là qu'il conçut l'idée du Traité *De' fiumi sotteranei*, qu'il composa à son retour, et qu'il publia avec d'autres dissertations, sous le titre d'*Opuscoli filosofici.* Enfin, après avoir vécu jusqu'à quarante-huit ans sans éprouver aucune maladie, il sentit les premières atteintes d'une fistule hémorroïdale, qui, huit ans après, nécessita une cruelle opération : la gangrène survint; et, après avoir demandé et reçu les sacrements de l'Église, il mourut, à l'âge de cinquante-six ans sept mois et quelques jours, au moment où l'académie des sciences de Paris allait le mettre au nombre de ses huit associés étrangers, et où celle de Harlem lui accordait le prix mérité par son Mémoire sur l'inégalité des satellites de Jupiter. Son corps fut inhumé dans l'église de St.-Alexandre; et les Barnabites eux-mêmes honorèrent sa tombe d'une épitaphe latine, surmontée de son portrait en médaillon. Le comte Verri écrivit son éloge sous le titre de *Memorie appartenenti alla vita ed agli studj del signor dom Paolo Frisi*, etc., in-4°., Milan, 1787, et en dédia l'édition au marquis de Condorcet. Les ouvrages de Paul Frisi, qui écrivit quelquefois en français, souvent en latin, et ordinairement en italien, sont : I. *Disquisitio mathematica in caussam physicam figuræ et magnitudinis telluris nostræ*, Milan, 1751 : il y démontre d'une manière nouvelle, plus péremptoire encore que celle de Newton, que la terre est un sphéroïde aplati vers les pôles. II. *Estratto del capo quarto del quinto volume della storia litteraria d'Italia, con varie annotazioni*, etc., Milan, 1753 : c'est une réponse aux objections faites, dans cet ouvrage, contre quelques propositions de la dissertation précédente. III. *Saggio della morale filosofia*, etc., Lu-

gano, 1755. IV. *Nova electricitatis theoria*, etc., Milan, 1755. V. *De motu diurno terræ, dissertatio, quæ à regiâ Berolinensi scientiarum academiâ præmium anno 1755, tum rursùs anno 1756 propositum obtinuit*, Pise, 1758. VI. *Dissertationes selectæ Jo. Alberti Euleri, Pauli Frisii, et Laurentii Resaud, quæ ad imperialem Petropolitanam academiam anno 1755 missæ sunt, cùm electricitatis caussa et theoria præmio proposito quæreretur*, Lucques, 1757. VII. *De atmosphærâ cœlestinm corporum*, dans le tom. I[er]. des *Dissertationes variæ*, Lucques, 1750. VIII. *De inæqualitatibus motûs planetarum omnium*, etc. dans le même recueil, tom. II, ib., 1761. IX. *Piano de' lavori da farsi per liberare e assicurare dalle acque le provincie di Bologna, di Ferrara, di Ravenna, con varie annotazioni, e riflessioni*, etc., ibid., 1761. X. *Del modo di regolare i fiumi e torrenti principalmente del Bolognese, e della Romagna, libri tre*, etc.; quatre éditions, savoir : à Lucques, en 1762 et en 1768; la troisième, avec des additions et le traité des canaux navigables, à Florence, en 1770, d'après laquelle fut faite une traduction française, imprimée à Paris, en 1774; et enfin la quatrième, à Parme, dans la collection des écrivains *delle acque*. XI. *Prælectio habita Mediolani* VIII *idus maji*, 1764. XII. *Saggio sopra l'architettura gotica*, Livourne, 1766. XIII. *Lettre du P. Frisi à M. d'Alembert*, Paris, 1767. XIV. *De gravitate universali libri tres*, Milan, 1768. D'Alembert et Bezout, en rendant compte de cet ouvrage à l'académie des sciences, dirent « qu'il ren» fermait des idées nouvelles, et que » les objets y étaient traités avec un » mode tout nouveau. » L'auteur y parle accidentellement de plusieurs points astronomiques, en relevant même quelques inexactitudes de Newton; ce qui a fait dire par Bernoulli que cet ouvrage était « un des plus » profonds et des plus utiles qu'il y » eût sur la science astronomique » (*Recueil pour les astronomes*, tom. II, pag. 205); et par Bailly, qu'il était « le seul où le système du monde eût » été développé dans toutes ses par» ties » (*Hist. de l'astr. moderne*, tom. III, pag. 208). XV. *Danielis Melandri et Pauli Frisii alterius ad alterum de theoriâ lunæ commentarii*, Parme, 1769. XVI. *Cosmographiæ physicæ et mathematicæ*, etc., Milan, 2 vol. in-4°., 1774 et 1775. Cet ouvrage est regardé comme le chef-d'œuvre de Frisi. XVII. *Elogio del Galileo*, Livourne et Milan, 1775 (*Voyez* FLONCEL). XVIII. *Della maniera di preservare gli edifizj dal fulmine*, Milan, 1768. XIX. *Dell' architettura statica e idraulica*, Milan, 1777. XX. *Elogj di Galileo Galilei, e di Bonaventura Cavalieri*, Milan, 1778. L'Éloge de Cavalieri fut réimprimé à Pise, en 1779. XXI. *Elogio del cavaliere Isacco Newton*, Milan, 1778, in-8°. XXII. *Elogio del conte Donato Silva*, Milan, 1779, sans le nom de l'auteur. XXIII. *Elogio di Tito Pomponio Attico*, Milan, 1780. C'est un éloge allégorique du ministre comte de Firmian. XXIV. *Opuscoli filosofici*, Milan, 1781. Il y est question des influences météorologiques de la lune, des conducteurs électriques, de l'action de l'huile sur l'eau, de la chaleur superficielle et centrale de la terre, des fleuves souterrains. XXV. *Pauli Frisii operum* tom. I, *Algebram et geometriam analyticam continens*, Milan,

1782; et tom. II, *Mechanicam universam et mechanicæ applicationem ad aquarum fluentium theoriam*, ibid., 1785. Le III°. tome, imprimé seulement en partie, à la mort de l'auteur, a été publié par ses deux frères; il traite de la cosmographie. XXVI. *Elogio di Maria Teresa imperatrice*, Pise, 1783, sans le nom de l'auteur. XXVII. *Lettera intorno agli studj del signor Tommaso Perelli*, Pise, 1784. XXVIII. *Lettera di risposta a Daniele Melander sopra il passaggio di venere sotto il sole*, sans indication de lieu ni d'année. XXIX. *L'Eloge de d'Alembert*, écrit en italien, dans les derniers temps de la vie de Frisi, et publié par ses deux frères, depuis sa mort, à Milan, 1788. On trouve, en outre, beaucoup d'opuscules de cet auteur, imprimés dans les actes des académies de Bologne et de Sienne, comme aussi de la société patriotique de Milan. Il a de plus laissé entre les mains de ses frères, dont l'un nous a communiqué des notes qui ont été employées dans cet article, beaucoup d'ouvrages en manuscrit, savoir : 1°. *Della mediocrità de' Gesuiti in fatti di scienze*; 2°. *Elementa algebrae Cartesianae introductionis loco ad analysim clarissimi Bouganvillii conscripta*, gros in-4°., avec figures; 3°. *Instituzioni meccaniche ossia introduzione al primo libro della gravità universale de' corpi*, in-4°., avec figures; 4°. *Della maniera di restituire la navigazione perduta da Milano a Pavia, e di riaprire la communicazione col Pò, e col mare*, in-4°.; 5°. *Institutiones hydrometricæ*, trois cahiers in-4°., avec figures; 6°. *Instituzioni d'Idrodinamica, ossia introduzione al trattato de' fiumi e de' torrenti, e all'opera del Guglielmini sulla natura de' fiumi*, in-4°., avec figures; 7°. *Institutiones hydraulicæ*, avec un petit Traité sur le nivellement, in-4°., avec fig.; 8°. *Mémoires des voyages de l'auteur, en France et en Angleterre*; 9°. Son *Cours d'éthique, de métaphysique, de logique, d'éléments de géométrie matérielle*, pour les leçons de sa chaire de Pise; 10°. Le Cours des leçons *de malis spiritibus eorumque in corpore potestate*, par lesquelles il combattit à Milan la foi qu'on y avait aux sorciers, et la croyance de leur invulnérabilité; 11°. Différentes Dissertations sur divers sujets, comme l'inégalité des satellites de jupiter, la prétendue influence de la lune, la navigation de plusieurs canaux et rivières, les moyens d'obvier aux ravages de quelques fleuves, l'observatoire de Bréra, à Milan, etc., etc.—Paul Frisi eut quatre frères, qui tous ont acquis des droits à l'estime des amis de la science : 1°. Son aîné, Antoine, médecin, botaniste et chimiste distingué, mort à la fleur de l'âge, sans laisser aucun écrit imprimé; 2°. Antoine-François, chanoine et théologal de l'église de St.-Étienne, auteur d'un important ouvrage d'érudition, intitulé, *Delle antichità Monzesi*, 3 vol. in-4°., Milan, 1794; d'une partie du second volume, in-4°., de la *Storia di Milano* de Pierre Verri, de laquelle il est sur le point de publier la continuation jusqu'au règne de Marie-Thérèse (*Voy.* AGNESI); 3°. Louis, chanoine de St.-Ambroise de Milan, très versé dans la science théologique et dans la mécanique; et 4°. Philippe, qui, mort dans sa jeunesse podestat de Ravenne, fut aussi préteur-royal à Milan, et nous a donné un livre savant et profond de droit public, sous le titre de *Dissertatio de imperio et jurisdictione J. C. Don*

Philippi Frisii ex regiis jusdicentibus in dominio Mediolani, in-8°., Milan, 1777. G—N.

FRISIUS (SIMON), dessinateur et graveur, né à Leuwarde en Frise, vers 1580, est un artiste qui a fait faire un pas à la gravure dans le genre de l'eau-forte. Abraham Bosse, dans son traité sur cet art, en fait une mention particulière. Quoique Frisius gravât au vernis mou, ses hachures ont la pureté et la fermeté du burin. Ses estampes sont devenues assez rares : les petites figures qu'il mettait dans ses paysages, sont touchées avec esprit. Ses principaux ouvrages sont, un recueil de 25 vues et paysages, d'après Mathieu Bril, intitulé, *Topographia variarum regionum, æri incisa à Simone Frisio, ab J. Visschero excusa*; une suite de douze têtes de saintes et de sibylles, gravée d'après ses dessins; une autre de douze pièces, contenant des oiseaux et des papillons, d'après Marc Gérard; plusieurs paysages d'après Goltzius, d'autres d'après ses dessins, et une suite de portraits d'après Hondius. — FRISIUS (Jean Eillarts), qu'on croit parent, ou du moins compatriote de Simon, a gravé plusieurs portraits. P—E.

FRISIUS. *Voy.* FRIES, FRIESE, GEMMA.

FRISNER (ANDRÉ), né à Wunsiedel ou Bunsidel, en Bavière, correcteur chez J. Sensenschmidt, premier imprimeur de Nuremberg, imprima en société avec lui de 1474 à 1478. Il avait fait ses études à Leipzig avec Érasme Frisner, dominicain, son parent. Il y obtint en 1479 une chaire de théologie. Il transporta dans cette ville sa presse et ce qui en dépend, et il peut être regardé à son tour comme le premier imprimeur de Leipzig. « De cette ville, dit M. Peignot, » Frisner passa à Rome, et devint, » sous Jules II, *primus ordinarius* » *papæ et sedis apostolicæ*. En 1504 » il fit son testament, par lequel il » fonda un collége à Wunsidel pour » l'éducation et l'entretien de plusieurs » jeunes écoliers de la famille des » Frisner. Il leur laissa aussi son *Historia Lombardiæ*, qu'il avait imprimée à Leipzig. Il légua son imprimerie aux dominicains de cette » ville ; voici les termes de cette disposition du testament : *Item, je* » *donne et lègue mon coffre de fer,* » *mes presses, mes instruments et* » *mes autres ustensiles et meubles* » *d'imprimerie, avec vingt florins* » *pour prier Dieu pour mon ame, et* » *pour procurer aux religieux, le jour* » *qu'ils feront la cérémonie de mes* » *obsèques, un meilleur dîner qu'ils* » *n'ont coutume d'avoir dans le réfectoire du prieur.* » A. B—T.

FRITSCH (AHASVER), l'un des savants les plus laborieux et les plus féconds que l'Allemagne ait produits au 17e. siècle, était né à Micheln, au duché de Magdebourg, le 16 décembre 1629. Il exerçait la profession d'avocat, et devint successivement, conseiller intime, chancelier, et président du consistoire de la petite principauté de Schwarzbourg-Rudolstad. Il s'appliqua particulièrement à l'étude du droit public de l'Empire, et des coutumes qui en régissaient les divers états. Le nombre des ouvrages qu'il a publiés sur cette matière, est si considérable, que la liste en remplirait plusieurs colonnes. Lipenius en a indiqué cinquante dans la *Bibliotheca juridica realis*. Jöcher en donne le catalogue complet, mais sans désigner les dates et lieux d'impression. On y voit, que sans compter neuf ouvrages ou collections dont Fritsch n'a été qu'éditeur (*V.* Ant. FAVRE, XIV,

229, col. 2), il en a composé *deux cents*, dont soixante-quatreconcernent, pour la plupart, la jurisprudence, et sont écrits en latin: les cent-trente-six autres, sont des livres ascétiques ou de morale; cent sont écrits en allemand, et trente-six en latin. Cet infatigable écrivain a fait aussi quelques recherches sur l'histoire et les antiquités de l'Allemagne, surtout dans leur rapport avec le droit public: mais il travaillait trop vite pour épuiser un sujet; et Struvius, en rendant justice à son érudition, ou plutôt à son immense lecture, lui reproche avec raison, d'être trop superficiel. Fritsch mourut à Rudolstad, le 24 août 1701, âgé d'environ soixante-dix ans. Ses ouvrages de jurisprudence étant aujourd'hui sans aucun intérêt, on croit inutile d'en rapporter les titres, que l'on trouvera d'ailleurs dans l'édition de la *Bibliotheca* de Lipenius, augmentée par Aug.-Fréd. Scholts, et dans le *Supplément* de M. Senkenberg. Parmi les autres productions de Fritsch, on se bornera à indiquer celles dont les sujets paraissent le plus piquants, et qui, sous ce rapport, peuvent mériter encore l'attention des curieux. Ce sont: I. *Diatribe de origine, vitâ et moribus Zigenorum*, Iéna, 1660, in-4°. Il croit que ces vagabonds, que nous connaissons sous le nom de bohémiens, sont les anciens habitants de la Circassie. II. *De palatiis et domibus dominicis*, ibid., 1661, in-4°. III. *Dissertatio de abusibus typographiæ tollendis*, Arnstadt, 1663; à la suite de la dissertion *de Zigenis*, Iéna, 1664, in-4°, et dans les *Monumenta typographica* de Wolf, tom. II, pag. 428-55: ouvrage superficiel, mais curieux. Fritsch y exagère les abus de l'imprimerie, dont l'un des principaux, à son avis, est la trop grande multiplicité des livres; il se plaint ensuite de la négligence des imprimeurs, du peu de soin qu'ils apportent à la correction des ouvrages, et surtout du prix excessif auquel ils les vendent: il finit par demander l'établissement de censeurs, chargés d'examiner les manuscrits, et d'en permettre ou d'en défendre l'impression; et enfin la réduction des imprimeries qu'il trouvait déjà trop nombreuses, et qu'il croit ne devoir être tolérées que dans les villes où elles peuvent être assujéties à une surveillance continuelle. IV. *Kalendæ sive de votorum oblatione*, Rudolstadt, 1668, in-4°. V. *Minister peccans sive de peccatis ministrorum*, Iéna, 1675, in-8°. VI. *De peccatis principum, et de peccatis ministrorum principis*, ibid. 1674, in-8°. VII. *De cavendâ in refutandis aliorum scriptis acerbitate*, ibid., 1674, in-4°. VIII. *De typographis, bibliopolis, chartariis et bibliopegis*, ibid., 1675, in-4°. La partie relative aux imprimeurs a été insérée dans les *Monumenta typograph.* de Wolf, tom. II, pag. 503-49. Il annonce d'abord, que son projet n'est pas d'écrire l'histoire de l'imprimerie, ni de faire l'éloge de cet art, dont il reconnaît l'utilité, en ce qu'il facilite l'étude des sciences et la propagation des découvertes. Il passe ensuite aux abus de l'imprimerie, et fait l'énumération du tort qu'elle a causé à la religion et aux gouvernements, en reproduisant sans cesse des ouvrages impies ou séditieux au milieu de peuples déjà corrompus. Ce qu'il dit à cet égard, quoique vrai au fond, est plutôt d'un déclamateur que d'un historien. C'est ainsi, par exemple, qu'à l'article des livres contre la religion, il cite le traité *De tribus impostoribus* qu'il souhaite de voir livrer aux flammes avec son auteur; et l'on sait

que ce traité, attribué à Frédéric II, n'a jamais existé (*Voy.* LAMONNOYE). Il parle ensuite des libelles, des pasquinades; et à l'en croire, de son temps en Allemagne, tous les carrefours étaient couverts par les annonces de productions de ce genre. Enfin, après avoir tracé les devoirs des imprimeurs, il propose de taxer le prix de chaque volume, en donnant pour exemple ce qui s'était pratiqué en Saxe à cet égard en 1625. IX. *De jure boscandi sive lignandi*, Iéna, 1676, in-4°.; curieux et estimé. X. *De vitiis eruditorum*, ibid., 1677, in-4°.; réimprimé avec d'autres ouvrages du même auteur, Nuremberg, 1731, in-fol. Le sujet était piquant; mais il l'a traité avec trop de négligence. XI. *Guntherus schwartzburgicus imperator romanus discursu historico exhibitus*, Leipzig, 1677, in-4°. Gunther de Schwarzbourg, fut élu empereur en 1349 après la mort de Louis IV; mais il n'a jamais occupé le trône, ayant vendu ses droits à Charles IV, son compétiteur, pour une somme d'argent. Gunther mourut à Francfort, trois mois après son élection, de poison, suivant quelques historiens, mais plus vraisemblablement d'apoplexie. XII. *Medicus peccans, sive tractatus de peccatis medicorum*, Nuremberg, 1684, in-12. C'est encore un sujet intéressant et mal rempli. On en peut dire autant de deux autres de ses traités, l'un sur les devoirs de l'avocat, *Advocatus peccans*, Ratisbonne, 1678; et l'autre sur ceux du soldat, *Miles peccans*, Osterode, 1682, in-8°. Fritsch avait donné de cette manière les examens de conscience de presque tous les états, *Aulicus peccans*, 1678; *princeps, nobilis, quæstor, senator*, etc., au nombre de dix-neuf, dont seize avaient déjà paru en allemand, parmi ses ouvrages ascétiques. Fritsch a publié *Corpus juris venatorio-forestalis romano-germanici*, Leipzig, 1702, in-fol. avec une préface de Sam. Stryck; un *Supplément* au traité de Jean Limnæus, *De jure imperii romano-germanici*, et des *Notes* sur les traités de paix de Nimègue et de Ryswick. Il avait donné lui-même une édition d'une partie de ses ouvrages de jurisprudence en 1690, sous le titre d'*Opuscula juris publici et privati*, Nuremberg, in-fol. M. G. Griebner en donna une plus complète sous ce titre: *Opuscula varia ad jus publicum, ecclesiasticum, civile, feudale, necnon historiam, politicam et morum doctrinam spectantia*, Leipzig, 1731-32, 2 vol. in-fol. Fritsch avait fait imprimer le catalogue de ses ouvrages à Ratisbonne, en 1656, in-4°., sous le titre de *Scripta varia tam sacra quàm politica hactenùs edita*, qu'il fit réimprimer ensuite, augmenté de tout ce qu'il avait publié depuis cette époque, sous le titre de *Catalogus scriptorum suorum tam sacrorum quàm profanorum latinorum*, Leipzig, 1692, in-12.—Son fils, Jean-Chrétien FRITSCH, médecin du duc de Saxe-Weimar, a publié sous le titre de *Seltsame doch wahrhaffte... Geschichte*, Leipzig, 1729 et années suivantes, une collection en 6 vol. in-4°., de tous les cas rares ou extraordinaires, qui intéressent la médecine, l'anatomie, la physique, la théologie morale ou la médecine légale, tirée des historiens anciens et modernes, et enrichie de ses observations. Il paraît que cette compilation a eu peu de succès.

W—s.

FRITZ (SAMUEL), jésuite, né en Bohème en 1653, alla, comme missionnaire, au Pérou, en 1685. Les bords du Marañon, ou fleuve des

Amazones, étaient habités, à l'est de la Cordillère des Andes, par des Indiens aussi grossiers que les bêtes. Fritz, dès 1686, commença ses travaux avec tant de succès, qu'en peu de temps il convertit des peuplades entières. Mais les fatigues de son ministère lui causèrent une maladie qui l'obligea de se faire transporter au Para, colonie portugaise à l'embouchure du fleuve, plutôt qu'à Quito, où le voyage eût été plus difficile à cause des montagnes qu'il eût fallu traverser, et eût même été plus long; car les conquêtes spirituelles de Fritz s'etendaient déjà jusqu'au confluent du Rio-Negro et du Marañon, à six cents lieues à l'est de Borja dans le Pérou. Il partit le 31 janvier 1689, et ne put arriver au Para que le 11 septembre suivant. Le gouverneur de cette ville, le prenant pour un espion, le fit emprisonner, et le tint étroitement enfermé jusqu'au mois de juillet 1691. Il le mit enfin en liberté, sur les ordres réitérés de la cour de Lisbonne, qui le blâma de sa conduite, et lui enjoignit de faire reconduire le P. Fritz, avec de grands honneurs, à sa mission de Pevas, au-dessous de l'embouchure du Napo; ce qui fut exécuté. Fritz reparut au moment où l'on ne s'attendait plus à le revoir. Comme l'on n'avait pas eu de ses nouvelles depuis plus de deux ans, car il ne revint qu'au mois d'octobre, on avait cru qu'il avait péri dans les eaux, ou que les barbares l'avaient massacré, et l'on avait ordonné pour lui, dans la compagnie, les prières pour les défunts. Après avoir visité plus de quarante villages, Fritz arriva au bourg de la Laguna, à l'embouchure du Guallaga : il remonta cette rivière, puis le Paranura; traversa les Andes, passa par Moyamamba, Caxmalca et Truxillo, et arriva à Lima, pour communiquer au comte de la Moncloa, vice-roi du Pérou, les observations qu'il avait faites dans son voyage le long du grand fleuve. Ce zélé missionnaire retourna sur le Marañon en 1693, et prit sa route par Jaen de Bracamoros, pour s'instruire du cours des rivières qui viennent du sud. Ses observations le mirent à même de dresser une carte du Marañon. Il fit ensuite, pour les besoins de ses ouailles, divers voyages pénibles à Quito et en d'autres endroits, et devint supérieur général des missions du Marañon. Doué d'une aptitude extrême pour tous les arts, il s'y était rendu habile en peu de temps : il était devenu architecte, charpentier, sculpteur et peintre. Plusieurs églises des missions étaient ornées de tableaux qu'il avait peints. Il passa quarante-deux ans au milieu des peuplades qu'il avait converties à la foi, et mourut le 20 mars 1728, dans la mission des Xeberos, près de la Laguna. Sa grande carte du Marañon fut gravée en petit à Quito, en 1707, et parut pour la première fois en France en 1717, dans le *tome XII des Lettres édifiantes*, première édition (*Voy.* DÉTRÉ). On la trouve dans le tom. VIII de la seconde avec un abrégé de ses Mémoires sur le fleuve dont elle décrit le cours. Ulloa dit qu'elle manque d'exactitude, parce que Fritz n'avait pas eu les instruments nécessaires pour observer les latitudes et les longitudes, ni pour connaître la direction des rivières et déterminer les distances; mais que, comme on n'en avait point encore publié d'autre où l'origine et le cours des eaux qui se jettent dans le Marañon et le cours même de ce fleuve fussent marqués jusqu'à la mer, elle ne laissa pas d'être bien reçue. La Condamine, qui a parcouru la même route que le P.

Fritz, à qui il donne le nom d'*Apôtre* du Marañon, déclare que la carte de ce missionnaire est un morceau précieux et unique, et qu'elle prouve l'habileté de son auteur. Ailleurs il dit : « Le P. Fritz, sans pendule et sans » lunette, n'a pu déterminer aucun » point en longitude. Il n'avait qu'un » petit demi-cercle de bois de trois » pouces de rayon pour les latitudes; » enfin il était malade quand il des» cendit le fleuve jusqu'au Para. Il ne » faut que lire son journal, dont j'ai » une copie, pour voir que plusieurs » obstacles alors, et à son retour à sa » mission, ne lui permirent pas de » faire des observations nécessaires » pour rendre sa carte exacte, sur» tout vers les parties inférieures du » fleuve. Cette carte n'a été accompa» gnée que de quelques notes sur la » même feuille, sans presque aucun dé» tail historique. » La copie du journal du P. Fritz avait été tirée sur l'original déposé dans les archives du college des jésuites de Quito. L'original de la carte où les degrés du grand cercle ont près d'un pouce, était heureusement tombé entre les mains de la Condamine, à la veille d'être consumé par le temps, l'humidité et les insectes qui détruisent tout dans les pays chauds. Ce savant académicien, en publiant sa carte du Marañon, marqua, par des lignes ponctuées, les erreurs qui se trouvaient sur celle du P. Fritz, et rendit par-là un double service à la géographie. Ce missionnaire avait montré que le Napo, qui passait encore pour la vraie source du Marañon, du temps du P. d'Acunha, n'était qu'une rivière subalterne qui grossissait de ses eaux celle des Amazones; mais il plaça la source de celle-ci dans le lac de Lauricocha, près de Guanuco, à trente lieues de Lima, d'où elle sort en portant d'abord le nom de Tungnragua. Les auteurs du *Mercurio Peruano* ont pensé qu'il avait commis une erreur, et que la rivière qui devait porter le nom de Marañon, comme ayant en sa faveur le cours le plus long, le volume d'eau le plus considérable à sa jonction avec l'autre, enfin l'histoire, la tradition et les observations des voyageurs, était l'Ucayal, formé lui-même de deux branches, dont l'Apurimac est la plus forte, et prend sa source dans un chaînon des Andes, à peu de distance au nord d'Arequipa. Le crédit que les jésuites avaient justement acquis parmi les savants, explique pourquoi la nomenclature du P. Fritz avait été généralement et implicitement adoptée.
E—s.

FRITZE (Jean-Théophile), né à Magdebourg le 9 janvier 1740, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais il abandonna bientôt la théologie pour la médecine, qu'il étudia à l'université de Halle. Dans la dissertation qu'il soutint, en 1764, pour obtenir le doctorat, il ébauche l'histoire de la secrétion du lait, et indique les principales maladies auxquelles sont exposées les femmes, lorsque cette fonction importante est altérée ou interrompue. Après avoir fait quelques voyages pour compléter son éducation médicale, Fritze vint exercer sa profession dans sa ville natale. En 1771, il alla s'établir à Halberstadt. En 1776, le roi de Prusse le nomma conseiller aulique; en 1778, médecin de l'état-major de l'armée, et en 1785, inspecteur général des hôpitaux du royaume. Dégagé de ces fonctions honorables, mais pénibles, Fritze se retira, en 1787, avec une pension, à Halberstadt, dont il fut choisi médecin-physicien, professeur d'accouchements, et membre du collége médical. Il mour

11 avril 1793, avec la réputation d'un homme pénétré de la dignité de son art, et plein de zèle pour l'accomplissement de ses devoirs. Il n'a composé qu'un petit nombre d'ouvrages, dans lesquels on chercherait vainement des conceptions vastes, des idées neuves ou brillantes; mais ils se distinguent par un style simple et correct, des observations exactes, des réflexions sages et philantropiques. I. *Annales de médecine*, Leipzig, 1780, in-8°. Au grand regret du public, il n'a paru qu'un seul volume de ces annales, rédigées en allemand avec beaucoup de discernement. On peut toutefois regarder comme supplément, l'opuscule intitulé, *Charlatanisme*, Leipzig, 1782, in-8°. II. *Considérations sur les hôpitaux militaires prussiens*, Leipzig, 1780, in-8°. Le frontispice de ce livre, écrit en allemand, ne porte point le nom de l'auteur, pour des motifs qu'il est aisé de deviner, et difficile de ne pas approuver. L'ex-médecin en chef signale avec énergie, mais sans aigreur, les abus et les vices de l'administration *hospitalière*, et propose des moyens efficaces d'amélioration. Fritze a traduit du français en allemand, et enrichi d'additions intéressantes, le Manuel de la méthode d'inoculation suttonienne, par le docteur Jacques Francois de Villiers. Il a inséré, dans la Gazette économique de Halberstadt, des articles curieux sur les devoirs réciproques du médecin et du malade; sur des catarrhes épidémiques, etc. C.

FRIZON (Pierre), docteur en théologie de Paris, né dans le diocèse de Reims, entra jeune chez les jésuites. Il y enseigna pendant plusieurs années, les humanités et même la rhétorique, et s'y rendit savant dans les lettres grecques et latines. Ne s'étant point lié à cet institut par les derniers vœux, il en sortit avec la permission des supérieurs, et vint à Paris, où après avoir fait dans l'université son cours de théologie, il fut agrégé en 1624 à la maison et société de Navarre. Il y fit son cours de licence, et y prit le bonnet de docteur. Launoy qui a écrit l'histoire de cette maison, nous apprend que Frizon fut pourvu, dans l'église de Reims, du canonicat auquel était attachée la pénitenrerie, et qu'après l'avoir possédé pendant quelque temps, il le permuta pour un autre bénéfice. En 1632, Charles Loppe (*Loppæus*) grand-maître de Navarre, se trouvant hors d'état de remplir les fonctions de cette place, Frizon lui fut donné pour coadjuteur, avec l'assurance de lui succéder. Il ne tarda pas à être grand-maître en titre: Loppe mourut l'année suivante; et Frizon exerca les fonctions de cet emploi depuis 1632 jusqu'en 1635. Il s'en démit alors, pour passer à des occupations plus paisibles, par le conseil ou du moins du consentement du cardinal François de la Rochefoucauld, à qui le roi avait donné l'administration de ce collége, et qui étant grand-aumônier, attacha Frizon à la grande aumônerie, en qualité de vicaire général. Frizon mourut en 1651, avec une sorte de réputation d'inconstance, causée peut-être par tous ses changements d'état. Voici les ouvrages qu'on a de lui: I. *Gallia purpurata*, ou Histoire des cardinaux français, 1629, in-fol. Il y en eut une seconde édition en 1638, considérablement augmentée, et à laquelle l'auteur a ajouté la liste de tous les grands-aumôniers de France. Ce livre, qui eut d'abord beaucoup de succès, est moins estimé, depuis que Baluze, qui n'avait alors que vingt-deux ans, y releva beaucoup de fautes dans son *An-*

ti-Frizon, et plus encore dans son *Histoire des papes d'Avignon*. II. Une *édition de la Bible des docteurs de Louvain*; avec les sommaires des chapitres, tirés de Baronius, et les moyens de discerner les bibles françaises catholiques, des bibles huguenotes, Paris, 1621, in-fol. « On prétend, dit dom Calmet, que cette bible n'est pas encore bien purgée des erreurs du calvinisme, Frizon n'ayant pas eu assez de lumière pour les découvrir ou d'exactitude pour les corriger. » III. *Continuation de la suite des Annales de Baronius, par Henri Sponde*, depuis 1622 jusqu'en 1630, précédée de la vie de Sponde, Paris, 1659. L—Y.

FRIZON (Nicolas), jésuite, né à Reims, quoique quelques biographes le disent Lorrain, peut-être parce que dom Calmet l'a placé dans sa Bibliothèque de Lorraine, ou parce qu'il passa la plus grande partie de sa vie dans cette province, enseigna dans les colléges des jésuites un assez grand nombre d'années. Ses supérieurs lui ayant accordé sa retraite, il employa le loisir qu'elle lui procurait à écrire « pour s'instruire et pour servir à l'édification des personnes de sa robe »; ce sont ses expressions. On ne sait point l'époque de sa mort : il paraît qu'elle eut lieu dans la première moitié du 18e. siècle. Les ouvrages qu'il a donnés, sont: I. La *Vie de Jean Berckmans, jésuite*, Nanci, 1706, in-8°. Il la composa pour l'usage et l'instruction des novices de la société. II. La *Vie du cardinal Bellarmin*. Il eut en vue, dans la publication de ce livre, ceux de ses confrères qui « déjà formés et éprouvés sont jugés dignes d'être employés à d'importants ministères », et il leur offre dans le savant cardinal un modèle. III. Les *Méditations du R. P. Louis Dupont* (abrégées), en français, Châlons, 1712. Par cet ouvrage il voulut, dit-il, satisfaire la dévotion de ceux qui dans son ordre étaient chargés des offices domestiques, et répondre au desir d'un grand nombre de personnes de piété qui le lui avaient demandé. IV. *L'Histoire d'Eléonore d'Autriche, mère du duc Léopold I, et épouse du duc Charles V*, Nanci, 1725, in-8°. V. La *Vie de Sigisbert*, 1725, in-8°. VI. La *Vie de la mère Elisabeth de Ranfaing, institutrice des religieuses du Refuge à Nanci*, Avignon, 1735, in-8°. Collet en a inséré un extrait dans ses *Histoires édifiantes*. (*Voy.* Ducné de Vancy.) VII. Il a revu et publié les *Voyages d'un missionnaire de la compagnie de Jésus* (le P. Jacques Villotte, mort le 14 janvier 1743) *en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie et en Barbarie*, Paris, 1730, in-12 de 647 pag. — Frizon (Léonard), aussi jésuite, et poète latin, né à Périgueux en 1628, entra chez les jésuites à l'âge de seize ans, et y enseigna les humanités pendant quinze années. Il professa ensuite la rhétorique, puis s'étant engagé à la société par les quatre vœux, il fut chargé d'expliquer l'Écriture-Sainte, emploi qu'il exerça pendant trois ans : enfin il fut proposé à la direction du noviciat à Bordeaux. A ces occupations il joignit le culte assidu des Muses latines, et laissa dans ce genre un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le détail dans Moréri. Nous indiquerons seulement : I. *Sylvarum libri IV*, Paris, 1653, in-12. II. *Musæ Parthenicæ libri tres, accessit fidei triumphus*, Paris, 1657, in-12. III. *De nostrorum temporum rebus clarissimis poëmata varia*, Poitiers, 1661, in-12; avec une con-

tinuation, sous le titre de *Corollaria poëtica*, ibid., 1666, in-12. IV. *Poëmatum libri sex*, Lyon, 1666, in-12. V. *Panegyricus in Franciscum Salesium*, prononcé en 1662, et inséré avec les Panégyriques de Ste. Radegonde et du comte Sérin dans le recueil des Panégyriques choisis de la société, Lyon, 1667, in-12. VI. Diverses Poésies de circonstance qui, après avoir paru séparément, ont été réunies en 4 volumes in-8°., sous le titre d'*Opera poëtica*, Paris, 1676. VII. *De poëmate libri tres, ad usum familiarem et christianum accommodati*, Bordeaux, 1682, in-12. L'auteur y donne sur l'art poétique des règles qu'il a voulu mettre à la portée de la jeunesse. Il y exprime le desir que ce soit principalement sur des sujets chrétiens que la poésie s'exerce. Il y fait quelques critiques, mais sans aigreur, et plutôt sous la forme oratoire que sous celle du genre. VIII. *Furstembergiana, libri IV*, Bordeaux, 1684, in-12. Ce sont des pièces relatives au prince Ferdinand de Furstemberg, évêque de Munster. Frizon y a joint une *Dissertation sur les critiques anciens et modernes* : cette Dissertation passe pour un morceau estimable (Voy. *OEuvres diverses de Bayle*, I. 349.) Moréri se trompe en attribuant à Léonard Frizon la Vie de Bellarmin, qui est de Nicolas. Il y a dans les écrits de Léonard de la facilité et de l'élégance, de la douceur dans ses vers, un choix heureux dans les sujets qu'il traite, de la fécondité dans l'invention et de la clarté dans l'expression. Quelques critiques lui ont reproché de n'être pas toujours assez châtié, et d'avoir beaucoup puisé dans Lucain. Il mourut à Bordeaux le 22 février 1700. L—y.

FROBEN (Jean), né à Hermelbourg, en Franconie, dans la dernière moitié du 15e. siècle, y fit ses études, puis passa à l'université de Bâle. Il s'établit imprimeur en cette ville, et y exerça cette profession dès 1491 ; « il est, dit M. Peignot, » un des premiers qui aient fait con- » naître en Allemagne le caractère » romain, et il l'y a perfectionné. » Froben était instruit dans les langues anciennes, et lié avec les savants de son temps. Il était l'ami d'Érasme, qui en fait un grand éloge dans ses lettres, et loue surtout son désintéressement et sa générosité. J. Froben mourut en 1527, après avoir donné les éditions de plusieurs PP. latins; savoir : *S. Jérôme*, 1516, 9 vol. in-fol.; 1520, 9 vol. in-fol.; 1524, 6 vol. in-fol. (mentionnés dans le *Catalogue* de la bibliothèque de Berne, 1764, in 8°.); *S. Cyprien* et *Rufin*, 1520, in-fol.; *Tertullien*, 1521, in-fol., réimprimé en 1525; *S. Hilaire*, évêque de Poitiers, 1523, in-fol., réimprimé en 1526; *S. Ambroise*, 1527, 4 tom. in-fol. Érasme, qui fut éditeur de ces collections, n'a pas craint de dire de la première : *Intra triginta annos nullum opus excussum typis pari fide, pari curâ, pari impendio.* Froben avait projeté des éditions des PP. grecs; et l'année de sa mort, il avait publié le livre de S. Chrysostôme, *de Babilâ martyre*, in-8°. (grec). J. Froben avait imprimé le *Novum Testamentum* d'Érasme, grec et latin, édition donnée par J. OEcolampade et Nicolas Gerbel, 1516, in-folio, qu'il réimprima en 1519; 4e. édition, 1527, in-fol. Jean Froben a mis une préface aux *Concordantiæ majores*, 1523, in-fol. — Jérôme et Jean Froben (1) continuèrent la profession de

(1) Jérôme naquit en 1501; les députés de la

leur père : ils réimprimèrent plusieurs des auteurs latins mentionnés ci-dessus, mirent au jour le *S. Augustin*, 1528-1529, 10 vol. in-fol., dont il est à croire que leur père avait commencé l'impression ; donnèrent leur *S. Chrysostôme*, 1530-1533, 5 vol. in-fol. (édition notée par Fabricius, d'après Gesner) ; *S. Basile*, en 1532, in-fol. (grec). C'est de l'imprimerie de Jérôme Froben que sortirent les Œuvres d'Érasme, 1540, 8 vol. in-fol. L'édition de *S. Jérôme*, 1537, 9 vol. in-fol., porte les noms de Jérôme Froben et de N. Bischop, son beau-frère : ce fut la même association qui donna le *S. Augustin* de 1541, 11 vol. in-fol., et de 1556, 10 vol. in-fol. — Ambroise et Aurèle Froben frères, imprimeurs à Bâle, y réimprimèrent encore ce Père en 1569, 10 vol. in-fol. La marque des Froben est un pigeon perché sur un bâton entortillé de deux basilics.

A. B—t.

FROBEN (George-Louis), libraire à Hambourg, né dans la principauté de Wurtzbourg, en 1566, était de la même famille que les illustres imprimeurs dont on vient de parler. Il avait hérité de leur amour pour les lettres, et il réunissait des connaissances dans plus d'un genre. Il mourut le 31 juillet 1645. On connaît de lui : I. *Epistolæ consolatoriæ regum, principum, comitum, baronum, nobiliumque ad Henr. Ranzovium regis Daniæ producem cimbricum, ac ipsius ad plerosque responsiones*, Francfort, 1593, in-4°. ; 1595, in-8°. Froben a orné ce recueil d'une bonne préface, et a fait précéder les lettres les plus intéressantes d'une analyse des objets qui y sont traités. II. *Penu Tullianum sive indices copiosissimi in Ciceronem*, Hambourg, 1618, in-fol. On réunit ce volume à l'édition des œuvres de Cicéron, publiée dans la même ville par Jean Gruter. III. *Cyclometria verè et absolutè sin ipsâ naturâ circuli cum rectilineo inventa....... cui accessit introductio ad canonem trigonometriæ sub initium et finem quadrantis circuli instaurandum*, ibid., 1627, in-4°. Ce volume est daté, par erreur, de 1527. Froben dit que le manuscrit lui en a été remis par une personne avec laquelle il avait suivi les leçons du célèbre Tycho-Brahé. IV. *Clavis universi trigonometrica cum tabulis sinuum, etc., hisque adjunctorum logarithmorum*, Hambourg, 1634, in-4°. Parmi les ouvrages qu'il a laissés inédits, on peut regretter un manuscrit grec de l'Almageste de Ptolémée, avec une version latine. — George Froben, né à Hirschberg, en Silésie, pasteur à Gronovic près de Lignitz, mort en 1612, a publié, sous le titre d'*Anagrammatopœia*, l'*Art de faire des anagrammes*, futilité dont il paraît qu'on s'occupait beaucoup à cette époque.

W—s.

FROBEN. *Voy.* Forster.

FROBES (Jean-Nicolas), professeur de métaphysique à l'université d'Helmstadt, l'un des savants les plus laborieux que l'Allemagne ait produits au 18e. siècle, naquit à Golsmar le 7 janvier 1701, et mourut le 11 septembre 1756, sans avoir pu réaliser tous ses projets. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous distinguerons les suivants : I. *Delineatio systematis metaphysici Wolfiani*, Helmstadt, 1729, in-4°. La métaphysique de Wolf y est analysée et réduite à un petit nombre de ta-

confédération suisse, qui se trouvaient présents à Bâle pour recevoir le serment de fidélité de cette ville, qui venait d'être agrégée au corps helvétique, le tinrent sur les fonts de baptême, comme le premier enfant né depuis cette agrégation.

bleaux, de manière que l'ensemble de son système peut être saisi avec la plus grande facilité. Le succès de cet ouvrage l'engagea à appliquer cette méthode au cours complet de philosophie du même auteur. II. *Brevis ac dilucida systematis philosophiæ Wolfianæ delineatio*, ibid., 1734, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel le précédent se trouve refondu, fut accueilli très favorablement. Il en détacha la *Logique*, qu'il publia séparément en 1742, précédée d'une *Bibliographia logica singularis ;* catalogue assez complet, mais peu utile, parce qu'il n'y indique pas les livres ni les éditions qui méritent d'être préférés. III. *Nova et antiqua luminis atque auroræ borealis spectacula*, ibid., 1739, in-4°. Il annonce dans la préface un traité complet sur les *aurores boréales*, enrichi d'un grand nombre d'observations nouvelles, et orné de figures en taille-douce; mais cet important ouvrage n'a point paru. IV. *Catalogus bibliothecæ Meibomianæ*, ib., 1742, in-8°.; bon catalogue, précédé d'une savante dissertation, *de rectè ordinandâ bibliothecâ ;* matière sur laquelle il promettait un travail plus étendu. V. *Mathematicorum Helmstadensium memoriæ*, ibid., 1745-1747, 2 parties, in-4°.; essai intéressant d'un ouvrage qui n'a point été terminé. VI. *Bibliographia selenographorum*, *exegetica et critica*, ibid., 1748, 6 parties, in-4°. C'est la liste de tous les auteurs qui ont écrit sur la lune. Frobes, dans sa préface, démontre la nécessité d'une Bibliographie physique et mathématique. VII. *Historica et dogmatica ad mathesin introductio*, *quâ succincta matheseos historia cum cæteris ejus præcognitis continetur*, ibid., 1750, in-4°. de 290 pages : autre essai qui n'a pas eu de suite. VIII. *Recensus heliographorum*, ibid., 1753, in-4°. de 32 pages. C'est un catalogue très étendu des auteurs qui ont traité du soleil et de ses taches. IX. *Encyclopædiæ mathematicæ memorialis*, ibid., 1743-46, 6 parties, in-8°. X. *De Johanne Buridano ejusque asino disquisitio historica et philosophica*, ib., 1748, in-4°. XI. *Rudimenta biographiæ mathematicæ*, ib., 1751, 54, 55, 3 part., in-4°. de 108 p. La première partie traite des mathématiciens qui ont précédé Thalès de Milet; la deuxième, de Thalès et de ses contemporains; la dernière, des mathématiciens de la Grande-Grèce qui ont précédé Euclide. Entre les différents ouvrages qu'annonçait Frobes, on sait qu'il travaillait encore à l'*Histoire de l'université de Helmstadt* (*Academia Julia*); mais on ignore le sort de ses manuscrits. W—s.

FROBISHER (1), ou plus exactement FROBISER (Sir Martin), célèbre navigateur anglais du 16e. siècle, naquit à Doncaster, dans l'Yorkshire. Formé de bonne heure au métier de marin, il ne tarda pas à s'y distinguer, et fut le premier Anglais qui essaya de trouver un passage au nord-ouest, pour aller à la Chine. Une longue expérience lui avait fait penser qu'il devait y avoir, pour arriver par mer à ce pays, une route plus courte que celle du cap de Bonne-Espérance. Il communiqua, en conséquence, à plusieurs de ses amis le dessein qu'il avait de chercher cette route, et leur démontra que les tentatives devaient avoir lieu par le nord-ouest. Quinze ans entiers se passèrent à se procurer les moyens d'effectuer ce dessein. Re-

(1) Le nom de ce marin est écrit de plusieurs manières différentes. L'orthographe que l'on a suivie dans cet article est fondée sur la signature de ses lettres autographes, dont plusieurs existent dans la bibliothèque harléienne.

buté par tous les négociants auxquels il s'adressa, Frobiser trouva un accueil plus favorable auprès de Dudley, comte de Warwick, favori d'Élisabeth. D'autres personnages éminents se joignirent à lui. Frobiser forma une compagnie, recueillit l'argent dont il avait besoin, et acheta deux petits bâtiments de vingt-cinq tonneaux, et une pinasse de dix tonneaux, avec lesquels il partit de Deptford, le 8 juin 1576. Frobiser gouverna au nord, prit son point de départ des îles Shetland, et, ayant fait route au nord-ouest, il vit, le 11 juillet, par le 61ᵉ. degré de latitude boréale, une terre qu'il supposa être le Friesland de Zéno. Les glaces l'empêchèrent d'y aborder : il alla ensuite au sud-ouest, puis vers le nord. Le 28, il crut avoir connaissance de la côte du Labrador : le 31, il aperçut une troisième terre; et le 11 août, il se trouva, entre deux terres, par 62°50'. Il donna son nom à ce détroit, dans lequel il fit cinquante lieues : il eut quelques rapports avec les naturels, qui ressemblaient aux Tartares. Cinq hommes de son équipage qui allèrent à terre, ne reparurent plus : Frobiser se saisit d'un naturel du pays, et l'emmena avec lui. Malgré une tempête affreuse, il arriva à Harwich, le 2 octobre. Il avait donné à un cap le nom de la reine Élisabeth, pris possession du pays, et, en témoignage de cette formalité, il avait ordonné à ses gens d'emporter tout ce qu'ils trouveraient. L'un de ses matelots apporta une pierre noire, brillante, très ressemblante à la houille et très pesante : Frobiser en distribua des morceaux; on les mit à l'essai; on jugea qu'ils contenaient de l'or. Dès ce moment, l'on ne rêva plus que montagnes d'or, et la société se détermina, en 1577, à expédier de nouveau Frobiser : il partit le 26 mai. Depuis le 7 juin qu'il quitta les Orcades, il ne vit aucune terre; mais il rencontra une grande quantité de bois flottants : ses remarques sur les courants qui chariaient ces bois du sud-ouest au nord-est, ont depuis été fréquemment confirmées. Enfin, le 4 juillet, il eut connaissance du Friesland; et, bientôt après, il relâcha dans le détroit qui portait son nom, et où tout était couvert de neiges et de glaces. Il ne pouvait cependant se persuader que le froid fût assez fort pour faire geler l'eau de la mer, parce que la différence entre le flux et le reflux était de dix brasses. La glace qu'il trouva à plus de dix milles de terre, était formée d'eau douce; il en conclut que des torrents rapides d'eau douce, ou du moins une grande inondation, avaient dû détacher ces masses énormes, et les charier à la mer. N'osant, à cause de ces glaces, s'approcher de terre avec son bâtiment, il y alla dans sa chaloupe, reconnut le pays, qui était hérissé de montagnes pelées. Il supposa qu'elles recelaient de grandes richesses, s'empara d'un naturel, et l'emmena à bord : il essaya, en d'autres endroits, de prendre des habitants; mais ils se défendirent avec le plus grand courage. Comme les instructions de Frobiser lui enjoignaient de laisser de côté les découvertes pour ne s'occuper que de la pierre qui contenait de l'or, il en prit un chargement dans une île du détroit, et, le 23 août, fit voile pour l'Angleterre, où il arriva heureusement vers la fin de septembre, après avoir été séparé des autres vaisseaux par une tempête affreuse. La reine Élisabeth, très satisfaite des découvertes de Frobiser, fit examiner son rapport, ainsi que la possibilité du passage au nord-ouest, et les avan-

tages que l'on pourrait retirer de la mine dont il avait apporté des échantillons. Sur le rapport des commissaires, il fut résolu que l'on bâtirait un fort dans le pays nouvellement découvert, et auquel la reine avait donné le nom de *Meta incognita* (borne inconnue); qu'on y laisserait une garnison et des ouvriers, avec des navires pour explorer les parages voisins, et que l'on poursuivrait la découverte du passage à la Chine. Indépendamment des trois bâtiments qui composaient la flotte de Frobiser, il fut suivi de douze autres, qui devaient, à la fin de l'été, revenir avec leur chargement en minerai d'or. Frobiser, qui avait pour lieutenant-général le capitaine Fenton, navigateur renommé (*Voy.* FENTON), appareilla d'Harwich, le 31 mai 1578. Le 20 de juin, il découvrit le Friesland occidental; il lui donna le nom d'Angleterre occidentale, alla à terre, et en prit possession au nom de sa souveraine. Les cabanes des habitants ressemblaient à celles qu'il avait rencontrées sur la côte du *Meta incognita*. Les glaces l'empêchèrent d'entrer dans le détroit qui portait son nom: une violente tempête mit la flotte dans le plus grand danger, et la dispersa; trois bâtiments furent brisés sur la côte, d'autres considérablement endommagés par les glaces. La saison était trop avancée pour que l'on pût songer à laisser personne dans ce pays sauvage: d'ailleurs, une partie du bois de charpente avait été employée à radouber plusieurs navires. Frobiser, pendant que l'on chargeait les bâtiments, remonta le détroit, et reconnut qu'en plusieurs endroits la côte qui le bordait était partagée en un grand nombre d'îles. Les Anglais, avant de partir, bâtirent une maison où ils laissèrent différentes bagatelles pour les naturels du pays; ils mirent à la voile le 31 août, et arrivèrent dans leur patrie vers le commencement d'octobre. Le prétendu minerai d'or, dont on avait chargé cinq cents tonneaux, se trouva n'être qu'une espèce de pierre de nulle valeur. Il paraît que le peu de succès de cette troisième expédition dégoûta le gouvernement anglais d'en entreprendre une autre. Frobiser commanda, en 1585, un vaisseau dans l'expédition de Drake aux Indes-Occidentales; et, en 1588, dans le combat livré à la fameuse *armada*, il montait le *Triomphe*, un des trois plus grands vaisseaux de la flotte anglaise. Le 26 juillet, le grand amiral, pour le récompenser de sa bravoure, l'arma chevalier, à bord de son bâtiment en mer. En 1594, Forbiser fut envoyé, avec dix vaisseaux de guerre, au secours de Henri IV, contre un corps d'Espagnols et de ligueurs qui occupaient une forte position près de Crozon, en Bretagne. Dans un assaut qu'il donna à ce fort, le 7 novembre, il fut blessé d'une balle à la cuisse, et mourut, peu de jours après, à Plymouth, où il avait ramené son escadre. Les documents relatifs aux voyages de Frobiser se trouvent dans le tome III du Recueil de Hackluyt, et dans d'autres collections anglaises; ils consistent en journaux, et en une relation qui comprend ses trois voyages: le journal du premier a été rédigé par Christophe Hall, capitaine du navire qui accompagnait Frobiser; le second, par Denis Settle; le troisième, par Thomas Ellis. La relation a été rédigée par George Best, employé dans les trois voyages. Les meilleurs renseignements se trouvent dans le journal du premier voyage, et dans la relation du second; ce sont les seuls documents où les latitudes soient indiquées.

Tous sont, en général, rédigés avec peu de clarté; et il est nécessaire de les lire avec soin, et de les comparer, pour obtenir un résultat. Plusieurs géographes ont placé dans le Groënland le détroit de Frobiser, faute d'avoir noté que le Friesland de ce navigateur n'est lui-même que le Groënland. Quelques-uns même ont marqué ce détroit comme ayant été depuis obstrué par les glaces. Egède dit avec raison que ce n'est pas sur les côtes du Groënland qu'il se trouve: ailleurs il doute de la vérité de plusieurs points de la relation de Frobiser. Le navigateur Fox a supposé à Frobiser l'intention de s'approprier le pays de la prétendue mine d'or, puisqu'il ne donne pas de latitudes. Ellis croit qu'il faut placer les découvertes de ce navigateur à la côte est du Groënland, et taxe ses latitudes d'irrégularité: il est cependant plus que vraisemblable qu'elles sont très exactes; et il résulte de leur indication que le détroit de Frobiser est un passage existant au milieu du groupe d'îles qui se trouvent à l'entrée du détroit d'Hudson: c'est là qu'il faut placer toutes les terres auxquelles il a donné des noms. Mais il n'est pas aussi facile de décider si ce navigateur a pénétré jusque dans la mer intérieure, appelée improprement Baie d'Hudson. La relation des voyages de Frobiser est traduite en français dans le recueil des Voyages au Nord. E—s.

FROELICH (Guillaume), colonel suisse, naquit à Zurich, en 1492, de parents pauvres, qui lui firent apprendre l'état de charpentier. Il avait près de vingt-huit ans, lorsqu'il entra dans un régiment qu'on levait pour la France; et, dès la première campagne, il se distingua tellement, qu'il obtint le grade de sous-officier. Lorsque la réforme fut introduite dans le canton de Zurich, il renonça à son droit de bourgeoisie, par attachement pour la religion catholique, et vint s'établir à Soleure; circonstance qui a fait penser à quelques biographes qu'il était né dans cette ville. Doué d'un sens très droit, Frœlich était parvenu à suppléer à son défaut total d'éducation, par la lecture de quelques bons livres, et surtout par la fréquentation des personnes instruites: sa propre expérience lui avait fait d'ailleurs acquérir des connaissances précieuses dans l'art de la guerre; ce fut donc autant à son mérite qu'à son courage, qu'il dut le rang de capitaine. Il partagea, en 1544, avec le baron de Hohensax le commandement des Suisses; et il faisait les fonctions de colonel-général à la journée de Cérisoles, où son régiment se couvrit de gloire. En récompense de la conduite qu'il avait tenue, il fut créé chevalier sur le champ de bataille; et François Ier. lui fit expédier des lettres de noblesse, avec le brevet de lieutenant dans la compagnie des cent-suisses de sa garde. Frœlich fit les campagnes du Piémont, sous les ordres du duc de Brissac, et se distingua aux siéges de Verceil et de Casal. Il commandait un corps de troupes en Italie, lorsqu'on apprit la nouvelle de la perte de la bataille de Saint-Quentin; et il reçut l'ordre de repasser en France avec son régiment, pour couvrir la frontière de Picardie. Le désintéressement de Frœlich n'était pas moins remarquable que sa valeur; il savait maintenir la discipline la plus exacte parmi ses soldats, en pourvoyant à tous leurs besoins, à ses frais, quand les magasins étaient trop éloignés. Ce brave capitaine mourut à Paris, le 4 décembre 1562, et fut inhumé dans l'église des Cordeliers, où son neveu lui fit élever un



tombeau. Il laissa deux fils capitaines, qui périrent ensemble à la bataille de Die, en 1575. W—s.

FROELICH (David), mathématicien, né à Kesmark, dans la Haute-Hongrie, fit ses études sous la direction de son père, recteur du collége de Leibitz, et dont il parle avec une profonde vénération. Ses progrès dans les sciences furent très remarquables; et il était encore jeune, lorsque l'empereur lui accorda le titre de son mathématicien en Hongrie. Abdias Trew, professeur d'Altdorf, peint Frœlich comme un homme d'un génie universel; à l'en croire, il possédait toutes les langues, et était également savant en histoire, en théologie, en médecine et en jurisprudence. Il faut savoir apprécier de semblables éloges et les réduire à leur juste valeur. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Medulla geographiæ practicæ*, Barthfeld, 1639, in-8°. II. *Des anciens habitants allemands de la Hongrie, du comté de Zips et de la Transsylvanie*, Leutschau, 1641, in-4°. de 44 pages, en allemand; on l'a traduit en latin, sous le titre de *Prodromus majoris chronici Hungariæ*, 1742, in-fol., dans le grand ouvrage de Belius. III. *Bibliotheca seu Cynosura peregrinantium, h. e. viatorium*, Ulm, 1640-1644, 2 vol. in-12. Le premier volume contient des avis aux voyageurs sur la conduite qu'ils doivent tenir pour profiter de leurs voyages; une double table des distances, l'une géométrique et l'autre vulgaire; l'indication des foires principales, et le rapport des monnaies des différents états. Le deuxième renferme des éléments de géographie et d'histoire, un calendrier perpétuel avec des observations météorologiques et physiognomoniques, et enfin des prières à l'usage des voyageurs. IV. *Hemerologium in computum ecclesiasticum, sive Calendarium perpetuum*, Barthfeld, 1644, in-4°. Froelich annonçait une *Histoire chronologique de la Hongrie*, qu'il se proposait de publier aussitôt qu'il aurait trouvé quelqu'un qui fît les frais de l'impression : mais il paraît que personne ne voulut s'en charger, puisque l'ouvrage n'a point paru. W—s.

FROELICH (Érasme), savant jésuite allemand, et l'un des premiers numismates du siècle dernier, naquit à Gratz, en Styrie, l'an 1700. Après avoir fait ses études à Vienne et à Leoben, il entra dans la compagnie de Jésus, et enseigna ensuite, dans les colléges de son ordre, les mathématiques, les belles-lettres et l'histoire. Le collége Thérésien ayant été fondé à Vienne en 1746, il en fut nommé bibliothécaire, et fut chargé d'y enseigner l'histoire et l'archæologie; fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 7 juillet 1758. Il suffit de parcourir la longue série des ouvrages numismatiques que nous devons à ses veilles, pour reconnaître qu'il fut un des hommes les plus laborieux de son temps; et ses savantes recherches attestent qu'il en fut un des plus érudits. C'est à lui que l'Allemagne doit le commencement de cette illustration que s'y est acquise l'art numismatique. Khell, Eckhel et Neumann ont successivement agrandi et perfectionné cette science, qu'il avait cultivée avec tant de succès. Personne n'a mieux fait voir que Frœlich, de quelle utilité elle peut être pour l'histoire, qui lui doit presque tous ses progrès; aussi son premier ouvrage porte-t-il sur les avantages qu'on peut en tirer. Nous allons donner le titre de chacun de ceux qu'il composa pendant

le cours d'une vie livrée toute entière à l'étude la plus approfondie de son art : I. *Utilitas rei numariæ veteris compendio proposita ; accedit Appendicula ad numos coloniarum per Cl. Vaillantium editos è Cimelio Vindobonensi cujusdam è S. J.* (*Car. Granellii*), Vienne, 1733, in-8°. II. *Appendicula ad numos Augustorum et Cæsarum, ab urbibus græcè loquentibus cusos, quos Cl. Vaillantius collegerat, concinnata è Cimelio Vindobonensi cujusdam S. J.* (*Granellii*), ibid., 1734, in-8°. III. *Dissertatio de numis monetariorum veterum culpâ vitiosis*, ibidem, 1736, in-8°. Ces Dissertations reparurent ensemble sous ce titre : *Quatuor tentamina in re numariâ vetere ; I. Dissertatio compendiaria de utilitate rei numariæ veteris ; II. Appendicula*, etc., ibid., 1737, in-4°.; réimprimée en 1750, in-4°. IV. *Animadversiones in quosdam numos veteres urbium*, ibid., 1738, in-8°.; *idem*, nouvelle édition augmentée, imprimée par les soins de Gori, Florence, 1751, in-8°. V. *Appendiculæ duæ novæ ad numos Coloniarum altera, altera ad numos Augustorum et Cæsarum ab urbibus græcè loquentibus percussos*, Vienne, 1744, in-8°. Deux de ces ouvrages comprennent la description des médailles des villes grecques et des colonies, qui n'avaient point encore été publiées par Vaillant, et servent de supplément à ce qui a été mis au jour par ce célèbre antiquaire, avec des explications et des commentaires sur chacune d'elles. La 3°. Dissertation est écrite avec le savoir ordinaire de l'auteur ; le titre suffit pour en indiquer l'objet. Les n°s. 4 et 5 sont des recueils de médailles inédites tirées de plusieurs cabinets. VI. *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, numis veteribus illustrati, deducti ab obitu Alexandri M. ad Cn. Pompeii in Syriam adventum ; cum amplis prolegomenis*, Vienne, 1744, in-fol., fig.; idem, *editio altera, cui accessere notæ compendiariæ et monogrammata numismatum Græcorum, item mappa geographica*, ibid., 1754, in-fol. : ouvrage précieux dans lequel le P. Frœlich a classé chronologiquement la suite riche et nombreuse des rois de Syrie, depuis Seleucus *Nicator*, jusqu'à Antiochus XIII (*Callinicus*), son dernier roi, avec plus de méthode et de soins qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui. Déjà nous devions à Vaillant une Histoire des rois de Syrie, par les médailles : mais l'ouvrage du P. Frœlich est beaucoup plus important et plus complet ; il se trouve enrichi de plusieurs monuments inconnus à Vaillant, répandus dans les différents cabinets de l'Europe, et des médailles insérées dans le *Trésor britannique* de Haym. Il est précédé de prolégomènes fort étendus sur l'histoire de ces princes, et sur celle des Juifs, à laquelle elle se trouve étroitement liée. Nous devons cependant remarquer que l'érudition du P. Frœlich l'a quelquefois entraîné dans des erreurs qui ont été relevées par les antiquaires qui sont venus après lui (Belley, Pellerin et Eckhel). Nous pensons que son opinion sur l'époque de la mort d'Antiochus VII (*Evergetes*) peut être combattue avec succès. C'est une question qu'il est d'autant plus nécessaire d'examiner, que son sentiment a été suivi par les auteurs qui ont écrit après Frœlich sur ce sujet. VII. *Dubia de Minnisari, aliorumque Armeniæ regum numis, et Arsacidarum epochâ nuper*

vulgatis proposita, ibidem, 1754, in-4°. Frœlich réfute, dans cette dissertation, l'opinion d'Edouard Corsini, rapportée dans un ouvrage imprimé l'an 1754, sous ce titre : *De Minnisari aliorumque Armeniæ regum nummis*, etc. Corsini avait lu sur une médaille le nom d'un roi, Minnisar, et était parti de ce point pour établir une chronologie erronée des Parthes. Frœlich a prouvé qu'il fallait lire ΑΔΙΝΝΙΓΑΟ, et a fait crouler tout le système de Corsini, qui cependant a cru devoir répondre, mais infructueusement, aux solides objections de Frœlich. (*Voy.* Corsini.) VIII. *Numismata Cimelii cæsarei regii Austriaci Vindobonensis quorum rariora iconismis, cœtera catalogis exhibita*, ib., 1755, 2 vol. gr. in-fol. Cet ouvrage, entrepris et achevé avec un grand luxe, fut mis au jour par Frœlich, Valentin Jamerai-Duval et le P. Khell, qui eurent part à ce travail. Le premier tome comprend les médailles indiquées dans le titre; le deuxième contient la gravure des médaillons des empereurs romains, qui provenaient du cabinet des Chartreux, à Rome. IX. *Regum veterum numismata anecdota, aut perrara, notis illustrata, collata operâ et studio F. A. comitis de Kevenhüller*, ibidem, 1752, in-4°. X. *Ad Numismata regum veterum anecdota aut rariora accessio nova*, ibidem, 1755, in-4°. C'est dans le premier de ces deux ouvrages, que le P. Frœlich a fixé, avec certitude, la véritable époque d'où part l'ère des rois du Bosphore : nous avons déjà eu l'occasion de remarquer dans l'article de Cary, qui s'est occupé des mêmes recherches, que l'un et l'autre sont parvenus, sans s'être communiqué leur travail et même sans se connaître, à obtenir le même résultat; chose tentée inutilement par plusieurs antiquaires avant eux, et bien digne de remarque (*V.* Cary). XI. *Notitia elementaris numismatum antiquorum illorum quæ urbium liberarum, regum et principum, ac personarum illustrium appellantur*, ibidem, 1758, in-4°. Cet ouvrage n'est pas moins intéressant que les précédents. L'auteur s'est borné, dans la première partie, à donner la nomenclature des villes autonomes ou libres dont nous avons des médailles : mais la seconde contient la description de plusieurs médailles de rois qu'il a divisées par classes, afin de pouvoir donner, d'une manière plus précise et plus claire, des notices exactes sur l'époque et la durée de leur règne, et sur les monuments numismatiques qu'on leur attribue. Enfin, après la mort du P. Frœlich, le P. Khell fit paraître un ouvrage posthume de ce savant, sous ce titre : XII. *De familiâ Vaballathi numis illustratâ*, Vienne, 1762, in-4°. Le P. Frœlich donne, dans cet opuscule, l'histoire des princes de Palmyre, et la description de leurs médailles. Ses recherches, quoique précieuses, et celles de plusieurs numismates qui ont traité le même sujet, ne satisfont pas pleinement les antiquaires : il reste sur ce point quelque incertitude et quelque obscurité, que le temps et de nouveaux monuments peuvent seuls éclaircir et faire disparaître. A la tête de cette édition se trouve un Éloge de Frœlich, par Khell, que l'on peut consulter. C'est par cet ouvrage que le P. Frœlich a clos sa carrière numismatique : mais il ne s'est pas borné à l'étude de cette science; et les ouvrages suivants sont encore dus à ses travaux. XIII. *De fontibus historiæ Syriæ in libris Maccabeorum prolusio Lipsiæ*

edita, in examen vocata, Viennæ, in-4°. (*V.* WERNSDORF.) XIV. *Tentamen genealogico-chronologicum promovendæ seriei comitum Goritiæ, conscriptum à Rudolpho S. R. I. Comite Coronini de Quisca, L. B. à Cronberg Goritiensi*, ibid., 1752, in-4°.; *idem*, corrigé et augmenté, ibid., 1759, in-fol. XV. *De figurâ telluris Dialogus*, Vienne, 1743, in-8°.; *idem*, Passau, 1757, in-4°. XVI. *Diplomataria sacra ducatûs Styriæ, olim collegit Sigism. Pusch, è soc. Jes.; edidit, auxitque E. Frœlich*, etc., Vienne, 1757, 2 vol. in-4°. XVII. *Specimen archontologiæ Carinthiæ*, ibidem, in-4°.; et plusieurs autres dissertations et opuscules moins importants, dont on trouve la liste dans les bibliographes allemands. T—N.

FROES (LOUIS), jésuite et missionnaire portugais, naquit dans la ville de Beja, en 1528. Il suivit le P. Bargeo dans son voyage aux Indes en 1548. Arrivé à Goa, il y continua ses études au collége de la Société; mais il fut obligé de les interrompre pour aller à Malaca, où il demeura une année, occupé aux travaux de la mission. Il revint ensuite à Goa, et ayant été ordonné prêtre, il partit, accompagné d'un seul de ses confrères, et, après une navigation aussi longue que périlleuse, aborda au Japon en 1563. Il se tint d'abord quelque temps dans un petit village, pour s'instruire des coutumes et apprendre la langue du pays. Le changement d'air et la mauvaise nourriture le rendirent malade; et il n'était pas encore guéri, lorsqu'après avoir catéchisé et baptisé quelques infidèles à Omura, il se mit en route pour Méaco, ville capitale du Japon. Dans la crainte d'être reconnu, il suivait le jour des chemins écartés, et passait la nuit dans des grottes. Dès qu'il fut arrivé à Méaco, il s'occupa de l'objet de sa mission, et chercha, par tous les moyens qui étaient en lui, à répandre les lumières de la foi. Mais les *Bonzes*, envieux de la faveur dont il jouissait près du monarque, lui suscitèrent toutes sortes de traverses, et le firent envoyer dans la ville de Sacay, où il convertit un grand nombre d'idolâtres. Ayant obtenu, en 1569, la permission de retourner à Méaco, il y fut reçu favorablement par l'empereur *Nabunanga*, maître de dix-huit couronnes, qu'il devait à sa valeur et à ses talents militaires. Il disputa, en présence du monarque, contre le bonze *Nequijo Xaniva* (appelé, par les fidèles, *l'antechrist du Japon*), et confondit sa vaine éloquence. Les intrigues du bonze, qui jouissait d'une certaine réputation parmi le peuple, ne purent parvenir à faire chasser le P. Froes de la capitale; et il ne s'en éloigna, pour lors, que par ordre de ses supérieurs, qui l'envoyèrent dans le royaume de *Bungo*. Il y fit beaucoup de conversions; et de retour à Méaco, en 1581, l'empereur l'accueillit avec une bonté toute spéciale, lui permit de bâtir une église, et de faire ses missions publiquement. Froes se flattait, non sans fondement, de convertir à la foi ce grand monarque; et son exemple n'aurait pas manqué de produire un favorable effet sur les autres infidèles: mais Nabunanga ayant été assassiné, son successeur *Taycosama*, se déclara contre les chrétiens, qui, jusqu'à l'an 1597, eurent à souffrir la plus cruelle des persécutions; et plusieurs reçurent la couronne du martyre. Froes n'y échappa que par une maladie dangereuse, dont il mourut à Nangazaqui, le 8 juillet de la même année. On a de lui: I. Un grand nombre de *Lettres* écrites à ses supérieurs et à

ses confrères d'Europe, traduites en latin et en italien, et imprimées successivement (depuis 1555, jusqu'en 1595) à Evora, Rome et Venise, et qu'on trouve dans le livre intitulé : *Cartas do Japon e China* (1). II. *Relaçaon da embaxada do rei da China*, Relation de l'ambassade du roi de Chine à *Taycosama*, empereur du Japon, dans l'année 1596, et des grands événements qui eurent lieu avant cette ambassade; traduite en italien par le P. Mercati, Rome, 1599, in-8°. III. *Historica relatio de gloriosâ morte XXVI crucifixorum pro Christo in Japoniâ die V februarii anni* 1597 *sub Taicosamâ rege*, Maïence, 1599, in-8°.; traduite en italien par le P. *Spitilli*, Rome, 1599; et en français, par le P. Bordes, Paris, 1604, in-4°. IV. *Historia do Japon*, en trois parties. Dans la première, il est parlé du climat et de la latitude; des mœurs, qualités, etc., et de l'origine du Japon; dans la deuxième partie, l'auteur rend compte de ses missions; et la troisième traite de la conversion du roi de Bungo, et de la vie de ce monarque. Ce livre, qui coûta à Froes six ans d'un travail assidu et dans lequel il écrivait souvent dix heures par jour, est aussi recommandable par le style que par les notices curieuses et exactes qu'il contient. Il paraît que ce grand ouvrage est demeuré manuscrit : Alegambe et Sotwel n'en parlent que vaguement, et semblent croire que ce n'est autre chose que la collection des Lettres, au nombre de plus de 50, indiquées au N°. I. B—s. et W—s.

(1) C'est par ces lettres que l'Europe a eu les premières notions de la terre du Iéço et de ses habitants. Dans celle de 15 février 1565, il parle d'un grand pays situé au nord du Japon, et habité par des sauvages fort velus, qui viennent trafiquer avec les Japonais. « Les Iézi, nation tar- » tare, ajoute-t-il dans une lettre de l'an 1596, » viennent du continent pour commercer avec les » Japonais à Matsumai. Ces Iézi sont très bar- » bares, de couleur brune et très velus. »

FROGER (François), ingénieur français, n'était âgé que de dix-neuf ans, lorsqu'en 1695 il s'embarqua sur l'escadre de M. de Gennes, qui allait faire une expédition dans le grand Océan. Cette escadre, composée de six vaisseaux, partit de la Rochelle le 3 juin, s'empara, sur les Anglais, du fort James dans la Gambie, se ravitailla à Rio-de-Janeiro, et, le 11 février 1696, entra dans le détroit de Magellan. Des coups de vent d'une violence extrême forcèrent les Français de renoncer à leur entreprise : ils n'allèrent que jusqu'au port Gallant, un peu au-delà du cap Froward; et se trouvant déjà à court de vivres, ils rentrèrent, le 11 avril, dans l'océan Atlantique. Après avoir abordé à San-Salvador au Bresil, à Caïenne, à la Martinique, et croisé dans les parages des petites Antilles, ils mouillèrent devant la Rochelle, le 21 avril 1697. Froger, voyant que tous ceux qui avaient accompagné M. de Gennes dans cette expédition gardaient le silence, résolut de publier la relation qu'il avait composée, dit-il, pour son instruction particulière. Elle parut sous ce titre : *Relation d'un Voyage fait en* 1695, 1696 *et* 1697, *aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et îles Antilles, par une escadre des vaisseaux du roi, commandée par M. de Gennes*, Paris, 1698, in-12, avec des cartes et des figures; ibid., 1700; Amsterdam, 1699, 1702, 1715. Froger, que la lecture des voyages avait familiarisé avec l'histoire du monde, était parti dans le dessein d'observer tout ce qui mérite l'attention du voyageur : il s'appliqua surtout à faire des cartes particulières des ports et des rivières. On fait cas de ses descriptions et de ses plans : il a retranché de sa rela-

tion tous les détails inutiles; elle est exacte, et se lit encore avec intérêt, tant parce qu'elle est écrite avec facilité, que parce qu'elle est la première qui donne les détails d'un voyage au détroit de Magellan, entrepris par des Français. Le plus grand des Patagons que vit Froger ne lui parut pas avoir six pieds de haut : une baie du détroit de Magellan a conservé le nom de baie *Française*, qui lui fut imposé par de Gennes; et la rivière qui s'y jette, a été nommée d'après ce navigateur. E—s.

FROIDMOND ou FROMONT, *Fromundus* (LIBERT), docteur en théologie de l'université de Louvain, né, en 1587, à Hackoër sur Meuse, entre Liége et Maëstricht, avait étudié avec soin les langues savantes, surtout l'hébreu et le grec, et connaissait très bien les saintes Ecritures. Ces études n'avaient point empêché qu'il ne se livrât aux sciences physiques, et qu'il n'y obtînt des succès. Il avait fait, dans les mathématiques, des progrès assez considérables pour y paraître habile à Descartes lui-même, qui n'estimait pas moins le savoir de Froidmond que sa personne. Froidmond n'était pas non plus étranger aux belles-lettres : son style prouve, non seulement qu'il les aimait, mais encore qu'il les avait cultivées avec fruit. Il avait commencé par professer la philosophie au collége de Faucon, dans l'université de Louvain. Jansénius, docteur comme lui de cette université, y était dans le même temps professeur-interprète de l'Ecriture-Sainte : les mêmes études, la conformité de profession et de sentiments, établirent, entre les deux personnages, un commerce d'amitié étroite. Lorsque Jansénius fut promu à l'évêché d'Ypres, Froidmond lui succéda dans sa chaire. Il avait été nommé, en 1633, c'est-à-dire environ deux ans auparavant, au doyenné de St.-Pierre de Louvain, bénéfice qu'il conserva jusqu'à sa mort. Jansénius ayant été chargé, par le nonce de Bruxelles, de répondre au défi de quatre ministres protestants, envoyés par leur gouvernement à Bois-le-Duc pour y prêcher la religion réformée, et quelques raisons ne lui permettant pas d'accepter cette commission, Froidmond le suppléa, à la satisfaction des catholiques. La confiance qui régnait entre le docteur Froidmond et l'évêque d'Ypres, porta celui-ci, après avoir légué son trop fameux ouvrage (l'*Augustinus*) à Reginaldus Lamæus, son chapelain, à mettre dans son testament la condition qu'il confèrerait avec Libert Froidmond et Henri Calenus, archidiacre de Malines, et depuis évêque de Ruremonde, afin d'en faire une édition exacte; ajoutant que, « si le Saint-Siége exigeait qu'on y » fît quelque changement, il était et » mourrait fils de l'Église. » Calenus et Froidmond firent imprimer l'ouvrage à Louvain, chez Zegers. Que de maux ils auraient épargné à la religion, que de disputes funestes n'auraient pas eu lieu, s'ils avaient été fidèles aux intentions de l'auteur, annoncées d'une manière si solennelle à son lit de mort! Froidmond termina sa carrière à Louvain, en 1653, à l'âge de soixante-six ans, regretté pour ses vertus et son savoir, qui faisaient de lui un des principaux ornements de la célèbre université dont il était membre. Un vers chronogrammatique, tiré d'un éloge de Froidmond, mis à la tête de son Commentaire sur les Actes des apôtres, fixe l'époque de sa mort; le voici :

ViL aCaDeMIæ obIIt.

Il fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre, siége de son chapitre, avec

une épitaphe honorable. Les ouvrages sortis de sa plume sont : I. *Saturnalia.* II. *Dissertatio de cometâ anni* 1618. III. *Meteorologicorum libri VI.* IV. *Brevis anatomia hominis*, Louvain, 1641, in-4°. V. *Querimonia Jacobi regis.* VI. *In Actus apostolorum Commentarii*, Paris, 1670, avec d'autres Commentaires du même auteur. Dom Calmet fait du Commentaire sur les *Actes* un bel éloge. Les autres Commentaires de Froidmond sont : *Sur le cantique des cantiques*, imprimé à Louvain en 1657; *Sur les épîtres de St.-Paul*, ibid., 1663, in-fol. Ce livre est un excellent abrégé des Commentaires d'Estius sur les mêmes épîtres, et passe pour un des meilleurs ouvrages de Froidmond. VII. *Chrysippus sive de libero arbitrio*, 1644. VIII. *Novus Prosper contra novum collatorem*; contre l'écrit intitulé: *Collatio Antverpiensis.* IX. *Vincentii Lenis Theriaca adversus Petavium et Ricardum*, Paris, 1648, contre le P. Petau et le P. De Champs, qui avaient publié, en 1646, le dernier, sous le nom de *Richard*, un ouvrage sur le libre arbitre. Les mêmes jésuites, en 1648, firent une réponse, en latin, à l'ouvrage intitulé, *Theriaca*; Froidmond y répliqua sous ce titre : *Vincentii Lenis epistola prodroma gemella ad Petavium et Ricardum.* X. *Homologia Augustini hipponensis et Augustini yprensis.* XI. D'autres écrits sous des titres bizarres, tels que : *Lucerna Augustiniana*, *emunctorium Lucernæ* (Lampe de Saint-Augustin, et mouchettes de cette lampe). Tous ces ouvrages polémiques ont perdu l'intérêt que leur donnaient les circonstances. XII. *Quelques écrits de controverse contre Voëte*, Louvain, 1665, in-4°. — Froidmond a eu, de son nom, un neveu et un petit-neveu, dont quelques biographes font mention. L—Y.

FROILA Ier. de ce nom, roi d'Espagne, fils d'Alphonse Ier., commença à régner en 757. Il possédait l'Oviédo, les Asturies et Léon, tandis que les Maures occupaient tout le reste de la péninsule. Dans ces siècles d'ignorance, ce prince ne manquait cependant pas de talent, et il se distingua surtout par sa bravoure. Il fit de très sages ordonnances pour corriger les mœurs, et établir une exacte police dans son royaume; et il battit plusieurs fois les Maures, qui tentèrent en vain de pénétrer dans ses états. En 760, il remporta une victoire signalée sur Omar, prince sarrasin, en Galice; et avec une petite armée, il tua près de cinquante mille infidèles. Froila était sobre, juste, laborieux, vaillant, et rendit ses sujets heureux; mais il ternit ces belles qualités par le meurtre de son frère Wimazan, dont la popularité et la valeur lui donnaient de l'ombrage. Sa cruauté ne resta pas impunie; et son autre frère, Aurèle, le priva du trône et de la vie, l'an 768. — FROILA II (ou FRUELA), fils du roi Veremond, naquit vers l'an 845. Il était comte de Galice. Né avec une ambition démesurée, il usurpa la couronne de Léon sur son neveu Alphonse III, qui avait succédé à Ordoño Ier., et qui régnait avec gloire. Alphonse n'ayant pu se mettre en garde contre l'attentat de son parent, qui le surprit à Oviédo avec une assez forte armée, fut obligé de descendre du trône; mais il y remonta en 875, après avoir trouvé le moyen de faire poignarder l'usurpateur. — FROILA III, roi de Léon, succéda à son frere Ordoño en 923, les enfants de ce dernier n'étant pas en âge de régner. Il avait tous les vices de son prédécesseur, sans posséder

aucune de ses bonnes qualités : injuste et cruel comme lui, Froila était plutôt l'ennemi que le roi de ses peuples, qui le détestaient. A l'exemple d'Ordoño, il fit mourir, sur de vagues soupçons, les enfants d'un grand seigneur, nommé don Osmond, très estimé de ses compatriotes et par sa valeur et par sa vertu. Ce meurtre acheva d'irriter les Espagnols, qui, ne gardant plus de ménagements, chassèrent Froila du trône, érigèrent ses états en république, et élurent pour les gouverner, deux magistrats qu'ils appelèrent *jueces* (juges). Froila mourut de la lèpre en 924, ayant régné à peine un an. B—s.

FROISSART (Jean), historien et poète français, naquit à Valenciennes vers l'an 1333. Une des nombreuses copies manuscrites de sa chronique lui donne le titre de chevalier; mais comme lui-même ne dit rien de son origine, et semble indiquer que son père était peintre d'armoiries, on peut croire que c'est le copiste qui, de son autorité, a donné cette marque d'admiration et de respect à l'historien dont il transcrivait les récits. Froissart fut, dès l'enfance, destiné à l'église, et reçut l'éducation lettrée qu'on donnait alors aux clercs. Ses premiers penchants, qui furent ceux de toute sa vie, étaient peu conformes à un état austère et réglé. Il n'avait pas douze ans, que tous ses goûts étaient pour les danses, les ménestrels, les joyeux déduits; quand on le mit à l'école, il lui semblait déjà qu'il n'y avait pas plus grand'prouesse, que de servir et obliger les jeunes pucellettes et acquérir leur grâce :

> Et lors devisoit à part lui,
> Quand adviendroit le temps pour lui,
> Que d'amour il pourroit aimer.

Dans ce bon temps de nature et de naïveté, on pouvait fort bien devenir prêtre, et garder néanmoins, presque sans les combattre et se les reprocher, ces dispositions douces et faciles d'une ame indulgente à elle-même plutôt que corrompue, et qui se laisse aller à goûter les plaisirs de la vie, comme par une sorte d'insouciance enfantine. Tel fut Froissart. Tout en lui est un miroir naïf et fidèle de son temps; ses aventures, ses amours, ses poésies, ses récits, offrent, sous des formes diverses, l'expression d'un homme qui porte le caractère de nos anciennes mœurs, de notre littérature originale, du tour d'esprit de nos Français avant leur nouvelle civilisation, d'un confrère de Marot, de Rabelais et de La Fontaine. Sa passion de savoir et de faire des récits, passion qui est aussi française, fut en lui aussi précoce et aussi naturelle, que l'amour des dames, des vers, des fêtes et des plaisirs. Il sortait à peine de l'école (il avait vingt ans), qu'à la prière de son cher maître et seigneur, messire Robert de Namur, il commença d'écrire l'histoire des guerres de son temps. Cette occupation, les voyages qu'il faisait pour aller visiter le théâtre des exploits qu'il racontait, pour interroger les témoins oculaires, servaient à le distraire du violent amour dont il était épris. Un jour, une demoiselle, qui probablement était d'un rang très illustre, puisqu'elle faisait ses plaisirs de la lecture, lui avait fait lire avec elle, le roman de Cleomades : à ce roman en avaient succédé d'autres; ici l'on se souvient du Dante et de Françoise de Rimini, et l'on se trouve reporté aux effets enivrants et sympathiques que durent produire ces premiers essais dans l'art de peindre les passions, ces récits qui révélaient au cœur ce qu'il éprouvait, et ce que dans sa simplicité, il ne savait encore, ni

s'avouer à lui-même, ni exprimer : tels furent les succès et les récompenses des premiers troubadours. Il semble que la dame de Froissart ne fut pas entraînée aussi loin que la tendre Françoise : comme Pétrarque, il a chanté dans ses vers un amour constant et pur, qui a fait le sort de sa vie, qui long-temps encore après se rallumait « sous ses cheveux blanchis et sa tête chenue », et qui, semblable aussi à l'amour de Pétrarque, a pu quelquefois concilier d'autres séductions passagères, et des jouissances sensuelles, avec un sentiment plus vrai, plus profond et plus idéal ; car alors on ne se piquait pas beaucoup de résister aux contradictions de la nature humaine ; l'on n'était pas rude à soi-même, et l'on n'ajoutait guère les combats intérieurs de l'ame aux rigueurs du sort : le pauvre Froissart, quand sa maîtresse se maria, tomba dans un tel chagrin, qu'il devint malade et ne pouvait tenir en France ; il s'en alla, toujours faisant des vers d'amour, et écrivant des histoires, à la cour d'Angleterre, où les chevaliers, les dames, les demoiselles le comblèrent de caresses et d'amitié. La bonne reine madame Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III, se fit surtout sa protectrice, le prit pour son écrivain, se plut à lui faire composer des poésies d'amour ; mais voyant, par ses chants mêmes, combien il était triste et inconsolable, elle y compatit, lui ordonna de retourner auprès de la dame de ses pensées, et lui donna des chevaux et de l'argent pour faire sa route. Il jouit pendant quelque temps du bonheur de voir celle qu'il aimait, sans pouvoir vaincre ses rigueurs. Alors il revint auprès de la reine Philippe, et passa cinq années de suite en Angleterre, toujours poëte et toujours historien. Lui-même rapporte comment se passait sa vie, et se composaient ses ouvrages : « Et considérez entre vous autres qui me lisez, » avez lu ou m'ouïrez lire, comment » je puis avoir su et rassemblé tant » de faits pour vous informer de la » vérité. J'ai commencé jeune de l'âge » de vingt ans, et suis venu au monde, » en même temps que les faits et » aventures, et si y ai toujours pris » grand'plaisance plus qu'à autre » chose ; et si Dieu m'a donné la grâce » que j'ai été bien de toutes parties, » et des hôtels des rois, et par espécial du roi Édouard, et de la noble » reine, sa femme, madame Philippe de Hainaut, à laquelle en ma » jeunesse je fus clerc ; et la desservais de beaux dits et traités amoureux ; pour l'amour du service de la » noble dame à qui j'étais, tous autres grands seigneurs, ducs, comtes, » barons et chevaliers, de quelque » nation qu'ils fussent, m'aimaient et » me voyaient volontiers. Ainsi au » titre de la bonne dame et à ses côtés, et aux côtés des hauts seigneurs, » en mon temps, j'ai recherché la » plus grande partie de la chrétienté. » Partout où je venais, je faisais » enquête aux anciens chevaliers et » écuyers qui avaient été dans les faits » d'armes et qui proprement en savaient parler ; et aussi aux anciens » hérauts d'armes pour vérifier et » justifier les matières. Ainsi ai-je rassemblé la noble et haute histoire, » et tant que je vivrai par la grâce de » Dieu, je la continuerai ; car plus j'y » suis et plus y labeure, plus me plaît. » Car ainsi comme le gentil chevalier » ou écuyer qui aime les armes, en » persévérant et continuant, se nourrit et perfectionne ; ainsi en labourant et ouvrant, je m'habilite et me » délecte. » Possédé de cette passion de voir et d'apprendre les aventures,



Froissart était aussi errant que les chevaliers d'alors, qui parcouraient l'Europe, et cherchaient partout à guerroyer, s'illustrer et s'avancer. Il visita la sauvage Écosse; il suivit en Aquitaine et à Bordeaux le prince Noir, voulut aller avec lui à l'expédition d'Espagne contre Henri de Transtamare, retourna en Angleterre, passa en Italie avec le duc de Clarence, lorsqu'il alla épouser la fille de Galeaz Visconti, vit et dirigea même les fêtes qu'Amé VI, de Savoye, connu sous le nom du comte Vert, donna au duc de Clarence. Ayant perdu sa bonne reine Philippe, Froissart quitta ses relations avec l'Angleterre, et fut pourvu dans son pays de la cure de Lestines; mais le repos, les devoirs et la vie réglée allaient assez mal à Froissart. Au bout de peu de temps, les taverniers de Lestines eurent 500 francs de son argent. A une autre époque de sa carrière, qu'on ne saurait assigner précisément, il essaya aussi de quitter sa vie légère et facile de troubadour, pour entrer *en la marchandise*, où je suis, dit-il, « aussi bien de taille, que » d'entrer en une bataille. » Soit que marchandise veuille ici dire *commerce*, ou que plutôt par une acception naïve de ce temps-là, il soit question de négociations diplomatiques, Froissart revint bientôt à ses naturelles occupations et à son caractère. On voit aussi dans ce passage, que cet Horace des temps gothiques ne savait pas non plus porter le bouclier. Il est vrai qu'il fallait alors qu'une forte éducation physique eût préparé les hommes au dur métier des armes. Froissart devint clerc de Venceslas, duc de Brabant, qui était lui-même poète; il fit faire un recueil de ses chansons par Froissart, qui mêlant ses poésies à celles du prince, en forma une sorte de roman, sous le titre de *Meliador*. Mais Venceslas mourut avant la fin de l'ouvrage. Froissart passa alors chez Gui, comte de Blois, et charma cette cour par ses vers. Le comte l'ayant engagé à continuer ses histoires, il voulut aller chez Gaston Phébus, comte de Foix, pour se faire conter, par tous les chevaliers béarnais et gascons, le détail de leurs aventures. Il partit à cheval, menant quatre levriers, de la part du comte de Blois, au comte de Foix, s'arrêtant dans les châteaux, dans les abbayes, trouvant sur sa route quelques amours passagères: vers la fin de son voyage, il rencontra un bon chevalier, messire Espaing du Lion, qui avait fait toutes les guerres du temps, et traité les grandes affaires des princes. Ils se mirent à voyager de concert, et à se faire mutuellement des récits. Froissart lui demandait l'histoire de chaque château, de chaque ville de la route; et le bon chevalier racontait ce qu'il en savait. C'est sous cette forme pleine de grâce et de naturel, que sont écrits plusieurs chapitres de Froissart: en les lisant, on se croit transporté à ce bon vieux temps; on le comprend mieux, on entre mieux dans son esprit que par de laborieuses recherches. L'accueil que Froissart reçut du comte de Foix, la peinture de cette cour, les lectures qu'il faisait de son *Meliador* et de ses histoires, les récits qu'il obtenait du prince et des vieux chevaliers, sont une des parties les plus vivantes des chroniques de Froissart. Enrichi par les dons de Gaston, il partit à la suite de la comtesse de Boulogne, sa nièce, qui allait épouser en Auvergne le duc de Berri. A Avignon, il se laissa voler; et, comme Marot, il peignit en vers, un malheur qui lui faisait à peu près les mêmes impressions. La vie de Froissart continue à être toujours errante et variée. Son active curiosité

le fait sans cesse chercher les divers princes du temps, leurs cours, leurs fêtes, leurs tournois. Tantôt il veut voir les lieux où se sont passés les événements; tantôt il voyage pour interroger ceux qui y ont pris part. En 1395, il retourna en Angleterre, où régnait alors Richard II, fils du prince Noir, qui reçut avec une grande bonté le serviteur favori de son aïeule la reine Philippe. Bien peu après, arriva la triste catastrophe qui précipita Richard du trône: c'est à peu près le dernier événement que raconte Froissart, d'une manière touchante et vraie. Lui-même ne vécut pas long-temps après. Ses récits sont interrompus à l'année 1400; ce qui fait croire que sa vie finit aussi à cette époque. C'est en Flandre qu'il mourut. Ces détails sur la vie de Froissart, montrent assez quel doit être le caractère de ses ouvrages. Il n'est pas un historien qui ait plus de charme et de vérité; son livre est un témoignage vivant du temps où il a vécu: aucun art ne s'y fait voir; la candeur des sentiments y égale la naïveté de l'expression; on y retrouve la couleur et le charme des romans de chevalerie, cette admiration pour la valeur, la loyauté, les beaux faits d'armes, pour l'amour et le service des dames; en même temps, le désordre, la cruauté, la rudesse de mœurs de ces temps barbares, les guerres sans cesse renouvelées et renaissantes, l'incendie des villes, les massacres des peuples, les provinces rendues désertes, les compagnies de gens de guerre devenues étrangères à toute patrie, et ne vivant que de rapine; et pourtant au milieu de tant d'horreurs, les hommes paraissent remplis de grandeur, de franchise et de force: ils sont cruels, ils sont variables dans leurs affections politiques, mais sincères et esclaves de leur parole. Tout est vrai dans les discours; et dans cet amas de calamités, l'historien qui en fait le tableau fidèle, ne donne jamais l'idée de la corruption et de la bassesse. Froissart, et on doit le penser ainsi, est souvent incorrect, et surtout incomplet; les dates, les noms-propres, la suite des événements ne se trouvent pas, dans son livre, aussi bien établis que dans un historien moderne. Il a souvent besoin d'être éclairci et commenté. Son langage ne semble pas trop vieux ni difficile à ceux qui ont la moindre habitude de lire le français non classique; il a plutôt un ton général de naïveté, qui plaît et séduit, que des expressions vives et heureuses. Il écrivait vite et sans intentions fortes; son style est absolument le même que celui des romans de ce temps. Il existe beaucoup de copies de Froissart, et elles présentent des diversités peu importantes au fond, mais que les bibliographes ont dû rechercher. Le plus beau de ces manuscrits est à Breslau, en Silésie; il est en quatre volumes de vélin, d'une écriture nette et soignée, enrichi de vignettes superbes. Lors de la prise de Breslau par les Français en 1806, les Prussiens pensèrent bien qu'on leur demanderait ce beau et célèbre Froissart, et mirent à son intention un article dans la capitulation, pour que la bibliothèque publique fût respectée. Les poésies de Froissart sont manuscrites à la Bibliothèque du roi, et n'ont jamais été imprimées. Ste.-Palaye, dans une notice sur Froissart (*Mém. de l'acad. des inscr.* tom. x et xiv), en a donné des fragments, qui auraient dû engager à en faire une édition. C'est dans ses poésies, plus encore que dans ses Chroniques, qu'on trouve des détails sur sa vie; elles ont un caractère aussi vrai que son



Histoire, et sont comme elle, non un ouvrage de l'art, mais une production toute naïve et naturelle. Une des plus remarquables est son *Horloge amoureuse*. On y trouve de très curieux détails sur l'état de l'horlogerie au 14ᵉ. siècle. M. Leprince, jeune, en a inséré une grande partie dans le Journal des savants (juillet, 1783), d'après le manuscrit 7214, in-fol., de la Bibliothèque du roi. L'édition originale de la *Chronique de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne, de Bretaigne*, etc. par J. Froissart... depuis l'an 1326 jusqu'en 1400 (continuée par un auteur anonyme jusqu'en 1498), est en 4 vol. in-fol., Paris, Ant. Vérard, sans date. On l'a réimprimée à Paris en 1503, 1514, 1518, 1530 : l'édition de 1514 contient une continuation jusqu'à l'an 1513. Denis Sauvage en donna une édition *revue et corrigée sur divers exemplaires et suivant de bons auteurs*, Lyon, 1559-61, in-fol.; réimprimée à Paris en 1574. M. Dacier avait commencé une nouvelle édition de la Chronique de Froissart; mais la révolution interrompit ce travail, dont il n'y a eu d'imprimé que les soixante-dix-neuf premières feuilles du tom. Iᵉʳ. Henri VIII fit traduire cette histoire en anglais, par J. Bourchier, lord Bernard, *Chronicles of England*, etc., Londres, 1523-25, 2 vol. in-fol. Cette version est très recherchée parce que les noms-propres passent pour y être moins défigurés que dans l'édition française: il en a paru une deuxième édition, par W. Middleton, et une troisième par E. V. Utterson, Londres, 1812, 2 vol. in-4°., avec de nombreuses corrections. M. Th. Jones a donné une nouvelle traduction anglaise de Froissart, avec le plus grand luxe typographique, imprimée à Hafod (dans le Cardiganshire), 1803-7, 4 vol. in-4°., avec un supplément publié en 1810. On cite aussi une traduction flamande par Gerrit Potters Van-der-Loo. La chronique de Froissart a été abrégée en français par Belleforest sous le titre de *Recueil diligent et profitable*, etc. Paris, 1572, in 16; l'abrégé latin donné par Sleidan, Paris, 1537, in-8°., a été souvent réimprimé, et traduit en anglais par P. Golding, Londres, 1608, in-4°. A.

FROLAND (Louis), avocat au parlement de Rouen, vint s'établir à Paris, où il plaida pour le fameux Law, qui lui donna, pour les honoraires d'une cause, cent mille francs en billets de banque. Il publia un excellent Mémoire de son père, avocat de la plus haute réputation à Rouen, sur le *tiers et danger*, auquel il ajouta de bonnes notes. Retiré, vers 1735, à sa terre des Portes en Normandie, il s'occupa dans sa retraite d'un grand ouvrage, intitulé : *Mémoires historiques et de jurisprudence, du parlement de Normandie*, etc. Il y suit l'ordre chronologique, soit pour l'histoire, soit pour la jurisprudence. Il a laissé en manuscrit de judicieuses corrections pour une nouvelle édition du Commentaire de Henri Basnage. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Mémoires concernant le comté-pairie d'Eu, et ses usages prétendus locaux*, Paris, 1722, in-4°. II. *Mémoire sur la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie*, Paris, 1722, 1729, in-4°. III. *Recueil d'arrêts de règlement, et autres arrêts notables du parlement de Normandie*, Paris, 1740, in-4°. IV. *Mémoire sur la nature et la qualité des statuts*, Paris, 1729, 2 vol. in-4°. Froland mourut en 1746. Z.

FROMAGE (Pierre), né à Laon, le 12 mai 1678, d'une famille très

considérée dans cette ville, entra, le 5 novembre 1693, au noviciat de la compagnie de Jésus, à Nanci; et, après y avoir suivi le cours de ses études, enseigné les humanités pendant plusieurs années, et achevé sa théologie, il fut ordonné prêtre, et se livra dès-lors à son goût pour les missions. Au bout d'un séjour de quelques années en Égypte, il vint en Syrie, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 10 décembre 1740, à l'âge de soixante-cinq ans. Non content de servir la religion par ses pieuses et ferventes prédications, il voulut aussi propager la connaissance de ses dogmes, et en faciliter l'étude. Ce fut dans cette intention, qu'il se livra, sans relâche, à la traduction arabe de divers ouvrages de piété, et qu'il établit une imprimerie arabe au monastère de Saint-Jean-Baptiste, dit Chovaïr, dans la montagne des Druzes, faisant venir à grands frais, de Rome, des caractères, des presses et des ouvriers. Le P. Fromage nous apprend lui-même, dans une lettre adressée au P. Oudin, et dont parle le Dictionnaire de Moréri, que les ouvrages ou les traductions écrites par lui en arabe, s'élevaient au nombre de vingt-cinq. Il serait impossible de déterminer, avec précision, ceux de ces ouvrages qui ont été imprimés; car nous n'avons point de liste complète des volumes sortis des presses de Chovaïr. Voici toutefois la nomenclature des traductions imprimées dont nous ayons connaissance : I. *La Balance du temps et le Trébuchet de l'éternité de l'homme*, in-4°. de 362 pag. On lit à la fin du volume : « Imprimé » dans le monastère de Saint-Jean-» Baptiste, dit Chovaïr, en la mon-» tagne des Druzes, préfecture de » Saïda, dans l'année 1733. » Cet ouvrage avait été écrit originairement en espagnol par le P. Eusèbe de Nieremberg, jésuite, puis traduit en italien, en latin, et en français sous ce titre : *La Différence du temps et de l'éternité, traduite de l'abrégé latin du Traité composé en espagnol par J. E. Nieremberg*. II. *Guide du Prêtre*, au monastère de *Marhanna* (Saint-Jean-Baptiste), in-4°., 1760. Le P. Fromage traduisit cet ouvrage à Alep, en 1739, de l'italien du P. Segneri, dont le livre portait pour titre : *Il paroco istruito*. III. *Guide du Pécheur dans le sacrement de la pénitence et de la confession*, au monastère de Marhanna; traduction d'un autre ouvrage du P. Segneri, intitulé, *Il penitente a ben confessarsi*, et inséré dans les œuvres de ce jésuite, tom. II, pag. 946. La première édition de cette traduction a paru en 1747, et la seconde en 1794. Nous croyons qu'on doit encore attribuer au P. Fromage : 1°. la traduction arabe de la *Dévotion à la Sainte Vierge*, ouvrage du P. Nieremberg, et imprimée à Rome, en 1765, in-12; 2°. *Le Guide du Chrétien*, Marhanna, 1738, in-4°., traduit en arabe sur l'italien du P. Segneri; 3°. l'*Introduction à la Vie dévote de saint François de Sales*, in-8°. Par la lettre ci-dessus indiquée, le P. Fromage nous apprend qu'il avait aussi traduit en arabe; la *Vie de saint François de Sales*, et celle de Mme. de Chantal, composées par J. Marsollier; les *Vies des Saints pour toute l'année*, 2 vol. in-fol.; les *Histoires de l'ancien et du nouveau Testament*; la *Perfection chrétienne et religieuse*, du P. Alphonse Rodriguez; la *Dévotion au sacré cœur de Jésus*; la *Theologia seminarii Pictaviensis*; les *Exercices spirituels* de saint Ignace, etc. On peut consulter, à cet égard, le Dic-



tionnaire de Moréri, où l'on trouvera la liste de toutes les traductions faites par le P. Fromage. On lit, dans les Nouveaux Mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant, tom. VIII de l'ancienne édition, et tom. II de la seconde, une lettre, datée de Tripoli de Syrie, le 15 octobre 1736, dans laquelle le missionnaire donne l'historique du grand synode des Maronites, et rapporte le discours qu'il prononça à l'ouverture de ce synode. A la fin de cette lettre on lit une note dont voici la substance : « Une douceur inaltérable fut la vertu dominante du P. » Fromage; et cette douceur ne put » être altérée par les angoisses et les » douleurs de sa dernière maladie. La » supériorité de ses lumières lui avait » acquis une si grande autorité dans la » ville d'Alep, qu'on n'osait rien entreprendre de considérable sans le » consulter. Il avait le talent d'élever » les ames jusqu'à la plus haute perfection; et on reconnaît, parmi cent » autres, les disciples qu'il a formés » de sa main. Sa mémoire vivra longtemps en bénédiction. Il a enrichi » l'Orient de trente-deux de nos meilleurs ouvrages, qu'il a traduits en » arabe: il a établi des catéchismes » publics dans les trois églises d'Alep; » il a appris aux prêtres maronites à » prêcher; il a érigé deux congrégations qui entretiennent la ferveur » dans cette grande ville, et il a contribué à l'érection d'un monastère, » qui sera à jamais un asile pour l'innocence et la piété. » J—N.

FROMAGE DES FEUGRÈS (CHARLES-MICHEL-FRANÇOIS), né à Viette, près Lisieux, le 31 décembre 1770. Après avoir fait à Lisieux d'excellentes études, et y avoir professé la philosophie, de 1791 à 1793, il fut nommé élève de l'école normale en 1794, puis de l'école vétérinaire d'Alfort, où il devint professeur des maladies, des opérations chirurgicales, de la médecine légale, etc., de 1801 à 1805. Il fut ensuite vétérinaire en chef de la gendarmerie de la garde impériale. Il était membre de la Légion d'honneur et de plusieurs académies : il avait été reçu médecin à Leipzig. Il a péri, malheureusement, pendant la désastreuse retraite de Moscou, à la fin de 1812: il était toujours vétérinaire dans l'armée. Outre plusieurs brochures sur diverses parties de son art, il a fourni une foule d'excellents articles à la *Continuation du Cours complet d'agriculture de Rozier*, 2 vol. in-4°., et à la nouvelle édition de ce Cours entier, mais abrégé, en 6 vol. in-8°., sous le titre de *Cours complet d'agriculture pratique*, Paris, Buisson, 1809, etc. Il entreprit, en avril 1810, un journal intitulé, *Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques*, qu'il conduisit jusqu'à la fin de 1811, 4 vol. in-12, avec fig., et qui renferme beaucoup d'articles importants ainsi que d'observations curieuses. Il a publié plusieurs ouvrages en société avec Chabert, tels que : I. *De la garantie dans le commerce des animaux*, Paris, 1805, in-8°. II. *Traité de l'engraissement des animaux domestiques*, ibid., 1805; 2e. édition, ibid., 1806, in-12. III. *Importance de l'amélioration et de la multiplication des chevaux en France*, ibid., 1805, in-8°. IV. *Moyens de rendre l'art vétérinaire plus utile*, ibid., 1805, in-8°. V. Il a encore fourni quelques articles plus ou moins étendus, à différents journaux ou recueils périodiques. D—B—S.

FROMAGEAU (GERMAIN), théologien et casuiste, né à Paris, de parents riches et alliés à plusieurs familles

distinguées dans la magistrature, fit ses études avec succès. Se destinant à l'état ecclésiastique, après avoir achevé sa théologie et soutenu sa tentative, il se fit recevoir de la maison et société de Sorbonne, le 9 août 1661, fit son cours de licence d'une manière brillante, et prit le bonnet de docteur en 1664. Les honneurs académiques ne firent qu'accroître en lui le desir et le besoin de savoir : il étudia surtout la morale, la discipline ecclésiastique, et les écrits des canonistes. La conformité d'études et de goûts le lia d'une amitié étroite avec Adrien-Augustin De Lamet, aussi docteur, et alors retiré en Sorbonne, où il s'était voué à l'emploi de répondre aux consultations qu'on lui adressait de toutes parts sur les cas de conscience (*Voy.* Lamet). De Lamet étant venu à mourir, Fromageau se chargea de cette tâche, qu'il remplit avec le même zèle que son prédécesseur. Sa charité lui fit s'imposer une tâche plus pénible encore. La maison de Sorbonne s'était chargée de fournir, parmi ses membres, des confesseurs aux criminels condamnés à mort. Fromageau rechercha cette triste et respectable fonction : il l'obtint, et l'exerça jusqu'à la fin de sa vie. Cette sainte ambition, s'il est permis de s'exprimer ainsi, est la seule qu'il ait jamais eue : il ne voulut ni bénéfices ni dignités ecclésiastiques. Il mourut en Sorbonne, en 1705, avec la réputation d'un prêtre humble, pieux et savant. Ses décisions ont été recueillies sous le titre de *Résolutions de cas de conscience, touchant la morale et la discipline de l'Eglise*, 1714, in-8°., avec de Lamet : ce volume devait être suivi de quatre autres. Simon-Michel Trouvé, théologal de Meaux sous le grand Bossuet, et docteur de Sorbonne, en publia deux sous ce titre : *Le Dictionnaire des cas de conscience, décidés suivant les principes de la morale, les usages de la discipline ecclésiastique, et la jurisprudence du royaume, par feu MM. De Lamet et Fromageau*, Paris, Coignard et Guérin, 1733, in-fol. : l'ouvrage est précédé d'une préface que le P. Fabre, de l'Oratoire, se chargea de faire, mais qui fut ensuite remise, pour être refondue, à l'abbé Goujet, lequel y fit des changements et la mit dans l'état où elle est (Voy. le *Dictionnaire des anonymes*, n°. 1219). On joint ordinairement cet ouvrage aux trois volumes de Pontas, sur le même sujet. Il existe un abrégé de ceux-ci, dans lequel les deux volumes de Lamet et de Fromageau ont été analysés. L—y.

FROMAGEOT (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Dijon, et professeur en droit à l'université de la même ville, y naquit le 10 septembre 1724. Il eut plusieurs querelles avec le président Bouhier (*Voy.* Bouhier). En 1743, il remporta un prix à l'académie de Dijon, et, en 1752, fut couronné par l'académie de Montauban. Outre les dissertations qu'il fit imprimer, on a de lui : Les *Lois ecclésiastiques tirées des seuls livres saints*, 1753, in-12. Ce n'est que le commencement d'un plus grand ouvrage, que la mort l'a empêché d'exécuter, et où il eût opposé la simplicité des lois primitives de l'Église à la multiplicité de réglements et de statuts que le temps a fait naître. Fromageot mourut à Besançon, le 14 août 1753. A. B—t.

FROMAGET, auteur dramatique, mort en 1759, est aussi connu par quelques romans : I. *Le Cousin de Mahomet*, 1742, 2 vol. in-12, ouvrage licencieux. II. *Kara Mustapha*, 1750, in-12. III. *Mirima, impératrice du*

Japon, 1745, in-12. IV. *La Promenade de Saint-Cloud*, ou *la Confidence réciproque*, 1736-37, 3 vol. in-12; réimprimée en 1757, 3 vol. in-12. Quant aux pièces de théâtre de Frumaget, aucune n'a été imprimée, et l'on n'en trouve l'analyse ni dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire des spectacles de la foire*, ni dans l'*Histoire du théâtre de l'Opéra-comique;* on en a seulement conservé les titres : *Les Noms en blanc*, 1739; *l'Epreuve dangereuse*, 1740; avec Poutau, *le Magasin des choses perdues*, 1738; avec Lesage, *les Vieillards rajeunis*, 1738. On croit qu'il a eu part au *Neveu supposé* et aux *Deux Frères*, pièces de Lesage. Un manuscrit des trois premières pièces faisait partie de la bibliothèque de Pont-de-Vesle. A. B—T.

FROMENT (Gabriel) naquit à Uzès, le 10 janvier 1512 : ses parents, riches et nobles, s'occupèrent du soin de lui assurer les avantages qui sont le fruit de l'éducation. La délicatesse de sa santé ne lui permit pas ces progrès dont l'éclat fixe les regards et attire les applaudissements. Une extrême douceur fut le seul trait qui le distingua parmi ses compagnons d'étude. A l'âge de vingt ans, il fut admis chez les chanoines réguliers de Ste.-Geneviève, qui formaient le chapitre de la cathédrale d'Uzès. Studieux et timide, il vécut dans une retraite qui ne le déroba ni à l'estime de ses supérieurs ni à l'affection de ses collègues : aussi une voix unanime le nomma-t-elle prévôt. Les orages excités par la prétendue réforme déchiraient les entrailles de l'Église, et menaçaient de son entière ruine le culte qu'une longue suite de siècles aurait dû rendre sacré. Le prévôt gémit sur les troubles, prononça des paroles de paix, et dut le respect des deux partis à son indulgente tolérance. En 1565, Saint-Gelais, évêque d'Uzès, aveuglé par une passion violente, se rendit coupable d'apostasie pour contracter des engagements sacriléges avec une religieuse des Ursulines du St.-Esprit. L'exemple de leur chef égara plusieurs chanoines. Froment puise dans l'amour de sa religion un courage, une énergie, un enthousiasme dont ne le soupçonnaient pas susceptible ses plus intimes amis : il court à l'église transformée en un lieu de scandale, fend les flots d'une foule agitée, brave les menaces des protestants, monte dans la chaire, lance les foudres de l'excommunication contre l'évêque, et ranime le courage abattu des catholiques. La cour de France et celle de Rome se réunirent dans le vœu que Gabriel occupât le siége qu'il venait de défendre avec gloire. Des refus irrévocables coûtèrent peu à un ecclésiastique que sa piété rendait insensible aux attraits de l'ambition : des sentiments plus nobles occupaient ses pensées et enflammaient son zèle. Avec cette douceur et cette persévérance, filles de la charité chrétienne, il surveillait la destinée des malheureux que son devoir l'avait contraint de frapper d'anathème. Les désordres de conduite, cause de l'apostasie de Saint-Gelais, le conduisirent au dénuement. En horreur à son ancien troupeau, objet du mépris de ses nouveaux frères, et poursuivi par les reproches de ses complices, il traînait son existence dans un triste abandon, et en proie aux remords. Froment accourut près de cet infortuné, lui donna des secours, lui porta des paroles consolantes, et, par un plus grand bienfait, le ramena aux voies d'une salutaire pénitence. Rentré au sein de l'église catholique, et l'ame soulagée de blessures cruelles, Saint-Gelais ne se serait

point soustrait à la pauvreté sans les soins de son bienfaiteur, qui obtint pour lui le fermage de l'un des moulins que le chapitre de la cathédrale d'Uzès possédait sur la rivière d'Eure. A ces vicissitudes singulières, dans la vie de Saint-Gelais, remonte l'expression proverbiale : *D'évêque devenir meunier.* Gabriel de Froment parvint à une vieillesse fort avancée. Un souvenir honorable lui est encore conservé dans sa patrie. D—n.

FROMENT (Antoine), ministre de la religion réformée, né en 1509 à Tries, près de Grenoble, fut l'un des premiers disciples de Farel, qui l'envoya à Genève pour y préparer secrètement les esprits à recevoir la nouvelle doctrine. Cette mission n'était pas sans danger pour celui qui s'en chargeait. L'évêque et son conseil avaient les yeux ouverts sur les novateurs ; et Farel lui-même avait éprouvé qu'il n'était pas facile d'échapper à leur surveillance. Froment s'annonça comme professeur de grammaire, et il fit circuler des billets dans lesquels il s'engageait d'enseigner à lire et à écrire dans un mois aux personnes qui suivraient ses leçons. Cette promesse était bien faite pour lui attirer des élèves; aussi en eut-il une foule : mais au lieu de leur enseigner les éléments de la grammaire, il leur expliqua les points principaux de sa doctrine. Le nombre de ses prosélytes s'accroissant chaque jour, il céda à leurs instances en se rendant sur la place publique, où il lut à haute voix différents passages de l'Évangile, qu'il interpréta ensuite d'une manière conforme à ses vues. Cette hardiesse ne pouvait pas rester impunie; il se tint caché pendant quelques jours, et s'enfuit de Genève en traversant le lac. Il y revint l'année suivante (1534) avec Farel et Viret, les seconda utilement dans leur projet d'établir la réforme, et, en récompense de son zèle, fut nommé pasteur de l'église de St.-Gervais en 1537. Froment renonça au ministère en 1553, fut reçu notaire la même année, et créé en 1559 membre du conseil des deux-cents. On conserve de lui à la bibliothèque de Genève quelques ouvrages manuscrits, des *Sermons*, des *Mémoires pour servir à l'histoire de la réformation*, et un *Sommaire des chroniques de Bonnivard.* Il avait publié, en 1554, un volume sous ce titre : *Deux Pièces préparatoires aux histoires et actes de Genève*, in-8°. — Froment (Antoine), avocat au parlement de Grenoble, et conseiller en l'élection de Briançon, sa patrie, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai sur l'incendie de Briançon* (1er. décembre 1624); *Les singularités des Alpes*, ou *la principauté du Briançonnais*, *avec plusieurs autres remarques curieuses sur le passage du roi* (Louis XIII) *en Italie ; Ravage des loups, pestes, famines, avalanches et embrasements de plusieurs villages y servant de suite*, Grenoble, 1637, in-4°. Cet ouvrage, dit Fontette, n'est qu'un fatras d'érudition. Il est plein d'allégories qui font disparaître à tout moment la suite de la narration. Le style de l'auteur est diffus, très obscur, pour ne pas dire inintelligible, à cause de ses expressions figurées. W—s.

FROMENTEAU. *Voy.* Frou-menteau.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis de), évêque d'Aire, naquit en 1632, à Saint-Denis de Gastines, dans le Bas-Maine, et mourut en 1684. Il annonça, dès sa plus tendre jeunesse, une attention particulière à écouter les

prédicateurs, et une aptitude étonnante à copier leurs gestes et répéter une partie de leurs discours. Son père, profitant de ces heureuses dispositions, ne négligea rien pour les cultiver. Le jeune Fromentières commença, au Mans, son éducation, qu'il vint terminer à Paris. Ses parents le destinaient à entrer dans l'ordre de Malte, auquel sa naissance lui donnait des droits; mais une piété affectueuse, des mœurs douces, le goût de l'étude et de la retraite, déterminèrent sa vocation pour l'état ecclésiastique. Il entra, en 1648, au séminaire des Oratoriens de Saint-Magloire, sous les auspices du père Senaut. Il n'avait que 18 ans lorsqu'il prononça son premier sermon. Les succès qu'il obtint ensuite dans les principales chaires de la capitale, lui procurèrent l'honneur de prêcher, à la cour, l'avent de 1672, et le carême de 1680. Bossuet, Bourdaloue, Flechier, imprimaient alors, au ministère de la chaire, cette décence et cette dignité qui les ont rendus des modèles classiques dans ce genre d'éloquence. Fromentières, sans avoir l'élévation des deux premiers, ni le coloris brillant du troisième, se fit remarquer par la solidité de ses principes et la pureté de sa morale. Chez lui, une action noble et des gestes expressifs commandaient l'attention. Nommé à l'évêché d'Aire en 1673, il gagna l'affection de tous ses diocésains par le charme irrésistible de sa douceur et le ton paternel de ses exhortations. Livré tout entier au ministère de la parole, souvent il interrompait l'office divin pour adresser au peuple des instructions familières. L'ascendant de ses vertus épura les mœurs. Il ramena plusieurs calvinistes au sein de l'église catholique, convertit un gentilhomme, depuis long-temps fameux par ses crimes, et vint à bout de faire abolir les combats de taureaux, restes impurs des spectacles sanglants de l'ancienne Rome. Fromentières, sentant approcher sa fin avant d'avoir eu le temps de revoir ses discours, défendit qu'on les imprimât après lui. Ils furent néanmoins publiés l'année même de sa mort (1684) en 6 vol. in-12, et réimprimés en 4 vol. in-8°., Paris, 1689 et 1690 : on y trouve des oraisons funèbres, des panégyriques et des sermons. Parmi les premières, on remarque celle de la reine Anne d'Autriche (1666), et celle de la princesse de Conti, où il a esquissé un portrait édifiant de cette nièce de Mazarin, qui fut, jusqu'à sa mort, la plus belle comme la plus vertueuse femme de la cour. L'oraison funèbre du P. Senaut, en 1672, est la meilleure qu'ait prononcée l'auteur, parce qu'elle lui fut inspirée par la reconnaissance. Chargé, en 1674, de haranguer la duchesse de la Vallière, lorsque cette tendre pénitente prit le voile aux Carmélites, Fromentières, dans cette circonstance délicate, sut ménager toutes les bienséances sans trahir la sévérité de son ministère. Ses sermons prouvent qu'il possédait bien les Livres saints et les Pères; mais il a souvent négligé l'harmonie des périodes, l'élégance et la pureté du style. L—v.

FROMOND (Jean-Claude), physicien, né à Crémone le 4 février 1703, était d'une famille originaire de Franche-Comté, et dont une branche y subsiste encore honorablement. Il avait reçu au baptême les noms de Guillaume-Joseph : ceux de Jean-Claude qu'avait portés son aïeul paternel, lui plaisaient davantage. Il les substitua aux premiers, lorsqu'en 1718 il entra dans l'ordre des Camaldules, en leur maison de Ravenne, d'où, après qu'il eut prononcé ses

vœux l'année suivante, on le fit passer au couvent de Sainte-Croix, *di Fonte Avellana*, dans le diocèse de Gubbio. Il se fit bientôt remarquer de ses supérieurs par la vivacité de son esprit. Il étudia d'abord les systèmes d'Aristote et de Descartes ; mais il ne tarda pas à en reconnaître le peu de solidité, et il le faisait sentir à ses condisciples par des raisonnements qui étaient le fruit de ses propres réflexions, ou du petit nombre d'expériences qu'il avait été à même de tenter. Envoyé à l'université de Pise, il s'appliqua à l'étude des mathématiques par le conseil et sous la direction du père Grandi, son compatriote. Ses progrès, dans cette science, furent si remarquables, que Grandi, ayant été obligé de s'absenter momentanément, chargea Fromond de le suppléer dans ses leçons. Les talents de ce jeune religieux ayant été connus du grand-duc de Toscane, ce prince le nomma à la chaire de logique de l'université de Pise et ensuite à celle de philosophie. Il les remplit toutes les deux, pendant vingt ans, de la manière la plus brillante. L'histoire naturelle, dont il faisait ses délices, remplissait ses moments de loisir ; et, toutes les années, pendant les vacances, il allait parcourir la chaîne de montagnes qui forme ce qu'on appelle le *monte Pisano*. Non content de les observer sur leur surface, il pénétrait dans leurs antres, et descendit même dans la très profonde caverne qui est sous le mont Lugnano, à sept milles de Pise. Il ramassa, dans ces courses scientifiques, une grande quantité de fossiles, dont la collection forme une des richesses du Musée de l'électeur Palatin. Ce fut Fromond qui, dans l'université où il professait, commença d'associer à l'enseignement de la physique, les lumières que fournit la chimie expérimentale. Il eut la gloire de fixer, d'une manière aussi précise que savante, les caractères des forces mécaniques et des forces physiques, en faisant remarquer leurs différences, dans l'intention de réfuter les principes du système de la médecine mécanique, imaginé par Laurent Bellini, et accrédité par Boerhaave. La physique animale était aussi ardemment cultivée que l'autre par Fromond, qui, d'après ses observations, crut devoir attribuer la contraction du cœur à une force physique : opinion nouvelle qu'Albert Haller a démontrée ensuite jusqu'à la dernière évidence. Le P. Fromond contribua, l'un des premiers, à populariser, en Italie, les procédés pour rappeler les noyés à la vie; car, dès 1750, il s'occupa de cet objet, comme l'atteste Targioni-Tozzetti dans sa *Raccolta di teorie per dissipare le asfizie*, etc. Sa réputation de grand physicien était aussi étendue qu'elle était bien fondée ; elle le mit en correspondance avec Fox, Nollet, le P. J. B. Beccaria, Lami, Vitalien Donati, le prince de Sansevero de Naples, etc. Ce dernier le consulta plusieurs fois avant de publier ses plus curieuses découvertes. Fromond lui adressa, sur ses lampes perpétuelles, un *avis* qui est une véritable dissertation. La plupart des académies d'Italie voulurent se l'agréger ; celle des sciences de Paris le nomma son associé correspondant en 1758. Ce fut d'après ses instances que le chevalier Bartolini sollicita et obtint, de l'empereur François Ier., l'institution de la chaire de chimie expérimentale qui existe dans l'université de Pise, depuis 1757. Jusqu'alors le P. Fromond avait vécu dans le couvent de son ordre, *St.-Michele al Borgo*, éloigné de l'université. La distance qui en séparait notre profes-

seur, devenant trop pénible pour son âge, ses supérieurs l'autorisèrent à prendre un logement en ville : il y vivait comme dans son cloître ; et ce fut là, qu'atteint d'une lente et progressive inflammation au foie, il mourut le 29 avril 1765, à l'âge de soixante-deux ans. L'abbé Bianchi, professeur de morale à Crémone, a publié un *Elogio storico del P. D. Giovanni Claudio Fromond publico professore nell' università di Pisa*, Cremone, 1781, in-4°. Les ouvrages imprimés de Fromond sont : I. *Due lettere sopra l'ottica del P. Castel* : ces lettres, écrites pour la défense de Newton, furent insérées sans nom d'auteur, par Lami, dans les *Novelle letterarie di Firenze*, en 1741. II. *Lettera al signore Orazio... S... in cui si esamina il taglio della macchia di Viareggio*, Pise, 1739 : s'il ne la fit pas en entier, il y eut du moins la plus grande part. III. *Risposta apologetica ad una lettera filosofica sopra il commercio degli oli navigeti procedenti da luoghi appestati, con l'esposizione e l'esame di essa, arricchito di fisiche osservasioni*, Lucques, 1745, in-8°. On y trouve des observations importantes : les exemplaires en furent enlevés si promptement que, cinq ans après sa publication, l'on n'en trouvait plus, même en Italie. Le pape Benoît XIV, auquel l'auteur adressa un exemplaire de cet ouvrage, qui peut être regardé comme la principale de ses productions, lui envoya, en réponse, un rescrit fort honorable et très flatteur. IV. *Lettere di reconciliazione, del P. D. Fromond, e del sig. Dott. Giovanni Gentili medico della sanità di Livorno*, Florence, 1746. V. *Nova et generalis introductio ad philosophiam*, Venise, 1748, in-8°. VI. *Della fluidità de' corpi, trattato*, Livourne, 1754. VII. *Examen in præcipua mechanicæ principia*, Pise, 1758. VIII. *De Ratione philosophicâ, quâ instrumenta mechanica generatim potentiarum actionibus corroborandis vel enervandis*, etc., Pise, 1759. W—s et G—n.

FRONDIN (Élie), professeur d'histoire à Upsal, naquit en 1686, et mourut en 1761, laissant un grand nombre de dissertations historiques en latin, et un discours dans la même langue, prononcé en 1744, dans la grande salle de l'université, lorsque le prince royal, Adolphe-Frédéric, se rendit à Upsal. — Élie Frondin eut un fils, nommé Berge Frondin, qui devint bibliothécaire de l'université, et qui joignait à une grande érudition, une critique lumineuse et un goût éclairé. Louise Ulrique le plaça sur la liste des membres de l'académie des belles-lettres, qu'elle avait fondée à Stockholm ; et il fit insérer dans les Mémoires de cette académie, des *Recherches* intéressantes sur l'état des lettres en Suède, pendant le règne de Christine. Berge Frondin mourut en 1783.

C—au.

FRONSPERG ou plutôt FRUNDSBERG (George), gentilhomme luthérien, d'une valeur et d'une force de corps extraordinaires, était né à Mundelheim, près de Memmingen, dans la Souabe. Il servit, en qualité de colonel, dans les armées de l'empereur Charles-Quint, et se distingua en plusieurs occasions, notamment à la bataille de Pavie. Son zèle pour la réforme était un véritable délire, qui allait jusqu'à lui faire commettre de sang-froid les plus grandes atrocités. Il ne parlait jamais du pape ni des prêtres sans entrer en fureur. Il accepta avec joie la commission qui lui fut donnée, en 1526, de lever des

troupes pour faire le siége de Rome; il réunit en assez peu de temps une armée de dix-huit mille hommes, attirés par l'espoir du pillage, et entra à leur tête en Italie, vers la fin de janvier 1527 : mais, au moment où il venait d'opérer sa jonction avec le connétable de Bourbon, il fut frappé d'apoplexie, et transporté à Ferrare, où il mourut peu de jours après. Brantome rapporte que Fronsberg avait fait faire une belle chaîne d'or, exprès, disoit-il, pour pendre et étrangler le pape de sa propre main, « parce qu'à tous seigneurs, tous » honneurs ; et puisqu'il se disoit le » premier de la chrétienté, il lui fal» loit bien déférer un peu plus qu'aux » autres. » — Gaspard FRONSPERG, son fils, chef d'un corps de lansquenets, s'acquit aussi la réputation d'un vaillant militaire, et mourut en 1536. La *Vie* de ces deux capitaines a été publiée en latin, par Adam Reisner, Francfort, 1568, in-fol., et traduite en allemand, ibid., 1599, in-fol. — FRONSPERG ou FRONSBERGER (Léonard-Tatius), ingénieur, a publié, en allemand, deux ouvrages relatifs à son art: *L'Ordonnance de guerre*, Francfort, 1555 et 1614, in-fol.; et le *Livre de guerre*, ibid., 1573 et 1596, in-folio. On lui doit aussi une traduction allemande des *Stratagèmes* de Frontin, Francfort, 1578, in-fol. W—s.

FRONTE (PIERRE DE), magistrat florentin pendant la révolte des Ciampi, en 1378. A cette époque, marquée par une effroyable révolte des dernières classes du peuple, qui renversèrent la constitution, tandis que tous les autres magistrats tremblaient enfermés dans le palais, que les maisons des citoyens les plus distingués étaient livrées aux flammes, et que les chefs des séditieux faisaient au gouvernement les demandes les plus insultantes, Pierre de Fronte, seul, osa suivre à cheval les attroupements du peuple, menacer les séditieux, en faire arrêter et punir plusieurs par ses archers, calmer enfin le soulèvement par le respect qu'il inspirait : mais, comme membre de la magistrature suprême, sa charge expira peu de jours après, et la sédition se ralluma bientôt avec une nouvelle force. SS—I.

FRONTEAU (JEAN), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, et chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614. Il étudia de très bonne heure le latin et le grec, de manière qu'il traduisait sur-le-champ le français dans l'une et l'autre langue; ce qui lui donna la facilité d'écrire en latin avec plus de pureté et de grâce qu'il ne l'eût fait peut-être en français. Après avoir continué ses études à Angers, chez les Oratoriens, il entra chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin, en 1630. Il fut envoyé de suite à la Flèche, pour y achever son cours d'humanités et de philosophie. Une thèse qu'il soutint, et qu'il dédia au supérieur de la congrégation de France, le fit appeler à Paris en 1636. Dès l'année suivante, il fut chargé de professer la philosophie, et deux ans après, la théologie à l'abbaye de Ste.-Geneviève. L'étude de la dialectique ancienne, jointe à son goût pour la discussion, lui avait fait suivre, dans l'enseignement de la philosophie, la méthode d'Aristote. Il s'était aussi attaché aux principes de Saint-Thomas-d'Aquin, dans la théologie scolastique : mais il eut le bon esprit d'y réunir l'étude des Pères et celle de l'histoire, auxquelles on était amené insensiblement par le progrès de l'instruction elle-même. Il en fit la base de ses leçons, et, par la suite, de ses discussions, qu'acheva

d'enrichir la connaissance de la bibliographie et des langues. On doit à cette connaissance, ainsi qu'à son zèle, la formation de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. La place de chancelier de l'université de Paris étant venue à vaquer, en 1648, par la mort du P. Guillou, il fut nommé à cette fonction ; mais l'université refusait de l'admettre : elle n'avait pas oublié que le P. Fronteau avait soutenu vivement les droits qu'elle contestait à la congrégation de France, d'établir des écoles dans les maisons régulières de l'ordre, et il avait obtenu une sentence en confirmation de ces droits. Il fallut, pour le faire recevoir, que le président Molé interposât son autorité. C'est sous la même égide que le P. Fronteau se signala, en défendant l'honneur de son ordre, dans la fameuse contestation relative à l'auteur de l'*Imitation de J.-C.* Le bénédictin italien Cajétan avait mis au jour, d'après l'inscription d'un manuscrit jugé ancien, un certain abbé *Gessen* ou *Gersen*, substitué à la place de Jean Gerson, chancelier de l'église de Paris. Le jésuite Rosweyde, dans ses *Vindiciæ Kempenses*, avait réduit son adversaire au silence. Mais après la mort de Rosweyde, le bénédictin Valgrave, reprenant les moyens de Cajétan, et les appuyant de nouveaux manuscrits, qu'il alléguait sans les produire, présenta comme faux et interpolé le principal témoignage porté en faveur de Kempis. Le P. Fronteau crut devoir défendre le droit du pieux chanoine régulier, son confrère, en attaquant et cette allégation et cette assertion, sous le voile de l'anonyme, et en soumettant, dans une épître dédicatoire, à un magistrat qu'il ne nomme pas, le jugement d'une cause qu'il comparait à celle de l'enfant que se disputaient les deux femmes dont parle l'Écriture. Quelques années après, vint de Rome une apologie volumineuse pour Gersen, dans laquelle Cajétan rapportait un procès-verbal de ces manuscrits. L'impression produite par cette défense, sortie des presses de la Propagande, engagea le P. Fronteau à rentrer en lice. C'est alors que, se nommant dans sa *Dissertation*, dédiée au président Molé, il publia en tête la Relation de Naudé, de laquelle il résultait que ces mêmes manuscrits, après un mûr examen, avaient été reconnus falsifiés. Ce fut là le signal du combat : dom Quatremaire prit la défense des bénédictins inculpés ; et Valgrave et lui rejetèrent l'accusation sur Naudé même. Le P. Fronteau soutint avec chaleur, et Naudé avec amertume, la falsification des manuscrits. Nouvelle récrimination des premiers : la querelle, de littéraire qu'elle était, devient judiciaire. Naudé rend plainte au parlement. Les chanoines de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor d'un côté, les congrégations de Saint-Maur et de Cluni de l'autre, interviennent dans la cause. Le P. Fronteau la défend contre Quatremaire : il y met plus de mesure et fait moins d'excursions que son adversaire ; il pérore avec tant d'esprit et d'éloquence, qu'enfin, le 12 février 1652, est rendu un arrêt par lequel la cour fait droit à sa demande, et défend d'imprimer dorénavant le livre de l'*Imitation* sous le nom de Jean Gersen. Ce jugement n'a pas été sans appel, et plusieurs éditions depuis ont paru sous ce nom. Mais aucun titre nouveau n'ayant été produit (*Voy.* GERSEN), l'opinion a confirmé sur ce point les motifs du jugement. L'éloquence du P. Fronteau n'eut pas toujours le même succès : pendant que l'orateur triomphait, on attaquait le théologien. Lorsque l'*Augustin* de

Jansénius fut publié en 1640, le professeur n'avait rien trouvé dans ce livre qui s'écartât des sentiments du Docteur de la grâce. Cet avis fut aussi dans la suite celui d'Arnauld. Invité à faire l'ouverture d'une séance de théologie au collége de Clermont, après un discours éloquent et docte, Fronteau s'était élevé contre une proposition sur la prédestination, qui lui paraissait contraire à la doctrine de St.-Augustin; ce qui l'avait fait suspecter de Jansénisme. Cependant, quoiqu'il eût déféré aux lumières du P. Petau à ce sujet, l'impression était faite; elle se renouvela. Il quitta sa chaire de théologie; et, sans néanmoins cesser d'exercer les fonctions de chancelier, il accepta le prieuré de Benay, au diocèse d'Angers, où il s'occupa d'études littéraires et pieuses, en continuant de correspondre avec des savants et des amis. S'étant conformé ensuite, par amour pour la paix, à la décision de la Sorbonne, il fut rappelé à Paris en 1662, mais nommé de suite à la cure de Sainte-Madelène de Montargis. Il alla prendre possession de cette cure; et ayant mis, dans l'exercice de ses fonctions pastorales, pendant la quinzaine de Pâques, le même zèle qu'il mettait dans toutes ses actions, il succomba à l'excès de la fatigue, et mourut le 17 avril de la même année, à l'âge de quarante-huit ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Summa totius philosophiæ ex D. Thomæ Aquinatis doctrinâ*, Paris, 1640, in-fol. Cet extrait, revu et augmenté d'après celui de Cosme Alamanni, jésuite de Milan, n'en est pas plus connu. II. *Thomas à Kempis vindicatus, per unum è canonicis regularibus congregationis gallicanæ*, Paris, 1641, in-8°. C'est une première défense dirigée contre les *Animadversiones apologeticæ* de Valgrave, publiées en 1638. Il n'y eut point de réponse directe de Valgrave. Mais Cajétan, à l'occasion d'une Supplique des chanoines réguliers, adressée à la congrégation *de Propagandâ fide*, donna son *Gersen restitutus* ou sa *Responsio apologetica*, Rome, 1644, in-8°. Fronteau répliqua, en publiant: III. *Thomas à Kempis vindicatus, per P. Joannem Frontonem, canonicum regularem* etc., *cum evictione fraudis quâ nonnulli usi, id operis cuidam Joanni Gersen adscripsere*, Paris, 1649, in-8°. Cette dissertation n'est pas simplement une seconde édition de la précédente, comme l'a dit Niceron: elle attaque les arguments et les manuscrits produits par Cajétan; et elle est accompagnée d'une édition de l'*Imitation*, sous le nom de Kempis; édition néanmoins formée indifféremment du texte des éditions diverses. La dissertation du P. Fronteau donna lieu à deux réponses très vives, l'une de dom Quatremaire, *Joannes Gersen*, etc. *author assertus*, Paris, 1649; l'autre de Valgrave, *Argumentum chronologicum contra Kempensem*, Paris, 1650. Ces écrits firent naître la réfutation suivante: IV. *Refutatio eorum quæ contra Thomæ Kempensis Vindicias scripsere D. Quatremaire, D. Launoy*, etc. *in quâ sustinetur evictio fraudis*, etc., Paris, 1650. D. Quatremaire produisit en réponse, dans une énorme dissertation, son *Joannes Gersen*, etc., *author iterùm assertus*, Paris, 1650; et le docteur Launoy, qui avait aussi défendu la cause de Gersen, mais d'une manière grave et générale, répondit en particulier à Fronteau la même année. Celui-ci se contenta d'ajouter un supplément à ses preuves: V. *Argumenta duo nova, primum Theophili Eustathii D. T., alterum J.*

Frontonis, etc. *cum præfatione Naudæi*, Paris, 1651. Dupin attribue l'un et l'autre argument au P. Fronteau. Le prénom de l'auteur pseudonyme a fait penser que ce pouvait être Théophile Reynauld; mais le P. de Boissy désigne un sieur Constantin. VI. *De nomine suo latinè vertendo, ad Ægidium Menagium*. Cette pièce se trouve à la suite de la Réfutation n°. IV. Fronteau s'y justifie d'avoir rendu son nom en latin par *Fronto*, plutôt que par *Frontellus* ou *Frontæus*; c'est néanmoins ce qui l'a fait confondre avec *Fronto Ducæus* (Fronton du Duc). Il entre d'ailleurs dans les détails les plus curieux sur l'origine des noms, l'orthographe des surnoms, la manière de les traduire, etc. VII. *Yvonis Carnotensis episcopi opera, edente J. Frontone*, Paris, 1647, in-fol., avec une Vie d'Yves, adoptée par les Bollandistes. Fronteau eut, au sujet de cette édition, un démêlé avec l'abbé Souchet, chanoine de Chartres, auteur des notes qu'elle contient. Celui-ci avait fait beaucoup de recherches sur les ouvrages et les lettres d'Yves, et avait prié le P. Fronteau de publier ses notes avec le texte et une dédicace à l'évêque de Chartres; ce qui fut fait. Mais la dédicace ayant paru sous le nom seul de Fronteau, l'abbé Souchet se plaignit, accusa l'éditeur de plagiat, et composa une autre épître dédicatoire. Plusieurs savants, à la vérité, entre autres Antoine Arnauld, trompés par le titre, avaient cité les notes de Souchet, comme si elles étaient du P. Fronteau. Quatremaire et Valgrave ne manquèrent pas de relever l'inculpation. Fronteau inséra, à la suite de la Réfutation déjà citée, une lettre apologétique à l'évêque du Puy. L'abbé Souchet cependant y répondit par l'écrit : *De Yvone Carnutensi veritatis defensio*, Chartres, 1651. VIII. *Antithesis Augustini et Calvini*, Paris, 1651, in-16. Niceron et Moréri ont inexactement cité le titre de cet ouvrage. L'auteur y met en parallèle les passages de Saint-Augustin et de Calvin sur les matières de la grâce, et y joint des remarques piquantes. L'abbé de Sainte-Geneviève, craignant que ce livre ne fît trop de bruit, en supprima presque tous les exemplaires, de sorte que ceux de l'édition originale sont très rares. IX. *Kalendarium Romanum nongentis annis antiquius, ex manuscripto monasterii Sanctæ Genovefæ Parisiensis in monte, aureis characteribus exarato, edidit, notis illustravit, et duplicem prætereà dissertationem adjunxit P. Joannes Fronto*, etc., Paris, 1652, in-8°. Les Dissertations intéressantes, jointes à cet ouvrage, traitent, 1°. *De diebus festivis gentilium, hebræorum, christianorum;* 2°. *De cultu sanctorum :* sujet que n'avait qu'effleuré Martin de Roa. C'est là que le P. Fronteau développe et applique ses connaissances dans les langues hébraïque, syriaque, etc., à l'appui de ce précieux monument de l'antiquité, auquel il a ajouté des notes savantes, faites en commun avec le P. Sirmond. X. *Oratio in obitum Mathæi Molé*, et *Epistola consolatoria ad Bignonios fratres de morte patris*, Paris, 1656, in-12. XI. *Epistolæ*, etc.; ces lettres roulent sur des sujets plus ou moins importants. On en trouve la liste dans les Mémoires du P. Niceron. Le Recueil des *Epistolæ et dissertationes* a eu plusieurs éditions: la dernière est de Vérone, 1733, in-8°.; quelques unes des pièces ont été traduites en français. *Voy*. à ce sujet, la Note bibliographique de M. Barbier, dans le catalogue qui est à la suite de sa Dissertation

sur les Traductions françaises de l'*Imitation*. Le P. Lallemant, chancelier de Ste.-Geneviève, a publié en latin l'*Éloge* du P. Fronteau son prédécesseur, Paris, 1663, in-4°.

G—CE.

FRONTIN (SEXTUS JULIUS FRONTINUS), né d'une famille patricienne, florissait dès le temps de Vespasien. Tacite n'en fait mention, comme préteur de la ville, que vers l'an 823 de Rome (70 de J.-C.); il fut trois fois consul, commanda les armées romaines, en qualité de proconsul, dans l'expédition d'Angleterre, l'an 828, et mourut vers l'an 859 (106 de J.-C.) Il ne nous reste de lui que trois ouvrages : I. Ses quatre livres de Stratagèmes, imprimés avec les *Veteres de re militari scriptores*, Wesel, 1670, 2 vol. in-8°., et plusieurs fois séparément. Nous indiquerons seulement les éditions de Leyde, 1731, in-8°. avec des notes, et de Leipzig, 1772, in-8°., *idem*. Cet ouvrage est écrit d'un style pur, simple et concis. Il a été traduit dans les principales langues de l'Europe; en italien, par Marc-Ant. Gandini, Venise, 1574, in-4°.; en français, avec le texte latin et des recherches sur Frontin, Paris, 1772, in-8°. (*Voy.* aussi PERROT D'ABLANCOURT.) II. *De aquæductibus urbis Romæ*, dont les meilleures éditions sont celles de Padoue, 1722, in-4°., et Altona, 1792, in-8°., avec les notes de J. Poléni. Frontin composa cet ouvrage lorsqu'il fut chargé par l'empereur Néron du soin des eaux de Rome. On y trouve plusieurs lois ou sénatus-consultes très curieux sur ce sujet; et sans les lumières qu'il y fournit, une grande partie des antiquités romaines serait encore dans l'obscurité. III. Le traité *De qualitate agrorum*, qu'on lui attribue, ne nous est parvenu qu'interpolé. C'est d'ailleurs un fruit de la vieillesse de l'auteur, qui mourut sans y avoir mis la dernière main; il a été inséré dans le Recueil des auteurs qui ont écrit sur les limites. La première édition des OEuvres de Frontin est de Bologne, 1494, in fol., rare.

C. T—Y.

FRONTON (M. CORNELIUS), célèbre orateur latin, fut un des maîtres de Marc-Aurèle. Ce prince philosophe lui donna le consulat, et lui fit élever (l'an 161), une statue dans le sénat; mais il lui a lui-même élevé, dans ses *Commentaires* (I, § 2), un monument plus durable : « C'est à Fronton, » dit-il, que je dois d'avoir su remarquer tout ce que la royauté enferme » de jalousie, d'astuces, d'hypocrisie, » et combien, en général, il y a peu » d'affection dans le cœur de ces hommes qu'ici l'on appelle Nobles. » Euménius, dans son *Panégyrique de l'empereur Constance* (chap. XIV), a loué Fronton dans des termes qui paraissent fort hyperboliques; il en fait un autre Cicéron. Il ne lui donne pas la seconde place; à ses yeux ils sont tous deux sur la même ligne, et se partagent l'empire de l'éloquence latine : *Fronto romanæ eloquentiæ non secundum sed alterum lumen.* Au reste, ce rival de Cicéron avait, au jugement de Macrobe (Sat. V, I), un caractère de style tout opposé à celui du défenseur de Milon et de Marcellus. Cicéron est riche et abondant : Fronton était *sec*; et par *sec*, on ne peut pas entendre qu'il était concis; car Macrobe distingue la *brièveté*, la concision de Salluste, de la *sécheresse* de Fronton. Aulu-Gelle parle plus d'une fois de Fronton dont il était contemporain, et dans la société duquel il avait quelque temps vécu : « Dans ma première » jeunesse, dit-il (XIX, 8), quand

» les maîtres et les cours publics me » laissaient du loisir, j'allais faire visite à Cornelius Fronton, pour » jouir de son langage si pur, de sa » conversation nourrie de toutes les » bonnes doctrines. Jamais il ne m'est » arrivé de le voir et de l'entendre, » sans revenir chez moi et plus poli » et plus savant. » Tous les ouvrages de cet orateur sont perdus, à l'exception de quelques mots cités par d'anciens grammairiens (1). B—ss.

FRONTON d'ÉMÈSE, rhéteur, vivait à Rome du temps d'Alexandre-Sévère. Il enseigna l'éloquence dans Athènes, et s'y montra le rival du premier Philostrate ; il eut encore pour concurrent, dans la carrière de l'enseignement, Apsines de Gadare, dont il nous est resté quelques productions. C'est dans cette ville qu'il mourut, pendant le règne de l'empereur Gallus, âgé d'environ soixante ans. Le critique Longin était son neveu. Fronton d'Émèse avait composé un grand nombre de discours ; il ne nous reste de lui que quelques morceaux touchant l'économie domestique, écrits en grec : 1°. Sur la manière de conserver le vin sans altération ; 2°. Méthode pour rendre le vin limpide ; 3°. De ce qui peut sans inconvénient souffrir un long contact avec les olives ; 4°. Sur les chiens. Ces fragments ont été recueillis, par les soins de J. Alex. Brassicanus, d'après un manuscrit dont Lambécius a donné l'histoire dans ses *Commentaires*. On les trouve dans les diverses éditions des *Géoponiques*. (Voy. CASSIANUS.) G. F—R.

FRONTON DU DUC. *Voy.* DUC.

FRORIEP (JUST-FRÉDÉRIC), orientaliste allemand, né à Lubeck en 1745, fit ses études dans cette ville et à Leipzig ; il fut reçu maître en philosophie en 1767, bachelier en théologie en 1768, et devint prédicateur du matin dans le temple de l'université de Leipzig. Bientôt après il obtint la chaire de professeur extraordinaire de théologie ; en 1771, celle de professeur ordinaire de la même faculté dans la communion d'Augsbourg ; et enfin la chaire de professeur de langues orientales dans l'université d'Erfurt. Il remplit diverses fonctions religieuses dans cette ville : en 1781, il fut fait surintendant et premier pasteur du temple luthérien de Buckebourg. Il perdit ces places en 1792, et vécut retiré et sans emploi à Wetzlar, jusqu'en 1796, qu'il y fut nommé prédicateur. Froriep est mort le 26 janvier 1800. Ce savant est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, relatifs soit à la critique du texte sacré, soit à la littérature orientale, soit à la théologie. On en trouve la nomenclature dans Meusel. Nous indiquerons les suivants : I. *De utilitate linguæ arabicæ in defendendis nonnullis locis S. Script.*, *specimen primum*, Leipzig, 1767, in-4°. II. *Corani caput primum et secundi priores versus*, *arabicè et latinè*, *cum animadversionibus historicis et philologicis*, 1768, in-8°. III. *Arabische Bibliothek*, Francfort et Leipzig, tom. Ier. IV. *Sentiments sur les écrits théologiques les plus remarquables de notre temps*, en allemand : les dernières parties du IIe. et plus de

(1) L'édition *princeps* des fragments de son Traité *De differentiis verborum*, fut donnée par les soins de J. Parrhasius, dans sa collection des grammairiens anciens, en 1504. L'ouvrage a été reproduit dans les réimpressions de cette collection et dans les recueils de G. Fabricius, 1569, in-8°., de E. Putschius, 1605, in-4°., etc., etc. M. Angelo Maio a découvert, dit-on, dans la bibliothèque ambrosienne de Milan les manuscrits des ouvrages de Symmachus et de Fronton, et il vient, ajoute-t-on (novembre 1815), « de publier les intéressants manuscrits de ces » deux écrivains. Cette édition, sortie de l'imprimerie royale de Milan, acquiert un nouveau » prix par un certain nombre de lettres inédites » des empereurs Antonin-le-Pieux, Marc-Aurèle » et Verus. » Nous n'avons pu nous procurer cette édition.

la moitié du IIIe. volume sont de lui, Lubeck, 1769, in-8°. V. *Bibliothèque des connaissances théologiques*, en allemand : Ier. vol., 6 parties, Lemgo, 1771-73; IIe. vol., 6 parties, ibid., 1774-1787. VI. *Dissertat. inaug. de novâ ratione conjungendi theologiam dogmaticam cum theologiâ morali*, Helmstadt, 1772, in-4°. VII. *Discours sur les dogmes les plus importants de la religion chrétienne*; Ier. vol., Erfurt, 1773; IIe. vol., ibid. 1775, in-8°. VIII. *Diss. de emendandâ Lutheri versione Bibl.*, ibid., 1778. IX. *Bibliothèque de littérature théologique*, 2e. partie, ibid., 1779. X. Des *Observations* sur les *Prælectiones isagogicæ* de Gessner. XI Des *Sermons*. XII. Plusieurs *Articles* insérés dans les *Acta eruditorum*, et les *Gazettes* de Leipzig et d'Erfurt. J—N.

FRORIEP (Amélie-Henriette-Sophie), femme du précédent, née à Rostock en 1762, et morte à Gotha en 1784, se livra à la littérature, et publia les ouvrages suivants : I. *La nouvelle Clémentine*, ou *Lettres de Henriette de Berville*, traduites du français (de Léonard) en allemand, Weimar, 1782, in-8°. II. *Correspondance de Rollin avec le roi de Prusse*, traduite de la même langue, Gotha, 1783, in-8°. III. *Amélie de Nordheim*, ou *la Mort prématurée*, ibid., 1783, 2 vol. in-8°., en allemand. J—N.

FROTHAIRE, 27e. évêque de Toul, qui florissait vers l'an 830, était né dans le diocèse de Trèves. Il fut élevé à l'abbaye de Gorze, ordre de S. Benoît, à quelques lieues de Metz, prit les ordres et devint abbé de Saint-Evre à Toul. Le siége épiscopal de Toul étant venu à vaquer, Frothaire fut élu pour le remplir, et sacré le 22 mars de l'an 813. Suivant le *Gallia christiana*, il s'éleva des difficultés sur son ordination, prises de ce que le nombre des évêques n'avait pas été suffisant pour sa consécration. Cela a peine à s'accorder avec le récit des auteurs de l'*Histoire littéraire de France*. Selon eux, cette ordination se fit dans un concile qui se tenait à Reims, où, sans doute, il ne manquait pas d'évêques ; et elle fut faite par Vulphaire, archevêque du lieu, en l'absence d'Amalaire de Trèves, métropolitain de Toul, alors en ambassade à Constantinople; à moins que, peut-être, ce ne soit sur l'absence du métropolitain que portaient les difficultés. Quoi qu'il en soit, elles furent levées ; car Frothaire prit l'administration de son diocèse qu'il gouverna saintement, et les écrivains du temps louent sa sollicitude pastorale. Louis-le-Débonnaire avait Frothaire en grande estime. Il paraît que cet évêque était habile en architecture, puisque ce prince le chargea de conduire quelques nouveaux bâtiments dont il voulait agrandir son palais d'Aix-la-Chapelle. L'évêque fit ce que Louis souhaitait; mais, comme cela le détournait des occupations réclamées par son ministère, il écrivit à Hilduin, archichapelain de l'empereur, pour le prier de faire en sorte qu'il fût déchargé de ce soin. Bernard, roi d'Italie, s'étant révolté contre Louis-le-Débonnaire son oncle, Frothaire partit pour l'Italie, et marcha contre lui. On sait que les évêques, comme détenteurs de fiefs, étaient alors obligés au service militaire. Frothaire assista au concile de Thionville en 821, et à un autre concile qui se tint dans le même lieu en 835, pour faire le procès aux évêques qui avaient trempé dans la conspiration de Lothaire, et où Ebbon,

archevêque de Reims, fut déposé. Il se trouva encore, en 840, à l'assemblée d'Ingelheim, où ce même Ebbon fut rétabli. Peut-être aussi avait-il assisté au concile indiqué à Maïence pour l'année 829, puisque son métropolitain devait s'y trouver avec tous ses suffragants. Aux soins spirituels qu'exigeait son ministère, Frothaire joignait un grand zèle pour la décoration des édifices religieux. Il restaura magnifiquement son église et l'orna de peintures précieuses. L'abbaye d'Evres, dont il avait été titulaire, attira aussi son attention; il y rétablit la discipline, une bonne administration temporelle, et conserva toujours pour elle beaucoup d'affection. Frothaire, après trente-cinq ans d'épiscopat, mourut en 848, avec la réputation d'un homme sage, d'un sujet dévoué à son prince, et d'un bon évêque. On a de lui un *Recueil de lettres* : elles sont au nombre de trente-cinq; mais il y en a dix qui ne sont point de Frothaire. Presque toutes contiennent quelque chose de curieux qui peut servir à l'histoire de ce temps-là, et nous en faire connaître les mœurs et les usages: elles sont adressées aux personnages les plus considérables d'alors. On doit le recueil de ces lettres à André Duchesne, qui, après les avoir tirées à Chartres de la poudre de quelques archives, les a fait imprimer dans le tome II de ses *Historiens de France*.
L—y.

FROTTÉ (Le comte Louis de), chef des royalistes de la Normandie, gentilhomme de cette province, servit dans l'infanterie avant la révolution française. Jeune, ardent, et d'un caractère décidé, il s'en montra de bonne heure l'adversaire, et prit le parti de l'émigration. Mais la guerre extérieure n'ayant point rempli son attente, et voulant signaler son dévouement pour la cause des Bourbons, il sollicita vivement, à Londres, en 1794, auprès de M. de Puisaye, chargé des intérêts du roi en Bretagne, l'autorisation de passer en France pour faire insurger la Normandie où il avait des intelligences. Il reçut ses pouvoirs, ainsi qu'un brevet de colonel. Débarquant sur la côte de Saint-Malo au commencement de 1795, avec plusieurs autres gentilshommes, il y soutint un combat contre les troupes républicaines, leur échappa, et parvint en Normandie à travers mille dangers. Il y apportait, avec un grand courage, une patience à toute épreuve, des talents militaires naturels, mais peu exercés, et une suite imperturbable dans ses desseins. Dévoré d'ailleurs du besoin de se faire un nom, il se précipita dans la carrière de la guerre civile, la seule qui fût ouverte à son audace. Mais il était question alors, dans la Vendée et en Bretagne, d'un rapprochement et d'une suspension d'armes entre les républicains et les royalistes. La Convention nationale se flattait de diminuer le nombre de ses ennemis intérieurs par un système pacifique, repoussé jusqu'alors par les révolutionnaires. Tout était employé pour désarmer les royalistes : la corruption, la séduction et les menaces. Opposé à toute pacification, Frotté se rendit, le 1er. avril 1795, aux conférences de la Mabilais en Bretagne. Là, refusant de signer le traité négocié par Cormatin, il déclara qu'il ne ferait jamais fléchir ses principes, et qu'il n'y avait, pour les royalistes, de sécurité que dans les armes. Il regagna aussitôt la Normandie; et organisant pour l'insurrection les cantons limitrophes du Calvados et de la Manche, il parvint à établir une ligne

de correspondance avec Jersey par les îles Saint-Marcou. Il chercha ensuite, par les districts de Domfront et de Tinchebray, à lier ses opérations avec celles des royalistes du Maine. Frotté n'eut d'abord que trois cents hommes sous ses ordres, et encore étaient-ils peu aguerris. Mais sa persévérance et son infatigable activité lui valurent des succès partiels et répétés contre les nombreux cantonnements républicains. Il s'efforçait de gagner la confiance des habitants des campagnes, et augmentait chaque jour le nombre de ses partisans. Sa correspondance avec l'Angleterre et les princes français fut bientôt en pleine activité. On lui envoya de Londres plusieurs officiers émigrés; et des transfuges vinrent grossir son parti. Ayant refusé de poser les armes, il vit avec joie, au mois de juillet 1795, le renouvellement des hostilités entre les royalistes et les républicains dans presque tous les départements de l'ouest. Il fit, vers cette époque, une incursion dans le Maine, où, réuni à d'autres chefs, il s'empara momentanément de la petite ville de Maienne. Au retour de cette expédition, il ramena en Normandie le fameux Picot, chef secondaire, qu'il eut l'art d'employer. Il s'efforça de coordonner ses opérations avec celles des autres chefs de l'Anjou, du Maine et de la Bretagne; mais la malheureuse issue de l'expédition de Quiberon vint arrêter l'essor de ses vastes projets. Le 15 novembre, il fut attaqué dans son quartier-général par la garnison de Mortain; il la repoussa, se porta aussitôt sur le poste du Tilleul, et, à la suite d'un engagement très vif, y fit mettre le feu, forçant ainsi les républicains à la retraite. Il les tint en échec en se montrant par tout, étendit son organisation dans la Basse-Normandie, eut un état-major, des chefs de division, et s'efforça d'introduire une discipline sévère parmi ses troupes qui, toutes réunies, auraient pu former un corps de quatre à cinq mille hommes; mais la nature de cette guerre ne permettait presque jamais de réunion générale. Frotté, cependant, joignit aux environs de Maienne les colonnes de Scépeaux et de Rochecotte; il attaqua, de concert, plusieurs bataillons républicains qui furent d'abord enfoncés, mais qui, renforcés ensuite par la garnison de Maïenne, revinrent à la charge, et culbutèrent à leur tour les royalistes. Ceux-ci se rallièrent pourtant après leur déroute; et les chefs tinrent conseil pour statuer sur leurs opérations ultérieures. Mais comment concilier tant de prétentions et d'intérêts divers? Les généraux royalistes préféraient agir isolément dans leurs arrondissements respectifs; et les expéditions combinées n'avaient presque jamais d'heureux résultats. Rochecotte, Scépeaux et Frotté se séparèrent; chacun rentra dans son territoire. De retour en Normandie, Frotté fut joint par son père, qui venait de débarquer avec des dépêches et des subsides du ministère anglais. Ainsi encouragé, il redoubla d'efforts; il forma une compagnie, organisée sous le nom de *gentilshommes de la couronne;* son système d'insurrection s'étendit et se propagea. Frotté devint redoutable aux républicains, qu'il inquiétait et harcelait sans cesse. Il forma, à cette époque, un rassemblement nombreux dans la forêt d'Halouze, où il tenait d'ordinaire son quartier-général; et il marcha avec environ mille cinq cents hommes pour attaquer la petite ville de Tinchebray, dont il avait à se plaindre. La garnison n'était pas nombreuse; mais un grand nombre de

républicains, renfermés dans la ville, avait pris les armes pour résister aux royalistes. La ville était d'ailleurs palissadée; le clocher et l'église étaient crénelés et entourés de meurtrières. L'attaque fut vive et le combat sanglant. Frotté y montra de l'intrépidité et du sang-froid; il était partout: mais après différents assauts, il fallut battre en retraite. Le résultat de l'expédition ne servit qu'à faire redouter les royalistes, et ce succès moral fut presque le seul réel. L'insurrection gagnait de proche en proche en Normandie. Presque tous les cantons avaient des chefs qui obéissaient à Frotté. Mais dans la Vendée, sur les bords de la Loire, en Bretagne et dans le Maine, les affaires des royalistes étaient dès-lors désespérées. Le général Hoche soumettait tout, en employant tour à tour la force des armes, la politique et la modération; il couvrait déjà toute la Normandie et la Bretagne de ses nombreux bataillons. Malgré la résistance la plus opiniâtre, Frotté se vit contraint de se rembarquer pour l'Angleterre, refusant toute espèce d'adhésion ou de soumission personnelle au gouvernement républicain. Avant son départ, il avait licencié ses divisions jusqu'à nouvel ordre, et chargé le conseil royal de Normandie des détails de la pacification, recommandant à ses soldats de conserver leurs armes, et établissant entre la Normandie et l'Angleterre deux points de correspondance, l'un par les îles Marcou, l'autre par le Carteret. Arrivé à Londres en 1796, il fut envoyé par le comité royaliste établi dans cette ville, à MONSIEUR, comte d'Artois, alors à Edimbourg, pour engager S. A. R. à tenter une expédition en Bretagne. Les circonstances ne semblèrent pas favorables. Ce ne fut qu'après la rupture du congrès de Rastadt et pendant la guerre de 1799, que les royalistes de l'ouest purent reprendre les armes. Frotté débarqua en Normandie vers la fin de septembre, avec le grade de maréchal-de-camp, des pouvoirs très étendus, et le commandement en chef des royalistes de la Normandie et du Perche. La guerre civile prit alors un caractère plus imposant. Des forces au moins égales étaient opposées aux royalistes. Frotté attaqua Vire sans succès; il prit plusieurs bourgs, mais qui furent repris ensuite. Il délivra sa mère, et un grand nombre de royalistes qui venaient d'être emprisonnés en exécution de la loi des otages. Il fit ensuite, dans le midi du département de la Manche, une expédition, assez heureuse d'abord, puis mêlée de revers. Cependant, au milieu de cette guerre active, sa troupe s'exerçait, se disciplinait; et Frotté lui-même parvenait à étendre son influence sur presque toute la Normandie. Le contrôle de ses divisions, que nous avons eu sous les yeux, élevait son armée à près de onze mille hommes. Mais l'avénement de Buonaparte au suprême pouvoir dans la journée du 18 brumaire, devint funeste au parti royaliste armé. Frotté fut peut-être celui de tous les chefs qui pressentit, avec le plus de justesse, les conséquences de l'usurpation de Buonaparte; et dans une de ses proclamations il retraça avec les couleurs les plus vives cette journée de Saint-Cloud. Il y représentait Buonaparte tombant presque défaillant dans les bras de ses grenadiers, et à la veille d'échouer dans son usurpation. Un semblable manifeste ne pouvait être oublié par un homme tel que Buonaparte. Dès ce moment, la perte de Frotté fut résolue. On commençait à dissoudre la confédération royaliste



avec des paroles de paix. Dans les conférences de Montfaucon, Frotté fut constamment pour la continuation de la guerre. Presque tous les autres chefs avaient déjà capitulé, et il résistait encore, rejetant toute espèce de pacification. Voulant rallier sous ses drapeaux les insurgés du Maine, dont les chefs venaient de se soumettre, il se porta, avec plusieurs colonnes, sur la route d'Alençon. Il livra à Mortagne, à Chaux, et au Mêsle sur Sarthe, au cœur de l'hiver, trois combats sanglants, où il perdit ses meilleurs officiers, tandis que son lieutenant, Hinguant-de-Saint-Maur, menaçait Évreux et répandait l'alarme aux environs. Mais abandonné par son parti, et accablé par des forces toujours croissantes, Frotté écrivit au général Hédouville, chargé de la pacification, qu'il souscrivait aux lois acceptées par les autres chefs royalistes; et il l'annonça, le 28 janvier 1800, au général Guidal, qui commandait le département de l'Orne. On lui envoya aussitôt un sauf-conduit pour se rendre à Alençon, afin de négocier son accommodement; mais des ordres secrets de Buonaparte le vouaient à la mort. Frotté était en route quand, au mépris de la foi jurée, il fut arrêté avec six de ses officiers, et traduit devant une commission militaire formée à Verneuil. L'officier qui l'avait fait tomber involontairement dans le piége, se tua de désespoir à l'instant où il vit les suites de son imprudente confiance. Frotté parut devant ses juges avec l'audace qui l'avait toujours caractérisé. On produisit contre lui une lettre interceptée, par laquelle il annonçait à un de ses amis qu'il fallait se soumettre à tout hors au désarmement. Au milieu des débats il se fit apporter du vin; et sur son invitation, ses coaccusés crièrent avec lui, en buvant, *vive le roi!* Le lendemain il fut conduit à pied au lieu où il devait recevoir la mort. Un grenadier de son escorte lui fit observer qu'il ne marchait point au pas: « Tu » as raison, reprit Frotté, je n'y fai- » sais pas attention »; et il reprit le pas. Il ne souffrit pas qu'on lui bandât les yeux, et attendit les coups de fusil debout, et avec sérénité. Telle fut la mort de ce chef célèbre, âgé alors d'environ quarante-cinq ans. Intrépide et doué d'un caractère décidé, invariable dans ses principes, il fût devenu plus tard, s'il n'eût pas été arrêté dans sa carrière, l'un des plus fermes appuis du trône des Bourbons. Buonaparte marqua ses premiers pas, dans le suprême pouvoir, par le supplice de Frotté; et ce fut l'un de ses premiers crimes politiques. B—P.

FROULLAY-TESSÉ (Charles-Louis de), évêque du Mans, naquit à St.-Denis-de-Gastines, dans le Bas-Maine, en 1687. Quoique issu d'une famille illustre, et proche parent du maréchal de Tessé, il dut moins à sa naissance qu'à ses qualités personnelles les dignités qu'il obtint dans l'Église. Successivement, comte de Lyon, vicaire-général de Toulouse, etc., il fut nommé à l'évêché du Mans en 1723, et signala son administration, dans ce vaste diocèse, par un esprit de sagesse et des actes de bienfaisance qui honorent sa mémoire. Les querelles du jansénisme agitaient son clergé. Le chapitre avait rejeté la bulle. Froullay sut inspirer, à ses prêtres, des sentiments pacifiques, et les déterminer à accepter cette fameuse bulle, non comme règle de foi, mais comme une simple ordonnance de discipline, pour éviter le schisme en conservant l'unité. On se rappelait encore que ces misérables querelles avaient empoisonné les derniers ans

de son prédécesseur, Roger du Crevy. (C'est ce prélat, homme simple et droit, qui disait, en 1714, dans une assemblée de trente évêques acceptants : « Si nous mettons la foi à couvert, nous n'y mettons pas la bonne foi) ». Le Maine doit à Froullay plusieurs établissements importants. Il organisa un collége-séminaire dans la petite ville de Domfront, fonda une maison de retraite pour les prêtres indigents et infirmes, et employa une somme considérable à la construction d'un hôtel-dieu. Deux cimetières, placés dans les quartiers du Mans les plus populeux, y entretenaient, depuis plusieurs siècles, des foyers de maladies pestilentielles : il s'empressa de les supprimer. Lorsqu'en 1738 et 1739, le Maine éprouva, comme l'Anjou et la Touraine, une grande disette, occasionnée par l'indiscrète exportation des grains de 1736 et par la mauvaise récolte des années suivantes, Froullay ordonna une quête générale qui produisit 74,000 francs, et obtint, du roi, un prêt de 50,000 francs. Avec ces deux sommes, on acheta vingt-cinq mille quintaux de froment et seigle, qui furent transportés, par eau, de Nantes jusqu'au Mans. Un bureau de charité, organisé sous ses auspices, ouvrit des ateliers de travail, établit des soupes économiques, et put fournir aux besoins de dix mille pauvres, que renfermait la ville. On cite, de ce prélat, un trait qui prouve la prudence de son zèle. Une religieuse d'Etival devient enceinte : Froullay en est instruit; il prétexte une visite épiscopale, et se rend au couvent. Tandis qu'il converse amicalement avec l'abbesse, Vetillart, médecin du Mans, averti d'avance du rôle qu'il doit jouer, vient l'y trouver. « Docteur, avant de partir, rendez-vous ici utile; la plupart de ces bonnes sœurs ont un teint maladif : visitez-les séparément dans leurs cellules. » Le médecin revient une heure après, et dit gravement à l'abbesse : « Madame, plusieurs de vos religieuses n'ont que des indispositions légères; mais l'une d'elles est menacée d'obstructions que les eaux de Balaruc seules peuvent guérir. — Eh bien! » dit l'évêque, qu'on la fasse partir à l'instant pour le Languedoc : docteur, chargez-vous du voyage...... » La none fut secrètement conduite, non à Balaruc, mais au Mans, d'où elle revint ensuite dans sa communauté. L'anecdote n'a été connue que longtemps après le décès de cette victime de l'amour. Froullay mourut le 30 janvier 1767. Ce prélat, qui joignait le zèle à la science, a publié un Mandement volumineux contre le Traité des *Ordinations anglaises*, du père Courayer, 1727, in-4°.; des *Ordonnances synodales*, 1747, in-8°., et un nouveau Bréviaire, que l'on cite comme un des meilleurs de France, Paris, 1748, 4 vol. in-8°. L'abbé le Coute, chanoine de l'église du Mans, prononça son oraison funèbre, ibid., 1767, 28 pag. in-8°. L—U.

FROUMENTEAU (Nicolas), nom sous lequel s'est caché un écrivain protestant du 16e. siècle, qu'on n'est pas encore parvenu à découvrir. Le seul ouvrage en tête duquel on lit ce nom, est intitulé : *Le Secret des finances de France, découvert et départi en trois livres, et maintenant publié pour ouvrir les moyens légitimes et nécessaires de purger les dettes du roi, décharger les sujets des subsides imposés depuis trente un ans, et recouvrer tous les deniers pris à sa Majesté*, 1581, 3 tomes réunis ordinairement en un vol. in-8°. M. Brunet (*Manuel du libraire*) assure qu'il en existe deux

éditions sous la même date, et qui ne diffèrent que par le plus ou le moins de beauté du papier. Au revers du frontispice est un avis de l'imprimeur qui demande grâce pour les fautes qu'il aura pu commettre dans l'impression d'un livre si impatiemment attendu, que les feuilles en étaient enlevées de dessous la presse. Vient ensuite l'épître dédicatoire à Henri III, roi de France et de Pologne; cette pièce est datée de Paris, le 1er. janvier 1581. L'auteur y annonce au roi qu'il se propose de lui prouver, par des preuves authentiques, que, dans l'espace de trente-un ans, il a été payé, par le pauvre peuple, quinze milliards deux cent quarante-six millions trois cents et tant de mille écus, qui ne sont point entrés dans les coffres de l'état; et il lui demande, au lieu de créer de nouveaux impôts pour acquitter les dettes du royaume, qui se montent à cent millions de livres, de répartir cette somme entre les familles qui se sont nouvellement enrichies. Je m'offre, ajoute-t-il, à faire le département, et de les égaler, s'ils veulent, et que vous me le commandiez, si justement que pas un d'eux n'aura occasion de se plaindre. Cette épître est suivie d'une espèce d'introduction qui contient le sommaire des cahiers présentés aux états de Blois par les députés des différents ordres, lesquels, après de longs débats, prient Froumenteau (1) de rassembler leurs plaintes et d'en former un tableau pour être mis sous les yeux du roi. Suit l'état des recettes et des dépenses légalement faites depuis 1549 jusqu'à 1581, dont il résulte que, dans cet espace de temps, il a été perçu quatorze cent cinquante-trois millions; qu'il en a été employé neuf cent vingt-sept millions deux cent six mille francs, et que, par conséquent, au lieu d'un déficit, il devrait rester en caisse cinq cent vingt-cinq millions sept cent quatre-vingt-quatorze mille livres. On doit remarquer que cet état n'est revêtu d'aucune signature; mais il est daté du 31 janvier 1581. Le second et le troisième tomes contiennent le tableau, par diocèses, des impôts ordinaires ou extraordinaires levés sous le règne de Henri III, et comparés à ceux qui existaient sous Louis XII, de manière à présenter l'accroissement rapide de toutes les charges publiques. A la suite de chaque article, est une note des villages incendiés, ruinés ou détruits, et des individus massacrés depuis l'origine de la guerre de religion. Ces détails suffisent pour faire apprécier cet ouvrage vraiment curieux, et qui serait très important si l'on connaissait les sources où l'auteur a puisé, et le degré de confiance qu'on peut ajouter à tous ses calculs. II. *Le Cabinet du roi de France, dans lequel il y a trois perles d'inestimable valeur*, etc., 1581, in-8°.; 2e. édit., 1582, in-8°. Cet ouvrage, rédigé dans le même esprit que le précédent, est dédié au roi, par une épître datée de novembre 1581. La ressemblance du style et la conformité des principes l'ont fait attribuer, par quelques personnes, à Froumenteau. Lamonnoye pense qu'il est de Nicolas Barnaud Du Crest; et les initiales N. D. C., qu'on voit au frontispice, appuient cette conjecture. (*Voy.* BARNAUD, tom. III, pag. 390.) Ainsi, en admettant que les deux ouvrages dont on vient de parler sont sortis de la même plume, il paraît que c'est à

(1) L'un des personnages qui a, dans cette assemblée, les fonctions de calmer les députés des provinces, porte le nom de *Baranque*, dans lequel on retrouve celui de Barnaud; ce qui semble encore appuyer les conjectures que l'on s'est permises sur le véritable auteur des ouvrages indiqués dans cet article

Barnaud qu'on en doit faire honneur. Une seule difficulté se présente, et la voici : comment Barnaud aurait-il pu se procurer des renseignements aussi détaillés et aussi exacts, en apparence, sur la situation des finances du royaume ? Mais cette objection disparaîtra si l'on réfléchit que, par sa réputation dans le parti des réformés, Barnaud a pu et dû même se trouver en rapport avec des hommes d'état, qui lui auraient fourni les matériaux dont il a fait usage. III. *Traité de la Polygamie sacrée* : c'est le titre d'un troisième ouvrage qu'on croit sorti de la même plume que les précédents, et dans lequel l'auteur s'efforce, comme dans le *Cabinet*, de prouver qu'il serait très avantageux de réunir à la couronne les trop grandes richesses des moines et du clergé. Le Duchat qui le cite, dans ses *Notes sur la Confession de Sancy*, en l'attribuant, avec les deux autres, à Froumenteau, ne dit pas s'il a été imprimé ; mais on ne le croit pas, car il n'est indiqué dans aucun catalogue. W—s.

FROVA (Joseph), savant piémontais, chanoine régulier de Saint-André de Verceil, et historiographe de sa congrégation, vivait dans le 18e. siècle. Il alla d'abord professer la théologie à Rome, où il se lia d'amitié avec le célèbre littérateur bavarois, Eusèbe Amort, son confrère. Il revint ensuite à Verceil, où il ne cessa de s'occuper de la recherche des monuments ecclésiastiques du moyen âge, concernant sa patrie. Pendant le cours des discussions sur l'auteur de l'*Imitation de J. C.*, renouvelées par les bénédictins, en Italie et en Allemagne, de 1724 à 1729, et ensuite de 1760 à 1764, une correspondance s'établit sur plusieurs points historiques de la question, entre Frova, et Amort, alors à Polling en Bavière. La *Deductio critica*, et la *Moralis certitudo*, de cet auteur, qui écrivit, non une seule dissertation (comme on l'a dit par erreur à son article), mais neuf dissertations au moins en faveur de Kempis contre les partisans du prétendu Jean Gersen abbé des bénédictins de Verceil, contiennent surtout plusieurs lettres du docte Frova, de 1760, 61 et 62, d'où il résulte, entre autres, que, d'après des recherches exactes faites dans les anciennes chartes des abbayes de Saint-Étienne et de Saint-André de Verceil, il n'y est fait mention d'aucun religieux ou abbé du nom de Gersen (*V.* Gersen). Cependant le système opposé s'est reproduit de nos jours en Italie : M. Napione, et d'après lui l'abbé Cancellieri, ont allégué une note que Jacques Durandi tenait de Joseph Frova, et qui portait précisément le contraire de ces lettres. Mais cette allégation, purement verbale, et sans authenticité, n'a point détruit le fait de la dénégation directe du même Frova, consignée dans sa correspondance. On doit, en outre, à ce savant religieux, deux ouvrages : I. Une dissertation *De sacris imaginibus*, Venise, 1750, in-12. II. *Vita et gesta Gualæ Bicchieri card. collecta à Philadelpho Libyco*, Milan, 1767, in-8°. Tiraboschi et Denina nomment avec éloge l'auteur de cette vie du zélé fondateur de l'abbaye de Saint-André de Verceil, où furent appelés, pour la desservir et y professer, des chanoines réguliers de la célèbre abbaye de Saint-Victor de Paris (1). G—ce.

(1) Les renseignements que nous avons pu nous procurer, principalement dans les lettres de Frova, sur le cardinal Bicchieri, ne peuvent faire que la matière d'une note. Jacques Guala Bicchieri chanoine de l'église cathédrale de Verceil, cardinal prêtre titulaire de St.-Martin *in montibus*, légat du Saint-Siége en France, en Angleterre et dans le Piémont, fonda en 1219 l'église et l'abbaye

FROWDE (PHILIPPE), poète anglais, issu d'une très bonne famille, mort à Londres, le 19 décembre 1738, était l'ami et le protégé d'Addison, dont il avait fait la connaissance à l'université d'Oxford. On a de lui quelques ouvrages de poésie, dont plusieurs, en latin, se font remarquer par la pureté et l'élégance, et ont mérité d'être insérés dans le Recueil publié par Addison, sous le titre de *Musæ anglicanæ*. Il a aussi écrit deux tragédies, la *Chute de Sagonte*, 1727, et *Philotas*, 1731, qui eurent peu de succès au théâtre ; elles en eurent davantage à la lecture, et obtinrent alors les suffrages des critiques éclairés ; la dernière surtout, dont l'auteur peint la destinée, dans sa dédicace, par ces mots de Juvénal : *Laudatur et alget*. X—s.

FRUGONI (CHARLES-INNOCENT), l'un des poètes italiens les plus célèbres et les plus féconds du 18e. siècle, naquit à Gènes, le 21 novembre 1692, d'une noble et ancienne famille, dont il fut le dernier rejeton. Il avait deux frères aînés ; la fortune du père était considérable : pour avantager les deux aînés, il fut décidé que le plus jeune des trois prendrait l'état ecclésiastique, et renoncerait à la succession en faveur de ses frères. Charles entra, sans autre vocation, à quinze ans, dans la congrégation des frères Somasques, commença son noviciat à Gènes, en 1708, et fit ses vœux à Novi, l'année suivante. Il avait annoncé dès l'enfance une vivacité d'esprit et d'imagination extraordinaire. Ses progrès dans les sciences et dans les belles-lettres furent rapides. Lorsqu'il fut envoyé à Brescia, en 1716, pour y professer la rhétorique, il avait déjà la réputation d'élégant écrivain en prose et en vers, dans les deux langues, latine et italienne. Il y établit, la même année, une colonie arcadienne, où il reçut le nom de *Comante Eginetico* : mais ce fut à Rome, où il alla un an après occuper la même chaire, dans le collége Clémentin, que son génie poétique, excité par la grandeur des objets et par l'exemple des bons poètes qu'il y trouva rassemblés, commença de prendre tout son essor. Il s'y lia particulièrement avec Rolli et Metastase. En 1719, il retourna de Rome à Gènes, chargé d'enseigner les jeunes religieux de son ordre, emploi qu'il remplit encore avec distinction à Bologne, les deux années suivantes ; mais sa santé, alors très faible, en ayant beaucoup souffert, il alla se reposer à Plaisance et ensuite à Parme. A Modène, où il avait repris ses travaux, il fut attaqué de la petite vérole ; il y termina, pendant sa convalescence, la traduction en vers italiens du *Rhadamiste* de Crébillon. Dans toutes ces villes, il forma des liaisons d'amitié avec tous les hommes distingués qui y florissaient. Il en contracta surtout avec le cardinal Corneille Bentivoglio, alors légat pontifical dans la Romagne ; il eut d'abord en lui un zélé protecteur, qui finit, si l'on en croit le bruit public, par avoir de grandes obligations à ce poète. Frugoni fut, assure-t-on, le principal auteur du succès de la belle traduction de Stace, qui a fait la réputation poétique du cardinal. (*Voy.* Corneille BENTIVOGLIO.) Le comte de la Torre Rezzonico, dans ses mémoires sur la vie et les ouvrages de Frugoni, soutient que ce bruit est faux ; que le cardinal se servit des conseils du poète, mais non de son talent ; que le premier livre de la *Thébaïde* était

des chanoines de St.-André de Verceil, leur donna les biens qu'il possédait dans le territoire de cette ville, et mourut à Rome en 1227. On trouve son Éloge, par Denina, dans les *Piemontesi illustri*.

à peine achevé, quand Frugoni cessa de loger à Ravenne chez le cardinal, et que le reste fut fait lorsqu'il en était fort éloigné; que les connaisseurs remarquent facilement une grande différence entre le style de cette traduction et celui des *Versi sciolti* de Frugoni; il ajoute enfin, dans une note, qu'il avait plusieurs fois entendu Frugoni lui-même assurer qu'il n'avait eu aucune part à la belle traduction de Stace. Cela est positif : mais le comte de la Torre était homme de cour; Fabroni, qui était simplement homme de lettres, mais très instruit des anecdotes littéraires, et qui écrivit, sept ans après que cette Vie fut publiée, un éloge de Frugoni, y dit non moins positivement, en parlant de l'entreprise que le cardinal avait formée de traduire la *Thébaïde* : « Frugoni fut l'Apollon de cette entreprise; ce fut lui qui y ajouta cette perfection et cette richesse de style auxquelles ne peut jamais atteindre un homme de génie, quand le soin d'affaires politiques toujours diverses comprime et dissipe la chaleur de sa verve, etc. » Quoi qu'il en soit, le cardinal Bentivoglio, ou par reconnaissance, ou par pure amitié, rendit à Frugoni un grand service, en le produisant à la cour de Parme, qui devint pour lui un honorable asile. Mais l'asile qu'on trouve dans une cour est souvent un esclavage. Il fallut que le génie libre de Frugoni, principalement porté à la poésie lyrique, se pliât à des compositions dramatiques, à des pièces de commande, à des traductions d'anciennes pièces françaises, et à des refontes d'anciennes pièces italiennes, pour des fêtes, pour des ballets, pour des spectacles en musique, qui faisaient peu pour sa gloire, et le détournaient sans cesse des travaux de son choix. Le duc François Farnèse régnait alors à Parme; ce fut au prince Antoine, son frère, que Frugoni fut présenté, en 1725. Deux ans après, François mourut; et notre poète, qui était aussi bon orateur, fut choisi pour prononcer son oraison funèbre. D. Antoine, ayant succédé à son frère, épousa la princesse Henriette d'Este; et Frugoni dut composer et publier pour ce mariage, en 1728, un recueil entier de poésies. Il dut, presque dans le même temps, écrire en prose élégante, les mémoires historiques de la maison Farnèse, les voyages du duc Antoine, et l'éloge de ses vertus. Ils parurent vers la fin de 1729; et le titre d'historiographe royal, inscrit sur le frontispice, fut la récompense de l'auteur : mais, dès le commencement de 1731, le duc Antoine mourut. On croyait sa veuve enceinte, et cette espérance se soutint pendant huit mois. (*V.* Antoine Farnèse, 8e. duc de Parme, XIV, 175-6). Frugoni, très intéressé à ce qu'elle eût un heureux succès, appela ce succès de tous ses vœux, le prédit, le célébra d'avance, dans une *Chaîne* de vingt-cinq fort beaux sonnets, qui prouvèrent que le titre de poète n'est plus synonime de devin. Il se trouva comme étranger dans la nouvelle cour de l'infant d'Espagne, D. Carlos, encore mineur, et soumis à la tutelle et à la régence de la duchesse Dorothée, son aïeule maternelle. La *Chaîne* qu'il avait dédiée peu auparavant à l'une des deux duchesses, n'était pas un titre de faveur auprès de l'autre; aussi, quoiqu'il fît son devoir de poète en chantant l'arrivée de l'infant, et son entrée solennelle, et le gouvernement de la régente, il ne manqua pas d'ennemis qui excitèrent contre lui les plus fortes préventions, et il ne put trouver aucun accès auprès du nouveau pouvoir. Il prit le sage parti de

céder à l'orage, et se retira au bout de trois mois à Gènes, laissant aux amis qu'il avait à Parme, le soin d'agir pour lui et de ménager son retour. Au chagrin de cette disgrâce se joignit celui qu'il éprouvait de plus en plus des vœux qu'on lui avait arrachés presque dès son enfance. Il portait toujours l'habit et était soumis à la règle, chaque jour plus insupportable pour lui, de l'ordre des frères Somasques. Le cardinal Bentivoglio avait fait inutilement les démarches les plus actives, auprès du vieux pape Benoît XIII, pour le faire relever de ces vœux. Il les avait renouvelées auprès de Clément XII, et le duc Antoine avait écrit au même pape en sa faveur. Ce ne fut qu'en 1733, après la mort du cardinal et du duc, que Clément consentit enfin à séculariser Frugoni, et encore à certaines conditions qui ne furent entièrement levées que sept ou huit ans après, par Benoît XIV. Une occasion éclatante vint enfin rendre à notre poète, la force qu'il lui convenait le mieux d'employer, celle de son génie. La prise d'Oran, précédée d'une sanglante victoire, remportée par l'armée espagnole sous les ordres du comte Montemar, lui inspira la grande ode ou *canzone*, remplie d'enthousiasme et de feu poétique, qui commence par ces deux vers :

Non oggi si staranno
Taciti e cheti gli animosi carmi.

D'autres poésies qu'il adressa vers le même temps, au roi Philippe V et à la reine d'Espagne, Elisabeth Farnèse, n'eurent pas moins de succès ; et D. Carlos, parvenu à l'âge de dix-huit ans, s'étant déclaré majeur et ayant pris les rênes de l'état, Frugoni reçut de ce prince le plus favorable accueil, et fut de nouveau fixé à la cour avec un traitement honorable. La guerre s'alluma bientôt après en Italie, entre la maison de Bourbon et l'empereur Charles VI. L'infant duc de Parme, nommé généralissime de l'armée catholique, partit pour la conquête du royaume de Naples. Cette conquête rapide, et surtout la prise de Bitonto, faite sur les Autrichiens par le comte Montemar, le vainqueur d'Oran, dictèrent encore à Frugoni, entre autres heureux fruits de son génie, la belle ode pindarique :

Grido d'alta vittoria
Celesti Muse, per Italia venne.

Mais une armée autrichienne, entrée en Lombardie, s'avança jusque sous les murs de Parme ; le général Mercy qui la commandait, menaçait de détruire cette ville, où le poète qui avait immolé, dans son ode, la gloire des armes impériales à celle des armes espagnoles, se trouvait comme assiégé. Il vit du haut des murs la bataille sanglante et douteuse, qui se livra entre les deux armées, française et autrichienne (1) ; et il en fit en prose une description animée et rapide, qu'il adressa à l'ambassadeur de France auprès du roi de Naples. Les succès divers de la guerre, la paix de 1736 qui remit le duché de Parme à l'empereur, la guerre qui s'alluma de nouveau en 1742, et qui fit passer plusieurs fois Parme de la domination espagnole à la puissance autrichienne, tous ces divers événements influèrent fort tristement sur la fortune de Frugoni, le mirent plus d'une fois dans la position la plus gênante, et l'obligèrent à des déplacements dont la nécessité ne lui donnait pas toujours les moyens. Il opposa aux coups du sort les secours généreux et délicats d'amis puissants, l'insouciance de son caractère, et l'essor qu'il donna dans

(1) 29 juin 1734.

ce temps-là, plus que jamais, au talent particulier qu'il avait pour la poésie burlesque et satirique, talent auquel on pourrait croire que les devoirs imposés à un poète de cour servaient ordinairement de frein. La composition, en 1734, du 10ᵉ. chant de ce poème si original de *Bertoldo, Bertoldino e Cacasenno*, auquel vingt poètes travaillèrent, et qui parut en vingt chants, en 1736; sa querelle, en 1737, avec le père Lucca, dominicain, célèbre improvisateur; celle qu'il eut, en 1740, avec le collége des médecins, à l'occasion d'un mot qui leur avait déplu dans un de ses sonnets, plusieurs autres sujets de cette espèce, produisirent un grand nombre de pièces où brille, d'une manière piquante, cette partie de sa verve qui n'était pas la moins fertile. Dans le plus fort de ses disgrâces, il s'était retiré à Venise, où il passa plusieurs années, livré à des distractions qui n'étaient pas propres à rétablir ses affaires, et dont il s'accuse ainsi lui-même dans une de ses épîtres familières:

M'han talor sedotto un poco
Due vizietti, amore e gioco.

Il était réduit par ces deux peccadilles (*vizietti*), à un état voisin de la misère, lorsqu'il eut une maladie qui acheva de l'y plonger. Il en fut généreusement retiré par la main d'un homme célèbre lui-même dans les lettres et dans les arts. Le comte Algarotti, se trouvant à une maison de campagne sur la Brenta, apprit l'état où était tombé le malheureux Frugoni. Il vole à Venise, au logement du malade, à son lit, lui ouvre sa bourse, lui donne son médecin pour le guérir, ses domestiques pour le servir, établit enfin un tel ordre dans sa maison, qu'à tout moment le malade est servi et soigné, comme l'eût été Algarotti lui-même. Dès qu'il fut rétabli, Algarotti le présenta comme son ami à milord Holdernesse, ambassadeur anglais auprès de la république. Ce seigneur prit à tâche de faire passer agréablement à Frugoni, dans son hôtel, plusieurs mois qu'il passa lui-même à Venise. L'ambassadrice étant alors accouchée d'un premier enfant, Frugoni se surpassa lui-même, en célébrant la naissance de ce fils, dans une grande pièce en vers libres (*sciolti*), où il évoque et fait parler l'ombre de Pope, mort depuis peu (1744), dans un style que ce grand poète eût envié. De retour à Parme en 1745, Frugoni fut de nouveau balotté par toutes les vicissitudes qu'éprouva ce duché jusqu'en 1748, où la paix d'Aix-la-Chapelle fixa enfin le sort de Parme, Plaisance et Guastalla, dont l'infant D. Philippe prit possession l'année suivante. Notre poète reprit, bientôt après, toute l'ancienne faveur dont il avait joui. Elle lui fut d'abord annoncée par une gratification de la cour: il y répondit par des vœux prophétiques sur la naissance d'un prince, que faisait espérer la grossesse de la duchesse. Le prince naquit, et Frugoni fut nommé son instituteur de belles-lettres italiennes. La fortune avait commencé à lui sourire. On sait qu'il avait renoncé, à l'âge de seize ans, à la succession de son père, en faveur de ses deux aînés. L'un était mort peu d'années après; l'autre mourut en 1752. Il avait disposé, par son testament, de tous ses biens; et tandis qu'il léguait à son valet de chambre une somme infiniment plus forte, il en laissait seulement à son frère une de 6000 l. à placer dans les tontines de France, sous la condition expresse que, s'il réclamait contre le testament, cette somme même lui serait ôtée. Frugoni

se rendit à Gènes pour cette affaire : il voulait du moins pouvoir placer cette somme dans les fonds de sa patrie, et la faire passer sur la tête d'un de ses neveux, qui l'avait libéralement secouru dans ses malheurs, tandis que l'autre, comme le disait Frugoni lui-même, l'aurait plutôt vu pendre que de lui donner un sou. Il voulait aussi obtenir, sur la masse de la succession, quelque provision pour payer ses dettes. N'osant, d'après la teneur du testament, intenter d'action judiciaire, il présenta au sénat une première supplique en vers, en style familier, dans laquelle il explique très clairement sa triste situation et ses demandes. Il obtint une première dérogation au testament; et, après quatre autres suppliques du même genre, la libre disposition du legs, et une somme de mille sequins sur l'héritage. Il revint très content à Parme, et se rendit de plus en plus agréable par différentes productions poétiques, et par les soins qu'il donna aux spectacles pompeux qui firent à cette paisible époque la principale occupation de la cour. Le directeur des bâtiments, Dutillot, parvenu au plus grand crédit par l'élégance de ses goûts, et par son intelligence à varier les plaisirs de ses maîtres, devint bientôt après marquis de Felino et premier ministre. Il admit Frugoni dans sa familiarité la plus intime, et lui ouvrit la source des grâces et des honneurs, ou du moins des assujétissements décorés de ce titre. Ce fut le prix du temps qu'un homme de génie donnait à des corrections ou rédactions de vers faits pour être mis en musique, à des dédicaces, à des prologues, et à d'autres minuties peu dignes de lui. Il fallut qu'il traduisît, par ordre du ministre, qui voulait introduire sur son théâtre le goût de l'opéra français, *Titon et l'Aurore*, *Hippolyte et Aricie*, *Castor et Pollux*. Quand l'infante de Parme épousa l'archiduc Joseph, en 1760, il fallut que Frugoni composât *les fêtes d'hymenée*, divertissement en trois actes, sur trois différents sujets, à la française, ce qu'on appelait alors des fragments. Ce qui dut le flatter davantage à cette époque de sa faveur, ce fut d'être nommé secrétaire perpétuel de l'académie royale des beaux-arts, créée par le ministre, sous la protection de l'infant D. Philippe, à la fin de 1757. Dans cette position heureuse, Frugoni fut inopinément et brutalement attaqué par un critique, sans mesure, sans décence, et qui n'avait point encore les titres qu'il put avoir dans la suite, pour prononcer sur les talents et les réputations. Baretti, caché sous le nom d'*Aristarco Scannabue*, lui livra les plus rudes attaques, dans un style assorti à ce nom burlesque. Le poète s'en vengea d'abord par quelques sonnets satiriques lancés d'une main ferme, que l'âge n'affaiblissait pas; mais il s'en vengea beaucoup mieux en produisant, dans peu de temps, plusieurs morceaux en vers libres, qui sont justement regardés comme des chefs-d'œuvre d'imagination et de style poétique. L'un est intitulé : *Le génie des vers libres*, à l'occasion d'un mariage; l'autre, *La colombe* (de Vénus), pour un premier né de la maison Sanvitale, dont le chef était l'un de ses plus généreux Mécènes; le troisième est, en quelque sorte, consacré à la gloire de la philosophie française, dans la personne de l'abbé de Condillac, alors instituteur du prince de Parme, et qui venait d'être, en 1765, violemment attaqué de la petite vérole. Cette pièce suffirait, dit avec raison le comte de la Torre,

pour placer Frugoni parmi les poètes qui ont su le mieux revêtir de belles images la philosophie, et enrichir ses secrets d'une élocution brillante. Comme pasteur d'Arcadie, il invoque le dieu Pan, et rappelle que ce dieu fut, chez les anciens, l'emblème de toute la nature, en particularisant avec une élégance admirable chacun de ses attributs. C'était Pan qu'il avait imploré pour le salut du grand philosophe qu'il désigne sous le nom d'Auronte; c'est à lui qu'il rend grâces de sa guérison. Il ne craint point ensuite de caractériser, dans un style pur, simple, et gracieux à la fois, les ouvrages métaphysiques de Condillac, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, le *Traité des systèmes*, celui *des sensations*, et celui *des animaux* : il les désigne par des traits qui leur sont propres, qu'il tire de ces traités mêmes; et jamais il n'oublie qu'il est poète. Le bonheur dont il jouissait en vieillissant, lui avait rendu une santé robuste, une gaîté inaltérable, une verve et une fécondité poétiques qui en faisaient l'ame de toutes les fêtes, des réunions académiques, des repas, des *villegiature* ou parties de campagne. On croyait, il croyait lui-même qu'il atteindrait jusqu'à l'âge centenaire, lorsqu'il fut attaqué subitement d'un endurcissement d'artères dont il mourut le 20 décembre 1768, âgé de soixante-seize ans. Très peu de poètes italiens ont fait plus de sensation que Frugoni pendant leur vie, et ont été plus loués après leur mort. L'abbé Pellegrino Salandri lui consacra presque aussitôt un éloge oratoire. Le comte Antoine Cerati en publia un autre en 1776, plus savant, plus philosophique, et enrichi de notes curieuses, qui fut reproduit en tête de l'édition des *Poésies de Frugoni*, Lucques, 1779, et ensuite tome III des *Elogj italiani*, imprimés à Venise en 1782. Le comte de la Torre Rezzonico plaça des *Mémoires historiques et littéraires sur la vie et les ouvrages de Frugoni*, devant la belle édition de ses *OEuvres poétiques*, qu'il fit paraître à Parme, 1779, en 9 vol. in-8°. Enfin, Ange Fabroni a inséré un nouvel éloge de lui dans le tome Ier. de ses *Elogj d'illustri Italiani*, Pise, 1786, in-8°. Cette bonne édition de Parme, en 9 vol., des Poésies de notre auteur, en contient trop pour que tout puisse être également bon. Elles y sont divisées par genres de poésies; sonnets héroïques, sacrés, lyriques, anacréontiques, amoureux, burlesques ou satiriques; ils remplissent les trois premiers volumes, et il y en a plus de mille. Le 4e. contient des Poésies diverses, endécasyllabes, églogues, épîtres, stances ou octaves, les unes en vers planes ou ordinaires, les autres en *versi sdruccioli*, parmi lesquelles il y en a d'admirables; enfin, la première partie des odes ou *canzoni*, celles du genre héroïque. Les odes lyriques de toute espèce remplissent les 5e. et 6e. volumes; il y en a plus de deux cent cinquante : le 7e. est presque entièrement occupé par les poèmes et les épîtres en vers libres (*sciolti*), l'un des genres où l'auteur a le plus excellé, et dont il y aurait le moins retrancher dans le choix le plus sévère de ses œuvres; le reste du volume renferme des vers *martelliens* c'est-à-dire, à rimes plates, de deux en deux vers, comme nos alexandrins, et une dixaine de cantates : dans le 8e. sont les poésies familières, parmi lesquelles un assez grand nombre sont d'une grâce et d'une facilité charmantes; elles remplissent encore la

première moitié du 9e., dont la seconde est composée de bacchanales, de dithyrambes, de pièces improvisées, et de *brindisi*, ou poésies de table. On sent que dans une telle surabondance, il y aurait bien des réductions à faire : elles tomberaient principalement sur les sonnets pour des fêtes de cour, pour des mariages, des naissances, des prises de voile; enfin pour toutes ces petites ou grandes solennités qu'on célèbre toujours en Italie par des déluges de vers, mais qui peuvent rarement en inspirer, même à un Frugoni, de meilleurs qu'aux poètes les plus vulgaires. On a donné une édition choisie de ses œuvres, en 4 volumes, Brescia, 1782, in-8°. C'est avoir beaucoup gagné pour la gloire du poète : elle pourrait gagner encore; mais, dans un dernier choix fait avec goût, l'on aurait au moins deux volumes des plus beaux vers que le Parnasse italien ait produits. On leur reproche un peu d'enflure, des périodes trop longues, et quelquefois embarrassées : mais dans un grand nombre de sonnets, d'odes, d'octaves, et surtout de *versi sciolti*, on est entraîné par l'abondance et la richesse des images, la justesse et la vigueur des épithètes, la hardiesse des figures, et le charme de l'harmonie. Frugoni a peut-être été trop vanté pendant un certain temps : mais on l'a peut-être aussi trop déprécié dans la suite; et quelque défauts qu'on lui reproche, on ne peut méconnaître en lui un de ces poètes que la nature a le plus heureusement doués, et qui ont le plus ajouté par l'étude et la pratique de l'art à ces heureuses dispositions. G—É.

FRUITIERS (Philippe), peintre, né à Anvers vers 1625. On sait peu de chose sur cet artiste. Il quitta la peinture à l'huile pour la miniature et la gouache, où il se montra grand dessinateur. Il composait et drapait bien : ses airs de tête étaient gracieux. La plus grande preuve du mérite de ce peintre, est que Rubens lui fit faire en un seul tableau, son portrait et celui de toute sa famille. Le biographe Weyermans, qui avait vu cette composition, lui donne de grands éloges, et va jusqu'à dire que Rubens lui-même n'en aurait pas désavoué la couleur. On ignore l'année de la mort de Fruitiers. D—T.

FRUMENCE (S.-), *Frumentius*, apôtre d'Éthiopie, vivait au commencement du 4e. siècle. Il naquit à Tyr, et fut élevé par Méropius, son parent, qui professait la philosophie, et faisait le commerce. Méropius étant parti pour l'Abyssinie, y conduisit Frumence avec un autre jeune homme de sa famille, nommé Édésius. Bientôt les deux disciples se trouvèrent privés de leur maître et de leur appui, Méropius ayant été tué peu de temps après son arrivée : mais leur science et leur sagesse attirèrent l'attention du roi d'Abyssinie. Il les accueillit, leur donna sa confiance, et leur laissa en mourant la tutelle de son fils. Frumence profita de son crédit pour favoriser l'entrée des marchands chrétiens, et l'établissement du christianisme dans cette contrée reculée. A la majorité du roi, il revint en Égypte, et instruisit S.-Athanase des succès qu'il avait obtenus. Le patriarche d'Alexandrie lui donna aussitôt l'épiscopat, en 331, et le renvoya dans l'Éthiopie pour y propager la foi. Frumence s'établit à Axum, et fonda plusieurs églises; on croit qu'il mourut vers 360. L—S—E.

FRUSIUS (André). *Voy.* Freux (De).

FRYDANCK. *Voy.* Freydanck.

FRYE (Thomas), artiste né en

Irlande en 1710, vint de bonne heure à Londres, et s'y fit de la réputation par son talent comme peintre, particulièrement dans le genre du portrait. On lui attribue l'invention de la porcelaine en Angleterre; et l'on rapporte que l'ardeur avec laquelle il s'attacha, pendant quinze années, à perfectionner cette composition dans une fabrique établie à Bow, altéra sa santé au point de faire désespérer de sa vie. Il se retira alors dans le pays de Galles; et sa constitution paraissant raffermie, il revint à Londres, exercer de nouveau son talent pour la peinture, en y ajoutant la gravure en taille-douce. Il peignait avec succès à l'huile, et en miniature. On cite de lui des portraits de Frédéric prince de Galles, du chanteur Leveridge, et autres, qui parurent aux expositions de peinture de 1760 et 1761; et des têtes gravées, de grandeur naturelle, parmi lesquelles on remarque son propre portrait. Il mourut le 2 avril 1762. X—s.

FRYTH (JEAN), martyr du protestantisme en Angleterre, sous le règne de Henri VIII, était fils d'un aubergiste de Sevenoaks, au comté de Kent. Il étudia à Cambridge, et ensuite à Oxford. Vers 1525, ayant eu occasion de connaître Guillaume Tyndal, celui-ci le gagna à la doctrine luthérienne, qu'il commença bientôt à professer ouvertement. Il fut arrêté interrogé, et confiné dans son collége: ayant obtenu sa liberté en 1528, il quitta l'Angleterre, où il revint deux ans après, plus affermi que jamais dans ses principes religieux. Il fut arrêté comme vagabond à Reading, et mis en prison (*in the stocks*): délivré par l'humanité d'un maître d'école de cette ville, il se rendit à Londres, où les efforts de son zèle attirèrent l'attention du grand chancelier Th. Morus, qui le fit mettre à la Tour. Il fut traduit devant un conseil d'évêques; et rien n'ayant pu l'ébranler dans ses principes, il fut condamné à être brûlé vif, et subit sa sentence à Smithfield, en 1533. Ses ouvrages, tous dirigés contre la doctrine catholique, et dont plusieurs furent composés pendant sa détention à la Tour, ont été réimprimés ensemble, Lond. 1573, in-fol. X—s.

FUCA (JEAN DE), pilote, né dans l'île de Céphalénie, dans le 16e. siècle, et dont le vrai nom était Apostolos Valerianos, avait servi sur les vaisseaux du roi d'Espagne, dans les Indes-Occidentales, pendant plus de quarante ans. Il avait perdu, par la prise du galion de Manille enlevé par Cavendish, sa fortune qui, selon son témoignage, était de soixante mille ducats; frustré de la récompense à laquelle il s'attendait pour ses longs services, il prit le parti de retourner dans sa patrie, pour y finir ses jours au milieu de sa famille. Il rencontra à Florence, en arrivant d'Espagne, en 1596, un Anglais, nommé Jean Douglas, et alla avec lui à Venise, où ce dernier le présenta à Michel Lock ou Lok, qui avait été consul à Alep. Fuca raconta à Lok qu'il avait été expédié, par le vice-roi du Mexique, en qualité de pilote, avec trois petits vaisseaux, pour aller à la découverte du détroit d'Anian, à la côte occidentale d'Amérique, afin de trouver un passage qui menât du grand Océan à l'océan Atlantique: cette entreprise manqua par l'inhabileté du capitaine et la mutinerie de l'équipage. Il fut expédié de nouveau, en 1592, du port d'Acapulco, avec une petite caravelle et une pinasse. Il vit, entre le 47e. et le 48e. degré de latitude boréale, que la terre courait au nord-est, et présentait une large ouverture, dans laquelle il entra.

Il navigua plus de vingt jours dans ce détroit : en quelques endroits, la terre s'étendait vers le nord-est, dans d'autres vers le nord-ouest; le passage devenait beaucoup plus large qu'il n'était à son ouverture, et contenait plusieurs îles. Fuca mit souvent à terre, et vit nombre d'habitants vêtus de peaux de bêtes. Le pays lui parut aussi fertile que la Nouvelle-Espagne: il abonde en or, en argent et en perles. Il parvint ainsi jusqu'à l'océan Atlantique. Il avait reconnu que le détroit, sur toute sa longueur, est d'une largeur suffisante pour la navigation. L'embouchure par laquelle il était entré, lui avait paru avoir trente à quarante lieues de large. Deux motifs le déterminèrent à faire son retour par le même passage. D'une part, l'objet de sa mission était rempli; la communication des deux mers, à travers le continent de l'Amérique, était découverte : de l'autre, il craignait que, s'il venait à être attaqué par les sauvages, ses forces ne fussent pas suffisantes pour leur résister. En repassant par l'entrée du détroit, il reconnut de nouveau que la pointe qui le terminait au nord était très élevée, et surmontée d'un rocher très haut et semblable à une colonne. Il revint donc à Acapulco : il espérait recevoir une récompense du vice-roi; mais il l'attendit en vain pendant deux ans. Il se rendit en Espagne, où le ministre le berça de même, pendant long-temps, de promesses qui ne furent pas effectuées. Alors Fuca partit pour l'Italie : il supposait que les Espagnols l'avaient si mal récompensé, parce qu'ils savaient que la nation anglaise avait abandonné toute idée de poursuivre la découverte du passage au nord-ouest. Il ajouta que, connaissant le caractère grand et généreux de la reine d'Angleterre, il était disposé à lui offrir ses services pour la découverte du passage tant desiré; qu'il ne demandait, pour l'effectuer, qu'un navire de quarante tonneaux et une pinasse, et qu'il comptait aller, en trente jours, d'une extrémité du détroit à l'autre. Il espérait que, pour récompense, la reine l'indemniserait de la perte qu'il avait essuyée en revenant des Philippines. Il finit par engager Lok à écrire en Angleterre. Ce dernier se rendit à cette invitation, et écrivit en conséquence au grand-trésorier Burleigh, à sir Walter Raleigh et à Hakluyt le cosmographe. Il représenta combien il était intéressant pour l'Angleterre de s'attacher un homme tel que Fuca, et demanda cent livres sterlings pour lui payer les frais de son voyage. On applaudit au projet; mais des obstacles empêchèrent d'envoyer la somme demandée. Cependant Fuca, quinze jours après son entrevue avec Lok, était parti pour Céphalénie; il s'établit entre eux une correspondance, dans laquelle Fuca annonçait toujours le dessein de remplir sa promesse. Lorsque Lok eut terminé un procès qui le retenait depuis long-temps à Venise, il alla à Zante, en 1602, et apprit que Fuca était malade et à l'article de la mort. A son retour en Angleterre, il publia les détails que l'on vient de donner, regrettant que les circonstances eussent empêché de profiter des offres de Fuca. Il dit que ce navigateur paraissait avoir soixante ans, et que, lorsqu'il lui parla de ses découvertes, il les indiquait sur une carte. Purchas a inséré, dans le tome III de son Recueil, le récit des découvertes de Fuca. Elles ont pendant long-temps fourni un sujet de discussion aux géographes. Quelques-uns, tels que Delisle, Ph. Buache, Dalrymple, les admettaient, et les figuraient sur leurs cartes; d'autres les

rejetaient comme fabuleuses. Enfin les voyages entrepris vers la fin du 18e. siècle, à la côte nord-ouest de l'Amérique, ont fourni les moyens d'asseoir une opinion raisonnée sur ce sujet, quoique les navigateurs n'aient pas, même à cet égard, été d'accord entre eux. Le capitaine Méares, qui visita la côte nord-ouest de l'Amérique en 1788, est persuadé de la vérité du récit de Fuca; il a reconnu l'entrée du détroit par les 48° 49′, et a eu, par ses yeux, la preuve que le rocher désigné par le pilote grec existe tel qu'il l'a dépeint : à la vérité, la bouche du détroit n'a que 12 à 14 lieues de largeur. Il en prit possession au nom du roi de la Grande-Bretagne; sa chaloupe y pénétra, et parcourut un espace de 30 lieues : les bords étaient habités par des hommes semblables à ceux que Fuca avait décrits. Il rejette sur la politique ombrageuse de la cour de Madrid le silence qu'elle garde constamment sur les découvertes faites par les navigateurs qu'elle a employés. Ces particularités fixèrent l'attention du gouvernement anglais. L'amirauté, dans les instructions qu'elle donna à Vancouver, lorsqu'il fut chargé d'aller reconnaître la côte du nord-ouest de l'Amérique (*Voy.* VANCOUVER), mit cet article : « Il vous est enjoint » d'examiner avec une attention par- » ticulière le détroit supposé de J. » Fuca. » Le navigateur anglais aperçut l'entrée de ce détroit le 29 avril 1792; mais il ne vit pas, comme Méares et d'autres capitaines de vaisseaux marchands, le roc pyramidal dont Fuca avait fait mention. Ce promontoire, sans être très haut, s'élève brusquement, et rien de remarquable n'y frappe la vue. Vancouver s'engagea dans le détroit, qui le conduisit dans un bassin resserré entre le continent et de grandes îles, et finit par arriver à une autre partie du grand Océan. « En supposant, dit-il, après avoir » parlé de la reconnaissance de l'Ar- » chipel qui borde la côte, que Fuca » et Fonte, à qui on attribue le mérite » d'avoir visité ces régions les pre- » miers, y ont réellement fait des » découvertes, leur étendue s'est » trouvée fixée depuis le 48° 23′, jus- » qu'au 56° 2′ de latitude boréale. » Mais à l'est, la côte du continent » n'offre nulle part un passage pour » pénétrer jusqu'à la mer d'Hudson. » Il a conservé à l'entrée le nom de Fuca, « mais seulement pour se con- » former aux idées reçues; car, au » lieu d'être entre le 47° et le 48°, elle » est entre le 48° et le 49°, et ne con- » duit pas à une mer méditerranée » qui soit beaucoup plus spacieuse. On » ne peut, ajoute-t-il, excuser par » l'ignorance du siècle de Fuca et par » l'inexactitude des observations as- » tronomiques, l'erreur d'un degré en » latitude. Sir Francis Drake, qui » l'avait précédé, n'est jamais tombé » dans une méprise pareille. » Les navigateurs espagnols, que Vancouver avait rencontrés dans les parages de la côte du nord-ouest, et qui venaient, comme lui, pour les explorer, loin d'être plus instruits que les Anglais sur les découvertes de Fuca, attendaient de lui des renseignements sur la vérité de ces traditions. On peut penser avec Vancouver qu'elles n'offrent qu'un résultat vague, et que l'on ne doit les admettre qu'avec de grandes restrictions : mais les observations de cet habile navigateur ont fixé toutes les incertitudes sur ce point. Il existe bien réellement un détroit qui donne entrée dans une manche ou petite mer intérieure, que les anciennes cartes désignent sous le nom de Mer de l'ouest. Fuca, après avoir parcouru 150 à 160 lieues dans

ce bassin, n'aura pas mis en doute qu'il ne dût le conduire dans l'océan Atlantique. Cette mer n'a pas, il est vrai, la largeur que lui donne Fuca : « Mais, dit Fleurieu, qui ne connais- » sait pas alors le voyage de Vancou- » ver, s'il y a de l'exagération dans » le rapport de Fuca, est-il bien cer- » tain que ce soit à lui que doive être » fait le reproche d'avoir ajouté à sa » découverte ? » L'assertion relative à la communication d'une mer à l'autre aura peut-être, ainsi que ce qui concerne les richesses du pays situé autour de la mer intérieure, été ajoutée au récit original de Fuca, afin d'exciter les Anglais à multiplier les efforts et les recherches qui pouvaient les conduire à cette découverte.

E—s.

FUCHS (Léonard), célèbre médecin et botaniste allemand, naquit en 1501, à Wembdingen en Bavière. Bien que privé de son père à l'âge de cinq ans, son éducation ne fut point négligée : sa mère cultiva les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature ; et les progrès de l'enfant furent tellement rapides, qu'il fut créé bachelier à l'université d'Erfurt, avant d'avoir atteint sa quatorzième année. De retour à Wembdingen, il donna pendant dix-huit mois des leçons de langue latine et de littérature ; et le jeune instituteur eut constamment un grand nombre d'écoliers. Loin d'être enorgueilli d'un pareil succès, il sentit qu'il avait lui-même besoin de s'instruire encore ; et il se rendit à Ingolstadt, où il fut reçu maître ès-arts en 1521. Séduit par l'éloquence de Luther, entraîné par la force de ses arguments, il adopta sans réserve, et pour toujours, la doctrine de ce hardi réformateur. Passionné pour l'histoire naturelle, et jaloux d'être utile à ses semblables, il n'hésita point dans le choix d'une profession. La médecine devint l'objet de ses études, et il obtint le doctorat le 1er. mars 1524. Revêtu de ce titre, il alla exercer sa profession à Munich. Appelé en 1526 à Ingolstadt pour y occuper une chaire, il quitta en 1528 cet honorable emploi pour celui de médecin du margrave d'Anspach. Ce fut dans cette ville qu'il eut occasion d'observer, de décrire et de traiter heureusement une maladie épidémique fort dangereuse, qui, sous le nom de *suette*, ou de *sueur anglaise*, a infecté presque tous les pays de l'Europe. Léonard Eccius, recteur de l'université d'Ingolstadt, détermina Fuchs à venir, en 1531, reprendre sa chaire : mais les catholiques ne lui permirent pas même d'entrer en fonctions. Il retourna donc à Anspach, dont le margrave l'avait vu partir à regret. Cependant la vie académique convenait mieux à Fuchs que celle des cours. Il possédait l'art de s'énoncer avec méthode, éloquence et précision. Le duc de Würtemberg lui procura les moyens de tirer parti de ce talent précieux, en le nommant professeur à l'université de Tubingue. Fuchs contribua puissamment à la restauration de cette école, dont il fut pendant trente-cinq années le plus digne soutien. Il mourut le 10 mai 1566, après une maladie douloureuse, dans laquelle il montra une patience et une résignation inaltérables. Il avait été anobli par l'empereur Charles-Quint, et avait refusé une chaire de médecine à l'université de Pise, avec six cents écus d'appointements. Ses ouvrages sont nombreux; presque tous renferment des idées neuves et des observations intéressantes : I. *Epitome de humani corporis fabricâ, ex Galeni et Andreæ Vesalii libris concinnata*, Tu

bingue, 1551, in-8°. II. *Institutionum medicinæ, ad Hippocratis, Galeni, aliorumque veterum scripta rectè intelligenda mirè utiles libri quinque*, Tubingue, 1565, in-8°. Cette édition, qui était déjà la sixième, fut suivie d'un grand nombre d'autres posthumes, parmi lesquelles on donne la préférence à celle qui parut en 1618, à Bâle, par les soins d'Emmanuel Stupan. III. *Medendi methodus, seu ratio compendiaria perveniendi ad veram solidamque medicinam; item de usitatâ hujus temporis componendorum miscendorumque medicamentorum ratione libri tres*, Bâle, 1541, in-fol.; Lyon, 1541, in-8°.; Paris, 1550, in-8°. IV. *De sanandis totius humani corporis ejusdemque partium tam externis quàm internis malis libri quinque*, Bâle, 1542, in-8°.; Lyon, 1547, in-16. Le supplément, consacré à la chirurgie, parut en 1548. V. *Errata recentiorum medicorum LX numero, adjectis eorum confutationibus*, Haguenau, 1530, in-4°. VI. *Paradoxorum medicorum libri tres, in quibus multa à nemine hactenùs prodita arabum, ætatisque nostræ medicorum errata non tantùm indicantur, sed et probatissimorum authorum scriptis, firmissimisque rationibus ac argumentis confutantur*, Bâle, 1535, in-fol.; Zurich, 1540, in-8°.; Paris, 1555, in-8°.; Francfort, 1567, in-fol. VII. *Opera didactica*, Francfort, 1566, in-fol.; ibid., 1604, in-fol. Ce recueil contient en totalité, ou par extrait, les divers ouvrages dont nous venons de parler. VIII. *De historiâ stirpium commentarii insignes, maximis impensis et vigiliis elaborati, adjectis earumdem vivis plus quàm quingentis imaginibus numquàm anteà ad naturæ imitationem artificiosiùs effictis et expressis*, Bâle, 1542, in-fol., fig. Cette botanographie a été réimprimée un grand nombre de fois, tantôt avec le texte seul, tantôt avec les figures : Paris, 1547, in-12; Lyon, 1547, in-12; ibid., 1551, in-8°. : elle a été commentée, Paris, 1543, in-8°.; abrégée, Bâle, 1545, in-8°.; enrichie de tables et d'une synonymie, Lyon, 1555, in-12; traduite dans la plupart des langues de l'Europe : en allemand, Bâle, 1543, in-fol.; en hollandais, Amsterdam, 1547, in-fol., fig. (1); en français, Lyon, 1545, in-fol., fig.; ibid., 1558, in-4°., fig.; Rennes, 1675, in-8°.; par Guillaume Gueroult, Paris, 1548, in-4°., fig.; par Éloi Magnan, Paris, 1549, in-fol., fig.; en espagnol, par Jean Jarava, Anvers, 1557, in-8°., fig. Indépendamment de ces productions majeures, Fuchs a composé divers opuscules : il a réduit les principaux points de la médecine en tableaux synoptiques, Bâle, 1538, in-4°.; il a traduit en latin et commenté plusieurs Traités d'Hippocrate et de Galien, entre autres, les *Aphorismes* et le 6e. livre des *Epidémiques*; il a également donné une version latine, enrichie de notes, du fameux Dispensaire de Nicolas Myrepsus. Il a souvent trempé sa plume dans le fiel pour combattre les opinions et repousser les attaques de ses nombreux adversaires. Un des plus acharnés fut Jean Cornarius, qui lança contre lui la virulente diatribe : *Vulpecula excoriata* (Voy. Cornarius). Fuchs lui répliqua par son *Cornarius furens*, Bâle, 1533, in-8°. Il ne traita pas avec beaucoup plus de ménagement ses confrères Sébastien Dumont, Guil-

(1) Le kruidboek de Dodoens, n'est lui-même qu'une version hollandaise augmentée de l'ouvrage de Fuchs. *Voy.* Dodoens.)

laume Dupuy, Jérémie Drivère, Jean Brettselneider, Gautier Herman Ryff, et le libraire Chrétien Egenolf (*Voy.* Egenolf). Il s'agit maintenant d'apprécier le mérite de Fuchs; et certes on doit lui assigner un des premiers rangs parmi les restaurateurs de l'art de guérir en Europe. S'il a porté trop loin la haine contre les Arabes, il a du moins fixé l'attention sur les écrits des Grecs, qui sont en effet la source la plus pure de la vraie médecine. Il a donné des préceptes judicieux sur les purgatifs, et sur la manière de les administrer; il a recommandé l'usage des bains dans diverses maladies, et notamment dans les affections fébriles; il a signalé les caractères distinctifs de la lèpre des Grecs et de celle des Arabes. Il a fait voir que la siphilis était une maladie récente, apportée, en 1493, du Nouveau-Monde sur notre continent, et qu'on avait tort de la confondre avec diverses altérations cutanées décrites par les anciens. Considéré comme naturaliste, et surtout comme botaniste, Fuchs tient une place encore plus distinguée : il a répandu une vive lumière sur la science des végétaux. Il s'attache principalement à faire connaître avec exactitude ceux dont se sert la thérapeutique; et ses planches, bien que dessinées au simple trait, sont généralement très fidèles. Il fait voir qu'on a mal connu et mal comparé les plantes et leurs produits mentionnés par Théophraste, Dioscoride, Hippocrate et Galien. Il esquisse l'histoire littéraire, naturelle et médicale de l'aloès, de la rhubarbe, de la casse, de la manne, de l'aigremoine, de la centaurée, de l'aconit, de la ciguë, du ladanum, du mézéréon, du sang-dragon, des cubèbes, de la bourrache, du sucre. C'est lui qui a débrouillé en quelque sorte la description, auparavant si confuse, de la digitale pourprée, et lui a imposé le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Plumier a consacré à la mémoire de cet illustre botaniste, sous le titre de *Fuchsia*, un genre de plantes, de la famille des myrtes, analogue au grenadier, et dont presque toutes les espèces, originaires du Nouveau-Monde, se distinguent par l'élégance de leur feuillage et la beauté de leurs fleurs écarlates. Le professeur de littérature George Hizler a publié : *Oratio de vitâ et moribus Leonhardi Fuchsii*, Tubingue, 1566, in-4°.

C.

FUCHS ou FUSCH (Remacle), fréquemment désigné sous le nom de Remacle de Limbourg, naquit dans cette ville, et fit ses premières études à Liége. Il passa ensuite en Allemagne, où il cultiva l'histoire naturelle et la médecine. De retour de ses voyages, en 1533, il se fixa à Liége; et son frère Gilbert lui résigna le canonicat qu'il y possédait. Remacle consacra au travail du cabinet, sa longue existence, qu'il termina le 21 décembre 1587, après avoir publié un assez grand nombre d'ouvrages. I. *Illustrium medicorum qui superiori sæculo floruerunt ac scripserunt vitæ, ut diligenter ita et fideliter excerptæ*, Paris, 1541, in-8°. A cette notice biographique très incomplète, l'auteur en a joint une beaucoup plus incomplète encore, publiée isolément par Symphorien Champier, quelques années auparavant. II. *Morbi Hispanici, quem alii Gallicum, alii Neapolitanum appellant, curandi, per ligni indici, quod guaiacum vulgò dicitur, decoctum, exquisitissima methodus*, etc., Paris, 1541, in-4°. Fuchs signale les causes, les symptômes, les récidives, souvent occasionnées par l'ignorance du guérisseur; il

indique le traitement préservatif et curatif; il conseille de brûler, de scier, d'exciser les os cariés: toutefois, il ne semble pas avoir confirmé par sa propre expérience ces moyens énergiques. III. *De plantis anteà ignotis, nunc studiosorum aliquot neotericorum summâ diligentiâ inventis, et in lucem datis, libellus*. Ce mince volume de soixante pages non chiffrées, a été, malgré son faible mérite, réimprimé plusieurs fois, sous ce titre, qu'il est loin de justifier: *Plantarum omnium quarum hodiè apud pharmacopolas usus est magìs frequens, nomenclaturæ, juxtà Græcorum, Latinorum, Gallorum, Italorum, Germanorum, sententiam collectæ, ordine alphabetico*, Paris, 1541, in-8°.; Venise, 1542, in-8°.; Anvers, 1544, in-8°. IV. *De herbarum notitiâ, naturâ atque viribus*, Anvers, 1544, in-12. V. *Historia omnium aquarum quæ in communi hodiè practicantium sunt usu, vires et rectè distillandi ratio*, Paris, 1542, in-8°.; Venise, 1542, in-8°. L'auteur décrit communément les plantes qui fournissent les eaux médicinales; il n'oublie pas l'eau de melisse, qui, dès cette époque, jouissait d'une grande renommée: enfin le livre est terminé par un court traité des conserves, des électuaires, et des espèces aromatiques. VI. *Pharmacorum omnium quæ in communi sunt practicantium usu tabulæ decem*, Paris, 1546, in-8°.; Lyon, 1574, in-8°.; Venise, 1598, in-fol. — Gilbert Fuchs, frère de Remacle, est connu sous le nom de Gilbert de Limbourg, et plus encore sous celui de Gilbert Philarète. Il naquit à Limbourg en 1504, étudia la médecine avec autant de zèle que de succès, la pratiqua pendant trente-six années à Liége, remplit les fonctions d'archiâtre auprès des trois princes-évêques, George d'Autriche, Robert de Berghes et Gérard de Grosbecque. Pourvu d'un canonicat dans la collégiale de Saint-Paul, il le résigna à son frère Remacle. Il ne fut séduit, ni par les offres d'Émanuel-Philibert, duc de Savoie, qui desirait l'attirer dans ses états, ni par celles des magistrats de Louvain, qui le choisirent pour occuper la première chaire de médecine, vacante par la mort de Jérémie Drivère. Fuchs mourut le 8 février 1567, laissant quelques écrits médiocres: I. *Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno*, Lyon, 1541, in-4°. II. *Gerocomica, hoc est senes ritè educandi modus et ratio*, Cologne, 1545, in-8°.; ibid., 1551, in-8°. III. *De acidis fontibus sylvæ Ardennæ, et præsertim de eo qui in Spâ visitur libellus*, Anvers, 1559, in-4°. fig. Il en parut la même année, sous le même format et dans la même ville, une version française, et une seconde à Liége, en 1517, in-8°. Fuchs a traduit en outre, du grec en latin, et enrichi de commentaires, le Traité sur le régime, attribué à Polybe de Cos, gendre et disciple d'Hippocrate: *De salubri ratione victûs*, Anvers, 1543, in-12. C.

FUCHS (Théophile), poète beaucoup moins connu par ses ouvrages que parce qu'il fournit à un autre poète célèbre l'occasion d'un acte de bienfaisance qui eut quelque éclat en Allemagne, naquit, en 1720, à Leppersdorf, dans l'Erzgebirge (Haute-Saxe), d'un pauvre paysan. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il assista son père dans les travaux des champs, sans recevoir d'autre instruction que celle d'un simple villageois. Ayant manifesté une envie irrésistible de faire des études, il obtint, à la fin, de pouvoir se rendre à l'école de Freiberg, qu'il fréquenta

jusqu'en 1745. Son frère lui remit alors, d'avance, sa part de la succession paternelle, consistant en 7 florins et demi. Avec ce trésor, sans aucune protection, mais plein de confiance en la Providence divine, Fuchs se mit en route pour Leipzig. Chemin faisant, il s'amusa à faire un poëme en vers alexandrins, dans lequel il chanta le contraste entre sa misère actuelle et ses espérances. Ce poëme devint l'origine de sa fortune et de ses succès littéraires. Leipzig possédait alors un fameux Aristarque, le professeur Gottsched, qui régnait avec un sceptre de plomb sur le Parnasse germanique, faisant et défaisant à son gré les réputations. Fuchs lui présenta le poëme qu'il avait composé en route, avec quelques autres opuscules: ils curent le bonheur de plaire au maître; et Gottsched les inséra dans une espèce de journal ou d'anthologie, qu'il publiait sous le titre de *Neuer Büchersaal der schœnen Wissenschaften und freyen Künste* (Nouvelle Bibliothèque des sciences et des arts), en recommandant l'auteur comme un jeune homme plein de talents, mais manquant de tout moyen pour continuer ses études. Le numéro où ces poésies se trouvaient étant tombé entre les mains de Hagedorn, un des restaurateurs du bon goût et de la poésie lyrique en Allemagne, cet homme aimable et bienfaisant envoya à Fuchs un présent de 25 écus de Saxe; en même temps il fit, parmi ses concitoyens de Hambourg et ses amis, une collecte, qui produisit 700 écus, et fournit à son protégé le moyen de continuer, pendant cinq ans, ses études à Leipzig. Fuchs embrassa la théologie sans négliger la poésie. Après avoir achevé son cours, il alla passer quelque temps à Dresde, et fut nommé, en 1751, diacre ou second pasteur à Zehren, près Meissen, où il épousa, en 1752, la fille du bourgmestre Hübner, de Dresde. Pendant la guerre de sept ans, qui dévasta la Saxe, Fuchs éprouva beaucoup de désastres, et fut pillé trois fois. La vocation qu'il reçut, en 1769, comme prédicateur à Taubenheim, près Freiberg, mit fin à sa misère. Il remplit cette place jusqu'en 1787, qu'il obtint sa retraite. Il choisit alors pour demeure la ville de Meissen, où il vivait encore en 1808. L'année de sa mort nous est inconnue. Comme poète, Fuchs n'occupe que le troisième rang. Il s'attacha surtout à imiter Hagedorn; et il faut convenir qu'à l'exception des anciens, il ne pouvait, à l'époque où il vivait, choisir de meilleur modèle. Ses ouvrages, qui sont la plupart du genre lyrique, ne manquent pas de naturel ni d'esprit; mais ils n'ont pas cette correction et cette élégance que l'auteur leur aurait pu donner, s'il avait vécu dans un autre cercle que celui que lui offraient les villages et les petites villes où il passa sa vie. Cependant le sévère Ramler et Matthisson ont admis quelques-unes de ses odes dans leurs anthologies lyriques, non toutefois sans les corriger. Un plus grand nombre a été inséré dans le Recueil de Christ.-Henri Schmid. Fuchs lui-même avait publié en 1750, à Leipzig, in-4°., sans nom d'auteur, vingt-cinq de ses odes, mises en musique par Doles. En 1752, il réunit trois poëmes un peu plus longs, et parmi lesquels se trouvait celui qui, le premier, l'avait fait connaître, en un Recueil qu'il intitula: *Poésies d'un fils de paysan*, Dresde, in-8°. Ossenfelder en donna une nouvelle édition, augmentée de quatre autres morceaux, sous le titre de *Poésies d'un fils de paysan qui a fait ses études à Leipzig*, Dresde, 1771,

in-8°. La préface renferme une notice biographique sur l'auteur. Fuchs publia, en 1796, une petite brochure intitulée : *Ma vie jusqu'à l'âge de 77 ans, brièvement racontée pour la gloire de Dieu et la consolation des pauvres.* S—L.

FUCHS (JEAN-CHRISTOPHE), né à Gross - Germersleben, dans le duché de Magdebourg, le 1er. mars 1726, fut gouverneur des pages du roi et de la reine de Prusse, depuis l'année 1754 jusqu'à sa mort, arrivée le 28 septembre 1795. Amateur éclairé des sciences physiques, il était membre de la société des Scrutateurs de la nature, et publia dans les Mémoires de cette académie, ainsi que dans d'autres recueils périodiques, divers articles, dont quelques-uns ne sont pas dénués d'intérêt : 1°. Sur l'histoire des fossiles et des pétrifications; 2°. Sur un os maxillaire et une défense d'éléphant, trouvés en 1774, auprès de Potsdam; 3°. Description et figures d'urnes et d'ustensiles allemands antiques, provenant de fouilles faites en 1768 près de Potsdam; 4°. Notice sur un esturgeon pris dans le voisinage de Potsdam; 5°. Sur les paratonnerres; 6°. Sur le caractère et les écrits de Jean-Jacques Rousseau; 7°. Sur le mérite moral et littéraire de Voltaire. C.

FUEILLE (JEAN-BAPTISTE-LOUIS DE LA), né en 1691 à Buzancy, gros bourg de Champagne, était oncle maternel de Baudin des Ardennes, qui s'est fait un nom en sa qualité de député à la Convention. De la Fueille fit ses études à Paris avec succès, et y épousa, vers l'an 1722, une demoiselle Mesnager. Il demeura dans cette capitale, vivant avec des gens de lettres, et s'occupant de littérature, jusqu'en 1727. Ayant alors été pourvu d'une place de receveur particulier des finances à Sedan, il alla s'établir dans cette ville, et y exerça sa charge jusqu'au 22 novembre 1747, époque de sa mort. Il est auteur d'une *Dissertation sur l'antiquité de Chaillot, pour servir de Mémoire à l'histoire universelle*, Paris, Prault père, 1736, in-8°. de seize pages; 2°. édition (Paris, Prault, même année), laquelle n'est que la première avec un titre rafraîchi. Cet écrit, fruit d'une plume légère et badine, est une plaisanterie contre ceux des antiquaires et des étymologistes modernes, qui, bon gré malgré, abusent des mots, et les tourmentent pour en appuyer leurs conjectures sur les origines des lieux, et les plier à leurs idées systématiques. L'auteur de la dissertation rapporte le sentiment vrai ou supposé de quelques savants, sur l'origine du nom de Chaillot, et feint d'en avoir découvert la véritable source dans un manuscrit syriaque. Il y a trouvé, dit-il, qu'un juif, nommé Chalol, de la tribu de Lévi, et musicien, ayant épousé une femme étrangère d'une grande beauté, forcé par la loi à la renvoyer, pour ne point obéir passa de la Suisse dans les Gaules, sa patrie : les deux époux s'étant établis sur les bords de la Seine, au lieu où est Chaillot, le lévite Chalol lui donna son nom; ce que l'auteur appuie de motifs et de notes critiques, à la manière des commentateurs. Cette petite pièce dans le genre du *Mathanasius* de Saint-Hyacinthe, pleine de sel et de railleries fines sur une des manies de l'esprit humain, fut jugée assez spirituelle pour être attribuée à l'abbé Desfontaines. D'autres la donnèrent à Coste, de Toulouse (*Voy.* COSTE) : elle est mise sous ce dernier nom dans le *Dictionnaire des anonymes*, sous le numéro 1398. Des recherches faites par M. Bouillot, ancien professeur de l'ordre

de Prémontré, qui prépare une *Histoire littéraire du département des Ardennes*, l'ayant mis à portée de découvrir, depuis la publication du *Dictionnaire des anonymes*, le véritable auteur de ce petit ouvrage, De la Fueille en a été remis en possession; et l'erreur du numéro 1398 est rectifiée dans la table des matières, à l'article *Coste de Toulouse*. La dissertation sur Chaillot, fut dans le temps insérée dans le *Glaneur français*, 10ᵉ. brochure, pag. 293. C'est encore dans le même genre qu'est l'*Histoire générale du Pont-Neuf*. (Voy. Dupuy Demportes.) L—y.

FUENTE (Jean-Léandre), peintre espagnol, oublié par Palomino, Pons, et autres biographes, naquit à Grenade, le 28 août 1600. On ignore le nom du maître sous lequel il apprit son art; mais il paraît, par ses tableaux, qu'il s'attacha à l'école vénitienne. Il se distingua par l'exactitude du dessin, la beauté du coloris, et la force du clair-obscur. Il a laissé plusieurs tableaux, qui tous ont mérité l'approbation des connaisseurs. On voit à Grenade, dans l'église de S.-Jean, un tableau où ce saint est représenté à genoux devant l'enfant Jésus, qui lui apparaît sur une montagne, entouré de groupes d'anges de différentes grandeurs, et couronné de nuages, sur lesquels plane le Père Éternel, dont la tête est un modèle parfait de l'art. Dans l'église des Augustins, on trouve du même artiste, huit grands tableaux fort estimés, représentant la *Passion de J.-C.* L'église des Capucins possède aussi un grand tableau qui représente *Notre-Dame remettant l'enfant Jésus entre les mains de S.-Félix de Cantalice*. En 1638, Fuente peignit à Séville, pour l'église de S.-Laurent, une *Naissance du Seigneur*, dont on a fait un grand nombre de copies. Mais le tableau qui lui fit le plus d'honneur, est celui qu'on voit à Madrid (à S.-Philippe *el Real*), peint aussi en 1638, et qui représente la *Charité*, de grandeur naturelle, emportée au ciel par plusieurs groupes d'anges, et tenant dans sa main un vase avec un cœur enflammé. Ce tableau est d'un grand mérite, autant par le dessin que par l'expression et le coloris. On a aussi de ce maître d'autres tableaux, qui ne seraient pas indignes des peintres les plus habiles; mais Fuente, sans intrigue, sans ambition, n'eut point l'art, si nécessaire, de se faire valoir, et mourut pauvre dans sa patrie, le 10 novembre 1654. B—s.

FUENTES ou FONTE (Barthélemi de), navigateur espagnol ou portugais, dont les voyages réels ou imaginaires ont occasionné de longues discussions entre les savants, et dont l'existence même n'a pu être clairement prouvée. Le récit des voyages de Fuentes, prétendu amiral au service d'Espagne, est contenu dans une lettre de sept pages in-4°. Selon cette relation, Fuentes partit du port de Lima le 3 avril 1640 : après un long trajet sur la côte nord-ouest d'Amérique, il découvrit un grand archipel, qu'il nomma Archipel Saint-Lazare. Il entra dans une rivière située à 53 degrés de latitude, en tenant constamment une route qui le portait vers l'est, et parvint, par d'autres rivières et des lacs d'une grande étendue, jusqu'à rencontrer le vaisseau du capitaine Shapely, qui venait de Boston, et conséquemment de l'est; ce qui démontrait la certitude d'une communication ouverte entre les deux Océans, par le nord de l'Amérique. Cette lettre parut pour la première fois en anglais, à Londres, dans un ouvrage périodique, intitulé, *Mémoires des curieux*,

feuilles des mois d'avril et de mai de l'année 1708. Le chevalier Arthur Dobbs la publia de nouveau dans sa *Relation des pays qui environnent la baye d'Hudson*, qui parut à Londres, 1744, in-4°.; et il apprit en même temps au public, que par des informations qui avaient été faites en Amérique, il existait en effet à Boston un capitaine Shapely, lors de la date du voyage de l'amiral Fuentes. Cette relation fut publiée une troisième fois, dans un Voyage à la baye d'Hudson, composé par l'écrivain du vaisseau appelé la *Californie*, Londres, 1749, tom. II, pag. 304. Joseph-Nicolas Delisle (1) composa deux savantes dissertations, pour concilier ce qu'il avait appris des découvertes des Russes, avec la relation de l'amiral Fuentes, qu'il traduisit en français. La première de ces dissertations est intitulée : *Explication de la carte des nouvelles découvertes au nord de la mer du Sud*, in-4°., 1752; et la seconde: *Nouvelles cartes des découvertes de l'amiral de Fonte et autres navigateurs* etc. (2), in-4°., 1753. Philippe Buache qui avait dessiné les cartes de ces mémoires, publia, la même année, *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes au nord de la grande mer, appelée vulgairement, la mer du Sud* (3), in-4°., 1753, où il soutenait le même système que Delisle. Robert de Vaugondy le combattit dans un petit écrit de vingt-trois pages, intitulé: *Observations critiques sur les nouvelles découvertes de l'amiral Fuentes*, Paris, in-8°., 1753. Les Espagnols ont généralement gardé le silence sur le voyage de Fuentes; cependant l'auteur d'un ouvrage espagnol ayant pour titre, *Noticia de California*, Madrid, 1757, in-4°., pag. 436, en nie formellement l'existence. Le docteur Forster, dans son *Histoire des découvertes au nord*, le range parmi les voyages imaginaires. M. Fleurieu, dans son *Introduction au Voyage de Marchand*, pag. xxx, penche à le croire véritable; et cette opinion acquiert encore plus de probabilité, depuis la publication des voyages de Ferrer-Maldonado (*Voy.* MALDONADO). Nous n'ignorons pas les objections que l'on a faites aussi contre la réalité du voyage de ce dernier, principalement fondées sur les erreurs en latitude et en longitude, et sur les invraisemblances du récit de ce navigateur. Mais il serait facile de faire de semblables observations sur les navigations d'Améric Vespuce et de Christophe Colomb. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette discussion; il nous suffira de rapporter l'autorité imposante de Vancouver, qui, dans le cours de son livre, s'est souvent attaché à combattre la relation de Fuentes, et qui, cependant, a cru devoir terminer par les réflexions suivantes: « Je ne prétends pas, au reste, nier » positivement les découvertes de » Fuentes; il me suffit d'avoir prouvé » l'invraisemblance de sa narration. » Il faut se souvenir que la reconnais- » sance de la côte nord-ouest de l'A- » mérique n'est pas achevée, et qu'il

(1) M. Fleurieu, p. xvi de l'Introduction au Voyage du capitaine Marchand, dit *Guillaume de Lisle*; et, en donnant le titre exact de la dissertation de Joseph-Nicolas Delisle, il met : *par Guill. de l'Isle.* C'est une erreur. Guillaume Delisle le géographe était mort en 1726; et Joseph-Nicolas Delisle son frère lut sa dissertation sur Fuentes à l'académie des sciences en 1750. Ce fut Philippe Buache qui en dessina la carte. Joseph-Nicolas Delisle était plus astronome que géographe.

(2) Nous aurions omis les titres de ces dissertations, s'il n'y avait eu à cet égard erreur et omission dans la liste des ouvrages de Joseph-Nicolas Delisle, tom. XI, p. 6 de cette *Biographie*.

(3) Dans les éclaircissements de cet ouvrage, Philippe Buache a inséré un Mémoire de Guillaume Delisle qui était resté manuscrit; mais il n'y est pas question de Fuentes. Le Mémoire de Guillaume Delisle est accompagné d'une carte.

» n'est point encore prouvé que les » navigateurs français, qui ont placé » l'Archipel de S.-Lazare par le 63°. » degré de latitude nord, sont dans » l'erreur. Il est sûr que la prodi- » gieuse barrière des montagnes ne » paraît pas former au nord de l'ex- » trémité intérieure de l'entrée de » Cook, une chaîne aussi haute et » aussi compacte que dans le sud-est; » et il est possible qu'en cette partie, » elle laisse ouverte avec la contrée » de l'est, une communication qui » semble impraticable plus au sud. » Cette conjecture emprunte même » quelque probabilité de la ressem- » blance qu'on remarque entre les ha- » bitants des bords de la baye d'Hud- » son, et ceux des parties nord de la » côte ouest d'Amérique. » (*Voyages de Vancouver*, traduct. franç. in-4°. tom. III, pag. 526.) W—R.

FUENTES (Le comte DE), général espagnol, naquit à Valladolid le 18 septembre 1560. Il fut page de Philippe II, et fit ses premières armes sous le fameux duc d'Albe dans la campagne de Portugal. En 1580, lorsque cet habile général soumit ce royaume après deux seules batailles et en moins de trois semaines, la valeur et l'intelligence que le jeune comte de Fuentes fit paraître dans cette occasion lui gagnèrent l'estime du duc, qui lui confia aussitôt une compagnie de lanciers. S'étant distingué ensuite dans la Flandre sous les ordres d'Alexandre Farnèse, il passa en 1591 en France avec ce prince, que Philippe avait envoyé pour favoriser Maïenne et la ligue. L'abjuration de Henri IV ayant fait avorter tous les projets ambitieux du roi d'Espagne, Fuentes retourna dans ce pays avec le duc de Parme; et comme il était également doué de talents politiques et militaires, il fut employé dans les missions les plus importantes près de plusieurs cours étrangères. Philippe II étant mort en 1598, son fils, Philippe III, continua la guerre de Flandre que cinq généraux des plus habiles n'avaient pu parvenir à terminer. Le comte de Fuentes, avide de gloire, courut aussitôt se ranger sous les drapeaux du marquis de Spinola, et se trouva au siége d'Ostende. Dans les fréquentes sorties des ennemis, il fit des prodiges de valeur: le jour du dernier assaut, à la tête des troupes qu'il commandait, il fut un des premiers qui montèrent sur la brèche, où il planta l'étendard de Castille; il contribua beaucoup et par son intrépidité et par son talent à la reddition de cette place importante, qui eut lieu en 1606, après trois ans d'un siége dans lequel avaient péri près de 60,000 hommes. Nommé général d'infanterie, Fuentes servit toujours avec distinction sous le règne de Philippe III et sous celui de Philippe IV, qui, par la mort de son père, fut élevé au trône en 1621. Une trève de douze ans conclue avec les Hollandais ayant expiré, la guerre se ralluma avec plus de fureur. Fuentes y obtint un des premiers commandements: mais, malgré les victoires de Spinola, Philippe fut obligé de conclure une paix peu avantageuse pour l'Espagne; et quelques années après (en 1635) il s'éleva une autre guerre aussi longue et aussi cruelle entre la France et l'Espagne. Fuentes y commandait en chef l'infanterie. L'Espagne eut d'abord des succès; mais la fortune l'abandonna ensuite: la bataille de Rocroy décida du sort de cette guerre, et devint l'époque de la gloire du grand Condé. « Ce fut lui, » dit Voltaire, qui, avec de la cavale- » rie, attaqua cette infanterie espa- » gnole jusqu'alors invincible, aussi

» forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, et qui » s'ouvrait avec une agilité que la » phalange n'avait pas, pour laisser » partir la décharge de huit canons » qu'elle renfermait au milieu d'elle. » Le prince l'entoura, et l'attaqua » trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. » La bataille fut si terrible qu'un des chefs de l'armée française ayant demandé à un officier espagnol combien ils étaient avant la bataille, « il n'y a qu'à compter, » répondit-il fièrement, les morts et » les prisonniers. » C'était le vieux comte de Fuentes qui commandait cette fameuse infanterie, et qui tourmenté de la goutte se faisait porter en chaise au milieu du carnage, où il mourut percé de coups, le 19 mars 1643, étant alors âgé de quatre-vingt deux ans. Condé, en apprenant sa mort, dit qu'il aurait voulu mourir comme lui s'il n'avait pas été vainqueur. B—s.

FUESI (Pie), dominicain hongrois, né en 1703, à Comaron, en Hongrie, de parents protestants. Il fit ses études dans sa patrie; et après avoir passé à l'église catholique, il entra dans l'ordre des dominicains. Il mourut à Waitzen, en 1769, laissant les ouvrages suivants : I. *Otia poëtica*, Vienne, 1744. II. *Tribunale confessariorum et ordinandorum Martini Wigardi in breve compendium collectum*, ibid., 1745. III. *Fasciculus biblicus, seu selecta S. S. effata metricè pronuntiata*, Bude, 1746. IV. *Vie de S. Vincent Ferrier*, en hongrois, OEdenbourg, 1749. V. *Catonis moralia disticha ad hungaricos versus magnâ elegantiâ redacta*, imprimés plusieurs fois, et la dernière à Bude, 1772. C—AU.

FUESSLI (Jean), né à Zurich, en 1477, protégea beaucoup la réformation. On a de lui une *Chronique suisse* estimable, continuée jusqu'en 1519 — Pierre, son frère, fit plusieurs campagnes en Italie, et un voyage dans la Terre-Sainte, dont il laissa une description. On conserve de lui l'*Histoire de la guerre civile en Suisse, de* 1531, à laquelle il assista, et l'*Histoire de la prise de Rhodes*. Il mourut en 1548. U—I.

FUESSLI (Mathieu). Cet habile peintre naquit à Zurich, en 1598. Cédant à son goût précoce, son père le donna pour élève à Gotthard Ringgli, peintre célèbre; Fuessli fit, sous sa direction, des progrès étonnants. Génie original, il ne s'abaissa point à copier le travail d'autrui. Il passa à Venise, où il s'acquit l'estime de Tempesta et de l'Espagnolet. De retour dans sa patrie, il s'occupa de son art; il se distingua dans la représentation de scènes effrayantes, telles que batailles, combats navals, incendies, pillages, etc. : il sut se procurer même quelquefois les moyens de faire naître des scènes d'effroi, pour les dessiner d'après nature. Il travailla aussi en émail, en miniature et à fresque. Le burin lui fut également familier : il l'exerçait d'après la manière de Callot. Il mourut en 1664 Son fils et son petit-fils, de même nom, se sont fait connaître comme peintres de portraits. Celui-ci mourut en 1739. U—I.

FUESSLI (Jean Melchior) naquit à Zurich, en 1677, et y mourut en 1736. Graveur habile et laborieux, il a dessiné et gravé un grand nombre de planches : on distingue celle qui représente la *Cérémonie des Serments*, par lesquels fut consacrée l'alliance de la république de Venise avec les deux cantons de Zurich et de Berne. La plupart des planches de

la *Bible* de Scheuchzer ont été gravées d'après ses dessins. U—I.

FUESSLI (JEAN-GASPARD) naquit à Zurich en 1707. Il apprit les éléments de l'art sous son père, qui fut un peintre médiocre. A dix-huit ans, il partit pour Vienne, où il se distingua bientôt par ses progrès, et sut s'acquérir l'amitié des artistes, ainsi que des gens de cour. Le prince de Schwarzenberg l'engagea à se rendre à Rastadt, chez son gendre. Il passa ensuite au service du duc de Würtemberg. Il fit des portraits, voyagea en Allemagne, se lia d'amitié avec Kupetzki, à Nuremberg, ainsi qu'avec Rugendas et Riedinger, à Augsbourg : il cultiva la théorie et l'histoire des arts. La guerre qui désolait l'Allemagne, l'engagea à retourner en Suisse : il y revint à l'âge de trente-quatre ans, s'y maria, et occupa pendant quelque temps la place de chancelier. Son génie embrassait plusieurs branches de connaissances ; et il fut en correspondance avec les savants et les artistes les plus distingués de différents pays. Néanmoins, fidèle à son art, il ne discontinua point de l'exercer ; et il lui a rendu des services non moins essentiels, par d'excellents ouvrages. Son premier essai littéraire fut la *Vie de Rugendas* et celle de *Kupetzki*, ses deux bons amis, dont la mort l'avait affecté douloureusement. Cet essai parut à Zurich, en 1758 (en allemand), in-4°. ; et le succès qu'il obtint, engagea l'auteur à écrire l'*Histoire des meilleurs peintres de la Suisse* : il en a paru 4 volumes, de 1755 à 1774, auxquels il faut joindre un Supplément de 1780. La vie de chaque peintre est ornée de son portrait, et de vignettes ingénieuses analogues à son caractère et à ses talents. Le célèbre Mengs lui remit, en manuscrit, son *Traité sur le beau et sur le goût en peinture*. Fuessli en soigna l'édition, qui parut à Zurich en 1762. En 1771, il a publié le *Catalogue raisonné des meilleurs graveurs, et de leurs œuvres*, qui a servi de base au Manuel plus ample qu'ont donné depuis MM. Huber et Rost ; lui-même avait rassemblé une collection de gravures, riche et précieuse. En 1778, il a fait imprimer les *Lettres de Winkelman, adressées à ses amis, en Suisse*. L'ouvrage numismatique de Hedlinger a été gravé par Haid, d'après ses dessins. Doué d'un excellent caractère, Fuessli a surtout bien mérité, et de son art et de sa patrie, par l'amitié affectueuse avec laquelle il accueillit les jeunes gens qui venaient s'instruire chez lui : il les aidait et les encourageait également par ses conseils et par ses moyens. Il mourut à Zurich, le 6 mai 1782. Toute sa famille avait hérité de ses talents et de son génie. Ses deux filles, Rose et Lise, qui n'ont point survécu à leur père, avaient excellé dans la peinture des fleurs et des insectes. U—I.

FUESSLI (JEAN-RODOLPHE), fils aîné du précédent, naquit à Zurich, en 1737, et mourut à Vienne, en 1806. Il étudia sous son père, et fut également habile dans le dessin, dans la peinture et dans la gravure. En 1765, il se rendit à Vienne, et fut détourné, quelques années après, de son art, par des travaux de géométrie et par des occupations de chancellerie, auxquels il se voua en Hongrie. Il revint en 1790 à Vienne, pour reprendre ses premières études, et s'y occupa surtout de l'histoire de l'art, dans deux ouvrages, que malheureusement il ne put achever : l'un est un *Journal de l'art, destiné pour les états autrichiens*, dont quelques cahiers ont

paru depuis 1801; l'autre, plus considérable, est le *Catalogue raisonné des meilleures estampes, gravées d'après les artistes les plus célèbres de chaque école*. Les quatre volumes qui ont paru de ce grand ouvrage (publié en allemand, à Zurich, de 1798 à 1806) comprennent les écoles flamande et italiennes. Les portraits et les vignettes de l'*Histoire des peintres suisses* de son père, ont été dessinés et gravés par lui. U—I.

FUESSLI (GASPARD), troisième fils de Jean-Gaspard, naquit à Zurich en 1745, et y mourut en 1786. Il s'était d'abord destiné, comme ses frères et sœurs, aux arts du dessin; il embrassa ensuite l'état de libraire, et cultiva l'entomologie: il a donné de très bons ouvrages dans cette partie de l'histoire naturelle. En 1775 parut son *Catalogue raisonné des insectes de la Suisse* (fig., in-4°.) Depuis 1778, il publia 3 volumes in-8°. du *Magasin d'entomologie*; et de 1781 à 1786, 6 cahiers des *Archives d'entomologie* (fig., in-4°.), traduites en français (Wintertbour, 1744); en anglais et en français (Londres, 1795, in-4°.) Son caractère aimable et officieux le fit chérir et regretter de ses amis. U—I.

FUESSLI (JEAN-RODOLPHE) naquit à Zurich en 1709, et y mourut en 1793. Il apprit les principes de l'art chez Melchior Fuessli, et se perfectionna ensuite à Paris, sous Lautherbourg l'aîné, dans la miniature. De retour dans sa patrie, il cultiva l'histoire littéraire des arts. Sa bibliothèque, très riche dans cette partie, et sa collection presque complète de portraits d'artistes, sont conservées et continuées par son fils, qui fait paraître, de même, la suite du grand *Dictionnaire des artistes*, que son père avait publié d'abord in-4°., de 1763 à 1777, et dont la nouvelle édition in-folio parut en 1779. (*Voy.* G. L. ECKHARD, XII, 460, col. 2.) Il fut sénateur à Zurich. U—I.

FUESSLI (JEAN-CONRAD) naquit, en 1704, à Wetzlar, où son père, originaire de Zurich, fut pasteur; et il mourut à Veltheim, village du canton de Zurich, en 1775. Il fit ses études à Zurich, et se distingua bientôt par ses connaissances et par son goût pour la littérature ancienne et classique. Il passa plusieurs années comme instituteur de la jeunesse; et l'établissement de la librairie, accrédité depuis son origine, des Orell et Fuessli à Zurich, l'engagea dans la carrière littéraire, qu'il a suivie avec succès. Dès l'an 1734, il donna une édition de l'*Histoire helvétique* de Simler, en latin, avec la continuation jusqu'à son temps; il fit paraître simultanément le programme du *Thesaurus scriptorum historiæ helveticæ*, qui fut imprimé l'année suivante (à Zurich, vol. in-fol.): comme agent de la nouvelle librairie, il fit alors un voyage en France et en Allemagne. En 1740, il publia la première centurie des *Epîtres des réformateurs*. Les *Mémoires pour servir à l'histoire de la réformation en Suisse*, dont il fit paraître cinq volumes (en allemand), de 1741 à 1753, sont estimés des protestants. Sa *Description géographique et politique de la Suisse* (en 4 vol. in-8°., Schaffhouse, 1770 à 1772, en allemand), eut un assez grand succès. De 1770 à 1774, parut, à Leipzig, en 3 volumes, son *Histoire de l'Eglise, durant le moyen âge*. Il travailla à différents journaux littéraires. Les écrits polémiques qu'il a publiés contre Breitinger et d'autres hommes lettrés de sa patrie, firent beaucoup de bruit, et sont oubliés

maintenant. Fuessli était renommé pour sa causticité; il ne le fut pas moins pour sa bienfaisance et pour ses vertus. Curé à Veltheim depuis 1742, il s'est occupé d'encourager et de perfectionner l'agriculture de cette commune. Il ne se maria pas; et il a légué sa collection de livres et de manuscrits, qui est précieuse pour l'histoire ancienne et moderne de l'Helvétie, à la bibliothèque de Zurich. U—I.

FUET (LOUIS), l'un des meilleurs canonistes du 18ᵉ. siècle, naquit à Orléans en 1681. Sa famille, peu favorisée des biens de la fortune, ne put long-temps lui donner cette première éducation convenable aux talents qu'il devait faire valoir. Le jeune Fuet balançait sur le genre de vie qu'il adopterait, quand, pour le fixer, ses amis lui donnèrent le sage conseil d'apprendre les éléments de la langue latine. Sa jeunesse avancée, car il touchait à sa vingtième année, ne l'épouvanta pas. Il se mit sous la direction d'Ambroise Pacori, à qui le cardinal de Coislin, évêque d'Orléans, avait confié la direction de ses écoles ecclésiastiques de Meung-sur-Loire. Dès les premiers mois, Pacori jugea, d'après les rapides progrès de son élève, qu'une vive lumière avait été trop d'années cachée sous le boisseau. Il en prit un soin particulier. A la fin de ses humanités, Fuet voulait entrer dans la maison des PP. de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré. Le P. Baugin, son compatriote, qui lui connaissait plus de penchant à l'érudition qu'à l'éloquence, lui conseilla d'entrer chez les bénédictins, comme moyen de contenter son amour pour l'étude, déjà devenu sa passion dominante. En 1709, Fuet entra au noviciat de l'abbaye de Vendôme, qu'il quitta quelques mois après, non par inconstance, mais pour céder aux larmes de son père, qui, dans un âge avancé, ne voyait d'autre moyen, pour ses nombreux enfants, que les talents que Louis Fuet pouvait faire valoir. Un court séjour dans la ville d'Angers, détermina ses dispositions en faveur de l'étude du droit canon. Après avoir pris ses degrés, il cédait aux conseils de l'évêque d'Angers, en se décidant pour l'état ecclésiastique. L'évêque d'Orléans, Fleuriau d'Armenonville, prompt à rejeter quiconque se prononçait contre la bulle *Unigenitus*, non content de lui refuser un démissoire, ne voulut pas même lui donner un certificat de bonne vie et de mœurs, quoique la seule plainte qu'il articulât vivement contre le prosélyte de l'évêque d'Angers, fût qu'il lisait l'*Augustinus* de Jansénius. Fuet, forcé d'abandonner une carrière où, dès le début, il rencontrait des persécutions, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, le 20 juillet 1716. Il s'acquit, dans sa profession, la réputation la mieux méritée. Sans doute qu'il serait devenu le conseil général du clergé de France, s'il n'eût pris trop chaudement parti dans les querelles théologiques qui divisaient alors la France. Ses consultations en faveur des appelants, firent gronder sur lui quelques orages que ses protecteurs ne tardèrent pas à dissiper. On lui permit de travailler paisiblement au grand ouvrage qu'il préparait sur la jurisprudence ecclésiastique, lorsqu'en 1737 il se vit obligé de suspendre ses travaux à raison d'une maladie à laquelle il n'échappa que pour tomber dans une mélancolie profonde, qui l'enleva le 4 septembre 1739. Son article biographique serait, sans doute, plus étendu si les mémoires manuscrits qu'il a laissés sur les principaux événements de sa vie ne se fussent perdus. On peut le louer d'avoir été le bienfaiteur et l'ami de sa famille.

Louis Fuet a publié : I. *Mémoire sur l'injustice de l'excommunication dont on menace les appelants*, Paris, 1712, 1719. II. *Traité des matières bénéficiales*, Paris, 1721. III. *Mémoires et Consultations relatifs aux dignités collégiales de Saint-Pierre de l'Isle*, 1726. C'est sur ses mémoires que fut rédigé le *Recueil de Jurisprudence canonique*, par Rousseau de Lacombe, 1743-1755.
P—D.

FUGÈRE (ALEXANDRE-CONRAD), né à Paris, en 1721, était fils d'un conseiller à la cour des aides : il perdit son père étant encore fort jeune ; et son aïeule, qui se chargea de son éducation, la confia à des mains peu habiles. Il fit son cours de philosophie presque sans succès ; mais tout à coup le goût de l'étude se développa en lui, et il s'y livra avec une telle ardeur, que ses progrès eurent quelque chose de prodigieux. Admis, à l'âge de vingt ans, à la cour des aides, il se montra digne de siéger parmi les magistrats qui composaient alors cette compagnie célèbre. La sagacité naturelle de son esprit lui avait fait deviner l'enchaînement qui existe entre les différentes parties des connaissances humaines, et il les avait toutes étudiées. Mathématicien, jurisconsulte, philosophe, il joignait à une érudition immense le goût le plus sûr et le plus délicat. Il se délassait des ouvrages de Newton par la lecture des odes de Pindare et des traités de Platon ; et il avait fait passer dans notre langue des morceaux choisis de ses auteurs favoris. L'illustre président de Malesherbes sentit tout le mérite de Fugère ; et, après la mort de De Boze, il lui confia la direction du *Journal des savants*. L'excès du travail avait déjà détruit sa santé délicate : il fournit cependant au journal quelques articles, bien faits pour donner une idée de la variété et de la profondeur de ses connaissances. Le premier est une analyse de la Lettre de J. J. Rousseau sur la musique française ; le second, l'examen critique d'une nouvelle traduction des Olympiques de Pindare ; et le troisième, un tableau du change des monnaies dans les principales villes de l'Europe, morceau rempli de vues nouvelles sur nos rapports commerciaux avec les étrangers. Une étroite amitié unissait Fugère avec Goguet, depuis son enfance ; le chagrin qu'il éprouva de la perte de ce savant respectable, abrégea ses jours : il mourut à Paris, le 5 mai 1758, à trente-sept ans, et fut inhumé dans l'église de Saint-André-des-Arts. On ignore le sort de ses manuscrits. Son éloge a été imprimé dans l'*Année littéraire*, 1758, tom. IV, et dans le *Journal des savants*, mois d'août, même année. W—s.

FUGGER, famille de riches négociants d'Augsbourg (1), qui furent anoblis par l'empereur Maximilien, en récompense des services qu'ils lui avaient rendus, et dont la postérité subsiste, avec éclat, dans la branche des comtes de Fugger, établis en Souabe, et alliés aux plus illustres maisons de l'Allemagne. Dominique Custos, graveur d'Anvers, a publié une suite de portraits des principaux personnages de cette maison, sous le titre suivant : *Fuggerorum et Fuggerarum quæ in familiâ natæ, quæve in familiam transiverunt, quot extant, ære expressæ ima-*

(1) Rabelais a donné une bien haute idée de l'opulence de cette famille, en disant qu'après les Foucquers d'Augsbourg, Philippe Strozzi est estimé le plus riche marchand de la chrétienté. On rapporte qu'à son retour de Tunis, Charles-Quint, passant à Augsbourg, logea chez les Fugger, et qu'entre autres magnificences dont ils le régalèrent, ils firent mettre sous la cheminée de sa chambre un fagot de canelle, et l'allumèrent avec la promesse d'une somme très considérable qu'ils avaient prêtée à l'empereur.

gines, in-fol. (1) Ce volume contient 127 portraits, très bien gravés sur cuivre, avec de courtes descriptions des titres et des qualités des personnes qu'ils représentent. Ce Recueil a paru pour la première fois vers 1593 : les exemplaires du second tirage portent la date de 1618; ceux du troisième, celle de 1620 : les descriptions sont en allemand, et l'on y a ajouté deux portraits; enfin les planches ont été retouchées, et l'on en a fait un quatrième tirage à Ulm, en 1754, sous le titre de *Pinacotheca*. Le plus ancien personnage dont le portrait se trouve dans ce Recueil, est Jacques Fugger, dit *le Vieux*, mort le 14 mars 1469. — Fugger (Huldrich), l'un des hommes les plus distingués qu'ait produits cette illustre famille, naquit à Augsbourg, en 1528; il embrassa l'état ecclésiastique, et devint camérier du pape Paul III : après avoir demeuré pendant quelque temps en Italie, il revint en Allemagne, où, ayant eu plusieurs conférences avec les nouveaux réformateurs, il finit par adopter leurs principes. Il se démit alors de son emploi, et s'appliqua entièrement à l'étude des lettres. Ce fut un protecteur éclairé des savants; et il contribua à faire donner de meilleures éditions des auteurs grecs et latins. Sa libéralité ne s'étendit pas seulement sur les écrivains qui honoraient alors l'Allemagne; on sait qu'il vint au secours du célèbre imprimeur Henri Estienne, et qu'il lui donna une somme considérable. Il avait formé lui-même une collection très précieuse d'anciens manuscrits; et il consacrait, chaque année, pour l'augmenter, des sommes si fortes, que ses parents, craignant qu'il ne finit par dissiper leur patrimoine, firent prononcer son interdiction. Ce trait lui fut sensible : mais il parvint à faire annuller le jugement rendu contre lui; et le testament de son frère, qui l'instituait héritier, fut confirmé. Il se retira à Heidelberg, où il mourut au mois de juin 1584, laissant à l'électeur Palatin sa riche bibliothèque. Il légua aussi une somme pour les pauvres, et une autre pour l'entretien de six écoliers à l'académie (1). — Fugger (Jean-Jacques) partageait le goût de son frère pour les livres; il avait formé une riche bibliothèque, dont Jérôme Wolfius a été le conservateur. Il était en correspondance avec le cardinal de Grandvelle; et l'on a inséré une de ses lettres à ce prélat dans le Traité de la *Tolérance des religions* par Pelisson. Il avait composé, en allemand, une *Vraie description historique de la maison d'Habsbourg et d'Autriche*, 1555, 2 gros vol. in-fol.; manuscrit enrichi de plus de trente mille figures d'armoiries, sceaux, portraits, etc. On en conserve des copies dans les bibliothèques de Vienne et de Dresde. Lambécius et Kollar en ont publié des fragments; et Sigismond de Birken en a donné, en allemand, un extrait peu estimé, sous le titre de *Miroir d'honneur de la maison d'Autriche*, 1668, in-fol. — Fugger (Antoine et Raimond), frères, furent, au 16e. siècle, les fondateurs de l'église St.-Maurice d'Augsbourg, où ils firent placer, à grands frais, un jeu d'or-

(1) C'est ce livre, sous le titre de *Fuggerarum Imagines*, que d'ignorants bibliographes ont quelquefois classé, dans des Catalogues, parmi les ouvrages de botanique, comme s'il traitait des fougères.

(1) Quelques auteurs, étonnés de sa richesse inépuisable, ont dit sérieusement qu'il était en possession de la pierre philosophale, et qu'il en a laissé la preuve dans quelques écrits (*Morhof. Polyhistor.* tom. I, pag. 31). On regarde avec plus de raison comme une des principales sources de la fortune de ces négociants, les mines de mercure d'Almaden, dont ils obtinrent la concession, et dont les produits étaient indispensablement nécessaires pour l'exploitation des mines de Potosi.

gues, le plus grand qu'on eût vu jusqu'alors en Allemagne. La ville d'Augsbourg leur doit d'autres établissements importants, entre autres un hospice pour les incurables, et un autre pour les pauvres honteux. Raimond avait formé un cabinet d'antiques, et une galerie de tableaux des meilleurs maîtres. Il avait aussi établi un jardin botanique, où l'on cultivait les plus belles plantes de l'Italie. — Fugger (Othon-Henri), comte de Kirschberg et de Weissenhorn, né en 1592, entra au service d'Espagne, et fut fait colonel en 1617, en récompense de sa belle conduite devant Verceil. Il leva des troupes à ses frais pour marcher contre la Bohème révoltée, et fut ensuite envoyé dans les Pays-Bas, où il assista au siége de Bréda en 1624. Les nouveaux troubles de l'Allemagne lui fournirent de nouvelles occasions de se signaler; il aida le général Tilli à soumettre la Franconie en 1632, eut le commandement en chef de l'armée chargée d'agir en Souabe, et fut fait ensuite grand-maître de l'artillerie. Il dirigea le siége de Ratisbonne en 1634, s'empara de cette place, et se trouva à la bataille de Nordlingen. L'année suivante, il prit Augsbourg, déposa le sénat luthérien, et en créa un autre catholique. L'empereur l'avait élevé au rang de comte de l'Empire; et le roi d'Espagne, Philippe IV, l'honora de l'ordre de la Toison d'or. Il mourut en 1644. W—s.

FUHRMANN (Mathias), savant et laborieux moine autrichien, mort à Vienne, en 1773, appartenait, suivant Adelung, à l'ordre de Saint-Paul, premier ermite, et était définiteur-général de la province d'Autriche. Il a publié, en allemand : I. *L'Autriche ancienne et moderne*, Vienne, 1734—37, 4 part. in-8°. II. *Vienne ancienne et moderne*, ibid., 1738, 2 part. in 8°. III. *Vie et miracles de St.-Séverin, apôtre du Nordgau ou de l'Autriche, et abbé de Heiligenstatt, près de Vienne*, ibid., 1746, in-8°. IV. *Dissertation sur deux questions historiques : 1°. Vienne est-elle bâtie sur l'emplacement de l'ancienne* Vindobona, *frontière de l'Empire romain? 2°. L'ancienne ville était-elle aussi grande que la Vienne moderne?* ibid., 1764, in-8°. Ces deux questions furent vivement agitées. Le P. Léopold Fischer, jésuite, essaya de réfuter le P. Fuhrmann dans une *Brevis notitia urbis Vindobonæ*, 1764, in-4°.; ouvrage qui eut beaucoup de succès, dont il parut successivement quatre parties, suivies de trois suppléments de 1771 à 1775. Le même jésuite avait publié, en allemand, un *Avis aux lecteurs de la Dissertation du P. Fuhrmann, sur deux questions historiques*, ibid., 1764, in-8°. Le P. Fuhrmann soutint son opinion, avec de nouveaux développements, dans l'ouvrage suivant : V. *Description historique de la ville et des faubourgs de Vienne*, 1re. partie, *où l'on prouve qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne* Vindobona, *et avec la même étendue*, ib., 1766, in-8°., avec 4 pl.; 2e. part., 1766—67, 2 vol. in-8°., avec 7 pl. VI. *Histoire générale ecclésiastique et civile des Etats héréditaires de la maison d'Autriche, depuis Auguste jusqu'à l'an 337 de J. C.*, ib., 1769, in-4°., avec 13 planch. VII. Le P. Fuhrmann a encore publié, en latin, *Historia sacra de baptismo Constantini Max. Aug. colloquiis familiaribus digesta*, 1re. partie, Rome, 1743; 2e. partie, Vienne, 1747, in-4°., fig.; ouvrage curieux, plein d'érudition, mais dont

le second volume est défiguré par de nombreuses fautes d'impression. VIII. *Dux viæ angelicus ad urbem Romam*, ibid., 1749, in-8°.; traduit en allemand, la même année. W—s.

FUIREN (George), médecin danois, naquit à Copenhague en 1581. Après avoir acquis des connaissances assez étendues dans les belles-lettres, les mathématiques et la théologie, non seulement au gymnase de sa ville natale, mais encore à Wittemberg et à Rostock, il se livra plus spécialement à l'art de guérir, qu'il étudia d'abord à la célèbre université de Leyde, puis à celle de Padoue, enfin à celle de Bâle: il soutint dans cette dernière une thèse sur la *syncope*, en 1606, pour obtenir le doctorat. Revêtu de ce titre, il continua pendant quatre années le cours de ses voyages, et ne revint dans sa patrie qu'en 1610. Chargé par le roi de recueillir les plantes que fournit le Danemark, il ébaucha l'histoire de ses excursions, laquelle fut insérée par Thomas Bartholin dans sa *Cista medica*, sous ce titre: *Index plantarum indigenarum quas in itinere suo observavit*. Ce catalogue est précédé de la Vie de l'auteur, qui mourut le 25 novembre 1628. La notice biographique est extraite du *Programma funebre*, publié par le recteur Wolfgang Rhumann. Le savant botaniste danois, Chr. Fr. Rottböll, a dédié à la mémoire de son compatriote, sous le nom de *Fuirena*, un genre de plantes graminées, de la division des souchets, et dont les sept espèces jusqu'à présent connues sont exotiques. C.

FUIREN (Henri), fils de George, hérita de son père l'amour de l'étude, le goût de l'histoire naturelle, de la médecine, et la passion des voyages. Il naquit à Copenhague en 1614, commença dans cette ville le cours de ses humanités, qu'il termina à Sora. L'université de Leyde jouissait déjà d'une brillante renommée: Fuiren s'y rendit; et pendant quatre années, il étudia les diverses branches de l'art de guérir, sous les auspices des professeurs Falkenburg, Vorst, Heurn et Schreve'. Il visita les plus fameuses écoles de France, surtout celles de Paris et de Montpellier. Mais il conçut pour l'université de Padoue une telle prédilection, qu'il y resta six années. Il parcourut ensuite l'Italie toute entière; et au retour de ce voyage, non moins utile qu'agréable, il fit une excursion en Suisse, s'arrêta quelque temps à Bâle, y disserta de la manière la plus distinguée sur l'*hydropisie ascite*, et fut proclamé docteur le 14 octobre 1645. Il desira revoir la France, dont le séjour lui avait extrêmement plu. Enfin, après treize années d'absence, il revint dans sa patrie, rapportant de ses longues courses des connaissances variées, des livres rares, et une foule d'objets curieux d'histoire naturelle. Sa faible santé ne lui permit pas de se livrer avec autant d'ardeur qu'il l'aurait desiré aux travaux du cabinet. Ce fut probablement pour la même cause, plutôt que par la crainte des embarras du ménage, comme le prétendent ses biographes, qu'il demeura célibataire. Une gêne de la respiration, qu'il éprouvait depuis son enfance, devint par degrés, comme cela n'arrive que trop souvent, un véritable asthme, auquel il succomba prématurément le 8 janvier 1659. Il légua à l'université de Copenhague et à la faculté, outre des sommes d'argent considérables, son cabinet et sa bibliothèque, dont Thomas Fuiren, mort en 1673 à cinquante-sept ans, a rédigé les notices: I. *Rariora musæi Henrici Fuiren quæ academiæ Hafniensi legavit*,

Copenhague, 1663, in-4°. II. *Catalogus bibliothecæ Henrici Fuiren, Hafniensi academiæ donatæ*, Copenhague, 1660, in-4°. L'éditeur ne se borna point à mettre au jour ce catalogue; il réunit sa bibliothèque à celle de son frère, et en fit pareillement don à l'académie. Thomas Bartholin a publié, d'abord isolément, en 1659, puis inséré dans sa *Cista medica*, l'éloge funèbre de Henri Fuiren, son condisciple, son ami, son parent. On retrouve cet éloge dans les *Memoriæ medicorum nostri sæculi clarissimorum*, de Witte, et dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum*, de Manget. C.

FULBERT(1), 54e. évêque de Chartres, fut, de son temps, l'un des principaux ornements de l'église gallicane. On ignore le lieu de sa naissance: suivant dom Mabillon, il était Romain ou au moins Italien. La *Bibliothèque des auteurs chartrains* le fait naître en Aquitaine; d'autres veulent qu'il ait vu le jour à Chartres ou dans les environs: il nous apprend, avec une humilité digne d'un évêque, qu'il était d'une naissance obscure et né en bas lieu, *pauper et de sorde levatus*. Il racheta cette défaveur de la fortune par son mérite: de quelque part que lui vînt un avantage plus précieux que la naissance, celui d'être mis dès l'enfance entre les mains de bons maîtres, il a voulu qu'on n'ignorât point qu'il avait eu ce bonheur (2). A l'âge convenable, il alla étudier à Reims, sous le célèbre Gerbert, qui devint pape sous le nom de Silvestre II, et dans l'école duquel, Robert, fils de Hugues Capet, et depuis roi de France, étudiait en même temps. Fulbert devint bientôt lui-même en état d'enseigner. Soit qu'un nommé Herbert, son condisciple à Reims, et natif de Chartres, l'ait engagé à venir dans cette ville et à y ouvrir une école, soit, comme d'autres le disent, qu'Odon, évêque de Chartres, l'ait, sur sa réputation, appelé pour lui confier les écoles de son église, dont il le fit chanoine et chancelier, il est certain qu'il en fut chargé, et que le bruit de son savoir lui attira de toutes parts un grand concours de disciples, qui se répandirent ensuite, non seulement dans toute la France, mais encore en Italie et en Allemagne. Rien ne prouve que Fulbert ait été moine, comme quelques-uns l'ont prétendu; mais il était lié avec tout ce que le clergé régulier avait alors de personnages les plus distingués, tels qu'Odilon de Cluni, Abbon de Fleuri, et plusieurs autres saints et célèbres abbés. Aux connaissances qu'il avait acquises dans l'école de Reims, il joignait celle de la médecine, et il exerçait cette profession, qui s'alliait alors avec la cléricature; il cessa de s'en mêler lorsqu'il devint évêque, croyant devoir tout son temps à ses nouvelles fonctions. C'est en 1007, qu'il fut élevé sur le siége épiscopal de Chartres, après la mort de l'évêque Rodolphe. Le roi Robert, qui, depuis les écoles de Reims, avait conservé pour lui une grande estime, contribua à son élévation: mais le mérite de Fulbert, sa science et la sainteté de sa vie, y contribuèrent plus encore. Il eut, au reste, occasion de témoigner sa reconnaissance à ce prince, en déterminant Lautheric, archevêque de Sens, à remettre entre ses mains la ville de Sens, qui lui était importante.

(1) Les auteurs de l'*Histoire littéraire de France* remarquent que la différente manière de prononcer le nom de Fulbert a tellement fait varier son orthographe et a rendu ce nom si méconnaissable, qu'on pourrait attribuer à différents personnages ce qui pourtant n'appartient qu'à un seul. Au lieu de Fulbert, on lit dans des manuscrits et dans des imprimés, *Folbert*, *Fulpert*, *Ulbert*, et même *Umber*, quelquefois *Walbert*, *Wlpert* et *Wilbert*.

(2) *Nam puero faciles providit adesse magistros.* (Versus de se ipso.)

Fulbert assista à l'assemblée que le roi Robert tint dans son palais de Chelles, en 1008. Quelques auteurs ont cru qu'il avait été chancelier de Robert: ils ont confondu la chancellerie de l'église de Chartres avec celle de France. On est peu instruit des particularités de l'épiscopat de Fulbert: on sait seulement qu'étant évêque, il continua d'enseigner au moins quelques années, et qu'en 1010, sa cathédrale ayant été entièrement consumée dans un incendie qui embrasa la ville de Chartres, il entreprit de la rétablir, et la reconstruisit en effet avec beaucoup de magnificence. Estimé, comme il l'était, des princes et des grands, il trouva, dans leur amitié et leur munificence, des ressources que ses moyens n'auraient pu lui offrir. Il fut puissamment aidé par Guillaume d'Aquitaine, dont il était fort considéré, et qui lui avait donné la trésorerie de St.-Hilaire de Poitiers, et par Canut, roi de Danemark. Malgré son assiduité à remplir ses devoirs d'évêque, Fulbert craignit d'être mal entré dans l'épiscopat, et il songeait à se démettre de son siége. Il fit part de ses scrupules à Odilon de Cluni, qui lui conseilla de demeurer évêque. Après avoir mis la dernière main à la restauration de son église, il voulut y donner plus de majesté au culte: Gui d'Arezzo venait d'inventer la musique *à parties*; le pieux prélat fut un des premiers qui l'introduisit dans le chant de l'office, et la fit exécuter par un chœur de musiciens. Fulbert prit part aux affaires de son temps, auxquelles les évêques n'étaient point étrangers, faisant alors partie du conseil du prince; mais ce ne fut jamais que pour donner à l'autorité légitime des témoignages de fidélité, et pour empêcher les abus ou en demander la répression. Après l'assassinat de Hugues, favori de Robert, tramé par Foulques-Nerra, comte d'Anjou, pour servir l'ambition et la vengeance de Constance d'Arles, épouse du roi, Fulbert écrivit à ce comte, et lui reprocha avec fermeté l'énormité de son crime: il prit le parti du jeune Hugues, fils aîné de Robert, déjà couronné roi, et persécuté par la reine sa mère. Il représenta à Robert que ce prince était extrêmement à plaindre; qu'il manquait de tout, et ne pouvait rester à la cour, où il n'y avait pour lui ni sûreté ni considération. Il osa résister aux vues injustes de Constance, en faveur de Robert, le troisième de ses fils, et rejeta les conseils de quelques évêques *courtisans*, qui l'avertissaient du danger d'être plus juste qu'il ne faut, *plus æquè justus*, au risque de se brouiller non seulement avec la reine, mais encore avec d'autres évêques ses confrères, sans doute plus complaisants qu'il ne voulait l'être. Le Courvaisier, dans l'histoire des évêques du Mans, écrit que Fulbert fut arbitre des différends élevés entre Avesgaud, l'un d'eux, et Herbert, comte du Maine: il le fut aussi d'un différend survenu entre les moines de St.-Denis et Adéolde de Nogent. Ce savant et saint évêque, un des plus beaux caractères et une des principales lumières de son siècle, mourut plein de jours et de bonnes œuvres, le IV des ides d'avril, c'est-à-dire, le 10 de ce mois 1029, après vingt-un ans et demi d'épiscopat (1). C'est le sentiment des auteurs du *Gallia christiana*, et de ceux de l'*Histoire littéraire de France*. Cette date, au reste, est contestée, les uns avançant la mort de Fulbert, qu'ils placent en 1027, les autres la

(1) Si on devait ajouter foi à une liste des évêques de Chartres, mise à la tête de l'édition des Œuvres de Fulbert, par *Devilliers*, ce prélat ne serait monté sur le siége épiscopal de Chartres qu'en 1017, et n'aurait été évêque que quinze ans. La même liste date de 1032 l'épiscopat de *Théodoric* ou Thierri, successeur de Fulbert.

retardant jusqu'en 1031 : il fut inhumé dans l'abbaye de St.-Pierre-en-Vallée, sépulture de plusieurs évêques ses prédécesseurs. Quoiqu'il soit qualifié de *bienheureux*, et même de *saint* par plusieurs auteurs ecclésiastiques, l'Église néanmoins ne lui a décerné aucun culte. Seulement M. de La Roche-Posai, évêque de Poitiers, a inséré son nom dans les litanies de son diocèse. On a de Fulbert des Lettres, des Sermons, des Poésies, quelques Hymnes, des Proses, des parties d'Offices ecclésiastiques. Les poésies se ressentent de la barbarie du temps : elles sont précieuses néanmoins, en ce que, parlant des prières pour les morts, et du culte rendu aux reliques, elles attestent, sur ces points religieux, contre les contestations survenues depuis, la croyance de ce temps-là. Les sermons, au nombre de cent onze, dont plusieurs sont extrêmement courts, renferment une saine doctrine, et sont une preuve du savoir et de la piété de leur auteur. Les hymnes et proses parurent aux contemporains avoir assez de mérite pour qu'on les adoptât, et qu'on les chantât dans plusieurs églises. Mais ce qui vaut le mieux des œuvres de Fulbert, ce sont les lettres; on en compte 134, dont 102 sont de lui, et le reste de différentes personnes, la plupart d'un haut rang. Ces lettres, en général, sont courtes, mais écrites avec assez de pureté, d'un grand intérêt pour l'histoire et pour la connaissance des mœurs et des usages de ces temps reculés. Dès 1595, Papire Masson avait donné une édition des *œuvres de Fulbert*, Paris, Dupré, petit volume in-8°. En 1608, Charles Devilliers, docteur de la faculté de théologie de Paris, en donna une nouvelle sous ce titre : *D. Fulberti Carnutensis episcopi antiquissimi opera varia*, Paris, Blaize, in-8°. ; quoique plus complète que la précédente, et annoncée pour être faite d'après de bons manuscrits, elle passe pour très fautive : malheureusement ses défauts ont passé dans les Bibliothèques des Pères de Cologne, de Paris et de Lyon ; ce qui a fait souhaiter à quelques savants qu'on en fît une plus soignée et plus correcte. Depuis l'édition de Devilliers, on a retrouvé différents écrits de Fulbert. Dom d'Achery, dans l'addition au 2e. tome de son *Spicilége*, a publié une lettre de ce prélat à Hildegaire, son disciple, et écolâtre de Poitiers, qui le consultait sur l'administration des biens ecclésiastiques. Dom Martène, dans son *Thesaurus anecdotorum*, en a fait imprimer une autre, adressée au même, sur l'usage pratiqué par quelques évêques, d'aller à la guerre ; conduite que Fulbert désapprouve et condamne sévèrement. Enfin Casimir Oudin a aussi fait imprimer un Commentaire du même Fulbert, trouvé à l'abbaye de Longpont. Il est probable que des recherches soigneuses feraient retrouver d'autres pièces encore, dont s'enrichirait une nouvelle édition. On attribue à Fulbert la *Vie de S. Aubert*, évêque d'Arras et de Cambrai, publiée par Surius : de bons critiques, néanmoins, doutent qu'elle soit de lui. — L'histoire fait mention d'autres personnages du même nom, qui ont eu quelque célébrité : FULBERT, archidiacre de Rouen, conseiller de l'archevêque Maurille, et *sophiste*, c'est-à-dire, selon le langage du temps, instruit dans les lettres et la philosophie, florissait vers 1060 ; on lui attribue : I. Une *Vie de St. Romain, archevêque de Rouen*, dont Nicolas Rigault a donné une édition, 1609, in-8°. ; cette vie est assez bien écrite, suivant De Thou : *Tota illa narratio*, dit-il, *non inculto sermone scripta*. II. Une *Vie de St. Remi, archevêque de Rouen*,

mort en 771 ; elle a été insérée dans le *Thesaurus anecdotorum*, tome 3e. III. Deux petits *Traités*, l'un de *l'ordre et la manière de célébrer le concile*; l'autre, de *la manière d'ordonner un évêque* : dom Mabillon les a fait imprimer au tome 2e. de ses *Analectes*, à la suite des actes des archevêques de Rouen; mais on n'est pas très certain qu'ils soient de cet auteur. — FULBERT, aussi archidiacre de Rouen, mais en même temps doyen de la cathédrale de cette ville, ne florissait qu'à la fin du 11e. siècle, et au commencement du 12e.; et par conséquent il ne doit pas être confondu avec le précédent, qui lui est antérieur d'un assez grand nombre d'années. Oderic Vital, historien contemporain, en parle comme d'un ecclésiastique doué d'éminentes qualités. Se voyant attaqué d'une maladie qui menaçait sa vie, il voulut, suivant l'usage du temps, mourir dans un habit monastique, et se fit revêtir de celui de Saint-Benoît. Il fut enterré dans le cloître de Saint-Ouen, devant le chapitre, où l'on voyait son épitaphe qui nous a été conservée. Elle fixe le jour de sa mort au 21 décembre, et ne fait aucune mention de l'année. — FULBERT, religieux de Saint-Ouen, vivait sous la discipline de l'abbé Nicolas, sous la direction duquel il avait entrepris ses ouvrages. Il se donne, en termes très positifs, pour religieux de ce monastère; d'où il suit qu'il doit être distingué des deux autres. Il a laissé : I. Une *Histoire des miracles de Saint-Ouen, patron de son monastère ;* elle est fort bien écrite, et en bon style, quoique différent de celui du premier Fulbert. II. Une *Vie de Saint-Aicadre*, vulgairement *Saint Achard, abbé de Jumiége*, laquelle on dit n'être qu'une plus ancienne de deux siècles, retouchée et repolie. III. Dom Mabillon avait attribué à ce Fulbert, la deuxième lettre de Fulbert de Chartres, sur *l'Hostie consacrée ;* mais il paraît qu'il n'a point persisté dans ce sentiment, que n'ont pas adopté ses doctes confrères. L—Y.

FULCO. *Voy.* FOULQUES.

FULCOIUS. *Voy.* FOULCOIE.

FULDA (FRÉDÉRIC-CHARLES), pasteur luthérien, et l'un des savants de l'Allemagne moderne qui se sont le plus distingués dans les recherches sur les langues, naquit en 1724, dans la petite ville impériale de Wimpffen, en Souabe, où son père était diacre. Demeuré orphelin dès l'enfance, les parents qui prirent soin de son éducation, lui mirent de bonne heure entre les mains des crayons et des boîtes à couleurs; et ce qui n'était d'abord pour lui qu'un amusement, développant son goût naturel pour le dessin, détermina peut-être la direction de son esprit vers les idées d'ordre et de méthode : sur quelque objet que son esprit se soit exercé dans la suite, il ne manquait jamais de le figurer en tableaux synoptiques. Il s'essaya même à peindre la figure; et sans avoir eu de maître de dessin, il fit, à quinze ans, un portrait de son grand-père, qui fut trouvé très ressemblant, et que sa famille conserve encore. Après avoir suivi, à Stuttgard et à Tubingen, le cours de ses études pendant quelques années, la mort de cet aïeul le força de les interrompre. Un comte de Leutrum, au frère duquel il servit quelque temps de précepteur, desira l'avoir pour aumônier d'un régiment qu'il devait pour le service de Hollande; Fulda prit les ordres, suivit le corps à Deventer, et chercha l'occasion de s'embarquer pour les Indes, le régiment ayant été licencié peu de temps après. Une fièvre violente l'empêcha d'exécuter ce projet. Sans appui, sou-

vent sans ressources, il parcourut les différentes villes de la Hollande et de l'Allemagne occidentale, portant partout l'œil d'un observateur éclairé, suivit quelques cours sous les meilleurs professeurs de Göttingue, et revint en 1750, dans sa patrie, où il obtint la modique place de pasteur de la garnison du château de Hohen - Asperg. Le zèle qu'il montra, huit ans après, en donnant ses soins à un hôpital, fut récompensé par la cure de Muhlhausen, sur l'Enz, dans le Würtemberg. Quoique fidèle aux devoirs de sa place, il n'écrivait jamais ses sermons, se bornant à en esquisser quelquefois le canevas. Père de treize enfants, il recommença pour l'éducation de sa famille, les travaux qu'il avait faits pour sa propre éducation, des tableaux encyclopédiques, une histoire universelle réduite en vers mnémoniques, en tables synoptiques, etc. Sa *Dissertation* sur les deux dialectes de la langue allemande, ayant remporté, en 1771, le prix proposé par la société royale de Göttingue, cette honorable distinction lui fit tourner toutes ses vues sur le mécanisme de la parole, la théorie générale des langues et de leur enseignement, enfin, sur tout ce que les Allemands modernes ont appelé *linguistique*. Il concourut encore en 1774, et remporta le deuxième prix sur cette question: ***Tracer le plan d'un dictionnaire qui pût être à l'usage de toute l'Allemagne?*** De concert avec son ami M. Nast, l'aîné, professeur à Stuttgard, il travailla en 1777 et 1778 au *Scrutateur de la langue allemande* (*Deutsche sprachforscher*), dans lequel les deux collaborateurs se déclarèrent hautement contre la prétention exclusive des écrivains de la Haute-Saxe, qui affectaient de ne regarder les autres dialectes de l'Allemagne que comme des patois (1). Il s'occupait en même temps du projet de publier d'une manière plus correcte, et avec les commentaires que pouvait lui fournir sa profonde érudition, les plus anciens monuments de la langue allemande; mais la continuité de ses travaux altéra sa santé à un tel point, qu'il fut plusieurs fois condamné par les médecins. Dans les loisirs d'une de ses convalescences, il traça, en 1781, le plan d'une espèce de pasigraphie ou langue universelle (*sprachkaracteristick*), qui, comme l'écriture chinoise, aurait pu se lire dans toutes les langues. Le duc Charles de Würtemberg, voulant récompenser son mérite, lui donna en 1787, la cure d'Ensingen, une des meilleures de tout le duché; mais Fulda n'en put jouir long-temps: il y mourut le 2 décembre 1788. Il avait été reçu membre de l'académie des sciences de Göttingue en 1776, de la société allemande d'Anhalt-Bernbourg en 1778, et de l'académie de Manheim en 1779. Actif et infatigable, ce savant ne cherchait de délassement que dans le changement d'occupations, et dans les travaux mécaniques, pour lesquels son génie industrieux lui avait suggéré différents perfectionnements. Il avait inventé, et exécuté lui-même, un métier à faire les franges; ses rideaux de lits et de croisées, ses chaises, ses tables, sofas et autres meubles, étaient son ouvrage. Voici le détail de ses écrits, tous en allemand: I. ***Mémoire sur les deux dialectes principaux de la langue allemande***, Leipzig, 1773, in-4°.; réimprimé l'année suivante dans le premier volume du grand dictionnaire d'Adelung. II. ***Recueil étymologique des principaux mots ra-***

(1) Les *Règles fondamentales de la langue allemande*, que Fulda publia à Stuttgard en 1778, in-8°., ne sont qu'un morceau détaché de cette collection, comme on le reconnaît à la pagination cotée de 113 à 220.

dicaux de la langue germanique, publié par J. G. Meusel, Erlang, 1776, grand in-4°. Il fait suite à l'ouvrage précédent. III. *Geschicht-charte* (*Carte de l'histoire du monde*), en douze feuilles, Bâle, 1782; on y joint une explication (*Ueberblick*), imprimée à Augsbourg, 1783, in-8°. Dès 1753, l'auteur avait commencé ce tableau, d'un détail immense et qui lui coûta vingt années de travail. Seybold le fit le premier connaître au public, dans le *Muséum allemand* de juillet, 1779. IV. *Essai d'un recueil général des idiotismes allemands*, Berlin, Nicolaï, 1788, in-8°. (1) V. *Histoire naturelle du peuple germanique*, servant de commentaire au livre de Tacite, *De moribus Germanorum*, Nuremberg, 1794, in-8°., publié par F. D. Græter. VI. Des *Observations* sur le vocabulaire de la petite peuplade de prétendus Cimbres, établis dans le Véronèse, insérées dans le tome 8 du *Magasin hist. et géogr.* de Büsching, 1774, in-4°.; et plusieurs autres morceaux insérés dans divers ouvrages périodiques, et dont on peut voir le détail dans Meusel. VII. Une *Version* interlinéaire du texte du *Codex argenteus*, avec une *Grammaire mœso-gothique*, et un *Glossaire* plus complet que celui de Junius, et supérieur à tous égards (*Voy.* ULPHILAS). Ce beau travail a été publié en 1805, par J. C. Zahn, dans son *Ulfilas*. L'éditeur y a joint une notice de la vie et des ouvrages de Fulda, avec le détail des nombreux manuscrits qu'il a laissés. Une partie est passée entre les mains des professeurs Franz et Hausleutner, qui en ont fait paraître des extraits dans quelques ouvrages périodiques.—Jean-Chrétien FULDA, pasteur à Hildesheim, et ensuite à Hambourg, né dans la principauté de Waldeck en 1740, mort le 27 juillet 1784, a publié, en allemand, quelques discours ou opuscules ascétiques. — Jean-Jules-Chrétien FULDA, autre pasteur luthérien, né à Gotha en 1734, exerça les fonctions de son ministère à Leipzig, et dans quelques paroisses des environs, et mourut le 26 novembre 1796. Il a donné, aussi en allemand, un assez grand nombre d'ouvrages théologiques ou ascétiques, des poésies et pièces de circonstance, tant en latin qu'en allemand, et une dissertation *De crucis signaculo precum christianarum comite*, Leipzig, 1759, in-4°. C. M. P.

(1) C'est par erreur que dans la Vie de Fulda, insérée à la tête de l'*Ulfilas*, on suppose que cet *Essai* fut publié en 1778.

FULGENCE (ST.), *Fabius Claudius Gordianus Fulgentius*, évêque de Ruspe, né à Lepte, dans la Byzacène en Afrique, vers l'an 463 (d'autres disent 467), appartenait à une famille sénatoriale de Carthage, mais tombée dans l'abaissement depuis l'invasion des Vandales. Son père se nommait Claude. Mariane, sa mère, restée veuve, lorsque Fulgence était encore en bas âge, prit soin de son éducation, et lui donna des maîtres habiles, sous lesquels il fit de rapides progrès. Il acquit en peu de temps une connaissance parfaite des lettres grecques et latines. Son mérite lui valut la charge de procurateur de la province, ou receveur des deniers publics. Les rigueurs auxquelles l'obligeait l'exercice de cet emploi envers les familles pauvres, le lui rendirent odieux, et il le quitta. Élevé pieusement, et touché de la lecture d'un sermon de S.-Augustin sur la vanité du monde, il résolut d'y renoncer. L'évêque Fauste, retiré dans un monastère voisin, l'admit dans sa com-

munauté, après quelques épreuves. Mariane au désespoir courut au monastère, redemandant son fils avec des cris déchirants. La vocation de Fulgence eut à soutenir un rude assaut; mais la grâce l'emporta. Là persécution qu'éprouvaient alors les catholiques, ayant forcé Fauste de quitter son monastère, Fulgence, par son avis, se retira dans un autre, dont l'abbé se nommait Félix. Celui-ci trouva Fulgence si avancé dans la vie spirituelle qu'il se l'associa dans le gouvernement, et le chargea de l'instruction des moines. Mais bientôt tous deux furent obligés de fuir. Ils se retirèrent à Sicca-Venerea. Ils eurent à y souffrir de cruels traitements en haine de la foi de Nicée, par les ordres d'un prêtre arien. Peu de temps après, ils se séparèrent. Fulgence forma le projet d'aller visiter les solitaires d'Égypte; mais Eulalius, évêque de Syracuse, lui ayant dit que ces moines ne vivaient point dans la communion de Rome, il renonça à ce voyage. Cependant, avant de retourner en Afrique, il voulut aller saluer le tombeau des Saints-Apôtres. Il paraît qu'alors il était abbé, sans qu'on sache quand il avait été élevé à cette dignité. Il arriva à Rome l'an 500, justement lorsque Théodoric, roi des Goths, y faisait son entrée solennelle. Fulgence fut frappé de l'éclat de cette pompe, mais comme un saint pouvait l'être, en comparant la gloire mondaine qui passe en un peu de temps, avec la gloire ***réservée aux enfants de Dieu, laquelle ne passera point.*** Après avoir satisfait sa dévotion, Fulgence retourna en Afrique, et fut quelques années après ordonné, malgré lui, évêque de Ruspe. Son élévation ne lui fit rien changer à sa manière de vivre. Il conserva la même simplicité dans son vêtement, la même humilité dans son maintien, la même austérité dans son régime de vie, continuant à s'abstenir de viande, et ne se permettant qu'un peu de vin mêlé de beaucoup d'eau. Il fut, avec les autres évêques africains, exilé en Sardaigne, par Thrasimond, roi des Vandales, Arien et persécuteur des catholiques. Ce prince, néanmoins, ayant entendu parler du grand savoir de Fulgence, l'appela à Carthage, et lui fit remettre un recueil d'objections touchant l'arianisme, auxquelles il lui ordonna de répondre. Fulgence obéit. Mais quoique Thrasimond admirât la force et la clarté des réponses, il resta dans ses préjugés, et renvoya le saint en exil. En 523, Hilderic, ayant succédé à Thrasimond, rappela les évêques. Leur arrivée à Carthage fut un triomphe. Fulgence, de retour à Ruspe, continua d'édifier son diocèse, et de servir l'Église par ses écrits. Il mourut en 533. Le martyrologe romain fait mention de St. Fulgence, comme confesseur, au 1er. janvier. Sa vie a été écrite par un auteur contemporain, et attribuée au diacre Ferrand, son disciple. Quoiqu'elle se trouve dans plusieurs manuscrits parmi les œuvres de Ferrand, il est aujourd'hui reconnu qu'elle n'est point de lui. St. Fulgence a beaucoup écrit; voici ses principaux ouvrages : I. *Libri tres ad Monimum;* il y traite de la prédestination, de l'oblation du sacrifice de Jésus-Christ à son Père, et réfute quelques objections des Ariens. II. *Contra Arianos liber unus;* c'est la réponse aux dix objections du roi Thrasimond. III. ***Ad Thrasimundum regem Wandalorum libri tres.*** Fulgence y répond à d'autres objections de ce roi arien, sur la médiation du Fils, sa divinité, et le mystère de sa Passion. IV. ***Ad Donatum contra Arianos liber unus.*** Donat,

jeune seigneur, attaché à la vraie doctrine, était embarrassé d'une difficulté qui lui avait été faite par les Ariens; Fulgence lui en donne la solution. V. *Libri de fide ad Petrum diaconum.* Cet ouvrage était attribué à St. Augustin, et avait été mis au nombre de ses œuvres; Jean Molanus l'a fait restituer à St. Fulgence. VI. Des *Lettres* à diverses personnes sur différents sujets. VII. Des *Sermons* et des *Homélies.* VIII. *Liber de Trinitate ad Felicem notarium,* publié par Sirmond, en 1612. IX. *Contra sermonem Fastidiosi ad Victorem liber:* ce Fastidiosus était un Arien, dont les mœurs n'étaient pas moins corrompues que la doctrine. X. *Ad Ferrandum diaconum epistola de baptismo Ethyopis moribundi.* Ferrand, disciple de St. Fulgence, lui exposait ses doutes sur le baptême d'un Éthiopien qui avait desiré de le recevoir, mais qui ne le reçut qu'après avoir perdu l'usage de ses sens; Fulgence en reconnaît la validité. XI. *Epistola ad Reginum comitem:* ce comte avait demandé à Fulgence si le corps de Jésus-Christ était corruptible, et l'avait prié de lui donner un réglement de vie, propre à un homme engagé dans la profession des armes. Fulgence ayant été surpris par la mort avant que cette réponse fût envoyée, Ferrand suppléa à ce qui y manquait. XII. *De incarnatione et gratiâ D. N. J. C. ad Petrum diaconum et alios qui in causâ fidei Romam missi sunt;* ce traité est une réponse à des députés des moines de Scythie, qui consultèrent les évêques d'Afrique relégués en Sardaigne, sur des questions relatives à l'incarnation et à la grâce. XIII. *Libri duo ad Euthymium de remissione peccatorum.* Fulgence y prouve qu'il n'y a point de rémission des péchés hors de l'Eglise et sans une pénitence sincère. XIV. *Libri tres de prædestinatione et gratiâ Dei.* Dupin ne croit pas que ce traité soit de S.-Fulgence. Il n'y trouve ni son style, ni sa doctrine. Il faut aussi retrancher des œuvres de S.-Fulgence, une réponse à l'évêque Pinta, Arien, quoiqu'elle porte le nom du saint docteur. Il avait, en effet, adressé un traité à cet évêque; mais on ne l'a plus. On trouve une ample analyse des ouvrages de S.-Fulgence, dans la *Bibliothèque ecclésiastique* de Dupin, tom. VI. Les écrits de ce père sont forts de raisonnement. Il connaissait bien l'Écriture-Sainte, et il s'en sert à propos. Il est peut-être quelquefois un peu diffus. On l'appela l'Augustin de son siècle, parce que sa doctrine sur la grâce est celle de S.-Augustin, et qu'autant qu'il le peut, il se rapproche de son style. On a imprimé à différentes dates des parties de ses œuvres. Elles ont été réunies en un vol. in-4°., Paris, 1684; édition dont Casimir Oudin fait l'éloge. (*Voy.* FOGGINI.) L—Y.

FULGENCE. *Voyez* FERRAND et GORDIEN.

FULGENCE (PLANCIADES), auteur d'un ouvrage en trois livres, sur la mythologie, adressé à un prêtre nommé Catus, est regardé par les biographes comme un évêque de Carthage, qui vivait dans le 6e. siècle; mais il règne à cet égard beaucoup d'incertitude, et Trithème l'a confondu avec St. Fulgence, évêque de Ruspe. Son ouvrage sur la mythologie a été imprimé en 1599, par les soins de Jérôme Commelin; il l'avait été précédemment à Augsbourg, avec des remarques de Jacques Locher, en 1507, et à Bâle en 1543. Baillet attribue encore à Planciades un livre sur les allégories de Virgile, adressé au grammairien Chalcide. L. S—E.

FULGINATE (GENTILE). *Voyez* GENTILE.

FULGOSE. *Voyez* FRÉGOSE.

FULIGATTI (JULES), jésuite italien, né à Cesène, vers l'an 1549. Après avoir parcouru la carrière de l'enseignement, il se voua à la prédication et à la direction des ames, entremêlant ces occupations de travaux relatifs aux sciences. Étant, à l'âge de quatre-vingt quatre ans, tombé dans une défaillance à laquelle il survécut peu, on lui trouva sur le corps un rude cilice; il mourut le 2 octobre 1633. Il est auteur d'un traité *Degli horiuoli a sole*, Ferrare, 1616, in-4°. — Jacques FULIGATTI, jésuite, né à Rome, entra dans la société en 1595, et courut la carrière de la chaire. Après avoir prêché dans la plupart des villes d'Italie, il revint à Rome, et y mourut le 13 novembre 1653, après avoir composé plusieurs ouvrages en italien et en latin. On a de lui: I. *Vita di Roberto Bellarmino cardinale*, Rome, 1624, in-4°. Cette Vie fut traduite en latin et publiée avec des augmentations, par Silvestre Petra-Sancta, Liége, 1626, in-4°. Pierre Morin a donné, de cette même Vie, une traduction française imprimée à Paris, 1625, in-8°. II. *La Vie de Pierre Canisius, jésuite*, aussi en italien, Rome, 1649, in-8°. III. *La Vie de Bernardin Reatino*, Viterbe, 1744, in-8°. IV. *La Vie de sainte Elisabeth, reine de Portugal*. V. Une Edition des *Lettres de Bellarmin*. VI. *Compendio della vita di S. Francesco Xaverio*, Rome, 1637, in-8°.
L—Y.

FULKE (GUILLAUME) naquit à Londres, vers le milieu du 16e. siècle. Il fut élevé au collége de St.-Jean de Cambridge. Destiné par son père à l'étude des lois, il les étudia à Londres pendant près de six années: mais se sentant plus de penchant pour la carrière ecclésiastique, il retourna ensuite à l'université pour y suivre des études de théologie; ce qui irrita tellement son père, qu'il refusa de contribuer à son entretien. Reçu membre du collége de Saint-Jean en 1564, il en fut exclu l'année suivante, en raison des principes puritains qu'il avait adoptés, et fut réduit, pour subsister, à donner des leçons particulières. Mais revenu probablement, dans la suite, à des sentiments plus modérés, il obtint, en 1571, par la protection du comte de Leicester, le bénéfice de Warley, dans le comté d'Essex, et, en 1573, celui de Kedington, dans le comté de Suffolk: rentré à l'université, il fut nommé chapelain de l'ambassade d'Angleterre en France; puis, à son retour, principal du collége de Pembroke. Il mourut en août 1589. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages de controverse, qui le firent regarder en Angleterre comme un des plus redoutables adversaires des théologiens catholiques. Le plus considérable est le *Commentaire sur le Testament de Reims*, 1580, in-fol., dont l'objet est d'attaquer la version des livres saints, donnée par le séminaire de cette ville. La seconde édition de ce *Commentaire*, publiée en 1601, a pour titre: *Texte du nouveau Testament de J.-C., traduit de la vulgate latine par les papistes du traitre séminaire de Reims*. Cet ouvrage fut imprimé de nouveau en 1617 et en 1633, in-fol. X—s.

FULLEBORN (GEORGE-GUSTAVE), professeur des langues hébraïque, grecque et latine, à Breslau, naquit le 2 mars 1769, à Glogau, où son père exerçait les fonctions de conseiller de bailliage. Il commença ses études au collége de sa patrie, et sous la direction d'un père distingué lui-même par ses connaissances: il les continua

à l'université de Halle, où il se fit connaître avantageusement par une Dissertation latine *sur le livre de Xénophane, Zénon et Gorgias, ordinairement attribué à Aristote*, imprimée à Halle, en 1789. Livré spécialement à l'étude de la philologie et de la philosophie, il s'attacha à connaître les nouveaux systèmes que ces sciences avaient vus naître depuis peu en Allemagne, et les compara avec ceux des anciens et des modernes. En 1789, il prêcha avec succès dans l'église luthérienne de Glogau, et fut nommé ensuite troisième diacre de la même église. Bientôt après, il succéda au célèbre Gedicke, dans la chaire que celui-ci occupait à l'*Elisabethanum* de Breslau, lorsque ce dernier fut appelé au rectorat de Bautzen. Mais, dès 1795, la santé de Fulleborn commença à s'altérer; il s'affaiblit insensiblement malgré tous les secours de l'art, et il succomba, le 16 février 1803, à une maladie du cœur, laissant une veuve et une famille sans fortune. Quoique enlevé si jeune à la philosophie et aux lettres, il a donné au public un assez grand nombre d'ouvrages. Nous connaissons de lui les suivants : I. *Encyclopedia philologica*, (Breslau, 2ᵉ. édition, 1803, 1 vol. in-8°.) II. *Fragments de Parménide*, avec une traduction et des notes, en allemand (Zullichau, 1795, in-8°.) III. *Georgii Gemisthi S. Plethonis et Mich. Apostolii, orationes funebres duæ, in quibus de immortalitate animi exponitur, nunc primùm è mss. editi*, Leipzig, 1793 (1792), in-8°. IV. Une édition des Satires de Perse, avec une traduction et des notes, en allemand (Zullichau, 1794). V. *Théorie abrégée du style latin*, en allemand, Breslau, 1793, in-8°. VI. Quelques Contes populaires (*Volkmærchen*), dans la même langue, (1791 à 1793.) VII. Des Mélanges sous le titre de *Feuilles diverses* (Bunte Blætter, etc.) *d'Edelwalde Justus*, (1795.) VIII. Des Essais sous le titre de *Kleine Schriften für Unterhaltung*, Breslau, 1797 (1796), in-8°. IX. Quelques cahiers d'un ouvrage périodique allemand, sous le titre de *Nebenstunden* (Délassements), 1799, in-8°. X. L'ouvrage périodique, allemand, qu'il commença à rédiger dès le 14ᵉ. nᵒ. en 1800, et qu'il suivit jusqu'à sa mort, dictant encore les derniers numéros de son lit, sous le titre du *Conteur de Breslau*, et qui paraissait chaque semaine. XI. Il joignit des notes et des dissertations à la Traduction de la politique d'Aristote, publiée par Garve, à Breslau, de 1799 à 1800, in-8°. XII. Il fut l'éditeur du 3ᵉ. vol. des OEuvres posthumes du célèbre Lessing, (Berlin, 1795, in-8°.) XIII. Une *Rhétorique*, à l'usage des hautes classes, en allemand, in-8°., Breslau, 1802 et 1805. XIV. Des *Sermons*, ibid., 1807, in-8°. XV. *Sur le Dialecte silésien*, morceau inséré dans la *Feuille provinciale silésienne*, in-8°., 1794; et un assez grand nombre de pièces insérées dans divers recueils périodiques allemands. XVI. Mais le plus remarquable de ses ouvrages, c'est celui qu'il a publié, en allemand, sous le titre de *Fragments pour servir à l'histoire de la philosophie*, en douze parties, et 3 vol. in-8°. (Zullichau et Freystadt, 1791); recueil qui renferme plusieurs morceaux très curieux par l'originalité des recherches, l'abondance des vues, la sagacité des rapprochements, et l'impartialité des jugements. Comme philologue, on lui accorde du goût et un jugement sain; et ses écrits sont reconnus pour très utiles, alors même

qu'il n'est pas remonté aux premières sources. Comme penseur, il a eu constamment le mérite, trop rare, de concevoir d'après lui-même, sous des points de vue qui lui étaient particuliers, et de s'approprier tous les fruits de ses vastes études. Il a marqué avec beaucoup de justesse quelques-uns des *desiderata* les plus importants de la philosophie. Comme professeur, il avait le talent de se mettre à la portée de ses élèves, de faire un choix judicieux des objets, et de les présenter sous la forme la plus convenable. Comme homme privé, il joignait à des mœurs douces le goût de la plaisanterie; il goûtait le commerce de l'amitié intime, et il obtint en effet des amis dévoués parmi les littérateurs les plus distingués de l'Allemagne.
D. G—o.

FULLER (NICOLAS), théologien et critique anglais, naquit à Southampton, en 1557. Après ses premières études dans l'école de cette ville, le docteur Horne, évêque de Winchester le prit chez lui, les lui fit continuer, et l'employa en qualité de secrétaire. En 1584, après la mort de cet évêque, et celle de son successeur le docteur Watson, auprès duquel il avait rempli les mêmes fonctions, il accompagna à Oxford les fils d'un gentilhomme du Hampshire; et poursuivant ses propres études en même temps qu'il dirigeait leur éducation, il acquit de la réputation pour son érudition dans la littérature sacrée, et pour sa sagacité comme critique. Nommé à un petit bénéfice dans le Wiltshire, il y passa une partie de sa vie, entièrement occupé de travaux littéraires. Il fut nommé, sur la fin de ses jours, prébendier de Salisbury et recteur de Bishop Waltham. Il mourut en 1622. On a de lui, *Miscellanea theologica*, imprimés d'abord en trois livres à Heidelberg, 1612, in-8°., ensuite en 1616 à Oxford, avec l'addition d'un 4°. livre, puis à Londres en 1617. Il y ajouta en 1622 deux nouveaux livres, sous le titre de *Miscellanea sacra*, Leyde, in-4°. Tous ces mélanges se trouvent dans le 9°. volume des *Critici sacri* et dans le *Synopsis criticorum* de Pool. Il a laissé d'autres savants ouvrages de philologie en manuscrit, qui se trouvent dans la bibliothèque Bodléienne à Oxford. — Un autre Nicolas FULLER, qui vivait dans le même temps, s'attira le ressentiment de l'archevêque Bancroft, pour avoir défendu contre lui un ministre et un marchand d'Yarmouth, accusés de non-conformité. Représenté au roi comme défenseur des non-conformistes, il fut mis en prison, où il demeura jusqu'à sa mort. On a de lui son plaidoyer (*Argument*) à cette occasion, imprimé en 1607, in-4°., et réimprimé en 1641. X—s.

FULLER (THOMAS) naquit en 1608, à Aldwincle dans le comté de Northampton. Il eut pour père un ecclésiastique respectable; et il étudia à Cambridge, sous la direction de son oncle maternel le docteur Davenant, depuis évêque de Salisbury. Destiné au ministère de l'Évangile, son penchant pour la littérature et tout ce qui plaît à l'imagination, le tourna vers la poésie sacrée; et ce penchant, qui se fit un peu trop sentir par la suite dans ses ouvrages historiques, se manifesta d'abord par un poème intitulé: *Odieux péché, sincère repentir, et sévère châtiment de David*, Londres, 1631, in-8°.; ouvrage assez rare aujourd'hui, où l'on trouve autant d'esprit que de mauvais goût, c'est-à-dire, de goût du siècle. Il se fit connaître, à peu près dans le même temps, d'une manière plus utile,

comme prédicateur, et fut nommé, en 1631, prébendier de la cathédrale de Salisbury, et bientôt après, recteur de Broad Windsor dans le Dorsetshire. En 1640, parut à Cambridge, in-folio, son ***Histoire de la guerre sainte***, comprenant toute l'histoire des croisades depuis le commencement de la première, vers l'an 1096, jusqu'à la dernière inclusivement, en 1291. Cet ouvrage obtint beaucoup de succès, et eut plusieurs éditions; la 3e. est de 1647. Fuller, s'étant ensuite rendu à Londres, y fut nommé prédicateur de l'établissement nommé *The Savoy*, et continua, comme à Cambridge, à attirer la foule. Il avait été nommé, en 1640, membre de la convocation assemblée à Westminster pour la réformation des canons de l'église anglicane : mais lorsque les troubles excités par le long parlement eurent obligé, en 1641, le roi à quitter Londres, Fuller se vit exposé à quelques dangers par son attachement à la cause royale; et ses ennemis ont publié qu'il avait alors acheté sa sûreté par des complaisances, qui cependant, à ce qu'il paraît, ne furent dans le cas ni de satisfaire les rebelles, ni de mécontenter la cour; car, en 1643, ayant quitté Londres, et rejoint le roi à Oxford, ce prince desira l'entendre prêcher. A la vérité, celui qu'on avait jugé trop royaliste à Londres, fut jugé à Oxford ne l'être pas suffisamment; preuve assez sûre de la sagesse de ses opinions. Cependant, nommé chapelain de sir Ralph Hopton, qui commandait une partie des troupes royales, il se rétablit dans l'opinion des royalistes par la conduite qu'il tint à la suite de ce lord, principalement par le courage et le succès avec lequel il anima les soldats à la défense de la forteresse de Basinghouse, que sir William Waller vint assiéger, en l'absence de lord Hopton, qui s'était rendu à Oxford. Il fit si bien que sir William Waller, après avoir perdu beaucoup des siens, fut obligé de lever le siége. Fuller fut nommé, quelques mois après, chapelain de la jeune princesse Henriette-Marie, à laquelle il demeura attaché jusqu'au moment où la famille royale se réfugia en France. Alors Fuller se rendit à Londres, où il paraît qu'il exerça, sans beaucoup d'empêchement, les devoirs de son ministère : il fut seulement privé, durant plusieurs années, de ses revenus ecclésiastiques; ce qui ne l'empêcha pas de soutenir, avec son modique patrimoine et les secours qu'il pouvait se procurer, de pauvres ministres, privés comme lui de leurs bénéfices, et des royalistes dépouillés de leurs biens. Il était, vers 1648, chapelain du comte de Carlisle, qui lui fit obtenir la cure de Waltham dans le comté d'Essex. Ses fonctions et ses travaux littéraires occupaient tout son temps. Il n'avait pas cessé, malgré sa vie errante, de composer et de publier divers ouvrages dont nous citerons quelques-uns. En 1656, parut son ***Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, depuis la naissance de J. C. jusqu'en l'année*** 1648; à laquelle sont jointes *l'Histoire de l'université de Cambridge, depuis la conquête*, et *l'Histoire de l'abbaye de Waltham, comté d'Essex, fondée par le roi Harold*, un gros volume in-folio. Cet ouvrage, estimé pour les faits curieux dont il est rempli, mais où sa situation l'empêcha d'apporter assez d'exactitude, est souvent consulté et cité. On lui a reproché trop peu de gravité dans le choix et le rapprochement des faits, de l'abus d'esprit, et un desir trop constant et trop marqué de di-

vertir ses lecteurs. A la restauration, Fuller fut réintégré dans ses bénéfices, et nommé chapelain extraordinaire du roi Charles II. Il paraissait destiné à l'évêché; mais il mourut le 15 août 1661, âgé de cinquante-trois ans. On a de lui, outre les ouvrages cités : *The history of the worthies of England*, etc., c'est-à-dire, *Histoire des grands hommes d'Angleterre, essayée*, dit le titre, *par Thomas Fuller*, et qui n'est pas, en effet, aussi soignée que ses autres ouvrages. Elle ne parut qu'après sa mort, en 1662, in fol., avec son portrait. Cet ouvrage a été réimprimé à Londres, en 1810 ou 1811, en 2 vol. in-4°., par J. Nichols, qui l'a accompagné de notes explicatives. Fuller a laissé aussi un grand nombre de sermons et de petits ouvrages ou traités, particulièrement sur des sujets de dévotion. Ils sont tous écrits d'une manière piquante, mais dans le goût de ce temps-là, où il était impossible qu'un homme qui avait de l'esprit n'en abusât pas. Nous ne citerons que deux de ces ouvrages : 1°. *L'Etat saint* (Holy state), recueil de caractères, essais, et notices biographiques, Cambridge, 1642, 1648. Une partie a été réimprimée dans un livre intitulé : *Choix des écrits de Fuller et South*, avec un précis sur la vie et le caractère du premier, par Arthur Broome d'Oxford, 1815, in-12. 2°. *Abel redivivus*, 1651, in-4°. C'est une suite de Vies de réformateurs, de martyrs, d'évêques, etc. Fuller avait une mémoire prodigieuse, qu'il aidait encore par des méthodes artificielles. Cependant il avait coutume de dire que *l'art* de la mémoire peut fort bien en corrompre *la nature*. C'était un homme d'un esprit agréable et tourné à l'épigramme. Il avait composé une satire sur la femme acariâtre. Un jour qu'il la lisait dans une société nombreuse, un de ses auditeurs lui en témoigna sa satisfaction, et le pria de lui en donner une copie : « Vous n'en » avez pas besoin, lui répondit Fuller; en rentrant chez vous, vous y » trouverez l'original. » X—s.

FULLER (Isaac), peintre anglais du 17e. siècle, reçut pendant plusieurs années, en France, les leçons de Perrier. Il se livra à la peinture d'histoire, et avec plus de succès et de profit à celle du portrait : ceux qu'il a faites se distinguent par l'expression de la physionomie, et par une touche vigoureuse et hardie. Ses grandes compositions prouvent peu d'invention et de goût dans l'ordonnance des parties; et son coloris n'est ni harmonieux, ni naturel. Addison a composé un poème latin, en éloge d'un tableau d'autel de l'église de la Madelène à Oxford, où Fuller a imité la manière de Michel-Ange, mais sans beaucoup de succès. On raconte qu'il y a introduit, parmi les damnés, le portrait d'un aubergiste dont il avait eu à se plaindre. S'il a mal saisi la manière de peindre de son modèle, ce trait est au moins dans le tour de son caractère. On cite aussi de lui, un devant d'autel qu'on voit au collége Wadham à Oxford, et qui se distingue par un grand mérite d'exécution; son propre portrait, placé dans la galerie d'Oxford, et cinq grands tableaux représentant les circonstances qui accompagnèrent la fuite de Charles II, tableaux qu'il exécuta après la restauration, et qui furent présentés au parlement d'Irlande et placés dans une des salles de cette assemblée à Dublin : ils en furent depuis déplacés, et relégués dans un coin, où ils restèrent oubliés, jusqu'à ce que le feu comte de Clanbrassil, en étant devenu possesseur, les fit restaurer et trans-

porter à sa résidence de Tullymore-Park, comté de Down, où on les voyait il y a peu d'années. On reproche au lord Orford d'avoir rabaissé le mérite de ces divers ouvrages, et, qui pis est, sans les avoir vus. Isaac Fuller mourut à Londres le 17 juillet 1672. X—s.

FULLER (THOMAS), médecin et moraliste anglais, né en 1654, étudia à l'université de Cambridge, où il prit le degré de docteur en 1681, et exerça ensuite sa profession à Sevenoak dans le comté de Kent, avec une grande réputation de savoir et d'humanité. Il publia les ouvrages suivants, fort estimés de son temps : I. *Pharmacopeia extemporanea*, 1702 et 1714, in-8°.; Rotterdam, 1709, in-8°.; Amsterdam, 1717, in-8°.; Paris, 1768, in-12. II. *Pharmacopeia Bateana*, 1718, in-12. III. *Pharmacopeia domestica*, 1723, in-8°. IV. *Introductio ad prudentiam*, ou *Directions, conseils, et instructions pour se conduire sagement dans la vie privée*, rédigés par Fuller en faveur de son fils, 1727, in-12. Il y ajouta une seconde partie, 1731-32, in-12, sous ce titre : *Introductio ad prudentiam*, ou *l'Art de bien penser, à l'aide des idées que des hommes sages et éclairés ont répandues dans leurs écrits, dans le but d'extirper l'erreur et d'inculquer la science*. V. *Des fièvres éruptives, de la rougeole et de la petite vérole*, 1730, in-4°. Thomas Fuller mourut le 17 septembre 1734. — On l'a souvent confondu avec un autre médecin, François FULLER, également élevé à Cambridge, et qui publia, en 1704, avant d'avoir embrassé sa profession, un ouvrage intitulé : *Medicina gymnastica*, ou *Traité sur l'influence de l'exercice sur l'économie animale, et sur la nécessité d'y avoir recours dans le traitement de nombre de maladies*. C'était le fruit de l'expérience même de l'auteur, dans le cours d'une maladie longue et douloureuse. L'objet de son livre est de *substituer l'exercice à la médecine;* et il donne la préférence à l'exercice du cheval sur tout autre, en ce qu'il exige moins de force. La même opinion a été développée par le docteur Cheyne, dans son traité de la *Maladie anglaise*, publié vingt ans après celui de Fuller. La *Medicina gymnastica* fut réimprimée en 1705, avec des améliorations; elle le fut, pour la cinquième fois, en 1718. On ne connaît point la date de la mort de Fr. Fuller. X—s.

FULLER (JEAN), chirurgien-dentiste anglais, mort dans ces derniers temps, a donné au public un ouvrage intitulé : *A popular Essay on the structure*, etc. (Essai populaire sur la structure, la formation et la conservation des dents), accompagné de planches gravées. On en a donné une troisième édition, Londres, 1815, in-8°., avec des observations préliminaires par Richard Downing.

X—s.

FULLONIUS. *Voy.* FOULON.

FULRADE, 14e. abbé de S. Denis, et l'un des plus célèbres qu'ait eus jusqu'à lui ce monastère, vivait dans le 8e. siècle. Issu d'une famille qui possédait de grands biens en Alsace, il occupa, dans la monarchie, les plus grands emplois, et s'acquitta avec honneur de négociations très importantes. Il était déjà abbé de S.-Denis en 750, avant que Pepin montât sur le trône; et on croit qu'il contribua beaucoup à la révolution qui en renversa Childéric III, pour y placer Pepin. C'est lui, du moins, qui, avec Burchard, évêque de Wurtzbourg, alla trouver le pape Zacharie, pour le con-

sulter de la part de la nation, et qui en reçut cette réponse plus fameuse que conforme à l'étroite justice, « qu'il » lui semblait meilleur, d'appeler ce- » lui-là roi, qui avait en mains l'au- » torité souveraine. » Fulrade jouit, sous le nouveau monarque, du crédit dû au zèle avec lequel il avait servi sa cause, et fut décoré de la dignité de maître de la chapelle royale. Si l'abbé Fulrade rendit de grands services à Pepin, il n'en rendit pas de moins importants au Saint-Siége. Astolphe, roi des Lombards, ne cessait d'inquiéter le pape Étienne, et menaçait la ville de Rome et le territoire en dépendant. Pepin, après avoir forcé Astolphe à en venir à un accommodement, et à réparer le tort qu'il avait fait à l'Église, chargea Fulrade de traiter avec ce prince de la restitution de l'Exarcat et de la Pentapole, dont il s'était emparé. Astolphe ayant manqué aux conditions, et Pepin l'ayant de nouveau réduit par la force des armes à en accepter de plus désavantageuses encore, l'abbé Fulrade fut derechef chargé de faire exécuter ce nouveau traité. Vingt places furent livrées, dont il alla, de la part de Pepin, déposer les clefs sur le tombeau de St.-Pierre, avec la donation qu'en faisait à l'Église le prince français, toujours néanmoins sous la suzeraineté des rois de France. Par ce moyen, le pape Étienne et ses successeurs se trouvèrent en possession paisible de Ravenne, Rimini, Pesaro, Césene, et de plusieurs autres villes et cités. Fulrade n'eut pas moins de succès dans une autre négociation, dont il fut chargé par le pape Étienne. Astolphe étant mort, et Didier, duc des Lombards, ayant levé des troupes pour se saisir de ses états, le pape, dans les intérêts duquel était la réussite de cette expédition, envoya Fulrade à Didier. L'abbé de S.-Denis ménagea si bien l'esprit de ce prince, qu'il l'amena à ce que desirait Étienne. Il fit plus, il mena un renfort de Français au duc Didier; et tant par son entremise, que par les secours qu'il lui procura, il le fit reconnaître roi des Lombards; en sorte que le pape rentra en possession de certains territoires qu'Astolphe avait retenus, et notamment de Faënza, de quelques places fortes et de tout le duché de Ferrare. Après d'aussi heureux succès, Fulrade revint en France, comblé de remercîments et de faveurs de la part du pape, qui lui accorda, pour lui et pour son monastère, plusieurs beaux privilèges (1): il eut aussi le plaisir de trouver Pepin satisfait de sa conduite. Vers l'an 763 ou 64, Fulrade demanda au roi et obtint la permission de faire encore un voyage à Rome. A son retour, son âge lui permettant une vie plus tranquille, il s'occupa de l'achèvement et de l'embellissement de son église et de son monastère. Il assista à une assemblée de la nation, à Attigny-sur-Aisne. Par son testament, daté d'Héristal, la 9e. année du règne de Charlemagne, c'est-à-dire de 777, il légua tous ses biens à son abbaye, pour le salut de son ame, pour le repos de celles de Rieulfe son père, d'Esmengarde sa mère, et de ses autres parents. Avant de mourir, il obtint de Charlemagne, et du pape régnant, la confirmation de tous les priviléges de son monastère. Il mourut à S.-Denis, et fut enterré dans son église. Le célèbre Alcuin fit son épitaphe. Dans la suite son corps fut transporté à Lobe-

(1) On cite parmi ces priviléges la faculté d'avoir dans l'abbaye de St.-Denis un évêque, c'est-à-dire, sans doute, un religieux élevé à l'épiscopat, chargé de remplir dans l'intérieur de la maison et pour l'utilité du monastère les fonctions réservées aux évêques. Ce privilége a paru si extraordinaire, que les savants versés dans les matières ecclésiastiques en ont contesté l'existence.

raw, monastère d'Alsace, qu'il avait fondé, et qui depuis fut réuni à la primatiale de Nanci. Cet illustre abbé était honoré à Loberaw, le 17 février, jour de sa translation. — FULRADE, abbé de S.-Quentin, dans le Vermandois, monastère devenu depuis une célèbre collégiale, était oncle paternel de Charlemagne, frère de S.-Folcuin, évêque de Terrouane (*Voy.* FOLCUIN). Soit que la construction de l'église de son monastère n'eût point été finie, soit qu'elle eût souffert de quelque accident, les annales du temps rapportent qu'il la rebâtit ou la restaura en 814, et qu'il eut la consolation de la voir achevée avant de mourir. Il fut aussi abbé de Lobes.

L—Y.

FULTON (ROBERT), célèbre mécanicien américain, naquit vers l'année 1767, dans le comté de Lancastre, état de Pensylvanie. Son père n'était pas riche; et, après qu'il lui eut procuré toute l'éducation qu'on pouvait recevoir au lieu de sa naissance, il l'envoya à Philadelphie pour y apprendre la profession de joaillier. Dans le cours de cet apprentissage, le jeune Fulton montra du goût et du talent pour le dessin; mais l'indigence, trop souvent compagne du génie, aurait étouffé ces heureuses dispositions et l'aurait condamné probablement à l'obscurité d'un artisan, si le hasard ne lui eût procuré la protection d'un de ses compatriotes, Samuel Turbitt, qui, généreusement, lui fournit les moyens de se rendre à Londres pour y étudier la peinture, sous le célèbre West, peintre américain. Après quelques années d'une application suivie, Fulton, peu satisfait de ses progrès, et désespérant d'obtenir jamais dans cet art une grande célébrité, tournait ses vues vers d'autres objets, lorsqu'il forma une liaison avec M. Rumsey, Américain distingué par de grands talents pour la mécanique, qui était allé à Londres avec le projet de transplanter en Virginie, son pays natal, la machine à vapeur et d'autres inventions utiles dans les arts. Fulton, qu'une situation gênée et dépendante effrayait plus qu'un autre, jeta ses pinceaux, et suivit un exemple qui lui promettait des avantages pécuniaires dans un pays neuf, où les inventions nouvelles et les procédés avantageux trouvent toujours quelque citoyen entreprenant pour les exécuter aussitôt qu'ils sont conçus. Tandis qu'il s'occupait de ces études mécaniques, Joël Barlow, le même qui, depuis, a été ambassadeur des États-Unis en France, et qui habitait déjà Paris, l'y attira pour y travailler à un panorama. Cette heureuse application des pouvoirs de la peinture fixa l'attention du public, et procura des bénéfices considérables : circonstance heureuse pour Fulton, qui ne devait pas seulement recevoir des honoraires comme artiste, mais à qui l'on avait assuré, en société avec M. Barlow et avec un consul américain dans l'un des ports de France, une part dans l'entreprise. Ce succès resserra les liens d'amitié qui unissaient les parties intéressées : Fulton, dès-lors, habita la maison de Barlow; le pinceau de l'artiste consacra les traits du poète, qui, en retour, lui dédia son poème épique de la Colombiade, et orna son livre d'une gravure de son portrait. Cette faveur de la fortune permit à Fulton de séjourner à Paris, et d'y suivre l'étude des mécaniques à laquelle il se voua exclusivement. M. Barlow le mit en relation avec des savants de l'Institut, et des ingénieurs civils et militaires, dont la conversation et les écrits étendirent beaucoup le cercle de ses idées. Nous

n'avons que peu de détails sur ses travaux, durant la résidence assez prolongée qu'il fit à Paris. De retour aux États-Unis, il publia les découvertes suivantes : I. *Un Moulin pour scier et polir le marbre.* II. Un Système de canaux de navigation, qu'il avait déjà fait connaître à Londres, sous ce titre : *On the improvement of the Canal navigation*, 1796, in-4°., orné de 17 planches. III. *Une Machine à faire des cordes.* IV. *Un bateau pour naviguer sous l'eau.* V. *Le Torpedo*, ou *Moyen de faire sauter en mer les navires ennemis.* VI. *Le Steam-boat*, ou *Bateau à vapeur*, et finalement, *la Frégate à vapeur*, qui n'en est qu'un développement. Pour la première de ces inventions, il reçut une médaille de la société anglaise *pour l'encouragement des Arts utiles et des Manufactures.* Quoique son système de canaux navigables n'ait pas été, dans son ensemble, adopté aux États-Unis, il a été d'une très grande utilité dans ses détails. Au lieu d'écluses, il propose des plans inclinés, sur lesquels de petits bateaux, de la contenance de huit à dix tonneaux, sont élevés ou descendus d'un niveau dans l'autre par des machines à vapeur : ces bateaux, enchaînés les uns aux autres, peuvent être traînés par des bœufs ou par des chevaux. Dans une lettre, adressée à ce sujet au secrétaire d'état des États-Unis, Fulton observe que la dépense qu'occasionne le transport du poids d'un tonneau (deux milliers) à la distance de 300 milles (cent lieues) sur une route ordinaire, s'élève à 100 dollars (450 francs); sur les grandes routes, à 42 dollars; sur des routes entretenues par des péages particuliers, à 35 dollars; et que ce même transport sur des canaux, sans d'autre péage que celui que nécessite l'entretien des canaux, ne revient qu'à 3 dollars (13 à 14 francs). L'invention pour la fabrication des cordes consiste en une machine dans laquelle les brins dont la corde doit être faite, sont mis sur des bobines, et l'opération est terminée à l'aide d'une personne seule. Ce mécanisme, que l'eau peut mettre en jeu, n'exige pas un espace de plus de quarante pieds en carré. Les expériences sous-marines de Fulton furent faites au Havre. L'objet qu'il se proposait, était d'attacher sous le flanc d'un vaisseau, pour le détruire, une machine à laquelle il donna le nom de *torpedo*. Il demeura sous l'eau, sans renouvellement d'air, pendant trois heures; et, par le moyen de quelques autres perfectionnements, cinq hommes furent mis en état d'y rester six heures, et d'en ressortir 15 milles (cinq lieues) plus loin. Le *torpedo*, dont Fulton a donné une description détaillée avec des gravures (1), consiste en une boîte de cuivre assez grande pour contenir de quatre-vingt à cent livres de poudre à canon; cette boîte contient une platine de fusil, qui fait feu dans un temps donné : le tout est attaché à l'extrémité d'une corde de soixante pieds ou davantage, qu'on passe dans une poulie fixée sous l'eau contre le flanc du bâtiment. On attache une espèce de harpon à l'autre extrémité de la corde; et le mouvement du navire suffit alors pour attirer le *torpedo* contre le navire. Lorsque le mouvement d'horlogerie a fini son temps, l'explosion se fait; et l'effort se porte tout entier contre le vaisseau en raison de la propriété qu'a l'eau d'être incompressible. Comme cette opération exigeait le concours de 20 ou 30 bateaux, Fulton imagina ensuite deux ma-

(1) Cet ouvrage porte pour titre : *Torpedo war and submarine explosions*, New-York, 1810.

nières plus simples et moins dangereuses, comme aussi moins dispendieuses, pour atteindre le même but : l'une consiste à diriger le *torpedo* contre les bâtiments à l'ancre, par le moyen du courant ; l'autre à le fixer à une profondeur de douze ou quatorze pieds au-dessous de la surface de l'eau, avec une détente qu'il suffit que le navire touche légèrement, en passant, pour produire l'effet desiré. Mais le *steam-boat*, ou bateau à vapeur, est surtout ce qui immortalisera le nom de Fulton. Ce fut sur la Seine, à Paris, qu'il en fit la première expérience (1) : le peu de profondeur de cette rivière et les nombreux circuits qu'elle décrit, empêchèrent qu'on y attachât beaucoup d'importance. Son succès dans l'application paraissait même incertain à plusieurs mécaniciens distingués de France et d'Angleterre. L'orgueil exclusif de la Tamise commença par rejeter le présent du bateau à vapeur : cette rivière n'a pas moins fini par se parer de cet ornement américain. Le premier bateau fut construit, sous la direction de Fulton, par MM. Brown, de New-York. Il avait cent cinquante pieds de longueur et seize de large. Une machine à vapeur à double effet faisait tourner des aubes qui, plongeant de chaque côté dans l'eau, imprimaient au bâtiment un mouvement dont la rapidité excédait celle d'un paquebot ordinaire ou d'une voiture en poste. Contre le vent et la marée, un *steam-boat* parcourt 4 milles par heure ; et si la brise est favorable, il va quatre fois plus vite. Le même procédé fut appliqué aux bacs sur lesquels, à défaut de ponts, on traverse fréquemment les rivières en Amérique. Enfin, Fulton conçut le projet de construire, pour la défense des ports en temps de guerre, une espèce de frégate qu'on pût manœuvrer de même par la machine à vapeur. Le gouvernement américain le seconda dans ce projet, et ordonna que l'on construisît à New-York, d'après ses plans, un bâtiment de guerre long de cent quarante-cinq pieds, large de cinquante-cinq : ce bâtiment, par le moyen d'une machine semblable, dont la force égale celle de cent vingt chevaux, se meut avec une vitesse de $3\frac{1}{2}$ milles (un peu plus d'une lieue) par heure. La roue à aubes est entièrement protégée, étant placée au centre du bâtiment, qui porte trente canons, dont plusieurs sont de cent livres de balles. Des instruments tranchants, mis en mouvement par la machine, arment les bords du vaisseau et préviennent l'abordage. Des tubes vomissent, dans le même but, des colonnes d'eau bouillante, et contribuent à rendre impossible l'approche de ce vaisseau, qui, par ses bouches à feu, peut détruire tout autre bâtiment à sa portée. Les avantages qu'on peut retirer des *steam-boats*, dans un vaste pays coupé de grandes rivières navigables, et abondant en combustibles, sont presque incalculables : ils sont déja multipliés sur la rivière d'Hudson, sur la Delaware, l'Ohio, la Susquehannah, le Mississipi ; et les habitants contemplent, avec étonnement et avec joie, cette navigation, qui défie les vents et les marées. Après avoir, plusieurs années de suite, en différents pays, lutté contre les vieilles habitudes et les pré-

(1) Cette invention avait déjà été proposée avant lui. On trouve dans les *Lettere di Fisica sperimentale di D. Serafino Serrati* (Florence, 1787, in-12) la description d'un petit bateau à feu, qui va par lui-même sans le secours du vent ; et dès 1783, le marquis de Jouffroy avait fait sur la Saone à Lyon de nombreuses expériences avec un bateau de 150 tonneaux, dont la pompe à feu était l'unique moteur : la révolution seule l'empêcha de poursuivre le privilége exclusif qu'il sollicitait. (*V.* le *Journal des Débats* du 3 janvier 1816.)

jugés établis, Fulton vit son expérience réussir au-delà de ses espérances, et reçut les applaudissements de ceux-mêmes qui étaient venus chercher, dans sa non-réussite, des motifs pour justifier leur opposition. Il fut immédiatement nommé membre de la société philosophique de Philadelphie, et de la société militaire et philosophique des États-Unis. En 1810, le congrès avait accordé à Fulton 5000 dollars pour le mettre à même de continuer ses expériences du *torpedo;* et son plus vif désir était de s'y livrer avec toute la force de son âge et de son génie, au moment où une mort prématurée l'enleva le 24 février 1815. Il eut, dans les derniers temps de sa vie, le chagrin de voir s'établir des *steam-boats* semblables aux siens, sur les mêmes rivières où il devait avoir le privilége exclusif de cette entreprise: un procès s'ensuivit, dans lequel l'avocat de sa partie adverse alla jusqu'à contester les droits de Fulton à cette immortelle découverte; et cette injuste assertion, à laquelle il fit trop d'attention, devint peut-être la cause éloignée de cette maladie inflammatoire, à laquelle il a succombé. Quelles que soient les idées que des projets antérieurement formés puissent avoir suggérées à Fulton pour son *steam-boat*, il n'en est pas moins certain que, le premier, il a su lever les difficultés qui, jusque-là, s'étaient opposées à leur exécution, et qu'il a réalisé un véhicule nouveau dont l'emploi se multipliera chaque jour en perpétuant le nom de son auteur. Les sociétés savantes, tous les hommes instruits de New-York honorèrent ses funérailles, et portèrent le deuil durant trente jours. Il avait épousé une nièce de M. Livingston, ci-devant ambassadeur en France. Quant aux qualités personnelles de Fulton, il y a peu de chose à en dire, si ce n'est que son caractère entreprenant, tempéré par un jugement sain et par un esprit de suite et infatigable, défiait presque tous les obstacles. La fortune, en lui souriant, ne l'enivra point. Il était républicain par principes, et répétait souvent que la liberté, de même qu'un *steam-boat*, exigeait une vigilance soutenue. Du reste, il laissait couler les événements, et n'avait nulle ambition. « Le » perfectionnement des arts utiles, » écrivait-il, suffit à ma fortune et à » mes plaisirs. Le président des Etats-» Unis n'a pas une place à donner » que je voulusse accepter; et tout ce » que je demande à mes concitoyens, » c'est de me seconder de leurs vœux. » On a reproché à Fulton d'avoir offert son projet d'abord à la France, ensuite à l'Angleterre, et finalement à son pays. Il a avoué le fait, mais en observant que la nation qui adoptait une semblable invention, forçait toutes les autres à l'imiter; que l'usage qu'on pouvait en faire, était toujours contraire à l'attaque et favorable à la défense. Plusieurs des principales découvertes de Fulton ont été décrites en français, dans les Annales des arts et manufactures, et dans le Bulletin de la société d'encouragement. Son système de canaux a été traduit (par M. de Récicourt) sous ce titre: *Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation, et sur les nombreux avantages de petits canaux, dont les bateaux auraient depuis deux jusqu'à cinq pieds de large, et pourraient contenir une cargaison de deux à cinq tonneaux, avec des dessins de constructions nouvelles d'aqueducs et de ponts en bois et en fer*, Paris, an VII (1799), in-8°., avec 7 planches.

W—N.

FULVIE. Ce fut une Romaine intrigante et méchante, qui eut deux maris non moins intrigants et méchants, Clodius et Marc-Antoine. On ne la voit pas figurer dans l'histoire avant la mort de Clodius (*Voy.* CLODIUS). Quand le corps de ce fameux démagogue assassiné eut été rapporté à Rome, Fulvie le fit placer dans le vestibule de sa maison, et donna au peuple, qui accourut en foule, le spectacle de la plus grande douleur; elle comptait, devant lui, les blessures que le corps avait reçues. Veuve de Clodius, elle épousa Marc-Antoine. Tous deux étaient ennemis de Cicéron. Ce grand homme ayant été proscrit et tué, sa tête fut portée à Antoine, qui la donna à Fulvie. Cette femme plaça la tête sur ses genoux, l'insulta lâchement, et eut la cruauté inutile de percer la langue avec ses aiguilles. Elle ajouta à la liste des proscrits, pour satisfaire sa vengeance ou sa cupidité. Un sénateur de ses voisins n'avait pas voulu autrefois lui vendre sa maison : quoique depuis il la lui eût donnée, il fut proscrit et mis à mort. Sa tête présentée à Antoine n'en fut pas connue; il l'envoya à sa femme, soupçonnant que cet assassinat venait d'elle. Pendant qu'Octave et Antoine étaient absents, après s'être partagé la république, Fulvie, belle-mère de l'un et femme de l'autre, était toute-puissante à Rome. Ce fut par son crédit que Lucius, frère d'Antoine, obtint un triomphe qu'il ne méritait pas. Il était alors consul. Elle se ligua avec lui pour détruire Octave. Ils intriguèrent à cet effet auprès des vétérans et des peuples de l'Italie, dont les dépouilles étaient assignées à ces avides soldats. Octave, pour se tirer d'embarras, offrit des conditions de paix à Lucius et à Fulvie. Plus il paraissait la desirer, plus la faction d'Antoine voulait la guerre. Ce qui animait Fulvie, ce qui la portait à tout bouleverser, c'était l'idée qu'il fallait un extrême désordre pour rappeler Antoine que retenait en Orient sa passion pour Cléopâtre. Les prières du sénat et des principaux citoyens, l'intervention des vétérans, rien ne put gagner Lucius et Fulvie. Lucius se prépara vivement à la guerre: ses forces étaient considérables. Il s'introduisit dans Rome, où il fut maître quelque temps. Il devait aller en Gaule; mais les circonstances le servant mal, il vint se renfermer dans la forte ville de Pérouse, où il fut bientôt assiégé par les lieutenants d'Octave et par Octave lui-même. Dans cette crise, Fulvie montra une force et un courage au-dessus de son sexe; on la voyait, au milieu des soldats, ceinte d'une épée, donner le signal et haranguer. La place fut enfin prise par famine. (*Voy.* ANTOINE, AUGUSTE, et LUCIUS.) Ainsi finit la guerre de Pérouse, qui avait été l'œuvre de Fulvie, contre le gré de Marc-Antoine. Fulvie mourut à Sicyone, l'an de Rome 712; il paraît que la douleur qui causa sa maladie et sa mort vint de la jalousie que lui donna la passion de son mari pour Cléopâtre. Elle eut deux fils d'Antoine. Q. R—Y.

FULVIUS (MARCUS), *nobilior*, romain, fut un des hommes les plus distingués de la noble famille Fulvia. On le voit commencer sa carrière politique par l'édilité, l'an de Rome 556. Préteur, en 559, il fut envoyé dans l'Espagne ultérieure: il y fit la guerre aux Vectons, aux Celtiberiens, etc., défit leurs armées, et prit un de leurs rois. Fulvius, en qualité de proconsul dans cette même partie de l'Espagne, eut de nouveaux succès, prit des villes, des châteaux, s'avança

jusqu'à Tolède, ville petite alors, mais forte, en fit le siége et s'en rendit maître. Il fut récompensé par l'honneur du triomphe. Élu consul en 563, la province d'Étolie lui échut par le sort. Étant passé dans l'Épire, il se décida à faire le siége d'Ambracie, ville qui tenait pour les Étoliens, ennemis des Romains. Cette place était défendue par la nature et par l'art : le consul, après en avoir fait la contrevallation, l'attaqua de cinq côtés, et en battit les murs avec le bélier. Les assiégés se défendirent par des sorties, et par tous les moyens que peut fournir l'industrie humaine. Des Étoliens au nombre de cinq cents, avec leur chef, parvinrent à s'introduire dans la ville. Ils firent une sortie, et attaquèrent les ouvrages des Romains avec des torches enflammées et des matières combustibles; mais ils furent vigoureusement repoussés, et contraints de rentrer dans la place. Les assiégeants avaient fait avec le bélier des brèches à plusieurs endroits des murs, sans pouvoir s'ouvrir un passage. Le consul imagina de s'introduire dans la ville par un souterrain. Des monceaux de terre subitement élevés devant les travaux des Romains, firent soupçonner aux assiégés qu'il se faisait quelque excavation. Ils déjouèrent ce moyen par une espèce de contremine, et rendirent la tentative des assiégeants inutile. Les choses en étaient là, quand les Étoliens qui se trouvaient avoir plusieurs ennemis sur les bras, firent prier le consul de leur accorder la paix. Les députés des Athéniens et des Rhodiens sollicitaient pour eux. Amynander, roi des Athamaniens, s'était rendu à ce sujet dans le camp de Fulvius. Il prenait intérêt surtout aux Ambraciens. Il les pressa de se rendre aux Romains, et de se remettre entre les mains du consul: ils y consentirent. Fulvius dicta aux Étoliens de sévères conditions de paix. Ils se virent forcés de les accepter. Le sénat ensuite les ratifia. Les Ambraciens firent présent au consul d'une couronne d'or du poids de cent cinquante livres. Il réduisit aussi à l'obéissance l'île Céphallenie, sans trouver de résistance que dans Samos, qui soutint un siége de quatre mois. Fulvius avait dans Æmilius Lépidus, qui fut consul deux ans après lui, un ennemi capital. A l'instigation de ce dernier, des députés d'Ambracie vinrent accuser le proconsul devant le sénat, d'avoir porté la guerre dans leur patrie, au mépris de la paix; de l'avoir ruinée par l'incendie et le pillage; d'avoir mis en captivité leurs femmes et leurs enfants; d'avoir enlevé les statues de leurs dieux, etc. Flaminius, collègue d'Æmilius au consulat, prit lui-même la défense de Fulvius, et déclara qu'il ne souffrirait pas qu'on décidât rien en l'absence du proconsul. Fulvius revint d'Étolie; et après avoir rendu compte au sénat, de ce qu'il avait fait pendant son commandement, il demanda que le triomphe lui fût décerné. Un tribun, partisan d'Æmilius, s'opposa à son tour à ce que le sénat statuât sur la demande de Fulvius, pendant que le consul était dans son département. Tibérius Gracchus, tribun lui-même, s'éleva avec tant de force contre l'opposition de son collègue, qu'il se désista; et Fulvius eut l'honneur du triomphe. L'an 573, il fut élu censeur avec Æmilius Lépidus. Les principaux du sénat, sentant l'effet que l'animosité vive et ancienne de ces deux magistrats, devenus collègues, pouvait produire, se rendirent en grand nombre au Champ-de-Mars, où venait de se faire l'élection : Q. Cæcilius Métellus prit la parole, et les

conjura d'abjurer, dans le temple même de Mars, une inimitié qui pourrait être plus fâcheuse pour la chose publique que pour eux-mêmes; de souffrir qu'on unit par une réconciliation sincère, ceux qu'avaient unis les suffrages du peuple romain, etc. Vaincus par les accents patriotiques de Métellus, par le concert de toutes les voix qui ne formaient qu'un vœu pour leur réconciliation, Fulvius et Æmilius se donnèrent la main, protestant que leur haine était finie. On croit que la concorde régna entre eux pendant leur magistrature. Fulvius fit élever des monuments publics, construire un port, une basilique, un forum, etc. L'histoire n'apprend pas ce qu'il fit dans la suite, ni comment il finit sa carrière. Q—R—y.

FULVIUS (André), antiquaire italien, né aux environs de Palestrine vers la fin du 15ᵉ. siècle, fut dès son enfance élevé à Rome, et il en témoigna sa reconnaissance à Léon X, en lui dédiant ses *Antiquaria urbis Romæ*, Rome, Mazocchi, 1513, in-4°. C'est un poème en deux chants, qui fait plus d'honneur à l'érudition qu'à la verve de l'auteur. On l'a confondu à tort avec un autre ouvrage de Fulvius, sur le même sujet, mais en prose et en cinq livres, intitulé, *Antiquitates urbis*, in-fol. petit format, sans date, ni nom de ville, mais qui doit avoir paru à Rome vers 1527. Il en existe une seconde édition in-8°., 1545; et Paul del Rosso en a donné une traduction italienne à Venise, 1543, in-8°. A la suite du dernier ouvrage, l'auteur a placé un poème en vers hendécasyllabes, *in laudem populi romani*, et une églogue sur l'exposition de Romulus et Rémus aux bords du Tibre. On a encore de Fulvius, *Imperatorum et illustrium virorum et mulierum vultus*, d'après la collection de médailles de Jacques Mazocchi, Rome, 1517, in-8°. Josias Simler a eu tort de faire deux hommes différents d'André Fulvius Sabinus et d'André Fulvius Prænestinus, dans son *Epitome Biblioth. Gesner*.—Les *Deliciæ poëtarum italorum* offrent, tom. I, pag. 1164-1169, quelques pièces assez médiocres d'un Publius Fulvius, qui vivait sous le pontificat de Paul V, c'est-à dire, au commencement du 17ᵉ. siècle. M—on.

FULVIUS URSINUS. *Voy.* Orsini.

FUMAGALLI (Ange), savant historien de la Lombardie, et abbé de l'ordre de Cîteaux, mort à Milan le 12 mars 1804, était né dans cette ville, en 1728. Il entra dès sa jeunesse dans l'ordre que nous venons de nommer, et y associa aux études de la profession monastique et de la théologie, celles des langues orientales et de l'histoire de sa patrie. Il trouvait beaucoup de ressources pour cette dernière, dans les riches archives de son couvent, qui était l'antique et célèbre abbaye de St.-Ambroise, à laquelle appartenaient encore des droits de souveraineté sur plusieurs fiefs de la Lombardie. Les premiers fruits de ses études furent deux dissertations publiées lorsqu'il n'avait encore que vingt-neuf ans: l'une traitait de l'*Origine de l'idolâtrie*, et l'autre d'un manuscrit grec de la Liturgie ambroisienne. L'érudition du jeune Fumagalli embrassait également les sujets littéraires et les sujets religieux: s'il écrivait la vie de François Cicereio, savant du 16ᵉ. siècle, il écrivait aussi celle du père abbé Rancati, qui avait pris une si grande part aux épineuses questions du jansénisme. Ses supérieurs l'envoyèrent à Rome, où il enseigna tout à la fois, comme professeur, la théologie et la diplomatie.

Revenu à Milan, en 1773, il y fut d'abord lecteur en son monastère; et bientôt il en devint abbé, exerçant en cette qualité les droits souverains dont nous avons parlé tout à l'heure. Parmi ces droits, était celui d'une papeterie et d'une imprimerie, indépendantes de l'autorité des ducs de Milan; Fumagalli en profita, mais seulement pour l'intérêt et l'instruction de ses compatriotes. Il y fit imprimer, non seulement les ouvrages d'érudition historique qu'il composait lui-même, mais encore ceux que d'autres écrivains estimables avaient composés dans le même genre. Ce fut ainsi que les presses de l'imprimerie de S.-Ambroise enrichirent l'Italie d'une très belle édition de l'*Histoire des arts du dessin chez les anciens*, de Winkelmann, traduite de l'original allemand en italien par l'abbé Amoretti, et accompagnée des savantes notes de Fumagalli. La prospérité territoriale de sa patrie occupa ses méditations autant que la gloire de la province lombarde. Il fit des mémoires intéressants et utiles sur l'irrigation des prairies, sur les terrains de la Lombardie qui avaient été plantés d'oliviers depuis le 4ᵉ. jusqu'au 10ᵉ. siècle, et sur d'autres objets d'économie rurale. Dans leur publication, il ne s'y désignait point comme auteur, soit pour en laisser la gloire à sa congrégation, soit peut-être parceque les réglements de son ordre ne le permettaient pas. La même modestie se remarqua au frontispice de son important ouvrage des *Institutions diplomatiques*, sujet qui n'avait pas encore été traité en Italie avec un aussi grand détail, et que Fumagalli exposa d'une manière tellement supérieure, que cet ouvrage y est encore regardé comme classique. Le savoir de l'auteur est vaste et profond dans tous ses écrits; on y admire son courage infatigable dans les pénibles recherches qu'il a faites, et dont il donne l'important résultat. Son style enfin n'est pas moins élégant que pur et correct. Lors de la création de l'institut des sciences, lettres et arts du royaume d'Italie, Fumagalli fut choisi des premiers, pour donner de l'illustration à cette compagnie naissante; et il y était un des trente membres que pensionnait le gouvernement. La suppression de son ordre devint pour lui la cause d'un chagrin mortel; il n'y survécut que très peu de temps. Plein de vertus comme de lumières, aimé et estimé de ceux-là mêmes qui ne le connaissaient pas personnellement, il les laissa inconsolables de sa perte, en mourant à l'âge de soixante-seize ans. Ses ouvrages sont: I. *Sull'origine dell'idolatria*, imprimée dans la *Raccolta milanese per l'anno* 1757. II. *Sopra un codice greco della liturgia ambrosiana*, dans la même *Raccolta*. III. *La vita del padre abate Rancati*, Brescia, *presso Bossini*, 1762. IV. *La vita del celebre letterato del secolo XVI, Francesco Cicercio*, traduite du latin en italien par Fumagalli, et publiée avec les lettres de Cicercio par le P. abbé Casati, en douze livres, Milan, 1782. V. *Le Vicende di Milano durante la guerra di Federico I, imperatore, illustrate con pergamene e con note*, vol. in-4°. imprimé *nell'imperiale monistero di S.-Ambrogio maggiore*, 1778. Cet ouvrage très curieux, détruit, par des pièces authentiques, les fables de Paradin et de plusieurs chroniques allemandes, répétées par le *Dict. hist.* de MM. Chaudon et Delandine (*Art.* Frédéric Barberousse), sur les causes et les suites de la guerre de Frédéric Barberousse contre les Milanais. VI. *Storia delle arti del disegno presso gli an-*

tichi, di Giovanni Winkelmann, con note, deux tom. in-4°., Milan, *nell' imperiale monistero di S.-Ambrogio maggiore*, 1779. VII. *Delle antichità Longobardico-Milanesi illustrate con dissertazioni*, 4 vol. in-4°., ibid. 1792. VIII. *Delle istituzioni diplomatiche*, 2 vol. in-4°., Milan, 1802. Cet ouvrage et le suivant, ayant été imprimés après la destruction de l'ordre des Cisterciens, portent le nom de l'auteur. IX. *Codice diplomatico Sant'-Ambrosiano, contenente i diplomi e le carte de' secoli VIII e IX che esistevano nell' archivio del monistero di S.-Ambrogio*, vol. in-4°., Milan, 1805. Cette collection, accompagnée d'un très grand nombre de notes judicieuses et très érudites, n'a été publiée qu'après la mort de Fumagalli. L'abbé Amoretti, à qui il l'avait laissée, la donna au public, en y ajoutant un éloge de l'auteur. X. *Memoria storica ed economica sull' irrigazione de' prati*, insérée dans le 2ᵉ. tome des actes de la société patriotique d'agriculture de Milan. XI. *Memoria storica sull' esistenza degli ulivetti in alcuni luoghi della Lombardia dal secolo quarto al decimo*, dans le même recueil au 3ᵉ. tome Ces deux mémoires in-4°., sortirent en 1789 et 1793 des presses de l'imprimerie de S.-Ambroise. XII. *Abozzo della polizia del regno Longobardico ne' due secoli VIII e IX*, Bologne, 1809, in-4°., et dans le tom. Iᵉʳ. des *Memorie di letteratura dell' Istituto italiano*.

G—n.

FUMANI (Adam), poète latin, né à Vérone au commencement du 16ᵉ. siècle, étudia les langues anciennes sous le célèbre professeur Romulo Amaseo, et y fit de très grands progrès. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Vérone, et partagea dès lors ses loisirs entre ses devoirs et l'étude. Il était en correspondance avec le Berni, Fracastor, et les autres poètes les plus célèbres de son temps. Le pieux et savant évêque Giberti lui témoignait une affection particulière. Ce prélat étant mort en 1544, Fumani se chargea de prononcer son oraison funèbre ; mais, à la vue du cercueil qui renfermait le corps de son bienfaiteur, il ne put contenir ses larmes, et son émotion ayant gagné ses nombreux auditeurs, il en résulta une scène extrêmement attendrissante. Fumani accompagna le cardinal Polo, nommé légat en Flandre ; il le suivit ensuite au concile de Trente, et il fut élu l'un des secrétaires de cette fameuse assemblée. Il tomba malade en 1564 ; et Aug. Negrini célébra son rétablissement par un poème latin, qui a été imprimé. Fumani mourut en 1587, dans un âge avancé. On a de lui : I. *D. Basilii magni moralia et ascetica è græco in latin. conversa*, Lyon, 1540, in-fol. II. *In creationem Sixti V carmen*, Vérone, 1585, in-4°. III. Des *vers italiens*, dans les recueils du temps ; et des *vers latins* dans les *Deliciæ italorum poëtar.*, 1ᵉʳ. tome. IV. *Logices libri quinque* ; ce poème a été imprimé, pour la première fois, dans la 2ᵉ. édition des *OEuvres de Fracastor*, publiée par Comini, Padoue, 1739, in-8°. Toutes les règles de la logique y sont expliquées avec une clarté et une élégance admirables. On doit être étonné, dit Tiraboschi, que Fumani ait pu réussir à faire, sur un sujet si aride, un poème aussi agréable et aussi bien écrit. On a réuni, à la suite de cet ouvrage, des poésies grecques, latines et italiennes du même auteur : ces dernières prouvent qu'il possédait toutes les finesses de sa langue, et qu'il ne la maniait

pas moins heureusement que le latin. W—s.

FUMARS (Étienne), littérateur et poète, naquit le 22 octobre 1743, dans un bourg des environs de Marseille. A l'âge de quinze ans, il fut envoyé à Paris, pour y achever les études qu'il avait commencées dans son pays natal, sous la direction d'un de ses oncles. Il entra chez les Oratoriens, et y resta plusieurs années. Sorti de cette retraite studieuse, il se répandit dans la société, et se lia intimement avec Imbert, Dorat, Lemierre, Roucher. Chargé d'abord de l'éducation des enfants du comte de Grave, il le fut ensuite de celle des enfants du marquis de Vérac, qui fut peu après nommé ministre plénipotentiaire en Danemark: Fumars l'y suivit, et fit, à Copenhague, une liaison qui le fixa pour toujours dans le Nord. Il épousa la jeune personne qui avait captivé son cœur, et qui était fille du pasteur Eyraud, attaché à l'église française protestante de la capitale. Placé d'abord, comme professeur de littérature française à l'université de Kiel, il fut appelé ensuite aux mêmes fonctions à celle de Copenhague. Fumars avait montré de bonne heure des dispositions heureuses pour la poésie, et il s'attacha surtout au genre de la fable. Il fit insérer dans les journaux, et lut dans plusieurs sociétés, quelques fables de sa composition, qui annonçaient du talent; et il acquit la réputation d'un bon fabuliste. Le recueil complet de ses Fables a paru, après sa mort, à Paris, en un vol. in-8°. et in-12, l'année 1807. On en trouve plusieurs qui joignent à la facilité du style l'originalité des idées; d'autres sont faibles d'invention et de couleur. Les éditeurs ont joint à ces fables un choix de poésies légères, qui présentent de l'intérêt, et sont la plupart tournées avec esprit. Depuis quelque temps, Fumars se plaignait d'une incommodité, qui paraissait cependant assez légère: sa famille et ses amis étaient sans inquiétude, lorsque, le 30 novembre 1806, il fut trouvé mort dans une des rues de Copenhague, où il avait été saisi, en plein jour, d'une attaque subite. Il était aussi estimé pour ses mœurs et son caractère, que pour ses connaissances et ses talents. On doit le placer parmi les Français qui, par leur zèle et leurs travaux, ont contribué à répandre, dans l'étranger, le goût des lettres françaises. La chaire de littérature française de Copenhague avait été remplie, avant Fumars, par le fameux la Beaumelle, et par le savant Mallet, auteur de l'Histoire de Danemark, et de plusieurs autres ouvrages historiques. G—au.

FUMÉE (Adam), seigneur des Roches, était né en Touraine vers 1430. Il étudia la médecine à l'université de Montpellier, et l'exerça ensuite avec un tel succès que, sur sa réputation, le roi Charles VII le nomma son premier médecin, avec un traitement considérable. Après la mort de ce prince, il resta attaché à la personne de Louis XI, qui récompensa ses services par une place de maître des requêtes. Il fut ensuite chargé de différentes commissions importantes, dont il s'acquitta toujours avec honneur. Après la mort du chancelier Guillaume de Rochefort, il eut la garde des sceaux, et mourut à Lyon en 1494. Astruc a publié une *Notice* sur Adam Fumée, dans ses *Mémoires sur la faculté de Montpellier.* — Adam Fumée, fils du précédent, fut reçu, en 1492, conseiller au parlement de Paris, et succéda à son père dans la place de maître des requêtes. Il fut commis pour tenir les

sceaux aux grands jours de Poitiers, en 1531, et mourut vers 1536. — Adam Fumée, petit-fils du précédent, conseiller-clerc au parlement de Paris, reçu conseiller-lai en décembre 1548, fut ensuite maître des requêtes. C'était, dit Lacroix-du-Maine, un homme docte ès langues, poète français, mathématicien, jurisconsulte, orateur, historien et philosophe. Il mourut le 17 octobre 1575, à l'abbaye de la Couture du Mans, dont son frère, Nicolas Fumee, évêque de Beauvais, était titulaire. — Martin Fumée, sieur de Genillé, frère d'Adam, chevalier des ordres du roi, est auteur des ouvrages suivants : I. *Traité pour l'union et concorde entre ceux qui se disent chrétiens*, Tours, 1591, in-8°. II. *Histoire générale des troubles de Hongrie et de Transylvanie, contenant la pitoyable perte et ruine de ces royaumes*, Paris, 1594, in-8°.; avec la continuation de N. de Montreux, *ibid.*, 1608, in-4°.; traduit en allemand, Cologne, 1596, in-4°. Le fonds de cet ouvrage est intéressant; mais le style en est mauvais. III. *Du vrai et parfait amour, contenant les amours honnêtes de Théagènes et de Charicle, de Phérecide et de Mélangénie*, traduit du grec d'Athénagoras, *ibid.*, 1599, 1612, in-12. On sait que cet ouvrage n'est point traduit du grec : mais la supercherie employée par Fumée, fit alors quelques dupes, parce qu'elle était moins commune qu'elle ne l'est devenue depuis. On dit qu'il avait encore composé, avec son frère, des facéties, qu'il publia sous le nom du gendre d'*Alcofribas* (l'un des masques de Rabelais); mais on n'est pas parvenu à les découvrir. IV. *Histoire des guerres faites par l'empereur Justinien contre les Vandales et les Goths*, traduite du grec de Procope, Paris, 1587, in-fol. Il a aussi traduit, du même auteur, les six livres *de Ædificiis*, si l'on en croit Fabricius. — Martin Fumée, sieur de Marly-le-Châtel, neveu des précédents, a traduit de l'espagnol de F. Lopez de Gomara, l'*Histoire générale des Indes occidentales et Terres-Neuves*, Paris, 1578, in-8°. On connaît encore plusieurs écrivains de la même famille : — Antoine Fumée, sieur de Blandé, conseiller au parlement de Paris, président à Rouen, et enfin maître des requêtes. On lui attribue trois traités : *De eo quod interest, De substitutionibus, De conjunctionibus*, Lyon, 1536, in-4°., insérés depuis dans les *Tractatus juris universi*; un *Panégyrique au roi de France et de Pologne*, Paris, 1574, in-8°.; et les *Histoires de la constitution du monde, contenant les interprétations des docteurs ecclésiastiques sur les premiers chapitres du premier livre de Moïse*, ibid., 1574, in-fol. — Gilles Fumée a publié *Le miroir de loyauté*, ou *l'Histoire déplorable de Zerbin, prince d'Écosse, et d'Isabelle, infante de Galice*, sujet tiré de l'Arioste et mis en vers français, Paris, 1575, in-8°. — Jacques Fumée a laissé les ouvrages suivants : *De l'origine et progrès des chevaliers de Malte*, Paris, 1604, in-8°.; *L'Arsenal de la milice française*, ibid., 1607, in-8°.

W—s.

FUMEL (Jean-Félix-Henri de), évêque de Lodève, naquit à Toulouse en 1717, et fut fait évêque en 1750. Sa conduite fut conforme à l'éducation ecclésiastique qu'il avait reçue dans le séminaire de Saint-Sulpice. Il visita son diocèse, tint des synodes, et s'unit aux démarches de plusieurs de

ses collègues, dans les disputes qui eurent lieu de son temps sur les droits et l'autorité de l'Église. On a de lui, entre autres, deux *Instructions pastorales*, l'une du 21 novembre 1759, l'autre du 25 mars 1765, où il s'élève particulièrement contre l'incrédulité, et donne des avis relatifs aux matières alors débattues. Il condamne dans la première dix-huit écrits. Depuis, il a publié *Le culte de l'amour divin, ou la dévotion au sacré cœur*, qui a été réimprimé plusieurs fois. Les ennemis de cette dévotion attaquèrent ce livre, spécialement dans un écrit intitulé : *Dissertation dogmatique et morale*, ou *Lettres d'un prieur à un ami*, 1777, in-12; et une gazette alors répandue critiqua d'une manière fort aigre les différents ouvrages de M. de Fumel, parce qu'il n'était pas du parti qu'elle favorisait. Mais ce prélat n'en fut pas moins estimé des gens de bien, et révéré dans son diocèse pour sa piété, son zèle, et ses largesses. Il mourut le 26 janvier 1790, après avoir institué son héritier l'hôpital de sa ville épiscopale, qu'il était parvenu, à force de dépenses, à rendre l'un des plus commodes et des plus utiles établissements de ce genre. P—C—T.

FUNCK (MATHIAS), philosophe et poète, né dans le Hanovre vers le milieu du 15e. siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *De genuino vitæ humanæ calle ex pythagoricâ traditione*. On cite encore de lui, un *Poème à la louange de Ste. Anne*; une *Généalogie de la Ste. Vierge*; une *Vie de Ste. Edwige*, en vers héroïques; et enfin une *Satire* contre les vices des hommes en général. Funck vivait encore en 1514; il avait un frère nommé *Fabius*, qui a laissé entre autres ouvrages, un *Poème* en vers élégiaques, sur la *philosophie*, et un autre sur les *sept arts libéraux*. W—s.

FUNCK (JEAN), en latin *Funccius*, ministre luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518, épousa la fille d'Osiander, et se trouva engagé par-là à prendre la défense de ses erreurs. Il s'attira des ennemis nombreux par ses discours, et passa en Prusse, où le duc Albert le fit son aumônier. Mais quelques démarches inconsidérées l'ayant rendu suspect, il fut arrêté avec deux de ses amis, Horstius et Snellius; et l'instruction de leur procès ayant démontré qu'ils avaient eu l'intention d'exciter des troubles dans l'état, ils furent condamnés à mort. Funck eut la tête tranchée à Königsberg, le 28 octobre 1566, à l'âge de quarante-neuf ans. On dit que peu d'instants avant d'aller au supplice, il composa un distique dans lequel il souhaite que son exemple soit utile à ceux qui seraient tentés de l'imiter. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Chronologia cum Commentariis chronologicis ab initio mundi ad resurrectionem Christi*, Nuremberg, 1545; Königsberg, 1552, in-fol.; avec une continuation jusqu'à l'année 1553, Bâle, 1554; continuée jusqu'à l'année 1560, Wittemberg, 1570; et continuée enfin par un anonyme jusqu'en 1578, Wittemberg, 1578, 1601, in-fol. Cet ouvrage est assez bon pour le temps où il a été composé; mais il est tombé dans l'oubli depuis qu'on l'a surpassé. II. Une *Traduction* en allemand de l'oraison funèbre de Luther, par Philippe Melanchthon, Strasbourg, 1546, in-4°. III. Des *Commentaires sur Daniel* (en allemand), Wittemberg, 1565, in-fol.; très rares. IV. Des *Commentaires sur l'Apocalypse de S. Jean*, publiés par Michel Sachsen,

Francfort-sur-le-Mein, 1596, in-4°. Cet ouvrage est orné de petites gravures en bois, par Jean Spies; il est extrêmement rare. V. Des *Vies*, en latin, de *Gui Dieterich* (Vitus Théodoricus), et d'*André Osiander*, son beau-père. — Théodore FUNCK a publié une *Vie de Scanderbeg*, 1606. — Melchior FUNCK, né à Cologne au commencement du 17e. siècle, est auteur d'une *Arithmétique pratique* en allemand, 1635 et 1637, 2 part. in-8°. — FUNCK (Thomas), ministre protestant à Ulm, a donné une bonne édition de la *Gnomologia patrum* de Jean Menckel, Ulm, 1651, in-4°. — FUNCK (George), astronome, est auteur de l'ouvrage suivant : *De galactiâ seu circulo lacteo*, Rostock, 1686, in-4°. — FUNCK (Christian), savant professeur, né en 1626 à Ditmansdorf, près de Friedberg, dans la Haute-Saxe. Après avoir terminé ses études au collége de Friedberg, il y régenta la troisième, pendant plus de quinze ans, avec beaucoup de succès. Il fut nommé recteur du collége d'Altenbourg en 1660, et, dix ans après, passa avec le même titre au gymnase de Görlitz. Il mourut en cette ville le 19 juillet 1695. Le duc de Saxe l'avait fait admettre dans la société des Fructifiants; et il y reçut de ses confrères le surnom de *scintillans*, par allusion à son nom de Funck (étincelle), en allemand. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre lesquels on citera : I. *Viales Altenburgenses, h. e. testimonia scholastica*, Görlitz, 1670, in-8°. II. *Orbis hodiernum imperantis breviarium*, ibid., 1673, in-12. C'est un tableau abrégé de l'état politique de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique à la fin du 17e. siècle. Comme cet ouvrage était uniquement destiné aux jeunes gens, l'auteur l'a rédigé en forme de dialogues pour leur en faciliter l'étude. III. *Introductio positiva ad Orbis imperantis notitiam*, Leipzig, 1690, in-8°. C'est le même ouvrage refondu, et mis dans un nouvel ordre. IV. *De cœnobii gymnasiique Gorlicensis ortu et progressu.* Cette Dissertation a été insérée dans le 2e. tome des *Scriptores rer. Germanicarum* d'Hoffmann. — FUNCK (Christian-David), fils du précédent, a publié : I. *Vindiciæ sæculi nostri, hoc est, tractatus duo : prior sæculum nostrum à naturæ inconstantiâ et imbecillitate vindicat; posterior idem sæculum præ ceteris prudentiùs in linguis et artibus, in moribus et conversatione redditum exhibet*, Francfort, 1696, in-12. II. *Historia infallibilismi fallibilis* (en allemand); c'est une réfutation de l'*Historia infallibilismi*, publiée par G. H. de Freyburg, 1690, in-4°. III. *Dissertatio de calculo albo veterum*, Leipzig, 1691, in-4°. — FUNCK (Christian), doyen de l'église d'Aurick en Westphalie, né à Lubeck en 1659, mort en 1729, eut de fréquents démêlés avec les piétistes d'Allemagne, composa divers écrits théologiques en allemand, des poésies sacrées, etc. Il promettait une *Chronique* en latin de la ville d'Aurick, ouvrage important, et que Van Seelen assurait être presque terminé en 1720. Le catalogue des ministres de la réforme qui ont exercé dans cette ville, en a été extrait, et inséré dans le tome Ier. de la *Bibliotheca - historico - philologico-theologica*, Bremen, 1718. Funck avait une fille nommée *Christine-Charlotte*, célèbre par son esprit et par son érudition, surtout dans l'hébreu; elle mourut dans sa vingtième année. — FUNCK (Jean-Gaspard), petit-fils de Thomas Funck, né à

Ulm vers 1680, partagea ses loisirs entre l'étude de la théologie et celle des sciences exactes, fut reçu maître ès-arts à l'université de Leipzig en 1706, obtint ensuite la direction d'une église d'Ulm, et enfin la chaire de mathématiques du collége de cette ville, et mourut le 2 février 1729. On connaît de lui : I. *De coloribus cœli; accedit oratio inauguralis de Deo mathematicorum principe*, Ulm, 1716, in 8°. II. *Histoire abrégée de la réforme de Luther* (en allemand), ibid., 1717, in-8°., écrite avec plus d'impartialité qu'on ne pouvait l'attendre d'un homme de son état. III. Un grand nombre de Dissertations académiques sur divers sujets de physique ou d'astronomie : *De quodam phænomeno antliæ pneumaticæ; De incolis planetarum; De horologiis*, etc. W—s.

FUNCK (Jean-Nicolas), l'un des savants les plus utiles que l'Allemagne ait produits au 18e. siècle, naquit à Marbourg, le 29 mars 1693. Après avoir fait d'excellentes études à l'université de cette ville, il alla suivre les leçons des plus habiles professeurs que comptaient alors les différentes universités. En 1730, il obtint la chaire d'éloquence de l'école de Rhintel, fut nommé, la même année, conservateur de la bibliothèque léguée à cet établissement, et s'acquit une réputation très étendue par ses travaux. Il mourut, le 26 décembre 1777, dans sa quatre-vingt-cinquième année. On a de lui : I. *De origine linguæ latinæ tractatus*, Giessen, 1720, in-4°. Il essaie, dans cet ouvrage, de prouver que l'Allemagne est le pays de l'Europe le plus anciennement peuplé, et que par conséquent c'est dans la langue de ses habitants qu'on doit trouver l'origine de la langue latine. Il cherche ensuite à justifier ce système par une suite assez étendue de mots latins et allemands qui ont la même racine et la même signification dans les deux langues; mais il lui resterait à démontrer que les Latins ont reçu ces mots des Allemands au lieu de les leur donner. Au surplus, l'ouvrage, quoique paradoxal, n'en est pas moins curieux et plein d'érudition. II. *De pueritiâ latinæ linguæ tractatus*, Marbourg, 1720, in-4°. L'auteur y fait voir que les Latins n'ont perfectionné leur langue que lorsqu'ils ont eu des relations fréquentes avec les Grecs. Il rapporte les morceaux les plus intéressants de l'ancienne langue latine : ce sont des fragments des lois de Romulus et de Numa, des hymnes des Saliens, de la loi des douze Tables, d'une harangue de Duilius, et d'un discours de Scipion. Cet ouvrage et le précédent ont été réimprimés ensemble avec des additions, Marbourg, 1735, in-4°. III. *De adolescentiâ latinæ linguæ tractatus*, Marbourg, 1723, in-4°. Il comprend, sous ce titre, le temps qui s'est écoulé entre la seconde guerre punique et les premières harangues de Cicéron. Les seuls ouvrages qu'on ait entiers, de cette époque, sont les Comédies de Plaute, celles de Térence, et le Poëme de Lucrèce. IV. *De virili ætate latinæ linguæ tractatus*, 1re. partie, ibid., 1727, in-4°.; 2e. partie, ibid., 1730, in-4°. Après avoir prouvé que ce fut à l'émulation que leur inspirèrent les chefs-d'œuvre des Grecs, et à la magnificence avec laquelle ils récompensèrent leurs écrivains, que les Romains durent la marche rapide de leur langue vers la perfection, Funck passe en revue les ouvrages qui ont rendu le siècle d'Auguste l'une des époques les plus brillantes de l'esprit humain. Dans la 1re. partie, les chapitres qui traitent des Poëmes de

Virgile, d'Horace et d'Ovide, méritent surtout d'être lus. La 2e. partie est réservée aux orateurs, aux historiens, aux philosophes et aux grammairiens. V. *De imminenti latinæ linguæ senectute*, ibid., 1736, in-4o. L'auteur y examine les productions littéraires qui ont paru depuis la mort d'Auguste jusqu'au règne d'Adrien. VI. *De vegetâ latinæ linguæ senectute*, ibid., 1744, in-4o. C'est la continuation depuis la mort de Trajan jusqu'au règne d'Honorius: tous les ouvrages des écrivains ecclésiastiques depuis St.-Ambroise jusqu'à Tertullien y sont analysés avec le plus grand soin. VII. *De inerti et decrepitâ latinæ linguæ senectute*, Lemgow, 1750, in-4o.; ce volume contient l'histoire des écrivains du moyen âge jusqu'à Charlemagne. La collection de ces sept ouvrages est rare et fort estimée des savants. VIII. *Publica illustris Ernestinæ Rintaliensium academiæ Bibliotheca*, Rintel, 1733; Supplément, 1751, in-4o. Ce catalogue est peu estimé; mais le discours préliminaire contient des détails intéressants sur les pertes que les lettres ont éprouvées en Allemagne pendant la guerre de trente ans. IX. *De litterarum studio earumque tradendarum certâ ratione consultationes scholasticæ*, Marbourg, 1742, in-8o. X. *De scripturâ veterum*, ibid., 1743, in-8o. Il y est traité, en huit chapitres, de l'origine de l'écriture, de la forme des premiers caractères; des matières sur lesquelles les anciens ont écrit, des instruments dont ils se sont servis, et enfin de leurs bibliothèques. XI. *Leges XII Tabularum, suis quotquot reperiri potuerunt fragmentis restitutæ*, Rintel, 1744, in-4o; ouvrage très estimé et plein d'érudition. XII. *De comparandâ latinæ linguæ facultate, et lectione classicorum*, Lemgow, 1745, in-4o. XIII. *Dissertationes academicæ*, Marbourg, 1746, in-8o. C'est un recueil de quatre-vingt six mémoires, programmes, éloges, lus et publiés séparément par l'auteur. On distingue, dans le nombre des programmes : *De morali Sinensium philosophiâ*, Rintel, 1731, in-4o.; *De antiquissimo litterarum in Hassiâ statu*, ibid., 1736, in-4o.; *De eruditorum miseriâ*, ibid., 1737, in-4o. XIV. *Pro Phædro ejusque fabulis apologia*, Leipzig, 1747, in-8o.; ouvrage estimé. XV. *De veterum monumentorum sub asciâ dedicatione*, Rintel, 1773, in-4o. — Son neveu Jean-Nicolas Funck, né en 1715, mort le 2 avril 1758, à Marbourg, où il était professeur d'éloquence, a publié en latin douze ou treize pièces académiques, dans le nombre desquelles nous indiquerons seulement ses dissertations *De lauro apollini sacrâ*, 1752, in-4o.; *De veterum acclamationibus et plausu*, 1755, in-4o.; et sa *Lucubratiuncula de acroamatibus inter cœnandum oblectamentis veterum Romanorum ad illustranda quædam auctorum classicorum loca*, insérée dans les *Symbol. litter.*, de Conrad Iken, tom. II, 3e. part. W—s.

FUNÈS (Martin de), jésuite espagnol, né à Valladolid en 1560, entra, en 1577, dans la compagnie de Jésus, à Salamanque, où il fit profession et enseigna la philosophie. Sa piété et sa science le firent appeler dans d'autres contrées. Il professa huit ans la théologie scolastique en Allemagne à l'académie de Gratz, et trois ans la théologie morale à Milan, avec beaucoup de succès. Quoique doué de mœurs douces et paisibles, il était plein de ferveur et de zèle pour le salut des ames, et rigoureux observateur des règles de son institut. Étant

parti d'Italie pour l'Espagne, dans le cœur de l'hiver, il mourut à Colle, près de Florence, non en 1611, comme le dit Sotwel, mais en 1617, la même année que le célèbre théologien de Grenade, François Suarès. On a de Martin de Funès : I. *Disputatio de Deo uno, et de vitiis et peccatis*, Gratz, 1589. II. *Speculum morale practicum*, Constance, 1598; Cologne, 1610. III. *Methodus practica utendi libro Thomæ à Kempis de Imitatione Christi.* Cet ouvrage fut composé, à Milan, à la prière du vicaire général D. Albergati, et publié sous le voile de l'anonyme. Il a été traduit en italien par Barthélemi Zucchi, et publié dans cette ville en 1603. Constantin Cajétan a inséré la *Methodus practica* en tête de son édition de l'Imitation, en 1616: Horstius l'a fait aussi servir d'introduction à la sienne, en 1643; et l'abbé de Bellegarde l'a donnée en français comme l'ouvrage d'Horstius, dans sa traduction de l'Imitation, en 1698.

G—CE.

FUNK. *Voyez* FUNCK.

FURBITY (GUI), religieux dominicain, docteur de Sorbonne, qui, en 1533 ou 1534, s'opposa avec courage à l'introduction, dans Genève, du protestantisme, et employa tout ce qu'il avait de forces et de talents pour y maintenir la religion catholique. Il était de Montmélian, ou du moins religieux du couvent établi dans cette ville. Dès-lors, les habitants de Berne avaient embrassé les idées de Zuingle, leur compatriote, et cherchaient à les répandre; ils faisaient tantôt par lettres, tantôt par des députations, tout ce qui dépendait d'eux pour engager les Genevois à les imiter. Guillaume Farel, zélé partisan, et apôtre de cette doctrine, était venu à Genève muni de lettres de recommandation des Bernois, pour la prêcher. Cette première tentative ne réussit point; et Farel fut obligé de se retirer. Peu de temps après, Antoine Froment, sous prétexte d'une nouvelle méthode pour apprendre à lire aux enfants dans un mois, s'introduisit dans Genève, et profita de sa vogue et de sa prétendue invention pour dogmatiser. (*Voy.* FROMENT.) C'est dans ces conjonctures difficiles que Furbity, appelé à Genève pour y prêcher l'avent, s'éleva avec force contre les nouvelles opinions. Comme la doctrine zuinglienne affranchissait du jeûne, de l'abstinence, de la confession, et qu'elle renversait les pouvoirs hiérarchiques, il tonna contre les novateurs, et ne ménagea pas les Bernois, instigateurs des innovations. Quelques-uns de ceux-ci, présents à ses sermons, se prétendirent insultés. Berne en prit fait et cause, demanda que Furbity fût puni, et menaça, si on ne lui donnait satisfaction, de rompre l'alliance faite avec les Genevois, alors fort nécessaire à ceux-ci, à cause des différends qu'ils avaient avec leur évêque. Les syndics ordonnèrent à Furbity d'entrer en dispute avec Farel, Viret et Froment, prédicateurs zuingliens. La conférence eut lieu devant le conseil des deux-cents, et dura du 29 janvier au 13 février. Furbity y repoussa vigoureusement, et les arguments de ses adversaires, et les imputations de ceux de Berne. Néanmoins le conseil ordonna qu'il se rétracterait des paroles dont les Bernois s'étaient trouvés offensés : on lui donna par écrit ce qu'il devait dire, et l'on arrêta que la rétractation se ferait dans le lieu où l'injure avait été faite, c'est-à-dire en pleine église. Le dimanche suivant, Furbity fut conduit dans l'église de Saint-Pierre, où il monta en chaire :

mais au lieu de lire la rétractation qui lui avait été dictée, il fit son apologie avec force, et commença à attaquer la nouvelle doctrine. Les députés de Berne, de plus en plus irrités, et les protestants de la ville, l'empêchèrent de continuer, et le firent descendre de la chaire en l'en arrachant avec rudesse. Furbity fut resserré dans une prison plus étroite; mais sa constance n'en fut point ébranlée. Les Bernois voulaient qu'on le mît en jugement. Sur ces entrefaites, le roi de France écrivit aux Genevois pour demander sa liberté. Les syndics, malgré cette puissante recommandation, et la complaisance que le roi avait eue de faire relâcher deux protestants qu'on avait arrêtés à Lyon pour y avoir prêché leur doctrine, ne voulurent point rendre Furbity, à moins que les Bernois n'y consentissent. Enfin, après un an d'emprisonnement, il fut échangé contre le ministre Saunier, que le duc de Savoie avait fait arrêter en Piémont; et, en février 1536, il fut permis à ce fidèle confesseur de la foi de ses pères, de retourner dans son couvent, où il mourut en 1541.

I—y.

FURETIÈRE (Antoine), né à Paris en 1620, se livra d'abord à l'étude du droit civil et du droit canon, se fit recevoir avocat, et exerça la charge de procureur fiscal de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il abandonna cette profession pour l'état ecclésiastique, et obtint l'abbaye de Chalivoy. Reçu membre de l'académie française en 1662, dans le temps que cette compagnie s'occupait de la rédaction de son Dictionnaire, il entreprit d'en faire un pour son compte. L'Académie l'accusa d'avoir profité du travail de ses confrères, et d'avoir surpris un privilége sur un faux exposé: elle opposa le privilége exclusif qu'elle avait elle-même, fit supprimer celui de Furetière, et, en 1685, vingt-trois ans après sa réception, le bannit de son sein, où elle ne le remplaça point de son vivant. Il plaida contre elle, fit des *factums* et des libelles en vers et en prose, où plusieurs de ses membres étaient personnellement maltraités. Ces divers écrits, réunis en 1694, 2 vol. in-12, eurent beaucoup de vogue dans le temps, et sont aujourd'hui dans l'oubli. Furetière ne vit point la fin de son procès; et il n'eut point la satisfaction de voir paraître son Dictionnaire, qui ne fut publié en Hollande que deux ans après sa mort, arrivée le 14 mai 1688, dans sa 68e. année. Cet ouvrage, singulièrement augmenté depuis par Basnage et quelques autres savants, jouit encore de quelque estime. La dernière édition est en 4 vol. in-fol., Amsterdam, 1725. Les autres ouvrages de Furetière sont: I. Le *Roman bourgeois*, Paris, 1666, in-8°., fig.: les mœurs de la classe inférieure de son temps y sont peintes avec une vérité assez plaisante; mais il y a beaucoup d'allusions et de traits satiriques qui ne sont plus compris aujourd'hui. II. Un Recueil de *Poésies*, Paris, 1666, in-8°.; l'on y distingue cinq satires contre les marchands, les procureurs, les poètes, etc., lesquelles sont très médiocrement versifiées. III. Des *Fables morales et nouvelles*, dont les sujets sont tous de son invention, mais dont le style est sans grâce et sans force. IV. Une *Nouvelle allégorique*, ou *Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Éloquence*, Amsterdam, 1702, in-12; plaisanterie qui a perdu presque tout son sel. V. Le *Voyage de Mercure*, satire en cinq livres, et en vers, qui est une censure des diverses conditions, et particulièrement du charlatanisme des gens de lettres et des sa-

vants, Paris, 1673, in-12. VI. Le *Furetiriana*, 1696, in-12 (1); l'un des plus mauvais recueils de ce genre, et tout-à-fait indigne de paraître sous le nom d'un homme d'esprit. Furetière en avait beaucoup; mais sa malignité lui en a fait faire un fâcheux usage. Il était très lié avec Boileau, Racine et La Fontaine. Un jour que le premier lui lisait une de ses satires, *Voilà qui est bon*, disait-il avec un rire amer et moqueur; *mais cela fera du bruit.* Boileau fut frappé de ces paroles, et surtout de l'air qui les accompagnait. La Fontaine s'étant trompé sur la différence du bois de grume au bois de marmenteau, il l'en railla si impitoyablement, que le fabuliste, perdant patience, fit contre lui une épigramme où, parlant de coups de bâton que Furetière avait reçus pour ses malins propos, il lui disait :

Le bâton, dis-le-nous, étoit-ce bois de grume,
Ou bien du bois de marmenteau?

Furetière répliqua par une autre épigramme dont voici la fin :

Il est des bois de plus d'une manière ;
Je n'ai jamais senti celui que vous citez :
Notre ressemblance est entière,
Car vous ne sentez point celui que vous portez.

La parodie de *Chapelain décoiffé*, imprimée dans les OEuvres de Boileau, est presque entièrement de lui, et il eut quelque part à la comédie des *Plaideurs*. A—G—R.

FURGAULT (NICOLAS) naquit, en 1706, à Saint-Urbain, à une lieue de Joinville, diocèse de Châlons-sur-Marne. Après avoir fait ses études à Troyes avec succès, il vint à Paris, où il perfectionna le goût qu'il avait pour les langues latine et grecque. Il occupa d'abord au collége Mazarin, la chaire de sixième, et bientôt après, celle de troisième, qu'il conserva jusqu'au temps où il devint professeur émérite de l'université. Très zélé pour les progrès de ses élèves, il enseigna avec distinction, et s'acquit l'estime générale. Malgré son air sévère, il ne manquait pas d'une certaine aménité qui souvent tempère l'amertume de l'enseignement, tant pour le maître que pour la jeunesse. Sur la fin de sa vie les troubles révolutionnaires ayant éclaté, les Vandales modernes détruisirent l'université, et en dissipèrent les biens. Furgault, ainsi que la plupart de ses collègues, se vit donc obligé de quitter Paris : il se retira dans le lieu de sa naissance, où il passa le reste de ses jours avec une de ses nièces, qui lui prodigua tous les soins que demandait son grand âge. Il l'avait priée de lui faire tous les jours, après son dîner, une lecture de quelques morceaux de Sénèque, en lui recommandant de l'éveiller si elle voyait qu'il se fût endormi. Elle eut cette complaisance pendant un assez long temps. Mais un jour qu'elle lui lisait un passage du Traité de ce philosophe sur la brièveté de la vie, elle crut s'apercevoir qu'il dormait un peu plus qu'à l'ordinaire, et s'approcha de lui pour le tirer de son sommeil : il avait cessé d'exister. Ainsi s'éteignit ce vieillard respectable, le 21 décembre 1795, après avoir parcouru une longue et honorable carrière. Les ouvrages qu'il a donnés au public pour l'instruction de la jeunesse, sont : I. *Nouvel Abrégé de la Grammaire grecque*, Paris, 1746, in-8°.; réimprimé plusieurs fois depuis jusqu'en 1789. L'université en fit constamment usage jusqu'au moment de sa suppression, parce qu'elle en trouva les principes très clairs et très méthodiques. II. *Abrégé de la Quantité ou Mesure*

(1) Il y a des exemplaires dont le titre est *F*** ana*. L'éditeur fut Guy-Marais. Le *Furetiriana* a été réimprimé dans le premier volume de la collection intitulée *Ana*, 1789 et années suivantes, 10 vol. in-8°. On a réimprimé à la suite les *Couches de l'académie*.

des Syllabes latines, ibidem, in-8°. Quoique l'auteur ait donné à cet ouvrage le titre modeste d'*Abrégé*, il n'en est pas moins vrai qu'il renferme tout ce qui est indispensable, non seulement pour connaître la structure d'un vers, mais encore pour sentir toute l'énergie et tous les différents genres de beautés de la poésie latine. Les autres Prosodies qui ont paru depuis, sont plus qu'insuffisantes, et très souvent fautives. Cet ouvrage eut beaucoup de cours dans l'université pendant plus de 50 ans. III. *Dictionnaire d'Antiquités grecques et romaines*, Paris, 1768 et 1786, petit in-8°. Le rédacteur de cet article, qui s'honore d'être l'un des anciens disciples de Furgault, en fit paraître une 3e. édition augmentée en 1809, gr. in-8°., comme il avait donné, en 1807, la 9e. édition de l'*Abrégé de la Quantité*, et en 1813, une édition, de même fort augmentée, de la *Grammaire grecque*, réimprimée en 1815, Paris, veuve Nyon, in-8°. IV. *Dictionnaire géographique, historique et mythologique portatif*, ibidem, 1776, petit in-8°. V. *Les principaux Idiotismes grecs, avec les ellipses qu'ils renferment*, Paris, 1784, in-8°.; cet ouvrage fait suite à sa Grammaire grecque. VI. *Les Ellipses de la langue latine, précédées d'une courte analogie des différents mots appelés parties d'Oraison*, Paris, 1780, in-12, chez madame Nyon. J—T.

FURGOLE (Jean-Baptiste), célèbre jurisconsulte, naquit à Castelferrus, diocèse de Montauban, le 24 octobre 1690. Son père, notaire estimé, lui fit, après d'excellentes études, faire son cours de droit à Toulouse, où il fut reçu avocat en 1714, au bout de trois années de travaux si assidus qu'on lui voyait consacrer jusqu'à dix-huit heures par jour à l'étude de la jurisprudence. Le jeune Furgole porta au barreau le même zèle et la même exactitude dans ses devoirs : pendant plus de cinq années il refusa toutes les causes qui lui furent offertes à plaider, pour suivre un plan qu'il s'était tracé, et qui, avec l'assiduité aux audiences, remplissait tous ses moments. Il ne s'agissait rien moins que de compiler et de réunir en un corps de doctrine, l'ensemble du droit civil et du droit canon, des ordonnances, des arrestographes et auteurs du ressort du parlement de Toulouse; d'allier, en un mot, la théorie avec la pratique. Ce grand travail l'occupa huit années; et ce ne fut qu'après l'avoir entièrement terminé que Furgole crut pouvoir s'adonner enfin à l'exercice de sa profession : aussi les premiers pas qu'il fit dans sa carrière, le signalèrent comme un savant jurisconsulte, et lui assignèrent le rang distingué qu'il occupa dans le barreau. Sa santé affaiblie par l'excès du travail, ne lui permit pas de se livrer long-temps à la plaidoirie; il se retira dans son cabinet, et devint, en peu de temps, l'avocat consultant le plus occupé de Toulouse. La réputation dont il jouissait dans cette ville, fut telle que, lorsqu'en 1729 le chancelier d'Aguesseau, dans le dessein de donner à la France le bienfait d'une législation uniforme, envoya plusieurs questions à résoudre, sur la matière des donations, au parlement de Toulouse, les conseillers de cette cour ne crurent pouvoir mieux faire que de charger Furgole de les traiter. Il s'acquitta de cette commission avec tant de succès, que lorsqu'en 1731 l'ordonnance sur les donations eut été rendue, il fut invité, par le chancelier d'Aguesseau, à rédiger un commentaire en forme d'observations sur les principales diffi-

cultés que pouvait faire naître son application. Furgole s'empressa de déférer à cette invitation: il ne se borna pas à discuter les questions qui naissaient du texte même de la loi; il y joignit toutes celles qui n'avaient été ni prévues, ni décidées par elle, et qu'une étude approfondie de ses dispositions lui avait fait découvrir. Le résultat de son travail parut en 1733, à Toulouse, en un vol. in-folio, sous le titre d'*Ordonnance de Louis XV, etc., avec des observations autorisées par les ordonnances, le droit romain et les arrêts du parlement.* Long-temps après, Furgole en donna une nouvelle édition, qui parut en 1761, aussi à Toulouse, 2 vol. in-4°., avec des additions très considérables. Le succès unanime qu'obtint cet ouvrage, et les encouragements du chancelier d'Aguesseau, qui honorait Furgole d'une correspondance suivie, déterminèrent celui-ci à vaincre la répugnance qu'il éprouvait à livrer au public le fruit de ses veilles; et il fit paraître un nouvel ouvrage sur des matières canoniques, sous le titre de *Traité des Curés primitifs, où l'on examine leur origine, les différentes causes qui y ont donné lieu, leurs droits*, etc., Toulouse, 1766, 1 vol. in-4°. Furgole partageait ses occupations entre les soins qu'exigeait le travail de son cabinet, et ceux qu'il donnait aux ouvrages qu'il destinait à mettre au jour. Depuis long-temps il travaillait à un traité des testaments et à des recherches sur les substitutions, qui pussent servir de base à une ordonnance générale sur cette matière. Après avoir terminé ces deux ouvrages, il se rendit à Paris pour les présenter au chancelier d'Aguesseau, qui les lui avait demandés. C'est dans cette ville qu'il publia son *Traité des Testaments*, dont le premier volume parut en 1745, in-4°., et fut suivi de trois autres qui parurent successivement. Cet ouvrage fut reçu avec autant d'applaudissement que les précédents, et marqua dès-lors la place que Furgole doit occuper parmi les plus savants jurisconsultes français. La nouvelle édition de Paris, 1779, est beaucoup plus complète que la précédente, quoiqu'en 3 vol. in-4°. seulement. Furgole, de retour à Toulouse, y reprit ses travaux; il mettait la dernière main à un commentaire sur l'ordonnance des substitutions qui avait été rendue en 1747, et préparait un traité du franc-alleu, lorsqu'il fut appelé par le roi à la place de capitoul de Toulouse. Le surcroît d'occupations que cette charge lui imposait, acheva d'altérer sa santé déjà chancelante; on le vit cependant continuer encore, malgré ses infirmités, à employer jusqu'à dix ou douze heures par jour au travail; mais enfin il succomba, au mois de mai 1761, emportant, avec l'estime générale, la réputation d'un des plus habiles jurisconsultes dont la France s'honore. Après sa mort, son *Commentaire sur les Substitutions* fut publié par les soins de Poncet de la Grave, en 1 vol. in-4°., Paris, 1767; et son *Traité de la Seigneurie féodale universelle et du franc alleu naturel*, parut à la même époque, en 1 vol. in-12. On se tromperait fort si l'on rangeait ce dernier ouvrage dans la classe de ceux que l'abolition des fiefs a rendus entièrement inutiles. Il en est peu, au contraire, qui, dans un cadre aussi resserré, offre autant de recherches et de matériaux historiques à ceux qui étudient les antiquités françaises: l'origine des fiefs surtout y est discutée d'une manière aussi neuve que savante. Furgole, dans ses écrits sur les donations, sur les testaments et sur les substitutions, se mon-

tre partout maître de la matière qu'il développe ; son style adapté au sujet qu'il traite, est en général d'une extrême clarté : il n'embrasse aucune question, ne pose aucun principe qu'après avoir soigneusement recherché les sources et la décision que les lois romaines, les anciennes ordonnances, le droit coutumier, les cours souveraines et les auteurs les plus estimés y appliquent. Quant aux points les plus difficiles, il a soin de tracer, en quelque sorte, une histoire chronologique de la manière dont les jurisconsultes les ont successivement envisagés ; il fait remarquer, avec soin, les variations que les législations différentes leur ont fait éprouver, et ne donne jamais son avis sans l'entourer des autorités les plus imposantes. Une édition des *OEuvres complètes de Furgole* a paru sous ce titre à Paris, 1775 et 1776, en 8 vol. in-8°. : les 4 premiers sont consacrés au Traité des testaments, les 5e. et 6e. à l'Ordonnance sur les donations et au Traité du franc-alleu, le 7e. à l'Ordonnance sur les substitutions, et le 8e. au Traité des curés primitifs. Cette édition, d'un format peu commode pour les ouvrages de cette nature, n'est pas non plus fort correcte; on doit lui préférer celles que nous avons indiquées de chacun de ces traités séparément. Nous ne parlerons pas de deux éditions du Traité des testaments, publiées l'une à Lyon, l'autre à Nîmes, parce que ce sont deux contrefaçons, non plus que de deux vol. in-4°., publiés il y a quelques années sous le titre de *Nouveau Furgole*, parce que l'on sait quel est en général le cas qu'il faut faire de ces réimpressions tronquées et mutilées de jurisconsultes anciens. P—N—T.

FURIETTI (JOSEPH-ALEXANDRE) naquit à Bergame, en 1685. Sa famille, qui était noble et desirait son avancement, le fit étudier à Milan, puis dans sa ville natale, et le dirigea vers la science des lois, dans laquelle il fit de grands progrès : mais son goût le portait principalement vers l'érudition. Il alla à Rome, où il suivit la carrière de la prélature. Furietti profita de sa résidence dans cette ville, pour publier les œuvres de deux de ses plus célèbres compatriotes, Gasparino Barziza et Guiniforti, son fils. (*Voy.* GASPARINO et GUINIFORTI.) La vie de Gasparino, qui est en tête du volume, est regardée comme une excellente biographie ; et cette édition a obtenu les suffrages de Foscarini, de Muratori et des plus célèbres critiques. Les services et les talents de Furietti auraient dû le conduire plutôt à la pourpre : mais il n'y parvint qu'après une longue attente. Des mécontentements secrets que Benoît XIV avait conçus contre lui, l'en tenaient éloigné ; et, quoique ce pontife rendît justice à son mérite, il refusa toujours de l'élever à la dignité de cardinal. On attribue la défaveur dans laquelle Furietti était tombé, à une cause bien légère et honorable pour lui : il avait fait une étude particulière de la *Villa Adriana*, à Tivoli ; le plus agréable delassement des travaux et des embarras que lui causait son office de président des tribunaux, était d'y suivre les fouilles qu'on y faisait à ses frais. Il eut le bonheur de découvrir, en 1736, deux superbes *Centaures*, ouvrages d'Aristeas et de Papias, sculpteurs grecs d'Aphrodisée, dont les noms étaient encore inconnus. Le pape, dans le noble desir de contribuer à la magnificence de Rome, les voulut avoir pour le musée Capitolin : mais la passion de Furietti pour les arts l'attachait à la possession de ces statues. Ce fut surtout, en 1750, que la contestation prit un caractère plus

vif. Furietti, âgé alors de soixante-cinq ans, aurait pu, par une cession, obtenir ce qui est le dernier objet de l'ambition de tous les prélats; il répondit à ceux qui blâmaient ses refus : « Je » connais l'esprit du pays; je ne » veux pas qu'on m'appelle le *car-* » *dinal Centaure.* » Jusqu'à cette époque, Furietti, toujours occupé de la jurisprudence, n'avait fait qu'un délassement de la littérature, ainsi que de l'étude et de l'observation des monuments : il fut nommé secrétaire-référendaire des deux signatures, et secrétaire de la congrégation du concile et de celle de la résidence des évêques. Ces emplois lui laissaient un loisir dont il sut profiter pour suivre ses goûts : il publia les poésies de son compatriote Publio Fontana, dont il écrivit la vie; cette édition parut à Bergame, en 1752. (*Voy.* FONTANA, XV, 187.) Il témoigna aussi sa reconnaissance à Benoît XIV, en lui dédiant son Traité *De Musivis, vel pictoriæ mosaïcæ artis origine*, Rome, 1752, in-4°. Un monument de ce genre, que sa persévérance et sa bonne fortune lui avaient fait découvrir encore dans la *villa Adriani*, en 1737 (1), avait fourni l'occasion des recherches qu'il avait faites sur ce sujet. Furietti traite, dans cet ouvrage, l'histoire de la Mosaïque depuis son origine jusqu'à sa décadence; et quoique les nombreux monuments qui ont été découverts et publiés dans la seconde moitié du dernier siècle, aient beaucoup augmenté les connaissances qu'on avait sur ce sujet, l'ouvrage de Furietti est toujours regardé comme un corps de doctrine et comme fondamental. Clément XIII, qui fut élu au pontificat en 1758, ne partagea pas les préventions de son prédécesseur contre Furietti; et, dans l'année suivante, celui-ci fut fait cardinal : mais le temps où cet honneur aurait pu lui être plus agréable, était passé. Furietti avait alors soixante-quatorze ans; son âge et son assiduité à ses travaux lui ôtèrent bientôt l'usage de ses facultés morales, et il mourut en 1764, le 14 janvier, dans son état absolu d'imbécillité. Les deux *Centaures* furent achetés de ses héritiers pour le musée Capitolin, où ils sont connus sous le nom de *Centaures de Furietti;* et la mosaïque, dite *des quatre Colombes*, fut déposée dans le musée profane du Vatican : le tout fut payé 14,000 écus romains. On rendit à Furietti, après sa mort, les honneurs qui étaient dus à son savoir et à ses vertus. Il a été inhumé dans l'église de Saint-Barthélemi-des-Bergamasques; et une belle inscription y rappelle les services qu'il a rendus aux lettres et à l'Église. Filippo Buonamici, dans le dialogue qui précède son Traité *De claris epistolarum pontificiarum scriptoribus*, introduit Furietti avec Gaetano Forli et monsignor Lucchesini, et il le comble d'éloges dans plusieurs passages. A. L. M.

FURIUS (MARCUS), surnommé *Bibaculus*, ancien poète latin, naquit à Crémone, l'an 102 ou 103 avant J.-C. Le P. Kircher a pensé, sans raison, qu'il était Romain; peut-être l'aura-t-il confondu soit avec Furius Antias dont parle Aulugelle, soit avec le Furius Bibaculus dont il est question dans Tite-Live et dans Valère-Maxime. Tacite l'associe à Catulle, en disant qu'ils composèrent, l'un et l'autre, des vers épigrammatiques contre César. Il paraît que notre poète s'exerça dans le genre satirique et mordant, et qu'il

(1) Cette belle mosaïque représente quatre colombes qui se jouent sur le bord d'un vase plein d'eau. Furietti la reconnaît pour celle-là même que Pline attribue à Sosus de Pergame, célèbre pour son habileté en ce genre de peinture dont il passait pour l'inventeur. (*Hist. Nat.* XXXVI, 25.)

adopta dans ses compositions le mètre piquant d'Archiloque et d'Hipponax. Quintilien et le grammairien Diomède le mettent au rang des poètes *iambiques*. Furius Bibaculus, qui n'est plus guère connu, de nos jours, que par les vers d'Horace qui l'ont rendu ridicule auprès de la postérité, était, de son temps, redoutable à cause de son esprit caustique. La mordante épigramme, jaillissant avec une cruelle profusion de ses malins ïambes, allait enfoncer au loin son trait acéré. Messala Corvinus, dans une lettre conservée par Suétone, se félicite de n'avoir point affaire à Bibaculus. Jaloux d'asservir la muse épique à une cadence inusitée, cet écrivain moqueur avait composé en vers ïambiques un poème sérieux; il avait pour titre, *De bello gallico*, et commençait, dit-on, par ce vers, qui suffirait pour faire la réputation d'un poète burlesque :

Juppiter hybernas canâ nive conspuit Alpes.

Le bon goût du favori de Mécène ne pouvait laisser passer une aussi étrange métaphore; aussi l'a-t-il relevée avec les verges de la satire, dans cette parodie :

Seu rubra canicula findet
Infantes statuas, seu pingui tentus omaso
Furius hybernas canâ nive conspuet Alpes,

où la personne de Bibaculus n'est pas plus épargnée que ne le sont ses productions. Il ne faut voir dans cette plaisanterie d'un grand poète, que le résultat d'un mouvement d'humeur, causé par l'extrême irritabilité d'un goût fort délicat. Lilio Giraldi parle d'un poème de Furius Bibaculus, qui aurait eu pour titre : *Pragmatia*. Pierre Crinitus, et d'autres modernes, ont beaucoup loué, sur la foi de Macrobe, le talent ingénieux de Bibaculus. Macrobe fait mention d'un ouvrage de cet auteur dans le genre badin, sans qu'on puisse précisément déterminer quel en était le sujet. Suétone rapporte quelques vers de Bibaculus, qui nous instruisent de l'amitié qu'avaient pour lui le poète Gallus, et M. Valerius Caton. Baillet, qui s'est trompé sur l'époque à laquelle il faut rapporter la naissance de cet écrivain; G. J. Vossius, Olaüs Borrichius, Michel Foscarini, et d'autres savants, faisant à Furius Bibaculus l'application d'un passage de Macrobe, qui regarde sans doute Furius Antias, lui ont attribué, mal à propos, une imitation de Virgile, rédigée sous la forme d'*Annales*, et que nous présumons avoir été composée de centons. Des divers ouvrages de Furius Bibaculus, il ne nous est resté que peu de fragments : ils ont été recueillis, et successivement publiés dans les collections d'*anciens auteurs*, par Robert Estienne, Henri Estienne, Pierre Scriverius, Joseph Scaliger, et Maittaire. G. F—R.

FURIUS (Frédéric), originaire de la capitale du royaume de Valence, et qui a pris quelquefois le surnom latin de *Cæriolanus*, florissait dans le 16e. siècle. Après avoir étudié à Paris sous Turnèbe, Ramus et d'autres célèbres professeurs, il vint à Louvain, où il publia, en 1544, une *Rhétorique* en trois livres. Il eut à Louvain une controverse avec un des docteurs et des recteurs de cette université, Jean de Bononia, Sicilien, depuis archidiacre de Palerme, et chapelain de l'empereur Charles-Quint. Le sujet de leur dispute était la permission de traduire les livres sacrés en langue vulgaire : Bononia soutenait la négative; Furius l'affirmative. Furius a rendu compte de cette controverse, en ne dissimulant pas qu'il en a pu broder un peu le récit, dans un ouvrage intitulé, *Bononia, sive de libris sacris in vernaculam*

linguam convertendis libri duo, et adressé au cardinal Francesco Bovadilla de Mendoza, archevêque de Burgos. Le 1er. livre expose les arguments de son adversaire; le 2e. les siens : il y a de la bonne foi dans l'un, de la force dans l'autre. Furius le fit imprimer à Bâle, en 1556, in-8°. de 355 pag. L'ouvrage lui attira des ennemis, qu'il traite de scribes et de pharisiens; qu'il assimile à Judas, à Caïphe, à Pilate, et contre lesquels, dans trois strophes assez peu poétiques, il implore la protection du cardinal, en tête de son livre, dont la latinité est d'ailleurs recommandable. Mais l'ouvrage n'en fut pas moins mis à l'*Index*. Sur le bon témoignage qui fut rendu à Charles-Quint du mérite et des qualités personnelles de Furius, ce prince, après l'avoir renvoyé dans les Pays-Bas, l'attacha, avec le titre d'historien, à la personne de son fils, Philippe II, sous lequel il paraît avoir joué un rôle assez considérable dans les affaires publiques, et dans celles des Pays-Bas en particulier. Le président De Thou donne le précis d'un projet de paix que Furius présenta en 1575, et dont il protesta que le roi d'Espagne ratifierait les conditions : mais le prince d'Orange les jugea tardives et suspectes, et se conduisit d'après la maxime « qu'après avoir tiré » l'épée contre son souverain, il faut » jeter le fourreau. » Il est étonnant que l'historien Wagenaer, si recommandable pour son exactitude et sa véracité, n'ait rien dit, à cette époque, ni de la personne, ni des services de Furius, sur lesquels De Thou offre des détails assez remarquables. On a encore de Furius un Traité écrit en langue espagnole, et intitulé : *Del Consejo y Consejero*, Anvers, 1559, in-8°. Il est dédié à Philippe II, et semble avoir appartenu à un plus grand ouvrage sur l'*Institution du prince*. Simon Schardius l'a traduit en latin, d'après une version italienne : il y en a une autre traduction latine par Christophe Warsevicius. Furius vécut célibataire, et il mourut à Valladolid, dans un âge avancé, en 1592. Quoique De Thou l'ait fait « marcher de pair avec Montaigne », il y a bien de la différence dans la célébrité qu'ils ont obtenue. M—ON.

FURMER (BERNARD-GERBRAND), né à Leeuwarde, en Frise, florissait vers la fin du 16e. et au commencement du 17e. siècle. Il était docteur en droit, et historiographe ordinaire de sa province. Siccama et Winsemius, ses contemporains, en faisaient grand cas ; mais Ubbo Emmius, qui apportait un peu plus de critique dans ses connaissances historiques, ne s'est point trouvé de leur avis, et il a écrit contre lui. Nous avons de Furmer : I. Neuf livres d'*Annales de la Frise*, en latin; ils ont paru successivement trois à trois, 1609, 1611 et 1617, in-4°. II. *Pro antiquitate Frisiæ apologia contra U. Emmium*, Franeker, 1613, in-4°. III. Il a publié, avec un Appendice de *Suffridus Petri*, son maître, la Chronique latine des évêques d'Utrecht et des comtes de Hollande, par Jean de Beka, allant de 1345 à 1574 ; 1612, in-4°. C'est dans la même année, 1612, qu'est mort Furmer. M—ON.

FURST. *V.* GUILLAUME TELL.

FURSTEMBERG (FERDINAND), évêque de Paderborn, d'une ancienne famille d'Allemagne, mais différente de celle des évêques de Strasbourg de ce nom, naquit à Bilstein en Westphalie, le 21 octobre 1626. Il fit ses études à l'université de Cologne; et ce fut dans cette ville qu'il connut le nonce Chigi, prélat d'un grand mérite, qui sachant apprécier ses talents, résolut de les

faire tourner à l'avantage de l'Église. Chigi ayant été fait cardinal en 1652, invita Ferdinand à venir le joindre à Rome; et trois ans après, ayant été élu pape sous le nom d'Alexandre VII, il le fit l'un de ses camériers secrets, et le pourvut de riches bénéfices. Le siège épiscopal de Paderborn étant devenu vacant en 1661, Ferdinand y fut nommé par le chapitre, et sacré à Rome le 6 juin de la même année. Il en prit possession quelque temps après, et s'appliqua avec beaucoup de zèle à faire fleurir la foi dans son diocèse. L'évêque de Munster, sur sa réputation, desira de l'avoir pour coadjuteur; et Ferdinand lui succéda en 1678. Le pape l'honora du titre de son vicaire général pour les pays du Nord; et il s'en montra digne par ses qualités vraiment apostoliques. Il s'attacha à ramener dans le sein de l'Église tous ceux que de fausses doctrines en avaient éloignés; mais ce ne fut que par la douceur et la persuasion qu'il voulut les combattre, et ses efforts furent couronnés des plus heureux succès. Il établit, dans son diocèse, des missionnaires chargés de distribuer les secours de la religion aux peuples des campagnes, et de répandre ses bienfaits sur tous les malheureux sans exception. Il fit reconstruire les églises ruinées par les guerres, en dota les pasteurs, fonda des écoles pour l'instruction de la jeunesse, des hospices pour les vieillards et les malades, et légua aux jésuites cent mille florins pour l'entretien d'une mission dans les Indes. Au milieu de ses travaux, il trouvait les loisirs nécessaires pour se livrer à l'étude de l'histoire, et pour cultiver la poésie. Il encourageait, par ses bontés, les jeunes gens qui annonçaient d'heureuses dispositions, les soutenait à ses frais dans les universités, et faisait éprouver ses largesses à tous ceux que leurs talents en rendaient dignes. Pierre Franck, Nicolas Heinsius, les pères Larue, Commire, Daugières, etc., ou l'ont célébré dans quelques pièces de vers, ou lui ont dédié quelques-uns de leurs ouvrages. Cet illustre prélat mourut, par suite d'une opération de la taille faite maladroitement, le 26 juin 1683, à l'âge de cinquante-six ans. Il fut inhumé à Munster, dans l'église des Cordeliers qu'il avait fondée, et où l'on voyait son tombeau. On a de lui : I. *Monumenta Paderbornensia ex historiâ Romanâ, Francicâ et Saxonicâ eruta et notis illustrata*, Paderborn, 1669, in-4°., fig.; Amsterdam, Elzevir, 1672, in-4°.; cette édition est augmentée de plus d'un tiers, et elle est ornée d'un plus grand nombre de planches que la première: l'édition de Francfort, 1713, in-4°., ne diffère de la précédente que par l'addition de plusieurs pièces relatives à la maison de Furstemberg, et d'un grand nombre de vers à la louange de l'auteur. (*V.* Léonard FRIZON, XVI, 90.) C'est Rinck, professeur d'Altdorf, qui a pris soin de cette édition. II. *Poëmata*. Les vers de Ferdinand, suivant Baillet, sont élégants, polis et nombreux; les pensées en sont belles, et le style a le goût de la bonne latinité. Ils ont été imprimés, pour la première fois, à Rome, en 1656, dans un recueil intitulé: *Poëmata septem illustrium virorum*. Ces sept écrivains qu'on désigne quelquefois sous le titre de *Pleias alexandrina*, parce que leurs poésies ont paru sous les auspices du pape Alexandre, sont, outre Ferdinand: Alex. Pollini, Noël Rondinini, Virgin. Césarini, Jean-Roger Torck, Aug. Favoriti, et Étienne Gradi. Ce recueil a été réimprimé à Anvers,

Moret, 1662, et à Amsterdam, 1672, in-fol. Les poésies de Ferdinand ont été publiées séparément, à l'imprimerie royale, Paris, 1684, in-fol. Ferdinand a donné une édition des poésies du pape Alexandre, sous ce titre : *Philomati musæ juveniles*, Anvers, 1654, in-8°. — Son frère, Guillaume de FURSTEMBERG, chanoine de Trèves et de Munster, avait le premier publié ce recueil. W—s.

FURSTEMBERG (FRANÇOIS ÉGON DE), évêque de Strasbourg, de l'illustre famille des landgraves de ce nom, naquit le 27 mai 1626 (1). Il réunit sur sa tête un grand nombre de hautes dignités ecclésiastiques : il était un des principaux ministres de Maximilien-Henri, électeur de Cologne, et rendit à la France de grands services, au moyen du crédit dont il jouissait près de ce prince. Attaché d'affection et de reconnaissance à la personne de Louis XIV, il avait, dès 1658, donné des marques de son dévouement aux intérêts de la France, et contribué efficacement à former cette association qui, sous le nom de *ligue du Rhin*, fut signée entre le roi et plusieurs électeurs ou princes de l'Empire, pour le maintien de la paix de l'Allemagne. En 1661, en laissant entrevoir à l'électeur de Cologne qu'on pourrait le faire rentrer en possession du Rheinberg dont les Hollandais s'étaient emparés, il parvint à faire signer à ce prince un traité par lequel il livrait au roi de France, Nuiz et Kaiserswerdt, places qui étaient nécessaires au roi pour établir des magasins sur le Bas-Rhin. Le 19 janvier 1663, il fut élu prince-évêque de Strasbourg, et se démit de l'évêché de Metz, auquel il avait été nommé en 1658. Une partie des biens de l'église de Strasbourg était entre les mains des luthériens. Le premier soin de François-Égon, en prenant l'administration du diocèse, fut de travailler à rentrer en possession de ces domaines. Il dépensa plus de trois cent mille écus pour retirer le bailliage d'Oberkirch, et d'autres biens qui faisaient la dotation de sa cathédrale. Le 30 septembre 1681, la ville de Strasbourg ayant ouvert ses portes au roi de France, par capitulation, sa cathédrale fut aussitôt rendue au culte catholique ; et les chanoines furent rappelés. Ce prélat survécut peu à un événement que, depuis long-temps, il hâtait non seulement de ses vœux, mais encore de tous les moyens qu'il avait à sa disposition. Il mourut à Cologne le 1er. avril 1682, à l'âge de cinquante-six ans. — Son frère, Guillaume Égon DE FURSTEMBERG, connu d'abord sous le nom du *Prince Guillaume*, naquit en 1629. Il faisait aussi partie du conseil de l'électeur de Cologne, Maximilien-Henri, et ne fut pas moins attaché que François-Égon aux intérêts de la France. Il les soutint même avec tant de fermeté, que l'empereur, irrité contre lui, le fit enlever à Cologne le 14 février 1674, quoique revêtu du titre de ministre plénipotentiaire de son maître le prince électeur, aux conférences de la paix qu'on avait ouvertes dans cette ville. On le transféra dans les prisons de Vienne, et ensuite dans celles de Neustadt, et il fut question de le mettre au ban de l'Empire. On commença même son procès ; mais on n'osa y donner de suite. Louis XIV fut vivement indigné de cette violation du droit des gens. Le prince Guillaume ne recouvra sa liberté qu'à la paix de Nimègue. Le roi l'avait

(1) Ce fut en faveur de François Egon, d'Herman et de Guillaume Egon ses deux frères, que, par lettres patentes du 12 mai 1664, le comté de Furstemberg fut érigé en principauté de l'Empire.

nommé à l'évêché de Metz en 1663, après la démission de son frère; mais lui-même s'en démit en 1664. A la mort de François-Égon en 1682, le prince Guillaume lui succéda au siége épiscopal de Strasbourg. A peine en fut-il en possession, qu'il y établit un séminaire dont il confia la direction aux jésuites. Il appela les mêmes pères dans un collége qu'il fonda en 1685. A l'exemple de son frère, il travailla à faire rentrer l'église de Strasbourg dans différentes propriétés situées en deçà du Rhin; et il y réussit par la protection du roi, qui lui donna aussi plusieurs abbayes. Sur la nomination de ce prince, Innocent XI créa Guillaume-Égon cardinal en 1686. Les bontés du roi à son égard, ne se bornèrent pas là. Il agit si puissamment près de l'électeur de Cologne, Maximilien-Henri, que celui-ci consentit à le prendre pour coadjuteur, et que, le 7 janvier 1688, le chapitre l'élut en cette qualité; mais le pape Innocent XI, alors en différend avec la France, au sujet des franchises, lui refusa les bulles de la coadjutorerie. L'électeur Maximilien-Henri étant mort sur ces entrefaites, le chapitre de Cologne dut procéder à une nouvelle élection. Le cardinal avait pour concurrent le prince Clément de Bavière, à peine âgé de dix-sept ans, et déjà évêque de Ratisbonne. L'intérêt que Louis XIV prenait au cardinal de Furstemberg, lui nuisit. Innocent XI, pour se venger du monarque qui avait fait occuper le comtat d'Avignon, donna au prince Clément un brevet d'éligibilité, et fit si bien agir près des chanoines de Cologne, que ce jeune prince l'emporta. On célébra en Allemagne cet événement comme une victoire. L'année suivante, la diète de Ratisbonne déclara la France et le cardinal de Furstemberg ennemis de l'Empire. Louis XIV, pour dédommager le cardinal autant qu'il était en lui, le fit commandeur de ses ordres, et le nomma à la riche abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il vint s'établir. Il en restaura le palais abbatial. Il assista au conclave pour l'élection d'Alexandre VIII. Le cardinal de Furstemberg mourut à Saint-Germain-des-Prés le 10 avril 1704, et fut inhumé dans l'église de ce monastère, où, avant la révolution, une épitaphe honorable se lisait près de son tombeau. L—Y.

FURSTENAU (Jean-Herman), médecin allemand, naquit au mois de mai 1688, à Herford en Westphalie. Après avoir terminé le cours de ses humanités au gymnase de sa ville natale, sous les auspices du recteur Thomas Muller, il choisit pour profession la médecine, qu'il alla étudier successivement dans les trois universités de la Saxe, Wittemberg, Iéna et Halle. Ce fut à cette dernière école, illustrée par Hoffmann et Stahl, qu'il termina son éducation médicale. Reçu docteur le 18 avril 1709, il exerça pendant deux années l'art de guérir à Herford. Jaloux de voir et de consulter les savants de la Hollande et de l'Allemagne, il fit en 1711 un premier, et en 1716 un second voyage, qui lui procurèrent, outre des connaissances littéraires et scientifiques, l'estime et l'amitié de Leibnitz, des Ruysch, de Rau, de Commelin, d'Almeloveen, de Bidloo, de Boerhaave, de Verdries, d'Uffenbach, de Volekamer, d'Heister. Revenu à Herford, il s'y maria en 1717; et son intention était de s'y fixer pour toujours, lorsqu'il fut appelé, en 1720, par le landgrave de Hesse-Cassel, pour occuper, à l'université de Rinteln, une chaire de médecine : celle d'écono-

mie, fondée en 1730, lui fut pareillement confiée. L'université de Göttingue lui adressa, en 1752, le diplome de maître ès arts; l'académie des Curieux de la nature l'admit dans son sein, et trouva en lui un collègue dont le zèle égalait le talent. Furstenau mourut le 7 avril 1756. Aucun de ses ouvrages ne présente une grande étendue; aucun ne renferme des conceptions vastes ou des idées neuves : mais la plupart se distinguent par des réflexions judicieuses; on y trouve réunis des préceptes sages et utiles, puisés dans une foule d'écrits où ils étaient disséminés et comme perdus. I. *Desiderata medica*, Leipzig, 1727, in-8°. Cette production intéressante est destinée à faire connaître les nombreuses lacunes qui restent à remplir dans chaque branche de l'art de guérir : elle se compose de neuf chapitres ou sections, que l'auteur avait publiés isolément à diverses époques, sous forme de thèse, de programme, de lettre, de discours inaugural, et qu'il a revus et enrichis d'observations nouvelles : 1°. *Desiderata anatomico-physiologica*; c'est la dissertation que Furstenau soutint, sans président, pour obtenir le doctorat; 2°. et 3°. *Desiderata pathologico-semiotica sive circà morbos eorumque signa, dissertatio epistolaris ad Theodorum Jansson ab Almeloveen*, 1712; 4°. *De iis quæ desiderantur in praxi medicâ, ad Godofredum Thomasium*, 1721; 5°. *Desiderata in materiâ medicâ*; c'est le discours que prononça l'auteur, quand il fut nommé, en 1724, prorecteur de l'université; 6°. *Desiderata physico-chemica, oratio solennis*, 1721; 7°. *Desiderata chirurgica, resp. J. Vincent*, 1723; 8°. *Desiderata medico-forensia*, 1725; 9°. enfin, le recueil est terminé par un court programme intitulé : *De doctâ medicorum ignorantiâ*. Parmi les autres opuscules relatifs à la médecine, il suffira de citer les plus curieux : II. *De religione medici, programma*, 1720. III. *De fatis medicorum, oratio inauguralis*, 1720. IV. *De morbis medicorum, resp. J. H. Lange*, 1732. V. *De morbis jurisconsultorum, epistola ad Zachariam-Conradum Uffenbach*, 1720. VI. *De brutorum morbis, resp. L. C. Engel*, 1733. VII. *De valetudine principum, Propempticon*, 1724. VIII. *De Indorum morbis et medicinâ, resp. J. P. Paxmann*, 1735. IX. *De sancti Viti saltu, sive choreâ* : cette thèse sur la danse de St. Guy fut discutée en 1750, par J. L. Gercke, sous la présidence de Furstenau, qui l'accompagna d'un programme sur les inconvénients des préjugés en médecine, et sur les moyens de les éviter. X. *De medicamentorum viribus ritè æstimandis, resp. Riemer*, 1751. XI. *De usu et abusu acidularum in affectibus spasmodicis et hypochondriacis* : cette dissertation, soutenue en 1731 par D. A. Forster, est en quelque sorte l'ébauche, le préambule des *Remarques sur l'usage et l'abus des eaux minérales en général, et en particulier de celles de Pyrmont*, Lemgo, 1751, in-8°. En prenant possession de la chaire d'économie, Furstenau prononça et fit imprimer un discours *De analogiâ academiæ et œconomiæ*, qui fut suivi de nombreux opuscules sur cette science utile, dont il débuta par indiquer les lacunes, comme il avait indiqué celles de la médecine. XII. *Desiderata œconomica, resp. P. C. Casselmann*, 1731. XIII. *De meritis Lutheri in œconomiam publicam et privatam*,

resp. C. G. Furstenau, 1749. XIV. *Programma de festorum imminutione dierum œconomiæ publicæ profuturâ*, 1754. XV. *Introduction à l'économie domestique, avec une notice bibliographique*, Lemgo, 1756, in-8°. XVI. *Instruction sur la manière de soigner les animaux domestiques*, Wolfenbüttel, 1747, in-8°. Ce petit manuel est en allemand, ainsi que le précédent. On doit à Furstenau les Oraisons funèbres de Herman Zoll, 1725; de J. H. Schminck, 1725; de C. Phil. Dohm, 1726; de Fréd.-Guil. Bierling, 1728. Il a inséré, dans le *Recueil de Breslau*, des Observations météorologiques et médicales. Il a enrichi les Mémoires de l'académie des Curieux de la nature, d'une foule d'articles, dont plusieurs méritent d'être signalés: 1°. Sur un pissement de sang purulent; 2°. Sur la complication du virus siphilitique avec diverses maladies, et sur les modifications qu'il leur imprime; 3°. Sur les causes multipliées des morts subites; 4°. Pleurésie mortelle, produite par des faines: l'étiologie admise par l'auteur est au moins suspecte, si elle n'est pas complètement fausse; 5°. De la chute du vagin chez une jeune fille. On trouve une notice détaillée, sur la vie et les écrits de Fursteuau, dans les *Nachrichten* de Frédéric Bœrner. C.

FURSTENAU (Jean-Frédéric), fils du précédent, naquit à Rinteln le 31 octobre 1724, et suivit la même carrière que son père. Il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions: avant l'âge de quatorze ans, il avait achevé le cours de ses humanités et appris les langues grecque, hébraïque et arabe. A seize ans, il soutint avec distinction deux thèses présidées par son père; l'une, *De methodo medendi*; l'autre, *De initiis typographiæ physiologicis*. En 1744, il fit, pour augmenter ses connaissances et compléter son instruction, un voyage en Hollande et en Allemagne. Il fréquenta, durant six mois, les hôpitaux, les leçons et la clinique des plus célèbres médecins et chirurgiens d'Amsterdam. Il ne passa qu'un mois à l'université de Leyde; mais chaque jour fut consacré à l'étude la plus assidue. Il visita ensuite les écoles et les savants d'Utrecht, de Nimègue, de Cologne, de Bonn, de Francfort, de Wurtzbourg, de Nuremberg, d'Altdorf, d'Erlangen, de Iéna, d'Erfurt, de Leipzig, de Halle, de Wittemberg, de Berlin, de Helmstadt, de Brunswick et de Hanovre. De retour à Rinteln, en 1745, il disserta, sous les auspices de son père, sur le *spasme de la vessie*, et fut proclamé docteur. L'académie des Curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres en 1747, sous le nom de Faustin III, et il obtint en même temps la chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université où il avait pris ses grades. Il ne jouit pas longtemps des dignités dont sa jeunesse avait été honorée; car il fut moissonné avant d'avoir terminé son sixième lustre, le 22 mars 1751. Ses écrits se bornent à quelques articles peu saillants, insérés dans le 8e. volume des Curieux de la nature, et à quelques minces dissertations sur l'alun, sur l'antimoine, sur l'épine venteuse (maladie des os), et sur l'empyème. C.

FURTEMBACH ou FURTTENBACH (Joseph), ingénieur allemand, naquit en 1591, à Leutkirch, en Souabe, où son père occupait une place dans la magistrature. A l'âge de quinze ans, il alla à Milan pour apprendre l'italien, et passa près de vingt ans en Italie. Il s'y occupa principalement de

l'architecture, et fréquenta les maîtres les plus célèbres dans cet art. Quelques-uns de ses biographes ont dit qu'étant en Sardaigne, il eut le commandement d'un vaisseau, et qu'il éprouva sur mer bien des accidents fâcheux. De retour en Allemagne, il se fixa à Ulm, devint architecte de la ville, obtint ensuite d'autres emplois, et mourut le 17 janvier 1667. Ulm lui est redevable de plusieurs édifices, qui furent construits d'après ses plans et sous sa direction. Il possédait une vaste collection de toutes sortes de curiosités et de productions des arts: le catalogue en fut publié en 1660, à Augsbourg, par Schultes imprimeur, et Rembold graveur. Les nombreuses planches dont cet ouvrage est orné, furent gravées par Rembold, d'après les dessins de J.J. Campanus: Furtembach en avait lui-même fourni les sujets. La description de la maison de Furtembach, qui subsiste encore à Ulm, et dont la construction fait preuve de son habileté et de son bon goût, parut en 1641, à Augsbourg, en un vol. infol., sous le titre d'*Architectura privata*: il a ajouté à cet ouvrage une instruction sur la manière de polir la nacre de perle, les coquilles et le corail, et d'employer ces substances à la formation des grottes. On a encore de lui, en allemand: I. *Nouveau Voyage d'Italie*, avec une carte et trente planches, Ulm, 1627, in-4°. oblong; 1637, in-4°. Le titre de ce livre est trop long pour être transcrit en entier. L'auteur n'a pas, dans sa relation, noté les distances des lieux en milles, parce qu'il trouva que cette mesure n'était pas déterminée avec assez de précision; il a, en conséquence, employé les jours de marche à cheval, et en a usé de même pour la carte qui est jointe à son voyage, quoique les milles soient aussi indiqués sur l'échelle. Furtembach s'est particulièrement attaché à donner une description succincte des édifices d'Italie: il ne parle des autres objets remarquables qu'avec une brièveté encore plus grande; de sorte que sa relation est d'un très mince intérêt. Il y a, sans nécessité, intercalé un si grand nombre de mots italiens, qu'elle est fatigante à lire: au reste il n'a parcouru l'Italie que jusqu'à Rome. II. *Halinitro-pyrobolia*, Ulm, 1627, in-fol.; c'est un traité d'artillerie, en allemand. III. *Büchsen meisterey*, ibid., 1643, in-fol. IV. *Architectura civilis*, ibid., 1628, in-fol. V. *Architectura navalis*, ibid., 1629, in-fol. VI. *Architectura martialis*, ibid., 1630, in-fol. VII. *Architectura universalis*, ibid., 1635, in-fol. VIII. *Architectura recreationis*, ibid., 1640, in-fol. IX. *Architectura privata*, ibid., 1641, in-fol. X. *Gottes-Ackers-Gebau* (construction des cimetières), Augsbourg, 1643, in-4°. XI. *Kirchen-Gebau* (Construction des églises), Augsbourg, 1649, in-4°. XII. *Meyerhoffs-Gebau* (construction des métairies), ibid., 1649, in-4°. XIII. *Pass-Verwahrung* (garde des passages), ibid., 1651, in-4°. XIV. *Garten-Pallastleins-Gebau* (construction des pavillons, kiosques, etc., dans les jardins), ibid., 1667, in-4°. — FURTEMBACH (Joseph), fils du précédent, se fit un nom par son habileté dans le dessin, la peinture et la gravure; il écrivit sur l'architecture. Ses ouvrages, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de son père, sont enrichis de gravures qu'il avait lui-même exécutées. Le plus curieux, intitulé *Feriæ architectonicæ*, commencé en 1649, ne fut mis au jour que par les soins de son père, en 1662; c'est un in-4°. oblong, orné de 20 planches. On y trouve de

grandes recherches sur l'arche de Noé, différents projets d'architecture civile et militaire, de mécanique, etc., et même une machine destinée à étouffer les bombes, pour en prévenir l'explosion. Furtembach le fils mourut le 8 mars 1655. Son père ou lui s'étaient aussi appliqués à la recherche de la transmutation des métaux. Fontenelle nous apprend que Leibnitz, une heure avant d'expirer, raisonnait encore sur la manière dont le *fameux Furtembach* avait changé la moitié d'un clou de fer en or. (*Eloge de Leibnitz.*) E—s.

FUSCUS. *Voy.* FOSCO.

FUSÉE. *Voy.* AUBLET.

FUSELIER. *Voy.* FUZELIER.

FUSI (ANTOINE), issu, dit-on, d'une famille noble, était né en Lorraine. Après avoir pris ses degrés à Louvain, il vint à Paris, et s'y fit recevoir docteur de Sorbonne. Il devint successivement protonotaire apostolique, prédicateur et confesseur de la maison du roi, curé de Saint-Barthélemi, et de Saint-Leu qui en était une annexe. En 1609, les marguilliers de cette dernière paroisse lui intentèrent un procès criminel; ils l'accusaient d'hérésie, de sorcellerie, et de tenir enfermée chez lui une fille de laquelle il avait un enfant. L'Etoile, qui parle de Fusi, le dit honnête-homme, et prétend que toute cette intrigue était une suite de la haine des jésuites, irrités de ce que Fusi ne voulait point les laisser prêcher dans son église, et s'était déclaré contre eux dans l'affaire d'Edmond Richer. Nous observerons encore, à son avantage, qu'en 1610 il fut du petit nombre de ceux qui prêchèrent la paix aux Parisiens. Le plus acharné de ses ennemis était un nommé Vivien, maître des comptes : Fusi le voua à la risée publique dans un écrit bizarre, encore aujourd'hui recherché des curieux. Cependant Vivien continue ses poursuites, et obtient contre son adversaire un décret de prise de corps (juillet 1612). Fusi est enfermé au Châtelet; l'affaire portée à l'officialité, qui le prive de ses bénéfices, l'interdit de ses fonctions, et le condamne à une réparation publique. Fusi en appelle d'abord au présidial, qui confirme la sentence de l'officialité, puis à Sens, puis à Lyon. Partout il est débouté de sa demande : il ne peut cependant se déterminer à en appeler à Rome, « parce que, dit-il, il ne faut qu'un petit fusil pour allumer un grand bûcher. » Au bout de quatre ans, il recouvre enfin sa liberté. Ne sachant où donner de la tête, il se retire à Genève, embrasse la religion protestante, et se marie. Senebier dit, contre l'opinion de Niceron, que Fusi obtint gratuitement le droit de bourgeoisie à Genève, en 1620; qu'il fut reçu au ministère, et qu'il l'exerçait encore, en 1633, dans le pays de Vaud : du reste, l'époque de sa mort est inconnue. La Sorbonne l'avait rayé de ses registres en 1619; et, vingt-trois ans après, ses enfants furent déclarés illégitimes, sur le réquisitoire de l'avocat-général. L'un d'eux, s'il faut en croire la Boullaye-le-Goulz, se fit mahométan. On ne peut nier que Fusi était un prêtre de mœurs peu régulières; et telle fut sans doute la source des disgrâces qu'il éprouva : mais elles furent singulièrement aggravées par l'acharnement de ses ennemis. Du reste, il avait une imagination bizarre et fantastique, des expressions originales, et beaucoup de crédulité. Il se qualifie de fantassin des Muses, arbalêtrier de Minerve, et carabin de la religion réformée, pour tâcher à réformer le pape. On a de Fusi : I. *Le Mastigophore, précur-*

seur du Zodiaque, auquel, par manière apologétique, sont brisées les brides à veaux de Juvain Solanicques, pénitent repenti, seigneur de Morddrect et d'Ampladeinus en partie, du costé de la Moue, trad. du lat. en fr., par Victor Grevé, géographe microcosmique, 1609, in-8°. C'est l'écrit dirigé contre Vivien. Victor Grevé est Fusi, et Juvain Solanicques, Vivien : « Ce dernier, dit Fusi, est d'une euvée si folle et vitiée, que ce n'est que vesse, lie et bougrain. » On trouve, dans ce livre, les idées les plus ridicules et les plus paradoxales. Suivant l'auteur, le feu est plutôt froid que chaud ; les menstrues des femmes éteignent les incendies ; on ne voit pas une seule mouche dans l'année dans les boucheries de Tolède, phénomène que l'on applique aussi à la ville de Prague, à Troyes en Champagne, etc. Le *Zodiaque*, annoncé dans cet ouvrage, n'a point paru. II. *Factum pour M. Antoine Fusi, contre Nicolas Vivien et autres marguilliers de Saint-Leu, et Marguerite Riblet*, in-8°. de 22 pag. III. *Le franc Archier de la vraye Eglise, contre les abus et énormités de la fausse*, 1619, in-8°. Ce livre, dédié à Jacques I[er]., est principalement dirigé contre les jésuites, que Fusi appelle *Marianistes*, du nom du P. Mariana. On y trouve l'éloge de l'avocat-général Servin. Le procès de Fusi a donné lieu aux écrits suivants : 1°. *Déclaration et décret* (en latin) *de la Sorbonne de Paris, contre les impiétés d'Ant. Fusi*, 1619, in-8°. 2°. *La Vie de M[e]. Ant. Fusi, maintenant apostat*, 1619, in-8°, tirée en partie de l'écrit précédent. 3°. *La Banqueroute de M[e]. Ant. Fusi, ensemble le Jugement porté contre le franc Archier*, 1619, in-8°. Une des opinions de Fusi était que les enfants morts sans baptême n'étaient point privés de la vision béatifique de Dieu. 4°. *Monitorium ad Fusi hæreticum, auct. C. J. M.*, Paris, 1620, in-8°. 5°. *Arrêt de la cour du parlement, du 21 juillet 1612, contre M[e]. Antoine Fusi*, Paris, 1620, in-8°. On peut consulter sur cet auteur les *Mémoires de Niceron*, tom. 34. D. L.

FUST (Jean), orfèvre à Maïence, au milieu du 15[e]. siècle, l'un des citoyens notables de cette ville, et distingué par ses richesses non moins que par ses connaissances dans les arts, partage, avec Guttemberg et Schoeffer, la gloire d'avoir inventé l'imprimerie. Il vint au secours de Guttemberg, qui passe généralement pour le premier inventeur de cet art. Suivant les uns, Fust n'aida Guttemberg que de son argent : suivant les autres, au contraire, ce fut de ses fonds et de son industrie. Quoi qu'il en soit, il y eut société entre eux en 1450. Il paraît que ces deux associés pratiquèrent successivement trois sortes d'impressions : 1°. la *tabellaire*, c'est-à-dire, en tables ou planches sculptées, comme aujourd'hui les gravures en bois ; 2°. la *xylographique*, ou en caractères mobiles de bois ; 3°. enfin l'impression en caractères, tirés de *matrices fondues*. L'emploi de matrices dans la stéréotypie de M. Hérhan, et plus encore les planches qui sont le résultat soit de ses procédés, soit de ceux de MM. Didot, ont donc fait dire, avec une apparence de raison, que la stéréotypie avait été l'enfance de l'art. On a lieu de croire, au reste, que Fust, malgré ses connaissances, eut peu de chose de son invention dans les opérations de la société contractée avec Guttemberg, puisqu'il est assez généralement reconnu que ce dernier eut le premier l'idée d'appliquer à des

écrits de longue haleine ce qui se pratiquait depuis long-temps au bas des gravures pour leur explication ; et que Schoeffer, en inventant le poinçon, compléta la découverte, si toutefois ce n'est pas là tout ce qui la constitue. (*Voyez* FOURNIER, GUTTEMBERG et SCHOEFFER.) Fust, du moins très zélé pour ce qui regardait son art, fut si ravi de l'invention de Schoeffer, qu'il lui donna sa fille en mariage. La *Biblia sacra latina*, sans date, in-fol. de 637 feuillets, est très probablement la première production de l'imprimerie : elle a dû être exécutée de 1450 à 1455, et pendant l'association de Fust et Guttemberg ; mais quelques-uns pensent qu'elle le fut avec les caractères de l'invention de Schoeffer. Des difficultés s'élevèrent, en 1455, entre Fust et Guttemberg ; et par suite, ils se séparèrent (6 novembre 1455). Fust, en remboursement des sommes qu'il répétait, resta propriétaire de l'établissement, qu'il exploita avec Schoeffer. C'est à cette nouvelle société que l'on doit le Psautier (*Psalmorum codex*), de 1457 (14 août), le plus ancien des ouvrages imprimés avec date (1), et réimprimé en 1459 (29 août) avec les mêmes caractères (2), qui ont encore servi pour les réimpressions de 1490, 1502 et 1516 ; le *Durandi rationale divinorum officiorum*, 1459 (6 octobre) (*Voy.* DURAND, XII, 340) ; les *Constitutiones Clementis quinti*, 1460 ; la célèbre *Biblia latina*, de 1462, la première Bible avec date, et le traité *De officiis* de Cicéron (*Voy.* CICÉRON, VIII, 546). Fust et Schoeffer exercèrent l'imprimerie jusqu'en 1466 : à cette époque, Fust vint à Paris, et l'on croit qu'il y mourut de la peste qui ravagea cette ville. On a quelquefois confondu Fust avec Faust le magicien (*Voy.* DURRIUS et FAUST). A. B—T.

FUSTAILLER (FRANÇOIS). *Voy.* BUGNYON (Philibert).

FUZELIER (LOUIS), né à Paris, vers 1672, travailla pour tous les théâtres de la capitale. Il donna à l'Opéra, les *Amours déguisés*, *Arion*, les *Ages* ; les *Fêtes grecques et romaines* ; la *Reine des Péris* ; les *Amours des dieux* ; les *Amours des déesses* ; les *Indes galantes* ; l'*Ecole des amours* ; le *Carnaval du Parnasse* ; les *Amours de Tempé* ; *Phaétuse* ; *Jupiter et Europe* : au théâtre Français, *Momus fabuliste* ; les *Amusements de l'automne* ; les *Amazones modernes* ; les *Animaux raisonnables*, et le *Procès des sens* : au théâtre Italien ; l'*Amour maître de langue* ; le *Mai* ; la *Méridienne* ; la *Mode* ; la *Rupture du carnaval* ; le *Faucon* ; *Mélusine* ; *Hercule filant* ; *Arlequin Persée* ; le *Vieux monde* ; les *Noces de Gamache* ; le *Serdeau des théâtres* ; la *Parodie* ; les *Saturnales* ; les *Débris des Saturnales* ; *Amadis le cadet* ; *Momus exilé*, et la *Bague magique* ; enfin, à l'Opéra-comique, et même aux marionnettes de la foire, tantôt seul, tantôt en société, avec Lesage, d'Orneval, etc., un grand nombre de pièces dont il serait trop long de rappeler les titres. On donna aux Français, sous son nom, *Cornélie vestale*, tragédie, jouée avec peu de succès, dont l'auteur est le président Hénault, qui se plaint

(1) M. G. Fischer a découvert à Maïence en 1804 un almanach pour 1457. La nature d'un almanach laisse supposer que celui de l'an 1457 a pu être imprimé vers la fin de l'année précédente.

(2) On croit communément que les caractères du Psautier n'ont servi que pour les cinq éditions que nous citons de ce livre. C'est ce que dit Lambinet (*Origine de l'imprimerie*, I, 152). Cela n'est pas rigoureusement exact : il n'existe aucun ouvrage imprimé en entier avec les caractères du Psautier ; mais ces caractères ont servi pour les premières lignes dans quelques ouvrages, et entre autres pour le Commentaire de Turrecremata sur le psautier, 1474, etc.

quelque part, des changements que Fuzelier s'était permis d'y faire. *Momus fabuliste*, qui réussit bien davantage, est une critique des fables de Lamotte. Laharpe, dans son *Cours de littérature*, représente Fuzelier comme un homme dont les prétentions étaient fort au-dessus du mérite, et « comme le plus froid et le plus » plat rimeur, le bel esprit le plus » glaçant et le plus glacé, qui ait fait » chanter à l'Opéra des fariboles dia- » loguées ; » il emploie huit pages à le prouver par des exemples tirés de ses opéras. Fuzelier fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec Labruère, autre faiseur d'opéras, depuis le mois de novembre 1744 jusqu'au 15 septembre 1752. Fuzelier était petit, trapu, et avait le cou très court. Il se servait ordinairement d'une brouette, et appelait l'homme qui la tirait, son *cheval baptisé*. Souvent il lui disait : « Mon ami, quand » tu me trouveras étendu sur le carreau » de ma chambre, c'est que je serai » occupé à quelque chose de sérieux; » il ne faudra pas m'importuner. » Un jour (19 septembre 1752), ce pauvre homme montant chez Fuzelier, le vit effectivement le nez contre terre : « Notre maître, dit-il aux voisins, » travaille sérieusement. » Fuzelier était mort. A—G—R.

FYAZ ou FÉYAZ-ALY, docteur célèbre de la secte des *Nour-Bakhchyá* ou soufys illuminés, florissait vers la fin du 18e. siècle, et survécut au souverain de la Perse, célèbre et chéri encore aujourd'hui des Persans, sous le nom de Kérym-Khân (*Voy.* KÉRYM-KHAN). C'était le premier disciple de Myr Maâssoum. Voici un précis des dix-sept articles de foi enseignés par Féyâz-Aly : 1°. N'adorer rien autre chose, aucune autre personne que Dieu; 2°. Observer les commandements du Prophète et des douze imâms; 3°. Se conserver toujours pur au moyen des ablutions, et conjurer la colère de Dieu; 4°. et 5°. Observer les heures des cinq prières, et être attentif aux leçons qui doivent les suivre; 6°. Dire son chapelet; 7°. Avoir constamment une direction pour les circonstances difficiles; 8°. Regarder tous les malheurs et les tribulations comme un bienfait du Ciel; 9°. Ne chagriner ni soi ni les autres; 10°. Écrire chaque matin sur son front le nom du Prophète et ceux des douze imâms, faire la même chose sur sa poitrine le 1er. de chaque nouvelle lune; 11°. Ne se nourrir que d'aliments permis par la loi, et observer dans ses vêtements la pureté légale; 12°. Avoir pour ses parents un respect religieux; 13°. Garder les secrets de sa secte; 14°. Avoir toujours son cœur élevé à Dieu, quelque part que l'on soit; 15°. Se montrer bienveillant envers tous les hommes, ne chagriner et n'avoir pas l'intention de chagriner personne; 16°. Se résigner à la volonté de Dieu en toute chose; 17°. Ne jamais se plaindre, et se montrer reconnaissant de tout ce qui peut arriver. Féyâz-Aly mourut vers 1196 de l'hégire (1781-2 de J.-C.), et eut pour successeur Nour-Aly-Châh, qui, quoique très jeune encore, était déjà, suivant l'expression des écrivains soufys, « très vieux en piété. » L—s.

FYENS (JEAN), en latin *Fienus*, naquit à Turnhout, en Brabant. Élevé parmi les enfants de chœur de la cathédrale de Bois-le-Duc, il acquit des connaissances musicales très étendues; mais bientôt la médecine devint l'objet spécial de ses études. Revêtu du doctorat, il exerça sa profession à Anvers, où il obtint l'emploi de médecin pensionnaire. Le duc de Parme ayant mis le siége devant cette ville en 1584, Fyens se retira à Dordrecht,

et y mourut le 2 août de l'année suivante. Nous ne possédons de lui qu'un ouvrage intitulé : *De flatibus humanum corpus molestantibus Commentarius novus ac singularis, in quo flatuum natura, causæ et symptomata describuntur, eorumque remedia facili et expeditâ methodo indicantur*, Anvers, 1582, in-8°.; Heidelberg, 1589, in-8°.; Francfort, 1592, in-12, avec les notes de Lievin Fischer; Hambourg, 1644, in-12; traduit en hollandais, Amsterdam, 1668, in-12; en allemand, Schneeberg, 1759, in-8°. L'auteur discute longuement les opinions des anciens, en commençant par Hippocrate, dans les œuvres duquel on trouve un petit traité sur la même matière. Il tombe dans un défaut que les écrivains les plus distingués de nos jours savent rarement éviter; c'est de rapporter à la maladie dont il s'occupe, une foule d'affections hétérogènes, qui souvent n'ont avec elle aucune analogie, aucun trait de ressemblance. C.

FYENS (Thomas), fils du précédent, suivit comme son père, et d'une manière encore plus brillante, la carrière médicale. Né à Anvers, le 28 mars 1567, il fit d'excellentes études à l'université de Leyde et à celle de Bologne. De retour dans sa patrie, il fut appelé, en 1593, à Louvain, pour y remplir l'une des deux premières chaires de médecine; et le 9 novembre de la même année, il y reçut le doctorat. Appelé, en 1600, à Munich, par le duc Maximilien de Bavière, il ne resta qu'une année à la cour de ce prince. Son séjour fut plus long à Vienne, où l'archiduc Albert l'avait nommé son premier médecin. Jaloux de continuer les honorables fonctions de l'enseignement, il passait à Louvain tout le temps dont il lui était permis de disposer. Mais voyant l'impossibilité d'exercer simultanément les deux emplois, il donna la préférence à celui de Louvain. Toutefois la gloire n'était pas le seul mobile de la conduite de Fyens : il ne fut pas insensible aux faveurs de la fortune, à l'appât de l'or; car, si l'on en croit Reimmann et Stolle, il aurait accepté, à Bologne, une chaire à laquelle étaient attachés mille ducats d'appointements, si l'archiduc ne se fût empressé de lui assigner le même traitement à Louvain. Retenu par ce puissant motif, il fut constamment un des plus fermes soutiens de l'université, qui le choisit trois fois pour recteur. Il mourut le 15 mars 1631, laissant des écrits nombreux, dont quelques-uns conservent une réputation méritée, tandis que plusieurs autres fourmillent d'hypothèses frivoles, de théories erronées. I. *De vi formatrice fœtûs liber, in quo ostenditur animam rationalem infundi tertiâ die*, Anvers, 1620, in-8°. Rien de plus difficile, mais heureusement rien de plus inutile que la solution de ce problème, auquel Fyens attache une importance majeure, et sur lequel il argumente à perte de vue. L'auteur trouva des incrédules, et ne les ménagea pas. Il défendit surtout son opinion contre deux adversaires, l'un flamand, l'autre espagnol. II. *De vi formatrice fœtûs liber secundus, adversùs Ludovicum Du Gardin, in quo prioris doctrina pleniùs examinatur et defenditur*, Louvain, 1624, in-8°. III. *Pro suâ, de animatione fœtûs tertiâ die, opinione, apologia, adversùs Antonium Ponce Santa Cruz*, Louvain, 1629, in-8°. Fyens montra le meme défaut de critique dans la discussion d'une matière traitée mille fois, et cependant couverte encore d'un voile épais. IV. *De viribus imaginationis tractatus*, Louvain, 1608, in-8°.; Leyde, 1635,

in-12; Leipzig, 1657, in-12; Londres, 1657, in-12; Amsterdam, 1658, in-12. V. *De canteriis libri quinque, in quibus vires, materia, modus, locus, numerus, tempus ponendorum cauteriorum, ex veterum Græcorum, Arabum, Latinorum, necnonneotericorum sententiâ, quàm dilucidè explicantur*, Louvain, 1598, in-8°.; Cologne, 1607, in-8°. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de cette production, réellement savante, c'est de dire que l'auteur a dignement rempli la tâche qu'il s'était imposée. VI. *De præcipuis artis chirurgicæ controversiis libri duodecim.* Ce recueil précieux de traités chirurgicaux a été publié dix-huit ans après la mort de Fyens, par le célèbre Herman Conring, Francfort, 1649, in-4°.; Londres, 1733, in-4°.; traduit en hollandais, avec des notes par Étienne Blankaart, Amsterdam, 1685, in-8°.; en allemand, Nuremberg, 1679, in-8°. L'auteur montre une grande érudition, et paye un juste tribut aux chirurgiens qui ont enrichi leur art de quelque découverte. C'est ainsi qu'il proclame Galien l'inventeur de l'artériotomie; c'est ainsi qu'il préconise la méthode employée d'abord en Calabre, et surtout mise en vogue par le Bolonais Tagliacozzi, de replacer les nez entièrement coupés, et même d'en refaire de nouveaux, avec des fragments de chair pris au bras ou à la cuisse. Fyens assure avoir été témoin des succès de cette opération singulière, que les chirurgiens modernes, moins heureux, ont complètement abandonnée. VII. *Semeiotice, sive de signis medicis tractatus; opus accuratissimum, omnibus medicinæ studia amplexantibus summè necessarium, in duas partes divisum*, Lyon, 1664, in-4°. Les éloges que Reimmann prodigue à cet ouvrage, sont exagérés sans doute: cependant il renferme des observations utiles, des préceptes judicieux; et l'éditeur, en le publiant, s'est acquis des droits à la reconnaissance des médecins. On regrette de ne pas avoir deux autres traités, l'un sur les fièvres, le second sur les urines, également recueillis de ses leçons, mais restés manuscrits. La Bibliothèque royale de Paris, possède plusieurs lettres autographes de Fyens. Il a semblé superflu d'indiquer deux opuscules astronomiques de ce professeur, parce que la doctrine en est évidemment erronée. C.

FYOT DE LA MARCHE (Claude), abbé de Saint-Étienne de Dijon, était né dans cette ville le 9 octobre 1630, d'une famille ancienne et considérée. Destiné à l'état ecclésiastique, il tourna toutes ses études vers la théologie, et soutint avec éclat ses thèses pour le doctorat: cérémonie qui fut honorée de la présence de Louis XIV, alors à Dijon. Nommé aumônier du roi en 1651, il obtint, dix ans après, l'abbaye de Saint-Étienne, l'une des plus illustres de France par son antiquité, en fit reconstruire l'église, et la décora avec autant de goût que de magnificence. Il acheta, en 1672, la riche bibliothèque de Godeau, évêque de Vence, l'augmenta d'un grand nombre d'ouvrages rares et précieux, et la transmit à ses neveux, comme la plus belle portion de son héritage. Il mourut le 27 avril 1721, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, et fut inhumé dans le chœur de son église abbatiale. Il était conseiller d'état honoraire depuis 1669. Il a publié l'*Histoire de l'Église de Saint-Étienne de Dijon, avec les preuves et le pouillé des bénéfices dépendants de cette abbaye*, Dijon, 1695, in-fol. Cette

histoire, dit le bibliothécaire de Bourgogne, est bonne et bien écrite; sa dissertation sur Dijon est ce qu'on a de meilleur, de plus exact et même de plus étendu sur l'histoire de cette ville. L'abbé Fyot s'est beaucoup servi des recherches du P. André de Saint-Nicolas. (*Voy.* André, tom. II, p. 130.) — C'est par erreur que, dans le Dictionnaire de Moréri, on a confondu ce pieux et savant prélat avec l'abbé Fyot de Vaugimois, son petit-neveu, né à Dijon en 1689, abbé de Notre-Dame du Tronchet, docteur en théologie, supérieur du séminaire de St.-Irénée de Lyon, mort en cette ville vers 1750, et qui a publié quelques livres ascétiques. — Fyot de la Marche (François), baron de Montpont, neveu de Claude, naquit à Dijon le 1er. décembre 1669, acquit une charge de conseiller au parlement de Paris, et partagea sa vie entière entre les devoirs de son état et la culture des lettres. Il mourut d'apoplexie à Paris, le 4 juillet 1716, à l'âge de quarante-sept ans, sans avoir été marié. Il a publié, en gardant l'anonyme, les ouvrages suivants : I. *Les Qualités nécessaires au juge, avec la résolution des questions les plus importantes sur sa profession*, Paris, 1700, in-12. Il s'en fit deux éditions dans la même année; et une troisième parut en 1702. II. *Le Sénat romain*, ibid., 1702, in-12; réimprimé sous ce titre : *Tableau de l'ancien sénat romain*, 1713, in-12; ouvrage estimable, mais qui a été surpassé. III. *L'Éloge et les devoirs de la profession d'avocat*, ibid., 1713, in-12.
W—s.

FYROUZ ou FEYROUZ, mot persan qui se prononce *Pyrouz* en pehlvy, et qui signifie *victorieux* et *invincible*, est un nom assez commun parmi les Asiatiques. Nous nous contenterons de citer ici deux monarques de la Perse et trois autres de l'Inde, qui l'ont illustré. — Fyrouz Ier., fils de Valas ou Palach, paraît être le même que le Pacorus, fils de Vologes Ier. roi Arsacide, mentionné par quelques écrivains grecs et latins qui nous ont transmis le très petit nombre de documents que nous possédons sur le règne de ce prince. Nous savons qu'il succéda à son père, sur le trône des Parthes, vers l'an 83 de J.-C. Une épigramme de Martial nous apprend qu'il inspira de vives inquiétudes au pusillanime et sanguinaire Domitien, en publiant qu'il allait ramener lui-même à Rome l'empereur Néron, dont on avait, disait-il, faussement publié la mort. Pour confirmer cette nouvelle, il montrait un personnage qui avait, en effet, la plus frappante ressemblance avec le monarque parricide. Pacorus ne poussa pas plus loin l'effet de ses menaces; et il employa les moments de paix qu'elles lui procurèrent de la part des Romains, à orner et à agrandir plusieurs de ses villes, principalement Ecbatane, où il passait l'hiver. Il vendit le royaume d'Edesse à Abgare, qui lui compta une somme immense pour obtenir le titre de roi. Tandis que de paisibles occupations absorbaient son attention et une partie de ses finances, des troubles et des séditions éclatèrent dans différentes parties de la Perse. Les Romains pénétrèrent sans difficulté jusqu'à Babylone, dont les environs n'étaient pas même gardés, à cause de la dépopulation générale du royaume. Pacorus fut chassé, et allait commencer une guerre sanglante pour reconquérir ses états, quand sa mort prévint l'exécution d'un projet qui aurait probablement consommé la ruine de la Perse. Il mourut vers l'an

363 ou 364 de l'ère des Arsacides, 107 de J.-C., et bien certainement avant l'an 112. Son fils fut écarté du trône, où l'on plaça son jeune frère Khosrou, le Chosroes Ier. des écrivains grecs. — Fyrouz II, roi de la dynastie des Saçâuydes, fils de Yezdedjerd II, succéda à son frère Hormouz vers 457, après l'avoir mis à mort avec trois princes du sang. Malgré ce trait d'une scélératesse bien caractérisée, on prétend qu'il se conduisit, pendant tout le cours de son règne, avec modération et justice. Un an ne s'était pas écoulé depuis son avénement au trône, quand une sécheresse sans exemple affligea la Perse ; bientôt éclata une horrible famine : ces deux fléaux se prolongèrent pendant sept ans entiers ; et, suivant l'expression de l'historien Myrkhond, les sages et les astronomes ne conservaient le souvenir de la forme circulaire des pains que par l'observation des corps célestes. La prévoyance et la sollicitude de Fyrouz épargnèrent à son peuple de grands malheurs : on cite même le canton très populeux d'Ardchyr, où il ne périt, par la faim, qu'un seul homme. A peine la Perse était-elle délivrée des deux fléaux dont elle avait été affligée, que Fyrouz en provoqua un troisième, non moins dévastateur que les précédents. Méconnaissant les droits des bienfaits, et oubliant les secours que lui avait procurés le roi des Hayatey (les Huns blancs) pour monter sur le trône, il résolut de lui déclarer la guerre. Vainement les grands de sa cour lui firent-ils les représentations les plus justes et les plus pressantes ; la campagne s'ouvrit, et ne fut pas de longue durée : le prince Tatar, faisant porter au bout d'une pique le traité d'alliance conclu entre lui et Fyrouz, marcha à sa rencontre : ensuite, feignant de fuir devant l'armée des Persans, il les engagea dans un désert, d'où la plus grande partie d'entre eux ne put sortir. Fyrouz s'estima heureux d'avoir échappé, avec quelques serviteurs fidèles, au désastre général. Ce revers épouvantable ne fit qu'irriter l'orgueil de Fyrouz, et il jura de venger ce qu'il appelait l'honneur de ses armes : une expédition, non moins formidable que la première, épuisa les dernières ressources de ses malheureux sujets. Attiré dans un long défilé par le rusé Tatar, il fut dupe d'une fuite simulée ; et ses meilleures troupes se poussèrent, s'engloutirent dans d'immenses fosses, légèrement recouvertes d'herbages, et dont le fond était hérissé d'énormes pieux de fer. Le monarque périt lui-même dans cette terrible catastrophe, vers 488. Sa défaite et sa fin malheureuse n'empêchèrent pas qu'on ne lui donnât le nom de *Merdânèh* (courageux). Il eut pour successeur son fils Palach ou Palas, le Balasiès des historiens grecs et romains, qui fut contemporain de l'empereur Zénon. — Fyrouz était aussi le nom d'un des fils du malheureux Yezdedjerd III. (*Voy.* Fyrouzan et Yezdedjerd.) Après la mort tragique de son père en 652 de J.-C., il se réfugia d'abord dans le Tokharistân, d'où il demanda des secours à l'empereur de la Chine ; mais Kaotsoung lui répondit que malgré le vif intérêt que devait lui inspirer le malheureux sort d'un monarque exclus du trône de ses ancêtres, la distance qui séparait la Chine de la Perse ne lui permettait pas d'entreprendre une expédition aussi lointaine et aussi hasardeuse. Il essaya pourtant d'adresser au Khâlyfe quelques sollicitations en faveur du prince fugitif. Ces sollicitations ne furent pas écoutées ;

et Fyrouz fut obligé de se contenter du vain titre du roi de Pa-sse (Perse) que lui décerna l'empereur de la Chine en 662. Il en jouit jusqu'à sa mort arrivée en 679, et le transmit à son fils. Celui-ci, à cette époque, se trouvait, ainsi que son père, à la cour de l'empereur de la Chine, qui le gardait comme une espèce d'otage à cause des secours donnés à sa famille. Il en partit après avoir reçu de Kao-tsoung le diplome qui lui conférait un titre bien superflu, et se rendit à l'armée que les Chinois entretenaient dans le Tourfau, pays moins éloigné de la Perse que la Chine, et conséquemment plus favorable à l'exécution des projets du jeune prince; mais ses espérances furent trompées : on sait qu'il mourut dans l'exil loin de sa patrie, loin du trône de ses ancêtres; mais on ignore l'époque de sa mort, et quel fut le sort de sa postérité à la Chine. Les historiens chinois consultés par le P. Gaubil, nomment ce prince *Nianiché* (Ninus); et dans le Tong-Kien-Kang-Mou, il porte le même nom que son père, *Pi-lou-ssé*, c'est-à-dire Fyrouz. L—s.

FYROUZ-CHAH Ier. (ROCN-ÉD-DYN), 21e. souverain musulman de l'Inde, fils d'Altmich, fut, dès l'an 625 (1228), nommé gouverneur de Bodaoun, et, après la réduction de Gouâlyor, promu à la vice-royauté de Lâhor. Il se trouvait à Déhly au moment de la mort de son père, arrivée le 20 chaàbân 633 (mars 1236); et aussitôt il reçut les présents et les hommages des grands de la cour. Uniquement occupé de ses plaisirs, le nouveau monarque abandonna les soins de l'administration à sa mère, esclave turkomane, qui avait tous les vices de sa honteuse origine. Bientôt éclatèrent des troubles intestins : Fyrouz marcha en personne contre les rebelles, et se vit successivement abandonné par tous ses officiers; enfin il tomba, ainsi que sa mère, entre les mains de sa sœur aînée, le 18 de rebyi 1er. 634 (15 novembre 1236). La sulthâne Rézyah (c'était le nom de cette courageuse princesse), fit enfermer son stupide frère dans une étroite prison, où il trouva promptement la mort; et elle monta elle-même sur le trône de Déhly, où elle déploya un courage et des talents administratifs rares parmi les personnes de son sexe, même en Europe. — FYROUZ-CHAH II (Djélâl-éd-dyn), surnommé *Tcheliguy*, c'est-à-dire, originaire de la tribu tatare de Tchélig, et 28e. roi musulman de Déhly, fit assassiner le malheureux Key Cobâd, dernier prince de la dynastie des Ghourides, pour s'emparer de la couronne en 688 (1289 de J.-C.), et prit, le jour de son inauguration, le titre de *Djélâl-éd-dyn* (gloire, majesté de la religion). Il affecta de veiller, avec le plus grand soin, sur le sort d'un enfant en bas âge de son prédécesseur, et le fit périr dès qu'il ne le crut plus utile à ses projets, et qu'il vit sa propre autorité suffisamment consolidée. Quand ce monstre couronné commit ces atrocités, il était âgé déjà de soixante-dix ans : dès-lors il affecta une clémence, une bonté qui se démentirent rarement, mais qu'on ne doit attribuer qu'à une adroite et sage politique. Cependant il ne put échapper aux conspirations : vainement il montra envers plusieurs conjurés une clémence inconnue en Orient; il ne put jamais affaiblir le souvenir des moyens qui lui avaient frayé le chemin du trône. Il fut massacré par ordre d'un rebelle à qui il avait fait grâce, et il laissa le trône à ce rebelle. Fyrouz périt près de Mânik sur les bords du Gange, en l'année 695 de l'hégire (1295-6 de J.-C.) L—s.

FYROUZ-CHAH III (MOAZEM-MOHASSED), 34e. souverain musulman de Dehly, s'était fait connaître avantageusement, dans le gouvernement de cette capitale, dès 748 (1347 de J.-C.) : Mohammed III, son oncle, le lui avait confié. Ce dernier l'avait désigné pour son successeur en mourant. La sage conduite et les libéralités de Fyrouz secondèrent puissamment les volontés dernières de ce monarque; et il fut proclamé empereur de l'Hindoustân dans les derniers jours du mois de moharrem, 752 de l'hégire (février 1351). Malgré ses goûts pacifiques, le nouvel empereur fut obligé de consacrer les premières années de son règne à réprimer les rebellions qui s'étaient élevées dans différentes provinces : il consentit même à reconnaître, moyennant une faible redevance annuelle, l'indépendance du gouvernement du Bengale et de celui du Dékehan. Fyrouz se trouvait amplement dédommagé de ces sacrifices, ordinairement plus pénibles pour l'amour-propre des souverains, que nuisibles aux intérêts des provinces qui leur restent fidèles, en s'occupant de travaux d'une utilité publique. Il construisit, dès 755 (1354), la ville de Fyrouz-âbâd, nommée aussi Hissar-fyrouzèh, à soixante coss ou quarante lieues ouest de Dehly : il fit creuser un canal de cette ville jusqu'au Setledje, une des cinq rivières du Pendj-âb, pour procurer de l'eau et établir une navigation intérieure dans le pays stérile et presque désert qui s'étend de Dehly au Pendj-âb. Quoique la distance du Djemnah au Setledje ne soit, selon le major Rennel, que de cent cinq milles géographiques ou cinquante lieues, le canal dont il s'agit ne devait pas avoir moins de deux cent quarante milles géographiques, ou cent vingt lieues de longueur : mais nous ignorons si cette vaste opération a été entièrement terminée, et nous doutons surtout que ce canal ait jamais été navigable. Fyrouz fut plus heureux pour celui qu'il creusa, du Djemnah, près des montagnes septentrionales, jusqu'à Sofédoun, rendez-vous de chasse royale : ce canal pouvait avoir trente lieues de long. La construction de Fyrouz-âbad, ou Hissar-fyrouzèh, fut terminée en deux ans et demi; et le monarque indien s'occupa encore de creuser deux canaux, dont l'un n'était que la prolongation de celui de Sofédoun, qui acquit alors une étendue de cinquante-sept lieues, et qui fut, par la suite (vers 1626), nettoyé et continué jusqu'à Dehly, par le grand Moghol Châh-Djihan : cette prolongation de trente lieues lui valut le surnom de *Nahr-behecht* (fleuve du Paradis). Fyrouz-châh ne se fit aucun scrupule, ou plutôt crut donner une marque éclatante de son dévouement à l'islamisme, en dénaturant un ancien monument des Hindous, situé près de Dehly, et connu encore aujourd'hui sous le nom de *lâthy Fyrouz-châh* (canne de Fyrouz-châh). Une grande partie de ce monument ainsi que la mosquée et autres édifices qui l'accompagnaient, furent détruits par Tymour (Tamerlan). Nous ne pourrions, sans excéder de beaucoup les limites d'une simple notice, faire ici l'énumération des travaux entrepris par ce sage monarque, pour faciliter les communications entre les provinces de son empire, et augmenter la fertilité de leur sol. Il ne dédaignait pas non plus la culture des lettres; car il fit traduire plusieurs ouvrages samskrits en persan. L'historien Ferichtah cite même un recueil de ces traductions, intitulé Preuves ou arguments de Fyrouz. Les soins utiles et pacifiques dont il était occupé, ne lui permettaient

pas de surveiller les trames ourdies à sa cour : dominé par un ministre aussi perfide qu'ambitieux, il allait sévir contre son propre fils, quand celui-ci fut assez adroit pour prouver à la fois son innocence et la trahison du vézyr. Fyrouz, désespéré de son injustice, ne crut pouvoir mieux la réparer, qu'en abdiquant et remettant la couronne à son fils, au mois de chaàbân 789 (août 1387): mais le jeune monarque succomba bientôt sous les efforts de ses compétiteurs; et le vieil empereur se vit contraint de remettre le sceptre au prince Toglouk, fils de l'aîné de ses enfants. Ces différentes secousses altérèrent la santé d'un prince affaibli par l'âge; et il mourut en 790 (1388), âgé de quatre-vingt-dix ans lunaires, après un règne de trente huit ans et neuf mois, laissant de nombreux monuments de sa magnificence, parmi lesquels on cite cinquante grandes écluses, quarante mosquées, trente écoles, vingt karavanserays, cent palais, cinq hôpitaux, cent tombeaux, dix bains, dix colonnes, cent cinquante puits publics, cent ponts, et des jardins de plaisance sans nombre. L—s.

FYROUZABADY. *Voyez* FIROUZABADY.

FYROUZAN, le plus brave des généraux du malheureux Yezdedjerd III, fut chargé de commander la belle armée que ce dernier monarque de l'empire persan avait rassemblée, pour s'opposer à l'invasion des invincibles et fanatiques Musulmans. La bataille qui décida du sort de la Perse eut lieu auprès de Néhâvend. Nomân, général en chef de l'armée des Arabes, périt au commencement de l'action, comme il l'avait prédit lui-même; mais son armée n'en fut pas moins victorieuse. Trente mille Persans ignicoles périrent par les lances musulmanes; quatre-vingt mille autres furent ensevelis dans le fossé qui servait de retranchement à leur camp, et Fyrouzân, leur général, regagna les montagnes, suivi seulement de quatre mille cavaliers. Poursuivi par un corps de mille hommes au plus, il fut défait, et mourut de la manière la plus misérable, l'an 21 de l'hégire (ou 642 de J.-C.) L—s.

FYT (JEAN), peintre, naquit vers 1625 à Anvers. Il a représenté avec succès des *Animaux* morts ou vivants, des *Fleurs* et des *Fruits*. Son dessin est correct, sa couleur vraie et vigoureuse; sa touche, tantôt légère et tantôt hardie, rend bien les objets tels que la plume, la laine et le poil des animaux, etc. Le Musée royal possède de ce peintre deux tableaux représentant du *Gibier*; ils justifient les éloges qu'on lui a donnés, et prouvent qu'il n'était pas indigne d'associer son pinceau à celui des maîtres les plus estimés de son temps, tels que J. Jordaens et Rubens lui-même. La plupart des ouvrages de Jean Fyt sont dans les Pays-Bas. On ignore l'année de la mort de cet artiste. D—T.

G

GAAL (BERNAERT), peintre, natif d'Harlem, fut élève de Wouwermans, et, comme son maître, dont il imitait la manière, peignit des *Manèges* et des *Batailles*. Ses tableaux eurent une certaine vogue : quoiqu'il ne se soit pas élevé au premier rang, il avait une bonne couleur, et dessinait assez correctement. Beaucoup d'originalité, et surtout de causticité, caractère qui lui fit un grand nombre d'ennemis, mirent obstacle à sa fortune.

On ne connaît ni l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort : on sait seulement qu'il florissait vers le milieu et la fin du 17e. siècle. P—e.

GABATO ou GABOTO (Sébastien). V. Cabot.

GABELCHOVER ou GABELKOVER (Osvald), médecin et historien allemand, naquit à Tubingue en 1538. Quatre ducs de Würtemberg le choisirent successivement pour leur archiâtre, et lui confièrent la direction de leur bibliothèque. Ce fut par les ordres et sous les auspices de ces princes, qu'il composa les deux ouvrages suivants : I. *Nützlich Artzneybuch*, etc., Tubingue, 1589, in-4°. Ce livre ou manuel de médecine, dont le duc Louis de Würtemberg a fourni les matériaux, si l'on en croit Haller, a eu, malgré son faible mérite, des éditions nombreuses, Tubingue, 1596, 1599; Strasbourg, 1594; Francfort, 1594, 1665. Il a été traduit en hollandais, Dordrecht, 1598, in-4°.; en anglais, par Batt, Londres, 1599; commenté par le docteur Claude Diodati, Fribourg, 1598, in-8°. II. *Histoire générale du Würtemberg*. Lorsque Gabelchover mourut, le 31 décembre 1616, il n'avait rédigé que trois tomes de cette production importante, lesquels sont conservés manuscrits dans la bibliothèque du prince : ils ont été une source précieuse, à laquelle ont puisé divers historiens et diplomates, notamment Philippe-Frédéric Weiss et Martin Crusius. — Wolfgang Gabelchover, fils d'Osvald, naquit à Stutgard. Médecin, comme son père, de la cour de Würtemberg, il joignit à la pratique de son art la culture de l'histoire naturelle et de la philologie. On consulte encore avec fruit son ouvrage intitulé : *Curationum et observationum medicinalium centuriæ sex*, dont les quatre premières centuries ont été mises au jour par Jean Berner, et les deux autres par Brunnius, Tubingue et Francfort, 1611-1627, in-8°. Schelhammer blâme l'auteur, et Kestner le loue au contraire avec raison, d'avoir préféré à des histoires rares et insolites des faits qui se présentent chaque jour dans l'exercice de la médecine. Le célèbre André Bacci avait publié trois Traités italiens, l'un sur la licorne et ses vertus, l'autre sur l'élan et ses propriétés, le troisième sur les pierres précieuses. (*Voyez* Bacci.) Gabelchover donna une version latine de ces opuscules, sous ces titres : I. *Tractatus de monocerote seu unicornu, ejusque admirandis viribus et usu; accedit De magnâ bestiâ ab antiquis alce vocatâ tractatus*, Stutgard, 1598, in-8°. La Monocérographie avait déjà été traduite par André Marini, Venise, 1566, in-4°. II. *De gemmis et lapidibus pretiosis tractatus; accedit Disputatio de generatione auri et ejus temperamento*, Francfort, 1603, in-8°.; ibid., 1643. C.

GABETS (Des). V. Desgabets.

GABIENUS servait comme soldat sur la flotte d'Auguste, lorsque, dans un combat contre Sexte Pompée, fils du grand Pompée, il fut blessé mortellement, et resta tout le jour exposé sur le rivage. Le soir, il parut se ranimer, et demanda à voir Pompée. Il dit qu'il revenait des enfers, d'où Pluton le renvoyait pour annoncer au général que sa cause avait trouvé grâce devant les dieux, et qu'il obtiendrait la victoire ; que, pour preuve de la vérité de sa mission, il allait expirer aux yeux de tout le monde : en effet, il rendit l'ame en prononçant ces mots. L'événement toutefois ne justifia point la prédiction de Gabienus. Le jeune Pompée

fut défait complètement deux ans après, et perdit la vie par ordre de Marc-Antoine, l'an 719 de Rome. On peut consulter, sur Gabienus, Dion, liv. XLIX; Appien, liv. V; et Pline, liv. VII. Z.

GABILLON (FRÉDÉRIC-AUGUSTE) naquit à Paris dans le 17e. siècle. Après avoir terminé ses études, il embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Théatins. Se repentant bientôt d'avoir fait le sacrifice de sa liberté, il s'enfuit de son couvent, et se réfugia en Hollande, où, au bout de quelque temps, il fit profession ouverte de la religion réformée. Mais relégué dans un pays étranger, sans ressource et sans fortune, il se mit aux gages des libraires, et travailla à des compilations qui ne lui rapportèrent que peu d'argent : il avait fait des dettes, et il était dans l'impossibilité de les payer. Pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, il passa en Angleterre; et s'y étant annoncé sous le nom de Jean Leclerc, l'un des plus célèbres journalistes de Hollande, il y fut accueilli par plusieurs personnes de distinction, et, sous différents prétextes, leur emprunta des sommes assez considérables. La fourberie se découvrit; il repassa en Hollande, et il eut l'effronterie d'intenter un procès en calomnie à Leclerc, qui se plaignait qu'il eût pris son nom, et de publier son *Apologie*, en forme de lettre, *à MM. les députés-conseillers de la province de Hollande*, 1699, in-4°. de 16 pages. La police, dit Bayle, défendit la vente de cette pièce, qui est assez bien écrite, et où l'auteur garde beaucoup de modération contre ses parties. La mauvaise conduite de Gabillon ne l'empêcha pas de se mettre sur les rangs pour obtenir la direction d'une église. Il fit précéder sa demande par un petit ouvrage intitulé : *La Vérité de la religion réformée, prouvée par l'Écriture-Sainte et par l'antiquité, pour servir de réponse à la Lettre pastorale de Mgr. l'archevêque de Paris* (aux nouveaux convertis), La Haye, 1701, in-12. Le zèle qu'il y montre pour la réforme, ne put diminuer l'impression fâcheuse qu'il avait donnée de lui; et le synode wallon refusa de l'admettre au nombre des proposants. Il prononça, en 1702, l'*Oraison funèbre* (en latin) de Guillaume III, roi d'Angleterre; elle a été insérée dans un Recueil de discours sur la mort de ce prince, Leipzig, 1703, in-8°. On ignore ce que cet aventurier est devenu depuis cette époque. L'article qu'on lui a accordé dans la dernière édition du Dictionnaire de Moréri, est rédigé d'une manière si confuse, qu'il est difficile d'y comprendre quelque chose. W—s.

GABINIUS (AULUS), Romain consulaire, eut une sorte de célébrité comme intrigant et factieux, au temps du premier triumvirat. Tribun l'an de Rome 685, il proposa au peuple de faire une loi, pour donner à Pompée un commandement illimité sur les côtes et sur les mers contre les pirates, avec le pouvoir de choisir ses lieutenants. Les principaux du sénat n'ayant pu empêcher que cette loi ne passât, se liguèrent pour éviter que Gabinius ne fût un des lieutenants, quoique Pompée, dont il était la créature, le desirât et même le demandât. Le tribun fut sans doute récompensé d'une autre manière; car il était alors, dit Cicéron, si pressé par le besoin et si corrompu, que, si la loi n'eût pas passé, il se serait fait lui-même pirate. L'an 695, il fut porté au consulat, et obtint le gouvernement de Syrie, avec une armée et de l'argent, par le crédit de Clodius,

qui s'assura ainsi de lui comme d'un auxiliaire pour perdre Cicéron. Quand ce tribun incendiaire eut fait rendre contre l'orateur romain cette fameuse loi qui mit tout le sénat en deuil; quand les chevaliers et toute la jeune noblesse vinrent se jeter aux pieds de Gabinius, cet insolent consul les reçut avec dureté, traita avec dérision le caractère de Cicéron et son consulat, et menaça les chevaliers de leur faire payer cher la garde qu'ils avaient faite au Capitole lors du procès de Catilina. Pour leur prouver son pouvoir, il bannit à 200 milles de Rome Lancia, l'un d'eux. Aidé de son collègue, il soutint jusqu'au bout Clodius dans la poursuite et l'exécution de sa loi. Cicéron céda et s'éloigna; mais son rappel étant devenu l'affaire de tout ce que Rome avait de plus grand, Clodius et les consuls furent forcés de céder à leur tour. A l'expiration de son consulat, Gabinius se rendit à son gouvernement de Syrie. Il s'y conduisit de la manière la plus arbitraire, déclarant la guerre à ceux dont il attendait de riches dépouilles. Il fit une expédition contre les Juifs, qui s'étaient révoltés avec Aristobule, et les défit dans un combat, non loin de Jérusalem. Secondé par Marc-Antoine, qui commandait sa cavalerie, il tua aux ennemis trois mille hommes et leur fit autant de prisonniers. Aristobule ne tarda pas à se rendre à lui. Gabinius adressa une lettre publique au sénat, pour lui faire part de sa victoire, et demander un décret de supplication ou actions de grâces aux dieux. Le sénat, assemblé, ne tint aucun compte de sa lettre, et rejeta sa demande; ce qui n'était arrivé à aucun proconsul. Il rendit ensuite un décret pour rappeler Gabinius; mais comme celui-ci ne reconnaissait aucune autorité, il conserva son commandement au-delà du terme prescrit. Il se préparait à marcher contre les Arabes et contre les Parthes, quand Ptolémée, roi d'Égypte, chassé de ses états, vint le trouver avec une lettre de Pompée: Gabinius fut touché de cette puissante recommandation, et plus encore de la promesse de 10,000 talents que lui faisait le roi détrôné. Mais, sortir des limites de son gouvernement, et faire la guerre sans en avoir reçu l'ordre du peuple, c'était violer les lois: il le sentait. Aller contre un décret rendu récemment d'après les livres Sibyllins, décret qui défendait de mener une armée en Egypte, cela le faisait trembler: il tint conseil. Marc-Antoine, avec l'audace d'un jeune guerrier, se déclara pour l'expédition, et contribua beaucoup à son succès. Le proconsul se hâta de passer en Égypte: il défit, dans deux grandes batailles, les habitants d'Alexandrie, et fut, en peu de mois, maître de la capitale et de tout le royaume d'Égypte. Ptolémée se retrouva ainsi en possession de ses états. Le bruit du rétablissement de ce prince, dont Gabinius craignait d'informer le sénat, s'étant répandu à Rome, l'indignation et la douleur furent au comble. Le respect pour la religion et les lois, l'autorité du sénat et du peuple, tout avait été foulé aux pieds. Des plaintes de la province et des chevaliers romains étaient portées contre Gabinius. Les Syriens et les fermiers des revenus publics accusaient le proconsul de spoliations, d'opérations arbitraires et ruineuses pour eux. Le rétablissement du roi Ptolémée, contre le vœu de la religion, causait un grand mouvement dans Rome. Gabinius, forcé de venir rendre compte de sa conduite, s'attendait à un jugement sévère. La crainte qu'il avait du peuple le fit entrer, de nuit, dans la ville, à

la fin de septembre 698. Le lendemain, il fut accusé de lèze-majesté devant le préteur. Pompée et les amis de César firent une brigue si forte en sa faveur, qu'il fut absous, au grand déshonneur des juges : trente-deux, cependant, sur soixante-douze, votèrent sa condamnation. Aussitôt après, Gabinius fut accusé de concussion au tribunal de Marcus Caton : il fut moins heureux cette fois ; les juges, qui craignaient le peuple, et qui n'avaient rien reçu de l'accusé, le condamnèrent à un bannissement perpétuel. Les charges étaient si fortes, si évidentes, que les démarches de Pompée, ses discours, des lettres de César, ne purent rien pour lui. Chose singulière dans cette affaire, Cicéron, contre son opinion, sa résolution et sa dignité, se trouva forcé, par les importunités de Pompée et les instances de César, de défendre Gabinius. Il paraît que ce dernier resta attaché au parti de César. Après la bataille de Pharsale, il eut ordre de ce général de se rendre en Illyrie avec les légions de nouvelle levée, qu'il commandait, pour, de là, passer en Macédoine, s'il y avait lieu. Gabinius, militaire expérimenté, et d'une audace heureuse jusque-là, fut si abandonné de la fortune, qu'il ne réussit dans aucune de ses entreprises, et qu'après avoir perdu une grande partie de son armée, il se trouva à peine en sûreté dans Salone, place où il s'enferma. Il eut alors une maladie, qui parut causée par le chagrin, et dont il mourut, l'an de Rome 704.

Q—R—Y.

GABIO (Jean-Baptiste), savant helléniste, né à Vérone au commencement du 16ᵉ. siècle, professa la littérature grecque à Rome, avec une grande distinction, et mourut en cette ville, vers 1590, dans un âge avancé. Il avait des connaissances très étendues en mathématiques et en astronomie. On a de lui des traductions latines : I. Des *Tragédies de Sophocle*, avec des notes, Venise, 1543, in-8°.; cette traduction est si rare, que Jean Lalemant (*Lalemantius*) annonça celle qu'il publia à Paris, en 1557, comme la première qui eût paru des œuvres de ce prince des tragiques. II. La traduction du *Commentaire de Théodoret sur la vision du prophète Daniel*, Rome, Paul Manuce, 1562, in-fol.; et celle du *Commentaire*, du même auteur, *sur Ezéchiel*, ibid., 1563. Le père Sirmond les a insérées dans son édition des OEuvres de Théodoret. III. La traduction de l'*Histoire de la cour de Constantinople* par George Scilitza Curopalate, ibid., 1570, in-fol. Gabio a en outre traduit en grec le *Calendrier grégorien avec les Tables de J. B. Santi*, Rome, 1583; et Maffei ajoute, d'après Panvini, qu'il avait traduit du grec en italien l'*Histoire de Zozyme*, et de l'hébreu les *Psaumes de David*; mais ces dernières traductions n'ont point été publiées.

W—s.

GABIOT (Jean-Louis), auteur dramatique, né en 1759, à Salins, en Franche-Comté, fit de très bonnes études chez les PP. de l'Oratoire, qui dirigeaient alors le collége de cette ville, et vint à Paris à l'âge de dix-huit ans, sans autre ressource qu'un fonds assez grand d'instruction, et une légère somme qu'il avait reçue de ses parents pour les frais de son voyage. Sa jeunesse, et la naïveté avec laquelle il parlait de ses projets, intéressèrent, en sa faveur, plusieurs personnes, qui lui procurèrent une place d'instituteur dans une maison d'éducation. Il avait apporté avec lui quelques essais qu'il communiqua à ses nouveaux amis, et il reçut d'eux des conseils et des encouragements.

Il s'occupa d'abord, dans ses moments de loisir, de refondre une comédie, en cinq actes et en vers, intitulée : *Le Point d'honneur;* et, après l'avoir terminée, il la présenta au Théâtre-Français : mais il ne put pas même obtenir qu'on en fît une lecture; et, lorsqu'il réclama son manuscrit, on lui dit qu'il était perdu. Ce contretemps ne le découragea point : mais sentant qu'il parviendrait très difficilement à faire jouer ses pièces sur un grand théâtre, il résolut de travailler pour celui de l'Ambigu-Comique, qui avait alors une vogue extraordinaire. Audinot en était le directeur : il accueillit Gabiot, fut satisfait de ses essais, et l'attacha à son théâtre, en lui donnant un emploi qu'il conserva pendant près de vingt années. Dans cet espace de temps, Gabiot fit représenter au moins soixante comédies, qui eurent presque toutes du succès : mais sa position n'en devenait pas meilleure; et, en cessant de travailler pour le théâtre, il fut obligé de reprendre les fonctions pénibles d'instituteur. Gabiot mourut à Paris, le 12 septembre 1811, à cinquante-deux ans. Il serait difficile de donner la liste complète de ses ouvrages dramatiques, puisqu'il en est un grand nombre qui n'ont jamais été imprimés. On se bornera à citer les principaux : I. *Esope aux boulevards* (en vers), Paris, 1784, in-8°. ; l'*Année littéraire* rendit de cette pièce un compte très avantageux. II. *Le Goûter, ou un bienfait n'est jamais perdu*, proverbe, 1785, in-8°. III. *Les deux Neveux*, comédie en deux actes, 1788, in-8°. IV. *Le baron de Trenck, ou le prisonnier prussien*, fait historique en un acte et en vers, 1788, in-8°. V. *Estelle et Némorin*, mélodrame en deux actes, tiré du roman de Florian, 1788, in-8°. VI. *Paris sauvé, ou la conspiration manquée*, drame national en trois actes, 1790, in-8°. : c'est le même sujet que la tragédie de *Maillard*, par Sedaine. VII. *L'Auto-da fé, ou le tribunal de l'inquisition*, comédie en trois actes, 1790, in-8°. VIII. *L'Orgueilleuse; la Lanterne magique, ou les pourquoi; l'Aveu délicat; le Portefeuille; la Laitière prussienne; la Mort d'Hercule; l'Enfant du bonheur; le Prodige;* comédies en un acte; *la Bascule*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes; *l'Ile des Amazones; le Forgeron*, en deux actes; *Claudine, ou la jolie Savoyarde; le Soufflet;* comédies en trois actes, etc. IX. *Le Duel*, poème, suivi de l'*Origine de la gaze et des bouffantes*, Paris, 1777, in-8°. : ce poème est au-dessous du médiocre. X. Une Traduction française (en société avec M. Voiron, depuis professeur à Saint-Cyr) du *Poème des Jardins*, du P. Rapin, Paris, 1782, in-8°., et avec un nouveau frontispice, 1803. Elle est très supérieure à celle de Gazon-Dourxigné : le style en est cependant un peu enflé; et les images du poète latin n'y sont pas toujours rendues fidèlement. Clément, tout en louant le talent et le zèle des deux traducteurs, a relevé quelques fautes qui leur ont échappé. (Voy. *Essais de critique sur la littérature ancienne et moderne*, tom. Ier.) — Jean GABIOT, jésuite de la même famille, fut recteur du collége de Besançon. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mariæ pro acceptis à Deo in sacrâ et illibatâ conceptione beneficiis votiva congratulatio*, Lyon, 1651, in-8°. W—s.

GABOR. *Voy.* BETHLEM-GABOR.

GABRIAS. *Voy.* BABRIUS.

GABRIEL, fils de Bakhtichua, et

petit-fils de George, Syrien, nestorien de religion, exerça, comme ses pères, l'art de guérir, servit les khalyfes, et acquit une réputation brillante et des richesses considérables. Il fut introduit à la cour de Haroun par son père. Le célèbre vézyr Djafar le Barmecide (*V.* Yahya) ayant demandé à Bakhtichua de lui donner un médecin, celui-ci lui proposa son fils, qui, disait-il, le surpassait en habileté et en science. Gabriel, devenu médecin du ministre, du plus intime confident de Haroun, fit une fortune rapide. Une cure merveilleuse, opérée sur une des femmes de ce khalyfe, le mit en grande faveur : il devint le premier médecin de la cour; son crédit était tel, que lorsque les officiers de Haroun voulaient obtenir quelque chose, ils s'adressaient à Gabriel. Le voyage de Thous, qui termina la vie de ce célèbre contemporain de Charlemagne et d'Alfred-le-Grand, vit finir cette faveur prodigieuse. Haroun, étant tombé malade à Thous, fit appeler Gabriel, qui ne lui cacha point le danger de sa situation, et lui répéta, peut-être trop vivement, que c'était contre son gré qu'il avait entrepris ce voyage. Les représentations de Gabriel furent très mal reçues. Haroun lui répondit que, puisqu'il ne pouvait le guérir, il aurait recours à un grand magicien qui possédait la science au suprême degré; et en même temps il ordonna l'emprisonnement, et ensuite la mort de Gabriel. Haroun mourut; et Gabriel, conservé par l'amitié de Fadl ben Rébi, recouvra sa liberté, et devint le médecin de Amyn, fils et successeur de Haroun. A l'avénement de Mamoun, il fut de nouveau mis en prison. Le gouverneur du pays où il était, ayant échappé à la mort par ses soins, le fit mettre en liberté en 202 de l'hégire (818) : mais, toujours poursuivi par la haine de Mamoun, il fut de nouveau privé de sa liberté, et il n'en jouit pleinement qu'en 210 (826). Cette fois-ci, comme les précédentes, il ne sortit de sa prison qu'à la faveur de ses cures merveilleuses; car Mamoun, près de succomber a une grande maladie, le rappela près de la cour, et le rétablit dans tous ses emplois : il les conserva jusqu'en 213 (829) qu'il mourut. On l'enterra dans le monastère de Saint-Sergius à Modaïn. Gabriel a composé plusieurs ouvrages; les principaux sont : I. *Introduction à la logique*. II. *Lettre à Mamoun, touchant le boire et le manger*. III. *Petit Traité de médecine*. IV. *Traité sur la médecine, de l'espèce de ceux appelés* Kénâchéh (*Pandecta*). Ce médecin avait coutume de dire que quatre choses abrégeaient la vie : 1°. faire un second repas avant que le premier soit digéré; 2°. boire à jeûn; 3°. épouser de vieilles femmes; 4°. voir des femmes dans le bain. J—n.

GABRIEL (Jacques), architecte, né à Paris en 1667, était fils de Jacques Gabriel, mort en 1686, architecte du roi, qui avait bâti le château de Choisy, et commencé la construction du Pont-Royal, achevée par le frère Romain Giordano. Gabriel le fils étudia l'architecture sous les yeux de Jules-Hardouin Mansard, son parent. Cet artiste a été chargé de donner les plans des places publiques et des embellissements faits au siècle dernier, dans les villes de Nantes et de Bordeaux. Il construisit aussi l'hôtel-de-ville de Rennes, la cour du Présidial, ainsi que la Tour de l'horloge de la même ville. La maison commune, la salle et la chapelle des états de Dijon, sont faites d'après ses dessins;

la ville de Paris lui doit le projet de son grand égoût, monument aussi utile pour la salubrité de cette capitale, qu'il l'est pour sa propreté. Tant de travaux ne restèrent pas sans récompense : l'académie d'architecture lui ouvrit ses portes ; il obtint la place d'inspecteur-général des bâtiments du roi, jardins, arts et manufactures royales. Gabriel y joignit aussi celle de premier ingénieur des ponts et chaussées du royaume ; enfin, il fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut à Paris, en 1742.
P—E.

GABRIEL (JACQUES-ANGE), fils du précédent, né à Paris, vers 1710, succéda aux différentes places de son père. Ce fut l'un des architectes français les plus employés dans le 18e. siècle. Il fut chargé de l'achèvement du Louvre, et fit élever, sur les dessins de Perrault, une partie de l'intérieur de ce palais, tant du côté de la rue du Coq que de celui de St.-Germain-l'Auxerrois. Il est fâcheux que la hauteur de la colonnade et celle de la face extérieure du Nord l'aient empêché, ainsi que ses successeurs, d'exécuter dans sa totalité le projet de Lescot, tel qu'il l'est dans la partie où est placé le cadran : quant à la décoration, qui est entièrement de Gabriel, elle ne gagne pas à la comparaison avec la richesse de celle de Lescot. Gabriel fut chargé aussi de construire les deux colonnades qui bordent la place de la Concorde, du côté de la porte Saint-Honoré ; et l'on ne peut disconvenir qu'elles ne fassent un assez bon effet. Si elles paraissent un peu petites, cela tient à l'immensité de la place. On pourrait peut-être reprocher à cet artiste d'avoir donné trop de maigreur à ses colonnes, et de les avoir trop espacées. Si ce monument, terminé en 1772, n'a pas un caractère plus marqué, cela vient de ce qu'il a été élevé sans que l'on en eût déterminé l'usage. Le monument qui, sans contredit, fait le plus d'honneur à Gabriel, est celui de l'École militaire, dont la construction fut ordonnée en 1751, et qui, depuis, a changé de destination. L'ensemble du plan, les entours, la façade, les distributions intérieures, la commodité des issues, tout concourt à le rendre l'un des plus beaux de la capitale. Gabriel est mort vers 1782.
P—E.

GABRIEL-SÉVÈRE, né à Monembasia, dans la Morée, fit ses études à Padoue, et fut nommé, en 1577, archevêque de Philadelphie. Voyant qu'il y avait peu de Grecs de sa communion dans l'étendue de son diocèse, il se retira à Venise, où les Grecs non unis se mirent sous sa conduite ; ce qui le fait regarder comme le fondateur de l'église schismatique de cette ville. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels il s'attache à la forme scolastique des Latins, qu'il avait apprise à Padoue, quoiqu'il montre partout beaucoup de vivacité contre eux, à l'imitation de Marc d'Ephèse, dont il était grand sectateur. Le plus connu de ses écrits est une *Apologie* contre quelques docteurs catholiques qui avaient accusé l'Église grecque d'idolâtrie, parce que les Grecs semblent adorer les symboles eucharistiques lorsqu'ils ne sont encore que bénis, et avant la consécration. Cet ouvrage, imprimé en grec à Venise, en 1604, fut traduit en latin, par le P. Simon de l'Oratoire, et imprimé dans les deux langues, avec de savantes notes, à Paris, 1671, in-4°, sous le titre de *Fides Ecclesiæ orientalis*, etc. ; il y est suivi de deux autres petits traités du même auteur, l'un des *Particules*, et l'autre des *Colybes*, l'un et l'autre

sur la même matière. L'éditeur et traducteur l'avait entrepris pour servir de supplément au 1er. vol. de la *Perpétuité de la foi* contre les vaines chicanes du ministre Claude. La créance des sociétés chrétiennes du Levant s'y trouve exposée d'une manière solide et judicieuse. Gabriel y emploie, en divers endroits, le terme de *transsubstantiation*, pour marquer le changement qui se fait dans l'Eucharistie, en vertu des paroles de la consécration; il y établit également l'adoration des symboles, après que ces paroles sont prononcées, et il ne diffère en rien de la doctrine des Latins sur ce grand mystère. Le même archevêque avait publié, en 1600, à Venise, un *Traité des sacrements*, dont le P. Morin a donné plusieurs extraits dans ses *Traités de la pénitence* et des *ordinations*. Gabriel y est partout d'accord avec les Latins sur les sacrements, tant en général qu'en particulier. Il avait encore composé contre le concile de Florence, un écrit très vif en grec vulgaire, qui a été imprimé en Angleterre, et dont Allacci a donné des extraits.

T—D.

GABRIEL DE CHINON, capucin, fut pendant plus de vingt ans missionnaire à Ispahan, où il était allé vers 1640. Il parlait avec tant de grâce et de facilité l'arménien, le turc, le persan et d'autres langues de l'Orient, que les grands du pays le recherchaient pour le seul plaisir de s'entretenir avec lui. Il avait le don de se faire aimer de tous ceux qui le fréquentaient; et au milieu des controverses qu'il soutenait avec beaucoup de vigueur, il contraignait ses adversaires à avoir du respect pour sa personne et pour sa doctrine, parce qu'il alliait la prudence au zèle, et qu'il ne s'engageait que rarement dans des disputes publiques. Il se faisait un grand nombre de disciples partout où il prêchait et catéchisait; ce qui donna de la jalousie aux prélats arméniens de Djulfa. Leurs émissaires suscitèrent tant de tracasseries aux catholiques convertis, que, voulant les faire cesser, le P. Gabriel alla à Tauris, où il fut bien accueilli : mais il se contenta d'y gagner les Arméniens par des entretiens familiers. S'étant acquis, notamment par son savoir dans les mathématiques, les bonnes grâces du vice-roi, qui aimait les sciences, il commença de faire sa mission un peu plus ouvertement. Il établit une maison de son ordre à Tauris, et fonda ensuite des missions dans les montagnes du Courdistân et à Tiflis. Cependant le résultat de ses travaux ne fut pas très fructueux. « J'ai vu (dit Poullet, voyageur français) le kam de Tauris disputer de » l'Alcoran avec le P. Gabriel, et lui » dire naïvement qu'il ne désespéroit » pas de son salut, puisque Dieu l'avoit » fait venir de si loin en Perse, assurément pour y être converti, et qu'il » vouloit travailler lui-même à sa conversion. — Les enfants de ce kam » venoient souvent voir ce Père; ils » le traitoient du nom de *Baba*, qui » veut dire *mon père*, et ils lui parloient avec le même respect que » s'ils eussent parlé aux plus respectables d'entre les religieux mahométans : mais toutes ces choses n'opérèrent rien qu'à rendre ces gens » plus obstinés ; les schismatiques » étoient dans le même sentiment. » En 1670, le P. Gabriel fut envoyé dans le Malabar par le supérieur des missions des Indes. Il vint à Tèlischéri. L'arrivée de ce bon religieux donna bien de la joie et de la consolation aux Européens établis dans ce pays. Quelques mois après, il fut attaqué d'une

dysenterie si violente, qu'elle le réduisit bientôt à l'extrémité. Dellon, médecin français, lui donna ses soins: « Voyant, dit ce voyageur, qu'il ne » recevoit pas tout le soulagement que » lui et moi aurions souhaité des re- » mèdes dont je me servois, il desira » qu'on appelât un pandite, ou mé- » decin indien, se flattant qu'il pour- » roit avoir quelque remède spéci- » fique pour sa maladie, qui est com- » mune dans les Indes, et qui n'y » est pas moins dangereuse qu'ail- » leurs. » Le pandite vint, et promit de guérir le malade en trois jours. Il apporta un remède (c'était un narcotique), qui assoupit d'abord le Père Gabriel et le soulagea un peu, mais l'affaiblit tellement qu'il mourut le 27 juin 1670, quatre jours après que le pandite l'eut vu. « Il nous laissa, » continue Dellon, encore plus affligés » de sa perte, que nous n'avions été » consolés de son arrivée dans le Ma- » labar. C'étoit un saint religieux dont » la vie et la conduite étoient si ad- » mirables, que les gentils et les ma- » hométans n'avoient guère moins de » respect pour lui que les chrétiens. » Durant son séjour en Perse, le P. Gabriel avait écrit ses observations, afin de les opposer aux fausses relations qu'il avait vues autrefois tant estimées en France. Le manuscrit destiné par son auteur à Picquet, protonotaire apostolique et ancien consul de France en Syrie, fut remis par ce dernier à Moréri, avec recommandation expresse de le publier. Moréri retoucha l'ouvrage en plusieurs endroits, et le fit paraître sous ce titre: *Relations nouvelles du Levant, ou Traités de la religion, du gouvernement et des coutumes des Perses, des Arméniens et des Gaures, avec une description particulière de l'établissement et des progrès qui y font* (sic) *les missionnaires, et diverses disputes qu'ils ont eues avec les Orientaux*, Lyon, 1671, in-12. Ce livre ne contient que ce qui est annoncé par le titre. On y trouve d'assez bonnes choses. Il y a trop de détails de controverse; et l'auteur ne s'y montre pas toujours très judicieux.

E—s.

GABRIEL SIONITE ou DE SION, savant Maronite, naquit à Edden, bourgade du mont Liban, et vint à Rome, dès l'âge de sept ans; il y fit ses études dans le collége des Maronites, apprit le latin et le syriaque, s'appliqua à la théologie, prit le degré de docteur dans cette faculté en 1620, et fut ordonné prêtre deux ans après. En 1614, Savary de Brèves, connu par ses longs voyages dans le Levant et son ambassade à la cour Ottomane, ayant été rappelé en France pour surveiller l'éducation de Gaston, frère du roi, se fit accompagner à Paris par Gabriel Sionite et Jean Hesronite, qu'il avait connus à Rome, et dont le premier lui avait fait plusieurs traductions de l'arabe. Le roi leur accorda à chacun, par l'entremise du président de Thou, une pension de 600 livres. De plus, Gabriel fut choisi pour remplir, au collége de France, la chaire de professeur de langue arabe, alors vacante par la mission dont Hubert était chargé près le roi de Maroc; et sa pension fut portée à 2000 livres en 1618. L'intention de M. de Brèves était de mettre à exécution le projet formé par Raimondi de donner une Bible polyglotte (*V.* RAIMONDI); mais la difficulté de se procurer les textes des versions syriaques, et la lenteur que Gabriel Sionite mettait dans ses travaux, forcèrent de Brèves à abandonner cette entreprise. Les deux Maronites présentèrent alors une requête à l'assemblée du clergé, réunie à Blois,

et obtinrent une somme de 8000 liv. pour la publication de leurs travaux. Mais, en 1626, l'impression de la Bible n'avançant point, et Gabriel n'ayant point d'élèves à ses cours, on lui retrancha ses pensions. Il était dans la plus fâcheuse position, ne pouvant retourner à Rome par l'opposition que la chambre des comptes mettait aux bienfaits du roi à son égard, lorsque Michel le Jay lui proposa de publier les textes syriaques et hébreux dans la Polyglotte qu'il allait entreprendre. Nous n'entrerons point dans le détail des querelles qui s'élevèrent entre le Jay et Vitré, d'une part, et Gabriel Sionite, de l'autre, et dont on trouve le récit dans les *Dissertations* sur les Bibles en plusieurs langues, du P. le Long. De tout ce que dit ce savant oratorien, il est facile de conclure que Gabriel Sionite, connaissant l'utilité dont il était pour cette entreprise, voulut en profiter pour mettre à ses travaux un prix excessif, mais que sa paresse l'emportait encore sur son sordide intérêt : au surplus, ces querelles eurent une issue peu honorable pour lui. Le cardinal de Richelieu qui desirait faire mettre son nom à la Polyglotte, étant intervenu dans l'affaire, le Jay obtint une prise de corps contre Gabriel Sionite, qui fut arrêté et conduit à Vincennes. Après une captivité de trois mois, il obtint sa liberté, en souscrivant toutefois un engagement envers le roi, dans lequel il s'obligeait à remettre à le Jay sa version entière de la Bible arabe et syriaque, et en donnant la caution de plusieurs personnes. Sionite ne survécut que quelques années à ces tracasseries, et mourut en 1648, âgé de soixante-onze ans. On a de ce Maronite divers ouvrages, dont trois ont été faits en société avec Jean Hesronite, et Victor Scialac ; les voici : I. *Liber Psalmorum Davidis ex arabico idiomate in latinum translatus*, Rome, 1614. La traduction arabe est faite, selon Assemani, d'après une autre version syriaque : la traduction latine est de Victor Scialac et de Gabriel Sionite. L'ouvrage a été imprimé dans la typographie orientale, élevée à Rome par de Brèves ; quelques exemplaires portent la date de 1619 : on a tiré, de ce Psautier, des exemplaires purement arabes, qui étaient probablement destinés pour le Levant. II. *Grammatica arabica Maronitarum in libros V divisa*, Paris, 1616, in-4°. ; également de l'imprimerie de M. de Brèves, transportée à Paris. Gabriel fit cette grammaire avec Jean Hesronite. Le contenu de l'ouvrage ne répond pas à son titre ; car le volume ne renferme que le premier livre, qui donne des préceptes de lecture. III. *Geographia Nubiensis*, etc., Paris, 1619, in-4°. : c'est la traduction latine de la Géographie de l'Edrisi, faite par les mêmes Maronites, sur l'édition arabe donnée à Rome en 1592. Dans cet ouvrage, Gabriel Sionite prend le titre de professeur et d'interprète royal pour l'arabe et le syriaque. A la suite de cette traduction, les mêmes Maronites ont ajouté un petit Traité, *De nonnullis orientalium urbibus necnon indigenarum religione ac moribus*, qui a été réimprimé dans l'*Arabia* de Blaeu, Amsterdam, 1635, et ailleurs. Les auteurs orientaux qu'on y trouve cités, sont : Jacob ben Siddy Ali, Joseph ben Abd-Allatif, et Mohammed ben Cassem. IV. *Liber Psalmorum ex idiomate syro in latinum translatus*, Paris, 1625, in-4°. V. *Veteris philosophi syri de sapientiâ divinâ, poëma ænigmaticum*, in-4° de 36

pag., syr. et lat. VI. *Testamentum et pactiones inter Mohammedem et christianæ fidei cultores*, Paris, 1634, in-4°. (*Voy.* Jean Fabricius, XIV, 52.) VII. Les trois pièces suivantes, réimprimées dans les *Dissertations* déjà citées sur les Bibles en plusieurs langues: 1°. *Factum de Gabriel Sionite contre maître Michel le Jay, avocat*; 2°. *Apostille au libelle diffamatoire, sous le nom du nommé Vitré, imprimeur, intitulé*, Preuves littérales, etc.; 3°. *Discours servant de réponse au libelle diffamatoire intitulé*, Preuves littérales: ces pièces, aujourd'hui fort rares, sont de 1640 à 1642. VIII. Les travaux de Gabriel Sionite, dans la Bible de le Jay, se composent, 1°. de la révision et de la correction de presque tous les textes arabes et syriaques; 2°. de la traduction latine, faite d'après le texte arabe de la Bible, à l'exception de celle des quatre Evangiles, qu'il a seulement retouchée, et du livre de Ruth, donné par Abraham Ecchellensis; 3°. de la traduction latine du texte syriaque de l'ancien Testament, le même livre de Ruth et les livres sapientiaux exceptés, ainsi que celle de l'Apocalypse. Les matrices des caractères arabes ont été faites sur les poinçons de notre Maronite. Suivant le P. le Long « Sionite était un esprit lent » et paresseux; il aimait plus le repos » de la vie que l'honneur, la bonne » chère que le travail. Vitré rapporte » de lui cette réponse qu'il avait faite » à plusieurs personnes de qualité qui » voulaient le porter à finir la Bible, » par le motif de la gloire qu'il en » tirerait; sa réponse ordinaire était: » Je n'ai que faire d'honneur; je ne » me repais point de peinture, et je » préfère la santé et les douceurs de la » vie à toutes les choses du monde. » Cette réponse, rapportée par un ennemi de Sionite, ne doit pas être reçue sans restriction. Quoiqu'on puisse justifier l'accusation de lenteur et de paresse dirigée contre lui, en observant que, pendant un séjour de vingt-six ans en France, il ne donna seul au public que le Psautier syriaque et les traductions de la Polyglotte; on doit faire remarquer cependant le rapport qu'il y eut, sinon pour l'érudition et la moralité, du moins pour les événements de la vie, entre Edmond Castell, le plus ardent coopérateur de la Polyglotte de Walton, et Gabriel Sionite: l'un et l'autre se sont plaints de n'avoir point reçu une récompense promise et proportionnée à leurs travaux, qui furent si longs et si grands que tous les deux ont été, par la suite, privés de la lumière du jour; tant leur vue s'était affaiblie. J—n.

GABRIELLE. *Voy.* Estrées et Talmont.

GABRIELLI. Famille illustre d'Agobbio ou Gubbio, dans la marche d'Ancone. Au lieu de suivre la carrière des armes, la famille Gabrielli se consacra, pendant le 14e. siècle, à l'étude des lois. Toutes les républiques d'Italie avaient alors pour premier magistrat, pour juge suprême et pour commandant de leurs troupes, un étranger, qui devait être gentilhomme et jurisconsulte, et qui ne pouvait demeurer plus d'une année en place. Aucune famille n'a fourni plus de magistrats semblables, aux villes guelfes d'Italie, que celle des Gabrielli. En 1302, Cante de Gabrielli, podestat de Florence, porta des sentences de proscription, qui enveloppèrent tout le parti des Blancs, et entre autres le Dante et le père de Pétrarque. Jacob Gabrielli fut revêtu à Florence, en 1336, d'un pouvoir presque illimité; mais il y exerça une tyrannie si

odieuse, qu'à sa sortie de charge on défendit par une loi de confier jamais à la famille Gabrielli, ou aux habitants d'Agobbio, aucune magistrature. Cependant le même Gabrielli fut rappelé à Florence en 1340, pour réprimer d'un bras plus vigoureux les ennemis de l'ordre public : il suscita, par sa dureté, tant d'ennemis au gouvernement, qu'il facilita au duc d'Athènes les moyens d'établir sa tyrannie. En 1350, Jean de' Cantaccio de' Gabrielli s'empara de l'autorité souveraine dans sa propre patrie, tandis que tous les citoyens distingués de sa ville et de sa famille exerçaient, en pays étranger, les emplois de podestat ou de recteur. Quoique Guelfe d'origine, il rechercha l'alliance du chef des Gibelins, Jean Visconti, archevêque de Milan : mais en 1354, il fut dépouillé de son autorité par le cardinal Egidio Albornos, qui soumit Agobbio à l'Église. — Enfin Cante II de' Gabrielli a laissé un souvenir plus honorable que tous les précédents. Nommé, en 1379, capitaine du peuple à Florence, pendant la fureur de la révolution des Ciompi, il résista courageusement aux menaces du peuple, qui voulait le forcer à verser un sang innocent; et tandis que de tous côtés des forcenés menaçaient de le mettre en pièces, s'il ne condamnait au supplice Pierre Albizzi et ses collègues, Gabrielli fit dire à ces magistrats prisonniers qu'ils songeassent seulement à répondre avec courage, et que pour lui il n'avait aucune peur (*Voy.* ALBIZZI, I, 436). La même famille a donné ensuite plusieurs cardinaux à l'Église, et plusieurs hommes distingués à la littérature. S. S — I.

GABRIELLI (PIERRE-MARIE), né à Sienne, le 1er. avril 1643, d'une des nobles familles de cette ville, montra, dès son jeune âge, une grande ardeur pour l'étude et du goût pour les sciences; il semblait que son esprit voulût tout embrasser : il s'appliqua d'abord à la jurisprudence et à la philosophie; les sciences naturelles attirèrent ensuite son attention. Il voulut savoir l'anatomie et la médecine; la chimie piqua aussi sa curiosité : il cultiva même, pendant quelque temps, l'astrologie judiciaire. La justesse de son jugement lui découvrit bientôt la vanité de cette science et la folie des horoscopes; il abandonna ces trompenses conjectures pour des connaissances plus utiles et plus solides. L'astronomie et la botanique partagèrent alors son temps, et il s'y rendit fort habile. Devenu professeur de cette dernière science, et de médecine théorétique à Sienne, il fonda, dans cette ville, en 1696, l'académie des *Fisiocritici*, sous le titre de *Colonia arcadica fisiocritica*, et fit tracer, aux frais de Jérôme Landi, jurisconsulte célèbre, dans la salle où cette académie s'assemblait, une belle ligne méridienne, à laquelle il donna le nom de *Heliometro fisiocritico*. La physique expérimentale commençait alors à naître. Gabrielli forma, pour son académie, un riche cabinet de machines propres aux expériences. Ce savant mourut le 19 décembre 1705, âgé de soixante-deux ans. On a de lui : *Heliometro fisiocritico ovvero la meridiana sanese dedicata all' illustre signore cavaliere Marcello Biringucci*, Sienne, 1703. Il avait commencé un travail sur la machine pneumatique, avec la description des expériences qu'il avait faites au moyen de cet instrument; il s'occupait aussi d'un *Traité des éphémérides* : il n'eut le temps d'achever ni l'un ni l'autre. L—T.

GABRIELLI (JEAN-MARIE), cardinal, naquit à Castello, en Italie,

le 12 janvier 1654, de parents si pauvres qu'ils purent à peine lui faire faire ses premières études. Son goût pour les sciences et l'amour de la retraite le déterminèrent à solliciter son admission dans la congrégation des Feuillants. Ses supérieurs ayant connu ses heureuses dispositions, lui facilitèrent les moyens de s'instruire; et il se rendit, en peu de temps, très savant. Après avoir rempli successivement les différentes charges de l'ordre, il en fut élu supérieur-général. Durant le temps qu'il demeura à Rome en cette qualité, il se lia d'une étroite amitié avec le célèbre Fabroni : ce prélat le recommanda au pape Innocent XII, qui donna plusieurs marques de son estime à Gabrielli, et le nomma enfin cardinal le 14 novembre 1699. Gabrielli est bien moins connu par ses ouvrages, presque tous restés en manuscrit, que par le rôle qu'il a joué dans l'affaire du quiétisme, en se constituant le défenseur du livre des *Maximes des Saints* de Fénélon, et du *Nodus prædestinationis* de Sfondrato. (*Voy.* Fénélon et Sfondrato.) Il mourut à Capréole, le 21 septembre 1711. — Charles-Marie Gabrielli, oratorien, né à Bologne en 1667, après avoir terminé ses études, fut fait secrétaire de l'abbé Sampieri, dont la protection lui fut très utile dans la suite. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il reçut l'ordre de la prêtrise en 1692, et se fit bientôt connaître par son talent pour la chaire. Le célèbre Manfredi de Bologne réunissait chez lui, plusieurs fois par semaine, un certain nombre de personnes pour s'occuper en commun des sciences et des arts : Gabrielli fut invité d'assister à ces assemblées; et ce ne fut pas sans une espèce de surprise qu'on l'y entendit lire successivement des mémoires très importants sur différentes questions de philosophie, d'histoire naturelle et même de médecine. Deux ans après, il entra dans la congrégation de l'Oratoire; et dès-lors il se borna à l'étude des sciences qui tenaient à son état. Il fut honoré de l'amitié de plusieurs prélats, et entre autres du cardinal Lambertini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV; mais il dédaigna tous les moyens de fortune qui lui furent offerts, et mourut dans la maison de l'Oratoire à Bologne, en 1745, à l'âge de 78 ans. C'est à Gabrielli qu'on doit l'édition de la *Bibliotheca legalis amplissima*, d'Aug. Fontana, Parme, 1698, 5 vol. in-fol. (*Voyez* Fontana, xv, 195.) On a encore de lui : I. Des *Vies*, en italien, *de César Bianchetti, fondateur de l'association de Saint-Gabriel*, Bologne, 1731; *du P. Philippe Certani*, de l'Oratoire, 1737; *des PP. Gaspard Linder* et *Jean Galiazzi*, de la même congrégation; *de la vénérable mère Marie-Gaëtane-Scholastique Muratori*, 1749. II. Des *Sermons*, en italien, et quelques ouvrages théologiques ou ascétiques. W—s.

GABRIELLI (Catherine), fameuse cantatrice italienne, née à Rome le 12 novembre 1730. Son père (dont on ignore le nom) était cuisinier du prince Gabrielli. La nature avait doué Catherine d'une très belle voix; mais son père, n'ayant pas les moyens de lui faire apprendre la musique, se contentait, pour entretenir son goût pour le chant, de la mener quelquefois à l'opéra; Catherine saisissait à l'instant les meilleurs morceaux, et les chantait ensuite avec un talent merveilleux. Un jour qu'occupée à son ouvrage elle chantait, pour se délasser, une ariette très difficile de Galuppi, qu'elle avait entendue la veille au théâtre d'Argentina, le

prince Gabrielli, qui se promenait dans son jardin, l'ayant écoutée, demanda, tout surpris, comment se trouvait, dans sa maison, une aussi habile *virtuose?* On lui apprit que ce n'était que la fille de son cuisinier : *S'è così, il mio cuoco deverrà presto un asino d'oro.* « S'il est vrai, » dit-il, mon cuisinier va devenir » bientôt un âne d'or. » Il fit venir Catherine en sa présence, et lui fit chanter plusieurs morceaux qu'elle savait par cœur, et qui le surprirent de plus en plus. Catherine n'avait alors que quatorze ans : elle était très vive et jolie; et quoiqu'elle louchât un peu de l'œil droit, ce défaut semblait ajouter au piquant de ses traits. Le prince se chargea de son éducation : le premier maître qu'elle eut, fut Garcia (dit *lo Spagnoletto*), qui était alors à Rome; et ensuite, le fameux Porpora la perfectionna dans le chant. Le prince donnait souvent des concerts chez lui, pour faire entendre à ses amis cette merveille. Bientôt on ne parla, dans la ville, que de la *cochetta di Gabrielli* (la petite cuisinière, ou la fille du cuisinier de Gabrielli); d'où ce dernier nom lui est toujours resté. En 1747 (1), elle débuta pour la première fois à Lucques, en qualité de *prima donna* dans l'opéra de la *Sofonisba,* de Galuppi, où elle eut un succès étonnant. Guadagni, qui chantait sur le même théâtre, eut beaucoup de peine à soutenir sa réputation près d'elle. Cependant ce célèbre *soprano* forma le goût de la Gabrielli, qui ne fut pas ingrate, dit-on, aux soins de son nouveau maître. Après avoir parcouru plusieurs théâtres de l'Italie, elle passa à Naples en 1750, où elle débuta dans l'opéra de la *Didone,* de Métastase. La Gabrielli causa un tel étonnement dans la fameuse ariette de *son regina e sono amante,* qu'elle fixa pour jamais la grande réputation dont elle a joui dans la suite. Métastase s'empressa alors de la faire venir à la cour de Vienne, où François Ier. la déclara chanteuse de la cour (1), et n'allait au spectacle que lorsque la Gabrielli chantait. Elle gagna beaucoup par les leçons de Métastase, qui la perfectionna dans la déclamation. Il paraît même qu'il ne put pas être insensible aux charmes de cette syrène; mais il fut bientôt obligé de se borner à la simple amitié, à cause de son caractère inconstant. Il y a eu peu de femmes aussi capricieuses en amour que la Gabrielli; elle a toujours aimé, de préférence, ses propres camarades, qui étaient ses héros à la chambre et au théâtre : cependant elle admettait, par ambition, les principaux seigneurs; et, tandis qu'elle en agissait ainsi très familièrement avec les premiers, elle était bien moins facile avec les autres, qui, pour avoir le plaisir de la saluer, ne se rebutaient pas quelquefois de faire une longue antichambre : ce qui, pendant longtemps, a été le ton des plus célèbres cantatrices italiennes (2). A cause de son caractère léger et versatile, il manqua de lui arriver, à Vienne, un très fâcheux accident : l'ambassadeur de France lui faisait la cour, tandis qu'elle admettait secrètement les hommages de l'ambassadeur de Portugal, dont la générosité lui avait fourni une

(1) Le *Dictionnaire hist. des Musiciens* la fait débuter en 1745; mais il est prouvé que la Gabrielli ne parut pas au théâtre avant l'âge de dix-sept ans.

(1) Cela prouve que quand ce monarque dit à son bibliothécaire Duval que la Gabrielli ne chantait pas bien (*Voy.* Duval, XII, 416), il le disait par pure plaisanterie. D'ailleurs François I, et ses enfants Joseph et Léopold, ont été de bons musiciens.

(2) La Banti, à Naples, avait souvent dans son antichambre trois ou quatre seigneurs qui attendaient qu'elle fût visible.

partie des grandes richesses dont elle jouissait. Chacun des deux amants se croyait seul; mais le Français, se doutant enfin d'être trahi, trouva le moyen de se cacher dans un endroit secret de la maison de son amante: il ne tarda guère à voir sortir un rival de la chambre de la Gabrielli. Emporté par sa jalousie, il s'élance sur celle-ci, et l'aurait percée de son épée sans la résistance qu'opposa au coup le *juste-au-corps* qu'elle portait; ce qui fit qu'elle ne reçut qu'une légère blessure. Le Français, rentrant en lui-même, se jette à ses genoux pour lui demander pardon de son emportement; il l'obtint, sous la condition de céder son épée. L'intention de la cantatrice était de conserver ce trophée, et d'y faire graver cette inscription: *Epée de M...., qui osa frapper la Gabrielli, tel jour.....*, etc.; mais l'ambassadeur intéressa Métastase dans cette affaire, et put, par le moyen de ce dernier, ravoir son épée. Après avoir gagné à Vienne des sommes immenses, la Gabrielli passa, en 1765 (1), à Palerme, où son talent produisit le même enthousiasme que partout ailleurs, et où elle fit aussi connaître son caractère capricieux. Le vice-roi donnait un repas de cérémonie, et y invita la Gabrielli; l'heure du dîner était passée, et la Gabrielli ne paraissant pas encore, le vice-roi envoya un de ses valets-de-chambre chez elle, pour l'avertir qu'on l'attendait depuis long-temps. Le valet-de-chambre la trouva au lit, qui lisait très tranquillement; et, malgré les instances qu'on lui fit, elle ne voulut jamais quitter sa chambre, sous le prétexte qu'elle se trouvait un peu incommodée ce jour-là. Le soir, au théâtre, elle chanta fort négligemment et toujours *sotto voce*. Le vice-roi, qui avait bien voulu passer le premier affront, ne voulut pas souffrir ce nouveau caprice; il l'envoya menacer de la mettre en prison, si elle s'obstinait à ne pas chanter à sa manière accoutumée: « Il me fera crier, dit-elle à » celui qui lui apportait le message, » mais chanter, jamais. » Quand le spectacle eut fini, on l'envoya en prison, mais avec tous les égards qu'on aurait mis avec une personne de la plus haute distinction. Pendant douze jours qu'elle resta en prison, elle donna de grands repas, paya les dettes de tous les détenus, et distribua beaucoup d'argent par charité. Le soir, elle faisait réunir chez elle tous les prisonniers, et leur chantait, de la meilleure grâce du monde, les morceaux les plus choisis. Ils en étaient si extasiés, que plusieurs d'entre eux, dont les dettes étaient payées, ne voulurent point quitter la prison tant que la Gabrielli demeura dans ce lieu, qui, par ses largesses, sa magnificence et son chant, s'était transformé en un séjour enchanté. Le vice-roi fut contraint de céder aux vœux du public; et quand la Gabrielli sortit de prison, elle était attendue à la porte par une foule de pauvres qui l'accompagnèrent, en triomphe, chez elle. En 1767, elle se rendit à la cour de Parme. L'infant don Philippe devint si follement épris de la Gabrielli, qu'il lui passait tous ses caprices. Il la tourmentait, en revanche, par la plus aveugle jalousie, telle que, bien des fois, il la tenait pendant plusieurs jours renfermée, chez lui, dans une chambre dont il gardait la clef: cela entraînait de fréquentes disputes, dans lesquelles la Gabrielli ne gardait au-

(1) Le *Dictionnaire des Musiciens* place dans la même année, 1765, la Gabrielli à Pétersbourg. Cependant il n'est guère possible qu'une même personne puisse être en même temps dans deux endroits, séparés d'ailleurs par une énorme distance, d'autant plus que la Gabrielli resta deux ans à Palerme.

cune mesure dans ses expressions, et allait jusqu'à apostropher le prince sur ses défauts naturels (1), *gobbo maledetto*. Un soir, comme à son ordinaire, il lui prit fantaisie de ne pas chanter: dans ce moment, l'infant était furieusement jaloux d'un lord anglais, qui avait fait de riches propositions à la cantatrice. Le prince, saisissant le premier prétexte, la fit mettre en prison le jour suivant: en y entrant, la Gabrielli fut très étonnée d'y trouver un appartement garni des tapis les plus magnifiques et des meubles les plus somptueux, et un grand nombre de domestiques, prêts à obéir à ses moindres ordres; c'était une galanterie de l'infant, qui vint bientôt lui rendre visite *incognito*: mais la Gabrielli était vivement piquée, et il n'obtint qu'avec bien de la peine qu'elle sortît de prison. Pour se soustraire à sa jalousie, elle s'évada secrètement de Parme (en 1768), et alla en Russie, où, depuis long-temps Catherine II l'appelait. La czarine voulut la voir aussitôt qu'elle fut arrivée: lorsqu'il s'agit de fixer ses honoraires, elle demanda 10,000 roubles. — « Je ne paye pas, dit l'impératrice, » sur ce pied-là mes feld-maréchaux. » — En ce cas-là, répond la Gabrielli, » V. M. n'a qu'à faire chanter ses feld-» maréchaux. » Elle resta plusieurs années à Pétersbourg, où elle jouit toujours de la protection de Catherine, et y reçut les plus grands honneurs: elle revint en Italie chargée de diamants, et son porte-feuille rempli de lettres-de-change; ce qui la mit en état de se faire un revenu de 4000 écus romains (20,000 fr.) La Gabrielli pouvait, ainsi, se passer du théâtre; mais la vanité l'y entraînait. En 1777, elle chanta à Venise, sur le théâtre S. Benedetto, avec le célèbre Pacchiarotti, qui se croyait perdu, chantant avec elle, ce jour-là, pour la première fois. Elle exécuta un *aria* de bravoure, très analogue à sa voix, qu'elle déploya d'une manière si étonnante, que Pacchiarotti s'enfuit derrière les coulisses, en criant: *Povero me! povero me! questa è un portento!* — « Malheureux que je suis!... « c'est un prodige! » (Cependant la Gabrielli avait alors cinquante ans.) Ce ne fut pas sans peine qu'on engagea le chanteur à reparaître de nouveau: il chanta avec tant d'expression un air tendre qu'il adressait à la Gabrielli, qu'elle en fut toute émue ainsi que tous les spectateurs. Son talent fut un peu balancé à Milan (en 1780) par celui de Marchesi, qui chantait dans le même genre. Il se forma alors deux partis qui, comme il arrive en Italie, sifflaient et applaudissaient à l'envi au spectacle, et se battaient ensuite dans les rues et dans les cafés. Depuis cette époque, la Gabrielli se retira à Rome avec sa sœur aînée, *Anna*, qui l'avait toujours accompagnée en qualité de *seconda donna*. Elle n'avait jamais voulu aller en Angleterre. « Sur le théâtre de Londres, disait-» elle, je ne pourrais chanter ou ne » pas chanter selon ma fantaisie; la » populace me sifflerait ou m'assom-» merait. J'aime mieux dormir en » bonne santé, quand même ce serait » en prison. » Ses énormes dépenses avaient réduit ses revenus à 2000 écus (10,000 fr.) La nature avait accordé à la Gabrielli une voix d'une étendue prodigieuse et d'une étonnante rapidité; elle brillait surtout dans les sons aigus: ses airs, tels qu'elle les chantait, ne pouvaient être exécutés que par un violiniste très habile. De nos jours, Mme. Catalani pourrait seule lui être comparée; cette rare cantatrice

(1) Le duc de Parme était un peu bossu.

surpasse peut-être la première dans le *cantabile* et l'expression. La Gabrielli était aussi une excellente actrice. Peu de femmes ont joui d'une égale considération. Elle vivait et voyageait avec une grande magnificence, ayant toujours plusieurs domestiques à sa suite, et un courier qui la précédait : l'Italie était remplie de son nom. L'expression suivante était passée en proverbe ; quand quelqu'un voulait étaler sa magnificence ou ses prétentions, on disait uniquement : *Chi è? ... la Gabrielli?* (Qui est-il donc?... la Gabrielli?) Malgré son inconstance et ses caprices, la Gabrielli avait le cœur bon ; elle a fait beaucoup de bien dans toutes les villes où elle a demeuré, et partout les pauvres la considéraient comme leur protectrice. Elle n'a jamais oublié ses parents, et notamment un frère, à qui elle procura une éducation soignée, mais dont, malheureusement, il ne sut pas profiter. Elle était d'une conversation agréable et spirituelle, et parfois elle avait des traits originaux. Dans la chambre comme au théâtre, elle voulait être une princesse, et réglait sa conduite extérieure d'après ces prétentions : elle haïssait les avares, mais les punissait assez délicatement. Un seigneur florentin étant venu lui rendre visite, une de ses manchettes s'attacha à une épingle de l'habit de la Gabrielli, et se déchira. Les Florentins passent pour être fort économes, et ce seigneur parut très fâché de cet accident. La Gabrielli s'en aperçut : le lendemain, elle lui envoya six bouteilles de vin d'Espagne, et, à la place des bouchons, c'étaient les plus riches dentelles de Flandre. La Gabrielli menait, à Rome, une vie assez régulière ; elle donnait souvent des concerts, mais elle y chantait rarement. La principale noblesse des deux sexes la visitait, et avait pour elle toute espèce de considération. Elle mourut d'un rhume mal soigné, en avril 1796. B—s.

GABRIELLI (Françoise), dite la *Gabriellina*, pour la distinguer de la précédente, naquit à Ferrare en 1755. Étant douée d'une jolie voix, son père l'envoya à Venise, où elle entra dans le conservatoire de l'Ospedaletto en 1770, et prit des leçons de Sacchini. Dans une des fêtes de ce conservatoire, dans lesquelles les demoiselles élèves chantent à l'office divin, Françoise fut entendue par l'entrepreneur du théâtre Saint-Samuel, qui la demanda, et l'obtint pour *seconda donna*. Elle débuta en 1774, eut du succès, et parut aussitôt comme *prima donna buffa* dans plusieurs théâtres de l'Italie, et notamment à Florence, en 1778 : elle quitta depuis l'opera buffa, et chanta à Naples, en 1782, en qualité de premier *soprano*. C'est dans ce rôle qu'elle chanta à Londres, en 1786, avec la célèbre Marra : la Gabriellina resta dans cette ville plusieurs années. De retour en Italie, elle débuta au Théâtre-Royal de Turin, se retira du théâtre quelque temps après, et, se trouvant assez riche, fixa sa demeure à Venise, où elle mourut en 1795. Cette cantatrice était une excellente musicienne : sa voix était douce et flexible, et de la qualité de celles que les Italiens appellent *voce di testa*. Sa principale force était dans les sons aigus, dans lesquels elle avait une grande rapidité : son chant manquait cependant d'expression, et elle était assez médiocre actrice. La Gabriellina était fort jolie ; et on lui attribue beaucoup de protecteurs et d'aventures galantes. B—s.

GABRINO (Colas). *V.* Rienzo.

GABRINO. *Voy.* Fondolo.

GABRINO (Augustin), fanatique bresciau, vers la fin du 17e. siècle, se qualifiait de monarque de la Sainte-Trinité, prince du septenaire, chef suprême de tous les nombres mystérieux : il se disait appelé à combattre l'Antechrist, dont le règne était prochain, et qui devait être universellement adoré. Il avait réuni, au nombre d'environ quatre-vingts, une troupe d'imbécilles, fanatiques comme lui, la plupart artisans, auxquels il donnait le titre de chevaliers de l'apocalypse, et qui exerçaient leur profession l'épée au côté. Les armes de ces chevaliers de nouvelle fabrique étaient une étoile flamboyante, environnée des noms des archanges Raphaël, Michel, Gabriel, un bâton de commandeur et un glaive en sautoir. Le dimanche des Rameaux de l'an 1694, Gabrino entra dans une église de Brescia, et fondit, l'épée à la main, sur des prêtres qui entonnaient le chant, *Quis est iste rex gloriæ ?* en leur criant d'une voix formidable : « C'est moi. » Il fut pris et mis en prison, et sa secte facilement dissipée : c'était, autant qu'on peut en juger, une espèce de maçonnerie cabalistique. Z.

GABY (Jean-Baptiste), supérieur du couvent des cordeliers-observantins de Loches, fit, en 1686, comme missionnaire, un voyage au Sénégal. A son retour, il publia le résultat de ses observations, sous le titre suivant : *Relation de la Nigritie, contenant une exacte description de ses royaumes et de leurs gouvernements, la religion, les mœurs, coutumes et raretés de ce pays, avec la découverte de la rivière du Sénégal, dont on a fait une carte particulière*, Paris, 1689, 1 vol. in-12. L'auteur partit de Paris le 11 mars, s'embarqua au Havre, et débarqua au Sénégal le 5 juin. Il ne dit pas en quelle année il revint. Sa relation est très concise; cependant il donne des détails assez intéressants sur les mœurs et les usages des nègres. Il compare les divers royaumes dont leur pays est composé, à la Chine et au Mogol. Il fait de bonnes observations sur le climat et sur les pernicieux effets de la saison des pluies : mais il ne parle pas des productions de la terre, parce que, dit-il, elles sont connues de tout le monde. Il combat l'opinion de ceux qui font dériver le fleuve Sénégal du Nil : il suppose qu'il sort du lac de Borno, et qu'il se divise en plusieurs branches, telles que Gambie, Rio-Grande, etc. On reconnaît dans cette opinion erronée une trace de la vérité, puisque ces fleuves sortent de la même chaîne de montagnes. Gaby a eu quelques notions assez confuses du pays de Tombut; il est persuadé de la difficulté pour les Européens de parcourir l'Afrique autrement qu'en troupe de plusieurs personnes. Il est quelquefois crédule, et se montre toujours bon et plein de charité pour son prochain. E—s.

GACE ou GASSE. *Voy.* Bigne, Foix (XV, 132) et Wace.

GACÉ (Charles-Auguste de Matignon, comte de), arrière-petit-fils du célèbre maréchal Jacques de Matignon, naquit à Paris en 1646. Il fit ses premières armes sous le duc de la Feuillade, le suivit à la défense de Candie attaquée par les Turcs, fut blessé dans une sortie, et, après la perte de cette ville, revint en France où il obtint un régiment : il se distingua à la bataille de Fleurus et aux sièges de Mons et de Namur, commandés par le roi en personne. Nommé lieutenant-général en 1693, il fut chargé, en 1708, d'accompagner en Écosse le petit-fils de Jacques II, qu'y rappelait

un parti puissant : cette tentative échoua (*Voy.* FORBIN) par des contre-temps qu'on n'avait pu prévoir, et par l'activité du ministère anglais; il n'y eut que Gacé qui y gagna. Ayant ouvert, dit Voltaire, les ordres de la cour en pleine mer, il y vit les provisions de maréchal de France, récompense de ce qu'il voulut et ne put faire. Le comte de Gacé continua de servir en Flandre, avec distinction, jusqu'à la fin de la guerre; il fut ensuite nommé gouverneur de l'Aunis, et mourut, à Paris, le 6 décembre 1729, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Son *Oraison funèbre*, par Luc d'Arger, chanoine de la Rochelle, a été imprimée en cette ville, 1731, in-4°.

W—s.

GACON (FRANÇOIS), né à Lyon en 1667, était fils d'un négociant de cette ville. Nous avons eu de plus mauvais poètes que Gacon, nous n'en avons pas eu de plus méprisés; son nom est devenu une injure, et l'on ne peut disconvenir, en lisant ses épigrammes, ses turlupinades, ses libelles, qu'il n'ait mérité le déshonneur dont sa mémoire reste chargée. Ce n'est pas pour avoir composé des satires, ce n'est pas même pour avoir trop souvent fait de méchants vers, que Gacon s'est déshonoré. Tous les genres de satire ne sont pas blâmables; et il n'est pas donné à tous les poètes d'y réussir : l'auteur qui s'y exerce sans succès (s'il respecte, d'ailleurs, les mœurs et la religion), ne s'expose guère qu'au désagrément d'être raillé par ceux qu'il voulait rendre ridicules : mais lorsqu'une basse méchanceté dirige la plume du satirique; lorsqu'il attaque sans sujet et sans pudeur les hommes les plus vertueux, les talents les plus distingués; lorsqu'enfin il a l'air de spéculer, pour vivre, sur le scandale et la calomnie, eût-il, d'ailleurs, un esprit supérieur, il ne peut espérer d'échapper au juste mépris de ses concitoyens. De quel opprobre ne se couvre-t-il donc pas, lorsqu'à la bassesse de l'ame il a le malheur de joindre, comme Gacon, la grossièreté de l'esprit? C'est en vain que l'abbé Trublet veut excuser les torts de Gacon, en nous parlant de sa franchise, et en nous le représentant comme un homme qui avait *moins de fiel que Boileau*. Il faut, ou que l'auteur de cette bizarre apologie n'ait pas lu l'*Anti-Rousseau*, l'un des ouvrages les plus dégoûtants qui aient été publiés dans le dernier siècle, ou qu'il ait été singulièrement disposé à l'indulgence envers les ennemis de notre célèbre poète lyrique. On peut juger de la candeur, du goût et de l'esprit de Gacon, par cette stance contre Rousseau :

> Il est marqué d'un mauvais coin ;
> Son poil roux s'aperçoit de loin ;
> Il vous montre une bouche torse ;
> Avec l'honneur il fait divorce,
> Et l'estime moins que du foin.

Quelque grossiers que soient ces vers, ce sont encore les seuls de l'*Anti-Rousseau* que la décence nous ait permis de citer. Dans le reste du livre, on ne trouve que des injures et des accusations odieuses. Nous devons le dire cependant, tous les autres ouvrages de Gacon ne sont pas aussi méprisables. Dans son recueil de satires, qu'il publia sous le nom du *Poète sans fard*, et qui lui attira la peine d'une détention de plusieurs mois, on rencontre, parmi des pièces du plus mauvais goût, un certain nombre de vers heureux, notamment ceux qu'il fit contre Rivière-Dufresny, au sujet de la comédie du *Chevalier joueur*. Cette épigramme, qui commence ainsi,

> Un jour Regnard et de Rivière,

est trop généralement connue pour

que nous croyions devoir la transcrire. Cette autre, dirigée contre Rousseau, au sujet de la comédie du *Flatteur*, eut, dans le temps, quelque succès :

> Cher Rousseau, ta perte est certaine ;
> Tes pièces désormais vont toutes échouer :
> En jouant le *Flatteur* tu t'attires la haine
> Du seul qui te pouvait louer.

Gacon s'était, dit-on, vendu à Regnard, qui l'employa plusieurs fois à mettre en vers quelques scènes de comédie. Si l'on en croit même les mémoires du temps, le second de nos poètes comiques n'était pas fâché d'avoir à sa disposition un homme de cette espèce, qu'aucune considération n'arrêtait, et avec lequel les écrivains les plus estimables craignaient toujours de se compromettre (1). Le silence du mépris était la seule vengeance qu'on pût tirer de ce nouvel Arétin : il y était extrêmement sensible ; et l'on rapporte, à ce sujet, une anecdote qui aurait dû servir d'exemple à un bon nombre de nos gens de lettres. Gacon, ayant publié contre Lamotte une satire violente, intitulée *Homère vengé*, excita dans le monde une grande rumeur ; Lamotte seul parut n'y pas faire attention : « Vous ne voulez donc pas me » répondre, lui dit un jour l'impu- » dent satirique ; c'est que vous crai- » gnez ma réplique : mais n'espé- » rez pas en être quitte. Je vais com- » poser une brochure qui aura pour » titre : *Réponse au silence de M. Lamotte*. » Quelqu'un demandait à ce dernier pourquoi il n'avait pas répondu aux injures de Gacon : « On » n'a rien à gagner, dit le paisible » Lamotte, avec ceux qui n'ont rien » à perdre. » Gacon avait été quelque temps père de l'Oratoire : il quitta cette congrégation pour se livrer plus librement à ses goûts satiriques ; mais, vers la fin de sa vie, il reprit l'habit ecclésiastique, et eut le bonheur d'obtenir le prieuré de Baillon, près Beaumont-sur-Oise : ce fut dans cette ville qu'il mourut le 15 novembre 1725. Cet auteur avait remporté le prix de l'académie française en 1717 : l'ode qui lui valut cet honneur, est d'une extrême platitude, et il serait permis de croire qu'il n'avait pas eu de concurrents. Les académiciens qui, en le couronnant, firent preuve du plus mauvais goût, en furent ensuite si honteux, qu'ils se hâtèrent d'envoyer le prix à l'auteur, pour éviter de le lui délivrer solennellement, et de recevoir en public les remercîments d'un pareil homme. Cette anecdote égaya beaucoup, dans le temps, les ennemis de l'aréopage littéraire ; et ce fut le sujet de plusieurs chansons. Les principaux écrits de Gacon sont : I. *Le Poète sans fard*, recueil de satires et d'épigrammes, 1696 (2e. édition en 1701). II. *Traduction d'Anacréon*, en vers français, 2 vol. in-12, 1712. III. *L'Anti-Rousseau*, un gros vol. in-12, 1712. IV. *L'Homère vengé*, in-12, 1715. V. *Les Fables de Lamotte, traduites en vers français au café du Parnasse*, in-8°. VI. Plusieurs *Brevets de la Calotte*. (Voy. les Mémoires pour servir à l'histoire de la Calotte.) VII. *Emblèmes* ou *Devises chrétiennes*, 1714 et 1718, in-12. VIII. Plus de deux cents Inscriptions en vers, pour les portraits gravés par Durocher. IX. *Le Secrétaire du Parnasse*, in-8°., 1723. Il y eut pendant long-temps une guerre d'épigrammes entre les poètes Pradon et Gacon. On n'a rien vu de plus ordurier que les grosses injures dont ils s'accablèrent ; et le public ne dut pas

(1) Gacon a fait des satires contre Boileau ; et l'on a quelque sujet de croire qu'il les a faites sous l'influence de Regnard, alors brouillé avec le législateur du Parnasse.

être médiocrement satisfait de voir que ces dignes adversaires se rendaient justice, en se traînant alternativement dans la boue. F. P—T.

GADBURY (Jean), astrologue anglais, naquit, le 31 décembre 1627, à Wheatly, près d'Oxford. Son père, qui était un honnête fermier, le mit en apprentissage chez un tailleur : le jeune Gadbury, qui se sentait destiné à une profession plus élevée, quitta l'établi en 1644, et alla à Londres, où il se mit sous la direction de Guillaume Lilly, fameux astrologue. Il fit des progrès si rapides sous cet habile maître, qu'il fut bientôt en état de prendre l'essor. Il se mit à dire la bonne aventure, à tirer des horoscopes, à dresser des thèmes de nativité, à faire des almanachs enrichis de prophéties, pronostications, historiettes, prodiges, etc. Tous ses ouvrages imprimés se trouvent indiqués dans le nouveau catalogue du Muséum britannique. La plupart des astrologues se bornent à faire jouir leur patrie du bienfait de leur savoir : Gadbury étendit sa générosité plus loin ; il publia un *Almanach* des Indes-Occidentales ou de la Jamaïque, pour l'année 1674. Une jalousie de métier le brouilla avec Lilly, son ancien maître, contre lequel il écrivit son *Anti-Merlinus anglicus*. Lilly le traita de monstre d'ingratitude, et de misérable réprouvé, lui reprochant ses mœurs dissolues. Il le fit même, de son autorité privée, disparaître de la scène du monde; car il annonça ensuite que, s'étant embarqué pour la Barbade, Gadbury était mort dans la traversée. L'étoile de celui-ci fut plus forte que la malice de son rival, qui mourut le premier. Gadbury était catholique : des réflexions politiques, qu'il inséra dans ses *Almanachs*, pendant que l'on s'occupait du complot dénoncé par Titus Oatès, lui attirèrent quelques désagréments. Il mourut vers 1691; mais son nom, de même que nous le voyons par l'almanach de Liége, qui est toujours supputé par Mathieu Laensberg, continua plusieurs années encore à parer le frontispice d'un almanach semblable à celui qu'il publiait pendant sa vie. Un autre astrologue, nommé Partridge, écrivit sa vie sous ce titre : *La vie ténébreuse de Jean Gadbury*, Londres, 1693, in-12 (en anglais). Ce titre fait voir que tous ces devins sont très disposés à se dénigrer mutuellement. L'ouvrage le plus important de Gadbury est : *La doctrine des horoscopes, expliquant toute la science des directions et des révolutions, avec des tables pour calculer la maison de chaque planète, pour les temps passés, présents et futurs, et la doctrine des questions horaires ajoutée par forme d'appendix*, Londres, 1657, in-fol. Il y a de lui, à la bibliothèque du Roi, un ouvrage intitulé : *Thème de nativité du feu Roi Charles Ier., dressé fidèlement et conformément aux règles de l'astrologie, et dans lequel les causes des fortunes diverses et des malheurs de toute sa vie sont déduites des règles de l'art, ce qui forme occasionnellement une histoire abrégée de nos dernières et malheureuses guerres; auquel sont joints les thèmes de nativité de la dernière reine et des princes, et leur antipathie ou sympathie comparées avec cet illustre thème*, Londres, 1659, in-12. Ce titre détaillé fait assez connaître le contenu du livre, dont la préface est datée du 5 février 1658-9; ce qui rend remarquables les réflexions qui terminent l'ouvrage : « Si quelque » personne, d'un caractère inquiet et » ombrageux, m'objecte malicieuse-

» ment que j'ai parlé trop avantageu-» sement des personnes dont je pu-» blie les thèmes de nativité, je leur » réponds qu'il est généreux de par-» ler modestement de nos ennemis, » surtout quand ils sont hors d'état » de répondre à nos paroles ou à nos » actions. En injuriant ces personnes » dont j'ai écrit les horoscopes, je » n'aurais fait que donner cours à ma » mauvaise humeur, je me serais » montré plutôt méchant que spirituel, » plutôt cruel que chrétien....... Dans » le cas où j'eusse pu m'excuser de-» vant les hommes, je n'eusse pu me » justifier aux yeux de Dieu, qui » nous recommande d'aimer nos en-» nemis, et de faire du bien à ceux » qui nous haïssent. » Ces passages feraient croire que Gadbury avait de l'élévation dans l'ame, et de la recti-tude dans les idées; qu'enfin il exer-çait de bonne foi le métier de faire des dupes. Très zélé pour la gloire et les progrès de son art, il fut l'éditeur des OEuvres de George Wharton, son ami. — Job Gadbury, élève et successeur du précédent, propagea la renommée de ce nom par la publi-cation d'Almanachs à prophéties, et mourut en 1715. E—s.

GADD (Pierre-Adrien), profes-seur de chimie à l'université d'Abo, mort vers la fin du dernier siècle. Il joignit à l'étude de la chimie, celle de la minéralogie et de la botanique: ayant été nommé directeur des plan-tations en Finlande, il fit connaître, dans ce pays, un grand nombre de plantes et d'arbres utiles, qui enri-chirent le sol et augmentèrent le com-merce. Ses voyages et ses correspon-dances dans ce même pays, lui donnè-rent occasion de recueillir des observa-tions géographiques, physiques et géo-logiques, qu'il fit connaître dans des mémoires et des dissertations, rédi-gés en suédois. Gustave III lui ac-corda l'ordre de Wasa; et l'académie des sciences de Stockholm le plaça parmi ses membres C—au.

GADDESDEN (Jean de), quel-quefois designé sous le nom de *Jean l'Anglais*, vivait à Oxford au com-mencement du 14ᵉ. siècle. Plus char-latan que médecin, et digne de figu-rer, à beaucoup d'égards, parmi les plus méprisables empiriques, il tirait parti de tout ce qui pouvait contribuer à sa réputation et à sa fortune. Il pré-tendait avoir, pour chaque maladie, des remèdes qu'il vantait comme des secrets importants, et qu'il vendait toujours fort cher: il surchargeait or-dinairement ses ordonnances de cer-taines pratiques extérieures, extraor-dinaires, plus ou moins absurdes, mais propres à en imposer aux yeux du vulgaire, et malheureusement bien plus utiles pour acquérir une grande considération et la réputation si sou-vent usurpée de grand médecin, que de vrais talents et un mérite réel. Il se mêla non seulement de l'art des accou-chements, mais il débita des remèdes pour rendre les femmes fécondes. Il pratiqua aussi la chirurgie, et fronda même ouvertement la plupart des maximes qui étaient adoptées de son temps: il vante surtout son habileté pour la réduction des luxations; il parle d'un secret qu'il avait pour les maladies des yeux: enfin, il porta l'extravagance jusqu'à ouvrir un bu-reau de chiromancie, où il débitait les rêveries les plus absurdes. L'état pi-toyable dans lequel se trouvaient alors les sciences physiques, et la médecine en particulier, ne pouvait que favori-ser les succès d'un pareil charlata-nisme. Gaddesden devint, en effet, médecin du roi d'Angleterre, place qui, avant lui, n'avait été occupée que par des étrangers; et son succès

à la cour fut prodigieux. On peut se faire une juste idée de sa manière de traiter les maladies, par le remède qu'il recommaude contre l'épilepsie, et qui consiste à entendre la messe de sa paroisse pendant le jeûne des Quatre-Temps, et à porter ensuite autour du cou un verset de l'évangile du jour, écrit sur un ruban de papier. Lorsqu'il fut appelé pour traiter le fils d'Édouard II, atteiut de la petite-vérole, il le fit envelopper de drap écarlate, et il ordonna que tout ce qui environnait le lit du malade fût couvert de la même couleur. C'est par de semblables pratiques, et par l'espèce de prestige dont il cherchait à s'envelopper dans toutes les occasions, qu'il amusait, qu'il étonnait les courtisans, et qu'il excitait l'aveugle admiration du vulgaire. En qualité de clerc, Gaddesden jouissait d'une prébende dans l'église de Saint-Paul, sorte de bénéfice dont les princes avaient alors coutume de gratifier ceux à qui ils étaient redevables de quelques services personnels. Il avait eu dessein d'écrire sur la chiromancie; mais le seul ouvrage qu'il a laissé, a pour titre: *Rosa anglica*, Pavie, 1492, in-fol.; Venise, 1506, 1516, in-fol.; Naples, 1508. Philippe Schopfius en a donné une nouvelle édition, corrigée et mise en meilleur ordre, Augsbourg, 1595, in-4°. Cet ouvrage, curieux par le bizarre assemblage des choses qu'il renferme, est divisé en quatre parties, sous les titres de maladies particulières, des fièvres, de la chirurgie, et de la pharmacopée : il s'étend sur toutes les parties de l'art, tel qu'il était à cette époque d'ignorance et de superstition. A l'exception de quelques faits curieux, propres à l'auteur, faits parmi lesquels on ne s'attendrait pas à trouver la distillation indiquée comme moyen de rendre douce et potable l'eau de mer, tout ce que ce livre singulier renferme, est tiré des Arabes et des médecins latins antérieurs au 14ᵉ. siècle : les fables et les erreurs y sont bien plus nombreuses que les vérités; et, sous tous les rapports, il mérite bieu moins les éloges que quelques auteurs lui ont prodigués, que le jugement qu'en a porté Gui de Chauliac, par ces mots: *Ultimò insurrexit una fatua Rosa anglicana, quæ mihi missa fuit et visa; credidi in eâ invenire odorem suavitatis, et inveni fabulas Hispani, Gilberti et Theodorici.* Ch—t.

GADDI (Gaddo), peintre florentin, né en 1239, mort en 1312: compatriote et ami de Cimabué, il s'attacha à imiter la manière de ce père de la peinture moderne, et il acquit la réputation du meilleur dessinateur de son temps (réputation qu'il dut évidemment à la comparaison de ses ouvrages avec ceux de ses contemporains). Il avait un talent particulier pour la mosaïque; et le pape Clément V le chargea d'exécuter, dans ce genre de peinture, des ouvrages considérables, qui servirent d'ornement à l'ancienne basilique de Saint-Pierre de Rome. Vers la fin de sa vie, il se retira dans sa ville natale, où il ne s'occupa plus qu'à faire de petites mosaïques avec des coquilles d'œufs de diverses couleurs. Ces productions de sa vieillesse étaient d'un fini très précieux, et furent longtemps recherchées. — Il ne faut pas le confondre avec Tadeo di Gaddo-Gaddi, son fils et son élève, né en 1300, mort en 1352. Celui-ci, trop jeune et trop peu avancé dans l'art de la peinture lorsqu'il perdit son père, se perfectionna sous Giotto, et composa un grand nombre de tableaux, qui passèrent long-temps pour des chefs-d'œuvre. Tadeo se distingua

également comme architecte ; il fut, dit-on, choisi pour achever la fameuse tour de *Santa-Maria del Fiore*, à Florence ; et ce fut sur ses dessins que l'on construisit le pont de cette ville appelé *Ponte Vecchio*. Tadeo-Gaddi-Gaddo paraît être le premier peintre italien qui ait étudié l'effet visible des mouvements de l'âme, et qui ait su donner de l'expression à ses figures. — Son fils, Angelo GADDI, né en 1324, et mort en 1387, fut aussi un peintre renommé. On dit qu'il aurait fait un plus grand nombre de bons tableaux, si son père Tadeo lui avait laissé moins de biens. Nous ne croyons pas, au surplus, qu'il soit facile de faire à chacun de ces deux artistes, la part de gloire qui lui revient. On n'a sur la vie des peintres des 13e. et 14e. siècles, que des traditions peu certaines : quelques biographes donnent à Angelo Gaddi, les beaux ouvrages de tout genre que d'autres attribuent à Tadeo ; et tous les jours, nos plus savants connaisseurs confondent ensemble les tableaux des divers élèves de Cimabué et de Giotto. F. P—T.

GADDI (JACQUES DE), philologue, né à Florence au commencement du 17e. siècle, membre de l'académie *de' Svegliati* de cette ville, a composé une foule d'ouvrages en prose et en vers, en latin et en italien, sans avoir obtenu la réputation qui paraît avoir été l'unique but de ses travaux. L'espèce de mépris avec lequel il a parlé, dans une de ses compilations biographiques, de plusieurs littérateurs allemands, qui lui étaient effectivement très supérieurs par l'érudition et l'esprit de critique, lui a mérité l'animadversion de Dan. Morhof. Mais le desir de venger ses compatriotes a sans doute emporté Morhof beaucoup trop loin ; car on ne peut supposer que, si Gaddi eût été aussi ignorant que son adversaire l'assure, il aurait pu trouver autant d'approbateurs parmi les savants d'Italie. La plupart de ses ouvrages sont très rares et peu connus en-deçà des Alpes. On se bornera à indiquer ceux qui ont été imprimés : I. *Corollarium poëticum sive poëmatum libri duo*, Padoue, 1628 ; Florence, 1636, in-4°. Barlée dit que le style de ces poésies est élevé ; que les épigrammes sont agréables, et que l'auteur a réussi particulièrement dans les sylves, genre de pièces où il a fait entrer des vers de plusieurs mesures, à l'imitation de Pindare. II. *Adlocutiones et elogia exemplaria, cabbalistica, oratoria, mixta, sepulcralia*, Florence, 1636, in-4°. III. *Elogia historica tùm solutâ cùm vinctâ numeris oratione perscripta et notis illustrata*, ibid. 1637, in-4°. ; traduit en italien par les membres de l'académie *de' Svegliati*, ibid. 1639, in-4°. IV. *Elogiographum scilicet elogia omni genere*, ibid., 1638, in-4°. V. *Corona elogiastica et poëtica*, Fermo, 1643, in-4°. Negri en cite une édition de Bologne, 1637. VI. *Trattato istorico della famiglia de' Gaddi*, Padoue, 1642, in-4°. VII. *De scriptoribus non ecclesiasticis, græcis, latinis et italicis; critico-historicum et bipartitum opus*, 2 vol. in-fol. ; le premier imprimé à Florence, en 1648, et le second à Lyon, en 1649. C'est cet ouvrage qui échauffa la bile de Morhof. Le titre, dit-il, en est magnifique ; mais on y trouve plus de mots que de choses. Philippe Labbe (1) en porte un jugement encore plus sévère ; il accuse Gaddi d'avoir traité de choses qu'il ne savait pas, et d'avoir

(1) C'est dans son livre *De scriptoribus ecclesiasticis*, que Ph. Labbe a porté un jugement si désavantageux de l'ouvrage de Gaddi : le bon Pere n'avait pas toujours pensé de la même manière ; car il le cite avec éloge dans sa *Bibliotheca Bibliothecarum*.

entassé dans son ouvrage autant de mensonges que de mots. David Clément lui reproche d'avoir parlé très superficiellement des auteurs dont il donne la nomenclature, et de n'indiquer exactement ni les titres, ni les éditions de leurs ouvrages. Comment, après cela, expliquer les éloges que lui donnent Ghilini, Gregorio Leti, et surtout le judicieux Tiraboschi, qui place ce livre au nombre des meilleurs qui aient paru dans le 17e. siècle? VIII. *Poëtici lusus*, Venise, 1655, in-12. On conservait dans la bibliothèque de sa famille les ouvrages qu'il a laissés manuscrits, et dont on trouvera la liste dans l'*Istoria degli scrittori fiorentini*, du père Negri, pag. 327. W—s.

GADEBUSCH (Frédéric-Conrad), né le 29 janvier 1719, à Altenfæhren, dans l'île de Rügen, fit ses premières études, et ensuite son cours de droit à Hambourg, Greifswalde et Kœnigsberg; il obtint en 1750 une place de greffier d'un tribunal du district de Dorpat, en Esthonie. Un procès s'étant élevé entre le magistrat et la bourgeoisie de Dorpat, Gadebusch fut nommé secrétaire de la commission chargée d'examiner cette affaire. En 1765, on lui offrit les fonctions de greffier du tribunal établi dans l'île d'Oesel; mais les ayant refusées, il obtint, en 1766, la place de notaire pour les affaires ecclésiastiques, à Dorpat, et fut peu après nommé syndic de cette ville. L'impératrice Catherine, qui savait distinguer le mérite partout où il se trouvait, le désigna, en 1767, comme un des membres de la commission législative qu'elle avait établie à Moscou. Gadebusch accepta une mission si honorable: mais il paraît qu'il se convainquit bientôt que cette assemblée, annoncée avec pompe à une époque où toute l'Europe parlait de la réforme de la jurisprudence, et de la nécessité de faire participer le peuple à la confection des lois, n'aurait pas de résultat; car il s'en retira vers la fin de la même année, et retourna à Dorpat. Il fut nommé, en 1768, membre du consistoire de cette ville; en 1771, chef de la justice, et en 1773, un des anciens ou notables de la bourgeoisie. Il mourut le 8 juillet 1788. Gadebusch a été un écrivain laborieux et utile; il a recueilli un grand nombre de matériaux précieux pour l'histoire de la Livonie et du Nord. Ses principaux ouvrages sont: I. *Mémoire sur les historiens de la Livonie*, Riga, 1772, in-8°. II. *Essai sur la vie du comte de Fermor*, Reval, 1773, in-8°. III. *Bibliothèque livonienne par ordre alphabétique*, Riga, 1777, 3 vol. in-8°. IV. *Essais sur l'histoire et la jurisprudence de la Livonie*, neuf livraisons in-8°., Riga, 1779 à 1785. V. *Annales livoniennes*, depuis 1030 jusqu'en 1761, en 4 tom. ou 8 vol. in-8°., qui parurent à Riga depuis 1780 jusqu'en 1783. C'est le plus important de ses ouvrages. Gadebusch a laissé un bien plus grand nombre de manuscrits sur l'histoire et la jurisprudence de la Livonie, et sur l'histoire littéraire, qui probablement ne seront jamais imprimés: le journal de son voyage à Moscou, et des travaux de la commission de législation dont il était membre, ainsi qu'un nobiliaire de la Livonie, en 8 vol. in-fol., sont de ce nombre. Tous les ouvrages de Gadebusch sont écrits en allemand. S—l.

GADEN-DAM, ou plutôt GADEN (Jean-Guillaume), né à Lauenbourg vers la fin du 17e. siècle, fit ses études à Kiel, et fut nommé, en 1742, professeur de droit et d'histoire à l'académie de Bayreuth. Le

margrave ayant fondé, en 1743, l'université d'Erlang, Gaden en fut le premier vice-chancelier. La même année, il fut revêtu de la dignité de comte du palais impérial : titre honorifique tenant à la constitution germanique, et auquel étaient attachées diverses prérogatives, comme d'accorder des lettres de légitimation, de créer des notaires, des bacheliers, maîtres ès-arts, et même quelquefois des licenciés, etc. Par des raisons qui nous sont inconnues, il reçut, en 1745, sa démission, et se rendit à Kiel, où il fut successivement nommé avocat du fisc, conseiller de justice, professeur de droit, et vice-chancelier de l'université : mais il fut encore destitué en 1754, arrêté pour on ne sait quel crime, et condamné à être pendu. Cependant le jugement ne fut pas exécuté : Gaden fut remis, en 1763, en liberté; et son procès ayant été revu en 1764, il fut déclaré innocent, et rétabli dans sa chaire. Il mourut en 1771. Ses ouvrages consistent principalement en dissertations juridiques. En 1744, il publia : *Historia academiæ Fredericianæ Erlangensis*, in-fol.; et en 1745, en allemand, des *Recherches sur les dignités héréditaires du margraviat de Nuremberg, dont les margraves de Brandebourg en Franconie étaient revêtus*, in-8°. S—L.

GADIFER. *Voy.* BÉTHENCOURT.

GADROIS (CLAUDE), Parisien, mort en 1678 à l'âge de trente-six ans, se livra, pendant plusieurs années, avec ardeur, à la théologie et à la philosophie scolastique; il s'attacha ensuite d'une manière particulière à la philosophie de Descartes, dont il devint un des plus habiles et des plus zélés partisans. Il fit à ce sujet un grand nombre d'expériences qui ne présentent plus aujourd'hui aucun intérêt. Encore fort jeune, il fit imprimer des tables pour servir à l'étude de la logique. On a de lui : I. Un petit traité *sur les influences des astres*, Paris, 1671, in-12, où, entre autres questions curieuses, il s'occupe des talismans et de leurs effets. II. *Système du monde*, Paris, 1675, in-12, qu'il dédia à l'académie des sciences : il y donne de nouvelles démonstrations du mouvement de la terre, et y traite diverses questions de physique, relatives à la pesanteur, à la lumière, etc. Ces ouvrages, reçus alors avec un grand empressement, ont perdu tout leur mérite à la chute du système ingénieux et des hypothèses brillantes qui leur servaient de base; et ils sont aujourd'hui peu dignes d'être lus. Par la délicatesse et la vivacité de son esprit, par la douceur de ses mœurs, et par les qualités du cœur les plus estimables, Gadrois sut se faire beaucoup d'amis. Il devint secrétaire d'un sieur Bazin, intendant de l'armée d'Allemagne, qui, deux ans après, lui donna la direction de l'hôpital militaire de Metz, où il mourut à la fleur de l'âge, victime de son zèle et de son dévouement pour le service des militaires malades. CH—T.

GAELEN (ALEXANDRE VAN), peintre hollandais, né en 1670, mort en 1728. On a de lui des tableaux de batailles, de chasses et d'animaux, qui lui firent une grande réputation. Son génie était vif et fécond. Après avoir long-temps travaillé pour l'électeur de Cologne, il voyagea dans la plupart des cours d'Allemagne, et finit par se fixer en Angleterre. Celui de tous ses ouvrages qui eut le plus de succès, à Londres, fut un tableau représentant la reine Anne dans un carrosse à huit chevaux, accompagnée des grands de sa cour et de sa

maison militaire. Van Gaëlen était élève de Jean Hugtenburch. F. P—T.

GÆRTNER (BERNARD-AUGUSTE), né à Cassel le 28 octobre 1719, fut un des jurisconsultes distingués du 18e. siècle; mais il se rendit plus utile en remplissant des fonctions importantes qu'en publiant des écrits, car le nombre de ses ouvrages est peu considérable. Revenu de l'université en 1741, il fréquenta le barreau dans sa ville natale, fut nommé, en 1754, secrétaire de la régence et du consistoire de cette ville, et, en 1755, avocat fiscal pour la principauté de Marbourg. A cette charge il réunit, depuis 1759, celle de membre de la régence de cette principauté. Chargé, pendant la guerre de sept ans, de la direction de l'administration de la guerre, il fut emmené comme otage par les généraux français, et conduit à Strasbourg. Après le rétablissement de la paix, on l'employa d'une manière qui prouve la confiance qu'on avait en ses lumières et en sa probité. Il fut chef de la commission chargée de rétablir les finances délabrées de l'université de Marbourg, et membre de la députation qui, en 1766 et 1767, accommoda les différends entre les deux principales branches de la maison de Hesse. En 1773, l'empereur le choisit son subdélégué pour la liquidation des dettes de la maison de Solms-Braunfels. En même temps, son prince lui confia la direction de la régence et du consistoire, et le revêtit, en 1782, du titre de son conseiller intime. Il mourut le 28 juin 1795. Ses deux principaux ouvrages traitent de la réduction, en espèces du jour, des capitaux placés en anciennes valeurs : le premier parut à Marbourg en 1771, et fut réimprimé en 1783; le second en 1787. S—L.

GÆRTNER (CHARLES-CHRISTIAN) fut un des hommes auxquels la littérature allemande doit le degré de perfection qu'elle a atteint; et cependant la génération actuelle connaît à peine son nom. Il naquit le 24 novembre 1712, à Freiberg en Saxe, où son père était maître de poste. Il trouva à l'école de Meissen, où il fit ses études préparatoires, deux jeunes gens qui devinrent, par la suite, les principaux ornements des lettres allemandes, et avec lesquels Gærtner se lia de l'amitié la plus intime. Ce furent Gellert et Ramler. L'union qui se forma entre ces trois étudiants, fait époque dans l'histoire littéraire germanique. Ils se retrouvèrent tous les trois à l'université de Leipzig, où Gottsched s'était érigé en réformateur du goût. Les trois amis travaillèrent pendant quelque temps sous les bannières de ce chef, qui chargea Gærtner de coopérer à la traduction du *Dictionnaire* de Bayle, et de l'*Histoire ancienne* de Rollin; car Gottsched, qui manquait de génie, avait assez de discernement pour sentir que sa nation, avant de prétendre à une littérature qui lui fût propre, devait s'enrichir de celle de ses voisins. Il faisait en même temps publier, par son ami Schwabe, un ouvrage périodique intitulé, *Amusements de la raison et de l'esprit*, qui, oublié aujourd'hui, n'a pas été sans utilité, en excitant l'émulation des jeunes écrivains, et leur fournissant l'occasion d'essayer leurs forces. Gærtner inséra ses poésies dans ce recueil; et elles sont du nombre des meilleurs morceaux qu'il renferme. Mais Gærtner et ses amis avaient trop de goût pour être satisfaits des progrès que leur maître faisait faire à la littérature, et qui se bornaient à l'épurement du langage. A cette époque il s'éleva contre

lui, en Suisse, un parti d'écrivains qui, remontant à la source du beau, recommandaient l'étude et l'imitation des anciens, et firent voir qu'une froide correction ne peut pas tenir lieu de génie. Leurs critiques raisonnées firent la plus vive impression sur les trois amis qui, réunis à Cramer, Schlégel, Ebeal, Giseke, Zacharie, Conr. Arn. Schmid et Klopstock, publièrent les *Nouveaux matériaux pour les jouissances de la raison et de l'esprit*, qui opérèrent une révolution en Allemagne. De tous ces amis, Gærtner est le moins célèbre : mais, à cette époque au moins, il les surpassait tous en esprit critique; et ses jugements prononcés avec la plus grande candeur, et avec une sévérité adoucie par les grâces de l'esprit, avaient à leurs yeux le plus grand poids. A l'âge de trente-trois ans il quitta Leipzig, pour conduire deux comtes de Schœnberg à Brunswick, où il plut tellement, que deux ans après, en 1747, on le nomma professeur de morale et de rhétorique au collége Carolin, célèbre école qui a été détruite de nos jours, sous le gouvernement français. Gærtner remplit cette place pendant quarante-trois ans avec un zèle qui ne lui laissa pas le temps de s'occuper d'autres travaux. Cette raison, peut-être aussi la sévérité dont il usait envers lui-même comme envers les autres, ne lui permirent-elles pas de publier ses productions. Il fut nommé, en 1775, chanoine du chapitre de St-Blaise à Brunswick, et obtint, en 1780, le titre de notable aulique du duc de Brunswick. Il mourut le 14 février 1791. Il était parvenu à l'âge de quatre-vingt-un ans sans ressentir les incommodités de la vieillesse. Il dut cette santé à la régularité de sa vie, et sans doute aussi à ce caractère bienveillant et jovial qui lui concilia tant d'amis. Ses vœux étaient bornés; et il en trouvait l'accomplissement dans les revenus de sa place, et dans la société de sa famille, qui était un modèle de bonté et de simplicité. Nous l'avons dit, les ouvrages de Gærtner ne sont pas nombreux. Il publia en 1761, en 1 vol. in-8°., un recueil de *Discours*, qui avaient été prononcés dans les actes solennels du Carolinum. Sa comédie pastorale, *la Fidélité à l'épreuve*, était regardée, en son temps, comme un chef-d'œuvre d'élégance. *La belle Rosette*, comédie en un acte, est une imitation très libre du *Triomphe du temps passé* de Legrand. Le principal mérite de Gærtner consiste dans la direction du Journal littéraire dont nous avons parlé, et qui est connu dans la littérature allemande sous le titre de *Bremischs Beitræge*, parce qu'il paraissait à Brême. Tous les morceaux que ses amis lui remettaient pour y être insérés, furent soumis à sa critique et y gagnèrent en perfection. S—L.

GÆRTNER (Joseph), célèbre botaniste allemand, naquit à Calw, dans le duché de Würtemberg, le 12 mars 1732. Encore au berceau, il perdit son père, médecin du prince. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il consacrait tous ses moments de loisir aux sciences physiques, pour lesquelles il eut, dès l'enfance, un goût décidé. Son oncle, voyant la répugnance qu'il montrait pour le sacerdoce, lui fit étudier le droit; mais le jeune Gærtner trouva la jurisprudence aussi peu agréable et plus aride que la théologie : il abandonna l'une et l'autre pour se livrer tout entier à la médecine. Tubingue ne lui offrant point les mêmes ressources que Göttingue, il se rendit, en 1751, à cette université, justement renommée, et

suivit avec assiduité, pendant deux années, les leçons de Brendel, de Richter, de Rœderer, et surtout de l'immortel Haller. De retour à Tubingue, il disserta, en 1753, sous les auspices de Jean-George Gmelin, sur les voies urinaires, et obtint le doctorat. Jaloux de connaître les hommes les plus distingués, et les plus fameux établissements scientifiques de l'Europe, il parcourut d'abord la brillante Italie, ensuite la France, s'arrêta quelques semaines à Lyon, six mois à Montpellier, et autant à Paris, où il revint passer plusieurs mois, après avoir séjourné en Angleterre durant presque toute l'année 1755. La physique expérimentale était devenue son occupation principale. Réunissant à un degré supérieur la pratique à la théorie, il exécuta un beau télescope, un microscope solaire, et divers autres instruments d'optique et d'astronomie. En 1759, il fit un voyage en Hollande, et s'attacha principalement à l'illustre Van Royen. Il s'embarqua de nouveau pour l'Angleterre, afin de terminer un travail qu'il avait entrepris sur les poissons et les vers marins. Après un an de séjour dans cette île, Gærtner retourna dans sa patrie, et fut nommé professeur d'anatomie à Tubingue. Il accepta, en 1768, la chaire de botanique à l'université de Pétersbourg; l'académie des sciences l'admit au nombre de ses membres; l'impératrice lui confia la direction du jardin et du cabinet d'histoire naturelle, dont il publia le catalogue. Mais le climat rigoureux de la Moscovie altérait notablement sa santé. Il fit d'abord, avec le comte Orloff, un voyage en Ukraine, dont il rapporta une quantité considérable de plantes inconnues; puis il quitta la Russie, à la fin de l'été de 1770, alla se fixer et se maria dans la ville où il avait pris naissance. Entièrement occupé de son beau travail carpologique, qu'il avait commencé sur les bords glacés de la Néwa, il sentit le besoin de retourner une troisième fois en Angleterre et en Hollande, pour obtenir une foule de renseignements qui lui manquaient; ses espérances ne furent point trompées: Banks et Thunberg, arrivés récemment, l'un de son voyage autour du monde, l'autre du Japon, lui communiquèrent tous les fruits dont ils avaient fait une ample récolte. Si cette multitude d'objets, vivement desirés, fut pour lui une source de jouissances, elle devint la cause d'une maladie grave : excédé par des veilles trop prolongées et par l'usage continuel du microscope, il fut saisi d'une affection nerveuse, qui le força de garder presque constamment le lit pendant vingt mois. Désespérant en quelque sorte de sa guérison, et craignant de perdre la vue, il renonça aux remèdes, et laissa agir la nature, qui le rétablit beaucoup plus promptement et plus sûrement que les drogues pharmaceutiques. Il se remit à l'œuvre avec une application telle, qu'au bout de deux ans, le manuscrit et les dessins du premier volume furent totalement achevés. En le méditant avec soin, il y aperçut des omissions, des hypothèses, et même des erreurs: il résolut en conséquence de le laisser pendant dix-huit mois en portefeuille, de consacrer ce temps à des travaux d'un autre genre, puis de l'examiner avec l'œil sévère de la critique; alors, il employa neuf mois à perfectionner ce premier volume, dessina les figures des 79 planches, et le fit imprimer à ses frais, sous ce titre : *De fructibus et seminibus plantarum; accedunt Seminum centuriæ quinque priores*, Stuttgard, 1789, in-4°. Le manuscrit du second volume,

renfermant cinq centuries, comme le premier, fut terminé au mois d'avril 1791, et remis à l'imprimeur, qui le publia dans le cours de l'année, à Tubingue. Gærtner travailla sans relâche à un supplément, dont il espérait former un troisième volume; et la veille de sa mort, 13 juillet 1791, quoique sa main fût tremblante et sa faiblesse extrême, il acheva la description et le dessin de l'*halleria lucida*. Ce supplément a été mis au jour par son fils. La *Carpologie* est un traité fondamental et classique. L'académie des sciences de Paris, ayant à juger l'ouvrage qui, depuis plusieurs années, avait été le plus utile aux sciences, assigna la seconde place à celui de Gærtner. En effet, Césalpin, Morison, Ray, Knaut, Hermann, Boerhaave, Hebenstreit, avaient proposé des méthodes de classification basées sur les diverses parties du fruit; Gærtner alla beaucoup plus loin : il analysa, figura, et décrivit ces parties, trop superficiellement considérées par ses prédécesseurs; il fit connaître plus exactement la structure et la position respective de l'ovaire, du placenta, de l'embryon, et particulièrement du périsperme, qu'il nomme *albumen*. Sa division générale, fondée sur le nombre des cotylédons, n'est pas à l'abri de la censure : la quatrième classe, par exemple, composée des polycotylédones, doit être réunie à la troisième; car les lobes de ces plantes ne sont réellement qu'au nombre de deux, dont chacun est seulement partagé en plusieurs découpures. Cette observation, faite par Jussieu, a été confirmée par le professeur Richard, qui a singulièrement perfectionné l'analyse du fruit. On rencontre, dans la Carpologie, certaines remarques qui, pour être plus vulgaires, n'en sont pas moins utiles : on voit que la grosseur des fruits n'est pas toujours proportionnée à celle des végétaux qui les fournissent; la courge rampante et herbacée donne des fruits énormes et pulpeux, tandis que l'orme, le frêne, l'érable, ne portent que des fruits secs, dont la petitesse nous étonne. Les fruits les plus gros se trouvent dans la famille des palmiers et dans celle des cucurbitacées; les plus longs appartiennent aux plantes légumineuses. Gærtner indique en outre les meilleurs moyens de recueillir et de conserver les fruits et les semences. En un mot, l'ouvrage de ce grand botaniste est un monument qui durera aussi long-temps que la botanique elle-même. Il n'est pourtant pas son seul titre de gloire : pendant son séjour en Angleterre, il fit un Mémoire sur les mollusques, inséré dans les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, dont l'auteur était membre : à Pétersbourg, il en fit un second, sur les zoophytes, dont Pallas enrichit ses *Spicilegia zoologica;* puis un *Fragment de classification systématique des plantes*, qui se trouve dans le *Magasin botanique* de Jean-Jacques Rœmer. Quelques-uns de ses précieux manuscrits ont été mis au jour par son fils; mais on regrette de ne pas posséder un Vocabulaire botanique polyglotte, auquel il avait long-temps travaillé, et dont tous ceux qui cultivent la phytologie sentent l'extrême importance. Le docteur allemand Jean-Chrétien-Daniel Schreber a consacré, à son illustre compatriote, sous le nom de *Gærtnera*, un genre de plantes, de la famille des malpighiacées. Cependant, comme ce genre est créé aux dépens d'un autre déjà établi, et que l'espèce qui a servi de type était précédemment connue, la gærtnère n'a pas été généralement admise. Certains botanographes con-

tinuent de la désigner sous le titre de *banistère unicapsulaire*. L'abbé Cavanilles convient qu'elle doit faire un genre particulier, qu'il enlève à l'immortel Gærtner, pour le dédier à l'abbé Molina. Ainsi, l'un des plus fameux naturalistes qui aient existé, le prince des carpologistes, se verra privé d'un hommage que l'on prostitue chaque jour à la médiocrité, et même à l'ignorance titrée! M. Deleuze a publié, dans le premier volume des *Annales du Musée d'histoire naturelle*, sur la vie et les écrits de Gærtner, une excellente notice, qui a fourni de nombreux matériaux pour la composition de cet article. C.

GÆRTNER A ROHRSDORF (Charles-Guillaume noble (1) de), né à Dresde le 1er. décembre 1700, étudia le droit à Leipzig et à Francfort sur l'Oder, fut nommé, en 1722, professeur de jurisprudence à l'université de Leipzig, et en 1735, membre du tribunal d'appel de l'électorat de Saxe, à Dresde. Pendant les interrègnes de 1740 à 1745, il siégea dans le tribunal suprême que l'électeur de Saxe, en sa qualité de vicaire de l'Empire, établit pendant la vacance du trône impérial, pour les provinces d'Allemagne régies par le droit saxon. Ces fonctions conduisirent Gærtner à la place de membre du conseil aulique impérial, une des plus hautes charges auxquelles l'ambition d'un jurisconsulte, surtout s'il était protestant, pût aspirer alors. Gærtner remplit cette place jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 13 mars 1760. Il publia un grand nombre de dissertations pendant qu'il professait le droit à Leipzig, ainsi que des *Institutiones juris criminalis*, qui, de 1729 à 1765, eurent trois éditions. Il fit imprimer, en 1730, en 1 vol. in-4°., *Saxonum leges tres quæ extant antiquissimæ, ætate Caroli M. confectæ ; accessit lex Frisionum*. On lui doit la meilleure édition du *Miroir des Saxons* (Voy. Ebko de Repgow), et un recueil de pièces concernant les négociations de Munster, en 9 vol. in-8°., qu'il donna de 1731 à 1738, sous le titre de *Westphalische Friedens Canzley*. S—l.

(1) Le titre de *noble* indique en Allemagne un rang intermédiaire entre le simple gentilhomme et le baron.

GAETAN, famille illustre de Pise. Les Gaetani furent une des sept familles qui s'établirent à Pise vers l'an 962, et qui dès-lors demeurèrent pendant plusieurs siècles à la tête de la république et du parti Gibelin. Cette famille a donné à l'Église Gélase II, qui fut pape en 1119, dans le temps des démêlés du siége de Rome avec l'empereur Henri V. S. S—i.

GAETAN ou CAIETAN, famille illustre de Rome, qui a donné à l'Église, en 1294, le pape Boniface VIII. La famille Gaetani, l'une des plus puissantes de Rome, avait, pendant le troisième siècle, changé en forteresse le tombeau de Cécilia Metella : les armoiries qui s'y trouvent encore ont fait donner à ce beau monument le nom de *Capo di bove*. Vers le temps de Boniface VIII, cette famille acquit les comtés de Caserte et de Fondi. Ses différentes branches, qui se sont alliées à toute la noblesse de Rome et de Naples, ont formé les ducs de Trajetto, de Laurenzano et de Sermonetta. S. S—i.

GAETAN (S.), en latin *Caietanus*, naquit à Vicence en 1480, d'une famille illustrée dans la robe et dans l'épée, et connue dans la république de Venise sous le nom de *Thieni*. Ses parents lui donnèrent le surnom de *Gaëtan*, en mémoire de celui que

portait un de ses grands oncles, chanoine de Padoue, célèbre par sa piété autant que par ses vastes connaissances, et auteur d'un Commentaire sur les 4 livres d'Aristote *sur les Météores*, Padoue, 1476, in-fol. L'éducation du neveu répondit à ces pieuses intentions : il fut élevé dans la crainte de Dieu et dans les principes de la charité chrétienne. Ses exercices de piété ne l'empêchèrent pas de faire de grands progrès dans les sciences humaines. Il se distingua dans toutes ses études, prit le bonnet de docteur à Padoue, et revint dans sa patrie exercer l'honorable fonction de jurisconsulte, qui, en Italie, et à cette époque, pouvait s'allier avec la plus haute naissance. Il en prenait même le titre, comme on le voit par une inscription qu'on lit dans l'église de la Madelène du village de Rampazzo, que son frère et lui firent bâtir à frais communs, en 1505 : *Baptista et Cayetanus de Tienæis fratres jurisconsulti à fundamentis erexere anno Dom. M. D. V. Die X. Julii. D. O. M. ac divæ Magdalenæ.* Le jeune Gaëtan cependant devenait de plus en plus célèbre par ses lumières et par ses vertus : mais en cherchant la science, il fuyait la célébrité. Il se retira tout à coup à Rome, avec l'intention de se perdre dans la foule au milieu de cette grande ville, et de s'y livrer sans distraction à l'étude des livres saints : mais Jules II, qui se connaissait en mérite, avait entendu parler du sien : il voulut le voir, et l'attacher à sa personne ; et, nonobstant ses refus, il lui confia la place importante de *protonotaire participant.* Gaëtan prit les ordres sacrés ; et, tant dans l'exercice de son ministère que dans celui de sa charge, il offrit au sein de la corruption générale, dont Rome était alors le scandaleux théâtre, le modèle de la vie la plus exemplaire. La mort de sa mère l'obligeant de retourner à Vicence, il saisit cette occasion de remettre au pape la prélature dont il était honoré, et rentra dans la vie privée avec plus de plaisir qu'il n'en était sorti. Là, il partagea son temps entre l'étude et les œuvres de miséricorde ; il allait tous les jours visiter les malades, consoler les affligés, et porter des secours aux indigents. Il avait pour directeur, à Vicence, un dominicain nommé J.-B. de Crême, qui, lui trouvant de grandes dispositions pour la chaire, lui persuada facilement qu'il devait sacrifier son amour pour la retraite, à l'édification des ames et à la conversion des pécheurs. Gaëtan prêcha donc avec succès, non seulement à Vicence et à Venise, mais à Rome, qui, dans le siècle des Médicis, était redevenue la capitale du monde. Ce fut dans cette dernière ville qu'il mûrit le dessein qu'il avait conçu depuis long-temps, de réformer les mœurs du clergé, sans violence et sans affectation, mais seulement par la puissance de l'exemple, et en établissant un nouvel ordre de religieux, dont les statuts et les mœurs devaient, suivant lui, opérer cette réforme salutaire. Il communiqua son projet à trois de ses amis, dont deux, Boniface Colle et Paul Consiglieri, étaient membres, comme lui, de la confrérie de *l'Amour divin*, alors célèbre en Italie ; et le troisième était ce fameux Pierre Caraffa, archevêque de Chieti, qui depuis gouverna l'Église avec tant de vigueur, sous le nom de Paul IV. Clément VII, qui la gouvernait alors avec beaucoup de faiblesse, approuva leurs vues, confirma leur institut par un bref du 24 juin 1524, les reconnut sous le titre de *clercs réguliers*, et

leur conféra les priviléges des chanoines réguliers de la congrégation de Latran. Ce ne fut cependant pas sans difficulté que le souverain pontife consentit à leur établissement, parce que plusieurs des cardinaux qui assistèrent au consistoire où il fut proposé, représentèrent avec force, qu'un des statuts du nouvel ordre semblait tenter la Providence, et, par cette raison, ne pouvait être approuvé par le Saint-Siége. D'après ce statut, les religieux devaient non seulement vivre sans fonds et sans revenus, comme les enfants de St.-François, mais s'obligeaient encore à ne jamais mendier, et à toujours compter sur la Providence pour leurs repas. Clément VII convint que cet article paraissait déraisonnable, et en demanda la suppression : mais Gaëtan et Caraffa représentèrent si bien que la manière de vivre qui en résultait, était de tout point conforme à celle des apôtres et des premiers disciples de J.-C., qu'ils obtinrent l'approbation qu'ils sollicitaient. Les quatre fondateurs firent leurs vœux solennels, le 14 septembre 1524, entre les mains de Jean de Bonsiani, évêque de Caserte, commis à cet effet par Sa Sainteté. Ils élurent ensuite pour supérieur Caraffa, qui avait prononcé ses vœux le premier, et à qui le pape avait conservé le titre d'archevêque de Chieti (en latin *Theate*), du nom duquel le nouvel ordre prit celui de *Théatins*. Ils s'établirent d'abord dans une maison du Champ-de-Mars, où ils partagèrent leur temps entre les exercices de la vie active et ceux de la vie contemplative. Peu après, ils obtinrent un second établissement sur le mont Pincio, qu'ils furent bientôt forcés d'abandonner, lors de la prise de Rome par le connétable de Bourbon, dont l'armée, composée de ces bandes si redoutables dans le 16e. siècle, commit d'épouvantables dégâts dans la ville. Gaëtan et ses religieux firent, à cette occasion, des actes héroïques de charité chrétienne, allant de tous côtés, au péril de leur vie, soit pour modérer la fureur des soldats, soit pour porter des consolations dans l'ame de leurs victimes : eux-mêmes en augmentèrent le nombre ; car les soldats, ne trouvant pas dans leur maison les trésors qu'ils y croyaient cachés, les maltraitèrent horriblement, et les jetèrent dans le fond d'un cachot. Gaëtan ayant trouvé le moyen d'en sortir, se réfugia à Venise, où la sérénissime république lui offrit un établissement pour son ordre, et il y fut nommé supérieur général, à la place de Caraffa, qui s'était démis de cet emploi. Les théatins ne tardèrent pas à se répandre dans toute l'Italie, en Espagne, en Pologne, et même en Orient : mais ils n'eurent jamais qu'une seule maison en France ; et voici à quelle occasion ils y vinrent. Le cardinal Mazarin, qui leur avait confié la direction de sa conscience, fut si satisfait de leur institut, qu'il sollicita et obtint pour eux un établissement à Paris, fit acheter, à cet effet, une maison sur le bord de la Seine, dont le quai a pris depuis le nom de ces pères, et leur légua, en mourant, une somme de 300,000 fr. pour bâtir leur église ; ce fut un des religieux, nommé Camille Guarini, qui en donna les dessins : elle fut commencée en 1662, et le prince de Conti en posa la première pierre, au nom de Louis XIV. Ce grand roi voulut poser lui-même, sur le portail de la maison, la croix que nous y avons vue jusqu'au moment où toutes les croix disparurent avec la religion de la surface du royaume. S. Gaëtan mourut à Naples, le 7 août 1547, dans la soixante-septième



année de son âge, et la vingt-troisième de la fondation de son ordre. Vers la fin de sa vie, le médecin qui le soignait, le voyant exténué de faiblesse et de macérations, l'invita à se coucher dans un lit : « Jésus-Christ, lui » répondit-il, est mort sur la croix; » laissez-moi mourir sur la cendre. » Il fut béatifié en 1629, et canonisé par Clément X en 1675. On garde ses reliques dans l'église de St.-Paul à Naples, ville qui l'honore comme un de ses principaux patrons, et qui avait jusqu'à six couvents de son ordre, sans compter deux monastères de religieuses théatines. On a de S. Gaëtan 16 *Lettres* qui ont été publiées par l'abbé Barral en 1786, in-8°. de 169 pag. : elles sont très édifiantes et remplies d'une solide dévotion. Sa vie a été écrite par le P. Castaldo, Modène, 1612, in-4°.; par Antoine Caraccioli, Cologne, 1612, in-4°. (insérée dans le Recueil des Bollandistes), et par plusieurs autres auteurs : la plus estimée est celle qu'a donnée le P. de Tracy, Paris, 1774, in-12. L'ordre des théatins, dont le P. Silos a composé en latin les *Annales* (Rome, 1650-66, 3 vol. in-fol.), a donné à l'Église un pape, et environ 200 évêques; aux missions de l'Arménie et des Indes-Orientales (dont le P. Ferro a donné l'histoire, Rome, 1704, 2 vol. in-4°.), beaucoup d'ouvriers évangéliques; et à la république des lettres, des auteurs distingués, dont le P. Ant.-Fr. Vezzosi, général de la même congrégation, a écrit l'histoire littéraire sous ce titre : *I scrittori de' cherici regolari detti Theatini*, Rome, 1780, 2 vol. in-4°.; ouvrage très bien fait, et dont l'abbé de Saint-Léger a donné une notice détaillée et fort intéressante dans le *Journ. des sav.* de déc. 1782. G—s.

GAETAN (Jean), pilote italien, naviguait au service d'Espagne. Il partit du port de la Natividad, à la côte du Mexique, le 1er. novembre 1542, pour aller aux Moluques. Après avoir fait route à l'ouest pendant trente jours, on découvrit plusieurs îles dont les côtes étaient bordées de bancs de corail. Les habitants, pauvres et grossiers, accueillirent les Espagnols. On aborda ensuite à plusieurs des Philippines, et enfin à Tidore, puis à Gilolo. Les Portugais, qui voyaient avec peine que leurs voisins et rivaux en Europe vinssent partager les profits que leur donnait le commerce des épiceries, protestèrent contre l'établissement des Castillans aux Moluques, disant que ces îles et celles qui se trouvaient à cinq cents lieues au-delà, appartenaient au roi de Portugal. Il paraît que le commandant se laissa, ou intimider, ou gagner par les Portugais; car il refusa d'accepter la proposition que fit le roi de Tunor de donner aux Espagnols un navire tout neuf, en remplacement de celui sur lequel ils étaient venus, qui fut reconnu hors d'état de tenir la mer. Ce prince offrit en outre de se reconnaître vassal du roi d'Espagne. Cependant tout l'équipage, et entre autres Gaetan, voulaient retourner au Mexique. Le capitaine l'emporta, et tint à un accord qui le mettait à la disposition des Portugais. Les Espagnols furent menés à Malacca. Gaetan donna dans la traversée tant de preuves de son habileté pour la navigation, que les Portugais l'invitèrent à entrer au service de leur roi. Il rejeta les offres brillantes qu'on lui fit, disant qu'il resterait toujours attaché à l'empereur son souverain. De retour en Europe, il publia la relation de son voyage. Elle est insérée dans le tome Ier. du Recueil de Ramusio, sous ce

titre : *Relation de Jean Gaetan, pilote castillan, de la découverte des îles Moluques par la voie des Indes occidentales.* Cette relation très succincte annonce un bon observateur. On y trouve des remarques curieuses sur les îles vues dans la route, sur la navigation et sur les cartes marines des Portugais. Gaetan déclare qu'elles étaient fautives en plusieurs points. E—s.

GAETAN ou CAJETANO (Daniel), habile grammairien, né à Crémone vers le milieu du 15e. siècle, ouvrit en cette ville une école qui fut très fréquentée. Sur le bruit de sa réputation, François-Marie Sforce l'attira à Milan, où il professa la littérature avec succès pendant plusieurs années : mais ce prince ayant été obligé de quitter ses états, Gaëtan, privé de son protecteur, revint à Crémone, où il essaya vainement de rouvrir son école. Ses ressources s'épuisèrent ; il tomba dans la plus grande misère, et mourut de chagrin vers 1528. On connaît de lui : I. Des *Commentaires* sur les tragédies de Sénèque, imprimés, avec ceux de Bernardin Marmita, dans les éditions de ce poète publiées à Venise, 1483, 1498, 1505, 1522, in-fol.; et Paris, 1519, même format. II. Des *Eclaircissements* sur Priscien, insérés dans l'édition des ouvrages de ce grammairien, Venise, 1496, in-fol. III. la *Préface* des Commentaires de Julius Pomponius Sabinus sur Virgile, dans laquelle il annonce son projet de publier lui-même de nouvelles explications sur ce grand poète. IV. Des *Discours* en latin et des *Pièces* de vers, dont Arisi rapporte un grand nombre de fragments dans sa *Cremona letterata.* W—s.

GAETANI (Honoré), comte de Fondi, vivait à la fin du 14e. siècle. Ayant eu à se plaindre du pape Urbain VI, qui lui refusait le paiement d'une dette contractée par son prédécesseur, il alla joindre, à Anagni, les cardinaux mécontents de ce pontife; il excita leur ressentiment, leur offrit un asile dans ses forteresses, et les conduisit à Fondi, au mois d'août 1378. Là, ils élurent, par ses conseils, un nouveau pape, qui prit le nom de Clément VII ; et ils commencèrent le grand schisme d'occident, qui, pendant trente-sept ans, divisa toute la chrétienté. S. S—i.

GAETANO (Octave), savant jésuite, naquit à Syracuse, le 22 avril 1566, de parents issus des illustres maisons de Sortini et de Carrari. Il montra, dès son enfance, une dévotion très vive, et passait en prières le temps que ses camarades donnaient aux divertissements de leur âge. Une vision qu'il eut à seize ans dans l'église des jésuites, détermina sa vocation : il sollicita sur-le-champ, avec le consentement de son père, son admission dans la société ; mais ce ne fut que vingt ans après, qu'il prononça ses derniers vœux. La sagesse de sa conduite, sa douceur et ses talents, lui avaient acquis l'estime de ses supérieurs. Après avoir administré, plusieurs années, les colléges de Messine et de Palerme, avec autant de zèle que de succès, il fut mis à la tête de la maison professe de cette dernière ville. Ce fut alors que voulant mettre à profit ses loisirs, il s'occupa de rechercher et de réunir les actes des saints de Sicile. L'excès du travail le fit tomber malade; mais regrettant de laisser imparfait un ouvrage auquel il attachait un grand prix, il demanda à Dieu la santé, et la recouvra presqu'aussitôt. Enfin, épuisé de fatigues, le P. Gaëtano mourut à Palerme, le 8 mars 1620, à cinquante-quatre ans,

dont il en avait passé trente-six en religion. Son portrait fut gravé à Rome par l'ordre du supérieur général, avec une inscription qui renferme l'éloge de son savoir et de la sainteté de ses mœurs. Le P. Alegambe, et Mongitore, dans la Bibl. de Sicile, rapportent plusieurs faits miraculeux arrivés au P. Gaëtano. On a de lui : I. *De die natali S. Nymphæ virginis et martyris panormitanæ*, Palerme, 1610, in-4°. II. *Idea operis Siculorum sanctorum famâve sanctitatis illustrium*, ibid., 1617, in-4°. C'est le plan du grand ouvrage auquel il travaillait, qu'il n'eut pas la consolation de terminer entièrement, et qui ne parut que trente-sept ans après sa mort, par les soins de ses confrères, sous le titre suivant : III. *Vitæ SS. Siculorum ex antiquis græcis, latinisque monumentis et ut plurimùm ex mss. codicibus nondùm editis collectæ*, ibid., 1657, 2 vol. in-fol.; ouvrage savant et très estimé. Le P. Tamburini en détacha l'*Histoire des églises de Sicile dédiées à la Sainte-Vierge*, la fit imprimer séparément, Palerme, 1663, in-4°., et en publia, l'année suivante, une traduction italienne, avec quelques additions et des figures. (*Voy.* Fiorito.) IV. *Isagoge ad historiam sacram siculam*, ibid., 1707, in-4°. Cette introduction à l'Histoire ecclésiastique de Sicile est pleine d'érudition, et a été insérée dans le tom. X du *Thesaur. antiq.* de Grævius. On a encore du P. Gaëtano, une *Oraison funèbre de Philippe II, roi d'Espagne*, en italien, prononcée dans la cathédrale de Palerme, en 1601. Cette pièce eut deux éditions la même année; et elle fut réimprimée, pour la troisième fois, en 1619. — Gaetano (Alphonse), frère du précédent, naquit à Syracuse, en 1578, et entra dans la compagnie de Jésus en 1593; il suivit les traces de son frère, et, après avoir rempli avec distinction différents emplois, mourut à Palerme le 7 janvier 1647. On a de lui : *Vita di Francisco Gaitano della compagnia di Giesu*, Palerme, 1657, et réimprimée avec quelques additions, Bologne, 1649, in-12. Cette vie a été traduite en latin par le P. Toussaint Bridoul, Lille, 1641, in-8°. W—s.

GAFFAREL (Jacques), hébraïsant et orientaliste, né, en 1601, à Mannes, en Provence, embrassa l'état ecclésiastique et prit ses degrés en théologie à l'université de Valence; il vint ensuite à Paris, où il fut reçu docteur en droit canon. Il s'appliqua particulièrement à la lecture des ouvrages des rabins, et acquit par-là une foule de connaissances singulières. On dit qu'il fut envoyé à Rome, en 1626, par le cardinal de Richelieu, pour y acheter des livres raros et des manuscrits. Cependant, il est difficile de croire que le cardinal eût mis sa confiance dans un homme si jeune, et qui n'était alors connu que de Gabr. Naudé et de quelques autres érudits. Gaffarel retourna à Rome, en 1632; et ce fut à cette époque qu'il se lia d'amitié avec Léon Allacci, bibliothécaire du Vatican. L'année suivante, il se rendit à Venise : il y demeura quelque temps à l'hôtel de M. de la Thuilerie, ambassadeur de France, et qui aimait les gens de lettres. L'ambassadeur aurait desiré avoir la liste complète des livres qui traitent de la politique; mais Gaffarel, ne se sentant pas en état de la faire, pria Naudé de lui rendre ce service. Telle est l'origine de la *Bibliographia politica*. (Voy. Naudé.) Gaffarel profita de son séjour à Venise, pour faire un voyage dans la Grèce et visiter les côtes d'Asie, où il acquit une grande quantité d'objets

précieux. Il avait publié, dès 1629, ses *Curiosités inouies;* et on apprend, dans la préface de ce livre, qu'à cette époque il avait déjà tant souffert de calomnies qu'il avait pris la résolution, sinon de ne plus écrire, du moins de ne plus mettre ses productions au jour. Ce nouvel ouvrage fut pour lui la source de chagrins non moins cuisants que les premiers : il fut dénoncé à la Sorbonne; et malgré la précaution qu'il avait prise d'annoncer qu'il *n'ajoutait de foi à ces curiosités qu'autant que l'Église le permet*, on l'obligea à signer deux rétractations, la première n'ayant pas paru suffisante. A son retour en France, l'orage formé contre lui était apaisé; il obtint quelques bénéfices et le titre d'aumônier du Roi. Se livrant alors aux devoirs de son état, il chercha, par ses conseils et par ses prédications, à ramener, dans le sein de l'Église, les partisans du calvinisme. En 1641, il prêcha, à Grenoble, l'avent et le carême, avec un grand succès. Un chanoine de cette ville, jaloux des applaudissements qu'il recevait, publia, sous un nom supposé, une lettre dans laquelle il l'accusa d'avoir débité des maximes favorables aux protestants : Gaffarel se contenta de déclarer en chaire qu'il pardonnait sincèrement à son calomniateur; mais le parlement, moins indulgent, condamna l'écrit calomnieux à être brûlé, et en fit poursuivre l'auteur. C'est-là cependant la source des injustes soupçons qui existent encore contre Gaffarel; et c'est ce qui a conduit Bayle à dire que, pour essayer de ramener les protestants, il avait été autorisé, par le cardinal de Richelieu, à prêcher contre le purgatoire. Ce grand ministre desirait effectivement la réunion des communions chrétiennes; et Gaffarel a publié un ouvrage dans ce but : mais ni l'un ni l'autre n'ont jamais eu la pensée de faire à cette réunion le sacrifice d'un dogme enseigné par l'Église. Gaffarel, sur la fin de sa vie, se retira dans son prieuré de Sigonce, en Provence; il y mourut en 1681, à 80 ans. Léon Allacci a donné, dans ses *Apes urbanæ*, une liste très étendue des ouvrages de Gaffarel; elle n'est cependant pas complète. On ne citera ici que les principaux : I. *Les tristes Pensées de la fille de Sion sur les rives de l'Euphrate, paraphrase du psaume* 136; Paris, 1624, in-12. II. *Abdita divinæ cabalæ mysteria contrà sophistarum logomachiam defensa*, ibid., 1625, in-4°. Ce fut-là, sans doute, l'ouvrage qui lui attira les premières persécutions dont il se plaint. III. *Dies Domini sive de fine mundi ex hebr. Elcha ben David in latin. conversa*, ibid., 1629, in-12. IV. *Curiosités inouies sur la sculpture talismanique des Persans, horoscope des patriarches et lecture des étoiles*, ibid., 1629, in-8°. Il s'en fit, dit Bayle, une édition à Rouen, 1631, et deux sans nom de ville, 1637 et 1650, in-8°. On doit trouver, à la fin, deux planisphères dans lesquels, au lieu des constellations, les assemblages d'étoiles forment des caractères hébraïques, d'après le système d'Hamahalzel, traduit du persan en hébreu par le R. Khomer. Grégoire Michaelis en a donné une traduction latine, Hambourg, 1676-78, 2 vol. in-8°., dont le second renferme les notes. Fabricius en a publié une nouvelle édition, augmentée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, Hambourg, 1706, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage contient des choses très singulières, et qui prouvent, dans Gaffarel, autant de crédulité que d'érudition. Ch. Sorel en publia, sous le nom de

Delisle, une réfutation, intitulée : *Des Talismans ou figures faites sous certaines constellations*, Paris, 1636, in-8°. : elle eut assez de succès. V. *Nihil, ferè nihil, minùs nihilo, sive de ente non ente et medio inter ens et non ens positiones XXVI*, Venise, 1635, in-8°. ; titre bizarre et qui ne donne pas une haute idée de la métaphysique de l'auteur. VI. *Mariales gemitus*, Paris, 1638, in-4°. ; pièce de vers. VII. *Quæstio pacifica, num orta in religione dissidia componi et conciliari possint per humanas rationes et philosophorum principia, per antiquos christianorum libros rituales, et per propria hæreticorum dogmata*, ibid., 1645, in-4°. C'est dans ce livre, dédié au cardinal Mazarin, que Gaffarel indique les moyens qu'il croit les plus propres à amener la réunion des communions chrétiennes. VIII. *Index codicum cabbalisticorum mss. quibus Joan. Mirandulanus comes usus est*, ibid., 1651, in-8°. ; réimprimé dans la *Biblioth. hebraïca* de J. Ch.-Wolf. Il ne paraît pas que la Mirandole ait jamais possédé tous les manuscrits dont Gaffarel donne la liste, et encore moins qu'ils lui vinssent d'Esdras. IX. *Histoire universelle du monde souterrain, contenant la description des plus beaux antres et des plus rares grottes, caves, voûtes, cavernes et spélonques de la terre.* Le prospectus en fut imprimé à Paris, 1666, in-fol. de 8 feuillets : il est très rare. Gaffarel chargea, par son testament, l'avocat Chorier, de Grenoble, de l'exécution de ses dernières volontés, et on espérait qu'il ferait paraître cet ouvrage ; mais l'attente du public a été trompée. C'eût été, dit J.-B. Michault, un monument de folie et d'érudition. Il voulait y traiter les matières les plus singulières et de la façon la plus ridicule ; il voit des grottes partout. L'homme lui paraît un animal tout *engrotté*, dont le corps présente mille cavités. Il parcourait les cavernes sulfureuses de l'Enfer, du Purgatoire et des Limbes : il se proposait de faire une description topographique et exacte de la vallée de Josaphat, qu'il trouvait trop petite pour contenir la millième partie des habitants de la moindre rue de Jérusalem ; ce qui l'avait conduit à rechercher le mode du jugement dernier, sur lequel il donnait trois opinions différentes.

W—s.

GAFFARELLI ou CAFFARELLI (Gaetan), célèbre chanteur italien, naquit à Bari le 16 avril 1703 ; il était fils d'un pauvre paysan appelé *Majorano*. Dès son enfance, il montra un goût décidé pour la musique : on le voyait s'extasier au son d'un instrument ou d'une belle voix. Son père, qui le destinait à l'état de laboureur, le punissait avec sévérité de ce qu'il quittait souvent le travail des champs, dans lequel il commençait à l'exercer, pour aller suivre, dans les rues de Bari, un joueur de luth ; mais toutes les punitions furent inutiles, même les jeûnes auxquels son père le condamna. Toutes les fois qu'il pouvait se dérober aux regards paternels, il allait parcourir les églises, et s'arrêtait dans celle où il entendait chanter. Un musicien de la cathédrale avait remarqué ce petit paysan venir avec assez de régularité les jours qu'on y tenait chapelle ; il l'avait entendu souvent joindre sa voix à celle des autres musiciens, et chanter en mesure avec une parfaite intonation. Un jour, il voulut connaître de plus près le petit chanteur qui avait attiré son attention ; il l'amena chez lui, et, après différentes questions, il lui demanda s'il

aimait à entendre chanter : *Ah, monsieur*, répondit Majorano, avec toute l'ingénuité de son âge, *senza pane ma non senza musica;* plutôt sans pain que sans musique. Le musicien, qui s'appelait Caffaro (1), lui fit chanter le diapason sur le clavecin, et aussitôt il ne douta pas que cet enfant ne devint un des premiers chanteurs de l'Italie : il s'informa de la demeure et du nom de son père, qu'il alla voir; il sut si bien le persuader des avantages qu'il pouvait attendre de son fils, s'il lui faisait apprendre la musique, que ce dernier, suivant en tout les conseils du musicien, envoya son fils, à Norcia, subir la grande opération (2). Quand le petit Majorano revint à Bari, le musicien Caffaro le prit chez lui, lui fit apprendre à lire et à écrire, et lui enseigna les premiers éléments de la musique; un an après, il l'envoya à Naples, recommandé à Porpora, maître aussi fameux par ses compositions que par les excellents élèves qu'il avait formés à l'art de chanter. Le jeune Majorano s'appela depuis lors Gaffarelli ou Caffarelli, diminutif du nom de son protecteur. Pendant cinq ans, Porpora ne lui apprit que la même page, où il n'y avait d'abord que les éléments les plus simples; il y ajouta progressivement des *trilli*, des groupes, des cadences, etc.; la sixième année fut consacrée à lui donner des leçons d'articulation et de prononciation. Gaffarelli, déjà arrivé à sa vingtième année, et n'ayant parcouru, pendant cinq ans, qu'une seule page, se croyait un bien médiocre musicien; mais Porpora le désabusa en lui disant : *Va, mon fils, tu n'as plus rien à apprendre ; tu es le premier chanteur de l'Italie et du monde.* Gaffarelli, ainsi que tous les *soprano*, commença sa carrière musicale par les rôles de femme, et il débuta pour la première fois à Rome, en qualité de *prima donna buffa*, au théâtre della Valle, où il obtint le plus grand succès. Il parcourut ensuite les principaux théâtres d'Italie, excitant partout l'enthousiasme et l'admiration. En 1728, il revint à Rome, et chanta sur le théâtre d'Argentina, dans le rôle de *prim' uomo* (premier chanteur). Gaffarelli avait une jolie figure, chantait parfaitement ; et avec ces deux qualités il ne pouvait manquer de bonnes fortunes. Dans une occasion cependant, il faillit en être la victime : s'étant introduit dans une maison des plus distinguées, il se vit contraint, pour fuir la colère d'un mari jaloux, de se tenir caché, jusqu'à nuit close, au fond d'une citerne vide, qu'il trouva dans le jardin, et d'où il ne sortit qu'avec un terrible rhume, qui le retint au lit pendant plus de trois semaines; la dame qui le protégeait, connaissant jusqu'où pouvait aller le ressentiment de son époux, mit Gaffarelli sous la sauve-garde de quatre *sgherri* (spadassins), qui le suivaient de loin, partout où il allait. Cette aventure n'eut pas de plus fâcheuses conséquences ; et Gaffarelli put sortir de Rome en toute sûreté, pour aller à Londres l'année suivante, 1730. Il resta dans cette capitale plusieurs années, et il revint en Italie chargé de richesses. Il ne voulut cependant pas quitter la scène, et chanta sur plusieurs théâtres, jusqu'à ce que, se trouvant à Naples, il entendit parler du mérite extraordinaire de Gizziello, qui était alors à Rome, où il devait débuter dans deux jours. Gaffarelli prend aussitôt la poste,

(1) Il ne faut pas le confondre avec le célèbre maître de ce même nom.

(2) Parmi tous les chanteurs, ce sont les *soprano* qu'on paye le plus en Italie ; et c'est dans Norcia que se trouvent les plus habiles opérateurs pour faire des eunuques. Le patient ne doit pas avoir atteint sa treizième année.

voyage toute la nuit pour arriver le soir à Rome, où l'on devait donner un grand opéra. Enveloppé dans son manteau, il se glisse dans la foule; et lorsqu'il eut entendu Gizziello, *bravo*, *bravissimo*, *Gizziello*, s'écrie-t-il, *è Gaffarelli che te lo dice* (bravo, bravo, Gizziello, c'est Gaffarelli qui te le dit). Il quitte sur-le-champ le théâtre, reprend la poste, et retourne à Naples avec la même précipitation. Il eut à peine le temps de s'habiller pour paraître sur le théâtre, où l'on faisait mille conjectures, ne sachant ce qu'il était devenu. En 1740, il chanta à Venise. Il avait 600 sequins d'appointements pour les trois mois du carnaval. Outre cela, dans une représentation qu'il donna à son bénéfice, il gagna plus de 700 sequins. Durant quelques années, Gaffarelli semblait avoir renoncé au théâtre; mais il y reparut à Turin, en 1746, et passa ensuite à Florence et à Milan. La grande dauphine de France, princesse de Saxe, qui aimait beaucoup la musique, fit venir Gaffarelli à Paris, en 1750; et il y chanta plusieurs fois dans les concerts spirituels. Ayant plu généralement à toute la cour, Louis XV chargea un de ses gentilshommes de lui faire un présent. Le gentilhomme envoya à Gaffarelli, par un de ses secrétaires, une boîte d'or de la part du roi. « Comment! dit Gaffarelli, tout surpris, » le roi de France m'envoie cette » boîte? Tenez, Monsieur (et il ouvrit son secrétaire), en voilà trente, » dont la moindre a plus de valeur » que celle-là. Si du moins il y avait » le portrait du monarque?...—Monsieur, répondit le secrétaire, S. M. » ne fait présent de son portrait » qu'aux ambassadeurs. — Cependant, Monsieur, de tous les ambassadeurs du monde on ne ferait pas » un Gaffarelli. » On rapporta cette conversation au roi, qui en rit beaucoup, et le dit à la dauphine. Cette princesse envoya chercher le musicien, lui fit présent d'un beau diamant, et lui remit en même temps un passeport. « Il est signé du roi, » dit-elle, c'est un grand honneur » pour vous; mais il faut en profiter, » car il n'est valable que pour dix » jours. » Gaffarelli partit de France assez mécontent, disant qu'il n'y avait pas gagné pour les frais de son voyage. Il avait amassé de grandes richesses qui le mirent à même d'acheter le duché de Santo-Dorato, dont il prit le titre, qu'il laissa après sa mort, à son neveu, avec un revenu de quatorze mille ducats (près de 45,000 fr.) Malgré son titre, il ne quitta pas sa profession, et Monseigneur le duc chantait dans les églises pourvu qu'on le payât assez généreusement. Peu de temps avant sa mort, il avait fait bâtir un hôtel, où on lisait cette modeste inscription : *Amphyon Thebas, ego domum*. Gaffarelli mourut dans sa terre de Santo-Dorato, le 30 novembre 1783. Il fut un des chanteurs les plus étonnants qui aient paru sur la scène. Voix expansive et mélodieuse, égale force dans tous les sons, qu'il assujétissait à la mesure la plus grave et la plus soutenue, et auxquels il savait donner une prodigieuse rapidité. Il excellait dans le *trilli* et les cadences; et c'est le premier qui ait osé exécuter des *volate* (glissades) de demi-tons, avec l'intonation la plus parfaite. Musicien consommé, il jouait parfaitement du clavecin, et chantait, impromptu, les morceaux les plus difficiles. Son orgueil, cependant, était égal à son mérite, ou peut-être le surpassait. Il était aussi hautain sur la scène, que Farinelli était modeste au milieu d'une cour qui

le comblait de faveurs. Ce dernier avait été son condisciple chez Porpora. Gaffarelli l'avait cependant précédé de quelques années dans la carrière théâtrale; ainsi ce fut Gaffarelli qui, le premier, orna le chant de tous les charmes de la musique. Le fameux Elisi, qui l'avait précédé, n'avait d'autre mérite que celui d'une très jolie voix. Pacchiarotti, Rubinelli, Marchesi, ont sans doute surpassé Gaffarelli; mais ce dernier leur a appris, par son exemple, que la voix peut imiter les instruments les plus difficiles comme les plus mélodieux. B—s.

GAFFORIO (Franchino) naquit à Lodi, le 14 janvier 1451, d'un soldat bergamasque. Il fut destiné à l'état ecclésiastique, étudia la composition musicale sous un moine carme, puis enseigna successivement la musique à Montiecllo, à Bergame, à Milan. Il fut ordonné prêtre, et nommé, en 1483, maître de chapelle (*phonascus*) de la cathédrale de Milan. Il mourut, à ce qu'il paraît, dans cette fonction, vers 1525. Gafforio s'était principalement occupé de la théorie musicale; et le duc L. Sforce l'avait mis à la tête d'une école de musique qu'il avait fondée exprès pour lui. Ses ouvrages sont peu instructifs, sans doute, comparativement à ceux que nous possédons aujourd'hui; mais ils ont du moins le mérite d'être les premiers, d'auteur moderne, qui aient été publiés. Ce sont: I. *Theoricum opus harmonicæ disciplinæ*, Naples, 1480; Milan, 1492, in-fol. II. *Practica musicæ*, Milan, 1496; Brescia, 1497, 1502; Venise, 1512. III. *Angelicum ac divinum opus musice materná linguá scriptum*, Milan, Gotard Dupont, 1508, in-fol. On lit, sur le frontispice: *Franc. Gafurius laudensis tria de musicis volumina theoricam ac practicam et harmoniam instrumentorum accuratissimè conscripsit*. Cet ouvrage est composé de cinq traités: le premier, sur les intervalles; le second, sur la notation, les consonances et les divers tons; le troisième, sur les mesures et les valeurs des notes; le quatrième, sur le contre-point; le cinquième, sur les proportions musicales. L'auteur y définit l'harmonie, *concordia discors*. IV. *De harmonicá musicorum instrumentorum opus*, etc., Milan, 1518. L'inscription placée en tête du livre précédent prouve que celui-ci était composé depuis long-temps lorsqu'il fut publié. V. Jean Spataro, de Bologne, attaqua vivement Gafforio dans son *Trattato di musica*, publié à Venise, 1531, in-fol.: ce dernier se défendit par une *Apologie* et par une *Epigramme*, où il rappelle que son adversaire faisait jadis des fourreaux d'épée. Gafforio cultiva aussi la poésie. Les continuateurs du Dictionnaire de Moréri lui attribuent encore la publication des ouvrages de Maffeo Vegio, et d'un Discours de Jacopo Antiquario à la louange de Louis XII. D. L.

GAGE (Thomas), voyageur, était né, vers la fin du 16e. siècle, en Irlande, d'une famille catholique qui tenait un rang distingué. Son père l'envoya, en 1612, en Espagne, pour faire ses études chez les jésuites, espérant qu'il entrerait dans leur société: mais le jeune Gage, qui avait conçu pour eux une aversion mortelle, prit l'habit de l'ordre de Saint-Dominique à Valladolid. Il était, en 1625, au monastère de Xerez, en Andalousie, quand un commissaire de son ordre lui inspira le desir d'aller, comme missionnaire, aux Philippines. On voit, par le récit de Gage, qu'il se décida à prendre ce parti, moins par zèle pour le salut des ames, que par la perspective de jouir

des douceurs d'une vie agréable, et d'amasser de la fortune dans ces contrées lointaines; enfin il redoutait les effets de la colère de son père, qui lui mandait qu'il aurait mieux aimé le voir simple marmiton dans les cuisines des jésuites, que général de tout l'ordre de Saint-Dominique, le menaçant de le déshériter, et de susciter contre lui les jésuites, s'il remettait les pieds en Angleterre. A peine était-il arrivé à Cadix, qu'on y publia un ordre du roi, pour empêcher qu'aucun Anglais passât aux Indes; de sorte qu'il fallut le conduire secrètement à un vaisseau, et le cacher dans une barrique, dont on avait exprès vidé le biscuit. Ce moyen ayant rendu vaines toutes les recherches que l'on fit pour le découvrir, il partit, le 2 juillet 1625, avec vingt-sept de ses confrères. Une surprise que les Espagnols éprouvèrent dans une relâche à la Guadeloupe, de la part des Indiens, qui leur tuèrent plusieurs matelots ainsi que des jésuites et un dominicain, ralentit le zèle de quelques missionnaires; tellement qu'en débarquant le 12 septembre à la Guadeloupe, ils eussent voulu retourner en Espagne. Cependant ils continuèrent leur route, et entrèrent, le 8 octobre, à Mexico. Gage resta, jusqu'au mois de février de l'année suivante, à la campagne, dans un monastère où l'on faisait séjourner les religieux pour les remettre des fatigues du voyage. Les discours d'un de ses confrères, nouvellement revenu des Philippines, le dégoûtèrent entièrement de l'envie de continuer le voyage; et la vie agréable que l'on menait à la Nouvelle-Espagne le décida à y rester. En conséquence, la veille du jour où l'on devait partir pour Acapulco, il s'échappa avec trois autres dominicains, et se mit en route pour Chiapa. Il y fut bien reçu par le provincial: les preuves qu'il donna de son habileté le firent choisir pour enseigner le latin aux enfants de la ville, et le mirent en crédit auprès de l'évêque et du gouverneur. Au bout de six mois, on le laissa avec regret aller à Guatimala, où il continua son cours de théologie, s'appliqua à la prédication, et fut nommé professeur de philosophie. Malgré le renom qu'il avait acquis, l'idée de retourner en Angleterre l'occupait sans cesse: il en demanda la permission au provincial et au gouverneur; elle lui fut refusée, parce qu'un ordre exprès du roi et de son conseil défendait de laisser revenir en Espagne aucun prêtre, avant dix ans de séjour dans les Indes: il prit alors la résolution de quitter la ville, et d'aller quelque temps demeurer à la campagne, pour apprendre le langage indien, prêcher en quelque village, et amasser du bien. Après avoir rempli, pendant cinq ans, les fonctions de curé dans deux villages, il reçut du général de son ordre la permission de retourner en Angleterre: le provincial s'opposa à ce qu'il en profitât, et l'envoya desservir une autre paroisse. Gage se voyant, un an après, possesseur d'une somme de 9000 piastres, se décida à profiter de la permission du général: il échangea une partie de son argent contre des perles et des pierres précieuses, et partit d'Amatitlan, le 7 janvier 1637. Il traversa la province de Nicaragua, en suivant la côte du grand Océan, et alla s'embarquer dans un petit port de la province de Costa-Rica, sur la mer des Caraïbes. A peine le navire était-il en mer, qu'il fut pris par un corsaire hollandais; et Gage se vit dépouillé de 8000 piastres. « Cet événement, » dit-il, me fit appliquer à moi-même » le proverbe, que *bien mal acquis* » *ne profite jamais*, voyant que je

» perdais tout d'un coup ce que l'a- » veugle dévotion des Indiens m'avait » fait acquérir parmi eux pendant » douze ans. » Il retourna à Carthago, puis à Nicoja sur le grand Océan; il y profita d'un bâtiment qui allait à Panama, traversa l'isthme, et partit de Porto-Bello par la flotte espagnole, qui arriva heureusement à San-Lucar, le 28 novembre 1637. Sa première pensée fut de quitter l'habit religieux; puis il retourna dans sa patrie, après vingt-quatre ans d'absence. Il avait presque totalement oublié l'anglais. Son père était mort, et n'avait pas fait mention de lui dans son testament : son frère et ses parents eurent de la peine à le reconnaître; cependant il en fut bien reçu. A la fin de 1639, il partit pour l'Italie, afin de résoudre quelques doutes qui s'étaient, dès son séjour en Amérique, élevés dans son esprit sur la religion. Tout ce qu'il vit dans cette contrée ne l'ayant pas satisfait, il retourna à Londres, où il abjura le catholicisme par un sermon qu'il prononça dans l'église de Saint-Paul : cette démarche le brouilla avec sa famille. Voyant ensuite que les catholiques étaient favorisés à Oxford, dont son frère était gouverneur, et dans d'autres villes attachées à la cause royale, il embrassa le parti du parlement, et reçut en récompense le rectorat de Déal. Ce fut alors qu'il publia la relation de ses voyages dans les Indes-Occidentales. Les lumières qu'elle fournit sur les richesses des possessions espagnoles et sur leur état de faiblesse, donnèrent aux Anglais l'idée de tenter contre ces pays des expéditions qui leur promettaient des succès faciles. Gage s'embarqua sur une flotte, qui échoua néanmoins dans les entreprises qu'elle essaya contre Vera-Cruz et la Havane, mais qui réussit à s'emparer de la Jamaïque en 1654 : il mourut dans cette île l'année suivante. On a de lui : I. *A new Surwey of the West-Indies*, etc. *Nouvelle Description des Indes-Occidentales, ou les Voyages de l'Anglais-Américain, par terre et par mer, contenant le journal d'une route de 3300 milles dans l'intérieur du continent de l'Amérique, dans lequel est raconté son voyage d'Espagne à Saint-Jean de Ulloa et à Mexico, la description de cette grande ville; aussi son voyage de Mexico par les provinces de Guaxaca, etc., et son séjour de douze ans dans les environs de Guatimala, et notamment dans les villes indiennes de Mixco, de Pinola, de Petapa et d'Amatitlan, avec son retour par la province de Nicaragua, etc.; et une grammaire, ou quelques rudiments de la langue indienne, appelée Poconchi ou Pocoman*, Londres, 1648, in-fol; ibid., 1655, 1677. La première édition est dédiée à Cromwel; la seconde à Fairfax : il dit à ce général d'armée parlementaire qu'il lui offre un nouveau monde à conquérir; il assure qu'il ne parle que des choses qu'il a observées par lui-même, et ajoute que si l'on trouve de la différence entre sa relation et celles qui l'ont précédée, c'est que depuis cent ans qu'il n'a été rien écrit sur l'Amérique, les choses y ont bien changé. Ce livre eut un succès étonnant, parce que l'auteur était le premier étranger qui eût parlé avec connaissance d'un pays dont les Espagnols fermaient soigneusement l'entrée. Quelques écrivains ont prétendu que Gage avait copié ce qu'il disait du Mexique dans une traduction du livre de Gomara. Quand même cette assertion serait vraie pour les faits généraux relatifs à l'histoire du pays, on ne peut nier que le dominicain irlan-

dais n'ait parlé de beaucoup de choses qu'il a vues, ayant traversé l'intérieur du pays, qu'il décrit très bien, et dans lequel il a fait plus de onze cents lieues : de plus, il est, jusqu'à ce moment, le seul qui donne des lumières sur l'intérieur de la province de Guatimala et des contrées voisines. Labat, qui lui reproche amèrement de n'être pas allé cueillir au Japon la palme du martyre, et qui le maltraite à cause de ses sorties contre les moines et de son apostasie, convient qu'il donne des Mémoires très amples et très instructifs de tout ce qu'il avait remarqué dans le pays où il avait habité, et qu'il fait connaître une infinité de choses que l'on avait ignorées jusqu'alors, parce que l'on n'avait de documents que sur les côtes de ces régions éloignées. Ce témoignage prouve que l'un ne peut raisonnablement révoquer en doute la bonne foi de Gage : c'est un écrivain exact, mais qui n'est pas toujours assez judicieux. Il déplore l'aveugle superstition dans laquelle on entretient les Indiens; et, d'un autre côté, il raconte des choses qui annoncent chez lui une crédulité puérile. D'ailleurs il narre d'une manière qui attache, de sorte que son livre se lit toujours avec plaisir. Colbert, jugeant que les documents qu'il contient pouvaient être utiles, ordonna d'en faire une traduction en français; elle parut sous ce titre : *Nouvelle Relation contenant les Voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle Espagne, ses diverses aventures, et son retour par la province de Nicaragua jusqu'à la Havane*, etc., traduite par M. de Beaulieu ou Hues O-Neil, avec fig., Paris, 1676, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1680, 1699, 1720, 1722; traduite en hollandais, Utrecht, 1681, 1 vol. in-4°.; en allemand, Leipzig, 1693, 1 vol. in-12. : c'est la traduction française qui a servi d'original pour cette version. Plusieurs bibliographes prétendent que Baillet est l'auteur de la traduction française : Camus dit qu'il ne sait pas sur quelles bases porte cette idée, puisqu'en 1676, Baillet était encore au séminaire, et se disposait à prendre les ordres. Le traducteur convient qu'il a corrigé le titre, et retranché du corps de l'ouvrage des digressions qui ne convenaient pas assez au principal dessein de l'auteur, enfin qu'il n'a pas suivi la division par chapitres. Les retranchements portent principalement sur les passages où Gage combat la croyance de l'Église romaine : mais tout ce qui tient à la peinture des mœurs dissolues des moines en Amérique, est laissé en entier. Le dernier chapitre où Gage raconte son voyage en Italie et l'histoire de sa conversion, est totalement supprimé. On n'a pas inséré non plus, dans quelques éditions d'Amsterdam, la grammaire de la langue Poconchi : c'est dans cet idiome, le plus élégant de ceux des environs de Guatimala, que Gage prêchait aux Indiens. Il a joint à cette grammaire le *Pater;* l'explication des mots que renferme cette prière, lui fournit l'occasion de les faire connaître dans le plus grand détail. Thevenot a donné dans le tom. II de son recueil, un morceau intitulé : *Relation du Mexique et de la Nouvelle-Espagne, par Thomas Gage :* il annonce l'avoir traduit de l'anglais; ce ne sont que des extraits. On a encore de Gage le Sermon prêché le jour de son abjuration, Londres, 1642, in-4°.; *Duel entre un jésuite et un dominicain, commencé à Paris, livré à Madrid, et terminé à Londres*, 1651. Quelques bibliographes attribuent aussi à Gage le mérite de nous avoir fait connaître les hiéroglyphes mexicains qui se trouvent dans le recueil de Pur-

chas, et que Thevenot a tirés de cet écrivain. L'erreur vient de ce que, dans le recueil de ce dernier, le titre est ainsi conçu : *Histoire de l'Empire mexicain, représentée par figures; Relation du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne, par Thomas Gage.* Il suffit de lire l'avis tiré du recueil de Purchas, que Thevenot a traduit et placé en tête de l'explication de ces figures, pour se convaincre qu'elles parvinrent en Europe long-temps avant la naissance de Gage. E—s.

GAGES (JEAN-BONAVENTURE DUMONT, comte DE), né à Mons en Hainaut le 27 décembre 1682, entra dans la carrière des armes en 1703, servit la cause de Philippe V, roi d'Espagne, et fut d'abord officier aux gardes wallones. Sa bravoure et son intelligence lui méritèrent l'estime de ses chefs : il parvint, de grade en grade, à celui de lieutenant-général, et servit en cette qualité sous le comte de Glimes dans l'armée de Catalogne, destinée à l'expédition de l'île de Minorque en 1740. Il prit le commandement de l'armée espagnole à la fin de septembre 1742, et s'avança du royaume de Naples, à la tête de 18,000 hommes, vers la Lombardie, en traversant les terres du St.-Siége. Il établit ses quartiers dans le Bolonais, sur les bords du Reno, passa le Panaro le 5 février 1743, et le 8 à la journée de Campo-Santo il enleva aux Autrichiens 4 pièces de canon, 5 drapeaux, 4 étendards, 180 chariots de blé, et fit 400 prisonniers : mais après s'être rendu maître du champ de bataille, il crut devoir, pour assurer ses subsistances, repasser le Panaro; ce qu'il effectua dans le meilleur ordre. Cette campagne de 1743 et celle de 1744 firent le plus grand honneur au comte de Gages. Quoique harcelé sans cesse par des forces supérieures, il sut conserver, pour ainsi dire, intacte sa petite armée : dirigeant ses attaques toujours à propos, il ne se laissa jamais entamer, et, ménageant ses retraites avec beaucoup d'art, il parvint à se maintenir dans la Romagne, jusqu'à ce que les Napolitains fussent en mesure de le secourir. Pour lors, il prit à son tour l'offensive, de concert avec le duc de Modène, qui était venu prendre le commandement en chef de l'armée. Les Autrichiens, commandés par le prince de Lobkowitz, éprouvèrent des pertes considérables, et furent contraints de battre en retraite. Nocera et Lodi tombèrent au pouvoir des Espagnols, ainsi que Serravalle, Tortone, Alexandrie, Asti, etc. Le comte de Gages, par une suite de savantes manœuvres, réussit à faire sa jonction avec les troupes que commandaient l'infant don Philippe et le maréchal de Maillebois. La ville de Milan leur ouvrit ses portes, le 19 décembre 1745. Le 8 février 1746, le comte de Gages effectua le passage du Tésin avec un corps de 22,000 hommes, et força le prince de Lichtenstein d'abandonner Olleggio, et de se replier derrière la Secchia : mais bientôt les Autrichiens prirent leur revanche. L'infant don Philippe repassa le Pô, et perdit le fruit des dernières campagnes : cependant le comte de Gages ne montra jamais plus d'habileté que dans cette retraite et dans celle que nécessita la perte de la bataille de Campo-Freddo, mais principalement à la journée du 10 août, après le passage du Tidon, où le marquis de Botta, croyant surprendre en désordre les armées combinées, fut repoussé avec perte de 6000 hommes. Peu de temps après la mort de Philippe V, le comte de Gages remit le

commandement de l'armée espagnole (le 15 août 1746) au marquis de las Minas, et revint à Madrid, où il fut comblé d'éloges par le roi Ferdinand VI, qui lui conféra la commanderie de Vittoria (ordre de S. Jacques) et celle de Pozzuello (ordre de Calatrava). Il avait obtenu le collier de la Toison d'or l'année précédente. En 1748, on voulut mettre de nouveau le comte de Gages à la tête des armées espagnoles en Italie : mais son grand âge, sa santé très altérée par les fatigues de la guerre, et peut-être aussi la crainte de se voir encore gêné dans ses opérations comme il l'avait été précédemment en diverses circonstances, ne lui permirent pas d'accéder à cette proposition; et il fut nommé vice-roi, gouverneur et capitaine-général de la Navarre. C'est à son ardente sollicitude pour le bien-être des peuples, et aux soins de son administration éclairée, que sont dues les belles routes du royaume de Navarre. Il mourut à Pampelune, le 31 janvier 1753, dans sa 73e. année. Le roi d'Espagne Charles III fit élever à ses frais, dans l'église des Capucins de Pampelune, en 1768, à la mémoire du comte de Gages, un superbe monument, pour lequel il composa lui-même cette inscription :

Joanni Bonaventuræ Dumont
comiti de Gages
sabaudicis austriacisque
ad Velitras et Tanarum copiis
fugatis
regni neapolitani
clarissimo assertori
reique militaris peritiæ
duci supra famam præclarissimo,
tandem regni Navarræ
proregi solertissimo
et in publicis viis struendis
inventori mirifico.
Decedenti prid. kal. febr. anni 1753
ætatis 73
Carolus III Hispaniarum rex
monumentum hoc dicat
bene merenti.

S—T—T.

GAGLIARDI (DOMINIQUE), professeur de médecine à Rome, et proto-médecin de l'état ecclésiastique, à la fin du 17[e]. siècle et au commencement du 18[e]., acquit beaucoup de réputation comme médecin et comme anatomiste : I. Son *Anatome ossium novis inventis illustrata*, Rome, 1689, in-8°., est un ouvrage plein de reflexions originales, et d'une exactitude remarquable pour le temps. Les os, à la vérité, n'y sont considérés que dans l'état sec; mais les détails curieux dans lesquels l'auteur est entré sur les rapports et sur la structure de ces organes, sont dignes des éloges et de l'attention des anatomistes. II. L'*Idea del vero medico fisico e morale firmata secondo li documenti ed operazioni d'Hippocrate*, Rome, 1718, in-8°. Cet ouvrage dans lequel Gagliardi donne des instructions aux jeunes gens qui veulent faire des progrès dans la médecine, est plein des préceptes les plus sages et les plus utiles, soit sur la science, soit sur la morale des médecins. III. L'*Infermo istruito nella scuola del disinganno ; opera composta a beneficio de chi desidera vivere longamente*, Rome, 1719, in-8°., I[re]. partie; ibidem, 1720, in-8°., II[e]. partie, a pour objet les abus préjudiciables à la santé, et les moyens susceptibles de procurer une longue vie. IV. On connaît encore de Dominique Gagliardi, un traité *De educatione filiorum*, Rome, 1723, in-8°. — Jean Antoine GAGLIARDI, médecin de Milan, vécut dans le 17[e]. siècle. Il n'est connu des biographes que par les ouvrages suivants : I. *Nova ratio universalis medendi febribus humoralibus*, Milan, 1632, in-4°. II. *Consultationes*

variæ, Cologne, 1637. III. *Cognitione e cura di morbi communi æstivi ed automnali*, Milan, 1643. IV. *Del acciaio in uso nella medicina*, ibid., 1645. L'auteur s'occupe spécialement, dans cet ouvrage, de l'emploi de l'acier dans le traitement des maladies chroniques. — Hubert Gagliardi, médecin milanais, père du précédent, florissait à la fin du 16e. siècle et au commencement du 17e. Un traité *Della ragione e quantità del vitto, nelle febri pestifere maligne ed acute*, Milan, 1643, in-4°., est le seul ouvrage qu'on ait de lui. Ch—t.

GAGLIARDI (Paul), savant ecclésiastique, né à Brescia en 1695, obtint un canonicat à la cathédrale de cette ville, et s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à recueillir toutes les pièces relatives à l'histoire de sa patrie. Les talents de Gagliardi étendirent sa réputation dans toute l'Italie. Apostolo-Zeno et Tiraboschi le citent avec éloge: Fontanini souhaitait qu'il donnât une édition des *Memorie Bresciane* d'Ottavio Rossi, personne ne lui paraissant plus capable de porter cet ouvrage à sa perfection. Gagliardi mourut en 1742. On a de lui: I. *Oratio pro adventu J. F. Barbadici ad episcopatum Brixianæ ecclesiæ*, Venise, 1715, in-12. II. *Parere intorno all' antico stato de' Cenomani ed a i loro confini*, Padoue, 1724, in-8°.; réimprimé dans les *Memorie istorico-critiche intorno all' antico stato dei Cenomani*, par Sambuco, Brescia, 1750, in-fol. Il cherche à prouver, dans cette dissertation, que Brescia était la capitale du pays des Cénomans, et en fixe l'étendue d'après différents passages de Polybe, de Tite-Live, et de Strabon. III. Les *OEuvres* de St. Philastre et de St. Gaudence, évêques de Brescia au 4e. siècle, Brescia, 1738, in-4°. Il a fait précéder cette édition, des *Vies* des deux saints évêques; et il y combat avec autant de force que de justesse les réflexions trop sévères que Dupin s'était permises sur leurs écrits. Il avait publié précédemment, avec quelques autres opuscules: *S. Gaudentii sermones cum opusculis Ramperti et Adelmanni Brixiæ episcoporum, recensuit et notis illustravit Paulus Galeardus*, Padoue, 1710, in-4°. IV. Des *Notes* pleines d'érudition, sur la liste des évêques de Brescia publiée dans l'*Italia sacra* d'Ughelli, et insérées à la suite de cette liste dans la seconde édition de l'ouvrage. W—s.

GAGLIARDO ou GAGLIARDI (Achille), jésuite italien, né à Padoue vers 1537, entra en 1559, à l'âge de vingt deux ans, au noviciat de cette société. Elle fit en même temps une triple acquisition dont elle eut lieu de s'applaudir: deux frères cadets de Gagliardi imitèrent l'exemple de leur aîné, et embrassèrent, en même temps que lui, l'institut des jésuites qui venait de s'établir. Les trois frères appartenaient à une famille distinguée et riche. Ils préférèrent la pauvreté évangélique aux avantages que pouvaient leur procurer la fortune et leur naissance. La nature, d'ailleurs, les avait doués si heureusement, que le jésuite Simon Rodriguez, l'un des dix premiers compagnons de St. Ignace, disait que si on lui avait donné à choisir trois sujets dans toute l'Italie, il n'eût pu rencontrer mieux. Achille avait à peine vingt-cinq ans, que ses supérieurs le jugèrent capable de professer la philosophie dans leur collége de Rome: il enseigna ensuite la théologie à Padoue et à Milan, et s'y

acquit la réputation d'un homme versé dans cette science. Il eut successivement à gouverner, en qualité de recteur, les colléges de Turin, de Milan, de Venise, et enfin de Brescia. Il mettait un soin particulier à former à la vie spirituelle ceux de ses jeunes confrères qu'il avait sous sa direction; et pour cela, il les réunissait tous les dimanches dans des conférences qu'il faisait lui-même. Son zèle n'était pas moins infatigable que sa vie était exemplaire. A l'âge de plus de soixante ans, il lui arrivait souvent de prêcher le matin, de faire une leçon dans l'après-midi, et le soir une exhortation à des personnes distinguées, qui se rassemblaient dans un oratoire pour l'entendre. Il avait établi des exercices spirituels pour tous les états, et il y présidait. Retiré à Modène dans ses dernières années, il y fut attaqué d'une maladie cruelle qui lui ôta la mémoire, le priva de la vue, et lui causa pendant vingt-deux mois les plus vives douleurs : il les supporta avec patience; enfin, il expira dans de grands sentiments de religion, le 6 juillet 1607, âgé de soixante-dix ans, dont il en avait passé quarante-deux dans la Société, constamment occupé de services utiles et de bonnes œuvres. Il est auteur de plusieurs ouvrages religieux, dont voici les titres : I. Un Catéchisme en langue italienne, Milan, 1584, in-4°. Ce catéchisme fut fait à la demande de St.-Charles Borromée, qui avait pour l'auteur la plus grande estime, et qui voulut l'avoir pour compagnon lors de la dernière visite qu'il fit de son vaste diocèse. II. *De disciplinâ hominis interioris ;* opuscule où l'érudition se réunit à la piété. Philippe Chifflet a mis en tête de son édition de l'*Imitation de J. C.*, un chapitre du P. Gagliardo, où se trouve une exposition abrégée de la doctrine de cet excellent livre. III. *Compendium christianæ perfectionis continens praxim uniendi animam cum Deo*. Ce livre, écrit d'abord en italien, fut traduit en latin, Vienne en Autriche, 1633. IV. Des *Commentaires sur les écrits de St. Ignace*. V. *Explication de l'institut de la société de Jésus*. VI. *Des méditations pour tous les états*. VII. *Différentes manières de méditer en récitant le Rosaire*. Trois éditions différentes du *Combat spirituel* (Coni, 1668; Lucques, 1691; et Parme, 1700), attribuent cet ouvrage ascétique, si répandu, au P. Gagliardi, sur la foi de l'éditeur anonyme de l'ouvrage du P. Théophile Raynaud, intitulé : *Erotemata de malis ac bonis libris*, édition de Lyon, 1665; mais il paraît (dit Mercier Saint-Léger, *Journal des Sav.*, décembre 1782, p. 2573) que cette opinion n'a pas été fortement défendue par les jésuites eux-mêmes, qui l'ont abandonnée : en effet, Sotwel ne compte pas le Combat spirituel parmi les ouvrages de Gagliardi. (*Voy.* SCUPOLI.) L—Y.

GAGNI (1) ou GAGNÉE (JEAN DE), en latin, *Gagnæus*, célèbre docteur de la maison de Navarre, dont les soigneuses et savantes recherches contribuèrent beaucoup à la restauration des lettres au commencement du 16e. siècle, était de Paris ou des environs. Il entra en qualité de boursier au collége de Navarre, et commença à y étudier la théologie vers 1524. Il s'y était préparé par une étude approfondie des lettres grecques, latines et hébraïques, sous le célèbre Pierre Danes, l'un des premiers professeurs du Collége-Royal. Ses progrès dans les sciences divines

(1) Quelques-uns écrivent *Gagné*.

furent rapides. Dès l'an 1529, il avait été jugé capable de les enseigner; et cette année même il expliquait le *Livre des sentences* au collége de Navarre. En 1531, il était recteur de l'université. La même année, il fut reçu docteur en théologie, et fit à Navarre des explications publiques des Épîtres de S. Paul. En 1533, il publia un docte Commentaire sur l'épître aux Romains, à la sollicitation du cardinal Jean de Lorraine, et aidé de Nicolas Boary, évêque de Saint-Malo, qui lui procura des Commentaires jusque-là demeurés inconnus. Le cardinal de Lorraine le fit connaître à François Ier., ami des lettres et des savants, qui l'appela près de lui. Il y exerça d'abord les fonctions de lecteur de ce prince, qui, pendant ses repas, se faisait lire et expliquer des ouvrages choisis, et prêtait à cette lecture beaucoup d'attention. C'est dans le cours d'une de ces lectures, dont le roi fut extrêmement satisfait, que Gagni lui dit qu'il existait dans le royaume un grand nombre de ces ouvrages, trésors précieux, mais presque sans utilité, parce qu'ils étaient comme perdus dans les chartriers des chapitres ou dans les bibliothèques des monastères, dont, par on ne sait quels motifs, les chanoines et les religieux ne permettaient point l'entrée. Sur-le-champ, François Ier. fit expédier à Gagni un diplome royal, par lequel il était ordonné que toutes les bibliothèques, et tous les lieux où il y avait des livres, lui fussent ouverts. Gagni savait trop combien d'avantages pouvaient resulter d'une pareille mesure pour la négliger. Dans les fréquents voyages où il accompagnait le roi, il se faisait ouvrir et visitait les bibliothèques qu'il trouvait sur son chemin. Il en examinait les manuscrits, en tirait des copies, et les publiait, ou les communiquait à des personnes qui se chargeaient de les publier. Plus de cent ouvrages importants sortirent ainsi de la poudre où ils seraient demeurés ensevelis. François Ier. récompensa les services de Gagni en le faisant son premier aumônier et son prédicateur ordinaire. Le crédit dont Gagni jouissait ne fut point inutile à l'université à laquelle il devait son éducation et son premier lustre: elle recourut plusieurs fois à lui, avec succès, dans des circonstances difficiles, et pour le maintien de ses priviléges. En 1546, il joignit à ses autres titres celui de chancelier de l'église de Paris. Il était lié avec les hommes de son temps les plus doctes et les plus célèbres. Il entretenait un commerce de lettres avec plusieurs, notamment avec Marcel Cervin de Monte-Pulciano, qui, depuis, fut pape sous le nom de Marcel II. Peironius, Sixte de Sienne, Barthélemi Faius, Possevin, parlent de Gagni comme d'un théologien habile, d'un savant versé profondément dans les lettres divines et humaines, d'un prédicateur accompli, *absolutissimus*, et d'un personnage non moins distingué par sa piété que par son érudition. Il mourut en 1549, et fut enterré dans la chapelle du collége de Navarre. Il est éditeur ou auteur des ouvrages suivants : I. *Commentarius Primasii Uticensis in Africâ episcopi, in epistolas S. Pauli*, lat. et franç., Paris, 1537, réimprimé à Lyon dans la même année. C'était un des livres que Gagni lisait et expliquait à François Ier. pendant ses repas. Ce Commentaire a été inséré dans la Bibliothèque des Pères. II. *Alcimus Avitus et Claudius Marius Victor poetæ christiani in lucem emissi*, Lyon, 1536, in-8°. (*Voy.* AVIT.) III. *Petri Apolloni Collatii*

presbyteri Novariensis excidii hierosolymitani libri IV, Paris, 1540. IV. *Sermons de Guerric*, *abbé d'Igny*, traduits du latin en français. (*Voy.* GUERRIC.) V. *Hendecasyllabus de sanctissimo Christi corpore in Eucharistiâ.* VI. *Davidici psalmi*, *in lyricos diversorum generum versus*, *adjectis unicuique brevibus argumentis*, *descriptisque ad latera paginarum ipsis psalmorum verbis ex vulgatâ editione*, *cum hebraïcâ veritate illustrati*, Paris, 1547. VII. *Paraphrasis in epistolam ad Romanos*, Paris, 1533; ibid. 1633, in-8°. VIII. *Scholia in Evangelia quatuor et in actus Apostolorum*, Paris, 1552; ibid. 1631, in-8°, etc. Dom Calmet et le docteur Launoi font l'éloge des commentaires de Gagni sur le nouveau Testament. Ses Scholies sur les quatre Évangiles, sur les actes des Apôtres, et sur l'Apocalypse, ont été insérées dans la grande Bible, *Biblia maxima*, de Jean de la Haye, Paris, 1643, 5 vol. in-fol. L—Y.

GAGNIER (JEAN), orientaliste célèbre, naquit à Paris vers l'an 1670, et fit ses études au collége de Navarre. Il eut pour maître le P. Le Bossu, auteur du Traité sur le Poëme épique. Ce père, montrant un jour à ses élèves la Polyglotte de Walton, leur dit: « Voilà, mes enfants, un livre que vous devriez estimer. » Ces paroles firent une grande impression sur l'imagination du jeune Gagnier; et dès ce moment, il se livra avec ardeur à l'étude de l'hébreu et de l'arabe. On connaît peu de particularités touchant la vie de ce savant. On sait seulement qu'il reçut les ordres sacrés de M. l'évêque de Meaux, et qu'il devint chanoine régulier de Ste.-Geneviève. Peut-être avait-il suivi malgré lui la carrière religieuse; car, peu de temps après, il sortit de son couvent, se maria, et alla chercher un asile en Angleterre, où il embrassa la religion prétendue réformée, vers le commencement du 18e. siècle. Il fut très favorablement accueilli dans ce royaume, et trouva plusieurs amis qui l'encouragèrent, entre autres l'archevêque Sharp et le lord chancelier Macclesfield, à qui il dédia son édition d'*Aboul-feda*. Il reçut à Cambridge le degré de maître-ès-arts; et étant ensuite allé à Oxford, pour suivre ses travaux dans la bibliothèque Bodléienne, il fut admis avec le même degré dans cette université, où il se soutint en enseignant l'hébreu. Ayant été précédemment choisi pour chapelain par le D. William Lloyd, évêque de Worcester, il l'avait accompagné à Oxford. En 1710, d'après l'ordre de Sharp, archevêque d'York, il assista Grabe dans l'examen des manuscrits arabes de la bibliothèque Bodléienne, relativement aux *Constitutions clémentines* sur lesquelles ce prélat avait engagé Grabe à écrire un Traité contre Wiston. Gagnier lut et traduisit avec soin tout ce qui pouvait servir à la composition de cet ouvrage. En 1717, il remplit la chaire d'arabe de l'université d'Oxford, pendant l'absence de Wallis. Mais il paraît, d'après une lettre de J.-Ch. Wolff au célèbre La Croze, que, dès 1715, il avait été nommé professeur de langues orientales dans l'université de cette ville. Il mourut le 2 mars 1740. On a de ce savant: I. *Instruction pour les Nicodémites*, Amsterdam, 1700, in-12. II. Lettre sur les Médailles samaritaines, dans les *Nouvelles de la République des lettres* et le Journal de Trévoux, 1705. III. *Josippon sive Josephi ben Gorionis Historiæ judaïcæ, lib. V, ex hebræo latinè vertit, præfatione et notis illustravit J. Gagnier*, Oxford, 1706, in-4°.

Dans la dédicace à l'archevêque de Cantorbéry, Gagnier annonce qu'il compte publier divers autres ouvrages historiques des Juifs : sa traduction, qui n'est point accompagnée du texte hébreu, ainsi que quelques bibliographes l'ont écrit, est faite d'après l'édition hébraïque de Venise, 1544. IV. *L'Eglise romaine convaincue d'idolâtrie et d'anti-christianisme*, La Haie, 1706, in-8. V. *Tabula nova et accurata exhibens paradigmata omnium conjugationum hebraïcarum*, Oxford, 1710. Cette table, qui est fort méthodique, a été composée par l'auteur en faveur de ses écoliers ; elle est contenue en quatre grandes feuilles : Gagnier y promet une nouvelle grammaire hébraïque, et celle du célèbre rabin Jehuda Khaig, l'un des plus anciens grammairiens juifs, dont il a trouvé un manuscrit à Oxford en hébreu et en arabe. VI. *Vindiciæ Kircherianæ, sive animadversiones in novas Abrah. Trommii concordantias græcas versionis LXX*, ibid. 1718. Cette critique amère d'un ouvrage estimable, et où Gagnier s'écarta souvent des règles de cette urbanité que les savants devraient toujours observer dans les discussions littéraires, déplut à Fabricius, à Wolf et à La Croze. Trommius était dans un âge très avancé; et ses *Concordances*, comparées à celles de Kircher, lui méritaient de justes éloges. VII. *De vitâ et rebus gestis Mahomedis, cognomento Abul-Kasem ben Abdalla, islamiticæ religionis autoris, necnon imperii saracenici fundatoris, historici duo, videlicet Abulfeda et Jannabius, historicorum arabum principes ... Latinè vertit et notas adjecit J. Gagnier; accedunt accuratæ Arabiæ triplicis geographiæ tabulæ ex eodem Abulfedâ, al Edrisio, aliisque etc., cum præfatione et indicibus copiosissimis*, ibid., 1723, in-8°. Gagnier ayant entrepris d'expliquer, dans son cours d'arabe, l'Histoire universelle d'Aboul-feda, la vie de Mahomet écrite par cet historien plut tellement à ses auditeurs, qu'elle leur parut digne d'être traduite et publiée. Les notes qui accompagnent cette traduction, sont pleines de citations d'auteurs arabes : « Ce n'est point, dit Reiske, l'étude » et l'érudition qui manquent à l'au» teur, mais une connaissance plus » aprofondie de la langue. » Kohler a donné quelques corrections pour cet ouvrage, dans ses *Notæ et emendat. ad Theocritum*, Lubec, 1767, in-8°. VIII. *Ismaelis Abulfedæ principis Hamah, geographia universalis, in tabulas secundùm climata et regiones digesta, cum longitud. et latit. urbium locorumque celebriorum...... Arabicè denuò descripsit, latinè vertit, mappis geographicis adornavit, notasque adjecit*, ibid. in-fol., 1726 ou 1727. Gagnier entreprit après Schikard et Greaves de donner une traduction latine de la Géographie d'Aboul-feda. Vers 1725 ou 1726, il en publia le prospectus dans lequel il annonce qu'il se servira, pour faire la traduction et publier le texte arabe, des manuscrits employés par Greaves, Erpenius, Golius, S. Le Clerc, H. Wild, et surtout des collations faites par Guillaume de Guise; l'ouvrage, y compris les notes et les diverses leçons, devait former un vol. in-fol. de 160 feuilles; mais il n'en a paru que les 72 premières pages qui contiennent, 1°. l'*Arabie*; 2°. une dissertation où Gagnier traite de l'origine du nom des Arabes et de l'Arabie; de l'ancienne division de cette contrée, etc. : ce qu'il dit touchant l'étymologie du nom de *Sarrasin*, ne saurait dé-

truire l'opinion de Pococke, qui fait venir ce nom du mot arabe *cherkiyn (Orientaux)*; 3°. le commencement de la description de l'Égypte: on peut voir, sur ce fragment extrêmement rare, le *Muséum hist., philos., théolog.*, vol. 1, p. 2, pag. 355, le *Journal des savants* de 1727, p. 373, et la *Bibl. arab.* de M. Schnurrer, p. 124 et suiv. IX. En 1727, Gagnier promit une traduction du *Sefer emunoth*, ou *Livre des articles de la foi judaïque*, composé en arabe par le célèbre rabin Saadia. Il en publia même un *specimen* qui contenait, outre le texte arabe, la version latine et des notes, le texte de la traduction hébraïque de cet ouvrage faite par Juda, fils de Saül. Cette entreprise n'a point eu de suite. X. *La Vie de Mahomet, traduite et compilée de l'Alcoran, des traditions authentiques, de la Sonna, et des meilleurs auteurs arabes*, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12. Gagnier ayant composé cette histoire pour les personnes qui ne pouvaient lire la traduction latine d'Aboul-feda, publiée précédemment, l'envoya à Samuel Le Clerc, qui la fit imprimer. Il en a été fait une réimpression en 3 vol. in-12, sous la rubrique d'Amsterdam 1748, mais qui n'est point estimée. XI. *Animadversiones in novam Josephi Gorionidis editionem, à Jo. Frid. Breithaupto publicatam*, dans la *Bibl. choisie* de Le Clerc, t. 25. Gagnier y garde aussi peu de mesure que dans ses *Vindiciæ Kircherianæ*. XII. *Traité de la petite Vérole*, traduit de l'arabe de Rhazis, à l'invitation du docteur Mead. Nous ignorons si cette traduction a vu le jour. XIII. *Fragmenta ex Catenâ in Pentateuchum arabicâ syriacis descripta litteris et latinè versa*, dans le tom. 2 de l'*édition* de S. Hippolyte, donnée par J. Alb. Fabricius. Le *Thesaurus epistolicus* de La Croze fournit encore plusieurs particularités touchant les travaux et le savoir de Gagnier: on y apprend qu'il s'était livré à l'étude de la langue copte, et qu'il avait entrepris de donner les écrits des rabins Juda Khiug et de Jonas ben Gannach, grammairiens très anciens, en arabe, avec une traduction latine. — Gagnier a laissé un fils, Thomas ou Jean, qui fut élevé au collége de Wadham à Oxford, et prit le degré de maître-ès-arts en 1743. Étant entré dans les ordres sacrés, il obtint le rectorat de March-Gibbon, et passa ensuite à celui de Stranton près Hartlepool, dans l'évêché de Durham. Il y vivait encore en 1766. On ignore l'époque de sa mort. J—N.

GAGO (Balthasar), missionnaire portugais, né à Lisbonne en 1515, entra dans la compagnie de Jésus en 1546, et partit pour les Indes deux ans après, sous la direction du fameux P. Barceo. Arrivé à Goa, il sut se captiver la bienveillance de S.-François Xavier, qui l'envoya aussitôt prêcher l'Évangile à Bungo, dans le Japon. Parvenu à Funay, capitale de ce petit royaume, il reçut un favorable accueil du roi, qui lui accorda la permission de prêcher dans sa cour. En fort peu de temps, Gago convertit plus de quinze cents idolâtres. De si rapides progrès éveillèrent l'envie des bonzes, qui excitant le peuple contre le missionnaire, exposèrent celui-ci à toutes sortes d'insultes. Mais le roi, aussi juste que sage, entremit son autorité pour les faire cesser. Les bonzes alors, ne pouvant s'opposer directement aux heureux succès de la prédication du père Gago, cherchèrent à prouver l'inutilité de sa doctrine, en s'efforçant de démontrer que la religion japonaise

différait seulement sur quelques rites, de celle des chrétiens. Après avoir réfuté publiquement cette erreur, le missionnaire écrivit, sur ce sujet, un traité qui plut tellement au roi, que ce prince y fit apposer le sceau de ses armes en signe de son approbation. Les bonzes finirent par cesser leurs attaques; deux d'entre eux reçurent le baptême, et devinrent de zélés missionnaires. Gago, après avoir opéré un grand nombre de conversions à Firando, Farata et Salsete, revint à Funay, où il apprit la mort du roi, son protecteur. Le prince qui lui avait succédé, suscita la plus cruelle persécution contre les chrétiens. Gago fut aussitôt arrêté, et condamné à mort le 9 janvier 1583. On a de lui plusieurs lettres de 1552 à 1562; elles traitent toutes de ses missions: les plus remarquables sont, une de Firando, du 23 septembre 1555, traduite en latin, et imprimée à Louvain, 1570, in-8°., et en italien, Venise, 1559-1565, in-8°.; et une autre, datée de Bungo, 1er. novembre 1559, traduite en latin, Louvain, 1569, in-8°., et en italien, Venise, 1562, in-8°. B—s.

GAGUIN (Robert), 20e. ministre-général de l'ordre de la Rédemption des captifs, dit *des Mathurins*, naquit à Colline, petit bourg du diocèse d'Arras, situé sur la Lys, aux confins de l'Artois, et fit ses premières études au monastère de *Préavins*, diocèse de St.-Omer. Il entra jeune dans l'ordre des Trinitaires. Après sa profession, il fut envoyé par ses supérieurs dans la maison des Mathurins de Paris, pour y étudier la théologie dans l'université. Il ne borna point ses études à cette science : il s'appliqua particulièrement au droit canon, et chercha à se perfectionner dans les lettres humaines. Guillaume Fichet professait alors la rhétorique aux Mathurins (*Voy.* Fichet): ce bel art ne faisait que de renaître, et l'université de Paris, livrée jusqu'alors aux disputes scolastiques, n'avait point de régents attitrés qui l'enseignassent. Gaguin suivit assidument les leçons de Fichet, auquel il voua un attachement qui ne se démentit point; et il profita si bien sous ce maître, que Fichet, ayant été emmené à Rome par le cardinal Bessarion, en 1463, Gaguin lui succéda dans sa chaire. Il fut reçu docteur, et nommé professeur en droit canon; il en prend le titre à la tête de quelques-unes de ses lettres et de ses harangues, et devint même doyen de cette faculté. Le mérite de Gaguin, la réputation dont il jouissait dans l'université, de laquelle il était regardé comme un des plus beaux ornements, l'élevèrent aux premiers emplois de son ordre : il en fut élu général en 1473. Il vécut sous trois rois de France, qui l'employèrent à des négociations importantes. Louis XI, en 1477, le fit passer en Allemagne, avec ordre d'y prendre, s'il trouvait lieu à quelque négociation, le caractère de son ambassadeur, pour empêcher le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III : il devait représenter aux électeurs et princes de l'Empire, que l'héritière de Bourgogne, étant du sang de France et sujette du roi, elle ne pouvait se marier sans le consentement de son souverain et du chef de sa maison. La négociation n'eut aucun succès. Quoique ce ne fût point la faute de Gaguin, et qu'il eût gagné la goutte dans ce voyage, il fut, à son retour, reçu du roi avec une indifférence dont il se plaint dans une de ses lettres avec assez d'amertume. Charles VIII l'envoya en ambassade à Rome, et le

chargea aussi, en 1486, de soutenir en son nom, près des Florentins, les intérêts de René de Lorraine contre Ferdinand, roi de Naples. Enfin, en 1491, Gaguin fut envoyé par le même roi en ambassade en Angleterre, avec François de Luxembourg, vicomte de Martigues, et Charles de Marigny. Gaguin y porta la parole dans le conseil des ministres; et son discours, au moins celui que lui prête un de nos historiens (1), est un modèle d'adresse et de précautions oratoires, lesquelles, quoi qu'on en dise, prouvent qu'il ne manquait point d'éloquence. Le goût de la littérature, qui commençait à revivre, donna lieu à ces mêmes rois de mettre le talent et les connaissances de Gaguin à profit sous un autre rapport. Quelques-uns prétendent que Charles VIII et Louis XII lui confièrent la garde de la Bibliothèque royale, et que ce dernier, qui aimait passionnément les livres et les lettres, lui fit donner des sommes considérables, au moyen desquelles il enrichit cette bibliothèque de manuscrits rares et précieux. Ce titre de bibliothécaire du roi est contesté à Gaguin par Gabriel Naudé, mais, ce nous semble, sans preuves suffisantes. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il fut employé par ces deux monarques à d'importants travaux littéraires, notamment à écrire l'histoire et à débrouiller le chaos de nos antiquités. On le consultait aussi dans les conjonctures difficiles. En 1482, il fut appelé à un conseil convoqué par le gouverneur de Paris, pour aviser aux moyens de soulager la misère de la ville, occasionnée par un froid d'une rigueur extraordinaire et par d'autres calamités. Il jouissait, dans l'université, d'une très grande considération : si elle avait à envoyer quelque députation près des ministres, il en faisait ordinairement partie, et le plus souvent il portait la parole. En 1481, il complimenta, au nom de cette compagnie, l'évêque de Marseille, qui venait de succéder à Charles de Gaucourt en qualité de gouverneur de Paris. Cet événement ne mériterait point d'être cité, s'il n'était remarquable « que cette harangue n'est plus » dans le style ancien (1); qu'elle ne » commence plus par un texte, expli- » qué ensuite et commenté d'une ma- » nière scolastique, et qu'elle se rap- » porte au plan des compliments qui » se font aujourd'hui en pareille occa- » sion. » Changement que peut-être on doit à Gaguin. Le crédit dont il jouissait près des grands le mit à portée de rendre à l'université beaucoup de services : il s'employa avec succès pour elle près du cardinal de Bourbon et du chancelier de France Guillaume de Rochefort, dont il était estimé. Il eut pour protecteurs de grands princes, et pour amis les hommes les plus célèbres de son temps, parmi lesquels on doit compter Érasme; quelques-uns lui dédièrent leurs ouvrages. Beaucoup de ses lettres sont adressées aux plus éminents personnages, même à des têtes couronnées. Tous ceux qui ont parlé de lui, louent sa reconnaissance et sa fidélité en amitié. Ce savant et célèbre religieux mourut à Paris le 22 mai 1501. On a porté divers jugements sur son mérite littéraire : les uns le disent médiocre orateur et mauvais poète, historien courtisan et crédule, débitant des fables, et adoptant des choses invraisemblables et sans fondement, comme par exemple la création d'un royaume dans la petite ville d'Yvetot;

(1) *Histoire de France* de Velly, t. XX, p. 181.

(1) *Histoire de l'Université* par Crévier, t. IV, pag. 8»5.

fait dont il a parlé le premier sans citer les sources. (*Voy.* Gautier, sire d'Yvetot.) Ils lui reprochent d'être partial envers sa nation, de manquer de justice à l'égard des nations étrangères, d'en parler le plus souvent sans connaissance de cause, et de s'exprimer dans un style lourd et pesant. D'autres, à ces jugements, en opposent d'aussi favorables que ceux-là sont rigoureux : en avouant que les histoires et les écrits de Gagnin ne sont point sans défauts, ils appellent de l'imputation de partialité et de flatterie, à ce que dit Gaguin de Louis XI, sous lequel et avec lequel il avait vécu, et à qui assurément il attribue beaucoup de vices et fort peu de vertus. Le savant abbé Legendre dit que « l'Histoire de Gaguin fait plaisir à lire, » qu'il narre agréablement et parle » sans déguisement des choses de son » temps; » il le représente comme un savant poli, également docte et habile. Érasme, dont le suffrage est bien de quelque poids, quoiqu'il ait varié sur le mérite littéraire de son ami, fait le plus bel éloge, non seulement de l'ordre et de la fidélité qui règnent dans son histoire, mais encore de son style. S'il nous était permis de hasarder une opinion sur cette divergence de sentiments, il nous semblerait que ceux qui ont jugé Gaguin avec tant de rigueur n'ont pas fait assez attention, qu'au temps où il écrivait, les bonnes lettres ne faisaient que de naître; que l'université de Paris n'avait pas même encore dans son sein une chaire de rhétorique; que jusque-là des disputes scolastiques avaient étouffé le génie, et qu'à peine l'aube d'un siècle plus éclairé commençait à poindre. Les défauts qu'on reproche à Gaguin, doivent donc bien moins lui être attribués qu'à son temps, au-dessus duquel il avait même su s'élever. Dans une lettre à Fichet, il se moque avec assez de gaîté, et de la secte des *nominaux*, et d'une ordonnance royale rendue en forme contre leurs malheureux livres. Il parle de l'astrologie judiciaire avec un mépris qu'un grand nombre de ses contemporains, même éclairés, ne partageait pas. Aussi l'historien de l'université ne balance-t-il pas à le comprendre parmi ceux qui y ont été les restaurateurs des lettres. On doit à Gaguin les ouvrages suivants: I. *Compendium suprà Francorum gestis à Pharamundo usque ad annum* 1491, Paris, André Bocard, 1497, in-4°. Cette première édition ne contient que 3 livres, et renferme seulement l'espace de 1200 ans. L'auteur en donna une 2e. corrigée, et qui va jusqu'en 1499, Paris, Durand Gerlier, 1500; réimprimée en 1504 in-fol.; et en 1507, 1511, 1514, in-8°.: une autre édition avec un supplément sous ce titre, *Annales rerum gallicarum seu compendium usque ad annum* 1499, *cum Supplemento Huberti Velleii senatorii advocati usque ad annum* 1520, Paris, 1521, in-4°.; 1522, 1524, in-4°.; Lyon, 1524, in-fol.: ce qu'il y a de Gaguin dans cette édition va jusqu'à Louis XII; Hubert Velleius a continué l'histoire jusqu'à François Ier., c'est-à-dire jusqu'en 1515, Lyon, 1550; Paris, 1554.: une autre édition, *cum supplemento ad Henricum II*, Francfort-sur-le-Mein, 1577, in-fol.; Paris, 1578, in-fol.; Douai, 1586, in-8°., *cum appendice Jacobi Bourgerii ejusdem ordinis*. Ces annales ont été traduites; elles ont aussi servi à la composition d'autres ouvrages, telles que la *Chronique Martiniane*, et les *Grandes chroniques de Saint-Denis*, etc. II. *Chroniques et histoires faites et composées par R. P. en Dieu*

Turpin, archevêque de Reims, l'un des pairs de France, contenant les prouesses et faits d'armes advenus en son temps, du roi Charlemagne et de son neveu Rolland, traduites du latin en francois, par R. Gaguin, par ordre de Charles VIII, Paris, 1527, in-4°., en lettres gothiques; Lyon, 1583, in-8°.: ouvrage qui est moins une histoire qu'un roman, et qui a enfanté tous ceux de chevalerie où il est question de Charlemagne, de son neveu Rolland, et des douze pairs. III. *Epistolæ et orationes*, Paris, Durand Gerlier, petit in-16, gothique, contenant 27 lettres, dont la dernière est du 1er. octobre 1497, Paris, 1497, in-4°.; ibid., Bocard, 1502, in-4°., gothique. Cette dernière édition, dédiée à l'université, contient les pièces suivantes: 1°. *Roberti Gaguini juris canonici interpretis Epistolæ*; ces lettres sont au nombre de 57, outre lesquelles, à la tête du volume, il s'en trouve une à Josse Badius, et une autre au libraire Durand Gerlier. 2°. Des harangues (*Orationes*) au nombre de 9, et mêlées parmi les lettres. 3°. Une pièce en vers élégiaques, sous ce titre: *Circumseptam esse diversis periculis vitam humanam Gaguinus Fausto poëtæ regio.* 4°. Un traité *De puritate Conceptionis, adversùs Vincentium de Castro-Novo, Gaguini ordinis sanctæ Trinitatis de redemptione captivorum generalis ministri concertatio*; cet écrit est en vers élégiaques latins sous cette inscription: *Sacro theologorum doctorum Parisiensium academiæ collegio*, avec la date du 1er. octobre 1497. Gaguin y réfute le dominicain Vincent de Château-Neuf, qui avait soutenu, comme on le faisait dans son ordre, que la sainte Vierge n'avait pas été exempte du péché originel. Suivant Érasme, Gaguin avait traduit ce traité en français. Trithème et Gesner après lui attribuent à Gaguin deux traités sur la Conception, l'un en vers adressé à *Arnoldus Bostius*, carme de Gand, et un autre en prose. Le frontispice de l'édition de 1498 indique aussi deux écrits de Gaguin sur le même sujet; l'un intitulé, *De conceptione Virginis defensio*; l'autre, *De eadem conceptione ad fratres sui ordinis oratio.* 5°. *Passio sancti Ricardi martyris*, en prose. 6°. Diverses pièces de vers, dont voici les titres: *De variis in ecclesiâ Dei ordinibus Jacobo Publio poëtæ.* — *De hospita Vernonensi*; pièce, dit-on, moins décente qu'il ne convenait à un chef d'ordre. On reproche aussi au Traité de la Conception des expressions du même genre, mais qu'excusent peut-être le sujet, la langue dont Gaguin se servait, et le temps auquel il écrivait, où, avec moins de délicatesse dans le langage, il régnait plus de simplicité et où il y avait plus de mœurs (1). — *Artium humanitatis studiosis*, 1493. — *De miserâ hominis conditione, et ad eam consolatione, Petro Buryo.* — *Ad divam Mariam oratio, asclepiadæo carmine.* — *Ad Faustum Andrelinum.* — *Petro Succurribili doctori theologo.* — *Ad divum Paulum oratio.* — *Quare Sixtus IV. P. M. Fichetum ad se, Romam accersivit.* — *Uxoris umbra ad maritum mœrentem.* — *Dialogus in desides et ignavos.* — *Oratio ad divos Cosmam et Damianum.* Gaguin parle de ces prières ainsi que de l'oraison à la Vierge, dans une lettre à *Arnoldus Bostius*, et dit les avoir composées pour en obtenir du soulagement dans ses douleurs. — Une

(1) Voyez ce que dit à ce sujet l'abbé de Saint-Léger dans le *Journal des Savants*, juin, 1767, pag. 433.

Pièce sur la mort de Charles VIII, roi de France, et une *épigramme* sur le bâton dont ses infirmités et son âge l'obligeaient de se servir. Le frontispice du même recueil fait aussi mention d'une pièce intitulée, *De arte metrificandi præcepta* : elle ne se trouve point dans l'édition; mais elle fut imprimée à Pfortzheim, chez Uldéric Carinthus, en 1505. Le père Delaunay, mathurin et ministre ou supérieur de la maison de Paris, donna, à la fin du 17e. siècle, une nouvelle édition des Lettres et harangues de Gaguin avec des sommaires : il y fit entrer quelques lettres et harangues jusque-là inédites. Les ouvrages attribués à Gaguin, dont Valère André fait mention, sont : I. *De variis conditionis humanæ incommodis elegia*, sans date. II. Les *Commentaires de César translatés par Gaguin et Etienne de Laigues, dit Beauvais*, Paris, 1539, 2 vol. in-8°.; les *mêmes*, revus par Antoine Dumoulin masconnais, 1545, Lyon, in-8°., et 1555, 2 vol. in-16. Gaguin n'a traduit que les huit livres de la Guerre des Gaules. III. Une *Chronique de l'ordre des Mathurins*, manuscrite. IV. *Conseils prouffitables contre les ennuis et tribulations du monde*, in-8°, gothique, sans date; c'est la traduction d'une lettre de J. Pic de la Mirandole. V. *La royne de bon repos* ou *le passe-temps d'oisiveté*, poème en français. VI. *Glossarium latinum R. Gaguini ad Ludovicum XI*. VII. Une *Edition de Lucain*, de laquelle Gaguin fait mention dans sa 35e. lettre. L—Y.

GAGUINI (Alexandre), historien de Pologne, était né à Vérone. Il alla chercher de l'emploi en Pologne, et fut fait capitaine d'infanterie. On récompensa ses services dans les guerres de Livonie, de Moldavie et de Russie, par l'indigénat et le commandement de Witepsk. Il mourut à Cracovie en 1614. On a de lui : *Rerum Polonicarum tomi tres, à Lecho primo duce usque ad Stephanum*, Francfort, 1584, in-fol. Les divers traités et les diplomes que ce livre renferme, sont des pièces importantes et extrêmement curieuses : quelques-uns des morceaux portent le nom de leurs auteurs; mais, ou Gaguini s'est fait honneur des autres, ou bien on les a crus de lui, sur la réputation qu'il s'était acquise, en s'appropriant un excellent ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Alexandri Gaguini Sarmatiae Europeae descriptio, quæ regnum Poloniæ, Lithuaniam, Samogitiam, Russiam, Masoviam, Prussiam, Pomeraniam, Livoniam, et Moscoviæ Tartariæque partem complectitur*, Spire, 1581, in-fol. Ce livre, qui n'est pas commun, a pour auteur Mathias Strykowsky, chanoine et archidiacre de Samogitie. Gaguini n'y a eu d'autre part que de l'avoir traduit de polonais en latin. On en trouve une traduction italienne dans le tome II de Ramusio. E—s.

GAHAGAN (Usher), littérateur, né en Irlande, était d'une bonne famille de ce pays. Il surveilla l'impression des auteurs classiques latins publiés par Brindley, et traduisit en vers latins l'*Essai sur la Critique* de Pope. Il paraît que sa mauvaise conduite lui causa des embarras auxquels il voulut remédier en rognant les espèces d'or. Enfermé à Newgate pour ce délit, il s'y occupa de la traduction en vers latins du *Temple de la Renommée* de Pope, et d'un autre poème anglais, et dédia ces deux ouvrages au duc de Newcastle, premier ministre, dans l'espoir d'obtenir sa grâce. Il adressa aussi des vers au

prince George, aujourd'hui roi; mais rien ne put le soustraire à la rigueur des lois, et il fut pendu à Tyburn en février 1749. E—s.

GAICHIÉS (Jean), prêtre de l'Oratoire, naquit à Condom en 1647, d'une famille honnête. Après avoir, en différents lieux, rempli, d'une manière distinguée, les divers emplois d'enseignement public confiés à sa congrégation, il devint, en 1684, supérieur de la maison d'Avignon. Ce fut dans cette *retraite* qu'il se prépara au ministère de la parole divine. Le chapitre de la cathédrale de Soissons, touché des vertus, des talents et des qualités sociales dont il avait donné des preuves pendant qu'il enseignait la rhétorique dans cette ville, le fixa dans son sein, en le faisant nommer théologal en 1692. Là, il s'appliqua au ministère de la chaire, d'où il alla prêcher des stations d'avent et de carême à Paris, et dans plusieurs grandes villes du royaume. Sa composition était soignée, élégante, pleine d'instruction; une vie évangélique donnait un grand poids à ses discours. En 1705, il fut reçu membre de l'académie de Soissons. Cette compagnie, dont il était le plus bel ornement, le chargea souvent du discours qu'elle envoyait tous les ans à l'académie française; et il s'en acquittait ordinairement par des pièces ingénieuses qui méritèrent toujours les éloges de cette dernière académie. Le P. Gaichiés avait eu la confiance de M. de Libelli, archevêque d'Avignon, qui l'avait fait son exécuteur testamentaire, conjointement avec les cardinaux Altieri et Carpegna. Il eut également celle de M. de Sillery, évêque de Soissons, qui l'emmenait toujours avec lui dans la visite de son diocèse, pour l'employer à l'instruction des pasteurs et des peuples. Après la mort de ce prélat, remplacé par M. Languet, prévoyant qu'il ne pourrait convenir à la nouvelle administration du diocèse, il se démit de sa théologale, et se retira, en 1723, dans la maison de l'Oratoire de Paris, rue St.-Honoré, où il termina sa carrière le 5 mai 1731, âgé de quatre-vingt-trois ans et six mois. C'était un homme affable, d'un caractère liant, d'une piété éminente. Sa vertu n'avait rien de trop sévère : il la rendait aimable par un fonds de gaîté qui ne l'abandonna jamais. A la science d'un excellent théologien, le P. Gaichiés réunissait le goût de la bonne littérature. Il est du nombre des auteurs qui se sont fait une réputation durable par la composition d'un seul ouvrage, les *Maximes sur le ministère de la chaire*. Ce petit livre, devenu classique parmi nous, parut pour la première fois à Paris en 1710, sous le voile de l'anonyme. Une seconde édition fut publiée à Toulouse en 1711, sous le nom du P. Massillon, parce qu'on avait cru y reconnaître l'empreinte de son génie. Le célèbre orateur désavoua ce chef-d'œuvre en disant: « Je voudrais l'avoir fait. » La troisième édition a été publiée à Paris en 1739, par l'abbé de Lavarde, sur le manuscrit de l'auteur, retouché par lui-même, et dans lequel il avait ajouté quelques nouvelles maximes. Cet ouvrage, dont J. Chr. Messerschmidt a donné en 1757 une traduction allemande, annonce un homme apostolique, consommé dans l'exercice de l'art sur lequel il donne des préceptes. Quoique chacune des maximes y paraisse isolée, elles forment cependant un système ingénieux et bien ordonné dans toutes ses parties : elles sont vives et concises, l'expression en est toujours juste, et le style toujours d'un goût exquis. L'é-

dition revue par l'abbé de Lavarde, est enrichie de divers discours académiques, la plupart sur des sujets très piquants; il y a de plus un éloge latin de l'auteur, en style lapidaire. Quant aux pièces de vers latins et français, qui accompagnent quelques-uns des discours à l'occasion desquels elles avaient été faites, Gaichiés ne les a pas adoptées sans doute, à raison de leur mérite, mais par un sentiment de reconnaissance. T—D.

GAIDERISE était fils d'une fille d'Adelgise, prince de Bénévent. Il lui succéda en 879, lorsqu'Adelgise fut assassiné par ses courtisans. Gaiderise eut probablement part à ce meurtre : deux ans après, il en fut puni par les complices de son crime. Il fut déposé et mis en prison par ses parents, au mois de janvier 881. Cependant il s'échappa de sa captivité; il se rendit à Bari, et ensuite à Constantinople, où l'empereur Basile l'accueillit avec bonté. Ce monarque lui donna ensuite le gouvernement de Città-d'Orta, où Gaiderise mourut. S. S—I.

GAILLARD (Gabriel - Henri) naquit à Ostel en Picardie, le 26 mars 1726. Après avoir fait d'excellentes humanités, il étudia en droit, et fut reçu avocat. Il quitta bientôt le barreau pour les lettres; et à l'âge de dix-neuf ans, en 1745, il publia son premier ouvrage, la *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*. Ce livre est un de ceux qu'on a le plus réimprimés. La *Poétique française à l'usage des dames*, publiée quatre ans après (1749), était moins utile, et eut beaucoup moins de succès. Ces deux ouvrages furent suivis d'un *Parallèle des quatre Electre* (1750); et d'un petit Recueil intitulé *Mélanges littéraires* (1756), où l'on distingue la Lettre sur l'épopée française, et une Vie de Gaston de Foix, qui était comme le prélude des grands travaux historiques auxquels l'auteur allait se livrer. Le premier fut l'*Histoire de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire, femme de Maximilien, premier archiduc d'Autriche, depuis empereur*. Cet ouvrage, qui parut pour la première fois en 1757, sans nom d'auteur, reçut de justes éloges, et a été réimprimé en 1784, avec une préface historique et critique du nouvel éditeur. En 1766, Gaillard donna au public les quatre premiers volumes de son *Histoire de François I.er*, et, trois ans après, les trois derniers. Le règne de François I.er, l'un des plus brillants de la monarchie, et des plus féconds en grands événements, offrait une riche matière à l'historien : on convint généralement qu'il n'était pas resté au-dessous d'un si beau sujet; mais on lui reprocha d'avoir préféré, en quelque sorte, l'ordre de matières à l'ordre chronologique, et d'avoir divisé l'histoire de ce règne en histoire civile, politique, militaire, ecclésiastique et littéraire, vie privée, etc. Quoiqu'on eût justement blâmé cette méthode, qui n'est point celle des maîtres de l'art, l'auteur n'y resta pas moins fidèle; et il l'employa de nouveau dans son *Histoire de Charlemagne*, publiée en 4 volumes, Paris, 1782. On eut encore, cette fois, un autre reproche à lui faire: celui d'avoir placé et, pour ainsi dire, étouffé la vie de son héros entre deux longues dissertations, intitulées : l'une, *Considérations sur la première race*; l'autre, *Considérations sur la deuxième race*. Cependant l'ouvrage fut lu avec intérêt, et obtint le suffrage de deux grands historiens, Gibbon, et M. Hegewisch, auteur lui-même d'une His-

toire de Charlemagne en allemand. La plus célèbre, et la meilleure sans doute, de toutes les compositions historiques de M. Gaillard, est son *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, dont les trois premiers volumes parurent en 1771, les quatre suivants en 1774, et les quatre derniers en 1777. L'auteur ne s'est pas borné à considérer la rivalité des deux nations sous les seuls rapports de la politique et de la guerre; il les a encore envisagées dans tous les autres objets de concurrence et de parallèle : tels que l'administration intérieure, les discordes civiles et religieuses, la gloire personnelle des monarques, les progrès des sciences, des lettres et des arts. La forme de l'ouvrage est simple : chaque chapitre offre un roi de France et un roi d'Angleterre en opposition, et se termine à la mort de l'un ou de l'autre. En 1801, M. Gaillard publia une *Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, en 8 vol. in-12, faite sur le même plan, dans les mêmes principes et avec le même talent que la précédente : elle a sur celle-ci un grand avantage; c'est d'être plus neuve et plus nécessaire pour des lecteurs français : nous n'avions dans notre langue aucun livre où il fût facile et agréable d'apprendre l'histoire d'Espagne. On fait grand cas de l'Introduction qui précède ce dernier ouvrage, dont il a été donné, en 1807, une seconde édition, accompagnée d'une Notice biographique et littéraire sur l'auteur. Ses autres travaux historiques sont : Le *Dictionnaire historique* dans l'*Encyclopédie méthodique*, 6 vol. in-4°.; des *Mémoires* insérés dans les tomes 1, 2, 30, 35, 39 et 43 du Recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres; des articles fournis à la Notice des manuscrits de la bibliothèque du Roi; une *Vie ou Éloge historique de M. de Malesherbes, suivie de la vie du premier président de Lamoignon, son bisaïeul, écrites d'après les mémoires du temps et les papiers de famille*, 1805, in-8°.; des *Observations sur l'Histoire de France* de Velly, Villaret et Garnier, 1806, 4 vol. in-12. Il partagea avec Thomas le prix d'éloquence pour l'Éloge de Descartes (1) : ses Éloges de Charles V, de Henri IV, de Corneille, de Molière, de Massillon et de Bayard, son Discours sur les avantages de la paix, et des pièces de vers sur différents sujets, obtinrent des prix ou des *accessit*, tant à l'académie française, que dans les académies de province. Ces morceaux font partie des *Mélanges académiques, poétiques, littéraires, philologiques, critiques et historiques*, publiés en 4 vol. in-8°., Paris, 1806, peu de mois après sa mort. On y trouve aussi un choix des articles de critique qu'il avait insérés dans le *Journal des savants* et dans le *Mercure de France*. En 1779, il donna, en 6 volumes in-8°., une édition des *Œuvres de Belloi*, son ami, accompagnée d'une vie de l'auteur, de dissertations et de remarques sur chaque tragédie. Il fut reçu en 1760 à l'académie des inscriptions; en 1771, à l'académie française; en l'an IV, à la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut. Retiré, dans ses dernières années, à St. Firmin, près Chantilly, il s'enfonçait dans la forêt, avec du pain et quelques fruits pour sa journée, et travaillait au pied d'un arbre jusqu'à la nuit. Ce genre de vie lui devint funeste : il eut d'abord une attaque de paralysie; la goutte, qui

(1) Son *Éloge de La Fontaine* n'a été imprimé qu'en 1812 dans les *Études sur La Fontaine* (par M. Solvet).

vint s'y joindre, se porta sur sa poitrine, et l'enleva le 13 février 1806, à près de quatre-vingts ans. Ami intime de M. de Malesherbes, il avait toutes les vertus sur lesquelles une pareille liaison pouvait être fondée. Il était fort laborieux, et avait une mémoire prodigieuse : en plusieurs genres, il avait tout lu et tout retenu ; aussi cédait-il trop souvent au plaisir de citer. Les citations et les digressions trop nombreuses sont à peu près les seuls défauts de ses ouvrages, qui portent tous l'empreinte d'un esprit éclairé et d'une ame philantropique. Ses principales qualités, comme écrivain, sont la clarté, la correction, l'élégance et la facilité.

A—G—R.

GAILLARD-LONJUMEAU (Jean de), naquit à Aix, le 22 mai 1634 : il embrassa l'état ecclésiastique; et madame de Gaillard de Venel, sa sœur, qui était sous-gouvernante des Enfants de France et dame de la reine, l'attira à Paris, et le fit connaître au cardinal Mazarin. Il fut nommé peu après à l'archidiaconé de Baïeux, puis à l'évêché d'Apt en 1673. Il aimait les lettres et les sciences, et protégeait les savants. C'est lui qui forma, le premier, le vaste projet du grand *Dictionnaire historique universel* : il fit faire à cette occasion des recherches dans tous les pays, et particulièrement dans la bibliothèque du Vatican. Ne voulant pas faire paraître ce grand ouvrage sous son nom, il remit ses amples collections à Moréri, qu'il fit son aumônier; et celui-ci lui dédia, comme à son Mécène, la première édition de son dictionnaire, imprimée à Lyon en 1674. Moréri déclare, dans l'épître dédicatoire, la part que le prélat avait eue à ce grand ouvrage, et lui en témoigne sa reconnaissance. M. de Gaillard reçut aussi du pape, une lettre de compliment à ce sujet; et le prince Colonne qui avait épousé Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin, par l'entremise de madame de Gaillard de Venel, sœur de l'évêque d'Apt, avait obtenu pour ce prélat, la promesse d'un chapeau de cardinal : mais la mort du pape rendit cette promesse sans effet. M. de Gaillard refusa l'évêché de Limoges, et mourut à Apt, le 10 février 1695.

Z.

GAINAS, général romain, était Goth de naissance. Ami de Stilicon, général d'Honorius, il servait dans son armée en 395, lorsque Stilicon marchait au secours d'Arcadius, empereur d'Orient, dont les états étaient envahis par les barbares. Les intrigues de Rufin, ministre d'Arcadius, ayant entravé la marche et les plans de Stilicon, celui-ci remit le commandement d'une partie de ses troupes à Gaïnas, en le chargeant de le venger du perfide Rufin. Ce ministre ayant accompagné Arcadius, à la rencontre de l'armée que lui envoyait son frère, Gaïnas les fit entourer comme pour rendre hommage à l'empereur; mais à un signal donné, les soldats se jetèrent sur Rufin, et le mirent en pièces. Gaïnas obtint de l'eunuque Eutrope, qui succéda au crédit de Rufin, le commandement général de la cavalerie et de l'infanterie romaines en Orient : mais bientôt, impatient du joug de son vil protecteur, il forma le dessein de le perdre; et pour y parvenir, il engagea Tribigilde, commandant d'un corps nombreux d'Ostrogoths et de Greutongues, à se révolter et à demander la tête d'Eutrope. A cette nouvelle, le faible Arcadius chargea Gaïnas lui-même de s'opposer à Tribigilde : Gaïnas eut soin de faire battre un des corps de sa propre armée; et grossissant le danger, il

écrivit à l'empereur, que le seul moyen de détourner l'orage était de livrer la tête d'Eutrope : l'impératrice Eudoxie joignit ses larmes aux insinuations de Gaïnas, et l'orgueilleux eunuque fut sacrifié (*Voy.* Eutrope et Eudoxie). Gaïnas feignit alors de conclure un accommodement avec Tribigilde; et tous deux s'approchèrent de Constantinople en commettant les plus grands excès. Gaïnas exigea d'Arcadius, qu'il lui fit livrer trois sénateurs illustres, Aurélien, Saturnin et Jean, auxquels il fit éprouver toutes les horreurs de la mort : lorsque le glaive était levé sur eux, il révoqua leur sentence et les envoya en exil. Non content de cette déférence, il voulut que l'empereur lui-même vînt traiter avec lui à Chalcédoine, et lui jurât de le maintenir dans ses honneurs, de lui donner les ornements consulaires, et de le laisser à la tête de ses Goths. Arcadius consentit à tout. Gaïnas, après avoir mis le trouble dans l'état, voulut aussi agiter l'Église; il demanda, pour les Ariens, une église dans la capitale: la fermeté de St.-Jean Chrysostôme, et l'indignation publique, déjouèrent ce projet. Gaïnas, furieux, s'absenta de Constantinople, pour aller chercher de nouvelles troupes, et laissa l'ordre à ses Goths de saccager la ville à son approche. Cette odieuse trame fut découverte; Arcadius le déclara ennemi public : on fit main-basse sur les Goths. Gaïnas, trompé dans ses projets, se jeta sur la Thrace, la ravagea long-temps sans trouver d'obstacles; enfin, lorsqu'il se disposait à passer en Asie, il fut atteint par Fravitas, général de l'armée romaine. Gaïnas perdit une bataille sanglante : forcé de se replier en Thrace, il éprouva un nouvel échec, et ne vit d'autre parti à prendre que de traverser le Danube, pour trouver un asile ou de nouvelles troupes dans l'ancien pays des Goths. Uldin, roi des Huns, qui y régnait paisiblement, fut effrayé de l'arrivée d'un pareil hôte; il lui opposa des forces considérables : Gaïnas, désespéré, dédaigna le parti de la retraite; et après avoir tenté inutilement de se faire jour dans les rangs ennemis, il y périt avec ses compagnons. Uldin envoya sa tête à Constantinople. On célébra la mort du rebelle par des fêtes et des illuminations; les poètes en firent le sujet de leurs chants, entre autres Eusèbe le scholastique, contemporain, et Ammonius, quarante ans plus tard. Arcadius, délivré de la frayeur que lui avait causée Gaïnas, subit nonchalamment le joug paisible et absolu de la belle et artificieuse Eudoxie.

L—S—e.

GAINSBOROUGH (Thomas), célèbre peintre anglais, était fils d'un drapier, et naquit en 1727, à Sudbury, dans le comté de Suffolk. Il montra de bonne heure une imagination mobile, un tour d'esprit brusque et original, et surtout un goût prononcé pour le dessin. Avant sa dixième année, on le voyait, dédaignant les jeux de son âge, s'enfoncer dans les bois des environs, pour imiter les objets qui souriaient à son imagination; il crayonnait alternativement une cabane, un arbre desséché, un troupeau. Décidé à se vouer à la peinture, dans la vue de soulager sa famille peu aisée des frais de son entretien, et de cultiver les dispositions qu'il se sentait, il vint à Londres à treize ans, et y reçut des leçons de Gravelot, qui lui témoigna de l'intérêt. Il commença par peindre le portrait, genre où il acquit un degré de perfection qui le mit en vogue, et qui l'a fait placer par quelques-uns de ses compatriotes sur

la même ligne que Van-Dyck. Marié à dix-neuf ans, il alla établir sa résidence à Ipswich, où il fit la connaissance de Philippe Thicknesse, qui lui procura de l'occupation, et le décida à venir habiter Bath. Il s'attacha ensuite à la peinture du paysage, où il s'est fait encore une réputation plus étendue et plus solide. L'académie royale de peinture, nouvellement fondée, le compta parmi ses premiers membres : mais le ton arrogant qu'il prit avec ses confrères, et la susceptibilité de son caractère, rendirent leurs rapports fort rares. Gainsborough mourut à Londres, le 2 août 1788. Ses portraits se distinguent particulièrement par une ressemblance frappante, qu'il saisissait avec une grande facilité. La physionomie mobile de Garrick, et celle du comédien Foote, échappèrent cependant à son habileté. Il expliquait cet échec de son talent, par une remarque aussi juste que piquante : « Ces hommes-là, disait-il, ont la figure de tout le monde, excepté la » leur. » On cite surtout avec éloge, parmi les portraits peints par Gainsborough, ceux de presque toute la famille royale d'Angleterre, du musicien Abel et de Quin le comédien. Ses paysages se font remarquer par la simplicité des sujets, par le naturel avec lequel y sont rendus les sites et les objets qu'il y a rassemblés, par la vigueur du coloris et la juste distribution de la lumière. Il a imité avec succès la manière de Winants, Ruysdael, Teniers, Watteau, Snyders, etc. Les petits paysans qu'il aimait à introduire dans ses tableaux, ont sous son pinceau toute la grâce naïve de la nature. On a distingué de lui les tableaux suivants : *Le petit Berger* (*the Shepherd's boy*);—*La Fille qui garde les cochons*; — *Le combat des petits garçons et des chiens*; et surtout *Le Bucheron surpris par l'orage* (*the Woodman in the storm*), très estimé pour l'expression, le caractère et le coloris, et qui était un ouvrage de ses dernières années. Sir Joshua Reynolds lui avait fait quelques avances de politesse; mais il n'éprouva, pour toute réponse, que des caprices et une grande froideur. Cependant Reynolds ne laissa jamais échapper une occasion de rendre justice au mérite de Gainsborough, qui ne s'y montra sensible que peu de moments avant de mourir. Peu de temps après, sir Joshua prononça un discours dans une leçon publique, où il s'attacha à apprécier le genre et le degré du talent de Gainsborough : « Si » jamais cette nation, dit-il entre autres choses, produit assez de talents » pour nous conquérir l'honorable » distinction d'une école anglaise, le » nom de Gainsborough sera transmis à la postérité, dans l'histoire » de l'art, parmi les premiers de cette » école nouvelle. » Gainsborough avait une sorte de passion pour la musique, et il prétendait que la nature l'avait destiné à être un musicien plutôt qu'un peintre. Il donnait à cet art tous les moments que ses travaux journaliers ne réclamaient point. Mais il portait d'étranges jugements sur cet objet. Suivant le rapport d'un de ses amis, M. Jackson d'Exceter, dans un ouvrage intitulé, *Les quatre âges*, il paraissait s'être imaginé que le talent du musicien était inhérent à l'instrument dont il jouait; et après avoir fait l'acquisition d'un violon ou d'une basse de viole qui avait appartenu à un habile virtuose, il se trouva fort *désappointé* de n'en pouvoir tirer que des sons vulgaires. Il avait cependant du goût et de l'oreille; mais il attendait trop de la nature seule. Il ne s'appliqua jamais assez à

l'étude pour connaître la note; et il était généralement fort peu instruit. Gainsborough était d'un caractère impétueux, mais désintéressé et généreux, même jusqu'à l'excès. Par le prix qu'on mettait à ses travaux (1), il aurait pu acquérir une grande aisance : mais, outre que ses parents et des amis indigents étaient presque uniquement soutenus par lui, s'il rencontrait sur son passage quelque petit paysan d'une figure intéressante, il l'emmenait chez lui pour lui servir de modèle, en l'introduisant dans un de ses tableaux ; et dès-lors toute la famille villageoise pouvait espérer d'avoir part au produit de l'ouvrage. Son esprit original se montrait également dans la conversation et dans ses lettres, qu'on croirait, dit-on, imitées de celles de Sterne, si on pouvait supposer qu'il les eût jamais lues. Ses dernières paroles furent celles-ci : *Nous allons tous au ciel, et Van-Dyck est de la partie.* X—s.

GAIUS. *Voy.* Caius.

GALAND. *Voy.* Galland.

GALANUS (Clément), zélé et savant missionnaire théatin, naquit à Sorrento, dans le royaume de Naples. Il passa douze ans en Arménie, occupé aux travaux des missions et à des recherches sur l'histoire civile et religieuse de ce pays. A force de soins et de peines, il parvint à recueillir un grand nombre d'actes, d'écrits, de monuments et de pièces originales, qu'il traduisit de l'arménien en latin, qu'il mit en ordre, et qu'à son retour à Rome, de 1650 à 1661, il fit imprimer en deux gros vol. in-fol., à l'imprimerie de la Propagande, sous ce titre : *Conciliation de l'Église arménienne avec l'Église romaine sur les témoignages des Pères, et des docteurs arméniens.* L'ouvrage est en arménien et en latin. L'auteur y a joint des observations, et une préface dans laquelle il remarque qu'une simple opposition des histoires et des traditions arméniennes, comparées aux traditions et aux dogmes catholiques, d'après les conciles et les Pères, lui a paru préférable à des disputes et à des controverses, et bien plus propre à amener ces peuples à la conviction ; d'autant plus qu'ils évitent soigneusement toute discussion avec les Latins, qu'ils regardent comme des dialecticiens subtils, et des artisans de sophismes, au moyen desquels ceux-ci font passer pour des vérités les faussetés les plus palpables. Les principales erreurs que Galanus attribue à ces peuples, d'après Jean Herrac, Arménien catholique, sont de ne reconnaître en Jésus-Christ qu'une seule nature, de nier que le Saint-Esprit procède du fils, de rejeter le purgatoire, la confirmation, l'extrême-onction, etc. L'ouvrage de Galanus eut une seconde édition à Cologne, en 1688. Le père Galanus, dans son séjour à Rome, ne fut point inutile au peuple qu'il avait catéchisé ; il se chargea d'enseigner la théologie aux Arméniens, dans leur propre langue. On lui doit encore une grammaire arménienne, sous ce titre : *Grammaticæ et logicæ institutiones linguæ litteralis armenicæ, addito vocabulario armeno-latino dictionum scholasticarum*, Rome, *typ. Propag.*, 1645, in-4°. L—y.

GALAS (Mathias). *Voy.* Gallas.

GALATEO. *Voy.* Ferrari (Ant.)

GALAUP DE CHASTEUIL (Louis de), issu d'une famille noble et ancienne, originaire de Naples selon quelques-uns, mais plus probablement du Languedoc, laquelle vint s'établir à Aix en Provence à la fin du

(1) Il avait fixé le prix de son tableau de *la petite Fille qui garde les cochons*, à 60 guinées; Reynolds, qui l'acheta, en donna 100 guinées.

15e. siècle, naquit dans cette ville vers l'an 1550. Son père et son aïeul s'étaient distingués dans la carrière des armes. Le premier avait acheté la terre de Chasteuil, dont la famille prit le nom. Tous deux cultivèrent les lettres, goût que partagea Louis, et qui fut commun à ses descendants. Louis fit de bonnes études, et devint un des hommes les plus savants de son temps. Il faisait des vers avec facilité; et son génie brillait surtout dans les inscriptions et les devises. Charles-Émanuel Ier., duc de Savoie, l'honorait de son estime, et en recevait volontiers des conseils. Il rendit à Henri IV, dans le temps de la ligue, d'utiles services, que ce prince reconnut par une charge de conseiller d'état. Il mourut à Aix, l'an 1598, n'étant âgé que de quarante-huit ans. On lui doit: I. La *Traduction en vers de plusieurs psaumes*, Paris, 1595, in-4°., imprimée aussi sous le nom de *Pénitence royale*. II. Divers recueils d'éloges, d'épitaphes, de pièces de vers. III. L'histoire généalogique en vers de la maison de Savoie, sous le titre d'*Amours d'Apollon et Cassandre*, dédiée à Charles-Émanuel Ier. L'érudit président Fauchet faisait cas du savoir de Louis de Galaup, et lui dédia son *Discours des armes et bâtons des anciens chevaliers*. — GALAUP DE CHASTEUIL (Jean), fils du précédent, étudia la jurisprudence civile et canonique, apprit les langues savantes, et cultiva le champ de l'érudition. La conformité d'études le lia avec le docte Peiresc, alors conseiller au parlement de Provence, qui souvent le consultait. Ni l'art oratoire, ni celui des vers, ne lui étaient étrangers. Il fut l'ami de Malherbe et de Guillaume Duvair, et mourut en août 1646. Il est auteur de poésies, et d'inscriptions, que leur mérite a fait comparer à celles des anciens, et d'un *Discours fait par ordre de Louis XIII, sur les arcs triomphaux dressés à Aix* pour l'entrée de ce monarque, Aix, in-fol., 1625. Il laissa trois fils, qui tous eurent assez de célébrité pour qu'on en fasse mention. — HUBERT, l'aîné, fut procureur général de la chambre des comptes et avocat général au parlement d'Aix, charge qu'il perdit pour s'être engagé dans le parti du cardinal Mazarin. — FRANÇOIS prit la profession des armes, et servit successivement sous la bannière de Malte, sous les ordres du grand Condé, et dans les troupes du duc de Savoie, qui lui confia l'éducation de son fils. Il s'occupa de deux traductions dans un genre bien différent; l'une des petits Prophètes, l'autre de Pétrone. Il mit en vers quelques livres de la *Thébaïde* de Stace, et laissa des poésies restées manuscrites. Il mourut à Verceil en 1672, dans sa 52e. année. — PIERRE, le plus jeune des trois, courut aussi la carrière militaire et celle des lettres. Il fit ses premières armes en Candie, fut lié avec Furetière, Lafontaine, Boileau et Mme. de Scudéri. On lui doit: I. Une *Ode provençale* sur la prise de Maëstricht; ses amis n'ont pas craint de la comparer aux plus belles odes d'Horace. Il y a du père Bougerel, oratorien, une lettre sur cette ode, et elle a été insérée dans le 8e. tome des *Mémoires de littérature*, recueillis par le P. Desmolets. II. *Histoire des troubadours et des poètes provençaux*, composée sur les anciens manuscrits et sur des mémoires particuliers, restée inédite. III. *Apologie des poètes provençaux*, Avignon, 1704, in-12. Pierre de Chasteuil mourut en juillet 1727, âgé de 84 ans. L—Y.

GALAUP DE CHASTEUIL

(François de), surnommé le *Solitaire provençal*, est devenu fameux par sa piété, par sa connaissance profonde des Livres saints, et surtout par sa vie pénitente. Il était fils de *Louis* et oncle des trois derniers. Né à Aix, en Provence, le 19 août 1586, il montra, dès ses premiers ans, des inclinations vertueuses et un goût naturel pour les pratiques de piété. Après avoir étudié, avec soin, les langues grecque, latine et la philosophie, il reçut, à l'université d'Aix, le bonnet de docteur en droit, apprit ensuite l'hébreu sous le père de Villa, minime, et s'y perfectionna par les leçons d'un habile rabin. Il joignit à ces connaissances celle des mathématiques. On s'étonnera qu'un si bon esprit ait eu, pendant quelque temps, la passion de l'astrologie, et qu'il ait donné dans la vanité des horoscopes; mais les conseils d'un pieux religieux en eurent bientôt désabusé Galaup, et le rappelèrent à des études plus dignes des progrès qu'il avait déjà faits dans les langues saintes. Il reprit cette étude avec une ardeur nouvelle, s'attachant principalement à l'intelligence du sens littéral. S'étant retiré à la campagne avec Peiresc, l'ami de sa famille, auquel le P. Minuti, minime, avait rapporté du Levant un exemplaire du Pentateuque samaritain, ils firent ensemble, sur ce texte, un grand nombre de savantes observations, qu'ils envoyèrent à Gabriel Sionite, occupé alors à Paris de la Polyglotte de le Jay. Mais l'édition étant trop avancée, l'on ne put en faire usage. Gabriel inséra seulement à part, les endroits de ce texte différents du texte imprimé. La lecture des Livres saints attacha tellement Galaup, qu'elle le dégoûta entièrement de toute autre occupation, et lui fit prendre la résolution de quitter sa famille et son pays pour aller en Orient consulter les hommes les plus versés dans les langues originales, espérant d'en recevoir des éclaircissements sur les difficultés qui l'arrêtaient. Il ne tarda point à exécuter cette résolution. Le comte de Marcheville, ambassadeur du roi à Constantinople, devait s'embarquer à Marseille. Galaup lui demanda place, sur son vaisseau, pour lui et le père Théophile, qui consentait à le suivre. Ils partirent le 20 juillet 1631, visitèrent, en route, Cerigo, Delos, Chio, et arrivèrent à Constantinople le 27 septembre. Le premier soin de Galaup fut d'y rechercher les plus habiles rabins, pour conférer avec eux et en tirer des lumières. Après dix mois de séjour dans cette capitale, il partit, avec le P. Théophile, pour le Mont-Liban, où il prit l'habit de maronite. De là il se rendit à Héden pour y voir George Amira, qui en était archevêque, et le patriarche des Maronites. Il leur communiqua son dessein de vivre parmi eux : ils y applaudirent. Il s'en félicita d'autant plus que ces peuples sont catholiques, et qu'il trouva chez eux une simplicité chrétienne et une ferveur qui le charmèrent. Il s'établit d'abord chez les récollets d'Héden, et prit, pour son directeur, le P. Hélie, curé du lieu. Ici commence, de la part de François de Galaup, une vie si pénitente qu'on aurait peine à en trouver quelque exemple depuis les anciens solitaires. Il congédia son valet, distribua aux pauvres ce qui lui restait d'argent et de linge, et se vêtit d'un grossier doliman, qui ne lui couvrait que la moitié du corps. Une pauvre cellule fut sa demeure; et il réduisit tellement sa nourriture qu'il en était venu à se priver de vin, de viande et de poisson. Son sommeil était court, et souvent interrompu par la prière; sa retraite rigoureuse, à moins qu'il ne

sortit pour catéchiser les enfants : cet homme, si instruit, ne dédaignait pas de s'abaisser jusqu'à ces humbles leçons. Dans ses dernières années, il jeûnait presque continuellement. Sa patience fut éprouvée par des maladies, et plus d'une fois sa solitude troublée par les incursions des Turcs. Dans une de ces invasions il fut obligé de s'enfuir, avec le P. Hélie, dans les montagnes, où ils furent sur le point de périr de faim et de soif. Une autre fois toute la population des Maronites et les religieux du monastère de Saint-Serge, où il s'était retiré, ayant pris la fuite, il demeura presque seul et dénué des choses les plus nécessaires. Une vie si austère, des tribulations supportées avec une résignation si édifiante, lui avaient tellement attaché les Maronites, que leur patriarche étant mort, ils crurent ne pouvoir mieux le remplacer qu'en lui donnant Galaup pour successeur. Il refusa l'honneur qu'on voulait lui faire, et fit nommer le P. Hélie, qui auparavant avait été élevé à la dignité d'archevêque d'Héden. Galaup se retira alors dans la vallée Sainte, à Mar-Elicha, au couvent des Carmes-Déchaussés. Il y couronna une sainte vie par une mort exemplaire, la nuit de la fête de la Pentecôte, 15 de mai 1644. La vie de François de Galaup a été écrite par Marcheti, prêtre de Marseille, sous le titre de *Vie de M. de Chasteuil*, Paris, Pierre Lepetit, 1666, in-12 : elle fut revue par Antoine Arnauld. Elle est devenue très rare, le magasin de Pierre Lepetit, placé au collége de Montaigu, ayant été consumé dans un incendie. Selon Fontette, outre cette édition, il y en eut une première, Aix, 1658, in-12, sous le titre du *Solitaire provençal au Mont-Liban*, ou *Vie*, etc. Ce titre est le même que celui d'une autre *Vie de Chasteuil par Gaspar Augéri*, Aix, 1671, petit in-12. Jean de la Roque a fait un abrégé de l'ouvrage de Marcheti, qu'il a inséré dans son *Voyage de Syrie et du Mont-Liban*, Paris, Cailleau, 1722, 2 vol. in-12.

L—y.

GALAUP. *Voy.* Lapérouse.

GALBA (Sergius ou Servius Sulpicius) fut un Romain consulaire, plus distingué par son éloquence que par sa conduite militaire et politique. Il était préteur, et avait un commandement en Lusitanie, l'an de Rome 601, quand il fit, pour venir au secours d'alliés assiégés, une marche de vingt de nos lieues, en un jour et une nuit. De suite, sans laisser prendre de repos à ses troupes, il les mena à l'ennemi, afin de tomber sur lui à l'improviste. L'ennemi, surpris, fut culbuté au premier choc : mais la victoire échappa aux Romains. La langueur qu'ils mettaient dans la poursuite des fuyards, avertit ces derniers de leur lassitude et de leur faiblesse. Ils revinrent contre les vainqueurs, fatigués d'une marche forcée et du combat, et en tuèrent jusqu'à 7000. Le préteur, ayant pris avec lui la cavalerie qui l'entourait, se sauva par la fuite. Il rassembla tout ce qui était échappé au carnage; mais il n'osa plus rien tenter. Ce fut Lucullus qui, la même année, vainquit les Lusitaniens et les soumit. Galba alors reprit cœur, et mit, par le pillage, la désolation dans le pays. Ce malheureux peuple, repentant de sa défection, députa à Galba, pour lui demander à être reçu comme allié, aux conditions qu'Atilius leur avait faites l'année précédente. Le propréteur accueillit les députés avec une feinte bienveillance. Il leur dit qu'il était persuadé que c'était la disette, causée par la stérilité de leur pays, qui les avait forcés à se porter

sur un territoire étranger; qu'il leur donnerait des demeures convenables, s'ils consentaient à se diviser en trois. Les Lusitaniens, se fiant à Galba, abandonnèrent leurs maisons, et se rendirent à un lieu indiqué par lui. Le propréteur les partagea en trois corps, assez éloignés l'un de l'autre; ensuite, les traitant d'amis et d'alliés, il leur ordonna de quitter leurs armes. Les barbares obéirent sans crainte; mais bientôt les trois corps furent enveloppés par des troupes nombreuses, et massacrés impitoyablement. De tant d'hommes très peu échappèrent à cette perfide exécution. Viriathe échappa pour en être un jour le vengeur. Galba vendit, comme esclaves, ceux qu'il fit prisonniers. Les morts se montèrent à environ 9000. Le propréteur se montra aussi avare qu'il avait été cruel. De tout le butin qu'il fit, il en donna un peu à ses amis et à ses soldats: tout le reste fut pour lui. Avec d'immenses richesses Galba était toujours pauvre; et sous la toge, il trafiquait du mensonge et du parjure, toutes les fois qu'il en espérait du profit. Sa conduite à l'égard des Lusitaniens donna lieu, l'an 603, à une accusation contre lui, portée devant le peuple par Scribunius Libon. Ce tribun demandait qu'il fût condamné à rendre la liberté aux prisonniers Lusitaniens qu'il avait vendus dans la Gaule. Caton le censeur, qui, depuis le commandement qu'il avait eu en Espagne, étant consul, devenait le patron de cette province, appuya la demande du tribun avec chaleur, quoiqu'il eût alors près de 90 ans. Galba, se voyant près d'être condamné, employa auprès du peuple, pour le fléchir, son éloquence, qui le mettait au-dessus de tous les orateurs de son temps. Il eut recours aussi à l'adresse pour exciter sa pitié. Prenant dans ses bras ses deux fils et le fils de Sulpicius Gallus, dont il était le tuteur, il dit qu'il ne demandait rien pour lui; qu'il recommandait au peuple Romain ses deux fils, et son parent, fils d'un citoyen illustre; qu'il priait le peuple d'être le tuteur de ces enfants quand ils l'auraient perdu. L'assemblée se laissa toucher, et l'arracha, en quelque sorte, à des ennemis puissants, et à Caton, le plus dangereux de tous. On dit que ses richesses le servirent en cette occasion; mais Caton a écrit que, sans ses enfants et ses larmes, il aurait été condamné. Galba publia trois discours dans cette affaire. En l'année 608, il fut nommé consul avec Aurélius Cotta. Ces deux magistrats, ayant eu de vifs démêlés au sujet du commandement d'une armée en Espagne, il fut décidé, par le sénat, qu'aucun des deux n'y serait envoyé. Scipion l'Africain fut de cet avis, parce que l'un n'avait rien, et parce que l'autre, qui était Galba, n'avait jamais assez. Une affaire particulière donna occasion à Galba, comme orateur, de déployer ses talents. Quelques hommes connus avaient été tués. Une famille et des enfants d'une société à qui les censeurs avaient affermé des pacages, étaient accusés de ces assassinats. Les consuls furent chargés, par le sénat, de l'instruction de ce procès. Les accusateurs ayant été entendus, et Lælius ayant parlé, avec force, pour les fermiers, ses clients, l'affaire fut remise par les consuls. Peu de jours après, Lælius porta la parole avec plus de succès, et l'affaire fut encore remise. Ses clients le reconduisant et le priant de ne se point fatiguer, Lælius, qui était la probité même, leur dit qu'il avait plaidé leur cause avec tous les moyens qui étaient en son pouvoir, mais qu'il croyait qu'elle serait mieux défendue par Galba, qui avait plus d'éloquence

que lui. Par le conseil de Lælius la défense des accusés fut confiée à Galba. On dit qu'il plaida avec tant de force et de solidité, que presque toutes les parties de son discours furent couvertes d'applaudissements, et que, le jour même, les accusés furent absous avec l'approbation de tout le monde. Cicéron fait, dans plus d'un endroit de ses ouvrages, l'éloge de l'éloquence de Galba. Il dit qu'il fut le premier des orateurs latins qui commença à orner, à toucher et à plaire. Il le met au-dessus de Caton le censeur.

Q—R—y.

GALBA (Servius-Sulpicius), empereur romain, successeur de Néron, naquit le 24 décembre de l'an 749 de Rome (quatre ans avant l'ère vulgaire). Sa famille était aussi ancienne que la ville de Rome; et l'histoire en parle, avec distinction, dès les premiers jours de la république. Sa mère, *Mummia Achaïca*, était issue de Mummius, vainqueur de Corinthe, et avait pour aïeul Q. Lutatius Catulus, l'un des ornements de la république romaine, qui aurait été plus puissant que César et Pompée, s'il avait eu moins de vertu. Galba, protégé par Livie, femme d'Auguste, dont il était proche parent, parvint aux honneurs avant l'âge prescrit par les lois. Il fut consul sous Tibère, l'an de Rome 784, et fut envoyé par Caligula dans la Germanie, dont il prit le commandement, et où il s'acquit la double réputation d'habileté dans la guerre, et de sévérité dans le maintien de la discipline : on pourrait ajouter qu'il y donna une grande preuve de sagesse, en rejetant les sollicitations de ceux qui l'invitaient, après la mort de Caligula, à songer à l'empire; il ne fut pas toujours aussi bien inspiré. Claude, qui lui sut bon gré de cette modération, lui confia le gouvernement de l'Afrique, alors agitée par des dissensions intestines et par les incursions des barbares : il y resta deux ans, pendant lesquels il eut le bonheur de concilier les intérêts des peuples et la faveur du prince; il s'y montra constamment ami de la justice et du bon ordre. Son attention se portait jusqu'aux plus petits détails, dont il était beaucoup plus capable que des grandes vues : Suétone en cite deux traits, dont l'un est d'une sévérité louable, et l'autre prouve beaucoup de présence d'esprit. Galba soutint sa gloire militaire en Afrique; et quelques avantages qu'il remporta sur les barbares, qui troublaient cette province, ayant rappelé ses exploits en Germanie, il obtint les ornements du triomphe. De retour à Rome, il fut décoré des trois grands sacerdoces, qui jusqu'alors avaient été séparément le partage de trois grands dignitaires de l'état; il passa ensuite plusieurs années dans l'obscurité d'une vie privée, rangé dans ses mœurs, économe dans sa dépense, se piquant d'une frugalité antique, qui lui attira des éloges tant qu'il fut simple particulier, mais qui parut petitesse et avarice, lorsqu'il fut élevé au rang suprême. Au reste, la simplicité de ses goûts et la prudence de sa conduite lui épargnèrent bien des dangers, le sauvèrent des fureurs de Messaline et des vengeances d'Agrippine. Cependant il ne se croyait pas tellement exempt de péril dans ces temps orageux, qu'il ne prît, toutes les fois qu'il sortait, la précaution d'emporter avec lui un million de sesterces en or (125,000 f.), comme une ressource utile et nécessaire, soit qu'il fallût fuir et se cacher, soit qu'il espérât gagner ceux qui seraient chargés de le tuer. Il vivait ainsi dans la crainte et l'obscurité, lorsque Néron le nomma au gouvernement

d'Espagne, l'an de Rome 812 : Burrhus et Sénèque vivaient encore, et se servaient du peu de crédit qui leur restait, pour placer les hommes de mérite. Galba gouverna d'abord cette province avec son activité accoutumée; il poussa même la sévérité jusqu'à la rigueur. Il fit couper les mains à un banquier infidèle; et, pour rendre l'exemple plus éclatant, il les fit clouer sur le bureau du coupable : il condamna au supplice de la croix, un tuteur qui avait empoisonné son pupille dont il était l'héritier; et, comme ce malheureux invoquait son titre de *citoyen romain* pour éviter cette mort ignominieuse, Galba ordonna qu'on lui dressât, par distinction, une croix plus haute que de coutume : c'est ainsi, et avec la même rigueur, qu'il remplissait toutes les fonctions de sa charge. Mais voyant que Néron, livré à lui-même, devenait de jour en jour plus cruel et plus ennemi de toute vertu, il craignit d'irriter les soupçons de ce monstre, en faisant trop bien son devoir ; il se laissa donc aller à une négligence volontaire. Il se renferma dans son palais, évitant les regards, ne rendant plus la justice, disant « qu'on ne forçait personne à rendre compte de son inaction. » Dans cet état de choses, on sent que sa fidélité n'était pas inébranlable. Vindex, gouverneur des Gaules, supportant impatiemment le joug de Néron, écrivit à Galba pour lui offrir l'empire : celui-ci, par réserve ou par crainte, ne lui répondit pas, mais lui garda le secret. Vindex entendit son silence, et, comptant sur lui, redoubla de zèle et d'activité : il souleva les Éduens, les Séquanais et les Averniens; et, se voyant à la tête de ces forces respectables, il écrivit une seconde fois à Galba, et lui renouvela ses offres. Galba était alors à Carthagène, où il tenait les grands jours de sa province; il assembla, en conseil secret, ses amis et ses plus intimes confidents, et prit leur avis sur ce qu'il convenait de faire. Quelques-uns balançaient, et voulaient qu'on attendît la nouvelle de l'impression que le soulèvement des Gaules devait produire à Rome, lorsque T. Vinius décida la question par un argument sans réplique : « Délibérer, s'écria-t-il, si nous » demeurerons fidèles à Néron, c'est » déjà lui avoir manqué de fidélité : » nous n'avons plus que le choix de » l'empire ou de la mort. » Dès-lors Galba fut proclamé empereur (le 9 juin de l'an 68 de J.-C.); mais il se contenta, pour le moment, de prendre le titre modeste de *lieutenant du sénat et du peuple romain* : il avait alors soixante-douze ans. Arrivé à Rome, il ne tarda pas à perdre la réputation qu'il s'était acquise comme général et comme citoyen. Le peuple regrettait Néron, qui lui donnait des fêtes et des spectacles. Le sénat crut qu'il allait recouvrer sa liberté sous un prince âgé, et plus amoureux de son repos que de son autorité ; mais ce prince se laissa gouverner par trois hommes qui ne le quittaient jamais, et qu'on appelait ses *pédagogues* : Icelus, affranchi, plus avide qu'aucun de ceux de Néron; Vinius, qui avait mérité la mort par ses crimes; et Laco, qui faisait rejeter tous les avis, tous les conseils qui ne provenaient pas de lui-même. Les soldats réclamaient les promesses qu'on leur avait faites : Galba leur répondit « qu'il » choisissait ses soldats, et qu'il ne les » achetait pas. » Mot courageux, mais qui ne convenait ni à son caractère, ni au temps où il vivait. Tandis que ses ministres abusaient tour à tour de sa faiblesse, et semblaient se hâter de profiter d'un règne qui devait être

court, les provinces étaient livrées aux vexations des soldats et aux rapines des gouverneurs. Les plaintes arrivaient de tous côtés : Galba les ignorait, ou ne prenait pas la peine de les examiner. D'un autre côté, il aliéna les esprits par des actes de rigueur et de cruauté au moins inutiles. Il prit la casaque militaire, comme s'il avait une guerre à soutenir : il sévit contre les villes d'Espagne et des Gaules qui avaient balancé à se déclarer en sa faveur; il punit les unes, en doublant leurs impositions, et les autres, en faisant démolir leurs murailles. Il fit mourir, sans les entendre, des intendants et autres officiers du fisc, avec leurs femmes et leurs enfants : mais rien ne le rendit plus odieux que le massacre des soldats de la marine. Ces soldats, formés en corps de légion, sous le règne de Néron, allèrent au-devant de Galba jusqu'au pont Milvius, à trois milles de Rome, et là, demandèrent, à grands cris, la confirmation des priviléges que son prédécesseur leur avait accordés. Galba, rigidement attaché à la discipline, les remit à un autre temps : ils comprirent que ce délai équivalait à un refus; ils insistèrent d'une manière peu respectueuse; quelques-uns même tirèrent leurs épées : cette insolence méritait une punition; mais Galba passa toutes les bornes, en ordonnant à la cavalerie de son escorte de faire main-basse sur tous ces malheureux. Ils furent inhumainement massacrés au nombre de plus de quatre mille. Cette horrible exécution excita de justes plaintes, et frappa de terreur eux-mêmes qui en avaient été les ministres. Les preuves qu'il donna de son avarice, achevèrent de le rendre un objet de mépris pour le peuple. Les habitants de Tarragone lui ayant offert une couronne d'or pesant quinze livres, il la fit fondre, et fit redemander aux Tarragonais trois onces qui manquaient au poids. Il cassa une cohorte de Germanie, que les Césars avaient introduite dans leur garde, et dont la fidélité ne s'était jamais démentie, et renvoya ces étrangers dans leur pays, sans solde et sans récompense. Il fit donner cinq deniers à un fameux joueur de flûte, nommé Canus, qui l'avait amusé, en jouant pendant son repas : il eut la preuve de l'impression que ces petitesses avaient produite sur le peuple. Dans un spectacle, les acteurs ayant entonné un air fort connu, dont les premières paroles signifiaient : « Voici » le vieil avare qui arrive de sa mé» tairie...... » tous les spectateurs achevèrent la chanson, en firent l'application à Galba, et la répétèrent plusieurs fois. Il n'y eut pas jusqu'à ses bons desseins qui, par la manière dont il les faisait exécuter, ne tournassent contre lui. Pour faire rentrer des fonds dans le trésor public, il avait ordonné qu'on fît une recherche des sommes immenses que son prédécesseur avait prodiguées à des affranchis, des débauchés, des courtisans avides; et ces sommes s'élevaient à 550 millions de notre monnaie : mais la plupart de ces misérables, ou avaient placé leur fortune sous des noms empruntés, ou avaient vendu les maisons et les terres qu'ils avaient reçues. Galba ordonna que la recherche s'étendrait jusque sur les recéleurs et les acheteurs. On ne vit pendant quelque temps, à Rome, que des biens mis en vente, achetés à vil prix, et réachetés par des compagnies de fripons; ce qui excita une grande inquiétude dans les esprits, et un grand bouleversement dans les propriétés. Ce fut dans ces circonstances qu'il apprit que les légions du Haut-Rhin avaient brisé

ses images, et qu'elles invitaient le sénat et le peuple à proclamer un autre empereur : le danger était pressant. Pour s'en garantir, Galba résolut d'adopter et d'associer à l'empire un homme dont les vertus ôteraient tout prétexte aux rebelles; il choisit Pison. Ce ne fut pas dans le sénat, mais dans le camp, qu'il fit cette adoption : c'était reconnaître dans les soldats le droit d'élire les empereurs; cette conduite était très imprudente. Othon, depuis long-temps attaché à Galba, Othon, criblé de dettes, et qui, comme César, ne voyait de salut pour lui que sur le trône, avait toujours espéré que Galba l'adopterait. Il devint furieux en apprenant que son choix était tombé sur Pison; et résolu de s'en venger, il confia son dessein à Onomastus, l'un de ses affranchis. Celui-ci gagna, par présents et par promesses, Barbius-Proculus et Vétnrius, deux sergents des gardes prétoriennes. « Deux soldats, dit Ta-
» cite, entreprirent de détrôner le
» maître du monde, et d'en substituer
» un autre à sa place; et chose éton-
» nante! ils réussirent. » Le 15 janvier de l'an 69 de l'ère chrétienne, jour choisi pour l'exécution de ce complot, Othon vint le matin, suivant son usage, faire sa cour à l'empereur, qui le reçut, comme de coutume, en lui donnant le baiser; il assista ensuite au sacrifice qu'offrait l'empereur, et entendit, sans manifester aucun trouble, ni joie, ni chagrin, celui qui consultait les entrailles des victimes, annoncer à Galba des présages de la colère céleste, un danger pressant, un ennemi domestique. Dans ce moment, son affranchi, Onomastus, vint lui dire que *l'architecte et les maçons l'attendaient*. C'était le mot convenu pour signifier que les apprêts de la conjuration étaient terminés, et qu'on n'attendait plus que lui pour se déclarer. Othon partit. L'empereur lui ayant demandé où il allait, il répondit, avec beaucoup de sang-froid, qu'étant sur le point d'acheter une maison de campagne, il allait la faire visiter avant d'en consommer le marché. Appuyé sur le bras de son affranchi, il gagna la colonne milliaire, érigée sur la place publique; et là, il trouva vingt-trois soldats, qui le saluèrent empereur. Effrayé de les voir en si petit nombre, il voulut reculer et renoncer à une entreprise si mal concertée : les soldats ne lui en laissèrent pas la liberté; et, l'ayant mis dans une chaise, ils l'escortèrent jusqu'au camp, tenant en main leurs épées nues. Le tribun qui en gardait la porte, la livra sans résistance : à son exemple, les officiers et les soldats saluèrent Othon. « Quelques-uns le
» desiraient, tous le souffrirent, » dit Tacite. Galba était occupé de son sacrifice, lorsqu'il apprit cette fatale nouvelle. Il fatiguait, dit le même historien, il fatiguait par des vœux tardifs, les Dieux déjà déclarés pour son rival. On délibéra s'il se renfermerait dans son palais, ou s'il irait au-devant des séditieux : Vinius appuyait le premier parti, Lacon le second. Galba, qui ne manquait ni d'élévation ni de courage, se déclara pour le parti le plus généreux. Cependant un faux bruit se répandit qu'Othon avait été tué dans le camp. Un soldat se présenta même devant l'empereur, tenant en main une épée ensanglantée, et se vantant d'avoir tué Othon : « Qui
» t'en a donné l'ordre? » s'écria Galba; et il continua de marcher vers la place publique, que remplissaient les flots de la populace inquiète et curieuse. Les soldats d'Othon pénétraient en même temps dans la ville, la lance au poing, dissipant la populace, fou-

lant aux pieds le sénat, courant bride abattue, et comme des furieux, pour massacrer leur empereur, faible, sans armes, et respectable par son âge avancé : ni la vue du Capitole, ni la vénération des temples, ni la majesté du rang suprême, ne furent des motifs capables de les retenir, et de les empêcher de commettre le plus grand des crimes ; crime que ne manque jamais de venger celui qui succède au prince assassiné. Galba tendit la gorge aux meurtriers, et mourut avec courage, le 16 janvier 69, à l'âge de soixante-treize ans, après un règne de sept mois et quelques jours (1). « Il » était, dit Suétone, de moyenne taille; » il avait la tête chauve, les yeux bleus, » le nez aquilin, et les mains et les » pieds si noués par la goutte, qu'il ne » pouvait ni feuilleter un livre, ni » souffrir de chaussure. » G—s.

GALE (Théophile), théologien non-conformiste anglais, né en 1628 à King's-Teiguton, dans le comté de Devon. Il étudia à Oxford pendant la guerre civile, et y fut particulièrement favorisé par les officiers du parlement, qui s'était rendu maître de cette université. La lecture du livre de Grotius *De la vérité de la Religion chrétienne* lui inspira dès-lors l'idée de son principal ouvrage *The Court of the gentiles* (la Cour des Païens), où il s'attache à prouver que les sages les plus célèbres du paganisme ont emprunté des Ecritures-Saintes non seulement leur théologie, mais même leur philosophie et leur philologie. Il s'établit en 1657 à Winchester, où il se distingua également par sa conduite exemplaire et par ses talents comme prédicateur. L'acte d'uniformité publié en 1661 par Charles II l'ayant, d'après ses principes rigides de puritanisme, privé de ses différents emplois, il passa en 1662 à Caen en Normandie, comme gouverneur des fils de Philippe, lord Wharton. Lorsqu'il revenait à Londres en 1666, il vit de loin cette capitale en proie à l'incendie terrible qui en dévora une grande partie. Il allait perdre le fruit d'un travail de beaucoup d'années, ayant déposé avant son départ les matériaux de son ouvrage entre les mains d'un ami; mais quoique la maison de cet ami eût été la proie des flammes, ses papiers avaient été préservés, on ne sait comment. Il reprit alors son travail avec ardeur. La première partie de l'ouvrage, publiée à Oxford en 1669, fut très bien reçue du public; elle fut suivie de trois autres, dont la dernière parut en 1677. On le nomma cette même année co-pasteur d'une congrégation secrète de non-conformistes dans Holborn; il partageait les loisirs que lui laissaient ses fonctions, entre ses travaux littéraires et l'instruction de quelques jeunes gens. Il mourut en mars 1678, âgé d'environ cinquante ans, manifestant jusqu'à sa mort son zèle religieux, en léguant tout son bien à de jeunes étudiants de sa doctrine, et destinant sa bibliothèque à répandre les lumières dans la Nouvelle-Angleterre, où cette doctrine était dominante. On peut dire cependant à sa louange que ce zèle n'excluait pas en lui un esprit de bienveillance et de charité envers tous les hommes, quelle que fût leur croyance. Outre sa *Cour des Païens*, on a de lui d'autres ouvrages moins

(1) Quoique Galba n'ait pas régné huit mois, on trouve de lui des médailles grecques indiquant la seconde année de son empire, parce que l'usage, dans ces contrées, était de commencer l'année en automne, et de dater la première année de chaque empereur du premier jour de celle où il était monté sur le trône. Les médailles grecques de Galba et celles des colonies sont plus rares que les romaines. Les médailles d'Egypte lui donnent aussi quelquefois les prénoms de Lucius et de Livius.

importants, soit en latin, soit en anglais, où l'on trouve également du talent et beaucoup d'érudition. X—s.

GALE (Thomas), savant Anglais, né en 1636 à Scruton, au comté d'York, se distingua surtout comme helléniste, et fut nommé en 1666 professeur royal de langue grecque à l'université de Cambridge. Il résigna cette place en 1672, pour celle de maître de l'école de St.-Paul, à Londres, qu'il dirigea vingt-cinq ans avec beaucoup d'habileté; il y forma un grand nombre d'excellents élèves, entre autres le célèbre astronome Halley. Gale fut promu en 1676 à une prébende dans l'église de St.-Paul, et en 1697 au doyenné d'York, où il mourut le 8 avril 1702, âgé de soixante-sept ans. Il était membre de la Société-Royale, qui le choisit en 1685 pour un de ses secrétaires honoraires. Ses travaux littéraires nous ont valu de bonnes éditions d'anciens auteurs grecs, avec une version latine et des notes, et des éditions d'anciens historiens anglais. Nous ne citerons que les principales: I. *Opuscula mythologica, ethica et physica*, Cambridge, 1671, in-8°., et Amsterdam, 1688, même format. Cette collection, encore estimée et recherchée aujourd'hui, contient Paléphate, Heraclite, Phurnutus, Salluste le philosophe, Ocellus Lucanus; les caractères de Théophraste, les fragments des Pythagoriciens, la vie d'Homère, et les *Allegoriæ homericæ* d'Héraclide. II. *Historiæ poëticæ scriptores antiqui*, Paris, 1675, in-8°. Cette édition d'Apollodore, Conon, Ptolémée, Parthenius et Ant. Liberalis, a reparu sous le titre de Londres avec la date de 1676. III. *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8°. On y trouve le prétendu Demetrius de Phalère, *Tiberius rhetor*, et le traité anonyme *De figuris*. IV. *Jamblichus de Mysteriis*, grec et latin, avec une lettre de Porphyre sur le même sujet, Oxford, 1678, in-fol. V. *Historiæ Anglicanæ scriptores quinque*, Oxford, 1687, en un vol. in fol., qui devait être suivi d'un second, que l'auteur n'eut pas le temps de publier. VI. *Historiæ Britannicæ, Saxonicæ, Anglodanicæ scriptores quindecim*, Oxford, 1691, in-fol. Ce recueil était destiné par Gale à former le premier volume d'un recueil du même genre qui avait été publié par Guil. Fulman en 1684, sept ans auparavant, mais qui était composé d'auteurs plus modernes. C'est à Th. Gale qu'on doit les inscriptions gravées sur le monument élevé à Londres en mémoire du fameux incendie de 1666. Il était en relation avec les hommes les plus savants en Angleterre et dans d'autres pays, tels que Mabillon, Baluze, Grævius, Huet, etc. Ce dernier dit dans son *Comment. de rebus ad eum pertinent.*, qu'il n'avait jamais connu un homme aussi modeste et aussi savant. — Gale (Thomas), chirurgien anglais, né en 1507, et élève de Richard de Ferris, était en 1544 chirurgien de l'armée de Henri VIII devant Montreuil, et en 1557 chirurgien de l'armée de Philippe II, roi d'Espagne, au siége de St.-Quentin. Il s'établit ensuite à Londres, où il jouit d'une grande réputation. On ne sait point la date de sa mort. Il vivait encore en 1586. On a de lui quelques Traités élémentaires de chirurgie, oubliés depuis long-temps. X—s.

GALE (Roger), fils du doyen d'York, représenta le bourg de North Allerton dans le parlement d'Angleterre, et fut ensuite nommé commissaire de l'excise. Il était trésorier de la Société-Royale, et fut le premier vice-président de celle des Antiquaires.

Il mourut en 1744, âgé de soixante-douze ans. On a de lui, entre autres écrits : I. *Antonini Iter Britanniarum commentariis illustratum Th. Gale ; opus posthumum revisit, auxit, edidit R. G.; accessit anonymi Ravennatis Britanniæ Chorographia ; adjiciuntur conjecturæ plurimæ*, etc., Londres, 1709, in-4°. II. *La connaissance des Médailles*, trad. du français de F. Jobert, 1697 et 1715, in-8°., sans le nom du traducteur. III. *Registrum honoris* de Richmond, Londres, 1722, in-fol. IV. *Discours sur les quatre voies romaines dans la Grande-Bretagne*, imprimé dans le 6e. volume de l'Itinéraire de Leland. V. Quelques savants Mémoires dans les *Transactions philosophiques*, dans l'*Archæologia Britannica* et autres ouvrages. Une partie de sa correspondance épistolaire avec les savants a été imprimée dans les *Reliquiæ Galeanæ*. X—s.

GALE (Samuel), antiquaire anglais, frère du précédent, né à Londres en 1682, exerçait les fonctions d'arpenteur à l'hôtel des douanes de cette ville, lorsqu'il mourut le 10 janvier 1754. Il fut un des restaurateurs de la société des Antiquaires de Londres en 1717, et en fut le premier trésorier. Le peu de ses ouvrages qui ont été imprimés, prouvent beaucoup d'érudition et de sagacité. Ils se bornent à une *Histoire de la cathédrale de Winchester*, Londres, 1715, commencée par Henri, comte de Clarendon, et continuée jusqu'à ce jour, avec des planches ; et à quelques mémoires imprimés dans l'*Archæologia* et dans la *Bibl. Top. britannica*. X—s.

GALE (Jean), théologien anglais non-conformiste, naquit à Londres en 1680, et étudia d'abord à Leyde avec tant de succès, qu'il reçut à dix-neuf ans les degrés de maître ès-arts et de docteur en philosophie. Il alla achever ses études à Amsterdam, sous le professeur Limborch, et y fit la connaissance de Leclerc, dont il défendit par la suite le caractère avec autant de chaleur que de talent. De retour en Angleterre, un ouvrage qu'il publia en 1711 sous le titre de *Réflexions sur l'Histoire du baptême des enfants, du docteur Wall*, lui obtint un grand crédit parmi les anabaptistes : c'est, à ce qu'on a dit, la meilleure réponse qui ait été faite au meilleur ouvrage que l'on eût écrit sur ce sujet ; et ce fut sa lecture qui détermina le savant Guillaume Whiston et le docteur Foster à se faire anabaptistes. Gale, nommé un des ministres de la congrégation de sa secte établie à Barbican, se distingua par une certaine éloquence populaire, qui attirait à ses sermons un grand concours d'auditeurs de toutes les communions. Il avait une connaissance profonde des langues anciennes, et surtout des langues orientales et de la littérature sacrée ; et il était occupé de divers projets pour en ranimer l'étude, et en répandre le goût, lorsqu'il mourut en décembre 1721, âgé de 42 ans. On a publié après sa mort un Recueil de ses Sermons, qui a été réimprimé en 1726, en 4 vol. in-8°., précédés d'une Notice sur sa vie. X—s.

GALEANO (Joseph), savant médecin de Palerme, né vers l'an 1605, et mort le 28 juin 1675, fut distingué de son temps comme philosophe, médecin, théologien et poète. Il se livra néanmoins plus particulièrement à la médecine, et passe généralement pour un des plus grands hommes que l'Italie ait produits dans le 17e. siècle. Les rois, les grands et les pré-

lats le recherchaient avec empressement; et ses contemporains le regardaient comme un second Galien. Il exerça long-temps la médecine dans les hôpitaux de Palerme avec le plus grand succès; et pendant vingt-cinq ans, il y enseigna cette science avec des applaudissements unanimes, au milieu d'un grand concours de disciples, dont plusieurs devinrent par la suite des médecins très distingués. La confiance qu'on avait dans son savoir était si grande, que ses avis étaient reçus partout comme des oracles : ses éloquentes leçons lui avaient donné une réputation si étendue, que, de toutes les parties de l'Italie, de l'Espagne, de la France et de l'Allemagne, on lui adressait des éloges et on lui demandait des conseils. Familiarisé avec tous les genres de connaissances cultivées de son temps, il aimait à se délasser de ses travaux par la culture de l'éloquence et de la poésie. Il n'était pas moins considéré dans l'académie des Reaccenzi de Palerme, dont il était un des membres les plus illustres, que dans la faculté de médecine de cette ville, où il a obtenu les honneurs auxquels un homme de son mérite pouvait aspirer. Cependant, avec tant de gloire et une si grande réputation, Galeano, constamment inaccessible aux prestiges de la vanité et de l'orgueil, fut toujours philantrope et compatissant. Toute sa vie, il mit au rang de ses devoirs les plus chers et les plus sacrés, de secourir les malheureux : il prit sans cesse un soin particulier des pauvres, et leur fournissait gratuitement les secours dont ils avaient besoin dans leurs maladies. On dit que s'étant fait saigner, un ignorant chirurgien lui appliqua sur la veine, avec une bande mouillée, une ligature serrée avec tant de force, qu'il mourut des suites de cette funeste compression, victime d'un art sur lequel ses savants et utiles travaux avaient répandu une vive lumière. Ses principaux ouvrages sont les suivants : I. *Epistola medica, in quâ de epidemicâ febre theoricè et practicè agitur*, Palerme, 1648, in-4°. II. *Oratio de medicinæ præstantiâ*, ib., 1649, in-4°. III. *Hippocrates redivivus paraphrasibus illustratus*, Palerme, 1650, 1663, 1701, in-12. IV. *Smilacis asperæ et salsæparilliæ causa*, Palerme, 1654, in-4°. V. *La lepra unita col mal francese*, Palerme, 1656, in-8°. VI. *Politica medica pro leprosis*, Palerme, 1657, in-4°. VII. *Idea del cavar sangue*, Palerme, 1659, in-12. VIII. *Del vero metodo di conservar la sanità e di curar ogni morbo col solo uso dell' aquavita*, Palerme, 1662, in-4°. IX. *Discorsi intorno dell uso dell' aquavita*, Palerme, 1667, in-12, sous le nom de *Bruno Cibaldi*. X. *Il cafè con più diligenza esaminado*, Palerme, 1674, in-4°. Galeano est encore auteur d'un grand nombre de productions littéraires, du ressort de la poésie. Cn—т.

GALEAZ DE MANTOUE fut un des généraux formés à l'école du comte Albéric de Barbiano, à la fin du 14e. siècle. Il servit avec distinction les Vénitiens, et il commanda leur armée au siége de Padoue, en 1405. François de Carrare, seigneur de cette ville, en capitulant le 13 novembre, voulut avoir, pour garantie de sa liberté, la parole de Galeaz de Mantoue. Mais le conseil des Dix, déterminé à ne pas observer cette capitulation, supporta impatiemment les reproches que lui adressa ce capitaine, pour son manque de foi; et il fit probablement empoisonner Ga-

leaz, qui mourut au bout de peu de jours. S. S—1.

GALEN (Jean Van), un des plus illustres marins hollandais, né à Essen dans la Westphalie vers 1600, parvint, au service de sa patrie adoptive, du dernier grade à celui de chef d'escadre, et, dans le cours d'une laborieuse carrière, signala successivement son courage contre les Espagnols, les Dunkerquois, les Barbaresques, et enfin, contre les Anglais. Il remporta sur une forte escadre de ces derniers, devant le port de Livourne, le 15 mars 1653, une victoire complète, mais qui lui coûta la vie. Ayant eu la jambe droite fracassée par un boulet de canon, il continuait à se battre. On lui représente le danger où l'expose la perte de son sang. « Il » est doux de mourir pour sa patrie » au sein de la victoire, » réplique le brave Van Galen. Cependant on l'emmène; l'amputation a lieu, et, au bout de neuf jours, elle lui devient funeste. Son corps, transporté à Amsterdam, y fut enterré avec pompe; et les États-généraux lui érigèrent un monument dans l'église neuve de cette ville. M—on.

GALEN (Christophe-Bernard Van), prince-évêque de Munster, né vers 1607, s'éleva, d'une condition bien près de l'infortune, à cette riche et éminente dignité ecclésiastique. Quoique la maison dont il était issu fût ancienne et considérée en Westphalie, il n'était néanmoins qu'un simple gentilhomme (1). Son père était en prison, lorsqu'il vint au monde; et il n'avait pas six ans, lorsqu'il resta, sans aucuns biens, orphelin de père et de mère, leurs terres ayant été confisquées. La tutelle du jeune Van Galen échut à Bernard de Malinkrot, son oncle, doyen du noble chapitre de Munster, lequel le fit élever. Des biographes disent qu'au sortir de ses études il voyagea, servit, et même commanda un régiment de l'électeur de Cologne. On ne sait quelle foi il faut donner à des circonstances dont l'auteur de sa Vie ne parle point. Selon lui, Van Galen montra, dès son jeune âge, un goût décidé pour l'état militaire : mais Malinkrot, découvrant dans son neveu beaucoup d'ambition et des vues qui s'accordaient mal avec sa fortune, lui déclara que son intention n'était point de le pousser dans la carrière des armes, et que ce qu'il avait de mieux à faire était d'entrer dans l'état ecclésiastique. Soit persuasion, soit impossibilité de faire autrement, Van Galen se mit à l'étude. Malinkrot lui fit avoir quelques bénéfices. De grade en grade, il devint chanoine de Munster, et même, suivant quelques-uns, prévôt de cette église. Le prince-évêque étant mort en 1650, le doyen Malinkrot aspirait à lui succéder : mais, à son grand dépit, il se vit préférer son neveu par les chanoines à qui appartenait le droit d'élire, et qui, ayant été souvent réprimandés par cet homme naturellement dur, ne l'aimaient point. L'oncle de Van Galen ne lui pardonna jamais cette préférence; il intrigua contre le nouvel évêque, qui se crut enfin obligé de le faire arrêter et enfermer dans un château fort. Van Galen, devenu prince et même souverain, sentit renaître ses anciennes inclinations guerrières, et se vit, sans doute avec joie, dans une situation qui lui permettait de

(1) Moréri, et d'autres après lui, ont écrit que Van Galen était d'une des maisons les plus considérables de Westphalie. L'auteur de sa Vie dit positivement qu'il n'était qu'un *simple gentilhomme*, dont le père, grand chasseur, et accoutumé à mener ses chiens sur les terres d'autrui, fut maltraité par le maréchal Murien, qu'il tue en duel; meurtre qui le fit mettre en prison, et occasionne la confiscation de ses biens.

s'y livrer. Ses premiers faits d'armes furent contre sa ville épiscopale : il y existait des mutins, dont Malinkrot avait, autant qu'il lui fut possible, augmenté le nombre. Le nouveau prince n'était pas d'un caractère à souffrir les oppositions. Il assiégea Munster en 1657, avec neuf mille hommes, tant infanterie que cavalerie, et une artillerie formidable. Après l'avoir impitoyablement bombardée, il la reçut à composition; et pour la tenir désormais en respect, il y bâtit une citadelle, où il mit une garnison nombreuse. Quelques années après, il s'offrit au prince-évêque une occasion de satisfaire son humeur martiale d'une manière un peu moins opposée à la sollicitude pastorale. L'empereur ayant, en 1664, levé une armée contre les Turcs, choisit l'évêque de Munster pour en être un des directeurs. Celui-ci se rendit en Hongrie; mais il y était à peine arrivé, que l'empereur fit la paix avec le grand-seigneur. Impatient de son loisir, l'évêque alors redemanda aux états-généraux la seigneurie de Borculo, qu'il prétendait avoir été envahie sur ses domaines. Il s'ensuivit quelques difficultés qui finirent par un arrangement, parce que Van Galen ne se trouvait point en force. Mais le roi d'Angleterre ayant, en 1665, déclaré la guerre aux Hollandais, le prince-évêque, ravi d'avoir une occasion si favorable d'entrer en campagne, s'unit à lui, se jeta sur les Provinces-Unies, et y enleva plusieurs places fortes. Il resta ainsi en armes jusqu'en 1674, que l'empereur l'obligea de faire la paix. Le repos lui pesant, et n'ayant point d'affaires personnelles, il prit parti dans celles de ses voisins. Il avait presque toujours été heureux dans ses entreprises. Uni avec la France contre les Hollandais, il réussit encore dans quelques expéditions : mais la fortune l'abandonna devant Groningue, dont il fut obligé de lever le siége. Depuis ce temps, il n'éprouva que des malheurs : on lui reprit les villes qu'il avait conquises, et on lui en enleva même de ses propres états. Cela ne diminua point son ardeur guerrière : il eut des démêlés avec le duc de Brunswick et d'autres princes, quitta le parti de la France pour unir ses armes à celles de l'empereur, se ligua avec le roi de Danemark contre la Suède ; enfin, on peut dire de sa vie entière, dans le sens littéral, que ce fut *une milice continuelle*. Ce prélat guerrier mourut à Huys, le 19 septembre 1678, âgé de soixante-onze ans, après vingt-huit ans de règne et d'exploits militaires. On ne s'étonnera pas qu'il n'ait point été regretté : à peine avait-il fermé les yeux, que sa maison fut pillée, et surtout sa chambre, où on le laissa presque nu. Il s'était donné pour coadjuteur et eut pour successeur Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn, prince pacifique, qui gouverna avec sagesse et bonté, et consola ses sujets des maux qu'ils avaient eu à souffrir sous un évêque conquérant. Sa Vie, écrite par un anonyme, a été traduite et revue par le Lorrain, plus connu sous le nom d'abbé de Vallemont, Rouen, 1679, in-16. J. Ab. Alpen en a donné une plus étendue, *De vitâ et rebus gestis Chr. Bern. de Galen*, Coësfeld, 1694, 2 vol. in-8°., dont il a paru en allemand un abrégé, Munster, 1790, in-8°.; et un autre plus complet, Ulm, 1804, in-8°. L—Y.

GALEOTTI (ALBERT), célèbre jurisconsulte, né à Parme, dans le 13°. siècle, était encore fort jeune lorsqu'il ouvrit une école de droit à

Modène, en 1231. Il ne resta que peu de temps en cette ville; les offres avantageuses qu'on lui fit, le déterminèrent à se rendre à Bologne, et il s'y trouvait déjà en 1235. L'attachement qu'il portait à sa patrie, l'engagea à y revenir. Il était enfermé dans Parme, lorsque l'empereur Frédéric II assiégea cette ville en 1247: il parvint à s'en échapper, et se réfugia à Padoue, où il fut accueilli avec beaucoup de distinction. Trois ans après, il revint à Parme, et y reçut les témoignages éclatants de l'estime et de l'affection que lui portaient les habitants. On ignore la date précise de sa mort, que quelques biographes placent à l'année 1285. On a de lui : I. ***Aurea ac penè divina et verè Margarita seu quæstionum summula, in quâ omnes ferè quæstiones in foris frequentatæ proponuntur et magistraliter enucleantur*** : c'est le plus important de ses ouvrages. Guill. Durand l'a inséré en entier dans son *Speculum juris*; il a été imprimé à Venise, 1567, et Cologne, 1585 : la bibliothèque du Roi en possède plusieurs manuscrits. II. *Tractatus de pignoribus*, manuscrit, dans la bibliothèque royale de Turin. III. *Declarationes judiciorum*. IV. *Tractatus de consiliis habendis*. V. *Reportationes super codice*, etc.

W—s.

GALEOTTI (Marzio), littérateur italien, né à Narni, dans l'Ombrie, vers 1440, professa d'abord les belles-lettres à l'université de Bologne, avec beaucoup de succès. Un ouvrage qu'il composa à cette époque, et dans lequel il soutenait qu'on peut être sauvé par les bonnes œuvres sans la foi, attira contre lui un cri général. Obligé de s'enfuir secrètement de Bologne, il fut arrêté à Venise, jeté dans les prisons de l'inquisition et condamné à se rétracter publiquement. On croit qu'il aurait été traité avec moins de ménagement encore, sans la protection du pape Sixte IV, son élève, et qui intervint au procès. Il se retira alors en Hongrie, et y ouvrit une école publique, qui fut bientôt très fréquentée. Sur sa reputation, le roi Mathias Corvin lui confia l'éducation de son fils, et le nomma directeur de la bibliothèque de Bude. Après la mort de ce prince, Galeotti revint en Italie; mais le souvenir des persécutions qu'il y avait éprouvées, et la crainte de les voir se renouveler, l'empêchèrent d'y faire un long séjour. Il passa en France; et il était à Lyon en 1494, lorsque Charles VIII traversa cette ville pour se rendre dans le Milanez. Galeotti se joignit au cortége qui allait au-devant de ce prince, et étant arrivé près de lui, il voulut descendre précipitamment de cheval pour le saluer; mais son pied s'embarrassa dans l'étrier, et, comme il était d'un embonpoint excessif, il tomba si rudement à terre qu'il se tua. Paul Jove prétend que Galeotti mourut étouffé par la graisse, à Agnani; mais ce fait, qu'il n'appuie d'aucune preuve, a été révoqué en doute par des critiques dont le sentiment nous paraît préférable. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *De homine et ejus partibus*, in-fol., sans date et sans indication du lieu de l'impression : Maittaire regarde cette édition comme la première; Milan, 1490, in-fol.; Turin, 1517, et Bâle, même année, in-4°.; ces deux dernières éditions sont augmentées des Observations critiques de George Merula, et de la réponse apologétique qu'y fit Galeotti. Freytag croit que l'*Apologie* de Galeotti a été imprimée séparément, pour la première fois, Venise, 1476, in-4°. II. *De doctrinâ promiscuâ*, Florence,

1548, in-8°.; Lyon, 1552, in-12; Francfort, 1602, in-12; et traduit en italien, Florence, 1615, in-8°. C'est une espèce d'*Ana*, curieux, amusant et instructif. III. *De egregiè, sapienter et jocosè dictis ac factis Mathiæ I, regis Hungariæ*, Vienne, 1563; réimprimé dans la *Collectio Hungaricarum rerum scriptorum*, par Jacq. Bongars : ouvrage curieux et intéressant. IV. *De rebus vulgo incognitis.* Fabricius rapporte que le manuscrit de cet ouvrage fut soustrait à Oporin, au moment où il allait le mettre sous presse, et que c'est celui qui est actuellement dans la bibliothèque du Roi de France. V. *De excellentibus.* L'abbé Rive a publié une *Notice* sur cet ouvrage, Paris, 1785, in-8°. de 16 pag. (*Voy.* Rive.) J. M. König cite un autre ouvrage de Galeotti : *De verborum significatione*, regretté par les savants; et enfin c'est peut-être à lui qu'on doit attribuer une *traduction* italienne de la Rhétorique de Cicéron, sans date, in-4°., coté dans le *Catalogue de la bibliothèque du Roi, Belles-Lettres, 1er. vol., X, n°.* 1780. W—s.

GALEOTTI (Nicolas), jésuite italien, d'une maison noble de Pise, né à Vienne en 1692, professa en 1725 la physique à Macerata, et, de 1728 à 1749, la rhétorique à Rome, où il mourut en 1758. Il était versé dans les antiquités grecques et latines. Outre des Éloges funèbres, et des Extraits d'écrivains grecs, il a publié : I. *Museum Odescalcum, sive Thesaurus antiquarum gemmarum*, etc. *cum commentariis*, Rome, 1747 ou 1751, in-fol. en deux parties. C'est la description de la superbe collection d'antiques du prince Odelcaschi; les figures, en 103 planches, sont gravées par le fameux Pietro Sante-Bartoli : les explications du P. Galeotti sont estimées des savants. II. *Imagines præpositorum generalium Soc. Jesu delineatæ et æneis formis expressæ ab Arnold. Westerhout*, ibid., 1748, in-fol. maj. Ce volume renferme quinze portraits gravés avec soin, et accompagnés de courtes notices, en latin et en italien, par le P. Galeotti. Ce savant religieux a aussi enrichi de notes les *Gemmæ antiquæ litteratæ*, de Ficoroni, Rome, 1757, in-4°. W—s.

GALÈRE (Caius-Galerius-Valerius-Maximianus) reçut le jour aux environs de Sardique, dans la nouvelle Dacie, de parents d'une condition obscure. Lui-même fut occupé, dans son enfance, à garder des troupeaux, et fut, pour cela, surnommé *Armentarius*. Le surnom de Valerius lui vint de Dioclétien, qui l'adopta. Du rang de simple soldat il passa, par tous les degrés de la milice, aux postes les plus importants. Il donna des preuves de valeur et de bonne conduite sous les empereurs Aurelius et Probus. L'an de l'ère chrétienne 292, il fut adopté par Dioclétien, qui le fit césar, et lui donna Valeria sa fille en mariage. Il devint l'associé de Constance-Chlore, que Maximien, collègue de Dioclétien, adopta dans le même temps. Galère eut, pour son département, l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce. N'ayant rien de grand à faire contre les ennemis de l'Empire, il fit défricher, dans la Pannonie, plusieurs forêts considérables, et fit écouler un lac dans le Danube; ce qui donna l'être à une nouvelle province, qui, du nom de sa femme, fut appelée Valeria, et dans les siècles suivants Pannonia Secunda. Narsès, roi de Perse, s'étant emparé de l'Arménie, et s'avançant dans la Mésopotamie à la tête d'une puissante armée, Galère fut chargé, par Dioclétien, de marcher contre lui. Il le rencontra entre Callinique et

Carrhes ; mais il se pressa trop d'en venir aux mains avec les ennemis qui lui étaient très supérieurs en nombre. Les Romains furent forcés de lâcher pied et de prendre la fuite. Dioclétien, à qui Galère alla rendre compte de son expédition, le reçut avec mépris, et souffrit que ce prince, revêtu de la pourpre comme il l'était, marchât quelque temps à pied, auprès de son char. Cette humiliation ne découragea pas le césar malheureux. Ayant obtenu, de l'empereur, la permission de lever une nouvelle armée, il rassembla toutes les troupes qui étaient dans l'Illyrie et la Mœsie ; et bientôt il entra en Arménie avec des forces considérables. Son premier soin fut de reconnaître lui-même le camp des ennemis. Il l'attaqua si à propos et avec tant de vigueur, qu'il força leurs retranchements et leur tua plus de 20,000 hommes. Il fit un immense butin et un nombre considérable de prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent les femmes, les sœurs et les filles du roi. Il traita ces princesses avec les plus grands égards. Narsès, qui s'était trouvé au combat, s'enfuit au fond de ses provinces, d'où il envoya un de ses favoris demander la paix à quelque prix que ce fût, et la liberté de sa famille. Galère se rendit auprès de Dioclétien, pour conférer avec lui sur cette demande. Les conditions faites au roi de Perse, furent qu'il rendrait cinq provinces ; que le Tigre servirait de limite aux deux empires ; que Nisibe serait une place commune aux deux nations, etc. Narsès souscrivit à toutes ces conditions, l'article de Nisibe excepté. La paix se fit, et dura quarante ans. Galère, qui était naturellement fier, s'enorgueillit de ses succès, jusqu'à prendre les noms fastueux de Persique, d'Arménique, de Médique et d'Adiabénique. Dioclétien commença, avec raison, à le craindre. A l'orgueil Galère joignait la férocité et du penchant à la cruauté. Ce fut lui qui, d'après la haine pour le christianisme dans laquelle il avait été nourri par Romula sa mère, poussa Dioclétien à persécuter les chrétiens à outrance, comme il le faisait lui-même. Pour irriter l'empereur et l'effrayer, il fit mettre deux fois le feu à son palais de Nicomédie, s'il faut en croire un historien, et chargea les chrétiens de ce crime. Cette atroce persécution, qui commença l'an 303, dura dix ans, et donna, à Dioclétien et à Galère, une malheureuse célébrité. Environ deux ans après, Dioclétien fut attaqué d'une maladie qui dégénéra en langueur et affecta sa tête. Galère, qui était impatient de régner, profita de la circoustance. Après avoir obtenu, par des menaces, du faible Maximien, qu'il abdiquerait la puissance, il vint trouver Dioclétien à Nicomédie ; et il le força, en le menaçant d'une guerre civile, de renoncer à la dignité impériale, et de consentir à la nomination de deux nouveaux césars. (*Voy.* Dioclétien.) Ces deux césars, créatures de Galère, furent Sévère et Maximin. Ce fut l'an 305, que Galère et Constance-Chlore furent reconnus empereurs. Galère eut, pour sa part de l'Empire, l'Illyrie, la Pannonie, la Thrace, la Macédoine, la Grèce, l'Asie mineure et toutes les provinces orientales. Il avait éloigné de la place de césar, Constantin, devenu depuis si célèbre, parce qu'il le redoutait. Il ne manquait aucune occasion de le perdre, en l'exposant aux plus grands dangers. Il fallut que ce jeune prince s'échappât pour aller trouver Constance son père qui le demandait. Cet empereur étant mort, Galère ne conféra à Constantin que le titre de césar, quoique son père lui eût légué

sa part de l'Empire, et que son armée se fût empressée de le proclamer auguste. De son côté, Maxence, fils de l'ex-empereur Maximien, irrité contre Galère de ce que, lors de la promotion des césars, il ne l'avait pas nommé, se fit proclamer empereur. Le vieux Maximien reprit la pourpre, donna sa fille Fausta à Constantin, et se ligua avec lui contre Galère. Pendant qu'ils étaient tous deux dans les Gaules, Galère entra en Italie avec une forte armée. Il avait dessein d'assiéger Rome, qu'il n'avait jamais vue. Aussi se trompa-t-il dans les mesures qu'il prit, et fut-il obligé de se retirer de devant cette ville immense, qu'il ne pouvait pas seulement investir de tous côtés. Il rentra dans ses états. Constantin ne voulut point lui faire la guerre. On ne trouve plus de faits importants qui soient personnels à Galère avant l'horrible maladie dont il fut frappé, l'an 310; maladie du genre de celle qui fit périr Sylla. Il paraît que Galère, effrayé par le mal qui le consumait, en vint à l'attribuer à la vengeance du ciel contre lui, à cause de ses cruautés envers les chrétiens. Il fit publier un édit pour arrêter le cours des persécutions. Cet édit fut donné en son nom et au nom des empereurs Constantin et Licinius, le 1er. mars 311. Galère mourut vers le 1er. mai de cette même année, après avoir régné six ans et quelques jours comme empereur. Il ne laissa point d'enfants de Valeria sa femme. Il nous reste un assez grand nombre de médailles de Galère en tous métaux. Q—R—y.

GALESINI (Pierre), historien, né à Ancone vers l'année 1520, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de plusieurs bénéfices, et enfin nommé protonotaire apostolique à Milan. Il vécut dans l'intimité de St.-Charles Borromée, archevêque de cette ville, qui avait en lui une confiance entière, et lui soumettait la décision des points épineux de discipline. C'était, en effet, un homme très versé dans la science des antiquités; il joignait à une vaste érudition, une piété solide et des qualités estimables. Il mourut vers 1590, dans un âge avancé. Galesini a traduit du grec en latin des *Sermons* de Saint-Grégoire de Nysse, Rome, 1563, in-4°.; et la *Lettre* d'Isidore de Péluse à Palladius, *touchant les devoirs d'un évêque*, imprimée à la suite de l'*Episcopus descriptus*, par Augustin Valerio. Il a publié des éditions des *OEuvres* de St.-Eucher, Rome, 1564, in-fol.; du *Traité de la Providence* de Salvian; des *Homélies* de St.-Maxime de Turin; du *Livre de la pénitence* de Pacian; de *l'Histoire sacrée* de Sulpice Sévère; de *celle* d'Haymon, et enfin, de *l'Histoire abrégée des prophètes et des disciples* par Dorothée de Tyr, avec des notes sur ces trois derniers ouvrages, Rome, 1564, in-fol. Il a eu part au *Recueil des actes de l'église de Milan.* On a, en outre, de lui: I. *Martyrologium Romanum in singulas dies anni accommodatum*, Milan, 1578, in-4°. Ce martyrologe n'eut point l'approbation des censeurs, qui le trouvèrent trop long pour être récité dans l'office canonial; le texte en est d'ailleurs peu correct et les notes insignifiantes: enfin, il a été entièrement effacé par celui qu'a publié le cardinal Baronius. (*Voy.* Baronius.) II. *Ordo dedicationis obelisci quem Sixtus V in foro Vaticano erexit cum brevi historiâ*, Rome, 1586, in-4°. III. *Dedicatio columnæ cochlidis Trajani ad honorem Sti.-Petri*, ibid., 1587. IV. *Commentarius brevis de Bibliis græcis interpretum LXXII, sub Sixto V, Pont. max. editis*, ibid., 1587, in-4°. V. Un *Discours sur le*

nouveau tombeau que le pape Sixte Quint fit élever à Pie V. Galesini a laissé en manuscrit une *Histoire des Papes* sous le titre de *Theatrum Pontificale*, et une *Histoire des Saints de Milan.* W—s.

GALFRID, ou GEOFROI, historien anglais, né à Monmouth au commencement du 12[e]. siècle, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé archidiacre de St.-Asaph, et ensuite évêque de cette ville en 1151. Il se rendit quelque temps après à la cour de Henri II, roi d'Angleterre, qui l'accueillit avec distinction, et le fixa près de lui par le don d'une riche abbaye. Les chanoines de St.-Asaph, ayant invité inutilement Galfrid à revenir dans son diocèse, profitèrent de la décision d'un synode de Londres, pour l'engager une dernière fois à reprendre l'administration de son église, ou à permettre qu'on lui désignât un successeur. Il se démit de son évêché en 1175: mais il eut lieu de s'en repentir, puisqu'il perdit les bénéfices que lui avait donnés Henri II. On croit que Galfrid mourut vers 1180. On a de lui: I. *Origo et gesta regum et principum Britanniæ sive historia Britonum ab Æneâ et Bruto.* Galfrid se flatte d'être le premier qui ait écrit l'histoire des temps qui ont précédé l'établissement de la religion chrétienne en Angleterre; et il avertit que pour ce qui concerne les rois d'origine saxone, il s'est contenté de traduire en latin un ouvrage que lui avait envoyé Gualterus ou Gauthier, archidiacre d'Oxford. Cette histoire a d'abord été publiée par Ives Cavellat, Paris, Badius, 1517, in-4°., et ensuite par Jér. Comelin dans les *Britannicar. rerum scriptores*, Heidelberg, 1587, in-fol.; mais les deux éditeurs ne se sont point accordés sur la division de l'ouvrage: Cavellat l'a partagé en neuf livres, et Comelin en douze, en en faisant quatre du premier. Pontico Virunio, de Trévise, a purgé cette histoire des fables qu'elle renfermait, et l'a réduite à six livres. Ainsi abrégée, elle a été imprimée à Augsbourg en 1534; à Heidelberg en 1542; à Londres en 1585, in-8°., et insérée aussi dans les *Britannicar. rerum scriptores*. Quelques critiques la regardent comme un tissu de faits controuvés et d'anecdotes fabuleuses. Jean Twin et Whear nomment Galfrid l'Homère anglais et le père des mensonges; mais d'autres bons juges n'en donnent pas une opinion aussi défavorable. Pits et Nicolson assurent que Galfrid mérite beaucoup de confiance pour tous les événements dont il a été le témoin, ou sur lesquels il a pu obtenir des renseignements exacts. II. *Versio prophetiarum Ambrosii Merlini.* Ces prophéties du fameux enchanteur Merlin forment le 4[e]. livre de son histoire dans l'édition de Cavellat, et le 7[e]. dans celle de Comelin; elles ont été imprimées séparément, avec des explications d'Alain de Lille, Francfort, 1603, in-4°. III. *Vita Merlini Caledonii.* C'est une pièce de vers adressée à Robert de Lincoln. IV. *Commentarius in prophetias Merlini utriusque.* V. *Epistolæ ad Gualterum Oxoniensem archidiaconum.* VI. *De exilio ecclesiasticorum.* VII. Un *Abrégé de l'histoire de Gildas.* VIII. Des *Vers latins* sur différents sujets. On lui attribue encore un traité *De corpore et sanguine Christi*; mais Fabricius croit que cet ouvrage a pour auteur Guillaume, abbé de St.-Thierry de Reims. W—s.

GALFRID (ou GEOFROI) de WINESALF, l'un des poètes les plus distingués du 13[e]. siècle, naquit en

Angleterre, de parents originaires de Normandie, et qui jouissaient, selon toute apparence, d'une fortune assez considérable. Le goût des lettres lui inspira le desir de voyager; et il avait déjà visité les principales villes de France, lorsqu'il suivit le roi Richard à la conquête de la Terre-Sainte. Au retour de cette expédition, il vint à Rome, où il fut accueilli avec bonté par Innocent IV. C'est à ce pontife qu'il dédia sa *Poëtique*, ouvrage très remarquable pour le temps où il a été composé, et qui lui fit une grande réputation. Un passage de ce poème semble prouver que Galfrid enseignait alors les belles-lettres à Bologne; et cette opinion a été adoptée par le P. Fattorini et par Tiraboschi. On voit par un autre de ses ouvrages qu'il s'était appliqué à l'agriculture, et qu'il avait fait une étude particulière de la culture de la vigne et de la manutention des vins. Oudin conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que c'est de là qu'il a été surnommé de *Winesalf* ou *de vino salvo*. Ce qu'on sait encore de Galfrid se borne à des conjectures, sur lesquelles les critiques ne sont pas d'accord. On a de lui : I. *Poëtica nova sive carmen de arte dictandi, versificandi et transferendi*. P. Leyser a publié le premier cette poétique dans son *Historia poëmatum medii ævi*, Halle, 1721; elle a été réimprimée ensuite séparément, Helmstadt, 1724, in-8°. Selden en avait déjà inséré le prologue dans la préface de son Recueil, *Hist. anglicar. scriptores decem*. Quelques critiques, trompés par les différents titres qu'a cet ouvrage dans les manuscrits, ont cru qu'il fallait le distinguer du traité *De arte dictaminis*, du même auteur; mais il est bien reconnu qu'il ne s'agit que d'un seul ouvrage. II. *Historia seu itinerarium Richardi Anglorum regis in Terram sanctam ab anno* 1177 *ad* 1190. Elle a été imprimée d'après un manuscrit très défectueux, dans les *Gesta Dei per Francos* de Bongars, et ensuite sur une meilleure copie dans les *Script. hist. angl.* de Th. Gale; mais le nouvel éditeur l'attribue à Gauthier d'Oxford, opinion entièrement conjecturale, et qui n'a point prévalu. III. *De plantatione arborum et conservatione fructuum, ubi de modo inserendi arbores aromaticas, fructus conservandi, vites et vina cognoscendi, vina inversa seu deteriora conservandi*. Il en existe une copie dans la Bibl. de Cambridge. IV. *Medulla grammaticæ; liber de rebus ethicis; de promotionibus et persecutionibus Galfridi Eboracensis archiepiscopi*. Ces trois ouvrages sont indiqués par Bale et Pits comme existants dans différentes bibliothèques d'Angleterre. Oudin, Cave et Fabricius attribuent encore à Galfrid de Winesalf une élégie intitulée : *De statu curiæ romanæ*. Les deux éditeurs de cette pièce, en la publiant, ont eu un but bien opposé : le premier, Math. Francowitz, l'un des plus fougueux protestants du 16e. siècle, la regardait comme une satire de la cour de Rome, puisqu'il l'a insérée dans son recueil *De corrupto ecclesiæ statu*, Bâle, 1557, in-8°. Dom Mabillon, qui ne connaissait pas l'édition de Francowitz, y a vu, au contraire, une apologie de l'Église romaine, et l'a insérée, sur un manuscrit d'Einsiedlen, dans le tome IV de ses *Analecta*. P. Leyser l'a réimprimée dans son Recueil déjà cité, avec les variantes des deux éditions. Tiraboschi ne pense pas que Galfrid soit l'auteur de cette élégie, et il appuie son sentiment de très bonnes raisons. En effet, un passage qui est relatif à la couleur rouge,

adoptée par les cardinaux, prouve qu'elle n'a pu être composée qu'après l'année 1245; or Galfrid, étant parti avec le roi Richard pour la Terre-Sainte, en 1190, il avait alors au moins vingt ans: il en aurait eu plus de soixante-quinze en 1245; et, quoiqu'il ne soit pas absolument impossible de faire des vers à un si grand âge, cette circonstance seule peut déjà faire douter que Galfrid soit l'auteur de cette pièce. W—s.

GALFRID DE BEAULIEU, religieux dominicain, né au 13ᵉ. siècle, dans le pays de Chartres, fut confesseur de St.-Louis, et accompagna ce prince dans ses deux expéditions à la Terre-Sainte. Il eut à remplir le triste devoir de lui annoncer la mort de la reine sa mère; et St.-Louis ayant renvoyé les autres députés, Galfrid resta seul pour le consoler dans une si grande affliction. Il assista ce saint roi dans ses derniers moments, reçut sa confession et le communia de sa main. Il revint en France, sur le bâtiment qui portait les précieux restes du monarque, et ne les quitta que lorsqu'ils eurent été déposés à St.-Denis. Sur l'invitation du pape Grégoire X, il composa la vie de St.-Louis, et mourut vers 1274. L'ouvrage de Galfrid est intitulé: *Vita et sancta conversatio piæ memoriæ Ludovici IX quondam regis Francorum*. Cl. Ménard l'a publié, sur un manuscrit de la bibliothèque des Dominicains d'Evreux, à la suite de l'*Histoire de St.-Louis*, par Joinville. Il a été inséré ensuite dans le tome V des *Scriptor. histor. Francorum coëtanei*, par Duchesne; et enfin dans les *Acta sanctorum* de Bollandus, au 25 août. On en conservait, dans la bibliothèque du collége de Navarre, un manuscrit contenant plusieurs variantes importantes, et un chapitre entier qui manque dans les imprimés. Galfrid rapporte fidèlement les actions vertueuses de St.-Louis, et les discours qu'il a recueillis de sa bouche; mais il ne donne aucun détail sur son administration ni sur ses guerres en Afrique. W—s.

GALHEGOS (MANOEL DE), poète portugais, naquit à Lisbonne en 1597. Après avoir terminé ses études, il se livra entièrement à la poésie; et, dans ses premiers essais, il fit espérer qu'il égalerait bientôt les meilleurs poètes de sa nation. Le premier ouvrage qu'il publia, suffit en effet pour établir sa réputation; ce fut: I. *La Gigantomachia*, ou *Guerre des Géants contre Jupiter*, Lisbonne, 1628, in-4°. Dans ce poème, partagé en 5 chants et en octaves, Galhegos donna tout l'essor à sa brillante imagination, et y étala une élégance et une pureté de style dignes des plus grands maîtres. II. *Templo de memoria*, Lisbonne, 1630. Ce second ouvrage, composé à l'occasion du mariage d'un seigneur de la cour, et rempli d'images vives de bon goût, et de pensées originales, lui mérita aussi l'approbation unanime du public. Galhegos possédait plusieurs langues, était très versé dans la littérature portugaise et espagnole. Admirateur enthousiaste des talents et de la fécondité du génie de Lope de Vega, il fit exprès le voyage de Madrid pour connaître personnellement ce poète célèbre, et obtint bientôt son amitié et son estime. Témoin du succès étonnant qu'obtenaient ses comédies, il essaya de l'imiter, et entra dans la carrière théâtrale. Il donna au public plusieurs pièces en vers, qui furent très applaudies. Lope de Vega, loin d'être envieux des progrès de son émule, l'encourageait lui-même; il le présenta au duc d'Olivarès, qui lui accorda sa protection, et le retint près de lui dans le palais

de *Buen-Retiro*. C'est dans ce séjour que Galhegos composa un volume de ses poésies, sous ce titre : III. *Poesias varias*, 1637, in-8°., qu'il dédia à ce ministre. Parmi le grand nombre de comédies écrites par Galhegos, on n'en connaît, de nos jours, que huit, dont les plus remarquables sont : *El hombre honrado y prudente*, ou l'Homme d'honneur et prudent; *la Reyna Maria Estuarda* (Marie Stuart). La première de ces pièces est aussi intéressante par le sujet que par l'action ; les caractères sont bien soutenus, et le but est très moral. La seconde pièce renferme en elle tous les matériaux d'une bonne tragédie; mais, dans plusieurs endroits, elle se ressent du mauvais goût du temps. Les auteurs dramatiques croyaient plaire d'autant plus qu'ils outraient davantage le pathétique des situations, la noblesse et l'énergie des sentiments et la sublimité des pensées. Galhegos, après avoir été comblé d'honneurs à la cour de Philippe IV, retourna dans sa patrie. Étant devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, et mourut le 9 juillet 1665. Sa-de-Miranda fait beaucoup d'éloges de cet auteur, ainsi que Lope de Vega dans son *Laurel de Apolo*. B—s.

GALI (François), navigateur espagnol, fut, à cause de son habileté dans sa profession, chargé, en 1582, d'une mission dont le résultat intéressait la marine de la Nouvelle-Espagne. L'on sentait, depuis long-temps, la nécessité d'avoir, sur la côte de Californie, un port, où les navires, qui venaient des Philippines, pussent, après une longue traversée, trouver les secours dont ils auraient besoin : ils avaient, jusqu'alors, été obligés de revenir au port d'où ils étaient partis; ce qui causait un grand préjudice au commerce et à la navigation. Pedro Moralès de Contrerar, archevêque de Mexico et vice-roi provisoire de la Nouvelle-Espagne, pensa, en conséquence, qu'il fallait reconnaître toute la côte de l'Amérique septentrionale, que quelques-uns croyaient s'étendre sans interruption jusqu'à la Chine, tandis que d'autres pensaient qu'elle était coupée par le détroit d'Anian. L'archevêque fit donc construire deux frégates à Acapulco, et en donna le commandement à Gali : il fut convenu, dans les conférences qu'ils eurent ensemble, qu'indépendamment des reconnaissances relatives aux deux objets mentionnés plus haut, Gali ne négligerait pas les îles de Lequeo ni celles du Japon, et tâcherait de s'élever en latitude le plus qu'il pourrait. Il partit d'Acapulco le 10 mars, et, après avoir eu connaissance de la plus méridionale des îles des Larrons, il alla aux Philippines, puis à Macao, qu'il quitta le 24 juillet 1584. Un Chinois, qu'il avait à bord, lui donna des renseignements sur les Lequeo, près desquelles ils passèrent, puis sur des îles à l'est du Japon. Gali parle de cet empire comme s'il y avait habité. « Quand nous fûmes, ajoute-t-il, à » 300 lieues dans l'est ¼ nord-est du » Japon, nous trouvâmes une mer » très profonde, avec un courant venant du nord et du nord-ouest; les » lames étaient longues et élevées: de » quelque côté que le vent soufflât, » le courant et les lames suivaient » toujours la même direction. Nous » parcourûmes ainsi sept cents lieues : » ce ne fut qu'à deux cents lieues à » peu près de la côte du Mexique, que » nous commençâmes à ne plus sentir » cette mer et ce courant; ce qui me » fait présumer que l'on trouvera un » canal ou détroit entre le continent » de la Nouvelle-Espagne et les pays » d'Asie et de Tartarie : nous rencon-

» trâmes d'ailleurs, dans cet intervalle de sept cents lieues, un grand nombre de baleines, ainsi que des bonites et autres poissons semblables, comme il y en a toujours dans le détroit de Gibraltar, car ils choisissent, pour frayer, les parages où il y a de forts courants; ce qui me confirme encore dans l'opinion qu'il y a un détroit. » Gali vint attérir sur la côte d'Amérique par 37° 30' de latitude nord : il vit une terre haute, bien boisée, et entièrement dépourvue de neige; puis, suivant sa route jusqu'à Acapulco, il vit, le long de la côte, des feux pendant la nuit, et de la fumée dans le jour, ce qui lui fit présumer que tout ce pays était habité. Au retour de Gali, l'archevêque n'était plus en fonction : son successeur ne suivit pas le projet d'établir un port à la côte de Californie. La relation de Gali, écrite en espagnol, fut envoyée au vice-roi des Indes; elle tomba entre les mains de J. H. Linschot, qui la traduisit en hollandais, et l'inséra dans son Routier des Indes, Amsterdam, 1695, un vol. in-fol. Hackluyt en inséra une traduction dans sa Collection; et on la trouve aussi dans la traduction française de Linschot (1). C'est de cette dernière version qu'elle a été extraite par les auteurs espagnols qui ont publié la relation du voyage fait par les goëlettes la *Subtile* et la *Mexicaine* en 1792, pour reconnaître le détroit de Jean de Fuca, etc., Madrid, 1802, un vol. in-4°. Dans l'introduction, l'auteur, qui passe en revue tous les voyages faits à la côte du nord-ouest de l'Amérique septentrionale, dit que Gali vint attérir à 57° 30' de latitude nord; il doit cette indication à la traduction française, qui donne cette hauteur. En y réfléchissant, on voit que la route de Macao à Acapulco ne permettait pas à Gali de s'élever autant dans le nord : d'ailleurs, étant parti de la Chine à la fin de juillet, il ne pouvait pas aborder à la côte d'Amérique avant l'équinoxe d'automne, époque où le temps est ordinairement très mauvais dans ces hautes latitudes, et le pays couvert de neige. Ainsi tout porte à croire que l'on doit s'en tenir à la latitude de 37° ½ qui se trouve dans l'original hollandais et dans Hackluyt. L'auteur espagnol convient que c'est Linschot qui a fait connaître la navigation de Gali; et l'on voit, par une note, qu'il n'en a connu que la traduction française. Gali comptait donner un journal plus ample; on doit regretter qu'il n'ait pas pu exécuter ce projet, ou bien que ce qu'il aura écrit ait été perdu : en effet, on reconnaît dans sa relation un navigateur expérimenté et doué du talent de bien observer. Il avait avec lui Juan Jayme, habile astronome, qui, dans ce voyage, fit l'essai d'un instrument de son invention, propre à trouver la variation de l'aiguille aimantée. E—s.

(1) Dans tous ces ouvrages Gali est appelé *Gualle*.

GALIANI (Dom Célestin), né à Foggia, dans la Pouille, le 27 septembre 1681, entra, dès ses plus jeunes ans, dans la congrégation des célestins de Lecce. Il sut de lui-même, dans ses études, s'affranchir des ténèbres de la philosophie et de la théologie scolastique. Il lut et comprit Descartes, Locke et Newton. Il étudia les lettres hébraïques et grecques, la diplomatique, les antiquités sacrées et profanes, et fut nommé, quoique fort jeune, à une chaire de professeur dans sa congrégation. Il composa bientôt de nouvelles institutions philosophiques et théologiques, qu'il exposa et soutint publiquement avec tant de succès, que l'estime des savants et

la considération des souverains lui confirmèrent la réputation d'avoir été l'un des restaurateurs les plus éclairés de la philosophie, en Italie. Le pape, la république de Venise, le duc de Savoie, l'appelèrent pour enseigner les sciences dans leurs académies respectives. Il préféra de vivre à Rome avec ses livres et ses amis, et se contenta d'une chaire d'histoire ecclésiastique dans le collége de la Sapience. Sa congrégation l'avait élu son procureur-général auprès de Clément XI. Mais, peu d'années après, il fut nommé successivement, archevêque de Tarente, premier chapelain du roi des Deux-Siciles, archevêque de Thessalonique, et préfet des études royales de Naples. Le roi ne tarda pas à le créer son conseiller, et ensuite grand-chancelier de l'ordre de S.-Charles. Il fut, de plus, employé pour concilier les différends entre l'empereur Charles VI et Benoît XIII, et entre le roi de Naples et Clément XII. Malgré ces emplois et ces distinctions, il n'ambitionna ni les honneurs, ni la fortune : il mettait tout son bonheur dans l'occupation active de l'esprit. Les mathématiques et la physique étaient chez lui les délassements de la théologie et de la philosophie. Aucun genre de littérature et d'histoire ne lui était étranger; et il semblait tellement avoir embrassé l'universalité de la science, qu'Eustache Manfredi disait de lui, « que les mathématiques, dans lesquelles il excellait, » n'étaient que la moindre de ses connaissances (1). » Mais le savant et modeste Galiani était en même temps inaccessible à la vaine gloire dont les lettrés sont si jaloux. Il aima mieux être instruit que de le paraître; et quoique très communicatif et aimant à répandre l'instruction, il ne voulut jamais rien publier. Galiani mourut à Naples, le 25 juin 1753, à l'âge de soixante-douze ans. Il institua ses héritiers Bernard et Ferdinand, ses deux neveux, qui lui durent, en outre, l'éducation qu'ils avaient reçue, et dont le dernier, surtout, sut si bien profiter. G—CE.

GALIANI (Ferdinand), neveu du précédent, naquit à Chiéti, dans l'Abruzze citérieure, le 2 décembre 1728 : ce fut le hasard qui l'y fit naître. Mathieu Galiani, son père, s'y trouvait alors en qualité d'auditeur royal, et passa, peu de temps après, à l'audience de Trani, dans la Pouille, où il s'établit avec sa famille. Ferdinand fut envoyé, dès l'âge de huit ans, à Naples, chez son oncle, qui était alors premier chapelain du roi; il y fit ses premières études avec son frère Bernard, son aîné de peu d'années. Cet oncle, chargé en 1740 d'aller suivre à Rome une négociation politique, plaça ses deux neveux chez les PP. célestins, pour leur faire continuer leurs études : ils y apprirent, pendant deux ans, la philosophie, les mathématiques, et les autres sciences qui entrent dans une bonne éducation. L'archevêque, de retour à Naples, les reprit dans son palais : ils y firent leur cours de droit; mais surtout ils y profitèrent des fréquentes réunions de tout ce que l'université de Naples possédait alors de savants distingués. Ferdinand, dont les dispositions heureuses et la vivacité d'esprit se développaient chaque jour, cultivait à la fois les antiquités, la philosophie, les belles-lettres, l'histoire, et, avec une prédilection marquée, le commerce et l'économie politique. Dès l'âge de seize ans, dans une académie des Emules, dont il était membre, il prit pour

(1) On lui a attribué un Art des combinaisons des jeux de hasard, avec des Remarques sur l'*Art de conjecturer*, de Jacques Bernoulli.

sujet de ses travaux académiques, l'état de la monnaie au temps de la guerre de Troie : sa dissertation obtint le suffrage des académicieus les plus versés dans ces matières ; et ce fut ce qui lui donna la première idée de son grand ouvrage sur les monnaies. Il traduisit aussi de l'anglais le traité de Locke sur la monnaie et sur l'intérêt de l'argeut, saus dessein de le publier, et seulement pour s'exercer et se perfectionner daus les deux langues. A dix-huit ans, il eutreprit un travail sur l'ancienne histoire des navigations de la Méditerranée : en écartant les fictions des poètes et les ténèbres de la fable, il y éclaircissait ce qui regarde les mœurs et le commerce des peuples qui boidaient cette mer dans l'antiquité la plus reculée. On retrouve, dans son grand ouvrage, uue partie de ces matériaux rassemblés dans nne si grande jeunesse avec le plus rare discernement. Une petite aventure académique le détourna quelque temps de ces graves occupations : son frère Beruard, membre d'une autre académie, avait été chargé d'y prononcer un discours sur la eonception de la Vierge, protectrice de cette société ; obligé de faire un voyage, il pria son frère de le suppléer. Ferdinand employa plusieurs jours à composer une éloqueute harangue, et se présenta au jour marqué. Le président, qui ne vit que sou âge, et qui ne connaissait pas ses talents, ne voulut pas permettre à un si jeune orateur de parler devant une assemblée nombreuse et choisie, et lut lui-même un discours qu'il avait préparé. Ferdinand, piqué au vif, ne tarda pas à se venger, et le fit avec plus d'esprit que de prudence. L'usage était dans cette académie, comme dans plusieurs autres, que, lorsqu'il mourait à Naples quelque grand personnage, tous les académiciens publiassent à sa louange un recueil de pièces en prose et en vers. Le bourreau de Naples mourut : Galiani saisit cette occasion de tourner l'académie en ridicule. Avec l'aide d'un ami, il ne lui fallut que peu de jours pour composer, sur la mort du bourreau, un recueil de pièces très sérieuses, qu'ils attribuèrent à chacun des académiciens, en imitant si bien leur manière et leur style, que l'un d'eux avoua qu'il y aurait été trompé luimême, s'il n'était pas aussi sûr qu'il l'était de n'avoir pas fait le morceau signé de son nom. Ce malin et piquant petit volume parut, en 1749, sous ce titre : *Componimenti varj per la morte di Domenico Jannacone, carnefice della gran corte della vicaria, raccolti e dati in luce da Gian. Anton. Sergio avvocato napoletano.* Ce Sergio était le président de l'académie. A cette publication, ce fut un bruit, un succès, et un scandale, que les auteurs n'avaient pas prévu : ils gardèrent quelque temps l'anonyme ; mais voyant que la rumeur allait toujours croissant, et craignant d'être découverts par le libraire, ils allèrent directement au ministre Tanucci, avouèrent le fait, en dirent la cause, et le trouvèrent d'autant mieux disposé à l'indulgence, que le roi et la reine avaient lu le recueil, et en avaient ri les premiers. Les deux jeunes gens en furent quittes pour des *exercices spirituels* (c'est ainsi qu'on les nommait), auxquels ils se soumirent pendant dix jours. Faute de savoir cette anecdote, on ne conçoit pas comment un esprit aussi solide qu'il était fin et brillant, avait commencé sa carrière par un éloge du bourreau. Il ne tarda pas à effacer l'impression de cette folie de jeunesse, en publiant son grand traité sur la monnaie, auquel il travaillait depuis plusieurs années. Les

changements heureux arrivés dans le gouvernement du royaume de Naples y avaient subitement amené, avec une grande affluence d'étrangers, une quantité prodigieuse de numéraire. La surabondance de l'or et de l'argent d'Espagne, de France et d'Allemagne avait produit tout-à-coup dans le prix de toutes les denrées un surhaussement qui effrayait le public inexpérimenté, et le gouvernement même. On proposait des remèdes qui auraient augmenté le mal : l'un voulait des lois sur le change, ou la fixation du prix des marchandises; l'autre, l'altération des monnaies; un autre, l'introduction d'une monnaie de compte; d'autres, divers moyens qui n'étaient pas moins désastreux. L'ouvrage de Galiani, publié à Naples en 1750, fut comme un coup de lumière qui surprit d'abord, éclaira ensuite, et empêcha peut-être, par les idées saines qu'il répandit, et par les sages mesures qu'il fit adopter, la ruine entière de l'état. L'auteur n'avait que vingt-un ans : il garda encore l'anonyme, et ne se fit connaître que quand le succès de son livre fut décidé. L'archevêque de Tarente en profita pour lui faire obtenir quelques bénéfices, qui l'engagèrent à prendre les premiers ordres, que l'on nomme les ordres mineurs. Son oncle le fit ensuite voyager dans toute l'Italie. Ferdinand visita les académies, fut présenté dans les cours, et se trouva partout précédé par sa réputation naissante. Le pape Lambertini, à Rome, le roi Charles Émanuel III, à Turin, l'accueillirent avec une bonté particulière, et s'entretinrent avec lui de son ouvrage. A Florence, l'académie de la Crusca, et celle des antiquaires, qui avait pris le titre de *Colombaria*, le reçurent parmi leurs membres. Les savants qu'il trouva rassemblés à Bologne, à Venise, ceux que réunissait alors la célèbre université de Padoue, se montrèrent empressés de le connaître, et de lier avec lui des correspondances. Ce fut sa première occupation dès son retour à Naples en 1753; et il s'y livra toute sa vie avec tant de suite, qu'il a laissé, en mourant, huit fort volumes de lettres de savants italiens, et quatorze de savants, de ministres et de souverains étrangers, qui, réunies avec les siennes, contiendraient, en plus grande partie, l'histoire littéraire et même politique de son temps. La maison qu'il fréquentait le plus à Naples, était celle du respectable abbé Intieri, savant mécanicien, alors plus qu'octogénaire, et chez qui se réunissaient tous les jours des savants et des gens de lettres. Intieri desirait rendre publique, par la voie de l'impression, l'ingénieuse machine de l'étuve à blé, qu'il avait inventée plus de vingt ans auparavant, et qui avait été employée avantageusement pour l'état dans plusieurs endroits du royaume : il emprunta la plume brillante de Galiani, qui rédigea, avec son élégance accoutumée, les idées de l'inventeur; et l'ouvrage parut en 1754, in-4°., sous ce titre : *Della perfetta conservazione del grano, discorso di Bartholommeo Intieri.* Les planches étaient gravées d'après les dessins de son frère Bernard; c'est ce que Diderot affirme dans une lettre dont l'abbé Galiani est le sujet, et il ajoute que le nom de ce frère se lisait au bas des planches dans l'édition italienne. (Œuvres de Diderot, tom. IX, pag. 435.) Ferdinand portait à la fois l'activité de son esprit sur plusieurs objets d'érudition, sur les antiquités, sur l'histoire naturelle : il entreprit le premier de former une collection des pierres et de toutes les matières volcaniques du Vésuve. On avait plusieurs fois décrit

les éruptions de ce volcan, et les désastres dont elles étaient la cause: personne n'avait eu la même idée que lui. Il écrivit, sur ce sujet nouveau, une dissertation savante, qui ne fut imprimée que quinze ans après; et il fit hommage au pape Benoît XIV, de la dissertation manuscrite, et de la collection même, distribuée en sept caisses, où elle était rangée sous les mêmes numéros que dans l'ouvrage. Le pape en fut si satisfait, qu'il voulut que cette collection fût placée dans le riche muséum de l'institut de Bologne, dont elle forme encore une des plus intéressantes divisions. Le pape ne fit point à Galiani un remercîment stérile; il y joignit un canonicat d'Amalfi, qui valait 400 ducats de rente. Il est vrai que Ferdinand avait spirituellement provoqué cette grâce, en écrivant sur l'une des caisses, après ces mots, *Beatissime pater*, ceux-ci tirés de l'Évangile, *fac ut lapides isti panes fiant.* Déjà du vivant de son oncle, qu'il eut le chagrin de perdre en 1753, il avait un bénéfice de 500 ducats, qui lui donnait de plus la mitre et le titre de monseigneur, et un autre moins honorifique, mais qui lui valait 600 ducats. Ainsi, sa fortune croissait en même temps que sa renommée. Il obtint la réputation d'orateur éloquent, en faisant paraître une oraison funèbre de Benoît XIV, son bienfaiteur, qui mourut en 1758. Ce discours (1), dicté par une juste reconnaissance, était l'un de ses ouvrages qu'il estimait le plus. Diderot nous l'apprend encore dans sa Lettre déjà citée. « Je connais cette » oraison funèbre, ajoute-t-il, et » c'est, à mon avis, un morceau plein » d'éloquence et de nerf. » Peu de temps auparavant, Galiani avait fondé sur des titres solides, sa réputation de savant antiquaire. Les produits aussi précieux qu'abondants des fouilles qu'on faisait alors à Herculanum, à Pompéia, à Stabia, avaient engagé le roi Charles III à établir l'académie d'Herculanum, composée de savants qu'il chargea d'expliquer et de publier ces restes admirables des arts des anciens. Ferdinand fut du nombre de ces savants, et fournit plusieurs Mémoires insérés dans le 1er. volume des *Antiquités d'Herculanum*, qui parut, magnifiquement imprimé, en 1757. Le roi, pour encourager de plus en plus ces travaux, fit à chacun des académiciens, ainsi qu'à lui, une pension de 250 ducats. Cependant la cour n'oubliait pas les preuves qu'il avait données de sa capacité dans d'autres matières. Il fut nommé, en janvier 1759, secrétaire d'état et de la maison du roi, et, quelque temps après, secrétaire d'ambassade en France: il partit aussitôt pour Paris, où il arriva au mois de juin suivant. On s'y souvient encore des succès qu'il y obtint, du piquant et de l'originalité de sa conversation, de ses réparties spirituelles, et de cette vivacité gesticulante, que rendaient encore plus remarquable l'extrême petitesse de sa taille et l'excessive mobilité de ses traits. Il avait pour ambassadeur le comte de Cantillanne, marquis de Castromonte, seigneur espagnol, qui joignait beaucoup de paresse à peu de capacité. Mais le ministre Tanucci correspondait directement avec le secrétaire d'ambassade: l'ambassadeur en était jaloux, et se plaignait au ministre; celui-ci en informait lui-même le secrétaire, et en plaisantait avec lui. Pendant un voyage de six mois que le comte eut la permission de faire en Espagne, Galiani resta chargé d'affaires, fut présenté au roi, jouit de

(1) *Delle lodi de Papa Benedetto XIV*, réimprimé à Naples, 1781, in-4°.

tuus les avantages attachés à ce titre, et en remplit tous les devoirs; il fut quelquefois, par sa petite taille et par ses autres singularités, l'objet des plaisanteries des courtisans; mais il y répondit par les siennes, et eut souvent les rieurs pour lui. Rentré dans les fonctions de secrétaire au retour de l'ambassadeur, il partageait son temps entre sa correspondance avec le ministre de Naples, ses correspondances particulières qui étaient aussi intéressantes que nombreuses, la culture des lettres, à laquelle il ne cessa jamais de donner quelques heures chaque jour, et la fréquentation de sociétés choisies où il trouvait beaucoup de charmes, et dont il augmentait les agréments. Il s'exerçait assidument à écrire en français (1); et ce fut alors qu'il commença son Commentaire sur Horace, commentaire savant et original comme tout ce qui sortait de sa plume, et qui ressemble si peu au travail des autres commentateurs. L'abbé Arnaud, avec lequel il était intimement lié, en inséra plusieurs morceaux dans sa *Gazette littéraire*, volumes 5, 6 et 7 de l'année 1765, après avoir obtenu, avec peine, la permission de l'auteur, mais sans avoir celle de le nommer. Galiani était parti pour Naples, dès le commencement de cette année, pour prendre les eaux d'Ischia. Son congé n'était que de six mois; il y resta jusqu'au mois d'octobre de l'année suivante, retenu par son gouvernement, qui l'employa et le consulta dans des affaires importantes, et qui se trouva si bien des lumières qu'il avait tirées de lui, qu'il le nomma membre du conseil, ou de la magistrature suprême du commerce. Revenu à Paris avec ce nouveau titre, il obtint, un an après, la permission de faire un voyage de quelques mois en Angleterre; il y était appelé par le marquis Caracciolo, alors ambassadeur de la cour de Naples à Londres, qui le fut depuis à Paris, et avec lequel il entretenait depuis plusieurs années une correspondance suivie. Le marquis le logea dans son hôtel, et lui fit voir tout ce qui, dans cette capitale, mérite les regards d'un philosophe. Il revint par la Hollande, où il trouva matière à d'utiles observations. Peu de temps après son retour en France, il écrivit en français un ouvrage qui fit beaucoup de bruit, et qui y a fait généralement apprécier l'esprit et le talent de son auteur: ce sont ses *Dialogues sur le commerce des blés*. On sait que l'édit du roi, de 1764, sur la libre exportation des grains, suivi d'un renchérissement et d'une disette dont les uns affirmaient et les autres niaient que cet édit fût la cause, est le sujet de cet ouvrage. L'abbé Galiani, sous le nom du chevalier Zanobi, s'y range de la première opinion, contre les économistes, qui soutenaient la seconde. Il le fait avec des raisons, il le fait aussi avec des plaisanteries; et le style en est si facile et même si élégant, qu'on ne devinerait jamais que c'est l'ouvrage d'un étranger. Quoique l'auteur n'ait d'autre système que de rejeter tout système, quoiqu'il ne se déclare pas d'une manière absolue contre l'exportation, et qu'il veuille seulement qu'elle soit soumise à des conditions qui en peuvent seules, selon lui, prévenir les inconvénients, la fermentation où étaient

(1) Parmi les morceaux qu'il a écrits en cette langue, on doit distinguer le très piquant dialogue intitulé *Les Femmes*. Cet opuscule de 15 ou 16 petites pages, qui paraît avoir été inconnu à Diodati, auteur de la Vie de Galiani (Naples, 1788, in-8°.), a été réimprimé dans les *Opuscules philosophiques et littéraires, la plupart posthumes ou inédites*, 1796, in-8°. et in-12, et dans les *Tablettes d'un curieux*, 1789, 2 vol. in-12. L'abbé Mercier de Saint-Léger (*Journ. de Paris* du 14 avril 1789) n'hésite pas à regarder Galiani comme auteur du *Dialogue sur les femmes*.

alors les esprits, le détourna, tandis qu'il fut en France, de publier ses Dialogues. Mais, en 1769, ayant été rappelé à Naples pour aller enfin remplir sa place de conseiller du commerce, il laissa son manuscrit entre les mains de Diderot, qui se chargea de le faire imprimer. L'ouvrage parut en 1770, sous la date de Londres et sans nom d'auteur. Il fit une vive sensation : il eut un grand nombre d'approbateurs ; il trouva aussi de violents antagonistes dans les partisans de l'exportation illimitée : on écrivit pour et contre ; mais on fut généralement d'accord sur la forme agréable que l'auteur avait su donner à ce grave sujet, et sur la manière libre et spirituelle dont il l'avait traité. Voltaire lui-même, ce juge suprême et ce modèle parfait de la bonne plaisanterie, des grâces, de l'esprit et du style, écrivait à Diderot, qui lui en avait envoyé un exemplaire: « Il semble que Platon et Molière se » soient réunis pour composer cet ou- » vrage. Je n'en ai encore lu que les » deux tiers. J'attends le dénoument » de la pièce avec une grande impa- » tience. On n'a jamais raisonné ni » mieux, ni plus plaisamment......... » Oh! le plaisant livre, le charmant » livre que les Dialogues sur le com- » merce des blés! » Il écrivait encore, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, à l'article *bled* ou *blé* : « M. l'abbé Galiani, napolitain, ré- » jouit la nation sur l'exportation des » blés; il trouva le secret de faire, » même en français, des dialogues » aussi amusants que nos meilleurs » romans, et aussi instructifs que nos » meilleurs livres sérieux. Si cet ou- » vrage ne fit pas diminuer le prix du » pain, il donna beaucoup de plaisir » à la nation ; ce qui vaut beaucoup » mieux pour elle. » Pendant que ce livre instruisait et amusait Paris, l'auteur était entré à Naples dans les fonctions de sa charge. Il joignit bientôt, à la place de conseiller, celle de secrétaire du même tribunal : il faisait à la fois les deux services ; et, après avoir éclairé, par ses sages avis, les délibérations du conseil, il les rédigeait avec la précision et la clarté qui n'appartiennent qu'à une plume exercée et à un esprit supérieur. Ces deux places lui valaient ensemble environ 1600 ducats par an. En 1777, il fut fait l'un des ministres de la *junte* des domaines royaux, à qui était confié tout ce qui regardait le patrimoine privé du roi; ce qui accrut encore de 200 ducats son revenu. Ce surcroît d'occupations n'interrompit point son commerce avec les Muses. Sa passion constante pour Horace lui donna l'idée d'un traité ***Des instincts ou des goûts naturels et des habitudes de l'homme*, ou *Principes du droit de la nature et des gens, tirés des poésies d'Horace*** : il se mit aussitôt à l'écrire, et il l'a laissé presque complet. Ce traité, encore inédit, est divisé en trois livres : le premier traite des goûts naturels de l'homme ; le second, de ses habitudes; le troisième, des lois primitives. Le système entier, les faits, les maximes, les théories, sont démontrés par des passages d'Horace, sans l'intervention d'aucun autre auteur, d'aucun philosophe, d'aucune autre autorité quelconque : il est précédé d'une vie d'Horace, également tirée de ses poésies, beaucoup meilleure et plus complète que celle qu'on trouve dans les OEuvres d'Algarotti. Les amours d'Horace, le catalogue de ses maîtresses, ses aventures et ses mésaventures galantes avec des dames ou des suivantes ou des femmes publiques, forment, entre autres, un morceau des plus originaux

et des plus piquants. Le projet qu'il eut d'une académie dramatique, qui eût été très avantageuse pour les théâtres et les conservatoires de Naples, le conduisit à vouloir composer lui-même un opéra-comique sur un sujet neuf et bizarre : c'était *le Socrate imaginaire*, représenté par un homme ridicule et borné, devenu fanatique d'admiration pour Socrate, et qui applique et imite burlesquement sa philosophie et ses actions : il donna le plan de la pièce au poète Lorenzi, qui en fit les vers; le célèbre Païsiello la mit en musique; et cet opéra-bouffon, d'un nouveau genre, eut le plus grand succès dans toute l'Italie, en Allemagne, et jusqu'à Saint-Pétersbourg. L'abbé Galiani cultivait lui-même et aimait passionnément la musique, qu'il avait apprise dès sa jeunesse; il chantait agréablement, s'accompagnait, et jouait fort bien du clavecin : il avait rassemblé un cabinet curieux de musique, composé des meilleures partitions. Sa bibliothèque était plus choisie que nombreuse, riche surtout en bonnes éditions des auteurs classiques grecs et latins : il avait aussi un musée de monnaies antiques, de médailles rares, de pierres gravées, de camées, et de quelques statues, l'un des plus considérables et des plus précieux qu'aucun particulier eût eu à Naples. Il entretenait, de plus, les correspondances les plus actives, surtout avec les amis qu'il avait laissés en France; et suffisant à tout, aux délassements comme aux occupations et aux études, on le voyait tous les soirs donner quelques heures, soit aux théâtres, soit aux sociétés les plus distinguées de la ville et de la cour. Le 8 août 1779, une terrible éruption du Vésuve jeta l'effroi dans Naples; toutes les plumes s'exercèrent sur ce redoutable sujet : chaque jour voyait paraître des descriptions nouvelles du phénomène, et des ravages causés par les pierres lancées, par les autres matières volcaniques et par la lave; on vendait publiquement des dessins coloriés, des gouaches, des tableaux, qui représentaient, d'une manière effrayante, ce funeste événement : les têtes s'exaltaient, les ames se troublaient de plus en plus. Pour dissiper ces fâcheuses impressions et égayer ses concitoyens, Galiani écrivit, en une seule nuit, un pamphlet sur cette éruption : il y faisait parler un auteur connu dans la ville par sa ridicule simplicité; il imitait fidèlement la niaiserie de ses idées et de son style; et il fit imprimer, dès le lendemain, sa production nocturne, sous ce titre, qui annonçait le genre de l'ouvrage, et qui ne trompait que par le faux nom de l'auteur : *Spaventosissima descrizione dello spaventoso spavento, che ci spaventò tutti coll' eruzione delli 8 di agosto del corrente anno, ma (per grazia di Dio) durò poco, di D. Onofrio Galeota, poeta e filosofo all' impronto*. C'était, d'un bout à l'autre, sur un si déplorable sujet, un écrit à mourir de rire : on rit, et l'on oublia ses idées mélancoliques et ses terreurs. Galiani aimait beaucoup et prenait plaisir à parler le dialecte napolitain. Il publia, la même année, et selon son usage, sans se nommer, un ouvrage intitulé : *Del dialetto napoletano* (1779, in-8°.) Il y donne, pour la première fois, la grammaire et l'histoire de ce dialecte, ou plutôt de cette langue, qu'il soutient avoir été la langue italienne primitive, et dont il recherche et montre les traces dans les écrits des premiers classiques italiens; il y promet, et il composa en effet, presque aussitôt, un Lexique des mots particuliers à la langue napolitaine : on en commença l'impression

en 1780; mais elle fut suspendue, et n'a point été reprise. L'ouvrage existe en manuscrit : on le dit assaisonné de citations, d'anecdotes, de proverbes et de bons mots, qui en feraient un livre aussi facétieux que savant. Un ouvrage d'un genre bien différent l'occupa peu de temps après. Dans la guerre qui avait éclaté en 1778, entre l'Angleterre d'un côté, la France et l'Espagne de l'autre, Naples et quelques autres puissances étaient restées neutres; mais les puissances belligérantes, et surtout l'Angleterre, n'entendaient pas de la même manière qu'elles les droits de la neutralité. La Méditerranée était couverte de vaisseaux de guerre : la cour de Naples craignait des demandes et des réquisitions contraires à ses intentions et à ses droits, déjà blessés par les prétentions et par les déclarations ouvertes des cours armées. Les droits et les devoirs de la neutralité étaient un sujet d'entretiens, de discussions et d'écrits dans toute l'Europe : Galiani entreprit de les fixer sur leurs véritables bases dans son ouvrage italien, *Sur les devoirs des princes neutres envers les princes belligérants, et de ceux-ci envers les neutres*, publié à Naples en 1782, in-4°.; et il y réussit, en employant, comme aucun publiciste ne l'avait encore fait, la méthode des géomètres, c'est-à-dire, des raisonnements déduits d'axiomes posés en principe : mais la violence et la force n'en ont pas mieux reconnu, depuis, et ces droits et ces devoirs. La même année, Galiani fut nommé premier assesseur du conseil-général des finances : place qu'il joignit avec plaisir à ses autres places, parce qu'elle était particulièrement analogue à ses études, mais dont il refusa de toucher les émoluments. Le roi ne voulut point se laisser vaincre par ce refus, et lui donna, un mois après, l'abbaye de Scurcoli, qui valait, toutes charges et pensions déduites, 1200 ducats de rente. La place d'assesseur d'économie dans la surintendance des fonds de la couronne, à laquelle il fut nommé en 1784, lui imposa encore de nouveaux soins, et ajouta aussi à son revenu 600 ducats. Sa santé, naturellement faible, déclinait cependant tous les jours, et succombait sous le poids des travaux et sous cette action continuelle de toutes ses facultés, qui lui laissait à peine la nuit quelques heures de sommeil, et dans le jour presqu'aucun instant de repos. Il eut, le 13 mai 1785, une première attaque d'apoplexie : pour en prévenir le retour, il voyagea l'année suivante dans la Pouille ultérieure et citérienre; il fit, en 1787, un plus long voyage, et alla jusqu'à Venise, où il fut accueilli par tous les savants, comme il le fut à Modène par Tiraboschi, et par Césarotti à Padoue. Depuis son retour à Naples, au mois de juin, il fit, pour ainsi dire, chaque jour, un pas vers sa fin; il la vit approcher sans rien perdre de la liberté, de la gaîté de son esprit, ni de son penchant à tourner tout en plaisanterie : il remplit cependant avec beaucoup de gravité, de décence, et même de solennité, les devoirs de la religion, et il mourut paisiblement, le 30 octobre 1787, âgé de cinquante neuf ans. Ce que nous avons dit, dans le cours de cet article, de chacun de ses ouvrages imprimés, suffit pour donner une idée de leur mérite, de la variété de connaissances que réunissait l'auteur, et de la prodigieuse activité de son esprit; il en a laissé un assez grand nombre d'inédits, dont il est à regretter que le public ait été privé si long-temps : ils restèrent, à sa mort, entre les mains de D. Francesco Azzariti, son héritier.

Nous ignorons si M. Azzariti vit encore, ou si c'est d'un autre possesseur, qui lui aurait succédé, qu'entend parler l'auteur de la notice sur Galiani, qui précède son Traité *della moneta*, dans la collection des auteurs classiques italiens qui ont écrit sur l'économie politique (Milan, 1803, partie moderne, tom. III), lorsqu'il dit dans une note : « Si je réussis à obtenir » ces manuscrits, comme je n'en dé» sespère pas, je pourrai peut-être » les publier, en donnant séparé» ment une collection complète des » œuvres de cet auteur. » Il est à desirer que cette espérance se réalise, si elle ne s'est déjà réalisée, et que ce projet s'exécute. Les manuscrits dont on doit surtout desirer la publication, sont : I. Le Commentaire sur Horace; la Vie d'Horace, tirée de ses poésies; et le Traité des penchants naturels de l'homme, de ses habitudes, et du droit de la nature et des gens, tirés aussi de ses ouvrages : il paraît qu'il manque si peu de chose à cette dernière partie, que ce ne pourrait être un motif de faire perdre entièrement au public cet ingénieux travail. II. Le Vocabulaire des mots du dialecte napolitain, qui s'écartent le plus du dialecte toscan, avec quelques recherches étymologiques, etc. III. Une traduction en vers de l'Anti-Lucrèce. IV. Un Recueil de poésies sur différents sujets. V. Plusieurs volumes remplis de lettres facétieuses, de mots plaisants, de nouvelles et d'historiettes, qu'il aimait à raconter, et qu'il a écrites avec toute la liberté de la conversation. VI. On y pourrait ajouter sa correspondance épistolaire, qui formerait une assez volumineuse collection, si l'on prenait soin de rassembler toutes les lettres qui existent sans doute de lui tant en Italie qu'en France : ce serait un des recueils de cette espèce le plus curieux et le plus piquant. On en peut juger par une vingtaine, plus ou moins, de ses lettres, écrites de Naples à Mme. d'Épinay, et qui ont été insérées dans la *Correspondance de Grimm*, d'après des copies que cette dame en avait sans doute laissé prendre à quelques-uns de ses amis. L'auteur de cet article possède en original autographe toute cette correspondance, qui embrasse le cours de douze années : il a été plusieurs fois tenté d'en faire jouir le public; et cet article même renouvelle en lui des idées qui l'y détermineront peut-être. — Le marquis Bernard GALIANI, frère de Ferdinand, est avantageusement connu par sa traduction de Vitruve, accompagnée de commentaires, et imprimée à Naples, en 1758, gr. in-fol., avec 25 gravures. G—É.

GALIEN (CLAUDE), le plus grand médecin de l'antiquité après Hippocrate, naquit sous l'empire d'Adrien, vers l'an 131 de l'ère chrétienne, à Pergame, ville de l'Asie mineure, fameuse par son temple d'Esculape. Le prénom de Claude, que lui donnent les éditeurs de ses œuvres, lui vint peut-être de la famille Claudia, qui habitait Rome lorsqu'il alla s'y établir : mais il ne le prend jamais dans ses écrits. Galien nous apprend lui-même que son père, qui se nommait Nicon, était doué de toutes sortes de vertus, jouissait d'une fortune considérable, et possédait des connaissances étendues en philosophie, en astronomie, en géométrie, et surtout en architecture, dont il faisait sa principale occupation : il nous apprend aussi que sa mère, vertueuse d'ailleurs, était avare et d'une humeur acariâtre; que dans ses emportements, elle mordait ses servantes, et que, nouvelle Xantippe, elle rendait son mari très malheureux. Nicon se chargea d'abord

lui-même de l'éducation de son fils, qu'il nomma Galien, c'est-à-dire *doux ;* et, après lui avoir donné de bonne heure des principes de justice, de modestie, de désintéressement et de prudence, il le mit entre les mains des meilleurs maîtres, pour l'instruire dans la philosophie et les belles-lettres. De l'école des Stoïciens, dans laquelle Galien étudia d'abord, il passa dans celle des Académiciens, des Péripatéticiens et des Épicuriens. Il s'attacha spécialement à la secte péripatéticienne, sans toutefois en suivre aveuglément les principes ; car, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il combat Aristote, et reproche même à ce philosophe d'avoir tiré d'Hippocrate ce qu'il y a de meilleur dans sa physique. C'est dans ces écoles que Galien puisa cette force de dialectique, qui dans la suite le rendit si redoutable à ses antagonistes. Ses études terminées à dix-sept ans, Galien fut appelé à la médecine par un songe de son père, qui lui recommanda néanmoins de ne point abandonner la culture de la philosophie. A vingt-un ans, il avait déjà écrit quelques livres sur l'art médical. A vingt-deux ans, il perdit l'auteur de ses jours; et peu de temps après, il se rendit à Smyrne, puis à Corinthe, pour entendre les leçons des médecins et des philosophes les plus célèbres. Parmi les maîtres qu'il suivit, il s'attacha surtout à ceux qui avaient été disciples de Quintus, parce que ce dernier avait joui d'une grande réputation, et que, n'ayant laissé aucun écrit, il s'était contenté de transmettre verbalement à ses auditeurs, des connaissances anatomiques assez exactes pour le temps. Avide d'instruction, Galien employait à l'étude une grande partie des nuits. C'est aussi dans la vue d'augmenter la somme de ses connaissances, qu'il voyagea beaucoup dans sa jeunesse, et qu'il parcourut la Phénicie, l'Égypte, la Bithynie, l'Asie, la Palestine, l'Italie, la Thrace, la Macédoine, les îles de Crète, de Chypre, de Lemnos, etc. Il regardait les voyages comme absolument nécessaires aux personnes de sa profession: quoique né dans une sorte d'opulence, il les faisait souvent à pied, non par avarice, mais afin de mieux voir et de multiplier ses observations. La diversité des langues est souvent, pour les voyageurs philosophes, un fâcheux obstacle : Galien ne l'éprouva pas. Il connaissait non seulement tous les dialectes de la langue grecque, quoique dans ses écrits il ait constamment préféré l'attique, mais encore la langue latine, l'éthiopienne et la persane ; il possédait même si parfaitement ces deux dernières, qu'après avoir balancé leur mérite respectif, il donna la préférence à celle des Perses. Il s'arrêta plusieurs années à Alexandrie, ville fameuse par son école de médecine, et où florissaient encore toutes les sciences. C'est là surtout qu'il fit, en anatomie, des progrès qui lui donnèrent tant de supériorité sur ses rivaux. A l'âge de vingt-huit ans, Galien retourna à Pergame, où il fut seul chargé, par le pontife, de donner des soins aux gladiateurs blessés. Une sédition excitée dans cette ville lui fit prendre l'alarme, et le conduisit à Rome, où il quitta en partie la pratique de la chirurgie, pour exercer plus spécialement la médecine interne. Arrivé à trente-quatre ans dans la capitale du monde, Galien ne tarda pas à se faire connaître par des succès éclatants, qui lui valurent l'estime et la confiance des personnages les plus considérables. Comme tous les hommes de génie, il fut bientôt poursuivi par la jalouse médiocrité; d'envieux ri-

vaux l'abreuvèrent de dégoûts; ils l'appelaient grammairien, dialecticien, médecin raisonneur (λογίατρος), plus savant en théorie qu'en pratique: ils tournèrent même contre lui l'éclat de certaines cures, en l'accusant de les obtenir par des moyens magiques. Ces persécutions, jointes aux ravages de la peste qui désolait toute l'Italie, le forcèrent de quitter Rome, après y avoir séjourné quatre ans environ, et de revenir dans sa patrie, dont les troubles étaient d'ailleurs apaisés. Quelques mois après, les empereurs Marc-Aurèle et Lucius Verus, informés de ses talents, le firent appeler à Aquilée, d'où une horrible peste les força de fuir précipitamment, avec une suite peu nombreuse. Lucius Verus mourut en route d'un coup de sang. Galien se rendit à Rome; et pour ne point suivre Marc-Aurèle dans une expédition contre les peuples de la Germanie, il donna pour prétexte un songe dans lequel Esculape l'avait averti de ne point quitter la capitale. L'empereur, en l'y laissant, lui confia la santé de son fils Commode. C'est principalement alors, que Galien s'occupa de la rédaction de nombreux livres de médecine et de philosophie, dont une grande partie périt dans l'incendie du temple de la Paix, lieu fréquenté par ceux qui cultivaient les arts libéraux, et où Galien déposait ses ouvrages et faisait des démonstrations publiques d'anatomie (1). C'est alors aussi que sa juste réputation parvint à son comble. Mais, en même temps, la haine de ses confrères croissait à proportion : pour se soustraire à leurs mauvais procédés, il se retirait assez souvent hors de la ville, dans le lieu qu'habitait le jeune Commode. Les biographes ne s'accordent point sur le lieu et l'époque de la mort de Galien. Les uns croient qu'il retourna dans sa patrie, vers l'âge de quarante ans, et qu'il n'en sortit plus; d'autres, avec plus de vraisemblance, croient qu'il n'alla y terminer sa carrière qu'à un âge très avancé : ceux qui le font mourir en Palestine, n'apportent aucune preuve à l'appui de leur assertion. On diffère également sur l'espace de temps qu'a vécu Galien. Suidas lui donne soixante-dix ans de vie; Lud. Cæl. Rhodiginus, non content de lui en accorder cent-quarante, ce qui est exagéré, assure qu'il vécut exempt de maladie, ce qui est faux; car Galien rapporte lui-même qu'il fut souvent malade, surtout dans sa jeunesse, et qu'à l'âge de trente-cinq ans, il se luxa la clavicule, en s'exerçant à la lutte. Gabr. Bakhtichua (*Biblioth. escur.* de Casiri), le fait vivre au-delà de quatre-vingts ans. La supputation la plus vraisemblable est celle de Suidas, comme l'a fait voir le P. Labbe. La patrie de Galien, fière de lui avoir donné le jour, fit frapper des médailles en son honneur. (Montfaucon, *Ant. expl.*). Galien avait le talent de la parole, et s'exprimait avec éloquence sans affectation. Il composait également avec une facilité dont il a en quelque sorte abusé, comme l'atteste le nombre prodigieux des livres qu'il a écrits. Il en a même employé deux, seulement pour faire l'énumération de ses divers ouvrages (*De libris propriis*), indiquer en quel temps et à quelle occasion il en rédigea quelques-uns, et signaler l'ordre qu'on doit tenir en les lisant (*De ordine librorum suorum*). Si l'envie s'est déchaînée contre Galien, elle

(1) On ne doit pas inférer de là qu'il y eût à Rome une école spéciale d'anatomie; mais Galien, passionné pour cette branche de l'art médical, l'avait mise en vogue, au point que beaucoup de philosophes, et même des personnages très éminents, se faisaient un plaisir d'assister à ses leçons.

n'a pu l'empêcher de jouir d'une grande estime : son contemporain, Athénée, lui témoigna toute la sienne, en l'introduisant dans son Banquet des savants, et en faisant l'éloge de ses talents et de son élocution : Eusèbe, qui vécut environ cent ans après lui, assure qu'on avait pour le médecin de Pergame une vénération presque religieuse : Alexandre d'Aphrodisée le place à côté des plus grands philosophes de l'antiquité. Les médecins postérieurs à Galien n'ont guère donné que des extraits de ses ouvrages : tels sont, Oribase, Aëtius, Paul d'Égine, Alexandre de Tralles, et les arabes Avicenne, Averrhoès, etc. On reproche à Galien, et avec raison, d'avoir manqué de courage dans certaines circonstances, comme lorqu'il fuit une émeute populaire, qu'il se dispense d'accompagner Marc-Aurèle dans une expédition, et surtout lorsqu'il s'évade précipitamment à la vue des ravages de la peste, dont il fut néanmoins atteint, par une sorte de punition de la Providence. On l'accuse aussi d'avoir un peu terni sa gloire, en manifestant hautement la bonne opinion qu'il avait de lui-même, et en rabaissant ceux de ses contemporains qui ne partageaient point ses sentiments. Mais si l'on songe qu'il avait souvent affaire à des charlatans, à des hommes médiocres et de mauvaise foi; si l'on se rappelle la confiance signalée dont l'honorèrent les empereurs Marc-Aurèle, Lucius Verus, Commode, Pertinax, Sévère; si enfin il a passé pour le seul médecin de son temps, qui méritât d'en porter le nom, on peut bien pardonner à Galien quelque mouvement d'orgueil. Une justice à lui rendre surtout, c'est de reconnaître sa vénération pour le génie d'Hippocrate, qu'il disait avoir ouvert la vraie route de la médecine. On a encore reproché à Galien une sorte de superstition relative aux songes qu'il prétendait lui être envoyés par Esculape : mais il ne croyait point à la vertu de certaines plantes dites sacrées, ni aux paroles magiques, comme l'a avancé sans preuves Alexandre de Tralles. Pour se faire une idée des services que Galien rendit à l'art médical, dont il parcourut le cercle entier, il faut se rappeler que, lorsqu'il parut à Rome, les médecins étaient partagés en différentes sectes, dont chacune avait un système particulier qu'elle s'efforçait de soutenir, à défaut de bonnes raisons, par toutes les subtilités de la dialectique : ainsi, il y avait des médecins dogmatiques, des empiriques, des méthodiques, des épisynthétiques, des pneumatiques, des éclectiques. Fort de son savoir et de son éloquence, Galien sentit bientôt le vide des théories dominantes; et, pour s'opposer au torrent de l'ignorance et de la médiocrité, il tenta de ramener à son premier état le dogmatisme dégénéré du vieillard de Cos, renversa toutes les sectes qui étaient alors en vogue, et éleva sur leurs débris un système raisonné, dont l'autorité se maintint pendant l'espace de treize cents ans. D'abord, passionné pour l'anatomie, dont il fit toute sa vie son occupation favorite, Galien avança tellement cette science, qu'il en fut regardé comme l'oracle jusque vers le 15e. siècle. On a mis en question si Galien a disséqué des cadavres humains. Quoique de son temps il fût fort difficile de se procurer ce premier moyen d'instruction médicale, à cause de la sévérité des lois romaines, qui défendaient de toucher et de mutiler les morts, il paraît néanmoins que Galien profita de quelques occasions, rares à la vérité, de se livrer à des recherches anatomiques

sur l'homme même. Déjà il avait vu, à Alexandrie, les deux squelettes humains que l'on y conservait. Mais c'est sur différentes espèces d'animaux, et principalement sur des singes qu'il établit la plupart de ses dissections. Il conseillait aux jeunes médecins de s'exercer spécialement sur ces derniers, parceque leur organisation se rapproche le plus de celle de l'homme, et que cette connaissance préliminaire devenait surtout avantageuse dans les occasions, qui lors se présentaient si rarement, d'étudier en secret et avec rapidité la nature humaine sur ses dépouilles mortelles. Aussi s'aperçoit-on que, dans quelques-unes de ses descriptions anatomiques, Galien confond parfois le corps des singes avec celui de l'homme. Néanmoins les cadavres des enfants exposés par leurs parents, ont pu aussi lui fournir des sujets de dissection; car il dit, quelque part, que ceux qui anatomisent souvent des enfants abandonnés, savent que le corps de l'homme et celui du singe se ressemblent beaucoup. Quoi qu'il en soit, Galien est le premier qui ait disséqué un grand nombre de muscles, et qui ait démontré leur figure, leur situation et leur direction, quoiqu'il en ignorât la structure. Il a introduit dans l'anatomie une foule de termes qui s'y sont conservés. Plusieurs de ses nombreux ouvrages relatifs à cette science, ne sont point parvenus jusqu'à nous. Parmi ceux qui nous restent, on doit remarquer ses neuf livres *De anatomicis administrationibus*, qu'il composa deux fois, son premier manuscrit ayant été détruit dans l'incendie du temple de la Paix: on doit surtout regarder comme un chef-d'œuvre, pour le temps où il a été composé, l'ouvrage intitulé, *De usu partium, libri XVII*. C'est dans ce dernier, que Galien, tout païen qu'il était, reconnaît un Dieu bon, sage, tout-puissant, créateur de l'homme et des autres animaux. Voici un passage remarquable de cette production: « En » écrivant ces livres, dit Galien, je » compose une hymne à celui qui » nous a faits. Je pense que la solide » piété ne consiste pas tant à lui sa- » crifier plusieurs centaines de tau- » reaux, et à lui offrir les parfums » les plus exquis, qu'à reconnaître et » annoncer sa sagesse, sa puissance, » sa bonté. Avoir mis toutes choses » dans l'ordre et la disposition les » plus propres à les faire subsister, » avoir voulu que tout se ressentît de » ses bienfaits, c'est une marque de » sa bonté, qui mérite nos actions de » grâces: on voit briller sa sagesse, » en ce qu'il a trouvé le moyen d'é- » tablir ce bel ordre que nous admi- » rons; et il a signalé sa toute-puis- » sance, en faisant tout ce qu'il lui a » plu. *Lib. III.*) » Dans un autre endroit du même ouvrage, Galien combat les sectateurs d'Épicure, qui voulaient que la formation du monde fût un effet du concours fortuit des atomes. Il regardait avec raison l'anatomie comme la base de la médecine: aussi ne perd-il aucune occasion d'en recommander l'étude approfondie. Pour tout ce qui concerne l'hygiène, Galien se rapproche beaucoup de la doctrine d'Hippocrate, dont il a commenté plusieurs livres relatifs à ce sujet. C'est avec beaucoup de détails qu'il examine l'influence des six choses improprement appelées non-naturelles: qu'y a-t-il en effet de plus naturel pour l'entretien de la vie et la conservation de la santé, que l'air, les aliments, le mouvement et le repos, le sommeil et la veille, les excrétions diverses, et les passions de l'ame? En parlant de la médecine en général,

Galien établit d'abord les différences qui distinguent cet art d'avec les autres arts : il expose ensuite la doctrine dont il est l'auteur. Le but de la médecine, dit-il (*De constitutione artis medicæ*), étant de conserver les parties du corps humain dans leur état naturel, et de rétablir leurs fonctions lorsque ces dernières ont été lésées, il est indispensable que le médecin commence par avoir une connaissance exacte de tous les organes qui entrent dans la composition de notre machine. Celle-ci est formée de parties similaires ou simples, et de parties organiques ou composées. Les unes et les autres ont pour premiers éléments le feu, l'eau, l'air et la terre, dont les qualités sont le chaud, le froid, l'humide et le sec. Tant que l'un de ces éléments, ou l'une de ces qualités, ne prédomine pas sur les autres, les parties similaires jouissent d'une juste température, et exercent régulièrement leurs fonctions : le cas contraire établit une intempérie, laquelle, arrivée à un certain degré, est suivie du trouble ou de la cessation de ces fonctions. Quant aux parties organiques, leur bonne disposition dépend de l'intégrité de leur figure, de leur grandeur, de leur nombre et de leur situation. Tels sont les principes sur lesquels repose la connaissance de l'état sain et de l'état maladif. Il est clair, d'après cette doctrine, que le devoir du médecin est, d'une part, d'entretenir la température et de corriger l'intempérie ; de l'autre, de conserver l'étendue, la figure, le nombre, la situation, l'union des parties, et de faire cesser les désordres qui altèrent cette étendue, ce nombre, etc. De là, cette maxime relative à la conservation de la santé : *Qu'il faut entretenir les parties dans leur état naturel, par des moyens qui aient du rapport avec cet état ;* et cette autre, relative au traitement des maladies : *Qu'on doit corriger l'intempérie et les désordres qui en résultent, par tout ce qui est contraire à ces désordres et à cette intempérie.* Ainsi, par exemple, lorsqu'une partie naturellement chaude est devenue froide, il faut la réchauffer ; lorsqu'elle se trouve déplacée par un certain mouvement ou quelque violence, on doit employer, pour la remettre en place, une violence opposée à la première, etc. ; ce qui, en définitif, revient à ceci, que *les contraires se guérissent par leurs contraires.* Galien reconnaissait avec Hippocrate, quatre humeurs principales, le sang, la pituite, la bile et l'atrabile, qui lui servent à établir autant d'espèces de tempéraments ; trois sortes d'esprits, les esprits naturels, vitaux et animaux, lesquels correspondent à autant d'espèces de facultés, d'où dérivent également trois sortes de fonctions. Il admettait encore d'autres facultés particulières aux organes ; il regardait la nature comme le premier mobile de toutes ces facultés, et le médecin comme le ministre de la nature. C'est avec le secours des quatre humeurs et des quatre qualités élémentaires, dont il généralisa l'application, qu'il expliquait non seulement la nature et l'origine de toutes les maladies, mais encore la propriété de toutes les substances naturelles et les vertus des médicaments : système commode sans doute, mais mal fondé, et aujourd'hui complètement oublié. Galien excellait dans le diagnostic et dans le pronostic des maladies : il se vante même de posséder ce dernier, au point de ne s'être jamais trompé dans ses prédictions. Son esprit observateur lui faisait quelquefois annoncer des crises singulières, contre

l'avis des autres médecins. Un jeune homme allait être saigné : Galien s'y opposa, en prédisant une hémorrhagie nasale, qui eut effectivement lieu lorsqu'à peine il cessait de parler. Il reconnut un jour que la mélancolie d'un esclave provenait de la crainte de voir son crime dévoilé. Une autre fois il donna la même preuve de sagacité qu'Hippocrate et Erasistrate, en découvrant qu'une dame noble, que l'on disait dangereusement malade, n'avait d'autre mal qu'un amour violent pour un baladin nommé Pylade. Dans les cas graves, lorsque l'exactitude des serviteurs lui était suspecte, Galien avait coutume de passer les nuits chez les malades. Il définit les symptômes, des affections contre nature, qui dépendent des maladies mêmes, et qui les accompagnent de la même manière que l'ombre suit le corps; comparaison pleine de justesse, et qui sert à établir une distinction exacte entre le symptôme et le signe. Le meilleur des ouvrages pathologiques de Galien est sans contredit celui qu'il avait composé dans la maturité de l'âge, et qui est intitulé : *De locis affectis, libri VI*. Il y fait preuve d'une admirable sagacité pour découvrir le siége des maladies. Mais, dans la description de ces dernières, il approche rarement de la simplicité hippocratique. Il est peu de sujets sur lesquels Galien se soit plus exercé que sur le pouls, auquel il a consacré dix-sept livres : mais il a introduit, dans cette matière, tant de distinctions minutieuses et subtiles, qu'on est fondé à regarder toute sa théorie, plutôt comme le fruit de méditations spéculatives, que comme le résultat d'observations faites au lit des malades. Les difficultés sans nombre qu'il a créées sur l'art sphygmique, lui faisaient dire qu'il fallait la vie entière d'un homme pour acquérir une connaissance parfaite du pouls, et des indications qu'il fournit dans le traitement des maladies. Quant à la chirurgie, Galien, à l'exemple des médecins de l'antiquité, a exercé cette branche de l'art, mais principalement dans sa jeunesse, à l'époque où le pontife de Pergame lui confia le soin de panser les gladiateurs. Aussi n'est-ce qu'en passant, et comme par occasion, qu'il a écrit sur les tumeurs, les plaies, les ulcères, les fractures, les luxations et autres maladies chirurgicales. Il avait pourtant le projet d'écrire une chirurgie complète : il paraît qu'il ne l'exécuta point. Quoiqu'on ait reproché à Galien une timidité naturelle qui lui donnait de la répugnance pour les opérations de la main, la lecture de ses ouvrages démontre qu'il en pratiqua à Rome quelques-unes de très délicates, et dont le succès dépendait de grandes connaissances anatomiques, et d'un rare talent pour la dissection (1). Galien a écrit fort au long sur les propriétés et la composition des médicaments; et en appliquant à ce sujet, comme aux autres parties de la médecine, sa théorie des quatre qualités élémentaires, il a prouvé jusqu'à quel point un homme de génie peut s'égarer en partant d'un faux principe. De même que tous les médecins de ce temps, il avait une officine particulière, où il conservait et préparait lui-même des médicaments pour ses malades. C'est lui qui composait pour Marc-Aurèle et Sévère, la thériaque dont ces empereurs faisaient un usage journalier. Le luxe pharmaceutique;

(1) Il portait ce talent jusqu'à détacher une côte d'un animal vivant sans blesser la plèvre : preuve incontestable que Galien a fait des expériences physiologiques très difficiles. Il est étonnant, d'après cela, qu'il n'ait point découvert la circulation du sang.

étalé dans les ouvrages de Galien, ne doit lui être imputé que sous le rapport de sa compilation, dont l'excessive étendue a pourtant le mérite de nous faire connaître beaucoup d'auteurs anciens de matière médicale. On s'aperçoit même que les formules de son invention sont beaucoup moins compliquées que celles des autres médecins qu'il nous a conservées (1). Jamais il ne donnait à ses malades des médicaments nouveaux ou inconnus, avant d'en avoir fait l'essai sur lui-même. Sa méthode thérapeutique a beaucoup de rapports avec celle d'Hippocrate, qu'il prend souvent pour modèle et pour guide. Galien était surtout partisan de la saignée, comme on le voit dans son livre *De curandi ratione per sanguinis missionem*. Il n'agissait pourtant pas en aveugle; et il prenait toujours en considération le climat, la saison, l'âge du sujet, ses forces, son tempérament et l'état du pouls. Il est le premier qui ait fait mention de la quantité de sang qu'il faut tirer. Il employait fréquemment aussi les ventouses, les scarifications, les purgatifs, les anodins, et comme sudorifiques les bains et les frictions. Il y a cette différence essentielle entre la méthode thérapeutique d'Hippocrate et celle du médecin de Pergame, que la première est entièrement fondée sur l'expérience, tandis que la seconde repose sur une foule de raisonnements spéculatifs, qui tendent néanmoins, en partie, à confirmer l'excellence de la doctrine hippocratique. Galien eut plusieurs disciples, auxquels il dédia quelques-uns de ses livres, mais qui n'acquirent aucune célébrité. Si l'on en excepte la chimie, qui n'existait point alors, il n'est aucune partie de la médecine sur laquelle Galien n'ait écrit: de tous les anciens, il est le seul qui ait fourni un corps complet de l'art de guérir. C'est à son immense érudition que nous devons la connaissance de la doctrine de divers médecins de l'antiquité, dont les ouvrages originaux sont perdus. La saine critique dont il a porté le flambeau sur les ouvrages d'Hippocrate qu'il a commentés, est peut-être un des plus grands services qu'il ait rendus à la science. C'est dommage que, pour lier ses conceptions systématiques, Galien ait souvent mis son imagination à la place des faits, et que ses ingénieuses théories portent sur des fondements plus brillants que solides. Ses écrits sont verbeux et prolixes. A l'imitation d'Aristote, il a prodigué partout les définitions et les divisions; et l'on a souvent besoin d'une patience à toute épreuve, pour le suivre dans ses conjectures, ses subtilités et ses logomachies. Il est vrai que ces défauts sont ceux du genre polémique, que Galien fut souvent contraint d'adopter, soit pour réfuter ses adversaires, soit pour faire triompher la cause d'Hippocrate: il croyait même la diffusion nécessaire à son but, qui était d'avoir des lecteurs dans toutes les classes de citoyens. Durant l'espace de treize siècles, le système de Galien régna successivement en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie, parmi les médecins arabes, et il jouit d'un culte, en quelque sorte superstitieux, dans les écoles de médecine, comme l'autorité d'Aristote dominait dans celles de philosophie. On croyait l'art de guérir arrivé à son période de perfection: aussi le temps qu'on employait à lire, interpréter, méditer religieuse

(1) Lorsque l'application de la chimie à la confection des médicaments eut donné naissance à la pharmacie chimique, et qu'on voulut assigner un nom caractéristique à celle des anciens, on lui imposa celui de *pharmacie galénique*, qui lui est resté.

ment les énormes volumes de Galien, était-il perdu pour la recherche de vérités, de découvertes nouvelles. On doit avouer pourtant, que malgré ses défauts, Galien a réuni bien des genres de mérite. En parcourant l'histoire des médecins de l'antiquité, nul, si ce n'est le vieillard de Cos, n'est en droit de contester le premier rang au médecin de Pergame. Ces deux grands hommes ont cela de commun, que, doués l'un et l'autre d'un vaste génie, ils ont pénétré fort avant dans les secrets de la nature, surtout de l'économie animale ; qu'ils ont montré tous deux une égale ardeur à la recherche de la vérité, plutôt par amour pour elle, que par l'attrait des richesses et des avantages personnels, et qu'ils ont mérité la première place, soit parmi les écrivains, soit parmi les praticiens d'un art dont ils sont en quelque sorte les créateurs. Mais ils diffèrent par la manière d'écrire et d'enseigner. Le style d'Hippocrate est concis, laconique, nerveux, parfois obscur; celui de Galien, au contraire, est diffus, abondant, oratoire, chargé de répétitions. Cette prolixité de Galien provient, sans doute, de ce que d'abord il vécut dans un siècle de sophistes et de rhéteurs, et ensuite de ce que les bases de la médecine ayant été posées par Hippocrate, cet art n'avait plus besoin que d'éclaircissements, d'explications, de commentaires, de perfectionnements. Sous le rapport de la doctrine, Hippocrate est resserré et enveloppé, Galien étendu et plus facile à pénétrer : le premier paraît avoir principalement en vue la pratique de l'art; le second, la théorie et la méthode: les préceptes de l'un sont presque toujours fondés sur des faits, sans être appuyés de démonstrations, au lieu que celles-ci sont souvent la base des écrits de l'autre: aussi Hippocrate avait puisé la logique dans son propre génie, sans le secours d'aucun maître; et Galien, au contraire, s'était beaucoup appliqué à la dialectique scolastique. Il y a encore cette différence entre l'un et l'autre, qu'Hippocrate a uni étroitement la médecine et la chirurgie, ce que Galien n'a point fait. Enfin, l'on peut dire que le vieillard de Cos marche avec plus de simplicité, de gravité, de majesté; et le médecin de Pergame, avec plus d'éclat, de faste et de pompe. Les injures du temps et le changement des opinions ont respecté plusieurs points du système du père de la médecine, et presqu'entièrement renversé celui de son compétiteur; mais l'esprit philosophique de Galien, les observations médicales, les découvertes anatomiques dont il a enrichi la science, et cinq ou six livres, remplis d'une doctrine profonde et d'une véritable érudition, lui donneront toujours une célébrité, dont est privé le reste de ses nombreux volumes. Aucun auteur de l'antiquité n'a été aussi fécond que Galien. Le nombre des livres de sa composition n'allait pas à moins de cinq cents sur la médecine seule; et il en avait écrit environ deux cent cinquante sur d'autres sciences, particulièrement sur la philosophie, la géométrie, la logique et même la grammaire. Presque tous ces derniers, et plus de la moitié des premiers, sont perdus. Parmi les ouvrages médicaux de Galien qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, on connaît, d'après l'indication même de l'auteur, les titres des suivants : *De experientiâ medicâ ; De Asclepiadis dogmatibus; De empiricorum sectâ; De empiricorum contradictis ; In primum Erasistrati de febribus libri III ; De Erasistrati therapeuticis libri V ; De Themiso-*

nis et Thessali sectâ ; De Herophilo circà pulsus ; De fine medicinæ ; In lib. II epidemicorum commentarii 1, 2, 3, 4, 5 *et* 6 ; *In lib. VI comment.* 7, 8 ; *In lib. de naturâ humanâ libri III ; De symptomatibus criticis ; De methodicâ sectâ ; Iatricorum usus ; Diagnosis morborum oculi ; Exhortationes ad artem medicam ; Ad sectas ; Archigenis de pulsuum negotio expositio, libri IX.* Une foule de médecins, surtout dans le 16e. siècle, se sont exercés, les uns comme traducteurs, les autres comme éditeurs et commentateurs, sur les productions, soit entières, soit isolées, de Galien. Il serait trop long de citer ici les innombrables éditions des divers traités particuliers de ce laborieux écrivain : nous nous contenterons d'indiquer celles qui renferment ses œuvres complètes. Elles sont de trois sortes : I. Éditions grecques : Venise, 1525, 5 vol. in-fol., par Alde et André Asulanus, première édition ; Bâle, 1538, 5 vol. in-fol., par les soins de Jérôme Gemusaeus, de Léonard Fuchs et de Joach. Camerarius, édition plus correcte que la précédente. II. Éditions latines : les plus anciennes que citent les bibliographes, sont celles de Venise, 1490, 1502, 1522, 3 vol. in-fol. ; Padoue, 1515, 3 vol. in-fol. ; ces éditions sont moins connues et moins amples que les suivantes : Bâle, 1529, 1531, 1541, 1542, 1549, 4 vol. in-fol., la dernière par les soins de J. Cornarius et de J.-B. Montanus ; ibid., 1562, excellente édition, enrichie par C. Gesner d'une vie de Galien, et de divers éclaircissements, pour faciliter l'intelligence de ses ouvrages, qui sont divisés en sept classes, et dont les tomes in-fol. se relient en 5 ou en 7 volumes ; Paris, 1536, 4 vol. in-fol., édition fautive ; Lyon, 1550, 4 vol. in-fol., plus correcte et plus ample que la précédente : les Juntes ont donné dix éditions de Galien, Venise, 1541, 1550, 1556, 1565, 1570, 1576 (celle-ci par les soins de Mercuriali, qui y a ajouté une préface sur la vie et les écrits de Galien), 1586 (par J. Costeo), 1600 (très élégante), 1609, 1625, en 4, 5, 7 et 8 vol. in-fol., les deux dernières sont les plus complètes ; ibid., 1562, chez Vinc. Valgrisi, 5 vol. in-fol., avec les corrections de J.-B. Rasario ; ibid. 1545, chez J. Farraeus, 10 vol. in-8°., avec les notes d'Augustin Ricchi. III. Édition grecque-latine : il n'en existe qu'une seule, laquelle renferme en même temps les œuvres d'Hippocrate, également dans les deux langues, Paris, 1639-1679, 13 tom. in fol., reliés ordinairement en 9 ou 10 vol. ; magnifique monument élevé par René Chartier aux deux princes de la médecine (*Voy.* CHARTIER). Il faut rapporter aux œuvres du médecin de Pergame, les divers abrégés, tables ou dictionnaires qui en ont été faits, tels que le *Speculum Galeni* de Symphorien Champier ; l'*Epitome* d'And. Lacuna ; le *Theatrum Galeni* de Mundella, pour l'édition donnée en 1562 par C. Gesner ; l'*Index* d'Ant. Musa Brasavoli (1), qui est joint aux 9e. et 10e. éditions des Juntes, etc. Parmi les biographies de Galien, on doit distinguer celles de Lacuna, de Gesner, de Chartier et du P. Labbe, qui sont toutes en latin. Le dernier a aussi publié dans cette langue, un

(1) Nous observons, en passant, que ce médecin, appelé par les uns Brassavola, par les autres Brassavolo, a pour véritable nom *Brasavoli*, comme le prouve l'opuscule suivant de Baruffaldi, qui était son compatriote, opuscule non cité dans l'article consacré à ce littérateur : *Commentario all' inscrizione eretta in Ferrara an. 1704, in memoria del famoso Ant. Musa Brasavoli*, Ferrara, 1704, in-4°.

Éloge chronologique de Galien, Paris, 1660, in-12. R—D—N.

GALIEN (JOSEPH), né en 1699, à Saint-Paulien, à deux lieues du Puy, entra chez les dominicains, au couvent de cette dernière ville. Il professa, avec distinction, la philosophie et la théologie dans l'université d'Avignon. Le goût qu'il avait pour la physique, et ses réflexions, lui firent concevoir la possibilité de s'élever dans les airs, au moyen d'une sorte de vaisseau plus léger que ce fluide; et il présagea la découverte des ballons, qui, plus tard, honora les frères Montgolfier. Il s'occupa aussi de la nature et de la formation de la grêle. En 1755, il publia un ouvrage sur ces deux objets. Deux ans après, il en donna une seconde édition corrigée, sous ce titre : *L'Art de naviger dans les airs, précédé d'un Mémoire sur la nature et la formation de la grêle*, Avignon, 1757, in-16. Les physiciens qui, postérieurement, ont écrit sur les aérostats, l'ont souvent cité. Il mourut au Puy, dans le monastère de son ordre, en 1762. Z.

GALIGAI (ÉLÉONORE). *Voy.* ANCRE. tom. II, p. 107.

GALILÉE GALILEI, le créateur de la philosophie expérimentale, naquit en 1564 à Pise, d'une famille noble, mais nombreuse et sans fortune. Dès sa plus tendre enfance, il montra une aptitude singulière pour les inventions mécaniques, imitant, avec une adresse infinie, toutes sortes de machines, et en imaginant de nouvelles, ou, quand il manquait de quelques-uns des matériaux nécessaires, ce qui était fort ordinaire, ajoutant de nouvelles pièces aux anciennes, jusqu'à ce qu'enfin il eût le plaisir de les voir marcher et opérer en réalité. Son père, Vincent Galilei, lui fit faire ses études littéraires à Florence, où il demeurait; mais, peu riche et chargé de famille, il ne put lui donner qu'un maître fort vulgaire. Heureusement le jeune Galilée, connaissant la difficulté de sa position, entreprit d'en sortir à force de travail. Il se livra, avec tant d'assiduité, à l'étude des modèles classiques, qu'il acquit bientôt une littérature étendue et solide, à laquelle il dut, dans la suite, la netteté de ses discours et l'élégance de ses écrits. Son père, très versé dans la musique théorique et pratique, le rendit aussi fort habile dans cet art, qui ne cessa jamais d'être son délassement favori, au milieu d'études plus sérieuses. Enfin, il apprit aussi à dessiner; il y excella, et il acquit un goût si parfait, que d'habiles peintres de son temps n'hésitèrent point à reconnaître qu'ils devaient beaucoup à ses conseils. Tel était Galilée à dix-huit ans, lorsque son père, qui découvrait de jour en jour davantage l'étendue de son esprit, l'envoya, non sans de pénibles sacrifices, étudier la médecine à Pise, espérant que ce genre de connaissances pourrait lui procurer un jour une existence aisée et honorable. Le jeune homme, ne voulant rien perdre d'une si belle occasion de s'instruire, suivit en même temps des cours de médecine, et de philosophie péripatéticienne, telle qu'on l'enseignait alors. Mais appelé par la prédestination de son génie, à dévoiler aux hommes une foule de merveilles de la nature, que leur confiance fanatique dans les opinions d'Aristote les empêchait même de voir, il ne put jamais s'accoutumer ainsi à jurer sur la foi d'autrui, ni à laisser intervenir l'autorité d'un maître, dans des questions que le raisonnement et des expériences sensibles pouvaient décider. Aussi, ayant osé plusieurs fois, dans les discussions académiques;

combattre hardiment les plus fermes défenseurs de l'idole aristotélique, il en reçut la réputation d'esprit obstiné et contradicteur; car les autres ne pouvaient pas non plus s'accoutumer à ce qu'on renversât, si fièrement et par des moyens si nouveaux, des doctrines qui leur avaient paru jusqu'alors d'une solidité inébranlable. Remarquons que Descartes, quelques années plus tard, ouvrait la même guerre en France, comme Bacon en Angleterre : tant il est vrai que les grandes explosions de l'esprit humain sont inévitablement amenées par la force des choses et le progrès naturel des idées générales; de sorte que les hommes de génie qui attachent leur nom à ces révolutions mémorables, sont eux-mêmes portés par leur siècle, et le précèdent seulement de quelques pas : observation, qui, pour le dire en passant, épargnerait, dans tous les temps, beaucoup de persécutions et de tentatives maladroites ou malheureuses, si elle était exactement et sagement appliquée. Ce fut vers cette époque, en 1582, et à l'âge de dix-huit ou vingt ans, que Galilée fit la première et l'une de ses plus belles découvertes. Se trouvant un jour dans l'église métropolitaine de Pise, il remarqua le mouvement réglé et périodique d'une lampe suspendue au haut de la voûte. Il reconnut l'égale durée de ses oscillations, et la confirma par des expériences réitérées. Aussitôt il comprit quel pouvait être l'usage de ce phénomène, pour la mesure exacte du temps; et cette idée ne lui étant pas sortie de la mémoire, il en fit usage cinquante ans après, en 1633, pour la construction d'une horloge destinée aux observations astronomiques. On ne sait pas exactement de quelle manière cet instrument était construit, mais il paraît constant qu'il fut employé; et cela suffit, à ce qu'il nous semble, pour qu'on doive attribuer à Galilée le premier honneur de cette application, devenue depuis si importante pour l'astronomie : car Huyghens, qui, à la vérité, la rendit incomparablement plus parfaite, en faisant servir la pendule seulement comme régulateur des horloges, et non pas comme premier moteur, ne publia ses recherches sur cette matière, que vers 1658. Jusqu'à l'époque de sa jeunesse où nous venons de le conduire, Galilée n'avait encore aucune connaissance des mathématiques; et même il n'avait pas le moindre desir de les apprendre, ne concevant pas en quoi des triangles et des cercles pouvaient servir à la philosophie. Néanmoins, comme son père lui répétait souvent que la musique et le dessin dont il était fort passionné, avaient leurs principes dans les rapports de nombres et de position que les mathématiques enseignent, il eut envie de s'y essayer, et pria plusieurs fois son père de lui en montrer quelque chose; mais celui-ci, craignant qu'une étude si forte, et qui attache tant quand on s'y plaît, n'affaiblît son zèle pour la médecine, lui répondit d'attendre qu'il eût achevé ses cours. Cela ne tranquillisa point du tout Galilée; et comme parmi les personnes qui venaient habituellement chez son père, il se trouvait un certain Ostilius Ricci, professeur de mathématiques des pages du grand-duc, il le supplia de lui donner en cachette quelques leçons de géométrie. Ce professeur y consentit, après avoir toutefois demandé et obtenu le consentement secret du père. Mais le jeune homme ne fut pas plutôt entré dans ce genre de spéculations, auquel la nature l'avait destiné, que tout son esprit fut saisi par ce charme nouveau de la possession certaine et

entière de la vérité. Dès-lors, la médecine, la philosophie, tout fut oublié pour Euclide. Son père, qui s'en aperçut, tenta de le ramener à des occupations qu'il croyait plus utiles: il lui fit, à ce sujet, de vives remontrances; il alla même jusqu'à lui défendre d'entretenir aucun commerce avec Ricci. Mais l'impulsion était donnée; tout fut inutile. Le jeune Galilée en avait assez appris pour étudier seul. Il continua donc, en secret, la lecture d'Euclide, tenant toujours ouvert, à côté, un Galien ou un Hippocrate, pour cacher le livre favori quand son père entrait. Enfin, étant ainsi arrivé jusqu'au sixième livre, et transporté de l'utilité qu'il découvrait à cette belle science pour donner à l'esprit de la force et de la méthode, il se résolut d'aller avouer ses progrès à son père, en le conjurant de ne pas s'opposer davantage à un penchant aussi décidé. Son père l'entendit; et voyant, à de tels signes, qu'il était né pour les mathématiques, il permit, enfin, ce que son fils souhaitait avec tant d'ardeur. Alors, Galilée abandonnant tout-à-fait la médecine, lut avidement les ouvrages des anciens géomètres; et parvenu au traité d'Archimède sur les corps qui nagent dans des fluides, il fut si charmé de la méthode avec laquelle ce grand homme avait déterminé les proportions d'un alliage d'argent et d'or, par des pesées successivement faites dans l'eau et dans l'air, qu'il chercha les moyens d'en multiplier les applications; et il imagina pour cela un instrument pareil, pour les usages, à celui que l'on appelle aujourd'hui balance hydrostatique. Cette invention, jointe à sa précédente découverte sur le mouvement oscillatoire, et sa manière libre et neuve de discuter les matières de philosophie, avaient déjà commencé à lui former une réputation, lorsqu'il se lia avec le marquis Guido Ubaldi, géomètre instruit, et, ce qui n'était point une médiocre circonstance, personnellement admis auprès du grand-duc. Guido engagea le jeune philosophe à faire des recherches sur le centre de gravité des solides. Frappé de sa merveilleuse facilité pour traiter de tels sujets, il le recommanda vivement à Jean de Médicis et au grand-duc Ferdinand, qui s'empressèrent de l'accueillir; et bientôt la chaire de mathématiques de l'université de Pise, étant venue à vaquer, ils la lui donnèrent. Galilée avait alors à peine vingt-cinq ans accomplis. Excité par une telle faveur, il ne négligea rien pour la justifier; et concevant que la connaissance des lois du mouvement est la base de toute étude solide de la nature, il entreprit de les établir, non par des raisonnements hypothétiques, comme on le faisait dans l'école, mais par des expériences réelles. Il démontra ainsi, que tous les corps, quelle que soit leur nature, sont également sollicités par la pesanteur, et que, s'il y a des différences entre les espaces qu'ils parcourent dans leur chute en temps égaux, cela tient à l'inégale résistance que l'air leur oppose, selon leurs différents volumes. Il compléta cette importante proposition, long-temps après, dans un ouvrage intitulé, *Dialoghi delle scienze nuove*, où il acheva d'établir la véritable théorie du mouvement uniformément accéléré. La nouveauté et la beauté de ces premières expériences, faites devant un immense concours de spectateurs, excitèrent un grand enthousiasme. Mais elles aigrirent en même temps l'animosité des partisans de l'ancienne philosophie, qui, voyant par-là toute leur science attaquée, cherchèrent à perdre

le novateur dans l'esprit des personnes les plus puissantes, et firent naître contre lui mille persécutions; tellement que, pour s'y soustraire, il se vit obligé, en 1592, de quitter la chaire de Pise. Il revint donc à Florence sans emploi, et n'osant plus se présenter dans la maison de son père qui avait déjà tant fait de sacrifices pour lui. Mais par bonheur il reçut de Guido Ubaldi une lettre de recommandation pour un riche gentilhomme de Florence, de la famille des Salviati, qui l'accueillit avec une extrême bienveillance, et lui fournit tous les moyens de continuer ses découvertes en attendant qu'il pût trouver quelque emploi. Dans le dessein de le servir, Salviati le fit connaître à un seigneur vénitien de ses amis nommé Sagredo, homme très éclairé et d'un grand crédit, qui, bientôt après, fit obtenir au jeune philosophe la chaire de mathématiques de Padoue, qu'on lui conféra pour six ans. C'est en reconnaissance de ces bienfaits que Galilée a donné les noms de Sagredo et Salviati aux deux interlocuteurs de ses dialogues qui soutiennent la vraie philosophie. Plus libre dans une ville qui dépendait du sénat de Venise, le nouveau professeur continua, avec un succès plus brillant encore, ses leçons publiques et ses recherches expérimentales. Il construisit, pour le service de la république, diverses machines d'une grande utilité; et il écrivit, pour ses élèves, des Traités de gnomonique, de mécanique, d'astronomie sphérique, et même de fortification, selon l'usage de ce temps, où l'on réunissait ce que le progrès des connaissances a depuis séparé. Vers cette époque (1597), il inventa les thermomètres (1), et le compas de proportion, qu'il appela compas militaire, parce qu'il l'avait principalement destiné à l'usage des ingénieurs. (*Voyez* BYRGE.) En 1599, sa commission étant expirée, le sénat la renouvela pour six autres années, avec une augmentation de traitement, dont il s'acquitta envers la république par de nouvelles découvertes. En 1604, une étoile inconnue, et d'un éclat extraordinaire, ayant paru tout à coup dans la constellation du serpentaire, Galilée démontra, par des observations, que cet astre était fort au-delà de ce que les péripatéticiens appelaient la région élémentaire, qu'il était même beaucoup plus éloigné que toutes les autres planètes, contre l'opinion formelle et infaillible d'Aristote, qui prétend les cieux incorruptibles et à l'abri de toute mutation. Il fit aussi diverses recherches sur les aimants naturels, et trouva le moyen d'augmenter considérablement leur force par des armures. Sa commission de professeur fut renouvelée une seconde fois en 1606, avec de nouveaux avantages, dont il témoigna sa reconnaissance de la même manière. Mais l'envie, qui ne le perdait pas de vue, ne le laissa pas en paix : déjà, en 1604, à propos de ses recherches sur la nouvelle étoile, il avait été indignement déchiré dans un écrit publié par un certain Baltasar Capra, de Milan. Ce même homme eut l'audace de publier un Traité latin sur le compas de proportion, où il s'en donnait pour le véritable auteur; mais cette fois, la calomnie était si grossière, qu'elle ne put tromper personne : Galilée confondit son adversaire; et l'ouvrage de Capra fut prohibé comme libelle diffamatoire. Ce ne fut pas là le seul débat qu'il eut à soutenir pour la propriété de ses travaux; et il se trouva plus d'une fois mal récompensé de la facilité avec laquelle il les communi-

(1) Les essais de Galilée restèrent probablement long-temps ignorés, puisque Drebbel obtint et conserva en Allemagne l'honneur de l'invention de cet instrument. (*Voy.* DREBBEL.)

quait : mais il s'élevait toujours, par de nouvelles découvertes, au-dessus de ces honteuses tentatives. Il en fit une, en 1609, qui doit être regardée comme un des plus solides fondements de sa gloire : vers le mois d'avril ou de mai de cette année-là, le bruit courut à Venise qu'un Hollandais avait présenté, au comte Maurice de Nassau, un instrument au moyen duquel les objets éloignés paraissaient comme s'ils étaient voisins; et l'on n'en sut pas davantage. Sur cela seul, Galilée se mit à chercher comment la chose était possible, d'après la marche des rayons lumineux dans des verres sphériques de diverses formes. Quelques essais tentés avec les verres qu'il avait sous la main produisirent l'effet desiré; le lendemain, il rendit compte du succès à ses amis : ce n'était rien moins que l'invention du télescope ou lunette de longue vue. Peu de jours après, il présenta plusieurs de ces instruments au sénat de Venise, avec un écrit où il en développait les immenses conséquences pour les observations nautiques et astronomiques : on l'en récompensa en lui continuant sa commission de professeur pour sa vie, avec un traitement triple de celui qu'il avait précédemment. Galilée ne négligea rien pour ajouter aux titres qui lui avaient mérité ces faveurs. Infatigable dans ses recherches, il inventa un microscope; il perfectionna aussi son invention du télescope, et le mit enfin en état d'être tourné vers le ciel. Il vit alors ce que jusque-là n'avait vu nul mortel : la surface de la lune, semblable à une terre hérissée de hautes montagnes, et sillonnée par des vallées profondes; Vénus, présentant comme elle, des phases qui prouvent sa rondeur; Jupiter, environné de quatre satellites qui l'accompagnent dans son cours; la voie lactée; les nébuleuses; tout le ciel enfin parsemé d'une multitude infinie d'étoiles, trop petites pour être aperçues à la simple vue. Quelle surprise, quelle volupté ne dut pas exciter en lui le premier aspect de tant de merveilles, et quelle admiration ne durent-elles pas produire quand elles furent connues! Quelques jours lui suffirent pour les passer en revue; et il les annonça au monde dans un écrit intitulé, *Nuncius sydereus*, le Courrier céleste, qu'il dédia aux princes de Médicis, et dont il continua successivement la publication, à mesure qu'il découvrait de nouveaux objets : il observa ainsi, que Saturne quelquefois se présentait sous la forme d'un simple disque, quelquefois accompagné de deux appendices qui semblaient deux petites planètes; mais il était réservé à un autre de démontrer que ces apparences étaient l'effet d'un anneau qui environne Saturne. (*Voyez* HUYGENS.) Galilée découvrit encore des taches mobiles sur le globe du soleil, que les péripatéticiens disaient pourtant incorruptible; et il n'hésita pas à en conclure la rotation de cet astre (1). Il remarqua cette faible lumière qui, dans le premier et le dernier quartier de la lune, nous rend visible au télescope la partie de son disque qui n'est point alors directement éclairée par le soleil; et il jugea avec raison que cet effet était dû à la lumière réfléchie vers la lune par le globe terrestre. L'observation suivie des taches de la lune lui prouva que cet astre nous présente toujours à peu près la même face; mais il y reconnut pourtant une espèce d'oscillation périodique qu'il nomma libration, et dont Dominique Cassini a fait connaître les lois exactes. Enfin, non moins profond à suivre les conséquences des choses

(1) Ces taches avaient déjà été aperçues dès 1611. (*Voy.* Jean FABRICIUS, XIV, 69.)

nouvelles, que subtil à les découvrir, il connut l'utilité dont les mouvements et les éclipses des satellites de Jupiter pouvaient être pour la mesure des longitudes; et il entreprit même de faire un assez grand nombre d'observations de ces astres pour en construire des tables qui pussent servir aux navigateurs. Après tant et de si admirables découvertes, on a droit de s'étonner que l'on ait voulu contester à Galilée l'invention du télescope, avec lequel il les a faites, comme si, en pareil cas, l'inventeur n'était pas celui qui, guidé par des règles certaines et par de grandes vues, a su tirer des merveilles de ce que le hasard avait jeté brut en d'inhabiles mains. Si celui qui, en Hollande, joignit par hasard des verres d'inégale courbure, fut réellement l'inventeur du télescope, pourquoi donc ne le tourna-t-il pas vers le ciel, la plus belle et la plus sublime application de cet instrument? Pourquoi laissa-t-il à Galilée le bonheur et la gloire de renverser, aux yeux de tous, les préjugés antiques, de consolider, par des preuves évidentes, l'édifice de Copernic, et d'agrandir les espaces célestes au-delà de tout ce que pouvait supposer l'imagination? Quoi qu'il en soit, on comprend aisément jusqu'à quelle hauteur tant et de si grandes découvertes durent élever les vues de Galilée; il sentit toutes les conséquences qui en résultaient, relativement à la constitution de l'univers: et comment lui auraient-elles échappé, à lui qui, toute sa vie, n'ayant voulu prendre que la nature pour guide, avait conservé son génie ouvert à toute la pureté de ses impressions? Il ne cacha donc rien de ces hautes conséquences; il en fit l'ame de ses écrits, de ses discours, et se crut en droit de mépriser des erreurs désormais trop grossières pour être soutenues de bonne foi. Mais par malheur pour lui, il n'était plus sous l'égide de Venise: cédant aux instances du grand-duc de Toscane, qui l'avait nommé son mathématicien extraordinaire, et qui le comblait de faveurs, il avait quitté Padoue, où il était libre, pour Florence, où il l'était beaucoup moins. Honoré par le sénat de Venise, et lié des nœuds de l'amitié avec plusieurs des sénateurs les plus considérés, ses opinions, dans cette république, étaient sans aucun danger pour lui-même. L'expérience lui prouva, dans la suite, qu'il ne pouvait pas y avoir autant de sécurité à la cour d'un prince obligé de garder avec Rome plus de ménagements. Outre le nombre inévitable d'envieux que devait naturellement lui attirer son mérite, ses découvertes lui avaient donné pour ennemis tous ceux qui, jusque alors, avaient enseigné sans contestation les doctrines anciennes; ce qui comprenait la plupart des ecclésiastiques. Les uns répandaient que ses découvertes dans les astres, étaient de pures visions, comparables au voyage d'Astolphe; d'autres assuraient qu'ils avaient eu le télescope en leur possession pendant des nuits entières, et qu'ils n'avaient rien vu de tout ce que Galilée annonçait; il se trouva même un prédicateur qui, pour lui faire une dangereuse allusion, prit pour texte ce passage de l'Évangile : *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum?* C'était ainsi que les compatriotes de Copernic l'avaient joué publiquement sur un théâtre; et c'était ainsi qu'un peu plus tard, les réformés de Hollande persécutèrent Descartes, réfugié chez eux. Le plus sûr moyen d'atteindre Galilée, c'était de faire d'abord prohiber la doctrine de Copernic, qu'il soutenait et propageait avec tant d'éclat: elle fut représentée comme

contraire à l'Écriture et dénoncée au Saint-Siége. Galilée essaya en vain de calmer la tempête en publiant, en 1616, une lettre adressée à la grande duchesse de Toscane, dans laquelle il entreprenait de prouver théologiquement, et par des raisons tirées des Pères, que les termes de l'Écriture pouvaient se concilier avec ses nouvelles découvertes sur la constitution de l'univers. Cet écrit ne fit que donner plus beau jeu à ses adversaires; car ils le dénoncèrent lui-même comme soutenant une opinion erronée dans la foi. Il fut cité à Rome en personne, et contraint de venir s'y défendre. Ni les raisons qu'il apportait, ni la justice que l'on fut forcé de rendre à ses lumières, à son mérite et à sa catholicité, ne purent empêcher qu'une assemblée de théologiens, nommée par le pape, ne portât la déclaration suivante: « Soutenir que le soleil est placé, » immobile, au centre du monde, est » une opinion absurde, fausse en » philosophie, et formellement héréti» que, parce qu'elle est expressément » contraire aux Écritures; soutenir » que la terre n'est point placée au » centre du monde, qu'elle n'est pas » immobile, et qu'elle a même un mou» vement journalier de rotation, c'est » aussi une proposition absurde, fausse » en philosophie, et au moins erro» née dans la foi. » Galilée, confondu d'étonnement, employa tous les arguments que la vérité lui suggérait, pour défendre une doctrine que ses observations lui rendaient indubitable; tout fut inutile: on ne fit aucun cas de ses raisons; et comme il se montrait un peu trop récalcitrant à la décision du St.-Office, on lui fit personnellement défense de professer désormais l'opinion qui venait d'être condamnée. Il revint donc à Florence, en 1617, et reprit, on peut juger avec quelle douleur, le cours de ses travaux astronomiques. Mais son amour pour ces vérités sublimes, dont il se regardait comme le dépositaire, l'enflammant encore davantage par les efforts qu'on faisait pour les éteindre, il entreprit d'accabler, s'il ne pouvait persuader, ses adversaires, en rassemblant, dans un seul corps, toutes les preuves physiques du mouvement de la terre et de la constitution des cieux: il médita cette œuvre mémorable pendant seize années entières. Tout ce que l'esprit le plus fin peut imaginer de délicatesse, tout ce que le goût le plus pur peut admettre d'agrément, il l'employa pour rendre la vérité plus attrayante. Ce n'est point un savant traité qu'il nous présente; ce sont de simples dialogues entre deux personnages des plus distingués de Florence et de Venise, et un troisième interlocuteur qui, sous le nom de Simplicius, se charge de reproduire les arguments invincibles des péripatéticiens: chacun remplit parfaitement son rôle. Les deux hommes du monde ont de l'instruction, sans système et sans préjugés: ils discutent; ils examinent; ils proposent des doutes, et ne se rendent qu'à des raisons évidentes. Le bon Simplicius, au contraire, est tout scolastique; il ne veut, il n'entend que son Aristote; il ne juge les choses vraies ou fausses, que selon qu'elles sont conformes ou opposées aux assertions de son maître: la moindre plaisanterie sur ce sujet lui est insupportable, et il ne cède à aucune espèce de conviction. Le style de chacun des interlocuteurs est parfaitement assorti à son caractère, sans cesser toutefois de conserver, au milieu de ces nuances, une élégance exquise, et le choix le plus heureux d'expressions. Mais s'il fallait beaucoup d'esprit pour compo-

ser un pareil ouvrage, il n'en fallait guère moins pour obtenir la permission de le publier : Galilée entreprit de se la faire donner par Rome même. Il se rend dans cette ville en 1630, va trouver le *maître du sacré palais*, lui présente hardiment son ouvrage comme le recueil de quelques nouvelles fantaisies scientifiques ; le prie de vouloir bien l'examiner avec scrupule, d'en retrancher tout ce qui lui paraîtra suspect, enfin de le censurer avec la plus grande sévérité. Le prélat, ne se doutant de rien, lit l'ouvrage, le relit encore, le donne à juger à un de ses collègues, et, n'y voyant rien à reprendre, y met de sa propre main une ample approbation. Mais cette pièce ne suffisait pas encore; car, pour s'en servir, il aurait fallu imprimer l'ouvrage à Rome ; et les ennemis de Galilée, très nombreux en cette ville, n'auraient pas manqué d'éventer la mine qu'il allait faire jouer contre eux. Prenant donc pour prétexte quelque difficulté de communication qui s'était élevée entre Rome et Florence à cause d'une maladie contagieuse qui régnait alors, il écrivit de nouveau au maître du sacré palais, pour demander la permission d'imprimer son ouvrage à Florence même, sous la condition de le faire examiner encore dans cette ville. Le prélat, qui peut-être commençait à soupçonner quelque ruse, fit des difficultés: il indiqua bien à Galilée un nouveau censeur ; mais en même temps il lui redemanda l'approbation qu'il lui avait précédemment donnée, voulant, disait-il, revoir les termes dans lesquels elle était conçue. Une fois qu'il la tint, il ne voulut plus donner aucune réponse ; si bien que Galilée, après avoir fait toutes sortes de démarches pour qu'elle lui fût rendue, après l'avoir fait même demander par l'ambassadeur de Toscane, ne trouva d'autre ressource que de s'en passer; et se contentant de la nouvelle approbation du censeur de Florence, il publia son ouvrage en 1632. Toutefois, pour se mettre, autant qu'il le pourrait, à l'abri des poursuites, il imagina un singulier expédient : ce fut de présenter ses dialogues comme une apologie du jugement de Rome qui avait condamné la doctrine de Copernic : « On a, dit-il, » avancé en pays étranger que ce » jugement avait été rendu par des » gens ignorants et passionnés ; mais » moi, qui ai eu l'occasion de con- » naître à fond les motifs de cette dé- » termination prudente, je crois de- » voir rendre ici témoignage à la vé- » rité. Je me trouvais à Rome à cette » époque: j'ai obtenu non seulement » des audiences, mais même des ap- » plaudissements à ce sujet des pre- » miers prélats ; et si le jugement a » été rendu, ce n'a pas été sans m'a- » voir auparavant demandé plusieurs » informations : c'est pourquoi j'ai » voulu, par ce nouvel écrit, montrer » aux étrangers qu'on en sait autant » qu'eux en Italie sur ces matières, » et que l'on n'en juge qu'avec connais- » sance de cause. » On sait aisément à quoi s'en tenir sur cette déclaration de Galilée, lorsqu'on a lu seulement quelques pages des dialogues ; et aussi, ceux qu'il prétendait justifier lui en montrèrent peu de reconnaissance. Mais ce que l'on ne saurait se figurer, c'est la véritable fureur que cette apparition excita parmi les théologiens de Rome, presque tous ardents péripatéticiens. Vainement Galilée essaya d'échapper en alléguant qu'il avait soumis son livre au jugement du Saint-Siége; vainement, pour dernière ressource, il protesta qu'il avait seulement voulu exposer les deux

systèmes de Ptolémée et de Copernic d'une manière philosophique, sans prétendre adopter l'un plutôt que l'autre : ses ennemis ne permirent pas qu'on écoutât rien. Il lui restait quelque espérance dans l'estime personnelle du pape Urbain VIII, dont il avait reçu l'accueil le plus gracieux dans un autre voyage, et qui même avait fait assez de cas de ses découvertes astronomiques pour les chanter dans d'assez mauvais vers : mais on persuada au saint Père que c'était lui que Galilée avait voulu jouer sous le personnage de Simplicius ; et l'amour-propre aigri rendit sa sévérité inexorable (1). Malgré l'intercession du grand-duc de Toscane, malgré les vives instances que ce prince fit faire par son ambassadeur, l'ouvrage de Galilée fut déféré à l'inquisition, et lui-même assigné à comparaître devant ce tribunal. Le pouvoir de Rome était alors suprême : il fallut obéir. Ni la faiblesse de sa santé, ni les douleurs rhumatismales qui le tourmentaient, ne purent l'exempter de ce triste voyage. C'était en 1633, et il avait alors soixante-neuf ans. « J'arrivai à Rome, » dit-il dans une de ses lettres, le 10 » de février, et je fus remis à la clémence de l'inquisition et du souve» rain pontife, Urbain VIII, qui » avait pour moi quelque estime, » quoique je ne susse pas rimer l'é» pigramme et le petit sonnet amou» reux. Je fus mis en arrestation dans » le délicieux palais de la Trinité-du» Mont, séjour de l'ambassadeur de » Toscane. Le lendemain, je reçus la » visite du P. Lancio, commissaire » du Saint-Office, qui me prit avec lui » dans son carrosse. En chemin, il » me fit diverses questions, et me » montra un grand desir que je répa» rasse le scandale que j'avais donné » à toute l'Italie, en soutenant l'opi» nion du mouvement de la terre ; et » à toutes les raisons mathématiques » que je pouvais lui opposer, il ne me » répondait pas autre chose, sinon : » *Terra autem in æternum sta*» *bit, quia terra in æternum stat*, » comme dit l'Écriture. En discon» rant ainsi, nous arrivâmes au palais » du Saint-Office. Je fus présenté par » le commissaire à l'assesseur, avec » lequel je trouvai deux religieux do» minicains. Ils me prévinrent civile» ment, que je serais admis à expli» quer mes raisons devant la congré» gation, et qu'ensuite on entendrait » mes motifs d'excuse si j'étais jugé » coupable. Le jeudi suivant, je pa» rus en effet devant la congrégation, » et je me mis à exposer mes preuves. » Mais, pour mon malheur, elles ne » furent pas saisies ; et, quelques » peines que je me donnasse, je ne » pus jamais venir à bout de me faire » comprendre. On coupait tous mes » raisonnements par des élans de zèle ; » ou l'on ne me parlait plus que du » scandale que j'avais donné, et l'on » m'opposait toujours le passage de » l'Écriture, sur le miracle de Jo» sué, comme la pièce victorieuse de » mon procès. Cela me fit souvenir » d'un autre endroit, où le langage » des livres saints est évidemment » conforme aux idées populaires, » puisqu'il est dit que *les cieux sont* » *solides et polis comme un miroir* » *de bronze*. Cet exemple me parut » venir bien à point, pour prouver que » le mot de Josué, pouvait être inter» prété ainsi ; et la conséquence me » semblait parfaitement juste. Mais on » n'en tint compte ; et je n'eus pour » toute réponse que des haussements

(1) Lettre écrite d'Arcetri par Galilée, le 26 juin 1630, citée par Targioni-Tozzetti, dans l'*Histoire des Sciences en Toscane*, tom. II, pag. 147.

» d'épaules (1). » Le 30 avril, c'est-à-dire, après vingt jours, on renvoya Galilée chez l'ambassadeur, avec défense de sortir de l'enceinte du palais, mais en lui permettant toutefois de se promener librement dans les vastes jardins qui en faisaient partie. Il fut ramené de nouveau au tribunal, le 22 juin, pour y prononcer son abjuration, qu'on lui dicta à peu près en ces termes : « Moi, Galilée, dans la 70ᵉ. » année de mon âge, étant constitué » prisonnier, et à genoux devant vos » éminences, ayant devant mes yeux » les Saints-Évangiles, que je touche » de mes propres mains... j'abjure, je » maudis et je déteste l'erreur et l'hé» résie du mouvement de la terre, etc.» Cette expiation achevée, on prohiba ses dialogues; on le condamna à la prison pour un temps indéfini, et on lui ordonna, pour punition salutaire, de réciter, une fois par semaine, les sept psaumes de la pénitence, pendant trois ans. Telle fut la récompense d'un des plus grands génies qui ait jamais éclairé l'humanité. On dit qu'après avoir prononcé son abjuration, rempli du sentiment de l'injustice que lui faisait son siècle, il ne put s'empêcher de dire à demi-voix, en frappant du pied la terre : *E pur si muove* (et pourtant elle se meut). Sans doute elle se meut, et ce doit être l'unique réponse que ceux qui étudient la nature, doivent en tout temps faire à leurs injustes détracteurs. Qu'importe, en effet, l'opinion des hommes quand la nature parle? Que sont leurs préjugés, qu'est leur sagesse même, à côté de ses lois? Pourquoi accuser d'impiété l'observation des ouvrages de Dieu? Au reste, tel est aujourd'hui le sentiment des personnes les plus éclairées en matière de théologie : le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil ne sont point contraires aux paroles de l'Écriture, l'Esprit saint ayant dû parler aux hommes le seul langage qu'ils pouvaient comprendre. Il est vrai que cette interprétation, admise aujourd'hui, ne parut pas bonne du temps de Galilée, puisque nous avons vu qu'il fut lui-même repris pour avoir essayé de la faire valoir. Mais, d'après ce que nous avons raconté de l'histoire de sa vie, on a pu voir que la persécution exercée contre lui, fut l'effet, malheureusement trop ordinaire, de l'envie qui s'attache toujours à une grande célébrité. Il y a des armes propres à chaque pays. Galilée en Italie fut hérétique, comme Descartes en Hollande fut athée. Toutefois en maudissant dans la postérité, l'horrible injustice faite à un si grand homme, il faut reconnaître que le tribunal redoutable auquel il fut soumis, n'exerça pas envers lui ses dernières rigueurs. On a prétendu, sans aucune vraisemblance, qu'il avait été mis à la question. Il est vrai, que dans le style inquisitorial, cela semblerait indiqué par ces mots, *rigorosum examen*, qui se trouvent dans le texte de son jugement; et de plus, par une rencontre qui peut être fortuite, on dit que depuis lors il commença à souffrir d'une hernie intestinale, suite ordinaire de l'espèce particulière de torture à laquelle on suppose qu'il aurait été appliqué (1). Mais heureusement pour l'honneur de l'humanité, ces inductions semblent complètement détruites par tout le reste de la conduite que l'on tint à son égard. Il est certain, par les lettres de l'ambassadeur, qu'il ne fut pas jeté dans les cachots du Saint-Office,

(1) Lettre de Galilée, citée par Tiraboschi.

(1) Ce que l'on appelait alors *il tormento della corda*.

quoique le jugement le dise aussi : on lui donna, pour prison, le logement même d'un des officiers supérieurs du tribunal, avec la permission de se promener dans tout le palais. On lui laissa son domestique : il ne fut pas même mis au secret ; et il put, tant qu'il le voulut, recevoir des visites et écrire à ses amis : c'est ce que confirment de nombreuses lettres de lui, datées de cette époque, et que l'on a conservées. S'il ne recouvra pas d'abord une entière liberté, du moins sa captivité fut aussi douce qu'elle pouvait l'être, puisqu'il eut pour prison le palais même de l'archevêque de Sienne, Piccolomini, son ami et son élève, palais magnifique et entouré de superbes jardins. Enfin, au commencement de décembre 1633, le pape lui donna la permission de venir librement résider à la campagne près de Florence ; et plus tard, l'entrée de cette ville lui fut accordée quand ses infirmités l'exigeaient. Néanmoins, ces restrictions prouvent qu'il resta sous la surveillance de l'inquisition ; et les écrivains italiens disent même qu'il reçut plusieurs fois, de ce tribunal, des lettres menaçantes à cause des études auxquelles il s'appliquait encore, et sous le prétexte des liaisons trop intimes qu'on l'accusait de conserver avec les savants d'Allemagne. C'était trop faire souffrir un pauvre vieillard, qui n'avait eu d'autre tort que d'avoir dévoilé des vérités inconnues. On le voit, avec douleur, découvrir ces amertumes profondes, dans la préface de deux nouveaux Dialogues sur le mouvement et sur la résistance des solides, qu'il confia en manuscrit, en 1636, au comte de Noailles, lorsque ce dernier revint en France, de Rome, où il avait été ambassadeur. « Confus, lui » dit-il, et affligé du mauvais succès » de mes autres ouvrages, et ayant » résolu de ne rien publier davantage, j'ai voulu au moins remettre » en des mains sûres, quelque copie » de mes travaux ; et comme l'affection particulière que vous m'accor» dez, vous fera sûrement souhaiter » de les conserver, j'ai voulu vous » remettre ceux-ci. » Le comte s'empressa de les communiquer aux Elzevirs, qui les imprimèrent (Leyde, 1638, in-4°.) ; et il est présumable que cette publication ne fit pas à Galilée autant de peine que Viviani son disciple, mais écrivant comme lui très près de Rome, a voulu le faire penser. C'est ce que confirment très bien plusieurs lettres écrites par lui à ses amis intimes, et qui nous sont parvenues. Dans ces deux dialogues, Galilée créait une science tout-à-fait nouvelle, celle de la résistance des solides, et il établissait avec une sagacité admirable les lois, non moins nouvelles, du mouvement accéléré des corps graves, soit en chute libre, soit sur des plans inclinés. Ce n'est pas le seul ouvrage que les Français aient sauvé des mains de ses ennemis. Ce fut un Français, le P. Mersenne, qui publia le premier la mécanique de Galilée, livre qui, en peu de pages, renferme, entre autres découvertes, la démonstration des lois de l'équilibre sur le plan incliné, et cet autre principe si fécond, appelé depuis *le principe des vitesses virtuelles*, qui consiste à ce que, dans une machine quelconque, la puissance et le poids qui se font mutuellement équilibre, sont inversement proportionnels aux espaces que l'un et l'autre parcourraient en un temps infiniment petit, si l'équilibre était tant soit peu troublé. Accablé d'années et d'infortunes, Galilée observait encore, et travaillait avec un courage infati-

gable à continuer ses tables des satellites de Jupiter, lorsqu'il perdit la vue à l'âge de soixante-quatorze ans. Mais sa pensée survivant à tous ses sens, il ne cessa de méditer sur la nature, désormais cachée à ses yeux. Entouré d'élèves attentifs et respectueux, visité par tout ce que Florence renfermait de plus distingué, il vécut encore quatre ans dans cet état; après quoi, une fièvre lente termina sa longue carrière, le 9 janvier 1642, à l'âge de soixante-dix-huit ans, l'année même de la naissance de Newton. Son corps fut transporté à Florence, où depuis on lui érigea un mausolée. Mais son esprit ne s'éteignit point. Il reparut dans ses savants disciples, Viviani, Torricelli, auxquels on peut ajouter Newton même, et nous tous qui, après lui, étudions la nature, puisque c'est Galilée qui a montré l'art de l'interroger par l'expérience. On a souvent attribué cette gloire à Bacon; mais ceux qui lui en font honneur, ont été (à notre avis) un peu prodigues d'un bien qu'il ne leur appartenait peut-être pas de dispenser. Nous citerons, en faveur de Galilée, un témoignage irrécusable; c'est celui de Hume: « Si Bacon, dit il, est considéré simplement comme auteur » et comme philosophe, quoique très » estimable sous ce point de vue, il » est fort inférieur à Galilée, son » contemporain. Bacon a montré de » loin la route de la vraie philoso- » phie : Galilée l'a non seulement » montrée; mais il y a marché lui- » même à grands pas. L'Anglais n'a- » vait aucune connaissance des ma- » thématiques. Le Florentin y excel- » lait, et il est le premier qui l'ait » appliquée aux expériences et à la » philosophie naturelle. Le premier » a rejeté dédaigneusement le système » de Copernic; l'autre l'a fortifié de » nouvelles preuves empruntées de » la raison et des sens. Le style de » Bacon est dur et empesé. Son es- » prit, quoique brillant par inter- » valles, est peu naturel, et semble » avoir ouvert le chemin à ces com- » paraisons alambiquées, à ces lon- » gues allégories qui distinguent les » auteurs anglais. Galilée, au con- » traire, est vif, agréable, quoiqu'un » peu prolixe. Mais l'Italie, n'étant » point unie sous un seul gouverne- » ment, et rassasiée peut-être de cette » gloire littéraire qu'elle a possédée » dans les temps anciens et moder- » nes, a trop négligé l'honneur d'avoir » donné la naissance à un si grand » homme; au lieu que l'esprit natio- » nal qui domine parmi les Anglais, » leur fait prodiguer à leurs éminents » écrivains, entre lesquels ils comp- » tent Bacon, des louanges et des » acclamations qui peuvent souvent » paraître partiales ou excessives. » A ce jugement d'un écrivain si éclairé, nous n'ajouterons qu'une simple réflexion. Si Bacon a eu tant de part aux découvertes qui se sont faites après lui dans les sciences, qu'on nous montre donc un seul fait, un seul résultat de son invention, qui soit de quelque utilité aujourd'hui; ou, si ses principes généraux sont tellement féconds, qu'ils aient pu, comme on l'assure, lui faire pressentir un grand nombre de découvertes modernes, il est présumable qu'on n'a pas encore épuisé tout ce que contient son livre, et dans ce cas, ceux qui disent que nous lui devons tant de choses, devraient essayer d'en tirer d'avance quelques-unes des découvertes dont la méthode de Galilée nous enrichit tous les jours. Hume a caractérisé parfaitement le style de Galilée, style si élégant et si pur, qu'il est devenu une autorité classique. Nous

avons vu par quelle heureuse préparation ce savant homme l'avait acquis. Il aimait beaucoup la littérature, surtout les vers; et il était passionné pour l'Arioste qu'il savait par cœur: cette prédilection alla si loin qu'elle lui fit méconnaître le mérite du Tasse, du moins si l'on en juge par un écrit de sa jeunesse, qu'il n'avait pas destiné à voir le jour, et qui fut imprimé après sa mort. Mais si la manière dont il y parle de la *Jérusalem délivrée* n'est pas toujours conforme aux égards que méritait un si grand poète, il semble qu'on peut pardonner quelque chose à la liberté d'un esprit qui, croyant ne s'entretenir qu'avec lui-même, n'est point obligé de garder les ménagements que la publicité exigerait. Il est vraisemblable que Galilée eût adouci sa critique s'il l'eût publiée; et l'on peut croire que lorsque son goût fut formé, il jugea convenable de la supprimer entièrement; car dans plusieurs passages de ses lettres, il rend justice au talent du Tasse, quoique l'Arioste lui semble toujours supérieur. Nous sommes entrés dans ce détail, parce que l'on aime à connaître toutes les particularités qui concernent les hommes célèbres. Par le même motif, nous ajouterons que Galilée était d'un caractère aimable et gai, d'un aspect agréable, surtout dans sa vieillesse, d'une taille moyenne et d'un tempérament assez fort : il aimait à vivre à la campagne, où ses délassements favoris étaient la culture de son jardin et la conversation de ses amis. Il ne se maria point; mais il laissa trois enfants naturels, un fils et deux filles : celles-ci se firent religieuses. Le fils se maria et eut des enfants; mais sa postérité s'éteignit bientôt. Le P. Frisi a donné à Livourne, 1775, in-8°., un *Elogio del Galileo*, qui a été traduit en français (*V.* FLONCEL). La Vie la plus étendue qu'on ait de cet illustre philosophe, est celle qui a été écrite par Louis Brenna, et insérée par Fabroni, en 1778, dans le tom. Ier. de ses *Vitæ Italorum*. On trouve aussi beaucoup de renseignements précieux dans Tiraboschi, et dans l'ouvrage de Targioni-Tozzetti sur l'histoire des sciences en Toscane. L'abbé Andrès a publié un *Saggio della filosofia del Galileo*, Mantoue, 1776, in-8°. On a plusieurs éditions des OEuvres de Galilée : la première, publiée par Charles Manolessi, Bologne, 1655, 2 vol. in-4°., est fort incomplète; celle de Florence, 1718, 3 vol. in-4°., par Bottari, ne l'est guère moins; celle de Padoue, 1744, 4 vol. in-4°., est la première où l'on trouve le Dialogue sur le système du monde, augmenté d'après l'exemplaire de l'auteur: la plus complète est celle de Milan, 1808, 13 vol. in-8°. Les bibliophiles recherchent encore les éditions originales de plusieurs des ouvrages de Galilée; nous indiquerons seulement les suivants : I. *Sidereus nuncius*, Florence, 1610, in-4°.; réimprimé la même année à Venise, in-4°.; et à Francfort, in-8°. de 55 pages. L'auteur y fait l'histoire intéressante de ses découvertes astronomiques; il explique sa méthode pour mesurer le champ de la lunette, et par conséquent les distances en arcs célestes; on y voit comment il mesurait la hauteur des montagnes de la lune, qu'il évaluait, pour quelques-unes, à quatre milles d'Italie. Kepler, ayant reçu cet ouvrage, se hâta de répéter à Prague les observations de l'astronome florentin, confirma ses découvertes, et publia la même année deux dissertations qui font comme la suite de l'ouvrage. II. *Il saggiatore, nel quale, con bilancia esquisita e giusta, si ponderano le cose contenute*, etc., Rome,

1623, in-4°. C'est une réfutation de la *Libra astronomica*, que le P. Horace Grassini, jésuite, avait publiée, sous le pseudonyme de Sarsi, contre le système de Galilée sur les comètes : cette critique passe pour un chef-d'œuvre d'élégance et de finesse, et ne fit qu'exciter davantage la haine des ennemis du philosophe. III. *Dialogi quattro sopra i due massimi sistemi del mondo, Tolemaïco e Copernicano*, Florence, 1632, in-4°.; traduit en latin par Bernegger, avec d'autres pièces, sous le titre de *Systema cosmicum*, Strasbourg (*Augustæ Triboccorum*), 1635, in-4°., et de plus du *Novantiqua SS. Patrum et probatorum theologorum doctrina de S. Scripturæ testimoniis in conclusionibus merè naturalibus temerè non usurpandis*, italien et latin, ib., 1636, in-4°.; Lalande en cite une édition de 1612, ibid., in-4°., à la suite de la lettre d'Ant. Foscarini sur le système du monde (*Voyez*. Paul-Ant. Foscarini, xv, 309), à laquelle est joint le traité de Galilée, *Del compasso geometrico e militare*, traduit de même en latin par Bernegger. IV. *Epistolæ tres de conciliatione sacræ Scripturæ cum systemate telluris mobilis, quarum duæ posteriores nunc primùm curâ M. Nevræi prodeunt*, Lyon, 1649, in-4°., à la suite de l'*Apologia* (*Petri Gassendi*) *in J. B. Morini librum cui titulus, Alæ telluris fractæ*. V. *Considerazioni al Tasso*, imprimées pour la première fois en 1793, Venise, in-12, et Rome, in-4°. VI. Les *Lettere inedite di uomini illustri*, publiées par Fabroni, Florence, 1773, in-8°., renferment quelques lettres inédites de Galilée ; et les *Novelle letterarie* de Florence en ont donné une autre, datée de 1609, dont on trouve l'extrait dans le *Journal des savants* de décemb. 1784, pag. 821. Son *Traité de fortification et d'architecture militaire* se conserve en manuscrit dans la bibliothèque Riccardiana, dont J. Lami a publié le catalogue en 1756.

B—t.

GALILEI (Vincent), gentilhomme de Florence, non moins distingué par les qualités de l'esprit que par les dons de la fortune, épousa, en 1562, Julie, fille de Cosme Venturi, de l'illustre famille des Ammanati de Pistoie ; et de ce mariage naquit le célèbre Galileo Galilei, l'un des hommes dont s'honore le plus justement l'Italie moderne. Vincent se chargea de veiller sur l'éducation de son fils, et lui inspira le goût des mathématiques ; il les avait cultivées lui-même avec succès : mais c'est principalement à ses talents comme musicien qu'il dut sa réputation. Il joignait la théorie la plus étendue à la pratique de ce bel art : cependant, dans la contestation qui s'éleva entre lui et Jos. Zarlino, au sujet de la musique des anciens, l'avantage resta tout entier à son rival. Apostolo Zeno, dans ses notes sur Fontanini, les met tous les deux sur la même ligne, et les appelle *i duo gran-maestri*. Vincent Galilei mourut vers la fin du 16°. siècle. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Dialogo della musica antica e moderna in sua difesa contra Giuseppe Zarlino*, Florence, 1581, 2°. edition, 1602, in-fol., fig. II. *Il Fronimo, dialogo soprà l'arte del bene intavolare et rettamente sonare la musica*, Venise, 1583, in-fol. III. *Discorso intorno all' opere di Gius. Zarlino è altri importanti particolari attenenti alla musica*, Florence, 1589, in-8°.

W—s.

GALILEI (Vincent), fils naturel de l'illustre Galileo Galilei, étudia

les mathématiques avec succès, et aida son père à vérifier plusieurs expériences, notammeut celles qui avaient pour but l'application du pendule aux horloges. Galileo mourut avant d'avoir pu connaître les résultats de cette ingénieuse idée; et Vincent était occupé de faire construire une machine sur le plan qu'en avait laissé son père (Voy. *Hist. des Mathém.*, par Montucla, tom. II, pag. 193; et Tiraboschi, *Hist. littér. d'Italie*, tom. VIII, pag. 178), lorsqu'il fut enlevé aux sciences en 1649. Ainsi c'est Huygens qu'on doit regarder comme le véritable auteur d'une découverte à laquelle on doit le perfectionnement de l'horlogerie (*Voy.* HUYGENS). Vincent Galilei n'avait pas seulement des talents pour les sciences; il cultivait aussi la littérature, et Tiraboschi dit qu'il était bon poète. On conservait de lui, dans la biblioth. Nani, à Venise, une traduction italienne, *in quarta rima*, des prétendues *Prophéties de Merlin*. W—s.

GALINDES DE CARAVAJAL (LAURENT), jurisconsulte et historien espagnol, naquit à Placentia, dans l'Estramadoure, en 1472. Il obtint le grade de docteur à Salamanque, où il occupa pendant plusieurs années la première chaire de droit. Galindes était également reconnu pour un des plus habiles jurisconsultes de l'Espagne, et pour un homme d'une vaste érudition: aussi Ferdinand le Catholique l'appela à sa cour, et le nomma membre de son conseil d'état, dont bientôt Galindes obtint la présidence. Après le court règne de Philippe d'Autriche, il fut le premier qui, attendu l'état d'incapacité de la reine Jeanne, veuve de Philippe, insista, dans le conseil, sur la nécessité de remettre les rênes du gouvernement de Castille entre les mains habiles de Ferdinand. Son avis fut suivi par tous les conseillers, et par la principale noblesse du royaume. Galindes avait l'honneur de travailler plusieurs heures du jour avec son souverain, dont il mérita constamment la confiance. Ferdinand étaut mort en 1516, Galindes se retira de la cour, malgré les instances que fit le cardinal Ximenès pour l'y retenir, et mourut à Burgos en 1532. On a de lui *Adiciones*, supplément aux hommes illustres de Perez Gusman, avec une histoire, assez estimée, de Jean II, roi de Castille, Valladolid, 1517, in-fol. On conserve, dans la bibliothèque royale de Madrid, deux ouvrages manuscrits du même auteur, savoir: une histoire des événements arrivés après la mort de Ferdinand V; et des notes très savantes sur l'histoire d'Espagne. Ces deux ouvrages ont fourni beaucoup de lumières aux écrivains qui lui ont succédé. B—s.

GALINDO ou GALINDON, plus connu dans l'histoire ecclésiastique sous le nom de Prudence (Saint), et surnommé *le jeune*, pour le distinguer de Prudence *l'ancien* ou *le poète*, fut évêque de Troyes en Champagne, et l'un des prélats les plus savants et les plus célèbres de son temps. Il était Espagnol, et florissait au 9e. siècle, sous le règne de Charles-le-Chauve. On croit qu'il était de la même famille que Galindo, deuxième comte d'Aragon: il est certain qu'il avait en Espagne, où le nom de Galindo est fort commun, un frère qui était évêque. Ayant passé en France avec un grand nombre de ses compatriotes, lors de l'invasion des Musulmans, et fuyant avec eux le joug et les persécutions de ces infidèles, il prit le nom de Prudence. On ne sait rien de ses premières années. Cependant on trouve dans le *Gallia christiana*,

qu'il fut obligé de servir dans les gardes de nos rois, *in excubiis palatinis ;* et une lettre de lui, écrite à son frère l'évêque, nous apprend qu'il essuya de cruels revers de fortune, sans qu'on sache quels furent ses malheurs. Dom Rivet dit qu'il passa plusieurs années à la cour des rois de France, et pense que c'est là qu'il reçut son éducation : elle dut avoir été soignée, et faite sous d'habiles maîtres, à en juger par son savoir, par les lumières qu'il manifesta dès les commencements de son épiscopat, et les écrits qu'il a laissés. Il succéda à Adalbert sur le siége épiscopal de Troyes, au plus tard en 847, puisque cette année même il souscrivit, en cette qualité, un privilége accordé par le concile de Paris à Paschase Ratbert, abbé de Corbie. En 849, Prudence assista à un autre concile, assemblé dans la même ville, au sujet de la révolte de Noménoé, duc de Bretagne, contre Charles-le-Chauve. Dans celui de Soissons, en 853, telle était l'opinion qu'on avait de son habileté et de ses connaissances en matière de discipline ecclésiastique, qu'on s'en rapporta à son jugement sur la validité des ordinations qu'Ebbon, archevêque de Reims, avait faites depuis sa déposition. Il paraît qu'alors il régnait entre Prudence et Hincmar de Reims, une étroite liaison et beaucoup de confiance, puisqu'au rapport de Flodoard, Hincmar lui écrivit pour avoir son avis sur certains points de discipline, et surtout sur la conduite à tenir à l'égard de Gotescalc. On croit que, dans sa réponse, Prudence invitait Hincmar à user de plus d'humanité à l'égard de ce malheureux captif. La même année un concile fut assemblé à Quierci, maison royale en Picardie. On y agita la question de la prédestination, qui avait occasionné la condamnation de Gotescalc. Hincmar y présenta quatre articles opposés à la doctrine professée par ce religieux; ils furent souscrits par le roi Charles, par plusieurs évêques et abbés, et même, dit-on, par Prudence lui-même : mais, soit que les expressions n'en fussent pas assez précises, soit qu'un plus mûr examen ait fait craindre à Prudence qu'on n'en tirât des inductions contre la doctrine de Saint Augustin, il dressa quatre autres articles qu'il proposa au concile de Sens. Ceux d'Hincmar furent réfutés par Remi de Lyon, et rejetés au concile de Valence, en 855, comme reçus, disent les Pères de Valence, *par le concile de nos frères, avec peu de précaution.* Pour soutenir ses articles, Hincmar employa la plume de Jean Scot Érigène : c'était un Irlandais aussi lettré qu'on pouvait l'être alors, d'ailleurs sophiste adroit. Charles-le-Chauve, par le goût qu'il portait pour l'instruction, l'avait accueilli et admis à sa cour. Scot écrivit donc en faveur des articles d'Hincmar : mais il alla bien plus loin que ce prélat, et fit un livre manifestement infecté de semi-pélagianisme. Venilon, archevêque de Sens, en détacha dix-neuf propositions, qu'il envoya à Prudence pour les réfuter : celui-ci voulut voir l'ouvrage entier afin de le mieux juger. Venilon le lui fit passer; et quoique Prudence fût alors malade, il s'empressa de l'examiner, le trouva tissu d'erreurs, et le réfuta solidement. Un grand nombre de monastères étaient tombés dans le relâchement; et le zèle de Charles-le-Chauve lui en faisait desirer la réforme : il confia cette importante commission à Prudence, et à Loup, abbé de Ferrières, qui s'en acquittèrent à sa satisfaction. Tant d'affaires ne firent négliger à Prudence, ni ses devoirs d'évêque, ni le soin de son diocèse : il prêchait

régulièrement dans son église, administrait lui-même les sacrements, et maintenait une discipline exacte parmi ses clercs. Aimé de ses collègues, cher à ses diocésains, estimé des princes et des grands, ce saint et savant évêque mourut le 6 avril 861, à la suite d'une longue maladie : c'est ce même jour que l'Église l'honore. On a de lui : I. *Un recueil des passages des Pères*, pour prouver la double prédestination : cet écrit, composé avant le concile de Paris de l'an 849, fut communiqué à cette assemblée, et ensuite, de l'avis des évêques qui y étaient présents, envoyé à Hincmar, et à Pardule, évêque de Laon; Hincmar essaya d'y répondre : le P. Cellot, jésuite, l'a inséré dans son *Histoire de Gotescalc*, d'où il a passé dans la *Bibliothèque des Pères*. II. *Traité sur la prédestination, contre Jean Scot, surnommé Érigène*. Prudence, après avoir achevé cet ouvrage, l'envoya à Venilon, qui l'avait engagé à l'entreprendre : il y suit Erigène pied à pied, le ramène à la question quand il s'en écarte, et accable ce subtil dialecticien sous une foule de passages des Pères. Cet ouvrage parut vers 852 : il est inséré au 1er. vol. des *Vindiciæ prædestinationis* du président Mauguin, et dans la *Bibliothèque des Pères*, édition de Lyon. III. Une *Récapitulation* de ce même ouvrage, à la suite de l'ouvrage entier dans les éditions citées, et dans les manuscrits sur lesquels elles ont été faites. IV. Une *Lettre* écrite à Venilon, archevêque de Sens, et aux évêques de la province, assemblés à Paris, en 856, pour l'ordination d'Énée, évêque de cette ville : elle est intitulée *Tractoria*. On croit qu'elle fut présentée à Charles-le-Chauve comme un correctif aux quatre articles d'Hincmar : ce prélat l'a insérée en entier dans son grand ouvrage sur la prédestination. V. Une autre *Lettre* adressée à son frère, en Espagne : on en doit la publication à Dom Mabillon, qui l'a insérée au t. IV de ses *Analecta*. VI. Un *Sermon sur sainte Maure*. C'est l'oraison funèbre de cette sainte, morte à Troyes, à l'âge de vingt-trois ans, et que Prudence assista dans ses derniers moments : elle est précieuse pour la tradition, parce qu'il y est fait mention textuellement des sacrements de pénitence, d'eucharistie et d'extrême-onction, administrés aux mourants dans ces temps reculés. L'abbé Breyer l'a traduite en français, et en a prouvé l'authenticité contre le ministre Daillé. (*Voy.* la *Défense de l'église de Troyes*, Paris, 1736.) VII. Des *Annales de France*, citées par Hincmar, que plusieurs croient être les mêmes que celles qui portent le nom de Saint-Bertin, parce que le manuscrit se trouvait dans cette abbaye. Dom Rivet n'est point de cet avis, et croit qu'elles sont perdues. VIII. Un *Poème* de cinquante vers élégiaques, publié par Camusat, et inséré par Barthius dans ses *Adversaria* : c'est un précis des quatre évangélistes. IX. Des Instructions *ad ordinandos* : ce sont des extraits de l'Écriture-Sainte. Cette pièce se trouvait dans un manuscrit de Petau, qui appartint ensuite à la reine Christine, et passa dans la bibliothèque du Vatican. X. *Traité ascétique*, ou *Abrégé des psaumes en faveur d'une noble dame affligée de différentes infirmités et autres peines*, manuscrit de la bibliothèque du Roi. XI. Un *Pénitencier*, ou *Pontifical*, duquel Dom Martène cite plusieurs textes, et dont Prudence avait fait présent à l'abbaye de Moutier-Amey de son diocèse : mais il n'y a point de

preuves certaine qu'il soit l'auteur de cet ouvrage. L—Y.

GALINDO (Béatrix), appelée la *Latine*, savante Espagnole, naquit à Salamanque en 1475, d'une ancienne et illustre famille. Dès l'âge de neuf ans, elle fit paraître un penchant décidé pour l'étude; et dédaignant les ouvrages de son sexe, elle ne s'occupait que de la lecture de livres scientifiques. Voyant ses heureuses dispositions, un de ses oncles, ecclésiastique instruit, lui apprit la langue latine, dans laquelle elle fit de si grands progrès, qu'à sa seizième année Béatrix était un des plus profonds latinistes de l'université. Elle expliquait les passages les plus obscurs des auteurs classiques avec une promptitude et une élégance qu'admiraient les plus habiles professeurs de la langue latine: elle parlait, en outre, cette langue avec la même élégance et la même pureté que sa langue naturelle. C'est à cause de cette facilité, si étonnante à son âge et dans son sexe, qu'on lui donna le surnom de *Latina*. Cependant Béatrix ne se contenta pas d'être habile grammairienne; elle s'appliqua, avec une égale ardeur, à l'étude de la philosophie, et elle y obtint de nouveaux succès. A une époque où les sciences commençaient à s'affranchir du joug de la barbarie, Béatrix fut regardée comme un prodige de savoir. Aussi le bruit de sa réputation parvint jusqu'aux oreilles d'Isabelle de Castille, qui ordonna aussitôt qu'on l'amenât à sa cour. Galindo lui fut donc présentée; et la reine, admirant ses grâces et ses talents, lui fit l'accueil le plus favorable, la nomma sa demoiselle d'honneur, et lui accorda bientôt toute sa confiance. En 1495, cette princesse lui fit épouser Don François Ramirez, secrétaire de Ferdinand V. Après avoir perdu son mari à l'âge de trente-un ans, Béatrix obtint la permission de se retirer de la cour, afin de se livrer entièrement à l'étude. Se trouvant sans enfants, unique héritière de son père et de son mari, et possédant des biens immenses, elle voulut les employer, presque tous, à l'avantage de la religion et de l'humanité. Elle fonda en 1506 un hôpital qui existe encore à Madrid, et conserve toujours le nom d'hôpital de la Latine. Suivant le goût de son temps, elle fonda aussi plusieurs maisons religieuses, dont l'une était consacrée à l'éducation des jeunes demoiselles sans fortune : elle conserva pendant le reste de ses jours la principale direction de cet établissement. Partageant sa vie entre l'étude et les devoirs qu'elle s'était imposés, conservant constamment les mœurs les plus exemplaires, et ayant été la gloire et l'honneur de son sexe, cette estimable Espagnole mourut à Madrid, le 25 novembre 1535. Elle avait fait des Notes savantes sur les anciens, des Commentaires sur Aristote, et composé plusieurs poésies : mais ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et l'on ignore même s'ils ont jamais été imprimés. B—s.

GALIOT DE GENOUILLAC (Jacques), seigneur d'Acier, naquit dans le Querci vers 1466, de parents moins distingués encore par leur noblesse que par les services qu'ils avaient rendus à l'État; son éducation terminée, Jacques Ricard de Genouillac, son oncle, grand-maître de l'artillerie, l'appela près de lui; et ce fut sous ses yeux que Galiot fit ses premières armes. Il assista à la bataille de Fornove, où Charles VIII le choisit pour un de ses preux; et il contribua à assurer le succès de cette journée. Il combattit vaillam-

ment à Agnadel en 1509, fut nommé, en 1512, pour remplir provisoirement les fonctions de grand-maître de l'artillerie, et, peu de temps après, confirmé dans cette place, de laquelle, dit Brantôme, il connaissait les devoirs aussi bien qu'homme de France. Il donna des preuves de sa capacité à la bataille de Marignan, en 1515. Chargé ensuite de faire passer des secours dans Mézières, il s'acquitta de cette commission importante, et rejoignit l'armée dans le Milanez. Il était à la bataille de Pavie, et, dit encore Brantôme, « si le roi François l'eût voulu croire, peut-être ne l'eût-il pas perdue; ainsi le disait-on alors, car il faisait si bien jouer son artillerie que l'ennemi s'en sentit fort endommagé. » Le roi reconnut bien sa faute; et pour récompenser Galiot, il le fit son grand-écuyer. A la paix, Galiot se retira dans sa terre d'Acier, où il fit construire un château, et le meubla magnifiquement. Quelques courtisans en conçurent de la jalousie, et représentèrent au roi qu'il n'était pas possible que Galiot fît des dépenses aussi considérables sans avoir amassé beaucoup d'argent d'une manière illicite. « Le roi le manda » donc, afin qu'il eût à s'expliquer sur » sa fortune. Sire, lui dit Galiot, il » faut que je confesse que, quand je » vins à votre service, à la charge » des grands états que vous m'avez » donnés, je n'étois nullement riche; » mais que, par votre moyen et grâce, » je me suis fait tel que je suis. C'est » vous qui m'avez donné les biens que » je tiens : vous me les avez donnés » librement; mais, librement, vous » me les pouvez ôter, et suis prêt à » vous les rendre tous. Pour quant à » larcin, faites-moi trancher la tête » si je vous en ai fait aucun. Le roi fut » fort attendri de ce discours, et lui » dit : Mon bon homme! oui, vous » dites vrai de tout ce que vous avez » dit; aussi ne vous veux-je reprocher ni ôter ce que je vous ai donné: » vous me le redonnez, et moi je vous » le rends de bon cœur; aimez moi, » et me servez toujours bien, comme » vous avez fait. » Galiot fut nommé gouverneur du Languedoc en 1545 : mais il ne jouit pas long-temps de ce nouvel honneur; il mourut l'année suivante, âgé de plus de quatre-vingts ans. — GALIOT D'ACIER (François), né en 1516, fils de Jacques Galiot et de Catherine d'Archiac, fut élevé avec le plus grand soin : il eut pour précepteur Guillaume Mainus ou du Maine, abbé de Beaulieu, très habile homme, qui lui fit faire de rapides progrès dans l'étude des langues anciennes; il suivit ensuite les leçons de Guillaume Budé, qui lui expliqua les œuvres de Plutarque, et celles de D. Théocrène, instituteur des enfants de France. Il fut d'abord nommé sénéchal de Querci; et, lorsqu'il alla prendre possession de cette place, il prononça une harangue latine, qui fut très applaudie. Galiot, destiné par sa naissance à l'état militaire, n'avait point négligé les exercices du corps, et il réussissait dans tous. La bravoure qu'il montra dans les premières affaires, lui mérita la bienveillance du roi, qui lui assura la survivance de la place de grand-maître de l'artillerie. Il assista, avec son père, au siége de Luxembourg, et contribua à faire entrer des secours dans Landrecies. Comme il cherchait toutes les occasions de se signaler, il demanda avec empressement à faire partie du corps d'armée destiné à mettre la Picardie à l'abri des excursions des Anglais : mais, prévoyant que les grands coups ne se porteraient pas de ce côté, il sollicita la permission de se rendre en Italie, et fit une diligence telle, qu'il ne mit que huit jours pour

parcourir la distance qui le séparait du Milanez. Il commandait une compagnie à la bataille de Cerisoles, en 1544; et, ayant été renversé dans une charge de cavalerie, il fut retiré tout meurtri de dessous les pieds des chevaux, et transporté à Carmagnole, où il mourut de ses blessures, quelques jours après. Son malheureux père semblait prévoir ce fatal événement; car, en lui faisant ses derniers adieux, il lui avait dit : « Allez, mon » fils, allez quérir la mort en poste. » Pierre Saliat a publié la vie (ou plutôt le panégyrique) de François Galiot, sous ce titre: *Vita Francisci Galioti Acierii turmarum ductoris et fabrorum machinarumque bellicarum in Galliâ præfecti*, Paris, 1549, in-4°. Les rédacteurs de la *Bibl. historiq. de France* ont dit, par erreur, que cette Vie est celle de Pierre au lieu de François Galiot, et ils l'ont évidemment confondu avec quelques-uns de ses ancêtres, en plaçant sa mort à l'année 1447. W—s.

GALISSONIÈRE. *V.* GALLISSONNIÈRE.

GALITZIN (BASILE), surnommé *le Grand*, né vers 1633, d'une ancienne et illustre famille de Russie, qui tirait son origine d'un kan tartare, se distingua, de bonne heure, par son esprit et sa prudence, par des mœurs douces, polies, et par une très grande aptitude aux affaires. Il savait très bien le grec et le latin, science alors assez rare dans cet empire encore à demi-sauvage. C'était un homme au-dessus de sa nation, pour l'élévation des sentiments, la solidité du jugement, et pour la grandeur des vues, qui toutes avaient pour objet d'avancer les progrès de la civilisation, et d'imprimer un mouvement propre à dégrossir les mœurs de ses compatriotes, et à les débarrasser de la barbarie. Rempli des plus vastes desseins, jaloux d'éterniser sa mémoire par de tels services, Galitzin eût vraisemblablement changé la face de la Russie, si le torrent des révolutions n'avait entraîné et englouti cet habile prince, dont les conceptions furent si hautes et si généreuses. Il eut du moins la gloire de préparer ce grand œuvre de la réforme, qui, dans la suite, immortalisa le czar Pierre. Dès le règne d'Alexis-Michaëlovitz, les talents de Galitzin se développèrent : déjà l'industrie s'annonçait par des travaux utiles. Le Hollandais Bothler construisit une frégate et un yacht, qui parurent sur le Volga aux yeux éblouis des Russes, et qui, peu de temps après, furent détruits par le rebelle Stenko-Rasin. Fuedor, successeur d'Alexis, qui se connaissait en hommes, nomma Galitzin ministre en 1680. Soutenu de l'autorité d'un maître plein de louables intentions, mais presque toujours valétudinaire, il eut la hardiesse de tenter et d'exécuter la plus périlleuse des entreprises. Voulant désormais que le mérite l'emportât sur l'orgueil de la naissance, et croyant qu'il fallait apporter dans la société autre chose que des preuves de la vertu de ses ancêtres, Galitzin fit statuer qu'à l'avenir les places seraient données de préférence au talent, à l'ancienneté des services personnels, et que les rangs héréditaires seraient abolis. L'anéantissement des vieux titres, qui furent solennellement livrés aux flammes, et l'abolition de plusieurs prérogatives avilissantes pour l'humanité, exaspérèrent singulièrement la haine de la noblesse contre l'auteur de semblables mesures; haine qui survécut à cet auteur, et qui influe encore aujourd'hui étrangement sur l'opinion des historiens, mais que ne professa jamais le peuple

russe. A la mort de Fœdor-Alexiowitz, au mois d'avril 1682, Galitzin exerça le principal pouvoir durant la minorité d'Ivan et de Pierre, et sous la régence de leur sœur Sophie, princesse altière, d'une humeur vindicative, sanguinaire, et capable de tout sacrifier à l'ambition qui la dévorait. Malheureusement, soit que la reconnaissance l'aveuglât, soit plutôt qu'un excès d'ambition l'emportât au-delà des bornes du respect et de l'attachement qu'il devait à ses souverains légitimes, Galitzin seconda les projets de la princesse, qui réunit bientôt dans sa personne la puissance suprême, par des moyens odieux, en excitant, sous main, la fureur séditieuse des strélitz : cette milice massacra les seigneurs dévoués aux jeunes czars, parce que ces infortunés voulaient s'opposer à l'agrandissement de Sophie. Elle ne tarda point à trembler devant les instruments de sa cruelle politique. Cette princesse eut besoin de recourir à la dextérité, à la fermeté d'ame de son ministre, pour échapper à des dangers qu'elle s'était créés elle-même, en lâchant la bride aux passions d'une soldatesque accoutumée à mépriser toute discipline et à dicter la loi. Le 16 juillet de cette même année 1682, les strélitz, réveillés par le zèle de la superstition et du fanatisme, se soulèvent au nom de Dieu, et, transformés tout à coup en sectaires par les *Raspopites*, ou défenseurs de l'égalité des premiers chrétiens, tournent leurs armes contre la régente, et, conduits par le knès Chovans-Koï, marchent contre elle. Ce knès méditait les forfaits les plus inouis, en les couvrant du manteau sacré de la religion. C'en était fait de Sophie, et peut-être aussi des jeunes princes Ivan et Pierre; c'en était fait des grandes destinées de la Russie, sans l'active, l'intrépide prévoyance de Galitzin. Docile à ses avis, la princesse va, à douze lieues de Moscou, se renfermer dans le monastère de la Trinité, une des meilleures places fortes de l'empire; et, de là, elle appelle à son secours les boyards et leurs vassaux, qui s'empressent de répondre à cet appel. Sophie intimide, à son tour, les séditieux par le développement inattendu de ces forces, parlemente avec eux, fait périr leur knès Chovans-Koï; acte de rigueur qui les effraie à un tel point, que, pour désarmer, pour fléchir la régente, ils s'abaissent aux plus bizarres humiliations du repentir, et telles que l'histoire de France nous en offre l'exemple au temps de la ligue, lorsque frère Ange se rendit avec ses compagnons auprès de Henri III, afin de toucher le cœur de ce monarque, et d'obtenir leur grâce (*Voy.* JOYEUSE). L'esprit humain, à quelques nuances près, se ressemble dans tous les siècles et chez tous les peuples de la terre. Un plus redoutable appareil suivait les strélitz, qui, accompagnés de leurs femmes, portaient des billots, comme s'ils eussent demandé le supplice; au lieu que nos ligueurs ne portaient que des instruments de pénitence. Un orage qui devait écraser l'Empire fut donc, en peu de temps, conjuré par l'audace, par la sagacité, la présence d'esprit de Galitzin, qui, afin de pouvoir réprimer plus sûrement ces nouveaux prétoriens, relégua les plus mutins de cette turbulente milice, en Ukraine, à Kasan, et jusque dans la Sibérie. En usant de ce stratagème, il affaiblit le corps des strélitz, de manière à rendre leurs révoltes moins dangereuses, et ménagea au czar Pierre la facilité de le détruire plus tard. Les titres de généralissime, d'administra-

teur de l'État et de garde-du-sceau, récompensèrent le courage et l'habileté que le ministre déploya dans ces circonstances critiques. L'empire, gouverné enfin par des principes d'une sage administration, respira durant quelques années, et présenta au-dehors un aspect plus imposant. La Russie dut à Galitzin le traité de *paix perpétuelle*, conclu le 6 mai 1686 avec la Pologne; traité qui garantissait au gouvernement la possession de provinces importantes, qui assurait aux Russes, dans ce royaume, la liberté de conscience, et procurait à l'Empire une alliance offensive et défensive, contre les Turcs, avec la cour de Vienne et la république de Venise. L'année suivante, le ministre, jaloux d'étendre les rapports politiques de ses compatriotes, envoya le prince Dolgorouki auprès de Louis XIV. On reçut cette ambassade *comme si elle fût venue des Indes*, dit Voltaire : elle devint l'objet de la curiosité générale, et l'on en célébra l'apparition par une médaille. Galitzin avait à cœur d'appeler et de fixer les arts dans sa patrie; mais les conjonctures n'étaient point favorables au ministre : il eût fallu, outre la vigueur du génie de Pierre, toute l'étendue de la puissance, tout l'ascendant des victoires de cet empereur, pour féconder et faire éclore ces précieux germes de civilisation. Les efforts de Galitzin furent pourtant couronnés de quelques succès, puisqu'ils piquèrent d'une généreuse émulation son jeune maître, qui dès lors conçut le projet de vaincre des obstacles qui paraissaient invincibles pour tout autre que pour un souverain. Galitzin, non content d'appliquer ses soins aux travaux administratifs, songea à relever la gloire nationale. Il marcha donc en personne contre les Tatars de la Crimée, afin d'affranchir la Russie de la honte d'un tribut de 60 mille roubles, qu'elle s'était soumise à leur payer annuellement. On a souvent dénaturé les faits relatifs à cette première expédition, confondu les événements, et décrié injustement une entreprise dont les résultats furent cependant très heureux pour l'Empire. Ce ne fut point Galitzin, mais bien les Tatars eux-mêmes qui mirent le feu à des espèces de savannes, dans un espace de cent lieues, et qui, en allumant cet immense incendie, firent un désert entre eux et leurs ennemis. Les Russes se virent contraints de se retirer précipitamment. Les Criméens se nuisirent encore plus qu'aux assaillants, et se réduisirent à l'impuissance de hasarder désormais une invasion contre leurs anciens tributaires. Dans une seconde campagne, en 1688, Galitzin, après avoir nommé Mazeppa hetman des cosaques, voulant contenir les Tatars, présida, les armes à la main, à la construction d'une ville, ou forteresse, au confluent de la Samara et du Dniéper, la garnit d'artillerie, dans la vue de tenir en bride tout le pays; ce qui effectivement réussit à ce ministre-général. La preuve qu'il atteignit véritablement le but qu'il s'était proposé, c'est que, depuis cette époque, les Tatars cessèrent de ravager les provinces de l'intérieur de la Russie, et de se montrer redoutables. Galitzin, en créant cette forteresse, ouvrit en quelque sorte le chemin de la victoire aux généraux russes, et aplanit au czar Pierre les difficultés de la conquête de Pérékop et d'Azof. Une preuve péremptoire encore que ce ministre ne fut point battu, et que ses compatriotes surent apprécier l'importance de ces deux expéditions,

c'est qu'au retour de la deuxième, on frappa une médaille en son honneur; c'est qu'il reçut le surnom de *Grand;* témoignages qui sans doute se ressentaient un peu de l'adulation : ils excitèrent contre lui la jalousie des grands, et allumèrent la colère du czar Pierre, qui d'ailleurs avait à se plaindre de la hauteur et de l'ambition du généralissime. Cette ambition trop manifeste perdit Galitzin ; et il mérita ses malheurs, s'il est vrai, ainsi que l'assure l'envoyé de Pologne en Russie, la Neuville, témoin oculaire, que ce prince entra, de concert avec Sophie, dans une conspiration tramée contre les jours de Pierre, en 1689. Cette conspiration ayant été découverte, les principaux complices furent punis du dernier supplice; Sophie fut confinée dans un couvent. La vie du ministre disgracié fut toutefois épargnée : il fut redevable de cette clémence à son neveu Boris Galitzin, que le czar affectionnait beaucoup. Pierre se contenta de reléguer Galitzin, avec ses enfants, d'abord à Poustozers-Koï (1), sous un climat glacial, près des frontières de la Sibérie ; ensuite à Pinega près d'Arkhangel, d'où on lui permit enfin de se retirer dans une terre près de Moscou. Là, changé par l'adversité, dégoûté des grandeurs humaines, Galitzin renonça entièrement au monde, et ensevelit dans un couvent les souvenirs de l'ambition et de la gloire. Il y mourut octogénaire, en 1713, dans les exercices de la plus austère pénitence. J—D—T.

GALITZIN (MICHEL Ier., prince DE), de la même famille que le précédent, né le 11 novembre 1674, annonça, dès son enfance, des inclinations guerrières. A l'âge de douze ans, il entra comme simple volontaire dans le régiment de Semenofski, fit la campagne contre les Turks, et eut la jambe percée d'un coup de flèche au siége d'Azof. La guerre ayant été déclarée à la Suède en 1700, il eut le commandement d'un corps qui entra dans la Lithuanie, remporta quelques avantages sur l'ennemi ; et, malgré deux coups de feu, dont l'un lui traversait le bras et l'autre la cuisse, il ne voulut pas abandonner un seul instant son régiment. En 1706, Pierre Ier. le fit colonel de ses gardes; et ce prince qui, comme on sait, pour établir la discipline dans ses armées, avait consenti à passer lui-même par tous les grades, n'en accordait qu'à la valeur et aux services rendus. Le prince de Galitzin fut envoyé, en 1711, au secours de Bialacerkiew, assiégé par les Tartares et les Polonais, et il les contraignit à en lever le siége. En 1713, il fut fait gouverneur de la Finlande, et conserva ce gouvernement pendant huit ans; sa justice et sa bonté lui obtinrent le glorieux surnom de *Finskiboy* (Divinité des Finois) : il contribua beaucoup à la victoire dont le résultat fut l'évacuation de toute la Finlande par les Suédois. (*Voyez* ARMFELD.) En 1720, Galitzin remporta un avantage sur la flotte suédoise dans la mer Baltique ; ce succès était peu important en lui-même, mais c'était un des premiers que les Russes obtenaient sur mer : le czar en fut flatté, et il récompensa Galitzin par le don d'une épée garnie de diamants. Il le chargea ensuite de suivre les négociations qui se terminèrent par le traité de Neustadt, où la Russie obtint de si grands avantages. Galitzin eut ensuite le commandement des troupes chargées de la défense

(1) Et non à Kargapol, comme le rapporte la Neuville, quoique cet écrivain, tout-à-fait décrié aujourd'hui, prétende avoir entendu prononcer la sentence, qui portait, dit-il, *A Karga, ville sous le Pôle!!!*

des frontières qui s'étendent d'Astracan à la mer Noire. En 1724, il obtint la place de feld-maréchal; et, en 1730, l'impératrice Anne le nomma président du collége de guerre et sénateur : mais il ne jouit pas longtemps de ces dignités; il mourut à Moscou, le 21 décembre 1730, emportant la réputation du meilleur général que la Russie eût produit jusqu'alors. C'était, dit Manstein, un homme de beaucoup de mérite, et qui avait donné, dans toutes les occasions, de grandes marques de valeur et de capacité. On rapporte qu'après la bataille de Liesna, qu'il gagna en 1708 sur les Suédois, Pierre Ier. le fit venir, le combla d'éloges, et termina par l'inviter à choisir lui-même sa récompense; Galitzin lui demanda le pardon d'un de ses ennemis, qui avait encouru la disgrâce de l'empereur.

W—s.

GALITZIN (Dimitri Ier., prince de), frère du précédent, fut l'un des grands de Russie qui contribuèrent le plus à l'élévation de l'impératrice Anne. Il assistait à l'assemblée qui eut lieu après la mort de Pierre II, et y proposa de prévenir le retour du despotisme, dont tous avaient eu à souffrir sous les règnes précédents, en rédigeant des conditions auxquelles la nouvelle impératrice serait obligée de se soumettre, et qu'elle s'engagerait, par serment, à faire respecter, avant son installation. Galitzin fut un des commissaires chargés de la rédaction de cet acte, portant en substance: « Que l'impératrice prendrait l'avis » du haut-conseil sur tous les objets » importants; qu'elle ne ferait ni la » guerre, ni la paix, et n'établirait » point de nouveaux impôts sans en » avoir conféré avec les membres du » conseil, et enfin qu'elle renonçait, » pour elle et ses successeurs, au » droit de déclarer confisqués les » biens des condamnés. » La nouvelle impératrice signa cet acte sans montrer aucune répugnance; mais lorsqu'elle se fut assurée de la fidélité de ses gardes, et qu'elle crut son autorité suffisamment affermie, elle réunit les grands, déchira cet acte en leur présence, et fit arrêter ceux qui y avaient eu quelque part. Galitzin conserva beaucoup de sang-froid dans cette circonstance. « Ce que j'ai fait, dit-il, » c'est en vue de la patrie; c'est pour » elle que je souffrirai : je touche à » la fin de ma carrière; ceux qui me » feront pleurer, en pleureront plus » long-temps que moi. » Il fut renfermé à Schlusselbourg, où il mourut en 1738. — Galitzin (Michel II, prince de) avait voyagé, dans sa jeunesse, en Angleterre et en Hollande, pour s'instruire de tout ce qui concerne la construction, l'armement et la manœuvre des vaisseaux. Lors du rappel de sa famille à la cour, après la mort de l'impératrice Anne, il fut employé dans la marine, parvint au grade de vice-amiral, et fut nommé président de l'amirauté en 1756. Il offrit la démission de ses emplois en 1762, à raison de son grand âge; mais l'impératrice Catherine, qui appréciait son mérite et les services qu'il avait rendus à l'État, refusa de nommer à ses places : ce fut seulement l'année suivante, qu'il obtint enfin la permission de quitter la mer. Il mourut en 1764. — Plusieurs autres personnages de la même famille ont joué un rôle important dans les fastes militaires de la Russie. C'est un prince Galitzin qui battit les Othomans près de Choczim en 1769, et se rendit maître de cette place importante dont la prise fut suivie de la conquête de la Moldavie. Le roi de Prusse (*OEuvr. posth.*, tom. V) attri-

bue, il est vrai, l'avantage que les Russes obtinrent en cette occasion, moins à leur connaissance en tactique, qu'à l'ignorance des Turks; et il ajoute plaisamment « que pour se » faire une juste idée de cette guerre, » il faut se représenter des borgnes » qui, après avoir bien battu des » aveugles, gagnent sur eux un as- » cendant complet. » — On voit encore en 1774 le major-général prince Galitzin attaquer deux fois le fameux Pougatschef, et remporter sur ce rebelle un avantage important. W—s.

GALITZIN (Dimitri II, prince de), nommé ambassadeur de Russie à la cour de Vienne en 1762, sut ménager habilement les intérêts de sa souveraine, signa, en son nom, différents traités, et s'acquit la réputation d'un ministre juste et plein de probité. Il fut remplacé, sur sa demande, en 1792; mais son grand âge ne lui permit pas de retourner en Russie, et il mourut à Vienne, le 30 septembre 1793, emportant les regrets des grands et du peuple. — Galitzin (Dimitri III, prince de), parent du précédent, joignait le goût des sciences à des connaissances très étendues en histoire et en littérature. Nommé ambassadeur en France en 1765, il se lia avec les hommes qui avaient alors le plus de célébrité; il était en correspondance avec Voltaire, et l'on a conservé plusieurs lettres, dans lesquelles ce grand écrivain le loue de ses belles qualités, et surtout de son esprit de tolérance. Le prince Galitzin passa à l'ambassade de La Haie vers 1773: pendant son séjour en Hollande, il publia une édition des Œuvres d'Helvétius, augmentée du *Traité de l'homme et de ses facultés intellectuelles*, dont il avait acquis le manuscrit original. (*Voy.* Helvétius.) Lorsque la révolution française éclata, il se retira en Allemagne, et s'y consacra entièrement à l'étude de l'histoire naturelle, qu'il avait toujours aimée avec passion. Les académies de Pétersbourg, Stockholm, Berlin et Bruxelles le comptaient déjà au nombre de leurs membres. Il fut fait président de la société minéralogique de Iéna, en fréquenta les séances avec assiduité, et lui fit don de son riche cabinet de minéraux. Il mourut à Brunswick, le 17 mars 1803. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivants : I. *Description physique de la Tauride* (la Crimée), *relativement aux trois règnes de la nature*, trad. du russe en français, La Haie, 1788, in-8°. II. *Traité de minéralogie*, ou *Description abrégée et méthodique de minéraux*, Mastricht, 1792, in-4°.; nouv. édit., augmentée, Helmstadt, 1796, in-4°. L'auteur avait présenté cet ouvrage à l'académie de Bruxelles, qui lui en témoigna sa satisfaction en lui demandant à le publier dans ses Recueils. III. *L'Esprit des économistes*, ou *les Économistes justifiés d'avoir posé, par leurs principes, les bases de la révolution française*, Brunswick, 1796, 2 vol. in-8°. On a encore du prince Galitzin, des *Notes et Observations sur l'Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie*, par Kéralio; un *Essai sur le quatrième livre de Végèce* (pour ce qui regarde les fortifications permanentes élevées au-dessus du terrain), inséré dans le *Journal des savants* (août, 1790, p. 530), et plusieurs *Mémoires* dans les Recueils des sociétés savantes. — Le prince Boris Galitzin a cultivé la poésie française, et a donné *Diogène et Glycère*, et d'autres morceaux du même genre dans l'*Almanach littéraire* pour 1788. W—s.

GALL ou GAL (St.), seizième évêque de Clermont, naquit vers l'an 489. Il eut pour père un sénateur, nommé George. Léocadie, sa mère, descendait de l'illustre martyr Vettius-Épagathe, mort à Lyon, dans la persécution de Marc-Aurèle. L'exemple de parents si chrétiens fit du jeune Gall, dès ses premiers ans, un modèle de piété et presque de pénitence. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de l'adolescence, son père chercha à le marier richement. Gall, en ayant été instruit, se déroba de la maison paternelle, et alla se réfugier au monastère de Cournon, où il demanda l'habit religieux. L'abbé lui représenta qu'il fallait le consentement de son père : celui-ci reconnaissant dans cette vocation quelque chose de surnaturel, crut, quoique ce fils fût l'aîné, ne point devoir s'opposer à sa résolution. Les vertus de Gall dans le cloître, les progrès qu'il fit dans les sciences divines, portèrent l'évêque de Clermont, Quintien, à se l'attacher, et il fut fait diacre; mais Thierry, roi d'Austrasie, informé du rare mérite de Gall, voulut l'avoir à sa cour, où il devint, disent les historiens du temps, aussi cher à ce monarque et à la reine que s'il eût été leur fils. Cependant la réputation de Gall s'était répandue au loin; et la ville de Trèves le demanda au roi pour remplacer son évêque, qu'elle avait perdu en 527. Le roi, qui ne voulait point s'en séparer, le refusa. Mais le siége de Clermont ayant vaqué par la mort de Quintien (1), Thierry nomma Gall à l'exclusion d'un autre sujet que le clergé avait élu, et qui se présentait avec de riches dons. Gall mourut en 554, âgé de soixante-cinq ans, avec la réputation d'un pasteur vigilant et d'un saint évêque. L'Église l'honore le 1er. de juillet. Grégoire de Tours, dont St. Gall était oncle, a écrit sa vie. Fortunat a aussi célébré sa mémoire dans une épitaphe en vers, qui se trouve au 4e. livre de ses poésies, et qu'il mit ensuite en prose pour Grégoire de Tours, avec qui il était lié. St.-Gall assista aux quatrième et cinquième conciles d'Orléans, en 541 et 549, et prit part à tout ce qui s'y fit pour la réformation des mœurs. — GALL II, vingt-troisième évêque de Clermont, parvint à ce siége vers 650. Il est auteur d'une *Lettre à Didier, évêque de Cahors*, qu'Ussérius, dans son *Recueil de Lettres hibernoises*, a faussement attribuée au suivant.

L—y.

GALL (St.), abbé et fondateur du fameux monastère de son nom, nommé aussi *Gall d'Hibernie*, parce qu'il était né en Irlande, fut consacré à Dieu dès son enfance, et placé dans le monastère de Bangor, en Ultonie, où florissait une école célèbre que dirigeait St.-Colomban. Gall fut son disciple : sous un aussi bon maître, il se rendit habile dans la grammaire, la poésie et l'Écriture-Sainte, en même temps qu'il se formait à la piété et aux vertus religieuses. Le zèle des ames ayant, en 585, porté St.-Colomban à quitter, avec la permission de son abbé, le monastère de Bangor et à passer en France, Gall fut un des douze religieux qui l'accompagnèrent pour l'aider dans son pieux dessein. Ils vinrent en Austrasie, où Thierry II les accueillit, et ils y prêchèrent la foi sous sa protection. Mais Saint-Colomban ayant osé représenter à Thierry, avec respect, et cependant avec une sainte liberté, qu'il serait plus digne d'un grand prince

(1) Les Bollandistes mettent entre Quintien et St.-Gall un nommé Didier. Cette opinion est démentie par Grégoire de Tours, qui dit expressément : *Cum beatus Quintianus.... ab hoc mundo migrasset, Gallus in ejus cathedram opitulante rege substitutus est.*

comme lui de vivre avec une épouse légitime que dans le concubinage, des flatteurs, cette peste des cours, desservirent Colomban dans l'esprit du monarque. Il fut exilé, et retourna en Italie. Gall, déjà prêtre, retenu par une maladie grave, ne put le suivre, et resta dans la partie du royaume d'Austrasie, qui depuis a porté le nom de Suisse, où il y avait encore du bien à faire; il bâtit quelques cellules dans le voisinage de Bregentz, à deux lieues du lac de Constance. Tels furent les humbles commencements de la célèbre abbaye de Saint-Gall, dotée richement, depuis, par Charles-Martel et ses descendants, et érigée en principauté souveraine par Henri I[er]. (1) Le siége de Constance, étant venu à vaquer, fut offert à l'abbé Gall, comme à la personne la plus digne de le remplir. Il le refusa, et proposa Jean, son disciple, qui fut agréé. Il refusa également la place d'abbé de Luxeuil, devenue vacante en 625 par le décès de Saint-Eustase. Valafride-Strabon, historien de St.-Gall, fixe sa mort peu de temps après cette époque. Dom Mabillon a prouvé qu'il fallait la reculer jusqu'en 646, au 16 octobre, jour où l'Église l'honore. Outre la vie de St.-Gall par Valafride-Strabon, on en a une autre, écrite en vers, par le moine Notker, qui vivait au commencement du 10[e]. siècle. Le seul écrit de St.-Gall qui soit parvenu jusqu'à nous, est un *Discours* qu'il prononça dans l'église de St.-Étienne, le jour de la consécration de Jean, élu évêque de Constance. C'est un abrégé, fait avec beaucoup de méthode, de l'histoire de la religion, depuis la création du monde jusqu'au jugement dernier. Le style en est simple, plein de force et d'onction, et soutenu d'une érudition qui étonne pour ces temps-là. Henri Canisius est le premier qui ait fait connaître ce Discours, en l'insérant dans le 5[e]. vol. de ses *Lectiones antiquæ*, Ingolstadt, 1604, d'où il a passé dans le *Manuale biblicum*, Francfort, 1610, et dans les Bibliothèques des Pères, de Paris et de Lyon. Jacques Basnage l'a réimprimé dans son *Thesaurus monumentorum*, Amsterdam, 1725. Son titre le plus commun est celui de *Discours* ou *Sermon;* mais il porte aussi les titres d'*Abrégé de l'Écriture-Sainte*, d'*Abrégé de doctrine chrétienne*, et enfin de *Discours et manière de gouverner l'Église.* L—y.

GALLAND (PIERRE), professeur au Collége-Royal de France, né vers 1510, à Aire en Artois, vint faire ses études à Paris, et acquit, en peu de temps, une connaissance très étendue des langues grecque et latine, des belles-lettres et de la philosophie. Il fut reçu maître ès-arts en 1537, et obtint, l'année suivante, la place de principal du collége de Boncourt. Il s'appliqua à y faire régner une exacte discipline, et à faire fleurir l'enseignement par le choix des professeurs. Ayant été élu recteur de l'université en 1543, il profita de cette circonstance pour demander quelques changements aux réglements alors en vigueur, et les fit adopter contre l'avis de ses confrères. Ce fut l'année suivante, ou en 1545, que François I[er]. le nomma professeur d'éloquence au Collége-Royal; il passa ensuite à la chaire de langue grecque, fut pourvu

(1) L'abbaye de St.-Gall a su se procurer, par le goût et la culture des bonnes études, une illustration plus honorable encore que ces magnifiques et nobles prérogatives. Elle a produit un grand nombre de savants religieux. L'amour des sciences ecclésiastiques s'y est conservé jusque dans ces derniers temps; et sa bibliothèque était célèbre. Elle quitte, au huitième siècle, la règle de S. Colomban pour prendre celle de S. Benoît. Elle devint, en 1602, le principal monastère de la congrégation bénédictine suisse, composée de neuf abbayes, trois prévotés et cinq monastères de filles.

d'un canonicat à Notre-Dame, et mourut de la dysenterie en 1559, le 30 août, suivant Lamonnoye, ou le 6 septembre. Il était alors âgé au plus de cinquante ans; et, comme on voit, c'est par erreur qu'on a dit, dans la *Bibliotheca belgica*, qu'il était accablé de vieillesse. Son neveu et son petit-neveu lui avaient succédé dans la principalité du collége de Boncourt; et il est résulté de là des méprises que Bayle lui-même n'a pas su éviter. Pierre Galland était l'ami de Budé, de Vatable, de Jo. du Bellay, et il avait eu pour élève le savant Adrien Turnèbe. On a de lui: I. *Oratio in funere Francisco Francorum regi facto*, Paris, 1547, in-4°. La traduction française, par Jean Martin, fut imprimée la même année. II. *Pro scholâ Parisiensi contrà novam academiam Petri Rami oratio*, ibid., 1551, in-4°. et in-8°. Ce Discours, dans lequel il prend la défense d'Aristote contre Ramus, est écrit avec beaucoup de vivacité: ce fut le prélude et le signal des persécutions qu'essuya ce savant et malheureux professeur (*Voy.* RAMUS). III. *De Caleto receptâ et rebus à Fr. Lotharingio, duce Guisio, auspiciis Henrici II gestis, carmen elegiacum*, ibid. 1558, in-4°. IV. *Petri Castellani, magni Franciæ eleemosynarii, vita*, Paris, 1674, in-8°. Cette vie de Duchâtel est curieuse et bien écrite. Ce fut Baluze qui la publia avec des notes utiles. V. Des *Observations sur les Institutions oratoires de Quintilien*, insérées dans les éditions de Paris, 1549, in-fol., et 1554, in-4°., et la première édition des *Scriptores de agrorum limitibus et constitutionibus*, qu'il fit imprimer sur un manuscrit qu'il avait trouvé en Flandre, Paris (1548), in 4°.

W—s.

GALLAND (AUGUSTE), conseiller d'état, né vers 1570, était fils d'un officier de la maison de Navarre, particulièrement considéré de Henri IV pour sa probité et ses lumières. Il fit ses études à l'université de Paris, et exerça ensuite la profession d'avocat avec distinction. Il succéda à son père dans les emplois qu'il tenait de la maison de Navarre, mérita par ses services l'affection de son prince, et parvint enfin aux places de membre du conseil d'état et du conseil privé. Il fut nommé en 1626 pour présider le synode de Castres; et comme il s'y montra opposé aux desseins du duc de Rohan, et que d'ailleurs il avait abandonné le parti des réformés après s'en être montré long-temps le défenseur, il ne faut pas être surpris que le duc de Rohan en ait fait un portrait peu avantageux dans ses *Mémoires* (1). Les recherches auxquelles Galland avait été obligé de se livrer pour faire revivre les droits du roi sur les domaines de la couronne aliénés par le malheur des temps, ou usurpés par les princes voisins, le déterminèrent à s'appliquer à l'étude de l'histoire. Les ouvrages qu'il a publiés, et ceux qu'il a laissés en manuscrit, prouvent qu'il joignait à beaucoup de patience de la bonne foi et un esprit de critique très estimable. On ne peut assigner d'une manière précise l'époque de la mort de Galland; mais on sait qu'il ne vivait plus en 1645. On a de lui: I. *Discours sur l'état de la ville de la Rochelle et touchant ses anciens privilèges*, Paris, 1626,

(1) On envoya, dit le duc de Rohan, pour commissaire au synode, Galland, reconnu sans contredit pour habile homme, mais mercenaire, sans honte et sans conscience, avec des instructions tendantes à faire improuver la dernière prise d'armes du duc de Rohan, et à faire désavouer ses intelligences aux pays étrangers, et même, s'il se pouvait, le faire excommunier. (*Mémoires du duc de Rohan*, liv. IV, p. 4, tom. I, deuxième part., édit. de 1756.)

in-4°.; réimprimé sous ce titre, *Discours au roi sur la naissance, ancien état, progrès et accroissement de la ville de la Rochelle*, ibid., 1629, in-8°., et inséré à la fin du tome XIII du *Mercure français*. Galland prouve dans cet ouvrage que les priviléges dont se glorifiait cette ville étaient des concessions des rois de France; et il y réfute un libelle publié par les révoltés, dans lequel on affirmait que Louis XI avait juré à genoux, entre les mains du maire, la confirmation de ces priviléges. II. *Traité du franc-alleu sans titre*, ibid., 1629, in-4°.; 1637, in-4°.: cette seconde édition est plus ample d'un tiers que la première. Il a été traduit en latin, et inséré dans le recueil de Schilter: *De feudis Imperii francici.* Furgole dit que c'est un factum en faveur des traitants qui avaient un intérêt à combattre le franc-alleu; mais qu'il a été réfuté sans réplique par Caseneuve. (*Voy.* CASENEUVE.) III. *Des anciennes enseignes et étendards de France; de la chappe de S. Martin; de l'office du grand sénéchal, dit Dapifer; de l'oriflamme ou étendard de S. Denis*, etc., Paris, 1637, in-4°.; ouvrage rare et curieux: il a été inséré dans le tome II des *Antiquités de Paris*, par Sanval; et M. Poncelin en a donné une nouvelle édition, suivie d'une *Dissertation* très importante sur le même sujet, Paris, 1782, in-12. IV. *Mémoires pour l'histoire de Navarre et de Flandre, contenant le droit du roi au royaume de Navarre*, etc., Paris, 1648, in-fol. Cet ouvrage a été mis au jour par le fils de l'auteur, prêtre de l'Oratoire: il est divisé en deux parties; la première est une espèce de factum, écrit d'une manière solide, mais peu agréable; la seconde renferme les preuves à l'appui du discours, et dans le nombre il s'en trouve de fort curieuses. Il a en outre laissé en manuscrit: I. Un *Traité des Albigeois et des Vaudois*, 4 vol. in-fol. II. *Mémoires touchant le domaine*, in-fol. III. *Titres concernant l'Artois, la Franche-Comté, la Bourgogne, la Flandre*, in-fol. IV. *Inventaire du trésor des chartes de la Ste.-Chapelle de Paris*, in-fol. V. *Des Généalogies des familles nobles de France et de Paris*, 10 vol. in-fol. VI. Enfin une *Histoire de la réforme en France*, que son fils promettait de publier avec un Discours contenant la réfutation des Mémoires du duc de Rohan. W—s.

GALLAND (ANTOINE), orientaliste et numismate, naquit en 1646, à Rollot, près Montdidier, en Picardie. Sa vie entière montre ce que peuvent produire l'amour de l'étude, une volonté ferme et des mœurs irréprochables. Par une rare persévérance dans ses travaux, Galland triompha des caprices de la fortune; par la droiture et la noblesse de son caractère, il put lutter contre un sort malheureux. Né de parents pauvres, il perdit son père à l'âge de quatre ans, se trouvant le septième enfant de la maison. Sa mère, réduite à vivre du très modique travail de ses mains, parvint à le placer dans le collége de Noyon. Le principal et un chanoine de la cathédrale, touchés de sa situation, se partagèrent charitablement les soins et les frais de l'éducation du jeune Galland. A l'âge de quatorze ans, il perdit à la fois ses deux protecteurs, et revint chez sa mère, ayant pour toute richesse la connaissance d'un peu de latin, de grec et d'hébreu, mais aussi un goût déterminé pour les lettres, et la ferme réso-

lution de s'y adonner. Comme sa mère ne pouvait subvenir aux dépenses qu'aurait exigées l'achèvement de ses études, il fallut prendre un métier et renoncer aux lettres. Galland ne put supporter qu'un an cette cruelle distraction, et partit un jour pour Paris, « sans autres fonds, dit M. de Boze, que l'adresse d'une vieille parente qui y était en condition, et celle d'un bon ecclésiastique qu'il avait vu quelquefois chez son chanoine à Noyon. » La hardiesse de sa résolution intéressa en sa faveur : le sous-principal du collége du Plessis lui fit continuer ses études; puis il le confia aux soins de M. Petitpied, docteur de Sorbonne. Rien de plus heureux que ce dernier bienfait ne pouvait arriver à Galland; et l'on peut dire qu'il prépara, qu'il assura les succès de sa carrière littéraire : il se fortifia dans l'hébreu et les autres langues orientales, suivit les cours du Collége-Royal, et même entreprit de faire le *Catalogue des Manuscrits orientaux de la Sorbonne*. Le docteur Petitpied venait de le placer chez M. Godouin, professeur au collége Mazarin, lorsque M. de Nointel partit en 1670 pour son ambassade de Constantinople, et prit avec lui le jeune Galland, dont on commençait à louer les travaux et le savoir. L'intention de ce ministre était de l'employer à tirer des églises grecques des attestations en forme sur les articles de leur foi, qui formaient alors le sujet d'une grande dispute entre Arnauld et le ministre Claude. Galland acquit en peu de temps, à Constantinople, la connaissance du grec vulgaire, par ses longues conférences avec les prélats grecs, et tira d'eux des attestations et de nombreux renseignements sur les objets discutés en France. De la Croix, secrétaire d'ambassade, ne parle pas de ces travaux dans ses *Mémoires;* mais on peut croire qu'ils ne lui ont point été inutiles pour la composition de son *État présent de l'Église grecque et maronite*, publié en 1695, in-12, et réimprimé, sans aucun changement, sous le titre de *Turquie chrétienne*. Galland suivit encore M. de Nointel dans son voyage à Jérusalem, et en profita pour copier une foule d'inscriptions, ou même pour les enlever, selon qu'il lui était possible. Montfaucon en a publié quelques fragments dans sa *Palæographie*. De Syrie, Galland revint directement en France, et repartit aussitôt pour le Levant, dans l'intention de rassembler de nouvelles médailles. En 1679, il entreprit un troisième voyage, chargé par la compagnie des Indes de rassembler ce qui pourrait enrichir le cabinet de Colbert. Cette commission ayant cessé par suite des changements arrivés dans la compagnie, Colbert, et après sa mort, Louvois, chargèrent Galland de continuer ses recherches, et lui firent donner le titre d'*Antiquaire du Roi*. Au moment où il allait s'embarquer à Smyrne pour rentrer dans sa patrie, il fut sur le point de périr dans un tremblement de terre. La maison qu'il habitait, s'écroula; et il resta jusqu'au lendemain sous les décombres, respirant l'air avec peine, au moyen de jours interrompus, disposés par le hasard. A son retour à Paris, Thévenot, garde de la bibliothèque du Roi, et D'Herbelot s'aidèrent de ses travaux. La mort lui ayant ravi l'un et l'autre de ces savants, il s'attacha à Bignon, protecteur zélé des gens de lettres, et le perdit l'année suivante : il semblait que ce fût le sort de Galland de perdre en moins de rien ces protections utiles, que le mérite le plus reconnu est quelquefois long-temps à obtenir; mais

telle était l'estime qu'inspiraient ses connaissances et son caractère, que la mort ne le privait point d'un appui sans qu'il en retrouvât un autre. Foucault, intendant en Basse-Normandie, remplaça Bignon, à l'égard de notre savant qu'il voulait avoir auprès de lui. Placé dans une situation paisible, au milieu d'une belle bibliothèque et d'une nombreuse collection de médailles, versé dans la connaissance de l'arabe, du persan et du turc, langues qu'il s'était rendues familières pendant son séjour en Orient, Galland profita de cette retraite pour se livrer à la composition de divers ouvrages. En 1701, quoiqu'il résidât à Caen, le Roi l'admit à l'académie des inscriptions : il ne revint habiter Paris qu'en 1706, et, trois ans après, il obtint la chaire d'arabe au Collége-Royal de France. Ce savant homme mourut le 17 février 1715, à l'âge de soixante-neuf ans. Tel est le portrait qu'en a tracé M. de Boze, dans l'éloge qu'il en a fait, et dont nous avons tiré la substance de cet article : « Galland travailloit sans » cesse en quelque situation qu'il se » trouvât, ayant très peu d'attention » sur ses besoins, n'en ayant aucune » sur ses commodités, remplaçant, » quand il le falloit, par ses seules » lectures, ce qui lui manquoit du côté » des livres; n'ayant pour objet que » l'exactitude, et allant toujours à sa » fin sans aucun égard pour les orne- » ments qui auroient pu l'arrêter. » Simple dans ses mœurs et dans ses » manières, comme dans ses ouvra- » ges, il auroit toute sa vie enseigné » à des enfants les premiers élé- » ments de la grammaire, avec le » même plaisir qu'il a eu à exercer » son érudition sur différentes matiè- » res. Homme vrai jusque dans les » moindres choses, sa droiture et sa » probité alloient au point que, ren- » dant compte à ses associés de sa dé- » pense dans le Levant, il leur comp- » toit seulement un sol ou deux, » quelquefois rien du tout, pour les » journées qui par des conjonctures » favorables, ou même par des absti- » nences involontaires, ne lui avoient » pas coûté davantage. » Voici la liste de ses ouvrages imprimés : I. Trois *Lettres touchant la critique de M. Guillet, sur le voyage de Grèce de Spon*; imprimées dans la réponse de Spon, Lyon, 1679, in-12. II. *Paroles remarquables, bons mots, et maximes des Orientaux, traduits de leurs ouvrages arabes, persans et turcs, avec des remarques*, Paris, 1694, in-12; Lyon, 1695, in-12; Paris, 1730, in-12; 1708, in-12. (*V.* CARDONNE.) Il y a des exemplaires de cette dernière édition qui portent le titre d'*Orientaliana*. Sous le titre de *Paroles remarquables*, on a réimprimé l'ouvrage à la suite de la *Bibl. orientale*, éditions de 1776, in-fol., et 1777, in-4°. III. *Lettres touchant l'histoire des quatre Gordiens, prouvée par les médailles*, ibid., 1696, in-12. IV. *Lettre touchant quatre médailles antiques, publiées par le P. Chamillard*, Caen, 1697, in-12. V. *Lettre touchant la nouvelle explication d'une médaille d'or du cabinet du Roi*, Caen, 1698, in-12. VI. *Lettre sur le même sujet*, imprimée dans le *Journal des savants*, du 15 août 1705. La première de ces deux lettres a été traduite en latin, et imprimée à la suite de la *Bibliotheca nummaria*, de Banduri, de l'édition de J. A. Fabricius, Hambourg, 1719, in-4°. VII. *Observations sur quelques médailles de Tétricus le père, et d'autres tirées du cabinet de M. Ballonseaux*, Caen, 1701, in-8°. VIII. *De l'ori-*

gine et du progrès du caffé, traduit sur un manuscrit arabe de la bibliothèque du Roi, ibid. 1699, in-12. IX. *Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français*, Paris, 1704-1708, 12 vol. in-12, réimprimés plusieurs fois; la meilleure édition est celle qu'a donnée M. Caussin, Paris, 1806, 9 vol. in-18, dont deux contiennent la suite, jusqu'alors inédite, des *Mille et une nuits*, de la traduction de l'éditeur. C'est à cet ouvrage que Galland doit, en grande partie, la réputation dont il jouit; et comme ces contes charmants vivront aussi long-temps qu'on attachera du prix aux produits d'une imagination féconde et brillante, l'honneur de les avoir, le premier, communiqués à l'Europe, lui assure un souvenir durable dans la mémoire des hommes. Ce n'est point ici le lieu d'émettre une critique raisonnée des *Mille et une nuits*. Les défauts qu'on reproche à cette collection de récits merveilleux, tiennent à la manière dont elle a été faite. Les savants sont partagés d'opinion touchant l'époque à laquelle on l'a rédigée : les uns la placent au 8e. siècle de l'hégire, les autres, au second ou au troisième : mais un examen un peu plus approfondi de l'ouvrage peut fixer nos sentiments à cet égard. Un passage de Massoudi, écrivain du milieu du 4e. siècle de l'hégire, nous apprend que parmi les livres traduits du persan en arabe, se trouvait le conte intitulé, *Mille contes*, qui conserve le même titre dans la langue arabe, mais que le peuple appela les *Mille et une nuits* : « Il contient, ajoute-t-il, l'histoire du » roi, de son visir et de ses deux » filles, Chyr-zad et Dyn-zad. » Qui ne reconnaîtrait dans cette indication, l'empereur Chehriar, le visir, et ses deux filles Cheherzad et Dinarzad, noms persans, et dont l'orthographe varie dans les divers manuscrits? Ce conte, le premier des *Mille et une nuits*, a servi de canevas à la collection; et l'éditeur a simplement étendu le récit pendant mille nuits, quoique ce nombre déterminé fût pris dans l'origine pour un nombre indéterminé. C'est ainsi que les Persans donnent aux ruines de Persepolis, le nom de *Hézar soutoun* (les mille colonnes), quoiqu'on ne trouve point ce nombre de colonnes. Ainsi l'éditeur, au moyen de cette ruse, a pu faire entrer dans sa collection, tous les contes qui avaient cours parmi les Arabes; et en effet, quoique le célèbre bibliographe Hadji-Khalfa ne parle point des *Mille et une nuits*, telles que nous les connaissons, cependant il indique plusieurs des histoires merveilleuses qui en font partie, sous leurs titres particuliers. Il est donc également inexact de dire qu'elles ont été composées dans les premiers siècles de l'hégire ou dans les derniers; mais on doit reconnaître qu'elles offrent la réunion de contes dont plusieurs avaient cours depuis long-temps parmi les Musulmans, et que cette réunion a été faite à une époque récente, qu'on ne peut toutefois indiquer avec précision. Quant au style de Galland, s'il est souvent incorrect, on doit convenir qu'il est plein de naturel et de simplicité, en sorte, que malgré ses défauts il serait fort difficile d'en égaler le mérite. Tout le monde connaît l'anecdote suivante : Dans les deux premiers volumes de ces contes, l'exorde était toujours : « Ma chère sœur, si vous ne » dormez pas, faites-nous un de ces » contes que vous savez. » Quelques jeunes gens ennuyés de cette plate uniformité, allèrent, une nuit qu'il faisait très grand froid, frapper à la porte de

l'auteur, qui courut en chemise à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfoudre quelque temps par diverses questions insignifiantes, ils terminèrent en lui disant : « Ah M. Galland, si vous ne dor- » mez pas, faites-nous un de ces beaux » contes que vous savez si bien. » Galland profita de la leçon, et supprima, dans les volumes suivants, le préambule insipide qui lui avait attiré la plaisanterie. X. *Relation de la mort du sultan Osman, et du couronnement du sultan Mustapha*, traduite du turc, Paris, 1678, in-12. XI. Le *Journal de Trévoux* contient de lui : 1°. *Lettres sur deux médailles de Gratien*, juill., 1701. 2°. *Observations sur l'explication d'une médaille grecque de Caracalla*, septemb., 1701. 3°. *Lettre concernant la découverte d'une médaille antique du tyran Amandus*, et la *Description de quelques autres médailles curieuses*, novemb., 1701. 4°. *Lettre à M. Morel, à l'occasion de sa Lettre latine touchant les médailles consulaires*, février et juillet, 1702. Ces lettres ont été traduites en latin, et insérées dans la *Bibliotheca nummaria* citée ci-dessus. XII. *Lettre écrite de Smyrne à M. Dodart, contenant quelques particularités remarquables sur la médecine pratiquée dans quelques îles de l'Archipel*, 1680. XIII. *Lettre écrite de Constantinople*, touchant quelques particularités de l'Égypte ; dans le *Journal des savants*, de 1685. XIV. *Lettre sur une inscription latine découverte à Arles en 1693, avec une urne, des vases de verre, et autres objets*. XV. *Observations sur l'ambre jaune qui se trouve à Marseille au bord de la mer*. XVI. *Observations sur une carrière d'albâtre de différentes couleurs*. Nous indiquons ces trois derniers morceaux d'après l'abbé Goujet (*Hist. du collège de France*). XVII. Galland a eu beaucoup de part au *Ménagiana*, dont le 1er. vol. a paru en 1693, et le 2e. en 1694, ainsi qu'à la *Bibliothèque orientale* de D'Herbelot, qui mourut avant que l'ouvrage fût entièrement imprimé. Quelques personnes ont prétendu que Galland avait composé la plus grande partie de cette Bibliothèque ; mais cette assertion est très hasardée : Galland a pu y faire des corrections, y fournir même des matériaux, puisqu'il a travaillé avec D'Herbelot, jusqu'à sa mort ; voilà tout. Il est certain que la préface est de lui, et que l'impression de l'ouvrage a été achevée par ses soins. Un exemplaire de la *Bibliothèque orientale*, chargé de nombreuses notes, additions ou corrections, écrites de sa main, a passé de France dans la bibliothèque Impériale de Vienne. XVIII. Enfin, Galland a fourni au Recueil de l'académie dont il était membre, les dissertations et les mémoires suivants : 1°. *Discours sur quelques anciens poètes français et sur quelques romans gaulois peu connus*, tom. II, pag. 728. — 2°. *Traité de l'origine et de l'usage de la trompette chez les anciens*, tom. I, Histoire, pag. 104. — 3°. *Examen d'un passage d'Horace*, Epist. V, lib. I, ibid., pag. 140. — 4°. *Du titre d'Asphalien donné par les Grecs à Neptune*, ibid., pag. 152. — 5°. *Explication d'une médaille grecque de Marc-Antoine et d'Octavie*, tom. III, p. 210. — 6°. *Explication d'une médaille grecque de Néron, frappée à Nicée*, ibid., pag. 215. — 7°. *Sur une médaille d'Hélène, avec cette inscription*, Helena N. F., ibid., pag. 248. — 8°. *Sur les médailles de Domitius Domitianus, de Constantinus Junior, et de Constantius Gallus*, ibid., p. 252.

— 9°. *Sur la différente signification de cette formule, S. C., ou Ex S. C.*, (Senatûs consulto) *sur les médailles antiques*, ibid., p. 260. 10°. *Découverte de l'ancienne ville des Viducasses, à Vieux, dans la basse Normandie.* Nous apprenons par une lettre de l'abbé Barthélemy, insérée dans ses OEuvres diverses, tom. II, pag. 444, que Galland eut une discussion très vive à l'occasion d'une médaille qu'il attribuait faussement à Bérénice, femme de Titus, quoiqu'elle fût de Cléopâtre d'Égypte. Dans une de ses répliques, on remarque le passage suivant, qui fait connaître l'étendue de ses travaux en numismatique: « Pythagore ne demandoit à ses disciples que sept ans » de silence pour s'instruire des principes de la philosophie, avant que » d'en écrire ou d'en vouloir juger. » Sans que personne l'eût exigé de » moi, j'ai gardé un silence plus » rigide et plus long dans l'étude des » médailles. Ce silence a été de trente » années. Pendant tout ce temps-là, » je ne me suis pas contenté d'écouter » un grand nombre de maîtres habiles, de lire et d'examiner leurs » ouvrages; j'ai encore manié et déchiffré plusieurs milliers de médailles grecques et latines, tant en » France que dans la Syrie et dans » la Palestine, à Constantinople, à » Smyrne, à Alexandrie et dans les » îles de l'Archipel. Le sort d'un antiquaire est bien déplorable au prix » de celui d'un expert dans les arts » les plus mécaniques. L'expert souvent peu expérimenté, et choisi par » caprice ou par faveur, ne laisse » pas d'être cru en justice, et l'on ne » veut pas s'en rapporter à un antiquaire qui a de l'acquit dans la connaissance des médailles, et qui les » explique avec autant de franchise » que de bonne foi. » Depuis la mort de Galland on a publié: 1°. *Les Contes et fables indiennes de Pidpaï et de Lokman*, Paris, 1724, 2 vol. in-12. C'est la traduction d'une partie de l'*Homaïoun nameh*, titre sous lequel est connue la version turque du livre de Calilah et de Dimnah. Cardonne en a publié la suite. 2.° *Dissertation sur une médaille grecque de l'empereur Diaduménien, frappée à Ephèse;* dans le *Mercure de France*, mai, 1739. 3°. *Relation de l'esclavage d'un marchand français de la ville de Cassis, à Tunis;* insérée dans le *Magasin encyclopédique* de 1809, I, 268, et II, 18, par les soins de M. Langlès; et réimprimée in-12, Paris, 1810, par les soins de l'auteur de cet article. Les manuscrits laissés par Galland, sont: I. *Histoire des princes de la lignée de Tamerlan, depuis le sultan Abou-Saïd-Bahadur, jusqu'au sultan Abou-Saïd-Kourkan.* C'est la traduction française, en 2 vol. in-4°., de l'ouvrage intitulé, *Mathlaa al-saadeïn (lever des deux constellations)*, composé en persan par le célèbre Abdel-rezzac. Cet ouvrage très important par les faits qu'il contient, l'est aussi sous le rapport des détails géographiques que l'auteur y a consignés. II. *Histoire othomane, traduite du turc de Naïma Effendi;* ouvrage très estimé des Othomans, et qui comprend leur histoire depuis 1001 jusqu'en 1065 de l'hégire. III. *Vocabularium turcico-latinum*, composé par Galland à Constantinople, et augmenté ensuite par lui. IV. Traduction de l'*Histoire de Djenguyz-Khan*, extraite de l'*Histoire persane de Mirkhond.* V. *Catalogue d'écrivains arabes, persans et turcs.* C'est un extrait de la *Bibliographie* de Hadjy-Khalfa. VI. *Journal de mon séjour*

à Constantinople pendant l'année 1672 et 1673. Tous ces divers manuscrits existent à la Bibliothèque royale. VII. *Dictionnaire numismatique, contenant l'explication des noms de dignités, des titres d'honneur, et généralement de tous les termes singuliers qu'on trouve sur les médailles antiques, grecques et romaines.* A peine Galland eut-il été appelé à siéger à l'académie des inscriptions, qu'il se crut obligé de lui consacrer tous ses instants. Ce fut pour cette illustre société qu'il entreprit son *Dictionnaire numismatique;* et il lui en légua le manuscrit en mourant. Depuis, ce manuscrit a passé dans la bibliothèque de M. de Boze, puis dans celle du président de Cotte. VIII. *Relation de ses voyages.* Le P. Brotier en possédait le manuscrit, et y attachait une grande importance; on ignore en quelles mains il a passé à la mort de ce savant. IX. *Traduction de l'Alcoran*, avec des remarques historiques et des notes grammaticales. Cet ouvrage, légué par Galland à l'abbé Bignon, est perdu aujourd'hui. X. *Nécrologe de la mort des savants pour chaque jour de l'année*, de 1500 à 1701, Ms. in-fol. Ce manuscrit singulier se trouvait, avant la révolution, dans la bibliothèque de M. Beaucousin, avocat au parlement. Il n'a point été inconnu à Mercier de S.-Léger, qui en a même fait une notice assez étendue, jointe à son exemplaire de l'*Histoire du collége de France*, de l'abbé Goujet. XI. *Relation d'un voyage fait à Constantinople*, en 1679 et 1680. XII. *État présent des îles de Samos, de Nicarie, de Pathmos et du mont Athos*, traduit du grec de Joseph Grégoire, archevêque de Samos. Ces deux manuscrits appartiennent à M. Langlès, qui se propose de les publier. XIII. *Description de la ville de Constantinople.* XIV. *Relation des événements qui se sont passés à Constantinople*, en 1671 et 1672. Ces deux manuscrits sont perdus. Peut-être le journal des années 1672 et 1673, que nous avons retrouvé à la Bibliothèque royale, fait-il partie de ce dernier manuscrit. XV. Traduction des *Tables chronologiques* de Hadjy-Khalfa. Elle existe à la bibliot. du roi. — GALLAND (Julien), neveu du précédent, se livra à l'étude des langues orientales, et embrassa la carrière du droguemanat. Il a publié l'ouvrage suivant : *Recueil des rits et cérémonies du pélérinage de la Mecque, auquel on a joint divers écrits relatifs aux sciences et aux mœurs des Turcs*, Paris, 1754, in-8°. On a encore du même auteur le Récit de la prise de Constantinople par les Turks, traduit d'un écrivain grec, est resté manuscrit. J—N.

GALLARD (GERMAIN), docteur de Sorbonne, grand-vicaire et chanoine de Senlis, naquit en 1744 à Artenay, près Orléans. Après avoir fait sa licence avec distinction, il fut nommé en 1772 directeur spirituel de l'École-Royale militaire de Paris; et il en remplit les fonctions pendant quatre ans. Alors M. de Roquelaure, évêque de Senlis, l'attacha à son diocèse en qualité d'official, puis de grand-vicaire; et l'abbé Gallard occupa cette dernière place jusqu'à la révolution. Il joignait à l'esprit, et aux connaissances de son état, beaucoup d'aménité, de douceur, et des vues sages et conciliantes. Son mérite connu fit jeter les yeux sur lui pour l'édition que le clergé de France voulait donner des œuvres de Fénélon. On lui en mit entre les mains les manuscrits; et l'assemblée du clergé de 1782 lui donna, pour les frais de l'impression,

une somme de 40,000 fr. Mais les fonctions que l'abbé Gallard avait à remplir à Senlis, et peut-être aussi les distractions de la société où il était fort goûté pour les attraits de sa conversation, l'empêchèrent de terminer seul une entreprise que son goût et ses talents le rendaient néanmoins si propre à diriger. On fut obligé de lui adjoindre le P. Querbeuf, homme laborieux, qui acheva l'édition en 9 vol. in-4°, et composa la vie de l'archevêque. Il est à croire cependant qu'il profita du travail du premier éditeur: seulement il fit quelques changements à son plan et à la distribution des ouvrages. La révolution vint priver l'abbé Gallard d'une place honorable; il fut obligé de se cacher. Lorsque le calme fut un peu revenu, il entreprit de donner une édition des Sermons de M. de Beauvais, évêque de Senez, qui avait été son ami. Elle parut en 1807, en quatre volumes in-12, où cependant, par des considérations particulières, l'éditeur n'inséra pas deux discours prononcés aux assemblées du clergé, et deux sermons sur la cène: on a dû trouver ces deux discours dans ses papiers. L'abbé Gallard devait joindre à cette édition un éloge de l'auteur: mais son âge, sa mauvaise santé, et un peu de négligence, l'empêchèrent d'achever cet éloge, dont il n'a paru qu'un fragment, où l'abbé Gallard ne conduit l'abbé de Beauvais qu'à l'entrée de la carrière. Ce morceau a été imprimé à part (1). En 1809, on nomma l'abbé Gallard à une chaire d'éloquence sacrée dans la faculté de théologie de Paris; mais il n'accepta point cette place. Quoiqu'il eût perdu toute sa fortune, il ne voulut point prendre de fonctions sous un gouvernement dont il avait apprécié les vues; et il aima mieux vivre dans une honorable médiocrité, que de s'attacher à un régime qu'il méprisait. Il mourut à Paris le 11 mai 1812, victime d'une infirmité longue et douloureuse, qu'il a supportée avec résignation. Il avait été long-temps recherché pour les agréments de son esprit; et l'on peut regretter qu'avec beaucoup de goût pour juger les productions des autres, il n'ait pas attaché son nom à quelque ouvrage, où il aurait fait sans doute usage des leçons et des conseils que personne ne savait mieux donner que lui. P—c—t.

GALLAS (Mathias), feld-maréchal des armées impériales, naquit, en 1589, dans le comté de Trente, d'une ancienne et illustre famille de ce pays. Il fut d'abord attaché comme page, et ensuite comme écuyer, à un seigneur de Bauffremont, qui, dans la guerre de l'Espagne contre le duc de Savoie, en 1616 et 1617, le fit enseigne. Gallas obtint ensuite le commandement de Riva, place forte située dans les montagnes, sur le lac de Garda: mais il le quitta bientôt, à la suite d'un démêlé qu'il eut avec un commissaire autrichien, et il alla chercher fortune en Allemagne. Les services qu'il rendit, dans l'armée de Tilly, à Ferdinand II et à la ligue catholique en Bohème, sur le Rhin et ailleurs, lui valurent un avancement rapide. Il contribua au succès que les impériaux obtinrent sur les Danois, près de Brême, et à la victoire qu'ils remportèrent, en 1625, près de Steinlurt en Westphalie. Il fut, en 1629, major-général de l'armée qui, sous les ordres de Collalto, marcha contre le duc de Mantoue; et bientôt les infirmités du général l'ayant forcé à se démettre du

(1) *Éloge de messire Jean-Bte.-Marie de Beauvais, ancien évêque de Senez, prononcé le 1er. décembre 1806*, Paris, 1807, in-12 de 60 pages.]

commandement, Gallas le partagea avec Aldringer. Plusieurs avantages brillants et la prise de diverses places précédèrent celle de Mantoue, qui fut saccagée, et où se fit un butin immense. Gallas veilla ensuite, comme ministre plénipotentiaire de l'empereur, à l'exécution du traité de paix de Cherasco, conclu en 1630, puis retourna l'année suivante, en Allemagne, avec les troupes impériales et le titre de général de cavalerie. L'empereur l'éleva au rang de comte de l'Empire, et, après la bataille de Leipzig, gagnée par les Suédois, lui donna, sous Wallenstein, le commandement d'un des corps de troupes destinés à secourir la Bohême. Gallas justifia cette marque de confiance, en dégageant Pilsen, et en aidant à reprendre Prague. Il montra une bravoure extrême à la bataille de Nurenberg et à celle de Lutzen : il fut chargé ensuite par Wallenstein de menacer Dresde avec un corps de dix mille hommes, ce qui facilita la reprise des places dont les Suédois s'étaient emparés sur la ligne de l'Oder; de là il marcha au secours du duc de Bavière et de la ville de Ratisbonne : mais Wallenstein, qui déjà couvait des desseins ambitieux, lui avait donné l'ordre de rester sur la défensive. Cependant la prise de Ratisbonne força le généralissime à faire avancer des troupes pour couvrir Passau : Gallas défendit cette place, et aida ensuite à conquérir le Haut-Palatinat. Quand Wallenstein écrivit à ses généraux absents de venir le trouver pour obtenir un acquiescement à ses projets, ou pour s'assurer de leurs personnes en cas de refus, Gallas, instruit d'avance, se hâta d'arriver, mais pour voir par lui-même l'état des choses, et pour envoyer à l'empereur des avis d'autant plus certains. Les éclaircissements qu'il donna, conjointement avec Picolomini, firent connaître toute l'étendue du danger que l'on avait seulement soupçonné. Ferdinand II lui expédia une patente, qui lui conférait le commandement suprême, enjoignait aux généraux et aux officiers de lui obéir en tout, et promettait l'oubli pour tout ce qui s'était passé. Rien de moins rassurant pour Gallas que cette marque honorable de confiance. Il était alors à Pilsen, sous les yeux et au pouvoir de celui dont il tenait le sort dans ses mains, et qui avait un nombre infini d'espions, pour le surveiller et découvrir le secret de sa commission. D'ailleurs, les sentiments des chefs étaient incertains : il était douteux qu'ils voulussent se fier aux promesses de l'empereur, et renoncer tout d'un coup aux brillantes espérances qu'ils avaient fondées sur Wallenstein. Il y avait trop de danger à essayer de l'arrêter comme un simple criminel, au milieu des gardes qui l'entouraient, et dans une ville qui lui était entièrement dévouée. Gallas, bien pénétré de l'impossibilité d'exécuter sa commission sous les yeux de Wallenstein, desirait se concerter avec Aldringer avant de rien hasarder. La longue absence de celui-ci avait commencé à éveiller les soupçons du généralissime. Gallas lui offre d'aller trouver Aldringer : sa proposition est acceptée avec empressement. Profitant du succès de sa ruse, il charge Picolomini de surveiller la conduite de Wallenstein, et se hâte de quitter Pilsen. Partout où il passe, il fait connaître la patente impériale : les troupes se déclarent d'une manière beaucoup plus favorable qu'il n'avait osé l'espérer; personne ne fait résistance. Il envoie Aldringer défendre l'empereur contre une attaque dont il était menacé, s'as-

sure des principales places de la Bohème, prend toutes les dispositions nécessaires pour déjouer les entreprises du rebelle, et marche vers l'Autriche supérieure où l'approche du duc Bernard mettait tout en combustion. Après la mort de Wallenstein, Ferdinand II avait nommé généralissime son propre fils, Ferdinand roi de Hongrie : sous lui commandait Gallas, qui exerçait réellement les fonctions de général. L'armée impériale entreprit le siége de Ratisbonne, que Wallenstein s'était constamment obstiné à ne pas vouloir tenter. Grâce à l'activité de Gallas, cette ville fut obligée d'ouvrir ses portes : les Suédois furent graduellement repoussés des rives du Danube, et enfin éprouvèrent une défaite complète sous les murs de Nordlingen, le 6 septembre 1634. Cette victoire, qui causa au chancelier Oxenstiern la seconde mauvaise nuit qu'il dit avoir passée en Allemagne, remit les Impériaux en possession de la Souabe, de la Franconie, et du cours du Rhin. Gallas avait en tête une armée française, commandée par le cardinal la Valette : il surprit Philisbourg à la faveur des glaces, et mit ensuite le siége devant Deux-Ponts. Les Français, joints aux confédérés d'Allemagne, l'obligèrent à le lever, et demeurèrent maîtres de la campagne : ils s'étaient déjà avancés jusqu'à Francfort-sur-le-Mein, lorsque Gallas, les harcelant et leur coupant les vivres, les obligea à leur tour de songer à la retraite; il les poursuivit au-delà du Rhin, et se posta toujours si avantageusement, qu'il les mettait à la fois hors d'état d'avancer dans leur marche et de l'attaquer. Ils parvinrent cependant à lui échapper; il les poursuivit à travers le Hundsruck : mais leur vigoureuse résistance et quelques échecs qu'il éprouva, lui firent manquer son but principal, celui de prendre ses quartiers d'hiver en France. Il se vit contraint de ramener ses troupes par la Lorraine, l'Alsace et la Souabe, provinces déjà épuisées; et il perdit beaucoup de monde. Mais la retraite des Français, quoiqu'elle leur eût acquis beaucoup de gloire, lui avait donné la facilité de reprendre Maïence, et d'autres places sur le Rhin : il passa ce fleuve à Brisach, secourut Dole assiégé par le prince de Condé, et, fondant sur la Bourgogne, il fit mine d'assiéger Dijon, et vint investir Saint-Jean-de-Lône. Son armée, grossie de celles du duc de Lorraine, qui commandait en personne, et du roi d'Espagne, se montait à quatre-vingt mille hommes. La résistance courageuse de cette petite ville, mal fortifiée et mal pourvue de troupes, sauva Paris, où tout était déjà dans la consternation; car les ennemis avaient aussi fait des incursions en Picardie. La bravoure des habitants de Saint-Jean-de-Lône rendit nuls tous les assauts qui furent donnés : l'armée impériale, épuisée par les fatigues du siége et par la rigueur de la saison, diminuait chaque jour. Gallas, après avoir vu périr l'élite de ses troupes, fut obligé de s'en aller précipitamment, le 2 novembre 1636, abandonnant son artillerie et une partie de son bagage. L'année suivante, il reparut avec plus de succès sur la scène : il contraignit Banier à lever le siége de Leipzig, et le chassa de Torgau où il avait pris position. Gallas crut avoir mis son ennemi dans l'impossibilité de lui échapper; mais celui-ci arriva dans la Poméranie, en exécutant une retraite dont l'audace et la réussite paraissent également incroyables. Cependant Gallas, à qui l'on indique, près de Tribsée, un passage important qui n'était pas gardé avec assez

de soin, pénètre dans la Poméranie, réduit la plupart des places situées à la gauche de l'Oder; et les Suédois sont repoussés jusqu'aux bords de la Pène. Pendant près d'un an, la Poméranie fut le théâtre de la guerre entre les deux rivaux. Gallas, après avoir laissé des garnisons dans les places qu'il avait conquises, ainsi que dans les îles de l'embouchure de l'Oder, cantonna ses troupes dans la Saxe : mais la famine, qui bientôt régna dans ces contrées ravagées et appauvries, fit périr un grand nombre de soldats impériaux; d'autres désertèrent à l'ennemi. Banier, qui avait reçu de Suède des renforts, reprit, l'une après l'autre, toutes les villes de la Poméranie, força Gallas à se retirer, et le repoussa jusqu'en Silésie et en Bohème. L'empereur, voyant ses états héréditaires menacés, ôta le commandement à Gallas, qui resta dans l'inaction jusqu'en 1643. Alors la retraite de Piccolomini lui fit de nouveau confier le commandement : il se signala contre les Suédois en Bohème, en Moravie et en Silésie, et fut, au mois de décembre, envoyé avec l'élite des troupes contre Torstenson, qui, traversant la Saxe, était tombé sur le Holstein, et avait pénétré dans le Jutland. Gallas avait ordre de suivre, malgré la rigueur de la saison et la longueur de la marche, les mouvements rapides des Suédois : il vola au secours du roi de Danemark, joignit ses troupes à celles de ce prince, s'empara de Kiel, et ne douta pas un instant qu'il n'enfermât les Suédois, et ne les réduisît à la dernière extrémité; mais Torstenson prévint l'exécution de ce dessein. Un défilé était resté libre près de Sleswig; il en profita pour marcher au-devant de Gallas, et lui présenta la bataille, que celui-ci refusa : il sortit ensuite du Holstein, en faisant passer son armée sous les retranchements des Impériaux. Ceux-ci se séparèrent des Danois, fort mécontents les uns des autres; et l'on frappa, à Hambourg, une médaille, avec ces mots « On » peut voir sur l'autre côté le narré » succinct des hauts faits de Gallas » dans le Holstein. » De l'autre côté, il n'y avait rien. Gallas, repoussé tout le long de l'Elbe, vint se retrancher à Bernbourg, où, malgré sa réunion aux Saxons, il fut réduit à la plus grande détresse, parce que les Suédois avaient choisi, en arrière de lui, des positions qui lui coupaient toute communication avec la Saxe et la Bohème. La famine exerça ses ravages dans le camp des Impériaux, et en fit périr un grand nombre. Une retraite qu'ils tentèrent sur Magdebourg n'améliora en rien cette situation désespérée : la cavalerie, en cherchant à s'échapper vers la Silésie, fut atteinte par Torstenson, près de Juterbock, et dispersée; le reste, en essayant de se faire jour les armes à la main, fut presque entièrement anéanti, près de Magdebourg, le 23 novembre 1644. De toutes ses troupes, Gallas ne ramena en Bohème que quelques milliers de soldats exténués; et cette campagne lui mérita, dit Schiller, la réputation d'être le premier général du monde pour perdre une armée. Cette catastrophe termina la vie militaire de Gallas : rongé par les infirmités que les fatigues de la guerre lui avaient causées, il mourut à Vienne, le 25 avril 1647. Son corps fut transporté à Trente, dans l'église des jésuites. Il était fort aimé des soldats, parce qu'il se montrait pour eux plein de bonté : mais, poussée à l'excès, cette qualité l'empêchait de faire observer exactement la discipline; et l'on prétend que c'est à cela qu'il faut attribuer une partie des revers qui finirent par l'acca-

bler : ils ne purent néanmoins faire perdre le souvenir de ses exploits brillants durant une guerre où il tint un rang distingué au milieu d'un grand nombre de généraux habiles. E—s.

GALLATI (GASPARD), issu d'une famille distinguée du canton de Glaris, et fils de Gaspard, chef du contingent de ce canton au service de François Ier., naquit en 1535. Il entra en 1562 au service de France, fut nommé capitaine en 1570, et reconduisit, en 1573, sa compagnie licenciée, en Suisse. La guerre civile ayant recommencé en 1579, il fut chef et commandant de quatre compagnies, qui furent renvoyées encore en 1585. Sous Henri III, il commanda de nouveau un corps de ses compatriotes, de 1580 à 1587, en Provence et en Dauphiné. Le roi le créa chevalier, et lui accorda des lettres de noblesse. La même année (1587), Gallati leva un régiment de 4000 hommes, traversa la Bourgogne, et rendit de bons services à la journée des barricades et au voyage de Chartres. Henri IV ayant succédé à la couronne, Gallati, qui avait le plus grand ascendant sur ses soldats, dont il était aimé, se rangea de son côté, nonobstant la différence de religion : il fut comblé de ses faveurs, et eut une grande part au gain de la bataille d'Arques (21 sept. 1589), dans laquelle le roi, remarquant la bravoure des Suisses, accourut à son secours, et lui dit : *Mon compère, je viens mourir ou acquérir de l'honneur avec vous.* Il continua de se distinguer dans nombre de siéges et de combats, de lever des corps, qui furent licenciés successivement et appelés de nouveau. En 1603, il obtint la lieutenance des cent-suisses. En 1614, la reine-mère l'envoya en Suisse pour demander la levée d'un régiment de 3000 hommes : les cantons, en l'accordant, lui en donnèrent le commandement, et acceptèrent, à sa sollicitation, M. de Bassompierre pour colonel-général des Suisses. En 1616, ce corps fut créé régiment des gardes suisses, et Gallati en fut établi premier colonel-propriétaire. Il jouit de cette place jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1629, après soixante-neuf ans de service. U—I.

GALLATIN (JEAN-LOUIS), médecin de la faculté de Montpellier, né à Genève en 1751, mourut en 1783. Il se distingua par son ardeur pour l'étude, et fit de rapides progrès dans la médecine. Après avoir obtenu le titre de docteur à Montpellier, il fut nommé médecin du duc d'Orléans. Il eut le bonheur d'être le disciple et l'ami de Tronchin. Étant devenu médecin de l'hôpital fondé à Paris par madame Necker, il se livra avec une vigilance et un zèle extrêmes au soulagement des pauvres qui étaient reçus dans ce nouvel établissement, et y perdit sa santé. On a de lui : I. *Dissertatio de aquâ*, in-4°. II. *Observations sur les fièvres aiguës*, in-8°., 1781. CH—T.

GALLE (PHILIPPE), graveur, marchand d'estampes, né à Harlem en 1537, vint s'établir à Anvers, où il forma une maison de commerce d'estampes assez considérable. Il dessinait correctement, et maniait le burin avec facilité; mais ses ouvrages manquent d'un certain effet. Il a mis au jour un grand nombre de recueils tant de sa composition que d'après plusieurs peintres flamands, tels que Martin Heemskerk, Martin de Vos, Stradan, le vieux Breughel et autres. Nous citerons, parmi ces différentes collections, une suite considérable de *Portraits des hommes célèbres des 15e. et 16e. siècles*; la *Vie* et

les miracles de sainte Catherine, en 34 pièces ; différentes suites du *vieux* et du *nouveau Testament*, etc. En général, ces recueils sont assez estimés. Philippe est mort à Anvers en 1612. — GALLE (Théodore), fils aîné du précédent, graveur et aussi marchand d'estampes, naquit à Anvers en 1560, et reçut de son père les premières leçons de son art. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, et séjourna assez long temps à Rome. De retour à Anvers, il entreprit le commerce d'estampes, et publia une grande quantité d'ouvrages, soit de sa composition, soit d'après des maîtres flamands, tels que Rubens, Stradan, Martin de Vos et autres. Quoique ses ouvrages aient quelque supériorité sur ceux de son père, il fut loin encore d'atteindre au mérite de ceux de son frère Corneille : on y trouve de la roideur, et peu de connaissance du clair-obscur. Les principaux sont, la *Vie de saint Joseph*, en 28 planches ; celle de *saint Norbert ; le comte Ugolino avec ses enfants, dans la tour ; Cornélie mère des Gracques*, etc. — GALLE (Corneille), dit *le Vieux*, frère puîné du précédent, né à Anvers en 1570, fut aussi élève de son père, qu'il surpassa de beaucoup, ainsi que tous les graveurs de sa famille. Comme son frère, il fit le voyage d'Italie ; mais il y séjourna beaucoup plus long-temps. Ce fut à Rome qu'il acquit cette correction, ce bon goût de dessin, qui caractérisent ses productions. Après y avoir exécuté plusieurs planches d'après des maîtres italiens, il revint à Anvers et se livra de même au commerce, sans cependant négliger son art. Corneille Galle a gravé beaucoup de portraits d'après Van Dyck, parmi lesquels on distingue ceux de *Charles Ier. et de sa femme* ; ceux de la mère *Anne de Jésus*, carmélite ; de *Dartus Wolfart*, peintre d'Anvers ; et de *Philippe Rubens* ; ce dernier d'après Pierre-Paul. Dans le genre de l'histoire, on remarque particulièrement, *Judith coupant la tête d'Holopherne* ; les *quatre Pères de l'Eglise* ; une *Vierge dans une niche* : ces trois estampes d'après Rubens ; un *Christ mort*, d'après Raphaël ; une *Vierge*, d'après le même ; une *Vénus*, et *Adam et Eve*, d'après Paggi ; *Jésus à table chez le Pharisien*, d'après Civoli ; l'*Amour fouetté par Minerve*, d'après Augustin Carrache ; nombre d'autres morceaux, d'après François Vanni, P. de Baillin, Thadée, F. Zuccharo, Annibal Carrache, etc. Corneille Galle a gravé le paysage au burin pur avec beaucoup de légèreté ; son feuillé a le ragoût de l'eau-forte ; la couleur de son burin est agréable ; son travail est large, moelleux, et chaque objet est traité suivant le caractère qui lui est propre. — GALLE (Corneille), dit *le Jeune*, fils du précédent, dessinateur et graveur, né à Anvers en 1600, fut élève de son père, et chercha à l'imiter, mais ne put jamais l'égaler. Ses meilleures productions sont ses portraits, parmi lesquels on distingue ceux de l'*empereur Ferdinand III*, de *Marie d'Autriche*, son épouse ; d'*Henriette de Lorraine*, et de *Jean Meyssens*, peintre et graveur, d'après le même. Ses morceaux d'histoire les plus importants sont : *Job querellé par sa femme ; Saint Dominique*, d'après Diepenbeck ; une *Nativité*, d'après D. Teniers ; *Vénus alaitant l'Amour*, d'après Rubens ; *Jésus-Christ ressuscité*, d'après G. de Crayer. Ses sujets d'histoire sont plus faibles que ses portraits, parce qu'il n'avait pas poussé l'étude du dessin aussi loin que l'avait fait son père. P—E.

GALLÉ ou GALLAEUS (SERVAIS), né à Rotterdam en 1627, mort à Campen vers la fin de 1709, exerça le ministère sacré auprès des églises walonnes de Ziericzée et de Harlem, et il réunit à ses fonctions pastorales la culture de la littérature ancienne; témoin : I. Son édition de Lactance, Leyde, 1660, in-8°. Les catholiques lui reprochent d'avoir trop calvinisé son auteur, dans les notes dont il l'a accompagné. II. Ses *Dissertationes de Sibyllis earumque oraculis*, Amsterdam, 1688, in-4°., avec figures; elles sont au nombre de vingt-cinq. Il y a joint une dissertation sur le *Hercules Magusanus*, où il est aussi question de la déesse *Nehalennia*. Le fond annonce plus d'érudition que de saine critique. III. Ses Σιβυλλιακοὶ Χρησμοί, *hoc est Sibyllina oracula*. Il y a réuni : *Oracula magica Zoroastris ; Astrampsychi oneirocriticum*, etc., ibid. 1689, in-4°., grec et latin, avec des notes et des commentaires auxquels s'applique le jugement porté sur le précédent article. Il avait projeté une édition de *Minutius Felix*, qui n'a point paru.

M—ON.

GALLEGOS (FERDINAND), peintre espagnol, prit naissance à Salamanque, le 14 décembre 1461. Il fut disciple de Berruguete : mais il suivit en tout le genre du célèbre Albert Durer, de façon que l'on confondait souvent ses ouvrages avec ceux de cet habile artiste. Quoiqu'à cette époque de très bons peintres florissaient en Espagne, on distingua toujours Gallegos par l'exactitude de son dessin, la sagesse de sa composition, la pose de ses figures et la beauté de son coloris. On a de lui, dans la cathédrale de Salamanque, une *Notre-Dame*, avec l'enfant Jésus dans ses bras, ayant à un de ses côtés S. André, et de l'autre S. Christophe : ce tableau est très estimé. Dans le cloître de la même église, on voit de la main du même peintre plusieurs tableaux représentant *S. Michel*, *S. Antoine*, et *une Adoration des Rois*. On connaît d'autres tableaux de Gallegos; mais ils ont été si maltraités par le temps, qu'on y distingue à peine quelques figures. Gallegos mourut dans sa patrie, âgé de quatre-vingt-neuf ans, en 1550 : cette époque fut le siècle d'or de la peinture en Espagne.

B—s.

GALLET (......), chansonnier français, né vers 1700, était épicier à la pointe Saint-Eustache, si l'on en croit la tradition ; mais Marmontel, dans ses *Mémoires*, dit, rue des Lombards. La société de Piron, Collé, Favart, Panard, lui fit plus d'une fois négliger ses affaires commerciales, et il finit par faire banqueroute en 1751 : il se réfugia au Temple, lieu de franchise alors pour les débiteurs insolvables; et comme il y recevait tous les jours des mémoires de créanciers : « Me voilà, dit-il, au temple des mémoires. » La misère dans laquelle il tomba bientôt, n'altéra ni ses goûts ni sa gaîté : il buvait cinq à six bouteilles de vin par jour; ce qui finit par le faire trembler au point qu'il ne pouvait écrire. Il devint même hydropique; et ce fut de son grabat, qu'il écrivit à Collé trois couplets dont le dernier est si connu :

Autrefois, presqu'au même instant,
J'en aurais pu rimer autant
Que nous reconnaissons d'apôtres;
À présent j'abrége, d'autant
Qu'à l'église un prêtre m'attend,
Accompagné de plusieurs autres.

Il avait en effet été condamné par les médecins : lui-même croyait n'avoir plus qu'une dixaine de jours à vivre. Cependant il en échappa cette fois ; il en fut quitte pour dix ou douze ponc-

tions, qui lui firent rendre quatre-vingt-douze pintes d'eau. Il reprit son train de vie; et, au mois de juin 1757, il succomba à sa maladie. Quand son hydropisie fut sur le point de l'étouffer, le vicaire du Temple étant venu lui administrer l'extrême-onction : « Ah! M. l'abbé, lui dit-il, vous venez me graisser les bottes; cela est » inutile, car je m'en vais par eau. » Il avait été le maître en chansons de Collé, qui le maltraite dans ses *Mémoires*, tout en disant qu'il ne fit rien perdre à ses créanciers, pas même les intérêts. Pannard, différent de Collé, fut attaché à Gallet au-delà du tombeau. Marmontel l'ayant rencontré quelques jours après la mort de son ami, lui dit qu'il prenait beaucoup de part à son affliction : « Ah! Monsieur, lui dit » Panard, en pleurant, elle est bien » vive et bien profonde : un ami de » trente ans, avec qui je passais une » vie...! A la promenade, au spectacle, » au cabaret, toujours ensemble! Je » l'ai perdu; je ne chanterai plus, je » ne boirai plus avec lui! Il est mort. » Je suis seul au monde; je ne sais » plus que devenir!..... Vous savez » qu'il est mort au Temple? Je suis » allé pleurer et gémir sur sa tombe. » Quelle tombe! Ah! Monsieur, ils » me l'ont mis sous une gouttière, lui » qui, depuis l'âge de raison, n'avait » pas bu un verre d'eau! » Les ouvrages de Gallet sont : I. *La Précaution inutile*, en un acte, 1736. II. *Le double tour, ou le prêté rendu*, en un acte, 1735. III. *Les Coffres*, en un acte, 1736. IV. *Prologue pour l'Opéra-Comique*, 1744. V. *Les Troqueurs* (sujet aussi traité par Vadé). VI. *Pic, Pan, Pon*, 1734. Ces six pièces, représentées sur le théâtre de l'Opéra-Comique, sont restées manuscrites. VII. *La Pétarade, ou Polichinelle auteur, en un acte, en prose et en vers, pièce quasi nouvelle, qui peut être représentée en personnes de bois naturelles, seconde édition, moins mauvaise et non plus méchante que la première, avec peu de correction et beaucoup d'augmentation*, 1750, in 8°. C'est une parade, ainsi que l'indique le titre. VIII. Avec Piron, Panard et Pontau, *La Ramée et Dondon*, parodie en un acte de la *Didon* de Lefranc de Pompignan, 1734; resté manuscrit. IX. Avec Panard et Pontau, *Marotte*, parodie en un acte de la *Mérope* de Voltaire, 1743; manuscrit. X. Quelques Chansons et Couplets, qui n'ont jamais été réunis, mais qu'on trouve dans différents recueils. Un des plus piquants est le couplet sur M. Nègre, lieutenant-criminel, qui fut obligé de se défaire de sa charge, à cause d'une friponnerie affreuse; et sur M. d'Agouges, lieutenant-civil, qui avait un tarif de révérences et de saluts pour chaque personne, suivant son état et sa condition. Voici ce couplet :

Au Châtelet sont bien tenants
Deux lieutenants;
Et ces magistrats renommés
Sont bien nommés.
Monsieur le lieutenant-civil
Est très civil.
Et le lieutenant-criminel
Bien criminel.

MM. Moreau et Francis ont fait représenter, en 1806, sur le théâtre des Variétés, *Gallet, ou le chansonnier droguiste*, vaudeville en un acte, qui n'eût pas été indigne d'un théâtre plus relevé. — GALLET ou GALET, abbé qui a presque toujours suivi Fénelon, a écrit la vie de ce prélat sous ce titre : *Recueil des principales vertus de Fénélon*, Nanci, 1725, in-12. On a encore de lui une *Dissertation dogmatique et morale sur la doctrine des indulgences, sur la foi des miracles et sur la*

pratique du rosaire, 1724, in-12. (*Voy.* la table du *Dictionnaire des anonymes* de M. Barbier.)—GALLET, fameux joueur de dez, contemporain de Regnier, qui en parle dans sa satire XIV (dont la première édition est de 1613), fit bâtir à côté de l'hôtel de Sully, rue St.-Antoine, une maison où il y avait un cabaret, et qu'on appelait aussi l'hôtel de Sully. On a dit qu'ayant perdu sa maison au jeu, il venait encore y jouer sur l'escalier avec les laquais et les marmitons; mais les auteurs qui donnent ces détails ont confondu l'hôtel de Sully avec la maison de Gallet qui en portait aussi le nom. Gallet fut aussi mentionné dans le *Sérieux et le grotesque*, ballet donné en 1627. Quarante ans après on parlait encore de lui; car Boileau le nomme dans sa satire VIII, qui est de 1667. A. B—T.

GALLETTI (PIERRE-LOUIS) naquit à Rome en 1724, et y passa la plus grande partie de sa vie: il entra de bonne heure chez les bénédictins, et suivit bientôt les traces des hommes distingués qui ont illustré cet ordre par leurs travaux; il dirigea ses vues vers l'antiquité et l'histoire littéraire et ecclésiastique, dont il s'occupa pendant toute sa vie avec un zèle infatigable. Il vécut d'abord dans la célèbre abbaye de son ordre à Florence: son savoir lui fit obtenir la place de bibliothécaire et d'archiviste, et il rédigea un excellent catalogue des manuscrits qu'elle possédait en grand nombre; ils lui servirent depuis à composer son ouvrage intitulé: *Ragionamento dell' origine e de' primi tempi dell' abadia Fiorentina*, Rome, 1773, in-4°. Il avait trouvé en 1754, dans ses archives, une chronique d'une abbaye appelée *della Campora*, qui depuis avait été réunie à celle de Florence. Ayant cru y découvrir la véritable origine de l'ordre des hiéronymites, il envoya au cardinal Querini cette chronique, que ce prélat transmit au savant religieux Félix-Marie Nérini, abbé général de cet ordre: celui-ci opposa plusieurs documents, tendant à prouver que ces religieux avaient suivi primitivement la règle de S.-Augustin. Galletti publia sur ce sujet sa *Lettera intorno la vera e sicura origine del venerabile ordine de' PP. Girolamini*, Rome, 1755, in-4°. L'avantage lui resta dans cette discussion. Il s'occupa ensuite de quelques questions relatives à la géographie ancienne du territoire de Rome et des états du Pape. Il fit paraître une dissertation intitulée: *Capena municipio de' Romani*, Rome, 1756, où il établit que cette ville était autrefois au lieu où l'on voit aujourd'hui un vieux château ruiné, appelé *Civitacula*, sur lequel il donne de curieux renseignements historiques et diplomatiques. Cet ouvrage fut suivi, l'année d'après, d'un autre du même genre: *Gabbio antica città di Sabina scoperta ove era Torri, ovvero le grotte di Toro, discorso in cui si ragiona de' SS. MM. Getulio e Giacinto con varie notizie di alcuni luoghi circonvicini*, Rome, 1757, in-4°. fig. Il y donne des notices très importantes sur les actes de S.-Gétulien et de ses compagnons, indique la véritable situation du cimetière de St.-Hyacinthe, et procure de précieux éclaircissements sur la chronique de Farfa, écrite par Gregorius Cattinensis, et publiée par Muratori. Il donna encore une lettre sur Ascoli: *Lettera all' abate Cristofano Amaduzzi per servire ad illustrare la topografia del territorio di Ascoli nella Marca;* elle est imprimée dans le tome 18 de la *Nuova raccolta* de Calogerà. On s'était beaucoup occupé

des inscriptions antiques, dont le nombre est considérable à Rome ; mais on accordait peu d'attention à celles du moyen âge : Galletti commença vers cette époque à en former une collection, qu'il a publiée en les divisant selon les nations qu'elles pouvaient intéresser. Il commença par celles de Venise : *Inscriptiones Venetæ infimi ævi Romæ extantes*, Rome, 1757, in-4°. Il fit paraître en 1759, celles de Bologne, 1 vol. in-4°.; en 1760, celles de Rome, en 3 vol. in-4°.; en 1761, celles de la Marche-d'Ancône, et en 1766, celles du Piémont. Ces recueils ne l'empêchèrent pas de donner aussi divers écrits sur l'histoire, les antiquités et les rits ecclésiastiques, tels que : *Del vestarario della santa romana Chiesa discorso*, Rome, 1758. On y trouve des détails curieux sur l'office du *Vestararius*, qui consistait à garder et surveiller le vestiaire ou dépôt des habits sacerdotaux, et sur ceux qui l'ont exercé; le tout est appuyé sur des inscriptions, des diplomes et des monuments dont Galletti donne le premier la connaissance, ou dont il fait une heureuse application. *Memorie di tre antiche chiese di Rieti, S. Michele Arcangelo al ponte, sant' Agata alla Rocca, e San Giacomo*, Rome, 1765. Ce sujet lui fournit encore l'occasion de publier des chartes et des monumens anciens. *Del Primicero della S. Sede apostolica e di altri uffiziali maggiori del sagro Palagio Lateranense*, Rome, 1776, in-12. L'histoire des évêques de Viterbe présente des obscurités; Galletti en a éclairci plusieurs dans sa *Lettera à Giannantonio Beretta sopra alcuni vescovi di Viterbo*, Rome, 1759, in-4°. Galletti a inséré plusieurs morceaux intéressants dans le *Recueil de pièces anecdotes* qu'Amaduzzi a fait paraître à Rome chez Pagliarini (*Voy.* AMADUZZI). On lui doit trois *Homélies du vénérable Bède*; trois *Discours de Thomas-Phèdre Inghirami de Volterra* (Voy. INGHIRAMI), l'un adressé à Ferdinand roi d'Espagne, à l'occasion de la prise du royaume de Bugia en Afrique; l'autre est un éloge de Pierre de Vicence, évêque de Cesène, et le troisième est une Oraison funèbre de Louis Podocathare de Cypre; et enfin des *Lettres de S. Basile-le-Grand à une femme pieuse, appelée Théodora*. Les vertus et le mérite de Galletti lui obtinrent l'amitié des plus illustres prélats : le cardinal Domenico Passionei, qui avait succédé au cardinal Querini, dans l'office de bibliothécaire du Vatican, avait pour lui un attachement particulier; Galletti a écrit sa vie sous ce titre : *Memorie per servire alla storia della vita del cardinale Domenico Passionei, segretario de' brevi e bibliotecario della Santa Sede Apostolica*, Rome, 1762. Cette Vie est terminée par un Recueil de lettres très intéressantes d'hommes d'état et de savants qui ont été en correspondance avec l'illustre cardinal. Le pape Pie VI accorda sa protection et même sa faveur à Galletti; il lui conféra plusieurs bénéfices et le titre d'évêque de Cyrène. Ce savant infatigable est mort subitement d'apoplexie le 13 décembre 1790, à soixante-six ans. A. L. M.

GALLI (FERDINAND). *V.* BIBBIENA.

GALLI (N.), natif de Nîmes, protestant réfugié à Londres, y publia : *Memoirs of the Wars of the Cevennes under colonel Cavalliers*, 1726, in-8°. Cet ouvrage passe généralement pour la traduction des Mémoires rédigés en français par Cavalier lui-même. (*V.* CAVALIER.)

Mais il est plus vraisemblable que c'est une production originale, composée d'après les récits de ce chef de Camisards, et pour laquelle la mémoire de l'auteur ne l'a pas toujours bien servi. Son livre contient des faits si évidemment contraires à la vérité, qu'il est impossible que Cavalier les ait racontés tels que son historien les rapporte. V. S. L.

GALLICANUS (VULCATIUS), l'un des écrivains de l'histoire Auguste (*Voy.* SPARTIEN), prenait le titre de *vir clarissimus*, ce qui indique qu'il était sénateur; il ne doit pas être confondu avec le consul de ce nom, qui vivait sous Constantin : le premier florissait sous Dioclétien, vers l'an 290. On a imprimé, sous son nom, la vie d'Avidius Cassius; cependant on l'attribue généralement à Spartien. A. B—T.

GALLICCIOLI (L'abbé JEAN-BAPTISTE), savant orientaliste italien, mort, en 1806, à Venise, où il était né en 1733, y professa, dans les écoles publiques, les langues hébraïque et grecque. Profondément versé dans les langues orientales, il savait, indépendamment des précédentes, la syriaque, la chaldaïque, la latine, et de plus la française, l'anglaise; nous n'avons pas besoin de dire qu'il écrivait celle de sa nation avec autant de pureté que d'élégance. Son amour pour les langues anciennes avait été excité par son desir ardent de connaître l'antiquité, tant profane que sacrée. Loin d'être avare du savoir qu'il avait acquis, son plus grand plaisir était de le communiquer à ses disciples; et ceux-ci, à qui, par sa manière surtout de leur en faire part, il avait inspiré une sorte de passion pour les connaissances immenses dont son esprit était orné, le suivaient jusque dans les rues de Venise, où il continuait, en quelque sorte, les leçons de sa chaire. C'était pour lui la plus douce des jouissances de satisfaire, en tout lieu, et dans toutes les occasions, un aussi louable empressement. Simple dans ses mœurs, modeste dans l'expansion de ses connaissances, comme dans son habillement et ses manières, on eût pris cet humble abbé pour le prêtre le plus ordinaire : il était d'ailleurs si prodigue envers les pauvres, que, malgré la fortune dont il jouissait, on le trouva dépourvu de tout à sa mort; et l'on découvrit alors qu'il y avait plusieurs familles qui ne vivaient que de ses bienfaits. Les ouvrages qu'il publia, sont : I. *Dizionario latino-italiano della sacra Bibbia.* II. *Dissertazione dell' antica lezione degli Ebrei e dell' origine de' punti.* III. *Pensieri sulle LXX settimane di Daniele;* volume plein d'érudition, dont toutes les universités italiennes lui firent des remercîments. IV. *Memorie Venete antiche profane ed ecclesiastiche*, en huit tomes. On regrette qu'il n'ait pas publié, avant sa mort, un grand ouvrage qui lui avait coûté vingt ans de travail, et dont le sujet comme le titre était : *Approssimazione della sinagoga alla nostra religione.* On a encore de lui des traductions italiennes, écrites d'après les originaux, et publiées à Venise de même que les livres précédents : ce sont celles de l'*Ecclésiaste*, et des différentes défenses de la religion chrétienne, écrites par Tatien, Athénagore, et autres apologistes des premiers siècles. Ce fut lui qui fit achever l'édition des *SS. Pères*, entreprise par Gallando. On lui doit encore la grande table des 32 vol. in-fol. d'Ugolini, *Thesaurus antiquitatum sacrarum;* et de plus l'édition vénitienne de *S. Grégoire*

le Grand, en 17 vol. in-4°. Il fit, en outre, des additions au *Dictionnaire des sept langues*, dans lequel, à la vérité, l'abbé Cognolato trouva des erreurs qu'il lui reprocha : mais on reconnut bientôt que ces fautes ne devaient être imputées qu'à l'imprimeur. G—N.

GALLIEN (PUBLIUS LICINIUS), issu d'une des plus illustres familles de Rome, et fils du célèbre Valérien, avait été associé à l'empire par son père. L'an 255 de l'ère chrétienne, il remporta une grande victoire sur les Germains, et prit, à ce sujet, le titre de Germanicus Maximus. L'année suivante, avec un corps de 10,000 hommes choisis, il défit, suivant un historien, 300,000 Germains ou Allemands aux environs de Milan, et battit les Hérules et les Francs. L'Empire romain était alors attaqué de tous côtés par les peuples voisins de ses frontières, par les Perses surtout, que commandait Sapor : Valérien (*V.* VALÉRIEN) fut vaincu et fait prisonnier par ce roi, l'an 260. Ce grand événement fit connaître le caractère de Gallien, qui, pendant les huit ans qu'il régna après la captivité de son père, ne tenta rien pour le délivrer, et se réjouit au contraire de son malheur. La mollesse et l'insouciance de cet empereur firent de son règne une époque unique dans l'histoire : plusieurs personnages, qu'on a appelés les trente tyrans, furent proclamés empereurs romains dans différentes parties de l'Empire. A peine la nouvelle de la défaite de Valérien par les Perses fut-elle connue des Scythes, des Goths, des Germains, des Sarmates, des Allemands, des Francs et des autres ennemis de l'Empire, qu'ils coururent tous aux armes. Gallien, qui avait quelquefois des moments de vigueur, défendit Rome contre les Allemands et les Francs, et les força de se retirer. Ingenuus, un des généraux de Gallien, se révolta contre lui, et se fit proclamer empereur en Pannonie et en Mœsie. Gallien marcha contre lui dans l'Illyrie, le battit et le mit en fuite; le rebelle fut tué par ses soldats, ou se tua lui-même. Gallien montra en cette occasion toute la cruauté qui s'alliait dans son ame avec la mollesse et le goût des plaisirs. Il ordonna à ses soldats de passer au fil de l'épée tous les habitants de la Mœsie indistinctement. Il écrivit à un de ses généraux : « Je ne serai point » content si vous faites périr seule- » ment ceux qui ont porté les armes » contre moi, et qui auraient pu être » tués dans une action : il faut que « vous exterminiez, dans chaque » ville, tous les mâles jeunes et vieux; » n'épargnez aucun de ceux qui ont » voulu ma perte, aucun de ceux qui » ont mal parlé de moi, *le fils de Va-* » *lérien*....... Tuez, mettez en pièces » sans pitié; faites comme vous savez » que je ferais moi-même, etc. » Régillianus, un autre des généraux de Gallien, vainqueur des Sarmates, fut proclamé empereur par les troupes d'Ingenuus, et par les habitants de la Mœsie qui avaient échappé au massacre : il périt par les mains de ses soldats. Les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre, reconnurent pour empereur Posthumus, l'un des meilleurs généraux de l'Empire : il chassa tous les Germains des Gaules, et régna pendant sept ans. Gallien lui fit deux fois la guerre sans pouvoir le réduire. Posthumus se donna pour collègue Victorinus, et périt à la fin par la main des Gaulois, ou par le fait de Lollianus, qui lui succéda. Gallien étant passé en Orient, marcha contre la ville de Byzance pour s'en venger, sans que l'histoire apprenne le motif

de son ressentiment. Désespérant de se rendre maître de la place, il négocia avec les habitants pour obtenir d'y être introduit: alors, au mépris de la parole qu'il avait donnée, il fit passer la garnison au fil de l'épée; ensuite il se rendit précipitamment à Rome, où il assembla le sénat, et ordonna, pour la célébration de la dixième année de son règne, une fête, dont la pompe fut l'étalage le plus extraordinaire du luxe et de la volupté : il y parut en triomphateur au milieu des sénateurs et des prêtres. Ce qui le couvrit de ridicule, ce fut le spectacle qu'il donna en même temps de 200 hommes déguisés en Goths, en Sarmates, en Perses et en Francs; par-là il rappela les parades, en ce genre, de Caligula et de Domitien. Au ridicule, Gallien joignit la cruauté: pendant la marche, quelques bouffons s'étant mêlés aux prétendus Perses, et les examinant avec une curiosité affectée, on leur demanda ce qu'ils cherchaient ; ils répondirent assez plaisamment : *Nous cherchons le père du prince.* L'empereur, instruit de leur réponse, les fit impitoyablement brûler vifs. Les Perses étaient toujours les plus redoutables ennemis de l'Empire : Baliste, qui avait été préfet du prétoire sous Valérien, guerrier courageux et habile, marcha contre eux, les chassa de la Cilicie et de la Lycaonie, en fit un grand carnage, enleva leur butin et leurs prisonniers, et s'empara même des femmes de Sapor. Il fut, il est vrai, secondé puissamment par Odenat (*Voyez* ODENAT), le plus grand défenseur des Romains contre les Perses. Odenat les chassa des terres de l'Empire, entra en Mésopotamie, et s'avança jusque dans l'intérieur des états de Sapor. Ce prince vint à sa rencontre, fut défait, et obligé de se retirer dans Ctésiphon, sa capitale, dont Odenat fit le siége. Ce général eut de nouveaux avantages contre Sapor, assiégea encore la ville de Ctésiphon, et la prit. Gallien reconnut les services d'Odenat en se l'associant à l'empire. Il serait trop long de parler des autres généraux de Gallien qui profitèrent de sa mollesse et de son apathie pour se faire proclamer empereurs dans les provinces où ils commandaient. Les plus considérables furent Macrien et Émilien en Égypte; Auréole en Illyrie; Celse en Afrique; Valens et Pison, etc. Les Goths, qui avaient déjà passé l'Hellespont, et commis d'affreux ravages en Asie et dans la Grèce, où ils avaient pillé et réduit en cendres le fameux temple de Diane à Éphèse, firent une nouvelle irruption dans les provinces d'Asie, de Bithynie, de Pont, de Cappadoce, pendant que les Hérules, après avoir passé le Pont-Euxin, marchaient droit à Byzance. Gallien qui, comme on l'a déjà observé, savait retrouver du courage, courut au secours des provinces attaquées par les Goths, combattit et défit ces barbares. Il remporta une victoire non moins importante sur les Hérules; ensuite il tourna ses forces contre Auréole, qui s'avançait vers Rome dans l'intention de le déposer et de se faire proclamer seul empereur. Gallien l'atteignit, lui livra bataille, le vainquit, et le força de s'enfermer dans Milan, qu'il assiégea. Cet événement date du commencement de l'année 268 : tous les historiens prétendent que Gallien fut tué pendant le siége de Milan; mais ils ne sont pas d'accord sur les auteurs de sa mort, ni sur la manière dont il périt; il était dans la 35ᵉ. année de son âge, et régnait depuis quinze ans. Il avait eu, de l'impératrice Cornélia Salo-

nina, un fils appelé Saloninus Gallienus, qui fut tué très jeune, lorsque les Gaulois, en haine de l'empereur, se révoltèrent contre lui, et firent prendre la pourpre à Posthumus. Le sénat déclara Gallien ennemi de la patrie, et fit effacer son nom des monuments publics. Il est mis au nombre des mauvais empereurs à cause de sa cruauté, qu'il exerça surtout contre les soldats, dont il fit tuer quelquefois, en un jour, jusqu'à 3 et 4000 (ce qui peut paraître exagéré), et aussi à cause de la mollesse et des voluptés dans lesquelles il se plongeait, au mépris de sa dignité et de l'Empire qu'il avait à gouverner. Son apathie, et son insouciance sur les événements les plus funestes et les plus malheureux étaient telles, que, lorsqu'on lui apprit que l'Égypte était séparée de l'Empire, il répondit: *Quoi, ne pouvons-nous pas nous passer du lin d'Egypte?* A la nouvelle de la dévastation de l'Asie par les incursions des Scythes et par les fléaux de la nature, sa réponse fut: *Est-ce que nous ne pouvons pas exister sans la fleur de nitre?* Il répondit dans le même sens, quand il fut informé de la perte des Gaules. Cet empereur avait des lumières; il était versé dans les arts et dans les lettres, et fut au premier rang des poètes et des rhéteurs de son temps. Claude, qui fut un bon empereur, eut la faiblesse de faire mettre Gallien, son prédécesseur, au rang des dieux (1). Q—R—Y.

GALLIMARD (JEAN-EDME) mourut à Paris, sa patrie, le 12 juin 1771, à l'âge de quatre-vingt-six ans; il s'était adonné principalement à l'étude des mathématiques, pour laquelle il a composé plusieurs ouvrages utiles, quoique d'une médiocre importance. I. *L'Arithmétique démonstrative.* II. *L'Algèbre, ou l'arithmétique littérale démontrée.* Ce sont deux tables, chacune en une feuille in-8°., publiées en 1740. III. *Géométrie élémentaire d'Euclide*, avec des suppléments, 1736, 1749, in-12. IV. *Science du calcul numérique, ou arithmétique raisonnée*, 1750, in-12. V. *Les Sections coniques, et autres courbes, traitées profondément*, 1752, in 8°. VI. *Méthode théorique et pratique d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie*,

(1) On trouve des médailles de Gallien dans tous les métaux, et l'on en conserve une au cabinet du Roi, qui a exercé la critique d'un grand nombre de savants du siècle passé. Spanheim, Vaillant, Banduri, le P. Hardouin, l'abbé de Vallemont, Galland, Baudelot et Eckhel, ont tous voulu expliquer la légende singulière qui se trouve autour de la tête de Gallien couronnée d'épis, GALLIENÆ AUGUSTÆ. Ce n'est point ici le cas de rapporter les sentiments divers de ceux qui ont cru pouvoir expliquer le sens de cette légende. Cette question a été analysée avec soin par l'abbé Barthélemy, dans le tome XXVI de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*, pag. 551 et suiv., et ensuite par Eckhel (*Doctrina numorum veterum*, tom. VII, pag. 411). Il nous suffira de dire que c'est l'opinion de l'abbé de Vallemont qui, suivant Barthélemy, paraît le plus approcher de la vraisemblance. Il pense que la légende *Gallienæ Augustæ* a été placée sur cette médaille en l'honneur d'une cousine de Gallien, nommée Galliena, dont Trebellius Pollio fait mention, et qui fit mettre à mort le tyran Celsus, qui avait pris la pourpre en Afrique (*Voy.* CELSUS), et que ce fut en reconnaissance de cette action hardie que l'empereur voulut consacrer ce monument numismatique; chose, il faut l'avouer, tout-à-fait inusitée; aussi cette opinion a-t-elle trouvé beaucoup de contradicteurs, qui se servent même du texte de Pollio pour la réfuter. Eckhel, qui le dernier a publié des observations sur ce sujet, pense que la couronne d'épis dont est coiffé Gallien, et la légende *Gallienæ Augustæ*, sont l'effet d'un caprice du prince, qui a voulu se parer des attributs de Cérès, comme Néron et Commode se paraient quelquefois de ceux d'Apollon et d'Hercule. On trouve effectivement quelquefois Gallien représenté sur d'autres médailles que celle dont il est ici question, avec la tête couronnée d'épis. Mais il reste toujours difficile de se rendre raison de la légende vraiment extraordinaire de *Gallienæ Augustæ*, qui se lit autour de la tête d'un empereur. La médaille que nous avons examinée avec attention, est cependant de toute authenticité. Nous avons cru devoir rappeler dans cet article ce monument curieux, parce qu'indépendamment de sa singularité, il nous fournit l'occasion de faire au moins mention de Galliena, qui n'est connue que par les deux mots rapportés par Trebellius Pollio, et par les dissertations auxquelles a donné lieu cette médaille, qui, comme le dit Barthélemy, est un de ces monuments qui font l'ornement d'un cabinet et le désespoir d'un antiquaire. T—N.

mise à la portée de tout le monde, 1753, in-16. VII. *Théorie des sons applicable à la musique*, 1754, in-8°. d'une feuille. VIII. *Alphabet raisonné pour la prompte et facile instruction des enfants*, 1757, in-12. IX. *Le Pont-aux-ânes méthodique, ou nouveau Barrême pour les comptes faits*, 1757, in-8°. X. *Méthode latine à l'usage des enfants et des écoliers*, proposée par souscription : elle n'a point paru. Z.

GALLINI (JEAN-ANDRÉ), danseur célèbre, né en Italie, commença sa réputation à Paris, et vint ensuite à Londres, où il se montra pendant plusieurs années avec succès sur le théâtre de l'Opéra, en qualité de premier danseur : il fut depuis directeur des ballets. Il donnait en même temps des leçons de son art dans les meilleures maisons et dans les pensions les plus considérables. En 1762, il publia un *Traité sur l'art de la danse*, 1 vol. in-8°., qui fut prôné alors, quoiqu'il paraisse que ce n'était guère que la répétition de ce qu'on trouve dans un ouvrage de Cahusac, imprimé en 1754. Gallini avait un esprit et des manières insinuantes : la considération qu'il avait acquise était telle, que la sœur du comte d'Abingdon ne fit point de difficulté de lui donner sa main ; mais cette alliance fut loin d'être heureuse. Gallini avait un genre d'économie qui approchait beaucoup de l'avarice ; sa manière de vivre, avec les profits qui accompagnaient ses succès, lui permit d'accumuler une assez grande fortune. Il acheta, en 1786, le privilége du théâtre de l'Opéra, mais n'eut pas lien de se féliciter de cette acquisition ; la salle fut brûlée en 1789 : 30,000 livres sterl., qu'il avança pour en faire construire une nouvelle, furent perdues pour lui ; et les risques et accidents fréquents, auxquels donna lieu l'*exiguité* drs bâtiments où il transféra son spectacle, le décidèrent à vendre son privilége. La location des vastes salles qu'il possédait dans Hanover-Square, soit pour des concerts, soit pour des bals, ou des lectures publiques, et les leçons de danse qu'il continua de donner jusqu'à sa mort, le dédommagèrent de ses pertes. Dans un voyage qu'il fit en Italie, le pape lui conféra l'ordre de l'Éperon d'or ; depuis il portait en Angleterre le nom de sir John Gallini. Il mourut le 5 janvier 1805. X—s.

GALLISSONIÈRE (ROLAND-MICHEL BARRIN, marquis DE LA), lieutenant-général des armées navales de France, et associé libre de l'académie des sciences, naquit à Rochefort, le 11 novembre 1693. Son père, qui commandait la marine dans ce port, était aussi parvenu au grade de lieutenant-général par ses services éclatants : étant chevalier de Malte, il s'était trouvé au fameux siége de Candie. Il passa ensuite au service de France, et eut part à toutes les actions mémorables qui eurent lieu sur mer, jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Il se signala, entre autres, à la bataille de la Hogue, et fut chargé, avec deux vaisseaux, de défendre en 1702 l'estacade de Vigo contre les Anglais. Accablé par le nombre, il brûla son vaisseau, et fut mené prisonnier en Angleterre, où il prit une part active aux négociations qui amenèrent le traité d'Utrecht. Son fils suivit en tout point le glorieux exemple qu'il avait devant les yeux. Après avoir fait ses études à Paris, sous la direction de Rollin, qui conserva toujours pour lui le plus vif attachement, La Gallissonière entra, en 1710, dans la marine, et ne tarda pas à s'y distinguer. Il fit le reste de la guerre, et s'efforça constamment par de nou-

veaux services, même en temps de paix, de mériter de nouvelles récompenses. Il fut fait capitaine de vaisseau en 1738, commanda, en 1741, le *Tigre*, dans l'escadre de Decourt, et fut ensuite chargé de convoyer, avec deux vaisseaux, la flotte de la compagnie des Indes. Au retour de cette campagne, qui fut très heureuse, il apprit qu'on voulait lui donner le gouvernement de la plus considérable de nos colonies. Il représenta au ministre que son inclination le portait à servir l'état en combattant les ennemis sur mer, plutôt qu'en administrant une colonie. Ses observations furent goûtées; mais à peine avait-il obtenu le commandement d'un vaisseau, que le nouveau gouverneur que l'on envoyait au Canada, fut pris dans la traversée par les Anglais. Alors La Galissonière céda, sans murmurer, à la force des circonstances qui contrariaient son penchant. Il consentit à aller au Canada (1745), parce qu'il prévit qu'il s'y présenterait de fréquentes occasions de signaler son zèle; et comme il supposa qu'elles seraient plus rares pendant la paix, il exigea d'être rappelé quand elle serait faite. Il remplit le poste de gouverneur comme s'il ne se fût, toute sa vie, occupé que de cet objet, et administra en véritable homme d'état. Il établit à Québec un arsenal maritime et un chantier de construction, où l'on n'employa que des bois du pays. Il conçut, proposa et fit adopter le vaste plan dont il commença l'exécution, de joindre le Canada et la Louisiane par une chaîne de forts et d'établissements, le long de l'Ohio et du Mississipi, à travers les régions désertes qui séparaient ces deux colonies à l'ouest des lacs. A l'avantage d'établir entre elles une communication moins pénible et moins longue que par le nord, se joignaient celui de pouvoir faire parvenir les dépêches en France, en hiver, par la Louisiane, tandis que l'embouchure du fleuve St.-Laurent est fermée par les glaces; enfin, celui de resserrer les Anglais entre les montagnes et la mer. Par l'ordre qu'il établit, non seulement il les mit hors d'état de rien entreprendre, mais les succès que nos armes obtinrent, contraignirent nos ennemis à se tenir sur la défensive, et on les harcela tellement qu'on les força à desirer la paix. La Galissonière ne se contenta pas d'avoir ainsi assuré la tranquillité de la colonie à l'extérieur; il s'occupa aussi avec ardeur, de tout ce qui pouvait la faire fleurir, la rendre utile à la métropole, et procurer le bonheur de ses habitants. Il s'acquit leur attachement, se fit aimer des sauvages, et emporta tous les regrets quand il revint en France, en 1749. L'année suivante, le roi le chargea, conjointement avec Silhouette, de régler avec les commissaires anglais, les limites entre le Canada et les autres colonies françaises dans le continent de l'Amérique septentrionale, et les possessions anglaises. Les mémoires qui furent publiés sur cet objet, prouvent avec quel soin La Galissonière avait, durant son gouvernement, recueilli les documents les plus étendus et les plus précis sur les vastes pays qu'il administrait. Cependant, malgré l'habileté des commissaires, l'on ne put s'entendre sur la fixation des limites. Aussitôt après son retour, La Gallissonière avait été mis à la tête du dépôt des cartes de la marine: il s'appliqua à en accroître les richesses, excita les officiers à se livrer à l'étude de l'astronomie, leur facilita les moyens de cultiver cette science si utile pour la navigation, et contribua

à faire exécuter les voyages de Chabert, de Bory et de l'abbé de la Caille, dont les résultats furent de déterminer un grand nombre de positions géographiques. En 1754 et 1755, on lui confia le commandement des escadres d'évolution, destinées à donner aux officiers de la marine ces grands principes de tactique navale, qui seuls assurent le succès des batailles. Il eut bientôt l'occasion de les faire mettre en pratique; et l'effet prouva qu'il savait appliquer habilement la théorie qu'il enseignait. Les différends survenus au sujet des limites à tracer au milieu des terrains sauvages, entre les colonies de la France et de l'Angleterre, en Amérique, avaient fini par des hostilités en Europe. Louis XV voulut enfin mettre un terme aux déprédations des Anglais, qui, sans provocation et sans aucune déclaration de guerre, s'emparaient des vaisseaux marchands français, et même de ceux des autres nations qui apportaient des marchandises en France. Une escadre fut armée dans le port de Toulon, pour protéger le débarquement de douze mille hommes, à la tête desquels le duc de Richelieu devait attaquer Minorque; on donna à La Gallissonière le commandement de cette escadre, forte de douze vaisseaux de ligne et de cinq frégates. Elle quitta Toulon le 10 avril 1756; le 18, elle mouilla devant Minorque. Les bonnes dispositions du chef de l'armée navale facilitèrent la descente; et ensuite l'escadre alla établir sa croisière entre Majorque et Minorque, pour protéger le siége de Mahon, et empêcher que la place ne reçût des secours par mer. Le 17 mai, La Gallissonière eut avis de l'approche de la flotte anglaise, forte de treize vaisseaux de ligne, dont un à trois ponts, et de cinq frégates, et commandée par l'amiral Byng. Il fit aussitôt mettre la sienne en bataille, et marcher à l'ennemi. Le 19, les deux escadres furent en présence. La Gallissonière était, le 20 au matin, parvenu, par ses excellentes manœuvres, à gagner le vent sur les Anglais: il allait les attaquer avec cet avantage, lorsqu'à midi le vent changea tout à coup en leur faveur. Il prit alors le parti de les attendre, content du bel ordre dans lequel sa ligne était formée et serrée. Le combat s'engagea, et dura près de quatre heures (*Voy.* Byng). Les Anglais eurent un vaisseau désemparé, plusieurs furent très maltraités, d'autres souffrirent beaucoup dans leurs agrès: ils prirent la fuite; et les Français, qui cependant avaient le désavantage du nombre, restèrent maîtres de la mer. La Gallissonière qui n'avait d'autre intérêt à poursuivre un ennemi en désordre, que de prendre des vaisseaux qu'il avait déjà mis hors d'état de résister, sacrifia cette gloire facile à son devoir, qui lui ordonnait de rester devant Minorque, pour continuer à mettre obstacle aux tentatives que l'on pourrait faire pour secourir Mahon. La prise de cette forteresse fut le fruit de cette victoire décisive, qui couronna sa carrière. Depuis quelques années, sa santé s'était dérangée. Il avait entrepris cette dernière expédition contre l'avis des médecins, qui lui avaient annoncé sa mort comme prochaine, s'il se rembarquait. Le desir de donner à sa patrie de nouvelles preuves de dévouement, l'avait rendu sourd à ces remontrances. Les pronostics sinistres se vérifièrent: il cacha ses maux tant qu'il put; mais il fut enfin obligé de se démettre du commandement. Il revint en France, et se mit en route pour Fontainebleau, où était alors le

roi. Les forces lui manquèrent totalement à Nemours, où il mourut le 26 oct. 1756. Louis XV témoigna hautement ses regrets de la perte d'un serviteur si zélé, ajoutant qu'il l'attendait pour lui donner lui-même le bâton de maréchal de France, comme la récompense d'une campagne si glorieuse et si utile. A ses talents éminents, comme marin, La Gallissonière unissait une infinité de connaissances. Il aimait et cultivait l'histoire naturelle. Dans toutes les îles où il abordait, il avait soin de semer des graines utiles, de planter des arbres fruitiers, et de naturaliser ainsi au loin les productions de nos climats. Il rapportait aussi des arbres étrangers, dont il enrichissait sa patrie. Il en avait recueilli un grand nombre dans sa terre, à quatre lieues de Nantes. Sérieux et ferme, mais en même temps doux, modéré, affable et intègre, il se faisait respecter et chérir de tous ceux qui servaient sous ses ordres. Il était adoré de ses matelots, témoins des soins continuels qu'il prenait pour conserver leur santé et veiller à leur bien-être. Tant de belles qualités étaient cachées sous un extérieur peu avantageux. La Gallissonière était de petite taille et bossu. Lorsque les sauvages vinrent le saluer à son arrivée au Canada, frappés de son peu d'apparence, ils lui parlèrent en ces termes : « Il faut que tu » aies une bien belle ame, puisqu'a- » vec un si vilain corps, le grand » chef notre père t'a envoyé ici pour » nous commander. » Ils ne tardèrent pas à reconnaître la justesse de leur opinion, et entourèrent de leur amour et de leur vénération, en l'appelant du nom de père, l'homme qui ne se servit du pouvoir que pour améliorer leur sort. E—s.

GALLIZIN. *Voy.* GALITZIN.

GALLO (AGOSTINO), agronome célèbre d'Italie, naquit à Brescia en 1499. Quoiqu'il ne se fût pas livré à l'étude des lettres, il réunissait cependant à un esprit d'observation toutes les connaissances qui, à cette époque, pouvaient concourir à former un bon agriculteur. Son caractère moral et les utiles travaux auxquels il se livra pendant tout le cours de sa vie, lui attirèrent l'estime et l'amitié des hommes distingués de son temps. Il se livra à la culture des terres dans sa patrie, qui était alors la partie la plus fertile et la mieux cultivée de l'Italie. Non content d'observer les bonnes méthodes qu'il avait sous les yeux, il étudia les ouvrages des anciens et des modernes, fit de nouveaux essais, introduisit de nouvelles cultures, et parvint, après une longue expérience, à être le premier agronome de son siècle. C'est alors qu'il entreprit la rédaction d'un ouvrage, qu'il publia à l'âge de soixante-six ans, après y avoir travaillé pendant douze années. « Je n'ai rien écrit, ou très peu de » chose (dit Gallo dans une de ses » lettres), que je n'aye exécuté de » mes mains, ou que je n'aye fait » faire pour mon propre compte, ou » que je n'aye vu pratiquer par les » autres, ou enfin qui ne m'ait été » certifié par des personnes dignes » de foi. » L'on peut considérer Gallo comme le père ou le restaurateur de l'agriculture italienne : ses écrits présentent en effet des choses qu'on n'avait pas dites avant lui; et sa pratique, des méthodes et des cultures, inconnues à ses compatriotes, avant qu'il les introduisît parmi eux. Telle est, par exemple, la culture du riz, celle de la luzerne, qui n'était connue, à cette époque, qu'en Espagne : les Italiens avaient oublié le nom de cette dernière plante, et les grands

avantages qu'en retiraient leurs ancêtres. L'ouvrage de Gallo, intitulé, *Le Vinti giornate dell' agricoltura et de' piaceri della villa*, etc., vit le jour en 1550, et n'était composé que de dix journées : peu de temps après, l'auteur en ajouta trois dans une nouvelle édition, qui fut réimprimée plusieurs fois; et, enfin, l'ouvrage parut en 1569, en vingt journées, et avec un certain nombre de figures. La dernière et la plus complète est celle de Brescia, 1775, in-4°.; elle renferme la vie et les lettres de l'auteur, avec une instruction sur la culture du maïs, et des notes. Cet ouvrage a eu plus de vingt éditions en italien, et a été traduit en notre langue. Haller, en parlant de Gallo, s'exprime ainsi : *Verbosus senex, omnia obvia, etiam aliena profert; non satisfecit mihi neque in hortis, neque in agrorum cultu.* Cette critique est injuste, si ce n'est sous le rapport du style diffus, quoique élégant. La forme de dialogue, très-usitée à l'époque où écrivait Gallo, ajoute encore à la verbosité de l'auteur : mais il ne mérite pas l'inculpation de plagiat, puisqu'ainsi que nous l'avons observé, il n'a, en général, donné des préceptes que d'après sa propre expérience. Les *Vingt journées d'agriculture* offrent encore aujourd'hui aux cultivateurs pratiques dont l'éducation n'a pas été soignée, le traité, sinon le plus complet, du moins l'un des plus utiles qu'ils puissent lire. On y trouve cependant plusieurs préjugés, quoique l'auteur combatte très souvent ceux de son siècle. Il mourut en 1570. L—IR.

GALLOCHE (Louis), peintre français, né en 1670, mort en 1761, fut élève de Louis Boullongne, et enseigna au célèbre Lemoyne les premiers principes de la peinture. Ses tableaux ont été long-temps considérés comme des ouvrages d'un ordre supérieur : ils ont un peu perdu depuis; et Galloche, parvenu à un âge très avancé, a eu le malheur de survivre à sa gloire. Les artistes cependant montrent encore de l'estime pour ses productions, notamment pour sa *Translation des reliques de Saint-Augustin*, qui ornait autrefois l'église des Petits-Pères, et qui est vraiment un ouvrage distingué. En général ses compositions ont le mérite d'une ordonnance sage, d'un coloris soutenu et d'une belle entente du clair-obscur. Aussi la plupart des peintres en vogue qui l'ont fait oublier sous le règne de Louis XV, ont-ils été loin de l'égaler aux yeux des véritables connaisseurs. Il n'a pas du moins contribué, comme les Natoire, les De Troy, les Boucher, à la décadence de l'école française, si sensible dans le dernier siècle. Les meilleurs ouvrages de Galloche, après le tableau que nous venons de citer, sont, la *Résurrection du Lazare*; le *Départ de St.-Paul, de Milet pour Jérusalem*; l'*Institution des Enfants-trouvés*; *Hercule et Alceste*; la *Samaritaine* et la *Guérison du possédé*. Quelques-uns de ces tableaux sont encore placés dans les églises de Paris. Il traita le sujet d'Hercule et Alceste pour sa réception à l'académie royale de peinture. Galloche avait voyagé en Italie, et en avait rapporté un grand nombre d'*Études*, dont il tira un parti très avantageux dans la plupart de ses compositions. Il est aisé de voir, en effet, qu'il s'est principalement attaché à copier la manière des peintres célèbres. Si c'était un moyen assez sûr de ne point s'égarer, ce n'était pas du moins celui de se placer au rang des modèles. Ce peintre estimable avait obtenu du roi un logement au Louvre, et une pension. Il mourut recteur et chancelier de l'académie. F. P.—T.

GALLOIS (Jean), l'un des fondateurs du Journal des savants, né à Paris le 11 juin 1632, annonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions que son père, avocat au parlement, cultiva avec le plus grand soin. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il tourna ses études vers la théologie, et chercha en même temps à se perfectionner dans la connaissance du grec et de l'hébreu, afin de pouvoir lire les Livres saints dans les originaux : il n'en continua pas moins à s'appliquer, dans ses moments de loisir, à la littérature et aux sciences ; et comme il était doué d'autant de mémoire que de jugement, toutes les choses qu'il apprenait se classaient dans son esprit sans confusion. A une instruction aussi solide que variée, il joignait le talent, assez rare alors, de bien écrire le français, de sorte que personne n'était plus propre que lui à rédiger un ouvrage destiné à faire connaître les productions littéraires et scientifiques des autres nations. Tel était l'objet du *Journal des savants ;* et le privilége en ayant été retiré à Sallo (*Voy.* Sallo); sur les plaintes de quelques écrivains qu'il avait censurés trop amèrement, Colbert le donna à l'abbé Gallois, en 1666. Il resta seul chargé de ce journal jusqu'en 1674 : mais il ne put pas toujours y travailler avec la même exactitude; et enfin ses occupations le forcèrent à l'abandonner tout-à-fait (1). Colbert avait apprécié tout le mérite de Gallois; il lui donna d'abord un appartement dans son hôtel, et il le mit ensuite de tous ses voyages à Versailles : on prétend que ce grand ministre avait le desir d'apprendre le latin, et que Gallois s'était chargé de le lui enseigner. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, qui n'est guère vraisemblable, il est certain que, tant que vécut Colbert, Gallois jouit de la plus haute faveur : il ne la fit jamais servir à son avancement ni à sa fortune. Jamais homme, au contraire, ne fut plus modeste ni plus désintéressé; il ne possédait, pour tout bénéfice, que l'abbaye de Corres, d'un revenu si modique qu'il s'en démit parce qu'elle lui devenait à charge, et il ne songea pas à en demander une autre. Mais autant il était insouciant pour ce qui le concernait, autant il était actif lorsqu'il s'agissait de solliciter des services pour un homme de lettres malheureux. On croit que ce fut lui qui donna au ministre le plan de l'académie des inscriptions; cependant il n'en fut pas membre : il l'était de l'académie des sciences depuis 1668, et il avait remplacé Bourzéis à l'académie française en 1673. Il y fut reçu le 12 janvier, le même jour que Fléchier et Racine; et c'était la seule fois que l'académie eût fait trois réceptions le même jour, lorsque MM. Raynouard, Picard et Laujon furent aussi reçus à l'Institut le même jour (24 novembre 1807). Après la mort de son illustre protecteur, il obtint la place de garde de la bibliothèque du Roi; et l'ayant perdue quelques années après, pour l'en dédommager, on le nomma professeur de langue grecque au Collége-Royal. Lors du renouvellement de l'académie des sciences, il fut placé dans la classe de géométrie; et il se proposa alors de publier le Traité de Pappus, dont on n'avait encore qu'une traduction latine défectueuse : mais ce projet resta sans exécution. L'abbé Gallois mourut le 19 avril 1707, dans sa 75e. année, et fut inhumé à

(1) L'année 1666 est la seule qui soit complète : en 1667, il ne parut que seize numéros; en 1668, treize; en 1669, quatre, un en 1670; trois en 1671; huit en 1672, et un seul en 1674. Une partie de ces journaux a été traduite en latin, Francfort, 1671, in-8°.

Saint-Etienne-du-Mont. Malgré l'extrême médiocrité de sa fortune, il avait rassemblé plus de 12,000 volumes choisis, dont le catalogue a été imprimé en 1710, in-12. Outre les *Journaux des savants*, on a de l'abbé Gallois : I. La *Traduction latine du Traité de paix des Pyrénées*, Paris, 1659, in-fol. II. Des *Remarques sur le Projet de l'histoire de France dressé par Ducange*, imprimées dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de France*, tome 3e. III. *Extrait* du livre intitulé, *Observations physiques et mathématiques envoyées des Indes*; d'une *Lettre de dom Quesnel touchant les effets extraordinaires d'un écho*, dans les Mémoires de l'académie des sciences, année 1692. IV. *Réponse à l'écrit de David Grégory touchant les lignes appelées Robervalliennes qui servent à transformer les figures*, ibid., année 1702. Enfin il fut l'éditeur du *Breviarum Colbertinum*, Paris, Muguet, 1679, in-8°. (*Voy.* COLBERT, IX, 222.) On peut consulter, pour plus de détails, l'*Éloge* de Gallois prononcé par Fontenelle à l'académie des sciences; les *Mémoires* du P. Niceron, tome VIII; l'*Histoire critique des journaux*, par Camusat, édition de 1734, pag. 214-310; et les *Mémoires historiques sur le Collège Royal de France*, par Goujet, tome Ier. W—s.

GALLOIS (PIERRE LE), bibliographe, qu'on a confondu quelquefois avec le précédent, était né à Paris dans le 17e. siècle. Les détails de sa vie sont inconnus. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Conversations académiques extraites des conférences de M. l'abbé Baudelot*, Paris, 1674, 2 vol. in-12; elles eurent du succès. Bayle en parle avec éloge dans une de ses lettres à Minutoli. II. *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe*, ibid., 1680, in-12 (1). Chaufepié en cite une édition de Paris, 1685, et Niceron deux autres, Paris, 1689, et Amsterdam, 1697, in-12 : mais il est probable que les éditions de Paris ne diffèrent entre elles que par le renouvellement du frontispice. Ce livre, quoique très médiocre, est encore recherché de quelques curieux. Les chapitres les plus importants sont ceux qui traitent de l'invention de l'imprimerie, des premiers livres imprimés, et de la découverte de différents manuscrits dans les 15e. et 16e. siècles; mais ces matières sont traitées superficiellement, et Gallois n'a guère fait que traduire pour quelques parties l'ouvrage de Lomeier, *de Bibliothecis* (*Voy.* LOMEIER). Un plagiaire, encore plus hardi que Gallois, a inséré presque en entier le Traité des bibliothèques, sans en nommer l'auteur, dans l'Idée générale des études, Amsterdam, 1713, in-12. (Voyez le *Dictionnaire des anonymes*, de M. Barbier, n°. 3157, et l'art. LIMIERS.) W—s.

GALLOIS (ANTOINE-PAUL LE), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1640 à Vire en Normandie, professa la philosophie à l'abbaye de Saint-Wandrille, s'appliqua ensuite à la prédication, et brilla pendant vingt années dans les principales chaires de sa province, de la Touraine et de la Bretagne. La faculté de théologie de Caen ayant censuré quelques propositions extraites de ses sermons, il répondit à ses

(1) Il y a deux éditions de 1680. Celle qui me paraît être une réimpression est intitulée : *Traité historique des plus belles bibliothèques de l'Europe*. Elle est d'un format plus petit que l'autre. Ce sont deux éditions différentes; la justification n'est pas la même, quoique le nombre des lignes soit égal, et que la réimpression ait eu lieu, à quelques mots près, page par page.

contradicteurs avec tant de force, qu'il les réduisit au silence: mais il renonça à la prédication; et, par le conseil de dom Audren, il résolut d'écrire l'*Histoire de Bretagne*. Il suivait ce projet avec beaucoup d'ardeur, lorsqu'il mourut d'apoplexie à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, dont il était allé visiter les archives, le 5 novembre 1695, à l'âge de cinquante cinq ans. « C'était, dit Lobineau, un » homme d'un esprit étendu, vif, » pénétrant, d'une mémoire prodi- » gieuse et d'une lecture immense. » On connaît, de ce savant religieux: I. *Oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse d'Autriche*, prononcée à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1683; l'*Éloge funèbre*, en latin, *du chancelier Letellier*, Paris et Rouen, 1685. II. *Abrégé de sermons de controverse*, Caen, 1684, in-4°. III. *Éclaircissements apologétiques sur quelques propositions de théologie, où l'on défend les expressions de l'Écriture-Sainte*, ibid., 1686, in-4°. IV. Différentes Pièces dans sa dispute avec la faculté de Caen. V. *Écrit sur une relique*, conservée à Rouen, dans le monastère de Bonne-Nouvelle, et appelée *velum veli Dei*. VI. *Trois dissertations* imprimées dans le IIe. tome de l'Histoire de Bretagne, la 1re. et la 3e. sur la date du 2e. voyage de Saint-Germain en Angleterre, et sur celle du concile de Vannes en 468, et la 2e. sur l'établissement de la religion chrétienne dans l'île de Bretagne, et sur ses premiers saints. Si l'on en croit dom Lecerf, l'Histoire de Bretagne aurait été presque entièrement achevée par les soins de dom Le Gallois, lorsqu'il fut surpris par la mort. Dom Lobineau contredit cette assertion, plus démentie encore par Lacroze. On lui fait assurer, dans une note rapportée par l'auteur de sa vie, que dom Le Gallois n'a fait, de l'Histoire de Bretagne, que le commencement du IIe. tome, et que c'est à lui, Lacroze, qu'est due la plus grande partie de cet ouvrage. Lobineau ne dit rien de la part que Lacroze peut y avoir eue.

I—y. et W—s.

GALLOIS (Le). *V.* Grimarest et Legallois.

GALLONIO (Antoine), savant prêtre de la congrégation de l'Oratoire d'Italie, florissait à Rome à la fin du 16e. siècle. Il se rendit célèbre par plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont pleins de recherches curieuses. Ces ouvrages, publiés la plupart en italien, sont: I. Une *Histoire des Vierges romaines*, 1591, in-4°. II. Les *Vies de quelques martyrs*, 1597, in-4°. III. *Vita beati P. Philippi Nerii in annos digesta*, Rome, 1600, in-4°.; Mayence, 1602, in-8°. Aucune vie de saints ne porte un plus grand caractère d'authenticité que cette biographie de St.-Philippe Néri. C'est le résultat de l'interrogatoire juridique de deux cent cinquante-trois témoins dignes de foi et assermentés, entendus pour le procès de la canonisation du saint: dans le nombre se trouvent six cardinaux. A chaque fait un peu extraordinaire, Gallonio indique les témoins, qui tous vivaient encore alors. IV. *Trattato degli instrumenti di martirio e delle varie maniere di martirizzare*, etc., Rome, 1591, in-4°., avec des figures dessinées par Jean de Guerra de Modène, peintre du pape Sixte V, et gravées en cuivre par Antoine Tempesta, de Florence. On y voit représentés les divers instruments dont se servaient, dans les temps de persécution, les païens, pour tourmenter les chrétiens qui ne voulaient pas renoncer à leur foi. Outre le prix que donnent à l'ouvrage les figures, et le talent des

artistes qui les ont dessinées et gravées, l'auteur a su lui donner un autre mérite. Il a réuni des monuments précieux, tirés des auteurs anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques, d'où résultent, à l'appui de l'authenticité des faits qu'on y rapporte, des preuves auxquelles il n'y a rien à opposer. Cet ouvrage curieux avait originairement été composé en italien. L'auteur en fit une traduction latine, qu'il dédia au pape Clément VIII, et qui parut à Rome, en 1594, avec des figures gravées en bois. Elle fut, depuis, réimprimée à Paris, 1659, in-4°., avec les figures de Tempesta, et à Anvers, 1660, in-12. V. *Liber apologeticus pro assertis in Annalibus ecclesiasticis Baronianis, de monachatu Sti. Gregorii papæ, adversùs D. Constantinum Bellottum monachum Cassinatem*, Rome, 1604, in-4°. *ex typographia vaticanâ*. Ce qui donna occasion à ce livre, fut l'opinion émise par Baronius, dans ses Annales, que St.-Grégoire-le-Grand n'avait point appartenu à l'ordre de St-Benoît, mais à celui de St.-Equice, abbé d'Italie, dans l'Abruzze, lequel, pendant que St.-Benoît établissait sa règle au Mont-Cassin, peuplait la Valerie d'un grand nombre de moines. Les religieux du Mont-Cassin s'élevèrent contre une assertion qui enlevait à leur institut un de ses plus beaux ornements; ils publièrent un livre intitulé : *Gregorius Magnus instituto sanctissimi patris Benedicti restitutus*. Gallonio écrivit pour soutenir le sentiment de Baronius, son confrère. Il paraît, d'après Bayle, qu'on n'observa point, dans cette dispute, la modération dont il semble qu'on ne devrait jamais s'écarter, surtout entre ecclésiastiques. Gallonio accusa les bénédictins de fabrication d'actes. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre. Dom Mabillon entra aussi en lice; il fit imprimer une dissertation, que l'auteur de la Bibliothèque des écrivains de St.-Benoît dit être décisive en faveur de son ordre; chose qui peut être, mais qui laisserait moins de doute, si elle était avancée par quelqu'un qui ne fût point partie dans la cause. Gallonio mourut en 1617.

L—Y.

GALLOWAY (Henri, marquis de Ruvigny, comte de), député de la noblesse protestante en France, qui, lors de la révocation de l'édit de Nantes, se réfugia en Angleterre, où il fut naturalisé et créé comte de Galloway, naquit en 1647. Il embrassa la profession des armes; et, général aussi malheureux qu'intrépide, il ne parut guère au champ d'honneur que pour recevoir des blessures et céder la victoire. Il déploya la plus brillante valeur à la journée de Nerwinde, où seul, à la tête d'un régiment de réfugiés de sa nation, dont il avait été nommé colonel après la mort du maréchal de Schomberg, il soutint les efforts de toute la gendarmerie française. La gloire qu'il s'acquit par cette belle action, lui fit bientôt obtenir le commandement en chef des troupes britanniques en Piémont, avec le titre d'ambassadeur près du duc de Savoie. Malgré ses talents diplomatiques, il ne put empêcher la cour de Turin d'abandonner la cause des alliés, et de faire sa paix particulière avec la France (1696). Lorsque le testament de Charles II, en appelant le petit-fils de Louis XIV à la couronne d'Espagne, eut remis l'Europe en feu, le comte de Galloway fut chargé de commander l'armée de la Grande-Bretagne, qui, de concert avec les forces du Portugal, devait attaquer Philippe V par l'ouest. L'une de ses premières opérations fut de mettre le

siége devant Badajoz, qu'il fut contraint de lever, après bien des pertes et ayant eu le bras droit emporté d'un coup de canon (1705). Sa blessure saignait encore, lorsqu'il vint à Lisbonne demander de nouveaux secours; et ses sollicitations furent si vives, que les Portugais consentirent enfin à faire, avec lui, une irruption en Espagne. La fortune parut, un moment, vouloir favoriser ses projets. Les deux armées combinées battirent l'arrière-garde du maréchal de Berwick, s'emparèrent d'Alcantara, et pénétrèrent jusqu'à Madrid, où le compétiteur de Philippe V et lord Péterborough ne tardèrent pas à les joindre. Galloway, fier de ces premiers succès, employa toute son influence pour déterminer les alliés à attaquer les troupes de France et d'Espagne, contre le sentiment de Peterborough. La bataille d'Almanza fut résolue (25 avril 1707). « Cette » journée, dit Rapin-Thoyras, fut » une espèce d'Hochstet, presque aussi » fatal aux affaires du roi Charles III » que celui d'Allemagne l'avait été au » duc de Bavière. » Les Anglais furent taillés en pièces; Galloway reçut deux coups de sabre au visage : les journaux français annoncèrent même sa mort. Le général des Portugais, Las-Minas, qui fut également blessé, vit périr à ses côtés sa maîtresse qui, vêtue en amazone, l'avait suivi dans le combat. Ce fut à la lâcheté des Portugais qu'on imputa cette terrible défaite : cependant un régiment de cette nation avait, dans la mêlée, montré le courage le plus héroïque; enveloppé par de nombreux bataillons ennemis, qui le chargeaient avec fureur, il se défendit avec tant d'opiniâtreté qu'on ne put jamais le rompre : les soldats ne voulurent entendre à aucune capitulation; tous furent tués dans leurs rangs. Galloway, après avoir réuni les débris de son armée, s'appliquait, avec une diligence incroyable, à réparer le désastre d'Almanza. Il proposa aux ministres de Charles III de tirer des garnisons toutes les troupes disponibles pour en former un corps capable de résister au duc d'Orléans. Ses conseils ne furent pas suivis : la prise de Lérida et de plusieurs autres places importantes fut la suite de cette faute. Galloway, de retour en Portugal, voulut tenter de nouveau la fortune. Il attaqua, le 17 mai 1709, dans la plaine de Gudina, le marquis de Bay, général des Espagnols, fut mis dans une déroute complète, et n'échappa qu'avec les plus grandes difficultés à l'ennemi. Ces défaites multipliées le firent rappeler en Angleterre. Les pairs, qui voyaient avec peine l'élévation d'un étranger, examinèrent sa conduite avec toute la partialité de l'envie. Galloway, dont l'honneur se trouvait attaqué, publia un mémoire justificatif, dans lequel il fit des révélations qui compromettaient Sunderland, gendre de Marlborough. Il prouva que sa conduite avait été conforme à ses instructions, et que, si ses efforts avaient toujours été malheureux, on ne devait l'attribuer qu'à l'infidélité du ministre, qui, pour favoriser son beau-père, avait constamment envoyé à l'armée de Flandre les secours votés par le parlement pour celles d'Espagne. Les amis de Sunderland et de Marlborough, indignés de ces allégations, qu'ils regardaient comme injurieuses, n'ayant aucun moyen d'intenter une action criminelle contre Galloway, firent voter des remercîments à Péterborough, qui avait toujours été opposé à ses desseins (*Voyez* PÉTERBOROUGH), et censurèrent Galloway, avec amertume,

dans une adresse à la reine Anne (1711). Marlborough lui témoigna son ressentiment, en lui faisant ôter la charge de colonel des gardes à cheval hollandaises. En 1715, peu de temps après l'avénement de George I au trône d'Angleterre, Galloway sous le nom de *lord - justicier*, gouverna l'Irlande, conjointement avec le duc de Grafton, jusqu'en 1716, que le titre de vice-roi de ce royaume fut conféré au vicomte de Townshend. Il mourut, le 14 septembre 1720, dans une maison de campagne qu'il possédait au comté de Hampshire. N—E.

GALLUCCI (JEAN-PAUL), astronome italien, né à Salo, dans le Bresciau, vers le milieu du 16e siècle, a publié plusieurs ouvrages, dont quelques-uns prouvent qu'il se mêlait aussi de médecine et d'astrologie. Il avait inventé un instrument au moyen duquel il observait facilement les phénomènes du ciel, à toutes les heures du jour et de la nuit. Il fut l'un des premiers membres de la nouvelle académie fondée à Venise en 1593. On connaît de lui : I. *De fabricâ et usu hemisphærii uranici tractatus*, Venise, 1569, in-fol. II. *De Themate erigendo, parte fortunæ, divisione zodiaci, dignitatibus planetarum et temporibus ad medicandum accomodatis*, imprimé avec un ouvrage de Jean Hasfurt, sur la même matière, Venise, 1584. III. *Theatrum mundi et temporis, ubi astrologiæ principia cernuntur ad medicinam accomodata, geographica ad navigationem; singulæ stellæ cum suis imaginibus; kalendarium gregorianum*, Venise, 1589, in-4°. Suivant Lalande (*Bibliogr. astronomiq.*), cet ouvrage a été réimprimé sous ce titre : *Cœlestium corporum et rerum ab ipsis pendentium explicatio*, ibid., 1603, in-4°. Le *Theatrum mundi* a été traduit en espagnol par Michel Perez, Grenade, 1617, in-fol. Lenglet Dufresnoy, trompé par le titre, a pris ce Traité d'astrologie pour une Histoire universelle, et il n'a pas su que c'était une traduction; ainsi, après en avoir rapporté le titre (*Méthode pour étudier l'Histoire*, tom. X, pag. 148), il a ajouté très plaisamment : Passable pour les faits qui regardent l'Histoire universelle, et meilleur pour ce qui intéresse l'Espagne. IV. *Della fabrica et uso del nuovo orologio universale, e di nuovo stromento per fare gli orologi solari*, Venise, 1590, in-4°. V. *Speculum uranicum*, ibid., 1593, in-fol. VI. *De fabricâ et usu novi horologii solaris, lunaris, sideralis et in parvâ pyxide*, ibid., 1595, in 4°. C'est une traduction de l'ouvrage indiqué sous le n°. IV, mais augmentée de plusieurs chapitres et d'observations nouvelles. VII. *Modus fabricandi horaria mobilia, permanentia cum acu magneticâ*, ibid., 1596, in-fol. VIII. *Della fabrica et uso di diversi stromenti di astronomia et cosmografia*, ib., 1597, in-4°. fig. On a encore de Gallucci des traductions en italien de la *Margarita philosophica* de Grégoire Reisch, Venise, 1594, in-4°.; du *Traité des proportions du corps humain* d'Albert Durer, avec l'addition d'un 5e. livre, ibid., 1594, in-fol.; de la *Perspective* de Jean, archevêque de Cantorbery, ibid., 1593, in-4°.; de l'*Histoire naturelle des Indes*, par Joseph Acosta, ibid., 1596, in-4°.; et d'un *Traité de la discipline militaire*, par François de Valdes, ib., 1626, in-8°. Ce traité, en italien, fait aussi partie d'un Recueil où se trouve, *Discorso al formare un squadrone*, par J. Paul Gallucci, Venise, 1641, in-4°., fig. W—s.

GALLUCCIO (Ange), jésuite, né à Macerata, dans la marche d'Ancône, en 1593, se fit un nom par ses talents oratoires ainsi que par l'élégance et la facilité de sa versification; il professa l'éloquence dans le collége de Rome pendant vingt-quatre ans, avec un applaudissement général, et mourut plus qu'octogénaire, le 28 février 1674. On a de lui plusieurs *Sermons* et *Discours d'apparat*, oubliés depuis long-temps : mais on cite encore quelquefois son *Histoire de la guerre des Pays-Bas, depuis l'année* 1593 *jusqu'à la trève de* 1609, en latin (c'est la continuation de celle de Strada), Rome, 1671, 2 vol. in-fol.; en Allemagne, en 1677, 2 vol. in-4°.: elle a été traduite en italien par Jacques Cellesi, jésuite. — Galluccio (Charles), médecin, né à Messine, en 1633, d'une famille napolitaine, se fit agréger au collége de médecine du lieu de sa naissance, et s'y rendit célèbre par de profondes connaissances dans son art, par une pratique judicieuse et par de bons ouvrages. On a de lui : *Un Cours complet de médecine, suivant les principes de Galien*, divisé en 2 tomes. Il mourut au commencement du 18e. siècle. L—y.

GALLURA (Nino ou Ugolino de), héritier de la famille Visconti de Pise et de la principauté de Gallura, en Sardaigne, était fils d'une sœur du comte Ugolin de la Gherardesca; mais sa naissance l'appelait à être chef du parti Guelfe, à Pise, tout comme Ugolino à être chef des Gibelins. Les intrigues de ce dernier brouillèrent et réconcilièrent, à plusieurs reprises, ces deux chefs. Le comte Ugolin abandonna son ancien parti, pour se frayer un chemin à la tyrannie, avec l'aide des Guelfes; Nino de Gallura, d'autre part, rechercha l'alliance des Gibelins pour défendre, avec eux, la liberté de Pise. Il était exilé lorsqu'Ugolino périt d'une mort cruelle en 1288. Il avait épousé Béatrix d'Este, qui, après sa mort, se remaria avec Galeaz Visconti, seigneur de Milan. Nino de Gallura mourut sans enfants, vers l'an 1298; et la principauté de Gallura passa à une branche bâtarde de la maison Visconti. S. S—i.

GALLUS (Caïus, ou Cnéius, Sulpitius) mérite une place parmi les hommes remarquables de l'ancienne Rome. Questeur dans une province, l'an de Rome 576, édile curule l'an 581, préteur urbain peu d'années après, ses talents le portèrent bientôt au consulat. Il fut revêtu de cette dignité conjointement avec M. Claudius Marcellus, l'an 587. Il dut beaucoup aux circonstances qui favorisèrent toujours son amour éclairé des belles-lettres. L'*Andrienne*, le chef-d'œuvre de Térence et de la scène latine, fut représentée, pour la première fois, sous son consulat, l'an 166 avant J.-C., à l'occasion des fêtes de Cybèle; et le bruit courait qu'il n'était pas étranger à la composition de cette pièce. Cinq ou six ans avant, c'est-à-dire, vers l'an de Rome 582, trois années avant la mort d'Ennius, étant préteur, il avait fait représenter aux fêtes Apollinaires, le *Thyeste* de ce patriarche du théâtre romain. Il paraît que c'est au digne appréciateur du mérite de ces deux grands poètes comiques, que les Romains durent l'introduction des spectacles dramatiques dans les fêtes consulaires. Sulpitius Gallus illustra encore son consulat en triomphant des peuples belliqueux de la Ligurie. Mais un événement de sa vie le rend surtout remarquable, et lie sa biographie par un point important à l'histoire des sciences. Il n'était

encore que tribun militaire, et servait sous les ordres de Paul-Émile, en qualité de son lieutenant, dans la seconde guerre de Macédoine, lorsqu'au milieu d'une belle nuit, à la fin de laquelle un combat devait s'engager entre les deux armées, tout à coup la lune se couvre d'un voile funèbre: les soldats, effrayés de ce funeste présage, sont près de tout abandonner, pour n'écouter plus qu'une crainte insensée. Gallus obtient de Paul-Émile la permission d'assembler les légions; il les harangue, leur explique la cause du phénomène et la théorie de l'éclipse. L'assurance et la sagacité de l'orateur rassurent le soldat. Gallus parvient enfin à dissiper la terreur générale, et ranime bientôt entièrement le courage abattu de ces guerriers destinés à vaincre le roi de Macédoine. Quelques auteurs racontent ce fait d'une manière un peu différente: ils prétendent que Sulpitius Gallus, prévoyant une éclipse de lune pour la nuit qui précéda la bataille où Persée fut vaincu par Paul-Émile, et craignant l'étonnement que ce phénomène imprévu devait indubitablement causer aux soldats, les assembla, et leur annonça que la lune serait éclipsée, depuis la deuxième jusqu'à la quatrième heure de la nuit; précaution qui fut la cause de la victoire. Quoi qu'il en puisse être, Sulpitius Gallus aura toujours la gloire d'avoir été le premier astronome, chez un peuple guerrier et dans un siècle encore peu civilisé. Mais cette diversité de récits n'est pas tout-à-fait indifférente aux yeux des astronomes. Bailly paraît adopter la dernière de ces leçons, lorsqu'il pense que « la » méthode employée par Sulpitius » Gallus était assez bonne pour pré- » dire l'heure et la durée de l'éclipse.» L'illustre historien de l'astronomie, observant que cette méthode était étrangère à Rome, semble croire qu'elle venait de l'Asie. Cependant Fréret remarque que la plus ancienne observation d'Hipparque est de l'an 162 avant J.-C. Or, comme la prédiction de Sulpitius Gallus, incontestablement la première de ce genre chez les Romains, est de l'an 168, époque à laquelle les tables d'Hipparque n'étaient pas construites, il faudrait supposer que ce Romain, ainsi que Thalès, se serait servi de quelque méthode orientale antérieure à Hipparque, et qui ne nous est point parvenue. Un passage de Pline l'ancien, peu connu sans doute, puisqu'il a jusqu'à présent été négligé par les biographes, semble indiquer que Gallus avait composé un livre, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. On peut croire que cet ouvrage était un traité particulier sur les éclipses; et c'est l'opinion du P. Hardouin. Cicéron loue beaucoup Sulpitius Gallus, de son extrême application à l'astronomie; Tite-Live, Valère-Maxime et Frontin n'ont pas oublié son nom. Plutarque rapporte que ce sévère Romain répudia sa femme parce qu'elle avait ôté son voile en public; et ce fut à Rome, fondée, depuis près de six siècles, le second exemple du divorce, dans ces temps austères où la morale publique exigeait, pour un outrage si léger, une réparation si rigoureuse. G. F—r.

GALLUS (Aquilius). *Voyez* Aquilius.

GALLUS (Cneus, ou Publius, Cornelius), l'un des plus célèbres élégiaques romains, naquit, l'an de Rome 688, à Fréjus, suivant l'opinion commune (*V.* Girardin); ou dans le Frioul, selon Blondus (Flavio Biondo), qui peut-être voulut flatter sa patrie, à la faveur d'une simple équivoque de mot; car le terme latin qui signifie

natif de Fréjus, peut signifier également originaire du Frioul. Du rang le plus obscur, Gallus s'éleva jusqu'à la faveur, et bientôt à l'amitié intime d'Auguste, auquel il rendit d'importants services pendant la guerre d'Alexandrie : il en reçut, pour récompense, la préfecture de l'Égypte; et la politique, eut, dans ce choix, autant de part que l'amitié. Si l'on en croit l'historien Dion, Auguste craignit de confier, à un homme distingué par sa haute naissance, le gouvernement d'une province nouvellement conquise, et dont la population inquiète et turbulente n'eût souffert qu'impatiemment le joug despotique d'un noble, familiarisé avec l'habitude du commandement : l'événement ne tarda pas à prouver la fausseté du calcul d'Auguste. Tant de grandeur et d'éclat éblouirent bientôt Gallus : frappée d'une contribution exorbitante, la ville de Thèbes se souleva toute entière; le préfet en ordonna le pillage suivant Ammien, ou la détruisit de fond en comble, au rapport de quelques autres historiens. Son orgueil ne connut plus de frein; et la légèreté de ses propos ne respecta pas même la personne du prince : il se fit ériger des statues dans toute l'Égypte, et fit graver ses exploits sur les pyramides. Il fut rappelé de son gouvernement d'après les dénonciations de Valerius Largus, son collègue et son ami : Auguste, alors absent de Rome, chargea le sénat d'examiner la conduite de l'accusé. Unanimement condamné par les juges à une forte amende, et à la peine infamante de l'exil, il ne put survivre à sa honte, et se donna la mort à l'âge de quarante ou quarante-trois ans, vingt-six ans avant J.-C. Auguste ne put s'empêcher de donner des larmes à la perte d'un ami qui, malgré son ingratitude, lui était cher encore. Ce fut même à cette occasion, qu'il s'écria, si l'on en croit Suétone : « Je serai » donc le seul qui ne pourrai me fâ» cher à mon gré contre mes amis! » Aimé d'Auguste, Gallus le fut également de Virgile, qui avait, dit-on, consacré à son éloge une partie du IVe. liv. de ses admirables *Géorgiques;* éloge auquel il aurait substitué, après la disgrace de son ami, le bel épisode d'Aristée, qui termine ce même livre. C'est un trait de lâcheté, que nous ne craignons pas de déclarer indigne de Virgile, et que ne racheteraient point, à nos yeux, des vers plus beaux encore, s'il eût été possible d'en faire, que ceux de Virgile même. Si l'on considère, d'ailleurs, avec quel art facile ce magnifique épisode se lie au sujet du IVe. liv. des *Georgiques*, on se rangera, sans peine, de l'avis du P. la Rue, qui rejette cette anecdote comme invraisemblable. Quand on a relu, pour la centième fois, la dixième Églogue (1), on conçoit bien moins encore comment celui qui put avoir le courage de la conserver à notre admiration, aurait eu la faiblesse d'effacer ailleurs l'éloge de l'ami auquel il consacre un tribut si noble et si touchant. Indépendamment de ses traductions ou imitations du poète de Chalcis (*Voy.* EUPHORION), dont la sixième et la dixième églogues font une honorable mention, Gallus avait composé quatre Livres d'Élégies, dans lesquelles il célébrait, sous le nom de Lycoris, une certaine Cythéris, affranchie de Volumnius : ces ouvrages ne nous sont point parvenus; et les six Élégies que l'on a faussement publiées sous son nom, et que l'on peut voir dans le Recueil d'*Epigrammes et de petits poèmes anciens* (Paris,

(1) Publiée onze ans avant la mort de Gallus.

1590, pag. 423), paraissent être d'un certain Cornelius Maximianus Gallus Etruscus, poète du sixième siècle. L'erreur, il est vrai, ne fut pas longue; et la barbarie de quelques expressions, qui trahissaient le siècle de l'auteur, les lois du mètre quelquefois violées, le retour fréquent des idées de vieillesse et de décrépitude, dans un poète mort volontairement à la fleur de son âge, suffisaient pour dessiller d'abord les yeux les moins exercés. Il en est à peu près de même des fragments d'une septième Élégie et de trois Épigrammes, découverts et publiés par Alde Manuce (1). Les divers fragments attribués à l'ami de Virgile, ont été successivement imprimés à Venise, in-4°., 1501 (édition *princeps* donnée par Pomponius Gauric); Strasbourg, 1509; Bâle, in-8°., 1569; Paris, in-4°., sans date. On les a souvent réimprimés à la suite de Catulle, Tibulle et Properce, témoin l'édition de Barbou, 1792, in-12; et de Deux-Ponts, 1794, in-8°. La meilleure édition est celle qu'a donnée Werndorff dans les *Poëtæ latini minores*. Gallus a été traduit en français par Pezai. (*V.* PEZAI.) Quintilien reproche à Gallus la dureté de son style, vice qu'il avait probablement contracté à l'école des poètes d'Alexandrie, et d'Euphorion en particulier, qu'il avait pris pour modèle, et qui, selon S. Clément, ne pouvait être clair et harmonieux dans le style, puisqu'il était si souvent et si profondément obscur dans les choses.

A—D—n.

GALLUS (ÆLIUS) est le premier et le seul des Romains qui ait pénétré avec une armée dans l'intérieur de l'Arabie : il était de l'ordre équestre, et fut nommé procurateur de l'empereur Auguste en Égypte. Les Arabes faisaient par entrepôt presque tout le commerce de l'Inde, et passaient alors pour avoir amassé de grandes richesses : ils excitèrent l'avidité des Romains, et on résolut de soumettre les tribus de ce peuple éparses, et en apparence faibles et désunies. Ælius Gallus fut chargé de la conduite de cette guerre : il partit, l'an 23 avant la naissance de J. C., avec dix mille hommes. Dans ce nombre étaient compris mille Arabes Nabathéens : leur roi Obeïdas était allié des Romains; mais Sylleus, qui commandait ces troupes arabes, avait sur elles la principale autorité. Ce fut aux conseils de ce général arabe qu'Ælius Gallus eut l'imprudence de s'abandonner : Sylleus conduisit la flotte romaine d'écueils en écueils, en fit périr une grande partie; il engagea ensuite, dans les déserts brûlants du Nedged, les légions romaines, qui, après six mois de marche, épuisées par les combats, les maladies et la disette, furent obligées de s'en retourner à la hâte, lorsqu'elles ne se trouvaient plus qu'à deux journées du pays des Aromates, qui était le but de leur expédition. Peut-être une défaite, ou quelque échec considérable dont les historiens romains n'ont point fait mention, fut-il la véritable cause de ce retour, qui ressembla beaucoup à une fuite précipitée, puisque l'armée ne mit que soixante jours à revenir en Égypte. Sylleus paya de sa tête sa patriotique trahison. Cette guerre, aussi injuste dans son principe que malheureuse dans son issue, donna aux Romains des connaissances positives sur l'intérieur de l'Arabie. Le géographe Strabon, qui était l'ami intime d'Ælius Gallus, nous en a transmis les détails; Pline et Dion en

(1) On attribue aussi à Gallus le poème intitulé, *Ciris*, qu'on trouve dans quelques éditions de Virgile.

ajoutent qui ne se trouvent point dans le récit du géographe d'Amasée : mais il est difficile de les adapter à nos connaissances modernes, parce qu'en effet l'intérieur de l'Arabie nous est encore moins connu qu'il ne l'était aux Romains. Dion (liv. LIII, 29) ne nomme qu'une seule ville, celle des Athlules, située sur le rivage de la mer Rouge, où les Romains parvinrent à leur retour. Cette ville est celle que Strabon (liv. XVI, pag. 1128) nomme Athrulla. M. Gossellin rapporte ce lieu à Jathrippa de Ptolémée, la Yatrib des Arabes, ou Médine. Parmi les villes que nomment Strabon et Pline, M. Gossellin place Nigra à Maaden-el-Nokra; et la ville de Mariaba, que Pline met chez les *Calingi*, est, suivant le géographe français, celle de Marsyaba, que Strabon met chez les ***Rhamnitæ***, et elles représentent toutes deux la ville de la Mekke (***Recherches***, etc., tom. II, pag. 116). M. de Sacy (***Mém. de l'Académie des Inscriptions***, tom. XLVIII, pag. 514) semble vouloir restreindre encore davantage le trajet parcouru par l'armée romaine en Arabie; et il faut avouer que son raisonnement serait concluant, si ces mots de Pline, ***cetera explorata retulit***, avaient le sens que leur prête ce savant orientaliste : mais nous croyons qu'ils en ont un tout différent. On ne doit pas oublier que l'expédition des Romains a duré six mois, et que dans un pays où les endroits fertiles sont séparés par de vastes déserts absolument stériles, on ne peut, sans périr, voyager lentement. Ce sont sans doute ces considérations qui ont porté M. Mannert (***Géograph.***, tome VI, pag. 116) à soutenir que la Mariaba de Pline était la même ville que celle dont cet ancien fait ailleurs mention sous le nom de Sabatha, et à rapporter la ville de Negra à celle de même nom qu'Abulfeda place au nord de Mareb, à vingt journées de la Mekke, à dix de Sana : nous pourrions encore ajouter que le canton, nommé Chaalla dans Strabon, que traversa l'armée romaine, pourrait bien être celui de Chaullan dans l'Arabie-Heureuse. Nous le répétons, le défaut de connaissances positives nous réduit sur ce point à des conjectures qui cependant ont leur utilité. Ælius Gallus ayant pris avec lui, pour son expédition d'Arabie, une partie des troupes destinées à garder l'Égypte, les Éthiopiens firent une incursion dans cette province, et les peuples de la Thébaïde se révoltèrent. Petronius, qu'Ælius Gallus avait laissé en Égypte, et qui probablement lui succéda dans le commandement de cette contrée, non seulement réprima cette révolte, mais pénétra en Éthiopie, et fit prisonnière une reine de ce pays, nommée Candace (*Voy.* CANDACE). Valois, Burmann et Simson ont avant nous remarqué l'erreur de Casaubon, qui, dans ses notes sur Strabon et sur Suétone, confond Ælius Gallus avec Cornelius Gallus, qui fut son prédécesseur dans le gouvernement de l'Egypte (*Voy.* Cornelius GALLUS.) W—R.

GALLUS (ÆLIUS), jurisconsulte romain, est différent du précédent, suivant quelques auteurs qui supposent qu'il florissait sous Auguste, qu'il avait mérité la confiance de cet empereur, et qu'il fut appelé par lui à l'importante fonction de préfet de l'Égypte : il serait ainsi le troisième qu'Auguste aurait envoyé. Gallus avait composé un traité *De significatione verborum quæ ad jus civile pertinent*, dont Aulu-Gelle, Macrobe et Festus font un fort grand éloge, et citent quelques passages, mais qui n'est pas parvenu jusqu'à

nous. Les Pandectes n'en renferment qu'un seul fragment de peu d'importance : c'est peut-être le motif pour lequel ce jurisconsulte se trouve omis dans la liste attribuée à Justinien des auteurs dont les écrits ont servi à la composition du Digeste, et qui existe à la tête du manuscrit des Pandectes florentines. Quoi qu'il en soit, Gallus a été souvent confondu mal à propos, et par les Latins eux-mêmes, tantôt avec Aquilius Gallus (*V.* Aquilius), tantôt avec le poète élégiaque Cornelius Gallus. On trouve quelques détails sur sa vie, avec le recueil du peu de fragments qui nous restent de lui, dans le tome II de la Collection publiée par Mayans, sous ce titre : *Commentarii ad triginta jurisconsultorum omnia fragmenta quæ extant in juris civilis Corpore*, Genève, 1764, 2 tom. in-4°. P—n—t.

GALLUS (Caius-Vibius-Trébonianus) naquit dans l'île de Meninx, aujourd'hui Gerbi, sur la côte d'Afrique. Les historiens ne nous apprennent rien de sa famille. Il avait un commandement militaire sur les frontières de Mœsie, vers le milieu du 3e. siècle de l'ère chrétienne. Après la mort de l'empereur Dèce, et le carnage qui fut fait de son armée par les Goths, les troupes romaines qui y avaient échappé, se joignirent aux légions que commandait Gallus. Ce général, en se montrant sensible à la mort de Dèce, et en feignant de vouloir la venger, gagna les cœurs de ses soldats, qui le proclamèrent empereur. Il avait environ quarante-cinq ans lorsqu'il reçut la pourpre. Le sénat confirma son élection. Gallus trompa toutes les espérances. Au lieu de marcher contre les Goths, il fit une honteuse paix avec eux, leur laissa leur butin et leurs prisonniers, et s'engagea même à leur payer un tribut annuel considérable, à la seule condition qu'ils resteraient dans leur pays. Le nouvel empereur vint ensuite à Rome, et commença son règne en renouvelant tous les édits qui avaient été publiés contre les chrétiens par son prédécesseur, et en les faisant rigoureusement exécuter. Il gouverna avec mollesse et insouciance. Les barbares en profitèrent : les Goths, tous les peuples riverains du Danube, firent des irruptions en Mœsie et en Pannonie; les Scythes désolèrent l'Asie; les Perses entrèrent en Syrie et s'emparèrent d'Antioche. Émilien (*Voy.* ce nom), qui commandait en Mœsie, défit et chassa les barbares, et se fit proclamer empereur par son armée. Gallus, effrayé, donna ordre à Valérien de marcher contre le rebelle. Celui-ci prit aussitôt le chemin de l'Italie, et arriva en peu de temps au voisinage de Rome, où il rencontra Gallus et son fils Volusianus, à la tête d'une grande armée. Les troupes que commandait l'empereur, n'ayant que du mépris pour lui, le tuèrent avec son fils à la vue de l'armée d'Émilien, et proclamèrent auguste ce dernier. Gallus finit ainsi un règne de dix-huit mois. Q. R—y.

GALLUS (César), neveu du grand Constantin et frère de Julien, échappa au massacre de la famille impériale, qui signala les premiers jours du règne des fils de Constantin. La jeunesse de Gallus se passa dans de continuelles alarmes, et sous une surveillance ombrageuse. Cependant, en 351, l'empereur Constance le créa césar, lui donna en mariage sa sœur Constantine, et le chargea de combattre les Perses, qu'il défit en plusieurs rencontres. Gallus continua de gouverner l'Orient, fut nommé deux fois consul : mais son pouvoir dégénéra bientôt en tyrannie, et ses vices se

développèrent avec violence. Vain, arrogant, soupçonneux, cruel, il désolait l'Orient par ses vengeances, et s'immolait les plus nobles victimes. Sa femme Constantine (*Voy.* CONSTANTINA) rivalisait de fureurs avec lui : Antioche voyait chaque jour proscrire quelque citoyen illustre. Clematius d'Alexandrie, Théophile, gouverneur de Syrie, périrent ainsi sous divers prétextes. Constance, informé des excès de Gallus, dissimula d'abord son ressentiment, tout en formant le dessein de le perdre; et l'imprudent césar courut au devant de sa vengeance, en faisant périr le préfet Domitien et le questeur Montius, deux créatures de l'empereur. Constance, poussé à bout, manda Gallus et sa femme, en leur écrivant les lettres les plus flatteuses. Constantina mourut en route. Gallus hésitait : un de ses officiers, nommé Scudilon, qui le trahissait, dissipa ses inquiétudes. Arrivé à Pettau, dans la Norique, il fut arrêté par le comte Barbation, et conduit dans un chariot près de Pola, en Istrie. Constance, excité par ses favoris, chargea deux hommes dévoués, Eusèbe et Pentade, d'interroger Gallus et de lui faire son procès. Gallus eut la tête tranchée, en 354, dans la 29e. année de son âge. Les complices de ses crimes furent punis; et peu s'en fallut que Julien, son frère, ne fût enveloppé dans sa disgrâce. La mort de Gallus délivra l'Empire, d'un monstre qui en eût égalé les plus odieux tyrans. L—S—E.

GALLUS ou GALLO (THOMAS), l'un des plus célèbres théologiens de son siècle, d'abord chanoine de St.-Victor de Paris, ensuite abbé de Verceil, plus connu par cette qualification que par son propre nom, florissait, non en 1400, comme l'ont dit Sixte de Sienne et François-Augustin della Chiesa, qui le qualifient et ne le nomment point; mais dans la 1re. moitié du 13e. siècle, comme l'attestent les chroniques de son ordre et les monuments du temps. On peut douter si le surnom de *Gallus* indique une origine française, ou s'il ne désignerait pas un nom de famille italien, qu'on aurait ajouté à son prénom, pour le distinguer d'un autre Thomas de St.-Victor, le prédécesseur de Hugues. Quoi qu'il en soit, il paraîtrait qu'il fut chargé de professer la théologie à St. Victor de Paris, lorsque le cardinal Bicchieri, légat en France vers 1208, accorda aux abbés de St.-Victor de grands priviléges. Ce cardinal ayant érigé depuis en abbaye la chapelle de St.-André de Verceil, il y préposa Thomas, et le mit en possession des biens dont il avait richement doté cette abbaye (1). Après la mort du cardinal, une bulle de Grégoire IX confirma cette fondation faite en faveur des chanoines réguliers dont Thomas est qualifié abbé. Néanmoins Constantin Cajetan, d'après le livre des *Taxes* de la cour de Rome, où sont nommés *Cisterciens*, en 1464, les chanoines réguliers de St.-André, a fait de l'abbé de Verceil un abbé de l'ordre de St.-Benoît. C'est qu'en effet cette abbaye ayant été donnée en commende à François fils de Louis duc de Savoie, elle fut occupée temporairement à ce titre par un abbé de Cîteaux. Mais Thomas et les chanoines ses successeurs ne furent pas pour cela des Cisterciens. Le professeur de St.-Victor, dans sa chaire de Verceil, eut bientôt rendu florissante l'école de philosophie et de théologie, ouverte dans cette ville, et à laquelle celles de Milan et de Pavie s'étaient réunies. La célébrité de Thomas de-

(1) *Voyez*, à l'article FAOVA, la note relative au cardinal Bicchieri.

vint telle, que plusieurs des nombreux disciples qu'une éminente piété attirait auprès de St. François d'Assise, étaient ensuite adressés par ce saint à l'abbé de Verceil, pour y être instruits et perfectionnés dans les sciences divines. Tel fut, entre autres, Antoine de Padoue, envoyé à Verceil, non pour y professer (comme on l'a par erreur avancé à son article); mais pour étudier, sous ce grand maître, la théologie et ce qu'elle avait de plus profond et de plus relevé. (Voyez les *Chroniques des Franciscains* et les *Acta Sanctorum*). Le condisciple d'Adam de Marisc y fit de si rapides progrès en peu d'années, que l'abbé de Verceil disait d'Antoine, *qu'il pénétrait par l'amour où la science humaine ne pouvait atteindre.* C'est par ces motifs que Gabriel Bucelin, Ehrard son confrère (1), et d'après eux l'abbé Valart, prévenus de l'opinion que l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*, supposé Jean Gersen et contemporain de S. François d'Assise, devait être le maître de théologie le plus distingué de son temps, ont été jusqu'à dire que c'était en effet ce même abbé de Verceil, le maître de S. Antoine de Padoue, l'interprète et le commentateur des œuvres de saint Denys l'Aréopagite. Ce dernier titre a aussi fait confondre par Trithème l'abbé de Verceil avec Jean Scot, dit Erigène, qui avait également traduit les mêmes ouvrages. Cependant il est constant que cet abbé se nommait *Thomas*, soit d'après l'acte de donation de 1223 et la mise en possession entre ses mains de l'abbaye de St.-André, soit d'après la bulle de Grégoire IX, de 1227, adressée à Thomas abbé de St.-André de Verceil, soit d'après un diplome d'Amé III, comte de Savoie, de 1238, qui met sous sa protection ce même Thomas et ses chanoines, eux et leurs successeurs. Ces témoignages, rapportés par Amort (*Voyez* FROVA), prouvent encore qu'Ughelli et d'autres historiens se sont trompés en fixant l'époque de la mort de Thomas en 1226. Il résulte du sens de l'inscription même gravée sur sa tombe à St-André de Verceil,

Bis tres viginti currebant mille ducenti
Anni, cùm Thomas obiit venerabilis abbas,

que ce respectable abbé mourut en 1246, et, selon le nécrologe ancien de St.-Victor cité par le P. Jean de Toulouse, le 5 décembre de cette même année. Bucelin connaissait ce nécrologe, puisqu'il place sous ce jour le saint abbé, mais en y substituant le pseudonyme Gersen, dans son *Menologium Benedictinum*. Également instruit dans les lettres grecques et latines, et dans la théologie, Thomas a laissé des commentaires et des paraphrases que l'on rencontre dans les bibliothèques des diverses contrées où sa réputation s'était répandue. I. Des *Explications du Cantique des Cantiques*, que l'auteur interprète dans le sens *anagogique* de l'amour divin. J. Gerson a cité avec éloge cet ouvrage dans la préface de son *Commentaire* sur le même cantique. II. Une *Traduction paraphrasée des livres sur la hiérarchie et la théologie mystique*, attribués à S. Denys l'Aréopagite. On la trouve insérée dans la *Theologia mystica* de Jean Eckius, Ingolstadt, 1519, et réunie avec le *Commentaire* de Denis-le-Chartreux sur les mêmes livres, Cologne, 1526. Quant aux *Sermons* du prétendu Jean abbé de Verceil, que Constantin Cajetan tenait de l'abbé

(1) Thomas d'Aquin Ehrard, bénédictin, professeur de Weissbrunn, auteur d'une édition latine de l'*Imitation*, avec une préface apologétique pour Gersen, Augsbourg, 1724, et d'une Défense sous le titre de *Policrates Gersenensis*, contre le *Scutum Kempense* d'Amort, Augsbourg, 1729.

Charles Steingel, et que Léon Allacci a notés dans ses *Apes urbanæ* comme faisant partie de la bibliothèque Anicienne, il paraît certain qu'on a lu par erreur *Vercellensis* pour *Vincellensis*. Ces sermons sont de Jean, abbé de Vincelles, dont il est fait mention au tome IV du *Gallia Christiana*. G—ce.

GALLUS (Servatius). *Voy.* Gallé.

GALLUZZI (Tarquin), jésuite, né dans la province de Sabine en 1574, fut admis dans la société à l'âge de seize ans, et se fit bientôt une réputation assez étendue, par son talent pour la chaire. Il professa la rhétorique à Rome, et ensuite la morale, avec un grand concours d'auditeurs. Nommé enfin recteur du collége des Grecs, il en remplit les fonctions pendant dix-huit ans, et mourut le 26 juillet 1649, à soixante-quinze ans. De tous les discours de Galluzzi, celui qui eut le plus de succès, fut son *Éloge funèbre du cardinal Bellarmin*. Balzac, qui lui avait entendu réciter cette pièce, dit, « que la dignité de » ses gestes, la grâce de sa prononciation, et l'éloquence de tout son » corps, qui accompagnoit celle de sa » bouche, le transporta en esprit, » dans l'ancienne république. » On a encore de Galluzzi : I. *Carminum libri tres*, Rome, 1611, in-12.; nouvelle édition augmentée, ibid., 1616, in-12. : une partie des pièces qui composent ce recueil, a été insérée dans le *Parnassus societatis*, Francfort, 1654. Galluzzi est moins estimé comme poète que comme orateur. II. *Orationes*, Rome, 1617, 2 tom. in-12.; Cologne, 1618, in-12.; Paris, 1619 : ces différentes éditions ne contiennent ni l'*Éloge funèbre de Bellarmin*, ni les *Sermons sur la passion et la mort de J.-C.*, qu'il prononça en présence des papes Paul V et Urbain VIII; ces pièces n'ont été imprimées que séparément, ou dans des recueils d'ouvrages du même genre : l'*Oraison funèbre du cardinal d'Ossat*, par Galluzzi, a été traduite en français, mais d'une manière peu agréable. III. *Virgilianæ vindicationes et commentarii tres de tragœdiâ, comœdiâ, elegiâ*, Rome, 1621, in-4°. « Son dessein, dit Baillet, dans » cet ouvrage, a été de justifier Virgile, à quelque prix que ce fût : » parmi quelques raisonnements assez » foibles, il s'en trouve d'assez bons, » soutenus même de beaucoup d'érudition et de plusieurs belles maximes sur l'art poétique. » IV. *Rinovazione dell'antica tragedia e difesa del Crispo*, ibid. 1633, in-4°. Cette tragédie de Crispus, dont il prend ici la défense, est l'ouvrage du P. Bernardin Stefoni, son compatriote et son ami. V. *In Aristotelis libros decem moralium ad Nicomachum nova interpretatio, commentarii et quæstiones*, Paris, tom. Ier., 1635, et tom. II, 1645, in-fol. Ce commentaire sur Aristote, qu'il composa pendant qu'il professait la morale, est peu estimé. — François-Marie Galluzzi, autre jésuite italien, mort à Rome en 1731, avec la réputation d'un savant et saint religieux, est principalement connu comme auteur de la *Vita del P. Paolo Segneri juniore*. On lui doit encore : I. *Il rito di consecrare le chiese*, Rome, 1722, in-4°. II. *Vita di frà Bonaventura di Barcelona*, Naples, 1723, in-4°.

W—s.

GALLY (Henri), théologien anglais, né en 1696 à Beckenhams, au comté de Kent, mort le 7 août 1769, après avoir occupé successivement divers bénéfices dans l'Église, et la place de chapelain du roi. Il a laissé entre au-

tres ouvrages : I. *Les caractères moraux de Theophraste, traduits du grec, avec des notes et un essai critique sur l'art d'écrire des caractères*, 1725, in-8°. II. *Considérations sur les mariages clandestins*, 1750, in-8°., et 1751 avec des additions. III. Deux *Dissertations contre l'usage et la méthode de prononcer le grec conformément à l'accentuation*, 1754 et 1755, in-8°. X—s.

GALSUINTE (1), fille d'Athanagilde, roi des Visigots, était sœur aînée de la reine Brunehaut. Grégoire de Tours raconte que Sigebert, fils du roi Clotaire I, indigné de ce que ses frères s'abaissaient à de honteuses amours, ou épousaient des femmes de bas lieu, pour faire un mariage convenable à sa naissance et à la majesté royale, envoya en Espagne des ambassadeurs avec de riches présents, demander en mariage Brunehaut, fille d'Athanagilde, princesse qui passait pour accomplie. Sa recherche ayant été agréée, Brunehaut vint en France, apportant avec elle d'immenses trésors, dont son père avait voulu la doter. Soit que Chilpéric, roi de Soissons, fût touché de l'exemple que lui donnait son frère, soit qu'il fût tenté par l'appât d'une aussi riche dot, il fit en 566 demander à Athanagilde Galsuinte sa fille aînée, moins belle que Brunehaut, mais non dénuée de grâces, spirituelle et d'un rare mérite. Les mœurs de Chilpéric étaient suspectes, et l'on connaissait son humeur volage. Il était d'ailleurs dans les lacs de la fameuse Frédégonde, qui avait trouvé le moyen de lui faire renvoyer Audouère sa première femme. La mère de Galsuinte, craignant le même sort pour sa fille, répugnait à ce mariage; et la jeune princesse elle-même le redoutait. Mais Athanagilde crut assurer suffisamment le bonheur de Galsuinte, en exigeant des ambassadeurs de Chilpéric de jurer au nom de leur maître « qu'il ne garderait » point d'autre femme. » Ils le jurèrent, en tirant et agitant leur épée selon l'usage de leur nation. La princesse partit, non moins richement dotée que sa sœur, ayant un cortége magnifique, mais dans le cœur de tristes pressentiments. Elle reçut en route toutes sortes d'honneurs. Fortunat, qui la vit passer à Poitiers, dit qu'elle était dans un char d'argent. Chilpéric l'épousa, et pour douaire, ou, comme on disait alors, pour présent du matin, parce qu'il se faisait le lendemain des noces, lui assigna un riche apanage. Galsuinte d'abord plut à son mari; il ne put même cesser de l'estimer; mais elle s'aperçut bientôt qu'une autre avait ses affections. Blessée de l'indifférence de Chilpéric, et peut-être plus encore de l'indignité de la personne préférée, elle se plaignit. Le roi chercha à l'apaiser par de douces paroles. L'injure continuant, elle lui demanda de retourner en Espagne, offrant de lui laisser les richesses qu'elle avait apportées. Quelques jours après, elle fut trouvée morte dans son lit. Grégoire de Tours dit que le roi la fit étrangler (1) par un de ses gens. Frédégonde fut regardée comme l'instigatrice de ce crime; et l'on en douta moins encore quand on lui vit occuper la place de cette reine infortunée.

L—Y.

GALTIER (JEAN-LOUIS, et suivant d'autres JEAN - FRÉDÉRIC), avocat au parlement de Paris, né à St.-Symphorien (sans qu'on ait de

(1) Nommé par quelques-uns *Galsonte* et *Gelesuinte*.

(1) *Eam suggillari jussit à puero mortuamque reperit in strato.* Greg. Tur., lib. IV, n°. 22.

plus ample désignation de sa patrie), et mort le 17 octobre 1782, est auteur des ouvrages suivants : I. *Le Monde*, traduit de l'anglais d'Adam Fitzadam, 1756, 2 vol. in-12. II. *Les Céramiques*, ou *les Aventures de Nicias et d'Antiope*, 1760, 2 vol. in-12; roman allégorique, divisé en douze livres, que les *Annales typographiques* de 1760 (I, 243) donnent à un M. de St.-Severin. III. *Les Confessions de Mlle. de Mainville à son amie*, 1768, 3 vol. in-12, roman qu'il ne faut pas confondre avec les *Mémoires de Mlle. de Mainville*, 1736, in-12, qui sont du marquis d'Argens. A. B—T.

GALUPPI (Balnessaro), dit *il Buranello*, du lieu de sa naissance, l'île de Burano près de Venise, fut un des plus grands compositeurs de l'Italie. Doué d'une gaîté, d'une vivacité qu'il conserva jusque dans sa vieillesse, il peut être regardé comme le père de l'opéra-comique italien. Il a su donner à ses chants une originalité, une verve, un esprit, une fécondité, qui le distinguent éminemment des autres compositeurs ses compatriotes. Galuppi naquit en 1703, et fit ses études musicales à Venise, au conservatoire *de gli Incurabili*, sous le célèbre Lotti, chef de l'école vénitienne. Il devint, en peu de temps, habile sur le clavecin, et fit exécuter, à dix-huit ans, son premier opéra, *les Amis rivaux*, qui n'eut aucun succès. Cet échec ne le découragea point : il travailla sur nouveaux frais; et bientôt, guidé par l'impulsion du génie, il sut s'ouvrir la porte du sanctuaire des Muses. Il devint successivement maître de chapelle de St.-Marc, organiste de plusieurs églises, et chef du conservatoire où il avait fait ses études. A l'âge de soixante-trois ans, il fut appelé en Russie par Catherine, qui lui donna un traitement de quatre mille roubles, équipage et logement : il y trouva un orchestre détestable, qui ignorait jusqu'aux simples nuances des *piano* et des *forte*; son génie l'eut bientôt vivifié. Après la représentation de son premier opéra, *Didon abandonnée*, Catherine lui fit présent d'une boîte d'or, enrichie de brillants, et de mille ducats que la reine de Carthage lui avait, disait-elle, légués par testament. Galuppi revint à Venise en 1768 : Burney l'y vit en 1770, au sein d'une nombreuse famille, comblé d'honneurs et de biens. Galuppi mourut en janvier 1785. Cet aimable compositeur conserva, jusqu'au dernier moment, toute la richesse de son imagination. On a même prétendu que ses derniers opéras surpassent de beaucoup ceux qu'il écrivit dans sa jeunesse. Il disait que les qualités essentielles de la musique devaient être : *vaghezza, chiarezza e buona modulatione*. En vain de froids rigoristes lui reprochent-ils quelques fautes de composition. Quel est le maître célèbre auquel il n'en soit point échappé, qui même ne s'en soit pas quelquefois permises pour la plus grande vérité de l'expression? Par suite de l'usage barbare adopté par un peuple idolâtre de la musique, aucune des compositions de Galuppi n'a été gravée. Il en a beaucoup fait aussi pour l'église : on en trouvera la nomenclature dans les ouvrages de la Borde et de Gerber. Nous avons seulement un *Extrait* pour le clavecin de l'opéra *il Mondo alla rovescia*, Leipzig, 1752, et quatre *Symphonies* tirées de ses ouvrages, ibid., 1760. D. L.

GALVAM (Duarte), historien portugais, naquit à Évora, en 1435, d'une ancienne et illustre famille. Ses talents variés et sa profonde érudition lui méritèrent la faveur d'Alphonse V,

qui, en 1460, le nomma premier chroniste du royaume. Le successeur de ce roi, Jean II, le créa son secrétaire; et sous le règne d'Émanuel I, il remplit les fonctions d'ambassadeur extraordinaire près du pape Alexandre VI, de l'empereur Maximilien, et de Louis XII, roi de France. En 1514, Hélène, reine d'Éthiopie, ayant envoyé une ambassade, accompagnée de riches présents, au roi de Portugal, ce monarque choisit Galvam pour aller remercier cette princesse; Galvam partit de Lisbonne le 7 avril 1515, avec l'escadre destinée à conduire aux Indes le nouveau gouverneur, dom Lope de Alvaregna. Galvam était alors d'un âge assez avancé, et peu en état de soutenir les fatigues d'un aussi long voyage : aussi, ayant passé le détroit de la mer Rouge, il fut attaqué d'une violente maladie, et mourut dans l'île de Camaraon, le 9 juillet 1517; on porta ses dépouilles à Goa, d'où, quelques années après, son fils Antoine les transporta en Portugal. D'après les ordres du roi Émanuel, Galvam avait mis dans un meilleur ordre, et dans un style plus élégant, les Chroniques des rois de Portugal, écrites par Lopez; Faria de Sousa en mentionne dix dans son *Asie portugaise*. Dans le siècle dernier, Miguel Lopez Ferreira copia une de ces chroniques, et la publia sous le titre de *Chronica de Alfonso primeiro rey do Portugal*, Lisbonne, 1726, in-folio. Galvam laissa aussi, manuscrit, un *Nobiliaire des familles portugaises*, qui existe dans la bibliothèque royale de Lisbonne, et qui est fort estimé. B—s.

GALVAM (Antoine), fils naturel du précédent, prit naissance à Lisbonne en 1503. Après que Galvam eut achevé ses études, il embrassa la carrière militaire, et s'embarqua en 1527 pour les Indes, où il se signala par sa valeur contre les Indiens insurgés. Le vice-roi don Nuno da Cunha le nomma aussitôt gouverneur des Moluques, qui refusaient de se soumettre au joug portugais. Galvam partit de Goa en 1528, n'ayant sous ses ordres que 150 de ses compatriotes. Il possédait la langue du pays, et était doué d'une rare éloquence : aussi, arrivé à sa destination, il ne lui fut pas difficile de ranger de son parti plusieurs peuples indigènes, avec lesquels il put former une armée de 5 à 600 hommes. Huit rois de ces contrées s'étaient ligués pour aller à sa rencontre. Galvam les joignit dans l'île de Tidor : n'ayant, dit-on, que 350 hommes, il en battit complètement 20,000. Ces rois n'ayant jamais voulu reconnaître le gouverneur portugais, Galvam les dépouilla de la couronne, et envoya leurs trésors à son souverain. L'armée et les peuples ses alliés voulaient le proclamer roi des états nouvellement conquis; mais ce fidèle sujet, n'ayant pour but dans tous ses exploits que la gloire et le bien de sa patrie, ne voulut jamais y consentir. Galvam était un excellent marin. Ayant équipé deux vaisseaux, il parvint à purger les mers voisines des nombreux corsaires qui les infestaient. De retour dans son gouvernement, il s'occupait à faire régner partout l'ordre et la justice, lorsqu'il fut obligé de marcher contre les rois de Moro, Java, Banda et Amboine, qui venaient le combattre. Dans une seule bataille Galvam défit leurs armées, et les força de prêter hommage au roi de Portugal. Quand il put être convaincu que les Moluques obéissaient à son souverain, son premier soin fut de propager la foi. On vit alors ce même général si intrépide à la tête de son armée, un cru-

cifix à la main, prêcher publiquement l'Évangile, et convertir un grand nombre d'idolâtres, parmi lesquels on comptait deux rois avec leurs familles. Pour répandre de plus en plus le culte des chrétiens, il fit abattre plusieurs pagodes, et éleva à leur place autant d'églises, où il dépensa plus de 70,000 cruzades. Il fonda à ses frais, à Java, un séminaire consacré à l'instruction des enfants des infidèles, et mérita dignement le titre d'apôtre des Moluques. Galvam était juste, humain, traitait les Indiens avec la même bonté qu'il montrait envers ses compatriotes; aussi était-il également aimé et respecté des uns et des autres. Dans un voyage qu'il fit à Ternate, il fut reçu au milieu des acclamations d'un peuple immense, qui le proclamait son monarque. Des députés vinrent le prier d'accepter ce titre suprême; mais Galvam eut le courage de refuser la couronne une seconde fois. Il fut même obligé de s'enfermer dans son habitation, et de se faire entourer de ses gardes, pour se soustraire à la violence qu'on voulait lui faire à ce sujet. Quand il eut fait tout le bien possible aux peuples confiés à son gouvernement, il retourna en Europe (1540), espérant qu'après de si importants services, il aurait au moins obtenu l'estime de son maître; mais il fut trompé dans son attente. La calomnie et l'envie l'avaient déjà perdu dans l'esprit du souverain. Le roi Jean III, oubliant l'héroïque fidélité de Galvam, les immenses trésors que ce héros lui avait envoyés et les nouveaux états qu'il lui avait conquis, et qui produisaient un revenu annuel de plus d'un million de cruzades, lui fit le plus froid accueil, le destitua, et lui défendit de jamais reparaître en sa présence. Galvam, qui s'était ruiné au service de sa patrie (1), était réduit à un tel état d'indigence, que ce même homme qui avait méprisé les richesses de l'Orient, et qui avait refusé deux couronnes, se vit contraint, pour subsister, de se réfugier dans l'hôpital de Lisbonne, où il vécut encore dix-sept années, et finit son illustre et malheureuse carrière le 11 mars 1557. Voici comment s'exprime Faria de Sousa au sujet de ce grand homme, dans son *Asie portugaise*. « Sa renommée ne pourra » jamais périr tant que le monde du- » rera; car ni les rois faibles, ni les » méchants ministres, ni la fortune » aveugle, ni les siècles d'ignorance, » ne peuvent avoir de prise sur une » réputation si justement méritée. » Ces mêmes paroles ont été gravées sur le tombeau de Galvam. Les historiens Couto et Freire font de lui les plus grands éloges; et on trouve le détail de ses exploits dans les *Décades portugaises* de Barros. Galvam était versé dans les sciences sacrées et profanes, et très instruit dans l'art militaire et la nautique. Il a laissé un ouvrage important intitulé *Tratados* (traité sur les différents chemins par où l'on allait anciennement aux Indes, et des découvertes anciennes et modernes jusqu'en 1550), Lisbonne, 1555, in-12; ibid., 1731, in-fol. de 100 pag. Cet ouvrage curieux est écrit avec méthode, et annonce un grand fonds d'instruction chez son auteur. Il fut traduit en anglais; Hakluyt corrigea cette version, et la publia d'abord séparément in-4°., et l'inséra ensuite dans sa collection. On la retrouve dans d'autres recueils et dans le *The progress of maritime Discovery* de Jam. Stanier Clarke,

(1) Il n'avait jamais voulu faire le commerce du girofle, auquel d'autres gouverneurs s'étaient enrichis.

Londres, 1803, in-4°., tom. I. Galvam avait aussi écrit une histoire des Moluques partagée en dix livres, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. — Barthelemi Galvam, mort en 1630, fut un des meilleurs poètes portugais de son temps, et se distingua surtout dans le genre lyrique; plusieurs de ses compositions se trouvent dans les *Cancioneiros*, ou Recueils des Poésies portugaises. B—s.

GALVANI (Louis), médecin et physicien célèbre d'Italie, naquit à Bologne, le 9 septembre 1737. Il montra de bonne heure un zèle fervent pour la religion catholique, dont il ne cessa jamais d'observer les préceptes les plus minutieux. Il conçut même le projet de s'ensevelir dans un cloître, mais on parvint heureusement à l'en détourner; et sans abandonner ses lucubrations théologiques, il consacra pourtant la majeure partie de ses veilles à l'étude des sciences exactes. Il choisit pour profession la médecine, et cultiva de prédilection l'anatomie et la physiologie humaine et comparée. En 1762, il soutint avec distinction une thèse sur les os, et fut créé professeur d'anatomie à l'université. Il parlait avec correction et facilité; mais ses expressions n'étaient point embellies par le charme de l'éloquence. Galvani exerça constamment avec beaucoup d'habileté la chirurgie, et l'art des accouchements. L'année 1790 fut la plus douloureuse de sa vie; il perdit son épouse Lucie Galeazzi qui, depuis trente ans, faisait son bonheur: cette perte, dont il fut inconsolable, fut l'avant-coureur de nouvelles infortunes. La république Cisalpine exigea de tous les employés un serment, que Galvani refusa de prêter. Qui pourrait le blâmer, s'écrie M. Alibert, d'avoir suivi la voix de sa conscience, de cette voix intérieure et sacrée, qui prescrit seule les devoirs, et qui a précédé toutes les lois humaines? Qui pourrait ne pas le louer de lui avoir sacrifié, avec une résignation exemplaire, tous les émoluments attachés à la place qu'il occupait? Ce savant professeur avait d'ailleurs des idées particulières sur ces engagements si solennels et si religieux dont on n'a que trop souvent abusé pour affermir les lois des empires: il pensait avec raison qu'ils ne conviennent qu'aux nations incapables de les violer. Dépouillé de ses dignités et de son emploi, presque réduit à l'indigence, Galvani se retira chez son frère Jacques: bientôt après, il tomba dans un état de marasme et de langueur dont les soins aussi éclairés que généreux des docteurs Uttini et Cingari ne purent arrêter les progrès. Par égard pour sa grande célébrité, le gouvernement cisalpin décréta que, malgré son obstination, il serait rétabli dans sa chaire: inutile faveur! Tant de coups portés à sa sensibilité étaient irrémédiables; elle arriva enfin cette mort, qu'il avait tant desirée, le 4 décembre 1798. C'est dans les Mémoires de l'institut des sciences de Bologne que sont consignés les travaux peu nombreux, mais d'une haute importance, qui ont immortalisé le nom de Galvani. I. *De renibus atque ureteribus volatilium*. L'auteur décrit, avec une exactitude scrupuleuse, les reins des oiseaux, renfermés dans l'intérieur de leur abdomen, situés le long de la colonne vertébrale, et appropriés chez eux, comme chez les quadrupèdes, à la secrétion de l'urine; ces viscères éprouvent une multitude de variations dans les diverses espèces de volatiles. La description des vaisseaux émulgents, des nerfs rénaux et des uretères, tracée avec le même soin, contient divers faits curieux, dont plu-

sieurs avaient alors le mérite de la nouveauté. II. *De volatilium aure.* Depuis trois ans, Galvani étudiait l'organe de l'ouïe, et préparait un grand ouvrage sur cette matière, lorsque l'illustre Scarpa fit paraître ses Observations sur la fenêtre ronde. L'académicien de Bologne dut voir avec étonnement, dans cette monographie, la plupart des faits qu'il avait annoncés dans les séances particulières de l'Institut, et qu'il croyait lui appartenir en propre : il renonça au projet qu'il avait conçu, et se borna à consigner, dans une courte esquisse, les remarques qui ne se trouvaient point dans le livre de Scarpa. Il donne des détails assez intéressants sur la corde du tympan, sur le labyrinthe membraneux, sur les vastes canaux demi-circulaires, et sur l'osselet unique qui, au moyen de son corps et de ses appendices, remplit facilement les fonctions des trois osselets qu'on rencontre chez les mammifères. III. *De viribus electricitatis in motu musculari commentarius*, publié en 1791 dans le tome VII des Mémoires de l'Institut: cet opuscule a été réimprimé isolément; et quoiqu'il remplisse à peine 55 pages, il portera le nom de Galvani à la postérité la plus reculée. Ce n'est point ici le lieu d'offrir un tableau complet de ce phénomène singulier, qui, sous le nom de *Galvanisme*, a déjà enfanté des milliers de volumes; mais il ne sera pas superflu de rappeler son origine, due au hasard, comme celle de tant d'autres découvertes. L'épouse de Galvani prenait des bouillons de grenouilles pour le rétablissement de sa faible santé; son mari, qui l'aimait avec passion, s'occupait lui-même du soin de les lui préparer. On avait posé sur une table, où se trouvait une machine électrique, quelques unes de ces grenouilles écorchées; l'un des aides qui coopéraient aux expériences approcha, sans y penser, la pointe d'un scalpel des nerfs cruraux internes de l'un de ces animaux: aussitôt tous les muscles des membres parurent agités de fortes convulsions. Madame Galvani était présente : pleine d'esprit et de sagacité, elle fut frappée de la nouveauté du phénomène; elle crut s'apercevoir qu'il concourait avec le dégagement de l'étincelle électrique : transportée de joie, elle courut en avertir son mari, qui s'empressa de vérifier un fait aussi extraordinaire. Ayant approché en conséquence une seconde fois la pointe du scalpel des nerfs cruraux de la grenouille, pendant qu'on tirait une étincelle de la machine électrique, les contractions recommencèrent : elles pouvaient néanmoins être attribuées au simple contact du scalpel, qui servait de *stimulus*, plutôt qu'au dégagement de l'étincelle. Pour éclaircir ce doute, Galvani toucha les mêmes nerfs sur d'autres grenouilles, tandis que la machine électrique était en repos, et alors les contractions n'eurent pas lieu: l'expérience, souvent répétée, fut constamment suivie d'un résultat analogue. Pour peu qu'on médite maintenant sur cette première expérience, il est facile de se convaincre qu'elle n'a rien qui doive surprendre un observateur attentif, et qu'elle trouve aisément son explication dans les lois ordinaires de l'influence électrique, comme l'ont d'ailleurs irrévocablement démontré Pfaff, Creve, Ackermann, et surtout Alexandre Volta. Mais Galvani était occupé d'une autre idée; ce qui fut un bien pour les progrès ultérieurs de cette partie de la science. Il multiplia et varia considérablement les essais, dont il crut pouvoir conclure que tous les animaux sont doués d'une électricité par-

ticulière, inhérente à leur économie, beaucoup plus abondamment répandue dans le système nerveux, secrétée par le cerveau, et distribuée par les nerfs aux différentes parties du corps. Les réservoirs principaux de l'électricité animale sont les muscles; chaque fibre représente, pour ainsi dire, une petite bouteille de Leyde, dont les nerfs sont les conducteurs: le fluide électrique est puisé et attiré de l'intérieur des muscles dans les nerfs, et passe ensuite de ces nerfs à la surface extérieure des muscles; de façon qu'à chaque décharge de cette bouteille électrique musculaire, répond une contraction. Cette théorie ingénieuse est une pure hypothèse, un simple jeu d'esprit. Les applications du Galvanisme à la pathologie et à la thérapeutique, exaltées d'abord avec un enthousiasme ridicule, sont tombées dans un discrédit complet. Toutefois, quand on ne l'emploierait que pour s'assurer si la mort est apparente ou réelle, cet usage suffirait pour établir l'importance de ce nouveau moyen. Des détails plus étendus et plus circonstanciés seraient ici hors-d'œuvre: il faut les chercher dans le *Manuel du galvanisme*, par Joseph Izarn, 1 vol. 8°., Paris, 1804; et dans l'*Histoire du galvanisme*, par Pierre Sue, 4 vol. in-8°., Paris, 1803. L'éloge de Galvani, par le docteur Jean-Louis Alibert, doit être signalé comme un excellent modèle: composé de 166 pages in 8°., il sert d'introduction au 4°. volume des Mémoires de la société médicale d'émulation; quelques exemplaires ont été imprimés à part. C.

GALVANO ou GALVAO. *Voy.* GALVAM.

GALVEZ (Don JOSEPH), fameux ministre espagnol, naquit à Velez-Malaga en octobre 1729. Son père, le destinant à l'état d'avocat, que lui-même suivait, l'envoya à l'université d'Alcala, où D. Joseph reçut le grade de docteur. Sa famille était fort pauvre; il alla se fixer à Madrid, pour tâcher de s'ouvrir un chemin à la fortune. Un cousin de son père, qui demeurait dans cette ville, lui procura quelques clients. Galvez avait de l'instruction et de l'éloquence; et il se distingua dans plusieurs causes qui lui donnèrent une certaine réputation. Mais une plus brillante carrière lui était réservée; et il ne la dut cependant qu'à un heureux hasard. D. Joseph aimait avec passion la langue et la littérature française, et cherchait avec empressement la société des Français les plus instruits qui se trouvaient à Madrid. Ce fut cette affection, devenue pour lui presque un besoin, qui lui facilita la connaissance d'un des secrétaires du marquis de Duras, ambassadeur de France, avec lequel il se lia d'une amitié intime. L'ambassadeur ayant besoin d'un avocat qui possédât les deux langues, pour traiter les affaires de la légation près de la cour d'Espagne, son secrétaire lui proposa Galvez, que le maréchal nomma aussitôt avocat de la nation française. Galvez s'acquitta avec honneur de cet emploi, qu'il remplit également près du successeur du maréchal de Duras, le marquis d'Ossun. Dans une affaire importante, relative à sa légation, il eut à traiter directement avec le marquis de Grimaldi. Le ministre remarquant dans ce jeune avocat, qu'il connaissait déjà de réputation, beaucoup d'esprit et de pénétration, lui offrit, sur-le-champ, un emploi dans ses bureaux: mais Galvez eut la délicatesse de le refuser jusqu'à ce qu'il en eût fait part à l'ambassadeur de France. Celui-ci, non seulement lui conseilla d'accepter, mais alla lui-même chez le minis-

tre donner les meilleures informations sur son avocat, qui abandonna la légation française, et devint le secrétaire de confiance de Grimaldi. Il remplit cette place avec tant de zèle que le ministre en parla très favorablement à Charles III, et fit nommer Galvez membre du conseil des Indes (1764). En peu de temps il acquit une entière connaissance de toutes les affaires qui concernaient les Amériques; et il était consulté sur les points les plus difficiles. A cette époque il s'était élevé une grave dispute au Mexique entre le vice-roi et l'audience (ou tribunal suprême), au sujet de quelques prérogatives. Outre cela, les propriétaires de mines ne cessaient de se plaindre des entraves qu'on mettait à leurs exploitations; et les colons réclamaient une diminution des surcharges dont on les accablait. Il s'agissait de vérifier jusqu'à quel point toutes ces plaintes étaient fondées: Galvez fut choisi par Charles III, pour remplir cette mission délicate. Il partit pour le Mexique en 1771; et à peine arrivé dans la capitale, son premier soin fut de faire cesser les dissensions qui existaient entre l'audience et le vice-roi. Mais Galvez voulait s'avancer; et il ne négligeait à cet effet, ni l'amitié, ni l'appui des grands. Il se déclara, en conséquence, en faveur du vice-roi; et l'audience, malgré les titres qu'elle présentait, perdit une grande partie de ses prérogatives. Quant aux colons, il les tranquillisa par des projets qui semblaient devoir leur être favorables, et pour l'exécution desquels il s'engageait à obtenir l'assentiment du roi. Pour les mines, il forma un plan par le moyen duquel, sans rien ôter des rétributions qui revenaient à la couronne, il diminuait de plus d'un quart les frais d'exploitation. D'un commun accord avec le vice-roi, il encouragea les nouveaux entrepreneurs d'exploitation, par des conditions moins onéreuses que celles qu'on était en usage de leur imposer. Tous ces points essentiels étant arrangés, il fit un voyage de cent lieues à la ronde, pour examiner les plantations, et pour proposer aux propriétaires, de nouveaux procédés propres à augmenter les produits de leurs terres, ainsi qu'à enrichir le trésor royal de quelques millions de plus. Ayant rempli sa mission avec autant de zèle que d'intelligence, il revint en Espagne en 1774. Arrivé à Madrid, il apprit que le député du Mexique, au nom de plusieurs de ses compatriotes et notamment de l'audience, avait élevé de fortes plaintes contre lui. On l'accusait d'avoir méprisé les justes réclamations de ce tribunal; d'avoir négocié, à l'avantage de ses propres intérêts, avec les propriétaires des mines et les plus riches colons; d'avoir destitué de leurs emplois ceux qui en étaient les plus dignes, et de les avoir remplacés par d'autres peu capables, moyennant de grosses rétributions. Mais le vice-roi du Mexique avait donné d'avance ses informations en faveur de Galvez: aussi Charles III n'eut aucun égard à ces accusations; et pour prouver combien il les croyait injustes, il nomma Galvez président du conseil des Indes. L'année suivante, 1775, il le créa ministre de ce même département: Moñino avait été créé ministre d'état deux ans auparavant; et l'on vit alors les deux places les plus importantes du royaume, occupées par deux hommes également nés dans un rang obscur et sans fortune, qui avaient exercé la même profession, et qui ne devaient leur élévation qu'à leurs propres talents. Galvez rendit d'importants services à

l'Amérique espagnole. Il tint sa promesse aux colons, en supprimant, en 1778, plusieurs impôts et formalités qui les gênaient dans leur commerce. La Trinidad, la Louisiane, les Philippines, si propres par leur sol et leurs côtes à multiplier leurs productions et à jouir des avantages du commerce, languissaient presque dans l'inaction. Galvez les vivifia, en protégeant l'agriculture et différentes espèces de plantations, et en favorisant l'exportation de leurs produits, en échange d'articles qui leur étaient utiles ou nécessaires. Cette sage présidence lui mérita le grand cordon de l'ordre de Charles III. Avant de quitter l'Amérique, il avait conçu le projet de peupler une partie des côtes de la mer Vermeille. Il le réalisa en 1779, en fondant une colonie dans le vallon de Sonora, qui prospéra en peu d'années, et d'où sortirent de nouveaux planteurs, qui se répandirent le long de la même côte. Mais ces colonies furent négligées dans la suite, la révolution française et ses résultats ayant attiré toute l'attention du gouvernement espagnol. En récompense de la première fondation faite dans ce pays, Charles III créa Galvez marquis de la Sonora. Avant que ce sage administrateur parvînt au ministère, les affaires du Nouveau-Monde étaient traitées avec une telle lenteur, que quand on pensait à remédier aux maux, ils étaient devenus presque incurables. Galvez, d'un génie actif, laborieux, les prévenait, au lieu de les attendre; et son activité enrichit le trésor royal d'un revenu de plusieurs millions. Réunissant les deux emplois et de président et de ministre des Indes, Galvez était accablé par le travail : aussi, presque toujours renfermé dans son cabinet, il donnait peu d'heures au sommeil, et ne se permettait aucun plaisir. Cette vie solitaire et monotone avait aigri son caractère, naturellement inflexible, dur et impérieux. On ne l'approchait pas sans craindre de sa part quelque réponse dure, ou une négative donnée sans aucun ménagement. Il dominait les Amériques en despote plus qu'en ministre. Les vice-rois, les gouverneurs, un peu despotes eux-mêmes, tremblaient au nom de Galvez; et jamais ministre ne fut obéi avec plus d'exactitude, ni plus promptement. Ils n'ignoraient pas que le moindre retard apporté à ses ordres absolus, serait aussitôt puni par leur destitution. Galvez était d'une complexion assez forte; mais l'assiduité au travail lui causa une violente fluxion de poitrine, dont il mourut en décembre 1786. Quelques torts qu'on puisse reprocher à ce ministre, il a certainement rendu de grands services à l'état; et jusqu'à nos jours il n'a été remplacé par aucun autre qui l'ait égalé en zèle et en mérite. Il laissa une fille que la reconnaissance des propriétaires de mines dans le Mexique dota très richement : elle mourut en 1804. B—s.

GALVEZ (Don Bernard), neveu du précédent, naquit à Malaga en 1756. Son oncle, n'ayant pas d'enfants mâles, l'appela à Madrid en 1775, et le fit entrer dans le corps des gardes-wallones. Don Bernard avait, ainsi que son oncle, une grande affection pour la langue et la nation française : il demanda donc, et obtint d'aller, pendant trois années, servir en France, où il s'enrôla dans un régiment cantabre. L'amabilité de son caractère le rendit bientôt aussi cher à ses nouveaux camarades français, qu'il l'avait été aux Espagnols. Charles III ayant déclaré la guerre aux Algériens en 1779, Galvez revint en Es-

pagne, rentra dans son ancien corps avec le grade de lieutenant, et fit partie de l'expédition commandée par le général O-Relly (*Voy.* FLORIDA-BLANCA). Il se distingua dans plusieurs occasions, et notamment dans une descente effectuée sur le territoire ennemi : avec une poignée de soldats, il battit et mit en fuite un nombre considérable de Maures, et protégea la construction de deux batteries qu'on éleva sur le rivage. Il demandait toujours avec instance l'honneur d'être placé aux postes les plus périlleux, et il les défendait avec une intrépidité qui ne se démentit jamais. Au retour de cette campagne malheureuse, on lui donna un régiment; et, quelques mois après, il fut nommé maréchal-de-camp, ayant alors à peine atteint sa 24e. année. Mais son oncle, qui voulait rendre sa carrière plus rapide encore, l'attacha, en qualité de second, près du gouverneur qui partait pour la Louisiane : c'est dans ce pays qu'il fit connaissance avec un riche propriétaire et négociant français (M. Maxent), qui s'y était établi, et qui y jouissait d'une grande considération. M. Maxent avait une fille (doña Maria) très-jeune, et d'une beauté rare, qui inspira bientôt une vive passion à don Bernard. Celui-ci ayant obtenu du ministre, son oncle, la permission de l'épouser, M. Maxent fut si flatté de ce mariage, qu'il donna à sa fille 200 mille piastres en dot (plus d'un million de liv.) Le gouverneur de la Louisiane fut appelé à d'autres fonctions; et Galvez, ayant été nommé pour occuper sa place, se distingua autant par sa modération que par la sagesse de ses vues : il améliora plusieurs branches d'administration, rebâtit différents villages, réunit des peuplades vagabondes, auxquelles il sut donner des mœurs et des lois. La guerre d'Amérique ayant éclaté sur ces entrefaites (en 1780), Galvez fut chargé d'une expédition contre les Florides. Il avait à peine à sa disposition un régiment de ligne espagnol et trois de miliciens; mais l'affection qu'il avait su se captiver de la part des peuples qu'il gouvernait, lui fournit le moyen de porter son armée à près de quatorze mille hommes : il pénétra dans les Florides, repoussa les Anglais en deux rencontres, s'avança dans l'intérieur du pays, et entreprit le siége de Pensacola, qu'il prit en 1781, malgré la plus vigoureuse résistance de la part des assiégés. Les ennemis voulant le cerner pour l'assiéger à leur tour, il alla leur présenter la bataille, les défit complètement, les poursuivit jusqu'aux limites de la province, et gagna, par des attaques bien combinées, plus de cent lieues de terrain. Galvez resta dans les Florides jusqu'à la paix conclue en 1783. Peu après, il reçut le titre de comte, et fut nommé en même temps lieutenant-général et vice-roi du Mexique. Ainsi qu'il avait fait à la Louisiane, il corrigea plusieurs abus qui s'étaient introduits dans différentes branches d'administration, et se déclara protecteur des colons et des propriétaires des mines : aussi jamais le Mexique ne fut plus riche et plus heureux que sous son gouvernement. Pour répondre aux desirs des Mexicains, il réédifia l'ancien théâtre, qu'il fit construire d'après le dessin des plus beaux théâtres de l'Espagne; il y fit donner de superbes représentations, ayant fait venir à cet effet d'Espagne des peintres, des machinistes et des costumes. La vice-reine était fort aimable et fort jolie; le jeune vice-roi se rendait très-accessible et populaire : l'un et l'autre avaient le talent de plaire à toutes les classes, ne choquant jamais l'amour-propre des riches et des subalternes, et se-

courant avec générosité l'indigence. Avec ces qualités, ils devinrent les idoles, non seulement de la ville, mais de la province entière. Le cabinet de Madrid redoutait la popularité dans les vice-rois, investis d'ailleurs d'une autorité presque illimitée, et destinés à commander en des pays trop éloignés de la surveillance du gouvernement. Cette prédilection exclusive des Mexicains pour leur vice-roi ne pouvait guère plaire à la cour; et une autre circonstance semblait devoir éveiller en elle de plus justes soupçons. Galvez avait fait bâtir, à peu de distance de la capitale, sur le rocher *Chapoltepeca*, pour lui, disait-il, et pour ses successeurs, une maison de plaisance, dont la construction lui coûta près de deux millions de liv. tournois. Entouré de fossés profonds et d'épais bastions, surmontés de plusieurs pièces d'artillerie, du côté de la ville de Mexico; couvert, au nord, d'une vaste forêt, cet édifice ressemblait plutôt à un château-fort masqué qu'à une maison de plaisance : d'immenses souterrains, partant du château, capables de contenir des provisions pour plusieurs mois, et impénétrables à l'extérieur, pouvaient communiquer au besoin et avec la forêt et avec l'intérieur de la ville. Cette demeure, rendue ainsi presqu'imprenable, devenait inutile à la sûreté d'un vice-roi comme Galvez, qui n'avait aucune insurrection à craindre de la part d'un peuple dont il était l'idole, et envers lequel il était aussi impolitique qu'injuste de se montrer défiant. On supposa donc qu'il visait à détacher le Mexique de la mère-patrie, afin de se faire proclamer roi, et qu'il n'avait fortifié le rocher de Chapoltepeca que pour qu'il lui servît d'asile et de défense contre les troupes européennes qui pouvaient venir l'attaquer. Loin d'ajouter foi à ces bruits, il vaut mieux croire que Galvez n'imagina un édifice d'une ordonnance aussi singulière, que par un excès de précaution. On assure cependant que le cabinet espagnol allait rappeler ce vice-roi, lorsque, par suite d'un violent exercice qu'il avait fait à la chasse, il mourut en août 1794, regretté de tous les Mexicains. B—s.

GALVEZ DE MONTALVO (Louis), célèbre poète espagnol, naquit à Guadalaxara, en novembre 1549. Il fut reçu docteur en droit et en théologie à l'université d'Alcala. En 1575, il fit un voyage en Italie, où, ayant bientôt appris la langue du pays, il se livra entièrement à la lecture des meilleurs ouvrages d'imagination, tant en prose qu'en vers. Cette lecture, tout en formant son goût, développa ses talents pour la poésie. Quelques mois après son retour en Espagne, il publia le *Pastor de Filida*, Madrid, 1582, 1590 et 1600, qu'il avait commencé à Naples. Richesse d'imagination, délicatesse de sentiments, pureté et élégance de style, sont les qualités qui distinguent ce livre, écrit en prose et mêlé de vers, qui mit Galvez sur la même ligne que Montemayor et Gil-Polo, auteurs d'un ouvrage du même genre, la *Diana enamorada*, etc. Montalvo les surpassa même du côté des vers, pleins d'harmonie et d'images aussi neuves que vraies. Son second ouvrage, poème en huit chants et en octaves, intitulé, *Las lagrimas de San-Pedro*, Madrid, 1587, in-8°., traduit de l'italien de Ludovico Tansillo, lui fit beaucoup d'honneur. Lopez de Vega, dans son *Laurel de Apolo*, fait beaucoup d'éloges de Galvez; et Cervantes, lui-même, semble en faire un grand cas dans son Don Quichote (tom. Ier., liv. II, chap. 6) : tandis que le curé livre impi-

toyablement aux flammes tous les livres de son compatriote, les considérant comme la cause de l'étrange manie de ce dernier, il épargne et garde soigneusement le *Pastor de Filida* et les *Larmes de S.-Pierre*. Malgré tous les éloges de ses contemporains, Galvez, ayant atteint l'âge de quarante-cinq ans, sans avoir pu obtenir la moindre faveur de la cour, se dégoûta et de la poésie et de la profession d'avocat qu'il avait exercée, et se fit religieux dans l'ordre de S.-Jérôme. Peu de temps après avoir prononcé ses vœux, il passa en Sicile, et mourut à Palerme en 1610. Il avait traduit en octaves espagnoles la *Jérusalem* du Tasse. On assure que cet ouvrage posthume a été imprimé à Naples.

B—s.

GAMA (VASCO DE), né au port de Synfs, en Portugal, était amiral de la flotte qui, la première, a doublé le cap de Bonne-Espérance, en 1497, et est arrivée sur les côtes de l'Inde. Les historiens qui nous ont transmis ses découvertes, se sont contentés de nous parler des faits qui tiennent à son premier voyage et à l'établissement des Portugais dans l'Inde; ils nous ont laissé ignorer les détails de sa vie privée. Ces détails sont d'autant plus à regretter, que Gama est un de ces hommes qui, par des découvertes importantes, ont contribué à la prospérité de leur patrie et à l'accroissement des connaissances humaines. L'art de la navigation commençait à faire des progrès; le desir de connaître notre globe, excité encore par l'appât du gain, s'était emparé de tous les esprits : mais, par dessus tout, le succès de l'expédition de Christophe Colomb leur avait donné un nouvel essor. Cet homme extraordinaire avait enseigné aux navigateurs les moyens de se conduire avec sûreté à travers l'espace des mers; et son exemple leur avait appris à braver tous les dangers. Les Portugais qui, les premiers, avaient, par les soins du prince Henri, dirigé leurs vues de ce côté, ne virent pas sans jalousie que le fruit de leurs recherches allait enrichir les Espagnols; ils voulurent se dédommager, en poursuivant, avec plus d'activité que jamais, leurs découvertes à la côte d'Afrique, dans l'espoir de passer au sud du continent, et de pénétrer dans l'Inde ou dans le royaume d'Abissinie, dont ils avaient eu quelque notion par les relations qu'ils entretenaient avec les Maures. Comme ils croyaient que les habitants de ce dernier royaume étaient chrétiens, ils donnèrent à leur souverain le nom de *Prétre-Jean* ou *Préte-Jean*, par lequel on avait désigné jusqu'alors un prince puissant que l'on croyait chrétien, sans savoir précisément où se trouvaient ses états. Il paraît effectivement, selon ce qui en est dit, que cette dénomination a été donnée au grand khan des Tartares et au grand Lama du Thibet, aussi-bien qu'au roi d'Abissinie. L'existence de ce roi chrétien fut confirmée par Pierre de Covilham, parti, en 1487, pour aller dans l'Inde par la Mer Rouge, avec Alphonse de Païva; et ce fut ce dernier qui se dirigea sur l'Abissinie (*Voy.* COVILHAM) : mais il mourut à son retour au Caire. Après avoir visité Goa, Cananor, Calicut, et pris connaissance de la côte de Sofala, située dans le canal de Mozambique, Covilham trouva, à son retour au Caire, la relation du voyage de Païva, qu'il envoya en Portugal avec le récit de celui qu'il avait fait lui-même. Il descendit une seconde fois la mer Rouge, se rendit à Ormus, et pénétra enfin en Abissinie, où il fut détenu pendant vingt ans. Son premier voyage avait été conçu sur un plan

très sage; et les connaissances qu'il procura, mirent dans le cas d'entrer dans la mer des Indes avec la certitude d'en retirer de grands avantages, si toutefois l'on pouvait parvenir à passer au sud du continent d'Afrique. En effet, on connaissait déjà dans l'Inde de grandes villes riches et commerçantes; et l'on savait que sur la côte orientale d'Afrique, non loin des lieux où l'on pourrait pénétrer dans la mer des Indes, il se trouvait des peuples commerçants, chez lesquels on pourrait se ravitailler, et prendre des guides pour aller plus loin. Barth. Diaz, parti de Lisbonne en 1486, était allé à la recherche de l'extrémité sud de l'Afrique, et eut le bonheur de la découvrir (*V.* Diaz). Les tempêtes qu'il y avait éprouvées, firent donner au cap qui la termine, le nom de cap des Tourmentes; ce nom fut changé en celui de cap de Bonne-Espérance, par le roi de Portugal lui-même, dans le dessein de prévenir la mauvaise impression de ce nom sinistre. Diaz fut de retour à Lisbonne en décembre 1487. Aucun obstacle ne devait plus, à ce qu'il paraît, empêcher de pénétrer dans la mer des Indes: mais les entreprises audacieuses restent long-temps en suspens, avant qu'il se trouve des hommes capables de les mettre à exécution. Ce ne fut que cinq ans après la découverte du Nouveau-Monde, et dix ans après celle du cap de Bonne-Espérance, qu'Emanuel, roi de Portugal, se décida à envoyer une flotte dans l'Inde: il fit choix, pour la commander, de Vasco de Gama, gentilhomme de sa maison, connu déjà par sa prudence, sa fermeté, et son habileté dans la navigation. Trois vaisseaux, sur lesquels on avait réparti cent soixante hommes d'équipage, furent destinés à cette grande expédition. Vasco de Gama mit à la voile avec sa flotte, le 8 juillet 1497: il dirigea d'abord sa route sur les îles du cap Verd, et, après les avoir doublées, s'avança au sud, et vint relâcher à la baie de Sainte-Hélène, située à la côte occidentale d'Afrique, à peu de distance au nord du cap de Bonne-Espérance. Sa flotte quitta cette baie le 16 novembre, et arriva deux jours après à l'extrémité de l'Afrique; elle eut à lutter, pour s'avancer à l'est, contre les vents de sud-est, qui y soufflent presque continuellement avec impétuosité pendant cette saison. Ses équipages, rebutés de tant de contrariétés, voulurent le forcer à revenir sur ses pas; mais il sut les apaiser, et parvint par sa fermeté à surmonter tous les obstacles. Il fit route à l'est, le long de la côte méridionale d'Afrique, relâcha dans la baie de S.-Blaise, et arriva le 17 décembre au rocher de la Cruz, où Diaz avait terminé ses découvertes. C'est à cet endroit que la côte orientale d'Afrique commence à se diriger au nord, et que les Portugais entrèrent pour la première fois dans la mer des Indes. Vasco de Gama, dont le projet était d'aller chercher les pays que Covilham avait visités, ne voulut point perdre la terre de vue; il remonta dans le nord, et envoya plusieurs fois ses gens visiter les lieux où l'on apercevait des habitants: il s'y rendit lui-même toutes les fois que la population lui paraissait plus considérable; mais n'ayant trouvé aucun peuple qui lui donnât des renseignements, il continua sa route, passa le cap des Courants, situé presque sous le tropique, et s'avança au-delà de la côte de Sofala, et même de la ville de ce nom, où il croyait que Covilham s'était rendu, sans avoir connaissance d'aucun établissement qui pût l'engager à s'arrêter. Enfin, il mit à l'an-

cre, dans les premiers jours de mars 1498, devant la ville de Mozambique, alors habitée par des Maures ou Arabes mahometans, qui vivaient sous l'autorité d'un prince de leur religion, et faisaient un grand commerce avec la mer Rouge et les Indes. L'espoir de trafiquer aussi avec ces nouveaux venus, procura un accueil favorable aux Portugais; mais dès qu'on eut reconnu qu'ils étaient chrétiens, on leur tendit des piéges, dans le dessein de les massacrer. Gama, obligé de se soustraire a leur perfidie, partit de Mozambique, et fit route au nord, le long de la côte, pour Quiloa, conduit par un pilote de Mozambique, qu'il avait emmené avec lui; mais s'étant approché de terre dans le nord de cette ville, les courants l'empêchèrent de remonter au sud, et il fila en suivant toujours la côte, jusqu'a Mombaze. Cette ville, mieux bâtie que Mozambique, et jouissant alors d'un commerce plus étendu, était également habitée par des Maures mahométans, qui tinrent, à l'égard des Portugais, la même conduite que ceux de Mozambique: Gama s'éloigna sans en avoir rien obtenu, et s'avança dix-huit lieues plus loin, jusqu'a Mélinde, qui n'est qu'à trois degres au sud de l'équateur, et où il fut plus heureux. Quoique cette ville fût aussi peuplée de Musulmans, il paraît que les mœurs de ceux-ci étaient adoucies par le commerce: le prince du pays lui fit un accueil des plus favorables. Il vint sur la flotte portugaise, où il fut reçu avec de grands honneurs: mais Gama, instruit par le passé, ne voulut jamais se hasarder au milieu de ses sujets, sous prétexte que son souverain le lui avait expressément défendu; il se contenta d'y envoyer de ses gens, qui furent reçus avec toutes les démonstrations de la cordialité. Plusieurs vaisseaux venus des Indes se trouvaient alors dans la rade de Mélinde; il y avait même des chrétiens de cette contrée, qui avertirent Gama de se tenir sur ses gardes, et lui donnèrent des renseignements dont il tira un grand parti dans la suite. Malemo-Cana, Indien guzurate, pilote que le souverain de Mélinde avait donné à Gama pour le conduire à Calicut, était un des plus habiles navigateurs de ce pays. On dit qu'il ne parut pas étonné quand on lui montra l'astrolabe dont les Portugais se servaient pour observer la hauteur du soleil; il dit que les pilotes de la mer Rouge employaient au même usage, des triangles de cuivre et des quarts de cercle, et qu'ils mesuraient de plus, avec ces instruments, la hauteur de l'étoile sur laquelle ils se dirigeaient dans leur navigation : c'est probablement l'étoile polaire. Jean de Barros nous a transmis ces particularités très remarquables, et cite, au nombre des renseignements donnés par le même pilote, que les navigateurs de l'Inde se dirigeaient aussi bien sur les étoiles du pôle nord que sur celles du pôle sud, donnant à entendre qu'ils prenaient les distances ou mesuraient les angles avec un instrument qui ressemble à notre arbalestrille. Il est assez probable que nous tenons l'usage de la boussole, des navigateurs des mers des Indes et de la Chine, et qu'il nous a été transmis par les Italiens, dont le commerce, par terre et par mer, s'étendait autrefois fort loin. Le rapport du pilote de Gama ne rend-il pas très vraisemblable qu'ils ont fait usage, avant nous, de l'astrolabe et de l'arbalestrille, que les instruments à miroir ou à réflexion, inventés par Hadley, nous ont fait abandonner depuis plusieurs années? La flotte de Gama se rendit de Mélinde

à la côte de Malabar, en vingt-trois jours, et mit à l'ancre devant Calicut, le 20 mai 1498. Cette ville, la plus commerçante et la plus riche de l'Inde, avait pour souverain un prince qui portait le titre de Zamorin. Gama mit à terre, selon sa coutume, plusieurs des condamnés qu'il avait ameués avec lui, et les fit accompagner par un Maure qui était sur sa flotte. Heureusement ce dernier se trouva connaître un autre Maure qui faisait le métier de courtier à Calicut, et qui, pénétré d'estime pour la nation portugaise dont il avait entendu parler, introduisit les envoyés de Gama chez un des ministres du Zamorin. Les premières négociations eurent tant de succès, que l'entrée du port fut d'abord permise aux Portugais, et qu'ensuite ce prince consentit à recevoir Gama avec les mêmes honneurs qu'il faisait rendre aux ambassadeurs des plus grands monarques. La juste méfiance que la conduite des Mahométans avait inspirée, engagea les principaux officiers de la flotte à solliciter l'amiral d'abandonner le projet qu'il avait formé de se rendre à terre. On tint un conseil dans lequel Paul de Gama, son frère, lui fit sentir les dangers qu'il pourrait courir au milieu de ces hommes perfides. Vasco ne se laissa point ébranler. Il déclara qu'il partirait le jour suivant, et donna l'ordre à son frère de commander la flotte en son absence. Sa grande ame l'éleva au-dessus de tous les dangers; et la prospérité de sa patrie fut l'unique objet de sa pensée. Il recommanda à son frère de ne tirer aucune vengeance de sa mort, si les malheurs qu'on avait prévus arrivaient, mais de partir sans perdre de temps avec la flotte, et d'aller annoncer au roi la découverte des Indes, et lui apprendre sa triste destinée. Cette résolution et le discours qui l'accompagna firent couler des larmes des yeux de tout le monde. Gama fit armer ses embarcations, et vint débarquer, avec douze hommes de résolution qu'il avait choisis pour lui servir de cortége. Il fut reçu avec une grande pompe; et comme il devait aller trouver le Zamorin à une de ses maisons de plaisance située à cinq milles au-delà de Calicut, il traversa cette ville au milieu d'une foule immense, qui regardait ces nouveaux venus avec une sorte d'admiration, à laquelle ne contribuait pas peu, sans doute, le costume dont ils étaient revêtus, et qui n'avait rien de commun avec ce qu'elle avait vu auparavant. L'amiral portugais n'arriva que le lendemain à la maison de plaisance du Zamorin. L'accueil que ce prince lui fit à sa première audience, fut très favorable; et Gama eut lieu de se flatter qu'il obtiendrait pour son pays la faculté de venir faire à Calicut un commerce fort avantageux. Mais cet espoir fut bientôt affaibli par les traverses qu'il éprouva. La haine des Maures et Arabes mahométans contre les chrétiens, avait été sur le point de lui être funeste à Mozambique et à Monbaze; elle pensa ruiner les affaires des Portugais dans les Indes. Les sectateurs de Mahomet, en grande partie sujets du grand-seigneur, dont les états s'étendaient jusqu'à ces mers, sentirent, à l'aspect d'une flotte portugaise, que le commerce dont ils étaient en possession depuis si longtemps, finirait par passer dans les mains de ces nouveaux venus. En conséquence, ils s'autorisèrent de la conduite tenue envers ces étrangers à Mozambique et à Monbaze, et les dépeignirent au Zamorin comme des pirates qui venaient troubler la tranquillité de ses états, dans l'intention d'y exercer leur pillage. De tels dis-

cours ne manquèrent pas leur effet. Gama n'avait malheureusement apporté avec lui aucun présent digne d'être offert à un grand souverain; et il se contenta, pour se conformer à l'usage du pays, de rassembler quelques objets, parmi ceux qu'il croyait les plus propres à fixer l'attention : mais ces objets parurent de si peu de conséquence, que le ministre chargé de les examiner, les rejeta avec mépris. Ce premier désagrément fut suivi d'une multitude de difficultés et de témoignages de défiance; enfin les choses s'envenimèrent au point que Gama craignit d'être retenu prisonnier, ou d'être massacré avec son escorte. Les amis qu'il avait acquis par Malemo-Cana, pilote qui l'avait conduit à Calicut, lui donnèrent avis que, sous prétexte d'une réconciliation, l'on voulait attirer sa flotte dans un piége, afin de la brûler et de donner la mort à tous ses gens. Il fit passer cet avis à son frère, et lui recommanda de se tenir sur ses gardes. Les précautions qui furent prises par ce dernier, empêchèrent de mettre ce dessein criminel à exécution : de son côté, Vasco, par la fermeté de son caractère, se fit tellement respecter, qu'il renoua les négociations, et persuada enfin au Zamorin ou à ses ministres qu'ils avaient de grands avantages à tirer d'une alliance avec les Portugais; et, dans l'espoir de les voir se réaliser, ils le laissèrent retourner à ses vaisseaux. Dès que Vasco de Gama fut rendu sur sa flotte, il mit à la voile sans perdre de temps; et après avoir réparé ses vaisseaux aux îles Angedives, situées sur la côte au nord de Calicut, il fit route pour venir en Europe rendre compte de ses découvertes. En passant à Mélinde, il prit à son bord un ambassadeur du prince du pays, seul ami que les Portugais eussent acquis dans l'Inde; et après avoir prolongé la côte d'Afrique dans le sens opposé à celui où il l'avait parcourue en venant, il doubla le cap de Bonne-Espérance, dans le mois de mars 1499, et arriva à Lisbonne en septembre de la même année, c'est-à-dire plus de deux ans après son départ. Le roi Émanuel reçut Vasco de Gama avec la plus grande magnificence : il célébra son retour par des fêtes, lui donna le titre de *dom*, et le créa amiral des Indes. Une seconde flotte portugaise fut expédiée de suite pour l'Inde sous le commandement d'Alvarez Cabral, qui parvint à établir un comptoir à Calicut; mais, en son absence, les Portugais y furent tous massacrés, à l'instigation des Maures, leurs mortels ennemis. Cabral se ménagea l'amitié du roi de Cochin, et contracta alliance avec lui. Les rapports qu'il fit, persuadèrent au roi Émanuel, qu'il ne parviendrait à s'établir dans l'Inde qu'en employant la force ouverte. En conséquence, on fit un armement plus considérable : vingt vaisseaux furent distribués en trois escadres; la plus nombreuse, de dix vaisseaux, partit d'Europe sous la conduite de Vasco de Gama; et les deux autres, de cinq seulement, dont l'une était sous les ordres de Vincent de Sodre, l'autre sous ceux d'Étienne de Gama, devaient quitter le Portugal séparément, et se réunir dans l'Inde. Les forces imposantes des Portugais déterminèrent les princes de la côte orientale d'Afrique, qui leur avaient été si contraires, à se soumettre sans résistance. Gama parvint à faire des établissements à Mozambique et à Sofala. Résolu de jeter l'épouvante dans les esprits, il s'empara, en arrivant à la côte près du Montdheli, d'un riche vaisseau du soudan d'Égypte,



auquel il fit mettre le feu, et dont tout l'équipage fut brûlé, noyé, ou mis à mort par les Portugais. Il se rendit de là à Cananor, où le bruit de sa victoire l'avait précédé; et il décida le prince du pays, avec lequel il traita d'égal à égal, à faire alliance avec son souverain. Sa flotte, en arrivant devant Calicut, s'empara de tous les bateaux indiens qu'elle rencontra, et de cinquante Malabares qui en formaient les équipages. Le Zamorin, dont Gama avait personnellement eu à se plaindre, effrayé de ce début, lui expédia un Maure, déguisé sous l'habit de saint François, pour offrir aux Portugais de traiter avec eux, et d'établir un comptoir dans la ville de Calicut: mais l'amiral ne voulut entendre à aucune proposition avant qu'on lui eût donné pleine et entière satisfaction des Portugais qui avaient été massacrés, et des marchandises qu'on leur avait prises. Il attendit pendant trois jours la réponse du Zamorin; mais voyant qu'elle n'arrivait pas, il eut la cruauté de faire pendre, aux vergues de ses vaisseaux, les cinquante Malabares dont il s'était emparé, et de les exposer ainsi aux regards des habitants de Calicut. Non content de cet excès, il fit canonner la ville le lendemain; et, après en avoir renversé une partie, il laissa quelques vaisseaux pour la bloquer, et fit route pour Cochin: le roi de Cochin renouvela le traité conclu avec Cabral, et permit aux Portugais de s'établir dans ses états. Comme, par cette alliance, il se déclarait l'ennemi du Zamorin, il fut obligé de lier son sort au leur, et de les prier d'y laisser des troupes pour le défendre contre un ennemi si puissant. Le Zamorin voulut renouer les négociations avec l'amiral portugais; mais ayant tenté de l'enlever, avec une multitude de bateaux du pays, pendant que l'amiral venait à Calicut sur un seul vaisseau, tout espoir d'accommodement fut rompu. Le comptoir et le port de Cochin furent ensuite fondés par Albuquerque. Cet établissement est le berceau de la domination des Portugais dans l'Inde; c'est là qu'ils ont commencé à faire ces prodiges de valeur qui, en très peu de temps, les ont élevés à un si haut point de prospérité: ils ont débuté par la violence; et il a fallu dans la suite que l'exaltation leur donnât une force plus qu'humaine pour les faire triompher des efforts de presque toute l'Asie, réunie à la puissance des Turcs. Gama laissa l'escadre de Vincent de Sodre sur la côte de Malabar, et revint à Lisbonne, où il arriva, le 20 décembre 1503, avec treize vaisseaux. Son titre d'amiral des Indes lui fut confirmé; et le roi y joignit celui de comte de Videgueyra. Vasco de Gama, couvert de gloire, resta dans un repos absolu pendant vingt et un ans. Enfin, la cour de Portugal, ayant, en 1524, pris la résolution de nommer un vice-roi dans l'Inde, Vasco de Gama fut, le premier, revêtu de cette dignité. Il mourut peu de temps après son arrivée à Cochin, où son corps fut déposé jusqu'en 1538, époque à laquelle on le transporta en Portugal, où le roi Jean III lui fit rendre les plus grands honneurs. Vasco de Gama était d'une taille médiocre, mais extrêmement gros; son visage était rouge et enflammé: son air était terrible dans la colère. On a vu, plus haut, qu'il se laissait emporter trop souvent à des excès de cruauté, dont il paraît néanmoins juste d'attribuer une partie aux mœurs dures et sévères du temps où il a vécu. L'histoire de sa découverte de l'Inde nous a été transmise par Barros, dans ses Décades, imprimées à Lisbonne,

en 1628; et par Hernan Lopez de Castanheda, dans une histoire très étendue des conquêtes des Portugais dans les Indes orientales. On trouve aussi le récit de ses conquêtes dans la Collection de Ramusio, dans les ouvrages de Faria y Sousa, et dans l'histoire du père Lafitau. Tout le monde sait que Camoëns en a fait le sujet de sa *Lusiade*. (Voyez Camoens.)

R—l.

GAMA (Étienne de), fils de l'amiral, suivit l'exemple que son père lui avait donné, et se distingua dans les Indes. Ses services lui valurent, en 1536, le gouvernement de Malacca : à peine en eut-il pris possession, qu'il s'empressa de venger la mort de son frère Paul, tué peu de temps auparavant dans un combat soutenu sur mer contre le roi de Bintang. Étienne battit la flotte de ce roi, le chassa de son retranchement à terre, saccagea la ville de Johor, après une des batailles les plus célèbres qui se fussent livrées dans l'Inde, et l'obligea d'accepter la paix à des conditions si dures, qu'il ne fut, de long-temps, en état de donner de l'inquiétude. Voyant ses efforts pour assurer la paix et le bon ordre couronnés par le succès, Gama songea, en 1540, à retourner en Portugal, et alla en conséquence à Goa. Le vice-roi Garcias de Noronha était à toute extrémité : Gama reçut du conseil un avis secret qui l'engagea à différer son départ. En effet, l'officier nommé dans la première lettre de succession, se trouvant absent lorsque le vice-roi mourut, Gama, qui était désigné par la seconde, fut proclamé gouverneur. Il reçut la nouvelle de son élévation avec une indifférence qui marquait bien qu'il ne l'avait pas desirée. Il commença par faire dresser un inventaire exact de tous ses biens, afin de constater, par un acte public, qu'il n'avait pas en vue de s'enrichir en acceptant le gouvernement ; puis remédia aux désordres que l'avidité et la licence avaient introduits parmi ses compatriotes, désordres qui étaient d'une conséquence funeste pour les habitants du pays, et dont l'excès pouvait entraîner la ruine de la puissance portugaise. Il rétablit l'ordre dans les finances, et fournit de sa fortune particulière des sommes considérables pour subvenir aux travaux de la marine et des fortifications, et à la réparation des édifices publics. Tandis qu'il était occupé de ces réformes, il envoya son frère Christophe à Cochin, pour y hâter les préparatifs de la flotte qu'il voulait conduire en personne dans la mer Rouge. L'on avait appris que les Turcs équipaient, dans le port de Suez, des vaisseaux pour porter la guerre dans l'Inde : Gama prit la résolution de les prévenir, autant pour tirer vengeance de la dernière insulte qu'ils avaient faite à Diu, que pour garantir cette ville d'un second siége. Sa libéralité attira sur sa flotte plus de monde qu'il n'en desirait ; il n'en prit que l'élite, et partit le 31 décembre avec quatre-vingts bâtiments de différentes grandeurs, et deux mille hommes de troupes. Il fit semblant d'aller à Diu ou d'en vouloir à Aden, puis se dirigea vers sa destination. Sa navigation fut heureuse : il trouva, en entrant dans la mer Rouge, que la frayeur avait fait abandonner la plupart des îles et des villes. A Suaquen, le scheik, qui s'était retiré à quelques lieues de la côte, l'amusa par des propositions de paix pour préserver son île du pillage, et par la promesse de lui fournir des pilotes pour le conduire à Suez. Ce délai fit perdre à Gama l'occasion de brûler la flotte ennemie ; car les Turcs furent avertis de sa venue.

Il punit le scheik par le pillage de sa ville, et traita de même Cosseir et d'autres places. A Tor, il se saisit de quelques vaisseaux turcs; et comme il était le premier capitaine chrétien qui eût pris cette ville, il y créa des chevaliers; honneur qui lui fut envié par Charles-Quint : *Je ne sais pourquoi*, dit un historien, *car cela n'en valait pas la peine*. Arrivé devant Suez, Gama éprouva une si vive résistance, qu'il fut obligé de partir sans avoir pu exécuter son dessein. Cette expédition, qui fut de bien peu d'utilité pour le Portugal, a procuré à la géographie la première description de la mer Rouge, faite par un Européen : Jean de Castro, embarqué sur la flotte de Gama, et qui depuis gouverna les Indes avec un désintéressement égal au sien, eut soin de tenir un journal exact du voyage. (*V.* Jean de Castro.) A son retour, Gama eut l'occasion d'acquitter la promesse qu'il avait faite aux envoyés d'Abissinie : ils étaient venus le trouver à son passage à Massouah, pour implorer le secours des Portugais contre une armée de rebelles et de Turcs qui désolaient ce pays; il envoya son frère Christophe à la tête d'un détachement de cinq cents hommes, et continua sa route le 9 juillet 1541. Au sortir du détroit, une violente tempête dispersa sa flotte, et fit périr plusieurs vaisseaux : il arriva néanmoins à Goa. Inquiet sur son poste, qu'il jugeait avec raison n'occuper que par une espèce d'*interim*, il avait écrit à Lisbonne à son frère aîné, et à d'autres personnes qui s'intéressaient à lui, pour solliciter la confirmation de la cour. Les efforts de ses amis, ses services, le souvenir de ceux de son père, furent inutiles. Dès que l'on apprit en Europe la mort de Garcias de Noronha, on nomma, pour lui succéder, Alphonse de Sousa, qui se conduisit envers Gama comme s'il fût venu surprendre un criminel. Gama, indigné, s'exprima avec force sur les traitements outrageux que l'on faisoit éprouver aux officiers qui avaient joui de sa confiance, et ne voulut pas avoir de rapports avec un homme qui blessait si fort les lois de la bienséance à son égard : il fit faire un nouvel inventaire de ses biens, qui se trouva moindre que le premier de cinquante mille pardaos (80,000 fr.) qu'il avait employés au service du roi; puis il partit pour Cochin, où il devait s'embarquer : mais il y fut suivi par Sousa, qui lui donna encore quelques dégoûts en retardant son départ. A son arrivée à Lisbonne, en 1542, le roi le reçut très gracieusement, et voulut le marier. Gama, que l'alliance projetée contrariait, la refusa nettement; le roi en fut piqué : Gama, qui s'en aperçut, demanda la permission de se retirer à Venise. Il vivait éloigné de sa patrie, lorsque Charles-Quint l'engagea à y retourner, en lui promettant de le faire rentrer dans les bonnes grâces de Jean III; Gama ne put résister à l'invitation d'un si grand prince : « mais il se convainquit, à » son retour, dit un historien, que » les rois oublient plus facilement les » grands services qu'ils ne pardon- » nent le moindre déplaisir. » — Un autre Étienne de Gama, frère de l'amiral, commanda sous lui, dans l'expédition de 1502, une division de cinq vaisseaux. — Paul de Gama, autre frère de l'amiral, l'accompagna dans sa première expédition. (*Voyez* Vasco de Gama.) Épuisé par les fatigues de la navigation, il mourut aux Açores en 1499, et fut enterré à Tercère. Vasco ressentit vivement la perte d'un frère qui lui était peu inférieur en mérite. E—s.

GAMA (Christophe de), fils de

l'amiral, était encore jeune, mais d'une sagesse au-dessus de son âge, lorsqu'en 1540, son frère Étienne, gouverneur des Indes, le chargea d'aller à Cochin, pour hâter les préparatifs de la flotte qu'il voulait conduire lui-même dans la mer Rouge. Il s'acquitta de sa commission avec prudence, et vint même à bout, par sa valeur et sa fermeté, de mettre un terme aux déprédations des pirates qui infestaient les mers voisines. Quand Étienne, à son retour de Suez, en 1541, envoya du secours au roi d'Abissinie, il nomma Christophe pour commander les troupes portugaises : ce choix déplut à ceux qui enviaient cet honneur, et qui, tout en rendant justice aux qualités personnelles de Christophe, appréhendaient les mauvais succès qui naissent du peu d'expérience. Les deux frères s'étant séparés avec les marques d'une tristesse qui présageait qu'ils ne devaient plus se revoir, Christophe se mit en marche au mois de juin. Les Portugais eurent beaucoup à souffrir de la chaleur excessive, de la difficulté des chemins, et de toutes les incommodités imaginables. Armé d'une patience invincible, le chef animait tout le monde par son exemple. Arrivés en Abissinie, les Portugais obtinrent des succès contre les ennemis du roi. Gama, blessé dans une affaire, fut soigné par la reine elle-même : mais, dans un autre combat, les Portugais furent accablés par le nombre. Gama, au lieu de se fortifier dans un poste avantageux, en attendant la jonction du roi, comme on le lui conseillait, se laissa emporter à son ardeur, et marcha à l'ennemi. Blessé au bras et à la jambe, il allait encore se jeter dans la mêlée : les siens l'entraînèrent malgré lui, et tâchèrent de le sauver en battant en retraite. Il suivait la reine, qui cherchait un asile dans les montagues; mais il s'égara pendant la nuit, et tomba au pouvoir des ennemis. Le chef victorieux lui demanda ce qu'il aurait fait de lui, s'il l'avait pris; Gama lui répondit sans s'étonner : « Je t'aurais fait trancher la » tête, et couper ton corps en quartiers, » que j'aurais fait suspendre en divers » endroits, pour servir d'exemple et » d'épouvantail aux tyrans. » Le vainqueur, choqué de cette fierté, lui fit souffrir mille indignités, et finit par lui couper la tête de sa propre main. Les Portugais, restés au nombre de 120, regardèrent Gama comme un martyr de la foi. Sa perte fut bien sensible au roi d'Abissinie, qui arriva peu de jours après, et en tira vengeance. Le chef barbare qui l'avait mis à mort, vit ses troupes battues, et fut tué en combattant. Le récit de l'expédition de Christophe Gama a été écrit en portugais par Michel de Castanhoso.

E—s.

GAMA (Jean de), pilote portugais, né dans l'Inde, eut connaissance, en allant de la Chine à la nouvelle-Espagne, d'une côte et d'un amas d'îles situées dans le nord-est du Japon, et qui furent nommées d'après lui. On ignore encore en quelle année ce voyage eut lieu; mais il est probable que ce fut dans le commencement du 17e. siècle. La *Terre de Gama* fut marquée pour la première fois sur une carte marine dressée en 1649 par Jean Texeira, cosmographe du roi de Portugal, et dont l'original manuscrit fut trouvé dans une caraque portugaise. Thévenot, à qui elle fut communiquée, la fit graver de la même grandeur que l'original, et insérer dans la deuxième partie du 1er. volume de son recueil. Les géographes ont bâti relativement à cette terre beaucoup de systèmes, dont on peut voir le développement dans les *Considérations géographiques et physiques*

de Buache. Forster pense que c'est l'île d'*Urup* des Russes, de la *Compagnie* des Hollandais, ou l'île *Samussir*. La position de la terre de Gama, sur la carte de Texeira, contribue à faire adopter la première opinion; et si la carte marque la côte de l'île comme s'étendant trop loin à l'est, il faut l'attribuer à un défaut de connaissances géographiques, bien pardonnable dans ce temps-là. Rien d'ailleurs ne s'oppose à ce que l'on regarde la découverte de Gama comme réelle. Il a très probablement vu le premier les terres que les Hollandais reconnurent plus tard; mais la politique étroite et ombrageuse du gouvernement, qui tendait à cacher aux autres peuples de l'Europe toutes les découvertes faites par les Portugais, a privé Gama, ainsi que d'autres navigateurs, du renom qui lui en serait revenu, et dont une partie aurait rejailli sur sa nation. E—s.

GAMA (Jeanne), illustre dame portugaise, naquit à Viana, dans la province d'Alentejo, en 1515. Elle s'appliqua de bonne heure aux lettres, et cultiva la poésie avec succès. Née d'une famille assez pauvre, elle ne dut qu'à son talent et à ses grâces personnelles le mariage qu'elle contracta avec un riche particulier, qui, n'ayant qu'à s'applaudir des vertus et de la bonne conduite de son épouse, la laissa, à sa mort, héritière de tous ses biens. La riche veuve consacra la plus grande partie de sa fortune à secourir les pauvres et les hôpitaux, et à fonder un collége de dames sous le titre du *Salvador del Mundo*, dont elle fut la directrice pendant plusieurs années. Sa maison était contiguë à celle des Jésuites: ces Pères ayant besoin d'agrandir leur collége, obtinrent à cet effet du gouvernement celui du *Salvador*. Obligée de quitter sa retraite, la fondatrice se retira chez elle, en attendant qu'on bâtît une autre maison, dans laquelle elle et ses compagnes pussent se livrer encore à l'exercice de toutes les vertus: mais, dans cet intervalle, Jeanne mourut, le 21 sept. 1586. Dans sa jeunesse, elle avait composé diverses poésies qui ne sont point parvenues jusqu'à nous; il ne reste, de cette dame auteur, que, *Dictos diversos* (*Proverbes et sentences mises par alphabet, avec un recueil de sonnets, chansons, cantiques*, etc.), Évora, 1555, in-8°. La plupart de ces poésies, tirées de sujets sacrés, sont remarquables par la clarté, l'expression, la naïveté du style, et surtout par la morale, aussi simple que pure, qu'elles renferment. Jeanne de Gama était nourrie de la lecture des meilleurs auteurs de sa nation, et notamment de Camoëns, son contemporain: quelques-uns de ses sonnets ne seraient pas indignes de ce poète célèbre. B—s.

GAMA (Philippe-Joseph), poète portugais, prit naissance à Lisbonne, le 13 août 1713. Étant encore jeune, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut reçu docteur en théologie. C'est un des meilleurs poètes latins qu'on ait connus en Portugal; et il excellait dans les oraisons funèbres et les panégyriques. Il possédait tous les auteurs classiques, et les imita toujours avec succès; son style est à la fois harmonieux, concis, élégant, sublime: il était versé dans plusieurs langues, et doué d'une érudition peu commune. En 1739, il fut nommé membre de l'académie royale d'histoire portugaise; et ses talents l'auraient porté à des places plus distinguées: mais la mort le surprit à la fleur de son âge, le 3 septembre 1742. On a de lui plusieurs ouvrages, tous en la-

tin, dont les plus remarquables sont : I. *In mortem Thomæ de Barros epicedion*, Lisbonne, 1730, in 4°. II. *Epigrammatum decades undecim*, ibid., 1733, in-12. III. *Epigrammatum lib. unus*, ibid., 1735, in-12. IV. *Mars Lusitanus, sive cantus heroïcus in laudem D. Emmanuelis Lusitaniæ infantis*, ibid., 1736, in-8°. V. *Menalcas, ecloga in obitu claris. viri Franc. Leytaon, reg. acad. Lusit. alumni*, ibid., 1740, in-4°. — On connaît aussi deux jurisconsultes de ce nom. Antoine Gama, né à Lisbonne, et mort en 1579, fut conseiller-d'état et grand chancelier de Jean III, roi de Portugal, et laissa : I. *Decisiones supremi Lusitaniæ senatûs*, Lisbonne, 1578; Francfort, 1599; Madrid, 1621; Anvers, 1650, in-fol. II. *Tractatus de sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatis*, Lisbonne, 1554, in-4°. — Émanuel Gama, mort en 1730, avocat au parlement de Paris, publia, dans cette ville, en 1726, une dissertation in-12 sur le *Droit d'aubaine* : l'auteur prétendait y prouver que ce droit ne devait s'étendre que sur les étrangers établis dans le royaume. B—s.

GAMA (Antoine-de-Léon y), astronome et géographe de la fin du 18e. siècle, naquit au Mexique. Né pauvre, il fut lui-même son maître, et, par des efforts soutenus, fit de grands progrès dans l'étude de l'astronomie, et joignit l'instruction à l'habileté. Il publia plusieurs *Mémoires sur les Satellites de Jupiter*, sur l'*Almanach* et la *Chronologie des anciens Mexicains*, et sur le *Climat de la Nouvelle-Espagne* ; « Mémoires, dit » M. de Humboldt, qui annoncent » tous une grande justesse dans les » idées, et de la précision dans les ob» servations. » Gama eut part au travail par lequel la longitude de Mexico fut déterminée avec plus d'exactitude qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. Si les observateurs, comme ils l'assurent eux-mêmes, restèrent incertains de près d'un quart de degré, c'est qu'ils n'avaient pas d'observations correspondantes et ne calculaient que d'après d'anciennes tables. Le résultat de ces opérations est contenu dans une petite brochure écrite en espagnol par Gama, peu connue en Europe et intitulée : *Description orthographique de l'éclipse de soleil, du 24 juin 1778, dédiée à don Joachim Velasquez de Léon*, Mexico, 1778, in-4°. On voit que Gama était digne d'obtenir les bienfaits du gouvernement; mais il paraît que dans le nouveau Monde comme dans l'ancien, on tient quelquefois peu de compte des hommes de mérite. Sans fortune, forcé à soutenir une famille nombreuse par un travail pénible et presque mécanique, Gama fut, pendant sa vie, négligé par ses concitoyens. Ils l'ont comblé de louanges après sa mort, et l'ont cité avec orgueil aux Européens, qui se plaisent à accuser les créoles d'ignorance. Un Européen, le célèbre navigateur Malaspina, qui, pendant son séjour à Mexico, fit des observations avec Gama, avait cependant élevé la voix en faveur de ce savant, et l'avait recommandé avec beaucoup de chaleur à la cour. E—s.

GAMACHES (Joachim Rouault de), maréchal de France, d'une maison très ancienne de Poitou, était fils de Jean Rouault, seigneur de Boismenard, chambellan du roi, tué à la bataille de Verneuil en 1424. Joachim, en récompense des services qu'avait rendus son père, fut placé près du jeune dauphin (Louis XI), et, ayant su captiver ses bonnes grâces, devint son premier écuyer. Il se

distingua, en 1441, à la prise de Creil et de Saint-Denis sur les Anglais, et, l'année suivante, au siége d'Acqs. Ces succès, quoique brillants, étaient balancés par ceux que les Anglais remportaient sur d'autres points; l'épuisement des provinces ne permettait pas de leur opposer des forces en état de leur résister : il fallait combattre et négocier; et le roi profita des avantages qu'il avait obtenus, pour demander une trève, d'abord de huit mois, et qui fut continuée de 1444 jusqu'en 1448. Pendant ce temps-là, Gamaches suivit le dauphin en Allemagne, où il alla offrir ses services à l'empereur Frédéric. A la fin de la trève, il se hâta de revenir en France, et se trouva à la conquête de la Normandie de 1449 à 1450 : il se signala principalement à la bataille de Furmigny, où l'armée anglaise fut mise en pleine déroute. La conquête de la Guienne suivit celle de la Normandie; et Gamaches fut nommé, en 1451, gouverneur de Blaye et de Fronsac, qu'il avait enlevés à l'ennemi. Dans la même année, il fut fait connétable de Bordeaux. En 1452, il assista au siége de Castillon, en Périgord, et contribua à assurer le succès de la bataille donnée sous les murs de cette ville, où fut tué le fameux Talbot, l'un des plus grands hommes de guerre qui aient illustré le nom anglais (*Voy.* Talbot). La France se trouvant alors entièrement débarrassée de ses ennemis, Gamaches fut envoyé en Angleterre pour tenter de s'opposer à la révolution qui devait précipiter du trône la maison de Lancastre; et il ne s'en revint que lorsque sa présence dans ce royaume fut jugée inutile. Louis XI, devenu roi, le récompensa de ses services, en le créant maréchal en 1461. Gamaches lui donna une nouvelle preuve de son zèle et de sa fidélité durant la guerre dite *du bien public*, parce qu'elle avait pour prétexte le soulagement des peuples, en défendant Paris contre les entreprises du comte de Charolois. Il fut fait alors gouverneur de cette ville, et, en 1472, chargé de défendre Beauvais contre le duc de Bourgogne. Le dévouement qu'il montra pendant ce siége, si fameux par l'héroïsme de Jeanne Hachette (*Voy.* Hachette), semblait devoir mettre le comble à la faveur dont il jouissait : cependant Gamaches fut arrêté, en 1476, par ordre du roi, et jugé par une commission, qui le condamna au bannissement, à une amende de 20,000 liv., et à la confiscation de ses biens. Ce jugement inique ne fut point exécuté; et Gamaches mourut dans ses terres, le 7 août 1478 : il avait assisté à deux batailles et à dix-sept siéges. W—s.

GAMACHES (Philippe de), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, et abbé commendataire de Saint-Julien-de-Tours, naquit en 1568 : il fit une étude profonde des Pères et des antiquités ecclésiastiques, et professa la théologie avec réputation. Henri IV, en 1598, ayant fondé en Sorbonne deux chaires de théologie positive, assimilées aux chaires du Collége-Royal, elles furent conférées l'une à André Duval, l'autre à Philippe de Gamaches, « deux » sujets, dit l'auteur de l'*Histoire de* » *l'université*, d'un mérite bien dif- » férent. » (*Voy.* Duval.) Gamaches fut un des docteurs nommés pour examiner, en présence du cardinal de Richelieu, le livre de Richer, *de la Puissance ecclésiastique et politique*, et ne lui fut point défavorable : tout ce qu'on put obtenir de lui, et, le cardinal étant opposé à Richer, la résistance avait bien quelque mérite et supposait du courage, fut de convenir

que l'ouvrage avait été publié hors de saison, dans un temps de minorité, et que quelques propositions énoncées un peu hardiment avaient besoin d'explication. (*Voy.* RICHER.) Si l'on en croit Baillet, dans la vie de Richer, les adversaires de celui-ci, décidés à se procurer, à quelque prix que ce fût, une censure de son livre, firent obséder Gamaches mourant, par Mauclerc, qui lui extorqua, ou fit son possible pour lui extorquer une improbation, de la violence ou de la fausseté de laquelle on ne tarda point à avoir des preuves. Quoi qu'il en soit de cette imputation, où peut-être est-il entré un peu d'esprit de parti, on ne peut nier que Gamaches n'ait été un ecclésiastique plein de piété et de vertu, et d'un très beau caractère, un homme de lettres distingué, un docteur recommandable par ses connaissances et son érudition, et l'un des meilleurs théologiens du 17e. siècle. Il mourut en Sorbonne, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, le 21 juillet 1625, et fut enterré dans la chapelle de cette maison. On a de lui : *Summa theologica*, Paris, 1627, 2 vol. in-fol.; ce sont de doctes et excellents commentaires sur la *Somme de S. Thomas*. L—Y.

GAMACHES (ÉTIENNE DE), chanoine régulier de Sainte-Croix de la Bretonnerie, né en 1672, à Meulan, dans l'île de France, peut être regardé comme appartenant à l'école de Fontenelle. Il essaya de faire pour la métaphysique ce que son maître avait fait pour les sciences exactes, et publia quelques ouvrages qui annoncèrent, sinon un penseur profond, du moins un homme qui avait le talent de s'approprier les idées de ses prédécesseurs, en les présentant sous une face nouvelle et plus agréable. Les gens du monde furent surpris de pouvoir suivre sans fatigue et sans ennui des raisonnements qui leur avaient paru jusqu'alors inintelligibles; et nul doute que la réputation de Gamaches ne se fût étendue davantage, si sa modestie lui eût permis d'avouer ses productions. Il lui fut cependant impossible de rester aussi inconnu qu'il l'aurait desiré; et l'académie des sciences l'admit au nombre de ses membres, honneur qu'il méritait surtout par ses travaux astronomiques. Gamaches mourut à Paris, en 1756, à quatre-vingt-quatre ans. On a de lui : I. *Système du cœur*, ou *la Connaissance du cœur humain*, Paris, 1704, 1708, in-12, publié sous le nom de Clarigny. Cet ouvrage, dit Sabathier, peu connu aujourd'hui, et cependant très digne de l'être, est divisé en trois discours remplis d'une métaphysique profonde, de raisonnements solides et écrits d'un style noble et nombreux : il a été utile à plusieurs écrivains qui ne se sont pas vantés de l'avoir lu. II. *Les Agréments du langage réduits à leurs principes*, ibid., 1718, in-12. C'est, au jugement du même critique, de tous les ouvrages de Gamaches celui qui fait le plus d'honneur à sa sagacité et à son goût. L'abbé Goujet lui reproche d'avoir manqué de méthode, de s'être appesanti sur des objets minutieux, et d'en avoir négligé d'autres plus intéressants. Un homme d'esprit a appelé cet ouvrage le *livre des pensées fines*, parce qu'il en contient beaucoup, et même un trop grand nombre. III. *Nouveau système du mouvement*, ibid., 1721, in-12. IV. *Astronomie physique*, ou *Principes généraux de la nature, appliqués au mécanisme astronomique, et comparés aux principes de la philosophie de Newton*, 1740, in-4°. L'ouvrage (*Histoire de l'Académie des*

sciences) tient encore plus que le titre ne promet. L'auteur s'y propose de concilier les tourbillons de Descartes avec les nouvelles découvertes du philosophe anglais. Il avait, dit Lalande, calculé des tables des planètes par mouvements anomalistiques et passages par l'apside, d'après Lahire; mais elles sont encore manuscrites. V. *Système du philosophe chrétien*, ibid., 1746, in-8°. VI. *Dissertations littéraires et philosophiques*, ibid., 1755, in-12. Ce volume n'est composé que de morceaux extraits des autres ouvrages de l'auteur : les *Agréments du langage* font le sujet de la première dissertation; et ce titre, mis en tête de plusieurs exemplaires, a fait croire que cet ouvrage avait eu deux éditions.

W—s.

GAMBACORTI (André), chef de la république de Pise, de 1348 à 1354. La famille de Gherardesca, qui, pendant long-temps, avait été à la tête du gouvernement de Pise, perdit ses principaux chefs par la peste qui désola l'Europe en 1348. A la mort du comte Renier de la Gherardesca, son principal conseiller André Gambacorti lui fut donné pour successeur : c'était un riche marchand, qui avait cependant des liaisons avec toute la noblesse de Pise. Il prit les titres de capitaine-général et de conservateur : ses partisans furent distingués par le nom de Bergolini; ses adversaires par celui de Raspanti. André Gambacorti s'efforça d'ensevelir dans l'oubli les anciennes divisions des Guelfes et des Gibelins, et d'entretenir la paix avec la république de Florence, pour faire fleurir le commerce. Il mourut vers l'année 1354.—Gambacorti (François), parent du précédent, lui succéda, vers l'an 1354, dans la direction du parti Bergolini et de la république de Pise : mais Charles IV, empereur et roi de Bohême, étant venu en Italie l'année suivante, prit à tâche de renverser le gouvernement des Gambacorti, quoiqu'il eût promis par serment de le conserver. A l'occasion d'une querelle qu'il avait eue avec eux sur la possession de Lucques, il fit arrêter tous les chefs de la famille Gambacorti, le 21 mai 1355, et, après leur avoir arraché, par une cruelle torture, des confessions absurdes de conspirations contre lui, il fit trancher la tête, le 26 mai, à François Gambacorti et à deux de ses parents, et il punit du même supplice plusieurs de leurs partisans. S. S — i.

GAMBACORTI (Pierre), chef de la république de Pise de 1369 à 1392. Les Gambacorti, exilés de leur patrie en 1355, après la mort de leur chef, se retirèrent à Florence, d'où ils passèrent à Padoue et dans d'autres villes guelfes. Pierre Gambacorti, neveu de François, était reconnu comme leur chef. Les malheurs de sa famille et sa puissance passée le faisaient considérer comme l'égal des princes : mais toutes ses tentatives, et celles de ses alliés, pour le rétablir dans sa patrie, furent inutiles pendant quatorze ans; enfin la seconde expédition de Charles IV en Italie causa, en 1369, de nouvelles révolutions à Pise : Pierre Gambacorti, avec ses fils et Girard son frère, fut rappelé par ses concitoyens. Rentré dans sa patrie, couronné d'oliviers, le 24 janvier 1369, il jura de pardonner les offenses faites à sa famille, et tint parole. Il maintint l'indépendance de la république contre l'empereur lui-même, assura la paix et la prospérité de Pise, par son alliance avec Florence, et prit part à la guerre de la liberté contre le pape, en 1376; mais ce fut, pendant sa longue administration, la seule occasion où

il eut recours aux armes. Plusieurs fois, d'autre part, il fut médiateur de la paix entre les Florentins et le seigneur ou duc de Milan. Par ses vertus et sa sagesse il avait obtenu le respect de toute l'Italie, comme l'amour de ses concitoyens; il avait conservé beaucoup de modération et de modestie, ne se montrant à Pise que comme un homme privé : mais toutes les places importantes étaient accordées à sa famille; et ses neveux faisaient souvent sentir au peuple, par leur faste et leur insolence, qu'ils étaient sur le point de lui ravir sa liberté. Un ami et un confident de Pierre Gambacorti, Jacob d'Appiano, qu'il avait tiré de la misère et élevé aux plus hautes dignités, profita de ces semences de mécontentement, pour conjurer contre son bienfaiteur dans sa vieillesse : il le massacra, le 21 octobre 1392, au moment où Pierre Gambacorti se confiait à son amitié, et il fit périr ses deux fils par le poison. Jacob d'Appiano se fit ensuite nommer par le peuple, capitaine-général et seigneur de Pise (*Voy.* APPIANO). Il recourut à l'alliance des Raspanti, persécuta les Bergolini, et envoya en exil tout ce qui restait de la famille Gambacorti. S. S.—I.

GAMBACORTI (JEAN), chef de la république de Pise en 1403 et 1406. Après la mort de Pierre et de ses deux fils, Jean, son neveu, fut considéré comme le chef de sa famille. Déjà, par son arrogance, il avait peut-être contribué aux calamités qui avaient accablé les Gambacorti. Pendant les treize années qu'il passa en exil, il s'éloigna de plus en plus des vertus patriotiques qui avaient distingué ses ancêtres. Tandis qu'Appiano, le duc de Milan, et Gabriel Visconti son fils, régnèrent successivement à Pise, Jean Gambacorti, en leur suscitant des ennemis, cherchait bien plutôt à recouvrer une souveraineté perdue, qu'à rendre la liberté à sa patrie. Lorsqu'enfin les Pisans furent assiégés par les Florentins en 1403, ils chassèrent Gabriel Visconti, leur seigneur, et rappelèrent Gambacorti, dans l'espérance que celui-ci pourrait servir de médiateur entre eux et une république dès long-temps alliée de sa famille. Mais les Florentins rejetèrent sa médiation : ils pressèrent le siége de Pise; et Jean Gambacorti s'étant fait, pendant ce temps, déférer la seigneurie, en profita pour vendre, le 8 octobre 1406, l'entrée de la ville aux ennemis. Il le fit, il est vrai, lorsque la misère et la faim ne laissaient plus de ressources aux Pisans : mais ils n'avaient point encore perdu le courage avec l'espérance; et le traité de Gambacorti fut considéré par eux comme une trahison d'autant plus odieuse, qu'il ne stipula que des conditions qui lui étaient personnelles, le droit de cité à Florence, un capital de 50,000 florins, et la souveraineté du comté de Bagno, qu'il transmit à ses descendants. S. S—I.

GAMBARA (LAURENT), poète latin moderne, né à Brescia, dans l'état de Venise, d'une famille distinguée, et qui donna à l'Église plusieurs cardinaux, florissait dans le 16e. siècle. Il s'attacha au cardinal Farnèse, fit partie de sa maison, et demeura long-temps à Rome avec lui. Il habita aussi Padoue : enfin quelques hendécasyllabes, que lui adressa Antoine Flaminius, nous apprennent qu'il fit un voyage en Allemagne. Il était lié d'une amitié étroite avec Basile Zanchi, lequel, ainsi que lui, cultivait les muses latines. Paul Manuce parle avec éloge de Gambara et de ses ouvrages. Il est également loué par Lilio Gregorio Giraldi, quoique

ce savant, regardé comme un des hommes les plus éclairés d'Italie, fût, en général, assez peu favorablement disposé à l'égard des poètes bresciens. Antoine Muret, au contraire, met Gambara au nombre des mauvais poètes, et marque l'humiliant mépris qu'il faisait de ses vers, en inscrivant, à la tête de l'exemplaire qu'il en avait, un distique ignoble et grossier (1) qui, peut-être, fait plus de tort au goût de son auteur, qu'il ne flétrit celui qui en est l'objet. Quelle qu'ait été la cause de l'humeur de Muret contre Gambara, et quoique quelques modernes aient adopté son opinion, le cardinal Quirini observe, ce nous semble, assez judicieusement, qu'elle peut difficilement prévaloir sur celle de Paul Manuce, dont Muret reconnaissait les lumières, et auquel lui-même soumettait ses ouvrages. Cette remarque acquiert une nouvelle autorité, d'un suffrage qui ne laisse pas d'avoir du poids, celui de Juste Lipse, reconnu pour un bon critique, et qui parle avantageusement de Laurent Gambara. Parmi les ouvrages que nous a laissés ce dernier, on compte six poèmes principaux, outre beaucoup d'autres pièces moins considérables, savoir: I. *Columbus*, ou *la découverte du Nouveau-Monde*, divisé en quatre livres. Gambara l'entreprit à la sollicitation du cardinal Granvelle. Le père de ce cardinal, tandis qu'il était à Vérone, avait appris, de la bouche même de Colomb, les détails de son expédition, et avait eu ensuite occasion d'en faire le récit à Charles-Quint, qui y avait pris grand plaisir. II. *Venitiæ*, Venise, dont le poète raconte l'origine et donne la description. III. *Caprarola*; c'est le nom de la plus belle maison d'Italie (1) : Gambara décrit tout ce qu'elle a de remarquable. IV. *Expositi*, les Exposés; poème ainsi intitulé, parce qu'on y suppose que les deux personnages dont il y est question, *Leucé* et *Daphnis*, sont restés exposés dans l'île de Lesbos : c'est une sorte d'imitation de Daphnis et Chloé de Longus, mais fort au-dessous de son modèle. V. *Gigantomachia*, ou combat des géants. VI. *Anguis*: le poète y déplore la mort de Jean-François de Gambara et de son fils Maffée. VII. Des Élégies, des Églogues, des Épigrammes, et d'autres pièces de vers, les unes religieuses, les autres profanes. Gambara condamna ces dernières au feu, quoiqu'elles formassent plus de dix mille vers, en regrettant le temps qu'il y avait perdu. Il fit plus; il composa un *Traité* des moyens de perfectionner la poésie, et de la rendre plus utile en la consacrant à la religion et à des sujets moraux : il s'attache à y prouver que ce bel art ne perdrait rien, en renonçant aux fables païennes, et qu'il lui resterait encore un champ assez vaste pour étaler toutes ses magnificences, et une infinité de sujets assez féconds sur lesquels le génie pourrait s'exercer (2). Selon Baillet, ce Traité aurait été imprimé à Rome, l'année même de la mort de l'auteur, arrivée en 1586, à l'âge de

(1) Voici ce distique, qu'on ne rapporterait point, s'il n'était nécessaire de justifier ce qu'on en dit, en faisant le lecteur juge de la délicatesse des expressions :

Brixia, vestratis merdosa volumina vatis
Non sunt nostrates tergere digna nates.

(1) On en peut voir les plans et la description dans l'architecture de Vignole, édition de Daviler.

(2) Antoine Possevin, dans sa Poétique, parle d'un traité du même genre, qu'il composa, dit-il, à la prière de Laurent Gambara. Est-ce celui dont il est ici question? Le cardinal Quirini (*Specimen*, etc, part. II, pag. 276) pense que non, et étaye son opinion du silence des auteurs de la *Bibliothèque des écrivains jésuites*, qui, à l'article *Antoine Possevin*, ne font nulle mention de ce traité, quoiqu'ils parlent de quelques autres ouvrages de Possevin, imprimés sous un autre nom que le sien.

quatre-vingt dix ans. Il y a trois éditions des OEuvres de Gambara : deux de Rome, en 1581 et 1586, et une de Bâle, en 1555, où les vers de Laurent Gambara sont réunis avec ceux de son ami, Basile Zanchi. La *Gigantomachie* manque dans les deux éditions de Rome, et ne se trouve que dans celle de Bâle; et le poème intitulé *Anguis* n'est dans aucune des trois: mais il fut imprimé à part à Venise. Il y a eu, dans la famille Gambara, d'autres personnages qui ont joui d'assez de célébrité, soit dans les négociations et la politique, soit dans les lettres, pour mériter qu'on en fasse mention. — GAMBARA (Uberto), cardinal, nonce en Portugal sous Léon X, et en Angleterre sous Clément VII, puis évêque de Tortone, décoré de la pourpre romaine en 1533, exerça successivement les légations de Bologne, et de Parme et Plaisance. La maison Farnèse lui dut de se voir en possession de ces deux états. Il mourut le 14 février 1549, avec la réputation d'un habile politique, et d'un ami des lettres et des savants. — GAMBARA (Brunoro) comte de Prat'alboino, cultiva la poésie : il est auteur de plusieurs pièces de vers, imprimées parmi celles de François Spinula. — GAMBARA (Jean-François), cardinal, fils du précédent, naquit à Brescia le 15 janvier 1533, et exerça divers emplois importants sous le pape Jules III, et sous Pie IV, qui l'éleva au cardinalat. Il fut pourvu, par Pie V, de l'évêché de Viterbe, et mourut à Rome le 5 mai 1587, âgé de cinquante quatre ans, après avoir rendu de grands services à la maison d'Autriche. On trouve, dans le Recueil de Poésies diverses donné par Jérome Ruscelli, plusieurs pièces de vers composées par ce cardinal. L—Y.

GAMBARA (VÉRONIQUE), l'une des dames les plus illustres de l'Italie au 16me. siècle, naquit, la nuit qui précéda le 30 novembre 1485, dans le district de Brescia, à Prat'alboino, qui était, comme on l'a vu dans l'article précédent, l'un des fiefs de sa noble et ancienne famille. Le comte Gambara son père, et sa mère qui était de la maison des Pio, princes de Carpi, avaient eu avant elle quatre fils, qui furent tous des hommes distingués dans différentes carrières, et dont un fut cardinal : après elle, ils eurent deux autres filles, dont l'une surtout, nommée Isotte, malheureusement moissonnée dans la fleur de l'âge, annonçait déjà un mérite égal au sien. Véronique montra de bonne heure un esprit vif et pénétrant, et un goût prématuré pour les belles-lettres. Son éducation fut soignée et savante. Elle apprit le latin, et l'on croit même le grec, dans lequel Camille Gambara, l'un de ses frères, était profondément versé. Une des raisons qui ont fait penser qu'elle sut aussi cette langue, c'est qu'un livre grec de l'édition d'Alde qui s'est trouvé dans une bibliothèque particulière d'un savant du 18e. siècle, portait ces mots, écrits en caractères du 16e. siècle, *Ad usum Veronicæ Gambaræ*. Les études les plus sérieuses, celle des livres sacrés, et des ouvrages des SS. PP., ne l'effrayèrent pas; elle n'eut pas moins d'ardeur pour la philosophie, et il paraît certain qu'elle reçut le doctorat en cette faculté. Mais le premier et le plus décidé de ses goûts fut pour la poésie. Dès l'enfance, elle composait des sonnets fort agréables: elle osa même en adresser un au Bembo, qu'elle ne connaissait pas encore personnellement ; et ce restaurateur de la poésie italienne y répondit sur les mêmes rimes. Ce fut le commencement d'une liaison que Véronique entretint avec le plus grand soin : toutes ses

poésies, à mesure qu'elle les composait, furent soumises à cet excellent juge et corrigées d'après ses avis. Elle épousa, vers la fin de 1508, Gibert X, seigneur de Correggio, chef de cette illustre maison; et elle lui donna deux fils les deux années suivantes. Une maladie grave qu'elle eut alors, exigea un remède dont l'effet, disait-on, devait arrêter le cours de cette heureuse fécondité. Son mari, qui l'aimait avec tendresse, sacrifia au desir de la conserver l'espérance d'une postérité plus nombreuse. Elle guérit, et soit par l'effet du remède ou par suite de la maladie, elle n'eut point d'autres enfants. L'union des deux époux n'en fut point altérée; et lorsqu'elle put reprendre ses études poétiques, elle continua de choisir, comme elle le faisait auparavant, pour objet de ses vers, celui qui l'était de toutes ses affections. Gibert de Correggio avait apparemment de fort beaux yeux: parmi les sonnets de sa femme, on en trouve six de suite, dont ils sont l'unique sujet. Gibert mourut en 1518. Véronique resta pénétrée d'une si profonde douleur, qu'elle ne craignit point de s'engager, quoique jeune encore, à un veuvage éternel. Elle fit tendre en noir ses appartements, qui gardèrent toujours cette lugubre tenture. Ces deux vers de Virgile étaient gravés sur l'entrée :

Ille meos primus qui me sibi junxit amores
Abstulit; ille habeat secum, servetque sepulchro!

et quoiqu'il se présentât dans la suite pour elle plusieurs partis avantageux, elle fut plus fidèle que Didon à l'engagement qu'elle avait pris. Elle garda même non seulement les robes, les voiles et tout l'habillement noir d'une veuve, mais une voiture ou un char de deuil traîné par les chevaux les plus noirs qu'elle pouvait trouver. On la voit, dans une de ses lettres, six ans après la mort de son mari, recommander à un ami de lui procurer un cheval de cette couleur, auquel elle compte en joindre quatre plus noirs que la nuit, et conformes, ajoute-t-elle, à ses peines. Restée usufruitière de tous les biens de son époux, et tutrice de ses enfants, l'administration des premiers, l'éducation de ses deux fils, Hippolyte et Jérôme, et le soin de leur procurer de l'avancement dans le monde, firent sa principale occupation : l'aîné parvint aux premiers emplois militaires auprès du grand-duc; et le second, qui prit l'état ecclésiastique, devint par la suite cardinal, comme l'était un de ses oncles. Mais elle trouva toujours du temps à donner aux Muses et aux études graves qu'elle avait cultivées dès sa jeunesse; aussi rencontre-t-on, dans quelques-uns de ses sonnets, des questions théologiques traitées avec autant d'habileté que d'orthodoxie, d'après Saint Paul ou d'après les Pères de l'Eglise. Lorsque, en 1529, Charles-Quint alla se faire couronner à Bologne par Clément VII, Véronique s'y rendit pour se réunir avec deux de ses frères, dont l'un était (*Brunoro*) gentilhomme de la chambre et général au service de l'empereur, et l'autre (*Uberto*) cardinal, légat du pape et gouverneur de cette ville, devenue alors un lieu de réjouissances et de fêtes, en même temps que le centre des intrigues politiques de toute l'Europe. Elle y fut reçue comme une princesse de son rang et de son mérite. Sa maison était à la fois une cour et une académie, où se rassemblaient tous les jours le Bembo, le Molza, le Mauro et plusieurs autres poètes et littérateurs les plus distingués de ce temps. Elle reçut encore une distinction plus marquée : Charles-Quint voulut, en retournant en Allemagne, passer et séjourner à Correggio. Vé-

ronique s'y rendit en toute diligence, pour ordonner les préparatifs de la réception du monarque. Il arriva en effet le 23 mars 1530, y resta deux jours, et partit aussi charmé des entretiens qu'il avait eus avec la dame de Correggio, que satisfait des honneurs qu'elle et toute sa famille lui avaient rendus. Il témoigna, deux ans après, combien ce séjour lui avait plu, en y passant une seconde fois, et s'y arrêtant même quelques jours de plus que la première. Le palais où ce prince fut reçu, était à l'extrémité du faubourg oriental de Correggio. Sous le nom modeste de *Casino*, il offrait toute la magnificence qui pouvait le rendre digne d'un souverain : les appartements, aussi vastes que nombreux, étaient en grande partie peints par le célèbre Antoine Allegri, dont on a illustré la patrie en joignant à son nom celui de Correggio, et que nous appelons le Corrège. Le Bembo parle de ce lieu de délices dans quelques-unes de ses lettres, et Véronique plus souvent encore et avec plus de complaisance dans les siennes. Elle y passa presque entièrement les dernières années de sa vie, simple, retirée au milieu de toutes ces grandeurs, et livrée à des études qui avaient presque toutes la religion pour objet : elle y mourut le 13 juin 1550, et fut enterrée auprès de son époux, dans l'église de St.-Dominique, où était la sépulture des seigneurs de Correggio. La nature ne lui avait pas prodigué les avantages extérieurs. Sa taille était très haute et très forte; et si ses traits étaient sans laideur, ils étaient aussi sans grâce et sans délicatesse : mais elle était bien dédommagée par les dons les plus rares de l'esprit. Une éloquence naturelle donnait à sa conversation un charme dont il était impossible de se défendre; et même en traitant les objets les plus sérieux, elle y mettait un agrément qui en faisait disparaître l'austérité. Elle n'a laissé que quelques poésies d'un très bon style, dont une partie a été long-temps dispersée dans différents recueils, et l'autre partie inédite : on les a rassemblées dans le dernier siècle, et l'on y a joint un certain nombre de ses lettres, qui sont écrites avec beaucoup d'élégance et de naturel; le tout, précédé de la vie de l'illustre auteur, forme un volume imprimé avec beaucoup de soin, qui a pour titre : *Rime e lettere di Veronica Gambara, raccolte da Felice Rizzardi*, Brescia, 1759, grand in-8°. G—É.

GAMBART (Adrien), vertueux et modeste ecclésiastique du diocèse de Noyon, qui fit peu de bruit et beaucoup de bien, naquit en 1600. Il se mit sous la discipline de saint Vincent de Paul, fut un des premiers membres de sa congrégation, et devint son ami, et le coopérateur de ses pieux desseins. Gambart se dévoua à l'instruction des pauvres et des gens de la campagne, et mourut saintement à Paris, en 1668. On a recueilli ses ouvrages sous le titre de *Missionnaire paroissial* (Paris, 1668, 8 vol. in-12); ils consistent en 2 volumes de Prônes, et 6 volumes de Sermons sur les fêtes : le style en est simple, clair, plein d'onction, et tel qu'il convient à la classe que Gambart avait en vue; ces instructions sont encore recherchées aujourd'hui, et méritent de l'être : les ecclésiastiques qui, à l'exemple de Gambart, se dévouent à l'enseignement du peuple, y trouveront des modèles et des secours. Il est aussi auteur d'une *Vie symbolique de saint François de Sales, sous 52 emblèmes*, Paris, 1664, in-12. L—Y.

GAMBOLD (Jean), évêque anglais

de la secte des Frères Moraves, naquit au commencement du 18e. siècle, près d'Haverford-West, dans le midi du pays de Galles, et étudia à Oxford. Il donna en 1742, étant alors vicaire de Stanton-Harcourt, une belle édition du *Nouveau-Testament* grec, mais sans y mettre son nom. Ce fut en 1748, qu'il embrassa les opinions des Frères-Moraves ou Frères-Unis, qui le choisirent pour ministre de leur congrégation établie à Londres par un acte du parlement, en 1749 : il publia vers le même temps, sous le titre de *Court Sommaire de la Doctrine chrétienne, par demandes et réponses*, une apologie de sa conduite, où il s'efforce de prouver que ses liaisons avec les frères, et même ses fonctions pastorales parmi eux, sont tout-à-fait compatibles avec son ferme attachement à l'église d'Angleterre. Une seconde édition de cet ouvrage parut en 1767, in-12. Gambold, sacré évêque dans un synode de sa communion en 1754, montra beaucoup de zèle pour en propager les principes : il établit, en 1765, une congrégation à Coothill en Irlande, et fit imprimer, en 1767, un recueil intitulé : *Maximes, Pensées et Réflexions théologiques, tirées de différentes dissertations et discours du comte de Zinzendorf*, de 1738 à 1747. Il revint, en 1768, résider dans son pays natal, Haverford-West, où il mourut, le 13 septembre 1771, généralement estimé. On ne lui a reproché qu'un peu d'enthousiasme, mais qui etait racheté par de grandes vertus : il avait d'ailleurs beaucoup d'érudition et des talents littéraires. Le savant imprimeur Bowyer l'employa, vers la fin de sa vie, à la correction de ses épreuves; car, dans les principes de la secte, un évêque travaille comme un autre ecclésiastique, et peut être en même temps tailleur ou cordonnier. Ce fut lui qui, entre autres publications importantes, surveilla l'excellente édition des OEuvres du chancelier Bacon, imprimée en 1765. Ses autres ouvrages sont principalement des *Hymnes à l'usage des frères*, 1748, 1749 et 1752; des Traités et des Traductions de traités en faveur de son Église. On a imprimé ensemble, en 1789 ou 1790, les ouvrages de J. Gambold, précédés de sa Vie, 1 vol. in-8°. Il fut l'éditeur et le traducteur d'une partie de l'*Histoire du Groënland*, Londres, 1767, ou 1768, 2 v. in-8°., écrite en allemand par David Cranz. Les Frères-Moraves adhèrent à la confession d'Augsbourg. On peut consulter sur la doctrine de cette secte paisible, l'***Histoire ancienne et moderne de l'église protestante des Frères-Unis***, par Cranz, Londres, 1780; et l'***Exposition de la Doctrine chrétienne, telle qu'elle est enseignée dans l'église protestante des Frères-Unis***, Londres, 1784. X—s.

GAND (Henri de), célèbre théologien du 13e. siècle. On n'est d'accord, ni sur le nom de sa famille, ni sur le lieu de sa naissance; il paraît certain, cependant, qu'il était né à Muda près de Gand, et que son nom était *Goethals*, ce qui le fait quelquefois nommer, en latin, *Mudanus* ou *Bonicollius*. Il prit ses degrés en théologie à l'université de Paris, et s'acquit, par ses ouvrages, une réputation si grande, qu'il fut surnommé le *docteur solennel*. Il devint chanoine, et ensuite archidiacre de l'église de Tournai, et mourut en cette ville en 1293, le 29 juin, suivant Foppens, ou le 8 septembre, suivant Fabricius, à l'âge de soixante-seize ans. On citera de lui : I. *Quodlibeta theologica in libros IV sententiarum*, Paris, Badius, 1518, in-fol.; réimprimé avec un

commentaire du père Vital Zuccoli, camaldule, Venise, 1613, 2 vol. in-fol. II. *Summa theologiæ seu quæstiones ordinariæ*, Paris, id., 1520, in-fol. III. *De scriptoribus ecclesiasticis* : c'est la continuation du Catalogue des écrivains ecclésiastiques par Sigebert de Gemblours. Suffrid Petri la fit imprimer, pour la première fois, avec des additions de Sillebert, dans le Recueil *De illustribus eccles. scriptor.*, Cologne, 1580, in-8°.; Aubert le Mire l'a insérée ensuite dans sa *Bibliot. ecclesiast.*, Anvers, 1639, in-folio, dont Fabricius a donné une édition avec des additions, des notes et des tables très amples, Hambourg, 1718, in-folio. IV. *Quodlibeta de mercimoniis et negociationibus*, manuscrit; il en existait une copie au monastère Sainte-Marie de Valenciennes; *Summa poenitentiæ*, manuscrit que l'on voyait à Namur; *Quodlibeta de variis materiis ordine alphabetico digesta*, manuscrit in-folio dans la biblioth. de St.-Martin de Louvain; *De Castitate virginum et viduarum*, manuscrit au couvent de Tongres; des *Sermons* sur différents sujets, et dont il existe plusieurs copies dans les Pays-Bas. On lui a attribué encore des *Commentaires* sur la physique et la métaphysique d'Aristote; mais ils sont d'un certain Jean de Gand que, par corruption, on a nommé *Janduno* ou *Jandavo*. — C'est un autre Henri de Gand, chanoine de Tournai, au 12e. siècle, qui est l'auteur d'une *Vie de Saint-Eleuthère*, évêque de cette ville, insérée dans les *Acta* de Bollandus, au 20 février. W—s.

GANDELOT (L.), prêtre, né à Nolay, en Bourgogne, vers 1720, après avoir terminé ses études, embrassa l'état ecclésiastique, obtint une chapelle à la nomination des chanoines de Beaune, s'établit dans cette ville, et y mérita la considération générale par sa piété, son érudition et la douceur de son caractère. Il a publié l'*Histoire de la ville de Beaune et de ses antiquités*, Dijon, 1772, in-4°., fig. : il combat l'opinion de ceux qui ont voulu placer à Beaune l'ancienne *Bibracte*, et rapporte l'origine de cette ville à un de ces camps établis par César, lorsque les Gaules passèrent sous la domination romaine. Cet ouvrage avait coûté à son auteur vingt années de recherches et d'application : il est précédé d'un discours sur les mœurs des Gaulois, leurs usages, leur politique, leur religion et leur gouvernement. Ce morceau seul prouve des connaissances aussi étendues que solides, et beaucoup de sagacité. Ce fut l'abbé Gandelot qui enrichit Beaune du plant de Malaga, dont on voit encore des treilles et des berceaux dans les expositions les plus favorables. Ce savant respectable mourut à Beaune, le 2 avril 1785. W—s.

GANDO (Nicolas), habile fondeur en caractères, né à Genève vers le commencement du 18e. siècle, mort à Paris vers 1767, vint établir dans cette dernière ville, une fonderie qui eut dans le temps une espèce de célébrité; mais il se distingua surtout par le succès avec lequel il réussit à perfectionner l'impression de la musique. Son fils, Pierre-François, né à Genève en 1733, mort à Paris vers 1800, était associé à son commerce et à la composition de ses ouvrages; ils ont publié : I. *Épreuves des caractères de la fonderie de Nic. Gando*, Paris, 1745, in-4°., contenant quarante-huit caractères différents, outre quinze alphabets de lettres de deux points. II. *Recueil d'ornements qui comprennent différentes combinaisons*

de vignettes, 1745, in-4°. III. *Autre ornement en forme d'un portail de temple*, sans date; composition singulière. IV. *Lettre de François Gando le jeune, graveur et fondeur de caractères d'imprimerie.* (Paris, 1758, in-12, de 11 pag.) Elle est dirigée contre Fournier le jeune, et avait déjà paru, à quelques changements près, dans le Mercure de juillet de la même année, pag. 175. V. *Observations sur le Traité historique et critique de M. Fournier le jeune, sur l'origine et les progres des caractères de fonte pour l'impression de la musique*, Paris, 1766, in-4°. de vingt-sept pages. On y trouve six morceaux d'ancienne musique provenant du fonds de Ballard, et un motet imprimé à la manière de Gando, avec une presse dont il se dit l'inventeur, où les notes et les lignes s'impriment ensemble avec une très grande précision (*Journ. des sav.*, oct. 1766). Fournier répliqua quelque temps après; et sa *Réponse* s'ajoute au tome II de son *Manuel typographique*, dont elle forme les pages 289-306. Il y accuse fortement les Gando de plagiat, et critique vivement leur musique imprimée. Cependant le *Pseaume CL, petit motet, par M. l'abbé Roussier*, imprimé *avec les nouveaux caractères de Gando et fils* (1766, in-4°. de huit pag. dont trois en musique), offre la beauté d'une taille-douce; et l'œil en est plus agréable que ceux des essais que Fournier avait donnés dans son *Traité historique et critique*. Les portées, parfaitement dressées et sans la moindre solution de continuité dans cette musique de Gando, semblent prouver que l'impression s'en est faite en deux temps. Gando père était mort pendant cette discussion. Ses descendants paraissent n'avoir pas donné de suite aux procédés pour l'impression de la musique, mais ils ont continué de graver et de fondre des types; et c'est de leur fonderie que vient le beau caractère *parisienne* qui a servi à imprimer le *Nouveau dictionnaire de poche français et anglais*, de M. Th. Barrois, petit chef-d'œuvre typographique, qui a figuré, en 1806, à l'exposition publique des produits de l'industrie française. C. M. P.

GANDOGER. *Voy.* DEZOTEUX.

GANDOLFO (DOMINIQUE-ANTOINE), savant religieux augustin, né à Vintimille, dans l'état de Gênes, acquit une réputation assez étendue par son talent pour la chaire, obtint le titre de prédicateur général de l'ordre, et fut nommé deux fois prieur de son couvent. Il était lié d'une étroite amitié avec le P. Aprosio, auquel il fournit des matériaux pour ses ouvrages, et qui le désigna pour lui succéder dans la place de conservateur de la riche bibliothèque de Vintimille: il mourut dans cette ville en 1707, à l'âge d'environ soixante ans. On connaît de lui: I. *Il Beneficato Beneficante*, Gènes, 1679, in-12. C'est un sermon sur le dogme du purgatoire. II. *Notizia di un opera intitolata: Frutti dell'eloquenza agostiniana; overo panegirici, discorsi, e orazioni d'alcuni cospicui soggetti nella religione agostiniana, con quatro lettere curiose*, ibid., 1686, in-fol. de 4 pag. III. *Dispaccio istorico, raccolto da varie lettere e manoscritti*, Mondovi, 1695, in-4°. Philippe Hyac. Gandolfo, son neveu, est l'éditeur de ce recueil, qui contient vingt-quatre lettres de Magliabecchi, et plusieurs pièces de vers en latin et en italien adressées à Gandolfo. On apprend, par une de ces lettres, qu'il avait fondé à Vintimille une société litté-

raire sous le titre d'*Oscuranti*. Le sceau de cette société représentait un ciel parsemé d'étoiles, avec cette devise : *In obscuritate sidera*. IV. *Epitalamio nelle felici nozze celebrate trà Agostino Grimaldi e Girolama Spinola*, Gènes, 1697, in-4°. V. *De ducentis celeberrimis Augustinianis scriptoribus, qui obierunt post magnam unionem ordinis eremitici, usque ad finem Tridentini concilii, amplioris bibliothecæ Augustinensis edendæ prævia*, Rome, 1704, in-4°. Cet essai prouve dans l'auteur une grande érudition; mais l'ouvrage dont il était l'annonce n'a jamais été terminé. VI. *De purpuratis Augustinianis, hoc est iis qui ex hoc ordine cardinalitiam dignitatem sunt adepti*. VII. *Poëtici flores Augustiniani*. Gandolfo avait promis de mettre au jour ces deux ouvrages après qu'il aurait publié sa Bibliothèque de l'ordre de S. Augustin. On ignore ce que sont devenus ses manuscrits. W—s.

GANGANELLI. *Voy*. Clément XIV.

GANGES (Anne-Élisabeth de Rossan, marquise de), n'est célèbre que par ses malheurs : la nature et la fortune ne semblèrent l'avoir comblée de leurs dons, que pour la rendre victime d'un attentat presque sans exemple dans les annales du crime. Née à Avignon en 1636, elle avait à peine treize ans, quand elle épousa le marquis de Castellane, petit-fils du duc de Villars. Lorsqu'elle parut à Versailles, Louis XIV, très jeune encore, la distingua au milieu de cette foule de beautés qui ornaient la cour la plus brillante de l'Europe. L'extrême beauté de Mme. de Castellane, le nom de son mari, la fortune immense qu'elle lui avait apportée, et l'espèce de faveur dont le roi l'avait honorée, tout contribuait à la mettre à la mode; et bientôt elle ne fut connue à Paris que sous le nom de la *belle Provençale*. Ses premiers liens furent bientôt rompus. Le marquis de Castellane, qui servait dans la marine, périt dans un naufrage sur les côtes de Sicile. La marquise, jeune veuve, riche, et sans enfants, vit la plus brillante jeunesse de la cour s'empresser autour d'elle, et briguer sa main. Son mauvais destin voulut qu'elle donnât la préférence au jeune Lanède, marquis de Ganges : elle l'épousa, en secondes noces, au mois de juillet 1658. Deux mois après la célébration du mariage, le marquis emmena sa femme à Avignon : les premières années de leur union furent sans nuages. Le marquis de Ganges avait deux frères (l'abbé et le chevalier de Ganges). Tous deux furent si vivement frappés des charmes de leur belle-sœur, qu'ils en devinrent subitement amoureux. Au bout de deux ou trois ans, il s'éleva quelque mésintelligence entre les deux époux : un goût de dissipation trop marqué d'un côté, de l'autre un peu de coquetterie, sans doute innocente, avaient causé cette légère dissension. L'abbé, naturellement intrigant, aigrissait et raccommodait à son gré les deux époux. Confident de tous les secrets de sa belle-sœur, il espérait la rendre favorable à son amour; mais ses vœux furent rejetés avec dédain dès qu'ils furent connus. Le chevalier, avec les mêmes prétentions, fit les mêmes tentatives, et ne fut pas mieux reçu. Les deux frères, ne pouvant réussir, se firent des confidences réciproques, et, confondant leur ressentiment, résolurent de se venger ensemble. Dès-lors ils cherchèrent tous les moyens de se défaire de leur belle-sœur; et la marquise fut empoisonnée

dans une crême au chocolat : mais soit que le poison versé d'une main encore mal assurée fût en trop petite quantité, soit que son effet fût affaibli par le lait, elle n'en ressentit qu'une légère incommodité; cependant ce crime ne fut point ignoré. Le marquis, pour faire cesser les bruits qui s'élevaient à ce sujet dans la ville, proposa à sa femme d'aller passer l'automne dans sa terre de Ganges. La marquise y consentit, ce qui peut paraître extraordinaire : mais il y a toujours dans les événements humains quelques circonstances qu'on ne peut expliquer. Il semblerait que la marquise prévît sa destinée; car, dans une lettre écrite à sa mère, et datée du château de Ganges, elle dit n'avoir traversé les sombres avenues de cette triste demeure qu'avec un sentiment d'effroi. Son mari, qui l'avait accompagnée, l'y laissa avec ses deux frères, et retourna à Avignon. Peu de temps avant de quitter cette ville, la marquise avait recueilli un héritage considérable; et ce qui prouve qu'elle se défiait déjà de la famille dans laquelle elle était entrée, et peut-être même de son mari, c'est qu'elle avait fait, à Avignon, un testament par lequel elle confiait, en cas de mort, l'administration de ses biens à Mme. de Rossan, sa mère, jusqu'à la majorité de ses enfants. Ce testament devint le prétexte de vives persécutions de la part des beaux-frères de la marquise : ils la pressèrent avec tant de force et de persévérance de le révoquer, qu'elle eut la faiblesse d'y consentir. L'acte de révocation signé, une nouvelle tentative d'empoisonnement fut faite sur elle, et ne réussit pas mieux que la première; mais les scélérats étaient trop avancés pour reculer. Un jour la marquise, retenue au lit par une indisposition, vit entrer dans sa chambre ses deux beaux-frères. L'abbé tenait d'une main un pistolet, et de l'autre un brenvage empoisonné; le chevalier avait son épée nue sous le bras : « Il faut mourir, Madame, lui dit » l'abbé; choisissez le fer, le feu ou » le poison. » La marquise, hors d'elle-même, ne peut en croire ses sens : elle s'élance de son lit, se précipite aux pieds des deux frères, et demande de quel crime elle est coupable. *Choisissez*, fut la seule réponse des assassins. Voyant que tout secours est impossible, que toute résistance est inutile, l'infortunée prend le verre que lui présente l'abbé, et elle avale le poison, tandis qu'il lui tient le pistolet sur la poitrine. Cette horrible scène terminée, les deux monstres se retirent, et enferment la victime dans sa chambre, lui promettant de lui envoyer un confesseur, dont elle avait sollicité le ministère comme une dernière grâce. La voilà seule : sa première pensée est de fuir; la seconde d'essayer divers moyens pour obliger son estomac à rejeter le poison qu'on l'avait forcée de prendre; elle y réussit en partie, à l'aide d'une tresse de ses cheveux qu'elle enfonça dans son gosier; puis s'approchant de sa fenêtre, elle se précipite, à moitié nue, dans la cour, bien que la fenêtre fût élevée de vingt-deux pieds : mais comment échapper à ses bourreaux? Ils vont être instruits de sa fuite; les scélérats sont maîtres de toutes les issues du château : l'infortunée marquise implore la compassion d'un domestique, qui la fait sortir dans la campagne par une porte des écuries; elle ne tarde pas à être poursuivie par l'abbé et par le chevalier, qui la font passer pour folle près du fermier chez lequel elle s'est réfugiée : c'est là que le crime devait être consommé. Le chevalier, qui jusqu'alors avait paru moins féroce que son frère, la suit de cham-

bre en chambre; parvenue à une pièce écartée, le scélérat lui donne deux coups d'épée dans la poitrine, et cinq coups dans le dos, au moment où elle cherchait à sortir. La violence des coups fut telle, que l'épée se rompit, et que le tronçon resta dans l'épaule. On accourt aux cris que pousse l'infortunée : l'abbé, qui était resté à la porte pour empêcher qu'on ne la secourût, entre avec la foule. Furieux de voir que la marquise n'a pas encore succombé, il lui appuie son pistolet sur la poitrine : le coup ne part point. Les témoins, terrifiés jusque-là, se jettent sur l'abbé, qui, à force de se débattre, parvient à leur échapper. Mme. de Ganges survécut dix-neuf jours à cet affreux attentat, et n'expira qu'après avoir publiquement imploré la miséricorde divine pour ses assassins. Son corps fut ouvert; et l'on trouva les intestins brûlés par l'effet du poison. Son mari était présent à ses derniers moments : de fortes présomptions s'élevaient contre lui; mais la marquise, toujours compatissante au milieu des plus vives douleurs, fit tout ce qui était en son pouvoir pour dissiper les soupçons. Le parlement de Toulouse ne tarda pas à informer contre les coupables; et, par un arrêt rendu le 21 août 1667, l'abbé et le chevalier de Ganges furent condamnés à être rompus par contumace. Après avoir eu ses biens confisqués, avoir été dégradé de sa noblesse, le marquis fut condamné, par le même arrêt, à un bannissement perpétuel. Le chevalier se sauva à Malte, et fut tué, quelque temps après, dans un combat contre les Turcs. Quant à l'abbé, il passa en Hollande; et là, sous un nom supposé, il lui arriva des aventures qui pourraient faire la matière d'un roman (1). Il existe une excellente *Histoire de la marquise de Ganges*, par M. de Fortia d'Urban, 1810, in-12. Le récit des malheurs de Mme. de Ganges, plus ou moins surchargé de circonstances romanesques, se trouve dans plusieurs recueils : on en a même fait un roman, *la Marquise de Ganges* (par M. de Sades), 1813, 2 vol in-12. Avec le projet de rendre son héroïne intéressante, l'auteur n'a fait que l'avilir, en la faisant tomber dans les piéges les plus grossiers. La poésie a revendiqué ce triste sujet aux annales des tribunaux; et nous avons, de Gilbert, une Héroïde ou Épître, adressée par la marquise de Ganges à sa mère; on ne trouve dans ce morceau nulle trace du talent que Gilbert a montré dans d'autres pièces. Enfin, on a représenté sur le théâtre de la Gaîté, le 18 novembre 1815, *la Marquise de Ganges, ou les Trois Frères*, mélodrame, par MM. Boirie et Léopold, 1815, in-8°.

B—Y.

GANNO (Frère Étienne de), né à Lavaur en 1480, d'une famille noble, entra de bonne heure dans l'ordre des cordeliers. Il est le premier qui ait écrit sur l'Histoire de Toulouse, singulièrement défigurée par les fables dont il l'a surchargée. Selon lui, cette antique cité aurait été fondée du temps de la prophétesse Débora, par Limosin, neveu du patriarche Japhet. Il donne également une longue liste des rois qui ont régné à Toulouse avant la conquête des Romains; et ces monarques n'ont jamais existé que dans son imagination. Il est encore l'auteur d'une Chronique contenant les exploits de Charles-Martel et de Charlemagne, dans laquelle les mensonges ne sont pas épargnés. Nicolas Bertrand, For-

(1) Voyez les *Lettres historiques et galantes* de madame Dunoyer.

cadel, Antoine Noguier, n'ont fait, relativement aux antiquités de Toulouse, que copier les fictions d'Étienne de Ganno, dont l'ouvrage est manuscrit, au commencement du Livre blanc de l'hôtel-de-ville de Toulouse. Fontette (nº. 37,768) parle d'une ancienne édition in-8º., imprimée sous Louis XI : l'auteur n'étant né qu'en 1480, l'édition doit être du temps de Louis XII. L—M—E.

GANS ou GANZ (JEAN), jésuite allemand, né à Wurtzbourg en 1591, entra dans la Société en 1610, et s'y distingua par les progrès qu'il fit dans ses études : il s'appliqua, avec un égal succès, à la philosophie, à la théologie et aux mathématiques, et enseigna ces sciences dans les colléges de son institut; après quoi il s'engagea par les quatre vœux. Alors il s'adonna à la prédication; et, pendant plusieurs années, il remplit, aux grands applaudissements de ses auditeurs, les chaires des principales églises de l'Allemagne catholique, notamment de Gratz et de Vienne. La réputation qu'il se fit dans cette carrière, attira l'attention de Ferdinand, roi de Hongrie et de Bohème, fils de l'empereur Ferdinand II, et qui, lui-même, devint empereur après la mort de son père, sous le nom de Ferdinand III. Ce prince choisit le père Gans pour son prédicateur, se l'attacha, et s'en fit suivre dans ses voyages et à l'armée, lorsqu'il marcha contre les Suédois. Étant parvenu, en 1637, au trône impérial, il le prit pour son confesseur. On rapporte du père Gans que, se bornant scrupuleusement à ses fonctions spirituelles près du prince, il ne se mêla, pendant qu'il eut sa confiance, d'aucune affaire étrangère à son ministère, et ne recommanda qui que ce soit, à moins que ce ne fût pour des aumônes ou pour des objets qui intéressassent essentiellement la religion : circonspection louable, et assez rare pour mériter d'être remarquée. Le zèle du père Gans pour le salut des ames lui fit solliciter, près de ses supérieurs, la permission d'aller prêcher la foi à la Chine : demande qui lui fut refusée, parce qu'ils le crurent plus utile dans les postes qu'il occupait. Ce religieux mourut à Vienne dans la maison professe de la société, le 11 mars 1662, à l'âge de plus de soixante-dix ans. Il a publié : I. en allemand, quelques *Oraisons funèbres*, et plusieurs ouvrages ascétiques, parmi lesquels nous citerons seulement le *Gynecée de la maison d'Autriche*, ou *Vies des héroïnes de cette maison qui se sont le plus distinguées par quelque vertu d'une excellence particulière*. II. Quelques *Sermons* en latin. III. *Arboretum genealogicum exhibens omnes principes, qui lineâ rectâ à Rodolpho I, imperatore Austriaco descendunt*, Cologne, 1630 et 1658, in-folio. L'abbé Lenglet cite ce dernier ouvrage dans son Supplément à la *Manière d'étudier l'Histoire;* il en parle comme d'une composition peu estimée, et où l'auteur a plus considéré le desir de plaire en flattant, que la vérité historique. L—Y.

GANTEZ (ANNIBAL), né à Marseille, vers le commencement du 17e. siècle, fut maître de musique à Aix, Arles, Avignon, Auxerre, puis à Paris, dans les églises de St.-Paul et des Innocents. Il était chanoine et prieur de la Madeleine, en Provence. Outre un *Recueil* d'airs et deux *Messes* en musique, il a publié un livre qui n'a d'autre mérite que la rareté, l'*Entretien des musiciens*, Auxerre, Jacques Bouquet, 1643, in-12, de 295 pag. : c'est un farrago divisé en cinquante-neuf lettres, pleines d'historiettes ri-

dicules, de sentences et de façons de parler proverbiales : ce qu'il y a de plus curieux, est ce qu'il dit des musiciens de son temps. On peut consulter, sur Gantez, une lettre de l'abbé le Bœuf, insérée dans le *Mercure* de décembre 1738, et les *Mémoires pour servir à l'Histoire du diocèse d'Auxerre*, tom. I, pag. 708.

Z.

GARAIE (LA). *V.* LAGARAYE.

GARAMOND (CLAUDE), l'un des premiers et des plus célèbres graveurs et fondeurs de caractères, naquit à Paris, vers la fin du quinzième siècle. Il fut le digne élève de Geofroy Tory, imprimeur du roi, et libraire en l'université de cette ville, auteur du *Champ-Fleury, ou l'Art de la proportion des lettres attiques, appelées romaines.* Garamond fit les poinçons et frappa les matrices pour les caractères romains de cet ouvrage, imprimé en 1526. Ses travaux le recommandèrent auprès du Protecteur des arts, François Ier., qui le chargea de graver, pour l'impression des auteurs anciens sur les dessins d'Ange Vergece, de Candie, son *écrivain royal*, les trois sortes de caractères grecs, dits *grecs du roi*, et connus seulement depuis sous le nom de *Garamond:* mais le nom du calligraphe méritait aussi une mention distinguée; et l'histoire de l'art doit rappeler ici l'éloge qu'Antoine Baïf, Pierre Vittorio et de Thou ont fait de la forme élégante de l'écriture de l'artiste italien, dont il existe des manuscrits à la bibliot. du Roi. On est porté à penser que Conrad Néobar, imprimeur patenté de François Ier. dès 1538 pour l'impression royale des livres grecs, commença à faire usage des premières fontes des caractères gravés pour cet objet, dans ses éditions d'Aristote et de Philon. La date de l'impression de M. D. LX, mise, par l'erreur d'un chiffre transposé, au lieu de M. D. XL, a pu faire croire que l'ouvrage grec d'Eusèbe, publié par Robert Estienne en 1544, était le premier livre imprimé avec les caractères gravés par Garamond. (*Voy.* Robert ESTIENNE.) Si le trait vif et net de ces caractères, imitant d'ailleurs la grâce facile de l'écriture qui leur a servi de modèle, n'a pu être surpassé, les caractères romains du même auteur, par leur forme distincte et favorable à la vue, l'emportent encore sur ceux des meilleurs artistes postérieurs. Après la mort de Garamond, arrivée en 1561, la plupart des poinçons et matrices des caractères de sa fonderie passèrent dans les mains de Guillaume Lebé et de ses descendans; de là, dans celles de Fournier l'aîné: mais le frère de celui-ci témoignait en 1766, dans son *Manuel typographique*, ses regrets de la perte des beaux caractères grecs de Garamond. Ces caractères, dont les matrices paraissent avoir été acquises à la famille de Robert Estienne, furent rachetés par Louis XIII, de la république de Genève : mais depuis, au 18e. siècle, on ignorait ce qu'ils étaient devenus. Les poinçons qui avaient été déposés à la chambre des Comptes, et retirés, étaient alors sans emploi : ils ont été remis en œuvre par M. Duboy-Laverne, en 1796, pour l'édition des OEuvres de Xénophon, sortie depuis peu d'années des presses de l'imprimerie royale; et ils ont repris ainsi leur première et ancienne destination.

G—CE.

GARAMPI (JOSEPH), savant antiquaire italien, né en 1725, était d'une famille distinguée dans la noblesse de Rimini. Son père n'épargna rien pour lui donner une excellente éducation littéraire, et le confia aux soins de Janus Plancus, qui s'était fait un nom comme érudit et comme na-

turaliste. (*Voy.* BIANCHI, IV, 441.) Pour fuir le bruit importun occasionné par le passage continuel des troupes qui avait alors lieu dans sa ville natale, Garampi se rendit à Florence, où il obtint l'amitié de Jean Lami, un des plus célèbres philologues de cette époque; puis à Modène, où il se lia étroitement avec Muratori, le savant le plus illustre qui fût alors en Italie. Le jeune comte alla ensuite à Rome, où il s'adonna principalement à l'étude des monnaies pontificales. Il se fit d'abord remarquer par une belle Dissertation sur une monnaie de Benoît II : *De numo argenteo Benedicti III, Pont. Max. dissertatio, in quâ plura ad pontificiam historiam illustrandam et Joannæ papissæ fabulam refellendam proferuntur; accedunt numi aliquot romanorum pontificum hactenùs inediti, et appendix veterum monumentorum*, Rome, 1749, in-4°. A l'aide d'un catalogue compilé sous Nicolas Ier., l'auteur y rectifie la chronologie des papes qui ont siégé dans le 9e. siècle; et il donne des notices très curieuses sur l'oratoire de S.-Léon IV, sur la basilique du Vatican, sur la part que le peuple romain avait autrefois dans l'élection des papes, et sur d'autres questions intéressantes. Ce traité attira à son auteur la faveur de Benoît XIV. Il ne fut pas difficile d'engager le jeune comte à embrasser l'état ecclésiastique, pour lequel il avait déjà de l'inclination. Il obtint d'abord la garde des archives secrètes du Vatican, et bientôt après un canonicat de S.-Pierre. Garampi puisa dans ce trésor beaucoup de connaissances propres à répandre de la lumière sur l'histoire du moyen âge, et à défendre les droits du S.-Siége, qui avaient leur origine dans ces temps obscurs. Garampi, profondément attaché à ses études, refusa la place de secrétaire secret; et le pontife, respectant le zèle du jeune savant, lui confia la garde des archives du château S.-Ange. Pendant qu'il se livrait à ces occupations, Garampi publia ses *Memorie ecclesiastiche appartenenti all' istoria ed al culto della beata Chiara di Rimini*, Rome, 1755, in-4°. Il y donne une légende de cette sainte (morte en 1346), l'accompagne de notes dans lesquelles on trouve des remarques intéressantes sur les mœurs, les usages et la langue à cette époque. Il y joint des dissertations qui éclaircissent plusieurs points importants relatifs à l'histoire de Rimini, principalement ce qui a rapport à l'hérésie des Patarins : ce livre est orné de gravures qui représentent des peintures et des mosaïques du moyen âge. Ce fut sans doute, en considération du canonicat qu'on lui avait conféré à la Vaticane, que Garampi composa un autre ouvrage intitulé : *Notizie, regole e orazioni in onore de' SS. martiri della Basilica vaticana per l'esercizio divoto solito praticarsi in tempo che sta ivi esposta la loro sacra coltre*, Rome, 1756, in-12. Aux oraisons et aux prières qu'il a réunies, il joint des remarques historiques sur la *santa coltre*, espèce de couverture qui avait servi à transporter les corps des martyrs qui sont inhumés dans le lieu sur lequel ou a bâti la Basilique. Il publia ensuite un autre ouvrage plus singulier : *Illustrazione di un sigillo della Garfagnana*, Rome, 1759. Le sceau qui fait le sujet de cette belle dissertation, était alors dans le musée de l'église S.-Sauveur à Bologne, et a passé depuis dans l'immense collection du cardinal Borgia : ce sceau lui parut propre à prouver les droits du Saint-Siége sur la Garfagnana, petit pays

situé entre Modène et Lucques, dont les peuples de ces états et les papes se sont toujours disputé la possession. Garampi accompagna son explication de notions très importantes sur les sceaux, principalement sur ceux des papes, et sur le pays auquel celui-ci a rapport. L'année 1761 vit s'ouvrir pour Garampi une autre carrière, celle des nonciatures: Clément XIII, Clément XIV et Pie VI, l'employèrent dans plusieurs cours, et il leur rendit de grands services. Pie VI lui en donna la dernière récompense en le nommant cardinal. Garampi avait profité de ses voyages dans différentes parties du nord de l'Europe, et de sa résidence dans plusieurs états, pour acquérir un nombre considérable de livres curieux et singuliers, principalement sur toutes les parties de l'histoire; et il forma à Rome une bibliothèque immense, dont le catalogue, fait avec soin, fut publié en 1796 par M. Mariano de Romanis, en sept volumes, grand in-8°., sous le titre de *Bibliotheca Josephi Garampi*, etc. De retour dans la capitale, Garampi partagea son temps entre cette ville et celle de Montefiascone, dont il était évêque. Il fut chargé de diriger le collége des Hongrois à Rome, et s'occupa toujours des études qui faisaient le charme de sa vie, et pour lesquelles il avait rassemblé tant de matériaux. C'était avec le secours de la riche bibliothèque qu'il avait formée, que Garampi espérait pouvoir au moins commencer l'ouvrage immense qu'il avait entrepris sous le titre d'*Orbis christianus*, dans lequel il comptait donner l'histoire des évêques de tous les pays. Ce savant prélat avait encore composé un ouvrage sur les monnaies des papes: *Saggio di osservazioni sul valore delle antiche monete pontificie*, in-4°. sans date. Il y a beaucoup d'erreurs dans cet ouvrage: il est resté sans frontispice, et il y manque l'appendix et la table, la mort de l'auteur l'ayant empêché de le revoir. Ce livre est cependant très recherché, à cause des notices curieuses, des diplomes et des documents qu'il contient; on y trouve d'abondants matériaux pour l'histoire des trésoriers, des maréchaux, des camerlingues de l'Église. La série des monuments commence en 1430, et finit en 1766, époque à laquelle on peut croire que l'impression a été entreprise: il n'en a été distribué qu'un très petit nombre d'exemplaires. Cet illustre cardinal est mort au mois de mai 1792, laissant, par les services qu'il avait rendus à l'état et aux lettres, de justes regrets. M. Jérôme Amati a donné une notice sur sa vie; elle est en latin, et imprimée en tête du catalogue publié par M. de Romanis.

A. L. M.

GARANGEOT. *Voy.* GARENGEOT.

GARASSE (FRANÇOIS), jésuite d'une triste célébrité, et par celle que, de son temps, lui ont valu ses ouvrages, et par celle que, de nos jours, lui ont faite les attaques d'un écrivain fameux, naquit à Angoulême en 1585. Entré à quinze ans chez les jésuites, il y fit les quatre vœux en 1618, après avoir été employé pendant plusieurs années à l'enseignement. Doué d'un esprit vif, d'une imagination ardente, joignant à ces dons de la nature ce que devaient y avoir ajouté l'étude et beaucoup de lecture: parlant avec facilité, éloquent comme on l'était alors, c'est-à-dire sans discernement, sans goût, sans aucun sentiment des convenances, il se mit à prêcher, et le fit avec éclat dans les principales églises de France et de Lorraine, où la singularité de ses sujets, le feu ou plutôt

la fougue de son débit, les bouffonneries, et plus encore les traits satiriques dont il assaisonnait ses sermons, lui attiraient un nombreux auditoire. Le P. Garasse fut dans ses écrits ce qu'il était dans ses discours, et y mit encore moins de modération : il attaqua à outrance ceux qu'il regardait comme les ennemis des mœurs et de la religion. Heureux s'il se fût persuadé, ou si ses supérieurs lui eussent rappelé que la morale évangélique ne connaît pas le fiel, et condamne le zèle, quand il n'est point tempéré par la charité et la prudence : mais il se permit des personnalités, poursuivit avec acrimonie des auteurs morts ou vivants, les accablant des injures les plus grossières, se déchaîna contre le poète Théophile, et plus particulièrement contre le célèbre Étienne Pasquier, dont un des torts était d'avoir, en 1565, plaidé pour l'université contre les jésuites. Il est vrai que Pasquier avait, dans ses plaidoyers et ses écrits, parlé de la société et de son fondateur dans les termes les plus outrageants : mais la représaille n'en était pas moins inexcusable de la part d'un religieux. Des biographes ont rapporté, et l'on ne répétera point ici, quelques-unes de ces indécentes sorties, qu'on ne rencontre que trop dans les écrits du P. Garasse, et qui ont donné à Voltaire occasion de faire du nom de Garasse une grosse insulte. On ne peut disconvenir néanmoins, que ce poète célèbre n'ait fréquemment suivi cet exemple blamable, et traité avec aussi peu de décence et autant d'emportement, les écrivains qui lui déplaisaient : tant la passion aveugle même les esprits supérieurs, et les entraîne dans l'inconséquence! Ce qui n'étonnera pas moins, c'est que devant connaître les écrits de Garasse et la violence de sa plume, l'historien de son institut peigne ce père comme un modèle de douceur et de modération : *Modestiâ, affabilitate, mansuetudine suprà modum amabilis.* Avec de si répréhensibles défauts le P. Garasse n'était pas sans des qualités estimables. L'hérésie, la dépravation des mœurs, l'impiété, lui étaient odieuses; et s'il péchait dans le mode en les attaquant, du moins la cause de son indignation était juste, et ses intentions étaient bonnes. Il avait de la piété, de la religion, et finit sa vie d'une manière qui prouve en lui beaucoup de charité. Retiré à Poitiers, et, suivant d'autres, relégué par ses supérieurs dans cette ville, où, pendant le séjour qu'il y fit, se déclara une maladie contagieuse, il sollicita et obtint la permission d'aller dans l'hôpital, soigner et consoler ceux qui en étaient attaqués. L'ayant gagnée lui-même, il continua ses exhortations d'une bouche défaillante, et expira dans l'exercice de ces pieuses et dangereuses fonctions, le 14 juin 1631. Il semblerait qu'un si beau dévouement dût effacer bien des fautes et réhabiliter une réputation. Garasse n'eut pas le bonheur d'en obtenir cet avantage. Il a laissé de nombreux ouvrages dont les principaux sont : I. Des *Poésies latines :* elles consistent en des élégies sur la mort de Henri IV; un poème sur l'inauguration de la statue colossale de ce monarque, au Pont-Neuf; et un autre poème sur le sacre de Louis XIII à Reims : ces pièces passent pour n'être point sans mérite. II. L'*Oraison funèbre d'André de Nesmond, premier président du parlement de Bordeaux :* elle fut prononcée en 1616, et imprimée en 1656 avec les remontrances de ce magistrat. III. Deux écrits pseudonymes sous le nom d'un prétendu André Scioppius, frère de Gaspar connu par son extrême caus-

ticité : le premier de ces écrits, intitulé, *Elixir calvinisticum, seu lapis philosophiæ reformatæ*, etc., Anvers, 1615, in 8°.; l'autre, *Horoscopus Anti-Cotonis*, etc., Anvers, 1614, in-4°., et Ingolstadt, 1616, in-4°.; ouvrages satiriques, pleins de traits mordants, d'imputations odieuses et de grosses injures, tous deux dignes du masque sous lequel Garasse s'était caché, et qui ne convenait que trop au personnage qu'il y joue. Les historiens des jésuites n'ont pas jugé à propos de parler de ces deux productions. IV. Le *Banquet des sept sages, dressé au logis et aux dépens de Louis Servin, auquel est porté jugement tant de ses mœurs que de ses plaidoyers*, sous le faux nom de Charles de Lespinœil, Paris, 1617, in-8°.; satire non moins violente contre cet avocat-général, connu pour ne point aimer les jésuites. V. Le *Rabelais réformé par les ministres, et notamment par Pierre du Moulin, ministre de Charenton, pour réponse aux bouffonneries insérées dans son livre de la vocation des pasteurs*, Lyon, 1660, in-12; livre de controverse, et satire contre les ministres protestants, et notamment contre Du Moulin, que l'auteur accuse d'avoir imité Rabelais. VI. *Recherches des recherches... d'Estienne Pasquier, pour la défense de nos rois, contre les outrages, calomnies et impertinences dudit auteur*, Paris, 1622, in-8°. Nous avons dit ce qui pouvait avoir échauffé la bile du P. Garasse contre Pasquier, mort depuis plusieurs années. Les *Recherches des recherches* distillent à chaque page, le fiel contre un homme dont Henri III avait cru devoir récompenser le mérite. Garasse ne s'en tint pas là, et continua d'outrager la mémoire de Pasquier dans ses autres ouvrages. Las de ces attaques successives, les fils de Pasquier résolurent de venger leur père, et publièrent contre le jésuite, sous le titre de *Défense contre ses calomnies et impostures*, Paris, 1624, et ensuite sous celui d'*Anti-Garasse* (1), une satire sanglante, où ils rendent injures pour injures, et outrages pour outrages (2). VII. ***La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels, contenant plusieurs maximes contraires à l'état, à la religion et aux bonnes mœurs, combattue et renversée par le père Garasse, de la compagnie de Jésus***, Paris, 1623, in-4°.; œuvre d'un style bouffon, nullement approprié à la gravité du sujet, et jugée bien plus propre à prêter au ridicule qu'à combattre ceux que Garasse avait en vue. François Ogier, prédicateur du temps, en fit une critique sous le titre de *Censure de la doctrine curieuse*, Paris, 1623, in-8°. Garasse riposta par une *Apologie*, Paris, 1624, in-12. Des hommes sages s'entremirent entre les deux champions; et la lutte finit par des lettres honnêtes de part et d'autre, lesquelles furent imprimées, Paris, 1624. Malgré cette réconciliation, Garasse fit imprimer l'année suivante, sous le faux nom de *Guay* et avec le titre de *Nouveau*

(1) Paris, Baragnes, 1627, in-8°. de 758 pages au moins. La Monnoye a mal à propos nié l'existence de ce livre, dont Baillet (*Satires personnelles*) ne parle, à la vérité, qu'en passant et d'une manière inexacte. Cette erreur a fourni l'occasion à Prosper Marchand de donner à cette curieuse bibliographie des *Anti*, un long supplément, dans lequel il cite et décrit 294 *Anti* omis ou mal désignés par Baillet, et y joint sur plusieurs d'entre eux des remarques bibliographiques fort curieuses (*Dict. hist.* de Prosper Marchand, article *Anti-Garasse*, tom. I, pag. 24-58.)

(2) L'ouvrage fut attribué à Nicolas et Gui Pasquier; le premier, maître des requêtes, l'autre, auditeur des comptes. Une note de La Monnoye, insérée dans les *Jugements des savants* de Baillet, ferait croire qu'ils n'étaient pas les auteurs de la *Défense*. « Ils empruntèrent, y est-il dit, une » bonne plume,.... nul des enfants d'Étienne n'é» tant capable d'une composition si vive. » Ils étaient pourtant reconnus pour des gens de mérite.

jugement etc., une défense de sa *Doctrine curieuse*, dans laquelle il prétend qu'Ogier a rétracté sa censure. VIII. La *Somme théologique des vérités capitales de la religion chrétienne*, Paris, 1625, in-fol. de 983 pages; du même style et du même ton que les écrits précédents. La Sorbonne crut devoir prendre ce livre en considération. Dans la censure qu'elle en fit, datée de septembre 1626, elle le condamna comme contenant des propositions hérétiques, scandaleuses, téméraires, et des falsifications de passages de l'Écriture et des Pères. Le fameux abbé de S.-Cyran écrivit aussi contre cet ouvrage, et en releva avec beaucoup de force les erreurs dans un livre intitulé: *La Somme des fautes et faussetés capitales, contenues en la Somme théologique du P. Fr. Garasse*, 3 vol. in-4°., Paris, 1626. Il devait y en avoir quatre; mais il n'en parut que deux avec l'abrégé du troisième. Cette critique passa dans le temps pour excellente. On peut ajouter à cette longue liste des ouvrages du P. Garasse, les *Champs élysiens*, pour la réception de Louis XIII, à Bordeaux; un discours *De la ressemblance du soleil et de la justice*, Bordeaux, 1612; et environ vingt-quatre vol. sur la Sainte-Écriture et sur des objets pieux, restés inédits. L—y.

GARAY (Jean de), aventurier célèbre dans l'histoire de l'Amérique espagnole, naquit à Badajoz en 1541, d'une famille illustre, mais pauvre. Voulant chercher à améliorer sa fortune, Garay, à l'instar d'autres aventuriers, s'embarqua pour l'Amérique, muni d'une lettre de recommandation pour le gouverneur du Paraguay, qui le retint près de lui en qualité de secrétaire. Mais cette place ne pouvait guère convenir au caractère vif et entreprenant de Garay, qui sollicita vivement de l'emploi dans l'armée. Le gouverneur ne fit cependant aucune attention à sa demande; et ce ne fut que par un heureux hasard que Garay put faire connaître sa valeur et développer ses talents militaires, qualités auxquelles il dut les postes éminents qu'il occupa dans la suite. Un jour, se promenant à quelque distance de la ville, il vit, de loin, plusieurs Indiens armés qui s'avançaient vers un bois. Ayant monté sur un arbre et se cachant dans le feuillage, il put apercevoir que le nombre d'Indiens allait toujours en augmentant, et que tous se dirigeaient vers le même endroit. Il ne douta plus que leur dessein ne fût d'aller attaquer la ville, et qu'ils n'attendissent la nuit pour l'exécution de ce projet. Il descend aussitôt, et marchant avec précaution jusqu'à ce qu'il eût perdu de vue les Indiens, il prend ensuite une course rapide, et ne s'arrête que lorsqu'il rencontre quelques Espagnols auxquels il fait part du danger qui les menaçait. Garay en détache un pour aller avertir le gouverneur, rassemble tous ceux de ses compatriotes qu'il rencontre dans son chemin, les encourage, et se mettant à la tête de quarante hommes, qui n'avaient d'autres armes que leurs épées, il va attaquer plusieurs centaines d'Indiens. Ceux-ci, aux approches de la nuit, marchaient déjà vers la ville. Garay, suivi de sa petite armée, fond sur eux, et, malgré une grêle de flèches et de pierres qui tombaient sur lui, fait des prodiges de valeur, et parvient à arrêter leur marche, jusqu'à ce que les secours de la ville étant arrivés, les Indiens prirent précipitamment la fuite, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés. Pour récompenser le zèle et

la valeur de Garay, à qui, le premier, on devait l'avantage de cette victoire, le gouverneur ne s'opposa plus à ses desirs, et le nomma capitaine. Il le détacha bientôt après, avec quatre-vingts Espagnols, pour remonter le Parana. Après avoir essuyé mille dangers et découvert un pays immense, Garay fonda près de cette rivière, en juillet 1574, la ville de Santa-Fé de Vera-Cruz : mais avant de la voir finie, il fut obligé de courir au secours de son gouvernement, contre les Indiens Charruas. Il leur livra bataille près de la rivière d'Uragay, et les défit complètement. En considération de services aussi signalés, Philippe II le nomma lieutenant-général, et lui accorda ensuite le gouvernement de l'Assomption, dont il prit possession en 1576. S'étant transporté à l'ancien emplacement de Buénos-Ayres, il fonda de nouveau cette ville, en 1580, sur ses ruines mêmes, et l'entoura de fortifications. Garay avait l'esprit droit et le cœur bon. Se voyant contraint de s'opposer aux fréquentes attaques des Indiens, il pensa que le moyen le plus sûr d'épargner l'effusion de sang de part et d'autre, était de civiliser ces hordes sauvages. Accompagné donc d'un ecclésiastique aussi éclairé qu'humain, il parcourut diverses contrées de son gouvernement. La prudence, la douceur, les promesses, firent sortir de leurs bois et descendre de leurs montagnes ces mêmes Indiens qu'il ne voulait plus combattre. Il les divisa en différentes peuplades, leur fit bâtir des hameaux, des villages, leur donna un culte, des lois, et établit parmi eux des chefs qui, par une sage conduite, parvinrent à faire aimer le nom espagnol. Ces sauvages reconnaissant enfin dans Garay, non un ennemi redoutable, mais un protecteur et un père, l'aimèrent comme tel, et étaient toujours prêts à s'armer pour sa défense. Après plusieurs autres courses qui eurent également un heureux résultat, Garay remonta encore le Parana pour se rendre à l'Assomption : mais assailli par une affreuse tempête, il fut obligé de débarquer dans un pays inconnu, vers le 30e. degré de latitude, où pendant la nuit, tandis qu'il reposait dans sa tente, il fut surpris par des sauvages, qui le massacrèrent avec cinquante des siens; il était alors âgé de cinquante-un ans. Ainsi périt cet homme recommandable, qui avait si bien servi la cause de l'humanité et de sa patrie. B—s.

GARAYE (LA). *V.* LAGARAYE.

GARBELLI (PHILIPPE), savant littérateur italien, né à Brescia en 1674, fit ses études chez les jésuites, pour lesquels il montra toujours un grand attachement. A vingt-quatre ans, il entra dans les ordres sacrés; et le pape Innocent XII lui donna l'abbaye de Pontevico. Quoique sa santé fût extrêmement faible, il se livra constamment à l'étude des auteurs anciens : les notes qu'il a faites sur Polybe, sont imprimées à la fin de la vie de Panagiotes de Sinope, dont il avait suivi les leçons de grec. Il écrivit le testament de ce célèbre professeur sous sa dictée, et lui consacra une belle épitaphe. Il commença aussi à écrire sa vie en grec; Pierre-Louis Barzani la termina. Garbelli traduisit le tout; et cette vie a paru en grec et en italien, Brescia, 1760, in-8°. Garbelli est l'auteur de deux Dissertations sur la vie d'Archimède, et d'une autre sur le célèbre manuscrit des Évangiles que possédait le monastère de Ste.-Julie, et dont il avait fait une copie, que Bianchini a publiée dans ses *Vindiciæ Scripturarum canonicarum*. La réputation

du savoir et du mérite de Garbelli était parvenue à un si haut degré, que Charles VI voulut l'attirer à Vienne pour y réformer les études : Garbelli préféra sa patrie; et il répondit à une nouvelle proposition qui lui fut faite par l'empereur, en lui adressant une belle lettre latine qui contenait ses idées sur l'instruction publique. Garbelli mourut en 1750. On conserve de lui un grand nombre de lettres manuscrites. A. L. M.

GARBO (DINO DEL), médecin florentin, vivait en Italie au commencement du 14ᵉ. siècle. Son père, Bruno del Garbo, le mit de bonne heure sous Thadée, célèbre professeur de Florence, dont il devint bientôt un des disciples les plus distingués. Sa réputation lui obtint une chaire de médecine à l'université de Bologne, où il acquit une grande réputation par son éloquence. L'enseignement médical se bornait alors à expliquer et à commenter les ouvrages des anciens. L'élégance et la manière brillante avec lesquelles il expliquait les œuvres de Galien et d'Avicenne, lui donnèrent surtout une grande célébrité, et le firent surnommer l'*Expositor*. Le pape Jean XXII, dont il fut le médecin, avait beaucoup d'amitié pour lui, et le combla d'honneurs et de richesses. Il mourut à Bologne, vers l'an 1360, selon d'autres à Florence, le 30 septembre 1327, après avoir composé différents ouvrages, dont les suivants ont été publiés : I. ***Enarratio cantionis Guidonis de Cavalcantibus; de naturâ et motu amoris***, Venise, in-fol. II. ***Chirurgia cum tractatu de ponderibus ac mensuris, necnon de emplastris et unguentis***, Ferrare, 1485, in-4°.; Venise, 1536, in-fol. III. ***Recollectiones in Hipp. de naturâ fœtûs***, Venise, 1502, in-fol., avec d'autres traités. IV. ***Super* IV *fen primi Avicennæ, præclarissima commentaria quæ dilucidatorium totius practicæ generalis medicinalis scientiæ nuncupantur***, Venise, 1514, in-fol. V. ***Expositio super canones generales de virtutibus medicamentorum simplicium secundi canonis Avicennæ***, ibid., 1514, in-fol., avec le précédent. VI. ***De cœnâ et prandio epistola***, Rome, 1545, in-fol., avec les ouvrages d'André Thurinus. — GARBO (Thomas del), fils du précédent, exerça la médecine à Florence vers l'an 1367, et y acquit beaucoup de réputation. Les ouvrages qu'on a de lui sont : I. ***Expositio super capitulo de generatione embryonis tertii canonis, fen* XXIV *Avicennæ***, Venise, 1502, in-fol., avec le traité de son père sur le même sujet. II. ***Summa medicinalis, cui accedunt tractatus duo : 1°. De restauratione humidi radicalis; 2°. De reductione medicinarum ad actum***, Venise, 1521, in-fol.; Lyon, 1529, in-fol. III. *Consiglio contro la pestilentia*, Florence, 1576, in-8°.; avec d'autres ouvrages sur la peste. IV. *Commentaria in libros Galeni de febrium differentiis*, Paris, in-4°. CH—T.

GARÇAM (PIERRE-ANTOINE CORRÉA Y SALEMA), né à Lisbonne, vers l'an 1735, passe pour le meilleur des poètes lyriques portugais du 18ᵉ. siècle. On a de lui des *Comédies*, des *Satires*, des *Sonnets*, que ses belles *Odes* ont fait un peu oublier. Il n'a point rimé ses vers lyriques. Ferreira, dans sa tragédie d'*Inès de Castro*, avait donné cet exemple; et aujourd'hui, ce système, qui a été critiqué par quelques hommes de goût, paraît avoir prévalu dans l'ode et dans la poésie tragique. La manière de Garçam ressemble beaucoup à celle d'Ho-

race, qu'il a pris pour modèle; et M. Manoel lui a dit avec vérité, dans une ode sur les poètes portugais :

Coridon, Coridon, nos braços destes
As Musas te visitam, te bafejam
Co' a harmonia do Pindo; e, em ti, as Graças
Canto de Horacio vertem.

« Corydon, Corydon, les Muses te » visitèrent dans les bras de ces » grands poètes: elles te parfumèrent » de l'harmonie du Pinde; et les » Grâces ont versé sur toi le chant » d'Horace. » M. Manoel le désigne par le nom de *Corydon*, qui était le nom arcadien qu'il avait pris en entrant dans l'Arcadie de Coïmbre (*V.* DINIZ DA CRUZ). Garçam a terminé ses jours d'une manière déplorable : le gouvernement l'avait chargé de la rédaction de la *Gazette de Lisbonne;* il y inséra quelques articles qui irritèrent le marquis de Pombal, alors tout puissant ; et il fut enfermé dans un cachot, d'où il n'est jamais sorti. D'autres attribuent sa détention à une autre cause : étant secrétaire du consulat à la douane, il avait laissé introduire en fraude une quantité considérable de corail ; et cette contrebande, outre le tort qu'elle fit au trésor royal, entraîna la faillite de plusieurs maisons de commerce (1). Quoi qu'il en soit, l'infortuné mourut dans les fers vers 1775. C'est à ce malheur que fait allusion M. Manoel dans son ode à l'enthousiasme :

Coridon, Coridon, que improba estrella
Te da nome immortal, fonte de invejas?
Pelos salloes das honras
Te arremessa as masmorras
Onde os annos consomes, que deveram
Ser de ampla gloria e honros assombrados.

» Corydon, Corydon, quel astre funeste te donne un nom immortel, » source d'envie, et, t'arrachant aux » salons de la grandeur, te précipite » dans les cachots, où tu consumes » des années qui devraient être cou- » ronnées de gloire et de lauriers? » Les poésies de Garçam ont été imprimées à Lisbonne, en 1778, in-8°. On s'aperçoit aisément, dans toutes ses compositions, qu'il a toujours suivi les meilleurs modèles, et qu'il était pénétré de la lecture d'Horace, dont il conserve constamment l'élégance et la sévérité. Ses efforts pour introduire dans la poésie portugaise la manière et jusqu'au mètre de ce grand poète, qu'il a employé avec succès dans ses Odes, lui ont mérité justement le surnom de second Horace portugais. Il fit aussi des efforts pour réformer le théâtre qui, depuis la domination des Espagnols, était tombé dans une totale décadence, et où l'on ne connaissait que des pièces espagnoles et le petit nombre de comédies portugaises de Gil-Vicente et de Miranda. Sa première pièce, intitulée *Theatro novo*, n'est, à la rigueur, qu'un exposé des principes qu'il a adoptés sur l'art dramatique, et une critique sage des anciennes comédies. C'est par un semblable essai que Goldoni introduisit la réforme du théâtre italien, par sa pièce *il Theatro comico;* et Moratin chercha de faire de même en Espagne dans sa comédie intitulée *el Caffé*. Sa seconde pièce, *la Partida*, ou *Assemblée*, est une satire du beau monde, qui a beaucoup de ressemblance avec le *Cercle* de Poinsinet. Garçam était un des poètes portugais le plus propre à introduire dans sa nation le goût de la bonne école; et, sans le malheur qui lui arriva dans la force de son talent, il aurait sans doute réalisé de si belles espérances.

B—ss. et B—s.

GARCÈS (JULIEN), dominicain espagnol, et premier évêque de Tlas-

(1) Ce qui pourrait faire douter que Garçam fût coupable dans cette affaire, c'est que son fils lui succéda dans le secrétariat du consulat.

cala au Mexique, naquit en Aragon, d'une famille noble, en 1452, selon quelques écrivains, mais plus probablement en 1460. Ses supérieurs lui trouvant d'heureuses dispositions pour les sciences, l'envoyèrent à Paris achever ses études à l'université : il y prit le bonnet de docteur dans la faculté de théologie; et, à son retour en Espagne, ses supérieurs le destinèrent d'abord à l'enseignement, et lui firent professer la théologie en divers couvents de sa province. Cette occupation ne suffisant point à l'ardent desir que Garcès avait de se rendre utile, il se livra à la direction des consciences et à la prédication : il exerça ce dernier ministère pendant plus de cinquante ans, avec un applaudissement général et avec tant de fruit, que l'évêque de Burgos, Fonseca, l'attacha, en qualité de prédicateur, à son diocèse, et le prit pour confesseur. Charles-Quint, informé des succès de Garcès, voulut l'entendre, et en fut si content, qu'il le fit son chapelain et prédicateur de la cour. Bientôt après, songeant à établir un évêché à Tlascala, province du Mexique nouvellement conquise, ce prince jeta les yeux sur Garcès pour remplir ce siége, et l'y nomma par un brevet du 6 septembre 1519 : mais des difficultés s'étant élevées à Rome sur cette érection, l'affaire demeura suspendue pendant plusieurs années; enfin, le siége se trouvant érigé canoniquement, Garcès fut sacré en 1527. Deux ans se passèrent encore avant qu'il pût se rendre à Tlascala : il était alors presque septuagénaire; il ne faisait assez de cas ni des titres, ni des honneurs, ni de la gloire mondaine, pour que ces avantages influassent sur sa détermination : mais il y avait du bien à faire; les Indiens étaient encore enveloppés des ténèbres de l'idolâtrie, et ils avaient tout à souffrir des excès de leurs farouches vainqueurs : ce courageux vieillard n'hésita point. Il partit, accompagné d'un religieux de son ordre. Les Indiens trouvèrent dans Garcès un zélé missionnaire qui les instruisit, et un père qui s'occupa de soulager leurs maux. Pour lui, il ne perdit rien de la modeste simplicité dont il avait fait la règle de sa vie : un chapelain, deux domestiques, une pauvre Indienne, composèrent toute la maison du prélat. Économe sévère en tout ce qui le regardait, sa libéralité envers les pauvres n'avait point de bornes. Dieu sembla prolonger ses jours pour le bonheur de ce pauvre peuple. Il passa encore près de vingt ans avec les Indiens, sans cesse occupé de bonnes œuvres. Parvenu à l'âge d'environ quatre-vingt-dix ans, il fut pris d'une fièvre aiguë, et mourut saintement vers l'an 1547, pleuré et regretté de ses chers Indiens, dont il n'avait rien négligé pour adoucir le sort. Augustin Davila y Padilla et François Diégo, de l'ordre de Saint-Dominique, ont écrit la vie de ce saint évêque : le premier, dans son *Histoire de la province du Mexique*, et l'autre, dans celle d'Aragon. On a de Garcès : I. Une *Epître à N. S. P. le pape Paul III, en faveur des Indiens.* Il y peint en traits frappants la malheureuse condition de ces peuples, et cherche à leur concilier la bienveillance et l'intérêt du pontife, par tout ce que la charité, l'humanité et la justice peuvent inspirer de plus touchant. Padilla a inséré cette lettre dans son Histoire, et en a donné une traduction en espagnol. II. *Notes sur tous les ouvrages de S. Augustin,* écrites de la main de Garcès sur les marges d'une édition de ce Père. Garcès, en mourant, légua cet exem-

plaire au couvent de Tlascala, où il était conservé. L—Y.

GARCIA ou GARCIAS II, roi de Navarre, naquit à Tudela en 958 ; il succéda à son père Sanche II, en 994, suivit les guerres que ce monarque avait entreprises contre les Maures, et remporta sur eux plusieurs avantages. Il fut nommé *le Trembleur*, non qu'il manquât de courage, mais parce qu'il tremblait effectivement lorsqu'on lui mettait la cuirasse un jour de combat. C'est à lui que l'on doit ce bon mot, attribué depuis à tant d'autres : « Mon corps tremble » des périls où mon courage va le » porter. » Mais ce tremblement n'était autre chose qu'une espèce de convulsion, causée par l'agitation où se trouvait son esprit guerrier, impatient de voler aux combats. Cependant, malgré tous ses succès, Garcia, ainsi que tous les autres princes chrétiens, avait un grand ennemi à craindre : c'était le redoutable Almansor. Ce prince avait, en peu de temps, repris la plupart des pays que les chrétiens avaient conquis sur les Maures, et menaçait de faire arborer, dans toute l'Espagne, l'étendard de Mahomet. Garcia se ligua alors avec don Bermudo, roi de Léon, et le comte de Castille ; ces trois princes gagnèrent, en 998, la fameuse bataille de Calacanaçor, où Almansor fut vaincu pour la seconde fois, et laissa, sur le champ de bataille, cinquante mille des siens. Garcia mourut peu de temps après (en 1001), après un règne de six ans et quelques mois, pleuré de ses soldats qui l'aimaient, et du clergé en faveur duquel il avait fait de nombreuses fondations, mais peu regretté de ses peuples, qu'il avait chargés d'impôts pour fournir à ses profusions. B—s.

GARCIA Ier. ou GARCIAS FERNANDEZ), comte de Castille, naquit à Burgos en 938, et succéda à son père, Fernand-Gonzales, en 970. Il commença son règne par un trait de générosité envers les turbulents comtes de Vela : cette famille avait eu des prétentions au pouvoir suprême, lors même que l'autorité fut conférée, pour la première fois, aux juges de Castille, Laïn Galvez et Nuño Rasura. Ennemis déclarés de leurs maîtres légitimes, les comtes de Vela, très puissants par eux-mêmes, n'avaient jamais cessé d'armer tantôt les Maures, tantôt les princes chrétiens contre leur propre pays. Mais celui qui avait le plus à se plaindre de ces sujets ambitieux, était Garcia, qui s'en vengea en leur rendant tous les biens qui leur avaient été confisqués par Fernand-Gonzales, son père. Garcia était aussi bon capitaine qu'intrépide guerrier : il vainquit, trois fois de suite, Ordouan, roi de Cordoue ; et ce fut le premier qui vengea la défaite des Espagnols à Alarcon, par la victoire complète qu'il remporta, sur le terrible Almansor, dans les plaines d'Osma, en 984. Peu de temps après, il eut la douleur de voir son fils, don Sanche, révolté contre lui par les insinuations secrètes de ces mêmes comtes de Vela, qu'il avait comblés de bienfaits. Don Sanche avait armé plusieurs rebelles, avec lesquels il osa livrer bataille à son père, qui, après l'avoir vaincu et fait prisonnier, lui pardonna, et lui rendit toute sa confiance. Pendant ce temps, Almansor, honteux de sa défaite à Osma, réunit des forces considérables, et se jeta sur les terres de Castille. Garcia alla à sa rencontre ; et la fortune se déclarait pour lui, lorsque, entraîné par sa valeur, il pénétra si avant dans la mêlée, qu'il fut fait prisonnier. Peu de jours après, il mourut de ses blessures (990). Les Maures, qui avaient si souvent redouté

son courage, ne purent s'empêcher d'admirer sa fermeté au lit de la mort: sage, juste, magnanime, il avait rendu ses états florissants, et s'était constamment occupé du bonheur de ses peuples, qui furent désolés de sa perte. B—s.

GARCIA II, comte de Castille, succéda à son père, don Sanche, en 1022, ayant alors à peine quatorze ans. Quelques factieux, poussés par les manœuvres des implacables comtes de Vela, excitèrent des troubles peu après son avénement : mais le jeune prince, à la tête de ses troupes et de celles que lui avait amenées son oncle don Sanche, roi de Navarre, battit, dispersa les rebelles, et rendit le calme à ses états. Avec des talents et des vertus supérieurs à son âge, son premier soin fut de rendre ses sujets heureux. Ennemi des plaisirs, il écarta de lui la foule des jeunes courtisans, et, s'entourant des hommes probes et éclairés qui avaient mérité la confiance de son père, il ne se réglait que par leurs conseils; aussi était-il adoré de ses peuples : mais les comtes de Vela, par la trahison la plus noire, dissipèrent toutes les espérances qu'on avait conçues de son sage gouvernement. Garcia avait épousé sa cousine, fille du roi de Navarre; et, allant au-devant de cette princesse, il devait passer nécessairement par les terres des Vela, qui ne perdirent pas l'occasion d'exécuter leur infâme projet. Un de ces seigneurs accompagnait le comte Garcia : le voyant fatigué de son voyage, il l'engagea de venir à son château pour y prendre quelques rafraîchissements; le jeune comte tomba dans le piége. A peine fut-il sur le seuil de la porte du château, que l'aîné des frères Vela, qui était son propre parrain, s'avançant comme pour lui baiser la main, lui plongea un poignard dans le flanc. Garcia était à la fleur de son âge, ayant à peine atteint sa 24ᵉ. année. Les gens de sa suite furent faits prisonniers par les nombreux vassaux des comtes de Vela. Mais l'oncle de don Garcia, qui lui succéda, ne tarda pas à venger sa mort : il ravagea les terres des comtes de Vela qu'il prit dans leur propre château, et qu'il condamna au dernier supplice. La maison de Castille se vit ainsi délivrée de ses plus mortels ennemis : mais la mort du dernier Garcia fut une perte irréparable pour les Castillans. B—s.

GARCIA (Alexis), aventurier portugais, naquit dans la province d'Alentejo, en 1485. Il paraît que dans sa jeunesse il s'était appliqué à l'étude de la nautique, par l'attrait des découvertes que ses compatriotes venaient de faire dans le Nouveau-Monde. Il embrassa ensuite l'état militaire, et obtint de son gouvernement la permission d'être d'une expédition envoyée au Brésil. Alexis avait de l'intelligence et du courage, et put ainsi se captiver la bienveillance du gouverneur, qui l'employa en diverses occasions, soit pour faire des découvertes dans l'intérieur du pays, soit pour repousser les attaques des Indiens, qui de temps en temps venaient inquiéter les Portugais dans leurs établissements. Il y avait déjà long-temps que Garcia cherchait à convaincre le gouverneur, des avantages qui pourraient résulter pour la nation, si on poussait les découvertes jusqu'au-delà du fleuve Paraguai (à présent de la Plata). Entraîné par ses instances, le gouverneur lui permit enfin de partir, mais ne lui accorda que trois Portugais pour l'accompagner. Alexis, avec eux, et un fils, âgé à peine de quatorze ans, se mit en route (en 1521), plein de courage et d'espoir, se dirigea du côté de l'ouest; et

ayant traversé le fleuve, il découvrit aussitôt des indices multipliés de filons d'or et d'argent qui le conduisaient aux mines abondantes de ces précieux métaux. Il arriva jusqu'aux frontières du Pérou: charmé du beau pays qu'il venait de parcourir, et chargé de richesses, il revint à l'endroit du fleuve d'où il était parti. Il jugea alors convenable d'y faire un établissement qui pût servir d'entrepôt à ceux de sa nation que le gouvernement choisirait pour pousser en avant ses découvertes, ou pour en profiter. Dans cette vue, il envoya deux de ses gens au gouverneur, pour l'informer du succès de son voyage. Alexis, entouré d'Indiens, avait d'avance cherché à gagner leur amitié, en vivant familièrement avec eux, et leur faisant les présents qui étaient le plus de leur goût. Mais sa confiance lui devint funeste. A peine les deux Portugais furent partis, que tandis qu'il s'entretenait familièrement avec les Indiens, ces sauvages se jetèrent sur lui, le massacrèrent avec le seul Portugais qui était resté avec lui, et firent prisonnier son fils, dont on n'eut plus de nouvelles depuis. — Il y a eu en Espagne plusieurs hommes illustres de ce nom, soit jurisconsultes, soit historiens, etc. Dans la première classe, on cite un Christophe, un François; un François Ercilla; un Nicolas, auteur d'un traité *De Beneficiis*, qui eut sept éditions, dont les dernières à Genève, 1636, 1658, in-fol.; et un autre Nicolas, mort en 1745, qui a laissé des *Commentaires sur les décrétales*, Séville, 1730, in-fol. — Parmi les médecins, on nomme un Marc; un Garcia-Carrero, dont on a *Disputationes medicæ in Galenum*, Valladolid, 1605, 1662, in-fol. — On distingue, parmi les littérateurs, un Garcia Rencijo, auteur d'un *Art poétique*, Salamanque, 1592, in-4°. — Les ouvrages du mathématicien Garcia Cespedes, sont appréciés encore de nos jours, et ont mérité les éloges de deux excellents écrivains dans cette science, Cerda, mort en 1760, et Bayls, mort en 1796. B—s.

GARCIA DE MASCARENHAS (Blaise), poète portugais, prit naissance à Avo, dans la province de Beyra, le 3 février 1596. Tandis qu'il suivait ses études dans l'université de Coïmbre, il devint amoureux d'une demoiselle du pays; et ce fut cette passion qui développa en lui son talent pour la poésie: il commença donc à célébrer sa dame dans ses vers. Garcia avait cependant un rival dont il épiait constamment les démarches: l'ayant, une nuit, surpris rôdant autour de la maison de sa belle, il l'attaqua l'épée à la main, et, après un long combat, il le jeta sur le carreau. Arrêté presque aussitôt, d'après les lois sévères qui existaient contre les duels, il fut conduit en prison, enchaîné avec d'autres coupables, et allait subir la déportation. Mais la veille de son départ, ayant trouvé le moyen de s'échapper, il passa à Madrid, où il demeura quelques mois. Sur ces entrefaites, ses parents et ses amis ayant pu obtenir sa grâce, Garcia s'embarqua à Carthagène pour retourner en Portugal. Au milieu de la traversée, attaqué par les Turcs, il tua de sa main leur commandant; mais il n'échappa de ce danger que pour tomber dans un autre non moins grand. Un nouveau corsaire vint encore attaquer le frêle bâtiment qui le portait. L'équipage, blessé ou fatigué du combat qui venait d'avoir lieu, n'était pas en état d'opposer la moindre résistance: tous furent faits prisonniers. Les corsaires, après avoir pris tout ce que Garcia

possédait, le laissèrent sur les côtes d'Italie : il fut donc réduit à traverser ce pays, ainsi que la France et l'Espagne, voyageant, pendant plusieurs mois, à pied, n'ayant d'autre gîte que la terre nue, et manquant souvent du nécessaire. Pour se délasser des fatigues du voyage, il composait quelques chansons, ou il se plaisait à lire le Camoëns, qu'il portait toujours avec lui. Il reçut enfin de sa famille des secours avec lesquels il put retourner à Lisbonne, d'où il partit pour le Brésil en 1614, avec le grade de sous-lieutenant. Là, il eut l'occasion de se signaler contre les Hollandais, avec lesquels l'Espagne était toujours en guerre. Il demeura au Brésil plusieurs années, et obtint de l'avancement. Mais ayant appris la révolution inattendue qui affranchissait le Portugal de la domination des Espagnols, sous laquelle il était depuis soixante ans, Garcia revint à Lisbonne en 1640, pour assister au couronnement du duc de Bragance, proclamé sous le nom de Jean IV. Arrivé à la capitale, il leva, en l'honneur du monarque, une compagnie de jeunes gentilshommes, dont il fut élu capitaine. Quelque temps après, il fut nommé gouverneur d'Alfayates, place que Garcia défendit courageusement contre les attaques réitérées des Espagnols. Cependant, malgré sa loyauté et ses services, il fut accusé d'avoir trempé dans une conspiration, d'accord avec le cabinet de Madrid : il fut arrêté et conduit à la tour de Sabugal. Dans l'espace de plusieurs mois, il n'avait jamais pu faire arriver ses justes plaintes jusqu'au Roi, ses gardes lui refusant ce qui était nécessaire pour écrire: mais il y suppléa par ce moyen. Il demanda, pour différents usages, de la farine, des ciseaux et un livre, pour se désennuyer : avec les lettres qu'il coupa du livre, et qu'il colla, avec la farine trempée dans l'eau, sur un feuillet blanc qu'il arracha du même livre, il composa, pour le roi, une lettre en vers, dans laquelle il lui prouvait son innocence. Garcia avait observé, de sa fenêtre, un de ses amis rôdant tous les jours, à une heure fixe, autour de sa prison : il jeta donc la lettre, que son ami ramassa et fit aussitôt parvenir entre les mains du roi. Mais Garcia avait des ennemis, dont la malveillance lui laissait encore tout à craindre : il chercha donc à la prévenir. La nuit étant arrivée, et paraissant sombre et silencieuse, il put, à l'aide des draps de son lit, descendre depuis sa fenêtre jusqu'à la rue; et, dès le matin, il se présenta au palais. L'état de détresse où était réduit un vaillant défenseur de la couronne, toucha le capitaine des gardes, qui permit à Garcia d'entrer dans les appartements du monarque. Jean IV avait déjà lu sa lettre, et il en avait été attendri : il reconnut son innocence, et, en récompense de ses services, lui donna la croix de l'ordre militaire d'Avis. Garcia retourna dans son gouvernement d'Alfayates; et, quelque temps après, il se retira dans sa terre natale, où il se livra entièrement à la poésie, qu'il avait cultivée avec succès au milieu d'une vie tumultueuse. Il mourut le 8 août 1656. On trouve de ses compositions dans les recueils poétiques portugais; mais son poème de *Viriato* ne fut imprimé qu'après sa mort, à Coïmbre, 1699, in-4°. Ce poème, partagé en vingt chants et en octaves, a mérité les éloges des gens instruits, et notamment du P. *de los Reyes*, littérateur très renommé. Peu de poètes ont mis dans un jour aussi favorable leurs héros, que Garcia l'a fait de ce Viriate, qui pendant si longtemps sut braver tout le pouvoir de Rome, et battit plusieurs fois ses for-

midables légions. La mort du héros lusitanien est peinte de main de maître ; et Garcia a employé dans cette circonstance toute la chaleur de son style, et tous les charmes du pathétique. Dans tout le poème, la versification est ordinairement harmonieuse et sublime, ornée d'images brillantes et de pensées heureuses. Le plan en est assez sagement conçu : mais il faut avouer aussi que dans l'action il manque parfois de régularité et d'ensemble ; et son style, cessant d'être sublime et élégant, devient, dans quelques endroits, diffus et ampoulé. Au reste, malgré ces défauts, le poème de *Viriato* contient assez de beautés en lui-même, pour qu'on puisse, après le Camoëns, placer Garcia à côté des meilleurs poètes épiques de sa nation.

B—s.

GARCIA DE PAREDES (DON DIÉGO), fameux capitaine, qu'on pourrait nommer le Baïard espagnol, naquit à Truxillo (patrie connue de vaillants capitaines, comme Cortez, Pizarro, Sotomayor, etc.) en mai 1466. Sa famille était une des plus illustres de l'Espagne : le père de don Diégo, dans les guerres de Ferdinand V contre le roi de Portugal, suivit toujours la bonne cause, et rendit d'importants services à son souverain. Il exerça de bonne heure son fils au métier des armes ; et à l'âge de douze ans, déjà couvert d'une armure, don Diégo signala sa valeur contre les Portugais. Parvenu à sa dix-huitième année, soit par sa taille presque gigantesque, soit par sa force et son air martial, il rappelait ces héros si célèbres parmi les Grecs. Sa force, surtout, était si extraordinaire, que les Trenk, les Orloff, etc., peuvent à peine lui être comparés : on assure que, très jeune encore, avec une seule main, il arrêtait une roue de moulin dans son mouvement le plus rapide. Jusqu'à l'âge de cinquante ans, cette vigueur excessive lui produisait souvent une fièvre brûlante, pendant laquelle il lui arriva fréquemment de briser tout ce qu'il trouvait, et de se maltraiter soi-même. En 1485, il suivit son père à la guerre de Grenade ; et il servit sous Ferdinand, dans les fameux siéges de Baeza, de Velez et de Malaga. Ce monarque, admirant les exploits du jeune guerrier, l'arma chevalier de sa propre main, et lui confia ensuite les plus périlleuses entreprises. C'est dans cette campagne que Garcia connut un digne émule de sa gloire, le grand Gonsalve de Cordoue, qui était à peu près de son âge, et avec lequel il se lia de l'amitié la plus intime. Après la prise de Grenade (1492), il se retira dans sa patrie, où, bientôt après, il eut la douleur de perdre son père. Impatient du repos, il voulait passer en Italie, où les hostilités allaient commencer entre Charles VIII et Ferdinand *le Catholique :* mais ses parents, on ignore par quelle raison, ne voulaient pas qu'il quittât, pour lors, sa terre natale. Privé, par leurs soins, de son armure et de son cheval, il se vit contraint, pour effectuer son projet, d'enlever les armes et le cheval d'un de ses cousins: mais à peine fut-il à quelques lieues de la ville, qu'il se vit attaquer par six hommes d'armes envoyés par ses parents, qui lui intimèrent de rebrousser chemin. Garcia, naturellement bon, les engagea d'abord à se désister de leur entreprise ; mais voyant qu'ils voulaient absolument l'arrêter de force, il ne sut plus se contenir : s'élançant sur eux, plus terrible que la foudre, il en tua deux, blessa l'un dangereusement, et contraignit les autres à prendre la fuite. Arrivé à Rome, il y fut parfaitement accueilli

par Alexandre VI, qui était son parent, et qui parvint à le retenir auprès de lui en qualité d'officier de sa garde. Tous les braves romains voulurent éprouver le courage et la force du guerrier espagnol; mais ils apprirent bientôt, par expérience, combien il était dangereux de le provoquer. Don Diégo se lassait de l'oisiveté où il était contraint de languir, et aurait bientôt quitté Rome, sans les instances réitérées du pape, et du cardinal Carvajal, qui était son cousin. Enfin une occasion se présenta, où il put exercer encore sa valeur: les Orsini, ennemis déclarés des Borgia, avaient pris les armes contre Alexandre VI, et son fils, le duc de Valentinois: Garcia fut alors nommé capitaine (1497); et, après avoir défait les ennemis dans plusieurs rencontres, il fut chargé de s'emparer de Montefiascone, où ils s'étaient enfermés. Irrité de leur longue résistance, et manquant d'instruments pour escalader la muraille, il fait faire une échelle de piques et de boucliers, monte jusqu'aux créneaux, terrasse tous ceux qui lui disputent le passage (1), descend dans la ville, et, d'une main d'Hercule, rompt les verrous et les cadenas de la porte principale; il ouvrit ainsi une entrée aux troupes du pape, qui s'emparèrent de la place, et firent un grand nombre de prisonniers. Après cette expédition, il alla joindre les Espagnols qui faisaient le siége d'Ostie, vaillamment défendue par Guerri. L'intrépide dun Diégo monte le premier sur la brèche, et, en ayant éloigné les ennemis, *Suivez-moi, Espagnols*, s'écria-t-il, *je vous frayerai le chemin de la victoire!* Tout le monde accourt à sa voix, et la ville est prise en moins de deux heures. Une trêve de quelques mois donna lieu à Garcia, de retourner en Espagne; mais Louis XII, ayant renouvelé les prétentions de son prédécesseur à la couronne de Naples, Ferdinand résolut de conquérir ce royaume; et ayant mis sur pied une puissante armée, elle se réunit (en 1500) au port de Palos (*Voyez* FERDINAND), sous les ordres du fameux Gonsalve de Cordoue. Garcia alla bientôt rejoindre son ancien compagnon d'armes, qui, connaissant son intelligence et sa valeur, lui donna un commandement dans les troupes qu'il envoyait, par ordre de Ferdinand, au secours des Vénitiens. Ceux-ci, commandés par le général Pesaro, assiégeaient dans ce moment Céfalonie, que les Turcs leur avaient enlevée: Garcia ne tarda pas à mériter l'estime de ce général, et à se faire craindre des ennemis, qui, ne pouvant le vaincre par la force ni par la valeur, résolurent de se rendre maître de sa personne par la ruse. Garcia se faisait toujours remarquer, au milieu des bataillons, et par sa taille, et par l'impétuosité de son courage: dans une attaque où il se trouvait, comme à l'ordinaire, à la tête des plus vaillants, les assiégés lui jetèrent plusieurs agraffes de fer, réunies ensemble, qui, s'accrochant à sa cuirasse, leur donnèrent le moyen de l'enlever tout vivant, et de le retirer ainsi dans la ville. Garcia ne s'était pas dessaisi de son épée ni de son bouclier; il se défendit pendant toute une journée contre une foule de Turcs, qui ne purent parvenir à l'abattre: épuisé de fatigue et tout couvert de sang, il tomba enfin sans connaissance, fut chargé de chaînes, et enfermé dans une tour, où il était soigneusement gardé. Un peu guéri de

(1) Ces faits et les suivants sont constatés par des écrivains contemporains, comme Pulgar, Vargas, etc.

ses blessures, et ayant recouvré une partie de ses forces, il vint à bout de briser ses fers, presqu'au moment où le général vénitien donnait le dernier assaut à la place : s'étant emparé des armes d'une sentinelle, qu'il terrassa, don Diégo s'ouvrit un passage hors de sa prison, et, combattant dans les rues, il ne contribua pas peu au succès de cette journée, si favorable aux armes des chrétiens. Après la prise de Céfalonie (1501), il se rendit à la demande d'Alexandre VI, qui l'appelait encore au secours de son fils, le duc César Borgia. Don Diego, en combattant toujours les Orsini, s'empara en peu de jours de Jofara et de Faënza; et, dans la dernière de ces places, il ne se signala pas moins par son humanité que par son courage. L'impitoyable duc voulait faire passer tous les habitants au fil de l'épée; mais Garcia indigné s'y opposa en disant : *N'espérez pas pour cela le secours de mon bras : je suis ici comme soldat, et non comme assassin; et un vrai soldat n'ensanglante jamais la victoire.* Le duc se vit contraint de pardonner aux vaincus. Depuis ce moment, don Diégo abandonna à jamais la cause des Borgia, et alla se réunir au *Grand capitaine* qui avait déjà pénétré dans les états napolitains. Envoyé avec 3000 hommes à la découverte du pays, il prit aux Français les châteaux de Cosenza et de Manfredonia. Au siége de Canosa, il obligea deux fois les ennemis à se renfermer dans leurs retranchements : cette place étant tombée au pouvoir des Espagnols, les Français vinrent l'assiéger à leur tour. Ces derniers rivaux de gloire, pour signaler le commencement de ce siége par quelque exploit éclatant, invitèrent les Espagnols à choisir onze de leurs champions, pour combattre contre un égal nombre de Français : l'esprit de chevalerie était encore en vigueur parmi les deux nations, et le cartel fut accepté. Don Diégo, obligé, dans ce moment, de garder le lit à cause des blessures qu'il avait reçues dans les derniers combats, fut à peine informé de ce défi solennel, que, malgré l'épuisement de ses forces, et les instances de ses chefs, il voulut être du nombre de ceux qui devaient se mesurer avec les Français. Dans le combat, il eut souvent à soutenir le choc de trois des plus vaillants parmi ses adversaires. Après six heures de combat, les juges du camp déclarèrent que la victoire demeurait incertaine de part et d'autre. Garcia, quoiqu'il eût son épée et presque toute son armure brisées, s'obstinait à vouloir vaincre ou mourir; mais il fut obligé d'obéir aux ordres absolus du *Grand capitaine.* A peine rétabli, il se rendit maître de la ville de Rufo, et était de l'avant-garde dans les batailles de Seminara et de Cérignoles (1503). Chargé de s'emparer de cette dernière place, il l'emporta d'assaut. Pierre d'Arambure, qui la commandait, s'était réfugié dans le château, d'où il avait obtenu de Garcia un sauf-conduit pour se retirer avec les siens : ce dernier, incapable de défiance, alla visiter le château, accompagné seulement de trois officiers; il soupa amicalement avec Arambure, et se retira ensuite dans une chambre qu'on lui avait préparée. Pendant ce temps, les Français, croyant pouvoir se rendre de nouveau maîtres de la place, s'ils s'emparaient de Garcia, avaient résolu de le surprendre, tandis qu'il serait livré au sommeil. Par le moyen d'une fausse clef, ils s'introduisirent dans sa chambre: mais don Diégo, s'étant éveillé dans le même moment, et se doutant de la trahison,

sauta à bas du lit, prit son épée, et les obligea bientôt à prendre la fuite. Les Espagnols, qui gardaient les portes du château, accoururent au bruit; et, en apprenant la cause, ils voulaient qu'on pendît sur-le-champ les coupables : *Non*, leur dit Garcia, *ils sont vaincus, honteux de leur conduite; méprisons donc une lâche vengeance, qui n'ajouterait rien à notre gloire : faisons mieux, il faut leur pardonner.* Garcia fit ensuite partir Arambure avec tous les Français, et leur donna une escorte, afin qu'ils ne fussent pas insultés. De Cérignoles il alla occuper les places de San-Germano et de Rocca-Guillerma. Au passage du Garigliano, ce fut Garcia qui détermina le *Grand capitaine* à livrer la bataille, et qui en prépara le succès. Garcia s'était déjà emparé de Rocca-d'Andria, fort placé à la rive droite du fleuve; mais Gonsalve se trouvait dans une position assez critique (*Voyez* Gonsalve) : avec 8000 hommes qui lui restaient, il en avait à combattre plus de 30,000. Juste appréciateur des talents et de la valeur de Garcia, il n'en dédaignait pas les conseils. S'entretenant un jour avec don Diégo, sur les forces supérieures des ennemis, celui-ci ne put lui dissimuler le danger qui menaçait l'armée espagnole : *Garcia*, dit alors Gonsalve, *puisque vous ne connaissez pas la crainte, ne veuillez pas me la faire connaître pour la première fois.* Garcia, piqué de cette réponse, résolut de s'en venger par une action d'éclat. Les Français avaient élevé, à la gauche du pont qu'ils avaient établi sur le Garigliano, une batterie, qui incommodait fort les Espagnols, et qui empêchait le *Grand capitaine* de hasarder aucun combat : il fallait donc tâcher de mettre cette batterie hors d'état de nuire aux troupes espagnoles; et c'est ce que Garcia imagina de faire. Le jour suivant, sans faire part à personne de son idée, il se présente sur le pont, armé de toutes ses armes, et défie les plus braves des Français de se mesurer avec lui. Les Français ne firent d'abord aucun cas de ses paroles; mais voyant qu'il avançait toujours, malgré la résistance des avant-postes, ils crurent que ce n'était-là qu'une ruse de Gonsalve, et que ce champion isolé allait bientôt être suivi par toute l'armée espagnole, dont le projet, selon eux, était de s'emparer du pont. Tous les Français chargèrent alors sur ce même pont; et Garcia soutint seul, comme un nouvel Horace, le choc de tant d'adversaires. Tantôt en reculant, tantôt en tenant pied ferme, il les avait attirés au milieu du pont, où ils masquaient la batterie qui se rendait si formidable aux Espagnols. Il crie alors de toutes ses forces : *Aux armes, Espagnols!* Mais plusieurs bataillons de son camp s'étaient déjà ébranlés pour venir à son secours. Le combat s'engage; la batterie ne peut plus faire feu sur les Espagnols sans écraser auparavant les Français; et les premiers, grâce à l'intrépide valeur de Garcia, finirent par se rendre maîtres de la moitié du pont. La batterie est aussitôt démontée; et, le jour suivant, Gonsalve livra la bataille du 8 décembre 1503, qui fut si favorable aux Espagnols. Le vaillant Garcia commandait l'avant-garde : heureux d'avoir réussi dans son premier projet, et contribué à cette victoire, il passa ensuite à Sora; et en peu de jours, il soumit ce duché. De-là il se transporta à Naples que Gonsalve venait de conquérir ainsi que tout ce royaume. Il donna alors à Garcia, en récompense de ses services, la terre de Colonetta. La guerre

d'Italie étant terminée, Garcia retourna en Espagne, où il reçut le plus favorable accueil des rois catholiques. La malveillance des envieux cherchait déjà à indisposer Ferdinand contre le *grand capitaine*. Dans une occasion où Garcia se trouvait dans une des salles de la cour, plusieurs gentilshommes, parlant entre eux, semblaient vouloir mettre en doute la probité de Gonsalve. Garcia, irrité de leurs propos, et conservant toujours une sincère amitié pour son ancien compagnon d'armes, interrompt ces médisants, et leur dit d'un air terrible : *Quiconque ose injurier l'honneur sans tache du Grand capitaine, n'a qu'à lever ce gant ;* et il jette le sien au milieu de la salle. Le roi, qui avait écouté cette conversation, se présente, lève le gant, le rend à Garcia, et dit aux gentilshommes : *Retirez-vous, messieurs ; il ne faut pas mal parler de celui qui vient de me conquérir un royaume.* Il félicita ensuite Garcia de son amitié pour Gonsalve, et l'engagea à ne pas donner de suites à ce qui était arrivé. Don Diégo était un sujet aussi brave que fidèle ; et Ferdinand crut devoir le ménager, quelle que fût son opinion à l'égard du *grand capitaine*. Garcia se rendit bientôt à Truxillo, sa patrie, où il fut reçu au milieu des acclamations d'un peuple nombreux. Il se maria dans cette ville, à l'âge de quarante ans ; mais, bientôt après, Ferdinand l'envoya auprès de son allié, l'empereur Maximilien, qui s'était déclaré chef de la ligue de Cambrai contre la république de Venise (1508) ; et Garcia se trouva aux siéges de Vérone et de Vicence. Il continua à se couvrir de gloire dans les armées de Charles-Quint, et notamment à la bataille de Pavie (1525). Il suivit ce monarque à Bologne, où, après son couronnement (1528), ce prince le créa chevalier de l'*Éperon d'or*. Mais Garcia ne survécut pas long-temps à cette faveur. Une chute de cheval lui causa une violente fluxion de poitrine, dont il mourut en 1530, à l'âge de soixante-quatre ans. On mit une superbe épitaphe sur son tombeau, par les soins du cardinal Borromée. On trouve des détails plus circonstanciés de sa vie et de ses exploits dans la *Chronique du grand capitaine*, écrite par Fernandès del Pulgar, Alcala, 1584, et dans Tomaio de Vargas, Valladolid, 1621. Garcia lui-même avait écrit sa vie, pour l'instruction de don Sanche, son fils unique, *afin que dans toutes les occasions* (dit le titre), *il agisse en défense de son pays, de son honneur et de sa personne, comme bon Espagnol et chevalier ; ayant toujours Dieu devant ses yeux, afin qu'il l'aide dans toutes ses entreprises*. Dans ce récit, écrit sans prétention, et qui se trouve inséré dans la *Chronique* de Fernandès del Pulgar, on admire également la modestie de l'auteur en parlant de lui-même, et les sentiments d'un bon père, qui ne dissimule pas ses erreurs et ses défauts, afin qu'ils puissent servir de leçon à un fils qu'il aimerait à rendre parfait. Quand on inhuma le corps de don Diégo, on le trouva tout couvert de cicatrices : ce brave guerrier, aussi vaillant, aussi franc, aussi loyal que Baïard, son contemporain, s'était trouvé à quinze batailles, dix-sept siéges, avait pris huit places fortes et trois villes, commandant toujours des corps assez nombreux dans les expéditions les plus difficiles. Plein de courage et d'intelligence, il n'avait, de même que Baïard, ni augmenté sa fortune, ni occupé aucun poste éminent dans les armées. Mais il avait,

en revanche, excité l'admiration et mérité l'estime de ses compatriotes et de ses souverains; et il n'y a pas de romance, de comédie et d'histoire de ces temps, qui ne célèbrent la fidélité, la valeur et le caractère de don Diégo Garcia de Paredès. B—s.

GARCIAS-LASO (ou GARCILASO) DE LA VEGA (1), célèbre poète espagnol, naquit à Tolède, d'après le calcul le plus certain, en 1503. Il était fils puîné d'un autre Garcilaso, conseiller d'état des rois catholiques, leur ambassadeur à la cour de Rome, grand-commandeur de Léon, et de Sanchette de Guzman, dame de Batres, terre considérable de l'illustre maison de Guzman, où l'on voit encore une fontaine, qui existe depuis plusieurs siècles, et qui porte le nom de Garcilaso, cette famille étant déjà anciennement alliée à celle de Guzman. Ferdinand V donna au père de Garcilaso le nom de la Vega, en mémoire d'un combat singulier que le premier soutint contre un Maure des plus vaillants, sur la Vega, ou plaine de Grenade; combat célébré dans les romances et histoires espagnoles de ce temps. Garcilaso était né pour la vie champêtre et solitaire, si l'on en juge par ses poésies, qui ne respirent toutes que l'amour, la paix, et qui manifestent l'extrême douceur de son caractère. Cependant, sa naissance l'appelant au métier des armes, il passa sa vie dans les camps, et sa carrière fut brillante et tumultueuse. Il entra de bonne heure dans les armées de Charles-Quint, suivit ce monarque dans la guerre du Milanez (1521), et quoique jeune encore, il se distingua par sa valeur, surtout à la bataille de Pavie. En 1523, il servait dans le corps espagnol qui, joint à l'armée impériale, se distingua par sa bravoure contre les Turcs. En reconnaissance de son courage, Charles-Quint lui conféra, à Vienne, la croix de l'ordre de Saint-Jacques. Garcilaso jouissait des bonnes grâces de l'empereur: mais une aventure galante pensa les lui faire perdre à jamais. Un de ses cousins devint amoureux d'une dame de la cour, qui avait mérité l'affection de Charles-Quint. Il paraît que Garcilaso favorisa de tous ses moyens la passion de son parent, dont les intentions étaient pures: l'empereur ayant appris ce fait, exila le cousin, et relégua Garcilaso dans une île du Danube. Pendant sa détention, qui ne fut pas de longue durée, il fit une de ses *Canciones*, où il déplore son malheur, et célèbre en même temps les charmes de la contrée qu'arrose le divin fleuve du Danube. (*Danubio rio divino.*) En 1535, il fut de l'expédition que Charles-Quint entreprit contre Tunis, et il en rapporta de la gloire et des blessures. Il passa ensuite quelque temps à Naples et en Sicile, où il se livra à son occupation favorite, la poésie. Maudissant la guerre, il se plaisait à créer dans son imagination une Arcadie romanesque; et il n'en restait pas moins soldat. Cependant Garcilaso avait du courage, et ne manquait pas de talents militaires: aussi, nous le voyons suivre (en 1536) l'armée impériale en France, ayant sous ses ordres trente compagnies de troupes espagnoles: cette campagne fut la dernière de Garcilaso; et, dans la funeste retraite de Marseille, il trouva une mort digne de sa valeur. Plusieurs paysans français, s'étant renfermés dans une tour, ils inquiétaient de là fortement l'armée impériale dans sa retraite: l'empereur ordonna à Garcilaso de prendre cette tour d'assaut; il exécuta cet

(1) On le nomme aussi *Garsias-Laso*, et plus communément, mais abusivement *Garcilasso*.

ordre avec moins de prudence que de valeur : ayant monté, le premier, à l'assaut, il fut renversé par un quartier de pierre qui l'atteignit à la tête; blessé mortellement, on le transporta à Nice, où il mourut au bout de vingt-quatre jours, en novembre 1536, étant alors âgé de trente-trois ans. Les armes et les lettres pleurèrent sincèrement sa perte; l'empereur lui-même en fut si touché, que la tour ayant été emportée, il fit pendre vingt-huit paysans qui restaient de cinquante, qui en formaient la garnison. Garcilaso s'était marié, à vingt-cinq ans, avec une dame aragonaise, Doña Hélène de Zuñiga, dont il eut un fils qui, à l'exemple de son père, termina sa vie à la fleur de son âge (en 1569), dans un combat contre les Hollandais. Si la vie militaire de Garcilaso n'est pas sans gloire, il doit surtout sa réputation à son mérite littéraire, qui l'a fait nommer le réformateur de la poésie espagnole, et qui a fait époque dans son siècle. Les Espagnols possédaient déjà une espèce de poésie plusieurs siècles avant la naissance de Garcilaso (1). Les premières compositions connues furent des romances, nées peut-être dans les montagnes des Asturies; et les premiers peuples chez lesquels on puisse trouver une poésie moins incorrecte, ce sont les Valenciens et les Catalans, qui écrivaient dans leur langue particulière. Le dernier de ces troubadours fut Jacques Roig, mort au commencement du 15e. siècle (2). Dans les royaumes de Léon et d'Aragon, où le dialecte castillan dominait, on ne connaissait d'abord que ces mêmes romances, composées de redondilles ou d'assonantes (1), chaque vers étant sujet à une mesure de quatre *trochées*. Presqu'en même temps parurent les vers de *Arte mayor*, composés de douze syllabes, comme ceux-ci, où Alphonse-le-Sage raconte qu'il avait appris d'un savant chimiste à faire la pierre philosophale, par le moyen de laquelle il avait pu augmenter ses revenus :

La piedra que llaman philosophicàl.
Sabia fazer, e mi lo enseñó..
Fizimos la juntos, despues solo yò..
Con que muchas veces creció mi caudàl.

Dans ce même siècle (au milieu du 13e.), un religieux bénédictin, Barcéo, introduisit les vers appelés *martelliani* par les Italiens, et alexandrins par les Français :

Quiero far una prosa en roman paladino
En el qual suele el pueblo hablar a su vecino.

Mais ce mètre, depuis long-temps, n'est presque plus en usage en Espagne. Ce ne fut que sous le règne de Jean II, grand protecteur des lettres, qui régna de 1401 à 1454, que la poésie espagnole prit un caractère vraiment national : ce prince réunit autour de lui les plus habiles troubadours valenciens, et les poètes castillans les plus renommés; et c'est alors qu'on vit paraître le savant marquis de Villenas, Jean de Mena, le marquis Mendoze de Santillane, Jean de la Encina, etc., et que la versification fut sujète à quelques règles, d'après deux *Arts poétiques*, donnés par ces derniers. Mais cette versification était encore très informe, lorsque le Dante, Pétrar-

(1) *Coleccion de Poesias Castellanas anteriores al siglo XV*, de don Ant. Sanchez, Madrid, 1782, 4 vol. in-8°. Dans cette collection l'on trouve le poème du *Cid*, écrit vers le milieu du onzième siècle; celui d'*Alexandre-le-Grand*, qui appartient au douzième; les poésies de l'archiprêtre de Hita, qui vivait au commencement du treizième, et les poèmes de Barceo, mort en 1268.

(2) *Los Dones de Roig*, Valence, 1735, in-4°.

(1) Les redondilles sont de quatre vers, où règne une rime exacte et pleine, comme *razon*, *corazon*, appelée *consonante*. L'*assonante* est l'écho de la voyelle, et non de la consonne finale du vers auquel elle répond, comme *sano*, *raro*, *claro*, etc. Quand la romance est composée de redondilles, celles-ci changent de rimes successivement : si elle est composée d'assonantes, une seule assonance règne dans toute la romance.

que et Sannazar, s'étaient déjà fait admirer en Italie et dans toute l'Europe par la sagesse et le charme de leurs compositions. Vinrent enfin Boscan et Garcilaso, unis dès leur enfance de la plus intime amitié. Pénétrés l'un et l'autre du mérite de ces trois grands hommes, et nourris de leur lecture, ils résolurent d'opérer une réforme générale dans le mauvais goût qui dominait encore. Ce fut Boscan qui, le premier, entra en lice : il introduisit le sonnet, les *canzoni*, les *stanze*, les *endécassyllabes* italiens ; et ses efforts furent couronnés par le succès. Garcilaso ne fit que le suivre; mais il eut, en revanche, le talent de le surpasser, et il approche plus de la douceur et de la mollesse de Pétrarque, tandis que son rival imite plus heureusement la précision et l'énergie du Dante. Tous les poètes, leurs contemporains, s'élevèrent contre une réforme qui les condamnait; mais ils eurent beau évoquer les ombres illustres de leurs prédécesseurs : le génie des deux sages novateurs triompha de leurs cabales. Garcilaso et Boscan obtinrent le titre de *Pères de la bonne école :* Garcilaso fut nommé *le Pétrarque espagnol, le prince de la poésie espagnole ;* et la grande réforme s'opéra. Elle fut suivie par de bons imitateurs(1), jusqu'à l'apparition de l'Andalous Gongora, qui semblait avoir pris à tâche de bannir à jamais le bon goût : mais, malgré tous ses efforts et ceux de ses partisans, sous les règnes de Charles-Quint, et des trois Philippes, ses successeurs, l'Espagne fut féconde en bons poètes ; et de nos jours, les Iriarte, Cienfuegos, Moratin, Arellano, Quintana, et surtout Melendez-Valdez, ont fait goûter à l'Espagne les charmes de la vraie poésie. Boscan, qui survécut de six années à Garcilaso, recueillit les ouvrages de ce dernier; mais la mort le surprit avant qu'il pût les publier. La première édition connue est celle de Venise, 1553, in-8°. Le célèbre grammairien, Fr. Sanchez (*Sanctius*) avait corrigé ce qu'il avait trouvé de défectueux dans la plus ancienne édition ; mais la plus estimée est celle de Madrid, 1765, in-16 : elle contient une préface, et des notes, qui annoncent, dans l'éditeur anonyme, un littérateur aussi sage qu'éclairé. On voit que ce n'est point par la multitude de ses ouvrages que Garcilaso est arrivé à l'immortalité, puisqu'ils sont tous contenus dans un petit volume; mais ce volume renferme tout ce qui peut servir de modèle aux meilleurs poètes de sa nation. Le genre le plus particulier à Garcilaso est le tendre et le pathétique, qui règne au plus haut degré dans toutes ses compositions. Parmi les sonnets, qui sont au nombre de trente, il faut distinguer celui qui commence,

O dulces prendas por mi mal halladas, etc.

et l'autre,

Si quexas y lamentos pueden tanto, etc.

M. Sismondi a traduit ce dernier avec autant de précision que d'élégance (1). Mais ce qui mit le comble à la gloire de Garcilaso, ce fut la première de ses trois églogues, qui a servi de modèle à une foule d'imitateurs qui n'ont pu l'atteindre. Cette pièce, d'environ quatre cents vers, fut écrite à Naples, où l'auteur s'était pénétré en même temps de l'esprit de Virgile et de celui de Sannazar. Deux bergers, Salicio et Nemoroso, se rencontrent, et, par leurs chants plaintifs, ils expri-

(1) Ces imitateurs, en adoptant les mètres italiens introduits par Boscan et Garcilaso, ont néanmoins conservé leurs *redondilles*, leurs *assonantes*, et les *octaves* connues en Espagne depuis le 14e. siècle.

(1) *Littérature du midi de l'Europe*, tom. III, pag. [illegible].

ment tour à tour la douleur que cause à l'un l'infidelité,

Por ti el silencio de la selva umbrosa;

et à l'autre, la mort de sa bergère.

Como al partir del sol la sombra crece.

« Il y a dans le premier, dit M. » Sismondi (1), une mollesse, » une délicatesse, une soumission; » dans le second, une profon- » deur de douleur; dans tous deux, » une pureté de sentiment pasto- » ral, qui frappent encore davantage, » lorsqu'on se rappelle que l'écrivain » était un guerrier destiné à périr peu » de mois après dans les combats. » Chaque vers charme à la fois par la vérité d'un sentiment exalté, mais touchant; par l'heureux choix de l'expression, et par une harmonie qui ne laisse rien desirer à l'oreille. « Cependant, ajoute M. Bouterweck, le » chant de Nemoroso attache plus fi- » dèlement encore, peut-être parce » qu'il remue avec plus de douceur. » L'endroit où il parle de la boucle » de cheveux de sa maîtresse,

Una parte guardé de tu cabellos,

» qu'il porte sur son cœur, et dont il » ne se sépare jamais, n'a point de » modèle ni chez les anciens ni chez » les modernes (2). » Garcilaso a écrit aussi des Élégies, dont l'une fut composée au pied du mont Etna; elles se trouvent dans le même volume. Indépendamment du rare mérite de toutes ses compositions, qui ont placé l'auteur au premier rang parmi les poètes lyriques et bucoliques de sa nation, la seule églogue que nous venons de citer aurait suffi pour lui assurer une gloire immortelle. B—s.

GARCIAS-LASO ou GARCILASO DE LA VEGA, surnommé l'*Inca*, historien espagnol, naquit à Cuzco en 1530. Il était fils d'un gentilhomme espagnol, nommé don Diego, qui avait suivi Pizarre à la conquête du Pérou. Sa mère, issue de la famille des Incas, tomba en partage à don Diego, à la prise de Cuzco en 1525. On suppose qu'après la naissance de Garcilaso, don Diego se maria avec la princesse américaine, après lui avoir fait embrasser le christianisme. Quoi qu'il en soit, c'est du côté de sa mère que revint à Garcilaso le surnom d'Inca. Celui-ci passa sa jeunesse au Pérou, où il apprit les premiers éléments des sciences d'un prêtre instruit et attaché à son père. Il s'appliqua de bonne heure à connaître l'histoire de son pays, recueillant toutes les traditions et les témoignages qui pouvaient l'éclaircir sur cet objet. Sa mère même l'aidait dans ses recherches, et lui fournissait tous les détails qu'elle connaissait, concernant son illustre et malheureuse famille. Souvent Garcilaso faisait des courses dans le Pérou; et comme il en connaissait la langue, il interrogeait les nationaux qui étaient le plus en état de lui donner des renseignements utiles. Il apprit et transcrivit les cantiques les plus anciens de cette contrée, qui, en rappelant les faits les plus remarquables, et en célébrant les héros les plus fameux parmi les Incas, lui fournirent aussi beaucoup de lumières. Confrontant donc les faits qu'il avait pu recueillir, soit des indigènes, soit des Espagnols (en ce qui avait rapport aux derniers temps), avec les ouvrages qu'ils avaient déjà

(1) *Littérature du midi de l'Europe*, tom. III, pag. 277.

(2) Depuis les églogues de Juan de la Encina (dit encore M. Bouterweck) le genre pastoral n'avait fait aucun progrès en Espagne. Garcilaso imita les églogues de Virgile et de Sannazar, et fondit dans cette imitation, d'une manière si heureuse, le caractère de la poésie romantique et la correction des anciens, que ses églogues, dont l'une est un chef-d'œuvre, surpassent de beaucoup toutes les poésies italiennes du même genre, si l'on excepte l'*Arcadie* de Sannazar. (*Littérat. espagn.*, tom. I, pag. 261.)

publiés sur le Pérou (1), il reconnut le peu d'exactitude de ces derniers, et résolut de composer lui-même une histoire fidèle de cette partie de l'Amérique méridionale. Mais à peine avait-il réuni tous les matériaux pour commencer son travail, qu'un ordre de son souverain vint l'en arracher. Garcilaso était très considéré par les naturels du pays, qui le regardaient avec l'amour et le respect qu'ils croyaient devoir à un descendant de leurs princes légitimes. Garcilaso lui-même, doué d'ailleurs d'autant d'esprit que de courage, montrait des sentiments d'un zélé Péruvien plutôt que d'un Espagnol; il se glorifiait surtout de porter le nom d'Inca. On assure que le soupçonneux Philippe II, redoutant la présence de Garcilaso dans un pays où il ne pouvait pas être aimé lui-même, fit venir l'*Inca* en Espagne. Garcilaso fut contraint d'obéir. Arrivé à Valladolid en 1560, il reçut de Philippe le plus froid accueil. On lui assigna cependant une demeure dans la ville et une modique pension. Il se livra alors à son occupation favorite: mais, quelque succès qu'obtinrent ses ouvrages, Philippe II ne lui permit jamais de tenir aucun rang, ni d'occuper aucune place dans sa cour. Il mourut en avril 1568, en regrettant sa patrie, où la politique de son maître lui défendit à jamais de retourner. Les ouvrages que cet historien a laissés, tous en espagnol, sont: I. *Première partie des Commentaires royaux qui traitent de l'origine des Incas, de leurs lois et de leur gouvernement*, Lisbonne, 1609, in-fol.; traduit en français, par Dalibard, Paris, 1744, 2 vol. in-12. La traduction allemande donnée par G. C. Böttger, (Nordhausen, 1787, in-8°.) n'est pas complète. II. *Seconde partie des Incas* ou *Histoire générale du Pérou*, Cordoue, 1616, in-fol.; Lisbonne, 1617, in-fol.; Madrid, 1722, 1723, 2 tom. en un vol. in-fol.; ibid., 1730, 2 vol. in-fol., par les soins d'André Gonzalez Barcia. Cette histoire a été traduite en anglais par Rigaud, Londres, 1688, in-fol.; et en français, par Baudoin; la première partie, Paris, 1633, in-4°. (1); et la deuxième, sous le titre d'*Histoire des guerres civiles des Espagnols dans les Indes, causée par les soulèvements des Pizarres et des Almagres au Pérou*, etc., ibid., 1646, in-4°. L'édition d'Amsterdam, 1757, 2 vol. in-4°., recherchée à cause des figures gravées par Bern. Picart, ne contient que la première partie: l'histoire de la Floride et la relation du P. Hennepin forme le 2e. vol. III. *Histoire de la Floride, par l'Inca*, Lisbonne, 1605, in-4°.; Madrid, 1723, 2 tom. en 1 vol. in-fol.; avec l'histoire du Pérou, Madrid, 1804, en 4 vol., petit format. Cette édition est fort estimée. L'histoire de la Floride avait été trad. en français par Richelet, Paris, 1670, 2 vol. in-12, et en allemand par H. L. Meier, d'après la version française, Zelle, 1753, in-8°. Cette histoire est moins estimée que celle qu'avait publiée en portugais (Evora, 1557, in-8°.) un anonyme désigné seulement par ces mots, *por hum Fidalgo de Elvas*, et qui a été traduite en français par M. D. C. (Citri de la

(1) Le P. Velera, attaché à l'expédition du Pérou, écrivit l'histoire des Incas, et notamment la vie du sage Viracocha; mais il ne paraît pas qu'elle ait été imprimée. Pierre Cieça n'a publié que la première partie de sa *Cronica del Peru* (Séville, 1552, in-fol.). Diégo Fernandez ne donne presque aucun détail sur ce qui a précédé la conquête. (*Voy.* FERNANDEZ, XIV, 382.) L'*Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, écrite par Zarate, Anvers, 1555, est beaucoup plus connue.

(1) C'est par erreur qu'on lit sur le titre: *Escritte en longue péruvienne, par l'Ynca Garcilasso de la Vega.*

Guette), Paris, 1685, in-8°. Il n'y a que les traducteurs de Garcilaso et ceux qui possèdent sa langue, qui le jugent sans prévention, et par conséquent sans injustice. On se contente ordinairement de dire que son style est ampoulé; comme si la sagesse du plan, de la conduite, et l'exactitude des faits, dans un ouvrage aussi important que l'*Histoire*, ne méritaient pas d'être prises en considération, et qu'elles ne pussent effacer des taches légères qu'on eût pu remarquer dans la diction. Sans doute Garcilaso n'est pas exempt de défauts. L'extrême rapidité avec laquelle il écrivait, l'a entraîné quelquefois à des répétitions inutiles. Né dans un climat brûlant, il en conserve les impressions; et les matériaux sur lesquels il travaillait, notamment pour son histoire du Pérou, ne consistant, en grande partie, qu'en des cantiques qu'il avait pu recueillir, son style se ressent, dans plusieurs endroits, de ce ton inspiré, propre, chez tous les peuples, à ces sortes de compositions. Mais son style, cependant, est toujours rempli de coloris et de vigueur. Sa narration intéresse; et la vérité de ses images transporte souvent le lecteur au milieu des scènes qu'il décrit. Garcilaso n'avait pu se former sur les grands modèles d'un Tite-Live et d'un Tacite; aussi n'a-t-il pas la pureté de Mariana, ni la marche sévère de Solis: mais il possède, en revanche, les premières qualités d'un historien; il est fidèle, sans prévention, et ne flatte pas le pouvoir aux dépens de la justice. Enfin, quels que soient les défauts qu'on puisse reprocher à cet historien, on ne doit pas oublier que c'est à lui que nous devons l'histoire la plus exacte de ces peuples intéressants, jusqu'alors si peu connus de nous. *Herrera* est sans doute supérieur à Garcilaso; mais cet écrivain recommandable a composé son histoire du Nouveau-Monde sur un grand nombre de matériaux, tandis que, pour écrire celle du Pérou et de la Floride, Garcilaso n'avait que son patriotisme et son génie. B—s.

GARCIAS (Grégoire), religieux dominicain, né en 1554 à Cozar, en Andalousie, passa en Amérique, resta neuf ans au Pérou, et y exerça avec fruit le ministère évangélique. Son long séjour et ses courses dans ce pays lui fournirent l'occasion de le connaître en détail; ce qui lui fit naître l'idée de composer un ouvrage dont le but serait de rechercher, 1°. tout ce qui concernait l'histoire du Pérou, jusqu'à sa conquête par les Espagnols; 2°. l'origine des premiers habitants; 3°. si l'Evangile y avait été prêché dès le temps des Apôtres. Les matériaux que Garcias avait rassemblés étaient déjà très abondants, lorsqu'il fut envoyé au Mexique, où il séjourna trois ans. Il poursuivit son projet; mais la masse des documents qu'il recueillit devint si considérable, qu'il renonça à publier à la fois l'ensemble de son travail. A son retour en Europe, vers le commencement du XVIIe. siècle, il fut nommé lecteur de théologie morale au couvent de St.-Dominique de Baeça. Il profita de ses moments de loisir pour mettre en ordre tout ce qu'il avait réuni sur l'origine des Indiens, et le publia en espagnol sous ce titre: *Origine des Indiens du Nouveau-Monde examinée, avec un discours sur les opinions relatives à ce sujet*, Valence, 1607, 1 vol. in-12; Madrid, 1729, 1 vol. in-fol. Garcias, après avoir passé en revue tous les auteurs ses compatriotes qui avaient écrit sur la découverte et la conquête de l'Amérique, examine séparément chaque opinion sur la population du Nouveau-

Monde : il l'expose, présente les objections qu'elle fait naître, et fait suivre celles-ci des réponses auxquelles elles peuvent donner lieu. Son opinion est que l'Amérique n'a pas été peuplée par une seule nation : il pense qu'il y est venu, à des époques différentes, des habitants des diverses parties du monde ; idée très raisonnable et qui fait honneur au jugement de l'historien. La seconde édition fut donnée par l'auteur de l'*Essai chronologique pour l'histoire générale de la Floride*. Ce nouvel éditeur fit beaucoup d'additions ; de sorte que tout ce que l'on avait jusqu'alors imaginé sur l'origine des Américains et sur la manière dont le Nouveau-Monde avait été peuplé, s'y trouve ramassé et exposé avec une érudition peu commune, mais qui n'est pas toujours nécessaire. On a encore de Garcias : *Prédication de l'Évangile dans le Nouveau-Monde, du vivant des Apôtres*, Baeça, 1625, in-8°. Il n'adopte pas le sentiment dicté par une dévotion mal entendue, qui suppose que les disciples immédiats du Sauveur ont porté la foi dans le nouvel hémisphère. Ce savant missionnaire mourut à Baëza en 1627. E—s.

GARCIAS Y MATAMOROS (Alphonse), savant Espagnol, naquit à Cordoue en 1490. Il appartenait à une illustre famille. Un de ses ancêtres, qui s'était trouvé à la célèbre bataille du Salado (1340), avait tué un si grand nombre de Musulmans, qu'Alphonse de Castille voulut qu'il ajoutât à son nom celui de *Mata-Moros* (Tue-Maures). Le talent de Garcias fut très précoce ; et à l'âge de dix-sept ans, il était déja gradué dans les deux facultés, possédait tous les auteurs classiques grecs et latins, et était doué d'une érudition peu commune et bien rare dans son siècle : il était surtout versé dans la littérature de son pays, et écrivait le latin avec pureté et élégance. Il avait embrassé l'état ecclésiastique ; et l'on assure qu'il avait beaucoup de talent pour la chaire. Il ne nous reste de cet auteur qu'un seul ouvrage, *De Academiis et doctis viris Hispaniæ*, qui se trouve inséré dans l'*Hispania illustrata*, Alcala, 1553, in-8°. ; ce dernier ouvrage n'est qu'une continuation de l'ouvrage de Garcias, et il lui est peut-être inférieur dans le style. On rappelle dans l'un et dans l'autre les sociétés littéraires, les académies et les savants qu'avait produits l'Espagne depuis les temps des Romains jusqu'au 15°. siècle de l'ère chrétienne. Le tout est écrit avec jugement et impartialité ; et ces ouvrages ont fourni beaucoup de lumières à Nicolas Antonio, pour sa *Bibliotheca hispana*. B—s.

GARCILASSO. *V.* Garcia Laso.

GARCZYNSKI (Étienne), gentilhomme polonais, se distingua par ses talents et son savoir dans le dernier siècle. Après avoir été maréchal des états à Frauestadt, et député à la diète générale, il devint castellan de Gnesne, Kalisch et Posen. Les services qu'il rendit en 1737 pendant les délibérations relatives à la Courlande, le firent nommer vaïvode de Kalisch et de Posen. Il mourut en 1755, dans un âge très avancé : on prétendit qu'il avait été empoisonné. Il laissa des *Discours* prononcés à la diète, et un ouvrage intitulé : *Anatomia erzeczy Pospolitey, etc.*, *Anatomie du royaume de Pologne*, Varsovie, 1751 ; Berlin, 1753, in-4°. C—au.

GARDANE (Joseph-Jacques), médecin provençal, né à la Ciotat, jouissait à Paris d'une grande réputation vers le milieu du 18°. siècle. Après avoir reçu le titre de docteur en médecine à l'université de Montpellier, il

se rendit à Paris, devint docteur-régent de la faculté de médecine de cette ville, et y fixa son séjour. Livré alors tout entier à son goût pour l'étude, ses travaux ne tardèrent pas à le faire connaître, et lui ouvrirent les portes des académies de Montpellier, de Nanci, de Marseille et de Dijon. Il dirigea plus particulièrement ses vues sur les parties de la médecine qui ont un rapport immédiat avec la salubrité publique; et il paraît s'être appliqué, d'une manière spéciale et avec un zèle digne d'éloges, à l'étude des maladies des artisans, et à la recherche des moyens propres à alléger les maux de cette laborieuse et intéressante partie de la société. Vivement pénétré de l'état déplorable dans lequel languissaient à Paris une foule de malheureux vénériens de tout sexe et de tout âge, qui se consumaient dans d'horribles douleurs avant de pouvoir être soumis à leur tour au traitement barbare et routinier qu'on leur faisait subir à Bicêtre, il obtint de l'autorité supérieure un local où ces malheureux étaient admis, chaque jour, à recevoir les secours de l'art; là on leur distribuait, gratis, les médicaments qui leur étaient nécessaires, et dont ils faisaient usage à leur domicile, sans se détourner de leurs occupations, et avec la simple attention de se présenter, tous les trois ou quatre jours, pour faire connaître leur état, et pour rendre compte de l'effet des remèdes. La direction de ce traitement populaire antivénérien lui ayant été confiée, il y rendit de grands services aux indigents, et eut occasion d'y constater, par les plus heureux succès, l'efficacité de la méthode simple et facile qu'il proposait de substituer au traitement banal et rebutant de Bicêtre, et qu'il eut l'honneur d'y mettre le premier en usage. Pour détruire ou pour diminuer la contagion du mal vénérien, il est également le premier qui ait fait sentir la nécessité d'assujétir les filles publiques à des visites périodiques très sévères, et de mettre à l'instant en reclusion celles qui présentent les moindres indices d'infection. Il fut, en outre, nommé membre du bureau des nourrices, et il porta dans l'exercice de cette nouvelle fonction, le même zèle, la même activité, les mêmes lumières et la même philantropie dont il n'avait cessé de donner des preuves. Les ouvrages qu'il a publiés, sont peu dignes, sans doute, de figurer parmi ces brillantes productions du génie qui assurent l'immortalité; mais ils renferment souvent des vues utiles, des faits exacts et bien observés. Ils donnent la preuve du noble désintéressement de l'auteur, de ses sentiments élevés, de son bon esprit et de ses lumières. Ils présentent constamment, en outre, un but d'utilité générale, qui les rend plus ou moins recommandables. I. *Observations sur la meilleure manière d'inoculer la petite vérole*, Paris, 1767, in-12. II. *Mémoire dans lequel on prouve l'impossibilité d'anéantir la petite vérole*, Paris, 1768, in-12. Les propositions de l'auteur, victorieusement combattues dans le temps par les raisons que produisit Paulet en faveur de la possibilité d'anéantir cette maladie, tombent d'elles-mêmes devant les résultats de la vaccine. III. *Conjectures sur l'Électricité medicale*, Paris, 1768, in-12. A la suite de ce Mémoire, où l'on trouve plusieurs observations de maladies nerveuses guéries par l'électricité, l'auteur a fait imprimer des *Recherches sur la colique métallique*; production remarquable par la comparaison de la méthode adoucissante recommandée par De Haen contre cet-

te maladie, et du traitement empirique de la Charité : le rapprochement des résultats obtenus par ces deux modes de traitement, prouve que tout l'avantage est en faveur de la méthode drastique. On y voit, par exemple, que sur treize cent cinquante-trois malades, qui, depuis janvier 1755 jusqu'à juin 1767, ont été traités de la colique métallique à l'hôpital de la Charité à Paris d'après cette méthode, il n'y a eu que soixante-quatre morts ; proportion infiniment plus avantageuse que celle qu'on obtient par l'emploi de la méthode adoucissante. IV. *Commentaire sur la putréfaction animale*, traduit du latin de *Becker*, *Pringle*, etc., Paris, 1769, in-12. V. *Recherches pratiques sur les différentes manières de traiter les maladies vénériennes*, Paris, 1770, 1775, in-8°.; en allemand, 1771, in-8°. Cet ouvrage, conforme à la plus saine doctrine, et rédigé dans le meilleur esprit, est destiné à l'examen des différentes méthodes employées pour le traitement de la siphilis, et fait sentir la préférence que la solution de sublimé-corrosif mérite sur toutes les autres préparations antisiphilitiques. VI. *Mémoire sur l'insuffisance et les dangers des lavements antivénériens*, Paris, 1770, in-8°. Ce Mémoire fait suite aux précédentes recherches. VII. *Moyens certains et peu coûteux de détruire le mal vénérien*, Paris, 1772, in-8°. L'auteur indique comme les moyens les plus propres à remplir ce but, 1°. l'administration du traitement mixte par la solution de sublimé et par les frictions, avec les modifications et les attentions spéciales que peuvent exiger les circonstances particulières où se trouve chaque malade; 2°. les visites régulières dont on a parlé plus haut. VIII. *Manière sûre et facile de guérir les maladies vénériennes*, Paris, 1773, in-12. Après avoir décrit avec beaucoup de clarté et d'exactitude, quoique d'une manière sommaire, les différents symptômes de la maladie vénérienne, l'auteur expose dans cet ouvrage, avec tous les développements convenables, la méthode mixte qu'il avait proposée et employée avec le plus grand succès, méthode qui consiste à mettre simultanément en usage la solution aqueuse du sublimé à l'intérieur, et les frictions mercurielles à l'extérieur. (*Voyez* GARDANE-DUPORT.) IX. *Gazette de santé*, depuis 1773, jusqu'à 1776. X. *Avis au peuple sur les asphyxies ou morts apparentes et subites, contenant les moyens de les prévenir et d'y remédier, avec la description d'une nouvelle boîte fumigatoire portative*, Paris, 1774, in-12., fig. Quoique cet ouvrage ne soit plus en rapport avec les connaissances chimiques, on y trouve des idées très saines sur divers genres d'asphyxie, et des détails fort utiles à connaître sur leurs causes et sur les moyens de les prévenir et d'y remédier. XI. *Almanach de santé*, Paris, 1774. XII. *Détail de la nouvelle direction du bureau des nourrices*. Cette production peut être consultée avec fruit par ceux qui s'occupent de cette branche importante de l'administration publique. XIII. *Secret de Sutton dévoilé*, ou l'*Inoculation mise à la portée de tout le monde*, Paris, 1776, in-12. XIV. *Éloge historique de Bordeu*, 1777, in-8°. XV. *Traité des mauvais effets de la fumée de la litharge* (traduit du latin de Samuel Stockhusen), pour servir à l'histoire des maladies des artisans, Paris, 1776, in-12. Le mérite du texte de cet ouvrage est relevé par les notes du traducteur. XVI. *Caté-*

chisme sur les morts apparentes ou asphyxies, Paris, 1781, in-8°. Cet ouvrage n'est autre chose que l'Avis au peuple sur le même sujet, publié en 1774, mais étendu, simplifié, dégagé de toute espèce de théorie, et rédigé par demandes et réponses, pour être à la portée de tout le monde. Antoine de Torres en a donné une traduction en italien, Venise, 1787. Quoique nous reconnaissions, avec tous les bons esprits, les inconvénients et les dangers des ouvrages de médecine populaire, nous ne pouvons nous empêcher de faire une honorable exception en faveur de ce catéchisme: non-seulement il peut être placé sans danger entre les mains de toutes les classes de lecteurs, mais encore il ne peut que contribuer à détruire une foule de préjugés funestes qui sont encore répandus dans le peuple sur les causes et le traitement des asphyxies. XVII. *Mémoire concernant une espèce de colique observée sur les vaisseaux*, Paris, 1783, in-8°. Cette colique, décrite par quelques auteurs, sous le nom de *colique bilieuse*, et spécialement observée chez les officiers de marine, est une véritable colique métallique, selon Gardane: il l'attribue à la peinture des chambres qu'habitent les officiers à bord des vaisseaux, et ne lui oppose d'autre traitement que celui de la colique des peintres. XVIII. *Des Maladies des Créoles en Europe, et Observations sur celles des gens de mer, et sur quelques autres plus fréquemment observées dans les climats chauds*, Paris, 1784, in-8°. Le long titre de cet ouvrage indique assez les objets qui y sont traités: on y trouve des remarques judicieuses et des observations fort justes sur la constitution, le tempérament des Créoles, et sur la nature des maladies auxquelles ils sont spécialement exposés. CH—T.

GARDANE-DUPORT (CHARLES), chirurgien, né à Toulon le 12 novembre 1746, mort à Paris le 9 avril 1815, fut reçu maître au collége de chirurgie de Paris, le 16 novembre 1782, après avoir soutenu, sur la luxation de la clavicule, et sous la présidence de P. Sue, une thèse intitulée: *De jugulo luxato*, 16 pag. in-4°. Il a publié en outre un ouvrage qui a pour titre: *Méthode sûre de guérir les maladies vénériennes par le traitement mixte*, Paris, 1787, in-8°.; seconde édit., revue et augmentée d'un Mémoire sur la salivation, et de plusieurs observations pratiques, 1803, in-8°. Cette méthode est absolument la même que celle qui fut exposée en 1773, par le médecin du même nom, sous le titre de *Manière sûre*, etc. L'auteur avoue même que son ouvrage peut être regardé comme une nouvelle édition de celui du médecin J. J. Gardane, dont il se dit le parent. Toutefois il a modifié l'ordre des matières, et a donné plus de développement à certains objets, qui ne sont, en quelque sorte, qu'indiqués dans le livre du précédent. Il a traité surtout de la gonorrhée avec beaucoup plus de détail. CH—T.

GARDAR, navigateur suédois, vivait dans le 9e. siècle. Les expéditions maritimes étaient alors le grand objet de l'ambition des habitants du Nord. Gardar en entreprit une dans l'océan Septentrional vers l'an 864, et vit une île qui était encore inconnue: il en fit le tour, et lui donna le nom de *Gardars-Holm* (île de Gardar): c'était cette île remarquable, connue depuis sous le nom d'Islande, que peupla une colonie de Norvégiens qui forma long-temps une république indépendante, et qui tomba ensuite au pouvoir des rois de Norvége. C—AU.

GARDAZ (FRANÇOIS-MARIE), né

à Oyonnax, en Bugey, vers 1777, se trouvait le compatriote du fameux Santhonax, qui lui procura les moyens de faire quelques études. Ayant achevé à Paris son cours de droit, il revint à Lyon exercer la profession d'avocat; mais il s'occupait plus de littérature, et des langues anciennes, que de jurisprudence. Quoiqu'élevé en partie par Santhonax, il n'en avait pas suivi les principes; et lors de la restauration (en 1814), il fut un des premiers à élever sa voix pour les descendants de S. Louis et de Henri IV. Les événements de mars 1815 l'affectèrent si vivement, qu'au mois de septembre de la même année, s'imaginant que l'*usurpateur* avait une seconde fois *rompu son ban*, il tomba en démence, et mourut dans les convulsions de la plus épouvantable fièvre (il avala, dit-on, sa langue), le 27 septembre 1815. On a de lui: I. *Essai sur la vie et les ouvrages de Linguet, où ses démêlés avec l'ordre des avocats sont éclaircis, et où l'on trouve des notes et des réflexions, dont la plupart sont relatives à cet ordre et à l'éloquence du barreau*, 1809, in-8°. Cet ouvrage est un tissu de plagiats: par exemple, le parallèle entre J.-J. Rousseau et Montesquieu (pag. 47 et 48) est tiré mot pour mot de la *Dissertation sur les monuments antiques*, par Cérutti (*V.* Cérutti). II. *Vœux prophétiques et réalisés à l'occasion de l'heureux rétablissement des successeurs de S. Louis sur le trône de France, par M. l'abbé Delille, suivis de quelques considérations sur les effets du fatalisme et de l'irréligion*, 1814 (avril), in-8°. III. Quelques Articles dans les journaux; entre autres dans le *Journal de Lyon*, l'analyse de l'ouvrage de M. Billion, intitulé: *Observations sur les justices de paix* (1814, in-8°). A. B—t.

GARDE (Antoine-Escalin des Aimars, baron de la), connu d'abord sous le nom de capitaine *Polin*, naquit vers l'an 1498 au village de la Garde en Dauphiné, d'une famille pauvre et obscure. Échappé de la maison paternelle pour suivre un simple caporal en qualité de goujat au service de sa compagnie, il s'éleva successivement, par son mérite, au grade de soldat, d'enseigne, de lieutenant et de capitaine, dans un temps qu'on n'accordait ce dernier grade qu'à des gens de marque ou d'un mérite distingué. Langey du Bellay, lieutenant-général dans le Piémont, l'homme le plus adroit, le plus pénétrant de son temps, en fit son ami, son confident, lui donna des leçons de politique, et le présenta à François Ier.: ce prince frappé de son discernement l'envoya en ambassade à Venise, où La Garde conclut un traité d'alliance offensive et défensive entre cette république et la France contre Charles-Quint. Ce succès lui valut l'ambassade de Constantinople en 1541, pour le même objet. La négociation présentait de plus grandes difficultés; mais l'adroit négociateur trouva dans les ressources de son esprit de quoi faire entrer Soliman II dans les intérêts de son maître. Pendant son séjour à Venise, il s'était appliqué à étudier la marine. A son retour de Constantinople, il fut nommé par François Ier. général des galères, place occupée jusqu'alors par les personnes de la plus haute naissance. C'est alors qu'il prit le titre de baron de la Garde, du nom de cette seigneurie qu'il avait achetée. Il rassembla tout ce qu'il put trouver dans les ports de la Méditerranée des débris de la marine française, se joignit à Barberousse, et seconda ce fameux marin pendant la campagne de 1543 sur

les côtes d'Italie. Chargé du commandement des troupes en Provence en l'absence du comte de Grignan lors des sanglantes exécutions de Mérindol et de Cabrières, il seconda la fureur du baron d'Oppède contre les Vaudois, et s'y porta avec d'autant plus de zèle que les arrêts du parlement d'Aix, les ordres du roi, et le desir de se laver du soupçon répandu par ses envieux qu'il avait du penchant pour le mahométisme, semblaient justifier à ses yeux les plus grandes cruautés. Après ces sanglantes expéditions, il alla servir contre les Anglais sous l'amiral d'Annebaut. C'est dans cette guerre qu'il apprit aux Français à mettre de l'ordre dans la manière de ranger les vaisseaux, de combattre et de faire le service de l'artillerie. Il poussa les ennemis sur leurs côtes, et fit une descente dans l'île de Wight, qu'il ravagea. A son retour, il fut destitué de sa place de général des galères, et condamné à une prison perpétuelle, à cause de son expédition contre les Vaudois : mais son affaire ayant été révisée en 1551, il fut déclaré innocent, et alla servir en Toscane sous Paul de Thermes. Comme il revenait de conduire à Rome les cardinaux de Lorraine et de Tournon, il rencontra vingt-quatre gros vaisseaux espagnols, qui transportaient dix mille soldats à Gênes. La Garde n'avait que deux galères : il arbore pavillon impérial, fait dire aux Espagnols qu'il menait en Espagne la reine de Hongrie, demande un salut de toute l'artillerie, et sans leur donner le temps de recharger leurs canons, il arbore pavillon français; il fond sur eux avec impétuosité, coule à fond deux de leurs vaisseaux, en prend quinze richement chargés, et disperse les autres. En 1553, la charge de général des galères lui ayant été rendue, on lui donna le commandement de la flotte qui transportait l'armée destinée à faire la conquête de l'île de Corse. Cette armée eut des succès rapides ; La Garde y déploya les mêmes talents : mais l'activité de Doria et la retraite de Dragut firent manquer l'expédition. Il alla ensuite recueillir sur les côtes d'Italie les débris de l'armée française après la défaite de Maruano. Un épais brouillard l'ayant fait donner au milieu de la flotte de Doria, beaucoup plus considérable que la sienne, il sut se tirer de ce danger par l'habileté de ses manœuvres, et rentra à Marseille sans avoir perdu un seul de ses vaisseaux. La paix rendit ses talents inutiles : il tomba dans l'oubli; on le destitua même de sa place, qui ne lui fut rendue qu'en 1566. Il contribua aux victoires de Jarnac et de Montcontour. En 1573, il reçut ordre d'aller bloquer la Rochelle par mer, pendant que le duc d'Anjou l'assiégeait par terre. La flotte des rebelles, commandée par Montgommery, fut battue; mais ses meilleurs matelots, qui étaient protestants, désertant par bandes, et tous ses projets étant aussitôt vendus à l'ennemi, il ne put empêcher l'entrée des secours. Le duc d'Anjou, furieux, le fit mettre en prison à la vue de toute l'armée. Le prince, sentant aussitôt son injustice, qui excitait des murmures dans les troupes, le fit remettre promptement en liberté, et lui offrit son amitié. Ce dernier affront le décida à exécuter son projet de retraite formé depuis quelque temps. Il quitta la cour, se retira au village où il avait reçu la naissance, et y mourut d'hydropisie en 1578, laissant, dit Brantôme, plus d'honneur que de bien à son fils unique. Il était simple

dans la vie privée, magnifique dans la représentation, doux en société, agréable en conversation. On lui dut la construction de galères plus solides et plus faciles à mouvoir qu'elles ne l'étaient auparavant. Les combats de mer n'étaient que confusion; il apprit à diviser les flottes par escadres, toujours prêtes à se secourir mutuellement. T—D.

GARDEIL, professeur de médecine et de mathématiques, membre de l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, nommé correspondant du célèbre Bernard de Jussieu à l'académie royale des sciences en 1755, mourut le 19 avril 1808, à un âge fort avancé. Pendant trente ans il s'occupa avec constance de la traduction des œuvres d'Hippocrate, qui parut quelques années avant sa mort, sous le voile de l'anonyme et sous le titre suivant : *Traduction des œuvres médicales d'Hippocrate sur le texte grec d'après Foës*, Toulouse, 1801, 4 vol. in-8°. Quoique plusieurs parties des œuvres d'Hippocrate eussent été publiées en différents temps par un grand nombre d'auteurs, personne avant Gardeil n'avait osé entreprendre, dans aucune langue moderne, la traduction des œuvres complètes du père de la médecine : aussi, quoique celle de Gardeil ne renferme que les sept premières sections de l'édition de Foës, et qu'il ait supprimé la huitième section comme apocryphe, elle est la plus complète que nous possédions. Gardeil est également auteur d'une *Lettre à Bernard de Jussieu sur le tripoli*, insérée dans le Recueil de l'académie des sciences (1). Ch—T.

(1) Naigeon, dans son édition des Œuvres de Diderot (XII, 366 et suiv.), rapporte, concernant Gardeil, une anecdote remarquable répétée dans le supplément à la *Correspondance de Grimm*, 273-76.

GARDEN (Francis), magistrat et littérateur écossais, plus connu sous le nom de lord Gardenstone, naquit à Édimbourg en 1721. S'étant attaché à la jurisprudence, il fut reçu, en 1744, membre de la faculté des avocats, et se distingua au barreau, moins par la profondeur et l'étendue des connaissances que par la sagacité de son esprit, la justesse et l'impartialité de ses opinions. Les distractions de la société, où il se faisait remarquer par une originalité piquante et par un esprit d'indépendance qui lui donnait un air de rudesse, avaient, ainsi que le goût de la littérature et des beaux-arts, beaucoup nui à ses progrès dans les études sévères qu'exigeait sa profession. Il donna de bonne heure des preuves de talent pour la poésie. Étant, vers 1755, shérif du comté de Kinkardine, il eut occasion d'apprécier le mérite naissant du poète Beattie, et lui procura tous les encouragements qui étaient à sa portée. Garden fut nommé solliciteur du roi en 1764, et ensuite l'un des juges de la cour de session et de celle du justicier, qui sont en Écosse les cours suprêmes de judicature, tant civile que criminelle. Il avait fait, en 1762, l'acquisition du domaine de Johnston, près du village de Laurence-Kirk, dans le comté de Kinkardine. Témoin du sort misérable des paysans, il forma alors le projet de l'adoucir, au moins pour ceux qui l'environnaient, et consacra la plus grande partie de sa fortune à étendre ce village et à l'embellir. Une foule d'artisans de tout genre vinrent s'y fixer, attirés par les offres très libérales qu'il leur fit, et auxquelles il ajouta encore de nouvelles facilités par la suite. Il essaya d'y établir plusieurs sortes de manufactures, sans beaucoup de succès d'abord, et avec de

grands frais qu'il supporta seul sans être découragé. Cependant le village s'agrandissait sensiblement : en 1779, il obtint qu'il fût érigé en bourg de baronie, ayant, entre autres avantages, celui d'un magistrat particulier. On y vit enfin prospérer une manufacture de toile et une blanchisserie. Ces détails de bienfaisance faisaient sa plus douce occupation. « J'ai essayé » en quelque sorte, dit-il dans un de » ses écrits, d'une grande partie des » plaisirs que les hommes poursui- » vent; mais aucun ne m'a été aussi » sensible que celui que j'ai recueilli » de l'accroissement de mon village.» L'état de sa santé lui faisait desirer d'habiter un climat plus doux que celui de l'Angleterre; il vint passer quelque temps en France en 1786, et parcourut ensuite plusieurs autres parties de l'Europe, formant des collections d'objets d'histoire naturelle et d'arts, et tenant un journal de ses observations. Il revint au bout de quelques années dans son pays natal, où il reprit ses fonctions judiciaires. Il y avait près d'Edimbourg une source appelée St.-Bernard's-Well, dont les eaux renommées autrefois pour leurs qualités médicinales, avaient été abandonnées. Lord Gardenstone acheta ce terrain, y construisit un bâtiment et y attacha des commis chargés de distribuer de ces eaux, moyennant une très modique rétribution, aux habitants d'Edimbourg, qui en font le but de leur promenade du matin. Il s'occupa, dans ses dernières années, de la publication d'un recueil intitulé, *Mélanges en prose et en vers*, dont les meilleures pièces lui sont attribuées; ainsi que de celle des Observations qu'il avait faites dans ses voyages. Un volume de ces observations parut en 1791, grand in-12, sous le titre de *Souvenirs d'un voyageur* (*Travelling memorandums*); un second parut en 1792. Ils furent lus avec empressement. Ils sont écrits avec agrément et chaleur, renferment des anecdotes intéressantes, et des observations qui se rapportent particulièrement à l'histoire naturelle, à la peinture et à l'agriculture. On y trouve des règles d'hygiène à l'usage des voyageurs. La haine qu'il portait au despotisme et à la superstition, anime souvent son style. On n'est pas étonné qu'il ait adopté avec enthousiasme les principes qui ont dirigé le premier élan de la révolution française; mais ses compatriotes lui ont reproché d'avoir persévéré dans cet enthousiasme, même après les horreurs qui l'ont souillée. Le dernier écrit qu'il publia, était une *Lettre aux habitants de Laurence-Kirk*. Ce philantrope mourut le 22 juillet 1793. Un troisième volume des *Travelling memorandums*, qui parut après sa mort, et qui contient ses jugements sur quelques-uns des plus beaux ouvrages de peinture et de sculpture de l'Italie, est précédé d'une Notice sur sa vie. X—s.

GARDIE (PONTUS, baron DE LA), feld-maréchal et sénateur de Suède, était né en France, où son père Jacques de la Gardie possédait les seigneuries de Russol, la Gardie et Hornazon. Après avoir servi en France, il passa en Danemark, où Frédéric II lui confia plusieurs commandements militaires. Ayant été fait prisonnier par les Suédois à la prise de la forteresse de Varberg, en 1565, il s'engagea au service d'Éric XIV. Mais ce prince s'étant livré à des actes de cruauté qui le rendirent odieux, De la Gardie passa dans le parti des ducs Jean et Charles, frères du roi, commanda l'armée qu'ils avaient levée; et, de concert avec Éric Léionhuvad, il prit Stockholm. Peu après, Jean fut

élevé sur le trône, et donna des preuves éclatantes de sa faveur au général qui avait contribué à son élévation. De la Gardie devint successivement chevalier, baron, feld-maréchal, sénateur, ambassadeur en France, en Autriche, à Rome, et obtint en mariage une fille naturelle du roi. Ses talents militaires se déployèrent surtout en Livonie dans la guerre contre les Russes. Un accident termina ses jours le 5 novembre 1585; il se noya dans le port de Narva, où le vaisseau qui le conduisait avait fait naufrage. Ses descendants ont formé une des familles les plus remarquables de Suède. C—AU.

GARDIE (JACQUES, comte DE LA), connétable et sénateur de Suède, fils du précédent, né en 1583, mort en 1652, obtint, sous le règne de Charles IX, le commandement des armées suédoises contre les Russes, et se conduisit avec autant de valeur que de sagesse. Il soumit une grande partie de l'Empire moscovite, et poussa sa marche victorieuse jusqu'à Moscou. Les Russes avaient conçu une telle vénération pour lui, qu'ils placèrent son nom dans leur calendrier, et lui adressèrent des hommages religieux. Les divisions intestines s'étant jointes à la guerre, les états de Nowgorod s'adressèrent au général suédois pour négocier une trève, et pour offrir la couronne à un prince de Suède. De la Gardie sollicita Gustave-Adolphe, qui venait de succéder à Charles IX, d'envoyer son frère, le duc Charles-Philippe: mais des raisons d'état ayant retardé le départ de ce prince, les Russes firent un autre choix. La guerre ayant recommencé, Gustave-Adolphe se rendit lui-même à l'armée commandée par De la Gardie, et fit ses premières armes sous ce grand capitaine, qui continua de prendre des places et de gagner des batailles. Après avoir donné des preuves brillantes de ses talents pour la guerre, De la Gardie se distingua comme pacificateur, et dirigea les négociations qui, en 1617, amenèrent la paix de Stolbowa: il devint ensuite sénateur, et fut mis à la tête du département de la guerre. Après la mort de Gustave-Adolphe, il obtint une place parmi les tuteurs de Christine. Il avait épousé la comtesse Ebba de Brahé, alliée à la famille Vasa, et avec qui Gustave avait voulu partager le trône. C—AU.

GARDIE (MAGNUS-GABRIEL DE LA), fils du précédent, et successivement grand-chancelier et grand-sénéchal de Suède, naquit en 1622. Il avait reçu de la nature un extérieur distingué, une imagination brillante et une mémoire heureuse: ces avantages furent relevés par une éducation très soignée, et par des voyages dans les principaux pays de l'Europe. Lorsque le comte de la Gardie parut à la cour de Christine, cette princesse le combla des distinctions les plus flatteuses: on prétend même qu'elle eut le projet de l'épouser, et qu'elle ne renonça à ce projet que par égard pour les représentations du chancelier Oxenstiern. En 1642, elle envoya le comte comme ambassadeur en France, et lui donna une suite de deux cent cinquante personnes. A son retour, il épousa la princesse Euphrosine, cousine de la reine, et sœur du prince Charles-Gustave, qui succéda à Christine, sous le nom de Charles X. La faveur du comte excita cependant la jalousie: il fut desservi à la cour, ne sut point déjouer l'intrigue, et reçut l'ordre de se retirer dans ses terres. La reine, qui le soupçonnait d'ingratitude, ne revint pas de ce soupçon, et conserva jusqu'à sa mort de l'éloignement pour ce favori, qu'elle avait

voulu placer sur le trône. Mais De la Gardie reparut avec éclat, lorsque Charles-Gustave, son beau-frère, fut parvenu au trône; il eut même l'ambition de courir la carrière des armes, et il obtint un commandement en Livonie. Le roi ne fut cependant pas toujours satisfait de sa conduite, et désapprouva les mesures qu'il avait prises dans quelques circonstances importantes. Une nouvelle carrière s'ouvrit à son ambition pendant la minorité de Charles XI. Placé au nombre des tuteurs de ce prince, il se fit un parti puissant, obtint la dignité de grand-chancelier, et dirigea toutes les négociations. Il maintint même assez long-temps son influence depuis que le roi eut été déclaré majeur; et ce fut lui qui décida Charles à joindre ses armes à celles de Louis XIV, pendant la guerre qui commença en 1672. Les armes suédoises ayant éprouvé pendant cette guerre des revers sensibles, le crédit de De la Gardie baissa; et le parti qui lui était opposé ayant obtenu la confiance du roi, il fut éloigné des affaires. Lorsque le décret des états, qui parut en 1680, eut donné à Charles le droit de réclamer les terres de la couronne aliénées sous les règnes précédents, le comte de la Gardie ne fut point épargné, et il perdit les vastes domaines qu'il avait obtenus de la munificence de Christine et de Charles X. N'ayant point d'autres ressources, il se trouva dans la situation la plus pénible: après avoir vécu encore quelques années dans l'indigence, il mourut en 1686. Ainsi se termina la carrière d'un homme qui avait pu se flatter de ceindre le diadème, qui s'était allié à la famille royale, qui avait fait construire trois châteaux et seize églises dans ses terres, et qui, pendant vingt ans, s'était vu l'arbitre des destinées de l'état. Toute cette grandeur fut oubliée: mais on conserva le souvenir de ce que le favori de la fortune avait fait pour les sciences, les lettres et les arts; et l'on se plaît encore en Suède à rappeler qu'il réunissait les savans dans ses châteaux, qu'il protégeait les artistes; qu'il eut trois bibliothèques, et une imprimerie qui mit au jour plusieurs ouvrages importants; qu'il fit rassembler dans un dépôt public tous les monumens de l'histoire du pays, et qu'étant chancelier de l'université d'Upsal, il enrichit la bibliothèque des manuscrits les plus précieux qu'elle possède, et en particulier du célèbre *Codex argenteus*. (*V.* ULPHILAS.) Le comte de la Gardie s'était même fait connaître dans l'étranger comme un protecteur éclairé des talents, et un Mécène généreux. Il fit une pension à Mézerai, lorsque ce savant eut perdu celle qui lui avait été accordée en France. (*V.* CHRISTINE.) C—AU.

GARDIE (Comtesse DE LA). Elle était née comtesse de Taube, et avait épousé le comte Pontus de la Gardie, général au service de Suède. Distinguée par la naissance, le rang et la beauté, elle le fut davantage par les qualités de l'esprit et du cœur. Séjournant en 1761 dans la province de Dalécarlie, elle apprit qu'on poursuivait juridiquement douze Dalécarliennes accusées de magie, et que le tribunal du lieu allait prononcer l'arrêt de mort. Elle s'instruisit de tous les détails de cette cause, et se convainquit que l'accusation intentée par l'ignorance du peuple, avait été écoutée par des juges crédules. Ayant fait des représentations à Stockholm, elle obtint que le procès serait revu et jugé par un autre tribunal. Les Dalécarliennes furent déclarées innocentes; et celle qui les avait sauvées, vit se joindre à leur reconnaissance

l'hommage de la nation entière. Il fut résolu qu'une médaille serait frappée pour perpétuer le souvenir de cet acte de bienfaisance. Peu après, madame de la Gardie donna une autre preuve des sentiments qui la distinguaient, en cherchant à détruire le préjugé qui régnait encore en Suède contre l'inoculation. Elle engagea trois de ses paysans à lui confier leurs enfants, et les fit inoculer par un habile médecin. Lorsqu'ils furent rétablis, elle les renvoya dans leurs foyers; et cet exemple fit sur la multitude la plus forte impression. La comtesse de la Gardie mourut en 1763, d'une fièvre maligne qu'elle prit en soignant ses domestiques, qui en étaient atteints; et cet acte de dévouement couronna les vertus qui avaient fait l'ornement de sa vie..

C—AU.

GARDIN DUMESNIL (Jean-Baptiste) naquit, en 1720, au village de Saint-Cyr, près de Valogne, en Basse-Normandie. Ses premières années furent consacrées à l'étude des lettres; et sa vie entière s'est passée à les cultiver et à les enseigner. D'abord professeur au collége de Lisieux, dans l'université de Paris, nommé ensuite, le 1er. janvier 1758, professeur de rhétorique au collége d'Harcourt, son nom se distingua avec honneur parmi ceux des illustres maîtres qui firent, pendant le dix-huitième siècle, la gloire de cette célèbre université. Une connaissance profonde des langues grecque et latine, un esprit solide, un goût sûr, et un talent admirable pour transmettre à ses élèves la science qu'il possédait, et leur inspirer l'amour de l'étude, le rendront à jamais le modèle de tout bon professeur. Son goût est suffisamment prouvé par ses *Synonymes latins* eux-mêmes. Quant à son talent pour l'instruction, nous en avons pour garants des membres distingués de la nouvelle université, qui se souviennent avec reconnaissance d'avoir été ses élèves, et qui lui rendent le plus honorable témoignage. En 1764, après la suppression des jésuites, Gardin Dumesnil fut chargé de la direction du collége de Louis-le-Grand: il sut, malgré des circonstances difficiles, établir dans cette maison un ordre et une discipline qui firent le plus grand honneur à son caractère et à son habileté, comme principal. Retiré dans son pays natal, plusieurs années avant la révolution, il employait le fruit de ses économies à répandre des bienfaits sur ses concitoyens: les habitants de Saint-Cyr n'oublieront jamais l'école qu'il avait fondée chez eux pour l'instruction gratuite de leurs enfants. Malgré la médiocrité de sa fortune, il avait fait bâtir, à ses frais, pour le logement du maître et la tenue des classes, une maison commode et agréable, et avait assuré, pour toujours, par une rente constituée, la subsistance et les honoraires de l'instituteur: celui-ci devait, non seulement donner l'instruction primaire et indispensable, mais encore savoir le latin, et l'enseigner aux deux enfants de l'arrondissement qui montreraient le plus de dispositions pour cette étude. Dans le temps du désordre et de l'anarchie, l'école fut anéantie; et le fondateur se vit forcé de se retirer dans une terre étrangère, avec l'habile maître qu'il avait associé à ses vues généreuses. Rentré dans sa patrie à la fin de nos premiers troubles civils, il termina, en 1802, dans le lieu de sa naissance, une carrière qui fut toute entière consacrée au bien public et à la pratique des vertus. Les *Synonymes français* de l'abbé Girard avaient suggéré à Gardin Dumesnil l'idée de

composer les *Synonymes latins*, qu'il fit paraître pour la première fois en 1777, in-12, et dont il donna, en 1788, une seconde édition in-8°., revue, corrigée, et considérablement augmentée. « Cet ouvrage (dit M. » Béjot, qui, dans ce temps, en fut le » censeur) m'a paru devoir être très » utile, non seulement à la jeunesse, » pour l'instruction de laquelle il a été » principalement entrepris, mais en- » core à tous ceux qui, composant en » latin, voudront s'attacher d'une ma- » nière particulière à la propriété des » termes. » M. Jannet en donna une troisième édition, Paris, veuve Nyon, 1813, in-8°. Sans dénaturer l'ouvrage, il a cherché à faire disparaître quelques inexactitudes échappées à l'auteur: il a supprimé des étymologies hasardées ou tirées de trop loin; il a ajouté un grand nombre d'exemples, qui forment un bon quart de l'ouvrage; enfin il a vérifié et rétabli un très grand nombre de citations, d'après les *index* imprimés à la fin des bons auteurs classiques, et d'après les meilleurs dictionnaires, etc. On a conservé, dans cette dernière édition, l'Épître dédicatoire qui se lisait dans les deux précédentes: elle fut adressée, en 1777, au recteur (M. Duval) et à l'université de Paris; la latinité en est pure; l'auteur y développe les motifs de son entreprise avec cette candeur et cette modestie qui conviennent si bien aux hommes de lettres (1). J—T.

GARDINER (Étienne), évêque de Winchester et grand-chancelier d'Angleterre, naquit environ l'an 1483, à Saint-Edmond-bury, dans le comté de Suffolk. On croit qu'il était fils naturel de Lionel Woodvill, évêque de Salisbury, beau-frère du roi Édouard IV: ce prélat, pour couvrir sa turpitude, avait fait épouser sa concubine à un de ses derniers domestiques, nommé Gardiner, dont Étienne porta depuis le nom. Ses heureuses dispositions parurent avec éclat à Cambridge, où il fit des progrès rapides dans le grec, acquit une facilité étonnante d'écrire élégamment en latin, en formant son style sur celui de Cicéron, et se rendit très habile dans l'un et l'autre droit. Sa réputation lui mérita, au sortir de l'université, la protection du duc de Norfolk, ministre d'état, et la place de secrétaire du cardinal Wolsey. Henri VIII, l'ayant trouvé un jour occupé, par l'ordre du cardinal, à rédiger le plan d'un traité qui devait changer le système politique de l'Europe, et faire beaucoup d'honneur à l'Angleterre, fut si satisfait de son travail, qu'il résolut dès-lors de l'employer dans les affaires les plus importantes. Les talents diplomatiques de Gardiner parurent avec un funeste éclat dans la fameuse affaire du divorce. Nommé, en 1528, l'un des commissaires chargés d'aller négocier cette grande affaire à Rome, il réussit à faire donner des pouvoirs plus amples au légat Campège, et à lui faire adjoindre le cardinal Wolsey: tout cela se fit à la parfaite satisfaction du roi, d'Anne de Boulen, et du premier ministre, qui, par des lettres amicales, lui en témoignèrent leur reconnaissance. On a prétendu que, dans cette mission, il avait eu l'ordre secret du cardinal, de traverser la négociation; mais ce fait est pleinement réfuté par Strype, qui a eu à sa disposition toutes les particularités de cette am-

(1) M. N. L. Achaintre a donné les *Synonymes latins*, par M. Gardin Dumesnil, nouvelle édition revue, corrigée sur l'édition originale, et augmentée de 400 synonymes avec explications, Paris, Aug. Delalain, 1815, in-8°. Cet excellent ouvrage avait été traduit en allemand par J. C. T. Ernesti. (*Voy.* ERNESTI.) On a encore de Gardin Dumesnil, des *Préceptes de rhétorique tirés de Quintilien*, 1762, in-12. A. B—T.

bassade, dans la correspondance manuscrite de Gardiner. Ce fut, dit-on, dans cette circonstance, qu'il ménagea si bien l'esprit des cardinaux en faveur de Wolsey, durant une maladie grave de Clément VII, qu'il avait le plus grand espoir de le faire monter sur le trône pontifical, si le rétablissement du pape n'eût rendu toutes ses mesures inutiles. Le succès de sa négociation lui valut, à son retour, l'archidiaconé de Norfolk, l'entrée au conseil privé en qualité de secrétaire d'état, une grande influence dans toutes les affaires, et, en 1531, l'évêché de Winchester. Son zèle pour seconder les vues du roi, s'accrut par tant de faveurs: il obtint à ce prince le suffrage de l'université de Cambridge pour le divorce; concourut avec Cranmer à la sentence qui prononça la séparation, alla en poursuivre la ratification à Marseille, dans l'entrevue qu'eurent en cette ville le pape et le roi de France, et signifia, conjointement avec Bonner, l'appel de Henri et de Cranmer au futur concile, dans le cas où l'on aurait voulu procéder contre eux. Mais lorsqu'Henri VIII se fut déclaré chef suprême de l'Église anglicane, Gardiner, chargé, par la convocation ou l'assemblée du clergé de 1532, de rédiger l'adresse de cette assemblée au roi, le fit de manière à réduire la suprématie royale aux choses purement temporelles : il y insistait fortement sur la distinction et l'indépendance des deux puissances, sur le droit inhérent à la puissance ecclésiastique d'exercer le pouvoir législatif dans les choses spirituelles, et sur la primauté divine du Saint-Siége dans l'Église. Cette adresse, qui tendait à rendre illusoire le nouveau titre de Henri, déplut beaucoup à ce prince, qui en sut très mauvais gré au rédacteur. L'évêque de Winchester, ayant cherché à se justifier par une lettre apologétique, où il insistait de nouveau sur la même doctrine, et s'autorisait en cela des principes établis par le roi lui-même dans son ouvrage contre Luther, le monarque ne parut pas moins choqué de l'apologie qu'il ne l'avait été de l'adresse. Mais ce prélat courtisan ne tarda pas à changer de langage : il sut conserver et même augmenter son crédit, non seulement par le zèle avec lequel il servit son maître dans tous les démêlés qu'il eut avec la cour de Rome, mais encore par sa promptitude à revenir contre les principes qu'il avait établis au nom de la convocation de 1532. Il s'était, en effet, mis trop en avant dans les différends de Henri avec le pape, pour ne pas faire un pas de plus en adhérant enfin à la suprématie royale, dont il devint l'un des plus grands promoteurs. Ce fut pour défendre cette nouvelle prérogative, qui rendait Henri chef suprême de l'Église anglicane, tant au spirituel qu'au temporel, que Gardiner publia, en 1534, son petit traité *De verâ obedientiâ*. Henri l'avait envoyé, à cette époque, ambassadeur en France, d'où il fit expulser le célèbre Polus, le plus grand adversaire des nouveautés qui s'introduisaient en Angleterre. Il continua encore à avoir, pendant plusieurs années, la confiance de son maître; et, pour s'y conserver, il se pliait à toutes ses bizarreries, se prêtait à tous ses caprices. Il prit part à la procédure contre Catherine Howard, quoiqu'il eût les plus étroites liaisons avec la famille de cette reine; il conniva à tout ce que fit Henri contre les catholiques, pour maintenir sa suprématie. Mais son attachement aux dogmes de l'Église, attaqués par les protestants, lui suscita de fâcheuses affaires de la part de ceux qui cherchaient à les faire prévaloir

en Angleterre. Durant son ambassade en France, il avait été consulté par Henri sur les propositions que lui faisaient les princes protestants d'Allemagne, pour l'engager à adopter la confession d'Augsbourg, et il lui avait écrit fortement pour l'en dissuader; de sorte que la démarche de ces princes était restée sans effet. Il participa même à tous les actes de rigueur exercés par le roi contre les prédicants des nouvelles erreurs; ce qui fit former à Cranmer le projet de le perdre. Cet archevêque fit entrer dans son dessein le vice-gérant Thomas Cromwell, qui avait conservé contre lui un vif ressentiment, parce que c'était au mépris de l'avis de ces deux promoteurs du luthéranisme, qu'il avait pressé vivement auprès du roi la rédaction et le bill des articles qui consacraient l'ancienne doctrine, et proscrivaient la nouvelle hérésie. Ce fut encore par son conseil, et même à sa suggestion, que le monarque signa l'ordre de faire enfermer la reine Catherine Parr à la Tour, et de faire procéder contre elle comme hérétique : cet ordre, ayant été découvert par l'imprudence du chancelier Wriothsly, fut révoqué; mais le roi, honteux de la découverte, se montra fort indisposé envers celui qui lui avait conseillé de le donner. Cranmer avait encore des sujets particuliers de vengeance; celui, entre autres, d'avoir été sur le point d'être enfermé à la Tour, à la sollicitation de l'évêque de Winchester. Croyant l'occasion favorable pour perdre son ennemi, il ne négligea rien pour le rendre suspect au monarque ombrageux. Mais les protestations de Gardiner, et le souvenir de ses anciens services, détournèrent l'orage, ou du moins empêchèrent que ce prélat ne fût arrêté. Cependant il ne put regagner la faveur de son maître, qui l'exclut du conseil de régence, destiné à gouverner le royaume pendant la minorité d'Édouard VI. Sous ce nouveau règne, Gardiner tomba dans la disgrâce la plus complète. Rigoureusement attaché à la réforme de Henri VIII, il s'opposa constamment aux changements entrepris et exécutés par Cranmer : il n'approuvait ni les visiteurs envoyés dans toute l'Angleterre pour y établir la nouvelle doctrine, ni les prédicateurs chargés de la prêcher, ni les livres imprimés pour l'enseigner. La lettre qu'il écrivit à ce sujet au visiteur Godsalve, respire toute la vigueur épiscopale; aussi le fit-elle enfermer à la *Fleet*, où il resta détenu pendant toute la session du parlement de 1547, de peur qu'il ne contrariât, dans la chambre-haute, les grands changements que l'on se proposait d'y faire passer. Sorti de cette prison à la faveur d'une amnistie générale, ses ennemis le poursuivirent dans son diocèse, épièrent ses démarches, le dénoncèrent au conseil privé : son grand crime était de ne pas reconnaître, dans le conseil de régence, le droit d'exercer la suprématie royale, durant la minorité, pour faire de nouvelles lois en matière de religion. La cour ayant voulu l'obliger de prêcher le jour de Saint-Pierre, dans la cathédrale de Londres, sur cette question, il refusa d'abord de se charger de cette mission; mais, sur les pressantes sollicitations du duc de Sommerset, qui gouvernait le royaume sous le titre de protecteur, il se rendit, quoiqu'avec une extrême répugnance, à ce qu'on exigeait de lui. Son sermon roula principalement sur le principe de la suprématie royale, qu'il développa dans toute son étendue, sans toutefois s'expliquer sur la question particulière qui faisait l'objet de la contestation. La cour, mécon-

tente de ce silence affecté, le fit incarcérer à la Tour, dans un appartement malsain, où il fut traité avec la plus grande rigueur, privé de toute communication avec ses amis, même avec son chapelain et ses livres. La disgrâce du duc de Sommerset lui fit concevoir quelque espoir de liberté. Mais ayant constamment refusé de se reconnaître coupable d'aucun délit, et demandé d'être jugé, l'on ne fit que le resserrer davantage: on séquestra le revenu de ses bénéfices. Enfin, une commission, composée de ses ennemis, et présidée par Cranmer, le plus acharné de tous, le cita à comparaître devant elle : il eut beau protester contre la partialité de ses juges, contre l'incompétence des laïcs qui en étaient membres pour juger un évêque, sa déposition n'en fut pas moins prononcée, et sa personne plus resserrée que jamais, malgré l'appel qu'il avait interjeté de la sentence par-devant le roi. Sa seule consolation, dans cet état, fut de s'occuper à traduire en vers les endroits de l'Écriture-Sainte les plus relatifs à sa triste position. A l'avénement de la reine Marie, la fortune se déclara en faveur de Gardiner de la manière la plus éclatante: lorsque cette princesse, quinze jours après être montée sur le trône, alla visiter la Tour de Londres, l'évêque de Winchester la complimenta au nom des illustres personnages détenus avec lui; et dès-lors, les portes de la prison s'ouvrirent pour lui et pour ses compagnons d'infortune. Il fut choisi successivement pour célébrer les obsèques du défunt roi à Westminster, en présence de la cour, et pour faire le couronnement de la nouvelle reine, qui l'éleva à l'éminente dignité de chancelier du royaume, et l'investit de toute sa confiance. Quoique ce prélat fût alors âgé de soixante-dix ans, quoique ses longs malheurs, et une captivité de cinq ans, eussent semblé devoir affaiblir son esprit, il déploya néanmoins les plus grands talents et la plus grande activité dans cet important ministère : il y avait une armée sur pied qui pouvait causer des inquiétudes; il trouva le moyen de la licencier, sans qu'il en résultât aucun trouble : les coffres étaient sans argent; il les remplit avec du papier qui eut un cours avantageux : des querelles civiles et religieuses partageaient le royaume; il les tempéra par de sages réglements, surtout en proscrivant les dénominations odieuses d'*hérétiques* et de *papistes*. Le père et les complices de Jeanne Grey, que le duc de Northumberland, son beau-père, avait fait couronner reine, reçurent leur grâce; et il ne tint pas à lui que le duc lui-même ne l'obtînt aussi. Il fit publier un excellent réglement sur les monnaies; fit remettre les taxes imposées sous Édouard VI, consolider les dettes contractées sous ce prince, abolir les lois de Henri VIII sur les crimes de haute-trahison, étrangement multipliés, et qui furent réduits aux termes modérés de la loi de la 25ᵉ. année d'Édouard III. Une opération beaucoup plus difficile que les précédentes, était celle de faire supprimer, par le parlement, les actes du divorce passés sous Henri VIII, et dont il avait été un des plus ardents promoteurs; il en vint cependant à bout, et sut faire retomber sur Cranmer tout l'odieux de ces actes : le rappel de ceux qui avaient été passés sous Édouard VI, relativement à la réformation, fut encore son ouvrage. Enfin le mariage conclu entre la reine et Philippe d'Espagne, à des conditions infiniment avantageuses à l'Angleterre, fut l'effet d'une négociation

extrêmement délicate, dans laquelle il déploya les talents d'un grand homme d'état. Tout cela, disent les auteurs de la *Biographie britannique*, lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il n'y employa que son adresse et son éloquence, sans corruption, sans violence, quoi qu'en aient pu dire quelques écrivains. Il est néanmoins constant que Charles-Quint lui avait fait passer 400,000 liv. pour rendre favorables au mariage les membres du parlement les plus récalcitrants. Des raisons d'amour-propre et de politique le rendaient difficile sur l'affaire du schisme, dont il avait été un des agents les plus actifs; il redoutait d'ailleurs l'arrivée du cardinal Polus, nommé légat apostolique pour consommer la réconciliation de l'Angleterre avec le Saint-Siége, de peur que ce cardinal, pour lequel la reine avait une singulière affection, ne lui ravît son crédit et son influence. Mais enfin il fallut se rendre aux volontés de cette princesse : Polus, après avoir été arrêté long-temps dans son voyage, sous divers prétextes, par les intrigues de l'évêque de Winchester, débarqua en Angleterre. Gardiner, en sa qualité de chancelier, le présenta au parlement, qu'il avait déjà préparé à la réunion; et le dimanche qui suivit ce grand événement, il y mit le sceau par un sermon qu'il prêcha en présence du roi, de la reine, et du lord maire, lorsque le cardinal fit son entrée dans la cité. La santé de Gardiner déclinait sensiblement : son état ne l'empêcha pas cependant d'ouvrir le parlement de 1555; il y parla même, peu de jours avant sa mort, avec une force, une éloquence et une présence d'esprit qui ne se ressentaient nullement de son âge et de ses infirmités : il ne put aller jusqu'au bout de la session, et mourut de la goutte le 12 novembre de la même année. Le cardinal Polus, qui n'avait pas de motif pour être prévenu en sa faveur, regarda cet événement comme fatal à l'Église et à l'état, et parlait de cette perte comme étant presque irréparable dans les circonstances délicates où l'on se trouvait. Gardiner fut un des plus grands ministres de son siècle : les registres du parlement, et les *Négociations* de Noailles, en fournissent des preuves sans nombre. Ses talents et ses connaissances parurent toujours le mettre au niveau des postes importants qu'il occupa graduellement. On s'en aperçut encore mieux après sa mort, par la confusion qui régna dans l'administration du royaume. C'était un homme habile à concilier les esprits, à se faire estimer de tous les partis; réfléchi dans ses démarches, considéré chez les puissances étrangères, jouissant d'une très grande influence dans son pays, ce qui l'avait fait exclure du parlement sous Édouard VI, tant on redoutait qu'il n'empêchât ce corps d'adopter les grands changements qu'on voulait introduire. On lui fit un crime du mariage de la reine Marie avec Philippe d'Espagne : mais cette princesse le voulait absolument; et l'adresse que mit Gardiner dans le traité, dont toutes les clauses furent à l'avantage de son pays, lui fit le plus grand honneur au dehors et au dedans du royaume. Il était sincèrement attaché à la constitution, et sut toujours en éloigner toute influence étrangère, contenir la prérogative royale, et assujétir les bulles et rescrits de Rome aux formes légales qui garantissaient les libertés de l'Église anglicane, et l'indépendance absolue de la couronne quant au temporel. Sa maxime était d'avoir des parlements courts et fréquents; par-là il préve-

nait l'inconvénient des longues sessions, et trouvait le moyen de faire légaliser toutes ses opérations. Burnet lui reproche amèrement la persécution exercée sur les protestants sous le règne de Marie, et d'avoir agi en cela par ressentiment contre ceux qui l'avaient persécuté lui-même sous Édouard. Il est certain que ce prélat, que sa conduite précédente aurait dû porter vers l'indulgence, mais que son ressentiment contre Cranmer et les partisans de cet archevêque animait, adopta des moyens extrêmes, surtout à l'égard des principaux chefs. Il chercha à se venger des protestants, qui, pour mieux faire ressortir la contradiction de sa conduite, publièrent alors, en anglais, son fameux traité *De verâ obedientiâ*, avec la préface composée dans le même esprit par l'évêque Bonner, dont les procédés, à leur égard, n'étaient pas moins intolérants. D'après ses ressentiments particuliers, il fit prévaloir, au conseil, les mesures sévères contre les auteurs de la réformation, dans l'idée que cela ramènerait leurs adhérents, et il se fit nommer président de la commission pour la recherche des hérétiques, et l'on a pu voir à l'article ELISABETH (XIII, 35) avec quel acharnement il demandait la tête de cette princesse: mais lorsqu'il s'aperçut que les voies de rigueur ne produisaient pas l'effet qu'il en avait attendu, il renonça prudemment au système d'intolérance, se retira de la commission, laissant à Bonner tout l'odieux de la persécution. Les auteurs de la *Biographie britannique* paraissent l'avoir assez bien justifié sur la majeure partie des reproches qu'on lui fait à cet égard: en général, il était moins sévère envers les laïcs qu'envers les membres du clergé; il profita même d'une apparence de grossesse de la reine pour obtenir la liberté de plusieurs des premiers. On trouve, sur cette partie de sa vie, dans les OEuvres diverses de Hume, un dialogue assez piquant entre lui et le cardinal Polus. Ses opinions religieuses ne sont pas également faciles à justifier, surtout ses variations en matière de doctrine: Harrington l'appelle un *protestant catholique*, et un *catholique protestant*. Dans le fait, il mit en cela plus de politique que de bonne foi. Sous Henri VIII, il fut un des principaux agents du divorce, un des plus grands promoteurs du schisme, et l'un des plus zélés apologistes de la suprématie royale. Au commencement du règne d'Édouard VI, il approuva la communion sous les deux espèces, consentit à la suppression des communautés ecclésiastiques, et se serait prêté à divers changements encore plus considérables. Il n'était pas pour le mariage des prêtres, de peur que les soins domestiques ne les détournassent des fonctions ecclésiastiques, et ne fissent convertir au profit de leurs familles des fondations consacrées à l'hospitalité et aux charités. Il était fortement attaché au dogme de la présence réelle; mais il rejetait celui de la transsubstantiation, et ne voyait guère, dans la messe, qu'un sacrifice commémoratif. Ses sentiments, sur divers autres points essentiels, n'étaient pas plus exacts. Gardiner avait d'ailleurs montré, en plusieurs occasions, une ame élevée, un caractère ferme et un cœur généreux: il resta constamment attaché au cardinal Wolsey dans sa disgrâce, au duc de Norfolk dans ses malheurs, à la mémoire de Henri VIII, après la mort de ce prince. Son palais servit de maison d'éducation à plusieurs jeunes gens de famille, qui, depuis, rendirent de grands services à leur pays. Son

courage se soutint également dans la bonne et la mauvaise fortune. Il était circonspect à l'égard du peuple, pour lequel il craignait que l'amour des nouveautés n'amenât l'anarchie, et il redoutait les innovations jusque dans l'enseignement grammatical (*Voyez* CHEKE). On lui a reproché trop d'ambition, et même de la dissimulation : sa conduite envers le cardinal Polus pour retarder son arrivée en Angleterre, de peur qu'il ne le supplantât, fournirait quelques traits à l'appui de ces deux reproches. S'il ne fût pas entré de si bonne heure dans la carrière politique, il avait tout ce qu'il faut pour aller loin dans celle des sciences : ses talents naturels avaient été cultivés par d'excellentes études pendant qu'il était à l'université. Quoiqu'il fût plus homme d'état que théologien, il était néanmoins très versé dans le droit canon et même dans le droit civil; l'étude des lettres grecques et latines avait formé, comme on l'a dit, et perfectionné son style. Ses lettres, en anglais, offrent plus de correction, plus d'aisance, plus d'élégance, qu'aucune de celles des hommes d'état et des littérateurs de son temps : celle, surtout, qu'il écrivit de Rome, relativement au divorce, quoique fort longue, est d'une telle pureté de style, qu'on y retrouve encore aujourd'hui une fraîcheur qui semble convenir à des temps moins reculés, où la langue anglaise avait acquis plus de formes, plus de facilité et d'élégance. Gardiner publia plusieurs Pièces sur les affaires qui, de son temps, agitèrent l'Église et l'état : quelques-unes sont restées sous le voile de l'anonyme, dont il s'était enveloppé; d'autres n'ont jamais vu le jour. L'ouvrage qui fit le plus de bruit, et dont le mérite subsiste encore auprès des anglicans réformés, fut son traité latin, intitulé, *De verâ obedientiâ*, Londres, 1534, réimprimé plusieurs fois depuis en latin et en anglais, avec une préface de Bonner. L'objet de cet ouvrage, comme nous l'avons déjà remarqué, est de détruire la primauté du pape, et de lui substituer la suprématie royale. Lorsque l'auteur fut rentré sous l'obéissance du pontife romain, le docteur Turner traduisit cet ouvrage en anglais, et l'accompagna d'une préface et d'additions, pour mettre dans le plus grand jour la conduite contradictoire de Gardiner. Ce traité, dans lequel il est plus souvent orateur que dialecticien, est rempli, au jugement de Collier, d'arguments étrangers à la question : il est, en général, assez faible, sans suite, et ressentant trop le jargon de l'école. En 1551, il donna une *Explication de la foi catholique sur le sacrement de l'autel*, contre la *Défense de la doctrine du sacrement de l'eucharistie de Cranmer :* celui-ci soutint son livre; l'autre répliqua l'année suivante par un ouvrage intitulé, *Confutatio cavillationum*, etc., qui fut imprimé à Paris sous le nom de *Marcus Antonius Constantius*, théologien de Louvain : il l'avait composé pendant sa détention à la Tour. T—D.

GARDINER (RICHARD), écrivain anglais, né en 1723 à Saffron-Walden, dans le comté d'Essex, se distingua, étant encore à l'université de Cambridge, par son talent pour la poésie latine, et par un esprit piquant et enjoué, mais trop satirique, et que malheureusement l'âge et l'expérience ne purent jamais modifier. Avec des avantages personnels et la protection de la famille Walpole, il aurait pu jouir d'une existence paisible et considérée ; mais il essaya et se dégoûta successivement

de tout, et mourut mécontent des autres et de lui-même. D'abord commis du payeur des troupes anglaises en Flandre, simple soldat sous le duc de Cumberland en Allemagne, ensuite diacre, lieutenant de grenadiers, lieutenant de marine, etc., souvent mis en prison pour dettes, il se jeta, dans les derniers temps de sa vie, à corps perdu, dans le parti de l'opposition. Il mourut en 1782, âgé de cinquante-huit ans, horriblement tourmenté de la goutte, n'ayant pas su conserver un ami, en querelle même avec sa femme et ses enfants. Il avait publié, entre autres ouvrages, en 1754, l'*Histoire de Pudica et de ses cinq amants*, sous le nom supposé de *Dick Merry Fellow ;* en 1759 un *Journal* bien écrit d'une *Expédition aux Indes occidentales, contre la Martinique et la Guadeloupe et autres îles sous le Vent soumises au roi de France ;* des *Mémoires relatifs à la campagne de* 1774; des *Pamphlets.* Un *Recueil de ses petits poèmes, prologues, épitaphes, épigrammes, bons mots, chansons, épilogues*, etc., a été inséré dans un volume intitulé : *Mémoires de la vie et des écrits de R-ch d G-rd-n-r,* ou *Dick Merry Fellow, de sérieuse et facétieuse mémoire*, Kearsley, 1782, in-8°. (Voy. l'*European Magazine* d'octobre 1782, pag. 286.) X—s.

GARDINER (Guillaume), graveur anglais, né à Dublin en 1766, était fils d'un huissier (*crier*) : au sortir de l'école, on le destina à l'état de domesticité; mais ses heureuses dispositions pour l'art du dessin engagèrent ses parents à l'en tirer, et il fut envoyé à l'académie royale de Dublin, où il obtint des distinctions. Étant venu à Londres, il fut attaché d'abord à un peintre de portraits, fit le métier de comédien, revint à son premier travail, et suivit enfin le conseil que lui donna F. Grose de s'adonner à la gravure, en lui promettant de lui procurer de l'occupation. Il s'y appliqua avec tant de succès, que Bartolozzi se glorifiait d'avoir été son maître, et a laissé paraître sous son propre nom plusieurs des gravures de Gardiner. La vue de ce dernier, fort affaiblie par suite d'une imprudence, le détermina à entrer dans la carrière ecclésiastique. Après deux ans, passés dans cette intention, au collége Émanuel, Gardiner découvrit, dit-il, qu'*un Irlandais n'y pouvait pas espérer une place d'associé ;* il se mit alors à copier à l'aquarelle des portraits à l'huile, genre dans lequel aucun artiste anglais ne lui disputait la supériorité. Il quitta encore une fois son état pour s'établir libraire, mais ne réussit point. Ces contrariétés, jointes à des souffrances corporelles insupportables, le déterminèrent à se donner la mort. Il se tua le 8 mai 1814. On a publié dans les journaux anglais de cette date, quelques pages trouvées sur sa table après sa mort, et qu'il adressait à un ami : on y trouve des détails sur sa vie, et l'on y reconnaît un homme d'un esprit cultivé, mais disposé à l'exaltation. On cite de lui la gravure de quelques parties des figures qui ornent les ouvrages suivants : *Illustrations of Shakespeare; OEconomy of human life* (*Voy.* Dodsley); *Mémoires de Grammont ;* l'édition donnée des *Fables de Dryden*, par lady Beauclerc, etc. Nous connaissons aussi de lui plusieurs estampes représentant les mois de l'année, et dont la plupart portent le nom de Bartolozzi. Il ne connaissait que Bartolozzi, Schiavonetti et Tomkins qui lui fussent supérieurs dans son art, en Angleterre. X—s.

GARELLI (Pie-Nicolas), bibliothécaire de l'empereur à Vienne, naquit en 1670 à Bologne, où son père (J.-B. Garelli) exerçait la médecine avec une telle distinction, que l'empereur Léopold l'appela auprès de lui vers la fin du 17e. siècle pour en faire son médecin particulier, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 15 décembre 1732. Le jeune Garelli avait suivi son père à Vienne; il y fut reçu docteur en 1696, fut nommé premier médecin de l'archidue Charles, et accompagna ce prince dans ses voyages en 1705. C'est en cette occasion qu'il eut le bonheur de guérir d'une maladie dangereuse le roi de Portugal, qui lui témoigna sa reconnaissance par un présent de la valeur de 30,000 florins, et en le décorant de l'ordre de Christ. Après son retour à Vienne, il fut nommé conseiller impérial, et en 1712, premier médecin de la personne de l'empereur, qui le nomma en 1723 son premier bibliothécaire. L'académie des Curieux de la nature l'avait reçu dans son sein, sous le nom de Calligènes, en 1720. Il mourut le 21 juillet 1739, sans avoir rien publié qu'une Dissertation, *De viviparâ generatione* (Vienne, 1696, in-8°.), qu'il fit paraître sous le nom du docteur J. Jérôme Sbaraglia son professeur, et quelques Lettres éparses dans divers recueils. On en trouve une dans le Journal des savants de 1729, par laquelle il se plaint à l'abbé Bignon d'une édition furtive, faite à Rome, de la gravure des médaillons des douze Césars du cabinet des Chartreux de Rome, et dont il espérait donner lui-même une bonne description. Garelli s'était formé une nombreuse et riche bibliothèque; il la laissa à son fils unique, sans en avoir détaché que 1932 volumes choisis, qui manquaient au trésor littéraire dont la garde lui était confiée, et qu'il supplia l'empereur d'accepter. Son fils ne lui survécut pas long temps, et mourut, âgé de vingt-deux ans, le 15 septembre 1741, après avoir légué sa bibliothèque à l'usage du public, avec un fonds de 10,000 florins pour l'entretenir. Elle fut réunie en 1746 à celle du collége Thérésien; et le savant Michel Denis a publié, en 1780, le catalogue des articles les plus curieux qu'elle renferme. (*Voy.* Denis, XI, 83.) C. M. P.

GARENCIÈRES (Théophile de), médecin, né à Paris, semble avoir été destiné à lutter toute sa vie contre l'injustice du sort. Reçu, avant l'âge de vingt ans, docteur en médecine à l'université de Caen, il passa en Angleterre, abjura la religion catholique, et se fit agréger à l'université d'Oxford. Plein du sentiment de ses forces et de confiance dans l'avenir, après cette agrégation il se rendit à Londres, où les illusions d'une ardente jeunesse lui promettaient la réputation, la gloire et les richesses. Il y devint médecin de l'ambassadeur de France; mais ce faible avantage ne fut pas de longue durée. Constamment en butte aux caprices de l'aveugle fortune, au lieu des brillants succès dont son imagination s'était longtemps bercée, il ne trouva que l'obscurité et la misère; et malgré beaucoup de savoir et une solide instruction, il mourut à Londres dans une extrême pauvreté, après avoir publié les ouvrages suivants: I. *Flagellum Angliæ seu tabes Anglica*, Londres, 1647, petit in-12; faible production, où l'auteur fait d'inutiles efforts pour distinguer la phtisie anglaise de la phtisie tuberculeuse ordinaire, mais où l'on trouve des vues utiles et quelques bonnes observa-

tions mêlées à beaucoup d'hypothèses. II. Traduction en anglais des *Prophéties de Michel Nostradamus*, Londres, 1672. III. Traité en anglais *sur les propriétés et les vertus de la teinture de corail*, Londres, 1676. CH—T.

GARENGEOT (RENÉ-JACQUES CROISSANT DE), fils d'un chirurgien de Vitré en Bretagne, petite ville où il naquit en 1688, mourut à Cologne le 10 décembre 1759, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-onze ans. Après avoir fait ses humanités, et reçu le degré de maître ès-arts, il étudia les éléments de la chirurgie sous son père. Il fut ensuite employé pendant cinq ans, soit à l'hôpital d'Angers, soit dans les grands hôpitaux de la marine, et fit deux campagnes sur mer. Muni d'un certain fonds de connaissances qu'il avait puisées dans ces différentes sources, il vint à Paris à vingt-trois ans. Comme il était sans fortune, il se mit chez un chirurgien qu'on tolérait alors dans l'intérieur des écoles de médecine, et qui, à la faveur de cette légère immunité, exerçait la petite chirurgie et la barberie. Là, Garengeot eut occasion d'entendre les professeurs de la faculté de médecine, et il sut profiter de cet avantage. Ayant eu le bonheur de se faire connaître de Winslow, il jouit, pendant six ans, des instructions familières de ce grand anatomiste. En même temps, il suivait avec assiduité les leçons des plus habiles professeurs de l'école de chirurgie; il assistait régulièrement aux visites et aux opérations que faisaient à l'Hôtel-Dieu Méry et son successeur Thibaud. Il était, en outre, parvenu à s'attacher au chirurgien Arnaud, dont la pratique était très étendue. De si puissants moyens d'instruction ne devaient pas être perdus pour Garengeot. A l'exemple de beaucoup d'hommes d'un grand talent, il aurait cependant été condamné à une éternelle obscurité, si Mareschal, premier chirurgien du roi, dont la générosité éclairée savait aller au devant du mérite dépourvu de fortune, ne lui avait fait obtenir la maîtrise qu'il n'était pas en état de payer. Agrégé ainsi, en 1725, à la communauté des chirurgiens de Paris, Garengeot débuta dans l'enseignement par un cours d'anatomie. Son nom, qui commença dès-lors à s'étendre au-delà de l'étroite enceinte des amphithéâtres, se répandit bientôt dans les pays étrangers, et lui procura l'entrée de la société royale de Londres, où il fut reçu en 1728. Peu de temps après, il fut nommé démonstrateur royal aux écoles de chirurgie, membre de l'académie royale de chirurgie, dans les Mémoires de laquelle il a inséré un grand nombre d'observations sur différentes maladies chirurgicales; et en 1742 il obtint la place de chirurgien-major du régiment du roi. Garengeot a la gloire d'avoir puissamment contribué à arracher la chirurgie à cet état d'abjection et d'avilissement dans lequel elle croupissait encore de son temps. Il fut un des plus zélés et des plus ardents défenseurs des droits et des prérogatives des chirurgiens, à une époque où les médecins n'étaient pas accoutumés à les regarder comme leurs égaux. Dans les discussions où il s'est souvent engagé sur ce sujet, on lui a reproché de ne s'être pas toujours renfermé dans les bornes de la modération, d'avoir plus d'une fois sacrifié la vérité à son amour-propre, d'avoir soutenu les assertions les plus fausses, et, entre autres, d'avoir osé dépouiller Harvey de la découverte de la circulation du sang, pour en

donner la gloire, de son autorité privée, à Rueff, chirurgien suisse. Les critiques du temps l'ont accusé d'avoir montré un ton peu modeste, des prétentions outrées, trop de jactance, et de s'être plus d'une fois approprié les observations et les découvertes des autres. Son extrême crédulité et son amour pour le merveilleux qui lui faisaient également admettre les fables et la vérité, lui ont suscité d'autres reproches non moins graves; et parmi les histoires apocryphes dont on l'accuse, celle qui a le plus contribué à lui donner le titre de menteur, a pour objet un nez arraché, tombé dans la boue, lavé dans du vin chaud, remis et maintenu à sa place au moyen d'un bandage approprié, et si parfaitement réuni que la cicatrice était entièrement terminée au bout de quatre jours. Plusieurs faits analogues, consignés dans d'autres auteurs ou récemment observés, exigent cependant qu'on cesse de placer cette observation au rang des fables, et demandent au moins qu'on suspende son jugement. Imperturbable au milieu de tant de critiques lancées de tous côtés contre lui, Garengeot saisissait avec ardeur toutes les occasions d'écrire qui se présentaient à lui. Il a laissé les ouvrages suivants : I. *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1720, 1731 et 1749, 3 vol. in-12; traduit en anglais, Londres, 1723, in-8°.; en allemand, Berlin, 1733, in-8°. Cet ouvrage renferme la doctrine des plus habiles chirurgiens du temps, Arnaud, Thibaut, Petit, Ledran, Lapeyronie, Guérin père, etc. La première édition publiée avant que Garengeot eût obtenu la maîtrise, présente les noms de ces praticiens aux différents articles qui leur appartiennent : dans les éditions subséquentes, leurs noms se trouvent supprimés en beaucoup d'endroits. II. *Traité des instruments de chirurgie*, Paris et La Haye, 1723, in-12; Paris, 1727, 2 vol. in-12, augmenté de figures; traduit en allemand, Berlin, 1729, in-8°.; Paris, 1729, 2 vol. in-12, avec des figures très défectueuses. Cet ouvrage passe pour un des meilleurs de Garengeot : il fut néanmoins vivement critiqué; Vigneron, habile fabricant d'instruments de chirurgie, se plaignit de ce que l'auteur s'était approprié plusieurs de ses découvertes, et força Garengeot d'avouer ses torts. III. *Myotomie humaine et canine*, ou la manière de disséquer les hommes et les chiens, suivie d'une myologie ou histoire abrégée des muscles, Paris, 1724, 1728, 1750, 2 vol. in-12. Au jugement de Haller, c'est le plus mauvais des ouvrages de Garengeot; reproche d'autant plus défavorable que d'après les critiques l'auteur ne sortait pas des amphithéâtres, où il était en quelque sorte regardé comme le prosecteur banal. IV. *Splanchnologie, ou Traité d'anatomie concernant les viscères*, Paris, 1728, 1739, in-12; Paris, 1742, 2 vol. in-12, avec de mauvaises figures; traduit en allemand, Berlin, 1733, in-8°. C'est de toutes les productions de l'auteur celle qui a été la plus critiquée; on y trouve quelques faits nouveaux alors sur les artères intercostales, sur le sinus de la dure-mère, et beaucoup de choses empruntées à Morgagni et à Winslow. A la fin de ce dernier Traité est une *Dissertation sur l'origine de la chirurgie et de la médecine, sur l'union de la médecine à la chirurgie, et sur le partage de ces deux sciences*, dans laquelle l'auteur s'efforce de prouver que la chirurgie fut inventée la première, et qu'à l'époque de leur séparation,

la chirurgie ne fut jamais subordonnée a la médecine. V. *L'Opération de la taille par l'appareil latéral*, ou *la Méthode du frère Jacques, corrigée de tous ses défauts*, est une mince production qui a pour but de prouver que cette méthode doit son origine et presque toute sa perfection à des chirurgiens français. On ne connaît pas le véritable inventeur de la *clef à la Garengeot*, instrument de chirurgie destiné à l'extraction des dents molaires. On sait seulement que Garengeot lui a fait subir de légères modifications qui, en rendant plus facile l'usage de cet utile instrument, y ont irrévocablement attaché son nom. En général, quoique les ouvrages de ce laborieux chirurgien aient été vivement critiqués, et qu'ils aient assez souvent mérité de l'être, ils seront toujours lus avec fruit par ceux qui sont curieux de suivre les progrès de l'art; et il faut convenir avec Morand, dans les opuscules duquel on trouve un *Éloge de Garengeot*, dont nous avons beaucoup profité, qu'ils sont indispensables pour ceux qui voudront connaître l'histoire de la chirurgie pendant une partie des 17e. et 18e. siècles.

Cu—t.

GARET (Dom Jean), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né au Havre-de-Grâce vers 1627, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et y fit profession en 1647. Son goût pour les études usitées dans sa congrégation le fit distinguer de ses supérieurs, et l'annonça, au sortir de ses cours, comme un sujet dont ils pouvaient tirer parti pour leurs travaux. Envoyé à St.-Ouen de Rouen, il s'y appliqua, avec beaucoup d'assiduité, à revoir et à corriger, tant sur les manuscrits que sur les anciennes éditions, les ouvrages de Cassiodore, dont il publia, en 1679, une nouvelle édition, l'une des bonnes qu'ait données la congrégation de St.-Maur. (*Voy.* Cassiodore.) L'ouvrage est dédié à M. le Tellier, chancelier de France, et précédé d'une Dissertation dans laquelle dom Garet prouve contre l'opinion du cardinal Baronius, que Cassiodore a été bénédictin. On trouve, dans la même Dissertation, les témoignages et jugements qu'ont portés de Cassiodore les différents auteurs. Les notes et observations, dont l'édition est accompagnée, sont, dit Baillet, savantes et judicieuses. Si l'on eu croit dom le Cerf, Garet aurait été aidé, dans son travail, par dom Nicolas Nourrit; et c'est à ce religieux que l'on devrait la préface de cette édition, la Vie de Cassiodore et les tables : mais l'abbé Goujet, qui paraît avoir pris des renseignements exacts, contredit dom le Cerf sur ce fait, et assure que dom Nourrit n'a eu d'autre part à l'édition, que d'en soigner l'impression. Depuis le travail de dom Garet, on a découvert, dans les archives de Vérone, un ouvrage de Cassiodore sur les Actes et les Épîtres des apôtres, et sur l'Apocalypse, publié par le marquis Scipion Maffei, sous ce titre : *Cassiodori complexiones in Epistolas, Acta apostolorum et Apocalypsim*, in-8°., Vérone, 1721; réimprimé à Rotterdam en 1738. Cette découverte laisse incomplète l'édition donnée par dom Garet, laquelle toutefois n'a pas cessé d'être estimable, et réunit, lorsqu'elle parut, les suffrages des savants. Dom Garet, religieux aussi modeste que docte, mourut, fort regretté de sa congrégation, à l'abbaye de Jumièges, le 24 septembre 1694, ou, suivant la Monnoye, dans les *Notes sur les jugements des savants* de Baillet,

le 4 du même mois. — Jean Garet, chanoine régulier, né à Louvain, fut pénitencier à Gand. Il a écrit sur l'Eucharistie, le Sacrifice de la messe, l'Invocation des saints, et sur d'autres sujets de théologie. Ses ouvrages ne sont qu'un recueil de passages des Pères, fait avec beaucoup de soin, de recherches, d'exactitude, et rangés avec méthode, mais pas toujours appliqués avec assez de critique. Il mourut à Gand, le jour de Pâques de l'an 1571. — Son frère, Henri Garet, médecin de l'électeur de Maïence, avait étudié la médecine à Padoue, et y avait pris le bonnet de docteur. On a de lui un *Recueil de consultations*. Il mourut le 7 avril 1602. L—y.

GARIBALD, fils et successeur de Grimoald, fut proclamé roi des Lombards en 671 : il ne demeura que trois mois sur le trône. Ses sujets, qui n'aimaient pas Grimoald, son père, s'empressèrent de rappeler Pertharite, leur ancien roi, aussitôt que Grimoald fut mort; et Garibald, qui était encore enfant, fut, à ce qu'on croit, enfermé dans une forteresse. S. S—i.

GARIBAY Y ZAMALLOA (Étienne), historien espagnol, naquit à Mondragon en Biscaye, l'an 1525. Il était l'un des hommes les plus instruits de l'Espagne, possédait le grec et le latin, et était très versé dans l'histoire de son pays. Il fut, pendant quelques années, bibliothécaire de Philippe II, qui le nomma historiographe du royaume, en 1563. C'est alors que Garibay, entièrement livré aux devoirs de son emploi, imagina d'écrire une chronique générale. Il parcourut à cet effet une grande partie de l'Espagne, s'arrêtant dans tous les couvents dont les bibliothèques renfermaient quelque manuscrit utile et intéressant. Après avoir voyagé deux années, et recueilli un assez grand nombre de matériaux, il se livra au travail pendant six années, présenta son manuscrit à Philippe II, et ayant obtenu son approbation, publia son ouvrage sous le titre de, *Quarante Livres des Chroniques, et Histoire universelle de tous les royaumes d'Espagne*, Anvers, 1571, 4 tom., 2 vol. in-fol. Garibay s'était transporté à Anvers, et avait suivi lui-même l'impression de son ouvrage; c'est pourquoi cette édition, indépendamment de l'exécution typographique, est de beaucoup préférable à celle de Barcelone, de 1628, 4 tom., 2 vol. in-fol. Cette histoire ne manque pas de mérite; et c'est au zèle infatigable de l'auteur, qu'on doit la chronique la plus complète qui eût paru jusqu'alors, et qui, dans la suite, a fourni beaucoup de lumières aux écrivains qui lui ont succédé. Le style n'en est pas cependant bien correct; et dans les manuscrits que Garibay a consultés, il a quelquefois suivi des traditions vagues et peu sûres, qu'il n'a pas examinées avec une sage critique. Néanmoins, on consulte encore de nos jours ses chroniques, qui, dans le temps, eurent beaucoup de succès, et lui méritèrent la faveur et les récompenses de Philippe II. Quelques années après, Garibay publia, *Illustrationes, etc.* (Éclaircissements sur les généalogies des rois d'Espagne, de France, et des empereurs de Constantinople, jusqu'à Philippe II, et les fils de ce monarque), Madrid, 1576 ou 80, 2 vol. in-4°. L'auteur avait promis d'autres ouvrages, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il mourut à Valladolid, en 1593. B—s.

GARIDEL (Pierre), médecin et botaniste provençal, naquit à Manosque le 1er. août 1659. Il remplit avec une grande distinction la chaire qui

lui fut confiée à l'université d'Aix, et publia le résultat de ses herborisations dans les belles campagnes qui avoisinent cette cité célèbre. Son ouvrage, orné de cent planches assez fidèles, fut imprimé avec soin, et même avec une sorte de luxe, aux frais de la province, sous ce titre : *Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix et dans plusieurs autres endroits de la Provence*, Aix, 1715, in fol. La prétendue nouvelle édition de Paris, 1723, ne diffère de celle de 1715, que par la substitution d'un faux titre. Les Bauhins, Lobel, Richer de Belleval, Barrelier, avaient déjà moissonné dans les champs délicieux du midi de la France : Garidel marcha dignement sur leurs traces, et ne se contenta pas de glaner ; il recommença, étendit, perfectionna les recherches et les observations de ses prédécesseurs. Les plantes qu'il décrit, sont rangées par ordre alphabétique; et quelques-unes s'y trouvent mentionnées et gravées pour la première fois. Telles sont, entre autres, l'euphraise visqueuse, et l'ibéride à feuilles de lin. En parlant du chêne à cochenille, l'auteur ne se borne pas à la description de cet arbrisseau; il trace l'histoire de l'insecte précieux qui l'habite. Garidel mourut en 1737, et laissa un riche herbier, acheté par le docteur Félix, qui l'offrit au collége royal des médecins de Nanci, dont il était membre. L'illustre Tournefort, provençal comme Garidel, lui a dédié, sous le nom de *Garidella*, un genre de plante renonculacée, dont la seule espèce alors connue prospère sous le beau ciel de la Crète, de l'Italie et de nos départements méridionaux. C.

GARIEL (Pierre), historien, nommé, par erreur, *Gabriel* dans le *Dictionnaire universel*, naquit à Montpellier vers la fin du 16e. siècle (1). Il fit de très bonnes études au collége de cette ville, prit ses degrés en droit, et, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale. Il mourut dans sa patrie, vers l'année 1670, dans un âge fort avancé. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *L'Origine, les changements et l'état présent de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Montpellier*, ibid., 1631, in-12; 1634, in 8°. II. *Maguelone suppliante au Roi*, 1633, in-8°. III. *Les Gouverneurs anciens et modernes de la Gaule-Narbonnoise, ou de la province du Languedoc*, ibid., 1645; 1669, in-4°. IV. *Series episcoporum Magalonensium et Montispeliensium ab anno 451 ad ann. 1652*, Toulouse, 1652 et 1665, in-fol.; la seconde édition est augmentée. Cet ouvrage contient un grand nombre d'actes précieux : il est rédigé avec plus de goût et plus d'ordre que les autres écrits de l'auteur ; ce qui donna peut-être lieu au reproche qu'on lui fit, dit-on, de son vivant, d'avoir prêté son nom au P. Bonnefoy, jésuite, qui en était le véritable auteur. La *Bibliothèque des écrivains de la société* semble confirmer ce bruit, puisqu'il y est dit que le P. Bonnefoy a publié la suite des évêques de Maguelone, sous un nom étranger, *alieno nomine*. Cependant le ton général de l'ouvrage, les faits que l'auteur rapporte comme lui étant personnels, ou comme en ayant été témoin oculaire, ne permettent pas de croire à cette supposition. Une autre preuve qui la dément encore, c'est

(1) On ne connaît pas l'année précise de sa naissance; mais il nous apprend lui-même qu'il avait reçu la tonsure en 1597, et les quatre ordres mineurs en 1602, étant déjà chanoine d'Aigues-Mortes : d'où l'on peut conclure qu'il était né vers 1583 ou 1584.

que M. de Colbert, évêque de Montpellier, conservait dans sa bibliothèque le premier essai manuscrit de cet ouvrage (V. le *Catal. Colb.*, tom. II, p. 446). V. *Epitome rerum in inferiore Occitania pro religione gestarum ab excessu Henrici IV regis, usque ad ann.* 1657, Montpellier, 1657, in-4°. VI. *Idée de la ville de Montpellier, recherchée et présentée aux honnêtes gens*, ibid., 1665, in-fol.; ouvrage rare et estimé pour les particularités curieuses qu'il renferme, quoiqu'on reproche à l'auteur d'y avoir mêlé des faits hasardés : mais le style en est ampoulé, et de trop fréquentes digressions en rendent la lecture désagréable (1). Il est divisé en quatre parties; et Debure remarque que, dans tous les exemplaires, la troisième partie commence à la page 75, sans doute par la suppression de quelques pièces préliminaires. VII. *Discours de la guerre contre ceux de la religion, depuis 1619 jusqu'à la réduction, et la paix de Montpellier.* Il existait des copies de cet ouvrage à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés: dom Vaissette s'en est servi dans son *Histoire de Languedoc*; et le P. Desmolets en a inséré un *extrait* dans le tome X de sa *Continuation des Mémoires de Sallengre.* W—s.

GARIN, poète français du 12e. siècle, n'est connu que par un fabliau dont Fauchet a conservé le prologue dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise.* Le style de cette petite pièce est agréable; mais le sujet en est beaucoup trop licencieux. Il existe un ouvrage en rime de la même époque, intitulé : *Garin le loherens ou le lorrain.* Borel, dans son *Trésor des recherches et antiquités gauloises*, a confondu le nom du principal personnage de ce roman avec celui de l'auteur. La Monnoye a relevé la méprise de Borel dans ses *Notes* sur la bibliothèque de Duverdier; mais il donne le roman de *Garin* à Jean de Flagy, poète inconnu à tous nos anciens bibliothécaires. Dom Calmet paraît avoir mieux rencontré, en l'attribuant à Hugues Metel ou Metellus. (*Voy.* METELLUS.) W—s.

GARIOPONTUS, médecin africain, de l'école de Salerne, vécut dans le XIe. siècle. Les biographes le désignent sous les différents noms de *Warimpotus*, *Raimpotus*, *Guaripotus*, *Garimpotus*, *Gariponus*, *Garnipulus;* mais ils ne nous ont rien transmis sur sa vie : on sait seulement que ce qu'il a écrit est en grande partie tiré des auteurs qui l'ont précédé, et particulièrement de Théodore Priscien. Un style barbare, et un assemblage de mots grecs, latins et arabes, rendent extrêmement obscurs les ouvrages qu'on a de lui, sous les titres suivants : I. *De morborum causis, accidentibus et curationibus, libri VIII*, Lyon, 1516, in-4°.; Bâle, 1536, in-8°. II. *Passionarius Galeni de ægritudinibus à capite ad pedes*, Lyon, 1526, in-4°. III. *Ad totius corporis ægritudines remediorum praxeos, libri V*, Bâle, 1531, in-4°. Ch—t.

GARISSOLES (ANTOINE), ministre protestant et docteur en théologie, naquit à Montauban en 1587, de parents calvinistes, et fut élevé dans cette religion. Il avait apporté en naissant de grandes dispositions pour l'étude: elles furent cultivées avec soin; et ses progrès dans les humanités surpassèrent même ce qu'on

(1) Dans l'épître dédicatoire de ce livre, l'auteur se plaint de ce que *sa plume est devenue languissante par le nombre des années.* Il devait être alors au moins octogénaire.

en attendait. Quand il en sortit, il parlait et écrivait le latin avec une facilité merveilleuse. Il réussit également dans ses études de philosophie et de théologie. Il avait à peine vingt-quatre ans, lorsque le synode de Castres le jugea capable d'exercer le ministère évangélique, et le mit à la tête de l'église de Puy-Laurens. La manière dont il s'acquitta de cet emploi, et les talents qu'il y déploya, lui en méritèrent de plus importants. Il fut appelé, en 1627, à Montauban, pour y exercer les fonctions de pasteur. Presque en même temps, plusieurs synodes le désignèrent pour occuper une chaire de théologie dans l'académie protestante de cette ville. Il aimait et cultivait la poésie latine; on a de lui dans cette langue des ouvrages en vers, que leur facilité, leur élégance et une rare pureté d'expression rapprochent de ceux des beaux temps de la latinité. Il assista à divers synodes de sa communion, et notamment à celui de Charenton, tenu à la fin de 1644 et au commencement de 1645; il en fut même choisi *modérateur*, et répondit en cette qualité à la harangue du commissaire du roi, envoyé par le gouvernement. Ce synode voulant faire achever l'ouvrage de Chamier sur les controverses de religion (*Voy.* CHAMIER), chargea Garissoles et Charles son collègue, de traiter les questions de la présence réelle et de la transsubstantiation, et d'écrire sur l'autorité de l'Église et des Conciles. Garissoles mourut à Toulouse, en 1650. Il a laissé des ouvrages théologiques et des poésies latines, savoir: I. Un Livre de sermons, intitulé *La Voie du salut*, et des *Thèses de théologie*. II. Un Traité *De Christo mediatore*, Genève, 1662, in-4°. III. *Decreti synodici Carentonensis de imputatione peccati Adæ explicatio et defensio*, Montauban, 1646, in-8°. Ce livre, composé par ordre du synode, valut à Garissoles beaucoup de louanges de la part de ceux de sa religion. IV. *Pauli Caroli et Antonii Garissolii, utriusque pastoris et professoris in academiâ Montalbanensi, explicatio catecheseos religionis christianæ*, Genève, 1654, in-8°. V. Un *Poëme latin* sur le couronnement de la reine Christine, et *diverses Pièces de vers* adressées à ses amis. VI. Un *Poëme épique* de dix mille vers, divisé en douze livres, sur les exploits de Gustave Adolphe, roi de Suède, sous ce titre: *Adolphidos, sive de bello Germanico, quod incomparabilis heros Gustavus Adolphus magnus, Suecorum, Gothorum, Vandalorumque rex, pro Germaniæ procerum et statuum libertate gessit.* Garissoles, de l'avis de Grotius, dédia ce poëme à la reine Christine, et envoya son fils à la cour de Suède le lui présenter. La princesse agréa cet hommage avec bienveillance, caressa et fit défrayer le fils, et combla le père d'éloges et de présents. VII. Un *Poëme latin* à la louange des quatre cantons protestants de la Suisse, lequel leur fut aussi porté par le fils de Garissoles. Les cantons reconnurent noblement cet envoi, et écrivirent à Garissoles une lettre honorable, qui fut imprimée avec l'Éloge de ce ministre, composé par M. Cathala, avocat à Montauban, et inséré dans le Recueil de l'académie de cette ville, publié en 1745. L—Y.

GARLANDE (JEAN DE), poète et grammairien du XIe. siècle. Bale et Pits l'ont cru Anglais : mais les rédacteurs de l'*Histoire littéraire de France* revendiquent cet

écrivain; et la principale raison dont ils s'appuient, c'est qu'on ne connaît en Angleterre aucune famille du nom de Garlande, tandis que (comme on le verra dans l'article suivant), il en existait une en France qui jouissait déjà au XIe. siècle des priviléges de la noblesse. Le peu qu'on sait de Garlande, se réduit donc à des conjectures. Ceux qui le font naître en Angleterre, conviennent qu'il avait fait ses études en France, le seul pays où elles fussent alors florissantes. Les autres pensent qu'il alla en Angleterre à la suite de Guillaume Ier., et qu'avec la protection de ce prince il y ouvrit une école qui eut bientôt une grande célébrité; qu'enfin, las du séjour de ce pays, il revint dans sa patrie, où il mourut vers 1081. On a, sous le nom de Jean de Garlande, un grand nombre d'ouvrages; mais on n'est pas certain que tous soient du même écrivain: I. *De mysteriis Ecclesiæ carmen et in illud Commentarius*. Ce Poème est dédié à Foulques, évêque de Londres. Polyc. Leyser en a inséré le prologue et le premier chapitre dans son *Historia poëseos medii ævi*. II. *Facetus*: ce titre singulier cache un Poème en cent trente-sept distiques sur les devoirs de l'homme. Il a été commenté par un ancien scholiaste, et imprimé avec d'autres opuscules du même genre, Lyon, Jean Desprez, 1489, in-4°.; ibid., Jacques Arnoulet, sans date; Cologne, 1520; et séparément, avec son Commentaire, Deventer, 1494, in-4°. III. *De contemptu mundi*. Ce Poème, attribué par erreur à S. Bernard, est divisé en trois livres, dont le dernier ne paraît pas achevé; il fait partie du Recueil qu'on vient d'indiquer, et a été imprimé seul, avec un Commentaire, Caen, s. d., in-4°. Dom Mabillon l'a inséré, d'après un manuscrit contenant de nombreuses variantes, dans son édition des OEuvres de S. Bernard (1). IV. *Floretus*, ou *Liber Floreti*. C'est une espèce de centon formé des plus beaux endroits, ou du moins de ceux que Garlande avait jugés tels, dans les ouvrages qui faisaient sa lecture. On en trouvera l'analyse dans l'*Histoire littéraire de France*. Cet ouvrage, qu'on a aussi attribué à St.-Bernard, était si estimé qu'il en a paru dix éditions dans l'espace de vingt ans (1505 à 1525), et que plusieurs écrivains, entre autres Jean Gerson, ont pris la peine de l'expliquer par des Commentaires. V. *Metricus de verbis deponentialibus libellus, cum Commento*, Anvers, 1486, in-4°. VI. *Cornutus sive disticha hexametra moralia*, publié avec le *Cornutus novus* d'Otton de Lunebourg, par Jean Drolshagen, lecteur en droit à Zwoll, ibid., 1481, in-4°., et seul, Haguenau, 1489. VII. *Opus synonymorum sive multivocorum*, Reutlingen, 1487; 2e. édition, 1488, in-4°., avec un *Commentaire* d'un Anglais, nommé Galfrid, et un Traité *De æquivocis*, Paris, 1494; Cologne, 1495; Londres, 1496, in-4°.; seul, mais avec le Commentaire de Galfrid, Londres, 1505, in 4°., et enfin dans le Recueil de Polyc. Leyser, déjà cité. VIII. *Libellus de verborum compositione*, 1560, in-4°. IX. *De orthographiâ*. On ne croit pas qu'il ait été imprimé. Fabricius pense que c'est à un Jean de Garlande, différent du grammairien, qu'il faut attribuer un *Compendium alchymiæ*, Bâle, 1560, in-8°., avec un Commentaire d'Arnaud de Villeneuve, et réimprimé, ibid., 1571, avec un autre Traité de Lau-

(1) Tom. II, pag. 894.

rent Ventura, *De ratione conficiendi lapidis philosophici*. On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire littéraire de France*, tom. VIII, pag. 83 98, et le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759. W—s.

GARLANDE (1), famille considérable de la Brie, connue avant le XI[e]. siècle, et qui a fourni des hommes distingués par leur valeur ou par la capacité qu'ils ont montrée dans les emplois importants dont ils ont été honorés. Les deux personnages de cette famille qui appartiennent le plus particulièrement à l'histoire, sont Anseau et Étienne de Garlande, ministres de Louis VI, dit le Gros. Anseau était fils de Guillaume I[er]., sénéchal de France, et frère de Gislebert, qui suivit Godefroi de Bouillon en 1096 à la conquête de la Terre-Sainte, et se distingua au siége de Nicée. Il avait encouru la disgrâce du roi Philippe I[er]. pour des raisons sur lesquelles les auteurs contemporains ne s'expliquent pas. Les seigneurs mécontents lui firent offrir de se mettre à leur tête pour faire la guerre au roi. Anseau déclara qu'il ne consentirait jamais à les aider dans leurs projets criminels, mais que, s'ils avaient de justes motifs de plainte, il se chargerait volontiers de les exposer et de les faire valoir. Cette conduite lui rendit la faveur de son prince, et Louis VI en montant sur le trône le rappela à la cour. Il le nomma, peu de temps après, à la place de sénéchal, vacante par la mort de Gui de Rochefort, dont Anseau avait épousé la fille, et en fit son principal ministre. Hugues, l'un des fils de Gui de Rochefort, irrité de la préférence accordée à Garlande, se rangea du parti des mécontents. Fortifié dans son château de la Ferté, il n'en sortait que pour ravager les pays voisins et dépouiller les malheureux voyageurs qui traversaient ses terres. Son frère, le comte de Corbeil, lui ayant fait quelques représentations sur l'indignité de sa conduite, il le fit enlever un jour qu'il se promenait seul et sans armes, et l'enferma dans un cachot. Anseau résolut d'arrêter ce désordre: il se ménagea des intelligences dans le château de Hugues, et, suivi seulement de quarante hommes, se rendit sous les murs à l'approche de la nuit. Une porte lui est livrée par un de ses affidés; mais tandis qu'il s'avance dans l'obscurité, l'éclat des armes donne l'éveil aux gardes: il est assailli dans un passage où il ne pouvait se défendre; entouré de toutes parts et couvert de blessures, il est fait prisonnier. Anseau ne pouvait échapper à la mort, si Hugues se fût trouvé à la Ferté: mais il en était absent pour quelque expédition; et le roi, ayant su le malheur arrivé à son ministre, fit presser le siége du château avec une telle vigueur qu'il fut enlevé, et les deux prisonniers délivrés. Les Anglais, maîtres alors de la Normandie, alimentaient les troubles civils, tantôt en favorisant les rebelles contre leur souverain, et tantôt en vendant chèrement au roi des secours pour l'aider à soumettre des sujets trop redoutables. Louis VI sentit enfin que les étrangers étaient ses véritables ennemis, et leur déclara la guerre: mais, dit Hénault, il n'était plus temps; les Anglais étaient devenus trop puissants, et Louis, trahi par ses vassaux, battu dans plusieurs rencontres, fut obligé de demander la paix. Dans le nombre des seigneurs mécontents, on

(1) C'est cette famille qui a donné son nom à la rue *Garlande*, nommée aujourd'hui par corruption *Galland*.

distinguait le sire du Puiset, dont le château avait été pris et démantelé deux fois dans l'espace de neuf années; mais ces revers n'avaient pu le corriger, et il continuait toujours ses déprédations. Le roi ordonna à Garlande de faire une troisième fois le siége de ce château, et de le raser entièrement. Anseau entoura donc la place; et il se préparait à y donner l'assaut, quand le sire du Puiset, l'ayant rencontré dans une sortie, courut à lui, et le tua d'un coup de lance, en 1118. Le château fut pris quelques mois après; mais le sire du Puiset, étant parvenu à s'échapper, s'embarqua pour la Terre-Sainte, et mourut dans la traversée. W—s.

GARLANDE (Étienne de), frère d'Anseau, fut élu évêque de Beauvais, n'étant encore que simple clerc, à la recommandation de Philippe Ier. : mais Yves de Chartres s'opposa à cette élection, fondé sur ce qu'elle était contraire aux canons de l'Église; et, dans les lettres qu'il écrivit au pape à ce sujet, il peignit Étienne sous des couleurs si peu favorables, qu'il ne put être confirmé dans cette dignité. Le roi chercha à le dédommager par le don de plusieurs bénéfices; et, peu de temps après, il le fit nommer archidiacre de Paris, et doyen de Sainte-Croix d'Orléans: mais l'ambition d'Étienne n'était pas satisfaite; et il essaya plusieurs fois de se faire élire évêque, toujours en vain. Anseau étant devenu sénéchal, fit nommer Étienne chancelier, place qui n'avait point alors, il est vrai, l'importance qu'elle a eue dans la suite, mais qui n'en était pas moins une des premières de l'État. Guillaume, l'un de leurs frères, ayant succédé à Anseau, Étienne profita de son crédit sur l'esprit du roi, pour retenir dans ses attributions l'administration de la justice et celle des finances, qui avaient appartenu jusque-là au sénéchal. Guillaume mourut vers 1120; et Étienne, craignant de voir passer dans une autre famille la charge de sénéchal, s'en fit pourvoir, malgré sa qualité d'ecclésiastique; ce qui occasionna un grand scandale, et fut le motif de la lettre de Saint-Bernard à l'abbé Suger, dans laquelle il reproche à Étienne son ambition démesurée et le mépris qu'il semblait faire des lois de l'Église. Étienne n'était cependant pas le premier prélat qu'on eût vu à la tête des armées : mais ces exemples avaient été moins fréquents qu'ils ne le furent dans la suite. Les plaintes devinrent si vives, qu'il pressentit qu'il ne garderait pas long-temps cette charge, et il forma le projet de s'en demettre en faveur d'Amauri de Montfort, qui avait épousé sa nièce, fille unique d'Anseau. Le roi refusa de souscrire à cet arrangement; et Étienne, oubliant tout ce qu'il devait à son prince, se ligua contre lui avec Amauri et d'autres mécontents. Il ne tarda pas à reconnaître l'énormité de sa faute; il demanda et obtint son pardon, et se démit de toutes ses charges en 1131, sans aucune condition. Il ne quitta cependant la cour qu'en 1137, après la mort de Louis-le-Gros, et se retira dans son abbaye de Ste.-Croix d'Orléans, où il mourut vers 1150, dans un âge très avancé. W—s.

GARMANN (Christian-Frédéric), né à Mersbourg, en Misnie, le 19 janvier 1640, mourut le 15 juillet 1708. Quoique simplement revêtu du modeste titre de licencié en médecine, il obtint la charge de physicien de la ville de Chemnitz et de son district. Il fut membre de l'académie des Curieux d'Allemagne, et communiqua un grand nombre d'ob-

servations à cette société savante. On lui attribue les ouvrages suivants : I. *Discursus physico-medicus de gemellis et partu numerosiore*, Leipzig, 1667, in-4°. II. *De miraculis mortuorum libri tres, quibus præmissa dissertatio de cadavere et miraculis in genere*, ibid., 1670, et Dresde, 1709, in-4°. : cette dernière édition est la seule recherchée ; celle de 1670 ne contenait qu'un seul livre. L'ouvrage est rempli d'une érudition indigeste, et si chargé de citations, que l'on a peine à distinguer le texte. Malgré la crédulité qu'il montre à tout propos, l'auteur ne laisse échapper aucune occasion de déclamer contre l'Église romaine, en lui attribuant toutes les superstitions et croyances populaires, relatives aux reliques vraies ou fausses. III. *Homo ex ovo*, Chemnitz, 1672, in-4°. IV. *Garmanni et aliorum virorum clarissimorum epistolarum centuria*, Rostoch et Leipzig, 1714, in-8°. La plupart de ces ouvrages sont remplis de faits incroyables et d'observations extraordinaires, que l'érudit et trop crédule Garmann a recueillis sans discernement, dans une foule d'auteurs. On y trouve, par exemple, l'histoire d'un homme qui vomit deux petits chats blancs en vie, et un grand nombre d'observations du même genre, où l'on voit des serpents, des crapauds, des vipères, des lézards, des salamandres, des sangsues, etc., rendus par les selles, par le vomissement, par le vagin, etc. Ch—t.

GARNACHE (Françoise de Rohan, dame de la) a eu, dans le XVIe. siècle, un instant de célébrité par l'affront le plus sensible que puisse éprouver une personne de son sexe. Élevée à la cour de la reine de Navarre, dont elle était très proche parente, sa beauté, son esprit, ainsi que sa naissance, semblaient lui donner le droit de se choisir un époux. Parmi les jeunes seigneurs qui paraissaient le plus empressés à lui plaire, elle distingua le duc de Nemours ; et trop confiante dans ses serments, elle eut la faiblesse de céder à ses desirs. Les circonstances éloignèrent le duc de la cour ; et bientôt elle eut la douleur d'apprendre qu'oubliant ses promesses, il avait demandé la main de la veuve du duc de Guise, assassiné devant Orléans. Elle voulut en vain s'opposer à ce mariage : le duc de Nemours soutint qu'il ne pouvait être engagé envers une personne qui s'était déclarée pour les nouvelles opinions ; et le pape prononça de la même manière. Le roi Henri III chercha à consoler cette dame, en érigeant pour elle en duché la terre de Loudun ; et il l'autorisa à faire prendre à son fils, le titre de prince de Genevois. Varillas, en parlant de cet événement dans son *Histoire de Henri III*, a commis bien des fautes, qui ont été relevées par Bayle, avec beaucoup de solidité. (*Voy.* le *Dict.* de Bayle, art. *Garnache.*) W—s.

GARNET (Henri), jésuite anglais, impliqué dans la conspiration des poudres, naquit à Nottingham, de parents catholiques, en 1555, sous le règne de la princesse Marie, et dans un temps de troubles religieux. Parvenu à l'âge d'adolescence, il fut envoyé en Italie, et y prit l'habit de jésuite, à l'âge de vingt ans. Après qu'il eut achevé ses deux ans d'épreuve, il continua ses études, et eut l'avantage d'avoir pour maîtres Bellarmin et le savant Clavius : il fit, sous ce dernier, tant de progrès dans les mathématiques, que Clavius, l'un des bons géomètres d'alors, étant tombé malade, Garnet le remplaça dans sa chaire, et en soutint l'illustration. Le P. Garnet

n'était pas moins instruit dans les lettres divines et humaines. Il savait parfaitement l'hébreu, et le professa dans le College romain. Il y donna aussi des leçons sur les questions les plus relevées de la métaphysique. A un jugement solide et une pénétration vive, le P. Garnet joignait des mœurs simples et douces, de la candeur, le talent de persuader, et beaucoup de zèle pour la religion catholique, qu'il était affligé de voir se perdre dans sa patrie. Le desir de contribuer à l'y soutenir suivant son pouvoir, lui fit solliciter de ses supérieurs la permission de se joindre aux missionnaires qui y travaillaient. Il ne fut point effrayé des risques qu'il aurait à courir. Ayant obtenu l'objet de sa demande, il passa en Angleterre en 1584. Deux ans après, il fut mis à la tête de la mission, et n'omit rien pour maintenir dans la foi ancienne ceux qui la professaient, et pour y rappeler ceux qui s'en étaient écartés. Il y avait déjà dix-huit ans qu'il était occupé de ces utiles et périlleux travaux, lorsque des seigneurs anglais, aigris des persécutions qu'éprouvaient les catholiques, au mépris des promesses que le roi Jacques Ier. avait faites à son avénement au trône, et animés d'un faux zèle, résolurent de mettre fin, par le plus horrible des complots, aux cruautés qu'on exerçait contre eux. Leur plan était, au moyen de trente-six barils de poudre, déjà placés sous la salle où devait se tenir le parlement, d'ensevelir sous ses décombres le roi, les deux chambres et tous les assistants. Heureusement cette trame se découvrit, lorsque tout était prêt pour l'exécution: mais auparavant, Catesby, homme de condition, et l'un des principaux conjurés, ayant quelques scrupules qu'il voulut dissiper, s'était adressé en confession au jésuite Grienwell, et lui avait devoilé toute la conjuration. Ce père, dit-on, fit tout ce qu'il put pour détourner Catesby d'un si criminel dessein: mais celui-ci, tenant à son projet, pria Grienwell de consulter Garnet, aussi sous le sceau de la confession. Garnet se trouva fort embarrassé à cette étrange ouverture. Il réprimanda sévèrement Grienwell d'avoir entendu de pareilles choses, et d'être venu les lui répéter. En même temps il lui ordonna d'user de tout son pouvoir sur Catesby, pour le faire renoncer, lui et ses complices, à leur projet. Pour lui, retenu par le sceau de la confession, prévoyant d'ailleurs tous les maux qui résulteraient pour les catholiques d'une révélation, il garda, non sans être en proie à mille inquiétudes, son dangereux secret. Deux mois s'étaient passés depuis la punition des coupables. Ils n'avaient chargé aucun prêtre catholique; aucun n'était soupçonné d'avoir trempé dans la conspiration, lorsque tout à-coup un bruit se répandit que les jésuites n'y étaient point étrangers. Le ministre Cecil mit ses agents à leur recherche; et Garnet fut trouvé avec son valet, chez un catholique, nommé Abington. Lui, et son confrère Oldecorne, connu aussi sous le nom de Hall, furent mis en prison, et interrogés à différentes reprises. N'y ayant point de preuves contre Garnet, on chercha à le surprendre, en lui tendant un piége. On mit Oldecorne dans un cachot voisin du sien. Un homme préposé à la garde de Garnet, fut chargé de se donner pour un zélé catholique, afin de gagner sa confiance. Ce rôle de perfidie fut joué avec tant d'adresse, que Garnet y fut pris. Cet homme l'avertit, comme par intérêt, qu'Oldecorne était dans son voisinage, et lui montra une fente

par laquelle ils pouvaient se parler. Soit que Garnet voulût se confesser, soit qu'il cherchât quelque consolation, il hasarda, avec Oldecorne, un entretien dans lequel il avoua qu'il avait eu connaissance de la conspiration, aveu qui fut avidement recueilli par des gens apostés. Il n'en fallut pas davantage pour faire déclarer Garnet coupable de haute-trahison. Il allégua en vain que, ne connaissant la conspiration que par la confession, sa religion lui interdisait toute révélation à cet égard. Il fut condamné, le 8 mars 1606, à être pendu, et fut exécuté le 3 mai suivant. Il protesta de son innocence sur l'échafaud, recommanda son ame à Dieu, et demanda qu'à son occasion l'on ne traitât pas plus durement les catholiques. Un immense concours de peuple était accouru pour voir mourir le *grand jésuite*, nom que donnaient à Garnet, même les protestants, et qu'il justifia par son héroïque courage. Ses membres, séparés du tronc, furent exposés dans différents quartiers de Londres, comme ceux d'un traître. Les historiens anglais n'hésitent point à prononcer qu'il fut justement puni. Hume dit expressément, mais sans en apporter de preuves, « que les jésuites Tenesmond et Garnet écartèrent les scrupules qui retenaient encore les conjurés. » Selon de Thou, Garnet serait convenu, dans son interrogatoire, d'avoir connu la conspiration, mais seulement en général, et sans en savoir les particularités, avant d'en avoir été informé en confession. Le jésuite Eudæmon-Jean, dans une apologie (1) composée exprès, justifie Garnet et les jésuites, sur tous les points. L'abbé Millot ne trouve pas de motifs suffisants pour les accuser de complicité : enfin, ce qui paraît encore plus décisif, Antoine Lefevre de la Boderie, homme éclairé et d'un caractère irréprochable, alors ambassadeur en Angleterre, depuis beau-père d'Arnauld d'Andilly, et qui, étant sur les lieux, a pu prendre des renseignements exacts, assure, dans ses négociations, que les jésuites étaient innocents de cette atrocité. Quelques écrivains ont même imputé au ministre Cécil, d'avoir ourdi les fils du complot, pour perdre les catholiques, et d'en avoir présenté l'appât à quelques-uns d'eux d'un esprit exalté, lesquels donnèrent dans le piége. Les jésuites ont mis Garnet au nombre des martyrs de leur ordre (1). On lui doit en anglais, entre autres opuscules théologiques, divers traités sur les Sacrements, etc.; ils se trouvent joints au *Catéchisme* de Pierre Canisius, qu'il avait lui-même traduit en anglais, Londres, 1590; St.-Omer, 1622, in-8°. L—Y.

(1) Cette apologie, en réponse à l'acte d'accusation dressé par le juge des plaids communs, Edouard Cook, est devenue rare (*Voy.* EUDÆMON); elle a pour titre : *R. P. Eudæmon-Joannis Cydonii è soc. Jesu ad actionem proditoriam Edoardi Coqui, apologia pro R. P. Garneto Anglo, ejusdem soc. sacerdote*, Cologne, 1610, petit in-12 de 359 pag. Eudæmon non seulement y justifie Garnet et les autres jésuites accusés; il y défend encore la doctrine de la société contre les imputations de ses ennemis.

(1) Voyez Alegambe, *Bibl. Script. soc. Jesu*, pag. 567. « Laplace assure que pendant le temps qu'il était pensionnaire aux Jésuites anglais, à St.-Omer, il y vit solenniser annuellement la fête d'Oldecorne, Garnet et Campian. » Eudæmon termine son apologie par l'histoire d'un épi *miraculeux*, dont De Thou lui-même n'a pas dédaigné de parler. Jean Wilkinson, catholique zélé, curieux de se procurer quelque relique du P. Garnet, s'était, après l'exécution, approché de l'échafaud sous lequel de la paille avait été répandue. Un épi, imbibé de sang de Garnet, s'étant présenté à lui, il le recueillit avec empressement, et le porta à une dame catholique, qui l'enferma dans un vase de cristal. Cet épi, dit-on, ayant été examiné quelques jours après, on vit avec étonnement qu'il offrait la parfaite ressemblance du visage de Garnet. Quoi qu'il en soit de cette merveille, il est certain que le bruit s'en répandit dans Londres, et que le concours des catholiques pour aller le voir attira l'attention du gouvernement. L'épi alors fut remis à l'ambassadeur d'Espagne, qui l'envoya au collége anglais de Liége. L'abbé Feller écrivait, en 1797, que cet épi était entre les mains d'un de ses amis, qui le conservait.

GARNET (Thomas), médecin anglais, né en 1766, à Casterton, près de Kirkby-Lonsdale, dans la province de Westmoreland, fut placé à l'âge de quinze ans, comme apprenti, auprès d'un chirurgien apothicaire, homme très versé dans la connaissance des sciences exactes, qu'il enseigna avec succès à son élève : mais la chimie attira plus particulièrement son attention. Il suivit ensuite, à l'université d'Edimbourg, le cours de médecine du Dr. Brown, dont il adopta la doctrine nouvelle avec enthousiasme. En 1787, il publia une Leçon sur l'hygiène (*Lecture of health*), et prit, l'année suivante, le degré de docteur en médecine. Après avoir perfectionné ses études par la fréquentation des hôpitaux de Londres, il exerça sa profession, d'abord à Bradford, dans le comté d'York, où il donna des leçons particulières sur la physique et la chimie, et où il écrivit un Traité sur les eaux d'Horley-Green (*Horley-Green Spa*), et un autre sur *l'Optique*, qui, inséré dans l'*Encyclopédie britannique*, fut l'objet de beaucoup d'éloges. En 1791, le Dr. Garnet transféra sa résidence à Knaresborough, où il eut de la vogue, et s'occupa de l'analyse des eaux de Harrowgate, dont il donna le résultat au public. En 1795, ayant formé le projet de passer en Amérique, il n'attendait plus, à Liverpool, que l'occasion du départ d'un vaisseau, lorsqu'il fut vivement sollicité de donner, dans cette ville un cours de leçons sur la physique, la chimie et d'autres sujets : ces leçons eurent un si grand succès, qu'il fut invité à les répéter à Manchester, où elles furent également goûtées. Il renonça alors au projet de quitter sa patrie, et s'étant mis sur les rangs pour la chaire de professeur fondée à Glascow par Anderson, il l'obtint, en 1796; mais, malgré la réputation dont il y jouissait, il la résigna en 1799, pour accepter la place de professeur de physique, de chimie et de mécanique, qui lui fut offerte par l'Institution royale récemment établie à Londres. Des contrariétés lui firent abandonner cette place peu de temps après : il résolut de ne professer dorénavant que pour son propre compte, fit construire et approprier à cet objet une salle particulière, et y donna successivement un cours de zoonomie et un autre de botanique, en continuant d'exercer avec réputation sa profession de médecin. Il y avait à peine quelques semaines qu'il avait été nommé médecin du dispensaire de Ste.-Marie-le-Bone, à Londres, lorsqu'il y contracta, dans sa visite journalière, une de ces fièvres désignées sous le nom de *typhus*, et qui causa sa mort, arrivée le 28 juin 1802. Outre les écrits que nous avons cités, on a de lui : *Observations faites dans un voyage dans les montagnes et dans une partie des îles occidentales de l'Écosse*, 1800, 2 vol. in-4°., avec 50 planches gravées à l'aquarelle, d'après des dessins faits sur les lieux par M. W. H. Watts, qui avait accompagné l'auteur. Plusieurs de ses écrits scientifiques ont été insérés dans le 1er. vol. des *Annales de philosophie, d'histoire naturelle, de chimie*, etc., 1801, in-8°., et dans les *Mémoires de la Société médicale de Londres, de l'Académie royale d'Irlande, et d'autres Compagnies savantes*. On a publié, après sa mort, par souscription, au profit de ses enfants, ses *Leçons populaires* (Popular lectures) *sur la zoonomie, ou les lois de la vie animale, dans l'état de santé et dans l'état de maladie*, 1 vol. in-4°., 1806, ou 1807, imprimé à Londres. Le volume est orné d'un portrait de

l'auteur, et commence par une Notice sur sa vie. On trouve dans ses ouvrages beaucoup de recherches, de la clarté et de l'intérêt. X—s.

GARNIER (Antoine), historien, né à Besançon vers 1520, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord attaché au cardinal de Granvelle, en qualité de secrétaire. Ce prélat ayant été à même d'apprécier ses talents, le recommanda à l'empereur Charles-Quint, qui le prit à son service et l'honora de sa confiance Garnier obtint un canonicat, et la place d'écolâtre de la cathédrale d'Arras; il mourut en cette ville, le 26 janvier 1578, à l'âge d'environ soixante ans. Il avait laissé en manuscrit: *Res à Carolo Quinto Imperatore gestæ*. Cet ouvrage est cité par Ferreol Locrius; mais on ignore s'il en existe encore des copies. — Un autre Antoine Garnier, né dans le 16e. siècle, à Gy, petite ville du comté de Bourgogne, fut fait principal du collége de Dole, et obtint, en 1561, une chaire de langue grecque à l'université. Il fut ensuite nommé conseiller au parlement de cette ville; et il en était vice-président en 1619. Il avait été employé dans plusieurs négociations en Flandre et en Suisse. W—s.

GARNIER (Robert), poète tragique, naquit à la Ferté-Bernard, dans le Maine, en 1545. Ses parents qui le destinaient au barreau, l'envoyèrent étudier le droit à Toulouse. Le jeune Garnier, préférant les Muses à Thémis, cultiva la poésie, et fut couronné en 1565, à l'académie des Jeux-Floraux. Cependant, ayant acquis des connaissances en jurisprudence, il remplit successivement les fonctions d'avocat au parlement de Paris, et de lieutenant-criminel au Mans : mais, livré par goût à l'étude des poètes classiques, il publia, en 1568, la tragédie de *Porcie*. Cette pièce, bien supérieure à toutes celles qui avaient paru jusqu'alors sur le Théâtre français, obtint un grand succès. Encouragé par ce premier triomphe, il donna successivement sept autres tragédies, dont la dernière, *Bradamante*, fut représentée en 1580. Charles IX et Henri III, qui honoraient Garnier de leur estime, lui offrirent des places éminentes que sa modestie et un caractère indépendant l'empêchèrent d'accepter. Il jouissait de toute sa gloire, lorsqu'un événement affreux l'exposa au plus grand des dangers. Pendant l'épidémie de 1583, qui moissonna des milliers de malheureux, les domestiques de ce poète, profitant de cette cruelle circonstance, essayèrent de l'empoisonner avec toute sa famille, pour piller sa maison. L'épouse seule avala le fatal breuvage, et n'évita la mort qu'à l'aide des secours qui lui furent promptement administrés. Les scélérats, soupçonnés et bientôt convaincus, périrent sur l'échafaud. Henri IV, étant monté sur le trône, sut apprécier le mérite de Garnier : ce bon prince, ami des lettres et protecteur de ceux qui les cultivaient, le nomma conseiller-d'état. Mais Garnier, devenu inconsolable depuis la mort de son épouse qu'il venait de perdre, se retira au Mans, et y mourut en 1601, âgé de cinquante-six ans. Il fut inhumé dans l'église des Cordeliers de cette ville, où sa famille lui fit ériger un tombeau, qui a été détruit par les Vandales de 1793. Nous avons de ce poète : I. *Plaintes amoureuses*, Toulouse, 1565, in-8o. II. *Hymne de la monarchie*, Paris, 1568, in-8o. III. Huit *Tragédies*, savoir : *Porcie*, épouse de Brutus; *Hippolyte*, fils de Thésée (Racine a traité le même sujet dans Phèdre); *Cornélie*, épouse

de Pompée : c'est la plus mauvaise pièce de l'auteur; *Marc-Antoine* : le récit de la mort de ce triumvir, devenu l'amant de Cléopâtre, a de la verve et présente de fortes images; La *Troade*, ou la *Destruction de Troie* : cette pièce a sur les autres du même auteur, le mérite d'être plus en action qu'en récits; *Antigone*, imitée de Stace : écrite avec chaleur; *Sedecie*, ou la *Prise de Jérusalem*; *Bradamante*, sujet tiré de l'Arioste : cette pièce eut un succès prodigieux. Toutes ces tragédies, excepté la dernière, sont accompagnées de chœurs imités des Grecs. Elles furent réunies dans un seul volume, sous ce titre : *Les Tragédies de Robert Garnier, conseiller du roi, lieutenant-criminel au siége présidial du Maine*, (dédiées) *au Roi de France et de Pologne*, Paris, 1580, in-12; ibid., 1582, 1585, 1599, 1607; Lyon, 1585, 1592, 1601, 1606; Toulouse, 1588; Niort, 1589; Rouen, 1599, 1609, 1616, 1618. Ce grand nombre d'éditions prouve les succès obtenus par l'auteur, et le suffrage unanime de ses contemporains. En effet, Ronsard, La Croix du Maine, de Thou, Robert Estienne et Pasquier le mettent bien au-dessus de Jodelle et de tous les autres poëtes français qui l'avaient précédé. Sainte-Marthe ajoute qu'il n'est inférieur à aucun des anciens. Cet éloge est d'une exagération ridicule. L'auteur des *Trois Siècles* atteste que plusieurs de nos poëtes tragiques n'ont pas dédaigné d'y puiser des idées, et se sont bornés à en rajeunir les expressions. « Garnier, dit La Harpe, connaissait » les anciens. Presque toutes ses piè» ces sont tirées du théâtre des Grecs, » ou imitées de Sénèque. Il offre quel» ques scènes touchantes; mais il tombe » trop souvent dans l'enflure, et pro» digue, comme Ronsard, les épithè» tes néologiques et les adjectifs lati» nisés. » Les défauts signalés par La Harpe, tiennent à la barbarie du français que l'on parlait au 16e. siècle. A cette époque, la tragédie était encore dans son enfance; et le génie de Garnier, bien inférieur à celui du grand Corneille, ne put aller plus loin, parce qu'il n'eut point de modèle à suivre. L—v.

GARNIER (Sébastien), procureur du roi au bailliage de Blois, était né en cette ville au 16e. siècle. Deux poëmes épiques, la *Henriade* et la *Loyssée* n'avaient pu garantir son nom de l'oubli; et ses ouvrages, échappés même aux recherches si minutieuses de l'abbé Goujet, paraissaient condamnés à une obscurité éternelle, lorsqu'on en publia une nouvelle édition à Paris, 1770, in-8°, dans le dessein, dit-on, d'humilier Voltaire. S'il était possible de le croire, jamais la haine n'aurait été plus aveugle : car comment établir la supériorité d'ébauches informes et grossières sur l'un des chefs-d'œuvre d'un de nos plus grands poëtes? La *Henriade* de Garnier est divisée en seize livres : les deux premiers furent imprimés à Blois, veuve Gomet, 1594; les huit derniers l'avaient été l'année précédente, chez le même imprimeur, in-4°. : les six autres livres n'existent en manuscrit dans aucune de nos grandes bibliothèques, et on présume qu'ils sont perdus. L'auteur, dans une Épître à Henri IV, annonce que le desir seul de perpétuer le souvenir des grands événements dont il a été le témoin, l'a engagé à prendre la plume; que, sentant bien son insuffisance et la témérité de son entreprise, il a été tenté plusieurs fois de l'abandonner; mais qu'il n'a pu se résoudre à la laisser imparfaite. Il ajoute qu'ayant exé-

cuté un si long ouvrage au préjudice de ses propres intérêts, il supplie le roi de lui faire sentir les effets de sa libéralité; ce qui lui facilitera la continuation de ses autres travaux. Vient ensuite une élégie également adressée au roi, dans laquelle, par un mélange tout-à-fait remarquable d'orgueil et de bassesse, il se compare à Virgile, et sollicite une pension, promettant, s'il l'obtient, de composer des ouvrages qui effaceront tous ceux de l'antiquité. Suivent plusieurs pièces où l'auteur se donne à lui-même de grandes louanges, et déclare à ses détracteurs qu'il les tient pleins d'ignorance, s'ils ne montrent leur esprit par des productions supérieures aux siennes, ce qu'il croyait naïvement impossible. Le poème commence avec le siége de Paris, et finit à la destruction de la ligue. La marche des événements est la même que dans l'histoire. Le style est rude, grossier, inégal et plein de fautes contre la versification : il y a cependant des morceaux écrits avec chaleur, et d'autres qui supposent que l'auteur avait lu les poètes anciens. *Les trois premiers livres de la Loyssée* furent imprimés à Blois, veuve Gomet, 1593, in-4°. Le sujet de ce poème est la conquête de l'Égypte par St. Louis. Comme il n'a point été terminé, on en peut conclure que l'auteur n'avait pas reçu les encouragements auxquels il croyait avoir droit, et qu'il retourna à ses occupations. Cependant ses amis donnèrent encore plus de louanges à ce poème qu'à la *Henriade*; l'un d'eux va jusqu'à dire, dans un sonnet, qu'Homère est jaloux de cet ouvrage qui, avec une lettre de plus, lui aurait ravi l'honneur de l'*Odyssée*. On voit que les jeux de mots ne sont pas d'une invention bien récente. W—s.

GARNIER (Philippe), né à Orléans vers la fin du 16e. siècle, fut, par la modicité de sa fortune, obligé de quitter sa patrie et de chercher au loin un sort plus heureux. Il le trouva auprès d'un jeune seigneur allemand, auquel il donnait des principes de langue française, et par le crédit duquel Garnier devint professeur de la même langue dans l'université de Iéna. Sous le même titre, il passa depuis dans celle de Leipzig, où il mourut vers 1655. On a de lui : I. *Thesaurus adagiorum gallico-latinorum*, Francfort, 1612, in-8°. II. *Præcepta gallici sermonis ad perfectiorem ejusdem linguæ cognitionem necessaria*, Strasbourg, 1624. III. *Gemmulæ gallicæ linguæ, latinè, italicè, germanicè adornatæ*; dialogues longtemps estimés des étrangers, dont surtout on recommandait la lecture aux voyageurs allemands, comme aussi pleins d'agréments que de clarté. La première édition est de 1625, et la dernière de 1648. P—d.

GARNIER (Jean), l'un des plus savants jésuites de son temps, naquit à Paris en 1612, et entra dans la société en 1628, ayant à peine seize ans. Il s'y annonça avec des dispositions qui firent pressentir qu'un jour il en serait un des membres les plus célèbres. Il passa près de 40 ans de sa vie dans la carrière de l'enseignement, et professa successivement, avec un applaudissement général et une égale distinction, les humanités, la rhétorique, la philosophie et la théologie. Il n'acquit pas moins de réputation par ses travaux ecclésiastiques, et ses judicieuses décisions dans la résolution des cas de conscience. Il cultiva aussi le champ de l'érudition vers laquelle son goût le portait, et mit beaucoup de soins et d'application à la recherche des anciens manuscrits, pour en enrichir la bibliothèque des

jésuites. Il avait passé un demi-siècle dans ces doctes occupations, lorsque, en 1681, ses supérieurs le députèrent à Rome pour des affaires de leur ordre. Il se mit en route; mais étant tombé malade en passant à Bologne, il fut obligé de s'y arrêter, et y mourut au bout de quinze jours, le 16 octobre de la même année. Le P. Garnier joignait à beaucoup de lecture et à des connaissances fort étendues en divers genres, les qualités qui font l'homme aimable, et la piété et la vertu d'un excellent religieux. Il nous reste, du fruit de ses veilles : I. *Organi philosophiæ rudimenta*, Paris, 1651, réimprimé et augmenté en 1677. II. *Theses de philosophiâ morali*, Paris, 1657. III. *Regulæ fidei catholicæ, de gratiâ Dei per Jesum-Christum*, Bourges, 1655, in-4°. IV. *Juliani Eclanensis episcopi libellus missus ad Sedem apostolicam, notis illustratus*, Paris, 1668, in-8°. Ce Julien était un fameux pélagien. V. *Marii Mercatoris antiquissimi et æqualis sancti Augustini opera in duos tomos divisa, cum notis et dissertationibus*, Paris, 1673, in-fol.; ouvrage enrichi de pièces, notes, dissertations, préfaces et commentaires savants sur les hérésies de Pélage et de Nestorius. Baillet reproche à Garnier d'avoir noyé le texte dans les commentaires, et surchargé ceux-ci d'une érudition oiseuse: cependant le cardinal Noris, disposé peu favorablement en faveur du P. Garnier, et qui avait fait quelques critiques de ce jésuite, en eut regret, lorsque le *Marius Mercator* parvint à sa connaissance; et il convint que, si ce livre avait été imprimé avant qu'il fit paraître son Histoire pélagienne, il ne l'aurait pas publiée. Les Dissertations du P. Garnier ont été réimprimées dans l'*Appendix* de St. Augustin, Anvers, 1703, in-fol. VI. *Liberati diaconi Breviarium cum notis et dissertationibus*, Paris, 1675, in-8°.: c'est un exposé succinct de la cause de Nestorius et des Eutychiens. VII. *Systema bibliothecæ collegii parisiensis Societatis Jesu*, Paris, 1678, in-4°. de 120 pag. Après une histoire abrégée de la bibliothèque du collége de Louis-le-Grand, qui possédait alors plus de trente-deux mille volumes, l'auteur en expose les divisions et sous-divisions. Quoique la division générale fût principalement relative à la distribution du local, l'ouvrage est remarquable, en ce qu'il offre le système bibliographique le plus détaillé et surtout le plus raisonné qui eût encore paru. VIII. *Liber diurnus romanorum Pontificum*, avec des notes historiques et trois savantes dissertations. L'auteur prouve, dans la première, que le pape Honorius a été véritablement condamné, dans le 6e. concile, comme fauteur de l'hérésie des monothélites, quoiqu'en même temps il convienne que ce pape n'a point professé cette erreur. Il soutient aussi que les actes de ce concile n'ont point été falsifiés. Il donne, dans la deuxième dissertation, des notions curieuses sur les inscriptions et souscriptions des lettres des papes, et sur les variations qu'elles ont subies. La troisième contient des recherches sur l'origine du *pallium*. IX. *Supplément aux œuvres de Théodoret*, publié par le P. Hardouin, jésuite, sous le titre de *Auctarium Theodoreti Cyrensis episcopi, seu operum tomus V*, 1684, in-fol. Il y a peu de choses de Théodoret dans ce volume; mais on y trouve quatre dissertations, dont la vie de Théodoret, une analyse de ses écrits et de sa doctrine composent les trois premières; dans la quatrième, l'auteur donne l'histoire

du 5e. concile. Le P. Garnier, au lieu d'y défendre Théodoret, semble le prendre à partie, et le traite en plusieurs endroits avec peu de ménagement. A la tête de ce Ve. volume, se trouve l'éloge du P. Garnier. — GARNIER (Pierre-Ignace), jésuite, né à Lyon en 1692, est connu par un livre intitulé: *Pensées du marquis de ***sur la religion et l'Église.* Ce jésuite mourut à Avignon, en 1763, âgé de 71 ans. — GARNIER (Julien), bénédictin, né à Conneré, au diocèse du Mans, vers 1670, entra dans la congrégation de St.-Maur en 1689. Ayant reçu de la nature un esprit supérieur, doué des plus heureuses dispositions, et porté par goût à l'application, il fit de rapides progrès dans les lettres divines et humaines, se livra principalement à l'étude de la langue grecque, et en acquit une connaissance aprofondie. Ses talents, ses manières douces et prévenantes, le firent connaître et aimer des membres les plus illustres de la congrégation; et dom Mabillon le demanda pour collaborateur. Ses supérieurs l'appelèrent à Paris en 1699, et, dès 1701, le chargèrent de préparer les matériaux d'une nouvelle édition de *St. Basile*, plus correcte que les précédentes. Il se livra tout entier à ce travail, recherchа les manuscrits des œuvres de ce saint docteur, ne se bornant point à ceux qui se trouvaient dans les bibliothèques de sa congrégation, mais fouillant dans les autres dépôts littéraires. Il collationna ensuite ces manuscrits avec exactitude, aidé dans ce travail par dom Faverolles, religieux et trésorier de l'abbaye de St.-Denis. Non seulement dom Garnier corrigea le texte de *St. Basile*, mais il en fit une version nouvelle; c'est après vingt ans d'un travail assidu, qu'il donna son premier volume sous ce titre: *Sancti patris nostri Basilii Cæsareæ Cappadociæ archiepiscopi omnia opera quæ extant, vel quæ ejus nomine circumferuntur, ad manuscriptos codices gallicanos, vaticanos, florentinos et anglicos necnon ad antiquiores editiones castigata*, etc., Paris, Coignard, 1721, in fol. Dans la préface, dom Garnier rend compte de son travail, et discute l'authenticité de quelques écrits attribués à St.-Basile par plusieurs savants. Il se fonde surtout sur la différence du style, pour décider qu'ils n'appartiennent pas à ce saint docteur. Dom Lecerf, dans sa *Bibliothèque*, donne une ample analyse de cette préface. Rien, au reste, ne manque à l'édition : notes érudites, variantes, vie du Saint, tables amples et commodes. Le 2e. tome parut en 1722. Dom Garnier n'eut pas le temps de donner le 3e. qu'il avait préparé. Exténué de travail, il fut attaqué d'une maladie grave, qui obligea ses supérieurs de le mettre en pension chez les frères de la Charité, à Charenton, pour y recevoir les secours nécessaires au rétablissement de sa santé. Loin de la recouvrer, il y mourut le 3 juin 1725, âgé seulement de cinquante-deux ans. Sa perte fut vivement sentie dans sa congrégation, qui pouvait encore attendre de lui des travaux utiles à la religion et aux lettres. Le 3e. vol. de *St. Basile* ne parut qu'en 1730, par les soins de dom Prudent Maran. (*Voy.* St. BASILE.) L—Y.

GARNIER (CHARLES-GEORGE-THOMAS) naquit à Auxerre, le 21 septembre 1746. Il fit d'excellentes études au collége du Plessis; et comme ses parents le destinaient à la magistrature, il exerça, pour s'y préparer, la profession d'avocat, dans laquelle il se distingua de très bonne heure

par des Mémoires pleins d'esprit et de raison : car la faiblesse de son organe ne lui permit jamais de développer son talent dans les audiences. Un penchant décidé le porta à consacrer à l'étude et à la culture des lettres tous les moments de loisir que lui laissait l'exercice de sa profession. Dès 1770, il commença à publier dans le *Mercure de France*, sous la désignation pseudonyme de Mlle. Raigner de Malfontaine, des Proverbes dramatiques, où le naturel du dialogue, la vérité des caractères, l'heureuse invention du sujet et l'habileté dans la composition des scènes, mêlaient beaucoup d'intérêt et d'agrément au précepte moral qui était toujours le but de chacun de ces petits drames. Ils attirèrent l'attention de Mme. de Pralay, chargée alors de diriger l'éducation de la jeune princesse de Condé ; et elle les regarda comme singulièrement propres à l'amusement de son élève. Non seulement elle fit jouer par la princesse et ses compagnes, à l'abbaye de Panthemont, ceux de ces proverbes qui étaient imprimés, mais elle fit des démarches pour en découvrir l'auteur, et pour l'engager à lui donner de nouveaux ouvrages du même genre. M. Garnier ne se refusa point à cette prière, et composa plusieurs autres proverbes pour l'éducation de Mlle. de Condé. Ceux-ci, réunis aux premiers, furent recueillis et publiés en 1784, sous ce titre : *Nouveaux Proverbes dramatiques*, ou *Recueil de comédies de société, pour servir de suite aux Théâtres de société et d'éducation*, par M. G***., Paris, Cailleau, 1 vol. in-8°. Ils furent réimprimés sous le même titre à Liége, chez Desoër, en 1785, et insérés depuis dans différentes collections. Une des lectures favorites de M. Garnier, c'étaient nos vieux romans de chevalerie; et il s'amusa à en rédiger quelques-uns en langage moderne. Il fit ce travail notamment sur l'*Histoire du noble et vaillant chevalier Théséus de Coulogne et de son fils Gadifer*, et sur l'*Histoire des nobles et vaillants chevaliers Valentin et Orson*. Ces productions sont restées inédites ; mais ceux qui en ont lu les manuscrits, assurent qu'il est impossible de traiter ce genre avec plus de succès, et de mieux conserver dans notre idiome actuel la couleur du temps et la naïveté gauloise, qui fait le charme de ces sortes de lectures. On est redevable aux travaux de cet estimable littérateur de la collection qui a paru sous le titre de *Cabinet des Fées*, ou *Collection choisie de Contes de Fées et autres Contes merveilleux*, 1785, 41 vol. in-8°. et in-12, et de celle des *Voyages imaginaires, Songes, Visions et Romans merveilleux*, Paris, Cuchet, 1787, 39 vol. in-8°.; de l'édition des *Œuvres badines complètes du comte de Caylus*, Paris, Visse, 1787, 12 vol. in-8°.; de celle des *Œuvres complètes de M. le comte de Tressan*, Paris, Cailleau, 1787, 12 vol. in-8°.; et enfin de celle des *Œuvres complètes de Regnard, avec des remarques sur chaque pièce*, par M. G***., Paris, imprimerie de Monsieur, 1789, 6 vol. in-8°. (réimp. en 1810, 6 vol. 8°.), dans laquelle se trouvent insérées les meilleures scènes que cet auteur avait composées pour le Théâtre italien. Toutes ces différentes publications sont faites avec le soin et la conscience d'un homme qui, étranger à toute spéculation mercantile, se plaît dans son travail, et se fait un amusement de ses recherches. Ces occupations littéraires n'empêchèrent pas M. Garnier de payer à son pays le

tribot que lui doit tout homme en état de le servir dans des emplois publics. En 1791, il fut nommé commissaire du roi à Paris, près le tribunal du 3e. arrondissement; et deux ans après, il revint dans sa ville natale exercer, près le tribunal du département, la charge de commissaire du pouvoir exécutif. Sa modestie, sa candeur, la simplicité de ses manières et la plus parfaite égalité d'humeur, faisaient rechercher sa société avec empressement; un enjouement doux et spirituel, animé par d'innocentes saillies qui ne blessaient aucun amour-propre, donnait un charme tout particulier à sa conversation. Il eut pour amis tous ceux qui vécurent familièrement avec lui; et l'on peut assurer que jamais, quoique chargé d'un ministère rigoureux, il ne se fit un ennemi. Il avait un frère, moins âgé que lui de huit ans, auquel il était tendrement attaché, et dont il ne s'était presque jamais séparé. Ce frère, qui avait occupé une place importante dans l'administration du département de Paris, fut persécuté en 1792, et forcé de s'expatrier l'année suivante pour dérober sa tête à la proscription. Cette séparation douloureuse et les inquiétudes qu'elle entraînait avec elle affectèrent profondément Garnier, et ajoutèrent à la malignité d'une fièvre dont il fut atteint en février 1795, et qui l'emporta en peu de jours au milieu de sa 49e. année. Z.

GARNIER (JEAN-JACQUES), historiographe de France, naquit à Goron, bourg du pays du Maine, le 18 mars 1729, de parents pauvres, qui lui donnèrent une éducation supérieure à leur fortune. Pour n'être pas à leur charge, il se rendit à Paris à l'âge d'environ dix-huit ans, dans l'espoir de trouver quelque place. Quoiqu'il eût voyagé à pied et avec la plus stricte économie, il n'avait que vingt-quatre sous dans sa poche, lorsqu'il arriva dans la capitale. En passant par la rue de la Harpe, il vit des enfants de différents âges se précipiter en foule par une porte qu'une inscription en lettres d'or placée au-dessus lui apprit être la porte du collége d'Harcourt. Il entre avec eux; tous se dispersent aussitôt dans les classes : il reste seul dans la cour. Le sous-principal, qui le prend pour un élève, lui ordonne d'entrer avec les autres. Garnier lui répond qu'il a terminé son cours d'études, et qu'il vient à Paris pour tirer parti du peu qu'il sait; il ne lui dissimule pas sa situation. Le sous-principal l'interroge, et, satisfait de ses réponses, lui procure une place au collége d'Harcourt : c'est là que moyennant plusieurs années d'un travail assidu le jeune Garnier se mit en état d'aspirer à prendre rang parmi les hommes capables de servir utilement les lettres par leurs travaux et leurs veilles. La protection du ministre Saint-Florentin lui obtint ensuite la place de professeur d'hébreu au collége de France, et ensuite celle d'inspecteur. C'est en cette qualité qu'il a rendu les plus grands services à ce collége : aidé par l'astronome Lalande, il parvint, à force d'efforts et de démarches, à relever cet établissement et à le rendre à sa dignité première. Garnier, en 1761, obtint un prix proposé par l'académie des inscriptions et belles-lettres, sur la question qui consistait à examiner « ce qui est resté en » France, sous la première race de » nos rois, de la forme du gouver- » nement qui subsistait dans les Gau- » les sous la domination romaine. » Il fut admis dans cette compagnie, dont il remplit toutes les espérances

par son zèle et par ses travaux; les Mémoires qui se trouvent de lui dans son recueil sont en grand nombre, et se recommandent presque tous par l'importance des sujets et par la manière dont ils sont traités. Ils sont relatifs aux paradoxes philosophiques chez les anciens, aux lois militaires des Grecs, surtout à la philosophie de Platon, auteur pour lequel Garnier avait une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme. Il aimait aussi les Stoïciens; et son Mémoire sur la vie et les ouvrages d'Épictète montre combien il était profondément versé dans la connaissance de leurs écrits. Sa conduite a prouvé encore mieux combien il s'était pénétré de leurs maximes, combien il était digne de les pratiquer. Il vendit une maison de campagne qui faisait ses délices, pour secourir un négociant de ses amis, qui éprouvait de l'embarras dans ses affaires. Le débiteur mourut insolvable. Quelque temps après, on pressa Garnier de paraître avec les autres créanciers; il s'y refusa opiniâtrément. « Puisque quelqu'un doit perdre, dit-il, la préférence appartient à ses amis; je la réclame à ce titre. » Réponse admirable, qui serait plus célèbre si elle était d'un ancien. Lorsqu'on vint, en 1790, lui annoncer qu'il fallait prêter serment à la nouvelle constitution acceptée par le roi, il ne balança pas entre ses principes et ses intérêts, et sortit du Collége-Royal aussi pauvre qu'il y était entré. Il avait publié en 1764 un ouvrage intitulé l'*Homme de lettres*, dans lequel il s'est peint lui-même. Il donna, l'année suivante, un *Traité de l'éducation civile*, qui est comme la suite du précédent. Ces deux ouvrages eurent peu de succès, parce que, dit M. Dacier, la philosophie, qui en est l'ame, n'étant pas au ton de la philosophie du jour, parut âpre, sauvage et surannée. Il publia ensuite l'*Origine du gouvernement français*, 1765, in-18. Ce petit ouvrage est le Mémoire qui avait remporté le prix sur la question proposée par l'académie, dont nous avons parlé plus haut. Aussi érudit et moins systématique que Dubos, l'auteur s'appuie de faits incontestables, et n'admet que des conséquences rigoureuses. Après la mort de Villaret, Garnier fut choisi pour continuer l'*Histoire de France* commencée par l'abbé Velly. Garnier a écrit la moitié du règne de Louis XI, et a terminé à peu près à la moitié du règne affreux de Charles IX : il avait composé le reste de ce règne; mais par délicatesse il ne voulut pas publier des faits peu honorables pour la royauté, dans un temps où l'on en sapait les fondements; et ce même motif l'a vraisemblablement déterminé à détruire son manuscrit. Cette perte est peu regrettable; Garnier n'est pas superficiel comme Velly, ni déclamateur comme Villaret; mais il a moins de goût et d'esprit que le premier, moins de talent que le second : il est froid, prolixe et monotone. La révolution, en forçant Garnier d'interrompre ce travail, le rendit à ses anciennes études, pour lesquelles il était plus propre; et il lut à l'Institut, dans lequel il fut admis lors de la nouvelle organisation, deux Mémoires, dont un a été inséré dans le tome II du recueil de la classe d'histoire et de littérature anciennes. On a encore de lui des *Éclaircissements sur le Collége de France*, in-12 (1789), ouvrage dont le Journal des savants de 1790 donne un extrait fort détaillé. M. Barbier lui attribue : *Le Commerce remis à sa*

place, 1756, in-12; *le Bâtard légitime*, ou *le Triomphe du comique larmoyant* 1757, in-12. Lalande, toujours ami de Garnier, lui avait fait obtenir du ministre une pension de 1200 francs, au moment où, avant d'avoir été admis dans l'Institut, il était réduit à la plus grande détresse. Il mourut peu d'années après, le 21 février 1805, dans la 75e. année de son âge. Il a mérité par ses écrits l'estime de la postérité; et ses vertus inspirent l'admiration et le respect (*V.* BOISGELIN). W—R.

GARNIER-DESCHENES (EDME-HILAIRE), né à Montpellier, le 1er. mars 1727, fut notaire à Paris, puis administrateur de l'enregistrement et des domaines, et y est mort le 6 janvier 1812. Il était membre de la société d'agriculture du département de la Seine, et l'on trouve son éloge dans le tome XVI des *Mémoires* de cette compagnie. On a de lui : I. La *Coutume de Paris*, *mise en vers* (français, de 8 syll.), *avec le texte à côté*, Paris, 1768, petit in-12; troisième édition, 1787, in-18. II. *Traité élémentaire de géographie astronomique*, *naturelle et politique*, 1798, in-8°. III. *Recherches sur l'origine du calcul duodécimal*, 1800, in-8°. IV. *Observations sur le projet de Code civil*, 1801, in-8°. V. *Traité élémentaire du notariat*, 1807, in-8°. VI. *Formules d'actes à joindre au Traité élémentaire*, 1812, in-4°. VII. Des *Mémoires*, dans ceux de la société d'agriculture de Paris. A. B—T.

GAROFALO, ou GAROFANO (BEN'VENUTO TISIO, dit LE), peintre, né à Ferrare en 1481, mort en 1559. Ayant étudié sous de mauvais maîtres, il ne composa d'abord que des tableaux médiocres; mais, à l'âge de vingt-cinq ans, il se rendit à Rome, où il fit une étude si approfondie des chefs-d'œuvre de Raphaël, son contemporain, qu'il ne tarda pas à se placer au rang des plus habiles imitateurs de ce grand peintre. On a de lui une excellente copie de la fameuse Transfiguration, copie qui a long-temps appartenu au cardinal Mazarin, et qui a fait partie de la belle collection du Palais-Royal. Il avait ordinairement soin de peindre un œillet dans tous ceux de ses tableaux qui étaient de son invention. C'était par allusion à son nom, qui en italien signifie *œillet*. On trouve également cette fleur dans les deux beaux portraits que cet artiste a faits de lui-même. On dit que, dans les vingt dernières années de sa vie, le Garofalo employait tous les dimanches et les jours de fête à peindre gratuitement pour les monastères. Un jour l'Arioste vint le voir au moment où le peintre composait un tableau du *Séjour des Élus* : « Vous devriez bien, » lui dit en riant le poète, me mettre » dans votre paradis ; car je ne » prends pas trop le chemin de l'au- » tre. » Cette idée bouffonne sourit au peintre; et l'Arioste figura bientôt sur la toile entre sainte Catherine et saint Sébastien. Dans un autre de ses tableaux, le Garofalo représenta l'*Enfant Jésus jouant avec un petit singe sur les genoux de la sainte Vierge*. Ce mélange d'idées religieuses et burlesques qui nous paraîtrait aujourd'hui si blâmable, était alors dans le goût du temps, et ne scandalisait personne. On attribue au surplus au Garofalo plusieurs ouvrages qui ne sont pas de lui. Il y a même de l'incertitude sur l'époque de sa naissance comme sur celle de sa mort; et nous n'avons pu que nous en rapporter à cet égard au plus grand nombre des écrivains qui ont parlé de ce peintre. F. P—T.

GAROFALO (Blaise), en latin *Caryophilus*, laborieux antiquaire, né à Naples en 1677, embrassa l'état ecclésiastique, et acquit une connaissance parfaite, non seulement du grec et du latin, mais encore de l'hébreu. Ses travaux littéraires ayant étendu sa réputation dans toute l'Italie, les académies s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs associés. Le pape Clément XI et le cardinal Passionei faisaient grand cas de son érudition; ils lui procurèrent les moyens de satisfaire, en voyageant, le desir qu'il avait de vérifier différents points d'antiquité. Il était en correspondance avec le prince Eugène de Savoie, qui le détermina à se rendre à Vienne, où il devint l'homme de confiance et comme le favori du cardinal Trautson, archevêque de cette ville : il y mourut, fort âgé, en 1762. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Considerazione intorno alla poësia degli Ebrei et dei Greci*, Rome, 1707, in-4°. Après avoir cherché à prouver que, de toutes les langues, l'hebreu est la plus claire, parce que l'arrangement des mots y suit l'ordre naturel des idées, il fait voir que c'est à tort qu'on a voulu trouver quelque analogie entre la poésie des Hébreux et celle des Grecs, puisque les vers hébreux ne sont pas composés de syllabes de différentes mesures, et qu'ils ne diffèrent de la prose que par le choix des expressions et par la rime. Cette opinion avait déjà été émise par Jean Leclerc, qui se félicite (*Biblioth. choisie*, tom. XX, p. 169) de s'être rencontré avec un homme aussi savant que Garofalo. II. *Osservazioni sopra la lettera del D. Barnabo Scacchi fatte in difesa delle considerazioni intorno alla poësia degli Ebrei*, Venise, 1711, in-4°. : c'est une défense de l'ouvrage précédent; mais Garofalo crut devoir la publier sous un nom supposé, et il prit celui d'*Ottavio Maranta*. III. *Ragionamento in difesa delle considerazioni del marchese Orsi sopra il libro: Della maniera di ben pensare*, etc., Rome, 1708, in-4°. (*Voy.* Bouhours et Orsi.) IV. *Dissertationes miscellaneæ*, ibid., 1718, in-4°. Ces dissertations sont au nombre de six; la première, qui est la plus importante, traite du commerce des anciens : ce recueil devait avoir une suite, qui ne parut point. V. *In anaglyphum græcum dissertatio epistolaris;* elle est imprimée avec l'explication de ce monument, par le comte Camille Silvestri, Rome, 1720, in-8°. VI. *De antiquis marmoribus dissertationes IV*, Vienne, 1738, in 4°. L'auteur fait, dans la première, l'énumération des carrières de marbre qui étaient connues des anciens : il traite, dans la seconde, des ouvriers, de leurs outils, et des moyens de transport qu'ils employaient; dans la troisième, des droits que les carrières payaient à l'état; et enfin, dans la quatrième, des priviléges accordés aux ouvriers en marbre. Elles ont été réimprimées, Utrecht, 1743, in-4°., avec deux dissertations de Pascal Garofalo, jurisconsulte : *Altera de thermis herculaneis nuper in Daciâ repertis; altera de usu et præstantiâ thermarum herculanearum.* Ces deux dernières dissertations, dédiées au comte Hamilton, gouverneur du banat de Temeswar, avaient déjà paru à Vienne en 1737, et à Mantoue en 1739, in-4°. L'auteur essaie d'y déterminer la position de ces bains dont il vante l'efficacité dans les affections siphilitiques; il recherche d'où leur venait le nom de *bains d'Hercule*, et fait voir, par les médailles et les inscriptions que l'on y a trouvées, qu'ils n'ont été

construits que sous Antonin-le-Pieux. VII. *De veterum clypeis opusculum, in quo plura quæ ad græcam romanamque militiam pertinent, explicantur et illustrantur*, Leyde, 1751, in-4°.; ouvrage plein d'érudition et très estimé. VIII. *De antiquis auri, argenti, stanni, æris, ferri, plumbique fodinis*, Vienne, 1757, in-4°.; c'est le pendant de son ouvrage sur les marbres. Garofalo annonçait, depuis 1718, un traité *de herbis Biblicis*; mais il n'a point été publié. W—s.

GARRAULT (François), sieur des Gorges, trésorier de l'épargne comme son père, mit pendant sa vie toute son attention à faire connaître les ressorts de la finance française dans la partie des monnaies. Né à Orléans dans le 16e. siècle, mort à Paris vers 1632, nous lui devons: I. *Deux Paradoxes sur le fait de la monnoye*, Paris, 1578. II. *Traité des mines d'argent trouvées en France, ouvrage et police d'icelles*, Paris, 1579. III. *Recueil des principaux avis donnés à l'assemblée de St.-Germain en 1577, touchant le compte par écus, et suppression de celui par sols et livres*, Paris, 1578. IV. *Sommaire des édits royaux concernant le cours des monnoyes*, Paris, 1595. V. *Recherches des monnoyes, poids et manière de nombrer des plus renommées nations du monde, réduits à ceux des François*, Paris, 1595. VI. *Mémoires et Recueil des nombres, poids, mesures et monnoyes anciens et modernes*, Paris, 1596. La dernière édition du Sommaire des édits royaux est de 1632. P—D.

GARRICK (David), célèbre acteur et auteur dramatique, était petit-fils d'un négociant français, réfugié en Angleterre par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Son père, qui avait pris du service dans l'armée et s'y était distingué, était en recrutement à Hereford, lorsque David vint au monde dans une auberge, en 1716. Ce fut à l'école de Lichtfield, résidence habituelle de ses parents, que commença son éducation : il y montra peu d'application aux études classiques, et même peu de goût pour les jeux favoris de son âge; mais il se plaisait à écouter des histoires pour avoir le plaisir de les raconter à son tour. Le goût de la représentation théâtrale captiva bientôt toute son attention, et il sut le communiquer à ses camarades. A onze ans, il joua avec applaudissement le rôle principal dans la comédie de l'*Officier recruteur*. Vers 1730, son oncle, riche marchand de vins, établi à Lisbonne, l'appela auprès de lui dans la vue de le former à son commerce; mais ayant éprouvé quelques dégoûts, David revint au bout d'un an dans son pays, et rentra à l'école de Lichtfield, où il fit fort peu de progrès. L'instruction qui lui fut vraisemblablement la plus profitable, fut celle qu'il reçut des leçons de Samuel Johnson, en 1735. Johnson, qui depuis s'est acquis un si grand nom dans la littérature anglaise, faisait alors, pour subsister, l'éducation de quelques jeunes gens de Lichtfield. Il devint le précepteur de Garrick, qui avait quelques années de moins que lui; aussi fut-il encore plus son ami que son maître. Au bout d'un an, ils formèrent le projet d'aller ensemble visiter la capitale. Garrick paraissait destiné à la carrière du barreau. Un legs de 1000 livres st. que lui fit son oncle, lui donna les moyens de se préparer à l'exercice de cette profession par les études nécessaires. Il entra, en 1737, au collége de droit de Lincoln's-

inn; mais les succès que ses manières polies et agréables, autant que son esprit vif et piquant, lui procuraient si facilement dans les sociétés où il fut introduit, lui rendirent bientôt insipides les graves études du collége. En 1737, il étudiait les sciences logiques et mathématiques à Rochester; mais son penchant pour le théâtre contrariait toutes les intentions de sa famille. L'affection qu'il avait pour sa mère, l'avait porté à réprimer autant qu'il pouvait ce penchant: après la mort de ses parents, il entreprit, en société avec son frère, le commerce des vins; mais cette société ayant été dissoute très-peu de temps après, Garrick résolut de tenter enfin sur un théâtre public l'essai de son talent pour la déclamation. Son goût, exercé par la fréquentation des gens de lettres, s'était manifesté par quelques articles de critique dramatique, qui parurent dans les journaux. Une sage défiance l'engagea à ne donner à son premier essai que le moins d'éclat possible. Sous le nom fictif de Lyddal, il suivit une troupe de comédiens, qui se rendait de Londres à Ipswich; et ce fut sur le théâtre de cette ville qu'il débuta en 1741, dans le rôle d'Aboan de la tragédie d'*Oroonoko*. Son succès fut complet; et dès-lors il dit adieu au barreau et au commerce. Les applaudissements qu'il recueillit successivement dans plusieurs autres rôles, soit tragiques, soit comiques, même dans les rôles d'arlequin, affermirent sa résolution de se vouer à une carrière où il se sentait comme entraîné par la nature. A son retour à Londres, les directeurs des deux principaux théâtres, Drury-lane et Covent-garden, dédaignèrent d'abord l'acquisition d'un jeune comédien d'un extérieur peu imposant, et dont la méthode de déclamation contrariait d'ailleurs la doctrine vénérée des *traditions*. Le théâtre de Goodman's-field, plus particulièrement fréquenté par la bourgeoisie, profita de cette erreur. Garrick y fut reçu avec empressement. Parmi les auteurs dramatiques qu'il avait étudiés, Shakespeare avait surtout excité son admiration, et il avait cru trouver dans ses tragédies les rôles les mieux assortis à ses moyens; ce fut celui de Richard III qu'il choisit pour faire son début sur un théâtre de la capitale: il rendit ce rôle passionné et très fatigant avec une énergie extraordinaire, et qui lui mérita les plus grands applaudissements des spectateurs, étonnés de trouver dans un jeune homme de vingt-deux ans un talent qui faisait supposer une étude longue et profonde de la nature humaine. Il éclipsa dès sa première apparition, les plus grands acteurs que possédait la scène anglaise. Des hommes dont l'opinion faisait autorité, joignirent leurs suffrages aux applaudissements du parterre. Pope, alors sur la fin de sa carrière, s'était dérobé à sa retraite de Twickenham, pour assister à une des représentations de Richard III. Il fut ravi du jeu de Garrick, et dit au lord Orrery, qui l'accompagnait: *J'ai bien peur que ce jeune homme ne se perde; car il n'aura point de rivaux.* Richard III fut donné six ou sept fois de suite, et fut suivi de la représentation de plusieurs autres pièces, où le talent de Garrick se soutint avec avantage. Ce que la cour et la ville avaient de plus brillant desirant jouir de cette sorte de prodige, le théâtre de Goodman's-field attirait une affluence à laquelle il n'était guère accoutumé. Les directeurs des grands théâtres, forcés de croire au mérite du nouvel acteur, en considérant la désertion de leurs ha-

bitués et l'appauvrissement de leur caisse, mirent alors tout en œuvre pour perdre le théâtre rival, et provoquèrent un acte de l'autorité supérieure qui en ordonnât la suppression. Le directeur de Goodman's-field en prévint l'effet, et entra en arrangement avec eux. Garrick ne s'était pas borné au talent d'acteur. La société de Johnson lui avait communiqué le goût des vers; et il avait composé, entre autres ouvrages, deux petites pièces qui avaient été jouées avec succès, *le Valet menteur*, et *le Léthé*, où lui-même remplissait trois rôles différents. Le théâtre de Drury-lane s'empressa de s'attacher un talent qui pouvait relever sa gloire déchue; mais Garrick, après avoir contracté un engagement très avantageux avec le directeur, accepta une invitation pour donner quelques représentations sur le théâtre de Dublin, et partit en 1742 avec mistriss Woffington. L'enthousiasme qu'excita dans cette ville le talent de Garrick, alla jusqu'à la frénésie : tel fut, dans un été des plus chauds, l'empressement du public pour l'entendre, qu'il en résulta une épidémie qui prit le nom de *fièvre de Garrick*. Il revint à Londres quelques mois après; et conformément à son engagement, il parut sur le théâtre de Drury-lane, et continua de s'y montrer presque tous les jours, dans la grande et dans la petite pièce, et d'y mériter une égale admiration. Ses succès furent troublés un moment par une contestation où l'avait entraîné une promesse irréfléchie faite à l'un de ses camarades, le vieux et susceptible Macklin; contestation qui fut loin d'être éclaircie par quelques pamphlets publiés de part et d'autre, mais que les partisans de Garrick décidèrent à coups de bâton dans le parterre. En 1745, il fit un nouveau voyage à Dublin, et partagea avec Thomas Shéridan, fils de l'ami du docteur Swift et père de Richard Brinsley Shéridan, la direction d'un théâtre situé dans Smock-alley. Ce fut l'année suivante, qu'il joua à Covent-garden, pour la dernière fois comme acteur salarié. Ses succès, par l'effet de son esprit d'ordre et d'économie, lui avaient procuré une aisance qui le mit en état d'acheter, en 1747, la moitié de la direction de Drury-lane; et il se vit avec Lacy, à la tête d'une troupe choisie d'acteurs, qui se perfectionnèrent chaque jour par ses leçons. Ce fut Johnson qui composa, pour l'ouverture, un prologue que les Anglais placent pour le mérite immédiatement après le fameux prologue de la tragédie de *Caton*. Garrick, nourri des préceptes de cet écrivain religieux, s'appliqua à épurer la littérature dramatique, en bannissant du répertoire les pièces essentiellement licencieuses, et en purgeant les autres des obscénités qui pouvaient les déparer. Cette réforme rendit au théâtre un grand nombre de spectateurs, que la décence en avait éloignés jusque-là. *Garrick*, a dit Johnson, *a augmenté le fonds de nos plaisirs innocents*. Il s'attacha aussi à faire triompher le bon goût de la littérature, à bannir l'emphase de la tragédie, et la bouffonnerie de la scène comique. Il réveilla l'émulation des auteurs dramatiques par la générosité de ses procédés. Grâces à son exemple, et à la sorte de discipline qu'il établit dans sa troupe, la profession de comédien cessa d'être un motif d'exclusion de la bonne compagnie. En 1752, il fit un voyage en France; mais il retourna en Angleterre très peu de temps après. La supériorité de son talent, et l'éclat de ses succès, ne pouvaient manquer de lui susciter des ennemis, occupés constamment à détruire la popularité

qu'il avait acquise, et à mortifier un amour-propre qu'ils savaient fort irritable. Les circonstances vinrent malheureusement favoriser les efforts de la malveillance. On avait reproché à Garrick de la mesquinerie dans les moyens secondaires qu'il employait pour intéresser le spectateur. Il répondit à ce reproche en associant au charme des vers et de la déclamation toutes les séductions que peuvent offrir la musique, la danse et les décorations. Le célèbre Noverre se chargea de composer, pour son théâtre, des ballets, et de les faire exécuter par une troupe de danseurs étrangers, mais dont aucun n'était Français. La guerre éclata entre la France et l'Angleterre avant l'exécution de ce plan; mais cette considération n'en détourna point le directeur, qui ayant fait pour cet objet des frais considérables, n'était pas disposé à les perdre. C'est en 1755 que fut donné un divertissement de ce genre, sous le nom de *la Fête chinoise*. Les ennemis de Garrick, affectant du patriotisme, préparaient, par des circulaires et des articles de journaux, une opposition de la part des classes inférieures de la nation. Deux représentations du ballet avaient été assez paisibles; mais on s'attendait que la troisième serait troublée par l'effet de ces manœuvres. Garrick, dans l'espoir de conjurer l'orage, avait annoncé pour la première pièce *Richard III*, le triomphe de son talent : un ordre du roi avait autorisé cette représentation, et Sa Majesté elle-même y assista. Cependant, à peine le ballet fut-il commencé que la présence, sur un théâtre anglais, d'un si grand nombre d'artistes étrangers, qu'on se plaisait à désigner indistinctement sous le nom de *Français* et de *papistes*, porta au plus haut degré d'exaltation l'animosité nationale. Les spectateurs qui remplissaient les loges, prirent parti pour la pièce que les vociférations avaient interrompue ; et plusieurs hommes de distinction descendirent dans le parterre pour se saisir de la personne des plus mutins. Les épées furent tirées, et le sang coula : après beaucoup de tumulte et de coups donnés et rendus, une force militaire mit fin au désordre. La fureur s'était portée principalement contre les bancs, les lustres et les décorations ; et le dégât fut tel qu'il fallut un travail de six jours pour le réparer. Le dommage ne s'était pas borné à la salle du spectacle : toutes les vitres des appartements de Garrick furent cassées. Une affiche annonça que la pièce qui avait été l'occasion du tumulte ne serait pas reprise, et le public parut satisfait : mais, en 1763, le directeur ayant annoncé que les places à moitié prix seraient supprimées dorénavant aux représentations de pièces nouvelles, ses ennemis s'autorisèrent de cette innovation pour susciter dans le parterre un nouveau tumulte, qui força le directeur à se désister de sa prétention. On voulut contraindre le comédien Moody à demander à genoux pardon au public, pour avoir empêché un forcené de mettre le feu au théâtre. Moody s'y refusa avec dignité. Pour calmer les esprits, Garrick promit que Moody ne paraîtrait plus sur la scène jusqu'à ce qu'il eût recouvré la faveur du public; mais dès qu'il fut seul avec lui, il lui sauta au cou, lui témoigna son approbation, et lui assura la continuation de son traitement. Le besoin de trouver des distractions à ces contrariétés, et de rétablir sa santé altérée, le décida à faire un voyage sur le continent. Il avait épousé en 1749 mistriss Violetti, femme aussi distinguée par son esprit et ses qualités morales que par sa beauté et par ses grâces, et regardée

alors comme la première danseuse de l'Europe. Il parcourut avec elle l'Italie, la France et l'Allemagne, et trouva partout un accueil flatteur, particulièrement à la cour du duc de Parme. Pendant son séjour à Paris, il vit souvent mademoiselle Clairon, dont il avait annoncé la supériorité dès son premier voyage à Paris en 1752; il publia à cette occasion une gravure faite sur un dessin de Gravelot, et intitulée *la Prophétie accomplie*. On raconte que dans une de ces soirées où ils donnaient tour à tour, devant une société choisie, des échantillons de leur talent, Garrick demanda à mademoiselle Clairon si elle connaissait la gamme des passions, et que sur sa réponse qu'elle ignorait ce qu'il entendait par-là, il se mit à parcourir, par le seul jeu de la physionomie, tout le cercle des passions humaines, s'élevant par degrés des plus simples aux plus compliquées. Il revint en Angleterre en 1765. Les intervalles qu'il mit alors entre ses jours de représentation, lui laissaient du loisir qu'il employa à composer plusieurs ouvrages dramatiques. Son admiration pour Shakespeare, et les services qu'il avait rendus à sa mémoire, l'avaient en quelque sorte associé à la gloire de ce grand poète. Il n'aimait pas qu'on en parlât devant lui avec tiédeur. Étant à Paris, il avait refusé de voir l'abbé Leblanc, qui lui paraissait avoir parlé de son idole avec peu de respect. La corporation de Stratford sur l'Avon, lieu natal de Shakespeare, lui présenta des lettres de bourgeoisie, renfermées dans une boîte faite du bois d'un mûrier que le poète lui-même avait planté. Ce fut cette circonstance qui inspira à Garrick, l'idée du fameux Jubilé, ou fête en l'honneur du Barde de l'Avon, dont l'exécution eut lieu dans les premiers jours de septembre de 1769. Un amphithéâtre ayant été élevé pour cet objet, et décoré à grands frais, sur le bord de la rivière, des billets d'invitation furent distribués avec profusion dans la capitale et les provinces. On y vit bientôt une grande affluence d'amis des lettres et de gens du bon ton. La solennité commença par une cérémonie religieuse et une espèce de procession au cimetière: un dîner magnifique, un concert, un bal paré et un bal masqué, une course de chevaux, la lecture d'une Ode composée par Garrick à l'honneur de Shakespeare, furent les principaux divertissements qui remplirent les trois jours que dura le Jubilé; mais ils furent contrariés par le temps le plus défavorable à une fête champêtre. C'était d'ailleurs une sorte de cohue; et le plaisir ne répondit pas à l'attente des curieux. Foote, l'un des plus redoutables ennemis de Garrick, et connu par sa causticité, avait assisté au Jubilé; et il en a fait, dans une de ses farces, une description qui n'est pas dépourvue de vérité. Ce moderne Aristophane préparait même une parodie de la cérémonie de Stratford, lorque l'embarras de ses affaires domestiques, en le réduisant à recourir à la bourse de l'homme qu'il ne cessait de décrier, lui fit abandonner ce projet favori. Garrick, pour se dédommager des dépenses considérables que lui avait occasionnées le Jubilé de Stratford, s'avisa de le transporter, en lui donnant une forme dramatique, sur le théâtre de Drury-lane. Cette spéculation eut un heureux résultat; quatre-vingt-douze représentations données de suite, purent à peine satisfaire l'empressement du public. La mort de Lacy, en 1773, fit retomber sur son associé, la direction entière du théâtre de Drury-lane, et Garrick en resta chargé jusqu'en 1776, époque à laquelle il en vendit la moi-

tié, en même temps qu'il fit sa retraite comme comédien, et adressa au public des adieux touchants. Cette retraite lui était commandée par le délabrement de sa santé. Il était, depuis long-temps, tourmenté par la goutte, et surtout par des douleurs insupportables, qu'on attribuait à l'existence d'une pierre dans la vessie, ce qu'il n'avait jamais voulu permettre de vérifier par l'introduction de la sonde; et les remèdes qu'il avait employés contre ses maux, les avaient plutôt aggravés qu'adoucis. Il mourut le 20 janvier 1779. L'ouverture du corps fit voir que sa maladie consistait en une paralysie des reins. Son corps fut porté, avec une très grande pompe, à l'abbaye de Westminster; et il fut déposé dans l'endroit consacré aux poètes, et près du monument de Shakespeare. L'un de ses admirateurs, M. Albany Wallis, lui fit élever, à ses frais, en 1797, un monument d'un style élégant, exécuté par Webber. David Garrick était d'une taille peu élevée, mais bien prise; et ses membres, bien proportionnés, avaient acquis par les exercices de la danse et de l'escrime, beaucoup de souplesse et de grâce. Il avait le teint brun; ses traits étaient réguliers et agréables, ses yeux noirs et bien fendus, son regard pénétrant et plein de feu. Il avait une voix sonore, mélodieuse, flexible, qui se faisait entendre au loin, sans effort et sans éclat. On remarquait qu'un murmure (*wisper*) de Garrick n'était jamais perdu pour le spectateur même le plus éloigné de lui, tandis que la déclamation emphatique des autres acteurs n'en était pas toujours entendue. Ce qui était plus étonnant encore, c'est la facilité avec laquelle sa figure prenait alternativement l'expression forte et vraie des passions les plus diverses et des caractères les plus opposés: la majesté royale, la magnanimité, l'amour, la fatuité, l'air commun, l'air de jeunesse et la décrépitude du vieillard, la gaîté, le désespoir, la folie, la stupidité, paraissaient s'y retracer sans effort. Son jeu muet avait la plus grande expression, et il produisait un effet surprenant dans l'imitation de l'agonie et de la mort. « C'est dans le grand art de parler » aux yeux, a dit Voltaire, qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. Garrick, » qui a effrayé et attendri parmi nous » ceux mêmes qui ne savaient pas sa » langue. » Un fait dont l'authenticité nous est garantie, prouve jusqu'à quel point il possédait l'art d'imiter les diverses physionomies des hommes. Après la mort de Fielding, quelques-uns de ses amis, réunis dans un club, exprimaient le regret qu'on eût négligé de transmettre par la peinture les traits de ce romancier célèbre. Le peintre Hogarth dit qu'il l'avait plus d'une fois, mais inutilement, pressé de lui donner quelques heures pour faire son portrait. Garrick observa qu'il ne serait peut-être pas impossible de réparer cette négligence, et que si l'artiste voulait prendre son crayon, il allait essayer de lui offrir la physionomie de leur ami; et sur-le-champ il présenta sur sa propre figure une ressemblance de Fielding qui parut si frappante, qu'Hogarth, qui assurément pouvait en bien juger, n'hésita point de tracer, sur ce singulier modèle, l'esquisse unique qu'on ait du visage de l'auteur de *Tom Jones*. C'est celle qui a été gravée et placée à la tête des *Œuvres de Fielding*, Londres, 1784, 8 vol. in-8°. (1) Le talent de Garrick s'était

(1) Arthur Murphy, dans l'*Essai sur la vie et le génie de Fielding*, imprimé au commencement de ces *Œuvres*, prétend qu'Hogarth fit ce portrait,

perfectionné, non seulement par l'étude et la réflexion, mais aussi par l'observation de la nature même. C'est au malheur d'un de ses amis, dont la mort déplorable d'une fille chérie avait altéré la raison, qu'il dut l'occasion d'observer les signes extérieurs de cette maladie morale, pour en offrir la représentation pathétique dans le rôle du roi Lear. Peu de personnes étaient à portée d'apprécier les efforts que lui coûtaient ses succès. « Je le » vis une fois, a dit un écrivain, » venant de jouer le rôle de Richard » III; il était étendu sur un lit de » repos, comme le Germanicus ex» pirant dans le tableau du Poussin, » haletant, défait, sans respiration, » couvert de sueur, et incapable de » lever le bras. » On a reproché à Garrick plusieurs imperfections de caractère. Un goût désordonné pour la louange le portait, en quelque sorte, à mendier la flatterie. Le suffrage des esprits les plus éclairés ne pouvait le satisfaire, s'il n'y pouvait ajouter celui de l'individu le plus insignifiant. Cette avidité d'éloges le disposait à une extrême crédulité. David Mallet, entre autres, en profita pour faire recevoir et jouer sa tragédie d'*Elvire*, en persuadant à Garrick qu'il lui réservait une petite place dans la *Vie du duc de Marlborough*. Mais le vice qui ternissait le plus les belles qualités de Garrick, c'était le sentiment de jalousie que lui causaient les hommages rendus au mérite de ses camarades. Il fut cependant forcé de reconnaître la supériorité que Barry avait sur lui, dans le rôle d'Othello; rôle que lui-même, après un essai malheureux, avait cru devoir abandonner. Dans Roméo, il avouait aussi que *Barry faisait l'amour mieux que lui;* mais ce fut peut-être le seul acteur dont il ne traversa point les succès. Il ne pardonna jamais à Thomas Shéridan, le talent qu'il déployait dans le rôle du roi Jean, de la tragédie de Shakespeare, et qui lui avait mérité l'approbation de George II, lequel d'ailleurs n'aimait point Garrick. George II ne pouvait, dit Davies, se persuader que celui qui retraçait, avec tant d'énergie, les atrocités d'un Richard III, fût réellement un honnête homme. Garrick, ne pouvant supporter cette injustice, arrêta les représentations du *Roi Jean*. Il était aussi tourmenté par une crainte du ridicule, qui se trahissait par les précautions qu'il prenait pour y échapper, ou par l'affectation d'assurance avec laquelle il l'anticipait lui-même. Ainsi, il crut devoir faire précéder la cérémonie de son mariage, ainsi que son début dans le rôle de Macbeth, et son retour de France, par la publication de quelques pamphlets, où il faisait semblant de s'égayer à ses propres dépens. C'est avec une grande injustice qu'on l'a accusé d'avarice. Avant sa fortune, il s'était sans doute montré économe: depuis il vécut avec une grande magnificence. Il avait une belle maison à Londres, élégamment meublée, et une jolie maison de campagne à Hampton, où il recevait quelquefois les hommes qui avaient le plus d'influence dans l'état. Il était toujours obligeant, familier, charitable, souvent généreux. Tel l'ont représenté ceux qui furent le plus à portée de le bien connaître, et particulièrement Johnson, dont cependant l'affection pour lui n'était plus la même depuis l'époque de sa célébrité. Johnson, qui avait coutume de faire des collectes, pour les malheureux, parmi ses amis les plus opulents, a dit que « Garrick don-

partie de souvenir, partie à l'aide d'une espèce de silhouette; mais nous sommes certains qu'en cela ce biographe a été mal informé.

» nait plus d'argent qu'aucun autre » particulier d'une fortune égale en » Angleterre. » On le trouvait toujours disposé à appliquer à un objet de charité, le produit d'une représentation. Il s'occupa, dans ses dernières années, de l'exécution d'un plan en faveur des comédiens que l'âge ou les infirmités forçaient à se retirer du théâtre, et il donna de fortes sommes pour cet objet. Sa fortune, il est vrai, était considérable, puisqu'elle s'élevait, à l'époque de sa mort, à 140,000 liv. sterling. La considération dont ce célèbre acteur a joui dans le monde, peut se mesurer par les noms de quelques-uns des hommes qui l'admirent dans leur intimité; ce furent le comte de Chatam, lord Lyttelton, le duc de Devonshire, le duc de Nivernois, ambassadeur de France près la cour de Saint-James, M. Necker, etc. Comme écrivain, on ne peut le placer qu'au second rang. Ses ouvrages divers prouvent beaucoup d'esprit, de la fécondité dans l'invention d'un sujet, la connaissance du monde, du talent pour une satire fine et piquante, et le secret d'aiguiser l'épigramme, dont il faut dire, à son éloge, qu'il ne se servit jamais que pour repousser des attaques injustes. Sa versification est facile et correcte. Voici le titre de ses productions dramatiques, qui sont, pour la plupart, de petites comédies, ou des pièces à ariettes: *Le Valet menteur*, 1741; *Miss in her teens* (1), dont l'idée est tirée, dit-on, d'une pièce de Dancourt; *le Lethé*, 1740, repris en 1745 avec le second titre d'*Ésope parmi les Ombres; les Fées*, opéra, musique de Smith, 1755; *Lilliput*, 1756; *l'Homme coquet*, 1757; *le Tuteur*, 1759, dont il dut l'idée à *la Pupille*, de Fagan; *le Bon ton dans l'antichambre* (*High life below stairs*), 1759; *l'Enchanteur, ou Amour et magie*, 1760; *l'Invasion d'Arlequin*, 1761 (inédite); *le Fermier de retour de Londres*, 1762; *le Mariage clandestin*, 1766, comédie très estimée, que Garrick fit en société avec Colman (trad. en français, par madame Riccoboni, 1768, in-8°.); *Neck or nothing* (qu'on dit être, à peu près, une traduction du *Crispin rival de son maître*, de Lesage), 1767; *la Fille de campagne*, 1767, c'est *l'Epouse de campagne*, de Whycherley, refondue; ce dernier avait imité *l'École des femmes*, de Molière; *Cymon*, 1767; *Coup d'œil derrière la toile*, ou *la nouvelle répétition*, 1767; *le Jubilé*, 1770; *l'Institution de l'ordre de la Jarretière*, 1771; *la Veuve irlandaise*, 1772; *le Conte de Noël*, 1774; *Réunion de société*, 1774; *le Bon ton dans le salon* (*Bon ton, or High life above stairs*), 1775; cette pièce a été attribuée à tort au général Burgoyne; *le Premier jour de mai*, 1775; *les Candidats de théâtre*, 1775. Plusieurs des pièces que nous venons de citer, se font encore applaudir aujourd'hui sur le théâtre. Garrick a composé, en outre, un très grand nombre de ces prologues et épilogues qu'un acteur récite sur le théâtre anglais, avant et après la pièce; c'est un genre de composition pour lequel il avait beaucoup de talent et une incroyable facilité. Il a fait subir des changements considérables, et heureux en général, à plusieurs des pièces de Shakespeare, de ben Johnson, de Shirley, de Southern, etc.; mais il méconnut le goût de ses compatriotes lorsqu'il se basarda à leur offrir sur la scène la tragé-

(1) Nous ne hasarderons pas de traduire ce titre en français, non plus qu'un autre, cité plus loin.

die de *Hamlet*, après en avoir retranché, entre autres endroits, la fameuse scène des fossoyeurs. Cette témérité n'était pas propre à lui conserver la faveur du public; et il paraît, lui-même, en avoir fait en quelque sorte abjuration, en ne publiant point son travail sur cette tragédie. On a imprimé à Londres, en 1785, en 2 vol. in-8°., les *OEuvres poétiques de Garrick*, avec une notice biographique et des notes; mais ce recueil est loin d'être complet: celui de ses *OEuvres dramatiques* a paru en 1798, Londres, 3 vol. in-12. On connaît un très grand nombre d'anecdotes intéressantes sur Garrick. Nous en rapporterons deux ou trois, qui contribueront à le faire connaître sous différents aspects. Un homme estimable avait emprunté de lui une somme de 500 livres sterl., de laquelle il lui avait fait son billet; mais un revers de fortune le ruina ensuite entièrement. Ses parents et ses amis se cotisèrent pour satisfaire ses créanciers; et ils convinrent de se réunir, à cette occasion, dans un banquet. Garrick en étant informé, au lieu de profiter de la circonstance pour présenter sa réclamation, adressa à son débiteur le titre de sa créance, en l'invitant à le jeter au feu au milieu de la fête. Une jeune dame, qui devait prétendre à une grande fortune, ayant vu Garrick dans un des rôles où il paraissait avec le plus d'avantage, conçut tout à coup pour lui une passion qui résista à toutes les représentations des personnes qui s'intéressaient à elle. On s'avisa à la fin de la conduire au spectacle un soir que Garrick devait représenter un personnage des plus ignobles. Il le rendit avec tant d'effet, que la dame se trouva guérie pour toujours de sa passion. Nous ajouterons qu'il témoigna toujours de l'éloignement pour les discussions politiques. Ceux qui desirent connaître plus en détail cet homme célèbre, dont l'histoire se rattache à celle de la plus brillante époque du théâtre anglais, doivent lire les *Mémoires de la vie de D. Garrick*, par Thomas Davies, 2 vol. in-8°., Londres, 1780, réimprimés depuis; et la *Vie de Garrick*, par Arthur Murphy, 2 vol. in-8°., Londres, 1801. C'est à la sollicitation de Johnson que Davies, le comédien, écrivit son ouvrage, intéressant, impartial, et auquel il était également propre par ses talents, sa profession, et ses liaisons sociales; et c'est Johnson lui-même qui lui donna des renseignements sur la première partie de la *Vie* de son ami. L'ouvrage de Murphy est orné d'un portrait de Garrick, gravé d'après Reynolds. Il a été traduit en français par M. de Mariguié, Paris, an IX (1801), in-12. Il existe un ouvrage intitulé: *Garrick ou les acteurs anglais, ou observations sur l'art dramatique*, trad. de l'anglais, 1769, in-12. MM. Armand Gouffé et G. Duval ont donné au théâtre des Troubadours, *Garrick double*, comédie vaudeville en un acte, 1800, in-8°.; cet acteur figure encore dans le *Portrait de Fielding*, vaudeville de MM. Ségur jeune, Desfaucherets et Desprès, joué en 1800. M. Hadet a donné le 13 avril 1815, au théâtre du Vaudeville, *Garrick et les comédiens français*, en un acte. X—s.

GARRIEL. *Voy.* Gariel.

GARSAULT (François-Alexandre de), fut capitaine des haras de France, membre de l'académie des sciences, et mourut paralytique, en 1778, à l'âge de 85 ans. Doué de beaucoup d'ardeur pour l'étude, et d'une activité rare, il se livra à un grand nombre de recherches variées,

et s'occupa spécialement d'hippiatrie, d'équitation, de mécanique, d'histoire naturelle, de littérature et des arts. Il dessinait souvent les figures des nombreuses planches qui ornent ses ouvrages, et en a gravé lui-même plusieurs. Ses productions ne sont pas toujours des chefs-d'œuvre, ni des modèles de goût; mais elles ont toutes un but d'utilité qui les rend plus ou moins recommandables. Les ouvrages suivans fournissent la preuve de cette assertion. I. *Anatomie générale du cheval, traduite de l'anglais de Snap*, Paris, 1733, 1737, in-4°., avec figures dessinées et gravées par le traducteur. C'est le premier traité complet de l'anatomie du cheval, qui ait été publié en français. II. *Le nouveau parfait Maréchal, ou Connaissance générale et universelle du cheval*, in-4°., 1re. édition, La Haye, 1741; dernière édition, Paris, 1805. Quoique vieilli à beaucoup d'égards, surtout sous le rapport de la description et du traitement des maladies du cheval, cet ouvrage peut encore être lu avec fruit; il sera toujours utile à ceux qui dirigent des haras, ou qui s'occupent d'une manière quelconque de l'étude et de l'éducation des chevaux. III. *Le Guide du cavalier*, Paris, 1769, in-12. L'honneur de la traduction, que cet ouvrage a reçu en allemand, Berlin, 1770, in-8°., prouve suffisamment son mérite. IV. *Traité des voitures*, Paris, 1756, in-4°.: on y trouve la description d'une voiture qui n'est pas susceptible de verser, et dont l'auteur se servait lui-même. V. *Faits des causes célèbres et intéressantes*, Amsterdam, 1757, in-12. Cet ouvrage, remarquable par les détails qu'il renferme sur les différents genres de supplices, est d'ailleurs un abrégé commode d'une volumineuse compilation (*V.* GAYOT); mais le style en est peu agréable. VI. *Notionnaire ou Mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile dans les connaissances acquises depuis la création du Monde*, Paris, 1761, in-8°., fig. Cette compilation, aujourd'hui surannée et condamnée à un juste oubli, a été refondue et considérablement augmentée par Moustalon, Paris, 1804, 2 vol. in-8°.; réimprimée sous le titre d'*Encyclopédie des jeunes gens*, en 1807. VII. *L'art du paulmier raquetier*, Paris, 1760, in-fol. VIII. *L'art du perruquier, du baigneur, etc.*, Paris, 1767, in-fol. IX. *L'art du cordonnier*, Paris, 1767, in-fol. X. *L'art du tailleur*, Paris, 1769, in-fol.; traduit en allemand, Berlin, 1788, in-4°. XI. *L'art de la lingère*, Paris, 1771, in-fol.; traduit en allemand, Berlin, 1788, in-4°. XII. *L'art du bourrelier et du sellier*, Paris, 1774, in-fol.; traduit en allemand, Berlin, 1790, in-4°. XIII. *Figures des plantes et animaux d'usage en médecine*, Paris, 1764. Ce sont 730 planches in-8°., que Garsault avait dessinées de sa main, souvent d'après nature, et fait graver par les meilleurs artistes. Publiées d'abord sans aucun texte, elles parurent l'année suivante sous ce titre: *Description abrégée de 719 plantes et 134 animaux*, en 730 planches gravées sur les dessins de Garsault, suivant l'ordre de la Matière médicale de Geoffroy, Paris, 1767, 5 vol. gr. in-8°. On a adapté les mêmes planches au *Dictionnaire raisonné universel de matière médicale*, par Delabeyrie et Goulin, Paris, 1733, 4 tom. en 8 vol. in-8°.; reproduit sous le titre de *Dictionnaire des plantes usuelles*, Paris, Lamy, 1793, 8 vol. in-8°., avec 764 planches. Ces planches, dessinées avec beaucoup de soin et de pureté, et en général très bien gravées, laissent peu de chose à desirer sous le rapport de

la conformation extérieure, du port et de l'aspect général des plantes; mais elles manquent souvent de détails nécessaires sur les organes sexuels, et sur les parties de la fructification. On regrette aussi que Garsault se soit souvent borné à les désigner par leur seul nom générique, sans y ajouter le nom spécifique, ainsi qu'il a eu soin de le faire pour plusieurs. Malgré tant de travaux divers, Garsault, envoyé en mission dans les haras et dans différentes provinces, avait coutume de recueillir tout ce qui intéressait l'éducation et le perfectionnement des races de chevaux les plus estimées, et d'éclairer ainsi le ministère sur un des objets les plus importants de la richesse nationale. CH—T.

GARTH (Sir SAMUEL), poète et médecin anglais des 17e. et 18e. siècles, issu d'une bonne famille du comté d'York, étudia à Cambridge, fut reçu docteur en 1691, et s'établit ensuite à Londres en qualité de médecin. Le collége de médecine de Londres, dont il devint membre en 1692, était occupé alors de l'établissement des dispensaires, ou salles de consultations gratuites et de pharmacie, en faveur des pauvres malades: Garth se montra très actif pour l'encouragement de ces établissements utiles, et s'attira par-là le ressentiment de quelques membres de la faculté, et encore plus celui du corps des apothicaires. Il résolut de les livrer au ridicule; et c'est ce qu'il fit avec beaucoup d'esprit et de talent dans un poème en six chants, intitulé, le *Dispensaire*, publié en 1699. Ce poème fut extrêmement goûté dans sa nouveauté, eut en quelques mois de temps trois éditions, qui furent suivies de plusieurs autres. Chacune contient des améliorations; et celle de 1706, qui est la sixième, comprend nombre de descriptions et d'épisodes nouveaux. En 1697, le jour de Saint-Luc, suivant un usage annuel, il avait prononcé, devant le collége de médecine, un discours latin, d'un style élégant, et dans lequel aucune espèce de charlatanisme n'échappait à ses épigrammes. Comme médecin, Garth avait une pratique fort étendue. Il joignait, à ses talents divers, des manières aimables, un esprit de société agréable et facile, surtout un rare désintéressement. Ce fut lui qui, en 1701, indigné de voir le corps de Dryden honteusement délaissé en attendant le dernier honneur d'un cercueil, fut le premier à proposer, et à provoquer, par son exemple, une souscription pour fournir aux frais de l'enterrement: il prononça, à cette occasion, un discours funéraire, et suivit le convoi jusqu'à l'abbaye de Westminster. Il fut un des membres de ce fameux club de Kit-Kat, composé d'hommes aussi distingués par leur esprit ou par leur rang que par leur attachement à la maison d'Hanovre; et il y manifesta ses sentiments politiques dans une suite d'Épigrammes, improvisées sur les toasts du club, et qui furent gravées sur les verres des convives. George Ier., à son avénement au trône, le créa chevalier avec l'épée du duc de Marlborough, le nomma son médecin, et premier médecin de l'armée. Il mourut le 18 janvier 1718-19, âgé d'environ quarante-six ans. Garth était d'une constitution faible, qu'on attribuait à l'abus qu'il faisait des jouissances sensuelles. On a rapporté différentes particularités qui feraient douter de l'orthodoxie de ses sentiments religieux. Pope, dont il a encouragé les talents naissants, a essayé de le venger de cette inculpation, mais d'une manière assez singulière, pour ne pas dire absurde: « C'était, dit-il, le meilleur des hom-

» nies. Les mauvaises langues, ajou» te-t-il, et les méchantes ames, ont » jeté des soupçons d'irréligion jusque » sur ses dernières années, comme ils » avaient fait sur sa vie; mais si jamais » il y eut un bon chrétien, sans savoir » qu'il le fût, c'est le docteur Garth. » On raconte qu'étant un jour interrogé par Addison sur sa croyance religieuse, il répondit qu'*il était de la religion des hommes sages;* mais que, pressé de s'expliquer davantage, il ajouta que *les hommes sages gardent leur secret.* Il fut l'ami d'Addison et même celui du lord Lansdown, malgré la différence de leurs opinions. Attaché au lord Godolphin et au duc de Marlborough, il leur resta fidèle dans leur disgrace. Le désintéressement était un des traits marquants de son caractère; et l'on a dit de lui qu'*aucun médecin ne savait mieux son art, ni moins son métier.* Son principal ouvrage, le *Dispensaire*, est assez peu lu aujourd'hui, excepté le sixième chant. L'ouvrage est écrit avec facilité, mais on y trouve peu de poésie, au jugement de Johnson; et s'il n'est jamais au-dessous, il s'élève rarement au-dessus de la médiocrité. Voltaire en a porté un jugement plus favorable, mais qui a sans doute peu d'autorité. Le poème de Garth, dit il, sur les médecins et les apothicaires, est moins dans le style burlesque que dans celui du *Lutrin* de Boileau. Les mauvais auteurs et les prétendus beaux-esprits de sa nation n'y sont pas plus épargnés. Rien de plus riant et de plus neuf que ses descriptions; mais elles sont trop chargées à la manière anglaise. Il y a peut-être plus de finesse et de pensées que dans le *Lutrin;* mais la composition n'en est pas aussi sage ni aussi régulière. Le poète anglais se jette quelquefois dans des plaisanteries si basses, ou dans des digressions si savantes, qu'on perd à tout moment son dessein de vue, et que tour à tour on s'imagine lire un poème ou purement comique, ou purement sérieux; au lieu que dans le *Lutrin*, l'héroïque et le comique sont, pour ainsi dire, entrelacés avec tant d'art, qu'on n'y aperçoit jamais l'un sans l'autre, et que deux genres si opposés semblent se prêter réciproquement des grâces mutuelles. Le *Dispensary* commence à peu près ainsi :

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londre et des apothicaires,
Contre le genre humain si long-temps réunis.
Quel dieu pour nous sauver les rendit ennemis?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades,
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La seringue en canon, la pillule en boulet?
Ils connurent la gloire; acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie, et nous laissaient la nôtre.

Garth a composé en outre beaucoup de petits poèmes, et a donné, sur la fin de sa vie, une édition des Métamorphoses d'Ovide, traduites par différents auteurs, en 1717 : la traduction du 14[e]. livre, et celle de l'histoire de Cippus, au 15[e]., ainsi que la préface, sont de lui. X—s.

GARUFFI (JOSEPH MALATESTA), littérateur et antiquaire, né à Rimini, en 1655, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à l'étude avec un zèle extraordinaire, sans pourtant négliger ses devoirs : il devint archiprêtre du diocèse, fut fait conservateur de la fameuse bibliothèque Gambalunga, et mourut dans sa patrie, vers 1710. Il était membre de plusieurs académies, et entre autres, de celle des Arcadiens de Rome, où il était connu sous le nom d'Agamede Sciatto. Cinelli lui donne de grands éloges, et déclare qu'il a souvent profité de ses lumières. On connaît de lui : I. *Il sole tramontato, ovvero orazione funebre nell'essequie solenni del P. Tommaso Fabrizio*, Rimini, 1674,

in-4°. II. *Il Rodrigo*, *dramma per musica*, Rome, 1677, in-12, réimprimé à Parme. C'est, suivant Tiraboschi, le premier exemple en Italie, d'une pièce à un seul personnage. III. Des *Rime* ou *poésies diverses* en italien, Rimini, 1682, in-12. IV. *Topografia alfabetico-istorica di tutti comitati dell'Ungheria*. Bologne, 1684, in 8°. V. *Italia academica osia academie aperte a pompa e decoro delle lettere più amene nelle città italiane*, Rimini, 1688, in-8°.; ouvrage rare : il devait avoir une suite qui n'a point paru. VI. *Lucerna lapidaria quæ titulos, monimenta, epitaphia, inscriptiones ac sepulcra, tum gentilium, tum christianorum, viâ Flaminiâ et Arimini scrutatur*, ibid., 1692, in-4°. Cet ouvrage a été inséré dans le tome VII, 2°. partie du *Thesaurus Italiæ* de Burmann : on en trouvera une critique aussi judicieuse que polie dans les *Acta eruditorum*, ann. 1693. VII. *Vita e miracoli del beato Amato*, Venise, 1693, in-8°. VIII. *Il genio de' letterati appagato colle notizie più scelte e pellegrine de' libri moderni*, Forli, 1705, 1708, 1709, 3 vol. in-4°.; journal peu commun, mais aussi peu intéressant. On regrette que l'auteur ne se soit pas trouvé placé dans une ville où il aurait pu se procurer plus facilement des ouvrages dont la connaissance aurait été utile à ses lecteurs. On a encore de Garuffi : *Poëtici musei tesselatio, seu distichorum centuria*, Forli; *Sphingis coma ænigmatica*, Rimini. Il annonçait d'autres ouvrages, qui sont restés en manuscrit : *Templum Malatestarum à Lucæ Waddingii calumniis vindicatum*; *Commentaria in quosdam chemicos characteres insculptos orificio ollæ sub terrâ inventæ*; enfin, les *Annales* de la ville de Rimini, en italien. —

GARUFFI (Joseph Malatesta), critique italien, de la même famille que le précédent, né dans le 16°. siècle, prit la défense du Roland furieux de l'Arioste, dans les ouvrages suivants, qu'Apostolo Zeno cite avec éloge dans ses notes sur la Bibliothèque de Fontanini : *Della nuova poesia ovvero della difesa del furioso, dialogo*; Verone, 1589, in-8°. *Della poesia romanesca, ovvero delle difese del furioso, ragionamento secondo e terzo*, Rome, 1596, in-4°. Il a aussi publié une apologie du Tasse, intitulée : *Il Rossi, ovvero il parere sopra alcune obbjezioni fatte dall' infarinato academico della Crusca intorno alla Gerusalemme liberata, di Torquato Tasso, dialogo*. Rimini, 1589, in-8°. W—s.

GARVE (Christian), né à Breslau le 7 janvier 1742, étudia à Francfort-sur-l'Oder et à Halle, fut nommé en 1763 professeur extraordinaire de philosophie à Leipzig, et quitta ces fonctions en 1772, pour se retirer dans le sein de la vie privée. Ce philosophe appartient au premier rang de ceux qui ont illustré l'Allemagne vers la fin du dernier siècle, non qu'il ait créé aucun système qui lui soit propre, mais précisément, au contraire, par sa rare impartialité, à une époque où des systèmes nouveaux obtenaient tant de sectateurs enthousiastes, et où les partisans des anciennes doctrines repoussaient avec une prévention souvent trop aveugle les nouvelles tentatives. Garve professa un éclectisme éclairé, et le fonda sur une judicieuse et vaste érudition; il s'attacha spécialement à l'étude de la philosophie morale. Son caractère et sa vie, parfaitement d'accord avec ses maximes, semblèrent faire revivre parmi nous l'image des sages de l'antiquité. *Garve*, disait Kant, *est un véritable philoso-*

phe dans la légitime acception du terme. Une longue et cruelle maladie remplit ses dernières années. Pendant cet intervalle, il continua ses travaux avec une sérénité d'esprit inaltérable : de son lit de mort, il dicta, à une main amie, son beau traité *De la patience*, ouvrage déjà aussi utile que remarquable en lui-même, mais qui inspire une sorte de respect religieux, et qui doit porter avec lui une persuasion profonde, lorsqu'on voit un tel exemple s'unir à de semblables préceptes. Il mourut à Breslau, le 1er. décembre 1798. La logique lui est redevable de plusieurs matériaux précieux, et en particulier, de notions judicieuses sur la théorie morale de la vraisemblance, théorie trop peu aprofondie encore aujourd'hui. Il prête, à l'histoire de la philosophie, des points de vue nouveaux et féconds. On lui doit un tableau fidèle et rapide des divers systèmes des anciens et des modernes, sur les principes fondamentaux de la philosophie morale. Sa doctrine était pure; il l'exposait d'une manière aimable et douce. Écrivain élégant et correct, il traitait les sujets qu'il avait embrassés avec autant de goût que de sagesse; il les enrichissait avec abondance, les ornait, sans effort, des connaissances les plus variées en histoire, en philosophie, en littérature. Il connaissait parfaitement le cœur humain et l'esprit de son siècle : sa modestie égalait l'amour qu'il professait pour la vérité. « L'histoire de la phi» losophie, dit Garve, n'est pas seu» lement le tableau des vies et des » opinions des différents philosophes; » elle est essentiellement le récit et » l'explication des révolutions diver» ses que la science humaine a éprou» vées depuis l'origine jusqu'à l'âge » présent; et, pour qu'on puisse dé» couvrir les causes qui ont amené les » révolutions successives de la scien» ce, il faut connaître, avant tout, » quelle est la voie par laquelle la na» ture conduit l'esprit humain à cette » même science. » Garve en conclut qu'une bonne histoire de la philosophie ne peut être exécutée que par un vrai philosophe, par un philosophe même d'un mérite supérieur. Selon lui, il est un certain cercle inévitable dans lequel se meut et roule la sagesse humaine, de sorte qu'après avoir fait de grands progrès, elle semble revenir sur elle-même et retourner à son point de départ : la même suite et la même constance que la nature observe dans la marche générale des choses, semble se reproduire, suivant le même ordre, dans le développement des connaissances humaines; on dirait qu'elles ont leur naissance, leur enfance, leur jeunesse, leur maturité, leur vieillesse, leur décrépitude et leur mort : d'abord les sens sont le seul guide de l'homme, et c'est l'état sauvage; l'empire de l'imagination survient, et c'est le spectacle qu'offrirent les nations de l'Orient à la première époque de la civilisation; puis on observe, on compare, la raison s'appuie sur l'analogie, et une sorte de bon sens pratique donne naissance à la sagesse : tels furent les premiers sages de la Grèce; plustard on généralise, on établit des déductions, on trace des règles, on coordonne d'après les principes, on lie les effets aux causes, et c'est le règne de la science; enfin on abuse des abstractions, on se perd dans le vague des spéculations, dans les subtilités, et le doute naît de cet abus. La philosophie, dit encore Garve, lorsqu'elle est au plus haut point de sa perfection, atteint aussi le plus haut degré de popularité, et semble venir con-

firmer de toute l'autorité de la raison les maximes de ce même bon sens qui d'abord avait occupé sa place. C'est aux judicieux conseils donnés par Garve que l'histoire de la philosophie est redevable du nouveau caractère qu'elle a pris à la fin du dernier siècle, et qui l'a constituée en une véritable science destinée à servir de flambeau à toutes les autres. Lui-même a donné des exemples remarquables de la méthode qui doit être suivie pour bien discerner le véritable esprit des doctrines de l'antiquité : il a eu particulier démêlé avec sagacité les opinions des stoïciens et de la seconde académie sur la sensation et sur la probabilité (1). Manso, digne ami de Garve, Fulleborn, qui inséra plusieurs morceaux de lui dans ses *Mélanges*, Schelle, Dittmar, ont, à l'envi, retracé l'image de ses vertus et de ses travaux. Les *Archives littéraires*, publiées à Paris il y a quelques années (tome III, page 361), ont aussi payé un tribut à sa mémoire dans une notice sur son traité *De la patience*. Il a enrichi la langue allemande d'un assez grand nombre de Traductions, parmi lesquelles on remarque celles de l'*Éthique*, *de la Rhétorique*, *et de la Politique* d'Aristote ; des *Offices* de Cicéron ; des *Recherches philosophiques* de Burke *sur l'origine de nos idées du grand et du beau* ; des *Principes de la philosophie morale* par Adam Ferguson ; des *Principes de morale et de politique* par B. Paley ; du *Parallèle entre Frédéric II et Philippe, roi de Macédoine*, par Gillies ; de la *Richesse des nations*, par Adam Smith ; des *Recherches* d'Alexandre Gérard *sur le génie*, etc., etc.

Les principaux ouvrages dont il a enrichi la philosophie sont les suivants : I. *Dissertatio de nonnullis quæ pertinent ad logicam probabilium*, Halle, 1766, in-4°. II. *Dissertatio de ratione scribendi historiam philosophicam*, ibid. III. *Sur les penchants* (en allemand), ouvrage couronné au concours par l'académie de Berlin ; Berlin, 1769, in-4°. IV. *Progr. legendorum philosophorum nonnulla et exemplum*, ibid., 1770, in-4°. V. *Remarques* (en allemand) *sur la morale, les écrits et le caractère de Gellert*, ibid., 1770, in-8°. La traduction de cet écrit, en français, fait partie de la traduction des ouvrages de Gellert, par L. Ch. Pajon, 1772. VI. *Dissertation* (en allemand) *sur l'union de la morale et de la politique*, etc., Breslau, 1788, in-8°.; traduite en français, Berlin, 1789. VII. *Recherches* (en allemand) *sur divers objets de la morale, de la littérature et de la vie sociale*, Breslau, 1792-1797, trois parties in-8°. Le dernier volume contient ses idées *Sur la société et la solitude*. VIII. *Tableau* (également en allemand) *des principes les plus remarquables de la philosophie morale, depuis Aristote jusqu'à nos jours*, en tête de sa traduction de l'*Éthique d'Aristote*, et réimprimé séparément, Breslau, 1798, in-8°. IX. *Quelques considérations sur les principes les plus généraux de la philosophie morale* (en allemand), ibid., 1798, in-8°. X. *Recherches sur l'épreuve des facultés* (en allemand.) [*Nouvelle Bibliothèque des sciences*, VIII°. volume, page 1re. à 44 ; — 201 à 231 ; 1769.] XI. *Sur la mélancolie, et en particulier sur l'humour propre aux Anglais* (en allemand.) [Même Recueil, tom. Ier., pages 51 à 77 ; 1798.] XII. *Sur*

(1) Voyez le jugement porté sur le caractère de ses écrits, dans l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*, première partie, chap. 15.

l'existence de Dieu, Breslau, 1802, in-8°.; ouvrage posthume (en allemand.) La littérature allemande lui est encore redevable de plusieurs productions ingénieuses, de politique, d'histoire, de biographie, et parmi lesquelles on distingue : 1°. *Sur le caractere des paysans, considéré dans son rapport avec les propriétaires de terres et le gouvernement*, dont trois parties ont paru à Breslau de 1792 à 1797, et dont il n'a pu achever la quatrième; 2°. *Sur l'état de la Silésie à diverses époques*, ibid., 1789, in-8.; 3°. *Quelques traits de la vie et du caractère de Paczensky de Tenczin*, ibid., 1795; 4°. *Fragments d'un tableau de l'empire, du caractère et du gouvernement de Frédéric II*, ibid., 1798, 2 vol. in-8°. (1); 5°. *Considérations sur quelques particularités dans les ouvrages des écrivains anciens et modernes, et particulièrement des poètes* (dans la Nouvelle Bibliothèque allemande des sciences, tome x, pages 1re. à 37, 198 à 210; 1670); 6°. *Le présent du jour de Noël; — Lettres sur Émilie Galotti* (dans le Philosophe d'Engel); 7°. *Sur les vœux non accomplis; — Sur la beauté d'un pays montueux* (dans les *Délassements* de Becker); 8°. *Parallèles entre Marc-Aurèle et Frédéric II, entre Frédéric le Grand et Adrien* (dans le *Journal allemand* de Genz, 1795, et les *Annales de la monarchie prussienne*, 1798); 9°. un grand nombre d'autres morceaux détachés dans ces mêmes journaux, ceux de Brunswick, de la Silésie; la Bibliothèque générale allemande; les Mémoires de l'Académie royale de Berlin. Une partie de ces fragments ont été réunis et publiés par lui en 1796, sous le titre de *Mélanges*, Breslau, 1796, in-8°. Sa *Correspondance* avec Weisse, et quelques autres amis, a été publiée à Breslau, en 1803, 2 vol. in-8°.

D. G—o.

(1) Le roi de Prusse faisait le plus grand cas du talent et du caractère de Garve. Chaque fois qu'il venait en Silésie pour les grandes revues, il ne manquait pas, au moment de son arrivée à Breslau, de faire appeler ce savant professeur, pour s'entretenir familièrement avec lui tous les moments qu'il avait de libres.

GARZI (Louis), peintre italien, né à Pistoie, en Toscane, en 1658. Après avoir étudié les premiers principes de son art chez un peintre, nommé Salomon Boccali, il se perfectionna sous André Sacchi, qui était aussi le maître de Carle Maratte. Une louable émulation s'établit entre les deux élèves : Sacchi les affectionnait également, parce qu'ils semblaient devoir lui faire également honneur. En effet, quoique Carle Maratte ait acquis, dans la suite, plus de célébrité que son condisciple, nos artistes ne savent aujourd'hui auquel des deux ils doivent donner la préférence. Il y a une analogie remarquable entre la manière de ces dignes émules. Leurs dessins, surtout, se ressemblent tellement, qu'il faut avoir le goût très exercé pour en faire la distinction. Appelé à Naples, où il devait entreprendre de nombreux ouvrages, Garzi y peignit la voûte de l'église de Sainte-Catherine, et se hâta de revenir à Rome, où il ne cessa plus d'être employé. Les peintures qui ornent l'église des Stygmates sont considérées comme son chef-d'œuvre : on remarque qu'il avait plus de quatre-vingts ans quand il les commença. Les jeunes artistes se moquaient, par avance, de ce qu'ils appelaient sa folle présomption, et ils s'apprêtaient à le tourner en ridicule. Informé de la défaveur que ces étourdis cherchaient à répandre sur les productions de sa vieillesse, il redoubla de soins pour ne laisser aucune

prise à la critique, et les efforts qu'il fit à cette occasion lui coûtèrent la vie. Il fut vivement regretté par le pape Clément XI, qui, malgré les basses manœuvres des envieux, n'avait jamais cessé d'honorer et d'employer ses talents. Garzi a réussi dans presque tous les genres de peinture. Il avait de l'invention et de l'esprit. Son dessin était pur, sa touche moelleuse et facile, son coloris léger et gracieux: il excellait à peindre les groupes d'enfants, les figures de Vierges; et il entendait aussi bien la perspective que l'architecture. Il est mort en 1721.

F. P —T.

GARZIA HIDALGO (Josef), habile peintre espagnol, naquit à Murcie, en 1656, d'une famille illustre, mais pauvre. Dès l'âge de quatorze ans, il se livra à la peinture; et ses premiers maîtres furent le chevalier Villacy et Gilart. En 1676, étant à Rome, il prit des leçons de Piètre de Cortone, de Salvator Rosa, et de Carle Marata. De retour en Espagne, il demeura quelques années à Valence, pour étudier les ouvrages de Joanes, et des Ribalta. Il obtint toujours les premiers prix dans les deux académies de cette ville (1), et y laissa plusieurs ouvrages. S'étant transporté à Madrid, il travailla avec don Jean Carreño, aux tableaux du cloître de St.-Philippe el Real. Il était contemporain de Palomino; mais celui-ci, envieux de la réputation que Garzia s'était acquise, et de l'estime dont Carreño l'honorait, lui jura une haine implacable et eut avec lui plus d'une dispute sérieuse. Garzia, qui maniait l'épée mieux que son adversaire, lui imposa silence : mais celui-ci s'en vengea dans ses *Vies des peintres célèbres*, où il ne parle de son ennemi qu'une seule fois, et comme en passant, dans l'article *Conchillos*. En 1700, Garzia fut nommé par l'Inquisition censeur des peintures publiques; Philippe V le choisit pour son peintre en 1703, et lui conféra la croix de St.-Michel. Garzia n'avait qu'une assez faible santé: s'étant retiré dans le monastère de St.-Philippe, il y mourut vers l'an 1712, à l'âge de cinquante-six ans. On a un grand nombre d'ouvrages de cet artiste, dont les plus remarquables sont à Valence. La *Bataille de Lépante*, qui se trouve dans l'église de St.-Jean de-l'Hôpital. — Un *St.-Joseph*, dans celle de St.-André. — Dans le couvent de St.-Dominique, un grand tableau représentant *St.-Joachim* et *St.-Thomas*. — Le *Martyre du vén. Ortiz*, dans l'église de St.-Augustin. — On trouve à Madrid 24 tableaux, représentant la *Vie de St.-Augustin*, dans le cloître de l'église du même nom. Dans un de ces tableaux, on voit le portrait de l'épouse de Garzia, sous la figure d'une jeune femme qui, accompagnée d'autres fidèles, font de riches présents à St.-Augustin. Le principal mérite de Garzia consiste dans la composition, le coloris, la grâce et la pose des figures, qui se font admirer, surtout, par leur expression et le moelleux de leurs formes. Cet artiste était aussi un fort bon graveur. Il a laissé un cahier (publié en 1691), qui contient une école suivie de dessin, et où il traite de l'anatomie, des différentes manières de peindre, de la composition des couleurs, et de la manière la plus facile de graver à l'eau-forte; avec des notices assez curieuses sur plusieurs anciens artistes espagnols. — Garzia de Miranda, surnommé *el Manco* (le Manchot) parce qu'il avait la main droite coupée et

(1) Il y a dans Valence deux académies de peinture. Tous ceux qui ne sont pas nés Valenciens appartiennent à celle dite des *Etrangers*.

qu'il peignait avec la gauche, a laissé d'excellents tableaux. Il fut aussi peintre de Philippe V, avec 2500 ducats de pension; il mourut à Madrid le 8 mars 1749. — GARZIA (Reynoso), Andaloux, mort en 1677, fut encore un peintre renommé, ainsi que GARZIA SALMERON, mort en 1666. — Parmi les sculpteurs du nom de Garzia, il faut distinguer Fernand, François, Jean, et les deux frères Michel et Jérôme, chanoines de St.-Sauveur de Grenade. B—s.

GARZONI (JEAN), savant médecin, littérateur et historien du 15[e]. siècle, naquit à Bologne en 1419, d'une famille noble et illustrée depuis long-temps par les premiers emplois de cette république. Bernard Garzoni son père, nommé médecin du pape Nicolas V, emmena ce fils à Rome, où il étudia pendant quatre ans les lettres latines sous le célèbre Laurent Valla. Il cultiva l'amitié de plusieurs autres savants, et particulièrement de Théodore Gaza. Après la mort de son père, il retourna dans sa patrie, et continua ses études littéraires sous la direction d'Urceus Codrus. Ce ne fut qu'à l'âge de trente-huit ans qu'il commença d'étudier en médecine, et il en avait quarante-sept quand il fut reçu docteur. Peu de temps après, le sénat le nomma premier professeur de philosophie et ensuite de médecine à l'université. Il suivait, dans l'une et dans l'autre de ces sciences, l'école d'Aristote, ou plutôt des docteurs arabes qui dénaturaient le péripatétisme en l'enseignant: aussi ne manqua-t-il pas de s'appliquer à l'astrologie judiciaire, qu'il regardait d'après eux comme un appui indispensable de l'art du médecin. Il était du reste infatigable au travail, passionné pour l'honneur de sa patrie, et profondément versé dans l'érudition sacrée et profane. Il écrivit la vie de plusieurs illustres Bolonais, celle d'un grand nombre de saints, une Histoire de Saxe, et quelques autres morceaux d'histoire; mais privé, comme on l'était de son temps, des lumières de la critique, forcé par les ténèbres qui couvraient encore toutes les parties de la littérature, à se laisser guider par les bruits populaires et par les opinions reçues, entraîné aussi par l'usage qui dominait alors de donner à tout ce qui était ancien, un air de singularité et de grandeur, il répandit dans ses histoires une infinité de fables, de personnages d'imagination, et de récits extraordinaires, qui malheureusement passèrent ensuite, sur sa parole, dans les écrits des historiens qui vinrent après lui, tels que Ghirardacci, Vizzani, et quelques autres. Jean Garzoni fut quelquefois obligé de se distraire de ses études, et d'entrer, comme ses ancêtres, dans les premières magistratures. Il fut plusieurs fois nommé l'un des Anciens, et l'un des tribuns du peuple. Il montra dans ces places beaucoup d'habileté, de prudence, et de zèle pour l'intérêt public. Il mourut, en 1506, dans une épidémie qui fit à Bologne de grands ravages; il avait quatre-vingt-six ans. Son état de médecin, dans lequel il était fort employé, et sa chaire de médecine, occupaient la plus grande partie de son temps; et ce n'était pas seulement de son temps et de ses lumières qu'il aidait les jeunes gens qui suivaient ses leçons: lorsqu'il leur voyait des dispositions et peu de moyens de fortune, il les prenait chez lui, les nourrissait, les encourageait à mêler d'autres études à celle de la médecine, les dirigeait dans la carrière littéraire, et jouissait de leurs succès. La réputation qu'il avait acquise d'être le meilleur écri-

vain en langue latine qu'il y eût alors à Bologne, lui attirait de toutes parts des demandes et des importunités, pour la composition de discours d'apparat, de compliments, de harangues, à prononcer dans les solennités publiques; et jamais il ne refusait ces occasions de complaire à des maisons religieuses, à des corporations politiques, ou simplement à des amis. Si l'on ajoute, à tant d'occupations, la correspondance très active qu'il entretenait avec ceux-ci, qui étaient très nombreux, et parmi lesquels se trouvaient des hommes du premier rang, même des princes, et presque tous les hommes distingués alors dans les lettres, on aura peine à comprendre qu'il trouvât encore assez de loisir pour écrire le grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés et dont la plus petite partie seulement a vu le jour. Les principaux de ceux qui ont été imprimés, sont : I. *De rebus Ripanis libellus, per Theodorum Quatrinam ripanum impressus*, Ancône, 1576. II. *De dignitate urbis Bononiæ commentarius;* dans le tome XXI des *Scriptor. rerum italicarum*, de Muratori. III. *De Joannis Bentivoli senioris gestis ad Joannem Bentivolum juniorem libellus*, publié par le P. Antoine Zaccaria, dans son *Iter litterarium per Italiam*, page 341. IV. *De rebus Saxoniæ, Thuringiæ, Libonotriæ, Misniæ et Lusatiæ, et de bellis Friderici Magni libri duo ad illustrissimum Fridericum Saxoniæ ducem*, etc. Ce livre, écrit vers l'an 1486, fut imprimé à Bâle en 1518, in-4°., avec une préface d'Érasme Stella. Il a été depuis inséré dans plusieurs recueils historiques en Allemagne. On l'a souvent attribué à son premier éditeur, Érasme Stella, de Leipzig, qui avait été disciple de Garzoni; mais on a la preuve certaine qu'il était de ce dernier, dans une lettre de Frédéric, duc de Saxe, datée de Sienne, où ce prince et Garzoni lui-même étaient alors, pour le remercier de lui avoir dédié cet ouvrage, qu'il a lu, dit-il, avec le plus grand plaisir, et dont il ne tardera pas à lui témoigner sa reconnaissance. Cette lettre, et la réponse de Garzoni, que le comte Fantuzzi cite tout entières, tome IV de ses *Notizie degli scrittori Bolognesi*, se conservent en original à Bologne, dans la Bibliothèque des dominicains, parmi les manuscrits de l'auteur. V. *De Miseriâ humanâ*, Strasbourg, 1505, in-4°; sans compter les *Vies* de plusieurs saints, tels que saint Christophe, saint Dominique, saint Antoine abbé, saint Thomas-d'Aquin, saint Pierre martyr. Quant à ses ouvrages inédits, on peut dire qu'ils sont innombrables : les titres seuls remplissent 15 pages in-fol., dans le livre de Fantuzzi, que nous venons de citer. La plus grande partie est conservée dans trois bibliothèques de Bologne, celles de l'Institut, des Dominicains, et des chanoines de Saint-Sauveur. La première de ces bibliothèques en possède la collection la plus complète; et ce sont les manuscrits originaux, dont les deux autres n'ont pour la plupart que des copies. Trois volumes entiers d'ouvrages de médecine, et sur des cahiers séparés; une prodigieuse quantité de *Vies* et de *Panégyriques de saints*, de *Harangues* prononcées dans des solennités civiles ou scolaires, et d'autres *Discours* publics de différents genres; des *Questions de littérature ancienne, de morale et de philosophie* traitées, soit en forme de dialogue, soit en discours direct; des *Morceaux* particuliers d'histoire sur les événements les plus remarquables du 15e. siècle, etc., occupent une

place considérable dans cette riche bibliothèque. Ce que celle de Saint-Dominique possède de plus important, et qui manque à celle de l'Institut, ce sont dix livres de *Lettres familières*: un choix bien fait, dans ce volumineux recueil, ne serait peut-être indifférent ni pour l'histoire proprement dite, ni pour l'histoire littéraire de ce temps-là. Garzoni avait épousé une fille de la noble maison de Zambeccari; elle lui donna quatre fils, et il eut la douleur d'en perdre trois dans une seule année. — Marcel, qui survécut, eut pour fils Fabrice GARZONI, qui devint un savant anatomiste, et fut professeur de philosophie et de médecine comme son aïeul. La bibliothèque de l'Institut de Bologne a de lui deux ouvrages inédits sur des sujets relatifs à son état de médecin. Il était ami intime du célèbre Varchi; et l'on trouve, parmi les poésies de ce dernier, un sonnet, où il l'invite à quitter l'étude d'Aristote et celle d'Hippocrate, pour venir goûter avec lui les délices de la campagne. G—É.

GARZONI (THOMAS), auteur italien du bon siècle, mais qui est mis au nombre des écrivains bizarres plutôt que des bons écrivains, naquit à Bagnacavallo dans la Romagne, au mois de mars 1549. Son enfance annonçait un prodige; il n'avait que onze ans, et étudiait les belles-lettres sous Philippe d'Oriolo d'Imola, lorsqu'il composa un poème, *in ottava rima*, sur les jeux mêmes des enfants et sur leurs petits combats. Envoyé à quatorze ans à Ferrare, il y commença l'étude du droit, qu'il alla ensuite continuer à Sienne. Il avait dans ce changement un autre but, c'était d'épurer son langage et son style, et de se défaire, en écrivant, des mauvaises locutions lombardes. Il commença aussi un cours de philosophie; mais il se fit tout à coup une révolution dans ses sentiments et dans ses idées: avant d'entrer dans le monde, il s'en dégoûta, c'est du moins ce que Niceron dit de lui dans ses Mémoires (tome XXXVI), et il alla, en 1566, prendre à Ravenne l'habit de chanoine régulier de Latran; il n'avait alors que dix-sept ans. Depuis ce moment, Garzoni se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur: la philosophie, la théologie, l'histoire, les langues savantes et même l'hébraïque, l'espagnole parmi les langues vivantes, furent à la fois l'objet de ses travaux. On ignore s'il commença de bonne heure la composition de plusieurs ouvrages qu'il fit paraître successivement en peu d'années. Le premier qu'il publia, est un ouvrage satirique et singulier, intitulé: *Il theatro de' varj diversi cervelli mondani*, Venise, 1583, in-4°. Les cervelles humaines y sont divisées d'abord en cinq espèces, dont chacune est plus ou moins subdivisée, et le tout forme une suite de cinquante-cinq discours. La première division est propre à faire sentir l'avantage que les diminutifs et les augmentatifs donnent à la langue italienne. *I cervelli*, les cervelles, dans le sens absolu du mot, sont les bonnes cervelles, les unes paisibles et reposées, les autres braves et guerrières, d'autres gaies et joviales, ou adroites et rusées, vives et éveillées, ou judicieuses et subtiles, ou sages et intelligentes, ou vertueuses et nobles. Chacune de ces qualités est le sujet d'un discours où l'auteur en rassemble différents exemples, tirés de l'histoire ancienne et moderne. Après les *cervelli*, viennent *i cervellini*, les petites cervelles, qui sont vaines, inconstantes, changeantes, légères, curieuses, lunatiques, colériques,

bizarres, capricieuses, passionnées; et l'histoire fournit encore, dans autant de discours, des traits de ces différents vices : *i cervelluzzi*, sont encore pires; ils sont paresseux, désœuvrés, stupides, insensés, balourds, grossiers, désagréables, insipides, timides, irrésolus, faibles, obtus, distraits, niais, imbécilles, etc. : *i cervelletti* valent encore moins; les petites cervelles de ce genre ne sont pas seulement bornées, mais méchantes, bavardes, mordantes, pédantesques, sophistiques, etc. Vient enfin l'augmentatif *cervelloni*, qui est pris comme il doit l'être, en bonne part. Les fortes cervelles sont expérimentées, mâles, fermes, libres, hardies, résolues, graves, industrieuses, ingénieuses, et même cabalistiques, ce qui paraît à l'auteur un sujet d'éloges comme tout le reste : mais *i cervellazzi*, qui sont un autre augmentatif, rassemblent au contraire ce qu'il y a de pire au monde, de plus vicieux, de plus vil; et les vices que l'auteur leur attribue, fournissent à eux seuls la matière de ses dix-neuf derniers discours. Ce livre fut traduit en français par Gabriel Chappuis, Paris, 1586, in-16. Le plan, et en quelque sorte la structure de l'ouvrage, peut donner une idée de la plupart de ceux du même auteur. Le plus considérable parut le second, et c'est le plus célèbre; il est intitulé : *Piazza universale di tutte le professioni del mondo*, Venise, 1585, in-4°. Il y traite, en cent cinquante-cinq discours, de toutes les professions des hommes, depuis les rois, les princes et les tyrans; les prélats, les moines, chanoines, et chevaliers d'ordres religieux; les savants et docteurs dans toutes les facultés; les professeurs de toutes les sciences; les écrivains, les poètes et les orateurs; les devins, les sibylles et les prophètes; les courtisans et les courtisanes; les hérétiques et les inquisiteurs; les sauteurs, danseurs, coureurs, faiseurs de tours, etc., jusqu'aux arts purement mécaniques, et aux métiers les plus communs et les plus vils. Dans chacun de ces discours et sur chacune de ces professions, l'antiquité, l'histoire moderne, et même contemporaine, fournissent à l'auteur des moyens d'étaler son érudition et ses connaissances, sans qu'il en résulte ni un très grand plaisir, ni une véritable instruction pour le lecteur. Cet ouvrage, qui contient plus de huit cents pages in-4°., fut traduit en latin par Nicolas Bellus, et publié dans le même format à Francfort-sur-le-Mein, en 1623. *L'Hôpital des fous* suivit de près; il est intitulé : *L'Hospidale de' pazzi incurabili, con tre capitoli in fine sopra la pazzia*, Venise, 1586, in-4°. de 95 pag. Garzoni passe en revue, à sa manière, dans 33 discours, toutes les sortes de folies; et ce qu'il y a ici de particulier, c'est une prière qu'il adresse, à la fin de chacun de ces discours, à l'un des dieux ou déesses du paganisme, pour la guérison de l'espèce de fous dont il vient de parler. L'ouvrage fut traduit en français par François de Clarier, sieur de Longval, Paris, 1620, in-8°. *La sinagoga degl'ignoranti* parut trois ans après à Venise, in-4°., l'année même de la mort de l'auteur, qui mourut dans sa patrie le 8 juin 1589, n'étant âgé que de quarante ans. C'est celui de ses ouvrages dont l'idée est la plus philosophique; mais il l'a exécuté dans le même genre que tous les autres, et avec plus d'érudition que de philosophie : il y examine, dans 16 discours, ce que c'est que l'ignorance; combien il y en a de différentes es-

pèces; quelles en sont les causes; quelle en est la propriété ou la matière; à quels signes on la reconnaît; combien de choses la fomentent et l'entretiennent; quelle est la profession de l'ignorant; quelles sont ses fonctions dans le monde, ses actions, ses occupations, ses prouesses, etc., etc. On n'est pas surpris de voir l'auteur donner pour principale occupation, aux ignorants, de blâmer les savants et les gens de lettres, de les calomnier auprès des princes, des grands, des autorités, des gens du monde; cela était ainsi avant lui, et le sera encore après nous. On ne publia que depuis sa mort, un de ses opuscules intitulé : *Il mirabile cornucopia consolatorio*, Bologne, 1601, in-8°., espèce d'ouvrage burlesque à la louange des cornes, qu'il avait écrit, dit-on, pour consoler un mari d'un certain accident dont elles sont l'emblème. Il avait laissé, en manuscrit, un ouvrage plus considérable, qui avait pour titre, *Il serraglio degli stupori del mondo:* il était divisé en dix *appartements*, selon les différents objets admirables et extraordinaires, tels que les monstres, prodiges, prestiges; les sorts, les oracles, les sibylles, les songes, les curiosités astrologiques, les miracles, et toutes les merveilles, tirés des meilleurs auteurs, des historiens, des poètes, et dont il entreprenait d'examiner la probabilité ou l'improbabilité, selon les lois de la nature. Barthélemi Garzoni, son frère, prélat de Saint-Ubalde d'Eugubio, et théologien privilégié de la congrégation de Latran, fit imprimer ce manuscrit avec des notes, Venise, 1613, in-4°., volume de près de 800 pages, où l'érudition est prodiguée, et les citations entassées plus encore que dans les ouvrages précédents. Garzoni avait donné, un an avant sa mort, une édition, en trois volumes in-fol., des OEuvres latines de Hugues de saint Victor, chanoine de cette maison à Paris dans le 12°. siècle, d'après l'édition, en pareil nombre de volumes, donnée à Paris en 1526, mais avec des apostilles, des notes, et des scholies de lui, et une vie de cet écrivain. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, tom. XII, lui reprochent, avec raison, d'avoir, dans cette vie, par un zèle mal entendu pour l'honneur de son corps, et sans égard pour la vraisemblance, qualifié notre Victorin chanoine régulier de Latran. On lui attribue encore, mais avec peu de certitude, deux ouvrages intitulés, l'un *l'Huomo astratto*, Venise, 1604, in-4°., et l'autre, qui paraîtrait assez dans son genre, *Le vite delle donne illustri della Scrittura sacra, con l'aggiunta delle donne oscure e laide dell' uno e dell' altro Testamento*, Venise, 1588. G—É.

GARZONI (PIERRE), sénateur vénitien, historiographe de la république, florissait à la fin du 17°. siècle et au commencement du 18°. Ses actions eurent sans doute moins d'éclat que ses ouvrages; on sait peu de circonstances de sa vie, et l'on ignore l'époque précise de sa naissance et de sa mort. Il reçut, le 10 juin 1692, du conseil des dix, la mission de continuer l'histoire de Venise, conduite jusqu'en 1690 par le dernier sénateur-historiographe, Michel Foscarini. On sait que Sabellico, qui n'était point sénateur, commença au 15°. siècle cette histoire; que le sénat adopta l'ouvrage, pensionna l'auteur, et à partir de cette époque lui choisit dans son propre sein des continuateurs. Navagero fut en mourant trop difficile sur son ouvrage, et le fit brûler sous ses yeux; le Bembo reprit les

événements où Sabellico les avait conduits, et son histoire est un des chefs-d'œuvre de la latinité moderne. Paul Paruta fut le premier continuateur qui écrivit en langue italienne; Paul Morosini, qui le suivit, recommença d'écrire en latin; mais Baptiste Nani, et après lui Foscarini, redonnèrent à l'italien la préférence. Garzoni employa la même langue; il reprit les faits quelques années avant celle où Foscarini les avait laissés, et fut, douze ans après sa nomination, en état de publier la première partie de son travail. Il avait eu à parcourir une époque glorieuse pour la république, celle de la guerre contre les Turcs, depuis le moment où, sous divers prétextes, ils rompirent la paix en Hongrie avec l'empereur, obtinrent des succès effrayants, et vinrent enfin mettre le siége devant Vienne, jusqu'à celui où ils furent défaits par les armées chrétiennes combinées, et, après un second échec plus sanglant que le premier, forcés, en 1699, d'accepter la paix. Venise y avait contribué de tous ses moyens, et surtout par une puissante diversion dans la Morée. Foscarini n'avait eu, pour ainsi dire, à raconter que des malheurs; le sénat était impatient de voir succéder des récits qui intéressaient sa gloire. Aussi, quoique, à l'exception du seul Nani qui avait laissé publier de son vivant la première partie de son histoire, le travail de tous les autres historiographes n'eût été remis au conseil des dix, et imprimé qu'après leur mort, ce conseil avait-il enjoint à Garzoni, par un décret particulier, lors même de sa nomination, de lui livrer, de deux ans en deux ans, ce qu'il aurait achevé de son ouvrage. Cette première partie, divisée en seize livres, parut donc seule sous ce titre : *Istoria della republica di Venezia in tempo della sacra lega contra Maometto IV e tre suoi successori, gran sultani de' Turchi, di Pietro Garzoni senatore*, Venise, Manfré, 1705, 2 volumes gr. in-4°. L'intérêt du sujet, la manière dont il est disposé et traité, le style concis et brillant de l'auteur, lui procurèrent un succès que n'avait encore eu aucun de ses devanciers. Trois mille exemplaires de cette première partie furent enlevés en deux ans, et Manfré fut obligé de la réimprimer en 1707. La seconde partie fut publiée en 1716, chez le même libraire, aussi in-4°.; elle est intitulée: *Istoria della republica di Venezia, ove insieme narrasi la guerra per la successione della Spagna a Carlo II*. Le succès ne fut pas inférieur à celui de la première partie; deux autres éditions furent épuisées en peu de temps, et la quatrième, qui parut en 1719, est annoncée comme *revue par l'auteur*. En supposant que celui-ci eut à peu près quarante ans, lorsqu'il fut nommé historiographe et garde des archives secrètes, emploi qui était toujours joint au premier, il était donc né vers 1652, et vécut au moins soixante-sept ou soixante-huit ans. G—É.

GASCA (PEDRO DE LA), évêque espagnol, naquit à Plasencia, en juin 1485. Il fit ses études avec succès dans l'université d'Alcala, et il passait pour un excellent théologien. Mais ce qui le distinguait surtout, c'était un esprit pénétrant, souple, adroit, et une profonde connaissance des hommes et des affaires. En 1525, il fut fait conseiller de l'inquisition. Dans les discussions qui survinrent entre le pape Clément VII et Charles-Quint, cet empereur, ayant besoin d'un homme habile qui conférât avec le pontife, afin de le détacher de son alliance avec la France et l'Angle-

terre, le grand-inquisiteur lui proposa la Gasca, qui fut envoyé à Rome en 1527. Mais Clément VII ne pouvait plus, ou ne voulait pas se détacher de la ligue, appelée *sainte*, dont il s'était déclaré chef; et la mission de la Gasca n'obtint pas un heureux résultat. Il y déploya cependant tant de zèle et d'intelligence, que Charles-Quint ne cessa pas, pour cela, de l'employer dans les affaires les plus délicates. En 1542, il l'envoya en Angleterre, avec des instructions secrètes pour l'ambassadeur d'Espagne. Il s'agissait de détacher Henri VIII des intérêts de la France, et de porter ce monarque à conclure une alliance offensive et défensive contre François I[er]. Quoique l'ambassadeur jouât le premier rôle dans cette négociation, l'on n'en dut la réussite qu'à l'habileté de Gasca, qui la dirigea. Mais la mission qui lui fit le plus d'honneur, fut celle du Pérou, où on l'envoya en 1546. Gonzales Pizarro, frère du conquérant, ayant battu ceux qui restaient de la faction d'Almagro, s'était formé un puissant parti, et, pouvant disposer d'une armée dévouée à ses intérêts, avait conçu le projet ambitieux de se faire couronner roi de cette riche partie de l'Amérique. Charles-Quint, après une guerre ruineuse, et la défaite qu'il avait essuyée à Cérisoles (1545), n'était pas en état d'envoyer du secours au Pérou, déchiré par la guerre civile. Il choisit à cet effet la Gasca, qu'il nomma président de l'audience royale de Lima, avec des pouvoirs illimités. Malgré son âge et la faiblesse de sa complexion, la Gasca se soumit à la volonté de son souverain, et s'embarqua dans le courant de mai, sans troupes et sans argent, pour aller apaiser, à 4000 lieues de la métropole, une rebellion redoutable. La Gasca aborda à Panama, où était la flotte de Gonzales : il s'y présenta comme un envoyé de paix, chargé uniquement de rétablir la justice, et d'accorder une amnistie générale. Il insinua, en même temps, qu'une flotte de 40 voiles, et portant une armée de 15,000 hommes, devait être sortie, dans le mois de juin, du port de Séville, pour venir apaiser les troubles du Pérou, en cas qu'il n'obtînt pas de succès par les voies de la modération et de l'équité. Sa conduite adroite, son âge, son maintien, l'éloquence de ses discours, et la simplicité de ses manières, lui gagnèrent l'affection des officiers de terre et de mer, qu'il sut détacher des intérêts de Gonzales; et il se vit maître bientôt de toute la flotte. Gonzales, abandonné des siens, refusa de se soumettre, et se porta secrètement à Cuzco, où il avait laissé l'élite de ses troupes, tandis que Gasca, suivi de presque toute la flotte de Gonzales, alla débarquer à Tumbès (1547). De là, il fit savoir, par une proclamation aux habitants de la plaine du Pérou, la mission dont il était chargé par l'empereur; invitant tous les bons citoyens à réunir leurs efforts aux siens pour rétablir l'ordre et la tranquillité. Par une autre proclamation, il accorda une amnistie générale à tous les déserteurs, et promit des récompenses à ceux qui s'armeraient pour défendre la cause légitime. Par ces sages dispositions, il se vit bientôt à la tête d'une armée respectable, qu'il exerça lui-même, et avec laquelle il s'avança vers Cuzco, dans le mois de décembre. Gonzales Pizarro, qui n'ignorait pas les rapides progrès de la Gasca, et sa marche vers la capitale, avait réuni, de son côté, une armée assez forte, et alla se camper sur la plaine de Xaguijagana, pour couper le passage à la Gasca.

Celui-ci, se trouvant vis-à-vis de l'armée de Gonzales, au lieu de courir les hasards d'un combat, pratiqua aussitôt des intelligences avec les principaux officiers de Gonzales, les gagna par ses promesses et par ses menaces; et, en peu d'heures, il dissipa, sans effusion de sang, une armée qui pouvait disposer du Pérou, et donner la couronne à son chef. Après avoir fait punir de mort tous les fauteurs de la révolte, la Gasca se montra aussi bon politique qu'habile administrateur: il éloigna cette multitude d'aventuriers dont le Pérou était rempli, distribua des récompenses aux royalistes, pardonna aux moins coupables parmi les révoltés, régla l'administration de la justice et la perception des revenus publics, en même temps qu'il publia divers réglements pour garantir les Indiens de l'oppression; enfin le Pérou dut, à la Gasca, des lois, un gouvernement, et sa tranquillité. Sa mission étant remplie, il remit tous ses pouvoirs à l'audience royale, qui l'avait efficacement secondé de tous ses efforts, et s'en retourna en Espagne en 1549. Charles-Quint le reçut avec distinction, et lui conféra l'évêché de Palencia. La Gasca, après s'être montré politique habile, administrateur intègre; après avoir triomphé d'un capitaine que la fortune avait si long-temps favorisé, passa le reste de ses jours dans l'exercice des vertus: honoré de son souverain, chéri et respecté de ses compatriotes, il mourut dans un âge assez avancé, le 20 août 1560. B—s.

GASCOIGNE (Sir Guillaume), savant magistrat anglais, dont la vertu incorruptible et la fermeté de caractère méritent d'obtenir une place dans l'histoire, naquit, vers l'an 1350, à Harwood, village de l'Yorkshire, situé entre Leeds et Knarsborough. Quand il n'aurait fait que mettre un frein à la licence et aux rapines des gens de justice, il aurait des droits à la reconnaissance de ses compatriotes: mais il était destiné à rendre de plus importants services à son pays, en donnant à la magistrature de grands exemples de courage. Après avoir successivement rempli, l'espace de trois années, avec autant de probité que de talent, les fonctions d'avocat du roi, et de juge des plaids communs, il fut nommé, en 1401, grand-justicier d'Angleterre (ou plutôt premier juge du banc du roi), par Henri IV, dont il avait administré les biens, pendant la durée de l'exil où ce prince, n'étant encore que duc d'Hereford, fut condamné par Richard II. C'est dans cette place éminente, qu'il se conduisit avec une énergie peu commune, dans deux occasions bien remarquables. Richard Scrope, archevêque d'York, ayant été pris les armes à la main contre son roi, fut accusé, devant le grand-justicier, du crime de haute-trahison. Gascoigne, juge séculier, ne pouvait, sans enfreindre les libertés ecclésiastiques, juger un archevêque: sa conscience lui faisait un devoir de se déclarer incompétent. Il ne balança point à se récuser; et, quoiqu'il eût reçu de la cour les plus fortes injonctions, il ne voulut jamais prononcer sur une affaire dont la connaissance lui était interdite par la loi. Cette résistance ouverte à des volontés trop hautement manifestées, lui fit encourir la disgrace du monarque, mais sans ébranler sa vertu. Un des compagnons de débauche du prince de Galles, depuis Henri V, fut traduit, pour un crime capital, au tribunal des juges du banc du roi. Au jour fixé pour le jugement, le prince se rendit avec éclat à l'audience, et prit publiquement le coupable sous sa protection: sans se lais-

ser intimider par une démarche si extraordinaire, Gascoigne condamna l'accusé. Alors le fougueux Henri, ne pouvant plus contenir son ressentiment, s'élance vers le juge, encore assis sur son siége, et s'oublie jusqu'au point de le frapper. Le magistrat offensé, mais toujours calme, ordonne, d'un air grave et sévère, aux officiers de justice, de s'emparer du prince, et de le conduire à la prison du banc du roi. Ce ton imposant étonna Henri, qui rentra sur-le-champ en lui-même, et ne fit aucun effort pour se soustraire à ceux qui vinrent le saisir. De vils courtisans cherchèrent à noircir auprès du roi la conduite de Gascoigne; mais ce monarque, qui savait apprécier les hommes, méprisa leurs rapports, et, dans le transport de son admiration, s'écria : « Heureux le » prince qui possède un magistrat » assez courageux pour faire exécuter » les lois contre un tel criminel ! mais » plus heureux encore le père dont le » fils peut se soumettre à une telle » punition ! » Cet événement a souvent été célébré par les poètes, particulièrement sous le règne d'Élisabeth; et, dès avant l'année 1592, il avait fourni, à un auteur dramatique de cette nation, le sujet d'une pièce intitulée : *The play of king Henri V.* Gascoigne fut chargé, par Henri IV, de plusieurs négociations importantes; et il ne contribua pas peu à apaiser les troubles occasionnés par la révolte de Henri Percy, comte de Northumberland. On peut dire à sa louange, qu'il n'eut aucune part aux manœuvres lâches et odieuses dont se servit Ralph Nevil, comte de Westmorland, pour se rendre maître des principaux chefs de l'insurrection. On ignore l'époque précise de sa mort. Quelques auteurs la placent en 1411, d'autres en 1413, et même en 1414. Son corps fut inhumé avec pompe dans l'église de Harwood, son pays natal. N—E.

GASCOIGNE (George), poète anglais, naquit à Walthamstow, dans le comté d'Essex, dans la première partie du 16e. siècle. Après avoir fait des études classiques, il entra à Lincoln's-inn, pour y étudier la jurisprudence, mais il y donna presque tout son temps à la poésie, surtout érotique, et qui pis est, à la société des libertins à la mode : sa conduite fut connue de son père, qui le déshérita. Gassoigne passa alors, en Hollande, où il prit du service sous le commandement du prince d'Orange, obtint un régiment, et se distingua par sa bravoure. De retour en Angleterre, il rentra dans la société de Lincoln's-inn, où il s'occupa de la composition de plusieurs ouvrages en vers et en prose, d'un genre plus moral que ceux de sa jeunesse, qu'il se reprochait alors amèrement. En 1575, il accompagna la reine Élisabeth dans un de ses pompeux voyages à travers son royaume, et composa, à cette occasion, un divertissement en vers. Il passa ses dernières années à Walthamstow, et mourut à Ramford, dans le comté de Lincoln, le 7 octobre 1577. Comme poète, il jouissait, de son temps, de beaucoup de réputation : on trouve, dans ses poésies, de l'imagination, de la verve, une versification facile et harmonieuse, et du talent pour la satire; mais l'extrême rareté de ses ouvrages a beaucoup contribué à diminuer sa réputation. On cite de lui quatre pièces de théâtre, dont une tragédie de *Jocaste*, traduite d'Euripide, in-4°., 1565. A la tête d'un de ses écrits, se trouve un portrait de l'auteur, représenté sous les armes, tenant son fusil d'une main, et des livres et une écritoire dans l'autre; au bas, on lit cette devise qu'il avait adoptée :

Tam Marti quàm Mercurio. Ses divers écrits ont été réunis en 2 vol. in-4°., imprimés, le premier, en 1577, le second en 1587. Son ami, George Wetstone, a publié, après sa mort, un opuscule, intitulé, *Mémorial de la vie exemplaire et de la fin pieuse de George Gascoigne* : cet opuscule est très rare. X—s.

GASMANN (Florian-Léopold), célèbre compositeur allemand, naquit en 1729, à Brux, en Bohème : il apprit les premiers éléments de son art au collége des jésuites de Commotau, puis voyagea en Italie pour se perfectionner. Il revint à Vienne en 1762, appelé pour composer la musique des ballets de la cour. Quatre ans après, il retourna à Venise, où le docteur Burney le vit en 1770 : il revint dans la suite à Vienne, et s'y occupa de rédiger le catalogue de la bibliothèque impériale de musique, qui passe pour la plus nombreuse de l'Europe. On doit à Gasmann la formation d'un établissement utile, et qui ne peut qu'honorer sa mémoire, une caisse de secours pour les veuves des musiciens, qu'il ouvrit en 1772 : chaque veuve y reçoit une pension de 400 florins; et, pour subvenir à cette dépense, les directeurs de l'établissement donnent tous les ans, dans l'avent et en carême, des concerts brillants, dans lesquels on exécute les nouvelles et les meilleures productions des grands maîtres. Gasmann mourut le 22 janvier 1774. Il a travaillé pour l'église, pour le théâtre et pour la chambre. On cite son *Dies iræ*, et son oratorio de *Betulia liberata*. Gerber a donné le catalogue de ses opéras. Les auteurs du *Dictionnaire des musiciens* regardent comme un conte fait à plaisir l'anecdote relative à Haydn, qui est rapportée dans la notice sur ce musicien célèbre, publiée en 1810. Z.

GASPARI (Jean-Baptiste de'), né en 1702, à Levico, dans l'évêché de Trente, après avoir fait ses études à Vienne et à Padoue, vécut quelque temps à Venise du produit de ses occupations littéraires. L'archevêque de Saltzbourg l'appela auprès de lui, et le chargea d'écrire l'histoire de sa principauté : mais Gaspari fut dégoûté de ce travail, par les tracasseries que lui suscita le clergé du pays. Il quitta Saltzbourg en 1742, pour se rendre à Dresde, parce que l'évêque de Cracovie lui avait fait espérer une place en Pologne, pays alors gouverné par l'électeur de Saxe : ce projet ne réussit pas; mais la cour de Vienne l'appela à Castiglione, où il fut nommé membre de la régence. Il s'éleva, contre son administration, des plaintes qui l'engagèrent à se rendre à Vienne pour se justifier : il fut reconnu innocent; et, pour le dédommager des peines qu'il avait éprouvées, on le nomma membre de la régence de la Basse-Autriche, professeur en droit public et en histoire de l'Empire à l'université de Vienne, et inspecteur des écoles. Il mourut dans cette ville, le 28 octobre 1768. Gaspari s'était occupé d'un ouvrage, *de caussis Imperii germanici*, dont il avait publié les prolégomènes, sous le titre de *Positiones juridico-historicæ de systemate imperii Romanorum germanici*. La mort l'empêcha d'achever ce grand ouvrage : il se vengea des contrariétés qu'il avait essuyées à Saltzbourg, par un ouvrage polémique, qu'il intitula : *Ἀδεισιδαίμονος φιλορωμαίου vindiciæ adversùs sycophantas Juvavienses*, Cologne, 1741, in-4°. Son principal ouvrage, *Archiepiscoporum Salisburgensium res usque ad Westphalicos conventus in lutheranismum gestæ*, fut publié après sa mort, par son frère, en 1780, à Venise, en un

vol. in-8°. Nous observons que le nom latin de Gaspari est *de Gasparis*. Voyez *Della vita, degli studj e degli scritti di Gio. Batt. de Gaspari*, Venise, Zatta, 1780, in-8°. S—L.

GASPARINO, surnommé BARZIZZIO ou BARZIZZA, du nom du lieu de sa naissance, village d'ailleurs obscur aux environs de Bergame, y naquit vers l'an 1370. Il fit avec une grande application et de grands succès les études littéraires qu'on faisait alors; mais un instinct délicat et un goût naturel pour le beau lui firent bientôt sentir le vice de ces études. On y mettait en oubli Cicéron, Virgile, César, tous les vrais modèles d'une latinité pure; et l'on n'offrait pour modèles à la jeunesse que des auteurs, capables de corrompre et le style et l'esprit. Gasparino s'aperçut de cette erreur; et il étudia, pendant plusieurs années, ces grands maîtres, particulièrement Cicéron, qu'il s'efforça constamment d'imiter. L'amour du travail était sa seule passion dans l'âge où il en est d'autres qui ne se font que trop écouter. S'étant consacré de bonne heure à l'enseignement, il ouvrit à ses disciples les sources du bon goût, où il avait puisé lui-même, et qui étaient ignorées dans la plupart des autres écoles. Après avoir professé pendant plusieurs années dans sa patrie, il se rendit la première année du 15e. siècle, à Milan, auprès de Jean Galéas Visconti, qui occupait encore le trône ducal; il alla ensuite se fixer à Pavie, et y resta jusqu'en 1406: alors il se rendit à Venise, où il donna des leçons publiques. La république venait d'ajouter Padoue à ses possessions de terre-ferme: elle y avait transféré l'université qui était auparavant à Trévise; et, voulant donner un grand éclat à cette école, elle y rassemblait les plus habiles professeurs. Gasparino ne pouvait manquer d'être du nombre; il fut choisi pour y enseigner les belles-lettres, et bientôt le concours extraordinaire de ses disciples et les hommes distingués qui s'élevèrent parmi eux, prouvèrent qu'on ne pouvait faire un meilleur choix. Il eut, à cette époque, la douleur de perdre un frère aîné qu'il aimait tendrement, et ne s'en consola qu'en se chargeant de huit enfants que ce frère laissait en bas âge et sans fortune, quoiqu'il fût marié lui-même, qu'il ne fût pas riche, et qu'il eût aussi plusieurs enfants. Mais il se vit bientôt hors d'état de porter des charges aussi pesantes; et, pour surcroît, les vivres ayant éprouvé à Padoue un renchérissement excessif, il fut obligé d'envoyer sa famille à Ferrare, et de la remettre aux soins et à la générosité du comte Louis Bonifazio, l'un des principaux seigneurs ferrarais et de ses plus intimes amis. Le comte justifia cette noble confiance; et Gasparino, tranquille sur l'existence des siens, put commencer à payer peu à peu les dettes que sa détresse l'avait forcé de contracter, et se livrer avec plus de liberté d'esprit à l'instruction de la jeunesse. Quoique sa réputation l'eût fait appeler à l'université de Bologne, il s'était décidé à ne pas abandonner celle de Padoue; mais la guerre l'en chassa en 1412, ainsi que tous les autres professeurs. Réfugié à Venise, il se trouva dans un si déplorable état, qu'il fut réduit à vendre ses livres. Enfin la paix lui permit de retourner à Padoue; et la nouvelle ardeur qu'il montra pour y rétablir de bonnes études, lui ayant valu de la part du préteur Fantin Dandolo une augmentation d'honoraires et d'autres encouragements, il se vit bientôt dans une position plus heureuse, qui lui permit de rappeler sa famille auprès de lui. L'étude de

Cicéron ne cessait point de l'occuper dans tous les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions. On s'en apercevait à l'élégance de son style, soit dans des discours éloquents qu'il était souvent invité à prononcer, soit dans ses lettres, qu'on pourrait appeler cicéroniennes. Ses talents, ses mœurs, son caractère, lui avaient procuré un grand nombre d'amis parmi les hommes du premier rang et du premier mérite, et dans les états de Venise et au dehors. Il jouissait enfin à Padoue de l'existence la plus honorable et la plus douce, et comptait y passer le reste de sa vie, lorsque Philippe-Marie Visconti, ayant recouvré ses États, voulut y ranimer le goût des lettres et relever les établissements que la guerre et de longs troubles avaient détruits. Barzizza était né son sujet: il fut appelé en conséquence à Milan, au moment où il s'y attendait le moins. Cela dérangeait tous ses plans, rompait toutes ses habitudes, le séparait de ses plus chers amis, et pouvait le faire accuser d'ingratitude par les magistrats de Padoue et le sénat vénitien; mais il y aurait eu trop de risque à désobéir, et pour lui, et pour ses enfants, dont toute la modique fortune était dans les États du duc. Il obéit donc, quoique avec une extrême répugnance, et se rendit auprès d'un maître dont l'accueil, les traitements honorables et généreux, le récompensèrent du sacrifice qu'il avait fait. Il fut bientôt admis dans la plus intime familiarité de ce prince, dont l'histoire est loin de tracer un portrait aussi flatteur que Furietti l'a fait dans la vie de notre Barzizza (1), mais qui, dans la retraite habituelle et presque inaccessible que sa timidité naturelle et les disgrâces de sa personne lui faisaient préférer à l'éclat d'une cour, ne laissait pas d'approcher de lui des hommes de mérite, des savants, et de se plaire à leurs entretiens. Tout le temps que laissaient à Gasparino son professorat et ses assiduités auprès du duc, il l'employait à la révision et à la correction d'anciens manuscrits; tels, entre autres, que ceux des *Institutions oratoires* de Quintilien, et les *Traités* de Cicéron *sur la rhétorique*, qui avaient été trouvés dans un état de mutilation et de désordre auquel il paraissait presque impossible de remédier. C'est à lui autant qu'au Pogge et à Léonard Aretin, que nous devons le Quintilien tel qu'il est parvenu jusqu'à nous; et c'est à lui seul qu'on a l'obligation d'avoir, pour ainsi dire, sauvé de ses ruines le beau traité de l'*Orateur*. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il atteignit la vieillesse, et qu'il fut surpris par une maladie qui l'enleva en peu de jours, l'an 1431, à l'âge d'un peu plus de soixante ans. Il n'a laissé d'autres ouvrages que des harangues et des lettres, un petit *Traité de la composition;* un autre de l'*Orthographe*, imprimé à Paris, en Sorbonne, sans date, in-4°. et à Venise, 1554; et l'*Étymologie des mots latins*, Brescia, 1563. Ses *Lettres* sont de deux espèces; il écrivit les unes à ses amis et à des hommes puissants, ou constitués en dignité: il ne composa les autres que pour s'exercer à écrire en latin dans le style épistolaire, en prenant toujours Cicéron pour modèle. Ces dernières, au nombre de cent soixante-cinq, ont été anciennement imprimées à Paris,

(1) *Is enim erat princeps*, dit ce biographe, *in quem cùm natura ac fortuna omnia ornamenta congessissent*, etc., tandis que tous les historiens donnent à Philippe Visconti, avec une taille presque démesurée, une extrême laideur, un regard farouche et incertain, une négligence de tout soin et de toute propreté sur sa personne, etc., qui prouvent qu'il était loin d'avoir autant à se louer de la nature que de la fortune.

et forment une espèce de monument typographique. Dès les premières années de l'invention de l'imprimerie, Jean de la Pierre, prieur de la maison de Sorbonne, fit venir, de Maïence à Paris, trois imprimeurs (*Voy.* Guil. FICHET, et GERING), il leur donna un local en Sorbonne; et les lettres de Gasparino furent le premier ouvrage qui sortit de leurs presses, en 1470, sous ce titre: *Gasparini Pergamensis* (lisez *Bergomensis*) *epistolarum opus per Joannem Lapidarium Sorbonensis scholæ priorem multis vigiliis ex corrupto integrum effectum, ingeniosâ arte impressoriâ in lucem redactum*, in-4°., réimprimé à Bâle, 1489, in-4°.; et Deventer, 1496, in-4°. Ses autres *Lettres*, ses *Harangues* et son *Traité de la composition* étaient restés inédits. Le savant Furietti, depuis cardinal, les recueillit, et les publia, précédés d'une élégante préface et d'une vie de Gasparino Barzizza, Rome, 1723, in-4°. (*Voy.* FURIETTI.) La lecture de cet intéressant recueil prouve que c'est à très juste titre que Gasparino est regardé comme un des principaux restaurateurs de la saine littérature et de la bonne latinité au 15ᵉ. siècle. Le volume est terminé par quelques harangues et quelques lettres de Guiniforte Barzizza, son fils, élevé à son école, orateur et philologue comme lui, et en qui l'on aperçoit aussi, quoique dans un moindre degré, les fruits de l'étude assidue des anciens modèles de l'éloquence et du goût. G—É.

GASSE. *Voy.* WACE.

GASSENDI (PIERRE GASSEND (1) plus connu sous le nom de), mérite une des premières places parmi les philosophes. Mieux apprécié peut-être, jusqu'à ce jour, par les étrangers que par ses propres compatriotes, trop éclipsé par Descartes, Gassendi a exercé sur la marche de la philosophie et des sciences une influence importante ; et il doit recouvrer, dans l'histoire littéraire, le rang élevé qui lui appartient. Antiquaire, historien, biographe, physicien, naturaliste, astronome, géomètre, anatomiste, prédicateur, métaphysicien, helléniste, dialecticien, écrivain élégant, érudit guidé par une sage critique, il a parcouru le cercle, presque entier, des sciences et des arts, à une époque où les sciences et les arts venaient seulement de renaître : il a porté partout un excellent esprit, de laborieuses et d'ingénieuses recherches. Il fut, en France, le premier disciple de Bacon, le digne ami de Galilée et de Képler, le précurseur de Newton et de Locke. Il est vrai qu'il n'aspira point à la renommée; mais ce doit être un motif de plus, pour nous, de soigner les intérêts de sa gloire. Gassendi naquit au village de Chantersier, près de Digne, en Provence, le 22 janvier 1592. Ses parents vivaient dans une obscure médiocrité : ils étaient pieux; Gassendi puisa, de bonne heure, auprès d'eux, ces mœurs douces, simples et pures qu'il conserva toute sa vie. Nous trouvons en lui une exception bien rare, il est vrai, à la maxime générale qui condamne les enfants très précoces à ne donner que de trompeuses espérances. A quatre ans, il débitait, de mémoire, de petits sermons, et se dérobait, pendant la nuit, à la surveillance de ses parents, pour observer les astres. A dix ans, il harangua l'évêque de Digne, Antoine de Bou-

(1) Il signait ordinairement *Gassend*, quelquefois *Gassendy* ; et une branche de sa famille a conservé cette dernière orthographe Peiresc, dans une lettre insérée au *Magasin encyclop.*, 1815, II, 339, le nomme *Gassend*. La célébrité de ses ouvrages écrits en latin, sur le titre desquels on lisait *Gassendi* (génitif de *Gassendus*), a fait prévaloir l'orthographe généralement adoptée.

logne, dans le cours de sa visite pastorale; ce qui frappa tellement ce prélat, que, dès ce moment, celui-ci annonça tout ce qu'il serait un jour. Gassendi recevait alors des leçons du curé de son village: après les avoir entendues, il allait étudier, de lui-même, à la lueur de la lampe de l'église. Il apprit la rhétorique à Digne, et y composait de petites comédies. Il vint à Aix suivre le cours de philosophie sous le P. Phil. Fesaye, grand-carme, qui pressentit, dès-lors, l'insuffisance du péripatéticisme qui régnait dans les écoles. A seize ans, il emporta, au concours, la chaire de rhétorique à Digne; puis, comme il se destinait à l'état ecclésiastique, il retourna à Aix apprendre la théologie, l'Écriture sainte, le grec, l'hébreu. Il se livra, avec quelque succès, à la prédication, obtint la théologale de Forcalquier, puis celle de Digne. Il prit le bonnet de docteur à Avignon, et fut nommé prévôt du chapitre de cette ville. A vingt-un ans, il obtint à la fois, au concours, les deux chaires de philosophie et de théologie dans l'université d'Aix, se réserva la seconde, et dicta son premier cours de vive voix. On a justement observé que la plupart des hommes qui ont fait faire des pas marqués aux sciences, se sont formés d'abord en enseignant. Gassendi, obligé de se conformer, dans ses leçons, aux doctrines reçues et aux méthodes établies, en sentit bientôt l'imperfection. Il essaya de la faire aussi reconnaître au public, quoiqu'avec la réserve naturelle à son caractère, lorsqu'il fit soutenir à la fois les thèses pour et contre Aristote; thèses dans lesquelles il répondit lui-même en grec et en hébreu. Déjà il commençait à réunir, en secret, un grand nombre de notes critiques sur le fondateur du Lycée. Du Faur de Pibrac, maître des requêtes, lui ayant envoyé un exemplaire de la *Sagesse* de Charron, il goûta beaucoup cet ouvrage; et l'on voit, par sa réponse, que ses lectures favorites étaient Sénèque, Cicéron, Plutarque, Juvénal, Horace, Lucien, Juste Lipse, Érasme. Elles devaient disposer son esprit à quelque indépendance dans les idées, le diriger à un éclectisme éclairé, et lui faire associer le goût de la bonne littérature aux recherches scientifiques. Ses loisirs étaient souvent employés à des travaux anatomiques et astronomiques. Il a avoué qu'un certain attrait pour l'astrologie n'avait pas été étranger, dans le commencement, à ce dernier ordre d'études; mais il s'affranchit bientôt de ce préjugé, et concourut puissamment à le combattre. Pourvu d'un bénéfice à la cathédrale de Digne, Gassendi donna, en 1623, la démission de sa chaire, pour se livrer avec plus de liberté aux travaux de l'étude; et, dès l'année suivante, il commença à se faire connaître par la publication des deux premiers livres de ses *Exercitationes paradoxicæ adversùs Aristotelem*. Un début aussi hardi excita une grande attention, lui suscita des adversaires parmi les partisans des idées dominantes, lui obtint de nombreux suffrages parmi les esprits indépendants. Il parut presque intimidé lui-même de l'avoir tenté; mais, s'étant produit dans le monde savant, il desira s'éclairer par des observations et des conseils, et former des relations utiles. Il fit diverses courses en Provence et en Dauphiné, vint à Paris, voyagea dans les Pays-Bas et la Hollande, se lia avec les savants, visita les établissements, consulta les bibliothèques. Il avait desiré voir l'Italie, mais il n'exécuta jamais ce voyage. Il avait projeté d'accompagner, à Constantinople, l'ambassa-

deur, Henri de Gournay, avec une colonie d'hommes instruits, qui se promettaient un grand fruit de ce pèlerinage scientifique; mais ayant eu le regret de voir s'évanouir le plan qui avait été conçu, il dut se borner à quelques promenades dans le midi de la France, qu'il sut rendre, cependant, très fructueuses pour les sciences naturelles. Pendant son séjour à Marseille, en 1636, il vérifia l'observation de Pithéas, renouvelée par Cassini, justifia l'ancien astronome contre Strabon et Polybe, et, en rectifiant, à l'aide des éclipses de lune, les cartes hydrographiques de la Méditerranée, abrégea de deux cents lieues l'étendue que les cartes, d'après Ptolémée, donnaient à la longueur de la Méditerranée. En 1638, le comte d'Alais, Louis de Valois, depuis duc d'Angoulême, venu en Provence, sut apprécier notre philosophe, l'honora de son intimité, et s'honora lui-même en l'encourageant dans ses recherches. Ce savant, demeuré fidèle dans toutes les agitations politiques auxquelles il avait été exposé, fut présenté, en 1641, par la protection de ce prince, pour l'agence générale du clergé; mais Gassendi, attachant plus de prix à la tranquillité qu'à la fortune, céda cette place, après quelques contestations, à l'abbé d'Hugues, son rival. On pensa un instant à lui, pour l'éducation de Louis XIV, en 1645. Il fut nommé lecteur de mathématiques au Collége-Royal de France, par les soins de l'archevêque de Lyon, frère du cardinal de Richelieu. Il est remarquable que l'affection de ce prélat, la renommée et le mérite de Gassendi, ne lui valurent jamais la faveur du premier ministre. La reine Christine, du fond de la Suède, rechercha son commerce. On remarque, dans leur correspondance, la lettre que le philosophe lui écrivit sur son abdication. Frédéric III, roi de Danemark, deux papes, plusieurs princes français, lui témoignèrent leur estime; le cardinal de Retz appréciait son mérite; Mademoiselle lui montra plusieurs fois, et particulièrement dans sa maladie, une bienveillance empressée. Gassendi eut au Collége-Royal, un concours nombreux d'auditeurs; il y mit en honneur l'étude de l'astronomie, trop négligée jusqu'alors : mais l'enseignement fatigua sa poitrine; et, après avoir langui et souffert quelque temps, il mourut le 14 octobre 1655, victime de la manie de saigner, qui régnait alors chez nos médecins, et qu'il avait souvent condamnée (1). Il fut enterré à St.-Nicolas-des-Champs, dans la chapelle de St.-Joseph, où l'on voit son mausolée et son buste. Gassendi eut le bonheur de vivre dans un siècle où les savants formaient et entretenaient mutuellement des relations étroites et nombreuses; rapports que nos associations académiques ont depuis consacrés, régularisés sous une forme plus solennelle, mais, peut-être, par des liens moins intimes. Ils se communiquaient réciproquement leurs observations et leurs doutes, s'adressaient leurs ouvrages, s'excitaient, se soutenaient; et les hommes qui, occupant un rang élevé, avaient plus de goût pour le savoir que de loisir pour le travail, s'honoraient d'entrer dans cette sorte d'alliance. Gassendi dut à des liaisons de ce genre les plus utiles secours dans ses recherches, ou les plus heureuses occasions pour ses découvertes; mais c'est aussi par de telles relations qu'il rendit à son tour les plus éminents ser-

(1) Son héritage, montant à 40,000 liv., échut par son testament, à la fille de sa sœur, épouse de Pierre Gassendi. De ce mariage est issue la famille Gassendi, qui existe encore aujourd'hui dans le département des Basses-Alpes, et à laquelle appartient le comte Gassendi, général d'artillerie.

vices. Peiresc, et Gautier, prieur de La Valette, furent ses premiers amis, et aussi ses premiers guides dans l'étude de la physique et de l'astronomie. Pierre Lhuillier, l'ami de Balzac et de Saumaise, fut le compagnon de son voyage en Hollande, et le confident habituel de ses travaux. Chapelle, fils naturel puis légitimé de Lhuillier, dut à l'étroite affection qui unissait son père à Gassendi, les soins que ce dernier donna à son éducation. Gassendi desirait, méritait d'être l'ami de Galilée; Élie Diodati, de Genève, les mit en relation. Le philosophe français admirait la nouvelle direction donnée aux sciences physiques par le Bacon de l'Italie : il correspondait fréquemment avec lui, et en reçut, en présent, le meilleur de ses télescopes. Il apprit avec étonnement et douleur les dangers dont Galilée était menacé, et le consola dans sa captivité par des lettres où respire une philosophie douce et élevée. Il partageait l'opinion de ce philosophe sur le mouvement de la terre; mais il crut, alors, devoir s'imposer une extrême prudence: en professant son estime pour le savant persécuté, il s'abstint de s'expliquer sur le système proscrit, et attendit un moment plus favorable à la vérité. Il entretint une correspondance suivie avec Képler, H. Dupuy (*Erycius Puteanus*), Boulliau, Sickard, et les astronomes les plus célèbres de son siècle. Il fit des observations en commun avec Claude de Mydorge, trésorier de France, qui passait pour un des premiers mathématiciens de son temps, et avec La Mothe-le-Vayer. Il reçut Campanella à Marseille, lorsque cet homme singulier eut enfin échappé à sa longue captivité, et n'en obtint pas, cependant, tout le retour de reconnaissance qu'il avait droit d'en attendre. Il reçut de Hobbes les plus grands témoignages d'estime, et applaudit lui-même au livre de ce philosophe; plutôt frappé, peut-être, par l'originalité de ses vues, que convaincu de la solidité de ses principes. Il vécut dans un commerce intime avec le P. Mersenne, pour les intérêts duquel il s'engagea dans une vive discussion contre Robert Fludd. Ses relations avec Descartes commencèrent par des égards mutuels. La longue controverse qui s'engagea ensuite entre eux, les éloigna quelque temps l'un de l'autre, et ne fut pas exempte de personnalités. Dans cette querelle, que Baillet a jugée avec partialité, si Gassendi, le premier, attaqua la doctrine, Descartes, le premier, parut oublier les procédés, et joignit trop souvent la hauteur et le dédain à la défense de ses hypothèses. Enfin l'abbé d'Estrées, depuis cardinal, réconcilia deux philosophes dont la lutte elle-même devait être si utile à la philosophie. Gassendi fut lié avec les plus illustres savants de son temps. Il se réunissait souvent à Gentilly, près de Paris, avec La Mothe-le-Vayer, Diodati, Naudé, etc., pour se livrer ensemble à des conversations savantes, dont Naudé a recueilli les fruits dans son *Syntagma reimilitaris* (Rome, 1637); réunions qu'on prit alors pour des parties de plaisir. Il assistait, les samedis, à une sorte d'académie privée, formée, pour les sciences mathématiques, par Boulliau, Pascal, Roberval, etc. Il connut Cassini, jeune encore; il légua à Montmor son exécuteur testamentaire, le soin de tous ses manuscrits. Au milieu de relations si nombreuses, avec une correspondance si active, il laissa peu de disciples, proprement dits, parce qu'il ne prétendait point en faire. Il était plutôt un centre de communications libres

et confiantes, que le chef d'une école. Parmi ce petit nombre de disciples, on compte Molière, Bachaumont; on ne sait guère quelle place y assigner à Chapelle, qui, souvent, après le dîner, ivre, essayait d'enseigner la philosophie de Gassendi aux valets de ses hôtes : mais le rang le plus éminent appartient sans doute à François Bernier, qui a porté sa philosophie jusqu'au Mogul; qui l'a résumée, mise en ordre et présentée, pour la première fois, en français, dans l'abrégé lumineux que nous indiquerons plus bas. La nature et le nombre des liaisons savantes que Gassendi entretint toute sa vie, donnent un prix singulier au recueil de ses Lettres imprimées, et font vivement regretter celles qui ont été perdues. On y trouve éparses une foule d'observations de détail, de vues utiles, et des matériaux abondants pour l'histoire littéraire de son siècle. Voici la récapitulation des principaux ouvrages de Gassendi, avec la date des premières éditions qui en ont été données; date qui n'est pas sans importance pour lui conserver, sur divers points, la priorité qui lui appartient. I. *Exercitationes paradoxicæ adversùs Aristotelem*, etc., Grenoble, 1624. II. *Phenomenon rarum Romæ observatum*, etc. Amsterdam, réimprimé à Paris sous le titre de *Parhelia seu soles IV spurii qui circà verum, Romæ die 20 martis 1629, apparuerunt*, etc., 1630, in-4°. III. *Epistolica dissertatio in quâ præcipua principia philosophiæ Roberti Fluddi deteguntur*, etc., Paris, 1631; réimprimée dans le 3e. vol. des OEuvres complètes, sous le titre de *Examen philosophiæ Fluddanæ*. IV. *Mercurius in sole visus et Venus invisa*, Paris, 1631. V. *Proportio gnomonis ad solstitialem umbram observata Massiliæ*, 1636, et la Haye, 1656. VI. *Observatio de Septo cordis pervio*, Louvain, 1640. VII. *Disquisitio metaphysica adversùs Cartesium*, Paris, 1642. VIII. *De vitâ N. Fabr. Perescii*, etc., Paris, 1641. IX. *Epist. XX de apparente magnitudine solis*, etc., Paris, même année. X. *De motu impresso à motore translato*, Paris, id. et 1649. XI. *Novem stellæ visæ circà Jovem*, ibid., 1643. XII. *Disquisitio metaphysica seu dubitationes et instantiæ adversùs Cartesii metaphysicam*, Amst. 1644. XIII. *Vita Sancti Dominici primi Diniensis episcopi*, etc., dans le 2e. vol. des Bollandistes, au 13 janvier 1644. XIV. *Oratio inauguralis*, Paris, 1645. XV. *De proportione quâ gravia decidentia accelerantur*, etc., ib. 1646. XVI. *Apologia adversùs J. B. Morinum*, etc., publiée, sans son aveu, par Neuré et Basanc, à Lyon, 1649. XVII. *De vitâ et moribus Epicuri, libri VII*, Lyon, 1647. XVIII. *Institutio astronomica*, etc., Paris, même année. XIX. *De vitâ, moribus et placitis Epicuri, seu animadversiones in lib. X Diogenis Laertii*, Lyon, 1649. XX. *Syntagma philosophiæ Epicuri*, etc., ib., 1649. XXI. *Pièces relatives à la discussion élevée entre Gassendi et Morin*, Paris, 1650. XXII. *Lettre à Honoré Bouche, historien de Provence*, à la tête de son histoire, 1652. XXIII. *Joh. Caramuel ad Gassendum, et Fr. Gassendi responsio de infallibilitate papæ*, 1660. XXIV. *Appendix cometæ*, Lyon, 1658. XXV. *Tychonis Brahæi, Copernici, Purbachii et Regiomontani vitæ*, Paris, 1654. XXVI. *Romanum Calendarium compendiosè expositum*, etc., ib. id.; *Notitia ecclesiæ Diniensis*, etc., ib. id.; *Abacus sestertiorum*, id.; *Manuductio ad theoriam musices*, id., etc.

Tous ces ouvrages ont été réunis par les soins de Montmort et de Sorbière, dans l'édition complète publiée à Lyon en 1658, et réimprimée à Florence en 1728 par les soins d'Averrani, en 6 vol. in-fol. On y a joint le *Syntagma philosophicum de Gassendi*, qui en forme les deux premiers vol.; *les Commentarii de rebus cœlestibus*, qui en forment le 5e.; un recueil de ses Lettres, qui composent le 6e.; et divers autres écrits posthumes. Nous apprenons du père Bougerel que plusieurs autres manuscrits inédits et un assez grand nombre de Lettres de notre philosophe, se trouvaient dans la bibliothèque de M. *Thomassin de Mazauges*, président au parlement de Provence. Ce biographe nous en a fait connaître plusieurs, qu'il avait eu occasion de consulter. Nous remarquerons, en particulier, les Instructions qu'il avait rédigées pour les missionnaires envoyés dans le Levant, sur la méthode pour observer les éclipses. On peut aussi regretter ses Sermons, qui nous l'eussent montré sous un aspect que ses autres travaux ne nous laissent pas connaître. Si Bacon a eu le mérite de poser les maximes et de tracer les règles qui devaient préparer la restauration des sciences physiques, un mérite peut-être égal appartient à ceux qui, les premiers, ont développé ces maximes et mis ces règles en valeur; tel fut surtout Galilée, qui sut exécuter la restauration conseillée et annoncée par le chancelier d'Angleterre: Gassendi a partagé cet honneur. Il avait médité Bacon; il l'a analysé et jugé, dans son *Syntagma philosophicum*, d'une manière vraiment supérieure. Suivant les traces de Galilée, il a, comme lui, interprété la nature. Il n'a fait, il est vrai, qu'un emploi borné des applications de la géométrie, parce qu'il n'était pas mathématicien profond; et c'est le seul mérite qui lui ait manqué, peut-être, dans un haut degré: mais il a du moins marché, avec une grande persévérance, dans la route de l'observation méthodique. Il a répondu à l'appel de Képler, et préparé la voie à Cassini, qui s'est fait souvent un devoir de lui rendre hommage. Gassendi a le premier observé le passage de Mercure devant le disque du soleil: les aurores boréales, les parhélies, les conjonctions de Vénus et de Mercure, les occultations des satellites de Jupiter, les propriétés de l'aiguille aimantée, la communication du mouvement de la chute des graves, lui fournirent le sujet de recherches intéressantes, plutôt par occasion que par suite d'un plan formé. En écrivant les vies des astronomes les plus renommés de son temps, et dans la préface qui les précède, Gassendi, quoiqu'il ne s'annonce que comme biographe, a traité d'une manière rapide et lumineuse l'histoire entière de l'astronomie ancienne et moderne. Dans sa controverse avec Robert Fludd et avec Morin, il a fait triompher, avec le calme et l'évidence de la raison, les sages principes de l'expérience sur les doctrines superstitieuses qui, s'autorisant de traditions secrètes, d'opérations mystérieuses, abusant même des idées les plus respectables, couvraient d'un nuage épais l'étude de la nature, et cherchaient à exercer encore alors un reste d'empire. Il a concouru, avec Galilée et Torricelli, à établir la doctrine du vide, qui a ouvert ensuite la voie aux grandes découvertes de Newton. La Provence lui doit de précieux matériaux sur son histoire particulière. Ses recherches sur celle du calendrier romain, sur l'évaluation du sesterce et la comparaison des mesures alors usitées en France, n'ont

pas été sans utilité. Mais c'est surtout dans les efforts qu'il a tentés pour attaquer la doctrine péripatéticienne des écoles, et pour réhabiliter Épicure, que Gassendi a montré l'alliance d'une vaste érudition, d'une saine critique et d'une raison indépendante. Cette double entreprise était également difficile : elle exigeait une grande hardiesse pour lutter contre les préjugés existants; il fallait renverser une sorte de despotisme établi depuis plusieurs siècles; il fallait justifier un philosophe entièrement discrédité depuis bien plus long-temps encore. Cette tentative, il est vrai, avait déjà été faite, mais avec peu de succès, surtout à l'égard d'Épicure. Marcile Ficin (*V.* FICINO) et l'académie florentine avaient déjà opposé l'autorité de Platon à celle d'Aristote; et leurs travaux avaient obtenu quelques applaudissements en Italie, quelques imitateurs en Allemagne. Louis Vivès, Ramus, Sébastien Basson, François Patricius et d'autres modernes avaient aussi attaqué de front le péripatéticisme; Richard Simon a même supposé que ce dernier a servi de guide et de modèle à Gassendi. (*Bibl. crit.*, p. 100.) Aucun adversaire cependant n'avait employé un plus grand nombre et un choix plus savant de raisonnements et d'autorités contre les doctrines régnantes. Loin de partager l'opinion de Richard Simon, nous sommes fondés à penser que la connaissance acquise plus tard par Gassendi des écrits de Fr. Patricius, fut un des principaux motifs qui le détournèrent d'achever son ouvrage, de peur de paraître répéter ce qui avait été dit avant lui; il se décida aussi par la crainte de s'exposer à de trop fortes préventions en s'élevant, aussi vivement, contre l'enseignement établi; il est probable enfin qu'il reconnut lui-même par la suite, dans ses censures, une exagération dont nous ne pouvons en effet les trouver exemptes. Gassendi avait, au reste, attaqué moins l'Aristote du Lycée que celui des écoles modernes, assez différent du premier: mais il ne devait, par cette raison même, qu'exciter encore plus d'opposition; et il y avait certainement donné quelque prise en portant ses critiques au-delà de la mesure. Ses *Exercitationes paradoxicæ* furent jugées sévèrement par Jonsius et Morhof; combattues par Henri-Ascagne Engelcken à Rostock, par Walsoff, Unelmann, etc. Elles ont été appréciées avec plus d'impartialité par J. H. Bockler (*Bibl. crit.*, p. 591), et surtout par M. le professeur Buhle, dans l'Histoire des sciences et des arts publiée à Göttingue. La précaution que Gassendi avait prise, pour ne point paraître attaquer de front le prince du Lycée, en feignant de poser simplement des problèmes, ne put tromper la perspicacité des péripatéticiens de son temps. Une rumeur générale s'éleva contre lui : mais les esprits supérieurs lui applaudirent, du moins en secret. Le moment approchait où le trône d'Aristote serait renversé, et où ce grand philosophe, après un triomphe si long et si absolu, serait traité avec une véritable injustice, ou livré même à une sorte d'oubli, en attendant un jugement vraiment impartial, qui peut-être nous manque encore. La mémoire d'Épicure était encore chargée des anathèmes que les Stoïciens avaient accumulés contre lui, depuis le 15[e]. siècle. Philelphe, Alexander ab Alexandro, Cœlius Rhodiginus, Volaterranus, Pic, Bapt. Guarino, Marc Ant. Bonciarius, Menzoli (*Palingenius*), André Arnaud, etc. avaient successivement tenté de rappeler, sur ce philosophe, une attention plus impar-

tiale; mais ils avaient eu à lutter contre de trop fortes préventions. Avant de justifier Épicure, il fallait le faire connaître; c'est ce qu'entreprit Gassendi, et cette entreprise demanda des travaux immenses. Il fallut, d'après les sources, rétablir Épicure dans son intégrité primitive; rassembler, mettre en ordre, discuter les témoignages relatifs à sa vie et à ses maximes, qui ont pu survivre aux siècles. Gassendi ne dissimula point les erreurs du philosophe, surtout celles qui se trouvent condamnées par l'enseignement de l'Église: il les combattit lui même, en les exposant avec bonne foi; il réunit principalement toutes ses forces pour rétablir les preuves de la simplicité et de l'immortalité de l'ame: mais il fit voir combien la morale d'Épicure avait été dénaturée, avec quelle injustice on avait calomnié ses mœurs et sa conduite privée; il montra que cette volupté recommandée par Épicure, n'avait été réellement, dans sa doctrine comme dans ses exemples, que la paix intérieure et le bien-être obtenus par la modération des desirs et la pratique de la vertu. Il réunit, sous une forme systématique, tous les fragments qui nous ont été transmis sur la doctrine d'Épicure, par son auteur lui-même, par Métrodore, Hermachus, Colotes, Lucrèce et ses autres successeurs. Il vit essentiellement, dans ce philosophe, le fidèle observateur de la nature et le plus grand physicien de l'antiquité, cherchant, dans l'expérience, l'explication des phénomènes et la connaissance des lois générales; fondant la morale sur les facultés et la destination de l'homme, la logique sur la bonne conduite de l'esprit. Il expliqua l'origine des préventions que les stoïciens et les platoniciens modernes avaient conçues, et cherché à répandre contre lui; et, dans son Commentaire sur le 10e. Livre de Diogène Laërce, il acheva de réunir tout ce que les traditions de l'antiquité peuvent nous offrir de lumières sur une branche aussi importante, et alors si peu étudiée de l'histoire de l'esprit humain. Brucker a pensé que Sébastien Basson a pu fournir à Gassendi l'occasion de ce beau travail, que l'on peut comparer aux restaurations exécutées par le génie des architectes, sur les débris des monuments antiques. H. Dupuy (*Erycius Puteanus*) avait du moins communiqué, dès 1627, son éloge d'Épicure à Gassendi: mais on voit, par la réponse de ce dernier, qu'il s'occupait déjà de ce sujet. Chapelle et Ménage l'encouragèrent beaucoup à compléter et publier son ouvrage. Plusieurs cependant, et malgré les précautions qu'il avait prises, lui reprochèrent son attachement à un système réprouvé. Jacques Thomasius et Hermann Conring mirent quelque vivacité dans cette censure; Samuel Parker y porta plus de modération; Ménage a payé un juste tribut d'éloges à la sage et profonde érudition que Gassendi a déployée dans le Commentaire sur le 10e. Livre de Diogène Laërce, et dans les huit Livres sur la vie et les mœurs d'Épicure. En examinant aujourd'hui, avec impartialité, la discussion qui s'éleva entre Descartes et Gassendi, on ne peut se dissimuler que celui-ci eut vraisemblablement sur son adversaire la supériorité que donne une dialectique pressante et exercée. Il saisit, avec une singulière habileté, les côtés faibles des systèmes physiques et métaphysiques que Descartes élevait avec tant de hardiesse et d'assurance. Il découvrit surtout le vice de l'opinion sur les idées innées, de l'emploi du doute méthodique, de la preuve de

l'existence de Dieu par son idée. Descartes affecta presque toujours, dans cette controverse, un ton de supériorité qui lui offrait l'avantage apparent et facile de ne répliquer que par de nouvelles affirmations, absolues, mais gratuites : quelquefois aussi il se renferma dans un silence dédaigneux et prudent. Descartes écrivait en français, Gassendi en latin : le premier avait pour lui tous les avantages de l'originalité ; ses créations étaient neuves, offraient un ensemble imposant : le second s'attachait à des critiques de détail, élevait des doutes, employait l'arme du raisonnement. Descartes dut donc réunir de plus nombreux et de plus éclatants suffrages ; il dut avoir tous les dehors du triomphe, alors même qu'il était véritablement réfuté : mais les écrits de Gassendi, quoique moins lus, préparaient, en secret, l'action des causes qui devaient amener la chute du cartésianisme ; ils répandaient des semences que d'autres mains ont cultivées et qui ont germé un siècle plus tard. Perrault, dans ses Hommes illustres, et le père Menc, dans l'Éloge de Gassendi, ont esquissé quelques traits du parallèle entre Descartes et ce philosophe ; et il est en effet peu de contrastes plus frappants que celui qui se présente en comparant, entre eux, ces deux illustres rivaux. Il n'y eut pas moins d'opposition entre les caractères de leurs esprits qu'entre les principes de leurs doctrines. Le génie de Descartes, plein d'originalité, d'énergie et d'audace, aspirait en tout à être créateur ; la raison de Gassendi, réservée, prudente, calme, investigatrice, s'attachait en tout à juger sainement : Descartes, renfermé en lui-même, s'efforçait de reconstruire la science entière avec les seules forces de la méditation ; Gassendi, observant la nature, étudiant les écrits des sages de tous les siècles, s'efforçait d'ordonner les faits, et d'obtenir un choix éclairé entre les opinions. Le premier, procédant à la manière des géomètres, demandait à quelques principes simples, une longue étendue de corollaires : le second, imitant les naturalistes, rassemblait un grand nombre de données, pour tirer, de leur comparaison, une solide conséquence. Le premier montrait une habileté admirable dans l'art de former un système : le second excellait dans la critique des systèmes d'autrui. L'un, dogmatiste absolu, aimait à parler en maître, peut-être parce qu'il éprouvait une conviction profonde, et ne supportait pas la contradiction sans impatience : l'autre, dialecticien exercé, démêlait, avec art, les objections, se défiait aussi de lui-même, et se rendait facilement aux doutes qui lui étaient présentés. L'un fit de grandes et de véritables découvertes, et s'égara dans de téméraires hypothèses : l'autre rassembla un grand nombre de vérités partielles, et détruisit surtout un grand nombre d'erreurs. L'un, déployant toute la hardiesse de la synthèse, s'éleva plus haut qu'aucun des modernes qui l'avaient précédé dans la région transcendentale des sciences : l'autre, employant toute la sagacité de l'analyse, choisit, assembla les matériaux propres à servir de base à l'édifice, et en examina la solidité. Tous deux avaient jugé en hommes supérieurs les vices de la philosophie de leur siècle, avaient senti le besoin de la réforme : mais Descartes, rejetant avec une sorte de dédain les secours que lui offrait la raison des âges précédents, voulut recommencer à neuf l'édifice tout entier ; Gassendi invoqua cette raison des temps anciens, mais en soumettant ses traditions à une révision sévère et à un

éclectisme éclairé. Celui-là se plongea d'abord dans un vide immense où il pût, en liberté, jeter les théories qu'il conçut, et n'en devint que plus affirmatif pour avoir commencé par douter : le second s'étudia d'abord à savoir, à observer, et parut souvent incliner, dans ses conclusions, au scepticisme, parce qu'en résultat il avait détruit des opinions erronées ou des preuves insuffisantes. Descartes étonna et remua son siècle : il eut des enthousiastes passionnés, des adversaires ardents ; mais la secte qu'il avait fondée s'est dissipée promptement: il apparut comme un météore brillant, dont l'éclat éblouit les regards. Gassendi répandit au loin une lumière égale et douce; l'influence qu'il a exercée, a été plus durable peut-être, quoique moins sensible. Le *Syntagma philosophicum*, que Gassendi laissa après sa mort, renferme l'ensemble de la doctrine qui lui est propre: il offre plutôt une philosophie éclectique qu'une philosophie originale; un choix et une réunion d'idées empruntées aux diverses écoles de l'antiquité, plutôt qu'un système neuf. C'est ainsi que la logique, en général, y est traitée d'après Aristote, quelle que fût la prévention que Gassendi eût, dans sa jeunesse, manifestée contre la méthode de ce grand homme. La métaphysique, la morale, et la physique surtout, sont conformes aux opinions d'Épicure; toutefois, avec les modifications que demandent les principes du christianisme: on y retrouve même l'échelle de Porphyre. Il admet, avec les anciens, une ame matérielle du monde, et suppose, dans l'homme, deux ames, l'une simple et raisonnable, l'autre matérielle et animale. Cet ouvrage est précédé d'un tableau sommaire et raisonné des principales doctrines des anciens et des modernes sur la logique; tableau tracé avec une rare précision, qu'on peut considérer comme la première esquisse de l'histoire de la philosophie, vraiment digne de ce nom, qui ait été publiée en France : il eût mérité d'être reproduit en français, et détaché de l'ensemble de l'ouvrage. Nous ne pouvons terminer cet article sans réclamer, de nouveau, en faveur de Gassendi (comme l'a fait pour la première fois l'auteur de cette notice, dans l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*), la priorité de la doctrine psychologique sur la génération des idées, dont Locke est, parmi nous, regardé comme l'auteur. Les objections élevées contre l'hypothèse des idées innées, l'explication du mode de formation des notions abstraites, telles que Locke les a développées, se trouvent déjà, en principe, dans les écrits polémiques de Gassendi contre Descartes, et dans son *Syntagma philosophicum*. La réfutation de l'apothéose des idées innées, est surtout traitée avec détail dans les premiers de ces écrits : on ne peut douter qu'ils n'aient ouvert ainsi la carrière au métaphysicien anglais. Dès 1654, Gautier Charleton avait fait connaître à Londres la philosophie de Gassendi dans sa *Physiologia Epicuro-Gassendo-Charletoniana* (Voyez Morhoff, t. II, p. 183; Pasch, *Intr. in Phil. moral. vet.*, p. 688.). La 2e. édition du *Syntagma philosophicum Epicuri* avait été publiée à Londres en 1668. Locke vint à Paris en 1675, et n'acheva son Essai sur l'Entendement humain qu'en Hollande, à la suite de ce séjour: alors les Œuvres complètes de Gassendi étaient déjà imprimées depuis dix-sept ans. Restituons donc à la France une conquête qui lui appartient. Au reste, Gassendi ne l'a point présentée comme une dé-

couverte proprement dite; il a même contribué à prouver que le vrai système de la génération des idées avait été connu des anciens, et d'Épicure en particulier. La lettre de Gassendi à Caramuel sur l'infaillibilité du pape, a pu fournir des preuves solides pour le maintien des maximes qui fondent les libertés de l'Église gallicane, et qui ont été développées par le grand Bossuet. On a cherché, plusieurs fois, à faire naître des soupçons sur les sentiments religieux de Gassendi : son estime pour la philosophie d'Épicure, mal comprise, quelques-unes de ses liaisons, mal interprétées, ont fourni le prétexte à cette accusation, que sa vie entière a suffisamment repoussée. Le peuple de la Provence l'avait surnommé *le saint Prêtre :* en effet, il a toujours rempli d'une manière exemplaire les devoirs que ce ministère lui imposait. Bayle, et quelques autres, d'après cet auteur, l'ont rangé au nombre des sceptiques : le grand Arnauld lui même regardait, par ce motif, la lecture de ses écrits comme n'étant pas sans danger; mais ils ont été trompés par la situation dans laquelle Gassendi s'était placé lorsqu'il attaquait Descartes : il opposait des doutes aux affirmations d'un philosophe dogmatique; il découvrait, il exagérait peut-être la faiblesse de la raison humaine en combattant un adversaire qui se confiait, avec trop de témérité, aux forces de cette puissance intellectuelle; il tendait à renverser un édifice trop légèrement élevé, plutôt qu'il ne cherchait alors à lui en substituer un plus solide. Sorbière a justement observé que Gassendi a fait l'emploi le plus heureux de la méthode socratique; sa controverse avec Fludd en offre spécialement un exemple digne de survivre à la discussion qui lui en a fourni la matière. Il avait un talent naturel pour l'emploi de l'ironie; mais il n'en faisait usage qu'avec une modération pleine d'égards. Son esprit était rempli de finesse, de pénétration; son style, d'élégance et de clarté. Ses mœurs étaient douces, simples, enjouées même; son commerce, confiant et sûr : l'aménité respirait dans ses manières; sa modestie ajoutait encore aux charmes de son entretien. Marivat, ayant fait avec lui le voyage de Paris à Grenoble, sans soupçonner son nom, voulut, en arrivant, être présenté au célèbre Gassendi : il fut très surpris de retrouver en lui le compagnon aimable avec lequel il avait conversé pendant toute la route; ce trait rappelle celui de Platon, lorsqu'il revint de Syracuse en Grèce. Sa vie était aussi austère que laborieuse. Il manque à sa gloire d'avoir fait quelques-unes de ces grandes découvertes qui marquent dans l'histoire des sciences; il manque à sa renommée d'avoir fait un système: mais peu d'écrivains ont embrassé des sujets plus variés, et ont laissé un recueil de matériaux plus nombreux et plus utiles. L'académie de Marseille, justement reconnaissante des services que Gassendi avait rendus à ses navigateurs, du monument qu'il avait élevé en l'honneur de son ancien astronome Pithéas, proposa, en 1766, au concours, l'éloge du prévôt de Digne : le prix fut remporté par le P. Menc, dominicain, dont le *Mémoire* a été publié en 1767. Les autres sources à consulter, sur la vie et les travaux de Gassendi, sont les suivantes : Bernier, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, 7 vol. in-12, Paris, 1678; Samuel Sorbière, *Préface* mise en tête des *Œuvres* complètes de ce philosophe; le P. Bougerel, *Vie de Gassendi*, Paris, 1737; *la même*, par M. de Camburat, avec

un *Abrégé de son système*, Bouillon, 1770; *Lettre critique et historique à l'auteur de la Vie de Gassendi*, Paris, 1737, in-12, par l'abbé Delavarde; Bayle, article *Carius*, et divers autres passages; mais surtout, *Recueil de quelques pièces curieuses concernant la philosophie de Descartes*, Amsterdam, 1684, in-12; Jean Fabricius, *Hist. bibl.*, t. v, p. 264; *Dornius ad Jonsium*, p. 179; *Acta eruditorum*, de Heumann, 1718, page 519; Baillet, *Vie de Descartes*, tom. 1er., chap. 5; le même, *Jugement des savants*, t. 1er., p. 389; *Pope Blount*, p. 965; les Éloges de Lorenzo Crasso, tom. 1er., p. 296; Perrault, *Hommes illustres*, t. 1er.; Loret *Mus., histor.*, liv. vi, lettre 43; l'abbé de Marolles, *Mémoires*, p. 11; Bouche, *Histoire de Provence*; Saint-Évremont, *Jugement sur les sciences*, t. 1er.; Gautier Charleton, *Physiologia*, etc., Londres, 1654; Budée, p. 376; Stolle, *Histoire de l'érudition* (en allemand), p. 553; etc.; Richard Simon, Morhoff, Thomasius, Hermann Conring, déjà cités; Gerard de Vries, *Dissertatiuncula historico-philosophica de Renati Cartesii meditationibus à Gassendo impugnatis*, Utrecht, 1691, qui renferme un jugement très impartial sur cette célèbre dispute; J.-Henri Buhle, *Bibl. crit.*, p. 591; Brucker, *Hist. crit. philosop.*, t. iv, p. 503, où l'on trouvera un grand nombre d'autres citations moins importantes: l'on doit consulter, dans le iiie. vol. de l'histoire de la Philos., par le même professeur Buhle, (dans l'Hist. gén. des Science et des Arts, publiée en allemand, par la soc. royale de Göttingue), l'analyse la plus complète et la plus judicieuse qui nous soit connue sur la philosophie de Gassendi; enfin, l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*, par l'auteur de cette notice. On regrette que Mathurin de Neuré, à qui Henri-Louis-Hubert de Muntmor, le généreux ami de Gassendi, avait remis les *Mémoires* qu'il avait ramassés de toutes parts sur ce philosophe, n'ait point publié sa vie, comme il l'avait promis: les rapports qu'il avait eus avec lui, eussent donné à cet ouvrage un mérite particulier. D. G—o.

GASSER (Achille-Pirminius), en latin *Gassarus* ou *Gassarius*, fils d'Ulric Gasser ou Gassar, chirurgien de l'empereur Maximilien Ier., naquit à Lindau en 1505. Il fut reçu docteur en médecine à Avignon, en 1528; de là il se rendit à Augsbourg, où il exerça la médecine jusqu'à sa mort, arrivée le 4 décembre 1577. On a de lui: I. *Aphorismorum Hippocratis methodus nova, studio Gasp. Wolfii Tigurini in lucem data*, St.-Gall, 1584, in-8°. II. *Epistola medica ad Conrad. Gesnerum* parmi les lettres de Conrad Gesner, page 43 de l'édition de Zurich, 1577, in-4°. III. *Curationes et observationes medicæ*, Augsbourg, 1668, in-4°. IV. *Collectanea practica et experimenta propria*; dans les *Consil. med.* de Velchius, Ulm, 1676, in-4°. V. *Historia de gestatione fœtûs mortui*; dans les *Med. observat.* de Rembert Dodonée. VI. *Annales reipublicæ Augustanæ*, Hanau, 1593, in-fol.; édition citée par Draud, Lipenius, Struvius et Lenglet, et reproduite à Bâle en 1596, sous ce titre: *Achillis Gassari, D. med. Annales de vetustate originis, amœnitate sitûs, splendore ædificiorum ac rebus gestis civium reipublicæque Augustanæ*. Vogt croit que l'impression de cet ouvrage commencée réellement en 1593 par Guil. Auton, imprimeur de Hanau, fut ar-

rêtée, et l'édition supprimée exactement. Ces Annales n'ont été publiées que long-temps après, sur le manuscrit de l'auteur, par J. B. Mencken, dans le tom. Ier. des *Scriptores rerum Germanicarum*, Leipzig, 1745, 3 vol. in-fol. VII. *Historiarum et chronicorum mundi epitome*, Bâle, 1532, 1535, in-8°. VIII. *Sciaterium pedarium.* IX. *Otfridi Evangelia gothica*, Bâle, 1571, in-8°. C'est la première édition de ce curieux fragment de littérature francique. Gasser l'avait copié de sa main, et y avait joint un glossaire: Conrad Gesner, auquel il l'envoya, n'ayant point trouvé d'imprimeur qui voulût s'en charger, Flaccius Illyrieus, ami intime de Gasser, en fut l'éditeur. X. *De regibus Hierosolymitanis chronica rapsodia*, Bâle, 1555, in-8°. Jac. Brucker a donné une Dissertation *De vitâ et scriptis Gassari*, insérée dans le tom. x des *Amœnitates* de Schelhorn. Cn—t.

GASSER (Simon-Pierre), professeur de l'économie politique à Halle, et conseiller privé du roi de Prusse, naquit à Colberg, en 1676, et mourut à Halle dans le mois de novembre 1745. Après avoir fait ses études à l'école de Stettin sous un habile recteur appelé Pompéo, et dans les universités de Leipzig et de Halle, il fut, en 1700, chargé de l'éducation du jeune baron Enden qu'il accompagna en Hollande, où il suivit les leçons des plus célèbres professeurs de l'université d'Utrecht. Il visita ensuite avec son élève les différentes cours de l'Allemagne et de l'Italie. A son retour à Halle, en 1706, il y fut reçu docteur en droit, et obtint une place de professeur extraordinaire en 1710. Employé ensuite par le gouvernement prussien, dans l'administration publique, il fut le premier, en Allemagne, qui conçut l'idée de traiter l'économie politique comme une science. Après avoir rempli successivement quelques fonctions à la chambre des échevins, à Magdebourg, il fut en 1721, appelé avec le titre de conseiller de guerre et des domaines, à une chaire de professeur ordinaire de droit à Halle. Nommé conseiller privé en 1727, il remplit la première chaire qu'on eût fondée en Allemagne pour l'enseignement de l'économie politique. Dans un grand nombre de ses ouvrages, tous publiés en latin et qui traitent des questions de droit, nous indiquerons deux dissertations assez curieuses qu'il offrit de soutenir n'étant qu'étudiant; elles ont pour titre: I. *De cœlibatu pœnæ nomine imposito*, Halle, 1703, in-4°. II. *De causis cur Musæ sedem suam in montibus collocaverint*, Halle, 1729, in-4°. Mais son *Introduction aux sciences économiques, politiques et domaniales*, Halle, 1729, in-4°. (le seul ouvrage qu'il a publié en allemand), est sans doute la plus remarquable de ses productions littéraires. En comparant ce premier essai dans une science absolument neuve au commencement du 18. siècle, avec les lumières et les résultats que nous en recueillons aujourd'hui, on s'étonnera de la rapidité des progrès de l'esprit humain dans le court espace d'un siècle.

B—h—d.

GASSER (Jean-Michel), orientaliste d'Allemagne, naquit à Schweinfurt, le 14 janvier 1700, et fit ses études à Halle. En 1724, il commença à enseigner dans l'école de cette ville, devint recteur de Calbe, sur la Saale, quatre ans après; et, en 1732, il passa au rectorat du gymnase luthérien de Halle: enfin il professa la philosophie à Erlang, en 1753, et mourut le 28

janvier de l'année suivante. On doit à ce savant quelques ouvrages, parmi lesquels on distingue: I. *Historia rectorum Halensium post emendationem sacrorum ante gymnasium conditum*, Halle, 1743, in-4°. II. *Rectorum Halensium à condito gymnasio vitæ*, ibid., 1744, 1745, in-4°. III. *Progr. de origine artis typographicæ*, ibid., 1740, in-4°. IV. *Progr. de σεισαχθεια Solonis, de σεισαχθεια Romanorum, de σεισαχθεια Hebræorum, de σεισαχθεια Patris cœlestis per filium indulta*, ibid., 1747, 1749. V. *Essai d'un nouveau plan d'études pour le gymnase de Halle*, ibid., 1753, in-4°., en allemand. Gasser est encore auteur de divers opuscules dont on trouve la nomenclature dans Meusel, *Lexique des écrivains allemands*, morts de 1750 à 1800.

J—N.

GASSION (Jean de), maréchal de France, naquit à Pau, en 1609, d'un président à mortier du parlement de cette ville. Il fit ses premières armes en Piémont et dans la Valteline, sous les ordres du duc de Rohan. La grande réputation de Gustave-Adolphe, roi de Suède, détermina le jeune Gassion, avide de s'instruire dans l'art de la guerre, à aller joindre, en Allemagne, l'armée de ce prince, alors l'école la plus célèbre de l'Europe. Il y fut accueilli par Gustave, avec la plus grande distinction; et sa conduite brillante à la bataille de Leipzig, en 1631, et au passage du Lech, lui acquit son estime et sa confiance. Une gratification considérable que Gassion obtint du Roi, en récompense d'une action d'éclat, ayant été distribuée par lui à ses compagnons d'armes, ce procédé généreux augmenta encore les bonnes dispositions de ce prince en sa faveur; et il ne tarda pas à en ressentir les heureux effets. Gustave, qui méditait le siége d'Ingolstadt, étant allé reconnaître la place de fort près, et un boulet de canon ayant tué son cheval, Gassion se trouva là le premier pour relever le roi tout couvert de sang et de boue; cet empressement lui valut un régiment, faveur qui fut accompagnée d'un compliment flatteur: *Le régiment que je vous donne*, lui dit Gustave, *sera un régiment de chevet, car on pourra dormir auprès en toute sécurité*. Gassion, qui s'était encore distingué aux siéges de Biberach, de Donawerth et d'Augsbourg, obtint un brillant succès sur les Autrichiens, en favorisant la jonction d'un renfort devenu très nécessaire à l'armée suédoise, pressée, près de Nuremberg, par celle de Wallenstein, forte de 60,000 combattants. Ce service était si important dans cette circonstance, que Gustave le força de lui demander la grâce qui lui serait la plus agréable. Gassion ayant répondu qu'*il souhaitait être envoyé encore au-devant du corps de troupes que sa Majesté attendait*: —*Marche*, lui répondit ce prince, en lui sautant au cou; *je réponds de tout ce que tu laisses ici; je garderai tes prisonniers, et t'en rendrai bon compte*. Enchanté de sa fidélité, autant que de son courage, il lui confia le commandement de la compagnie destinée à sa garde. Gassion était à la veille d'obtenir du roi des récompenses encore plus magnifiques, et même les premiers grades militaires, lorsque la mort vint surprendre ce grand prince, au sein de la victoire, le 16 novembre 1632, dans les plaines de Lutzen. Gassion, ayant perdu son bienfaiteur, prit le parti de retourner dans sa patrie, et d'y amener son régiment. Sa réputation, qui l'y avait devancé, rendit tous les généraux français ja-

loux de l'avoir dans leur armée. Ayant rejoint celle du maréchal de la Force, en Lorraine, il signala son arrivée dans ce duché, par la défaite d'un corps de 1600 Lorrains, à la suite de laquelle il s'empara de plusieurs places, telles que Charmes, Neuchâtel, et ravitailla Chasté. Le nom de Gassion portant la terreur chez l'ennemi, il attaqua, en 1635, avec 500 chevaux, le fameux Jean de Wert, qui en avait 6000, le battit, et lui fit 1500 prisonniers. Les années suivantes, il se distingua encore aux combats de Raven, de St.-Nicolas, au siége de Dole, à la prise de Turin, sous le maréchal d'Harcourt, et à celles d'Hesdin et d'Aire. En 1639, Gassion fut envoyé à Rouen, à l'occasion d'une insurrection qui avait eu lieu dans cette ville, et contribua à y ramener le calme. Ce qu'il y eut de particulier dans cette circonstance, c'est qu'il fut, sous les ordres immédiats du chancelier Séguier, chargé de rétablir l'ordre, avec le commandement général des troupes. La gloire dont se couvrit Gassion dans les diverses occasions que nous avons citées, lui mérita le grade de maréchal-de-camp; mais cette gloire fut encore surpassée par celle qu'il acquit, le 19 mai 1643, à la célèbre journée de Rocroi. Le duc d'Enghien, depuis, le grand Condé, alors âgé de vingt-deux ans, commandait l'armée française. La cour lui avait donné le maréchal de l'Hôpital, comme une espèce de Mentor; il s'agissait de secourir Rocroi, vivement pressé par les Espagnols: mais avant d'arriver dans la plaine qui entoure cette ville, il fallait traverser des défilés très-étroits, au milieu des bois qui la circonscrivent; difficultés qui rendaient cette entreprise extrêmement délicate. Gassion, qui était allé à la découverte, et qui même était parvenu à introduire 500 hommes dans la ville, ayant fait un rapport favorable aux intentions du prince, la bataille fut résolue, malgré l'opposition du maréchal. Le général espagnol, qui la desirait aussi vivement que les Français, parce que sa présomption lui faisait regarder la victoire comme assurée, laissa passer, le 18 mai, l'armée française par les défilés, sans l'inquiéter, et la laissa même se former en bataille dans la plaine, presque à portée du canon, espérant la faire prisonnière toute entière. Le combat ayant commencé le 19 à la pointe du jour, Gassion, chargé du commandement de l'aile droite, sous les ordres du duc d'Enghien, ayant pris en flanc l'aile gauche des ennemis, tandis que le prince l'attaquait de front, cette aile fut bientôt rompue. Dès-lors la bataille étoit gagnée (*Voy.* CONDÉ), si le maréchal de l'Hôpital eût été aussi heureux à la gauche, qu'il commandait. Le prince, ayant été forcé de voler à son secours, Gassion n'en conserva pas moins son avantage, et, poursuivant l'ennemi l'épée dans les reins, tailla en pièces tout ce qui lui opposait quelque résistance. Après l'action, le prince lui dit obligeamment, en l'embrassant, que *c'était à lui qu'il était redevable de la victoire*. La bataille de Rocroi fut suivie du siége et de la prise de Thionville, où Gassion fut blessé dangereusement, et reçut le bâton de maréchal de France, pour fruit de ses glorieux services. L'année suivante, ayant été chargé du commandement d'un corps d'armée, destiné à agir en Flandre, sous les ordres de Gaston, duc d'Orléans, il contribua à la prise de Gravelines. En 1645, il se rendit maître de Béthune, de St.-Venant, d'Armentières, ainsi que de plusieurs autres places. Dans le mois de mai 1646, le maréchal

de Gassion ayant rencontré un corps de troupes espagnoles, fortement retranché entre Bruges et Dunkerque, il le surprit, et le défit entièrement. Peu de jours après, une autre division de la même nation, commandée par le comte de Caracènes, éprouva le même sort, et perdit un grand nombre de soldats. La prise de Courtrai, celle de Furnes et de Dunkerque, suivirent de près cet avantage. Le maréchal de Gassion, toujours actif et entreprenant, termina cette campagne aussi heureusement qu'il l'avait commencée. Chargé de conduire un convoi dans Courtrai, un corps ennemi, composé de cinq régimens d'infanterie et six de cavalerie, ayant tenté de lui fermer le passage, il le défit entièrement, lui tua 500 hommes, fit 500 prisonniers, lui enleva 1200 chevaux et 7 drapeaux ou étendards. En 1647, l'archiduc Léopold, ayant entrepris le siége de Landrecies, les maréchaux de Gassion et de Rantzau, qui commandaient l'armée française, eurent ensemble un démêlé assez vif, et n'arrivèrent pas à temps pour secourir la place. A la suite de ce fâcheux contretemps, Gassion, qui avait pris la Bassée, vint assiéger Lens. Ce fut devant cette petite place qu'il trouva le terme de sa glorieuse carrière. Il venait d'emporter une demi-lune, dans laquelle il s'était logé, lorsque s'apercevant que les assiégés avaient établi une palissade en face, et qu'ils se préparaient à la défendre à l'aide d'un feu très vif de mousqueterie, il ordonna de l'aller abattre; mais comme les soldats hésitaient, il s'y précipita lui-même, un des premiers, pour donner l'exemple aux autres, avec ce courage et cette ardeur naturelle qui ne le quittaient jamais. Sa valeur lui devint funeste; atteint à la tête d'une balle de mousquet, lorsqu'il faisait des efforts pour arracher un pieu, il mourut cinq jours après, le 2 octobre 1647, à Arras, où on l'avait transporté. *La France*, dit Montglat à cette occasion, *en gagnant une bicoque, perdit un grand capitaine.* Sa mort vint à propos, dit Reboulet, pour le mettre à couvert des ressentiments du cardinal Mazarin, qu'il avait personnellement offensé, par des discours outrageants, et qui, à son tour, se disposait à s'en venger, et avait supposé, pour le perdre, qu'il avait le dessein de se soustraire à l'obéissance du roi, en se formant un petit état indépendant, avec les places sises au-delà de la Lys, dont il avait le gouvernement. Guerrier infatigable, soldat intrépide, toujours à cheval pour harceler l'ennemi, rien ne paraissait impossible à son courage. Lorsqu'on opposait au cardinal de Richelieu quelques difficultés sur les opérations militaires, il répondait ordinairement qu'*elles seraient levées par Gassion.* Un jour, un officier en présentait une à ce général, qui paraissait insurmontable; il en reçut cette réponse : *J'ai dans ma tête, et je porte à mon côté tout ce qu'il faut pour la vaincre.* Ce général si hardi, si téméraire même dans les combats particuliers, était fort prudent lorsqu'il s'agissait d'une affaire générale, dont il calculait d'avance toutes les chances. Quelques historiens, car il faut considérer les héros sous toutes les faces, l'ont accusé de présomption, de rapacité, et même de peu d'humanité dans la guerre. Gassion est mort célibataire; il disait, lorsqu'on l'invitait de contracter une union, qu'*il ne faisait pas assez de cas de la vie pour en faire part à quelqu'un.* Gustave-Adolphe le pressant un jour à ce sujet, et lui proposant un parti fort riche : Sire, lui répondit-il, j'ai beaucoup de

respect pour le sexe; mais je n'ai pas d'amour : ma destinée est de mourir soldat et garçon. Il existe une *Histoire du maréchal de Gassion*, Paris, 1673, en 4 volumes in-12, par l'abbé de Pure, si fort ridiculisé par Boileau. Cet ouvrage, assez mal écrit, renferme néanmoins des faits assez piquants. Le médecin Théophraste Renaudot avait donné *la Vie et La Mort du maréchal de Gassion*, Paris, 1647, in-4°.; et l'avocat P. L. Moline a publié son *Éloge historique*, 1766, in-8°.

P—E.

GASSNER (JEAN-JOSEPH), regardé comme un thaumaturge par ses partisans, et comme un charlatan par le plus grand nombre de ses adversaires, naquit, le 20 août 1727, à Bratz, près de Pludentz, sur les frontières du Tyrol et de la Souabe. Après avoir achevé ses études à Inspruck et à Prague, il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint en 1758 la cure de Klösterle, diocèse de Coire, dans le pays des Grisons. Il y avait quinze ou seize ans qu'il remplissait ses modestes fonctions, à l'entière satisfaction de ses supérieurs et de ses paroissiens, quand le bruit se répandit qu'il guérissait toutes sortes de maladies par l'imposition des mains, sans aucun remède et sans rétribution; qu'il avait même guéri une comtesse de Wolfegg, en lui envoyant sa bénédiction. Les malades accourent à Klösterle de toutes parts, d'abord par cinquante ou soixante, bientôt par cinq et six cents : enfin cédant aux instances qu'on lui faisait de se mettre plus à la portée d'un grand nombre d'infirmes, qui ne pouvaient entreprendre le pénible voyage du pays montueux des Grisons, il obtient de son évêque la permission de s'absenter de sa cure pour quelque temps, et se rend successivement à Wolfegg, à Weingarten, à Ravenspurg, à Detlang, à Kirchberg, à Morspurg et à Constance, toujours exorcisant et guérissant les malades. Le cardinal-évêque de cette dernière ville, soupçonnant de l'illusion ou de la fraude dans ces guérisons, fait examiner le thaumaturge par le directeur de son séminaire. Gassner fait la profession de foi la plus orthodoxe, assure qu'il n'a jamais eu la prétention de se donner pour un saint, ni pour un homme à miracles, et qu'il ne fait qu'user du pouvoir conféré par l'ordination à tous les prêtres et même aux simples exorcistes (1) de chasser, *au nom de Jésus Christ*, les diables qui sont, dit-il, plus souvent qu'on ne pense, la cause de nos maladies. Il raconte à qui veut l'entendre, que, tourmenté long-temps lui-même d'un mal de tête intolérable et d'autres infirmités auxquelles les médecins d'Inspruck n'avaient rien pu comprendre, il avait d'abord, et inutilement, cherché quelque remède dans la lecture des ouvrages de médecine: soupçonnant enfin que la cause de sa maladie pouvait être surnaturelle, il avait étudié tout ce qu'il avait pu se procurer de livres sur les obsessions, et s'était convaincu par le succès de ses exorcismes, tant sur lui que sur les autres, que les maladies qui affligent l'humanité sont de trois espèces : les unes, purement naturelles, sont uniquement du ressort de la médecine; d'autres, peut-être aussi nombreuses, sont purement diaboliques et produites par une obsession. Un exorcisme fait avec foi par un prêtre quelconque, par l'invocation du saint nom de Jésus, doit les guérir infailliblement; et il ne guérit qu'en partie celles de la troisième espèce, produites par une

(1) L'ordre d'*Exorciste* est un des quatre ordres qu'on appelle mineurs, et qui précèdent le sous-diaconat.

circoncession et où l'invasion diabolique est compliquée avec une cause naturelle. Surpris d'une si étrange doctrine, le prélat renvoya Gassner dans sa cure de Klösterle, en 1774. Mais les informations qu'il fit prendre sur son compte, l'ayant convaincu de la pureté de sa foi, de sa soumission et de ses bonnes mœurs, il lui permit de revenir et de continuer ses exorcismes, qu'il fit avec le plus grand éclat à Elwang, à Sulzbach et à Ratisbonne depuis décembre 1774 jusqu'à la fin de l'année suivante. L'affluence des malades qui accouraient à lui de toutes les parties de l'Allemagne, de la Suisse, et même de la France (1), allait toujours croissant. On y voyait même des juifs et des protestants, des enfants de six à sept ans, et une foule de gens qu'il était impossible de supposer en collusion avec l'exorciste. Un notaire, ou autre officier public, tenait registre des interrogations, des réponses et des moindres circonstances : ce procès-verbal était signé, chaque jour, par les plus notables d'entre les nombreux spectateurs et par les médecins, surtout protestants, lorsqu'il s'en trouvait dans l'assemblée. Après une ou deux questions générales faites au malade, Gassner, s'il avait lieu de juger qu'il y eût obsession ou circoncession, commençait par faire ce qu'il appelait un *exorcisme probatoire*, en sommant le diable d'opérer sur le patient les symptômes de la maladie par laquelle il avait coutume de le tourmenter. Si aucun signe extraordinaire ne se manifestait, la maladie était déclarée naturelle; et l'on passait à un autre. Mais, le plus souvent, les convulsions ou les cris du malade annonçaient la présence de l'esprit malin, et sa docilité à la voix de l'exorciste. Dans les commencements, celui-ci passait de suite à la conjuration définitive, et renvoyait le malade guéri ou se croyant tel. Les protestants, si nombreux en Allemagne, ne manquèrent pas de dire que ces prétendus signes, ces convulsions n'étaient que des grimaces convenues d'avance, ou échappées à des gens crédules, dont on avait frappé l'imagination. Pour convaincre les esprits-forts, Gassner en vint à prolonger, outre mesure, ses exorcismes probatoires, pendant plusieurs heures, interrogeant en latin les gens du peuple ou les enfants, et s'attachant surtout à ordonner au diable de produire, à son commandement, les variations les plus extrêmes et les plus subites dans le pouls du malade; ordonnant à la fièvre de ne se manifester qu'à une main, de passer de l'une à l'autre, de là au pied, etc. Les médecins qui tenaient le poignet du patient, étaient stupéfaits de ces effets singuliers dont ils ne pouvaient rendre raison. L'exorciste triomphait, et défiait hautement la critique. Le duc de Würtemberg, oncle du roi actuel, ayant témoigné l'intention d'examiner par lui-même ces faits merveilleux, Gassner le supplia respectueusement d'exécuter son projet; et pour bannir jusqu'à l'ombre du soupçon de charlatanisme, il le pria de nommer les médecins qui devaient l'accompagner, les malades sur lesquels l'opération devrait avoir lieu, et les témoins qu'il jugerait à propos d'admettre au nombre des spectateurs. Toutes ces précautions furent observées. Un des médecins prend le bras de son malade, au pouls duquel Gassner avertit qu'il va faire passer successivement tous les caractères et toutes les espèces de pulsations. L'ex-

(1) *Voyez* le procès-verbal de l'exorcisme du 20 septembre 1775, à Sulzbach, n°. 148, pag. 195 du protocole. Le comte de Faubert, grand-bailli d'épée de la province de Bourgogne, demeurant à Lesme, près de Bourbon-Lancy, y fut guéri (ou soulagé) de sa goutte.

périence fut complète : à la demande successive du médecin et à la parole de l'exorciste, le pouls passa successivement par toutes les variations dont il peut être susceptible. Ce procès-verbal, signé par les témoins les plus considérables, et muni de la signature et du sceau du prince, fut apporté à Paris, dans un voyage que le duc y fit vers 1777, et plusieurs personnes en ont eu communication (1). Gassner devait avoir, et eut en effet, de nombreux contradicteurs. Outre les articles de gazettes, on vit pleuvoir les pamphlets pour et contre ses opérations. Quelques faits furent révoqués en doute : on cita des guérisons qui n'avaient été ni radicales ni complètes, quoiqu'il eût la ressource d'attribuer ce mauvais succès au peu de foi du malade. En général, on contestait peu des faits qui étaient de notoriété publique ; on discutait seulement s'ils étaient le résultat de moyens naturels, de prestiges, ou de miracles réels. Ses plus redoutables adversaires parmi les catholiques, furent le P. Sterzinger, théatin, et le célèbre médecin Ant. de Haen. Le premier, ayant fait le voyage de Munich à Ratisbonne, pour assister à l'un de ces exorcismes, n'y vit rien qui lui parût bien merveilleux et qu'il ne crût pouvoir expliquer par quelque principe physique, peut-être encore inconnu, mais qui se découvrirait un jour comme l'électricité, le magnétisme, etc. Il publia contre ces opérations plusieurs écrits, dans lesquels on l'a même accusé d'avoir montré peu de bonne foi. De Haen n'avait pas vu Gassner; mais ayant été chargé par l'impératrice-reine, peu d'années auparavant, d'examiner de prétendus possédés, il avait établi à Vienne un hôpital *ad hoc*, avait suivi de près leur traitement, et s'était convaincu que ces malheureux n'étaient que des maniaques ou des personnes affectées d'autres maladies nerveuses. Quant aux opérations merveilleuses du curé de Klösterle, il s'en fit rendre un compte exact par ses nombreux correspondants, en examina les procès-verbaux authentiques ; et, convaincu que plusieurs de ces effets singuliers ne pouvaient s'expliquer par des causes naturelles, qu'on ne pouvait cependant qualifier de miracles des scènes qui finissaient par donner plus de scandale que d'édification, il conclut que si l'on veut les expliquer, il faut les regarder comme des opérations diaboliques (1). C'est ainsi qu'il termine son traité *de Miraculis*, composé sur cette matière, qu'il paraît discuter plutôt en théologien qu'en médecin. L'opinion de ce savant professeur, les pamphlets du P. Sterzinger, les déclamations des journalistes qui calculaient combien de millions de florins l'affluence des malades et des curieux faisait sortir annuellement des divers petits états d'Allemagne, pour enrichir les aubergistes de Ratisbonne ou d'Ellwang (car le désintéressement de Gassner ne fut jamais mis en doute) ; le bruit qu'on répandait malignement que ces conjurations *au nom de Jésus*, n'étaient qu'un premier pas pour provoquer le vœu du rétablissement des jésuites (2) ; enfin cette épidémie d'obsessions dont le nombre semblait augmenter à vue d'œil, tou-

(1) Voyez la *Règle suprême de vérité* (par l'A. de M.), Paris, 1808, in-8°., et le *Choix des Lettres édifiantes*, par le même auteur, tom. I, pag. 305.

(1) *Regero..... encomiastes ejus nos cogere ut dicamus Gassneri portenta opera diaboli esse.* Haen, *De miraculis*, pag. 144. Paris, 1778, in-12.

(2) De Haen allègue ce motif d'après un prétendu protocole de l'exorcisme de Marie-Anne Trefferin, religieuse de Munich, possédée par dix mille millions de diables. Cette pièce, contre laquelle les partisans de Gassner se sont inscrits en faux, porte divers caractères de supposition. Elle a paru en 1776, sous ce titre : *Ellwangisches Protokoll vom 8 dec. 1774*, etc., in-8°, de 119 pag. en allemand.

tes ces circonstances donnèrent l'alarme aux autorités supérieures. L'évêque de Constance, les archevêques de Prague (1) et de Saltzbourg (2) défendirent dans leurs diocèses cette manière de conjurer les esprits de ténèbres. Joseph II, par un rescrit impérial de 1777 (3), obligea l'exorciste de quitter Ratisbonne. Le prince-évêque de cette ville, qui l'avait dès le commencement nommé son chapelain de cour, avec le titre de conseiller ecclésiastique, lui permit de continuer, pendant quelque temps, ses opérations à Ellwang, où il était encore le 21 octobre 1777. Ne pouvant cependant résister plus longtemps à la force de l'opinion publique, ce prélat lui donna, dans son diocèse, la cure de Bondorf, où Gassner, rendu aux paisibles fonctions du ministère pastoral, mourut obscur et ignoré le 4 avril 1779. De Haen le représente comme un homme jovial et ennemi juré de toute mélancolie : suivant Feller, ce bon curé avait l'air si peu magicien que ceux qui l'ont comparé à Mesmer, et lui ont supposé les secrets du prétendu magnétisme, n'ont pas raisonné plus juste que le médecin de Vienne. Le désintéressement de Gassner, qui n'acceptait jamais rien des malades sous aucun prétexte, et sa soumission entière à ses supérieurs, semblent au moins déposer en faveur de sa bonne foi. Il prétendit défendre sa doctrine par les deux opuscules suivants, qu'il fit imprimer en allemand : I. *Weise fromm und gesund zu leben, oder nützlicher Unterricht* etc., c'est-à-dire, *Instruction pour combattre le diable*, Kempten, 1774, in-8°. : 9e. édit., Augsbourg, 1775, in-8°., de 56 pag., avec le portrait de Gassner. II. *Antwort*, etc., c'est-à-dire, *Réponse aux remarques de la gazette de Munich*, Augsbourg, 1774, in-8°. Mais le nombre des ouvrages publiés à son occasion devint bientôt si considérable qu'on en a fait une bibliographie spéciale, sous le titre de Bibliothèque magique (*Zauberbibliothek*), 1776, in-8°., de 94 pag., sans nom d'auteur ni lieu d'impression. On y trouve la notice raisonnée de plus de quatre-vingts articles (1) ; et l'on en compterait plus de cent, si l'on y ajoutait ceux qui ont paru depuis. Les plus importants sont, la *Vie de Gassner, avec l'extrait du protocole d'Ellwang*, 1775, in-8°., de 32 pag., et la *Description des opérations merveilleuses qui ont eu lieu à Sulzbach en 1775, avec l'addition de celles d'Ellwang, du 21 octobre 1777*, Francfort, 1778, in-8°. de CLXXX et 303 pag. Tous ces ouvrages sont en allemand. — Nicolas GASSNER, peintre de paysage, né à Francfort sur le Mein, vers le milieu du 17e. siècle, s'appliqua surtout à la miniature. Il passait pour avoir des connaissances fort étendues en médecine, en philosophie et même en théologie : l'agrément et la variété de ses conversations le faisaient rechercher, et il fut employé dans les cours de Copenhague, de Dresde, de Cassel, etc. Un de ses ouvrages les plus estimés est la suite des *douze mois*, en douze beaux paysages qui ornent le cabinet de l'empereur, à Vienne. C. M. P.

GAST (JEAN), historien anglais, né en 1716, à Dublin, mort en 1788. Son père, officier français, avait quitté Bordeaux, pour cause de religion ; sa mère était parente du président de

(1) Lettre pastorale du 6 décembre 1775.
(2) *Id* du 15 mars 1774 et du 5 janvier 1776.
(3) Gerbert *Hist. Sylvæ nigræ*, tom. II, p. 621.

(1) Les 32 premiers avaient déjà paru, sous le même titre, dans le tome XXIV, pag. 609 et suiv. de la *Bibliothèque allemande universelle*, publiée à Berlin par Nicolai. En lisant ces notices, on s'aperçoit aisément qu'elles sont rédigées par un protestant.

Montesquieu. Gast reçut sa première instruction dans l'école diocésaine de St.-Patrice, à Dublin, et acheva ses études au collége de la Trinité. Il entra dans les ordres, après s'être marié, et fut d'abord chapelain d'une congrégation française à Portarlington, et en 1744, curé de St.-Jean de Dublin. A ces fonctions, l'entretien d'une famille nombreuse l'obligea d'en ajouter d'autres, et particulièrement celles de maître d'école; il y était également propre par son savoir et par son zèle. Il publia, en 1753 ou 1754, les *Rudiments de l'Histoire grecque*, en forme de dialogues, en un volume in-8°. Cet ouvrage fut très bien accueilli. C'était, à ce qu'il paraît, le premier écrit sur ce sujet, dans la langue anglaise, où l'auteur, profondément versé dans les langues anciennes et doué d'un esprit indépendant, eût remonté aux écrivains originaux, mais sans se laisser entraîner aveuglément à leurs opinions. L'érudition et l'exactitude s'y allient à la chaleur et à l'élégance du style. Gast en donna ensuite une continuation, mais en quittant la forme dramatique, qui coupait désagréablement une narration animée. L'avantage qu'il eut de compter parmi ses écoliers le petit-fils d'un des grands dignitaires de l'église d'Irlande, servit plus à sa fortune que son mérite personnel, retenu dans l'obscurité par sa modestie. Il fut alors pourvu de deux bénéfices lucratifs, l'archidiaconat de Glandelagh, et la cure de St.-Nicolas, à Dublin. Il abandonna presque entièrement les fonctions de l'enseignement, devenues trop fatigantes pour son âge. Il publia en 1782, in-4°, l'*Histoire de la Grèce, depuis l'avénement d'Alexandre de Macédoine, jusqu'à sa soumission définitive à la puissance romaine*. C'était la continuation de l'ouvrage que nous avons cité, et qu'il a réimprimé depuis, également dégagé de la forme dramatique. Ce livre jouit d'une réputation méritée dans l'Europe savante. Il a été traduit en français (par madame de Villeroy), et inséré par Leuliette dans le 2e. volume de son *Histoire de la Grèce traduite de plusieurs auteurs anglais*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°. (*Voy.* LEULIETTE). On a aussi de Gast des *Lettres d'un ministre de l'église d'Irlande à ses paroissiens catholiques romains*. X—s.

GASTALDI (JÉRÔME), cardinal, naquit à Gènes au commencement du 17e. siècle, d'une famille distinguée dans la diplomatie. L'état ecclésiastique qu'il embrassa de bonne heure, lui fit choisir Rome pour sa résidence. En 1656, pendant la peste qui ravagea cette ville, on jeta les yeux sur lui, pour la charge périlleuse de commissaire-général des hôpitaux. Il saisit avec empressement cette occasion de satisfaire sa passion pour la véritable gloire, celle d'être utile à ses semblables, et fit paraître, dans cette circonstance désastreuse, un courage héroïque et un dévouement sans bornes. Bientôt après, il fut nommé commissaire-général de santé; et, dans ses nouvelles fonctions plus pénibles et plus importantes encore, il déploya la même prévoyance, la même sagacité, la même intrépidité, et la même ardeur pour le bien public. Une conduite si généreuse, mais qui ne mène pas toujours aux honneurs et à la fortune, lui ouvrit le chemin des dignités. Il fut fait archevêque de Bénévent, légat de Bologne, cardinal, et ne fit pas moins admirer ses vertus sous la pourpre que dans l'air infect des hôpitaux. Sous le titre de *Tractatus de avertendâ et profli-*

gandâ peste, politico-legalis, Bologne, 1684, in-fol., il a laissé un ouvrage justement estimé, dans lequel il a transmis à la postérité le résultat de ses observations sur la peste de Rome, et l'histoire des mesures de salubrité, de police et autres moyens qui furent employés avec le plus de succès contre cette terrible maladie. Ce respectable prélat mourut en 1685. CH—T.

GASTALDY (JEAN-BAPTISTE), médecin, naquit à Sisteron en 1674, et mourut à Avignon en 1747. Il était venu fort jeune dans cette ville, et y trouva tant de moyens de satisfaire son goût pour l'étude, qu'il résolut de s'y fixer. Après s'être fait agréger à la faculté de médecine d'Avignon, il en occupa la première chaire avec distinction, et y professa pendant environ quarante ans. Il se livra aussi avec zèle à la pratique des hôpitaux; et il rendit de grands services à cette ville, pendant la cruelle peste qui la ravagea en 1720. Ses principaux ouvrages sont: I. *Institutiones medicinæ physico-anatomicæ*, Avignon, 1713, in-12. Les principes qu'il y développe sont basés sur la théorie de Descartes. II. Un grand nombre de *Questions médicales* et de *Dissertations académiques*, publiées séparément en latin. La plus remarquable a pour objet l'emploi des bains froids dans le traitement des rhumatismes; l'auteur y rapporte plusieurs exemples de graves affections rhumatismales entièrement guéries par ce moyen: du reste, ces diverses productions sont remplies d'idées fausses, d'hypothèses vagues et d'opinions surannées. On est étonné surtout que l'auteur ait écrit, en 1718, que le cristallin n'est point altéré dans la cataracte. — Joseph GASTALDY, fils du précédent, membre de la société de médecine de Paris, et médecin en chef de l'hôpital des Fous à Charenton, exerça la médecine pendant quarante ans, soit à Avignon, soit à Paris. Il avait acquis beaucoup d'expérience dans le traitement de l'aliénation mentale: il mourut à Paris d'une attaque d'apoplexie en janvier 1806, sans avoir laissé aucun ouvrage digne d'être transmis à la postérité. C'est à lui qu'est dédiée la 5e année de l'*Almanach des Gourmands*. CH—T.

GASTAUD (FRANÇOIS), né à Aix, en Provence, d'une famille considérée dans le pays, entra chez les pères de l'Oratoire, dès l'âge de quatorze ans. Il fit son cours de philosophie à Marseille, et celui de théologie à Arles, où il eut pour maître le père Quiqueran de Beaujeu, qui, depuis, fut évêque de Cahors. Sorti de l'Oratoire à l'âge de dix-neuf ans, il vint à Paris et prit les ordres. Joignant à la vivacité provençale un jugement solide et des connaissances assez étendues en littérature, écrivant avec goût, parlant purement et avec aisance, il courut la carrière de la chaire, et fut, pendant quelque temps, habitué à la paroisse de St.-Paul, où ses sermons rassemblaient un nombreux auditoire. La mort d'un frère, avocat célèbre au parlement de Provence, le rappela à Aix. Il résolut non seulement de s'y fixer, mais même de remplacer son frère au barreau. Il lui fallait pour cela faire de nouvelles études: il se retira à la campagne pour s'y livrer plus librement, revint prendre ses grades, et se fit recevoir avocat, après avoir obtenu de la cour de Rome les dispenses nécessaires. Il ne se distingua pas moins dans la plaidoirie qu'il ne l'avait fait dans la prédication; et ce qui est encore plus digne d'éloge, il se chargea toujours, de

préférence et avec un désintéressement louable, des causes des ecclésiastiques et des pauvres. Malheureusement, l'éclat de talents si utilement employés, et accompagnés de qualités estimables, même de véritables vertus, fut un peu terni par les torts de l'esprit de parti. Gastaud professait ouvertement des opinions que l'Église avait réprouvées. Il était ami du P. Quesnel, et l'un de ses plus grands admirateurs. Ennemi passionné des jésuites, il avait, en 1717, plaidé dans une cause importante, où ces pères étaient intéressés, et l'avait gagnée contre eux. Il les poursuivait en toute occasion à outrance, et se montra un de leurs plus ardents adversaires dans l'affaire scandaleuse du P. Girard. Il écrivit avec peu de ménagement contre M. de Belzunce, évêque de Marseille, et l'un des plus respectables prélats du clergé de France. Quelques-uns même lui imputent de n'avoir pas été étranger à la folie des convulsions. Il fut exilé à Viviers en 1727, et rappelé huit mois après. Exilé de nouveau, en 1731, dans la même ville, il y mourut d'une hydropisie de poitrine, le 18 mars 1782, et fut, à cause de ses opinions, que sans doute il ne voulut point rétracter, privé de la sépulture ecclésiastique. On a de Gastaud : I. Un *Discours prononcé au Val-de-Grâce, à l'occasion des prières de quarante heures pour Louis XIV*. II. Un *Recueil d'homélies sur l'Épître de St. Paul aux Romains*, 2 vol. in-12, Paris, 1699. Il y donne l'explication littérale et morale du texte de cette Épître : à la tête du 1er. volume, se trouve l'éloge de ce saint apôtre (1). III. *Oraison funèbre de Mad. T**** (Tiquet), *exécutée en* 1699, *pour avoir attenté à la vie de son mari*, 1699, in-4°. ; plaisanterie de société, qui ne coûta à Gastaud que quatre ou cinq heures de son temps, et ne devait point sortir du cercle étroit où elle avait pris naissance, mais qu'on imprima à son insu. Le P. Chauchemer, dominicain et célèbre prédicateur, la prit au sérieux, et y croyant les moines intéressés, en fit la critique. Gastaud répondit avec assez de sel, et le public s'amusa de ce débat (*Voy.* CHAUCHEMER). Tous ces écrits avaient paru avant que Gastaud retournât à Aix. IV. *La Politique des jésuites démasquée, contre messire Ignace de Foresta de Colongne, évêque d'Apt*. V. Les *Illusions*, ou les *Erreurs de l'évêque de Marseille* (Belzunce), ou *Justification des différents arrêts du Parlement de Provence contre ce prélat*, 1710, in-12. VI. *Réflexions critiques sur le Mandement du même prélat sur la grâce, en deux livres*. Ouvrages de circonstance, aujourd'hui oubliés. L—Y.

GASTON, vicomte de Béarn, l'un des seigneurs français qui se distinguèrent le plus dans la première croisade. Avant son départ, il publia une ordonnance pour le maintien de la paix entre ses sujets, monument précieux de l'état de la législation à cette époque (1). Il joignit ensuite Raimond, comte de Toulouse, et dut bien moins à sa naissance qu'à ses belles actions, l'honneur de commander une partie de l'armée des croisés. Il contribua à la prise de Nicée en 1097 ; eut part à la victoire signalée remportée sur les Sarrazins, près d'Antioche, l'année suivante ; marcha ensuite contre Jérusalem, dont le siége avait été ré-

(1) Le P. Lelong s'est trompé, en attribuant cet ouvrage à Joseph Gastaud, frère de François, et supérieur du séminaire d'Uzès.

(1) M. Michaud en a donné un extrait intéressant dans son *Histoire des Croisades*, t. I, p. 479.

solu, fut chargé de la construction des machines destinées à protéger l'approche des murailles; preuve de ses connaissances dans ce qui composait alors l'art de la guerre; enfin il fut un des chevaliers qui montèrent les premiers à l'assaut, et qui décidèrent, par leur exemple, du sort de cette ville. Après la prise de Jérusalem, il s'embarqua au port de Laodicée, et arriva à Constantinople, où il reçut de l'empereur l'accueil le plus distingué. Gaston revint peu de temps après dans ses états; mais, au bout de quelques années, il prit de nouveau les armes contre les infidèles, et mourut en Espagne en combattant pour la foi. Tous les historiens contemporains vantent la bravoure et l'habileté de Gaston. Guillaume de Tyr, Raimond d'Agiles et l'abbé Guibert, lui donnent de magnifiques éloges. C'est sans aucun fondement que l'abbé de Vertot a dit que Gaston demeura à Jérusalem, et qu'il consacra le reste de sa vie au soulagement des pauvres, dans la maison des Hospitaliers de St. Jean, dont il avait pris l'habit.

W—s.

GASTON. *Voy.* FOIX et ORLÉANS.

GASTON (MARIE-JOSEPH-HYACINTHE DE), poète français, né à Rhodez en 1767, vint fort jeune à Paris, et fut élevé au collége du Plessis. Appartenant à une famille distinguée, il embrassa de bonne heure la profession militaire; et il avait à peine vingt ans, qu'il servait déjà en qualité de capitaine de cavalerie. Forcé, par les orages de la révolution, de s'exiler de sa patrie, il se réfugia à Coblentz, servit dans l'armée de Condé, et se rendit à Hambourg, où l'un de ses oncles lui fournit une modique somme avec laquelle il fit à pied le voyage de St.-Pétersbourg. Arrivé dans cette capitale, il n'eut d'autre ressource pour subsister, que celle de donner des leçons de français; mais enfin la fortune cessa de le persécuter. Le comte de Romanzoff, ce ministre protecteur des lettres, lui fit composer des pièces de théâtre pour les fêtes qui se donnaient à la cour, lui confia la direction du *Journal littéraire* de St.-Pétersbourg, et lui fit accorder par l'impératrice Catherine II une place à la bibliothèque impériale. Rendu à ses goûts littéraires, Gaston crayonna les premiers vers de sa traduction de l'*Énéide*, pour laquelle il devait trouver dans Delille un rival si redoutable. D'un caractère doux, modeste et plein de franchise, Gaston fut accueilli dans les meilleures sociétés de St.-Pétersbourg, et y trouva une utile diversion à ses travaux. Les troubles qui désolaient la France paraissant enfin apaisés, il conçut l'espérance de revoir sa famille; et les libéralités du czar Paul Ier. lui permirent bientôt de réaliser ses vœux. Ce monarque, qui l'honorait d'une estime particulière, lui assigna, sur sa cassette, une pension de 2400 fr., le créa chevalier de Malte, et, pour comble de faveurs, voulut que ses bienfaits le suivissent en France. Gaston, libre dès-lors de toute inquiétude, ne songea plus qu'à travailler à sa traduction de l'*Énéide*. Il en publia quelques fragments, qui furent accueillis favorablement. Encouragé par ce début, et redoutant la rivalité du célèbre Delille, il se hâta de faire paraître les quatre premiers livres de son *Énéide*; il obtint quelque succès, et le ministre Fourcroy, qui était parent de l'auteur, fit déclarer son ouvrage classique. On touchait à l'époque de la première organisation des lycées; Gaston fut nommé proviseur de celui de Limoges. C'est en remplissant

cette place, qu'il fit imprimer les 5e., 6e., 7e. et 8e. chants de sa traduction, qui fut entièrement terminée en 1807. Cette première édition, qu'il dédia à ses frères, vit le jour à Paris, en 3 vol. in-8°. (1) Elle fut épuisée en moins d'un an, et l'auteur en publia une seconde en 4 vol., avec le texte en regard. Ce succès ne s'est pas soutenu, parce que l'opinion des connaisseurs, qui finit toujours par prévaloir, a placé cette version au rang des ouvrages médiocres de notre littérature. De toutes les qualités essentielles au poète, celle que Gaston laisse le plus à desirer dans sa traduction de l'*Énéide*, est la sensibilité. Il ne s'attache point à rendre ces nuances délicates qui révèlent la manière de sentir du poète latin. Une figure, un tour heureux, une expression dictée par l'ame, placés comme sans dessein au commencement d'une phrase, suffisent quelquefois pour lui donner du mouvement. Voilà de ces choses qui ne doivent jamais échapper au traducteur; et malheureusement Gaston ne les supprime ou ne les altère que trop souvent. Ce n'est pas qu'il n'ait fait une grande étude du rhythme et des formes de notre poésie; mais plus occupé de ses propres idées que de celles de Virgile, et ne visant qu'à l'effet, il ne cherche jamais à s'identifier avec cet admirable modèle : il croit compléter les tableaux de ce grand poète, lorsqu'il les défigure ou les termine par des images mesquines. Ce qui est encore à remarquer, c'est que Gaston ne cherche souvent à embellir ainsi Virgile, qu'après avoir échoué dans la manière de rendre ses pensées, ou après l'avoir mutilé. On pourrait citer, à ce sujet, la description de la tempête suscitée par Junon, l'épisode de Laocoon, et une foule d'autres morceaux dans lesquels le traducteur ne se fait pas scrupule d'abréger considérablement Virgile. Cependant quelques personnes, jugeant en masse du travail de Delille, comparé à celui de Gaston, ont voulu insinuer que ce dernier était le plus fidèle traducteur; et ils en donnaient pour raison que la traduction de Gaston n'excédait que de trente-huit vers le poème de Virgile, tandis que celle de Delille contenait trois mille onze vers de plus que l'*Énéide*. Il est ridicule que l'on veuille juger des vers par un calcul arithmétique : mais que diront ces calculateurs, si on leur prouve que ce n'est qu'en tronquant Virgile d'une part, et en y ajoutant des vers d'une autre, que Gaston est parvenu à donner à sa traduction à peu pres la même étendue que celle du poëme latin? Delille, au contraire, s'écarte peu de son modèle : il cherche à en exprimer jusqu'aux moindres détails, et surtout à s'approprier *ses tournures* et *ses expressions*. On a dit qu'il paraphrasait continuellement Virgile : s'il le fait, c'est toujours lorsqu'il y est forcé par la différence des langues, et qu'il ne peut rendre autrement la pensée de l'original. C'est particulièrement dans le 4e. livre de l'*Énéide*, que l'on voit comment, sous la plume de Gaston, tous les traits de sentiment se décolorent. Didon, dans Virgile, s'entretient-elle de sa passion; c'est l'attendrissement de son ame qui reporte son souvenir sur l'époux qu'elle a perdu, et qui lui fait avouer, presque involontairement, qu'elle reconnaît les feux dont elle avait brûlé : Gaston lui fait dire froidement qu'Énée a seul troublé le calme de ses sens; il supprime ensuite le beau mouvement ren-

(1) Dès 1796 il avait fait imprimer à St.-Pétersbourg, les six premiers chants, in-4°. Quant à l'édition faite en France, le premier volume est de 1803, le second de 1806, le troisième de 1807, in-8°.; la seconde édition, 1808, 4 vol. in-12, est la seule qui contienne le texte.

fermé dans cette apostrophe : *Antè, pudor, quàm te violem!* Il en est de même de ce vers attendrissant,

Interea et tacitum vivit sub pectore vulnus,

auquel il croit donner plus d'énergie en disant qu'elle a senti ses feux courir *de veine en veine*, parce qu'il s'est rappelé l'ode de Sapho : ailleurs il nous représente Junon portée sur les ailes du Zéphyr, lorsqu'il s'agit de la peindre courroucée et emportée sur son char par les aquilons furieux. C'est surtout dans les fortes situations qu'une chose mise hors de sa place devient un contre-sens. Pourquoi, dans la description de la tempête, ne nous montre-t-il pas, comme Virgile, Énée frissonnant et tendant les bras vers le ciel? Dans le songe du 2e. livre, a-t-il conservé cette sublime image de Troie expirante, qui, par la bouche de son héros, recommande ses dieux à Énée : il en est de même de cet hémistiche, *quantùm mutatus ab illo!* qui renferme un sentiment profond. Enfin il n'y a pas jusqu'à ce soupir sorti lentement du fond des entrailles d'Hector, qui ne donne une teinte lugubre au récit de ce songe, et qui ne soit encore un coup de pinceau que le traducteur aurait dû chercher à rendre. Il y a cependant des descriptions dans lesquelles son talent se montre avec moins de désavantage : celles, par exemple, qui ne comportent pas la peinture des mouvements de l'ame. Dans le sentiment il n'y a qu'un point à saisir, et il ne peut être saisi que par celui qui sent fortement; tandis que dans une description le poète peut varier davantage ses couleurs. Au reste, la traduction de Gaston gagne beaucoup lorsqu'elle n'est comparée ni à Virgile ni à Delille. Quoique le coloris en soit pâle, et que la recherche s'y fasse quelquefois apercevoir, elle est cependant écrite avec élégance, et offre des vers faciles et assez harmonieux, et même, dans de certains passages, de l'élévation et de la force. Dans les derniers chants de cette traduction, il y a une progression sensible pour le talent ; soit parce que l'auteur, docile à la critique, a cherché à se rapprocher davantage de Virgile; soit parce qu'il n'avait pas à lutter contre les beautés inimitables des premiers chants de l'*Énéide*, beautés qui étaient le plus contraires à son genre de talent. La traduction de Gaston est accompagnée de notes, où l'auteur montre de l'érudition et du goût, et développe d'excellents principes de morale. Avec de tels principes, peu d'hommes pouvaient remplir plus dignement les fonctions qui lui furent confiées dans l'instruction publique; mais sa santé s'altérant continuellement, il ne s'éloigna plus de la capitale. C'est là qu'au milieu de cruelles souffrances, fut terminée sa traduction de l'*Énéide*, et qu'il reçut les témoignages les plus flatteurs du grand-maître de l'université et de plusieurs hommes de lettres. Le comte de Romanzoff, qui, à cette époque, fit un voyage à Paris, vint le visiter, et lui porta des paroles satisfaisantes de la part de l'empereur Alexandre. Mais ces douces jouissances, loin de causer une diversion à ses maux, ne servirent qu'à faire consumer plus rapidement les restes de sa vie languissante. Signalant ses dernières volontés par un acte de bienfaisance, il légua une dotation considérable à l'hospice de Rhodez, et mourut, d'une maladie de poitrine, le 14 décembre 1808. Gaston a aussi composé deux tragédies, l'une représentée sur le théâtre de St.-Pétersbourg, et l'autre qui devait l'être aux

Français, et dont le sujet, emprunté de Métastase, était *Artaxerce*. Ses autres ouvrages sont des poésies fugitives éparses dans divers recueils, une *Déclaration des Français restés fidèles au Roi* (Francfort, 1793, in-8°.), et un poème sur les Quatre âges de la femme, auquel il n'eut pas le temps de mettre la dernière main, et dont on connaît divers fragments. B—L—T.

GASTRELL (François), évêque anglais, né en 1662, à Slapton, au comté de Northampton, étudia à Oxford, fut nommé en 1684 prédicateur de la société de jurisprudence de Lincoln's-inn, et choisi, en 1697, pour prononcer les huit discours théologiques fondés par Boyle, à Oxford, discours qu'il fit imprimer la même année. Des *Considérations sur la Trinité*, publiées en 1702, où il combat l'opinion de Collins et de Clarke, ses *Institutions chrétiennes*, en 1707, et des *Remarques sur la Doctrine de l'Écriture touchant la Trinité* par Clarke, le firent connaître avantageusement, lui procurèrent la faveur du gouvernement, et, entre autres bénéfices, l'évêché de Chester, en 1714. Sa faveur finit avec le règne de la reine Anne; mais cela ne l'empêcha pas de déployer, en plusieurs circonstances, la fermeté de son caractère. En 1717, l'université d'Oxford ayant été attaquée dans la chambre des pairs, pour une émeute qui avait eu lieu à Oxford le jour anniversaire de la naissance du prince de Galles, Gastrell prit avec chaleur la défense de ce corps, tout en condamnant sa conduite déloyale. Il s'engagea, en faveur de la même université, dans une vive contestation avec l'archevêque de Cantorbéry, qui prétendait dispenser des exercices académiques les sujets nommés par le roi aux emplois ecclésiastiques. La cour du banc du roi ayant décidé en faveur du candidat, Gastrell en appela au jugement du public, dans un écrit imprimé, pour lequel il reçut les remercîments de l'université. Il s'opposa fortement, quelque temps après, aux procédés de la chambre des lords contre Atterbury, et censura avec sévérité la conduite violente des évêques ses collègues, dans cette occasion, quoiqu'il détestât d'ailleurs les principes de l'évêque de Rochester. Il mourut le 24 novembre 1725. Ses *Institutions chrétiennes*, ou *la véritable parole de Dieu*, sont le plus estimé de ses ouvrages. On cite aussi de lui, *la Preuve morale d'un état futur*, in-8°, sans nom d'auteur. X—s.

GATAKER (Thomas), théologien et critique anglais, né à Londres en 1574, et élève de l'université de Cambridge, fut successivement instituteur particulier, prédicateur de Lincoln's-inn, et recteur de Rotherhithe, au comté de Surrey. Il parcourut, en 1620, les pays étrangers, se faisant remarquer par son zèle pour le protestantisme. Un ouvrage qu'il avait publié en 1619, in-4°., contre les loteries et jeux de hasard, sous le titre de *Discours sur la nature et l'usage des loteries, traité historique et théologique*, fit alors beaucoup de bruit, et donna lieu à différentes objections, auxquelles il répondit en 1623 : il publia ensuite quelques ouvrages de controverse. Choisi membre de l'assemblée des théologiens, convoquée à Westminster, lors de la guerre civile, il partagea leurs travaux sur la Bible ; et ses Notes sur Isaïe, sur Jérémie et ses Lamentations, sont, dit on, le meilleur commentaire qui ait paru sur ces ouvrages. S'étant rompu un vaisseau de la poitrine en prêchant, et étant alors fort âgé, il n'en fut que plus assidu à ses travaux de

cabinet, et donna successivement au public un grand nombre de savants écrits. Il fut, en 1648, le premier des quarante-sept ministres qui signèrent la remontrance adressée à l'armée contre le dessein de juger et de faire périr le roi. Il mourut en 1654, dans sa 80e. année, après avoir été marié quatre fois. C'était un homme modeste et sans ambition, qui refusa plus d'une fois des bénéfices considérables, pour n'être l'esclave d'aucun parti. Ne jouissant, par sa cure, que d'un revenu très modique, ses paroissiens, qui savaient qu'il était mal avec le parti dominant, n'eurent pas honte de réduire encore ce revenu, en refusant de lui payer les dîmes établies. L'étude paraissait lui tenir lieu de tout. Nous ne citerons que quelques-uns des ouvrages qu'il a laissés. I. *De nomine tetragrammato*, 1645, en défense de la manière ordinaire de prononcer en anglais le mot *Jehovah*. II. *De diphthongis sive bivocalibus*, 1646. Il essaie de prouver qu'il n'y a point de diphthongues, et que deux voyelles ne peuvent jamais s'unir de manière à former une syllabe. III. Une édition et une traduction des *Méditations de Marc-Aurele-Antonin*, avec un discours préliminaire sur la philosophie des stoïciens, et un commentaire : le discours préliminaire a été réimprimé dans ses *Opera critica*, et dans l'édition de Marc-Antonin, donnée par Stanhope, en 1697. IV. *Défense des annotations*, etc., 1653, in-4°. Gataker, dans ses notes sur Jérémie, avait attaqué le fameux astrologue Lilly, pour avoir dit que son art avait été révélé au monde par les anges, et l'avait même traité de buse (blind buzard) : l'astrologue lui ayant répondu dans son *Annus tenebrosus*, il répliqua par la défense ci-dessus. Lilly ayant fait réponse à cet écrit dans un pamphlet, où il reproche à son antagoniste son avarice, et l'accuse de prostituer son ministère à des intérêts terrestres, Gataker publia un *Discours apologétique*, en 1654, l'année même de sa mort : cet événement n'arrêta point le ressentiment de Lilly, qui continua de l'exprimer dans d'autres écrits. Une partie des ouvrages de Gataker a été recueillie sous le titre d'*Opera critica*, Utrecht, 1668, in-fol. Saumaise, Colomiès et d'autres savants ont rendu hommage à ses talents comme critique. Cependant Baillet, tout en reconnaissant son savoir, son exactitude et sa sagacité, lui reproche, non sans raison, d'avoir été trop hardi dans ses conjectures. Gataker voit souvent J. C., S. Paul, les évangélistes et les PP. de l'Église sous le Portique : il ne tient pas à lui qu'on ne les prenne pour des disciples de Zénon. X—s.

GATBLED ou GADBLED (Christophe), l'un de ces savants utiles dont le nom échappe quelquefois à la renommée, mais à qui les amis des sciences aiment à rendre la justice qui leur est due, naquit vers 1734, à Saint-Martin-le-Bouillant, diocèse d'Avranches ; il embrassa l'état ecclésiastique, fut reçu bachelier en théologie à l'université de Paris, obtint à Caen un canonicat dans la collégiale du Saint-Sépulcre, et y fut nommé professeur royal de mathématique et d'hydrographie. Il a beaucoup contribué à répandre le goût des mathématiques dans l'université de cette ville; et les élèves qu'il y a formés, ont conservé un vif souvenir de son zèle et de ses talents. L'abbé Gadbled était un des membres les plus recommandables de l'académie des belles-lettres de Caen ; et l'amitié dont l'honoraient d'Alembert, Lavoisier, Vicq d'Azyr, Lagrange, etc., prouve qu'il était digne de figurer sur un plus grand

théâtre. Après avoir enseigné la philosophie pendant vingt ans, et les mathématiques pendant quinze, avec le plus grand succès, il fut enlevé par une mort prématurée, le 11 octobre 1782, et le public fut privé des ouvrages importants qui avaient occupé ses loisirs; les seuls qu'il ait publiés, sont: I. *Exercice sur la théorie de la navigation*, Caen, 1779, in-4°. II. *Exposé de quelques-unes des vérités rigoureusement démontrées par les géomètres, et rejetées par l'auteur du* Compendium de Physique, *imprimé à Caen en 1775, petit in-12, destiné à l'instruction de la jeunesse*, Amsterdam, 1779, in-8°. de 59 pages. C. M. P.

GATES (Horace), général, Anglais de naissance, mais naturalisé américain, naquit vers 1728: quoiqu'avec de l'inclination pour la littérature, il entra de bonne heure dans la carrière militaire. Il fit ses premières armes sous le prince Ferdinand, depuis duc de Brunswick, et fut le compagnon d'armes de Burgoyne, qu'il était destiné à combattre un jour et à vaincre. Il fut envoyé ensuite en Amérique, s'y distingua dans diverses occasions, et servit avec le grade de capitaine d'infanterie dans l'armée du général Braddock. Il revint en Angleterre après la paix de 1763; mais le goût qu'il avait pris pour le séjour du Nouveau-Monde, le détermina à vendre sa commission, et à y retourner. Ayant acheté un domaine dans la colonie de Virginie, Gates y résida paisiblement jusqu'à l'époque qui vit éclater la guerre de l'indépendance: il reprit les armes pour sa patrie adoptive, et pour la défense d'une cause qui lui paraissait la seule juste. Ses talents militaires, son expérience, et surtout sa réputation de prudence, le portèrent rapidement aux grades supérieurs. Il fut investi du commandement en chef de l'armée américaine du nord, dont il vint prendre possession en septembre 1777: cette armée n'était composée en très grande partie que de milices, mais qui s'augmentaient et s'aguerrissaient chaque jour. L'armée anglaise, commandée par le général Burgoyne, d'abord nombreuse et composée de vétérans, était considérablement affaiblie par les combats, les maladies et la désertion: elle s'était d'ailleurs trop habituée à compter sur l'inexpérience de l'ennemi. Autant par l'effet des fautes de son chef que par l'habileté de Gates à en profiter, elle se trouva, le 13 octobre 1777, enveloppée de tous côtés, par l'ennemi, à Saratoga, sans aucun moyen apparent de retraite, et ayant à peine des provisions pour trois jours. Burgoyne jugea à propos de former, de ses principaux officiers, un conseil, qui ne trouva pas même, pour se réunir, un endroit à l'abri de la canonnade et de la mousqueterie de l'ennemi; de sorte qu'un boulet de dix-huit livres traversa la table autour de laquelle on délibérait. L'avis unanime fut qu'il fallait entrer en négociation avec le général Gates. Ce dernier, quoiqu'il eût combattu contre son pays, n'en avait point détaché son affection: ce fut ce sentiment, comme son humanité, qui inspira ses égards pour ceux de ses compatriotes que le sort de la guerre avait rendus ses prisonniers (1), et qui dirigea encore sa conduite généreuse dans cette circons-

(1) On peut citer surtout les égards qu'il témoigna à lady Achland, épouse du brave et malheureux major des grenadiers anglais, femme aussi intéressante par son courage et par sa constance à partager le sort de son mari, que par les extrémités auxquelles elle fut réduite. Les papiers publics du temps en donnent des détails, qu'on trouve aussi retracés d'une manière très touchante dans l'ouvrage intitulé: *L'Étranger en Amérique* (*The Stranger in America*), par Janson, publié en 1807.

-tance. Parmi les articles de la capitulation qu'il proposa, quelques-uns blessaient le point d'honneur des soldats anglais : Burgoyne lui déclara que ses soldats périraient jusqu'au dernier, plutôt que de se soumettre à déposer les armes dans leur camp, et à le faire autrement qu'au commandement de leurs propres officiers. Non seulement Gates consentit sans difficulté à changer ces articles, mais au moment de l'exécution de la capitulation, le 18 octobre, il eut la délicatesse de consigner les soldats américains dans leurs lignes, pour ne pas les rendre spectateurs de l'humiliation d'un ennemi, dont les longs mépris auraient pu justifier quelque représaille. Il se montra également supérieur au ressentiment des injures personnelles à l'égard du général anglais, dont les épigrammes et les jugements dédaigneux sur son caractère militaire lui étaient bien connus : il ne s'en vengea que par une plaisanterie. (*Voy.* BURGOYNE.) La modération de la conduite de Gates formait un contraste avec celle des Anglais, victorieux en ce moment sur un autre point, et spécialement avec celle du général Vaughan, qui mettait tout à feu et à sang sur son passage, et qui venait de brûler jusqu'à la dernière maison de la petite ville d'Esupus, ou Kingston. Il écrivit à ce général une lettre pleine de reproches, en lui prédisant qu'il pourrait avoir lieu de se repentir de sa barbarie. L'affection que Gates conservait pour son pays natal, son horreur et son mépris pour le ministère qui l'avait entraîné dans la guerre, et ses vœux pour un rapprochement entre la mère patrie et les colonies, se trouvent fortement exprimés dans une lettre dont il chargea le général Burgoyne, et qu'il adressa au comte de Thanet, membre de la chambre des pairs d'Angleterre, avec lequel il avait été intimement lié autrefois. La lettre, malgré l'opposition des ministres, fut lue à haute voix à la chambre des lords par le marquis de Rockingham, et y fit beaucoup de sensation. Gates prit, le 25 juillet 1780, par le choix du congrès, le commandement de l'armée américaine du midi, dans la Caroline septentrionale. Il avait sous ses ordres cinq à six mille hommes, presque tous de milice, lorsqu'il fut attaqué, dans une position très défavorable, à Camden, par le lord Cornwallis, qui, à la tête de quatorze cents hommes de troupes réglées, et de cinq à six cents miliciens, mit presque aussitôt en déroute les milices américaines, que leurs officiers s'efforcèrent inutilement de rallier : un seul régiment, celui de la Caroline septentrionale, se défendit jusqu'à la dernière extrémité. Ce revers fut d'autant plus sensible au général Gates, qu'au moment où il s'occupait à le réparer autant qu'il était en son pouvoir, le congrès américain lui retira le commandement avec une rigueur de procédés qui fut généralement blâmée. La nouvelle de la mort de son fils unique, jeune homme d'une grande espérance, vint ajouter à ses chagrins. Le général Green, qui remplaça Gates, chercha à le dédommager de l'injustice du gouvernement; et tous les officiers s'empressèrent de rendre hommage à sa conduite et à des talents que les circonstances n'avaient pas secondés. Lorsqu'il passait à Richemond pour retourner dans ses foyers, quatre commissaires vinrent, au nom de la chambre des délégués de Virginie, lui exprimer leur estime et leur reconnaissance « des glorieux services » qu'il avait rendus, et dont aucun » revers de fortune n'était capable

» d'effacer le souvenir. » Il se retira dans une ferme qu'il possédait dans le comté de Berkley, avec quelques-uns de ses esclaves, qui ne voulurent jamais le quitter. Il donna la liberté à tous les autres, après avoir assuré la subsistance de ceux d'entre eux qui se trouvaient sans ressources. Il mourut le 10 mars 1806, à soixante-dix-huit ans, emportant avec lui le sentiment de l'estime publique pour ses talents et pour ses qualités sociales.

X—s.

GATTAMELATA (Étienne), condottiere et général des Vénitiens, était de Narni, et avait fait ses premières armes au service de l'Église : il passa, en 1434, au service des Vénitiens, et fut fait capitaine-général de leur armée, sur la démission du marquis de Mantoue. Cependant il fut plusieurs fois obligé de céder le commandement suprême, dans la guerre contre le duc de Milan, à de nouveaux condottieri, qui, mettant à la solde de la république des armées plus nombreuses que les siennes, s'en réservaient la direction. Le zèle de Gattamelata ne se démentit point, dans quelque rang qu'il fût placé : et la Seigneurie fut si contente de ses services, qu'elle lui accorda la noblesse de Venise, le 8 octobre 1438, avec un palais dans la ville, et de riches pensions. Gattamelata mourut le 8 janvier 1443 : les Vénitiens lui firent élever un tombeau et une statue équestre à Padoue, par Donatello, célèbre sculpteur florentin.

S. S—i.

GATTEL (Claude-Marie), né à Lyon, le 21 avril 1743, y fit une partie de ses études, qu'il vint achever au séminaire S.-Sulpice, à Paris : il alla ensuite professer la philosophie à celui de Lyon, et fut, en 1766, nommé professeur de philosophie au collége royal de Grenoble. Ce collége ayant été, en 1786, donné à la congrégation de S.-Joseph, Gattel le quitta, et s'adonna entièrement à l'étude des langues. Lors de l'établissement des écoles centrales, il eut la chaire de grammaire générale à Grenoble; et lors de l'organisation de l'université, il fut nommé proviseur du lycée de cette ville. Il s'était démis de cette place depuis peu de temps, lorsqu'il mourut le 19 juin 1812. On a de lui : I. *Mémoires du marquis de Pombal*, traduit de l'italien, 1785, 4 vol. in-12. Cet ouvrage ne porte pas le nom de Gattel; et l'on a quelque raison de douter qu'il soit de lui. II. *Nouveau Dictionnaire espagnol-français et français-espagnol, avec l'interprétation latine*, Lyon, 1790, 3 vol. in-8°. III. *Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française*, 1797, 2 vol. in-8°., très bon manuel; réimprimé en 1803, loin de l'auteur, à son insu, et avec des additions qu'il n'approuvait pas toutes : aussi ne donna-t-il le titre que de seconde édition à celle qu'il venait de mettre sous presse quand il mourut, et qui parut sous le titre de *Dictionnaire universel portatif de la langue française, avec la prononciation figurée*, 1813, 2 vol. in-8°. IV. *Nouveau Dictionnaire de poche, français-espagnol et espagnol-français*, 1798, 2 vol. oblong. V. *Dictionnaire espagnol-anglais et anglais-espagnol*, 1803, 2 vol. oblong. VI. *Grammaire italienne de Veneroni, entièrement refondue*, 1800, in-8°. VII. *Inscriptions en vers, mises au-dessous des noms des hommes illustres du Dauphiné, à la fête du 14 juillet*, 1802, in-8°. VIII. *Dictionnaire français et espagnol, et espagnol et français*, 1801, 2 vol. in-4°.; 1803, 2 vol. in-4°.

A. B—t.

GATTENHOF (George-Mathieu), médecin allemand, né en

1722 à Mæunerstadt en Franconie, fit ses études à Gottingue et à Wurzbourg, fut reçu à l'université de cette dernière ville maître ès-arts, puis docteur en 1748, après avoir disserté sur le calcul des reins et de la vessie. A peine revêtu du doctorat, il fut choisi pour exercer à Bruchsal, et l'année suivante à Gernsheim, les fonctions de médecin-physicien. Appelé, en 1750, à l'université de Heidelberg pour occuper la chaire d'anatomie, il fut successivement promu à celles de physiologie, de pathologie, de médecine pratique, de matière médicale et de botanique. Il joignit à cet honorable emploi les titres de vice-chancelier, comte Palatin et archiâtre du prince-évêque de Spire. Gattenhof mourut le 16 janvier 1788. Pendant près de quarante années il avait parcouru la carrière professorale, et pourtant il n'a pas laissé un seul ouvrage; et son nom, bien que décoré de distinctions brillantes, mérite peu de passer à la postérité. Les bibliographes ne lui attribuent en effet que de minces dissertations, soutenues par des candidats qui en sont réputés les auteurs. Il suffira d'en citer quelques-unes: I. *De ventriculi et intestinorum ratione habendâ in ordine ad æstimandas medicamentorum vires*, 1756. II. *De curis infantum physico-medicis*, 1766. III. *De crustâ sanguinis sic dictâ inflammatoriâ*, 1766. IV. *De inflammationis ratione, resp. Odendahl*, 1773. V. *De inflammationis causis et eventibus, præmisso Programmate De viribus vitalibus*, 1775. VI. *Plethora*. VII. *De inflammationis therapiâ*, 1781. VIII. *Inflammationum fallaciæ*, 1786. IX. *Peripneumoniæ et pleuritidis spuriæ momenta*, 1786. Les pathologistes regardent comme assez judicieuse la doctrine de l'auteur sur les phlegmasies, dont il s'est occupé avec une sorte de prédilection. X. *De naturæ circâ longævitatem regulis*, 177. XI. *Stirpes agri et horti Heidelbergensis, ordine Ludwigii, cum characteribus Linnæanis, Hallerianis, aliorumque, in usus academicorum*, 1782, in-8°. J. C. A. Varnhagen a recueilli, traduit en allemand, et publié en 1794 à Dusseldorf, les thèses de Gattenhof en un volume in-8°. C.

GATTERER (Jean-Christophe), né le 13 juillet 1727, à Lichtenau dans le territoire de la république de Nuremberg, fut un des savants les plus distingués de l'Allemagne. Sa vie, comme celle de la plupart des hommes de lettres qui se vouent à l'instruction de la jeunesse, ne présente rien de bien remarquable. Après avoir fait ses études à l'université d'Altorff, qui dépendait de Nuremberg, il fut placé, en 1755, comme instituteur au gymnase de cette ville. Ce fut là que naquit sa fille Philippine, mariée à un M. Engelhard, à Cassel, et connue dans la littérature allemande par ses poésies lyriques. En 1758, Gatterer fut appelé à Göttingue comme professeur d'histoire, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 5 avril 1789. Depuis 1770 il portait le titre de conseiller aulique du roi de la Grande-Bretagne. La géographie, l'histoire, la généalogie des maisons souveraines, le blason, la diplomatique, ou l'art de lire et de juger les chartes et écrits du moyen âge, sont les parties que Gatterer enseigna avec le plus grand succès pendant sa longue carrière académique; et l'on peut dire que les progrès que l'étude des sciences historiques a faits en Allemagne depuis le milieu du dernier siècle, sont en

grande partie dus à Gatterer, qui a porté, dans l'enseignement de cette science, l'usage de combiner le synchronisme avec la chronologie; méthode au moyen de laquelle on embrasse d'un coup-d'œil tout ce qui, dans une certaine époque, s'est passé de remarquable. Cependant Gatterer n'a pas laissé un seul ouvrage qui lui donne une place parmi les écrivains classiques de sa nation: néanmoins, si l'on doit autant d'estime à celui qui a posé les bases d'un édifice, qu'à celui qui sur de bonnes fondations élève une construction solide, Gatterer doit être regardé comme un écrivain du premier mérite. Aussi ses ouvrages sont-ils entre les mains de tous ceux qui veulent faire une étude plus que superficielle de l'histoire universelle. La plupart de ses ouvrages ont été rédigés pour l'usage des auditeurs qui fréquentaient les cours de Gatterer; et en les jugeant, il ne faut pas perdre de vue cette circonstance; car elle explique le grand nombre de choses qui n'y sont qu'indiquées, et dont Gatterer réservait le développement à ses leçons. Dans tous, il a déposé les résultats des recherches les plus savantes et les plus laborieuses, dirigées par un esprit éminemment critique et par un excellent jugement. Gatterer a publié successivement sept Abrégés de l'histoire universelle, dont aucun n'a été achevé, parce qu'à mesure que les premiers volumes d'un de ces livres s'épuisaient, l'auteur avait agrandi ses vues et fait de nouvelles recherches qui le rendaient mécontent de son travail, et lui faisaient changer de plan. Comme Gatterer a consigné dans chacune de ces éditions le résultat des travaux qui l'avaient particulièrement occupé dans l'intervalle d'une époque à l'autre, on est obligé de réunir toutes ces éditions, qui ne se répètent nullement. Quoique nous ayons qualifié ces ouvrages d'Abrégés, on est étonné de la foule de faits qui y sont consignés: à chaque page, on est frappé de traits de lumière qui éclaircissent le chaos de l'histoire ancienne. La diction de l'auteur n'est ni élégante ni même pure. La concision qu'il affectait, fait souvent tort à la clarté; et son style est déparé par un mauvais goût, qu'il faut pardonner à un professeur qui a passé sa vie dans une petite ville, sans autre société que celle de ses collègues et de ses disciples. Nous allons donner les titres des sept Abrégés historiques de Gatterer, tous écrits en allemand. I. *Manuel de l'histoire universelle dans toute son étendue, depuis l'origine du monde jusqu'à celle de la plupart des états actuels* (*Handbuch der allgemeinen Weltgeschichte*). Le premier volume parut à Göttingue, en 1761, in-8°., et fut réimprimé en 1765. Du second volume il n'existe que la première partie, qui parut en 1764, et renferme l'histoire de la Chine, du Tibet et du Japon. II. *Précis de l'histoire universelle dans toute son étendue, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours* (*Abriss der Universalhistorie*). Il n'en a paru que le premier volume, Göttingue, 1765, in-8°. III. *Introduction à l'histoire universelle synchronistique* (*Einleitung in die synchronistische Universalhistorie*). Il en parut deux vol. in-8°., en 1771. Cette introduction sert de commentaire aux Tables que l'auteur avait publiées en 1766, sous le titre de *Synopsis historiæ universalis sex tabulis comprehensa*, in-fol., et dont une nouvelle édition avait paru en 1769. IV. *Précis de l'histoire universelle dans toute son étendue* (*Abriss der Universalhistorie*),

Göttingue, 1773, in-8°. C'est une nouvelle édition du n°. II, mais entièrement refondue. V. *Histoire du monde, dans toute son étendue* (*Weltgeschichte in ihrem ganzen Umfang*), vol. 1er. ou première période d'Adam à Cyrus, Göttingue, 1785, in-8°.; vol. 2e., deuxième période, depuis Cyrus jusqu'à la grande migration des peuples, Göttingue, 1787. Il n'a paru de ce second volume qu'une première et faible partie, renfermant l'histoire des Perses et des Grecs. VI. *Abrégé de l'histoire universelle*, vol. 1er., Göttingue, 1785, in-8°. (*Kurzer Begriff der Weltgeschichte.*) C'est un abrégé du précédent. VII. *Essai d'une histoire universelle du monde, jusqu'à la découverte de l'Amérique* (*Versuch einer allgemeinen Weltgeschichte*), Göttingue, 1792, in-8°. Ce sont surtout les nos. V et VII qui renferment des recherches savantes et des observations lumineuses. Les autres ouvrages historiques de Gatterer consistent en Mémoires qui sont consignés, soit dans un Journal qu'il publia de 1767 à 1771, sous le titre de *Bibliothèque historique universelle*, et dont il a paru seize vol. in-8°., soit dans les commentaires de l'académie de Göttingue. Ce recueil renferme des Mémoires de Gatterer, sur la Thrace d'Hérodote et de Thucydide, sur l'origine gétique ou dacique des peuples Slaves, sur l'origine sarmatique des Lettons, sur les Huns, sur les Alains. Il est encore l'auteur d'un excellent ouvrage sur la chronologie historique qui a paru à Göttingue, en 1777, en un vol. in-8°. Voici les titres de ses ouvrages sur la généalogie: I. *Historia genealogica dominorum Holzschuherorum ab Aspach, cum codice diplomatico multisque figuris in æs incisis*, Nuremberg, 1755, in-fol. Le premier volume seulement de cette généalogie a été imprimé; mais la totalité de l'ouvrage est entre les mains de la famille de Holzschuber. II. *Tables généalogiques pour l'histoire universelle*, vol. 1er., Göttingue, 1790, in-4°. Ce volume ne renferme que les tables de l'histoire ancienne. III. *Précis de la généalogie*, Göttingue, 1788, in-8°. Les écrits de Gatterer sur le blason, sont: 1°. *Abrégé du blason*, Göttingue, in-8°., 1773. 2°. *Blason pratique*, Nuremberg, 1791, in-8°. Sur la diplomatique il a écrit: 1°. *Elementa artis diplomaticæ universalis*, Göttingue, 1765, in-4°., fig.; le 1er. vol. seulement a paru. 2°. *Epitome diplomatices*, Göttingue, 1773, in-8°. Cet ouvrage est aussi resté incomplet. 3°. *Précis de la diplomatique*, Göttingue, in-4°., 1798. 4°. *Diplomatique pratique*, Göttingue, 1799, in-4°. Gatterer avait publié, en 1775, un Précis de la géographie, qu'il refit ensuite pour le donner en 2 vol., en 1789, et dans une nouvelle édition augmentée, en 1793. Ce petit ouvrage, qui n'est presque qu'une nomenclature, fait époque dans l'histoire de la géographie, par la méthode scientifique que l'auteur y a introduite. On trouve un éloge de Gatterer, par Heyne, dans le XIVe. vol. des *Mémoires de la société royale de Goettingue*.

S—L.

GATTI (Salvestro), gentilhomme gibelin, profita de la translation du S.-Siége à Avignon, pour s'emparer de la souveraineté de Viterbe. Il accueillit dans cette ville, au mois de janvier 1328, l'empereur Louis IV; et il lui témoigna de plusieurs manières son empressement à le servir. Mais Louis, qui ne croyait devoir aucune fidélité aux Italiens, qu'il méprisait, se trouvant pressé d'argent à

son retour de Rome, fit saisir le seigneur de Viterbe, et le fit mettre à la torture, pour savoir de lui où il avait déposé son trésor. L'empereur, après avoir enlevé ainsi trente mille florins à Salvestro de Gatti, le priva de la seigneurie de Viterbe, n'osant pas laisser une ville aussi importante entre les mains d'un homme qu'il avait si cruellement et si injustement offensé.

S. S—I.

GATTI (JEAN ou JEAN-ANDRÉ), dominicain, naquit à Messine, non en 1440, comme Mongitore l'a répété, dans sa *Bibliothèque de Sicile*, d'après plusieurs autres biographes, mais plus vraisemblablement vers 1420, puisqu'on s'accorde à placer sa mort en 1484, et qu'on sait qu'il était alors dans un âge avancé. Son père, issu d'une famille considérable de Girgenti, l'ancienne Agrigente, le fit élever avec le plus grand soin; et le jeune Gatti surpassa même les espérances qu'avaient fait concevoir ses heureuses dispositions. Il avait étudié la philosophie et la théologie avec un tel succès, que peu de ses contemporains pouvaient lui être comparés dans ces deux sciences : il possédait, en outre, les mathématiques, l'astronomie, et il était très savant en droit. Il fit un voyage dans la Grèce pour se perfectionner dans la connaissance de la langue grecque, et se rendit ensuite à Rome pour y apprendre l'hébreu. Sa mémoire était si prodigieuse qu'il n'oubliait jamais ce qu'il avait lu une seule fois; aussi disait-il à ses amis, que si, par un accident, les Livres saints étaient perdus, il se flatterait de pouvoir les rendre sans en rien omettre. Après son admission dans l'ordre des dominicains, il se livra d'abord à la prédication, et professa ensuite la théologie à Bologne, à Florence et à Ferrare, avec une affluence extraordinaire d'auditeurs. Dans une assemblée de l'ordre, qui eut lieu à Rome, il expliqua, en présence de Nicolas V, plusieurs points de doctrine, avec tant de clarté et d'érudition, que le pape, étonné, lui demanda s'il était docteur en théologie; et sur sa réponse, qu'il n'avait jamais reçu ce grade, le pape voulut le lui conférer lui-même sur-le-champ. Le cardinal Bessarion, qui appréciait le mérite de Gatti, le fit envoyer en Sicile, en 1468, avec le titre d'inquisiteur général de la foi. Le zèle éclairé avec lequel il remplit cette commission, le rendit fort agréable au roi Ferdinand II; ce prince le nomma, en 1472, à l'évêché de Cefalu, d'où il fut transféré, en 1475, à Catane, par le pape Sixte IV : mais ce changement ayant déplu au roi, parce qu'il avait été fait sans sa participation, Gatti revint à Cefalu, où il demeura encore quelques années, gouvernant son diocèse avec sagesse. Sur la fin de sa vie, il se retira au couvent des dominicains de Messine, et y mourut, comme on l'a dit, en 1484. Il n'avait publié aucun ouvrage; et la plupart de ceux qu'il avait composés sont perdus. Mongitore dit qu'il a vu dans la bibliothèque des dominicains de Palerme, un vol. in-4°. contenant deux *Sermons* prononcés par Gatti, devant le pape Paul II, le jour de l'Annonciation et le dimanche de la Passion; un *Discours* prononcé devant Sixte IV, à l'audience donnée par ce pontife aux ambassadeurs du roi d'Aragon, et enfin les *Oraisons funèbres* des cardinaux Latini et Alani.

W—s.

GATTI (BERNARDIN), peintre italien du 16e. siècle, fut surnommé *il Sojaro*, à raison de sa gaîté naturelle et de son penchant à la plaisanterie. On n'est pas d'accord sur le lieu

de sa naissance : Verceil, Pavie, Crémone, se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Il fut l'élève du Corrège; et on retrouve dans ses compositions quelque chose de la manière de son maître. Vasari, Lommazzo et Orlandi parlent de cet artiste avec éloge. Pordenone l'avait associé à ses travaux; et, après sa mort, Gatti termina la *Vie de la Vierge*, qui décore l'église Sainte-Marie de Plaisance, en prenant si bien sa manière que tous les tableaux paraissent être de la même main. Gatti travailla aussi avec Michel Agnolo aux décorations de l'église Notre-Dame *Steccata* de Parme; et il en peignit seul la grande tribune en 1566. Parmi les ouvrages de cet artiste, on cite : l'*Adoration des Rois*, tableau à l'huile qu'on a vu quelque temps au Musée de Paris; la *Multiplication des pains*, fresque qui décorait le réfectoire des chanoines réguliers de Crémone, mais qui avait été gâtée par un peintre ignorant; l'*Ascension du Sauveur*, fresque, dans l'église Saint-Sigismond de Crémone et dont Orlandi vante le coloris, qui tient de celui du Corrège; *Saint-George à cheval, tuant le dragon*, fresque, à Sainte-Marie de Plaisance. — Jérôme GATTI, peintre, né à Bologne dans le 16e. siècle, étudia d'abord la musique, et se fit une réputation assez étendue par son talent sur le violon. Il était déjà âgé, lorsqu'il renonça à la musique pour s'appliquer à la peinture. Il entra dans l'école de Marc-Antoine Franceschini, et y fit des progrès très rapides; mais, quoiqu'il ne manquât pas d'imagination et qu'il fût capable de créer des sujets, il s'attacha principalement à faire des copies des tableaux de son maître. Orlandi cite cependant de lui un tableau représentant le *Couronnement de Charles-Quint*, dans lequel, dit-il, les règles de la perspective sont assez bien observées; et les galeries particulières de Bologne renferment quelques morceaux de cet artiste, qui mourut en cette ville en 1626. — Olivier GATTI, peintre et graveur, né à Parme dans le 16e. siècle, vint s'établir à Bologne; et il y demeurait depuis plus de trente ans, lorsqu'il fut agrégé à l'académie de peinture de cette ville, en 1626: il avait appris à graver au burin, de Jean-Louis Valerio; et quoique, dit Orlandi, il n'ait pas égalé son maître, plusieurs de ses estampes sont recherchées pour leur beauté. On distingue dans le nombre, une *Ste. Vierge caressée par l'Enfant Jesus*, d'après le Garbieri. W—s.

GATTINARA. *V.* ARBORIO.

GAUBERTIN. *V.* BOITEL (Pierre).

GAUBIL (ANTOINE), savant jésuite et missionnaire à la Chine, a rendu, par ses nombreux et importants travaux, les plus grands services à la littérature de l'Asie orientale. Il était né à Gaillac, dans le haut Languedoc, le 14 juillet 1689. Entré dans la compagnie des jésuites en 1704, il fut envoyé à la Chine en 1723, et se mit dès-lors à étudier les langues chinoise et mandchou. Il y fit de si grands progrès, que, suivant le P. Amiot, les docteurs chinois eux-mêmes trouvaient à s'instruire avec lui. Ces graves et orgueilleux lettrés étaient dans le plus grand étonnement de voir cet homme, venu de l'extrémité du monde, leur développer les endroits les plus difficiles des *King*, leur faire le parallèle de la doctrine des anciens avec celle des temps postérieurs, leur citer les livres historiques, et leur indiquer à propos tout ce qu'il y avait eu de remarquable dans chaque dynastie; et cela avec une clarté, une aisance, une facilité qui les contraignaient d'avouer que la science chinoise de ce docteur

européen surpassait de beaucoup la leur. Ces études qu'on croit capables d'absorber la vie d'un homme, ne suffisaient pas encore à l'esprit infatigable du missionnaire. Les devoirs de son état qu'il remplissait avec ardeur et constance, les sciences exactes et principalement l'astronomie dont il s'occupa toujours avec prédilection, partageaient son application sans l'affaiblir. On le voyait souvent, après avoir consacré des nuits entières à contempler les astres, passer de l'observatoire à l'autel, de l'autel à la chaire, de la chaire au tribunal de la pénitence, sans mettre entre ces différents exercices aucun intervalle de repos. Une santé robuste, un tempérament à l'épreuve de tout, favorisaient encore l'incroyable activité de son esprit. Quand il arriva à la Chine, les circonstances n'étaient plus aussi favorables aux missionnaires qu'elles avaient paru l'être pendant quelques années. L'empereur *Ching-Tsou*, que les Européens nomment *Khang-Hi*, n'était plus. Son successeur avait apporté sur le trône les préjugés les plus défavorables aux propagateurs de la foi chrétienne. Gaubil néanmoins fut bientôt distingué, et nommé par l'empereur interprète des Européens, que la cour chinoise consentait à recevoir comme artistes et mathématiciens, tout en les repoussant ou en les persécutant comme missionnaires. Il y avait alors à Peking des colléges où de jeunes Mandchous venaient étudier le latin, pour être ensuite employés dans les affaires avec les Russes. Le P. Parennin qui en avait la direction étant venu à mourir, le P. Gaubil fut choisi pour le remplacer. Il fut de plus interprète pour le latin et le tartare; charge que les relations établies entre la Russie et la Chine ont rendue très importante. Traduire du latin en mandchou les dépêches du sénat de Pétersbourg, et du mandchou ou du chinois en latin, les réponses des cours souveraines de Peking; faire concorder les idiomes les plus disparates que l'esprit humain ait créés; écrire, parler, composer, rédiger, au milieu des hommes les plus amis de l'exactitude, et les plus attachés aux minuties de leurs langues et de leur écriture; s'acquitter de tous ces devoirs, à toute heure, sans préparation, devant les ministres, devant l'empereur lui-même; demeurer exposé aux malentendus qui ne peuvent manquer d'avoir lieu entre deux nations comme les Russes et les Chinois, chacune entêtée de ses usages et dans l'ignorance la plus profonde de ceux du peuple avec lequel elle traite; surmonter toutes ces difficultés pendant plus de trente années, et mériter de toutes parts l'estime et l'admiration les mieux fondées : voilà l'un des titres du P. Gaubil à la gloire. Cet illustre missionnaire nous en présente bien d'autres encore. On a peine à concevoir où il trouvait le temps que doit lui avoir demandé la composition de ses ouvrages, presque tous complets, profonds, et roulant sur les matières les plus épineuses. Son premier travail fut un Traité historique et critique de l'astronomie chinoise. Il y fait voir que l'opinion sur l'antiquité du monde, fondée sur de prétendues observations astronomiques qui remontent à des millions d'années, n'est pas fort ancienne à la Chine, et n'y a été embrassée que par quelques particuliers. Cet ouvrage est plein d'extraits des livres chinois les plus authentiques, et mérite, sous ce rapport, la plus grande confiance, même indépendamment de la sagacité et de la critique sûre de l'auteur. On en peut dire autant des autres Mémoires sur la même matière, qui

font la partie la plus intéressante du Recueil d'Étienne Souciet. On trouve encore, dans ce Recueil, le Journal du voyage du P. Gaubil, de Canton à Peking : ce morceau a été inséré par Prévôt dans le tom. v de l'Hist. des Voyages. La trad. franç. du *Chou-King* (Paris, 1771, in-4°.) est l'ouvrage qui fait le plus d'honneur au P. Gaubil. Ce livre canonique peut être regardé comme le plus beau monument de l'antiquité profane : il renferme des traditions authentiques sur l'histoire de la Chine et des empereurs, même avant l'établissement des dynasties héréditaires. Le chapitre *Iu-Koung*, dans lequel on trouve une description géographique de l'empire Chinois au 23e. siècle avant notre ère, est à lui seul un trésor inestimable ; et les discours moraux mêmes qui font la base de presque tout l'ouvrage, ne sont pas sans prix, quand on réfléchit à l'époque où le livre a été rédigé, et quand on tient compte du mérite de l'invention aux premiers auteurs de maximes, maintenant devenues triviales, parce que leur justesse et leur énergie les ont fait passer dans la bouche de tous les hommes. Mais le style dans lequel est écrit le *Chou-King* se ressent du temps où il a été composé : son laconisme excessif, le choix des mots qui y sont employés, l'espèce de figures qu'on y rencontre, font qu'aucun livre chinois ne saurait lui être comparé pour la difficulté, et qu'on peut être en état de lire tous les autres, même ceux de Confucius, et n'entendre pas un mot de celui-ci. C'est en quelque sorte une autre langue, qui diffère plus du chinois moderne, que ce dernier ne diffère de tout autre idiome. On peut juger par-là quels obstacles dut trouver Gaubil, tout aidé qu'il était par la connaissance du mandchou, et les traductions faites par les Tartares. On est donc également surpris et affligé quand on voit l'éditeur du travail de Gaubil, Deguignes, diminuer l'honneur qui doit en revenir au missionnaire, en réclamant pour lui-même quelque part dans un ouvrage auquel il n'a sans doute coopéré que bien faiblement : car, quelque connaissance qu'ait eue du chinois le savant académicien, on a peine à croire qu'il ait prétendu corriger le missionnaire, et *rendre sa version plus littérale*. Les notes qui sont au bas des pages du *Chou-King*, extraites pour la plupart des commentaires et des gloses originales, sont presque toutes du P. Gaubil, et apportent un grand secours dans la lecture du texte, qui, sans elles, serait souvent tout-à-fait inintelligible. *L'histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mongoux* (Paris, 1739, in-4°.), est encore un ouvrage qui eût suffi à la réputation d'un autre écrivain. Le père Gaubil paraît être un des premiers missionnaires qui aient tiré parti de la connaissance du chinois, pour acquérir des lumières sur l'histoire de la Tartarie et des autres pays situés aux environs de la Chine. Cette connaissance est en effet tellement indispensable, que, sans elle, l'homme le plus instruit ne peut éviter les plus grossières erreurs, en parlant de l'origine des Mongols, de celle des Turks, des Ouigours et des autres nations qui, après avoir pris naissance en Tartarie, se sont fait connaître en Occident par leurs conquêtes. Les chroniques persanes, les traditions mêmes des Tartares, conservées par quelques auteurs musulmans, ne sauraient, passé une certaine époque, entrer en comparaison avec les annales chinoises, qui ont toute la certitude que peut avoir une histoire écrite par des voisins et des contemporains. Le P.

Gaubil a su habilement profiter des secours que lui fournissaient les écrivains chinois. L'auteur cependant était mécontent de son ouvrage, si l'on en croit le P. Amiot; et un exemplaire imprimé que possédait ce dernier, était, suivant lui, surchargé de notes et de corrections marginales. Il s'en faut beaucoup assurément que Gaubil ait extrait des annales chinoises tout ce qui avait trait à son sujet; et avec les seuls livres que nous avons à Paris, il ne serait pas difficile de composer une histoire des Mongols, dix fois plus considérable que la sienne. Mais cette dernière n'en a pas pour cela moins de mérite; et à quelques inexactitudes près, inexactitudes qui la plupart proviennent de fautes typographiques, c'est le seul ouvrage imprimé où les personnes qui n'entendent pas le chinois, puissent trouver des points de comparaison avec ce que les Persans nous ont conservé sur le même sujet. Sur le même plan que l'*histoire des Mongoux*, le P. Gaubil avait composé celles de plusieurs dynasties chinoises, et il en avait envoyé les manuscrits en Europe. La seule qui se soit retrouvée jusqu'à présent, est celle de la grande dynastie des *Thang*, dont le commencement a été inséré à la fin du 15ᵉ. volume des Mémoires concernant les chinois, sur un manuscrit qui était entre les mains de Deguignes, et dont la suite, imprimée d'après un manuscrit du bureau des longitudes, forme la plus grande partie du tome XVI de la même collection, publié en 1814. Dans cette histoire comme dans celle des Mongoux, le texte historique est à chaque instant interrompu par des notes, dont la partie biographique des grandes annales a le plus souvent fourni la matière, et qui forment une sorte de commentaire perpétuel, rempli de faits curieux et de détails instructifs. Gaubil donnait rarement dans l'esprit de système, et ses livres contiennent en général beaucoup de faits et peu de conjectures: on est donc surpris qu'il ait présenté comme un fait qui n'avait pas même besoin de discussion, le rapprochement hypothétique et hasardé des Huns et des Hioung-nou, que Deguignes a reproduit depuis, mais en cherchant au moins à l'appuyer de réflexions propres à lui donner quelque vraisemblance. Un reproche semblable peut être fait au savant missionnaire, au sujet des *Hoeï-hou*, qu'il prend pour les Ouigours, confondant ainsi une nation célèbre qui habitait la petite Boukharie, dès le second siècle avant notre ère, et un autre peuple tartare qui ne fut connu que vers le 7ᵉ. siècle, et qui vivait au nord du fleuve Tooula et jusqu'auprès du lac Baikal. Le P. Visdelou a aussi supposé démontrée cette identité, que rien de positif n'appuie, si ce n'est la ressemblance des noms (1). A la suite de l'histoire des *Thang*, et d'après un manuscrit qui s'est aussi trouvé dans le bureau des longitudes, on a imprimé le *Traité de la Chronologie chinoise*, ouvrage complet où toutes les questions relatives à l'antiquité se trouvent discutées et résolues, quand il était possible qu'elles le fussent. Fréret, qui attachait un grand prix à l'histoire chinoise, et qui, sans avoir étudié la langue, a trouvé le moyen, à force de critique et de patience, de composer des mémoires qui ne sont pas sans mérite, avait reçu une copie de l'ouvrage de Gaubil; et c'est de là qu'il avait tiré la plus

(1) Dans mes *Recherches sur les langues tartares*, j'ai cherché à soutenir de quelques faits l'identité des Hoeï-hou et des Ouigours, supposée par Gaubil et Visdelou, mais sans prétendre en faire la démonstration, et surtout sans transporter le pays des Ouigours de Tourfan et de Khamoul aux bords de la Selinga et du Baikal.

grande partie de ses assertions. Mais quoique les résultats du travail du missionnaire fussent par-là déjà entre les mains des savants, il était fort utile de leur faire connaître de quelle manière l'auteur avait envisagé son sujet et quel enchaînement de preuves il y avait amené : à l'évidence près, dit Amiot, on trouve dans le traité du savant missionnaire toutes les autres raisons qui peuvent entraîner. Il paraît que l'édition du *Traité de chronologie*, faite avec soin d'après le manuscrit du bureau des longitudes, ne s'est pas trouvée entièrement conforme à un autre manuscrit qui faisait partie de la bibliothèque du P. Brotier. C'est que le P. Gaubil, qui entretenait une correspondance active avec plusieurs savants d'Europe, ne s'attachait pas, en leur envoyant ses ouvrages, à en faire des copies parfaitement identiques. A chaque copie, il changeait ou modifiait quelque chose, suivant la personne à qui il s'adressait, ou d'après les découvertes qu'il pouvait avoir faites lui-même. Au reste, ces variantes ne sont jamais bien considérables; et la plupart ne roulent que sur des accessoires tout-à-fait indifférents. Nous devons réclamer, pour notre savant missionnaire, un opuscule qui a paru à Paris, en 1785, sous le titre de *Description de la ville de Peking, etc., par MM. Delisle et Pingré*, in-4°. L'original de cette description, et le plan qui l'accompagne, avaient été envoyés par le P. Gaubil à l'académie de Pétersbourg; et c'est là que Delisle s'en était procuré une copie. En la publiant à son retour, il eût sans doute mieux fait de conserver le nom du missionnaire, et de le laisser parler dans l'ouvrage, que de prendre les fonctions et le langage de rédacteur, dans un sujet qui lui était étranger, et auquel le nom d'un voyageur décrivant ce qu'il avait vu, pouvait seul donner quelque intérêt. Une notice sur le Tonking et la Cochinchine, où se trouvent réunis tous les documents fournis sur ces contrées par les écrivains chinois (*Lettres édif.*, tom. XXXI); une autre du même genre, sur le Tibet, sur les îles Lieoukieou, et sur la conquête du royaume des *Olet* ou Eleuthes (insérée dans le même recueil); une lettre à la société royale de Londres, qui a été traduite en anglais et imprimée dans les Transactions philosophiques; deux autres lettres sur des sujets relatifs à la mission de la Chine, et publiées dans le recueil des *Lettres édifiantes*, tom. XVI et XXVI, complètent la liste de ceux des ouvrages du P. Gaubil qui ont été imprimés. Si l'on ajoute à cette liste une foule de lettres et de mémoires, adressés à Fréret, à Delisle, au P. Souciet, à l'académie des inscriptions, à celle de Pétersbourg, etc., les uns imprimés par extrait, les autres restés en manuscrit, on aura l'idée des travaux auxquels a dû se livrer ce missionnaire. Il fut nommé, en 1747, membre de l'académie de Pétersbourg; et celle des sciences de Paris le reçut, sur la proposition de Delisle, au nombre de ses correspondants. Il venait de terminer le mémoire sur le Tonking, quand il fut saisi d'une maladie violente, qui l'enleva le 24 juillet 1759, après trente-six ans de séjour à Peking, et soixante-onze ans de la vie la plus laborieuse et la plus utile aux sciences et à la religion. Gaubil est incontestablement celui de tous les Européens qui a le mieux connu la littérature chinoise, ou du moins qui en a su faire les applications les plus utiles et les plus multipliées. Plus fécond que Parennin et Gerbillon, moins systématique que Prémare et Fouquet,

plus profond qu'Amiot, moins léger et moins enthousiaste que Cibot, il a traité à fonds, avec science et critique, toutes les questions qu'il a abordées. On ne peut faire à ses ouvrages qu'un seul reproche fondé; c'est qu'ils sont écrits dans un style qui en rend quelquefois la lecture fatigante. Gaubil, en apprenant les langues de la Chine, avait à peu près oublié sa langue maternelle : mais ce défaut qui pourrait lui faire tort dans l'esprit des gens du monde, n'est rien pour les savants auxquels ses travaux sont destinés; et ces derniers n'en conserveront pas moins pour sa mémoire toute l'admiration et toute la reconnaissance que peut justement lui mériter une longue suite de travaux estimables et tous dirigés vers des objets utiles.

A. R—T.

GAUBIUS (Jérôme-David GAUBE, plus connu sous le nom de), naquit à Heidelberg, dans le Bas-Palatinat, le 24 février 1705, d'une famille distinguée et éprouvée par toutes les vicissitudes de la fortune. Quoique né protestant, Jérôme-David fut confié, pour sa première éducation, à des jésuites, qui cultivèrent, avec le plus grand soin, les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. De cette école, il passa dans celle que Franke, protestant très rigoriste, venait d'établir à Halle : celui-ci apprécia très mal son disciple, qui fut enfin envoyé par son père près de son frère, Jean Gaubius, qui pratiquait la médecine avec beaucoup de réputation à Amsterdam (1). Cet oncle, qui devint un second père pour son neveu, lui conseilla d'aller passer un an à Harderwick, et il lui fournit les moyens de suivre les leçons de Moor, qui enseignait avec éclat dans l'université de cette ville : la célébrité et le voisinage de l'école de Leyde l'attirèrent ensuite. Boërhaave, qui se trouvait à la tête de l'enseignement de la médecine, était alors le professeur le plus renommé de l'Europe. Ce grand homme témoigna de l'affection à Gaubius, et il présida même la thèse que celui-ci soutint pour être reçu docteur en médecine, et dans laquelle il disserta sur les parties solides du corps humain : ainsi, dès son début dans la carrière, il se montra attaché à la doctrine du solidisme. Peu après, Gaubius voyagea en France, où il s'appliqua dans la capitale, et sous les meilleurs maîtres de ce temps, à l'étude spéciale de l'anatomie, de la chirurgie et des accouchements. Au bout d'un an de séjour à Paris, Gaubius retourna à Heidelberg, en passant par Strasbourg, où il s'arrêta quelque temps. Rappelé bientôt en Hollande, par son oncle, qui lui donna sa fille en mariage, il continua à se livrer à l'étude des sciences physiques, et il commença à pratiquer assidument la médecine, sous les auspices de son beau-père. Nommé médecin de la ville de Deventer, il fut appelé, en 1727, à Amsterdam, que ravageait alors une épidémie meurtrière; et il resta dans cette capitale jusqu'en 1729, c'est-à-dire, jusqu'à la cessation de la maladie, pendant le long cours de laquelle il montra autant de dévouement que de lumières et d'humanité. Boërhaave, sentant diminuer ses forces avec l'âge, fit nommer Gaubius son successeur dans la chaire de chimie. Les services rendus à l'état pendant la dernière épidémie qui avait désolé Amsterdam, dispensèrent notre savant médecin du titre de sujet ou de citoyen de la républi-

(1) Il a même laissé trois Lettres intéressantes sur des objets d'anatomie, qui, d'abord publiées à Amsterdam en 1696, ont été réimprimées et conservées dans la collection des ouvrages de Ruisch. Manget attribue encore d'autres productions à Jean Gaubius.

que, jusqu'alors nécessaire pour pouvoir être professeur. Gaubius vint donc s'asseoir, jeune encore, en 1731, près de Boërhaave, d'Albinus, d'Osterdyk et de Van Royen, ses anciens maîtres : il se montra d'une manière si avantageuse, qu'il fut, deux ans après, promu à la chaire de médecine, qu'il réunit à celle de chimie. Le reste de la vie de Gaubius fut consacré dès-lors tout entier au professorat et à la pratique, qui ne l'empêchèrent point de publier, à plusieurs époques, des ouvrages plus ou moins importants, et dont quelques-uns lui donnent des droits au souvenir de la postérité. I. *Dissertatio inauguralis de solidis humani corporis partibus*, Leyde, 1725, in-4°. C'est la dissertation qui servit de thèse pour son doctorat. II. *De vanâ vitæ longæ à chimicis promissæ expectatione*, ibid., 1734. Ce discours, prononcé en prenant possession de la chaire de médecine, est écrit, ainsi que le premier, d'un style parfaitement approprié au genre et aux solennités académiques. III. *Libellus de methodo concinnandi formulas medicamentorum*. Cet ouvrage fort important, réimprimé souvent, et quelquefois sous le titre de *Methodus*, parut d'abord à Leyde, en 1739, in-8°. Il a été traduit en français, Paris, 1749, in-12. L'art de formuler, si important dans la pratique de la médecine, se trouve ici à la hauteur des connaissances les plus relevées de la chimie à cette époque; et il se montre simplifié et épuré par un discernement fondé sur l'observation et une longue et sage administration des médicaments : c'est un des titres de gloire les plus éclatants de Gaubius. IV. *De regimine mentis quod medicorum est*, Leyde, 1747. Notre auteur présente dans ce discours, prononcé en terminant son premier rectorat, une psychologie médicale, dans laquelle il indique, avec de nombreux détails, les effets qui sont le résultat de l'empire du corps sur l'ame; matière délicate à traiter, à cause des difficultés et des écueils qu'elle présente à chaque pas. La Mettrie, qui ne se contentait point d'afficher le matérialisme, mais qui voulait encore persuader au public que la plupart des grands médecins partageaient son opinion, crut avoir trouvé un partisan et un appui dans Gaubius. Celui-ci, gravement offensé, profita de la cérémonie dans laquelle il quittait son second rectorat en 1763, pour se laver d'un injurieux soupçon; et il reprit la même matière, et traita le même sujet par de nouveaux arguments. Ces deux discours, réunis sous un titre commun, et imprimés à Leyde en 1769, ont été répandus et admirés dans toute l'Europe savante. V. *Institutiones pathologiæ medicinalis*, in-8°., Leyde, 1758, souvent réimprimé. Les éditions les plus complètes sont celles de Hahn, 1781, ou Vienne, 1782, et celle d'Ackermann, Nuremberg, 1787. M. Sue, doyen d'âge actuel de la faculté de médecine de Paris, a traduit cet ouvrage en français, et l'a publié dans cette ville en 1770. La traduction allemande, de C. G. Gruner, est enrichie de notes et d'une Vie de l'auteur, Berlin, 1784; ibid., augmentée, 1791. Gaubius avait commenté, vingt ans de suite, les Instituts de Boërhaave, avec les modifications graduelles que le progrès rapide des sciences exigeait. Ces modifications ayant fait, en quelque sorte, disparaître le texte des leçons, Gaubius publia une pathologie toute nouvelle, où, cessant d'être mécanicien absolu avec son maître, il se rapprocha sagement de la doctrine des animistes, ou, si l'on veut, des partisans

des forces vitales ; et il s'éleva, dans cette production, au plus haut point de son beau talent. VI. *Adversariorum varii argumenti liber unus*, Leyde, 1771, in-4°. La forme de cet ouvrage a permis à Gaubius d'y déployer l'étendue et la variété de ses connaissances en histoire naturelle, en physique et en médecine. Les articles dont ce recueil se compose, sont une analyse des eaux de la mer qui baigne les côtes septentrionales de la Hollande. On y trouve, en outre, des considérations médicales sur l'usage de l'eau de mer dans plusieurs affections, et surtout dans les obstructions des glandes : il détermine ailleurs la nature de plusieurs huiles essentielles, et il donne une classification nouvelle de leurs produits, qu'il a divisés en sept genres. L'analyse du poivre n'est pas la moins intéressante de ce recueil. On y voit encore Gaubius, sinon introduire, au moins accréditer l'usage raisonné de la racine de Jean Lopez, apportée des Indes-Orientales, et que l'on emploie avec succès dans les flux diarrhoïques et dysentériques. Les fleurs de zinc (*oxide de zinc sublimé*), déguisées dans un remède secret, sont reconnues, et leur emploi bien indiqué. La distillation de l'huile de vitriol (*acide sulfurique*), l'analyse du borax, du sel ammoniac (*muriate d'ammoniaque*), et l'usage d'un instrument propre à porter dans les intestins la fumée du tabac, sont encore consignés dans ces *Adversaria*. Gaubius, recteur pour la troisième fois de l'université de Leyde, prononça, en sortant de cette magistrature académique, un discours non moins remarquable que les deux autres dont nous avons déjà parlé ; en voici le titre : VII. *Oratio panegyrica in auspicium tertii sæculi Academiæ batavæ quæ Leydæ est*, 1775, Leyde, in-4°. Ce discours renferme l'histoire, aussi intéressante que glorieuse, des travaux qui assignent aux Hollandais une place si distinguée dans le monde littéraire. La collection des Mémoires de l'académie des sciences de Harlem offre quelques écrits de Gaubius, au nombre desquels on remarque une observation sur une inoculation qui ne fut pas suivie du succès qu'on en attendait. Gaubius partit de ce fait isolé, pour en tirer une conclusion trop générale; et il conçut et chercha à inspirer une méfiance et une prévention trop grandes contre une pratique dont l'expérience a depuis montré les incontestables avantages. Toutes les dissertations et discours académiques de Gaubius ont été recueillis sous le titre d'*Opera academica omnia*, Leyde, 1787, in-4°. On ne peut passer sous silence les services littéraires que ce savant professeur a rendus, en se faisant l'éditeur d'un des plus beaux ouvrages de Prosper Alpin (*De præsagiendâ vitâ et morte ægrotantium libri VII*), de la *Docimasie* de Cramer, et en contribuant pour beaucoup à la traduction en latin et à la publication de la *Bible de la nature*, de Swammerdam, Leyde, 1737, 2 vol. in-fol. Il ne faut point oublier de dire que Gaubius avait, dans sa jeunesse, cultivé les muses latines avec quelque succès : il se rappela ce talent dans un âge avancé, et fit, en 1768, pour célébrer l'époque de la majorité du stathouder Guillaume V, des vers latins qui furent applaudis. Comme tous les savants opulents de sa nation, Gaubius étalait un luxe noble, et justifié par son objet, dans une belle bibliothèque aussi choisie que nombreuse, et une ample collection d'histoire naturelle, particulièrement riche en minéraux. Ces trésors scientifiques et littéraires, amassés

avec beaucoup de soins et de dépenses pendant de longues années, étaient accessibles à tous ceux qui pouvaient en profiter : Gaubius les montrait surtout avec plaisir aux étrangers. Épuisé de travaux comme professeur, comme écrivain et comme praticien très occupé et très consulté, Gaubius mourut le 29 novembre 1780, âgé de soixante-quinze ans, laissant après lui, comme Boërhaave, une fille unique, héritière d'une grande fortune. La mort de Gaubius fut un sujet d'affliction et de deuil pour toute la Hollande, et en particulier pour l'université de Leyde. Les nombreuses académies répandues dans l'Europe, et auxquelles il appartenait, témoignèrent aussi les regrets que leur inspirait sa perte. En France, Vicq-d'Azir prononça son éloge dans une assemblée publique de la société royale de médecine : il est inséré dans l'un des premiers volumes de l'Histoire et des Mémoires de cette compagnie. D—G—s.

GAUCHAT (Gabriel), né en 1709 à Louhans en Bourgogne, abbé commendataire de Saint-Jean de Falaise, ordre de Prémontré, et prieur de St.-André, fut, pendant quelque temps, de la société des prêtres des Missions étrangères. Il fit de la défense de la religion, contre les incrédules, son occupation principale, et ne fut ni un des moins zélés, ni un de leurs moins redoutables adversaires. Ses écrits sont nourris de raisonnements solides, et « ont, dit un critique, une touche » de littérature qui leur donne du » prix. » Il emploie contre eux l'ironie avec beaucoup de finesse, et fait retomber sur eux le ridicule dont ils ont si souvent essayé de couvrir ceux qui défendent les principes religieux. Loin que la sécheresse de la controverse se fasse sentir dans ses écrits, on y trouve au contraire de la chaleur et un intérêt qui attache. L'auteur toutefois y eût été plus pressant encore, s'il eût su davantage serrer sa matière, et être un peu moins diffus : du reste, il écrit avec facilité, clarté et décence. L'abbé Gauchat mourut à la fin de 1779, ou vers le commencement de 1780 : il était docteur en théologie, et membre de l'académie de Villefranche. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Rapport des Chrétiens et des Hébreux*, 3 petits v. in-12, 1754. II. *Lettres critiques*, ou *Analyse et réfutation de divers écrits contraires à la religion*, de 1755 à 1763, Paris, 19 vol. in-12. C'est le plus considérable des ouvrages de l'abbé Gauchat, et celui qui lui valut son abbaye. III. *Retraite spirituelle*, 1755, 1 vol. in-12. IV. *Le Paraguay, conversation morale*, 1756, 1 vol. in-12. V. *Catéchisme du Livre de l'Esprit*, 1758, 1 vol. in-12. VI. *Recueil de piété, tiré de l'Écriture sainte*, 3 vol. in-12. VII. *Le Temple de la vérité*, Dijon, Desaint, 1748, 1 vol. in-12. VIII. *Harmonie générale du christianisme et de la raison*, 1766, 4 vol. in-12. IX. *Extrait de la morale de Saurin*, 2 vol. in-12. X. *La philosophie moderne analysée dans ses principes*, 1 vol. in-12. XI. *Le philosophe du Valais*, 2 vol. in-12. L—y.

GAUCHER (Charles-Étienne), graveur, né à Paris en 1740, élève de Basan et de Lebas, a gravé d'une manière très soignée un assez grand nombre de petits portraits de format in-8°., parmi lesquels on distingue celui de la reine, épouse de Louis XV ; il a gravé aussi en petit différents sujets d'histoire pour la Galerie du Palais-Royal, et celle des Peintres flamands, etc. On a de lui une petite estampe d'un fini précieux, d'après le dessin de J. M. Moreau, représentant le *Couronnement de Voltaire*

au Théâtre français, et une autre petite de forme ronde, représentant les *Adieux de Louis XVI à sa famille*. Gaucher était fort instruit; il a laissé différents ouvrages de littérature sur les beaux-arts : les principaux sont, une *Iconologie*, ou *Traité complet des allégories ou emblèmes*, 1796, 4 vol. in-8°.; un *Traité d'anatomie* à l'usage des artistes : il a fait tous les articles des graveurs en taille-douce dans le Dictionnaire des artistes de l'abbé Fontenai, et un grand nombre d'*Opuscules* sur les beaux-arts, imprimés dans les journaux du temps. On lui attribue le *Désaveu des artistes*, 1776, in-8°. Gaucher est auteur d'un opéra-comique en trois actes, intitulé l'*Amour maternel*, reçu au théâtre Favart, mais qui n'a pas été joué. On a de lui aussi, dans le *Recueil des voyages*, une *Relation* en vers et en prose, assez gaie, d'un voyage fait au Havre-de-Grâce en 1783, avec une société d'artistes connus. Gaucher est mort à Paris en 1804. P—E.

GAUDEN (JEAN), évêque anglais, né en 1605 d'un ecclésiastique du comté d'Essex, était en 1640 chapelain de Robert, comte de Warwick, et se rangea, comme lui, du parti du parlement, au commencement de la guerre civile. Choisi pour prononcer un sermon devant la chambre des communes, il s'en acquitta de manière à mériter un riche présent, et obtint l'année suivante le doyenné de Bocking. Il était au nombre des théologiens réunis à Westminster en 1643; mais son nom fut ensuite rayé de la liste, pour les scrupules qu'il manifesta à l'occasion du *covenant*. Dès qu'il vit qu'au lieu de réformer, le parlement travaillait à détruire, il déclara ouvertement son opposition, signa la protestation adressée à l'armée, et fit paraître plusieurs écrits contre les excès du parti dominant. Peu de jours après l'exécution de Charles Ier., il publia, comme l'ouvrage même de ce monarque, le fameux *Eikon Basilikè*, ou *Portrait de sa Majesté sacrée dans sa solitude et ses souffrances;* ouvrage qui n'eut pas moins de cinquante éditions dans le cours d'une année, et qui fut regardé comme le livre le mieux écrit dans la langue anglaise. Il a été traduit du latin en français par P. Porrée, Rouen, 1649, in-12. Les différents ouvrages de Gauden pour la défense de l'église anglicane et de ses ministres, ne l'empêchèrent pas de conserver ses bénéfices sous le gouvernement de Cromwell, et lui valurent, au rétablissement de Charles II, en 1660, l'évêché d'Exeter; mais cette faveur ne lui parut pas proportionnée à son mérite : il pensait que les services qu'il avait rendus à la monarchie par la publication de l'*Eikon Basilikè* méritaient un autre retour, et il insinuait dans une pétition adressée par lui à Charles II en 1661, « que ce qui » avait été fait en roi devait être ré» compensé en roi. » Ses importunités et son dévouement à la cour le firent transférer en 1662 à l'évêché de Worcester; mais c'était encore trop peu pour son ambition : il avait compté sur le riche évêché de Winchester; et le chagrin de se voir frustré dans cette espérance avança vraisemblablement sa mort, arrivée quatre mois après. Quoique sa veuve ait prétendu que l'*Eikon Basilikè*, qu'elle appelle *le Joyau*, sur lequel il fondait sa fortune, avait été écrit par lui, le style simple et noble de cet ouvrage diffère trop du style brillanté et presque oriental de Gauden pour que cette assertion ait pu être géné-

ralement adoptée : elle a été le sujet d'une longue controverse. Burnet et plusieurs autres écrivains ont jugé que l'ouvrage ne pouvait être que de Charles Ier. lui même (*Voyez* DUPPA) : mais Burnet n'avait pas connaissance de plusieurs documents historiques qui ont été produits depuis, notamment d'une lettre adressée par Gauden au chancelier Clarendon, pour réclamer le mérite et la récompense de sa pieuse imposture; lettre qui se trouve imprimée dans les Papiers d'état (*State papers*) de Clarendon. Malcolm Laing, auteur d'une *Histoire d'Écosse*, 2 volumes in-8°., 1800, pense que l'*Eikon Basilikè* est l'ouvrage de Gauden. « Si jamais imposture littéraire fut excusable, dit cet historien, ce fut sans doute celle de » Gauden ; elle aurait pu sauver les » jours du roi, si le livre eût paru » huit jours plus tôt. » Gauden était un prédicateur éloquent, un homme d'esprit, adroit, mais vain et ambitieux. On a de lui beaucoup d'écrits, la plupart inspirés par les circonstances. Nous n'en citerons que la *Vie de Hooker*, placée à la tête d'une édition des *Œuvres de Hooker*, qu'il donna en 1661, et un *Discours sur la beauté artificielle en fait de conscience entre deux dames*, publié après sa mort en 1662. X—s.

GAUDENCE (SAINT), évêque de Brescia en Lombardie, vivait dans le 4e. siècle. Sa science, sa piété, lui ayant fait dès son jeune âge une réputation, et attiré des honneurs qui blessaient sa modestie, il résolut de se dérober à cette dangereuse célébrité, et entreprit par dévotion le voyage de Jérusalem. Saint Philastre, dont il était l'ami et probablement le disciple, étant mort pendant que Gaudence était en Orient, le clergé et le peuple de Brescia voulurent l'avoir en sa place pour évêque, et s'engagèrent même par serment à n'en point accepter d'autre. Saint Ambroise, métropolitain de Brescia, approuva ce choix, et en informa Gaudence : mais comme il connaissait sa répugnance pour toute sorte d'élévation, il lui enjoignit d'accepter l'épiscopat sous peine d'excommunication; Gaudence obéit, et fut sacré évêque vers l'an 387. Il fut l'un des députés que le concile de Rome, tenu en 405, et l'empereur Honorius, envoyèrent à Constantinople, à Arcade, empereur d'Orient, pour l'engager à traiter saint Chrysostôme avec plus de douceur : cette députation n'eut point, en faveur du saint archevêque, l'effet desiré; au contraire, Gaudence et ses compagnons éprouvèrent, de la part d'Arcade, toutes sortes de mauvais traitements, et même furent mis en prison. Cette rigueur n'intimida point Gaudence : généreux défenseur de l'opprimé, il refusa constamment de communiquer avec Attique, intrus placé sur le siége de Constantinople, après la mort d'Arsace substitué à saint Jean-Chrysostôme. Nous avons encore la lettre que ce saint docteur écrivit à l'évêque de Brescia pour le remercier. Quelques-uns placent la mort de saint Gaudence en 410 : il est plus probable qu'il vécut jusqu'en 420; et même, suivant le père Labbe, jusqu'en 427, date du commencement de l'épiscopat de Paul, son successeur. On a de saint Gaudence : I. *La vie de saint Philastre.* II. Un *Eloge* du même. Il en avait composé quatorze semblables, qu'il avait prononcés d'année en année : un seul nous est resté. III. *Traités* ou *Sermons*, qui ont été insérés dans la grande Bibliothèque des pères. Bénévole, officier distingué, qui, pour

n'avoir point voulu rédiger un édit contre les catholiques, avait encouru la disgrace de l'impératrice Justine, qui était arienne, demanda au saint une copie de ces discours pour son usage; et c'est à cela que nous devons leur conservation. Le premier de ces sermons fut prononcé par Gaudence, le jour de sa consécration; dans le deuxième, il parle de l'eucharistie, et de la transsubstantiation, d'une manière si précise, qu'il est impossible de douter que ce ne fût dès-lors un dogme reconnu par l'Église; dans le dix septième, prononcé lorsque les reliques des quarante martyrs furent placées dans l'église de Brescia, la doctrine catholique sur le culte des reliques est exposée d'une manière non moins claire. La plupart de ces discours avaient été composés et prononcés pendant la semaine de Pâques, pour l'instruction des nouveaux baptisés. Il y a encore de ce saint quelques lettres. Tous ces écrits, avec ceux de Philastre, ont été réunis dans une édition donnée par les soins du cardinal Quirini, Brescia, 1732, in-fol.; il y en avait eu deux éditions antérieures, savoir : *Sancti Gaudentii Brixiæ episcopi sermones cum Ramperti et Adelmanni opusculis*, Augsbourg, 1577, in-4°., et celle de 1710. (*Voy.* P. GAGLIARDI.) L—Y.

GAUDENZI (PELLEGRINO), poète et littérateur italien, né à Forli en 1749, y fut élevé dans le séminaire, et fit sa rhétorique sous le célèbre Ramanzini, d'Este. La nature, qui avait formé Gaudenzi pour les lettres, semblait lui avoir fait un mystère de sa vocation; mais la lecture des poëmes d'Ossian, que Ramanzini lui fit connaître, le porta vers la poésie, pour laquelle il s'était montré jusque-là insensible. Après avoir terminé ses études, il s'était attaché comme précepteur à la famille du marquis Paolucci; mais cédant à la fantaisie dont il était poursuivi, à l'agitation qu'il éprouvait depuis que l'esprit *ossianique* s'était emparé de lui, il abandonna sa patrie, ses parents; et seul, sans appui, sans relations, presque sans aucune ressource, il se rendit, en 1775, à Padoue, portant avec lui une sensibilité vive, un enthousiasme ardent, et une ame brûlante, cachée sous un extérieur de glace. Il fallait deviner un talent que sa taciturnité l'empêchait de manifester aux autres, et dont sa modestie dérobait à lui-même la connaissance. Césarotti seul le découvrit : l'esprit de Gaudenzi n'avait besoin que d'une direction, et il la reçut de ce célèbre littérateur. Gaudenzi eut bientôt appris la langue grecque; il se livra entièrement aux lettres : il étudia aussi les mathématiques; et il y aurait fait des progrès, si la poésie ne l'avait distrait. Il passa plusieurs années dans une sage obscurité; et malgré l'extrême modicité de sa fortune, il refusa constamment tous les avantages qu'on lui offrait, parce qu'ils auraient pu le distraire du système d'étude auquel il s'était obstinément consacré. Ses premiers essais excitèrent l'étonnement de l'Italie, qui, fatiguée de produire taut de versificateurs, admira un jeune poète qui s'élevait au sublime. Gaudenzi, inspiré aussi par le génie de Klopstock, autant que par celui d'Ossian, consacra sa lyre à chanter un des mystères de la religion; et il sut cueillir encore, après Milton, un noble laurier. Il fit paraître, à Padoue, en 1781, son poème intitulé, *la Nascita di Cristo*, en trois chants; la conception en est singulière : il n'y décrit pas seulement, comme on pourrait le croire, l'histoire de la naissance du Sauveur, mais ses effets pour la rédemption du



monde. On admire avec raison sa description du palais du Péché, le discours que Satan lui adresse, la peinture de la crèche, et surtout le chant prophétique de David sur l'histoire du Christ, et celle du christianisme jusqu'à Constantin. Bientôt après il fit paraître un petit poème dithyrambique, *la Campagna*. L'académie de Padoue, qui se forma en 1779, se hâta de l'admettre dans son sein : il dut cette faveur à son mérite et à l'honorable suffrage de Césarotti, secrétaire de cette compagnie. Gaudenzi y montra une excellente critique et une force de raisonnement qui égalait la vivacité de son imagination. On attendait d'heureux fruits de son génie fécond et de ses doctes veilles : mais une maladie nerveuse, produite par l'organisation particulière à laquelle il devait la singularité de ses talents et de son caractère, maladie que la tension continuelle de son esprit aggravait encore, détruisit les espérances qu'on avait conçues, et l'emporta le 27 juin 1784, à trente-cinq ans. Le second volume des *Saggj dell' accademia di Padova*, contient un *Mémoire* posthume de Gaudenzi : c'est un *Examen critique de la vie de Cicéron, par Plutarque*. Césarotti a fait précéder ce morceau d'une courte notice sur celui qui fut son digne élève et son ami. On trouve une vie plus étendue de Gaudenzi en tête de ses OEuvres, imprimées à Nice, en 1786. A. L. M.

GAUDENZIO (Paganini) naquit, en 1596, à Poschiavo, petite ville du pays des Grisons; mais ayant vécu presque toujours en Italie, et occupé pendant vingt-un ans une chaire dans l'université de Pise, il est regardé comme Italien. Il eut le bonheur de trouver dans sa patrie un maître fort habile qui lui fit faire de bonnes études, et, ce qui valait encore mieux, lui inspira pour toute sa vie l'amour des lettres et du travail. Il parcourut ensuite les principales universités de l'Allemagne; et le fruit qu'il retira des leçons de leurs plus savants professeurs, lui donna dès-lors l'idée de chercher à obtenir une chaire dans quelque école célèbre. L'application qu'il avait donnée à la théologie, la connaissance qu'il avait acquise non seulement du grec, mais de l'hébreu et du chaldéen, lui firent découvrir beaucoup d'erreurs dans le calvinisme, qu'il avait professé jusqu'alors : il se fit catholique, et craignant d'être persécuté dans son pays, ayant même, assure-t-on, commencé à l'être, il passa en Italie, séjourna quelque temps en Lombardie, et se rendit enfin à Rome, où il espérait que son savoir et son changement de religion lui feraient trouver facilement à se placer. En effet, quoique Paul V, qui occupait alors la chaire de St.-Pierre, ne protégeât point les gens de lettres, et qu'il les regardât même comme dangereux, Gaudenzio se fit bientôt des protecteurs dans le sacré collége, et parmi les savants. Il obtint enfin la place de professeur de langue grecque dans le collége de la Sapience. Cette étude était alors extrêmement négligée à Rome; il fit tous ses efforts pour en ramener le goût, en adressant des exhortations éloquentes et remplies de chaleur à ceux qui venaient l'entendre. Par un contraste singulier, plus son imagination s'enflammait et plus ses discours prenaient de véhémence, plus l'action, cette partie si importante de l'art oratoire, lui manquait, plus son corps était immobile et sa voix monotone, sans inflexion et sans accent; mais on était entraîné par l'énergie de ses expressions, quoique en général peu élégantes, et par la force de ses rai-

sonnements. L'élection du pape Urbain VIII, Barberini, lui fit espérer de nouvelles chances de fortune; et il se promit de ne rien négliger pour obtenir la faveur de ce pontife, ami des lettres. Regardant toujours la théologie comme la première des sciences à Rome, il commença par publier, en 1625 et 1626, un savant ouvrage en deux parties, sur les dogmes et les rites de l'ancienne Église; il y réfutait, avec sa chaleur accoutumée, les erreurs des calvinistes qu'il avait partagées autrefois. Il les combattit plus directement encore dans un volume qu'il publia l'année suivante, contre la *Panstratia*, de Chamier, l'un de leurs principaux docteurs. (*Voy.* CHAMIER.) Cette double preuve de son zèle n'ayant produit aucun des effets qu'il avait espérés, il résolut de quitter Rome. En 1628 il obtint, par l'entremise du sénateur Florentin Nicolini que le grand-duc avait député auprès du pape, la place de professeur de belles-lettres à Pise que Louis Scapinelli laissait vacante, et qu'il avait remplie, quoique né aveugle, avec le plus brillant succès. Cette université était alors la plus florissante de l'Italie, et réunissait les plus célèbres professeurs. Gaudenzio fit de nouveaux efforts pour se montrer digne de paraître au milieu d'eux. Il se proposa surtout de prouver combien la connaissance de l'histoire, de la politique et de la philosophie, est utile et même nécessaire à l'éloquence. Tacite, pour l'histoire et la politique, était le principal objet de ses explications, et Platon pour la philosophie: en vertu de son amour pour Platon, il avait déclaré la guerre, et presque voué une haine personnelle, à Aristote et à ses sectateurs. Il expliquait aussi la philosophie de Démocrite, d'Épicure et de Lucrèce, dans laquelle il était très savant. Il publia successivement et presque sans interruption, un grand nombre d'opuscules sur ces matières et sur plusieurs autres sujets. Il avait pour cela une commodité que pourraient lui envier tous les écrivains qui mettent leur gloire à multiplier leurs productions, et à occuper d'eux sans cesse le public: le grand-duc lui avait, dit-on, accordé la permission d'avoir chez lui une imprimerie; et Gaudenzio se serait apparemment reproché de la laisser sans travail un seul jour. Ferdinand II avait pour lui une bienveillance particulière. Il l'invitait souvent à sa table avec d'autres savants, et se plaisait à l'entendre traiter, sans préparation et avec une abondance inépuisable, tous les sujets qui lui étaient proposés. Notre professeur se faisait gloire de posséder ce talent au suprême degré, et le possédait en effet de manière à causer de la surprise, et autant de plaisir qu'on en peut avoir à entendre un orateur qui joint une figure lourde, insignifiante, un extérieur dépourvu de toute grâce, et un style inculte comme sa personne, aux autres désagréments dont nous avons parlé. Le grand-duc aimait surtout à lui faire dire son opinion sur le mérite des savants et des gens de lettres qui étaient alors en réputation: Gaudenzio les jugeait sans malveillance et sans envie, mais avec une entière franchise. Toutes les autres nations, disait-il, ont subi l'esclavage: la liberté appartient en propre aux peuples de la Rhétie, mes compatriotes, et je la conserverai jusqu'à ma mort. Il était d'ailleurs plein de probité, de vertus, et d'un attachement à toute épreuve pour la famille des Médicis: mais il prenait trop peu le soin de cacher la haute opinion qu'il avait de ses talents et de son savoir; et les fréquentes saillies

de son amour-propre, jointes à la faveur même dont il jouissait auprès du maître, lui firent beaucoup d'ennemis. Il se vantait même d'être bon poète dans les deux langues, quoiqu'il ne fît que des vers latins médiocres et de très mauvais vers italiens : ce qui doit surprendre, c'est qu'il y eut à Florence quelqu'un qui le crut sur sa parole, et qui renouvela pour lui les honneurs de la couronne poétique. Elle lui fut décernée par Scipion Capponi, à la fin d'un grand repas : cela put amuser les convives; mais celui qui offrit la couronne et celui qui la reçut, prirent également la chose au sérieux. Ces faiblesses et ces ridicules ne doivent rien ôter à Gaudenzio de l'estime due à son amour pour les sciences, pour l'étude, pour l'instruction de la jeunesse, à l'étendue de ses connaissances, et à ce desir même de l'approbation publique, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut le 3 janvier 1648, la vingt-unième année de son professorat à Pise, âgé de cinquante-trois ans, et fut enterré au Campo-Santo. On inséra dans son épitaphe ces deux vers qu'il avait faits peu de temps avant sa mort :

Rhetia me genuit, docuit Germania, Roma
Detinuit, nunc audit Etruria culta docentem.

Niceron, *Mém. des hom. ill.*, t. XXXI, et Fabroni, *Vitæ Italorum doctrinâ excellentium*, tom. XIV, ont donné un long catalogue de ses ouvrages; il occupe dans ce dernier 12 pag. in-8°. en petit caractère. Nous ne citerons ici que les articles principaux : I. *Declamationes VIII extrà ordinem habitæ, an.* 1629; Florence, 1630, in-4°. : ce sont des discours sur différents sujets de rhétorique, de politique et d'histoire. II. *Expositionum juridicarum libri duo, quibus etiam Tacito, Suetonio, aliisque lux conciliatur, cum additamento critico*, Florence, 1631, in-8°. III. *Orationes XIV*, Pise, 1634. IV. *Accademia disunita*, ibid., 1635, in-4°. ; ce sont des dissertations italiennes, lues à Pise, dans l'académie des Désunis, dont l'auteur était membre, et qui roulent sur la philosophie, la morale, les antiquités, la poésie et l'histoire. V. *Chartæ palantes, in quibus oratoria et poëtica sic exercentur, etc.*, quinze morceaux différents, éloges, harangues, dissertations, etc., en langue latine, Florence, 1638, in-4°. VI. *Obstetrix litteraria, sive de componendis et evulgandis libris dissertationes undecim et epigrammata*, Florence, 1638, in-4°. : troisième recueil de morceaux détachés, dont les sujets se rapportent tous à son titre. VII. *Academicum instar, in quo ex multigenâ disciplinâ non pauca strictim enarrantur*, etc., Florence, 1639, in-4°. : quatrième recueil de dissertations, de discours et de petits traités historiques et philologiques, au nombre de vingt-sept. VIII. *De evulgatis romani imperii arcanis, iis præcipuè quæ ad electionem et successionem imperatorum faciunt*: dissertation suivie de huit ou dix autres, sur différents sujets de critique et d'histoire, Florence, 1640, in-4°. IX. *De Pythagoreâ animarum transmigratione opusculum; accedunt exercitationes de Aristoteleo veterum contemptu, etc.*, Pise, 1641, in-4°. X. *De philosophiæ apud Romanos initio et progressu*, etc., Pise, 1643, in-4°. Ce livre est devenu très rare; il est regardé comme le meilleur ouvrage de son auteur. XI. *De candore politico in Tacitum diatribæ XIX*, Pise, 1646, in-4°., etc., etc. G—É.

GAUDIN (Louis-Pascal), peintre espagnol, né à Villa-Franca, diocèse de Barcelone, en 1556, étudia

dans l'université de Cervera, où il fut reçu docteur en théologie; mais n'ayant pu obtenir une chaire dans sa province, il passa à Cagliari, où il enseigna la théologie pendant plusieurs années, au bout desquelles il revint en Espagne et entra dans la chartreuse de la *Scala Dei*, où il fit sa profession en 1595. Dès sa jeunesse, le P. Gaudin avait cultivé la peinture avec succès : on ignore cependant quels furent ses maîtres; mais il paraît qu'il avait acquis beaucoup de réputation dans cet art. Il fit plusieurs tableaux pour la grande Chartreuse, entre autres une suite offrant la *Vie de St.-Bruno*, que les connaisseurs voient toujours avec plaisir. Il parcourut plusieurs provinces d'Espagne, où il a laissé un grand nombre d'ouvrages de sa main, qui lui acquirent tant de réputation, que le pape Grégoire XV le fit inviter de venir à Rome travailler au palais de Monte Cavallo, et à la basilique de St.-Pierre. Sur le point de partir, le P. Gaudin tomba malade et mourut dans son monastère, le 20 août 1621. Dans la *Vie* de ce docteur artiste, on le nomme, entre autres éloges, *Vir quidem picturæ arte præclarus*, *theologiâ præclarior*, *virtuteque* (*patrum qui cum eo vixerunt testimonio*) *præclarissimus*. Ses principaux ouvrages sont : huit tableaux de la *Vie de St.-Bruno*, dont on conserve copie dans le monastère de *Scala Dei*. —Une excellente *Conception*. — Six grands tableaux de la *Vie de la Vierge*, qui se trouvent dans le couvent de Ste.-Marie de las Cuevas, près de Séville. — Un *St.-Pierre* et un *St.-Paul*, qu'on voit dans l'église de *Portacœli*, à Valence. Le P. Gaudin se distingua surtout par sa correction dans le dessin, par son intelligence dans la composition, par la beauté de ses poses et la noblesse de caractère dans ses figures. On pourrait seulement lui reprocher dans les ombres un style un peu trop prononcé; ce qui fait que ses tableaux ne sauraient plaire au premier coup-d'œil. B—s.

GAUDIN (Jacques), docteur de Sorbonne, et chanoine de l'église de Paris au 17e. siècle, était né en Touraine. Il avait fait de bonnes études, et écrivait en latin avec facilité et élégance. Le cardinal de Richelieu, ayant demandé à Desroches, grand chantre de Notre-Dame, un jeune homme qui lût bien, pour charmer, par la lecture, s'il était possible, de cruelles insomnies dont il était tourmenté, Desroches lui présenta Gaudin, d'une figure heureuse et spirituelle, et doué de toutes les qualités qui pouvaient le rendre agréable au premier ministre: le cardinal l'agréa; mais Gaudin ne garda pas cette place, qui pouvait faire sa fortune. L'auteur des *Mélanges de Vigneul Marville*, raconte que, « le cardinal, qui ne manquait » jamais de mettre ses serviteurs à » l'épreuve, ne fut pas long temps » sans tendre un piége à son nouveau » domestique, lui laissant sous les » yeux, des lettres ouvertes, qui pou» vaient exciter sa curiosité et lui » apprendre des nouvelles; que, fai» sant semblant de dormir, mais veil» lant exactement sur son homme, il » le surprit en défaut, » et le congédia; que néanmoins il lui procura un canonicat de Notre-Dame, auquel Gaudin joignit, dans la suite, la place d'official, qu'il posséda sous M. de Péréfixe, dont il était estimé. Il mourut, le 18 juillet 1695, dans la 85e. année de son âge. On a de lui un *Éloge historique*, en latin, *du père Lallemant, chanoine régulier de Ste.-Geneviève*, Paris, 1679; une *Oraison funèbre de M. de Péréfixe;* et

quelques autres ouvrages de controverse, dont on trouve les détails dans Moréri. — GAUDIN (Jean), jésuite de Poitiers, né en 1617, passa toute sa vie à enseigner, et à composer des livres propres à faciliter l'instruction et les études de la jeunesse, et à la former aux langues grecque et latine. Tous les ouvrages sortis de sa plume sont dirigés vers ce but; les principaux sont: I. Une *Grammaire latine*, qui n'a peut-être pas toute la précision de celles qu'on a faites depuis, mais qui est remarquable par sa clarté et la bonne exposition des principes. II. *Epigrammatum libri tres*, Limoges, 1661, in-12. III. *Apparatus græco latinus, cum interpr. gallicâ*, Paris, 1681, in-4°. IV. *Trésor ou dictionnaire des langues latine, françoise et grecque*, Tulle, 1677; Limoges, 1709, 2 vol. in-4°. V. *Rudiment de la langue latine*, souvent réimprimé. Les ouvrages de Jean Gaudin se distinguent par la pureté de la diction, par des définitions, où la clarté se réunit à la brièveté, et par des observations aussi judicieuses que solides. — GAUDIN (J...), ex-oratorien, abbé, et vicaire-général de Nebbio, en Corse, conseiller-clerc au conseil souverain de cette île, membre de l'académie de Lyon, juge et bibliothécaire de la Rochelle, mort le 30 nov. 1810, a publié: I. *Inconvénients du célibat des prêtres, prouvés par des recherches historiques*, Genève, Pellet, 1781; Paris, Lejay, 1790, in-8°. Le même ouvrage a paru sous le titre de *Recherches historiques sur le célibat ecclésiastique*, Genève, Pellet, 1781. II. *Traduction de différents traités de morale de Plutarque*, Paris, Debure, fils aîné, 1777, in-12. III. *Mémoires de Jean Graham, marquis de Montrose, contenant l'histoire de la rebellion de son temps, traduits de l'anglais*, Paris, Prault le jeune, 1768, 2 volumes in-12. IV. *Voyage en Corse* (en vers et en prose), *et vues politiques sur l'amélioration de cette île*, Paris, 1788, grand in-8°: l'ouvrage est suivi du *Discours de réception* de l'auteur à l'académie de Lyon. V. *Gulistan ou le jardin des roses, traduit du poème de Saadi*, 1789, in-8°.; et 1791, avec un *Essai historique sur la législation de la Perse*. VI. *Avis à mon Fils âgé de sept ans*, 1805, in-12.

L—Y.

GAUFFIER (Louis), peintre français, né à la Rochelle, en 1761, étudia les premiers principes de son art sous l'académicien Taraval. Ses progrès furent extrêmement rapides; il remporta le premier prix de peinture en 1784, et ce fut son tableau de *la Cananéenne* qui lui mérita cet honneur. Gauffier dut être d'autant plus flatté du suffrage de ses juges, qu'il avait eu cette fois, pour concurrent, le jeune et célèbre Drouais (1). Envoyé à Rome par le gouvernement, il y composa plusieurs ouvrages dignes de sa réputation. Son tableau d'*Alexandre mettant son cachet sur la bouche d'Éphestion* (le seul tableau qu'il ait terminé de grandeur naturelle), le fit recevoir à l'académie royale de peinture, en qualité d'agréé. Malheureusement la carrière de cet artiste ne fut pas aussi longue que brillante. Il mourut à Florence le 20 octobre 1801, à peine âgé de quarante ans. Sa santé, qui avait toujours été faible et chancelante, ne lui avait jamais permis d'entreprendre de très grandes compositions; mais il est aisé de juger, en voyant ses ta-

(1) Auteur d'un autre tableau de *la Cananéenne*, que les artistes regardent comme un chef-d'œuvre, et qu'on voit au Musée du Louvre.

bleaux de chevalet, que s'il n'avait pas été enlevé aux arts à la fleur de l'âge, nous le compterions aujourd'hui au nombre des maîtres de l'école française. Les productions les plus remarquables de L. Gauffier, après celles que nous venons de rappeler, sont : *Les dames romaines faisant don de leurs bijoux au sénat, dans un temps de calamité publique ; Le sacrifice de Manué* (ce tableau a été gravé); *Les trois anges apparaissant à Abraham ; Jacob et Rachel ; Achille reconnu par Ulysse; Les dames romaines exhortant Véturie à fléchir la fureur de Coriolan; La Vierge servie par les anges*, etc. Ce n'est point la vigueur du dessin qui caractérise principalement le talent de ce peintre. Sa manière est plus pure, plus fine, plus gracieuse qu'énergique. Peu d'artistes ont montré autant de goût. Gauffier n'était pas seulement un bon peintre d'histoire; ses fonds de tableaux prouvent qu'il excellait dans le paysage. Il y a même lieu de croire qu'il était fait pour s'élever, dans ce genre, fort au dessus de ses rivaux. — Pauline Châtillon, son épouse et son élève, avait aussi beaucoup de talent. On a d'elle plusieurs tableaux pleins de délicatesse, qui ont été gravés en Angleterre, par Bartolozzi. Cette dame avait étudié d'abord sous ce même Drouais que nous avons nommé plus haut, et dont Gauffier s'était montré le digne émule. Elle mourut à Florence en 1801, environ trois mois avant son mari, qui, déjà souffrant et mélancolique, ne put résister au chagrin de l'avoir perdue. F. P—T.

GAUFRIDI ou GOFFRIDI (1) (Louis), curé de l'église collégiale des Acoules, dans la ville de Marseille, et brûlé comme *sorcier* en 1611, était né à Beauvezer, près la ville de Colmars, aux montagnes de Provence, diocèse de Senez. Il avait été élevé par un oncle curé. Avant lui même embrassé l'état ecclésiastique, d'où semblaient devoir le repousser ses inclinations corrompues, il donna dans des travers et des désordres que d'abord il sut cacher, mais qui ensuite occasionnèrent un scandale épouvantable, consommèrent sa perte, et le firent périr par le plus horrible des supplices. Doué de talents et d'une tournure d'esprit agréable, qui lui faisait présenter sous un jour plaisant les choses les plus simples, il s'était fait admettre dans les meilleures sociétés de la ville. Quelques-uns disent que curieux de livres de magie, à force d'en lire, il se persuada ou feignit d'être persuadé qu'il était sorcier, et que le diable lui avait donné le pouvoir d'inspirer à sa volonté de l'amour aux femmes, pour lesquelles il avait plus de goût que son état ne le permettait : il assurait que, pour cela, il lui suffisait de souffler sur elles. On assure qu'il souffla beaucoup. Reçu dans l'intimité d'une famille ancienne et très considérée de Marseille, il abusa de sa confiance; et s'étant fait le confesseur d'une jeune personne de seize ans, nommée Madelène de Mandols, il parvint à la séduire et à lui persuader de se laisser initier dans les mystères de sa prétendue magie. Revenue à elle néanmoins, et agitée de remords, elle se retira dans un couvent d'Ursulines, et y prit le voile. Gaufridi, voulant à tout prix recouvrer cette victime de ses honteux désordres et la compagne de ses mystérieuses folies, fit croire aux religieuses qu'une légion de diables s'était déjà emparée ou allait s'emparer de leur monastère. Cette menace donna lieu, de la part de ces filles simples, à mille

(1) Bouche, historien de Provence, l'appelle *Jauffred*.

extravagances qui percèrent dans le public, et donnèrent occasion à la justice de s'en mêler. Le parlement d'Aix informa. Madelène, dans son interrogatoire, se prétendit possédée par le démon *Asmodée*. Tantôt elle louait Gaufridi; d'autres fois, elle l'accusait des choses les plus abominables. Lui-même, soit que la crainte lui eût aliéné l'esprit, soit qu'en effet il se fût persuadé qu'il était sorcier, avoua un commerce avec les diables, parla du sabat, et convint d'avoir fait usage, à l'égard de Madelène, de caractères magiques, et d'avoir employé sur elle d'autres sortilèges. Le parlement d'Aix le crut, et le condamna à être brûlé vif, comme coupable de magie, de sorcellerie, d'impiété et de lubricité abominable. L'arrêt fut exécuté le 30 avril 1611 : au moment du supplice, le malheureux Gaufridi donna des marques de frayeur plutôt que de repentir. Malgré ce jugement et la terrible catastrophe qui en fut le résultat, et quoiqu'en général il régnât encore parmi le peuple une grande crédulité au sujet des opérations magiques (1), ce qu'il y avait alors de gens judicieux ne crurent point à la sorcellerie de Gaufridi. Voici comment Bouche, docteur en théologie, et auteur contemporain, parle de cet événement. « J'ai, dit-il, vu brûler, en mes plus jeunes ans, ce personnage, dans la ville d'Aix, cette même année 1611 ; mais, qu'il fût sorcier ou magicien, et que les filles dont il est parlé dans son histoire, fussent véritablement possédées, les plus clairvoyants de ce temps et de celui où je vis, estiment que c'est une imposture. » Le même auteur rapporte que la demoiselle Madelène, ayant, en 1653, quarante-deux ans après l'exécution du jugement, reparu, et été accusée de beaucoup de niaiseries qu'on lui avait suscitées en la ville de Marseille, et, pour cela, remise en la conciergerie...., enquise par lui, et priée de dire la vérité... elle répondit, « qu'on avait *cru* fort *légèrement*, » et qu'en ce qui avait été écrit à cet » égard, il n'y avait que des illusions. » Bouche cite d'autres témoignages d'une assez grande autorité, desquels il résulte que Louis Gaufridi n'était nullement magicien. Enfin, le parlement, mieux informé alors, renvoya la demoiselle Madelène absoute : mais, parce que le peuple s'imaginait « que toutes sortes de malheurs, maladies, grêle ou tempêtes lui devaient arriver, si cette femme retournait librement dans le monde, le parlement la remit entre les mains de ses parents et alliés, pour la garder secrètement, et qu'elle ne retournât plus converser parmi le peuple. » Depuis ce temps, peu de procès ont été intentés pour le même crime; et Louis XIV, en 1672, rendit un édit qui défendait à tous les tribunaux de son royaume, d'admettre les simples accusations de sorcellerie. Ceux qu'on a dits sorciers, et qui, depuis ce temps, ont été condamnés, le furent, non simplement comme *sorciers*, mais comme *profanateurs* ou *empoisonneurs*. L—Y.

GAUFRIDI (Jean-François de), chevalier, baron de Tretz, fils d'un président à mortier du parlement de Provence, naquit à Aix, en 1622. Destiné dès ses jeunes ans à la magistrature, après avoir fait les études convenables à cet état, il devint conseiller à la même cour en 1660, et s'y distingua par ses talents. A ces fonctions qu'il remplissait avec une grande assiduité, il sut joindre d'autres travaux. Son génie le portant aux re-

(1) Le P. Michaëlis, dominicain, avait en vain exorcisé la demoiselle de Mandols à la Sainte-Baume ; il publia à cette occasion son *Histoire de la possession et conversion d'une pénitente, séduite par un magicien*, etc., Paris et Douai, 1613, in-8°.

cherches historiques, il entreprit une histoire de son pays, d'après celles de Bouche et de César Nostradamus. Il s'attacha surtout au premier, et s'étudia, soit à corriger ses erreurs, soit à le débarrasser de beaucoup de longueurs, de choses inutiles et de digressions qui en rendaient la lecture fatigante. Il ne réussit point complètement dans son projet. Si l'on en croit Papon, qui a travaillé sur le même sujet, Gaufridi, en faisant des corrections, tomba lui-même dans des fautes nouvelles, qu'une étude plus approfondie des chartes et des anciens monuments aurait pu lui faire éviter. Privé de la vue dans ses derniers ans, il ne put publier son travail, et la mort le surprit avant qu'il l'eût fait paraître. Il laissa ce soin à l'abbé Gaufridi, son fils, qui le mit au jour, sous le titre d'*Histoire de Provence*, Aix, 1694, 2 vol. in-fol.: elle fut réimprimée en 1733, avec de nouveaux titres. « Cette Histoire, dit le *Journal des savants* de 1699, est exacte pour les faits, éloignée de la médisance et de la flatterie. Le style en est châtié et noble; l'auteur y a cherché la vérité avec des soins infinis. » Tel est le jugement qu'en portaient des critiques contemporains. De plus modernes, et Papon, déjà cité, en jugent moins favorablement : ils reprochent à Gaufridi de ne point citer ses autorités, de n'être véritablement exact et de ne pouvoir servir de guide que pour le 16e. siècle, et enfin d'affecter un style déclamatoire, qui nuit à l'intérêt, diminue la confiance, offense le goût et ne convient nullement à la gravité du genre. Gaufridi mourut à Aix, le 9 novembre 1689, à soixante-sept ans. — Son père, Jacques DE GAUFRIDI, président à mortier au même parlement, se démit de sa charge à l'occasion des troubles survenus à Aix en 1669, se retira en Languedoc dans une solitude profonde, et passa le reste de ses jours dans la retraite. Il laissa une espèce de justification de la conduite qu'il avait tenue dans ses négociations avec la cour, et dans ses travaux pour procurer la liberté de sa patrie, imprimée en 1687, sous ce titre : *Les Emplois de M. le président Gaufridi*, in-12 de 112 pages, avec son portrait. On conserve encore de lui une *Histoire manuscrite de Provence, depuis* 1628 *jusqu'en* 1660. Il mourut à sa maison de campagne le 10 juillet 1684. L—Y.

GAUGER (NICOLAS), né auprès de Pithiviers, vers 1680, crut pouvoir trouver à Paris un heureux supplément à la modicité de sa fortune. Il avait, d'après son inclination, étudié de bonne heure cette partie de la physique qui s'appuie sur des expériences. Il s'attacha, sans charlatanisme, à répéter ces mêmes expériences en présence de plusieurs personnes, dont la générosité lui fournit le moyen de subsister avec honneur. Tranquille du côté de l'existence, il voulut s'adjoindre d'utiles amis. Son caractère, son genre d'étude, lui valurent l'intimité du P. Desmolets, de l'Oratoire, et du chevalier de Louville, avec lesquels il entretint, jusqu'à sa mort, une correspondance littéraire. Le chevalier de Louville disait, à qui voulait l'entendre, que Gauger était celui de tous les physiciens qui parvenait aux plus sûrs résultats en faisant les expériences de Newton. Notre physicien mourut en 1730, après avoir publié : I. *Mécanique du feu, ou l'art d'en augmenter les effets et d'en diminuer la dépense;* première partie, contenant le *Traité des nouvelles cheminées qui échauffent plus que les cheminées ordinaires, et qui*

ne sont point sujètes à fumer, Paris, 1713, 1749, in-12 orné de douze planches; ouvrage qui a été souvent réimprimé, et traduit en différentes langues (*Voy.* Desaguliers), et dans lequel on trouve une grande partie des inventions en ce genre, qu'on a depuis données comme nouvelles. On retrouve la description de ces cheminées et de poêles fort sains, à double courant d'air, de l'invention du même auteur, dans la *Collection des machines*, de l'académie, année 1720, n°. 218 à 222. Le procédé de Gauger ayant été suivi, pour la première fois, par un chartreux, frère de l'auteur, les cheminées faites d'après les mêmes principes, prirent le nom de cheminées à la chartreuse. II. *Lettre sur la réfrangibilité des rayons de la lumière et sur leurs couleurs, avec le plan d'un traité général sur la lumière*, 1728. III. *Lettre à l'abbé Conti, noble italien, donnant solution des difficultés de Rizetti, contre la différence de réfrangibilité des rayons de lumière, et de Mariotte, contre l'immutabilité de leurs couleurs*, 1728. Cette lettre, ainsi que la précédente, se trouve dans le tome v des *Mémoires de littérat.* du P. Desmolets. IV. *Théorie des nouveaux thermomètres et baromètres de toutes sortes de grandeurs*, Paris, 1722 (1). D'après le titre, nous apprenons que Gauger était avocat au parlement de Paris et censeur royal des livres. P—d.

GAUHE (Jean-Frédéric), théologien protestant saxon, naquit en 1681, à Waltersdorff, dans la Basse-Lusace. Après avoir fait ses études à Berlin et à l'université de Wittemberg, il fut d'abord instituteur dans différentes maisons, fut nommé en 1715 pasteur à Ober-Neu-Schönberg, et en 1724, à Helbigsdorf, dans le diocèse de Freyberg. Il mourut dans cet emploi en décembre 1755. Cet auteur a enrichi d'un grand nombre d'ouvrages historiques la littérature allemande; on distingue dans le nombre : I. Le *Dictionnaire historique des héros et des héroïnes, contenant l'histoire des faits et gestes des officiers de terre et de mer*, etc. *de toutes les nations, des temps les plus reculés jusqu'à nos jours, appuyée par des témoignages authentiques*, Leipzig, 1716, in-8°. II. *Dictionnaire généalogique historique de la noblesse de l'Empire germanique, avec des notes biographiques, principalement sur les ministres d'état*, etc., Leipzig, 1719, in-8°.: la seconde édition, ibid., 1740, 2 vol. in-8°., contient plus de six mille articles. En 1774, il a été publié encore un autre second et dernier volume de cet ouvrage, qui renferme la *Généalogie des plus anciennes familles nobles dans les trois royaumes du Nord*. III. *Commentatio historica de ecclesiæ Misnensis olim archidiaconalibus et archidiaconis speciatim in Lusatiâ*, dans les *Fragmenta Lusatica, P. IV*, n°. 3. IV. Dans la continuation du *Recueil des affaires théologiques, anciennes et modernes (en allemand)*, 1729, une *Biographie abrégée de Godefroi Arnold*, et une *Notice de son histoire de l'église et des hérétiques*; une autre *Notice sur le fameux apostat Juste-Paul Boening; Critique et notice sur les écrits publiés par la commune des Hernhutes dans la Haute-Lusace; Biographie du docteur Jules-François Lütkens; Notice historique sur l'établissement de la doctrine de Phil. Melanchthon*

(1) C'est une édition augmentée de l'ouvrage qui a paru sous le titre de *Resolution du Problème*, etc., Paris, 1710.

en Saxe, et spécialement sur une version en langue bohémienne, qui a été supprimée; une *Notice historique du projet de Justin Ernst, baron de Wetz, d'établir une société de Jésus*, etc. Gaube a aussi écrit une *Histoire de l'église et de la réformation en Hongrie et en Transsylvanie.* Cet ouvrage, qui se trouve encore manuscrit à Vienne, a éprouvé, à ce que raconte Dietmann (1), un sort bien singulier. Le plan en avait été publié en 1723. B—n—d.

GAULLE (De). *Voy.* Degaulle.

GAULLYER (Denis) naquit le 2 février 1688, dans ce bourg de Cléri, en Orléanais, que la dévotion de Louis XI et d'Henri III a rendu célèbre. Après ses premières études au collége d'Orléans, Gaullyer fit à Paris son cours de philosophie, à la fin duquel il reçut le degré de maître ès-arts. Dès-lors il se fixa à ce qu'il regardait comme sa véritable vocation; car il se crut appelé exclusivement à l'étude de la grammaire, des humanités, de tout ce qui peut semer de fleurs la carrière dans laquelle le jeune ami des lettres fait ses premiers pas. Ses écrits tendirent uniquement vers ce but. Les encouragements, ou plutôt les éloges qu'on lui prodigua, l'égarèrent au point que, dans l'université de Paris, il se crut seul en droit de traiter de la grammaire, de l'éloquence et de la poésie. Dans l'avertissement placé à la tête de son *Abrégé de grammaire françoise*, il parle de ses prétentions avec une naïveté véritablement rare. L'université de Paris le crut sur parole; car, non contente d'adopter ses ouvrages, elle l'admit au nombre de ses membres, comme récompense de son zèle à faciliter les travaux des jeunes étudiants. De professeur de cinquième, au collége du Plessis, il parvint à la chaire de seconde, qu'il occupait lorsque son caractère impétueux devint une frénésie tellement violente, qu'on fut obligé de le déposer à l'hospice de Charenton, où il mourut le 24 avril 1736. Il nous reste de Denis Gaullyer: I. *Règles pour la langue latine et françoise, à l'usage des colléges de l'université*, Paris, 1716; 1719, 5 part. in-12. L'abbé Goujet prétend que ces règles tiennent au système de Gaspar de Tende, également connu sous le masque du sieur de l'Étang. II. *Poèmes de S. Grégoire de Nazianze, traduits en latin, avec des notes grammaticales*, Paris, 1718, in-12. III. *Recueil des fables d'Ésope, de Phèdre et de Lafontaine, qui ont rapport les unes aux autres, avec de petites notes françoises*, 1721. IV. *Lettres de Cicéron à ses amis, rangées par ordre chronologique.* V. *Recueil des pièces de vers les plus belles et les plus faciles, tirées des poètes latins*, 1722; *Abrégé de l'Epigrammatum delectus, augmenté de quelques épigrammes d'Owen et autres modernes.* Des notes de Gaullyer, les unes sont grammaticales, les autres historiques, suivant la marche uniforme adoptée dans tous ses écrits. VI. *Cornelius Népos, avec des notes françoises.* VII. *Abrégé de la grammaire françoise, comprenant la syntaxe, les règles de la prononciation, de l'orthographe et de la versification*, Paris, 1722. VIII. *Traduction des épigrammes de Martial, en vers et en prose.* Gaullyer y met à contribution tous les poètes français: il recourut à des amis pour le complément de sa traduction, Paris, 1738. IX. *Règles poétiques, tirées d'Aristote, de Despréaux et*

(1) *Le Clergé de la Saxe électorale* (en allemand), tom. I, p. 219-221.

autres célèbres auteurs, Paris, 1728. Cet ouvrage passe pour le meilleur qui soit sorti des mains de ce laborieux écrivain; l'ordre et la méthode y rachètent ce que le style a souvent de trop lourd. La publication de ces règles de poétique occasionna de longues discussions entre l'auteur et le célèbre Rollin, qui proscrivait, des premières études, la lecture de Térence, qu'autorisait Gaullyer. L'université prit parti contre ce dernier. X. *Térence*, *Cicéron*, *César*, *Salluste*, etc., *justifiés contre la censure de M. Rollin*, *avec des remarques sur le* Traité des études; Paris, 1728, 1 vol. in-12, en trois parties, et de plus de 600 pages. XI. *Selecta carmina*, *orationesque quorumdam in universitate Parisiensi professorum*, Paris, 1727, in-12. L'édition de ce recueil valut de nouveaux ennemis au rédacteur. Les journalistes de Trévoux s'en moquèrent, en prenant le ton le plus ironique pour en annoncer la publication. « Ce sont, disaient-ils, » en trois-cent-cinquante pages, en- » viron quatre-vingt-quinze petites » pièces de vers, et quinze à vingt » hymnes composées en cinquante » ans par dix-sept fameux profes- » seurs de l'université de Paris. » Gaullyer relève énergiquement cette mauvaise plaisanterie, en renvoyant ses critiques aux épigrammes, alors si multipliées, contre les jésuites. XII. *Méthode de M. Lefevre pour les humanités*, *avec des notes par M. Gaullyer*. XIII. *Florus*, *avec des notes et une traduction*; *première partie*. *Florus*, *avec des notes*, Paris, 1733, in-12, de 16 et 248 pages. Les notes ne sont autre chose que la traduction d'environ la moitié du texte, c'est-à-dire des passages les plus difficiles, renvoyée à la fin du volume. Il se promettait de donner une nouvelle édition de l'*Apparatus Ciceronis*; déjà même il en avait publié le *Prospectus*, quand sa mort en empêcha l'exécution. P—D.

GAULMIN (GILBERT), savant critique, né à Moulins, en 1585, s'est acquis une réputation assez étendue, moins par les ouvrages qu'il a laissés, que par ses liaisons avec les érudits et les beaux-esprits de son temps. Il appartenait à une famille de robe très considérée; et il fut successivement pourvu de différents emplois honorables. Pendant les troubles de la fronde il resta attaché au cardinal Mazarin, et lança contre ses ennemis, de sanglantes épigrammes; Patin en a inséré quelques-unes dans ses Lettres. En 1649, Gaulmin était intendant du Nivernais; il fut fait ensuite maître des requêtes, puis conseiller d'état, et mourut à Paris, le 8 décembre 1665, âgé de 80 ans. On assure que son curé ayant refusé de le marier, il déclara que la demoiselle qui était présente devenait sa femme; et que c'est de là que les mariages clandestins sont appelés des mariages à la *Gaulmine*. Il était grand amateur de nouvelles, et avait un plaisir singulier à les répéter, assaisonnant ses récits de remarques plaisantes et spirituelles: aussi, dès qu'il paraissait au Luxembourg, il était entouré d'une foule d'auditeurs. Ménage rapporte que, voyant un jour un laquais mêlé dans la foule, Gaulmin voulut l'envoyer plus loin : « Mon- » sieur, lui répondit-il, je tiens place » ici pour mon maître. » Costar dit que Gaulmin possédait toutes les langues, mais qu'il excellait particulièrement dans la connaissance du grec, de l'hébreu, de l'arabe, du turc et du persan. Colomiès, Nic. Bourbon et Baillet lui ont donné aussi de grands éloges: Saumaise au contraire le trou-

vait seulement bon pour causer et se faire écouter par les ignorants, mais incapable de rien produire qui pût satisfaire les gens instruits. (*V.* SAUMAISE.) Ce jugement paraîtra sans doute bien sévère. On connaît de Gaulmin : I. Des *épigrammes*, des *élégies*, des *odes*, des *hymnes*, en latin; des *Vers sur la prise d'Arras* (1), que Ménage trouvait admirables, mais que La Monnoye, critique plus judicieux, juge inférieurs à ceux de Lucain. Ménage aurait desiré que l'on publiât un recueil des poésies de Gaulmin : ce vœu n'a pas été accompli. II. Des traductions latines des romans de *Rhodante et Dosiclès*, par Théodore Prodromus, Paris, 1625, in-8°., et d'*Ismène et Isménie*, d'Eumathe (*Voy.* EUMATHE), Paris, 1618, in-8°. III. *In Hamedallæ Casbinensis Persæ sapientiam universi, epistola dedicatoria*, Paris, 1641, in-8°. IV. Des *Notes* sur le traité de Psellus, *De operatione Dæmonum*, dont il publia, le premier, le texte grec avec la traduction latine de Pierre Morel, Paris, 1615, in-8°. V. *De vitâ et morte Mosis libri tres, hebr. et lat. cum notis*, Paris, 1629, in-8°. Cet ouvrage est d'un rabin; Gaulmin le publia avec une version et des notes; J. A. Fabricius en donna une nouvelle édition, Hambourg, 1714, in-8°. VI. Des *Remarques sur le faux Callisthènes*. VII. *Livre des lumières en la conduite des rois, composé par le sage Pilpay*, Paris, 1644, in-8°. Prosper Marchand attribue à Gaulmin cette traduction, que le frontispice donne à David Sahid, d'Ispahan. Enfin, il a laissé en manuscrit plusieurs pièces de vers, une tragédie d'*Iphigénie*, que Colomiès dit être dans la manière d'Eschyle; des *Notes sur le Commentaire de David Kimchi, sur les psaumes*; d'autres *sur les questions hébraïques de J. Drusius*, qui sont conservées à la bibliothèque du Roi. W—s.

(1) Ils sont insérés dans le *Menagiana*, tom. I, pag. 217.

GAULT (EUSTACHE et JEAN-BAPTISTE), prêtres de l'Oratoire, évêques de Marseille. Ces deux frères, qu'on ne peut guère séparer, puisqu'ils passèrent presque toute leur vie ensemble, et qu'ils furent associés aux mêmes travaux apostoliques, naquirent à Tours, d'une famille honorable de cette ville; l'aîné en 1591, et le cadet en 1595. Ils entrèrent, en 1618, dans l'Oratoire, et méritèrent la confiance du cardinal de Berulle, qui s'en servit utilement pour la fondation de divers établissements de la nouvelle congrégation : ils se consacrèrent spécialement aux fonctions du ministère évangélique, parcoururent avec succès la carrière des missions, et travaillèrent avantageusement à la réformation du clergé, sous l'autorité de plusieurs évêques, qui les admirent dans leur confiance. Le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, les fit connaître au cardinal de Richelieu. Ce ministre, qui cherchait partout les meilleurs sujets, pour les placer à la tête des diocèses, nomma Eustache, en 1639, à l'évêché de Marseille; mais ce digne prélat mourut à Bazas, le 13 mars 1640, dans le palais épiscopal, entre les bras de son frère, et sous les yeux de M. Litolfi-Maroni, son ami, qui se chargea de prononcer son oraison funèbre : il avait reçu ses bulles, mais il n'avait pas eu le temps d'être sacré. Il réunissait à la plus haute piété le goût des belles-lettres. Il eût été très loin dans la carrière de la prédication, si la faiblesse de sa santé lui eût permis de suivre son zèle en ce genre. Nous avons de lui : I. *Discours de l'état et couronne de Suède, divisé en dix*

chapitres, cinq géographiques et cinq historiques, faits par E. G. T. (Eustache Gault Tourangeau), *prêtre de l'Oratoire*; in-8°., au Mans, 1635; Paris, même année; au Mans, 1656. II. *Généalogie des Hérodes, avec de petites notes très utiles* pour l'explication des difficultés des évangiles et des actes des apôtres. Il avait préparé celle des Césars, avec une notice très exacte de l'Empire, et plusieurs autres pièces concernant les intérêts des princes, qu'il connaissait bien; mais il n'eut pas le temps de les publier. III. Une nouvelle édition de la *Description de la Terre-Sainte*, par Adrichomius (*Voyez* les *Mélanges* de Vigneul-Marville). Il a laissé plusieurs manuscrits. IV. *Discours pour convier les souverains à peser combien il importe à l'Église et à l'état que les lettres ne soient pas attachées à un seul ordre.* Ce discours avait été composé à l'occasion des difficultés que les jésuites élevèrent sur le traité fait entre le sieur Gault et les jurats de Bordeaux, pour mettre le collége de Guienne sous la direction de la congrégation de l'Oratoire. M. Hermant, qui l'attribue faussement à M. Hallier, en a fait un grand usage dans l'Apologie de l'université de Paris contre les jésuites.—J. B. Gault succéda à son frère dans l'évêché de Marseille. Il s'était proposé de suivre l'exemple de St.-Charles Borromée dans le gouvernement de son diocèse. Les pauvres, les personnes de mauvaise vie, et les galériens, furent le principal objet de son zèle : il travailla utilement à ramener les uns et les autres à la pratique des devoirs de la vie évangélique. Les médecins lui ayant conseillé d'aller prendre l'air à sa terre d'Aubagne, pour se remettre d'un si pénible ministère : « Dieu, leur ré» pondit-il, ne m'a pas fait baron d'Au» bagne, mais évêque de Marseille. » Il continua donc ses pénibles travaux, et mourut en odeur de sainteté le 23e. jour de mai 1643. Lorsque son corps fut exposé dans la cathédrale, il se fit un concours prodigieux des habitants de tous les environs de Marseille, pour honorer celui qu'on appelait le saint évêque. On ne put le mettre en terre, de peur de soulever le peuple. On se contenta de l'enfermer derrière une grille de fer, où il resta exposé à la vénération publique. Il s'opéra à son tombeau un grand nombre de miracles, qui furent vérifiés dans le temps par les commissaires du vice-légat d'Avignon, à la réquisition des consuls de Marseille. L'assemblée du clergé de France, de 1646, écrivit au pape pour demander sa béatification. Cette lettre rendait témoignage aux miracles opérés sur son tombeau; elle ne produisit point l'effet desiré, parce que le pape répondit qu'on n'avait pas besoin de canoniser celui que le peuple avait honoré d'un culte public. L'abbé des Fontaines, parent du défunt, reprit en 1679, l'affaire de sa béatification, et la poursuivit avec beaucoup de zèle; mais il ne réussit pas mieux que ne l'avait fait l'assemblée du clergé. On peut voir tous les détails de cette affaire, avec les pièces justificatives, dans un manuscrit conservé à la bibliothèque de Ste.-Geneviève, coté H, n°. 883. La vie de ce saint évêque a été composée par le père Senault, quatrième général de l'Oratoire, Paris, 1647, in-8°. T—d.

GAULTHIER (Waltebius), non moins célèbre comme théologien que comme homme d'état, naquit à Orléans dans le 9e. siècle. Après avoir perfectionné ses connaissances dans l'école épiscopale de sa ville, il en devint évêque vers l'an 876; et deux ans après, il présida l'assemblée synodale de Bou-sur-Loire, dont les réglements

ou capitulaires de discipline nous restent encore. Ce prélat developpa dans la jurisprudence romaine, des connaissances tellement solides, qu'il devint le conseil des princes de son temps. Charles-le-Chauve le plaça près de Louis-le-Bègue, afin qu'il aidât le jeune prince des lumières de son expérience. Carloman nomma Gaulthier son ambassadeur auprès de Louis de Germanie. Il obtint, dans ses négociations, tant de succès, que, par la libéralité de ces deux princes, il répara les ravages que les Normands avaient faits dans son diocèse. Cet habile et savant prélat mourut en 892, le 12 des calendes de mars. Ses *Capitulaires* se trouvent dans la *Collection des conciles*, avec les *Notes* du jésuite Cellot. Les *Statuts*, insérés dans la bibliothèque des PP., sont de son neveu, mort archevêque de Sens, après avoir sacré roi de France, Raoul, fils de Richard, duc de Bourgogne. P—D.

GAULTIER (Le *chancelier*), en latin GUALTERIUS ou GUALTERUS, confondu par quelques écrivains avec le suivant, était Français de nation, et florissait au 12e. siècle. On ignore son origine, le lieu et la date de sa naissance. Quelques-uns disent qu'il accompagna Godefroi de Bouillon dans son expédition de la Terre-Sainte: mais rien n'appuie cette opinion; et il n'en est fait aucune mention dans ses écrits. On y apprend seulement qu'il passa en Palestine avec les croisés (et peut-être croisé lui-même); que dans ce voyage, il devint chancelier de Roger, prince d'Antioche: *Ego ipse Gualterius cancellarius;* et qu'après des succès et de la prospérité, il y éprouva, comme le prince au service duquel il était, de cruels revers: *Utriusque fortunæ particeps existens*. En effet, Roger, après avoir remporté sur les Turcs une victoire signalée, et mis la ville d'Antioche dans un état florissant, leur ayant livré imprudemment une seconde bataille en 1119, la perdit complètement, et y périt. La plus grande partie de son armée ayant été détruite, ce qui échappa à la mort, tomba dans la plus dure captivité. Gaultier fut une des victimes de la barbarie du vainqueur, et eut tant à souffrir, qu'il avoue que sa tête s'affaiblit par la dureté de sa prison. Il a écrit l'histoire de ces événements. Son ouvrage est divisé en deux parties: la première contient les succès des chrétiens, les victoires remportées par Roger, et tout ce qui a rapport à son administration, tandis qu'il gouverna l'état d'Antioche; la seconde, les malheurs de ce prince, digne d'un meilleur sort, sa défaite, sa mort, et les suites fâcheuses qu'elle eut pour sa principauté. Cette relation était restée inédite. Jacques Bongars la publia dans sa collection des auteurs des croisades, intitulée: *Gesta Dei per Francos*, 2 vol. in-fol. La relation de Gaultier y a pour titre, *Gualterii cancellarii bella Antiochena*, et tient le 7e. rang dans la collection. Le style en est, comme celui du temps, fort incorrect, mais les faits sont curieux; et c'est toujours une œuvre précieuse qu'un morceau d'histoire de ces temps éloignés, écrit par un témoin oculaire. — GAULTIER DE TÉROUANE, chanoine et archidiacre de l'église épiscopale de cette ville, vivait vers l'an 1120; Valère André le confond avec le précédent. Casimir Oudin semble incliner vers la même opinion, Gaultier le Chancelier, dit-il, ayant pu, après son retour d'Orient, être nommé chanoine de Térouane. Dom Rivet décide formellement la question, fondé sur la différence du style dans les deux auteurs, si sensible, selon lui, qu'il est impossible d'y reconnaître la même

plume. D'ailleurs, le chanoine de Térouane, dans ses écrits, ne dit pas un mot du voyage d'Orient, quoiqu'il parle de ces contrées à l'occasion de celui qu'y fit Robert le jeune. Les Bollandistes partagent le même sentiment. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est à Gaultier, chanoine de Terouane qu'on doit l'*Histoire de la vie et du martyre de Charles-le-Bon, comte de Flandre*, assassiné le mercredi des Cendres, 2 mars 1127, à Bruges, dans l'église de St-Donatien, et qu'il la composa par ordre de Jean son évêque. Cet écrit n'a été imprimé qu'en 1618, sans nom d'auteur, par les soins du père Sirmond, sur un manuscrit de l'abbaye d'Igni. Les Bollandistes l'ont réimprimé dans leur collection, sous la date du 2 mars, d'après quatre anciens manuscrits qui l'attribuent à Gaultier.—GAULTIER de COUTANCES, *Gualterus de Constantiis*, que les auteurs du *Gallia christiana* nomment *Walterius*, naquit, suivant quelques-uns, en Angleterre, et suivant d'autres, à Coutances en Normandie, d'où ils prétendent qu'il tire son surnom. Il appartenait au sang royal de son pays, par Gonille, sa mère. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il y fut successivement revêtu de plusieurs dignités, que, peut-être, il posséda en même temps. On le voit d'abord chanoine de Rouen, ensuite archidiacre d'Oxford, après, trésorier de l'église de Rouen, puis évêque de Lincoln, en 1183, d'où il fut transféré à l'archevêché de Rouen, l'année suivante. On le surnomma *le Magnifique* : en effet, il joua un grand rôle dans les affaires publiques de son temps, fut chargé de négociations importantes, et envoyé plusieurs fois vers Philippe-Auguste, avec lequel la cour d'Angleterre était alors en démêlé. Il jouit du plus grand crédit sous Henri II et sous Richard-Cœur-de-Lion. Il avait assisté, en 1187, à la célèbre assemblée de Gisors, où Philippe-Auguste et Henri se croisèrent; lui-même s'était croisé dans le concile de Londres, en 1175. En 1190, il partit pour la guerre sainte, avec Richard, qui avait succédé à son père; mais le roi, arrivé en Sicile, le renvoya pour mettre un frein à l'audace ambitieuse de Guillaume de Longchamp, évêque d'Ely, qui troublait le royaume. Richard, à son retour de la Terre-Sainte, ayant été retenu prisonnier par l'archiduc d'Autriche, Gaultier employa tous ses soins et son crédit pour ramasser les sommes nécessaires à la rançon de son maître, et resta lui-même en otage à sa place, jusqu'à ce qu'elle fût payée. La Normandie étant rentrée, en 1204, sous la domination des rois de France, deux cent quatre-vingt-douze ans après la cession en fief qui en avait été faite au duc Rollon, et Philippe Auguste s'étant rendu à Rouen pour en prendre possession, il fut reçu magnifiquement par Gaultier, qui, en sa qualité d'archevêque de la capitale du duché, eut l'honneur de ceindre l'épée au roi, et de le revêtir des ornements ducaux. Il mourut le 16 novembre 1207. Sa lettre à Hugue, évêque de Durham, se trouve dans les *Normannica* de Camden : il avait composé d'autres ouvrages, dont Pits donne les détails. L—y.

GAULTIER (PHILIPPE), *Philippus Gualterus de Insulis*, né à Lille en Flandre dans le 12e. siècle, passa une partie de sa jeunesse à Châtillon; ce qui l'a fait nommer aussi *Gualterus de Castellione*, ou *Castellionensis*, pour le distinguer d'autres Gaultier ses contemporains, et surtout d'un *Gualterus de Insulis*, évêque de Maguelone, qui le précéda de près d'un siècle : cela n'a pas

empêché que dans la suite on ne les ait souvent confondus. Quelques auteurs parlent d'un voyage à Rome par notre Ph. Gaultier, qui, de retour en Flandre, fut fait chanoine, et ensuite prévôt de la cathédrale de Tournai. On croit qu'il mourut en cette ville, en 1201. Ce qui a transmis son nom à la postérité, est un poème héroïque latin en dix livres, en vers hexamètres, intitulé *Alexandreis, sive Gesta Alexandri magni*, qui parut vers 1180. Cette *Alexandréide* eut tant de vogue que dans le siècle suivant, lorsque Henri de Gand écrivait son Traité des hommes illustres, on la substituait aux poèmes des anciens dans les écoles de la Belgique. On voit en effet, dans plusieurs manuscrits de cet ouvrage, des indices qui confirment cette remarque de Henri de Gand. Il n'en faudrait pas conclure que l'Alexandréide eût quelque droit d'entrer en parallèle avec l'Énéide. Gaultier n'a rien de comparable à Virgile. On pourrait, sous quelques rapports, l'assimiler à Lucain. Il marche comme lui sur les pas de l'histoire; et Quinte-Curce est son fidèle guide. On trouve, chez l'un et l'autre poète, de grands sentiments, des peintures énergiques et de l'enflure. Gaultier n'est point dépourvu d'imagination ni de verve. Il a quelquefois de beaux détails, des expressions heureuses, et même des vers qui sont devenus proverbes, tels que ceux-ci par exemple :

Incidis in Scyllam cupiens vitare Charybdin,

Instabile est regnum quod non clementia firmat.

On lui a reproché, de son temps, d'avoir mal observé les règles de la quantité dans plusieurs noms-propres grecs ou asiatiques, ce qui n'est pas très important : mais ce qui nuit plus à son poème, c'est un vice dominant dans ces siècles barbares, c'est la recherche des pointes, des contrastes de mots et autres puérilités alors à la mode, dont on voit un exemple dès le premier vers :

Gesta ducis Macedûm totum *digesta* per orbem ... Musa refer, etc.

Et ailleurs :

Inclitus ille *Clitus*, etc., etc.

Telle est encore l'affectation de mettre à la tête du premier mot de chaque livre une des lettres qui forment le nom de *Guillermus*, à qui l'Alexandréide est dédiée. Ce Guillaume avait été évêque de Tournai, et ensuite archevêque de Sens et de Reims. Parmi ces goûts bizarres du temps, on distingue encore celui d'introduire partout la religion. Aussi le chanoine Gaultier n'a-t-il pas manqué d'amalgamer, et quelquefois assez adroitement, des idées théologiques et des histoires de la Bible avec l'histoire d'Alexandre. On est fort étonné aujourd'hui de rencontrer là nos mystères; mais cela est moins étrange que de les voir, vers le même temps, représentés avec une vogue étonnante par des histrions sur leurs tréteaux ambulants. Malgré tous ces défauts, on peut regarder ce poème, et la Philippide de Guillaume le Breton, qui parut environ soixante ans après, comme deux phénomènes assez brillants au milieu des épaisses ténèbres qui couvrirent l'Europe depuis la décadence de l'Empire romain jusqu'à la renaissance des lettres en Italie. On a de Philippe Gaultier : I. *Alexandreidos lib. X.* La première édition, dont le titre est *Gesta Alexandri magni*, est demi-gothique, in-4°., sans indication de lieu ni d'année. Les autres sont de Strasbourg, 1513, in-4°.; Ingolstadt, 1541, in-8°.; Lyon, Rob. Granjon, 1558, in-4°.; Ulm, 1559,

in-12; St.-Gall, 1659 et 1693, in-12: ces dernières sont les meilleures. II. *Libelli tres contra Judæos, in dialogi formam conscripti*, Leyde, 1692, in-12; dans le Recueil intitulé: *Veterum aliquot Galliæ et Belgii scriptorum opuscula sacra*. III. *De SS. Trinitate tractatus*, publié en 1721 par Bernard Pez, tom. II, *Anecdot.*, *part.* 2. Quant au Recueil de poésies latines qu'on voit en manuscrit à la bibliothèque du Roi à Paris, n°. 3245, sous le nom de *Gualteri de Insulâ*, contenant des pièces satiriques sur les déréglements du clergé, il paraît constant que ces poésies ne sont pas de Gaultier de Lille, mais d'un autre Gaultier, surnommé *Mapes* ou *Mapœus*, archidiacre d'Oxford, et chapelain de Henri II, roi d'Angleterre, vers l'an 1210. D—x.

GAULTIER (1) (Pierre), né à St.-Loup, dans le Poitou, en 1516, y exerça pendant six ans les fonctions de maître d'école. Il vint ensuite perfectionner ses études à Paris, où il arriva au mois d'octobre 1546, âgé de trente ans. Il s'y livra tout entier à l'étude de l'éloquence et de la philosophie, qu'enseignaient alors avec éclat Omer Talon et Pierre Ramus. Ses cours achevés, les familles les plus honnêtes s'empressèrent de lui confier leurs enfants; et la réputation qu'il s'acquit comme professeur, parvint bientôt jusqu'au célèbre chancelier de l'Hôpital. Ce grand homme fit prier Gaultier de se charger, à la campagne, de l'éducation de ses petits-fils. Chabot y consentit, et passa douze ans auprès d'eux. Ce fut pendant cet intervalle, et en partie pour ses élèves mêmes, qu'il conçut et exécuta le projet d'un Commentaire sur Horace, tel qu'il n'en existait point encore parmi les nombreux interprètes de ce poète (1). Sa méthode, en effet, est peu commune; il suit et analyse le texte de son auteur, en le soumettant successivement aux règles de la dialectique, de la grammaire et de la rhétorique. Cet ouvrage singulier, et presque unique dans son genre, terminé dès 1573, ne parut cependant complet, pour la première fois, qu'en 1587, à Bâle, in-4°. Cinq ans auparavant, l'auteur en avait donné à Paris un extrait in-8°. Mais ayant survécu neuf ou dix ans à l'édition de Bâle, Chabot employa tout ce temps à rassembler de nouveaux matériaux, et à augmenter considérablement son Commentaire. Malheureusement ces nouveaux fruits de son travail tombèrent, après sa mort, entre les mains de Grasser, qui les entassa au hasard dans l'édition de 1615, in-fol. N'ayant point su distinguer toujours les citations d'avec les réflexions qu'elles amenaient, il a souvent confondu les unes et les autres; souvent donné comme pensée de l'auteur, ce qui n'est qu'une simple citation: en sorte que cette seconde édition est, sous tous les rapports, fort inférieure à la première, qui a son côté curieux, et même utile. Chabot était l'homme de son temps le plus sobre et le plus régulier dans sa conduite; il avait pour le monde, et surtout pour les grands repas, un éloignement qui tenait de l'aversion. Indépendamment de ses goûts studieux, quelques infirmités habituelles, la surdité entre autres, lui rendaient pénible et insupportable le commerce de la société. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, vers l'an 1597, après

(1) En latin *Gualterius Chabotius*, et souvent *Gualterus* tout simplement: c'était le nom de son père; *Chabot* celui de sa mère.

(1) On lui a mal à propos reproché d'avoir pillé Torrentius; le commentaire de ce dernier ne parut qu'en 1607, environ dix ans après la mort de Chabot.

avoir supporté trois fois, avec une patience vraiment philosophique, le pillage de son bien, pendant les guerres civiles. A.-D-R.

GAULTIER (Claude), avocat au parlement de Paris, qu'une éloquence impétueuse et caustique rendit un moment célèbre, naquit en 1590. Il n'est guère connu aujourd'hui que par ces vers de la IXe. satire de Boileau :

Dans vos discours chagrins, plus aigre et plus mordant,
Qu'une femme en furie, ou Gaultier en plaidant.

Si l'on en croit Brossette, on le surnomma *Gaultier la gueule;* et quand un plaideur voulait intimider sa partie, il le menaçait *de lui lâcher Gaultier.* Souvent la crainte d'avoir contre soi un si redoutable adversaire, le fit prendre comme défenseur par des personnes qui lui préféraient d'autres avocats. Il se chargeait sans peine des affaires les plus délicates; et même, après sa mort, plusieurs causes qu'il avait entreprises, ne furent point plaidées, parce qu'aucun de ses confrères ne fut assez hardi pour les défendre. Mais cet orateur si véhément avait besoin de la solennité des audiences pour animer son génie; le feu de son imagination s'éteignait entièrement dans le silence du cabinet. C'est ce qui explique, dit l'abbé Goujet, le peu de succès qu'obtinrent ses plaidoyers imprimés (2 vol. in-4°.), qui étaient le fruit de la réflexion. Il mourut à Paris le 16 septembre 1666, n'en ayant publié que le premier volume (en 1662). Gabriel Guéret, son confrère et son ami, donna le second en 1669, après en avoir fait disparaître toutes les taches qu'il crut y trouver. Mais ni le zèle de cet éditeur, ni les louanges excessives qu'il prodigua, dans une longue préface, à son ami, ne purent échauffer l'indifférence du public. En effet, des plaidoyers sans chaleur et sans mouvement, écrits d'un style tour à tour emphatique et trivial, dégoûtant d'injures aussi grossières qu'indécentes, et surchargés de citations ridicules, ne pouvaient faire fortune dans le siècle brillant et poli de Louis XIV. N—E.

GAULTIER (Jean-Baptiste), théologien appelant, était né à Louviers en 1685. Il étudia au séminaire de St.-Magloire à Paris, mais ne prit point de degrés en Sorbonne, de peur de signer le formulaire. Une telle disposition le fit accueillir de M. de Langle, évêque de Boulogne, qui lui conféra la prêtrise, le nomma promoteur et vicaire-général, et lui accorda toute sa confiance. Gaultier composa quelques écrits pour ce prélat, entre autres, en 1723, deux *Mémoires sur les plaintes portées contre son gouvernement.* A la mort de l'évêque en 1724, il s'attacha à l'évêque de Montpellier, Colbert, qui avait à cœur de s'entourer des jansénistes les plus purs. Gaultier était chez lui sous le nom de son bibliothécaire; mais, en paraissant ne s'occuper que de mettre en ordre les livres de l'évêque, il composait pour lui des instructions, des mandements, des remontrances, des lettres que le prélat revêtait ensuite de son nom. On croit, et la *France littéraire* dit positivement, qu'il fut l'auteur des écrits publiés par MM. de Langle et Colbert. Gaultier résida chez ce dernier jusqu'en 1738, époque de la mort de Colbert, et vint ensuite se fixer à Paris où il vécut dans une retraite profonde, ignoré des hommes, et occupé d'écrits en faveur de sa cause. Ce fut lui qui rédigea la *Préface historique* mise à la tête des Œuvres de M. Colbert, en 3 vol. in-4°. Il est l'auteur de l'impudente lettre adressée à M. de Charancy, successeur de Colbert, lettre que dans le parti on appelait agréablement

les *verges d'Héliodore*; et il en adressa depuis au même prélat deux autres dans le même genre. Toujours curieux de concilier aux évêques le respect de leur troupeau, il écrivit sur le même ton à l'évêque de Troyes (Poncet), à l'évêque d'Angers (de Vaugirauld), à l'archevêque de Sens (Languet), qui tous en effet méritaient d'être blâmés par un tel théologien. Les autres écrits de Gaultier, sur ces matières, sont trois ou quatre lettres contre les jésuites, au sujet des cérémonies chinoises; cinq lettres pour les carmelites du faubourg St.-Jacques; une *Vie de Soanen*, 1750, in-4°., et quatre lettres en faveur du parlement contre les évêques, en 1752 et 1753, etc. (1). Il ne faut pas chercher de modération dans ces pamphlets. Gaultier était naturellement brusque et dur, et devenait encore plus âcre quand il s'agissait des intérêts de son parti. Cependant il consentit quelquefois à laisser les évêques en repos et à tourner son zèle contre les philosophes. Il donna dans ce genre *le Poëme de Pope convaincu d'impiété*, suivi de plusieurs lettres destinées à prémunir les fidèles contre l'irréligion, 1746, in-12; *Réfutation de la voix du sage et du peuple*, 1750; *les Lettres Persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12: enfin le plus grand et le dernier ouvrage de Gaultier, ce sont les *XVII Lettres théologiques* contre Berruyer, 1756, 3 vol. in-12. On trouve à la fin du 3e. volume une bonne traduction de la célèbre *Epître à Diognète*, dont l'auteur grec n'est pas bien connu. L'abbé Gaultier revenait de Louviers à Paris, lorsque la voiture où il était, versa près de Gaillon, et il mourut des suites de sa chute le 30 octobre 1755. P.C—T.

(1) *Abrégé de la Vie, et idée des ouvrages de Ch. J. Colbert, évêque de Montpellier, avec le recueil de ses lettres*, 1740, in-4.; *Critique du Ballet-moral dansé au collége des jésuites de Rouen, au mois d'août* 1750, 1751, in-12; *Lettres apologétiques pour les carmélites du faubourg Saint-Jacques de Paris*, 1758, in-12: ces lettres sont au nombre de cinq; *Histoire abrégée du parlement durant les troubles du commencement du règne de Louis XIV*, 1754, in-12.

GAULTIER DE LA CROZE (JACQUES DE), originaire de Galargue, fils d'un autre Jacques de Gaultier, qui eut la plus grande part à l'établissement des réfugiés français, après la révocation de l'édit de Nantes, dans les états de l'électeur de Brandebourg, et gendre du savant Mathurin *Veyssière de la Croze*, fut lui-même un homme de lettres assez distingué. Il présida à l'éducation des cinq princesses, filles du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier., et obtint pour prix de ses services et de son vaste savoir, la place de bibliothécaire et de garde du cabinet des médailles du roi. Il mourut à Berlin, en 1765. V. S. L.

GAURI, sulthân ou souverain des Mamelouks, régnait sur l'Égypte, vers l'an de l'hégire 920 (ou 1514). Il s'était déjà mesuré avec Bajazet II; et l'un et l'autre potentat avaient fait succéder une paix feinte à des succès balancés, lorsque Sélim Ier., héritier du ressentiment de son père, résolut la perte du redoutable Égyptien. Pour mieux cacher ses projets, le sulthân Sélim feignit de marcher contre les Persans, et vint camper près d'Alep. Il se disposait à changer de route et à se diriger sur l'Égypte, lorsque Gauri, attentif à ces mouvements qui l'inquiétaient, se trouva à la rencontre des Othomans, avec une armée presque aussi nombreuse que la leur. La paix et la guerre étaient également en suspens, lorsque les Mamelouks, que Gauri ne désavoua pas, pillèrent quelques chameaux conduits au camp de Sélim. Celui-ci, saisissant ce prétexte, attaqua sur-le-champ Gauri, tout disposé à le rece-

voir. La bataille se donna à Bori-vaik, l'an de l'hégire 923. Les Mamelouks commençaient à se croire vainqueurs, lorsque Caït-bey, gouverneur de Damas, et Gazeli-bey, gouverneur d'Alep, trahirent ouvertement Gauri, et passèrent du côté de Sélim. Les braves Mamelouks se virent forcés de céder au nombre. Sulthân Gauri, furieux de sa défaite, ne voulut pas y survivre : il se jeta à travers la mêlée, renversant tout ce qui se présentait devant lui, et appelant à haute voix Sélim pour le combattre ou mourir de sa main. Enfin, las de tuer et couvert de sang, hors d'haleine et écumant de rage, il tomba mort au milieu des Othomans, qu'il avait abattus de tous côtés, sans avoir reçu aucune blessure. Ainsi périt cet intrépide guerrier qui, pour avoir été trahi par la fortune, n'en méritait pas moins d'être favorisé par elle. Sa prévoyance, sa valeur et sa noble fierté le rendirent digne d'être le chef de cette fameuse milice des Mamelouks, soldats souverains, qui ne mettaient à leur tête que le plus habile et le plus brave de leurs égaux. S—Y.

GAURIC (Luc), mathématicien et astrologue, né le 12 mars 1476, à Gifoni, dans le royaume de Naples, s'appliqua à l'astrologie judiciaire, et obtint, par ses succès dans cette vaine science, une réputation qu'il n'aurait jamais acquise par ses connaissances positives. Il paraît qu'il était sans fortune, et qu'il fut d'abord obligé pour vivre de donner des leçons de mathématiques. Scaliger le père fut de tous ses élèves celui qui lui fit le plus d'honneur, et qui lui témoigna aussi le plus de reconnaissance de ses soins. L'événement ayant justifié quelques-unes de ses prédictions, il quitta le métier ingrat et pénible de maître d'école pour celui d'astrologue, plus honorable alors et surtout plus lucratif. Cependant il apprit, à ses dépens, que ceux qui venaient le consulter ne desiraient de connaître l'avenir qu'autant qu'il leur était favorable. Bentivoglio, seigneur de Bologne, était détesté du peuple pour ses cruautés : Gauric lui prédit qu'il serait chassé de ses états ; ce qui n'était pas difficile à prévoir, d'après la disposition des esprits. Le tyran, irrité de sa hardiesse, le condamna à cinq tours d'estrapade; il souffrit long-temps des suites de ce supplice, qu'il aurait évité avec un peu plus de prudence (1). Catherine de Médicis lui demanda ensuite l'horoscope de Henri II ; mais il n'employa cette fois que des termes vagues et qui ne pouvaient le compromettre, ni lui ni son art. Gauric professait les mathématiques à Ferrare, en 1531 ; et il prononça cette année un discours latin à la louange de l'astrologie. Quelque temps après, il se rendit à Rome, où il parvint à se faire de puissants protecteurs. Le cardinal Farnèse lui fit obtenir, en 1545, l'évêché de Civitata ; mais il s'en démit au bout de quatre années, et revint à Rome, où il mourut le 6 mars 1558, dans sa quatre-vingt-deuxième année. Il est inhumé dans l'église d'*Ara Cœli*, avec une épitaphe. Les *Œuvres* de Luc Gauric ont été recueillies et publiées à Bâle, 1575, 3 vol. in-fol. On y trouve l'*Éloge de l'astronomie* ou de l'astrologie, car l'auteur confondait ces deux sciences; une *Description de la sphère céleste* ; un *Traité du mouvement des cinq planètes* ; des *Notes sur les tables astronomiques* d'Élisabeth d'Es-

(1) Tollius, dans son traité *De infelicitate litteratorum*, et après lui Teissier, disent que Gauric mourut des mauvais traitements que lui fit éprouver Bentivoglio ; mais c'est une erreur. Boccalini a introduit cet astrologue dans ses *Ragguagli di Parnasso* ; et Apollon lui demande pourquoi ayant deviné si juste le malheur de Bentivoglio, il n'a pas prévu le sien propre. Gauric répond que c'est parce qu'il ignorait l'instant précis de sa naissance. Le dieu se moque de cette défaite, et raille ensuite les astrologues. Ce morceau de Boccalini mérite bien d'être lu.

pagne et d'Alphonse-le-Sage; un *Calendrier ecclésiastique*; le *Calendrier de Jules-César*; plusieurs *Traités* purement *astrologiques*; une *Méthode pour apprendre la grammaire à toutes sortes de personnes, dans l'espace de trois cents heures* (douze jours et douze heures); l'*Éloge des belles-lettres, des poëtes anciens et de la vraie noblesse*. La plupart de ces ouvrages avaient déjà été imprimés séparément. Les suivants ne font pas partie du recueil qu'on vient d'indiquer : I. *De conceptu natorum et septimestri partu ex Valenti Antiocheno*, Venise, 1533, in-4°. II. *De eclipsi solis miraculosâ in passione Domini observatâ; item de anno, mense, die et horâ conceptionis, nativitatis, passionis et resurrectionis ejus*, Rome, 1539; Paris, 1553, in-4°. III. *Ars mystica de quantitate syllabarum in componendis versibus necessariâ*, Rome, 1545, in-4°. IV. Des *vers latins* dans le premier vol. des *Deliciæ poëtar. italorum* de Gruter. V. *Doctrina sinuum et arcuum*, Bâle, 1567, in-fol., à la suite du *Primum mobile* d'Érasme Oswald; et enfin des *Notes sur l'Almageste* de Ptolémée, sur le *Traité des naissances* d'Abraham Judæus, et des *Réflexions sur les jours critiques*. La vie de Gauric a été insérée dans les *Mémoires de Niceron*, tome XXX. W—s.

GAURIC (Pomponio), *Pomponius Gauricus*, poëte que sa fin tragique, peut-être encore plus que ses vers, a rendu célèbre. Il était frère du précédent, né comme lui à Gifoni, et était, en 1515, professeur d'humanités à Naples. Doué d'un génie fécond, de beaucoup d'esprit, et avide de savoir, il eut la passion des arts, et se livra à leur étude avec une extrême ardeur. Il y acquit des connaissances aussi variées qu'étendues. Il avait fait de grands progrès dans l'architecture, et il en composa différents traités. Il écrivit aussi, en latin, sur la sculpture et les sculpteurs anciens, Pise, 1504, et Florence, 1508, in-8°. Quelque conjecturale que soit la physiognomonie, cet art de connaître le caractère et les inclinations des hommes, et de deviner leurs habitudes par les traits de leur visage, l'avait séduit. Il s'en était sérieusement occupé, et croyait y avoir réussi. Mais la poésie fut ce qu'il cultiva avec le plus de soin. Il lut les écrits des poëtes grecs et composa leurs vies, ainsi qu'un traité *De arte poëticâ*, Rome, 1541, in-4°. Il parut de lui un grand nombre de pièces en vers qui eurent du succès. Il fit des épigrammes, des élégies, des Chants d'amour, célébra la beauté des dames qu'il servait, et ne sut ou ne voulut pas se taire sur les faveurs qu'il prétendait en avoir reçues. Étant, dit-on, parvenu à lier un commerce galant avec une femme de qualité, il eut la vanité et l'imprudence de laisser entrevoir dans ses vers ce succès flatteur: sans la nommer, il la désigna de manière à la compromettre, fait qui en Italie, autrefois du moins, ne se pardonnait pas, et ne fut pas pardonné. L'amant indiscret périt victime, ou de la jalousie, ou de la vengeance. Un jour, étant parti de Sorrento pour aller à Castel-à-Mare, il disparut tout à coup, sans que depuis on ait pu savoir ce qu'il était devenu. On présuma qu'ayant été attaqué en route par des hommes apostés, il avait péri, lui, ses chevaux et ses gens, et que pour ne laisser aucun indice de ce crime, le tout avait été jeté dans la mer. Tollius a donné à ce poëte une place parmi les illustres lettrés *malheureux* dont il a fait l'his-

toire. Si celui-ci le fut, quoique puni trop sévèrement, c'était un peu sa faute. L—Y.

GAUSSIN (Jeanne-Catherine), célèbre actrice de la comédie française (1). Son nom de famille était *Gaussem*. Elle était fille d'une ouvreuse de loges, et d'Antoine *Gaussem*, ancien laquais de l'acteur Baron. Sa mère se nommait Jeanne *Collot*, et se faisait appeler Mlle. *Defry*. Douée d'une figure charmante et d'une intelligence précoce, la jeune Gaussin s'exerça, dès l'âge de quinze ans, à jouer la comédie de société. A dix-sept ans, elle prit un engagement au théâtre de Lille, où ses succès eurent assez d'éclat pour motiver l'ordre qu'on lui donna de venir débuter à Paris (en 1731). Elle obtint, sur le premier théâtre du royaume, particulièrement dans les rôles de *Junie*, d'*Iphigénie* et d'*Andromaque*, des applaudissements unanimes, et fut reçue vers le milieu de la même année. Ce fut peu de temps après, que Voltaire, enchanté de ses dispositions, lui confia le rôle de Zaïre. Elle y surpassa les espérances du public et celles même de l'auteur. Quelque belle que soit cette tragédie, dont, suivant l'expression reçue, Mlle. Gaussin *créait* le premier rôle, il n'y eut qu'une voix pour attribuer en très grande partie à l'actrice, le succès de la pièce. Voltaire, au surplus, lui en fit honneur de la meilleure grâce, dans sa jolie épître, qui commence ainsi : *Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage.* Une autre fois, écrivant à un ami, au sujet des premières représentations de Zaïre, il s'exprima en ces termes : « J'ai bien » peur de devoir aux grands yeux » noirs de Mlle. Gaussin, au jeu des » acteurs et au mélange nouveau des » plumets et des turbans, ce qu'un » autre croirait devoir à son mérite. » De tous les poètes dramatiques qui eurent à se féliciter, pour leur propre compte, des talents enchanteurs de cette actrice, Nivelle de la Chaussée ne fut pas le moins reconnaissant. *Si je n'ai pas essuyé de revers*, lui disait-il, dans une épître rendue publique,

Je n'en dois qu'à toi seul un éternel hommage.

Enfin, on ferait un volume de toutes les louanges rimées dont Mlle. Gaussin fut accablée pendant plus de trente ans. Nous croyons devoir renvoyer aux journaux du temps, particulièrement au Mercure, les personnes qui seraient curieuses de lire ces pièces galantes. En 1752, Mlle. Gaussin eut, dans Bérénice, un succès brillant et d'autant plus flatteur qu'à l'époque où la célèbre Lecouvreur avait joué le principal rôle de cette pièce (en 1729), la représentation n'avait produit que peu d'effet. Toutes les annales du théâtre font mention de ce triomphe de Mlle. Gaussin sur son illustre devancière. On rapporte que la sentinelle, placée sur le devant de la coulisse, se mit à fondre en larmes, et laissa tomber son fusil, moins occupée de son devoir qu'attendrie par le jeu de l'actrice. Cette anecdote fournit dans le temps le sujet de quelques mauvais vers, qui en constatent l'authenticité. Le talent de Mlle. Gaussin n'était pas très varié : aussi fut-elle obligée de se renfermer dans un petit cercle, et d'abandonner aux Dumesnil et aux Clairon ce qu'on appelle les rôles de force, c'est-à-dire, ceux qui exigent de la véhémence, le ton de l'autorité et un grand développement de passions extrêmes. Mais elle était

(1) S'il faut en croire De Lériset le chevalier de Mouhy, ses prénoms étaient *Marie-Madelene*. Heureusement cette différence ne mérite que peu d'attention.

d'une supériorité reconnue et incontestable dans tous ceux que caractérise une sensibilité douce, naïve et pénétrante. « Sa figure, dit La Harpe, » son regard, son organe, tout en » elle était fait pour exprimer la ten- » dresse : elle avait *des larmes dans » la voix.* » (Il n'est pas inutile d'observer que cette expression figurée, dont on a tant abusé, fut originairement hasardée par La Harpe, en l'honneur de Mlle. Gaussin.) Elle était parfaitement servie surtout par l'air de candeur et d'ingénuité qui composait sa physionomie. A l'âge de cinquante ans, elle faisait encore illusion dans les rôles de jeunes amoureuses, principalement dans celui de *Lucinde* (de l'Oracle), qu'elle remplit, peu de temps avant sa retraite, avec une finesse et une naïveté charmantes. Cependant l'abbé de Fontenay a tort de dire, à ce sujet : « C'est à » elle que la comédie est redevable » *du genre des amoureuses ingé- » nues.* » Ces sortes de personnages avaient été mis au théâtre long-temps avant Mlle. Gaussin ; et il ne faut qu'ouvrir les OEuvres de Molière, pour s'en assurer. On sait quelle réputation Mlle. Debrie s'était faite dans l'*Agnès* de l'École des femmes. Ce fut, dit-on, par des motifs de piété que Mlle. Gaussin quitta la carrière du théâtre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ayant contracté, avec un danseur de l'Opéra, nommé *Tavolaïgo*, un mariage mal assorti (1), elle devint très malheureuse, et se dégoûta de sa profession. Elle se retira du théâtre, en 1763, et mourut le 9 juin 1767. Tous les hommes de lettres qui ont connu Mlle. Gaussin, font l'éloge de ses qualités sociales. Elle était, disent-ils, bonne, modeste, spirituelle, et amie d'une douce gaîté. L'anecdote suivante servira du moins à prouver son désintéressement. Elle avait vécu, dans sa jeunesse, avec Bouret, devenu si fameux par son opulence. Jeune lui-même, et n'ayant alors que l'espoir de parvenir, cet amant passionné avait eu la faiblesse de signer un billet en blanc à Mlle. Gaussin, qui demeurait libre de le remplir comme elle le jugerait convenable. Devenu fermier-général et millionnaire, Bouret se rappela son imprudence : il n'était pas sans inquiétude sur l'usage que son ancienne maîtresse pouvait avoir fait de son blanc-seing; mais, à peine instruite des alarmes du financier, Mlle. Gaussin lui renvoya le billet, sur lequel elle n'avait écrit que ces mots : *Je promets d'aimer Gaussin toute ma vie.* On ajoute qu'émerveillé de ce beau trait, Bouret s'empressa d'envoyer à sa généreuse amie une écuelle d'or, pleine de doubles louis. Il est à remarquer que deux de nos plus célèbres actrices, Mlles. *Gaussin* et *Dangeville*, se retirèrent du théâtre le même jour. Les regrets que cette double perte causa aux amis de l'art dramatique, se trouvent bien exprimés dans le discours de rentrée prononcé par Dauberval, au nom des comédiens français, le 11 avril 1763. On trouve son Éloge dans le *Nécrologe des Hommes célèbres de France*, 1768, au tome III, page 116.

F. P—T.

(1) Tavolaïgo rouait de coups sa femme; il mourut heureusement avant elle (le premier mai 1765) ; ils étaient mariés en 1759.

GAUTHEROT (NICOLAS), né à Is sur Tille, en 1753, prit à la cathédrale de Dijon, où il avait été enfant de chœur, les premières leçons de musique; il devint l'un des plus savants démonstrateurs pour le clavecin et la théorie musicale. Musicien profond, Gautherot n'exécutait pas; mais

il savait, par des principes sûrs, enseigner les combinaisons infinies qu'offre la musique; et il s'était attaché à fonder sa *Théorie des sons* sur l'application et l'examen des vibrations de divers instruments, et principalement du *tam-tam* des Chinois. Il s'occupa aussi des sciences physiques, et des mystères de l'électricité et du galvanisme, découvertes dont il cherchait à pénétrer les causes, et sur lesquelles il lut plusieurs Mémoires à la première classe de l'Institut. Ses *Recherches sur l'action de l'électricité dans les appareils galvaniques*, ont été consignées dans le *Journal du Galvanisme*, de M. le docteur Nauche, année 1803. Gautherot y a constaté, par des observations faites avec soin, l'influence de l'humide dans le développement de l'électricité galvanique, et assigné le rapport que la surface des métaux peut avoir avec ce développement. Il s'occupait de recherches et d'expériences nouvelles dans cette partie de la science, à laquelle il sacrifiait son temps, sa fortune et même sa santé, lorsqu'il mourut, à Paris, le 29 novembre 1803. G—CE.

GAUTHEY (Émilan - Marie), né à Challon-sur-Saone, le 3 décembre 1732, vint étudier les mathématiques à Versailles, chez son oncle, professeur des pages. Il entra ensuite à l'école des ponts et chaussées, que dirigeait alors le célèbre Perronet. Les états de Bourgogue le nommèrent sous-ingénieur en 1758; et, peu de temps après, il fut élu membre de l'académie des sciences de Dijon. Étant occupé, en 1767, de tracer une route de Challon à Toulon sur Arroux, il reconnut que l'on pouvait conduire, à l'étang de Long-Pendu, point de partage d'un canal proposé depuis long-temps pour joindre la Saone à la Loire, une quantité d'eau beaucoup plus considérable qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. Une fois convaincu de cette possibilité, l'exécution de cette grande entreprise devint le principal objet vers lequel il dirigea ses travaux. Il visita les grands ouvrages de ce genre qui existaient en France; et profitant de ce que l'expérience avait appris, il rédigea, à ses frais, les projets détaillés du canal dont on vient de parler. Pendant long-temps, il ne fut donné aucune suite à ces projets, parce que la compagnie qui devait les entreprendre ne put parvenir à trouver les fonds nécessaires. Mais, enfin, leur importance ayant été appréciée par les états de Bourgogne, ils se chargèrent de les exécuter, au moyen d'un emprunt qu'ils furent autorisés à ouvrir. Les travaux, commencés en 1783, furent terminés en 1791; et depuis cette époque, le *canal du Centre*, de Challon jusqu'à Dijon, sur vingt-trois lieues de longueur, n'a cessé d'être navigable. Le nombre de ses écluses est de quatre-vingt. Gauthey avait été nommé ingénieur et directeur-général des canaux de la Bourgogne en 1782. Outre le *canal du Centre*, il a fait exécuter dans cette province beaucoup de grands travaux, dont les principaux sont: les *Quais de Challon-sur-Saone;* le *Pont de Navilly*, sur le Doubs; la Portion du canal de jonction de la Saone à l'Yonne, comprise entre la première de ces rivières et la ville de Dijon; enfin la Partie du canal du Doubs à la Saone, située sur le territoire de l'ancienne province de Bourgogne. Ces deux derniers canaux avaient été commencés en 1783, en même temps que le *canal du Centre;* et comme ils joignent la Méditerranée à l'Océan, par le Rhône d'un côté, et de l'autre

par la Loire, la Seine et le Rhin, on frappa à cette occasion une médaille, portant pour légende : *Utriusque maris junctio triplex*. Ces travaux acquirent à Gauthey une grande réputation; et il paraît qu'ils devaient être récompensés par la décoration de l'ordre de Saint-Michel, lorsque les troubles de la révolution sont survenus. Les événements ayant réuni, en un même corps, les ingénieurs des pays d'état et les ingénieurs des ponts et chaussées de France, Gauthey fut nommé inspecteur-général, et appelé à Paris en cette qualité en 1791. Son caractère ardent ne lui permettait d'être indifférent sur rien; et, pendant plus de seize ans, il a pris la part la plus active à toutes les discussions auxquelles ont donné lieu les différents projets soumis à l'examen du conseil. Les fatigues qu'il essuya, dans une tournée faite en Provence, au moment des plus fortes chaleurs, lui causèrent une strangurie, qui l'emporta le 14 juillet 1806, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait été nommé membre de la légion d'honneur à l'époque de sa création, et commandant de cette légion quelques années après. Les propriétaires du canal de Briare l'avaient choisi pour leur conseil. Challon, sa ville natale, a fait exécuter son buste en bronze, en reconnaissance des services qu'elle en a reçus. Gauthey était doué d'une grande aptitude au travail, d'un tempérament robuste, et d'une indépendance de caractère remarquable; ses mœurs étaient pures, et sa probité inflexible. Son père, qui était médecin, lui avait laissé une très médiocre fortune, qu'il n'a jamais songé à accroître, ses affaires personnelles ayant toujours été celles dont il s'est le moins occupé. Il n'a point eu d'enfants d'un mariage contracté à plus de soixante ans avec une de ses parentes : mais il a élevé chez lui plusieurs de ses neveux; et toute sa famille a constamment été pour lui l'objet d'une généreuse bienfaisance. Il a laissé plusieurs ouvrages imprimés, dont les principaux sont : I. Un *Mémoire sur l'application de la mécanique à la construction des voûtes* (1772, in-4°.), dans lequel il répond aux objections faites par Patte contre la solidité de la coupole de l'église de Sainte-Geneviève. II. Un *Mémoire contenant des expériences sur la charge que les pierres peuvent supporter*, imprimé dans le *Journal de physique* du mois de novembre 1774. III. *Divers Mémoires sur les écluses et le canal du Centre*, imprimés vers 1780, parmi ceux de l'*Académie de Dijon*. IV. Une *Dissertation sur les dégradations survenues aux piliers du dôme du Panthéon français, et sur les moyens d'y remédier* (Paris, 1798, in-4°.) V. Un *Projet de dérivation jusqu'à Paris, des rivières d'Ourcq, Thérouenne et Beuvronne, d'une part, et des rivières d'Essone, Juigne, Orge, Yvette et Bièvre, d'autre part*, 1803, in-4°. VI. *Lettre au préfet du département de la Seine, au sujet de la dérivation de la rivière d'Ourcq* (Paris, 1803). Gauthey s'occupait depuis plusieurs années, lorsque la mort l'a enlevé, de réunir, dans un *Traité complet sur la construction des ponts et des canaux navigables*, les résultats de ses recherches et de sa longue expérience. Cet ouvrage, laissé en manuscrit, ne sera point perdu pour les progrès de l'art : M. Navier, neveu de l'auteur, et lui-même ingénieur distingué, en a déjà publié, en 1809 et 1813, 2 volumes in-4°., enrichis d'additions considérables, et d'un éloge historique

de l'auteur. On a aussi imprimé le *Discours prononcé, le 14 juillet 1806, sur la tombe de M. Gauthey, par M. Lefebvre*, 1806, in-4°. Gi—d.

GAUTHIER (François), chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, observance réformée, né à Bar-le-Duc, vers le milieu du 16e. siècle, enseigna pendant long-temps la philosophie et la théologie dans sa congrégation, et y occupa différentes supériorités; après quoi il fut pourvu du prieuré-cure d'Évilly en Champagne. Il a publié : I. Une *Dissertation* dans laquelle il défend une ancienne tradition de l'ordre de Prémontré *sur une apparition de la Ste.-Vierge à St.-Norbert*, où elle lui désigna la forme et la couleur de l'habit de son institut. L'abbé Hugo, dans la *Vie* de ce saint, avait traité cette apparition de *fiction*, et cherché à prouver que cette tradition ne remontait pas à des temps fort anciens. Le père Gauthier la défend, sinon avec des arguments auxquels il n'y ait rien à répondre, du moins avec des raisons plausibles et une érudition qui lui fit honneur. II. L'*Apologie de la même dissertation;* c'est une réponse à l'abbé Hugo : la Dissertation et l'*Apologie* parurent à Paris, chez la veuve Chardon, in-4°., et dans le *Journal de Soleure* en 1705. Il avait encore composé un *Dictionnaire de l'origine des choses*, 3 vol. in fol. « Ouvrage, dit dom Calmet, d'une étendue et d'une science immense, qui coûta vingt années de travail à l'auteur. » Il était entièrement achevé et prêt à être mis sous presse, lorsque le père Gauthier mourut à Evilly, le 1er. septembre 1629. Ce religieux, aussi recommandable par ses vertus que par ses profondes connaissances, fut regretté des savants et de ses confrères. L—y.

GAUTHIER (François), prêtre, né dans le 17e. siècle, à Rabodange, près de Falaise, avait pour les négociations une certaine habileté naturelle, qu'il ignora long-temps lui-même, et que le hasard seul lui fit découvrir. Une affaire personnelle l'ayant obligé de passer en Angleterre, il y devint aide de l'aumônier du maréchal de Tallard, ambassadeur de France. Après le rappel du maréchal, il continua de demeurer à Londres, n'ayant, dit Voltaire, d'autre emploi que celui de célébrer la messe dans la chapelle privée du comte de Gallas, ambassadeur d'Allemagne. Il avait appris l'anglais; et comme il aimait l'étude, il s'était rendu familiers les meilleurs ouvrages écrits dans cette langue. Un homme d'esprit et qui parle agréablement sur des matières intéressantes, doit finir toujours par se faire écouter. Ce fut ce qui arriva à l'abbé Gauthier. Admis dans les meilleures sociétés, il fut bientôt recherché de plusieurs personnes considérables et initiées dans les affaires publiques. Le parti opposé à Marlborough voulait la paix avec la France, parce que c'était le moyen de lui ôter le commandement de l'armée, et de diminuer son crédit. L'abbé Gauthier fut mis dans la confidence de ce plan, et chargé d'entamer, avec le ministère français, une négociation qu'on pouvait désavouer, si la proposition était mal reçue. Sur la fin de janvier 1711, il arrive à Versailles, se rend chez le marquis de Torcy, et lui dit, sans autre préambule : *Voulez vous la paix, Monsieur? je viens vous apporter les moyens de la traiter*. C'était, dit M. de Torcy, demander à un mourant s'il voulait guérir. Les négociations furent dès-lors suivies secrètement, et se terminèrent par la paix d'Utrecht en 1713. L'abbé Gauthier

fut récompensé du zèle et de l'intelligence qu'il avait déployés dans cette affaire, par le don des abbayes d'Olivet et de Savigny; il reçut aussi des présents considérables du roi d'Espagne et de la reine Anne. Ce négociateur mourut le 13 juin 1720. Son portrait a été gravé par Hortemels et par Desrochers. W—s.

GAUTHIER (François), imprimeur, né dans le 17e. siècle à Marnay, petite ville de Franche-Comté, exerça son état à Besançon, où il mourut en 1730. Il est auteur de *Noëls au patois de Besançon*, très inférieurs aux *Noëls bourguignons* de La Monnoye, mais dans lesquels on trouve cependant des traits piquants, et des descriptions pleines d'originalité, entre autres celle de la procession générale. Il s'en est fait un grand nombre d'éditions, dont la meilleure est celle de 1751, 2 vol. in-12. On doit trouver en tête un avertissement de quatre pages sur les différentes pièces qui composent ce Recueil, et qu'on a retranché mal à propos des éditions suivantes. Le rédacteur de cet article en prépare une nouvelle, qui sera augmentée d'un glossaire contenant l'explication des mots les plus difficiles du patois bisontin. W—s.

GAUTHIER (François-Louis), bachelier en théologie, curé de Savigny, né à Paris le 29 mars 1696, et mort dans la même ville le 9 octobre 1780. Il exerça les fonctions du ministère pastoral pendant plus de cinquante-deux ans, avec un zèle qui ne s'est jamais démenti, et qui n'a cessé de produire, dans la paroisse de Savigny, les fruits les plus abondants par les instructions solides et multipliées qu'il y faisait régulièrement, par ses pieuses fondations et ses charités, et par la décence qu'il vint à bout d'y établir dans la célébration de l'office divin. Son opposition à la signature pure et simple du formulaire, le fit exclure de la France. Il adhéra à l'appel, au réappel et au concile d'Utrecht. Cette manière de penser ne l'empêcha pas de recevoir plusieurs fois des marques d'estime de la part de M. *de Vintimille*, dont le frère était seigneur de Savigny. Il publia de son vivant : I. *Traité contre les danses et les mauvaises chansons*, 2e. édition, 1775, in-12. II. *Traité contre l'amour des parures et le luxe des habits*, 1779, in-12. III. *Réflexions sur les O de l'Avent*, 1780, in-12. IV. *Réflexions chrétiennes sur les huit béatitudes*, 1783, in-12. Il a laissé un grand nombre d'autres ouvrages manuscrits, deux volumes d'*Instructions familières pour les dimanches et les fêtes*, impr. en 1784, 2 vol. in-12; cet ouvrage a une suite restée en manuscrit. T—D.

GAUTHIER (Mlle.), comédienne, née à Paris en 1692, reçue au théâtre en 1716, retirée en 1723, morte religieuse aux Sœurs Carmelites de Lyon, en 1757, s'est rendue moins célèbre par ses succès dans la carrière théâtrale que par sa conversion subite et presque miraculeuse. Elle venait d'atteindre sa 30e. année; et, suivant ses propres expressions, elle était plongée à Paris dans une mer de délices, lorsque l'idée de renoncer entièrement au monde lui fut tout à coup inspirée par une messe qu'elle avait eu *la fantaisie* d'entendre à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance (le 26 avril 1722). Vainement tous ses amis, ses parents, ses protecteurs voulurent la détourner d'un projet dont ils supposaient qu'elle se repentirait tôt ou tard : elle persista héroïquement dans sa pieuse résolution; et, aussitôt après le jour

de Pâques, époque où elle obtint sa retraite, elle partit pour une maison religieuse du Mâconnais, d'où elle se rendit à Lyon au couvent dit de l'*Antiquaille*. Recommandée par le respectable Languet, curé de St.-Sulpice, Mlle. Gauthier n'eut pas de peine à obtenir la protection de l'archevêque de Lyon, Villeroi, qui lui facilita en peu de temps l'entrée du couvent des Carmelites, où elle prit le saint habit, après trois mois d'épreuves (le 20 janvier 1725): le prélat présida lui-même à la cérémonie, qui, malgré l'extrême rigueur de la saison, avait attiré un immense concours de spectateurs. La sœur *Augustine de la Miséricorde*, c'est ainsi qu'on appela dès-lors Mlle. Gauthier, vécut trente-deux ans dans le fond de son cloître, sans éprouver d'autre regret que celui de n'y être pas entrée plus tôt, et sans rien perdre de sa gaîté naturelle. La vivacité qu'on lui connaissait s'était changée en ferveur pour ses devoirs de religion; et l'on rapporte qu'étant devenue aveugle dans les dernières années de sa vie, elle ne voulut jamais permettre qu'on la servît en aucune manière. Une pension de 1000 francs qu'elle avait obtenue en quittant le théâtre, lui fournissait les moyens de se livrer à son goût pour la bienfaisance; et ses pieuses relations avec la reine Marie Leczinska, qui ne dédaignait pas de lui écrire, lui procuraient dans le couvent une considération qu'elle ne cherchait pas. Objet de la curiosité publique non moins que de la vénération des fidèles, la sœur Augustine recevait de fréquentes visites : elle les aimait beaucoup, dit-on, parce qu'elle aimait à parler; et l'on ajoute que sa conversation était extrêmement agréable. Le pape lui avait donné un bref pour paraître au parloir, à visage découvert. (Les personnes qui rapportent ce fait n'en font pas connaître les motifs.) La conversion de Mlle. Gauthier dut paraître d'autant plus extraordinaire aux habitants de la capitale, que cette actrice, alors dans la fleur de l'âge, n'avait rien annoncé jusque-là qui ressemblât à de la dévotion; son caractère était impétueux, hardi, porté au plaisir, et le nombre de ses amants avait été considérable. On raconte qu'éprise d'une passion malheureuse pour son camarade de théâtre, Quinault-Dufresne, et ne pouvant décider ce grand acteur à l'épouser, elle en conçut un chagrin si profond, que cette circonstance fut regardée par quelques personnes comme le principe secret de sa vocation. Du reste, elle n'était pas sans talent pour la comédie. Ce fut Mlle. Gauthier qui créa le rôle de la tante dans le *Mariage fait et rompu* de *Dufresny*; et il paraît qu'elle jouait avec beaucoup de succès celui de Mme. *Jobin* dans la *Devineresse*. Elle était grande et bien faite, dit Duclos, et son teint avait de la fraîcheur. Elle faisait des vers passables, et peignait très bien en miniature. La vigueur de son bras était prodigieuse, et peu d'hommes auraient lutté contre elle. Le comte de Saxe, dont la force était devenue célèbre, étant un jour parvenu à lui faire ployer le poignet, déclara que, de toutes les personnes qui avaient voulu s'essayer contre lui, il n'y en avait guère qui lui eussent résisté aussi long-temps. Elle roulait une assiette d'argent comme une oublie. Cette fille, vraiment extraordinaire, qui est devenue l'édification de son siècle, a écrit elle-même l'histoire de sa conversion. Cette relation contient une foule de détails circonstanciés, peu susceptibles d'analyse, mais qui ne laissent pas d'être curieux et

attachants. On la trouve dans le premier volume d'une compilation publiée par Laplace, sous le titre de *Pièces intéressantes et peu connues*. F. P—T.

GAUTHIER (Hugues), médecin du roi, docteur en médecine de l'université de Montpellier et de la faculté de Paris, naquit à Riceys, en Bourgogne, et mourut vers 1778. Sa vie n'a rien fourni aux biographes qui soit digne d'être transmis à la postérité; mais, outre plusieurs Mémoires insérés dans différents recueils, il a laissé les ouvrages suivants: I. *Introduction à la connaissance des plantes*, ou *Catalogue des plantes usuelles de France*, Avignon et Paris, 1760, in-12; Paris, 1785, in-8°. Ce petit ouvrage, dans lequel les plantes employées en médecine sont classées d'après leurs qualités physiques dominantes, telles que la douceur, l'amertume, l'acidité, l'âcreté, etc., est remarquable par la précision avec laquelle l'auteur indique les vertus qu'on leur attribuait alors. II. *Manuel des bandages de chirurgie*, 1760, in-12. Cet ouvrage, que nous n'avons pu nous procurer, paraît n'avoir pas mérité d'être cité par Haller. III. *Éléments de chirurgie pratique*, faisant partie des œuvres de Ferrein, tome 1er., 1771, in-12. Ces éléments, rédigés d'après les leçons de Ferrein, dont Gauthier fut l'ami et le disciple, quoique incomplet à beaucoup d'égards, sont dignes de la réputation de cet illustre professeur. IV. *Dissertation sur l'usage des caustiques pour la guérison des hernies*, 1774, in-12. L'auteur établit que le peu de succès des anciens dans l'emploi de ce moyen, tient uniquement aux vices de leurs procédés; mais qu'en se servant de l'acide sulfurique, le seul caustique dont il recommande l'usage dans cette opération, elle est d'une efficacité certaine, et exempte de tous dangers. — Gauthier, médecin de Nantes, a présenté, en 1717, à l'académie des sciences, une machine de son invention pour dessaler l'eau de la mer. — Gauthier (Jean), Montalbanais, docteur en médecine de Montpellier, médecin du roi, a écrit un petit *Traité de la maladie vénérienne*, 1617, in-12; compilation au-dessous du médiocre. Ch—t.

GAUTHIER (Jean), chirurgien-major des chevau-légers de la garde sous Louis XV, né à Montainville, près de Versailles, le 16 juill. 1717, fit la campagne de 1761 en Allemagne, et y rendit à la maison du roi, ainsi qu'à toute l'armée, de signalés services, que le roi crut devoir récompenser par des lettres de noblesse et l'honorable titre de chirurgien consultant de ses armées. En 1775, il fut décoré de l'ordre de St. Michel, et devint chirurgien de Louis XVI et de *Monsieur*, frère du roi: en 1777, il fut nommé chirurgien-major en chef et inspecteur des départements de la guerre, de la marine, des affaires étrangères et des hôpitaux militaires. Il était membre honoraire de la société d'émulation, des sciences, arts et belles-lettres de Liége; des académies de Londres et de Berlin. Extrêmement attaché à la famille royale, il ne dissimula pas ses sentiments, même au milieu des fureurs de la révolution. Son grand âge, les services qu'il avait rendus dans Versailles qu'il habitait, et le respect qu'on lui portait, furent sa sauve-garde. Il mourut, dans cette ville, le 22 septembre 1803, non moins recommandable par la pureté de ses mœurs et les lumières de son esprit, que par son zèle à secourir les pauvres qui récla-

maient les secours de son art. Il a laissé de nombreux écrits, pleins de faits curieux et de notes sur des opérations chirurgicales très singulières : ils auraient besoin d'être mis en ordre; et une plume un peu exercée aurait pu en tirer un parti utile à l'art. Ils sont restés entre les mains de sa veuve. L—y.

GAUTHIER DE LA PEYRONIE, ancien commis des affaires étrangères, ensuite correcteur à l'imprimerie nationale, mort en 1804, a donné : I. *Voyages de M. P. S. Pallas, en différentes provinces de Russie, et dans l'Asie septentrionale, traduits de l'allemand*, 1789-93, 5 vol. in-4°., plus 1 vol. de pl. II. *Essai historique et politique sur l'état de Gènes*, 1794, in-8°. III. *Voyage en Islande, par ordre de S. M. Danoise, traduit du danois* (d'Olafsen et Povelsen), 1802, 5 v. in-8°., et atlas in-4°. Les trois premiers volumes seulement sont de Gauthier de la Peyronie; les deux autres sont de M. Biornerod, Norwégien. Z.

GAUTIER, sire d'YVETOT, valet-de-chambre du roi Clotaire Ier., ayant perdu les bonnes grâces de son maître par suite de quelques intrigues, quitta la cour de France, et passa dans les pays étrangers, où, pendant dix ans, il fit la guerre aux ennemis de la foi. Au bout de ce temps, espérant que la colère du roi serait enfin apaisée, il s'en revint, passant par Rome, où le pape Agapet lui donna des lettres de recommandation pour Clotaire. Il arriva à Soissons, alors capitale du royaume, le vendredi saint de l'année 536; et ayant appris que le roi était à l'église, il alla l'y trouver, se jeta à ses pieds, et le conjura de lui pardonner, par les mérites de Jésus-Christ crucifié : mais Clotaire, sans égard pour son humble prière, sans respect pour la sainteté du lieu, ayant reconnu Gautier, lui plongea son épée dans le cœur. Le pape, instruit de cet acte de cruauté, menaça Clotaire de l'excommunication, s'il ne se hâtait de réparer son crime : Clotaire érigea alors la seigneurie d'Yvetot en royaume, pour être possédée par les héritiers de Gautier, et leur en fit expédier des lettres signées de lui, et scellées de son sceau. Telle est l'origine que Robert Gaguin donne au royaume d'Yvetot : mais l'abbé de Vertot, dans une *Dissertation*, insérée dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, tome IV, démontre que le récit de Gaguin est fabuleux; que ce n'est que dans l'intervalle de 1370 à 1392, que les seigneurs d'Yvetot ont pris la qualité de roi, fait prouvé par des titres, mais sur lequel les historiens contemporains ne s'expliquent pas, de sorte qu'on est réduit à des conjectures sur l'érection de la terre d'Yvetot en royaume. M. Duputel, de l'académie de Rouen, a néanmoins entrepris, de nos jours, de rétablir ce fait au nombre des événements historiques. Voyez le *Précis analytique* des travaux de cette académie, 1812, in-8°., pag. 181 (1). W—s.

GAUTIER (HUBERT), nommé, mal à propos, Henri, par l'historien de Nîmes, naquit dans cette ville, de parents protestants, le 21 août 1660. D'abord docteur en médecine, il changea bientôt de profession, entraîné par son goût pour les mathématiques, fut fait ingénieur du roi dans la ma-

(1) On peut encore consulter les *Preuves de l'histoire du royaume d'Yvetot*, par Jean Ruault, Paris. 1631, in-4°. ; la *Dissertation* sur ce prétendu royaume, par l'abbé des Thuileries, dans le *Dict. univ. de la France*, tom III ; et enfin l'excellente *Dissertation* de Foncemagne sur le même objet dans le tome premier de la *Description de la Haute-Normandie*, par Toussaint Duplessis.

.ne, ensuite inspecteur-général des ponts et chaussées, et eut une grande part aux travaux qui se firent de son temps en Languedoc. Gautier ne se borna pas aux études relatives à son art: il cultiva aussi les belles-lettres, la physique, et crut à l'astrologie judiciaire. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages. I. *Traités de fortifications avec l'examen des méthodes dont on s'est servi jusqu'alors pour fortifier les places*, Lyon, 1685, in-12. II. *Traité des armes à feu, tant des canons dont on se sert sur terre et sur mer, comme des mortiers, pour le jet de la bombe, avec la manière de diriger leur portée*, ibid. III. *Dissertation sur les eaux minérales de Bourbonne-les-Bains, où il est démontré, par une expérience, que la chaleur de ces eaux ne provient que d'un ferment*, Troyes, 1716, in-8°. IV. *Nouvelles conjectures physiques concernant la disposition de tous les corps animés* (Meaux, 1721). V. *La bibliothèque des philosophes et des savants, tant anciens que modernes, avec les merveilles de la nature, où l'on voit leurs opinions sur toutes sortes de matières physiques, comme aussi tous les systèmes qu'ils ont pu imaginer jusqu'à présent sur l'univers, et leurs plus belles sentences sur la morale, et enfin les nouvelles découvertes que les astronomes ont faites dans les cieux*, 1723, 2 vol. in-8°.; id., 1733-34, 3 vol. in-8°. Compilation insignifiante, par ordre alphabétique: Alexandre, Cyrus, le prophète Isaïe, y figurent dans le nombre des philosophes. VI. *Nouvelles conjectures sur le globe terrestre.* VII. *Histoire de la ville de Nîmes et des antiquités de Nîmes*, 1724, in-8°.: production superficielle, sans exactitude, sans critique et sans style. VIII. *Traité de l'art de laver les différents dessins qu'on envoie à la cour*, Lyon, 1687, in-12. IX. *Traité de la construction des chemins, tant de ceux des Romains que des modernes, dans toutes sortes de lieux;* les *Arrêts, édits, et déclarations du roi, concernant les ponts et chaussées; Dissertation sur les projets des canaux de navigation, d'arrosage, et pour la conduite des fontaines;* autre *Dissertation sur la conduite des mâts pour les vaisseaux du roi, depuis les forêts où on les abat, jusques dans les ports de mer auxquels on les destine*, Paris, 1715, in-8°.; ibid., 1721, 1728, 1751; traduit en allemand, Leipzig, 1759, in-8°. X. *Traité des ponts, la manière de les construire, tant ceux de maçonnerie que de charpente, sur toutes sortes de sujets*, Paris, 1716, in-8°.; id., édition augmentée, 1723, 1728, 1765, in-8°., avec 26 planches. XI. *Dissertation qui résout les difficultés sur la poussée des voûtes et des arches à différents surbaissements, sur les piles, les voussoirs, la charge des pilotis, le profil des murs qui doivent soutenir des terrasses, des remparts*, etc. Dans cet ouvrage, Gautier cherche à réfuter quelques principes de Vauban sur la poussée des terres, et il critique ce que Labire a écrit sur cette matière: il a été réfuté lui-même dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1726. Gautier leva les *Cartes* des diocèses de *Toulouse*, de *Béziers*, d'*Agde*, de *Nîmes*, d'*Uzès* et d'*Alais*: la dernière est restée inédite. L'évêque Fléchier l'avait converti en 1689; il mourut philosophiquement, à Paris, le 27 septembre 1737. V. S. L.

GAUTIER. *Voyez* GAULTIER, GAUTHIER, et WALTER.

GAUTIER DAGOTY (JACQUES), Marseillais, souvent désigné sur ses ouvrages sous le titre de Gautier père, et de Dagoty père, florissait à Paris dans la dernière moitié du 18e. siècle, et fut membre de l'académie des sciences de Dijon. Peintre, graveur, anatomiste, il s'occupa de physique, d'histoire naturelle, et se donnait pour l'inventeur de l'art de graver et d'imprimer en couleurs naturelles. Leblon avait cependant employé, avant lui, un procédé semblable, avec cette seule différence, que Gautier mettait quatre couleurs en usage, tandis que Leblon n'en employait que trois. Les nombreuses planches qu'il a imprimées par cette méthode, constituent son principal titre à la renommée: elles offrent néanmoins une teinte si sombre, des dessins si imparfaits, et tant de confusion dans les couleurs, que, malgré les laborieux efforts de l'auteur et de plusieurs de ses fils pour mettre sa méthode en vogue, elle est complètement tombée en désuétude, et paraît condamnée à un juste oubli. Plusieurs de ses ouvrages ont pour objet la physique, l'histoire naturelle, la peinture; les autres, et ce sont les plus importants, concernent exclusivement l'anatomie: I. *Myologie de la tête*, en huit planches, Paris, 1745, grand in-4°. II. *Myologie du pharynx, du tronc, et des extrémités*, en douze planches, Paris, 1748, grand in-4°. Ces deux collections, imprimées en couleur, ainsi que toutes celles qui ont été publiées par l'auteur, ont été gravées d'après les dissections, et avec les tables explicatives de Duverney; on les trouve quelquefois réunies sous ce titre: *Myologie complète, ou Description de tous les muscles du corps humain*, formant vingt planches, Paris, 1746, grand in-4°. III. *Anatomie complète de la tête et de toutes les parties du cerveau*, huit planches, avec les tables explicatives, Paris, 1748, grand in-4°. Cette partie représente l'origine des nerfs, diverses coupes du cerveau, propres à en faire ressortir les différentes parties; elle valut à l'auteur une gratification de 600 fr., qui lui fut accordée par le roi. IV. *Anatomie générale des viscères, angeiologie et névrologie, avec la figure d'un hermaphrodite decrit par Mertrud*, dix-huit planches, Paris, 1752, in-4°. V. *Exposition anatomique de la structure du corps humain, contenant la splanchnologie et la névrologie*, vingt planches, Marseille, 1759, 1765, 1770, in-fol.; un supplément a été ajouté à la dernière edition. VI. *Exposition anatomique des maux vénériens, sur les parties sexuelles de l'homme et de la femme*, quatre planches, Paris, 1773, in-fol. Le bubon, les choux-fleurs, et les chancres, sont les seules affections vénériennes qui soient représentées dans cette collection. VII. *Exposition anatomique des organes des sens, jointe à la névrologie entière du corps humain*, sept planches, Paris, 1775, in-fol. Les tables explicatives contiennent différentes hypothèses sur l'électricité animale, et sur le siége de l'ame. VIII. *Anatomie des parties de la génération de l'homme et de la femme, avec ce qui concerne la grossesse, l'accouchement, et l'angeiologie du fétus*, Paris, 1778, in-fol.; seconde édition, augmentée de la coupe de la symphise, et de la description des parties susceptibles d'être intéressées dans cette opération, huit planch., Paris, 1785, in-fol. Parmi les autres productions de Gautier Dagoty père, nous placerons: IX. Une *Lettre concernant le nouvel*

art d'imprimer les tableaux avec quatre couleurs, Paris, 1749, in-12. Cet art, auquel on doit le grand nombre de planches que l'auteur a publiées, consiste à n'employer que le noir, le bleu, le jaune et le rouge, les seules couleurs qu'il regardait comme primitives. X. *Nouveau système de l'univers*, Paris, 2 vol. in-12. Le premier volume, publié en 1750, sous le titre que nous venons d'indiquer, a pour objet de combattre de ...trine de l'attraction universelle, cessite ...ver l'existence du vide, sa nécessité ... le mouvement, et autres giles bases ...eries, ridicules et fragiles qu'il croyait po... sorte de système de Newton. Le sec... opposer à celui imprimé en 1751, parut volume, im- *Chroagénésie, ou généra...* le titre de *leurs, contre le système de* ...les *couleurs* l'auteur s'efforce de combattre l'a...on: des rayons solaires, et leur séparation en sept couleurs primitives, au moyen du prisme ; il nie que le blanc soit le résultat de la réunion des autres couleurs; il qualifie d'hypothèses les propositions les plus évidentes et les plus brillantes découvertes du philosophe anglais, et leur substitue, avec les opinions les plus bizarres, les idées les plus extravagantes. XI. En réponse aux trop justes critiques que méritait une semblable production, Gautier publia sous le titre de *Réfutation de la défense des Newtoniens*, une brochure pleine de frivoles argumentations, d'expériences inexactes, et où il fait les plus vains efforts pour soutenir son ridicule système, Paris, 1752, in-12, fig. XII. *La Zoogénie, ou génération des animaux*, Paris, 1750, in-12, est un ouvrage consacré à la réfutation des différents systèmes des ovaristes, des séminalistes et autres, sur la génération. Par des hypothèses tout aussi gratuites que celles qu'il combat, et par de prétendues expériences entièrement fausses et controuvées, l'auteur cherche à établir que l'embryon existe tout formé dans la semence du mâle, avec laquelle il est lancé, pendant la copulation, dans la matrice de la femelle, où il ne fait que se développer. XIII. Les *Observations sur la physyque, l'histoire naturelle, et la peinture* (origine primitive du *Journal de physique*, que rédige aujourd'hui M. de la Métherie), sont un recueil d'observations, d'extraits, de mémoires et de critiques sur ces différents objets, et constituent le premier journal français qui ait été consacré aux sciences physiques. De 1752 à 1755, il en parut dix-huit *Numéros* en deux éditions, l'une formant 6 vol. in-4°., l'autre de format in-12 : la première renferme un grand nombre de planches imprimées en couleur; la seconde en est privée. ...ssaint continua ce journal sous le tit... *Observations périodiques sur la ph...ique, l'histoire naturelle et les arts, Journal des sciences et des arts*, ...ec des planches imprimées en cou..., par Gautier fils, 3 vol. in-4°., ...enant les six derniers mois de 17... et l'année 1757. L'abbé Rozier, d'a... simple collaborateur de Gautier, ...t pris la direction de ce journal, G... se plaignit au garde-des-sceaux ...er se plai- ... fit renouveler son privilége ; ... par suite d'un arrangement entre ... deux auteurs, le nouveau rédacteur ...vi- nua de le publier, sous son pre...nom, avec des figures en taille-douce. (*Voy.* ROZIER.) XIV. *Observations sur la peinture et sur les tableaux anciens et modernes*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. XV. *Collection de plantes usuelles gravées en couleur*, Pa-

ris, 1767, in-4. Ce recueil, que l'auteur promettait de porter jusqu'à 500 plantes, est resté incomplet par la saisie de prise de corps des graveurs. Il n'en a paru que trois livraisons : la première renferme douze plantes, et la dernière quatorze. Pendant l'interruption forcée de cette entreprise, Renaud s'en empara, et donna une suite à cette *Collection*, avec des planches gravées en noir, sur lesquelles il faisait appliquer des couleurs en détrempe; ce qui exigeait plus de temps, de travail et de dépense, que le procédé de Gautier, et n'en eut pas plus de succès pour cela. Ce dernier promettait de joindre à son recueil un texte in-8°., où il devait donner la nomenclature de Tournefort, celle de Linné, et son propre système, dans lequel les plantes, dépouillées des organes de la fructification (telles qu'on les voit, dit-il, la plus grande partie de l'année), devaient être classées en 2. familles. d'après la considératio des racing en dix familles. sons le rappo fent tiges; et e vingt-six, relat 1768 aux fe es. XVI. En févr 143), (*Journ. des sav.*, 1768 *tus*, où il Gautier publia un *Pr* collection de annonçait une nou eurs naturelles, plantes gravées en *es purgatives ti-contenant les du Roi et de celui rées du jar es de Paris :* elle de-*des apothi* posée de soixante-quatre vait être présenter, en français, planch tion et les vertus médicales la des plantes. Mais cette nouvelle prise ne fut pas plus heureuse, fut promptement arrêtée, probablement faute de souscripteurs. A en juger par les dessins incorrects et defectueux des huit plantes que renferme le sixième cahier de ce recueil, le seul qui paraisse avoir été publié, Paris, 1776, in-4°., la botanique et l'art de la peinture ont peu perdu à l'interruption de cet ouvrage. Gautier père, plus digne d'être cité par l'extrême variété et la grande quantité de ses productions, que par la justesse de son esprit, la profondeur de ses vues ou l'utilité de ses ouvrages, eut à soutenir une foule de discussions polémiques, et des tracasseries sans nombre, pendant sa laborieuse carrière; il mourut à Paris, vers la fin de 1785, et à un nt très avancé, par suite d'un évé ma-que Bachaumont raconte été rayé nière suivante : Gautier l'académie de la liste des membr par les intri-des sciences de D rétaire de cette gues de Mare uel il avait eu que-société, ave r, ayant eu la méchan-relle; ce é insérer, quelque temps ecté de cette nouvelle dans les jour-apr Gautier, en la lisant dans une euille publique, en fut si péniblement affecté, qu'il tomba à l'instant dans un accablement profond, qui le conduisit rapidement au tombeau. — GAUTIER (Arnaud Éloy), fils du précédent, auquel il succéda dans l'art de graver et d'imprimer avec les quatre couleurs, a donné des soins aux ouvrages suivants : I. *Observations périodiques sur l'histoire naturelle, la physique et les arts, avec des planches en couleurs naturelles, Journal commencé en 1752, et continué, en 1771 et 1785, par Rozier, et par une société de gens de lettres et d'académiciens*, in-4°. La mort de Gautier fils, arrivée dès le quatrième *Numéro*, empêcha la continuation de ce *Journal*, qui commençait à devenir intéressant, et devait paraître une fois par semaine. II. *Planches d'histoire naturelle gravées en couleur*, Paris, 1757, in-4°.

C'est la collection, pure et simple, et sans texte, des gravures contenues dans les neuf volumes du *Journal* (dont il a été plusieurs fois question dans cet article), depuis son origine jusqu'en 1771, époque à laquelle l'abbé Rozier y a introduit les figures gravées en noir. III. *Cours complet d'anatomie*, peint et gravé en couleur, et expliqué par Jadelot, Nanci, 1773, in-fol.: l'auteur a réuni, dans ce recueil, toutes les planches anatomiques qui avaient été gravées et publiées à différentes époques par son père. — GAUTIER (Jean-Baptiste) (1), fils de Jacques, et frère du précédent, mort à Paris en 1786, a donné, sous le titre de *Galerie française*, une suite de portraits des hommes et des femmes célèbres qui ont paru en France, avec un abrégé de leur vie, Paris, 1770, grand in-4°. On annonçait une livraison par mois, composée chacune de six portraits, et de 50 ou 60 pages de texte: il n'en a paru que les deux premières livraisons (mai et juin 1770), l'auteur ayant cédé son privilége à Hérissant fils, qui a publié un second volume petit in-fol., 1772, avec des portraits gravés par Cochin. Gautier donna alors la *Monarchie française, ou Recueil chronologique des portraits de tous les rois et des chefs des premières familles*, Paris, 1770, in-4°.; entreprise plus malheureuse encore que la précédente, puisqu'il n'en parut qu'une livraison, contenant les portraits (en pied) des six premiers rois, depuis Pharamond jusqu'à Childebert, accompagnés chacun de deux ou trois pages de texte. — GAUTIER DAGOTY (Fabien), cinquième fils de Jacques, né à Paris vers l'an 1730, annonçait, par souscription, en 1781, une *Histoire naturelle, ou Exposition générale de toutes ses parties, gravées et imprimées en couleurs naturelles*: la première partie, contenant le règne minéral, devait avoir de quatre-vingts à cent planches, et devait paraître par livraisons de dix planches chacune grand in-4°. (*Journal de physique* avril 1781, page 311.) Cn—r.

GAUTIER DAGOTY (Édouard), fils de Jean Fabien, a fait faire quelques progrès à l'art de la gravure en couleur à plusieurs planches. Cet artiste a publié, vers 1780, une livraison de 12 estampes dans ce genre, gravées d'après les tableaux de la galerie du Palais-Royal : cet ouvrage, qui devait avoir une suite, n'a pas été continué faute de souscripteurs. Ces sujets sont, la *Léda*, de Paul Véronèse; le *Cupidon*, du Corrège; la *Vénus à la coquille*; deux autres *Vénus*; *Jupiter et Io*, d'après le Titien; l'*Amour et Psyché*, du Guide; la *Baigneuse*, de Le Moine; *Josh et Putiphar*, d'Alexandre Véronèse; le *S. François*, de Van Dyck; la *Madelène*, de Lebrun; et la *Bethsée*, de Bonnieu. Dégoûté du peu de succès de cette entreprise, Gautier se retira en Italie, et mourut à Milan en 84. — On connaît d'autres artistes du nom de Gautier ou Gaultier: Léonard GAULTIER, graveur au burin, imitateur de Crispin de Pas, né à Maïence en 1552. On a de lui plusieurs estampes dans le genre de l'histoire, d'après ses dessins, et d'après différents maîtres. — Nicolas GAUTIER, né à Paris en 1575, a gravé divers sujets de l'histoire d'Henri IV. — GAUTIER (Pierre), peintre et graveur, qui vivait dans le siècle dernier, a gravé divers sujets d'histoire, d'après Solimène : il s'était fixé à Naples. P—

(1) Ce personnage ne nous est connu que par la *France littéraire* de M. Ersch, les *Siècles littéraires* de Desessarts, le *Dictionnaire des Provençaux* et le *Journal des savants*, fév. 1770.

GAUTIER DE COINCY (1), connu aussi sous le nom de *Danz-Gautier*, poète français du 13e. siècle, sur lequel on n'a que des renseignements assez incomplets, naquit vers l'an 1177; il embrassa la vie religieuse en 1193, à l'abbaye St.-Médard de Soissons, fut fait, en 1214, prieur de Vic-sur-Aisne, et mourut, en 1236, à l'abbaye de St.-Médard, dont il était prieur depuis trois ans. Le recueil de ses chansons est, suivant l'abbé Lebeuf, un des plus beaux monuments de notre poésie, sous les règnes de Philippe-Auguste et de Louis VIII : il en existait des copies dans les bibliothèques de N. D. de Soissons, de St.-Corneille de Compiègne, et du chapitre de Paris. C'est du manuscrit de St.-Corneille, que Lebeuf a tiré la complainte sur l'enlevement du corps de Ste.-Léocade, qui passe pour un chef-d'œuvre de naïveté.—M. de la Borde, dans son *Essai sur la Musique*, mentionne, parmi les chansons du 13e. siècle, celles de Gautier d'Espinais et de messire Gautier d'Argies, ami de Ricard de Fournival. W—s.

GAUTIER DE MORTAGNE (*Walterus de Mauritaniâ*), théologien du 12e. siècle, disciple d'Aubry ou Alberic, chef de l'école de Reims, qui, depuis, fut évêque de Bourges, ouvrit lui-même une école publique dans l'abbaye de St.-Remi, et ensuite à Laon, dont il devint évêque en 1155. Il compléta, par des traités latins sur *l'ordre* et *le mariage*, le corps de théologie que son compatriote Hugues de Mortagne avait entrepris. Outre ces traités restés manuscrits, d'Achery, dans son Spicilége (tom. II, p. 459), a conservé *cinq lettres* de ce prélat, sur des questions de théologie et de dévotion. On en trouve des extraits en français, dans le tome IV de l'Histoire ecclésiastique de Normandie, ouvrage anonyme, composé par l'abbé Trigan, curé de Digoville. La cinquième de ces lettres est adressée au *moine maître Pierre* : ce maître Pierre est le célèbre Abailard; et l'objet de cette lettre est relatif à la Trinité, sur laquelle, comme on sait, l'amant d'Héloïse eut d'abord des principes qui différaient de ceux que professaient les théologiens. On a encore imprimé une autre *lettre* de Gautier, sur une question de théologie, à laquelle Arnoul, archidiacre de Seès, avait donné lieu. Cette pièce, que Hugues Mathon a imprimée dans ses observations sur Robert Poulet (*Pullus*), est, quoi qu'il en dise, de Gautier de Mortagne, et non d'un Guillaume de Mortagne, auquel, trompé par l'initiale G ou W, employée indistinctement, à cette époque, au commencement des noms de Gauthier, Guillaume, etc., il l'attribue mal à propos et contre toute vraisemblance. Les recherches que nous avons eu occasion de faire à cet égard, nous ont déterminés à nous ranger, contre le P. Mathon, de l'avis de l'abbé Trigan, qui l'a justement combattu. Gautier mourut et fut inhumé à Laon, en 1174. D—B—S.

GAUTIER DE SIBERT, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Tonnerre, en Bourgogne, d'une famille alliée à celle du fermier-général du même nom. Destiné à exercer une place dans la finance, son penchant irrésistible pour la littérature l'emporta sur le vœu de ses parents. Dénué d'ambition, et au-dessus du besoin, il vint à Paris cultiver les lettres en paix, et faire de l'étude son occupation favorite. En

(1) Coincy, petite ville du Soissonnais, où Gautier était né. C'est par erreur que les continuateurs du Dictionnaire de Moréri le nomment *Gautier de Coigny*.

1767, l'académie des inscriptions récompensa son zèle par une place d'associé. Gautier de Sibert a enrichi le recueil de cette société savante de huit *Mémoires :* Sur la loi *Sempronia;* Sur la question, *S'il y a eu un ordre du tiers-état, sous les deux premières races de nos rois;* Sur les *idées religieuses, civiles et politiques des anciens peuples, relativement à la barbe et à la chevelure;* Sur le nom de *cour plénière;* sur la *philosophie de Cicéron;* et Sur la *différence qui existe entre la doctrine des philosophes académiques, et celle des philosophes sceptiques.* On lui doit encore les ouvrages suivants : I. *Variations de la monarchie française dans son gouvernement politique, civil et militaire,* ou *Histoire du gouvernement de la France depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV,* 4 volumes in-12, Paris, 1765; ib. 2ᵉ. édition, 1789. L'auteur y suit graduellement les usages, les lois de la monarchie française, la nature des revenus publics, les mutations des domaines et des fiefs, l'accroissement et l'affaiblissement de la juridiction ecclésiastique : il traite des assemblées de la nation, etc., du gouvernement féodal, etc., et enfin de l'accroissement successif des prérogatives de la noblesse; du vasselage, ainsi que des droits et fonctions des différentes charges de la couronne. Les formules de Marculfe, les capitulaires de Charlemagne, les institutions et établissements de saint Louis, y sont aussi expliqués et commentés. Cet ouvrage, très utile à ceux qui s'occupent de notre ancienne histoire, est écrit avec clarté; mais on y pourrait desirer plus de critique, et des citations plus multipliées des différents ouvrages, soit manuscrits ou imprimés, qu'il a mis à contribution, et qui forment ses autorités. II. *Vies des empereurs Tite, Antonin, et Marc-Aurèle,* 1769, in-12. III. *Histoire des ordres royaux, hospitaliers et militaires de Saint-Lazare, de Jérusalem, et de Notre-Dame du Mont-Carmel,* Liége et Bruxelles, 1775, in-4°. Cet ouvrage a un but d'utilité assez bien rempli; cependant on y remarque quelques taches, qui prouvent que l'auteur n'était pas profondément versé dans l'étude de la langue grecque. IV. *Considérations sur l'ancienneté de l'existence du tiers-état, et sur les causes de la suspension de ses droits pendant un temps,* 1789, grand in-8°. Lors de la suppression des académies, Gautier de Sibert est retourné à Tonnerre, où il avait des propriétés, et où il est mort en l'an VI (1798). C'est à tort que quelques biographes l'ont placé parmi les membres de l'Institut; il n'a jamais été affilié d'aucune manière à ce corps savant. P—E.

GAUTRUCHE (PIERRE), né à Orléans, en 1602, baptisé sous le nom de Pierre, prit quelquefois, dans ses ouvrages, celui de Denis, qu'il reçut en 1624, en entrant, contre le vœu bien prononcé de sa famille, dans la société des jésuites, au milieu desquels il vécut cinquante-sept ans. Suivant l'usage de son institut, il professa successivement les humanités, la philosophie, la théologie, et spécialement les mathématiques, dans lesquelles il fit, pour son siècle, des progrès assez marquants. Pendant un long séjour à Caen, ce professeur se comporta de manière à mériter l'estime de M. Huet, évêque d'Avranches. Ce savant prélat, tout en regardant comme des trésors les livres du jésuite, le caractérise cependant en lui donnant le titre de *vir diffusæ eruditionis.* Le P. Gautruche prétendit un instant se livrer au mi-

nistère de la chaire; mais ayant eu la bonne foi de reconnaître qu'il ne pouvait y obtenir de grands succès, il renonça pour toujours à marcher sur les traces des Delarue et des Cheminais. Son grand mérite fut de connaître sa mesure, en se livrant presque exclusivement à la composition des livres élémentaires, alors assez rares, et cependant nécessaires aux collèges de son ordre. S'il faut en juger par le grand nombre des éditions, il paraît qu'on n'avait alors en France rien de meilleur en ce genre, que l'Histoire sainte et l'Histoire poétique de notre auteur. Les connaissances relatives aux études préliminaires ayant acquis, depuis, plus de précision et de clarté, les ouvrages de Gautruche ont cessé d'être recherchés. La treizième édition de l'Histoire sainte, imprimée à Rouen, sous la rubrique de Bruxelles, est de 1706. Ce laborieux écrivain mourut préfet des classes, au collége de Caen, le 30 mai 1681, très regretté d'une société aux intérêts de laquelle il se montra complètement dévoué. Nous avons de lui: I. *Histoire sainte, avec l'explication des points controversés de la religion chrétienne.* La meilleure édition est celle de 1692, 4 vol. II. *Mathematicæ totius institutio*, Caen, Cavelier, 1653; 1656. III. *Institutio totius philosophiæ cum introductione ad alias facultates*, 4 vol. in-12, 1653. IV. *Scopuli novorum dogmatum*, etc., 1673; ouvrage de parti, oublié dès sa naissance. L'abbé Goujet prétend qu'il n'est connu que de nom. V. *L'Histoire poétique, pour l'intelligence des poètes et auteurs anciens*; précis méthodique de toute la mythologie, adopté dans les colléges avant l'*Appendix* du père Jouvenci. La 18. et dernière édition de l'Histoire poétique de Gautruche, Paris, Legras, 1725, est *revue et augmentée par l'abbé* B*** (de Bellegarde). Le Dictionnaire des anonymes attribue cette édition à Bannier ou à Barillon. P—D.

GAUZBERT ou GOSBERT, moine de Fleury, au 9. siècle, fut élevé dans cette célèbre abbaye, où était établie une école fameuse, et fit de grands progrès dans les sciences et dans les beaux-arts. Il cultiva particulièrement la poésie. Son occupation principale était de copier les meilleurs livres de l'antiquité; et, avant la révolution, on avait encore à Fleury, *la vie de St.-Benoît, par le pape St. Grégoire le-Grand*, que Gauzbert avait écrite de sa main, comme l'atteste cette inscription: *Hic est liber Sti. Benedicti quem obtulit ei frater Gauzbertus.* A la tête du livre était placé un poème, en vers élégiaques, à la louange de St. Benoît. Aimoin, religieux de Fleury, l'a inséré dans un sermon sur le même saint, que le père Dubois, célestin, et depuis abbé de Beaulieu, en Argonne, a donné au public. On cite de lui une autre pièce de vers, dans le genre de celles qu'un nomme *acrostiches*, lesquels alors étaient fort en usage, et où les auteurs du temps rivalisaient à qui y réunirait et parviendrait à vaincre plus de difficultés. Celle dont il s'agit, était à la louange de Guillaume, comte de Blois. Les premières et les dernières lettres des vers forment celui-ci:

Te virtute crucis soter, Guillelme, coronat.

Et comme ce tour de force ne lui suffisait pas, Gauzbert construisit tellement sa pièce, que le même vers, sans interrompre le sens, le partageait en quatre parties égales, et formait une croix au milieu, de sorte qu'il était répété six fois; *Difficiles nugæ*. Le jurisconsulte Marc-Antoine de Dominici, qui avait reçu cette pièce du père Labbe, l'a fait imprimer dans son

Auberti familia rediviva, d'où elle a passé dans l'*Histoire de Blois*, du médecin Jean Bernier. L—Y.

GAUZLIN (1), cinquante-quatrième évêque de Bourges, était fils naturel de Hugues-Capet (2); sa mère est inconnue. Il fut élevé avec soin dans le monastère de Fleury, et y eut pour maître le célèbre Abbon, qui en était abbé. Il fit de si grands progrès dans les lettres divines et humaines, qu'il passait pour un des hommes les plus instruits de son temps; *totius scientiæ vir, gravisque auctoritatis*. Il n'avait pas moins profité dans la piété. Cher au roi Robert, plus encore pour ses bonnes qualités qu'à cause du lien du sang qui les unissait, il avait su se concilier l'entière confiance de ce prince, qui n'entreprenait presque rien d'important qu'il ne l'eût consulté. Abbon étant mort, le 13 novembre 1004, Robert donna à Gauzlin l'abbaye de Fleury. Les moines refusèrent de le recevoir, à cause du défaut de sa naissance: mais l'autorité du roi prévalut. Gauzlin eut un autre différend avec Foulques, évêque d'Orléans, au sujet de la dépendance de son monastère: cette affaire s'arrangea par la médiation de Fulbert de Chartres. Le siége de Bourges ayant vaqué, en 1013, Robert lui donna cet archevêché. Même opposition à son installation, de la part des habitants de Bourges et du chapitre, toujours fondée sur l'illégitimité de sa naissance: en vain le roi ordonnait; on refusa d'obéir. Gauzlin prit le parti d'aller à Rome, où il fut reçu avec beaucoup d'honneur par le pape Benoît VIII. Il fit admirer dans cette ville, sa science, ses vertus, et particulièrement son éloquence, dans un discours qu'il prononça en présence du pontife: il en obtint un rescrit, qui ordonnait à Geoffroi, comte de Bourges, de l'introniser. De leur côté, les chanoines, las d'être privés de leur revenu, que le roi avait fait saisir, finirent par se soumettre. Gauzlin assista au concile d'Airy et d'Orléans (1020 et 1022); et il eût part aux principales affaires ecclésiastiques de son temps. Il avait, avec l'archevêché de Bourges, conservé l'abbaye de Fleury: l'église de ce monastère ayant été incendiée, il la fit rebâtir magnifiquement à ses frais. Il mourut, le 2 septembre 1029, en faisant la visite de son diocèse. André, un de ses moines, a composé sa Vie, restée manuscrite. Il n'est pas douteux que ce grand et savant prélat n'ait beaucoup écrit; presque rien de lui néanmoins n'est parvenu jusqu'à nous. On connaît seulement: I. Deux *Lettres*, dont l'une est adressée à Oliba, évêque de Vich, en Catalogne, au sujet de la mort du frère de ce prélat; l'autre, au roi Robert, qui l'avait consulté à l'occasion d'une prétendue pluie de sang, tombée sur une des côtes maritimes de l'Aquitaine. Gauzlin répond au roi que ce doit être le présage de quelque malheur, et appuie son sentiment de différents exemples tirés de l'Histoire ancienne. La physique, depuis, a démontré qu'il n'y avait rien que de naturel dans ces phénomènes. II. *Discours prononcé en présence du roi Robert, pour assurer à S. Martial le titre d'apôtre; contre ceux qui voulaient qu'il ne fût que confesseur.* Ce discours est inséré dans les actes du concile de Limoges de 1031. Plusieurs lettres de Fulbert sont adressées à Gauzlin. L—Y.

(1) D'autres le nomment *Gauslin*, *Gauscelin*, et même *Josselin*.

(2) Dom Pierre de St.-Romuald, feuillant (*Trésor chronol. et histor.*), fait Gauzlin frère naturel de Hugues-Capet; Mezeray, au contraire (pag. 400 de son *Abrégé chronologique*, tom. II), le fait fils du roi Robert; tous deux se trompent, et ont contre eux l'autorité des historiens contemporains.

GAVANTI (Barthelemi), en latin *Gavantus*, général des barnabites et consulteur de la congrégation des rites, était né à Monza, et vivait au commencement du 17e. siècle. Il professa avec distinction dans les colléges de son ordre, fit une étude particulière de ce qui concerne les cérémonies de l'Église, les rites usités dans les temps anciens, et publia divers écrits sur cette matière. Il mourut à Milan en 1638. On a de lui : I. Un commentaire sur les rubriques du *Missel* et du *Bréviaire* romain, qui a eu diverses éditions, et dont la meilleure est intitulée: *Gavanti thesaurus sacrorum rituum, seu commentarius in rubricas Missalis et Breviarii romani, cum novis observationibus et additionibus Merati*, Turin, 5 vol. in-4°., avec figures, de 1736 à 1740, et réimprimé, cette même année, à Venise, 2 vol. in-fol. On reproche à Gavanti de n'avoir point assez approfondi sa matière, d'avoir trop donné à la spiritualité et trop peu à la critique, d'avoir rempli son ouvrage d'idées mystiques et peu naturelles, d'avoir adopté des explications forcées et arbitraires, et de s'être souvent contredit. D'autres, ce semble avec raison, en convenant que Gavanti a quelquefois négligé les explications littérales pour s'attacher à l'esprit des cérémonies, trouvent ce jugement beaucoup trop sévère, et n'en regardent pas moins son livre comme un ouvrage précieux, non seulement par le mérite des recherches et la profondeur de l'érudition, mais encore par les avantages que peuvent en retirer les ames pieuses. Aucun, suivant eux, n'est plus propre à inspirer du respect pour la religion chrétienne, et à faire sentir la dignité et la majesté des cérémonies de l'Église : au reste, si quelque chose manquait à l'œuvre de Gavanti, les observations de Merati, exactes, solides et lumineuses, suppléent abondamment à ce qui lui aurait échappé. Claude Arnaud, oratorien et docteur en théologie, a fait un Abrégé en latin du Traité des cérémonies ecclésiastiques de Gavanti (Rome, 1631, in-4°.), et a ensuite traduit cet abrégé en français (Toulouse, 1650, in-12). II. *Manuale episcoporum*, Paris, 1647, in-4°. III. *Praxis visitationis episcopalis et synodi diœcesanæ celebrandæ* (Rome, 1628, in-4°.) Ces deux ouvrages sont instructifs, estimés, et faits pour être consultés dans l'occasion par tous ceux qui sont chargés du gouvernement d'un diocèse. On connait encore du P. Gavanti, une Dissertation dans laquelle il cherche à prouver que le Nathanaël de l'Évangile n'est autre que St.-Barthélemi. I—y.

GAVARD (Hyacinte), médecin et anatomiste, né à Montmélian l'an 1753, fut de bonne heure conduit à Paris par l'amour de l'étude et par le besoin de s'instruire ; il arriva dans cette capitale à l'époque où Desault répandait le plus grand éclat sur l'enseignement et sur la pratique de la chirurgie, et où il introduisait, dans l'étude de l'anatomie humaine, une méthode et une précision inconnues jusqu'alors. Gavard devint son disciple, et se livra, sous lui, avec tant d'ardeur à l'étude de l'anatomie, qu'il ne tarda pas à se distinguer parmi les nombreux élèves qui se pressaient autour de ce grand chirurgien. Il fut bientôt en état d'ouvrir lui-même des cours. L'admirable précision qu'il mettait dans ses descriptions anatomiques, les avantages inappréciables de cette méthode simple et rigoureuse qu'il avait puisée aux leçons de son maître, et les considérations physiologiques qu'un des premiers parmi les mo-

dernes il sut ajouter à l'aride exposition graphique des organes, lui attirèrent un grand concours d'auditeurs. L'enseignement public de la médecine venait alors d'être élevé en France, par l'organisation des écoles de santé, à un degré de splendeur dont on ne peut trouver d'exemple, ni chez les anciens, ni chez aucune nation moderne. Gavard sut tirer parti d'une circonstance aussi favorable à son ardeur pour l'étude : ses rapides progrès dans les différentes parties de la médecine le firent choisir, par le gouvernement, pour donner les secours de l'art aux élèves de l'école de Mars; et il fut nommé ensuite membre de la société de médecine de Paris. On a quelquefois reproché aux sciences physiques, et à l'anatomie en particulier, d'endurcir le cœur et de tarir la source des plus douces affections de l'ame : Gavard fournit une preuve remarquable de la fausseté de ce préjugé. Jamais personne ne fut pénétré d'un amour plus ardent pour l'humanité, d'une haine plus inflexible contre les oppresseurs, de plus d'horreur pour l'imposture et le charlatanisme; et personne ne fit des vœux plus sincères et plus constants pour l'amélioration de la triste condition humaine. Convaincu que l'ignorance est la source de tous nos malheurs, que l'instruction, ce premier besoin de tous, est le plus grand bienfait de la société; vivement touché en outre de l'ignorance profonde dans laquelle on laisse croupir la classe la plus nombreuse et la plus malheureuse du peuple, et des inconvénients attachés à la méthode généralement en usage pour apprendre à lire et à écrire aux enfants, il imagina une méthode simple et facile, propre à enseigner en même temps ces deux choses, au moyen d'un procédé qui a plusieurs rapports avec le système monitorial de Lancastre. I. L'ouvrage utile qu'il a publié sur cet objet a pour titre : *Méthode pour apprendre, en même temps, à écrire, à lire, et à écrire sous la dictée, à l'usage des écoles primaires*, Paris, an III, in-8°. Cette méthode, que l'auteur s'était proposé de mettre en pratique pour l'instruction primaire de tous les petits ramoneurs de Paris, fut employée par lui, à l'école de Mars, avec le plus grand succès. Elle exige beaucoup moins de temps pour apprendre à la fois à lire et à écrire, qu'on n'en met, selon la méthode ordinaire, pour enseigner chacune de ces choses séparément. Elle est beaucoup plus économique, et offre le très grand avantage de simplifier, d'étendre et de multiplier l'enseignement, au point qu'avec un petit nombre de professeurs on peut former un très grand nombre d'élèves. « Il ne faut pour cela que placer, dans les écoles, un tableau sur lequel on trace les lettres, les syllabes, etc. Si l'école était trop nombreuse, l'instituteur pourrait se faire aider par un adjoint qui parcourrait les rangs, pour redresser les fautes des élèves, et s'assurer de leur bonne prononciation. » Les autres ouvrages de Gavard sont : II. *Traité d'ostéologie, suivant la méthode de Desault*, Paris, 1791, 2 vol. in-8°; 2e. édition, revue et augmentée d'un *Traité des ligaments*, Paris, 1795, 2 vol. in-8°. III. *Traité de myologie*, Paris, 1791, in-8°.; 2e. édition, revue et corrigée, Paris, 1802, in-8°. IV. *Traité de splanchnologie*, Paris, 1800, in-8°., revue et corrigée, Paris, 1802 et 1809, in-8°. Tous ces traités, remarquables surtout par la méthode sévère et la rigoureuse précision qu'il introduisit le premier dans les ouvrages d'anatomie, assu-

rent à Gavard un rang distingué parmi les anatomistes du 18e. siècle. Sa *Splanchnologie* surtout, infiniment supérieure à tout ce qui avait été imprimé avant lui sur le même objet, et surpassée à peine par les excellents Traités que les plus célèbres anatomistes de nos jours ont publiés sur cette partie de la science, sera toujours un livre classique. Gavard préparait encore d'autres ouvrages de médecine et d'anatomie, dont les manuscrits, presque indéchiffrables, ont été dispersés après sa mort. A son goût pour les sciences utiles, à son dévouement pour le bien public, il joignait les sentiments les plus nobles, une extrême modestie et une simplicité de mœurs véritablement antique : passionné pour la véritable gloire, il était touché jusqu'aux larmes au récit d'une belle action. Malgré son véritable talent, ses utiles travaux, et la réunion des qualités les plus rares et les plus précieuses, Gavard n'obtint que la stérile considération de quelques hommes instruits et amis de la vérité; il vécut pauvre, et mourut à Paris, dans la force de l'âge, et presque ignoré, en l'an X (1802). Ch—t.

GAVESTON (Pierre de), homme d'une naissance obscure, a joué un grand rôle dans l'histoire d'Angleterre au commencement du 14e. siècle. Ses vices firent sa fortune; et il ne dut ses malheurs qu'à l'excès de son orgueil. Son père, gentilhomme gascon, en récompense de quelques services rendus à Édouard Ier., obtint la faveur de le placer auprès de l'héritier présomptif de la couronne. Dans un poste qui l'approchait continuellement du jeune prince, Gaveston eut bientôt conquis sa tendresse. Ce courtisan corrompu, habile dans l'art de varier les jouissances, était alors à la fleur de l'âge. Doué d'un esprit vif et brillant, d'une adresse extraordinaire dans tous les exercices du corps, il joignait à des dons si rares tous les charmes de la plus aimable figure. Ses qualités séduisantes devaient le rendre et le rendirent en effet cher à un prince qui avait pour les plaisirs le goût le plus décidé. Gaveston, dont les inclinations étaient perverses, ne négligea rien pour augmenter les penchants vicieux de son maître, et accroître par-là son empire. Il déprava les mœurs du jeune Édouard, excita dans son imagination des desirs monstrueux; et c'est en s'y prêtant avec une honteuse complaisance qu'il parvint à régner despotiquement dans son cœur. Mais l'imprudent favori ne tarda pas à s'attirer la haine du roi, en mettant, par ses prodigalités, le désordre dans les finances du prince de Galles. Dans un moment où il devait se conduire avec la plus grande circonspection, il eut encore le tort de persuader à son maître d'insulter l'évêque de Lichtfield, qu'il regardait comme son ennemi. On jugea qu'il était temps d'ôter à l'héritier du trône un conseiller qui exerçait sur son esprit un trop funeste ascendant. Gaveston fut banni du royaume à perpétuité; et on lui accorda, pour sa subsistance, une pension de cent marcs par an, payables sur les revenus de la Guienne. Mais à peine Édouard eut-il, par sa mort, transmis le sceptre à son fils, qu'au mépris de ses serments le nouveau monarque s'empressa de rappeler l'indigne favori. Il n'attendit même pas son retour pour le combler des marques de son amour insensé. Dès les premiers jours de son règne (1307), il le créa comte de Cornouailles, et lui donna toutes les terres qui étaient revenues à la couronne

par la mort du dernier comte de ce nom. A son arrivée en Angleterre, Gaveston reçut en présent, outre l'île de Man, les 32,000 liv. qu'Édouard Ier. avait destinées à l'entretien de cent quarante chevaliers qui devaient porter son cœur à Jérusalem : enfin il fut nommé grand-chambellan, secrétaire d'état, et il gouverna le royaume en qualité de premier ministre. Alors son pouvoir n'eut plus de bornes; les principaux emplois furent conférés à ses créatures, et les revenus publics dissipés en fêtes et tournois, où le favori, affectant de ne paraître que tout couvert des diamants de la couronne, éclipsait toujours par sa magnificence la noblesse et le roi même. L'extravagante passion d'Édouard II allait jusqu'à ce point que souvent on lui entendit dire que si son pouvoir égalait sa tendresse, il placerait Gaveston sur le trône. Aussi disait-on publiquement que ce prince était ensorcelé. Édouard n'eut pas plutôt reçu les présents que lui fit son beau-père Philippe-le-Bel lors de son mariage avec Isabelle de France, qu'il les donna à son favori. Il prodiguait sans cesse à ce mignon le nom de frère ; et comme les grands mettaient de l'affectation à ne l'appeler que Pierre Gaveston, le monarque publia une proclamation pour que chacun eût à donner au premier ministre le titre de comte de Cornouailles. De si étranges faveurs, de si grands sacrifices ne rassasièrent point encore l'ambitieux et prodigue Gaveston. « Il » pillait le roi de telle façon, dit André Duchesne dans son Histoire » d'Angleterre, qu'il n'avait bien sou» vent en son épargne pas de quoi » fournir aux dépenses de sa maison, » et réduisait même la reine Isabeau » en telle nécessité qu'elle fut finalement contrainte d'en avertir le » roi Philippe son père. » Gaveston ne put supporter avec modération tant de prospérité. Enivré de sa puissance, il devint orgueilleux et insolent; il accabla la noblesse anglaise de ses dédains, et l'exaspéra par ses railleries insultantes. La reine elle-même ne put trouver un abri contre les traits de sa malignité. La haine que de tels procédés devaient inspirer aux grands, était encore accrue par les abus de la plus tyrannique administration. Le premier ministre s'était, par ses concussions et ses violences, rendu l'objet de l'exécration du peuple. Enfin l'indignation générale, et les remontrances du parlement, forcèrent le roi d'éloigner de sa personne l'odieux favori. Nous ne répéterons point ici des faits qui ont été rapportés ailleurs. (*V.* ÉDOUARD II.) Il nous suffit de dire que, chassé trois fois du royaume par la haine nationale, Gaveston revint toujours auprès de l'aveugle Édouard; que l'adversité ne put vaincre son arrogance, et que les barons, las de son joug, ayant pris les armes pour consommer sa ruine définitive, parvinrent à le faire prisonnier, et lui tranchèrent la tête; fin déplorable sans doute, mais assurément bien méritée. Le corps de Gaveston fut d'abord transporté au couvent des Dominicains d'Oxford, où il resta plus de deux ans sans sépulture, à cause d'une sentence d'excommunication lancée contre le favori; mais il fut ensuite enterré avec magnificence à Langley, dans le comté d'Héreford, où le roi fonda un couvent de Jacobins chargés de prier Dieu pour le repos éternel d'un homme qu'il avait tant chéri. N—x.

GAVINIÉS (PIERRE), né à Bordeaux, le 26 mai 1726, d'autres disent le 11, parut à treize ans au Con-

cert spirituel, et réunit tous les suffrages par la supériorité de son jeu sur le violon. Il fut en effet l'un des virtuoses les plus parfaits qu'ait produits la France. Son exécution était brillante et rapide; il lisait à livre ouvert et sans hésiter toute espèce de musique. Les sons qu'il tirait de son instrument, étaient si beaux et si touchants, que Viotti, après l'avoir entendu, n'hésita pas de l'appeler le *Tartini français*. A l'expression la plus pathétique dans l'*adagio*, Gaviniés unissait un talent totalement opposé, celui de broder et de varier la musique qu'il exécutait, au point qu'on l'a entendu jouer plusieurs fois de suite le même concerto, de manière à le rendre méconnaissable. Tout Paris a connu sa fameuse *Romance*, dont il improvisait, sur le violon, les variations avec tant d'art, qu'il arrachait des larmes à tous ses auditeurs. Dans sa jeunesse, une intrigue d'amour lui fit quitter brusquement Paris; il fut arrêté à quatre lieues de la capitale, et demeura un an en prison. En 1794, le conservatoire de musique le nomma un des professeurs de violon de cet établissement. Il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 9 septembre 1800. On a de Gaviniés un opéra en trois actes, intitulé *Le Prétendu*, joué avec succès, aux Italiens, en 1760; des *concertos*, des *sonates*, et un Recueil intitulé, *Les vingt-quatre matinées*, dans le genre des *Caprices* de Locatelli (1). Madame Pipelet (aujourd'hui Madame de Salm) a publié, en 1802, un *Éloge historique de Pierre Gaviniés*. M. Fayolle a publié *Notices sur Corelli, Tartini, Gaviniés, Pugnani et Viotti*, 1810, in-8°., avec cinq portraits. D. L.

GAVIROL (SOLIMAN ben), l'un des plus fameux rabins qui aient écrit en arabe, était natif de Malaga, florissait à Saragosse dans le 11e. siècle, et mourut, suivant Zacut et Yachia, à Valence, en 1070. Il cultiva avec succès la grammaire, la philosophie, l'astronomie, la musique, et les autres sciences: mais la philosophie morale et la poésie firent ses délices; il réussit tellement dans cette dernière, que Charizi trouve ses vers admirables et supérieurs à ceux de tous les autres poètes: il porte un jugement aussi favorable concernant sa manière d'écrire sur la philosophie morale, genre dans lequel il a composé deux chefs-d'œuvre en arabe; le premier est intitulé, *Tikkun middot*, ou *Correction des mœurs*, divisé en cinq sections, qui traitent des cinq sens, des vertus et des vices, de leurs rapports, et qui se trouve en cette langue originale à la Bibl. bodl., n°. 358 du nouveau catalogue d'Uri, parmi les manuscrits hebreux. Suivant une note qu'on lit dans ce manuscrit, il aurait été composé à Saragosse, l'an des Grecs 1428 (1116 du christianisme). Mais deux manuscrits que Rossi possède de la traduction en hébreu, que Judas Ben-Tibbon fit de cet ouvrage, portent l'un et l'autre que Gavirol le composa l'an 805, ou 1045. Voy. le *Catalogue raisonné des manuscrits de Rossi*, tome II,

(1) Gaviniés avait de la littérature; il fut lié particulièrement avec J.-J. Rousseau. Nous tenons de feu l'abbé Roussier, intéressé à connaître la vérité du fait, que Gaviniés fut le véritable auteur de l'*Errata de l'Essai sur la musique ancienne et moderne*, de Laborde, publié sous le nom d'une dame, et dont on n'avait jamais connu l'auteur. On sait que Laborde fut un des détracteurs les plus acharnés de Rousseau. Le livre que nous venons d'indiquer, écrit avec une logique vigoureuse, a pour objet de venger le citoyen de Genève des injures du musicien français. Laborde se répandit en invectives nouvelles dans le *Supplément* à son *Essai*; et la dame anonyme, ou plutôt Gaviniés, si le fait est certain, répliqua par un écrit intitulé: *Mon dernier Mot*. Voyez les diverses éditions des Œuvres de Rousseau.

p. 129, et III, p. 123, à l'art. des manuscrits 384 et 1246, où il relève une erreur de l'édition de Riva, à Trente, en 1562, et de Wolf, qui confondant une lettre avec une autre, fixe l'époque de la composition de cet ouvrage à l'an 808, ou 1048. Un troisième manuscrit, dont Rossi a fait postérieurement l'acquisition, confirme la leçon des deux qu'il avait déjà; et s'il est vrai, comme les écrivains hébreux l'attestent, que Gavirol mourut en 1070, il n'est point douteux que leur leçon ne soit préférable à celle du manuscrit arabe de la Bibl. bodl. Le second ouvrage de notre auteur sur la morale a pour titre: *Mivchar appenim*, *Choix de perles*. Plusieurs l'attribuent à Jedaïa Appeniui, ou Bedrachi; mais il est certainement de Gavirol. Le temps où vivait Ben-Tibbon, traducteur de Gavirol, prouve, d'une manière péremptoire, que l'ouvrage est de ce philosophe, puisque Bédrachi, auquel on l'attribue, vivait un siècle après lui. Gavirol a composé en hébreu divers ouvrages et beaucoup de poésies, dont Rossi parle dans son *Dict. hist. des aut. hébr.*, à son article. (*Voy.* Jedaïa.) J—n.

GAWRY (Le comte de), seigneur écossais, qui, mécontent de l'administration du duc de Lennox et du comte d'Arran, ministres de Jacques VI, roi d'Écosse, entra dans une conspiration formée par une partie de la haute noblesse, pour expulser du royaume ces favoris universellement détestés. Son château de Ruthwen fut choisi pour le lieu de l'exécution de ce dessein; et ce fut cette circonstance qui fit donner aux conjurés le nom de *Lords de Ruthwen*. C'est en effet dans ce château qu'ils tinrent leur souverain captif, jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'éloignement de ses ministres. (*Voy.* Jacques I[er]., roi d'Angleterre.) Quoique les coupables eussent pris la précaution de se faire solennellement amnistier par une déclaration royale (1582), cet énorme attentat ne resta pas long-temps impuni; car le premier acte de Jacques VI, rendu à la liberté, fut de rappeler le comte d'Arran, et de le rétablir dans toute sa puissance. Les Lords de Ruthwen furent alors contraints de prendre la fuite, pour se soustraire aux persécutions de l'implacable favori. Gawry, qui avait empêché les conjurés de sacrifier le comte d'Arran à leur haine, avait des droits à la reconnaissance de ce dernier: mais il fut cruellement trompé dans son attente. Sous prétexte d'un nouveau complot, il fut arrêté, livré à un tribunal, qui le condamna à perdre la tête; et l'exécution suivit immédiatement la sentence (1584). Le supplice de Gawry laissa dans le cœur de ses enfants un profond ressentiment contre le roi, qui l'avait souffert, après avoir accordé au comte un pardon spécial. Ils crurent toutefois devoir étouffer quelque temps le cri de la vengeance. Enfin, après seize ans de dissimulation, ils résolurent d'immoler Jacques aux mânes de leur malheureux père. Dans cette vue, ils invitèrent ce prince à se rendre à leur maison de Perth, pour assister, disaient-ils, à la découverte d'un trésor qui y était caché. Au jour indiqué, le roi arriva sans défiance et presque sans suite. Aussitôt un des fils de Gawry le fit entrer dans une chambre solitaire, où un homme, armé de toutes pièces, avait été aposté pour lui donner la mort. A l'aspect de son roi, l'assassin laissa échapper le fer de ses mains. Mais le fils de Gawry, accablant Jacques de reproches, tira son poignard, qu'il se préparait à

enfoncer dans le cœur de ce prince, lorsque l'homme armé s'écria que, lui vivant, il ne laisserait pas égorger à ses yeux son souverain, et courut ouvrir une fenêtre, tandis que le roi repoussait vivement son antagoniste. Alors Jacques, appelant à son secours, cria avec force : *Au meurtre! on m'assassine!* Quelques gens de la suite du roi, qui étaient dans la rue, reconnurent la voix de leur maître : ils franchirent en un instant l'escalier, et, s'élançant dans l'appartement, parvinrent à dégager le prince des mains de son meurtrier, qui, accablé par le nombre, eut bientôt mordu la poussière. Comme ils s'attendaient à être attaqués par l'aîné des fils de Gawry, qui ne s'était point encore montré, ils enfermèrent le roi dans un cabinet, dont ils résolurent de défendre l'entrée. Dans l'instant, le traître fondit sur eux, une épée dans chaque main, accompagné de plusieurs domestiques armés, et le combat devint furieux. Les défenseurs de Jacques étaient dans le plus grand danger d'être forcés, lorsqu'un d'eux s'écria : « Hélas! » vous avez tué le roi, notre maître; » voulez-vous aussi avoir notre vie? » Gawry, étonné de cette exclamation, suspendit son attaque : aussitôt, un des serviteurs du roi, profitant de ce moment, le saisit au milieu du corps, et le jeta sans vie à ses pieds. Ses domestiques, le voyant mort, s'enfuirent en désordre. Jacques, ainsi délivré par la bravoure de quatre sujets fidèles, se jeta sur-le-champ à genoux pour remercier Dieu d'une si grande faveur. Nous avons pris pour guide, dans cette narration, un historien anglais distingué, et qui nous a paru préférable à Grégorio Leti, que néanmoins les éditeurs d'un *Nouveau dictionnaire historique* ont, à l'exemple de Moréri, jugé à propos de copier, bien que le récit de cet écrivain soit peu vraisemblable. N—E.

GAY (Jean), poète anglais, d'une ancienne famille de Devonshire, naquit en 1688, à Barnstaple, ou près de cette ville. Il y reçut une excellente éducation d'un habile maître d'école (M. Luck, connu par un volume de vers en latin et en anglais). Gay, qui n'avait pas de fortune à espérer de ses parents, fut placé comme apprenti chez un marchand de soie, à Londres. La duchesse de Montmouth le tira du comptoir, et le prit pour secrétaire. Sa première production fut un poème intitulé les *Amusemens de campagne*, qu'il dédia à Pope, dont la réputation commençait alors à jeter un grand éclat. Pope fut sensible à cet hommage. Le caractère doux et facile, et la conversation spirituelle de Gay, l'attachèrent encore plus que ses vers; et rien depuis n'altéra leur amitié réciproque. Pope a eu sur Gay l'avantage d'exprimer ce sentiment en plus beaux vers. Le caractère de Gay était celui d'un homme franc, naturel, un peu timide, craignant d'offenser les grands et réussissant peu auprès d'eux; car il disait ce qu'il pensait et comme il le pensait. Il était le camarade de plaisir de tous les beaux-esprits de son temps, et l'objet de la prédilection particulière de chacun d'eux; ce qui ne doit point étonner, son talent poétique étant assez au-dessus du médiocre pour faire estimer et rechercher ses ouvrages, et pas assez transcendant pour déconcerter les faibles. Sa bonté et son amabilité rendaient ses rivaux mêmes contents des succès qu'il obtenait; aussi la faveur publique le récompensa presque toujours de chacune de ses productions, et quelques-unes ont obtenu une vogue momentanée beaucoup au-dessus de leur mérite réel. Tel fut entre autres l'opéra du *Gueux* (the

Beggar), sorte de vaudeville, dont le héros est un voleur de grand chemin, condamné à être pendu, et l'héroïne une fille publique. Une partie du succès de cette pièce fut sans doute due à la licence des scènes, qui est grande, même pour le théâtre anglais; cependant il faut remonter jusqu'à Aristophane, jusqu'à l'ancienne comédie grecque, pour trouver dans l'histoire de l'art dramatique des exemples de cynisme effronté pareils à ceux qu'offre le théâtre anglais. *Polly*, ou la suite de l'opéra du *Gueux*, que Gay composa, ne put être représentée; mais la défense des magistrats accéléra le débit de la pièce imprimée. On attribue à Gay l'invention de la tragédie burlesque; il donna une pièce de ce genre intitulée, *Comment l'appelez-vous?* qui eut beaucoup de succès (1). Il a aussi composé pour le théâtre une tragédie qui a pour titre, les *Captifs*, un opéra intitulé *Achilles*; des comédies, la *Femme dans l'embarras* et la *Répétition à Gotham*, la *Femme de Bath*, et enfin, *Trois heures après le mariage*: ces comédies n'eurent que très peu de succès; la dernière est une satire contre le docteur Woodward, composée en société avec Pope et Arbuthnot. Gay a aussi publié une tragédie pastorale, intitulée *Diane*. Johnson condamne avec sévérité et même avec humeur ce genre de poésie, qu'il trouve indigne d'une nation instruite et policée. L'*Amynte* est la meilleure réponse que l'on puisse opposer à cette fausse doctrine; et même, après l'avoir lue, on sent que ces sortes de compositions pourraient acquérir encore plus de vérité, de passion et de mouvement. Les *Fables*, que Gay composa pour l'éducation du jeune duc de Cumberland, et dont la première partie parut en 1726 (1), sont le plus connu et le meilleur de ses ouvrages. On l'a accusé de ne s'être pas fait une idée aussi exacte de ce genre de composition que La Fontaine, de l'avoir confondu avec celui des *contes*, des *allégories*, des *apologues*; on a dit aussi que la langue anglaise n'était pas propre aux fables: rien de tout cela n'est vrai; les inventions du fabuliste anglais paraissent le plus souvent très heureuses; ses réflexions sont justes et spirituelles; son style est doux, gracieux, enjoué: mais Gay n'est jamais qu'un habile versificateur, et La Fontaine se montre souvent un grand poète. La Fontaine enrichit sa langue et la crée; Gay fait un assez bon usage de la sienne. On lit volontiers toutes ses fables: on relit avec délices et on retient un grand nombre de celles de La Fontaine. Les six églogues rustiques, intitulées la *Semaine du Berger*, furent composées par Gay pour plaire à Pope, qui désirait ridiculiser Addison et tous ceux qui prétendaient que les églogues de Philipps étaient préférables à celles de Pope, parce qu'elles se rapprochaient davantage du langage et des mœurs des pâtres anglais: mais le naturel plaît toujours; il peut exciter le rire, mais il n'est pas ridicule; il n'y a que l'affectation qui le soit. Gay sut peindre avec tant de vérité, dans ses églogues, les mœurs des paysans d'Angleterre, qu'elles eurent plus de succès que celles de Pope et de Philipps. C'est peut-être un des meilleurs et le plus original

(1) L'*Opéra du Gueux* et le *Comment l'appelez-vous*, traduits en français par Patus, font partie du *Choix de petites pièces du théâtre anglais*, 1756, 2 vol. in-12. On a aussi l'*Opéra du Gueux en trois actes, prose et vers, traduit de l'anglais par A. Hallam*, Londres, 1750, in-8., mauvaise traduction.

(1) La deuxième partie des fables de Gay ne fut publiée qu'après sa mort, vraisemblablement à cause des traits qu'il y lance contre les hommes d'état et les courtisans, dont les promesses l'avaient trompé. X--s.

de tous ses ouvrages : mais comme les peintures qui s'y trouvent tracées sont locales, leur mérite diminue, et leur effet s'évanouit, si on veut les transplanter; on a donc eu tort d'essayer de les traduire. Gay a composé deux petits poèmes, tous deux en trois chants, l'un intitulé, l'*Éventail;* l'autre, *Trivia*, ou *l'Art de se promener dans les rues de Londres*. Le premier est médiocre, et fondé sur des fictions mythologiques usées : il n'en est pas de même du second, qui est plein de tableaux vrais, variés, agréables, bien versifiés. C'est dans ces sujets grotesques que Gay réussissait le mieux; et, pour emprunter les expressions d'un autre art, il était en poésie un bon *peintre de genre*. Les *Poésies mêlées* de Gay consistent en épîtres, chansons, ballades et autres petites productions échappées à sa plume facile et élégante : il n'y en a aucune de très remarquable; et elles ne sont, dit Johnson, ni très estimées, ni tout-à-fait méprisées. Gay acquit, par ses ouvrages et les dons de l'amitié, une fortune assez considérable; il obtint la faveur des grands, et en reçut des encouragemens et des places : il était né avec le caractère le plus heureux, et cependant il périt victime des revers de la fortune, de l'ambition trompée, et des dispositions de son esprit, aussi prompt à concevoir des espérances qu'à se laisser abattre quand elles étaient déçues. Il avait placé ses capitaux dans les fonds de la compagnie de la mer du Sud, et il les perdit : nommé secrétaire d'ambassade à la cour de Hanovre, il accompagna, en cette qualité, le lord Clarendon ; mais à peine furent-ils arrivés au lieu de leur résidence, que la reine Anne mourut, et Gay se trouva sans place et sans fortune. Le prince et la princesse de Galles, qui le protégeaient, étaient montés sur le trône : Gay crut qu'il allait devenir puissant et heureux ; on lui offrit une place de gentilhomme-huissier de la princesse Louise, fille du roi : il se regarda comme insulté, refusa, n'obtint rien de plus ; et malgré le succès des ouvrages qu'il publia depuis, il conçut une telle mélancolie de cette disgrace, qu'il en mourut, le 4 décembre 1732, à l'âge de quarante-quatre ans. Le duc et la duchesse de Queensberry avaient cherché à le consoler, et l'avaient recueilli chez eux. Le duc, qui connaissait son peu d'ordre et d'économie, poussa même ses bontés pour lui jusqu'à prendre soin de ses affaires et de régler sa dépense. Il faut que les amis de Gay aient, ainsi que lui, vivement ressenti l'injustice qu'il éprouva de la part du roi et de la reine; car dans l'admirable épître au Dr. Arbuthnot, qui sert de prologue à ses satires, Pope n'a pas craint d'exhaler ses sentimens à cet égard : « Bénis soient les grands, dit-il, et » pour les amis qu'ils m'enlèvent, et » pour ceux qu'ils me laissent ! car ils » m'ont laissé Gay ; ils me l'ont laissé » pour me montrer le génie abandonné dans sa fleur, et n'obtenant pour » prix d'une vie sans tache, que les » larmes de Queensberry et les vers » qu'un ami prononce sur sa tombe. » (1) Gay fut enterré dans l'église de l'abbaye de Westminster. Le

(1) Nous n'avons pu nous servir ici de la traduction que Delille a faite de cette épître, traduction d'ailleurs si exacte et si poétique ; mais malheureusement, dans cet endroit, le poete français n'a ni traduit, ni imité : il a composé, et, ce qui est fâcheux, c'est que ses vers donnent de Gay une idée toute contraire à la vérité. Du reste, s'il y a moins de sensibilité que dans les vers de Pope, il y a peut-être plus d'esprit, de verve et de mouvement :

O grands ! mon intérêt s'accorde avec le vôtre ;
Je hais la flatterie, et vous la bonne foi ;
Cibber rampe chez vous, et Gay vécut chez moi.
Ciel ! fais-moi, comme Gay, vivre et mourir sans maître !
Savoir vivre et mourir, c'est le seul art peut-être.

due et la duchesse de Queensberry lui firent élever un monument; et Pope en composa l'épitaphe. Cazin a donné une édition des œuvres de Gay, traduites en français. Madame de Kéralio a traduit ses *Fables*, suivies du poème de l'*Éventail*, Paris, 1759, in-12. Les *Fables* ont été imitées depuis, en 1785, Paris, in-8°.; elles ont été traduites en vers français (par M. Joly, de Salins), Paris, Ancelle, 1811, in-18. M. de Mauroy a aussi donné les *Fables choisies de Gay, mises en vers français*, Paris, 1784, in-12. M. Hennet, dans sa *Poétique anglaise*, a traduit une de ses églogues rustiques et deux de ses fables. Le duc de Nivernois, M. Ginguené, et quelques autres fabulistes français et étrangers, ont aussi puisé dans le recueil de fables de Gay(1). Enfin M. Millon de Liége a imité, en vers français, le poème intitulé l'*Éventail*(2). W—R.

GAY (Thomas), dominicain provençal, oublié dans les *Scriptores ordinis prædicat.*, et dans le *Dictionn. de la Provence*, né à Tarascon, et religieux du couvent de cette ville, prit le grade de docteur en théologie, et professa long-temps dans son ordre avec beaucoup de succès. Il cultivait aussi la littérature, et surtout la poésie latine. Il fit usage de ce talent, et de l'habileté qu'il y avait acquise par la lecture de Virgile, d'Ovide et des meilleurs auteurs de l'antiquité, pour célébrer, en vers, les hommes illustres de son ordre. Ses ouvrages ont été imprimés sous le titre de *Ager dominicanus; unà cum fragrantibus libris in eo crescentibus, elogiis rythmicis exornatus*, Valence, 1691, in-4°. L—Y.

GAYA (Louis de), sieur de Tréville, capitaine au régiment de Champagne, vivait sous le règne de Louis XIV, et a laissé divers ouvrages qui ne sont pas sans intérêt; mais on n'a pu trouver aucun détail sur sa naissance ni sur sa mort. Ses ouvrages sont: I. *L'art de la guerre, où l'on voit les fonctions de tous les officiers de cavalerie, d'infanterie, d'artillerie, et des vivres, depuis le général jusqu'au simple soldat, dédié au Roi*, Paris, 1677, 1678, 1689, 1692, in-12. II. *Traité des armes*, 1678, in-12, fig. III. *Cérémonies nuptiales de toutes les nations*, Paris, 1680; La Haye, 1681, in-12, peu commun: Casimir Freschot en a donné une traduction italienne, Venise, 1683, in-12. IV. *Histoire généalogique et chronologique des Dauphins de Viennois, depuis Guigues, en 1227, jusqu'à Louis V, fils de Louis-le-Grand*, Paris, 1683, in-12. V. *Les huit barons ou fieffés de l'abbaye de St.-Corneille de Compiègne, leur institution, leur noblesse, et leur antiquité* (avec le catalogue des abbés), Noyon, 1686, in-12. C. T—Y.

GAYOT DE GENOUILLAC. *Voy.* Galiot.

GAYOT DE PITAVAL (François) naquit à Lyon, en 1673. Il prit d'abord le petit collet, qu'il quitta pour joindre deux frères qu'il avait au service. Il abandonna le métier des armes, pour se faire avocat, en 1713, âgé d'environ quarante ans, et mourut, en 1743, après avoir éprouvé,

(1) On trouve la traduction de vingt-huit fables de Gay dans le *Fablier anglais* de M. Amar Durivier, 1802, in-8°. Christophe Anstey, poète anglais, a traduit en vers latins un Choix des fables de Gay; et ces traductions, estimées pour la pureté du style, ont eu plusieurs éditions.

(2) M. Barbier, dans la table du *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, attribue à Thomas Gray un poème intitulé l'*Éventail*, et au tome I, pag. 265, n° 2019, il donne le titre d'un livre ainsi conçu: *L'Éventail*, poème traduit de l'anglais (de Gray), en trois chants, par M. Coustard de Massi, à Paphos, 1768, in-12. Il est évident que M. Barbier a confondu Jean Gay avec Thomas Gray. (*Voy.* Thomas Gray.)

dit-on, plus de quarante attaques d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Bibliothèque des gens de cour*, 1723 et suiv., 6 vol. in-12; 1747, 7 vol. in-12 : dans ce Recueil, Gayot a beaucoup parlé de lui, sous le nom de *Damon*, et de sa femme, sous le nom de *Clélie*. C'est une mauvaise compilation, en prose et en vers, de mots plaisants, facétieux, etc. II. *Campagne de Villars en* 1712, Paris, 1713, in-12. III. *Le faux Aristarque reconnu, ou Lettres critiques sur le Dictionnaire néologique* (Voy. Bel), 1733, in-12. IV. *Heures perdues du chevalier de Rior*....., 1715, in-12. Ce sont, en effet, des heures perdues que celles que l'on consacrerait à la lecture de ce volume. V. *Art d'orner l'esprit en l'amusant*, 1728, 2 vol. in-12. VI. *Esprit des conversations agréables*, 1731, 3 vol. in-12. VII. *Saillies d'esprit ou choix curieux de traits utiles et agréables, pour la conversation*, 1732, 2 vol. in-12. VIII. *Recueil des énigmes les plus curieuses de ce temps*, 1717, in-12. « Tous » ces ouvrages, dit Richer, ont été » appréciés par les critiques, qui ne » l'ont pas épargné. Il faut avouer que » son goût et ses talents étaient mé» diocres; mais ce qui a le plus con» tribué à le faire traiter sans ména» gement, c'est qu'il se croyait le » plus ingénieux des écrivains et ne » s'en cachait pas. Il s'était même érigé » en juge sur le Parnasse, et criti» quait hardiment les écrivains les » plus célèbres. » IX. *Causes célèbres et intéressantes, avec les jugements des cours souveraines qui les ont décidées*, Paris, 1734 et ann. suiv., 20 vol. in-12 : recueil qu'a fait oublier celui de Richer (*V.* Richer), et qui a donné naissance aux *Faits des Causes célèbres*. (V. Garsault). A. B—t.

GAYTON (Edmond), né à Londres en 1609, est un de ces écrivains qui ont pu se faire lire quelque temps avec plaisir, sans que leurs ouvrages aient marqué d'une manière importante dans la littérature. Après avoir été attaché à l'université d'Oxford, où il prit le degré de bachelier en médecine, en 1647, il fut obligé de revenir à Londres, s'y maria, et y subsista du produit de ses ouvrages. Après la restauration, il alla reprendre, à Oxford, les fonctions dont son attachement à la cause royale l'avait fait écarter, et il y vécut tranquille jusqu'à sa mort, arrivée le 12 décembre 1666. On ne lui trouva pas un penny dans sa poche; et le docteur Fell, vice-chancelier, fut obligé de faire les frais des funérailles de ce poète sans souci. Parmi ses ouvrages, nous indiquerons seulement les suivants : I. *Chartæ scriptæ*, ou *Nouveau jeu de cartes*, *appelé* Play by the book, 1645, in-4°. II. *Notes agréables sur Don Quichote*, 1654, in-fol.; souvent réimprimé. Cet ouvrage ne manque ni d'esprit ni de gaîté; mais les plaisanteries n'en sont pas toujours du meilleur ton. III. *L'Art de la longévité*, ou *Institutions diététiques*, ib., 1659. Z.

GAZA ou GAZIS (Théodore), né à Thessalonique, vint habiter l'Italie, après la prise de sa ville natale par les Turcs, en 1429. Génébrard et Baillet, qui placent cet événement en 1444, se sont beaucoup trompés. Après avoir professé le grec à Sienne, Gaza se rendit à Ferrare, sur l'invitation du Duc, et y fonda une académie, dont il fut le premier recteur. Il y enseigna le grec, pendant plusieurs années, avec tant d'éclat et de succès, que, lorsqu'il eut quitté Ferrare pour aller à Rome, où l'appelait le pape Nicolas V, l'usage s'établit,

dit-on, parmi les amateurs des lettres savantes, de ne point passer, sans se découvrir, devant la maison qu'il avait occupée; et cet usage subsista longtemps même après sa mort. Ce fut vers 1455, que Gaza fit le voyage de Rome. Il savait parfaitement le latin, qu'il avait étudié sous Victorino de Feltre; et le pape voulait l'employer à traduire, dans cette langue, quelques-uns des meilleurs ouvrages grecs. La traduction des Problèmes d'Aristote, dont il se chargea, le mit en querelle avec George de Trébizonde (*Voy.* GEORGE), qui les avait déjà traduits, mais lui concilia l'estime et la protection du cardinal Bessarion (*Voy.* BESSARION). Il traduisit aussi les Problèmes d'Alexandre d'Aphrodise; la Tactique d'Élien; le traité de la Composition, par Denys d'Halicarnasse; les cinq Homélies de St. Jean Chrysostôme, sur l'incompréhensible nature de Dieu; l'Histoire des animaux, par Aristote (Venise, 1476, in-fol.), et celle des plantes, par Théophraste (Paris, 1529, in-8°.) Ces deux dernières traductions furent la principale occupation de ses dernières années. Elles ont été réimprimées fréquemment; mais l'estime dont elles ont joui, est considérablement diminuée. Gaza a mis en grec deux ouvrages de Cicéron, le Traité de la vieillesse et le Songe de Scipion: ces traductions, aujourd'hui oubliées, ont été autrefois très recherchées, à en juger au moins d'après le nombre des éditions. (1) Parmi les productions originales de Gaza, on distinguera toujours sa Grammaire grecque, en quatre livres, ouvrage excellent, imprimé très souvent, en totalité ou par partie. Elle est écrite en grec; Érasme a traduit en latin les deux premiers livres: d'autres savants, Héresbach, Tusanus, Crocus, Élie André, en ont complété la traduction, et l'ont éclaircie par des remarques. Les Grecs font le plus grand cas de cette grammaire. Le diacre Néophyte a publié, en 1768, à Bucharest, où il était professeur de grec, un immense Commentaire, de 1298 pages, in-fol., sur le 4°. livre seulement. Plus récemment, en 1780, Daniel Kéramefs, moine de Patmos et professeur de grec dans le gymnase de cette île, a fait imprimer, à Venise, un autre Commentaire sur le même livre. Gaza est encore auteur d'une Lettre grecque à Philelphe, sur l'origine des Turcs, imprimée avec la traduction latine de Sébastien Casteillon, dans l'*Histoire des Turcs* de Chalcondyle, Bâle, 1556, et avec la version de Léon Alacci dans ses *Symmicta*, Cologne, 1653; d'une Paraphrase en grec de la Batrachomyomachie, publiée, il y a quelques années, par M. Fontani, d'après un manuscrit de Florence; d'un Traité des mois attiques, que Perellus a traduit en latin, et dont il y a plusieurs éditions, une entre autres de Paris, 1530, in-8°. Nous n'en faisons l'observation que parce que feu M. Harles, dans la Bibliothèque grecque (tome x, pag. 392), a paru croire que cette édition n'existe pas: il se trompait. Nous laisserons chercher dans Fabricius, dans Hody et dans Bœrner, les titres des ouvrages inédits de Gaza. Ce qu'on n'a pas imprimé de lui est d'un si faible intérêt, qu'il est douteux qu'on puisse jamais penser à le publier. Son commentaire sur les Tableaux de Philostrate paraît cependant mériter plus d'attention, quoiqu'il soit assez pro-

(1) Quelques bibliographes se sont trompés évidemment, en lui attribuant la version grecque de l'*Imitation de J.-C.*, publiée à Poitiers sans nom d'auteur et sans date. Cette traduction, faite sur l'édition latine du jésuite Sommalius, postérieur de cent ans à Théodore Gaza, c'est autre que celle de George Mayr (Augsbourg, 1615), altérée et contrefaite. G--ce.

bable que celui qui se donnerait la peine de le chercher et de l'examiner, n'y trouverait que des scholies de peu d'importance. Théodore Gaza mourut, en 1478, dans un bénéfice qu'il avait obtenu dans l'Abbruzze, par la faveur du cardinal Bessarion.

B—ss.

GAZA (JEAN de), ou Jean le Grammairien, naquit à Gaza, on ne sait pas précisément à quelle époque; mais sûrement il est postérieur au poète Nonnus, dont il s'est fait l'imitateur et presque le copiste. Sa description en vers d'un tableau cosmographique que l'on voyait à Gaza, ou à Antioche, est le seul ouvrage que nous ayons de lui. Ce poème n'est pas composé de sept cent vingt six vers ïambiques, comme l'a dit Fabricius, et comme on l'a redit d'après lui, ni de sept cent un vers ïambiques, comme l'assure M. de Sainte-Croix, dans le *Journal des savants*, d'avril 1789, mais de sept cent un vers héroïques, et d'une préface de vingt-cinq vers ïambiques. Rutgers a inséré cet opuscule dans le septième chapitre du second livre de ses *Leçons diverses*, et il y a joint quelques notes. Il n'en existe pas d'autre édition. B—ss.

GAZAEUS. *Voy.* ÉNÉE DE GAZA.

GAZAIGNES (JEAN-ANTOINE), chanoine de St.-Benoît de Paris, caché sous le nom d'*Émanuel-Robert de Philibert*, docteur en théologie, ancien chanoine de Toulouse, né en cette ville le 23 mai 1717, composa et publia les *Annales des soi-disant jésuites*, Paris, 1764, 5 gros vol. in-4°. C'est du moins sous ce nom et ces qualités que la France littéraire de 1769, tom. 1, pag. 363, désigna l'auteur de cet ouvrage, bien reconnu aujourd'hui pour être Jean-Antoine Gazaignes. (Voyez *le Dictionnaire des anonymes et pseudonymes*.) Gazaignes, sous ce masque, rassembla dans son Recueil tout ce qu'on a imputé de mal aux jésuites : on y trouve néanmoins, dit-on, quelques renseignements précieux sur cette société célèbre. La justice et l'impartialité voudraient que, quand on dit le mal, on fît aussi mention du bien et des services rendus. Peut-être qu'en balançant le tout, ceux sur lesquels on appelle le blâme et la haine, se trouveraient avoir encore des droits assez fondés à l'estime publique. Mais ce n'est pas ainsi qu'on écrit, sous l'influence de la passion et de l'esprit de parti. Outre les cinq volumes imprimés, Gazaignes en avait composé trois autres, restés manuscrits. Il avait fait le voyage de Vienne, tout exprès, pour compléter ses Annales. Il était *appelant*, mais ne fut point partisan de la constitution du clergé. L—y.

GAZAVON, prince de la province d'Arscharouni, en Arménie, vivait vers la fin du 4e. siècle de notre ère. Il était fils de Sbantarad, prince de la race Kamsaragan, issue de celle des Arsacides de Perse; sa mère, Arschanoïsch, était de la race royale des Arsacides d'Arménie. Vers l'an 360, le roi d'Arménie Arschak II, irrité de ce que la famille Kamsaragan s'était plusieurs fois opposée à sa tyrannie, et qu'elle avait défendu avec succès, contre lui, la liberté des princes arméniens, voulut se venger des princes de cette maison : il parvint, par la ruse, à se rendre maître de la personne de Nerseh, le plus puissant d'entre eux; et il le fit périr avec tous ses parents, à l'exception de Sbantarad, qui s'enfuit chez les Grecs, avec ses fils, Schavarsch et Gazavon. Ces princes revinrent quelques années après dans leur patrie, avec l'armée romaine, qui replaça sur le trône d'Arménie, Bab, fils d'Arschak II,

qui avait été détrôné par les Persans. Il recouvra bientôt toutes les possessions qui avaient appartenu à sa famille. Gazavon succéda peu après à son père dans la souveraineté des provinces d'Arscharouni et de Schirag, situées sur les rives de l'Araxes. Vers l'an 383, lorsque l'Arménie fut partagée entre les Grecs et les Persans, Gazavon suivit le roi Arschak III dans la partie occidentale de ce pays, qui lui était restée, sous la suzeraineté de l'empereur romain: toutes ses possessions, qui se trouvaient dans la partie de l'Arménie soumise aux Persans, furent envahies par le roi Khosrov III, qui en était souverain. L'an 384, Gazavon se trouva à la bataille d'Erevel, dans la province de Vanant, qui se livra entre les rois Khosrov et Arschak; ce dernier fut vaincu, et il ne dut la vie qu'à l'intrépidité de Gazavon, qui l'arracha des mains de Sahag Pagratide, général de Khosrov, qui l'avait enveloppé. Gazavon repoussa les ennemis, et protégea sa retraite jusque dans la ville d'Eriza, située dans la partie de l'Arménie qui était soumise à Arschak. En l'an 386, après la mort du roi Arschak III, Gazavon fut nommé, par l'empereur Théodose, général de toutes les troupes qui se trouvaient dans la portion de l'Arménie soumise à sa puissance, et chef de tous les princes qui l'habitaient. Le général, et ces princes, mécontents de ce que l'empereur ne leur avait point donné de roi, écrivirent alors à Khosrov, roi de l'Arménie persane, pour faire un arrangement avec lui: ils promirent de le reconnaître pour leur souverain, à condition qu'il leur rendrait leurs anciennes possessions, ou bien qu'il leur en donnerait d'autres en échange. Khosrov accepta ces propositions avec un très vif empressement, et devint, par ce moyen, roi de toute l'Arménie, en payant un tribut égal aux Romains et aux Persans. Pour récompenser Gazavon, il ordonna que, désormais, lui, et tous les princes de sa race, prendraient le nom de la race des Arsacides, d'où ils tiraient leur origine. Deux ans après, en l'an 388, le roi de Perse, irrité de ce que Khosrov avait placé, sans sa participation, sur le trône pontifical d'Arménie, saint Sahag, de la race des Arsacides, envoya en Arménie son fils Ardaschir pour détrôner ce prince, qui vint lui-même se remettre entre les mains des Persans. Gazavon rassembla un grand nombre de guerriers, et voulut résister aux Persans, qui s'emparèrent, par la perfidie, de lui, et de son fils Hrahad. Ardaschir laissa une puissante armée persane en Arménie, pour y maintenir Vrham Schabouh, frère de Khosrov, qu'il avait placé sur le trône; et il emmena à Ctésiphon (en arménien *Dispon*), le roi Khosrov et son général Gazavon. Schavarsch, frère de Gazavon, et les princes Amadouni, Bargev et Marnouel, rassemblèrent des troupes, et tentèrent de les délivrer, en attaquant dans leur route, les Persans qui les conduisaient: leurs efforts furent inutiles, et ils payèrent de leur vie leur généreux dévouement. Le roi Khosrov fut enfermé dans le fort de l'Oubli, dans la Susiane, avec Gazavon et son fils Hrahad: Gazavon y mourut au bout de deux mois, en l'an 389. Les biens de toute la famille Kamsaragan furent réunis au domaine royal par Vrham Schabouh. S.M—n.

GAZET (GUILLAUME), en latin *Gazæus*, historien, né à Arras en 1554, embrassa l'état ecclésiastique, professa les humanités au collége de Louvain, fut nommé vers 1580 curé de Ste.-Madelène d'Arras, et ensuite chanoine de la collégiale d'Aire, et

mourut dans sa patrie le 25 août 1612, à l'âge de cinquante-huit ans. On a de lui plusieurs ouvrages concernant l'histoire des Pays-Bas, utiles quoique superficiels, et annonçant un écrivain crédule et peu judicieux. La liste qu'on en trouve dans les Mémoires de Niceron, tom. XLIII, est assez complète. On se bornera à citer ici les principaux : I. *L'Ordre et suite des évêques et archevêques de Cambrai, plus le catalogue et le dénombrement des saints honorés spécialement dans ce diocèse*, Arras, 1597, in-8°. II. *L'Ordre des évêques d'Arras; plus le catalogue des saints honorés dans ce diocèse*, ibid., 1598, in-8°.; nouvelle édition augmentée, et dans laquelle on a refondu la succession des archevêques de Cambrai, ibid., 1604, in-8°. III. *L'Histoire de la manne et de la sainte chandelle conservées en la ville et cité d'Arras*, imprimée à la suite de l'ouvrage précédent; puis séparément, 1599, 1612, 1625, 1682 et 1710, in-12. IV. *Tableaux sacrés de la Gaule Belgique selon l'ordre et la suite des papes et de tous les évêques des Pays-Bas, avec les saints qui sont honorés en tous leurs diocèses; et la Bibliothèque sacrée des Pays-Bas, contenant les théologiens, canonistes, scholastiques et autres écrivains célèbres*, ibid., 1610, in-8°. La Bibliothèque sacrée contient des articles qui ont été omis par Valère André et ses continuateurs. Gazet promettait une Bibliothèque générale des Pays-Bas; mais il ne l'a point exécutée. V. *Vies des saints, avec des exhortations morales*, Reims, 1613, 2 vol. in-8°. VI. *Histoire ecclésiastique des Pays-Bas, contenant l'ordre et suite de tous les évêques et archevêques de chaque diocèse, le catalogue des saints, les fondations des églises*, etc.; *plus la succession des comtes d'Artois et les choses mémorables arrivées de leur temps*, Valenciennes, 1614, in-4°. On a refondu dans ce volume les différents écrits de Gazet sur les Pays-Bas. VII. *Vie de S. Waast, évêque d'Arras*, ibid., 1622, in-8°.; 1682 et 1701, in-12; elle est extraite du recueil qu'on vient de citer. VIII. *Magdalis, tragædia sacra*, Douai, 1589, in-8°. IX. Des Ouvrages ascétiques. — GAZET (Alard), bénédictin, neveu de Guillaume, né à Arras en 1566, fit profession à l'abbaye de St.-Waast, remplit avec distinction les différents emplois de son ordre, fut fait prévôt de St.-Michel d'Arras, et mourut dans cette ville au mois de septembre 1626, à soixante ans. Il est principalement connu par l'excellente édition qu'il a donnée des *Œuvres de Cassien*, avec des corrections et des notes, Douai, 1617, 2 vol. in-8°.; Arras, 1628; Paris, 1647; Leipzig, 1722, in-fol. La dernière est la plus estimée. On a encore de ce savant religieux: *Disquisitiones duæ de officio sive horis B. M. Virginis; De officio defunctorum*, Arras, 1622, in-8°. — GAZET (Angelin), frère du précédent, né à Arras en 1568, mort en 1653, entra, en 1581, dans la société des jésuites, où il fut recteur des colléges d'Arras, de Valenciennes et de Cambrai. Il publia, en vers ïambes et scazons, écrits d'un style assez élégant et assez piquant, des *Pia hilaria*, qui ont été plusieurs fois imprimés, Pont-à-Mousson, 1625; Anvers, 1629, in-12; Lille, 1638, in-8°. (1) W—s.

(1) GAZET (Nicolas), religieux de l'observance de Saint-François, professeur de théologie, né aussi à Arras, et probablement de la même famille

GAZI-HASSAN, grand-amiral et premier ministre de l'empire othoman vers la fin du dernier siècle, s'éleva, de la plus basse extraction, à ces hautes dignités. Dans un pays où la naissance n'est comptée pour rien, où le courage, les talents, et le plus souvent les intrigues, portent aux premiers honneurs, une semblable fortune se renouvelle fréquemment, et n'a rien qui doive étonner. L'origine de ce personnage est très incertaine: les uns le font naître en Perse durant les troubles qui régnèrent dans cet état, après la mort de Nadir-chah, et ajoutent qu'un parti turk, dans une invasion, l'arracha à sa famille, et le réduisit en esclavage, lorsqu'il était encore très jeune; d'autres, et cette opinion est la plus répandue, prétendent qu'il vit le jour à Rodosto, petite ville sur la Propontide, à peu de distance de Constantinople: du moins est-il certain qu'il y passa ses premières années. Un goût naturel le portant à la profession des armes, et l'empire othoman étant en paix, il s'enrôla dans les milices que les régences de Barbarie ont droit de lever dans l'empire othoman, et vint à Alger. A son arrivée, cet état faisait la guerre à quelques peuplades africaines qui avaient secoué son joug. Après des preuves réitérées de bravoure, Hassan fut promu aux premiers grades, reçut le commandement en chef des troupes de la régence, et obtint enfin le gouvernement de Tremsen. La perspective d'une grande élévation future, les succès déjà obtenus par Hassan, éveillèrent la jalousie des envieux; une faction puissante, à la tête de laquelle on voyait le parent du bey, parvint à le renverser: sa vie même fut menacée; et il ne la conserva qu'en se retirant en toute diligence en Espagne, abandonnant ses biens et sa maison, chargé seulement de quelques bijoux de prix. Le roi d'Espagne, Charles III, lui fit un accueil plein de bienveillance, et lui donna des lettres de recommandation pour le roi de Naples Ferdinand IV, son fils. De Naples, où il fut également bien reçu, Hassan passa, en 1760, à Constantinople, avec des lettres très expressives du monarque, qui, l'ayant pris sous sa protection, le recommandait à son ministre. Mais à peine y était-il débarqué, que les députés de la régence d'Alger, instruits de son apparition, le réclamèrent auprès du divan, comme sujet d'Alger; et Hassan fut saisi, chargé de fers, et conduit dans un cachot. Le ministre de Naples intercéda vivement pour lui; et, ce qui est digne de remarque, la Porte dut, à l'entremise d'une cour *infidèle*, la conservation d'un bon musulman, qui devait un jour servir si utilement sa patrie. Hassan recouvra donc sa liberté et son bagage déjà saisi; bien plus, au bout de quelques mois, il obtint le commandement d'une frégate de 50 canons. Le sultân, alors régnant, desirait, avec ardeur, mettre l'empire sur un état militaire imposant; il était flatté d'admettre, parmi les officiers de marine, un sujet très expérimenté, et capable de faire honneur aux armes othomanes. En 1768, lorsque la guerre éclata entre la Porte et la Russie, Hassan était vice-amiral. La marine turke, depuis long-temps déchue, ne possédait aucun homme de mer doué d'une capacité réelle; elle se ressentait de l'influence de trente années de paix,

que les trois précédents, a donné *l'Histoire sacrée des bonheurs et des malheurs d'Adam et Eve, enrichie de notables recherches et moralités, et prêchée en divers lieux*, Arras, 1616, 2 vol. in-8. Il y a trente-un Sermons. N. Gazet est auteur de quelques autres ouvrages dont L. Wadding donne la liste; mais les titres n'en sont guère exacts, à en juger par celui que nous avons cité. A. B—T.

pendant lesquelles les croisières se bornaient aux parages voisins, non pour former la marine et l'exercer, mais seulement pour lever des impôts. Il n'existait aucune école: dans la construction des bâtiments de guerre, on suivait les anciennes proportions, et les règles abandonnées depuis long-temps par les autres puissances; les gens de mer ignoraient la discipline, et restaient dans la plus fatale ignorance: les forces de terre étaient à peu près dans le même état. Encore que Hassan ne possédât point la théorie de la science navale, il connaissait cependant les vices de la marine des Turks, et l'utilité d'une réforme générale à cet égard. Les opérations militaires commencèrent en 1769. Hassan eut le commandement de l'escadre destinée à la défense de l'Archipel: mais la Porte n'agissait que faiblement de ce côté, regardant comme impossible l'apparition d'une flotte russe dans la Méditerranée; et l'ennemi était sur le point d'entrer dans l'Archipel qu'on doutait encore de ses mouvements. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette campagne ou des expéditions subséquentes dirigées par Hassan: il nous suffira de dire que, par sa rare activité, il sut remédier à plusieurs vices de la marine othomane, et se distingua particulièrement dans un combat naval, livré en face de Scio, le 5 juillet 1770, et dans lequel, les deux vaisseaux amiraux, turk et russe, après s'être rencontrés, vivement attaqués et défendus, sautèrent en l'air l'un et l'autre: Hassan gagna la terre couvert de blessures. Le commandement de la flotte lui avait été remis; car le capitan-pacha s'était retiré avant que l'affaire fût engagée: ce fut lui qui conduisit la flotte à l'abri dans le port de Tchesmé, où les Russes l'incendièrent, par le peu de courage de ce même capitan-pacha. L'année suivante, Gazi-Hassan força les Russes à lever le siége de Lemnos, laissant leurs batteries en son pouvoir. Ce succès releva le courage des Othomans, et fit donner à Hassan-pacha l'intendance de l'arsenal. Cette même année le sulthân l'éleva à la dignité de capitan-pacha (grand amiral). Hassan la conserva pendant les règnes de Moustafa III et d'Abdoulhamid, et jouit de la faveur et de l'estime de ces deux princes. Il fut successivement chargé de réduire le fameux cheikh Dhaher, les rebelles Ibrahim et Mourad-Bey; de rétablir l'ordre dans la Morée, en 1779, et de diriger diverses expéditions dans les guerres que se firent la Porte et la Russie au sujet de la Crimée. Ses efforts ne furent point couronnés de succès dans la guerre de 1788; et s'il donna de nouvelles preuves de bravoure, on put blâmer l'audace inconsidérée qui lui fit exposer, sans utilité et sans réflexion, les forces navales de l'empire. Le peuple qui, jusqu'alors, lui avait été très favorable, se tourna contre lui; et dans ces entrefaites le sulthân Sélim étant parvenu au trône (le 7 avril 1789), Hassan-pacha fut déposé et confiné à Ismaïl, dont il eut le commandement. Dans le diplome d'investiture, on lui donnait le titre de pacha d'Oczakow, lui imposant par-là l'obligation tacite de reprendre promptement cette place. Les opérations militaires de 1789 ne furent point favorables à la Porte. Alors, les ennemis de Hassan voulant le perdre entièrement, conseillèrent à Sélim de le choisir pour grand-vézyr, persuadés que son élévation, dans des circonstances aussi difficiles, était le plus sûr garant de sa chute. Hassan fut donc placé à la tête du ministère, poste qu'il avait toujours refusé; mais comme il prévoyait l'issue de la guer-

re, il travailla sans relâche à obtenir un accommodement honorable. Les instances de la Suède, la mort de l'empereur Joseph II, la situation politique de la France s'opposèrent à ce projet : d'ailleurs le divan espérait que l'Autriche ferait sa paix avec la Porte, qui n'aurait plus alors à combattre que la Russie; mais le vézyr, à la tête d'une armée composée de recrues indisciplinées, et dépourvue de vivres et de munitions, ne put s'opposer aux progrès de l'ennemi : il fut sacrifié. On lui redemanda le sceau de l'empire : ayant voulu opposer quelque résistance au capidji qui lui fut envoyé à Schiumla, il fut tué en fév. ou mars 1790, et sa tête fut envoyée à Constantinople(1). L'écrivain qui nous a fourni les faits dont se compose cet article (*Voyez* les *Mines de l'Orient*, tom. III et IV), trace ainsi le portrait de ce ministre fameux : Sa taille était moyenne et son tempérament robuste : une barbe bien fournie et de longues moustaches ajoutaient à la dureté naturelle de sa physionomie; une activité infatigable était la marque distinctive de son caractère : la passion d'accumuler, trop commune en Orient, le rendit avare et peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir; mais il savait, dans le besoin, employer ses trésors pour le bien de l'empire. Plusieurs établissements d'utilité publique furent élevés à ses frais : musulman zélé, il observait scrupuleusement les préceptes de sa religion. Sévère à l'extrême, il ne tenait aucun compte de la vie des hommes : pendant son expédition en Morée, il fit élever, dans les environs de Tripolizza, une pyramide formée des têtes qu'on avait abattues par ses ordres ; en Égypte, il sacrifia un nombre infini d'habitants, soupçonnés d'attachement aux beys Mourad et Ibrahim ; à la suite d'un combat naval engagé légèrement et dont l'issue fut fatale à la marine othomane, il fit pendre ou décapiter six principaux officiers, quoiqu'il ne dût s'en prendre qu'à lui du mauvais succès de l'affaire : l'esprit d'insubordination des troupes et du peuple peut à peine atténuer l'horreur de ces exécutions. Mais Hassan avait conçu les plus grands projets de réforme pour la marine othomane : pendant la durée de son capitan-pachalik, les arsenaux furent dans une pleine activité ; il avait même obtenu de la Porte la permission d'employer dans les arsenaux musulmans des ingénieurs européens : mais les préjugés pernicieux d'une nation fanatique, et les intrigues du divan, firent échouer la plupart de ces projets; et tous les efforts, toute l'activité de Hassan, se bornèrent à diminuer les vices de la marine et les abus de l'administration turkes, sans pouvoir les détruire entièrement. J—N.

GAZIUS (ANTOINE), d'une famille originaire de Crémone, étudia la médecine à Padoue, sa patrie, et y reçut le bonnet de docteur. Il se proposait même d'y exercer son art; mais peu satisfait du faible degré d'estime que ses compatriotes accordaient à ses talents, il alla pratiquer la médecine dans d'autres villes, et le fit avec tant de succès qu'il acquit une grande réputation et beaucoup de richesses. Lorsque les progrès de l'âge lui firent sentir le besoin du repos, il revint à Padoue, s'y livra uniquement aux travaux du cabinet, et employa le reste de sa vie à polir ou à composer les ouvrages qu'il a laissés au public. Ce fut dans ce travail, et à l'âge de plus de quatre-vingts ans qu'il fut surpris par la mort, le 3 septembre

(1) *Moniteur* du 21 mars 1790; *Mercure de France* du 9 avril 1791.

1530. On lui doit : I. *Florida corona medicinæ, sive de conservatione sanitatis*, Venise, 1491; Lyon, 1500, 1514, 1516, in-4°.; 1534, in-8°.; Strasbourg, 1546, in-8°.; Padoue, 1549. C'est un Traité d'hygiène fort étendu et fort complet pour le temps : l'auteur y passe en revue toutes les choses dont l'usage peut contribuer à la conservation de la santé. II. *De somno et vigiliâ libellus*, Bâle, 1539, in-fol. Ce livre a été imprimé avec les œuvres de Constantin l'africain. III. *De ratione evacuandi libellus, sive quo medicamentorum genere purgationes fieri debeant*, Bâle, 1541, in-fol.; ibid., 1665, in-8°. Cet ouvrage se trouve avec le *Methodus medendi* d'Albucasis, et commenté par George Pictasis, avec les *Regulæ universales curationis morborum* d'Arnauld de Villeneuve. IV. *Ærarium sanitatis, de vino et cerevisiâ*, Augsbourg, 1546, in-8°.; Padoue, 1549, in-8°. CH—T.

GAZOLA (JOSEPH), médecin, naquit à Vérone en 1661. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il se rendit à Padoue pour y étudier les mathématiques. Il se livra ensuite à l'étude de la médecine, reçut le bonnet de docteur en cette faculté; et, de retour à Vérone, en 1686, il donna tous ses soins à la fondation et à l'organisation d'une société qu'il consacra à la culture des sciences physiques et mathématiques. Cette académie, qui reçut le nom de *gli Aletofili*, fit l'ouverture de ses séances le 1er. décembre de la même année; mais, bientôt après, Jean de Pesaro, ambassadeur de Venise en Espagne, arracha Gazola à ses occupations chéries, et l'entraîna avec lui à Madrid. Pendant un séjour d'environ trois ans qu'il fit dans cette ville, il publia un livre intitulé : *Entusiasmos medicos physicos y astronomicos*, Madrid, 1689. La reine régente, à laquelle Gazola avait dédié son ouvrage, le recommanda à l'empereur Léopold, qui le reçut au nombre de ses médecins, en 1692. En quittant Madrid, il se détermina à voyager : il parcourut presque toute la France, s'arrêta à Paris pour y voir les membres de l'académie des sciences; et, à son retour à Vérone en 1697, il reprit ses anciennes occupations, et pratiqua la médecine avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 14 février 1715. Ses autres ouvrages sont : I. *Origine, preservativo e rimedio del corrente contagio pestilenziale delle bue*, Vérone, 1712, in-4. C'est l'histoire d'une maladie qui régnait alors parmi les bœufs en Italie, où, suivant un usage digne d'être imité, les médecins se sont, de tout temps, beaucoup attachés à l'observation des épizooties. II. *Il mondo ingannato da falsi medici*, Pérouse, 1716, in-8°.; sixième édition, Trente, 1718, in-12; Venise, 1747, in-4°.; en espagnol, Valence, 1729, in-8°., sous le titre de *El mondo inganado per los falsos medicos*; en fr., Leyde, 1735, in-8. avec ce titre : *Préservatif contre le charlatanisme des faux médecins.* Cet ouvrage, composé de cinq discours, fit beaucoup de bruit dans le temps; il suppose un esprit très philosophique, beaucoup d'amour pour la vérité, et fait l'éloge des talents, des sentiments nobles et du caractère libéral de l'auteur. CH—T.

GAZOLDO (JEAN), de Gaète, poète lauréat, qui florissait vers la fin du 15e. siècle, a laissé un poëme latin, excessivement rare, dont le titre est *Anthropoviographia*, in 8°. de vingt feuillets non chiffrés, mais signaturés,



caractères ronds. Le titre ne porte point la date, mais bien le lieu de l'impression et le nom de l'imprimeur; Bologne, chez *Justinien de Heriberia* (Rubiera). Ce typographe imprimait à Bologne, dans les dernières années du 15e. siècle (1495 et suivantes). Le poème de Gazoldo, inspiré, à ce qu'il dit, par la lecture du 7e. livre de l'histoire naturelle de Pline, est une espèce de jérémiade sur les misères de la vie, dont il fait une longue énumération, sans y oublier une maladie, alors récente, sur laquelle il n'ose décider si c'est l'Italie qui l'a donnée à la France, ou la France à l'Italie.

. . . . Aut Itali Gallis vel Gallia nobis intulerit.

Ce poème est dédié au cardinal Sigismond de Gonzague, légat du Saint-Siége. Mathieu Cavutius, de Crémone, a mis la substance de l'ouvrage dans ce distique :

Qui mala, qui casus hominis, qui nosse labores
Vult, legat hunc librum : sic, puto, cautus erit.

Le poème commence au 2e. feuillet; il finit au feuillet G recto, et il est suivi de poésies mêlées, qui se terminent au 4e. feuillet verso de la signature E, et parmi lesquelles il y en a de très licencieuses pour la diction et le style. Le tout ne s'élève guère au-dessus du médiocre. Gazoldo doit avoir laissé d'autres poésies que celles du recueil dont nous parlons. Geoffroy Tory (*Torinus*) de Bourges, à la suite de l'édition, sans date, de Valerius Probus, *De interpretandis Romanorum litteris*, donne une pièce en cinq distiques, *De Echo resonabili, ex Jo. Gazoldo, Gaïtano,* qui ne se trouve pas dans notre édition. Il n'y a rien de Gazoldo, ni dans les *Deliciæ poëtarum italorum*, ni dans les *Carmina illustrium poëtarum italorum*, édition de Florence, 1720. Ce Gazoldo paraît être le même que le pape Léon X comptait parmi les parasites de sa cour, et aux dépens duquel il s'amusait quelquefois d'une manière assez peu hospitalière; témoin ce qu'en rapporte Giraldi, dans son Dialogue *de Poëtis suorum temporum*, Opp., p. 547. (Voyez *la Vie de Léon X*, par Roscoe, t. III, p. 368 et suiv. de la traduction française, première édition.) M—on.

GAZON-DOURXIGNÉ (Sébastien-Marie-Mathurin), né à Quimper-Corentin, mort le 19 janvier 1784, s'adonna aux lettres, et y obtint quelques succès. Ses productions, sans être d'un mérite éminent, annoncent du goût et de la littérature; mais ses vers sont médiocres et loin de ressembler à ceux d'Ovide, qu'il avait pris pour modèle. On a de lui : I. Trois *Lettres* sur les tragédies d'Aristomène, d'Épicharis et de Sémiramis; *Examen des deux Iphigénies*. II. *L'Ami de la vérité, ou Lettres impartiales sur les pièces de théâtre de Voltaire*, Amsterdam, 1767, in-12. Ces critiques sont ses meilleurs ouvrages. III. *Histoire de Céphale et de Procris*, 1750, in-12. IV. *Essai historique et philosophique sur les principaux ridicules des différentes nations*, 1766, in-12. V. *Les Jardins*, poème, traduit du latin, du P. Rapin, 1772, in-12. C'est plutôt une imitation qu'une traduction fidèle; et elle n'égale point le mérite de l'original. VI. *Éloge de Voltaire*, 1779, in-8°. VII. *Antenor, ou la République de Venise*, poème, 1748, in-12. VIII. *Une Ode sur les conquêtes du roi; des Épîtres à Voltaire et aux Muses; Ariadne à Thésée, Héloïse à son époux, Apollon et Daphné*, héroïdes; *Alzate, ou le Préjugé détruit*, Berlin, 1752, in-8°., pièce en un acte, non représentée, et qui ne mérite pas de l'être. Z.

GAZZANIGA (Joseph), composi-

teur italien, naquit à Venise en 1748. Après avoir étudié les éléments de la musique dans un conservatoire de cette ville, il passa à celui de la *Pietà* de Naples, où il se perfectionna sous la direction du célèbre Sacchini. Son premier opéra, qu'il fit jouer à Rome (1770), sur un théâtre secondaire, la *Pallaccorda*, y obtint du succès. Il parcourut ensuite différentes villes d'Italie, où ses compositions furent applaudies, et notamment à Bologne, Florence, Turin, etc. Il revint plusieurs fois à Rome, et mérita toujours l'approbation du public. Un des opéras qui lui fit le plus d'honneur, fut l'*Orvietano*, joué dans cette même ville au théâtre *Capranica*, durant le carnaval de 1781 (1). Il y avait à ce théâtre un fameux basse-taille toscan (Morelli), qui a fait depuis les délices de Londres. Dans ce même temps, chantait, au théâtre de *la Valle*, un autre basse-taille non moins fameux, Benucci (aussi Toscan), qui, depuis plusieurs années, a joui d'un égal succès à la cour de Vienne. Cimarosa, qui travaillait pour ce dernier théâtre, était l'objet constant de l'admiration des Romains; mais cette fois il en souffrit la plus cruelle des insultes : son opéra fut sifflé, tandis que celui de Gazzaniga ne recevait que des applaudissements. C'est depuis cette époque que la réputation de Gazzaniga augmenta, quoique son talent fût, en réalité, bien inférieur à celui de Cimarosa. Cependant le public, en sifflant l'opéra de ce dernier, crut moins faire une injure à ce maître justement célèbre, qu'à l'un de ses protecteurs (le prince Braschi-Onesti), que les Romains ne voyaient pas de bon œil. Gazzaniga passa ensuite à différentes cours d'Allemagne, comme Esterhasi, Saxe, Bavière, etc. De retour en Italie, il se retira à Vérone, où il était maître de chapelle à la cathédrale, lorsqu'il mourut en 1810. Le style de ce maître était sage, pur et expressif; mais il n'avait rien de saillant, ni de cette verve, de ce feu, de ce caractère original qui appartiennent au génie. D'après ce qu'en disent les plus experts dans son art, il entendait mieux la partie vocale que l'instrumentale. Un seul opéra de Paesiello, de Cimarosa et de Guglielmi, aurait fourni à Gazzaniga de suffisants materiaux pour écrire avec succès six de ses meilleurs opéras. Il réunit souvent dans ses compositions le mélodieux de Sacchini, et la simplicité d'Anfossi; mais il ne put jamais s'égaler au premier. Cependant, après Tritta, Nazolini, Paër, etc., dont il fut contemporain, il peut être compté parmi les bons compositeurs d'Italie. Gerber en fait des éloges dans son *Histoire de la musique*. B—s.

(1) Jusqu'aux dernières années du pontificat de Pie VI, on ne jouait sur les théâtres de Rome que dans le carnaval.

FIN DU SEIZIÈME VOLUME.

